

Université de Montréal

Les sympathies dans l'œuvre de David Hume

par
Marie-Hélène Audy

Département de philosophie
Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de Ph.D (Philosophie)
en philosophie

Août 2014

© Marie-Hélène Audy, 2014

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Cette thèse intitulée :
Les sympathies dans l'œuvre de David Hume

présentée par
Marie-Hélène Audy

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

Christian Leduc
président-rapporteur

Daniel Dumouchel
directeur de recherche

Darío Perinetti
membre du jury

Robert Mankin
examineur externe

Joyce Boro
représentant du doyen de la FES

Résumé

La sympathie comme principe par lequel une idée se convertit en impression n'est pas la seule espèce de sympathie employée par David Hume dans ses ouvrages. Le terme « sympathie » possédait des sens variés dans le langage courant au XVIIIème siècle, et il arrive que le philosophe écossais se serve du terme « sympathie » dans l'un ou l'autre de ces sens. C'est ainsi que, outre son concept philosophique, Hume se sert du terme « sympathie » suivant cinq autres sens. L'identification des différentes sortes de sympathie présentes dans les ouvrages de Hume a permis de mieux comprendre ce qu'il en était de la nature de son concept philosophique de sympathie. Ainsi, on a pu comprendre quels rapports la sympathie entretenait avec un autre principe de production d'affections mentionné à l'occasion par Hume : la contagion. Ainsi, on a également pu comprendre quels rapports la sympathie entretenait avec d'autres éléments de la philosophie humienne, tels que les esprits animaux, leurs mouvements et les émotions. Les analyses ont démontré, par ailleurs, que les esprits animaux et leurs mouvements jouaient un rôle de premier plan dans la théorie humienne des passions et que le principe de la sympathie, au final, désignait l'augmentation de l'agitation des esprits animaux. C'est ainsi que la sympathie entendue comme principe par lequel une idée était convertie en impression désignait un mécanisme physiologique chez Hume. Les analyses ont également démontré que les impressions que Hume nommait « émotions » désignaient plus particulièrement le mouvement des esprits animaux. Qu'ainsi, l'on devait considérer qu'il y avait dans la taxonomie du philosophe écossais non seulement des perceptions de l'entendement humain (idées, passions, sentiments, etc.) mais également des perceptions du corps humain (émotions) et que celles-ci étaient en correspondance étroite avec celles-là. On peut ainsi faire l'hypothèse qu'il y a dans la philosophie humienne des éléments susceptibles de fonder une théorie de l'union entre l'âme et le corps. La considération de la sympathie comme un principe physiologique d'agitation des esprits animaux permet que l'on jette un regard nouveau sur la façon dont David Hume concevait la nature humaine.

Mots-clés : philosophie, David Hume, sympathie, contagion, esprits animaux, émotion, physiologie.

Abstract

Sympathy, as a principle by which an idea is converted into an impression, is not the only kind of sympathy that David Hume employs in his works. Hume refers to several of the multiple distinct meanings that the term afforded in 18th century vernacular. The thesis argues that in the end the Scottish philosopher uses the word “sympathy” with five different meanings, besides his own philosophical concept. Identifying these meanings as they appear throughout Hume’s body of work provided a greater understanding of the nature of his own philosophical concept of sympathy. This brought to light the relationship between sympathy and another affection-producing principle that Hume occasionally mentions: contagion. Similarly, this granted insight into the interplay between sympathy and other elements in Hume’s philosophy, especially the animal spirits, their movements, and emotions. Indeed, this analysis has uncovered the key role that animal spirits and their movements play in Hume’s theory of passions, observing that his principle of sympathy merely describes an increase in the agitation of animal spirits. Consequently, sympathy as a principle of conversion of an idea into an impression describes what is in fact in Hume’s thinking a physiological mechanism. Further, this investigation has shown that those impressions which Hume calls “emotions” specifically refer to the movement of animal spirits. Therefore, we must recognize that Hume’s taxonomy not only includes perceptions in human understanding (ideas, passions, sentiments, etc.), but also integrates perceptions in the human body (emotions), and that they are closely correlated. This leads to the hypothesis that there are in Hume’s philosophical works enough elements to delineate a theory of the relationship between body and mind (or soul). Understanding sympathy as a physiological mechanism involving the agitation of animal spirits offers a new outlook on David Hume's conception of human nature.

Keywords : philosophy, David Hume, sympathy, contagion, animal spirits, emotion, physiology.

Table des matières

Résumé	v
Abstract	vii
Table des matières	ix
Remerciements	xix
INTRODUCTION	1
1. De la sympathie sur le plan esthétique à la sympathie en général..	3
2. Sur les axes de recherches.....	4
2.1. Axes établis suivant le plan originel de la thèse.....	4
2.2. Axes qui sont apparus au fil de l'avancement des travaux.....	5
3. Corpus des œuvres consultées	6
4. Présupposés théoriques et intérêts liés à ceux-ci	10
4.1. Le concept philosophique vu comme un “record left by man”	10
4.2. Positions des commentateurs sur la place de la sympathie dans différents ouvrages	11
5. Structure de la thèse	16
5.1. Précisions terminologiques préalables	16
5.2. Présentation du contenu des chapitres	17
6. Précisions sur les ouvrages cités	21
7. Sur les graphiques, les schémas et le tableau	25
PREMIER CHAPITRE	29
Introduction	31
1. Le concept humien de la sympathie	31
2. Fréquence de la sympathie dans le second livre.....	31
3. Organisation du chapitre	33
Première partie : La section 2.1.11.....	35
1.1. Définition de la sympathie et éléments sur son <i>modus operandi</i>	36
1.2. Expressions alternatives : cinq phénomènes différents	39
1.2.1. La communication d'une affection.....	41
1.2.2. La réception d'une affection.....	43
1.2.3. L'entrée dans les affections.....	45
1.2.4. L'embrassement des affections	48
1.2.5. L'infusion d'une affection.....	50
1.3. Autres éléments sur la sympathie	52
1.3.1. Nature problématique de la sympathie	52
1.3.2. La « sympathie avec... ».....	56
Deuxième partie : La section 2.2.5	58
2.1. Définition de la sympathie et éléments sur son <i>modus operandi</i>	58
2.1.1. Sympathie et jugements sur la beauté.....	59
2.1.2. L'« effet miroir » et ce qu'il nous apprend sur la sympathie	62
2.1.2.1. L'exemple du riche propriétaire et de l'observateur	62
2.1.2.2. Les émotions et la sympathie	66
2.1.2.3. L'« effet miroir » : une communication illusoire.....	67
2.1.3. Effets de la sympathie.....	72
2.1.4. Force de la sympathie	74
2.2. Expressions alternatives : trois phénomènes	75

2.2.1. La communication d'une affection	75
2.2.2. La réception d'une affection	76
2.2.3. L'entrée dans les affections	76
2.3. Autres éléments sur la sympathie : la « sympathie avec... ».....	77
Troisième partie : La section 2.2.9	80
3.1. Définition de la sympathie et éléments sur son <i>modus operandi</i>	80
3.1.1. L'exemple du « dormeur dans le champ ».....	80
3.1.2. Sympathie étendue et sympathie limitée.....	83
3.1.3. Sympathie forte et sympathie faible	87
3.2. Expressions alternatives : trois phénomènes	90
3.3. Autres éléments sur la sympathie.....	92
3.3.1. La « sympathie avec... »	92
3.3.2. Le « mouvement sympathique »	93
Quatrième partie : Autres passages.....	95
4.1. Définition de la sympathie et éléments sur son <i>modus operandi</i>	95
4.1.1. Le théâtre, l'éloquence et la sympathie	97
4.1.2. La sympathie « lointaine ».....	99
4.1.3. Les animaux, la sympathie et la contagion.....	102
4.1.4. Le caractère agréable de la sympathie	104
4.2. Expressions alternatives : trois phénomènes	105
4.3. Autres éléments sur la sympathie.....	107
4.3.1. La « sympathie avec... »	107
4.3.2. La sympathie entre les caractères	107
4.3.3. La « passion de sympathie ».....	108
Conclusion.....	110
1. La sympathie-humienne, telle qu'exposée dans le second livre du <i>Traité</i> ...	110
2. Retour sur les phénomènes multiples de la sympathie	112
3. Retour sur la « sympathie avec... » et sur la « sympathie dans... ».....	117
4. Les différents termes qualifiant de la sympathie.....	117
CHAPITRE II	121
Introduction.....	123
1. Fréquence de la sympathie dans le troisième livre	123
2. Organisation du chapitre	124
Première partie : Définition de la sympathie et éléments sur son <i>modus operandi</i>	127
1.1. La conversion d'une idée en impression	127
1.1.1. L'exemple de l'opération chirurgicale	128
1.1.2. Les ouvrages historiques et la sympathie	130
1.2. Le retour de l'« effet miroir » ?.....	131
1.2.1. Similitudes et différences	132
1.2.2. Le flux des perceptions	137
1.3. La sympathie et les émotions	139
Deuxième partie : Passions et sentiments esthétiques	140
2.1. La sympathie et les passions	140
2.2. La sympathie et les sentiments esthétiques	143
Troisième partie : Sentiments moraux	150
3.1. Sympathie étendue et sympathie limitée.....	151
3.2. Relations et variation de la sympathie.....	152
3.3. Variation de la sympathie en terme de puissance.....	153

3.3.1. La sympathie forte.....	154
3.3.2. La sympathie faible	155
3.3.3. Rapports entre la puissance de la sympathie et les relations.....	156
3.3.4. Rapports entre la sympathie et la vivacité des idées	159
Quatrième partie : Expressions alternatives.....	162
4.1. La communication des affections.....	162
4.2. L'entrée dans les affections	164
Cinquième partie : Autres éléments	166
5.1. La « sympathie avec... »	166
5.2. La sympathie délicate.....	170
5.3. La sympathie agréable	172
5.4. Une sympathie-humienne ou une sympathie-concordance ?.....	173
5.5. La sympathie comme une passion.....	174
5.6. Un principe fort de la nature humaine	175
Conclusion	178
1. La sympathie-humienne dans le troisième livre du <i>Traité</i>	178
2. Les expressions alternatives et le rôle social de la sympathie	180
3. Les qualificatifs de la sympathie dans le troisième livre	181
CHAPITRE III	187
Introduction	189
1. Après le <i>Traité</i>	189
2. Fréquence de la sympathie-humienne.....	190
3. Organisation du chapitre	190
Première partie : Les essais publiés en 1741 et 1742	193
1.1. Le premier volume des <i>Essays, Moral and Political</i> (1741).....	193
1.2. Le second volume des <i>Essays, Moral and Political</i> (1742).....	193
1.2.1. La production et la communication des impressions dans “Of Eloquence”	194
1.2.1.1. La sympathie de l'orateur.....	195
1.2.1.2. La sympathie de l'auditeur	197
1.2.1.3. L'« effet miroir » entre l'orateur et l'auditeur.....	199
1.2.1.4. La multiplication des phénomènes sympathiques.....	202
1.2.2. La communication dans “Of the Rise and Progress of the Arts and Sciences”.....	202
1.2.3. La sympathie dans “The Sceptic”	204
1.3. Les “Queries and Answers relating to Sir Robert Walpole's character”	206
Deuxième partie : Les ouvrages publiés en 1748.....	207
2.1. Les <i>Three Essays, Moral and Political</i>	207
2.2. Le compte-rendu sur la conduite du Lord Provost d'Édimbourg	209
Troisième partie : Les ouvrages publiés entre 1752 et 1776.....	210
3.1. Les <i>Political Discourses</i> (1752)	210
3.2. La sympathie dans “The Natural History of Religion” (1757)	210
3.3. Les deux nouveaux essais économiques (1758 et 1760)	211
3.4. La préface aux <i>Mémoires de Russie</i> du général Manstein (1770)	211
Quatrième partie : Les œuvres posthumes	213
4.1. L'autobiographie de David Hume, “My Own Life” (1777)	213
4.2. Les essais “Of the Immortality of the Soul” et “Of Suicide” (1777).....	213
4.3. La sympathie dans les <i>Dialogues on Natural Religion</i> (1779)	213
Cinquième partie : Autres documents et manuscrits	215
5.1. Manuscrits et documents divers	215

5.1.1. “An Historical Essay on Chivalry and Modern Honour”	215
5.1.2. “Memoranda”	216
5.1.3. “Fragment on Evil”	216
5.1.4. <i>The Petition of the Grave and venerable Bellmen (or Sextons) of the Church of Scotland, to the Hon. House of Commons</i> (c1751).....	216
5.1.5. “Scotticisms” (1752).....	217
5.1.6. “Letter to the authors of the critical review concerning the Epigoniad of Wilkie” (1759).....	217
5.1.7. “Review of Henry’s History”	217
5.1.8. “Of the Poems of Ossian”	218
5.2. Le « Compte-rendu de l’expédition du général St. Clair sur les côtes de France en 1746 »	218
Conclusion	220
1. Sur la présence de la sympathie	220
2. La sympathie-humienne hors du <i>Traité</i>	220
3. Sur l’absence de la sympathie	221
CHAPITRE IV	223
Introduction	225
1. La reviviscence des propos du <i>Traité</i> et la place de la sympathie-humienne	225
2. Organisation du chapitre	226
Première partie : L’<i>Enquête sur l’entendement humain</i> (1748/1758)	227
1.1. Le terme « sympathie » est employé.....	228
1.2. Une communication d’affections est mentionnée	233
Deuxième partie : L’<i>Enquête sur les principes de la morale</i> (1751)	235
2.1. Nature de la sympathie.....	237
2.1.1. Les adjectifs qualifiant le terme « sympathie ».....	238
2.1.1.1. Sur le caractère plaisant de la sympathie	240
2.1.1.2. Sur la puissance de la sympathie.....	242
2.1.1.3. Sur la sympathie délicate.....	246
2.1.1.4. Sur la sympathie générale.....	248
2.1.1.5. Sur la sympathie inévitable	249
2.1.1.6. Sur le caractère social de la sympathie.....	250
2.1.1.7. Sur le caractère naturel de la sympathie.....	251
2.1.2. La sympathie sur le plan physiologique.....	253
2.1.3. Autres éléments relatifs à la sympathie.....	255
2.2. Phénomènes de communication d’affections.....	257
2.3. Le passage sur le bégaiement.....	260
2.4. La sympathie, le sentiment d’humanité et le “fellow-feeling”	263
2.5. La sympathie et la contagion	266
Troisième partie : Les dissertations (1757)	268
3.1. Fréquence de la sympathie dans les trois dissertations.....	269
3.2. “Of the Passions”	270
3.3. “Of Tragedy”	273
3.4. “Of the Standard of Taste”	276
Conclusion	279
1. La sympathie dans les œuvres produites entre 1748 et 1758	279
2. Sur la présence et la place occupée par la sympathie-humienne	279
3. Les caractéristiques de la sympathie-humienne entre 1748 et 1758	281

4. La compréhension de la sympathie	284
CHAPITRE V	287
Introduction	289
1. David Hume, l'historien	289
2. Organisation de ce chapitre	290
Première partie : Sur l'usage du terme « sympathie »	291
1.1. La sympathie de la reine d'Écosse	292
1.2. La sympathie « humaine » ou « sociale »	294
Deuxième partie : Phénomènes sympathiques	296
2.1. L'éloquence de William Wallace	296
2.2. La perception des derniers instants de Mary Stuart	298
2.3. L'appréhension des impressions d'autrui par le comte d'Essex	301
2.4. L'exhibition du corps de sir Edmund Berry Godfrey	302
Troisième partie : Phénomènes de communication	305
3.1. La communication d'impressions	306
3.2. La communication de l'enthousiasme	308
3.3. La communication des opinions	310
Conclusion	313
1. La sympathie dans <i>l'Histoire de l'Angleterre</i>	313
2. La communication des affections dans <i>l'Histoire de l'Angleterre</i>	314
3. Deux phénomènes différents ?	315
CHAPITRE VI	317
Introduction	319
1. De l'Antiquité à l'époque moderne	319
2. Méthodologie spécifique à ce chapitre	319
3. Organisation du chapitre	322
Première partie : La sympathie dans les dictionnaires de langue anglaise	323
1.1. Affinité et attraction entre des substances	324
1.2. Concordance de passions et affection mutuelle	325
1.3. Capacité à être affecté par un autre, sur le plan des passions	326
1.4. Transmission de troubles physiologiques	327
1.5. Compassion, "fellow-feeling", pitié et sympathie	328
1.6. Encres sympathiques et poudre de sympathie	329
1.7. Sympathie des couleurs	330
Deuxième partie : La sympathie dans les dictionnaires de langue française	332
2.1. Affinité et attraction entre des substances	333
2.2. Concordance de passions et affection mutuelle	334
2.3. Capacité à être affecté par un autre, sur le plan des passions	336
2.4. Transmission de troubles physiologiques	336
2.5. Compassion, pitié et sympathie	337
2.6. Encres sympathiques, poudre de sympathie et remèdes sympathiques	338
2.7. Sympathie des couleurs, des sons et des émotions	340
Conclusion	343
1. Similitudes entre les dictionnaires anglais et français	343
2. Différences entre les dictionnaires anglais et français	344
3. Évolution sémantique du XVII ^{ème} siècle au XVIII ^{ème} siècle	345

CHAPITRE VII	347
Introduction.....	349
1. La passion de sympathie.....	349
2. Organisation du chapitre	350
Première partie : Le principe et la passion.....	352
Deuxième partie : Les énumérations de passions	355
Troisième partie : Une passion de compassion ou de pitié.....	356
3.1. La sympathie et la compassion.....	356
3.2. La sympathie sans la compassion	357
3.3. La sympathie d'Elizabeth envers Mary Stuart	359
Quatrième partie : Une passion d'attachement ou d'amitié.....	361
Conclusion.....	364
1. La sympathie-passion dans les ouvrages du philosophe écossais	364
2. La cohabitation des différentes sympathies	366
3. La traduction du terme « sympathie » dans le passage 2.2.7.5	368
CHAPITRE VIII	371
Introduction.....	373
1. La sympathie-concordance	373
2. Organisation du chapitre	373
Première partie : La sympathie-concordance dans les ouvrages de Hume	377
1.1. <i>A Treatise of Human Nature</i> (1739-1740)	377
1.2. "Of Love and Marriage" (1741).....	377
1.3. "Of the Rise and Progress of the Arts and Sciences" (1742).....	378
1.4. "The Sceptic" (1742)	379
1.5. "Of the Standard of Taste" (1757)	381
Deuxième partie : La sympathie-concordance dans <i>l'Histoire de l'Angleterre</i> ...	383
2.1. La sympathie de manières	383
2.2. La sympathie d'opinion.....	385
2.3. La sympathie de religion	387
2.4. La sympathie de situation.....	389
2.5. La sympathie de goût.....	390
2.6. La sympathie de caractère.....	391
2.7. L'antipathie de religion et l'antipathie nationale.....	392
Conclusion.....	399
1. Sur le nombre d'occurrences de la sympathie-concordance.....	399
2. Sur la place dans l'œuvre.....	400
3. Sur les fonctions de la sympathie-concordance	401
CHAPITRE IX	405
Introduction.....	407
1. La sympathie dite « médicale ».....	407
2. Organisation du chapitre	407
Cas de sympathie-médicale dans les ouvrages de David Hume	409
1. <i>An Enquiry concerning Human Understanding</i> (1748/1758)	409
2. <i>The History of England</i> (1754-1762)	411
3. "Of the Immortality of the Soul" (1777)	414
Conclusion.....	418

1. Sur le nombre d'occurrences	418
2. Sur la place dans l'œuvre	419
3. La sympathie-médicale et les esprits animaux	421
4. Sur les fonctions de la sympathie-médicale	423
CHAPITRE X	425
Introduction	427
1. Deux sortes rares de sympathie.....	427
2. Organisation du chapitre	427
Première partie : La sympathie des substances	429
Deuxième partie : La sympathie des parties	432
Conclusion	435
CHAPITRE XI	437
Introduction	439
1. Pourquoi traiter du mouvement des esprits animaux et des émotions ?.....	439
2. Organisation du chapitre	441
Première partie : Esprits animaux et émotions dans le premier livre du <i>Traité</i> ..	442
1.1. Sur les esprits animaux dans le premier livre du <i>Traité</i>	442
1.1.1. Les esprits animaux et les idées.....	444
1.1.2. Passages où les esprits ne sont que mentionnés.....	448
1.2. Les émotions dans le premier livre du <i>Traité</i>	449
1.2.1. Les émotions sont des impressions	450
1.2.2. Émotions et sensations.....	453
1.2.3. Le caractère agréable des émotions	454
1.2.4. Les émotions, les idées et les passions	455
1.2.5. Les émotions et le mouvement des esprits animaux	456
1.2.6. Autres passages où il est question des émotions	461
Deuxième partie : Esprits animaux et émotions dans le second livre du <i>Traité</i> .	464
2.1. Sur les esprits animaux dans le second livre du <i>Traité</i>	464
2.1.1. Les esprits animaux et les impressions.....	466
2.1.2. Les changements de direction des esprits et les variations de la force des passions
.....	468
2.1.3. Les esprits animaux, les émotions et la sympathie	475
2.2. Les émotions dans le second livre du <i>Traité</i>	480
2.2.1. Quelques propositions au sujet des émotions	481
2.2.1.1. Flux des perceptions et rencontre des passions	482
2.2.1.2. Les objets extérieurs et la production d'émotions	491
2.2.1.3. Les émotions et l'accoutumance	492
2.2.2. Autres passages où les émotions soient mentionnées	495
2.2.3. Exemple d'un passage problématique.....	502
2.2.4. Mise en rapport des émotions avec les autres impressions	504
Troisième partie : Émotions dans le troisième livre du <i>Traité</i> et dans l'“Abstract”	
de 1740	508
3.1. Les émotions dans le troisième livre du <i>Traité</i>	509
3.2. Sur le caractère agréable des passions	511
3.3. Les émotions dans l'“Abstract” de 1740	513
Conclusion	514
1. Le mouvement des esprits animaux.....	514
2. Le mouvement des esprits animaux et les idées.....	514

3. Le mouvement des esprits animaux et les passions.....	515
4. Les émotions sont des impressions	518
5. Les émotions et le mouvement des esprits animaux.....	519
6. Le caractère agréable des émotions	521
7. Et la sympathie dans tout ça ?	522
CHAPITRE XII.....	525
Introduction.....	527
1. Les esprits animaux et les émotions après le <i>Traité de la nature humaine</i> ..	527
2. Organisation du chapitre	527
Première partie : Esprits animaux et émotions dans les <i>Enquêtes</i> et les dissertations.....	529
1.1. Sur les esprits animaux dans les <i>Enquêtes</i> et les dissertations.....	529
1.1.1. Les esprits animaux dans l' <i>Enquête sur l'entendement humain</i> (1748/1758)	529
1.1.2. Les esprits animaux dans l' <i>Enquête sur les principes de la morale</i> (1751).....	530
1.1.3. Les esprits animaux dans les dissertations (1757)	531
1.1.3.1. La dissertation « Sur les passions ».....	531
1.1.3.2. La dissertation « Sur la tragédie ».....	534
1.2. Les émotions dans les <i>Enquêtes</i> et les dissertations	537
1.2.1. Les émotions dans l' <i>Enquête sur l'entendement humain</i> (1748/1758)	537
1.2.2. Les émotions dans l' <i>Enquête sur les principes de la morale</i> (1751).....	538
1.2.3. Les émotions dans les dissertations (1757)	540
1.2.3.1. La dissertation « Sur les passions ».....	540
1.2.3.2. Les dissertations « Sur la tragédie » et « Sur la norme du goût ».....	545
Deuxième partie : Esprits animaux et émotions dans les autres ouvrages	548
2.1. Sur les esprits animaux	548
2.2. Sur les émotions	557
Conclusion	560
1. Les esprits animaux sur le plan physiologique et sur le plan chimique	560
2. Les esprits animaux et les croyances.....	563
3. Les esprits animaux, les tragédies théâtrales, les émotions et l'éloquence .	564
CHAPITRE XIII	567
Introduction.....	569
1. La contagion et la sympathie	569
2. Organisation du chapitre	570
Première partie : La contagion et la contagiosité	571
1.1. Ce qui est transmis par contagion.....	571
1.1.1. Passions, sentiments, affections, inclinations... ..	573
1.1.2. Opinions et préjugés sur des sujets profanes	576
1.1.3. Croyances religieuses et fanatismes de toute sorte, enthousiasme, superstition... ..	578
1.1.4. Les traits de caractère, les manières, les vices, etc.....	586
1.2. Le mécanisme de la contagion	588
1.3. La contagion ou la sympathie ou... La contagion et la sympathie ?	590
1.3.1. Première hypothèse : il s'agit de deux phénomènes différents	591
1.3.2. Deuxième hypothèse : il s'agit du même phénomène	595
1.4. Sur les passages qui n'ont pas été considérés.....	600
Deuxième partie : La contagion sans la contagion.....	602
2.1. Les expressions alternatives.....	602
2.1.1. L'infection	604

2.1.2. La contamination.....	609
2.1.3. L'épidémie	610
2.2. La communication, la propagation, etc., dans l' <i>Histoire</i> : contagion ou sympathie ?	611
2.3. La contagion au théâtre.....	614
2.4. La contagion chez les animaux	616
Troisième partie : L'essai « Sur les caractères nationaux » (1748)	619
3.1. La contagion dans l'essai.....	619
3.2. La contagion sans la contagion	621
3.3. Le mécanisme de la contagion	622
3.4. Sur la présence de la sympathie	624
Conclusion	628
1. Le mécanisme de la contagion.....	628
2. Ce qui est transmis par contagion	629
3. Un processus neutre	630
4. Retour sur la contagion des individus au théâtre et sur la contagion des animaux.....	630
5. Retour sur deux hypothèses	631
6. Une troisième hypothèse.....	632
CHAPITRE XIV	635
Introduction	637
1. Pourquoi étudier la correspondance ?	637
2. Corpus épistolaire consulté.....	638
3. Organisation du chapitre	639
Première partie : Les sympathies dans les <i>Lettres</i>	640
1.1. Les différentes sympathies.....	640
1.2. La sympathie-humienne	641
1.3. La sympathie-concordance.....	647
1.4. La sympathie-passion	648
1.5. Les passages ambigus	650
Deuxième partie : La contagion dans les <i>Lettres</i>	658
2.1. Des passages rares.....	658
2.2. La contagion	658
2.3. L'infection	659
Conclusion	661
CONCLUSION	663
1. Présentation de quelques axes de recherches et hypothèses.....	665
1.1. Sur la place de la sympathie dans les ouvrages	666
1.2. Sur les rapports entre les différentes sortes de sympathie	667
1.3. Sur la sympathie et sur la contagion.....	668
1.4. Le rôle joué par le mouvement des esprits animaux	670
2. Sur le protocole de recherche	670
2.1. Identification de tous les passages où certains termes étaient présents.....	671
2.2. Considération de tous les types d'ouvrages, incluant la correspondance.....	674
2.3. Sur l'ajustement sémantique nécessaire	675
3. Structure de la thèse	676
3.1. Présentation de toutes les sortes de sympathie	676

3.2. Autres éléments qui ont été considérés	677
3.3. L'œuvre épistolaire	678
4. Présentation des résultats	678
4.1. La sympathie et la contagion	679
4.2. Le mouvement des esprits animaux	683
4.3. La place des différentes sympathies dans l'œuvre de David Hume	685
4.4. Les rapports entre les sympathies	697
4.4.1. La sympathie-humienne et la sympathie-passion	697
4.4.2. La sympathie-humienne et la sympathie-concordance	698
4.4.3. La sympathie-humienne et la sympathie-médicale	699
4.5. Ajouts à la taxonomie des perceptions	700
5. Conclusions et ouvertures pour des recherches futures	703
5.1. Sur la présence d'éléments physiologiques	703
5.2. La sympathie, du <i>Traité de la nature humaine</i> à l' <i>Enquête sur les principes de la morale</i>	704
BIBLIOGRAPHIE	711
1. Ouvrages de David Hume	713
1.1. Éditions en langue anglaise (du XIX ^{ème} au XXI ^{ème} siècles)	713
1.2. Éditions en langue anglaise (XVIII ^{ème} siècle)	714
1.3. Manuscrits	720
1.4. Quelques éditions traduites en français	721
1.5. Sites sur le Web	722
2. Sur la vie de David Hume	722
2.1. Ouvrages biographiques	722
2.2. Correspondance	722
2.3. Sur la bibliothèque de David Hume	723
3. Ouvrages des commentateurs de Hume	723
3.1. Monographies	723
3.2. Chapitres de livre	725
3.3. Articles de périodiques	726
3.4. Thèses	727
3.5. Documents disponibles en ligne sur le Web	728
4. Autres ouvrages cités	728
4.1. Éditions du XVII ^{ème} et du XVIII ^{ème} siècle	728
4.2. Éditions contemporaines (XX ^{ème} et XXI ^{ème} siècles)	729
5. Dictionnaires et encyclopédies du XVII^{ème} et du XVIII^{ème} siècles	730
5.1. Dictionnaires et encyclopédies en langue anglaise	730
5.2. Dictionnaires et encyclopédies en langue française	732
5.3. Ouvrages de référence	733
5.4. Sites sur le web	733
6. Ouvrages sur la sympathie en général	734
6.1. Monographies	734
6.2. Chapitres de livres	734
6.3. Article de périodique	734
6.4. Actes de colloque	734

Remerciements

Je remercie le *Conseil de recherches en sciences humaines du Canada* (SSHRC/CRSH) pour l'octroi d'une *Bourse d'études supérieures du Canada Joseph-Armand-Bombardier* durant les années 2010 à 2013. Je remercie également, à cet égard, le Département de philosophie de l'Université de Montréal pour l'octroi de diverses bourses de rédaction et de mobilité de manière régulière au cours des dernières années.

Je remercie mon directeur de recherche, Daniel Dumouchel, pour son accueil dans le département et pour la confiance qu'il m'a témoignée tout au long de mes études doctorales. Je remercie également Dan Bechmann, pour ses encouragements constants.

Enfin je remercie surtout et grandement mon conjoint, Florian Ferrand, pour sa patience et sa confiance, ainsi que pour la foi inébranlable manifestée au cours des longues années de recherches et de rédaction qui ont conduit à la réalisation de cette thèse.

INTRODUCTION

1. De la sympathie sur le plan esthétique à la sympathie en général...

À l'origine, cette thèse devait porter sur le recours de David Hume à son concept de sympathie afin d'expliquer la production de la plupart des sentiments esthétiques. C'est ce que je comptais faire et c'est ce que j'avais présenté comme projet à l'occasion de mon examen doctoral. Pour arriver à bien comprendre ce qu'il en était, il avait été prévu que la thèse serait divisée en trois parties distinctes.

Dans la première partie, il devait d'abord être question de ce qu'il en était de la sympathie en général dans l'œuvre de David Hume. Dans les chapitres de cette section, j'avais prévu d'analyser le mécanisme de la sympathie comme principe de conversion d'une idée en impression. Je voulais également étudier la façon dont Hume qualifiait la sympathie et ce que les adjectifs utilisés nous apprenaient sur celle-ci. Je voulais présenter quelles étaient les différentes sortes de sympathies employées par Hume et comparer les sens de celles-ci dans ses ouvrages, avec les sens de ce terme dans le langage courant au XVIII^{ème} siècle. Enfin, je comptais vérifier ce qu'il en était des variations des différentes sympathies dans l'œuvre du philosophe écossais – car celui-ci n'avait pas recours aux sympathies de manière égale dans ses ouvrages – et je voulais établir quelles pouvaient être les causes de ces variations, par exemple, si cela dépendait du sujet traité, du type d'ouvrage, de la période où le texte avait été rédigé, etc.

Dans la seconde partie, j'avais prévu d'analyser plus particulièrement cette fois la sympathie au niveau de la production des sentiments esthétiques. Pour remplir cet objectif, je pensais présenter et analyser les éléments suivants : la différence entre la beauté de pure apparence (“mere species”) et la beauté ressentie par sympathie, le rôle que jouait la sympathie lorsque un individu assistait à une pièce de théâtre et le rôle que jouait la sympathie lorsqu'un individu écoutait le discours d'un orateur des plus éloquents. Je comptais également m'intéresser (comme je l'avais fait dans la première partie) aux variations dans l'utilisation de la sympathie, en concentrant mes analyses cette fois sur les passages où il était question de la production des sentiments esthétiques.

Dans la troisième partie, j'avais prévu de chercher des sources potentielles pour Hume, c'est-à-dire des auteurs qui avaient pu l'influencer lorsqu'il avait développé son concept de sympathie non seulement comme conversion d'une idée en impression, mais comme

mécanisme à l'origine de la production des sentiments esthétiques. J'avais prévu alors deux chapitres, un premier qui devait être consacré aux sources anglo-écossaises et un autre, aux sources françaises.

C'était un programme ambitieux qui, comme on peut s'en douter, n'a pu être complètement réalisé. En fait, au cours de mes recherches, il s'est avéré que la façon dont Hume décrivait et se servait du principe de la sympathie en général dans ses ouvrages était suffisamment complexe et posait suffisamment de problèmes pour que l'on ne s'intéressât qu'à cela. Le contenu de la thèse s'est ainsi progressivement réduit au point où il a fini par se limiter à ce qui devait n'être, à l'origine, que la première partie.

Le recours à la sympathie pour expliquer la production des sentiments esthétiques a bien sûr été considéré, mais on ne lui a plus consacré une partie spécialement pour lui seul : il a été intégré avec les autres éléments. Par ailleurs, les recherches ont fait ressortir des éléments nouveaux qui ne semblaient pas importants à l'origine et qui n'avaient pas été prévus, mais dont l'importance est devenue de plus en plus significative avec le temps. Le sujet de la thèse est ainsi passé de la sympathie sur le plan esthétique à la sympathie en général dans l'œuvre de David Hume.

2. Sur les axes de recherches

Pour comprendre ce qu'il en était de la sympathie – comme principe de conversion d'une idée en impression – il fallait identifier, préciser et clarifier plusieurs éléments la concernant. L'importance de certains de ces éléments était évidente bien avant de commencer les analyses. L'importance de d'autres – auxquels on n'avait guère pensé originellement – ne devait apparaître qu'au fur et à mesure de l'avancement des travaux.

2.1. Axes établis suivant le plan originel de la thèse

D'abord, il fallait comprendre quelle était la nature de la sympathie – comprise comme principe de conversion d'une idée en impression – et voir comment elle fonctionnait. Il fallait ainsi passer en revue tous les passages où Hume traitait de son mécanisme et comprendre par quoi et comment elle débutait. Ainsi, devait-on considérer que le mécanisme de la sympathie agissait dès le moment de la perception des impressions d'un autre jusqu'au moment où des impressions similaires étaient ressenties par l'individu

sympathisant, ou bien devait-on considérer que le mécanisme de la sympathie ne venait désigner que le moment de la conversion de l'idée en impression ?

Ensuite, il fallait établir quelle était la place occupée par la sympathie – comme principe de conversion d'une idée en impression – dans les différents ouvrages de David Hume. Est-ce que la présence de celle-ci était la même dans les premiers ouvrages, comme le *Traité de la nature humaine* et dans les ouvrages plus tardifs comme les *Enquêtes* ou des ouvrages publiés après celles-ci ? Si ce n'était pas le cas, si la sympathie disparaissait ou devenait plus rare, il fallait comprendre pourquoi. Si ce n'était pas le cas, par ailleurs, la question de savoir ce que l'on devait penser du contenu de la lettre du 28 juillet 1759 de Hume à son ami Adam Smith¹, devenait des plus importantes...

Il fallait également vérifier si le concept de sympathie évoluait avec le temps et si par hasard il changeait. Et il fallait déterminer, le cas échéant, les raisons de ce changement.

Il fallait enfin démêler les différentes sympathies dans l'œuvre de Hume... Certains passages étaient ambigus, et il fallait identifier de quelles sortes de sympathie il y était alors fait mention. Il fallait également vérifier quels pouvaient être les rapports – si de tels rapports existaient – entre les différentes sortes de sympathie et quelles pouvaient être les fréquences des recours à celles-ci dans l'œuvre du philosophe écossais.

2.2. Axes qui sont apparus au fil de l'avancement des travaux

Avec l'avancement des recherches, de nouveaux axes sont apparus. D'abord il s'est avéré qu'il semblait y avoir deux phénomènes différents de production et de communication des affections entre les individus, à savoir la sympathie et la contagion. Ensuite, il s'est également avéré que la taxonomie des perceptions – présentée par Hume principalement dans les premières sections de la première partie du premier livre du *Traité* – était

¹ Voir "Letter 169", pp. 311-314, in J. Y. T. Greig (edit.), *The Letters of David Hume. Volume I. 1727-1765*, New York, Oxford University Press, 2011 (1932). Dans cette lettre, Hume discute du concept de la sympathie avec Smith, et il fait plusieurs commentaires sur celle-ci. On pourrait argumenter que la sympathie dont il est alors question doit être celle exposée par Smith dans sa *Théorie des sentiments moraux* (1759) mais le propos de Hume et son ton dans la lettre montre que si la sympathie dont il parle pourrait être celle de Smith, ce pourrait être également – et à la fois – la sienne... La lettre montre ainsi que, quoi qu'on puisse croire de la place occupée par la sympathie dans les ouvrages tardifs de Hume, celui-ci manifestait encore beaucoup d'intérêt en 1759 pour son concept.

extrêmement lacunaire, qu'elle ne tenait pas compte de plusieurs sortes d'impressions comme les croyances, les opinions et les émotions et que cela pouvait être à l'origine de difficultés de compréhension du processus sympathique. Enfin, il s'est également avéré que le mouvement des esprits animaux, qui était mentionné assez régulièrement par Hume dans ses ouvrages, constituait un élément beaucoup plus important qu'on aurait pu le croire lorsqu'il s'agissait de comprendre la théorie humienne des passions et le fonctionnement de la sympathie.

Les prises en considération de tous ces nouveaux éléments, la différence hypothétique entre les phénomènes de la sympathie et de la contagion, les problèmes rencontrés avec la taxonomie des perceptions et le rôle que semblaient jouer les esprits animaux et leurs mouvements, ont ainsi poussé les recherches effectuées dans cette thèse dans de nouvelles directions. Elles ont été à l'origine de l'abandon du plan originel de la thèse.

3. Corpus des œuvres consultées

Hume a rédigé un très grand nombre de textes au cours de sa carrière... Et le moins que l'on puisse dire, c'est que sa carrière, ou plutôt ses carrières¹, ont été très diversifiées.

Il en va de même pour ses ouvrages : certains sont très connus (comme ses ouvrages philosophiques importants) alors que d'autres le sont beaucoup moins (comme la *Pétition des sérieux et vénérables sonneurs de cloches (ou marguilliers) de l'Église d'Écosse à l'Honorable Chambre des Communes*). Certains sont volumineux (comme l'*Histoire de l'Angleterre*) alors que d'autres sont très courts et ne consistent qu'en quelques lignes (comme les *Scottisismes*). On trouve ainsi, dans l'œuvre de David Hume :

- 1) des ouvrages philosophiques ou historiques d'une certaine ampleur ;
- 2) des essais et des dissertations portant sur des sujets variés, regroupés le plus souvent dans des recueils (mais pas toujours) ;
- 3) des comptes-rendus sur des événements historiques et sur les décisions qui furent prises par ceux qui y participèrent ;

¹ Il a passé un court moment comme apprenti chez un marchand de Bristol (1734), puis il a été tour-à-tour tuteur du Marquis de Annandale (1745-1746), secrétaire du général Saint-Clair (1746-1749), conservateur de la *Advocates' Library* à Édimbourg (1752-1757), secrétaire d'ambassade et chargé d'affaires à Paris pour Lord Hertford (1763-1765) et sous-secrétaire d'État à Londres (1767).

- 4) des résumés en tous genres, portant sur des sujets philosophiques ou autres ;
- 5) des réponses à des critiques formulées concernant un texte de Hume ou celui d'un autre ;
- 6) un texte satirique ;
- 7) des textes à contenu biographique ;
- 8) des notes ou des extraits.

Hume s'est intéressé à des sujets variés et son œuvre va bien au-delà de celle d'un philosophe. Dans le cadre d'une thèse en histoire de la philosophie, je voulais que les sources consultées soient les plus exhaustives possibles et les plus complètes possibles. Ce faisant, j'ai consulté tous les textes qui étaient disponibles, imprimés ou en ligne, quels que fussent les sujets sur lesquels ils portaient. Je présente ici les différents textes et documents consultés suivant les catégories susmentionnées. Il est à noter que la plupart d'entre eux sont pour le moment cités dans leur édition d'origine, manuscrite ou imprimée (sans les corrections faites par l'auteur) à quelques exceptions près. Par ailleurs, j'ai également consulté la correspondance de David Hume. En ce qui concerne celle-ci, je me suis limitée aux éditions publiées chez Oxford University Press.

3.1. Ouvrages philosophiques ou historiques d'une certaine ampleur

A Treatise of Human Nature : being An Attempt to introduce the experimental Method of Reasoning into Moral Subjects. Vol. I. Of the Understanding, London, Printed for John Noon, at the White-Hart, near Mercer's-Chapel, in Cheapside, 1739, 8°.

A Treatise of Human Nature : being An Attempt to introduce the experimental Method of Reasoning into Moral Subjects. Vol. II. Of the Passions, London, Printed for John Noon, at the White-Hart, near Mercer's-Chapel, in Cheapside, 1739, 8°.

A Treatise of Human Nature : being An Attempt to introduce the experimental Method of Reasoning into Moral Subjects. With an Appendix. Vol. III. Of Morals, London, Printed for Thomas Longman, at the Ship in Pater-noster-Row, 1740, 8°.

Philosophical Essays concerning Human Understanding. By the Author of the Essays Moral and Political, London, Printed for A. Millar opposite Katharine-Street, in the Strand, 1748, 12°.

An Enquiry concerning the Principles of Morals. By David Hume, Esq., London, Printed for A. Millar, over-against Catharine-street in the Strand, 1751, 12°.

Dialogues concerning Natural Religion. By David Hume, Esq., [s.l.], [s.n.], 1779, 8°.

The History of England, From the Invasion of Julius Cæsar to the Revolution in 1688. In Eight Volumes. By David Hume, Esq. A New Edition, with the Author's last Corrections and Improvements. To which is prefixed, a short Account of his Life, written by himself, London, Printed for T. Cadell, in the Strand, 1778, 8°.

3.2. Essais et dissertations portant sur des sujets variés

Essays, Moral and Political, Edinburgh, Printed by R. Fleming and A. Alison, for A. Kincaid Bookseller, and sold at his shop above the Cross, 1741, 8°.

Essays, Moral and Political. Vol II, Edinburgh, Printed for A. Kincaid, near the Cross, by R. Fleming and A. Alison, 1742, 8°.

Three Essays, Moral and Political : Never before published. Which compleats the former Edition, in two Volumes, Octavo. By David Hume, Esq., London, Printed for A. Millar, over against Catharine Street in the Strand, and A. Kincaid in Edinburgh, 1748, 8°.

Political Discourses. By David Hume Esq., Edinburgh, Printed by R. Fleming, for A. Kincaid and A. Donaldson, 1752, 8°.

Four Dissertations. I. The natural history of religion. II. Of the passions. III. Of tragedy. IV. Of the standard of taste. By David Hume, Esq., London, Printed for A. Millar, in the Strand, 1757, 12°.

Two Essays, London, [s.n.], 1777, 16°.

“An Historical Essay on Chivalry and Modern Honour” (National Library of Scotland, MS 23159, item 4).

“Of the Poems of Ossian” (National Library of Scotland, MS 23159, item 17).

3.3. Comptes-rendus sur des évènements historiques

“Account of Gen. St Clair’s Expedition to the Coast of France in 1746” (National Library of Scotland, MS 23159, item 12).

A True Account of the Behaviour and Conduct of Archibald Stewart, Esq., Late Lord Provost of Edinburgh. In a Letter to a Friend, London, Printed for M. Cooper, at The Globe in Pater-noster row, 1748, 12°.

3.4. Résumés en tous genres

An Abstract of A Book lately Published ; entitled A Treatise of Human Nature, &c. wherein The Chief Argument of that Book is farther illustrated and explained, London, Printed for C. Borbet, at Addison’s Head, over-against St-Dunstan’s Church, in Fleetstreet, 1740, 8°.

A Letter from a Gentleman to His Friend in Edinburgh. Containing Some Observations on a Specimen of the Principles concerning Religion and Morality, said to be maintain’d in a Book lately publish’d,

intituled, A Treatise of Human Nature, &c., Edinburgh, T. Lumisden and J. Robertson, 1745, 8°.

“Advertisement” in Cristof Hermann Manstein, *Memoirs of Russia, Historical, Political, and Military, from the Year MDCCXXVII, to MDCCXLIV. In Particular The Wars of Russia with Turkey and Sweden. ... Translated from the original manuscript of General Manstein*, London, Printed for T. Becket and P. A. de Hondt, in the Strand 1770, 4°.

3.5. Réponses à des critiques et revue

“Queries and Answers relating to Sir Robert Walpole’s character” in *The Scots Magazine. Containing, A General View of the Religion, Politicks, Entertainment, &c. in Great Britain: and a succinct Account of Publick Affairs Foreign and Domestick*, volume IV, Edinburgh, printed by Sands, Brymer, Murray and Cochran, March 1742, pp. 119-120.

“Letter to Critical Review [concerning Wilkie’s *Epigoniad*]”, *Critical Review*, April 1759, volume 7, pp. 323-334.

“Review of Henry’s History” (William Andrews Clark Memorial Library, University of California at Los Angeles).

3.6. Texte satirique

The Petition of the Grave and venerable Bellmen (or Sextons) of the Church of Scotland, to the Hon. House of Commons, (Ninewells, Berckshire ?), 1751.

3.7. Textes à contenu biographique

Exposé Succinct de la Contestation qui S’est Élevée entre M. Hume et M. Rousseau avec les pieces justificatives, & la lettre de M. Voltaire, À Londres, 1766, 12°.

A Concise and Genuine Account of the Dispute Between Mr. Hume and Mr. Rousseau, with the Letters That passed between them during their Controversy. As also, The Letters of the Hon. Mr. Walpole, and Mr. D’Alembert, relative to this extra-ordinary Affair. Translated from the French, London, Printed for T. Becket and P. A. De Hondt, near Surry-Street, in the Strand, 1766.

The life of David Hume, Esq. Written by himself, London, Printed for W. Strahan, and T. Cadell, in the Strand, 1777, 8°.

3.8. Notes ou extraits

Scotticisms, [s.l.], [s.n.], 1752. (Imprimés séparément et ordinairement joints à la première édition des *Political Discourses*)

“Fragment on Evil” (National Library of Scotland, Acc. 10805).

“Memoranda” (National Library of Scotland, MS 23159, item 14).

4. Présupposés théoriques et intérêts liés à ceux-ci

Les présupposés théoriques relatifs aux recherches et aux analyses effectuées dans le cadre de cette thèse se déclinent suivant deux aspects. Le premier de ces aspects est celui du point de vue particulier que j'ai voulu adopter pour analyser la sympathie dans l'œuvre de David Hume. Le second de ces aspects est celui de l'inscription du travail effectué lors de ces recherches dans la continuation des travaux effectués auparavant sur la sympathie par les autres spécialistes de la philosophie de Hume.

Il m'importait de choisir un point de vue qui allait me permettre d'aborder le sujet de mes recherches d'une façon originale, afin d'apporter quelque chose de nouveau et de différent à l'état actuel des connaissances sur la sympathie dans les ouvrages du philosophe écossais. C'était là l'un des intérêts du travail que je comptais effectuer.

Il m'importait également de contribuer – modestement – à la discussion sur un problème récurrent et sur lequel on se penche depuis toujours chez les commentateurs de Hume : celui de savoir ce qui arrive à la sympathie du *Traité de la nature humaine* aux ouvrages plus tardifs comme les deux *Enquêtes* et la dissertation « Sur les passions », par exemple. C'était là un autre des intérêts du travail que je comptais effectuer.

4.1. Le concept philosophique vu comme un “record left by man”

On peut étudier un concept philosophique du point de vue seul de la philosophie de son créateur. On cherche alors à comprendre comment celui-ci s'intègre dans la philosophie de l'auteur. On peut également étudier un concept philosophique du point de vue plus général d'un courant philosophique ou du point de vue (encore plus général) de l'histoire de la philosophie. Mais il y a bien d'autres façons d'étudier les concepts...

Par exemple, on ne doit pas perdre de vue que les philosophes sont des individus humains, qu'ils vivent et produisent une œuvre dans des cultures et des époques particulières ; qu'ils ne vivent pas détachés et isolés du monde ; que leurs œuvres sont nécessairement imprégnées par la culture de leur époque. Je pense que les systèmes et les concepts élaborés par les philosophes constituent ainsi ce qu'Erwin Panofsky nommait des témoins (“records

left by man”)¹ de la culture de leur époque et qu’ils le sont au même titre que les œuvres d’art, les artefacts et les objets usuels produit par les êtres humains. Les concepts philosophiques ne répondent en effet pas seulement à certains besoins inhérents au système de l’auteur qui les a développés ; ils répondent également à la réalité culturelle dans laquelle le système philosophique de tel ou tel auteur s’est construit. Je pense qu’il peut être intéressant de considérer les concepts philosophiques davantage suivant ce point de vue lorsqu’on les analyse, et c’est en tâchant de conserver cela à l’esprit que j’ai effectué mes recherches.

Cela dit, je tiens à préciser que je n’ai jamais eu la prétention d’effectuer une analyse complète et exhaustive de la sympathie chez David Hume en suivant rigoureusement la méthode panofskienne. Je me suis simplement efforcée de considérer la sympathie chez Hume à partir d’un point de vue un peu différent de ceux auxquels on est ordinairement habitué en philosophie. C’est ce qui m’a amenée à étudier non seulement la sympathie comme concept philosophique dans les ouvrages de David Hume – faisant ainsi œuvre d’historienne de la philosophie – mais également les autres sortes de sympathie qui étaient mentionnées dans les ouvrages du philosophe écossais – faisant alors œuvre d’historienne de la culture.

4.2. Positions des commentateurs sur la place de la sympathie dans différents ouvrages

La question de savoir ce qu’il était advenu de la sympathie entre le *Traité de la nature humaine* et les ouvrages tardifs comme *l’Enquête sur les principes de la morale* et la dissertation « Sur les passions » par exemple, a considérablement intéressé les spécialistes de la philosophie de David Hume depuis le XIX^{ème} siècle. On a beaucoup écrit sur ce sujet, dans des monographies mais également dans des articles, et le moins que l’on puisse dire c’est que les positions sur cette question ont été variées. Elles ont également beaucoup évolué et le développement des études humiennes depuis les années 1970 a grandement contribué à cela. Dans cette section, je m’intéresserai à certaines de ces positions. Rico Vitz dans “Sympathy and Benevolence in Hume’s Moral Psychology” a présenté brièvement quelques

¹ Sur le sens de cette expression, voir Erwin Panofsky, “Introduction. The History of Art as a Humanistic Discipline” in *Meaning in the Visual Arts*, Chicago, The University of Chicago Press, 1982 (1955), pp. 1-25.

unes des positions des commentateurs sur la différence de statut de la sympathie dans le *Traité de la nature humaine* et dans l'*Enquête sur les principes de la morale*. On y trouve ainsi résumées les positions de Lewis Amherst Selby-Bigge, John Laird et Terrence Penelhum¹. Je ne reviendrai pas sur celles-ci – on peut consulter l'article de Vitz à cet effet – et je présenterai plutôt les positions de quelques autres, soit Norman Kemp Smith, Nicholas Capaldi, Kate Abramson, Rico Vitz et Remy Debes.

Mon objectif n'est pas d'établir ici la fortune critique complète de tous les propos tenus par les commentateurs de David Hume depuis le XIX^{ème} siècle sur le sujet. Mon objectif est beaucoup plus modeste : il s'agit simplement de présenter dans l'introduction quelques positions des commentateurs, qui me permettront lors de la conclusion de mettre davantage en relief certains des résultats obtenus lors de mes analyses.

Norman Kemp Smith, dans *The Philosophy of David Hume*², présente fort peu de choses quant à la différence du rôle joué par la sympathie lorsque l'on compare les propos tenus dans le *Traité de la nature humaine* et ceux tenus dans les ouvrages plus tardifs. En fait, tout ce qu'il indique à son sujet, c'est que la différence dans le rôle octroyé au principe de Hume constitue « presque le seul changement fondamental entre l'*Enquête sur les principes de la morale* et le troisième livre du *Traité* » et que la sympathie est réduite « à une disposition de l'Esprit et qu'elle [est] quelques fois appelée "bienveillance" et quelques fois "humanité" »³. Smith considère ainsi que le principe de sympathie, la bienveillance et l'humanité sont une seule et unique chose. Il indique également que les passages concernant la sympathie dans la dissertation « Sur les passions » et dans l'*Enquête sur les principes de la morale* sont en nombre considérablement réduit, que les indications concernant la sympathie sont si restreintes qu'elles en deviennent inintelligibles⁴ – une affirmation qui n'est pas fausse – et que cela est

¹ Voir Rico Vitz, "Sympathy and benevolence in Hume's moral psychology", *Journal of the History of Philosophy*, volume 42, no. 3, July 2004, pp. 261-262. Par ailleurs, Remy Debes rappelle également la position de John Rawls sur ce sujet dans "Has Anything Changed? Hume's Theory of Association and Sympathy after the *Treatise*", *British Journal for the History of Philosophy*, volume 15, no. 2, May 2007, p. 315.

² Voir Norman K. Smith, "Hume's Reasons for disowning the *Treatise*" in *The philosophy of David Hume. A Critical Study of its Origins and Central Doctrines*, London, Macmillan, 1941, pp. 530-536.

³ *Ibid.*, p. 533. Je traduis.

⁴ *Ibid.*, p. 536.

le signe du désintéressement de Hume pour ce genre de sujet¹ – une affirmation qui, par contre, est cette fois très discutable, selon moi.

La position de Nicholas Capaldi, dans *David Hume. The Newtonian Philosopher*², est sans équivoque³ : le philosophe écossais a rejeté la sympathie dans l'*Enquête sur les principes de la morale* et il a remplacé celle-ci par un nouveau principe général, le « sentiment d'humanité ». Ce rejet de la sympathie constitue le changement « majeur », selon lui, effectué dans l'*Enquête* par rapport à ce que l'on retrouvait dans le troisième livre du *Traité*⁴. Lorsqu'il indique que Hume a rejeté la sympathie, il veut alors parler de la sympathie entendue comme principe de conversion d'une idée en impression suite à l'augmentation de la force de l'idée. Il précise en effet que Hume continue d'utiliser le terme « sympathie » dans l'*Enquête*, mais que l'on doit considérer qu'il lui octroie alors un tout nouveau sens, et qu'il n'est pas autre chose qu'un synonyme du sentiment d'humanité⁵. Il rappelle que Hume n'a plus recours au mécanisme de la sympathie dans l'*Enquête sur les principes de la morale* et il indique ensuite que les fonctions remplies par le principe de sympathie dans le troisième livre du *Traité* sont désormais remplies dans l'*Enquête* par le sentiment d'humanité qui est une sorte de bienveillance, corrigée par les règles générales⁶. Il mentionne qu'on peut trouver plusieurs raisons⁷ pour lesquelles la sympathie aurait été rejetée par Hume. Il traite également de ce qui constitue, selon lui, des conséquences du rejet de la sympathie, comme le « rejet de la communication de la vivacité »⁸, qui indique-t-il « était un lien connectant les trois livres du *Traité* »⁹, et la rupture entre la théorie de l'entendement, la théorie des passions et la théorie morale. La position de Capaldi quant au rôle joué par la sympathie

¹ *Op. cit.* Smith, p. 536.

² Voir Nicholas Capaldi, “Chapter 8. The Enquiries” in *David Hume. The Newtonian Philosopher*, Boston, Twayne Publishers (G.K. Hall & Co.), 1975, pp. 173-187.

³ Capaldi insiste beaucoup sur le « rejet de la sympathie » et mentionne celui-ci à plusieurs reprises – dix fois, si l'on compte seulement les expressions “rejection of sympathy” et “demise of sympathy” – dans les quelques pages où il traite des différences entre les propos du troisième livre du *Traité* et l'*Enquête sur les principes de la morale*.

⁴ *Op. cit.* Capaldi, p. 180.

⁵ *Id.*

⁶ *Ibid.*, p. 182.

⁷ *Ibid.*, p. 181.

⁸ Si Capaldi avait considéré un tant soit peu certains textes plus courts de Hume, comme la dissertation « Sur la tragédie » (1757), il aurait constaté que la « communication de la vivacité » ne disparaissait pas du tout dans les ouvrages produits dans les années 1750...

⁹ *Op. cit.* Capaldi, pp. 185-186.

dans les ouvrages tardifs de David Hume se résume ainsi : le philosophe écossais n'a plus recours à la sympathie entendue comme la conversion d'une idée en impression dans l'*Enquête sur les principes de la morale*, le terme « sympathie » doit être entendu dans cet ouvrage comme un synonyme de la bienveillance ou du sentiment d'humanité et d'autres éléments comme la « communication de la vivacité » ne sont plus pris en considération par Hume.

Kate Abramson, dans "Sympathy and the Project of Hume's Second Enquiry"¹, pense au contraire que la sympathie est présente dans l'*Enquête sur les principes de la morale* car l'on trouve plusieurs passages où Hume se réfère à celle-ci et que les « détails essentiels de la doctrine de la sympathie peuvent être trouvés dans cet ouvrage »². Contrairement à Capaldi, elle pense que le terme « sympathie » désigne effectivement une « forme de la sympathie » qui était présente dans le *Traité de la nature humaine*. Elle considère également que la sympathie, d'une part, et le sentiment d'humanité, de l'autre, désignent deux phénomènes différents et qu'ils ne doivent pas être confondus, comme le montrent les passages où Hume mentionne la sympathie, ceux où il mentionne le sentiment d'humanité et ceux où il mentionne l'une et l'autre ensemble³. Selon elle – et il s'agit d'une différence entre le *Traité de la nature humaine* et l'*Enquête sur les principes de la la morale* – le terme « sympathie » dans l'*Enquête* ne vient désigner en fait que la « forme de sympathie qui permet à un individu de partager les impressions d'un autre », alors que l'expression « sentiment d'humanité » vient désigner expressément la sympathie étendue ("extensive sympathy" dans le *Traité de la nature humaine*)⁴. Ce faisant, elle considère non seulement que la sympathie est présente dans l'*Enquête*, mais que la sympathie étendue l'est également et que cette dernière continue à jouer le rôle qu'elle jouait dans la formation des sentiments moraux⁵.

¹ Kate Abramson, "Sympathy and the project of Hume's second Enquiry", *Archiv für Geschichte des Philosophie*, volume 83, issue 1, May 2001, pp. 45-80.

² *Ibid.*, p. 48. Je traduis.

³ *Ibid.*, pp. 49 et suivantes.

⁴ *Ibid.*, p. 55.

⁵ Les raisons pour lesquelles, selon elle, Hume se sert de l'expression « sentiment d'humanité » afin de désigner la sympathie étendue dans l'*Enquête* sont exposées dans les pages 57 à 78, et plus particulièrement dans les pages 64 à 77. L'argument principal – qui est assez convaincant et bien documenté – repose sur les changements stylistiques survenus chez Hume du point de vue de la façon de présenter sa théorie morale en fonction d'un lectorat plus large et qui ne se limitait plus aux philosophes, un lectorat qu'il souhaitait intéresser et atteindre avec ses écrits, après les publications de ses premiers *Essays* (1741 et 1742).

Rico Vitz, dans “Sympathy and Benevolence in Hume’s Moral Psychology”¹, pense que Hume a encore recours à la sympathie dans l’*Enquête sur les principes de la morale* et que celle-ci et le sentiment d’humanité sont deux principes distincts ; qu’il n’est pas toujours facile de distinguer l’un de l’autre, mais qu’il ne fait aucun doute qu’ils ne constituent pas un seul et même principe². Il ne fait également aucun doute pour lui que la sympathie et le sentiment d’humanité sont dans l’*Enquête* ce qu’ils étaient déjà dans le *Traité*³ et il indique également que les rapports entre la sympathie et la bienveillance ne changent pas⁴ du *Traité* à l’*Enquête*. Par ailleurs, Vitz fait quelques précisions sur la sympathie dans le *Traité de la nature humaine* en indiquant que celle-ci y possède trois sens différents⁵ : d’abord, elle désigne un « mécanisme cognitif grâce auquel une personne peut "entrer dans" les sentiments d’une autre » et cela constitue selon lui le principe de sympathie ; ensuite, elle désigne une « passion qui est expérimentée par la personne sympathisante » c’est-à-dire la personne chez qui le principe de sympathie agit ; enfin, elle désigne la conversion de l’idée en impression elle-même.

La position de Remy Debes, dans “Humanity, Sympathy and the Puzzle of Hume’s Second Enquiry”⁶ se situe dans l’axe de celles d’Abramson et de Vitz, mais avec de notables différences. Il considère que l’explication associationniste de la sympathie n’a jamais véritablement disparu⁷ dans l’*Enquête sur les principes de la morale* et qu’elle n’y présente pas de différence significative avec ce que l’on retrouvait dans le *Traité*, mais il est en désaccord avec la position de Kate Abramson qui pense – comme on l’a vu – que le principe d’humanité et la sympathie étendue sont une même chose⁸. Il distingue ainsi la sympathie du sentiment d’humanité, mais il effectue également une autre distinction : il distingue le

¹ Rico Vitz, “Sympathy and benevolence in Hume’s moral psychology”, *Journal of the History of Philosophy*, volume 42, no. 3, July 2004, pp. 261-275.

² *Ibid.*, pp. 271-274.

³ *Id.*

⁴ *Ibid.*, p. 274.

⁵ *Ibid.*, pp. 263-264. Je traduis.

⁶ Remy Debes, “Humanity, Sympathy and the Puzzle of Hume’s Second Enquiry”, *British Journal for the History of Philosophy*, volume 15, no. 1, February 2007, pp. 27-57.

⁷ Il présente les éléments le conduisant à cette interprétation dans l’article “Has Anything Changed? Hume’s Theory of Association and Sympathy after the *Treatise*”, *British Journal for the History of Philosophy*, volume 15, no. 2, May 2007, pp. 313-338. Voir plus particulièrement les pp. 316-319 (où il est question de la sympathie dans le *Traité de la nature humaine*) et les pp. 319-325 (où il est question de la sympathie dans l’*Enquête sur les principes de la morale*).

⁸ *Op. cit.* Debes, “Humanity, Sympathy and the Puzzle of Hume’s Second Enquiry”, p. 29.

sentiment d'humanité, du principe d'humanité¹. La sympathie est un principe de la nature humaine qui active la disposition ou le principe d'humanité, et celui-ci produit à son tour le sentiment d'humanité. L'objectivité du sentiment d'humanité est garantie par la prise en considération d'une situation à partir d'un point de vue général. Le sentiment d'humanité peut ainsi être étendu – si l'individu adopte un point de vue général – ou limité – si l'individu se limite à un point de vue particulier – et le caractère étendu ou limité du sentiment d'humanité dépend directement de la sympathie qui est à son origine. Une sympathie étendue produit un sentiment d'humanité étendu et une sympathie limitée, un sentiment d'humanité limité². Debes considère ainsi que la sympathie étendue ne disparaît pas de l'*Enquête* même si Hume ne se réfère jamais directement à celle-ci.

5. Structure de la thèse

5.1. Précisions terminologiques préalables

Le terme « sympathie » possédait de nombreux sens au XVIII^e siècle. Dans les ouvrages de Hume il sert à désigner, bien sûr, le principe présenté dans le second livre du *Traité de la nature humaine* – principe par lequel une idée est convertie en impression suite à l'augmentation de sa force – mais également plusieurs autres phénomènes. Ainsi, toutes les occurrences de la sympathie ne désignent pas toujours le concept humien ; si la plupart du temps cette richesse sémantique ne pose pas de problème – les passages étant suffisamment explicites pour que le lecteur saisisse à quelle sorte de sympathie Hume fait alors référence – il peut arriver que des passages soient ambigus.

Le même problème était susceptible de se produire dans cette thèse. L'utilisation d'une seule expression afin de désigner les différentes sortes de sympathie risquait de créer des ambiguïtés lors des analyses. Afin de résoudre ce problème, j'ai tout simplement décidé d'octroyer à chacune des espèces de sympathie qui était présente dans l'œuvre de David Hume, une appellation particulière. Il s'agissait d'une façon peu élégante de procéder, mais

¹ *Op. cit.* Debes, "Humanity, Sympathy and the Puzzle of Hume's Second Enquiry", p. 35 : "The sentiment of humanity, then, which actually engages us in the interest of mankind and society, must be understood as arising from the original disposition of humanity, *via* sympathy. It is only when the happiness of the others is represented to us by sympathy, that this natural disposition towards benevolence raises a desire for their happiness and approval for what promotes it. It is, in other words, a desire *activated* through sympathy."

² *Ibid.*, pp. 39-42 et p. 56 (entre autres).

elle s'est avérée extrêmement efficace lorsqu'il s'agissait de clarifier le contenu des passages où le terme « sympathie » pouvait être interprété dans différents sens.

Les analyses effectuées lors des recherches ont montré que le terme « sympathie » pouvait désigner dans les ouvrages du philosophe écossais jusqu'à six phénomènes différents. Le premier d'entre eux, non seulement en terme d'intérêt en ce qui concernait cette thèse, mais également en terme de nombre de passages, était le principe de conversion d'une idée en impression ; le second était la sympathie entendue dans le sens d'une passion ; le troisième, la sympathie qui désignait la concordance entre deux choses de même nature ; le quatrième, la sympathie telle qu'on la concevait au XVIIIème siècle au niveau médical et qui désignait la transmission d'une affection ou d'une pathologie dans le corps ; le cinquième, la sympathie qui exprimait certains rapports d'attraction entre des substances ; et enfin, le sixième, la sympathie qui exprimait une cohésion et une harmonie entre les parties d'un tout. J'ai donnée les appellations suivantes :

- 1) « sympathie-humienne », pour le principe de conversion d'une idée en impression ;
- 2) « sympathie-passion », pour la passion ;
- 3) « sympathie-concordance », pour la concordance entre deux choses de même nature ;
- 4) « sympathie-médicale », pour le mécanisme de transmission de pathologie dans le corps ;
- 5) « sympathie des substances », pour le rapport d'attraction entre des substances ;
- 6) « sympathie des parties », pour le rapport d'harmonie et de cohésion entre les parties d'un tout.

5.2. Présentation du contenu des chapitres

Cette thèse comporte quatorze chapitres. La plupart des chapitres sont consacrés au concept humien de la sympathie, *i.e.* la sympathie-humienne, ou à des éléments qui, comme on le montrera, sont en relation avec celui-ci, soit le mouvement des esprits animaux, les émotions et le phénomène de la contagion. La thèse comporte également quelques chapitres consacrés aux autres sympathies qui sont présentes dans l'œuvre de David Hume, c'est-à-dire la sympathie-passion, la sympathie-concordance, la sympathie-médicale, la sympathie des substances et la sympathie des parties.

La sympathie-humienne constitue le sujet principal de cette thèse et on trouve un très grand nombre de passages la concernant dans les ouvrages du philosophe écossais. Plusieurs chapitres ont été ce faisant consacrés à cette sorte de sympathie. Afin que les dimensions de ces chapitres soient relativement équilibrées et afin, surtout, de faciliter la prise en considération des résultats, on a choisi de procéder de la façon suivante. Les résultats obtenus ont été regroupés par ouvrages – et de ce fait, par période à quelques exceptions près – et divisés en cinq chapitres différents.

Le « Premier Chapitre » est consacré strictement aux propos tenus dans le second livre du *Traité de la nature humaine*, publié en 1739. C'est dans cet ouvrage que le philosophe mentionne pour la première fois son concept et c'est dans cet ouvrage que l'on retrouve le plus d'informations concernant le mécanisme et le fonctionnement de la sympathie-humienne.

Le « Chapitre II » est consacré aux propos tenus dans le troisième livre du *Traité de la nature humaine*, publié en 1740. Hume y mentionne également beaucoup la sympathie. Dans cet ouvrage, il s'intéresse davantage au rôle que joue la sympathie-humienne lors de la formation des sentiments (moraux et esthétiques) mais on trouve également quelques précisions concernant son fonctionnement.

Le « Chapitre III » est consacré à tous les passages où il est question de la sympathie-humienne dans les différents essais, dissertations, comptes-rendus et autres textes qui furent publiés à partir de 1741 jusqu'aux ouvrages posthumes publiés en 1777 et 1779. On y a également considérés tous les textes qui n'avaient pas été publiés par Hume de son vivant, mais qui avaient été publiés plus tard, dans différents ouvrages (monographies ou périodiques) depuis le XIX^{ème} siècle. Les passages où il était question de la sympathie-humienne dans les deux *Enquêtes*, dans trois des dissertations de 1757 et dans les volumes de *l'Histoire de l'Angleterre* n'ont cependant pas été pris en considération dans ce chapitre. On leur a consacré des chapitres particuliers du fait de l'importance qu'ils revêtaient pour la présente analyse.

Le « Chapitre IV » est consacré aux propos tenus dans les ouvrages suivants : *l'Enquête sur l'entendement humain* (1748/1758), *l'Enquête sur les principes de la morale* (1751) et les

dissertations « Sur les passions », « Sur la tragédie » et « Sur la norme du goût » (1757). Dans ces textes, Hume reprend des sujets abordés dans le *Traité de la nature humaine* et on pourrait considérer que les propos tenus dans ceux-ci sont des reviviscences¹ de ceux tenus près de dix années auparavant dans le *Traité*. C'est d'ailleurs pour cette raison que ces ouvrages ont été séparés de ceux présentés dans le « Chapitre III » : on voulait faciliter la comparaison entre ce que Hume y indiquait au sujet de la sympathie-humienne avec ce qu'il avait indiqué à son sujet dans les livres correspondants du *Traité*.

Le « Chapitre V » est consacré aux propos tenus dans les volumes de l'*Histoire de l'Angleterre*. Un chapitre particulier a été consacré à cet ouvrage pour plusieurs raisons. Celui-ci est très différent des autres ouvrages et textes produits par Hume au cours de sa carrière, car il s'agit d'un ouvrage historique, pour lequel l'auteur dut se documenter considérablement. C'est un ouvrage d'une grande ampleur qui n'est comparable à nul autre dans l'œuvre du philosophe, non seulement au niveau du sujet traité mais également au niveau du temps qu'il lui a consacré : Hume s'est occupé de cet ouvrage pendant de très nombreuses années² pour le rédiger d'abord, et pour corriger ensuite les nombreuses rééditions. L'*Histoire de l'Angleterre* a réellement fait la notoriété de son auteur au XVIII^{ème} siècle et celui-ci était davantage connu comme historien que comme philosophe. Enfin, si, dans ses ouvrages philosophiques ou littéraires Hume expose les éléments de sa philosophie, on pourrait presque considérer qu'il lui arrive dans l'*Histoire de l'Angleterre* de mettre ceux-ci en pratique.

¹ Les sujets abordés dans l'*Enquête sur l'entendement humain* sont proches de ceux abordés dans le premier livre du *Traité* et ceux abordés dans l'*Enquête sur les principes de la morale* sont proches de ceux abordés dans le troisième livre. La dissertation « Sur les passions » a été élaborée à partir de différents passages extraits du second livre du *Traité de la nature humaine* qui ont été joints les uns aux autres mais tout en étant présentés dans un ordre différent. Enfin, les sujets abordés dans les dissertations « Sur la tragédie » et « Sur la norme du goût » avaient déjà été traités par Hume dans les second et troisième livres du *Traité*, quoique différemment et de manière bien moins développée.

² Hume commença la rédaction en 1752 et il travailla sur la correction de cet ouvrage jusqu'en juillet 1776. Sur ce sujet, voir Ernest C. Mossner, «Chapter 23. The History of England” in *The Life of David Hume*, second edition, Oxford/New York, Oxford University Press, 2011 (1954), pp. 301-318. Voir également la lettre à William Strahan du 27 juillet 1776, voir J. Y. T. Greig (edit.), *The Letters of David Hume. Volume II. 1766-1776*, New York, Oxford University Press, 2011 (1932), “Letter 531. To William Strahan”, p. 329. Sur les nombreuses rééditions de l'*Histoire de l'Angleterre*, voir l'introduction de Van Holthoon, sur le site de *Intellex Past masters Full Text Humanities* : <http://library.nlx.com/xtf/view?docId=hume/hume.11.xml;chunk.id=div.hume.hist.v1.1;toc.depth=1;toc.id=div.hume.hist.v1.1;brand=default>.

Les cinq chapitres suivants sont consacrés aux autres sympathies qui sont présentes dans les ouvrages de David Hume. Comme les occurrences de ces sympathies sont beaucoup moins nombreuses que celles de la sympathie-humienne, on a procédé différemment des chapitres précédents. Au lieu de présenter les résultats qui avaient été obtenus par ouvrages, on a consacré chacun des chapitres à une ou des sortes de sympathie. Par ailleurs, afin de bien comprendre les sens des sympathie-passion, sympathie-concordance, sympathie-médicale, sympathie des substances et sympathie des parties, on a présenté d'abord en guise de préambule les sens que le terme « sympathie » possédait dans le langage courant en Grande-Bretagne et en France au XVII^{ème} et au XVIII^{ème} siècles. Le « Chapitre VI » est ainsi consacré aux définitions des termes “sympathy” et « sympathie » dans les dictionnaires de l'époque. Le « Chapitre VII », est consacré aux passages où il est question de la sympathie-passion dans les ouvrages de Hume, le « Chapitre VIII », à ceux où il est question de la sympathie-concordance et le « Chapitre IX » à ceux où il est question de la sympathie-médicale. En raison du nombre peu élevé de passages où il était question de celles-ci, la sympathie des substances et la sympathie des parties ont été réunies dans un seul et même chapitre, le « Chapitre X ».

Les trois chapitres suivants sont consacrés à des éléments qui sont en relation avec la sympathie, soit le mouvement des esprits animaux, les émotions et les phénomènes exprimant une contagion. Comme les passages où il était question du mouvement des esprits animaux et des émotions étaient très nombreux dans le *Traité de la la nature humaine*, un chapitre entier, le « Chapitre XI », leur a été exclusivement consacré. Les passages où il était question du mouvement des esprits animaux et des émotions qui se trouvaient dans tous les autres ouvrages, parce qu'ils étaient beaucoup moins nombreux, ont été regroupés dans le « Chapitre XII ». Le « Chapitre XIII », quant à lui, a été consacré aux passages où il était question de phénomènes de contagion dans l'œuvre du philosophe écossais.

Enfin le dernier chapitre, le « Chapitre XIV », a été consacré à la fois aux passages où il était question de la sympathie et à ceux où il était question de la contagion dans la correspondance de David Hume. Tous les passages sur ces sujets qui ont été identifiés dans les lettres ont été réunis dans cet unique chapitre car il s'est avéré qu'ils étaient très peu nombreux.

6. Précisions sur les ouvrages cités

Cette thèse comporte un lourd appareil de notes. Comme il s'agissait d'analyser les propos tenus sur ou autour de la sympathie et des phénomènes qui en étaient proches, j'ai dû citer régulièrement et à plusieurs reprises des passages extraits des ouvrages de Hume. Afin d'alléger l'appareil de notes, j'ai utilisé un système de références particulier pour la plupart des textes de David Hume. C'est ce système de référence que je présente dans cette section. On trouve une liste des abréviations utilisées à la fin de cette section.

Les passages extraits du *Traité de la nature humaine* sont toujours cités à partir de l'édition critique établie par David Fate Norton et Mary Jane Norton :

David Hume. *A Treatise of Human Nature. A Critical Edition*, 2 volumes, David Fate Norton and Mary Jane Norton (edit.), The Clarendon Edition of the Works of David Hume, Oxford, Clarendon Press, 2007.

Lorsque je cite cet ouvrage, je procède de la façon suivante. J'indique simplement le titre de l'ouvrage (*THN*), suivi du livre, de la partie, de la section, du paragraphe et de la page, comme dans l'exemple suivant : *THN*, 2.1.12.2, pp. 211-212. Le passage extrait de l'« Abstract » (présenté dans le « Chapitre XI ») constitue une exception : le titre est indiqué en abrégé (*THN*), suivi de la mention « Abstract », suivi du paragraphe (§), puis de la page.

Les passages extraits de *l'Enquête sur l'entendement humain*, de même que ceux extraits de *l'Enquête sur les principes de la morale* sont tirés des éditions critiques établies par Tom L. Beauchamp :

David Hume. *An Enquiry Concerning Human Understanding. A Critical Edition*, Tom L. Beauchamp (edit.), The Clarendon Edition of the Works of David Hume, Oxford, Clarendon Press, 2000.

David Hume. *An Enquiry Concerning the Principles of Morals. A Critical Edition*, Tom L. Beauchamp (edit.), The Clarendon Edition of the Works of David Hume, Oxford, Clarendon Press, 1998.

Lorsque je cite un passage extrait de l'un de ces ouvrages, je procède de la façon suivante. J'indique d'abord le titre de l'ouvrage de manière abrégée (*EHU* pour *l'Enquête sur l'entendement humain* ou *EPM* pour *l'Enquête sur les principes de la morale*), suivie de la section, de la partie (I ou II) le cas échéant, du paragraphe (§) et de la page, comme dans les exemples

suivants : *EHU*, “Section 3. Of the Association of Ideas”, §18, p. 23 et *EPM*, “Section 5. Why Utility Pleases”, II, §38, p. 41.

Les passages extraits de l’« Histoire naturelle de la religion » et de la dissertation « Sur les passions » sont également tirés de l’édition critique établie par Tom L. Beauchamp :

David Hume. *A Dissertation on the Passions. The Natural History of Religion. A Critical Edition*, Tom L. Beauchamp (edit.), The Clarendon Edition of the Works of David Hume, Oxford, Clarendon Press, 2007.

Lorsque je cite l’« Histoire naturelle de la religion », j’indique le titre (*NHR*), suivi de la section et de la page, comme dans l’exemple suivant : *NHR*, “General Corollary”, p. 87. Lorsque je cite la dissertation « Sur les passions », j’indique simplement le titre¹, la section, le paragraphe (§) et la page, comme dans l’exemple suivant : “Of the Passions”, Section 2, §33, p. 14. Il est à noter qu’à l’origine Hume avait lui-même divisé les sections de la dissertation en sous-sections numérotées à l’intérieur du texte. Je n’ai pas tenu compte de ces sous-sections lors des citations.

Lorsque je cite la dissertation « Sur la tragédie » et la dissertation « Sur la norme du goût » (parues en 1757 dans *Four Dissertations*²) ou l’un ou l’autre des essais paru dans les recueils de 1741³, 1742⁴, 1748⁵, 1752⁶ ou 1777⁷, j’utilise l’édition des essais de Eugene F. Miller :

David Hume. *Essays Moral, Political, and Literary*, Eugene F. Miller (edit.), Indianapolis, Liberty Fund, 1987 (1985).

¹ J’utilise alors le titre original de la dissertation en 1757, “Of the Passions” plutôt que le titre modifié par Beauchamp.

² *Four Dissertations. I. The natural history of religion. II. Of the passions. III. Of tragedy. IV. Of the standard of taste.* By David Hume, Esq., London, Printed for A. Millar, in the Strand, 1757, 12°.

³ *Essays, Moral and Political*, Edinburgh, Printed by R. Fleming and A. Alison, for A. Kincaid Bookseller, and sold at his shop above the Cross, 1741, 8°.

⁴ *Essays, Moral and Political. Vol II*, Edinburgh, Printed for A. Kincaid, near the Cross, by R. Fleming and A. Alison, 1742, 8°.

⁵ *Three Essays, Moral and Political : Never before published. Which compleats the former Edition, in two Volumes, Octavo.* By David Hume, Esq., London, Printed for A. Millar, over against Catharine Street in the Strand, and A. Kincaid in Edinburgh, 1748, 8°.

⁶ *Political Discourses.* By David Hume Esq., Edinburgh, Printed by R. Fleming, for A. Kincaid and A. Donaldson, 1752, 8°.

⁷ *Two Essays*, London, [s.n.], 1777, 16°.

Lorsque je cite un passage extrait de l'une ou l'autre de ces dissertations ou essais, je procède de la façon suivante. J'indique d'abord le titre de la dissertation ou de l'essai ("Of Tragedy"), suivi de la page, comme dans l'exemple suivant : "Of Tragedy", p. 217. Je n'indique pas les paragraphes car ceux-ci ne sont pas numérotés dans l'édition de Miller.

Il y eut plusieurs éditions et rééditions de l'*History of England* du vivant de David Hume de même qu'après son décès. Durant la période comprise entre la première édition du premier volume publié en 1754¹, et la dernière édition revue et corrigée par l'auteur, publiée de manière posthume en 1778, Hume a effectué plusieurs changements mineurs et modifié ainsi le contenu de l'ouvrage. Dans le cadre de la présente analyse je ne pouvais tenir compte de toutes les éditions et de toutes les modifications effectuées : l'envergure de cet ouvrage ne le permettait pas. J'ai choisi de m'en tenir au contenu de la dernière édition revue et corrigée par David Hume, publiée originellement en 1778 en 8 volumes in-octavo² et ayant été rééditée au XXème dans un ouvrage en six volumes (le format initial de l'*History of England*) par William B. Todd. Lorsque je me réfère à des passages extraits de l'*Histoire de l'Angleterre*, c'est cette édition que je cite :

David Hume. *The History of England. from the Invasion of Julius Caesar to The Revolution in 1688*, 6 volumes, William B. Todd (edit.), Indianapolis, Liberty Fund, 1983.

Lorsque je cite des passages de cet ouvrage, j'indique simplement le titre de l'ouvrage (HoE), suivi du volume, du chapitre et de la page, comme dans l'exemple suivant : HoE, volume 4, chapitre XLII, p. 247.

Pour les *Dialogues sur la religion naturelle*, je me réfère à l'édition de Norman Kemp Smith, publiée en 1935. Cette édition n'est pas récente, mais c'est encore elle qui constitue l'édition critique de l'ouvrage, publiée chez Clarendon Press, à Oxford :

David Hume. *Hume's Dialogues concerning Natural Religion*, Norman Kemp Smith (edit.), Oxford, Clarendon Press, 1935.

¹ Je rappelle que lorsqu'il rédigea l'*Histoire de l'Angleterre*, Hume commença par les deux volumes consacrés à la maison Stuart. Le contenu du premier volume publié en 1754 correspond ainsi au contenu du cinquième volume de l'édition complète de 1778.

² *The History of England, From the Invasion of Julius Caesar to the Revolution in 1688. In Eight Volumes. By David Hume, Esq. A New Edition, with the Author's last Corrections and Improvements. To which is prefixed, a short Account of his Life, written by himself*, London, Printed for T. Cadell, in the Strand, 1778, 8°.

Lorsque je cite cet ouvrage je procède ainsi. J'indique le titre (*DNR*), suivi de la section et de la page, comme dans l'exemple suivant : *DNR*, VI, p. 211. Les paragraphes ne sont pas numérotés dans cette édition.

En ce qui concerne la correspondance du philosophe écossais, la plupart des lettres citées sont tirées de la nouvelle édition de l'ouvrage en deux volumes de John Young Thomson Greig, ainsi que de la nouvelle édition de l'ouvrage de Raymond Klibansky et Ernest Campbell Mossner, publiées toutes deux en 2011, à l'occasion du trois centième anniversaire de naissance du philosophe écossais :

John Young Thomson Greig (edit.). *The Letters of David Hume. Volume I. 1727-1765*, New York, Oxford University Press, 2011 (1932).

John Young Thomson Greig (edit.). *The Letters of David Hume. Volume II. 1766-1776*, New York, Oxford University Press, 2011 (1932).

Raymond Klibansky and Ernest Campbell Mossner (edit.). *New Letters of David Hume*, New York, Oxford University Press, 2011 (1954).

Lorsque les passages sont tirés de l'édition de Greig, j'indique le nom de l'éditeur (Greig), suivi du volume (I ou II), suivi du numéro de la lettre, suivi de la page, comme dans l'exemple suivant : Greig I, Letter 98, p. 201. Lorsque les passages sont tirés de l'édition de Klibansky et Mossner, j'indique le nom des éditeurs (Klibansky-Mossner), suivi du numéro de la lettre, suivi de la page, comme dans l'exemple suivant : Klibansky-Mossner, Letter 75, p. 154.

Tous les autres textes produits par Hume, qu'ils aient été publiés ou non de son vivant, sont cités suivant la manière habituelle dans la thèse. La plupart de ces textes sont extraits du recueil en deux volumes de Thomas Hill Green et Thomas Hodge Grose, publié au XIX^{ème} siècle, ou ont été publiés au XX^{ème} siècle par des spécialistes de Hume dans divers périodiques. Il arrive également que la seule édition disponible demeure l'édition originale du XVIII^{ème} siècle. Toutes les autres références à des ouvrages sont citées suivant la façon habituelle. Il en va ainsi pour les ouvrages des commentateurs et spécialistes de Hume depuis le XIX^{ème} siècle, certains ouvrages concernant sa correspondance et les ouvrages de références (dictionnaires et encyclopédies) des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles.

Liste des abréviations utilisées

DNR :	<i>Dialogues sur la religion naturelle</i>
EHU :	<i>Enquête sur l'entendement humain</i>
EPM :	<i>Enquête sur les principes de la morale</i>
HoE :	<i>Histoire de l'Angleterre</i>
NHR :	<i>Histoire naturelle de la religion</i>
THN :	<i>Traité de la nature humaine</i>

7. Sur les graphiques, les schémas et le tableau

Afin de fournir un support visuel lors des explications, plusieurs graphiques, plusieurs schémas et un tableau ont été réalisés. Les graphiques, les schémas et le tableau sont numérotés de manière indépendante, et ils le sont de la manière suivante : le premier chiffre indique dans quel chapitre ils se trouvent et le second chiffre indique quel est leur ordre dans ce chapitre. Les graphiques et le schéma qui sont présentés dans la conclusion sont numérotés différemment : le premier chiffre est en effet remplacé par un « C ».

La plupart des graphiques servent à montrer la répartition des différentes sortes de sympathies (soit la sympathie-humienne, la sympathie-passion, la sympathie-concordance, la sympathie-médicale, la sympathie des substances et la sympathie des parties) dans les ouvrages de Hume et dans sa correspondance. Certains graphiques servent à montrer la répartition de phénomènes sympathiques plus particuliers, tels que ceux désignés par les expressions alternatives employées par Hume pour exprimer la sympathie, ou encore ceux de la contagion. Il y a aussi quelques graphiques montrant d'autres éléments. Les schémas sont diversifiés et il varient en fonction des chapitres et suivant les sections. Beaucoup servent à illustrer le mécanisme de la sympathie, suivant différentes interprétations. Certains servent à illustrer la succession des perceptions chez un individu. D'autres présentent une modélisation de ce qui se produit lors de la formation d'une impression ou lors de la rencontre entre plusieurs impressions. D'autres, enfin, servent à illustrer différents éléments se rapportant à la sympathie ou aux perceptions. On trouve un seul tableau, dans le « Chapitre IV ». Il sert à faciliter la comparaison entre les qualificatifs de la sympathie dans différentes ouvrages. La liste des graphiques, schémas et tableau, répertoriés par chapitre, suit.

7.1. Graphiques et schémas du Premier Chapitre

- Graphique 1-1 : La sympathie-humienne dans le second livre du *Traité de la nature humaine*
- Graphique 1-2 : Les phénomènes multiples de la sympathie
- Graphique 1-3 : Nombre d'occurrences suivant les types de phénomènes
- Graphique 1-4 : La sympathie comme « communication des affections »
- Graphique 1-5 : La sympathie comme « réception des affections »
- Graphique 1-6 : La sympathie comme « embrassement des affections »
- Graphique 1-7 : La sympathie comme « entrée dans les affections »
- Graphique 1-8 : La sympathie comme « infusion d'une affection »
- Schéma 1-1 : La communication d'une affection
- Schéma 1-2 : La réception d'une affection
- Schéma 1-3 : L'entrée dans les affections
- Schéma 1-4 : L'embrassement des affections
- Schéma 1-5 : L'infusion d'une affection
- Schéma 1-6 : Le mécanisme de la sympathie (première version)
- Schéma 1-7 : Le mécanisme de la sympathie (deuxième version)
- Schéma 1-8 : Le mécanisme de la sympathie (troisième version)
- Schéma 1-9 : Le mécanisme de la sympathie (quatrième version)
- Schéma 1-10 : Le mécanisme de la sympathie (cinquième version)
- Schéma 1-11 : Production d'un sentiment esthétique par sympathie
- Schéma 1-12 : Les impressions dans l'exemple de l'« effet miroir »
- Schéma 1-13 : Communication d'une impression entre plusieurs individus
- Schéma 1-14 : Exemple de l'« effet miroir » : flux des perceptions de l'individu A
- Schéma 1-15 : Exemple de l'« effet miroir » : flux des perceptions de l'individu B
- Schéma 1-16 : Le mécanisme de la sympathie (adoption de la troisième version)

7.2. Graphiques et schémas du Chapitre II

- Graphique 2-1 : La sympathie-humienne dans le troisième livre du *Traité de la nature humaine*
- Graphique 2-2 : Les expressions alternatives dans le troisième livre du *Traité*
- Schéma 2-1 : Le rebond de la sympathie en 3.3.2.17 (première version)
- Schéma 2-2 : Le rebond de la sympathie en 3.3.2.17 (deuxième version)
- Schéma 2-3 : Le flux des perceptions de l'observateur en 3.3.2.17
- Schéma 2-4 : Les relations et la puissance de la sympathie

7.3. Graphique et schéma du Chapitre III

- Graphique 3-1 : La sympathie-humienne dans les *Essais moraux, politiques et littéraires* et autres textes
- Schéma 3-1 : Les impressions de l'« effet miroir » mentionné dans l'essai “Of Eloquence”

7.4. Graphiques et tableau du Chapitre IV

- Graphique 4-1 : L'usage du terme « sympathie » dans l'*Enquête sur l'entendement humain*
- Graphique 4-2 : L'usage du terme « sympathie » dans l'*Enquête sur les principes de la morale*
- Graphique 4-3 : Fréquence des passages où il soit question de communication d'affections
- Graphique 4-4 : L'usage du terme « sympathie » dans les dissertations

Graphique 4-5 : La sympathie-humienne dans le *Traité* et les ouvrages qui lui correspondent
Tableau 4-1 : Comparaison des adjectifs qualifiant le terme « sympathie »

7.5. Graphique du Chapitre V

Graphique 5-1 : L'usage du terme « sympathie » dans l'*Histoire de l'Angleterre*

7.6. Graphiques du Chapitre VII

Graphique 7-1 : La sympathie-passion dans les ouvrages de Hume

Graphique 7-2 : Les différentes passions de sympathie dans les ouvrages de Hume

7.7. Graphiques du Chapitre VIII

Graphique 8-1 : La sympathie-concordance dans les ouvrages de Hume

Graphique 8-2 : Les différentes choses mises en concordance dans les ouvrages de Hume

7.8. Graphiques du Chapitre IX

Graphique 9-1 : La sympathie-médicale dans les ouvrages de Hume

7.9. Graphique du Chapitre X

Graphique 10-1 : La sympathie des substances et la sympathie des parties dans les ouvrages de Hume

7.10. Graphiques et schémas du Chapitre XI

Graphique 11-1 : Les esprits animaux et les émotions dans le premier livre du *Traité de la nature humaine*

Graphique 11-2 : Les esprits animaux et les émotions dans le second livre du *Traité de la nature humaine*

Graphique 11-3 : Les émotions dans le troisième livre du *Traité de la nature humaine*

Schéma 11-1 : Production hypothétique d'une émotion suivant les propos tenus en 1.1.2.1

Schéma 11-2 : Production hypothétique d'une émotion suivant les propos tenus en 1.2.3.10

Schéma 11-3 : Les perceptions de l'esprit et du corps

Schéma 11-4 : La succession des perceptions dans l'esprit et dans le corps

Schéma 11-5 : Formation d'une passion composée et de son émotion (également composée)

Schéma 11-6 : Rencontre entre deux passions de force inégale, selon 2.3.4.5

Schéma 11-7 : Rencontre entre deux impressions contraires, selon 2.3.5.2

Schéma 11-8 : Rencontre entre deux impressions contraires, selon 2.3.5.3

Schéma 11-9 : La passion dominante absorbe l'autre et gagne en force

Schéma 11-10 : Les deux passions s'annulent l'une l'autre

Schéma 11-11 : Les deux passions se mélangent et une nouvelle passion se forme

7.11. Graphique et schémas du Chapitre XII

Graphique 12-1 : Les esprits animaux et les émotions dans les *Enquêtes* et les dissertations

Schéma 12-1 : Les impressions produites (cas d'une bonne pièce de théâtre)

Schéma 12-2 : Les impressions produites (cas d'une mauvaise pièce de théâtre)

7.12. Graphiques et schémas du Chapitre XIII

Graphique 13-1 : La contagion et la contagiosité dans les ouvrages de Hume

Graphique 13-2 : Détail de la contagion et de la contagiosité dans l'*Histoire de l'Angleterre*

Graphique 13-3 : Les infections, contamination et épidémies dans les ouvrages de Hume

Graphique 13-4 : Les infections, contamination et épidémies dans l'*Histoire de l'Angleterre*

Schéma 13-1 : Production d'une impression par sympathie, l'exemple de Brutus

Schéma 13-2 : Production d'une impression par sympathie, l'exemple des soldats

7.13. Graphiques et schéma du Chapitre XIV

Graphique 14-1 : Les sympathies dans les lettres de Hume

Graphique 14-2 : Les phénomènes de contagion dans les lettres de Hume

Schéma 14-1 : Le mécanisme de la sympathie dans la « Lettre 263 »

7.14. Graphiques et schéma de la Conclusion

Graphique C-1 : Les sympathies dans le *Traité de la nature humaine*

Graphique C-2 : Les sympathies dans les *Enquêtes* et les dissertations

Graphique C-3 : Les sympathies dans l'*Histoire de l'Angleterre*

Graphique C-4 : Les sympathies dans les autres textes

Schéma C-1 : Taxonomie des perceptions chez David Hume

PREMIER CHAPITRE

La sympathie-humienne dans le second livre
du *Traité de la nature humaine*

Introduction

1. Le concept humien de la sympathie

Publié en 1739 à Londres, rédigé durant le premier séjour de David Hume en France entre 1734 et 1737¹, le second livre du *Traité de la nature humaine* est le premier ouvrage où le concept de sympathie soit mentionné. En outre, c'est dans les sections de cet ouvrage que le philosophe écossais expose la majorité des éléments que l'on connait quant au concept de sympathie, car, s'il recourt à celui-ci dans des ouvrages ultérieurs, il n'y explique plus en détail comment celui-ci fonctionne. La lecture du second livre du *Traité* apparaît ce faisant comme étant nécessaire à la pleine et juste compréhension du concept de sympathie.

Si la plupart du temps le terme « sympathie » réfère au concept créé par Hume, il arrive à l'occasion qu'il désigne quelque chose de différent. Le terme « sympathie » faisait partie du langage courant dans la première moitié du XVIII^{ème} siècle, il était utilisé dans différents domaines et il pouvait être compris de diverses façons. Il arrive que Hume lui-même use de ce terme dans l'une ou l'autre de ces acceptions et il arrive même qu'il le fasse dans le second livre du *Traité*. Comme on s'intéresse ici spécifiquement au concept développé par le philosophe écossais, *i.e.* la sympathie comme conversion d'une idée en impression, les passages où il mentionne d'autres espèces de sympathie ne sont pas considérés. On reviendra ultérieurement sur ceux-ci dans d'autres chapitres.

2. Fréquence de la sympathie dans le second livre

Dans le second livre du *Traité de la nature humaine*, Hume se réfère souvent à son concept de sympathie mais il le fait de manière très inégale. Il arrive qu'il mentionne beaucoup la sympathie dans certaines sections alors qu'il s'y réfère peu, voire pas du tout dans d'autres. Le graphique 1-1, à la fin de cette introduction, illustre la fréquence du recours à la sympathie dans chacune des sections du second livre. Le graphique montre que si Hume présente son concept dans l'une des dernières sections de la première partie, ce qu'il indique à son sujet se situe plutôt dans la seconde. Par ailleurs, on ne rencontre presque plus de passages où la sympathie soit mentionnée dans la troisième partie.

¹ Sur ce sujet voir "Chapter 8. Tranquillity in France" et "Chapter 9. Fever of publication", pp. 92-116, in *op. cit.* Ernest C. Mossner, *The Life of David Hume*.

Les résultats du graphique 1-1 ont été obtenus comme suit : on n'a pas compté les occurrences du terme « sympathie » mais bien les passages (formés d'une ou de plusieurs propositions) où Hume avait recours d'une façon ou d'une autre à son concept. On a procédé ainsi pour différentes raisons.

Il arrive que Hume mentionne la sympathie sans la nommer, en utilisant une expression alternative, comme la « communication des impressions » par exemple, ou en décrivant simplement le processus de conversion d'une idée en impression. Compter seulement les occurrences du terme « sympathie » n'aurait pas permis de tenir compte de ces passages qui sont pourtant nombreux et importants.

Inversement, il arrive que Hume répète plusieurs fois le terme « sympathie » dans un seul passage ou qu'il utilise celui-ci avec une expression alternative, ce qui constitue aussi une répétition. Compter toutes les occurrences du terme « sympathie » ou compter toutes les occurrences du terme « sympathie » de même que toutes les occurrences des expressions alternatives n'aurait pas non plus donné une idée juste de la fréquence du recours à la sympathie dans le *Traité*.

Ce qui importe, c'est de savoir dans quelle mesure Hume utilise la sympathie et d'observer en quels endroits il le fait dans le *Traité*. Pour obtenir ces résultats, on a tenu compte de tous les endroits où Hume se référait à son concept lorsque celui-ci était nommé, lorsqu'il utilisait une expression alternative et lorsqu'il décrivait son processus. Par contre, on a compté seulement les passages – c'est-à-dire les groupes de phrases (simples ou complexes) – où Hume traitait d'un sujet précis et faisait référence à la sympathie et, lorsqu'on trouvait plusieurs mentions de celle-ci dans un passage, on ne prenait en compte celui-ci qu'une fois. Le calcul demeure ainsi imprécis, le début et la fin de certains passages n'étant pas toujours aisés à déterminer, mais il donne aperçu général de la fréquence avec laquelle Hume se sert de la sympathie dans le second livre.

Il importe peu, au final, de déterminer précisément si le philosophe écossais a eu davantage recours à la sympathie dans la section 2.1.11 ou dans la section 2.2.9. Ce qui importe, c'est de constater qu'il a eu énormément recours à la sympathie dans ces deux sections, qu'il a

également beaucoup eu recours à la sympathie – quoique dans une moindre part – dans la section 2.2.5 et qu’il n’a pas du tout mentionné la sympathie dans d’autres sections.

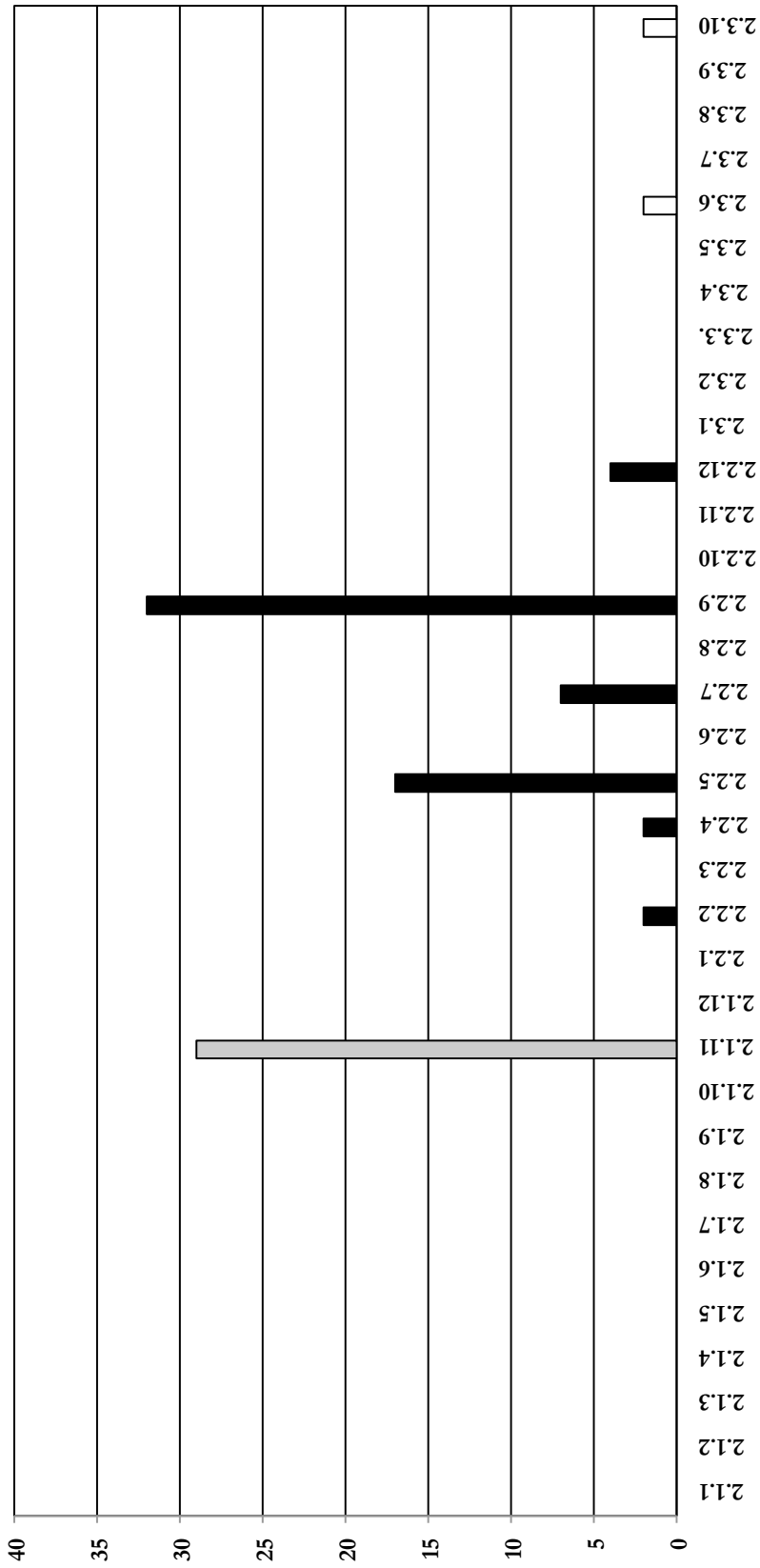
3. Organisation du chapitre

Le chapitre est divisé en quatre parties. Les trois premières parties sont consacrées chacune à une section du *Traité* comportant un grand nombre de mentions de la sympathie-humienne. La première partie est consacrée à la section 2.1.11, “Of the love of fame”. La seconde partie est consacrée à la section 2.2.5, “Of our esteem for the rich and powerful”. La troisième partie est consacrée à la section 2.2.9, “Of the mixture of benevolence and anger”. La quatrième partie est consacrée à tous les autres passages disséminés à travers le second livre du *Traité de la nature humaine* où Hume mentionne la sympathie-humienne sans trop s’attarder sur celle-ci.

Les quatre parties du chapitre sont divisées semblablement : chacune d’entre elles comportent trois sections. Les première sections sont consacrées à la façon dont Hume définit la sympathie et aux éléments qui sont liés à son *modus operandi*. Comme on peut l’imaginer, leurs contenus respectifs varient beaucoup suivant les sections du *Traité* qui sont analysées. Les secondes sections sont consacrées aux expressions qu’utilise Hume pour exprimer la sympathie. On peut regrouper ces expressions en cinq catégories de phénomènes qui diffèrent entre eux, mais qui servent pourtant tous à illustrer le processus. Les troisièmes et dernières sections, enfin, sont consacrées aux éléments qui ne sont pas traités dans les deux premières sections des chapitres. Elles sont consacrées principalement aux éléments qui compliquent la compréhension de la nature de la sympathie et aux passages qui manquent de clarté. Cette division tripartite a été établie en fonction des éléments rencontrés dans la première section analysée, soit la section 2.1.11. J’ai procédé ainsi afin de conserver une certaine uniformité dans le chapitre, mais également afin de faciliter l’organisation des résultats et la comparaison du contenu des différentes sections du *Traité*.

Plusieurs graphiques et schémas enrichissent le chapitre. Ils ont été réalisés afin d’illustrer certains éléments et de faciliter la compréhension.

Graphique 1-1 : La sympathie-humienne dans le second livre du *Traité de la nature humaine*



En gris : résultats dans la partie 1, “Of pride and humility”.

En noir : résultats dans la partie 2, “Of love and hatred”.

En blanc : résultats dans la partie 3, “Of the will and direct passions”.

Première partie : La section 2.1.11

Hume mentionne la sympathie¹ pour la première fois dans la section 2.1.11², une section qui est consacrée à l'amour de la renommée. Il indique alors que la capacité à sympathiser avec les autres et à « recevoir par communication leurs inclinations et leurs sentiments » est « l'une des qualités les plus remarquables – à la fois en elle-même et dans ses conséquences – de la nature humaine »³. Dès le début⁴ de cette section, on apprend déjà de la sympathie :

1) qu'elle est une caractéristique de la nature humaine. On la rencontre chez tous les êtres humains et elle constitue l'une de leur attribution fondamentale comme l'entendement, l'imagination, la capacité à percevoir et à avoir différentes espèces de perceptions, etc. Elle n'est pas l'apanage des enfants seuls, bien que l'on constate chez eux une grande propension à « embrasser les opinions des autres » et on la retrouve aussi bien chez les adultes « qui possèdent un entendement et un jugement des meilleurs » ;

2) que le rôle qu'elle joue dans l'existence d'un individu doit avoir quelque importance, puisque ses conséquences³ sont indiquées comme étant « remarquables » ;

3) que certaines passions (comme la haine, le ressentiment, l'estime, l'amour, le courage, la gaieté et la mélancolie) sont ressenties par son intermédiaire bien plus qu'en raison des dispositions d'un individu et de son tempérament naturel ;

4) que sa puissance est très grande. En effet, par sympathie, il arrive qu'un individu en vienne à ressentir des impressions qui sont différentes des siennes et qui sont même quelques fois contraires aux siennes ;

5) qu'elle est probablement la source de la relative uniformité des caractères dans une nation ou une société, uniformité qui constitue ce que l'on considère comme étant le « caractère d'une nation » :

¹ C'est-à-dire la sympathie comprise comme un principe ou un mécanisme par lequel une idée est convertie en impression. Le terme « sympathie » est utilisé auparavant par Hume dans les paragraphes 1.4.4.11, p. 148 et 1.4.6.12, p. 168 du *Traité*, mais il lui octroie alors des sens bien différents.

² Voir *THN*, 2.1.11, pp. 206-211.

³ Voir *THN*, 2.1.11.2, p. 206. Je traduis.

⁴ *Id.* Je traduis.

To this principle we ought to ascribe the great uniformity we may observe in the humours and turn of thinking of those of the same nation; and 'tis much more probable, that this resemblance arises from sympathy, than from any influence of the soil and climate, which, tho' they continue invariably the same, are not able to preserve the character of a nation the same for a century together.¹

Cela étant dit, il s'agit plus d'une hypothèse qui est émise par Hume dans le *Traité de la nature humaine*, car il ne s'attarde pas sur cette question dans cet ouvrage. En fait, il ne reviendra sur ce sujet que bien plus tard en 1748, dans l'essai « Sur les caractères nationaux »².

1.1. Définition de la sympathie et éléments sur son *modus operandi*

Dans la section 2.1.11, Hume mentionne en plusieurs endroits comment s'effectue l'apparition d'une affection par sympathie. Il présente son mode opératoire d'abord dans le paragraphe 2.1.11.3 :

When any affection is infus'd by sympathy, it is at first known only by its effects, and by those external signs in the countenance and conversation, which convey an idea of it. This idea is presently converted into an impression, and acquires such a degree of force and vivacity, as to become the very passion itself, and produce an equal emotion, as any original affection.³

Lorsqu'un individu arrive à ressentir une passion par sympathie, l'apparition de la passion s'effectue comme suit. Tout d'abord, il perçoit différents signes extérieurs chez un autre individu. Hume mentionne deux catégories de signes, la contenance d'un individu et sa conversation. La contenance désigne tout ce qui a trait au maintien de l'individu, à la posture qu'il adopte, à sa façon de bouger, aux mouvements de ses yeux, de ses sourcils, de ses mains, de sa mâchoire, de ses lèvres, etc., aux tremblements, aux rougissements, aux pâlissemments, etc. La conversation désigne ce qui a trait aux propos qui sont tenus par l'individu dans leur contenu, mais également, on peut le supposer, dans leur forme : le ton qu'il emploie, le débit, le volume, etc. Les différents signes qui sont perçus chez l'autre deviennent autant d'idées qui forment une idée plus générale d'une passion, passion que l'on suppose alors être ressentie par l'autre⁴. Dans le premier livre du *Traité de la nature*

¹ THN, 2.1.11.2, p. 206.

² Voir "Of National Characters" pp. 197-215.

³ THN, 2.1.11.3, p. 206.

⁴ Hume n'envisage pas cette possibilité, mais on peut supposer qu'un observateur pourrait se tromper et mal juger des signes qu'il perçoit chez autrui. Il pourrait mal interpréter ses perceptions et se former une idée erronée de la passion ressentie par un autre individu. Le cas échéant, il n'y

humaine, Hume indique que les idées et les impressions sont fort proches, qu'elles ne se différencient que par leur force et que ce faisant la transformation des unes dans les autres est possible¹. Ainsi, l'idée d'une passion – que l'on suppose ici chez autrui – peut acquérir de la force et lorsque c'est le cas, lorsqu'elle acquiert une force suffisante, elle peut devenir à son tour une impression que l'on ressent soi-même. Lorsque c'est le cas, l'idée qui a été convertie en passion devient une passion bien réelle dont la nature est aussi originale – originelle – que toute autre impression qui aurait été ressentie originellement par l'individu, c'est-à-dire sans qu'il y ait eu transition par l'observation de signes chez un autre et par la formation d'idées.

La conversion d'une idée en impression est un processus qui, s'il est très complexe, n'en demeure pas moins très rapide ; Hume indique en effet qu'il se produit de manière instantanée². Il est à noter, par ailleurs, que Hume n'indique pas dans le passage 2.1.11.3 si la passion produite par sympathie est de la même espèce ou non que celle qui a été perçue chez autrui. Ce qu'il indique, c'est que l'idée convertie en passion « produit une émotion égale à celle de n'importe quelle impression originale »³.

Dans les paragraphes subséquents⁴ Hume traite de l'importance de l'idée de soi et de l'importance du rôle joué par les relations de causalité, de ressemblance et de contiguïté. Une fois ces quelques précisions effectuées, et après avoir rappelé dans la section 2.1.11.7 que les idées et les impressions ne diffèrent pas en nature mais qu'elles se distinguent

aurait pas de raison pour que cette situation changeât quoi que ce soit à la production d'une passion chez l'observateur, par sympathie.

¹ Voir *THN*, 1.1.1.1, pp. 7-10. Voir également *THN*, 2.1.11.7, p. 207 : "... all ideas are borrow'd from impressions, and [...] these two kinds of perceptions differ only in the degrees of force and vivacity, wick they strike upon the soul. The component parts of idea and impressions are precisely alike. The manner and order of their appearance may be the same. The different degrees of their force and vivacity are, therefore, the only particulars, that distinguish them: And as this difference may be remov'd, in some measure, by a relation betwixt the impressions and ideas, 'tis no wonder an idea of a sentiment or passion, may by this means be so enliven'd as to become the very sentiment or passion."

² "However instantaneous this change of the idea into an impression may be...", *THN*, 2.1.11.3, p. 206.

³ Il est important de ne pas confondre le terme « émotion » avec celui de « passion ». Je pense que le terme « émotion » désigne chez Hume la vigueur avec laquelle les esprits animaux se meuvent, et, ce faisant, la force qu'une passion exerce sur l'âme. Je traite des émotions et du recours aux esprits animaux dans le « Chapitre XI » et le « Chapitre XII ».

⁴ Voir *THN*, 2.1.11.4-6. pp. 206-207.

seulement du point de vue de leur vivacité, Hume revient sur le mécanisme de la sympathie :

The lively idea of any object always approaches its impression; and 'tis certain we may feel sickness and pain from the mere force of imagination, and make a malady real by often thinking of it. But this is most remarkable in the opinions and affections; and 'tis there principally that a lively idea is converted into an impression. Our affections depend more upon ourselves, and the internal operations of the mind, than any other impressions; for which reason they arise more naturally from the imagination, and from every lively idea we form of them. This is the nature and cause of sympathy; and 'tis after this manner we enter so deep into the opinions and affections of others, whenever we discover them.¹

Il insiste alors encore une fois sur le fait qu'il y a conversion d'une idée en impression lorsqu'il y a sympathie. Il précise que l'imagination joue un rôle dans la conversion des idées en impressions, une précision qui fait suite aux réflexions sur l'importance des relations dans les paragraphes précédents. Hume indique également – et je pense qu'il est important de le mentionner – que le phénomène sympathique ne se limite pas à la sphère des affections et des opinions (même si son action est particulièrement frappante chez celles-ci); des maladies et de la douleur peuvent également apparaître sous l'action de l'imagination et de la conversion d'idées en impressions.

Hume poursuit sur la façon dont opère la sympathie dans le paragraphe 2.1.11.8. Il continue à insister sur le fait qu'il s'agit d'une conversion d'une idée en une impression et que d'abord une idée apparaît dans l'esprit pour être transformée ensuite en impression :

'Tis indeed evident, that when we sympathize with the passion and sentiments of others, these movements appears at first in *our* mind as mere ideas, and are conceiv'd to belong to another person, as we conceive any other matter of fact. 'Tis also evident, that the ideas of the affections of others are converted into the very impressions they represent, and that the passions arise in conformity to the images we form of them.²

Dans ce paragraphe, Hume traite également de l'importance du rôle joué par les relations dans la formation de l'idée d'une passion, dans l'augmentation de la vivacité de celle-ci et conséquemment dans la production d'une passion. Il indique alors que :

For besides the relation of cause and effect, by which we are convinc'd of the reality of the passion, with wich we sympathize; besides this, I say, we must be assisted by the

¹ THN, 2.1.11.7, pp. 207-208.

² THN, 2.1.11.8, p. 208.

relations of resemblance and contiguity, in order to feel the sympathy in its full perfection. And since these relations [*i.e.* the relations of causality, resemblance and contiguity] can entirely convert an idea into an impression, and convey the vivacity of the latter into the former, so perfectly as to lose nothing of it in the transition, we may easily conceive how the relation of cause and effect alone, may serve to strengthen and enliven an idea. In sympathy there is an evident conversion of an idea into an impression. This conversion arises from the relation of object to ourself.¹

Dans le paragraphe 2.1.11.8, le mécanisme de la sympathie est le même que celui décrit dans les passages cités auparavant. La différence est que Hume insiste sur l'importance et le rôle que jouent les relations lors de la formation des idées et de leur conversion en impressions. Enfin, Hume ajoute quelques précisions supplémentaires sur le fonctionnement de la sympathie et le rôle joué par les relations vers la fin de la section 2.1.11². Il indique alors que la sympathie dépend des relations entre l'objet (sur lequel porte la passion) et soi-même, et que la diminution de ces relations entraîne une diminution de la sympathie. Il rappelle que les relations influencent la conversion des idées des impressions en impressions réelles et que c'est à ce niveau qu'elles ont une incidence sur la sympathie.

1.2. Expressions alternatives : cinq phénomènes différents

Le vocabulaire de Hume varie beaucoup lorsqu'il s'agit de décrire le processus sympathique. On vient de voir que, dans la section 2.1.11, dans ces toutes premières pages du *Traité* où il aborde la sympathie, Hume explique son mécanisme à plusieurs reprises en ajoutant chaque fois des précisions supplémentaires. On verra maintenant que si Hume montre un grand souci de préciser la nature de la sympathie, il emploie par contre bon nombre de termes qui, s'ils devaient tous être compris dans leur sens littéral, n'exprimeraient peut-être pas tout à fait les mêmes phénomènes... C'est ainsi que, paradoxalement, la sympathie apparaît comme un phénomène clairement expliqué sur le plan théorique par Hume dans certains paragraphes, mais confusément exprimé dans la section en général. Ainsi, dans la section 2.1.11, le vocabulaire utilisé par Hume présente la sympathie alternativement comme :

- 1) la communication d'une affection³ entre des individus ;
- 2) la réception des affections d'un autre ;

¹ *Id.*

² Voir *THN*, 2.1.11.15-17, p. 210.

³ J'utilise le terme « affection » car il me semble être le plus adéquat pour désigner tout ce qui peut être transmis par sympathie. Dans la section 2.1.11, Hume quant à lui emploie tantôt « affection », tantôt « sentiment », tantôt « opinion », tantôt « passion », tantôt « inclination ».

- 3) l'entrée dans les affections d'un autre ;
- 4) l'embrassement des affections d'un autre ;
- 5) l'infusion d'une affection ;

Cette division des phénomènes sympathiques est arbitraire et temporaire. Elle est fondée sur les termes employés par Hume et j'espère, en me penchant sur le sens littéral de ceux-ci, apporter quelques lumières supplémentaires en ce qui concerne la sympathie. Je précise que mon objectif dans cette section n'est nullement de me limiter au sens littéral des termes ; je veux me servir du sens littéral des mots pour voir quelles peuvent être les natures des phénomènes qui sont désignés par la sympathie. Si j'ai recours au sens littéral des termes, c'est seulement pour ouvrir mes pistes d'interprétation, ce n'est surtout pas pour les fermer. Par ailleurs, je considère qu'il est possible que ces phénomènes constituent des moments différents du mécanisme de la sympathie ou des points de vue divers pris sur celle-ci. Ce qui m'incline à envisager cette possibilité, c'est que les différents phénomènes sympathiques sont très souvent présentés ensemble comme s'il s'agissait, au final, d'une seule et même sympathie. Par exemple, si l'on considère le paragraphe 2.1.11.2, on voit que Hume indique coup sur coup que la sympathie est une propension à recevoir par communication les sentiments des autres, à embrasser leurs opinions, qu'une impression chez autrui peut infuser dans notre esprit une impression proche et que plusieurs passions sont ressenties davantage par communication que par tempérament naturel...

Si la sympathie est présentée comme un mécanisme inhérent au sujet et comme un principe que l'on pourrait considérer comme se limitant au sujet sans qu'il y ait nécessairement concours avec un agent extérieur (par sympathie une idée qui est présente dans l'esprit du sujet est convertie en une impression qui est ressentie par le sujet), elle est également présentée dans plusieurs passages comme quelque chose qui se produit lors de l'interaction avec un autre. Hume indique en effet fréquemment qu'on « sympathise avec... ». Ainsi, les quatre premières catégories de phénomènes, la communication d'une affection, la réception des affections d'un autre, l'entrée dans les affections d'un autre et l'embrassement des affections d'un autre, semblent nécessiter qu'il y ait une interaction entre des individus. Par contre, la cinquième, l'infusion d'une affection, ne le nécessite pas. Je vais traiter de ces cinq catégories en indiquant ce qui, à mon sens, les caractérise et dans quels passages Hume les mentionne. Je ne conclurai pas pour le moment sur ce qu'elles peuvent nous indiquer

quant à la sympathie, car j'aborderai cette question plus tard, lorsque davantage de passages du *Traité de la nature humaine* auront été étudiés.

Enfin, afin de m'assurer que je ne commettais pas d'impair en ce qui concernait les sens des termes, – ceux-ci ayant pu évoluer entre le XVIIIème siècle et aujourd'hui – j'ai pris soin de vérifier les sens qu'ils pouvaient avoir à l'époque de Hume en consultant des dictionnaires de cette période. Pour cet exercice, j'ai arrêté mon choix plus particulièrement sur l'un des dictionnaires de Nathan Bailey, le *Dictionarium Britannicum* (1730) et sur le dictionnaire de Samuel Johnson, *A dictionary of the English language* (1755)¹.

1.2.1. La communication d'une affection

Il arrive que Hume se serve du terme « communication » lorsqu'il s'agit pour lui d'exprimer le mécanisme de la sympathie. Dans la section 2.1.11, il utilise ce terme dans les passages qui suivent :

No quality of human nature is more remarkable, both in itself and in its consequences, than that propensity we have to **sympathize** with others, and **to receive by communication their inclinations and sentiments**, however different from, or even contrary to our own. [...] Hatred, resentment, esteem, love, courage, mirth, and melancholy; **all these passions I feel more from communication**, than from my own natural temper and disposition.²

Nor is resemblance the only relation, which has this effect, but receives new force from other relations, that may accompany it. The sentiments of others have little influence when far removed from us, and require the relation of contiguity **to make them communicate themselves** entirely. The relations of blood, being a species of causation, may sometimes contribute to the same effect; as also acquaintance, which operates in the same manner with education and custom; as we shall see more fully afterwards. All these relations, when united together, convey the impression or consciousness of our own person to the idea of the sentiments or passions of others, and makes us conceive them in the strongest and most lively manner.³

¹ Voir Nathan Bailey, *Dictionarium Britannicum: or a more compleat universal etymological English dictionary than any extant. Containing Not only the Words, and their Explication ... Collected by several hands, the mathematical part by G. Gordon, the botanical by P. Miller. The whole revis'd and improv'd, with many thousand additions, by N. Bailey*, London, printed for T. Cox at the Lamb under the Royal-Exchange, 1730, 2^o et Samuel Johnson, *A dictionary of the English language; in which the words are deduced from their originals and illustrated in their different significations by examples from the best writers. To which are prefixed, a history of the language, and an English grammar. By Samuel Johnson, A. M. In two volumes*, London, printed by W. Strahan, for J. and P. Knaptor, T. and T. Longman, C. Hitch and L. Hawes, A. Millar, and R. and J. Dodsley, 1755, 2^o.

² THN, 2.1.11.2, p. 206. Je souligne.

³ THN, 2.1.11.6, p. 207. Je souligne.

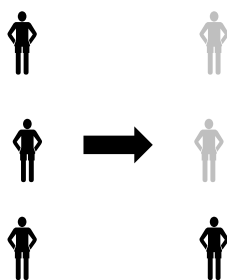
If there be any objections to this hypothesis, *that the pleasure, which we receive from praise, arises from a communication of sentiments*, we shall find, upon examination, that these objections, when taken in a proper light, will serve to confirm it.¹

L'usage du terme « communication » apparaît comme problématique, car, lorsqu'il est entendu dans un sens littéral, il laisse entendre qu'il y a une transmission d'affections entre des individus, c'est-à-dire qu'il y a transmission d'une affection d'un individu à un autre. Par ailleurs, suite à la communication il y a partage d'une même affection par deux individus. L'affection est présentée comme étant transmise de l'un à l'autre, un peu à la manière d'une maladie. Le schéma 1-1 illustre la communication des affections entre des individus lorsqu'elle est comprise dans un sens littéral.

Schéma 1-1 : La communication d'une affection

Soit deux individus, A et B. L'individu A est à gauche dans le schéma et l'individu B, à droite.

- 1) L'individu A ressent une passion, il est représenté en noir. L'individu B ne ressent pas encore de passion, il est représenté en gris.
- 2) La passion est communiquée de A vers B. Dans cette catégorie de phénomène, l'accent est mis sur la communication de la passion. La communication est représentée par la flèche.
- 3) L'individu B ressent à son tour une passion. Les deux individus A et B partagent une passion.



Prise dans un sens littéral, la « communication » signifie que l'affection d'un individu A est transmise à un individu B ; l'individu A est en quelque sorte le point d'origine de l'affection et l'individu B, le point d'arrivée ; l'affection n'est pas, ce faisant, originale à l'individu B,

¹ THN, 2.1.11.19, p. 210. Je souligne. En italique dans le texte.

puisque celui-ci l'a reçue de l'individu A. Par ailleurs, il faudrait que l'affection ressentie par chaque individu soit la même chez les deux individus.

Cela ne correspond pas à la façon dont fonctionne l'esprit humain, ni la sympathie, comme on a pu le voir dans la section « 1.1. Définition de la sympathie et éléments sur son *modus operandi* ». La sympathie ne communique pas réellement des impressions entre les individus et elle ne fait pas en sorte que des passions ressenties par un individu A se transmettent à un individu B. Par la sympathie – et Hume est très clair sur ce point – une passion est produite (suite à la conversion d'une idée en impression) dans l'esprit d'un individu. La passion est originale à cet individu, et on peut considérer que celui-ci en est à la fois le point d'origine et le point d'arrivée. La passion ne vient pas de l'extérieur de l'individu et elle ne sort pas à l'extérieur de celui-ci. La passion peut avoir pour cause une autre passion, produite dans un autre individu, mais, lorsque c'est le cas, cette autre passion agit seulement comme une cause et elle agit de manière indirecte, puisque c'est à travers l'idée qu'il se forme de la passion que l'individu finit par ressentir, par sympathie, une autre passion.

Pour le moment¹, je pense que l'on peut considérer que le terme « communication » est utilisé par Hume dans un sens non-littéral dans les sections 2.1.11.2, 2.1.11.6 et 2.1.11.19. L'utilisation de ce terme montre le caractère homogénéisant de la sympathie, car, par le biais de celle-ci, il arrive que des affections et des opinions en viennent à concorder dans un groupe d'individus, comme si ces affections et ces opinions avaient été réellement communiquées et partagées entre les uns et les autres.

1.2.2. La réception d'une affection

Les passages où Hume traite de la sympathie comme un processus par lequel il y a réception d'une affection, d'une opinion, etc., sont les suivants :

No quality of human nature is more remarkable, both in itself and in its consequences, than that propensity we have to sympathize with others, **and to receive by**

¹ J'indique « pour le moment », car on pourrait également considérer que le terme « communication » peut être compris dans un sens littéral dans les passages où Hume l'utilise. Le cas échéant, il faudrait envisager qu'il désigne un mécanisme autre que celui de la sympathie pensée comme un principe de conversion d'une idée en impression et qu'il désigne plutôt un mécanisme ressemblant à une sorte de contagion.

communication **their inclinations and sentiments**, however different from, or even contrary to our own.¹

Here he himself knows his misfortunes; but as those, with whom he lives, are ignorant of them, he has the disagreeable reflection and comparison suggested only by his own thoughts, and never **receives it by sympathy with others**; which must contribute very much to his ease and satisfaction.²

Proud men are most shock'd with contempt, tho' they do not most readily assent to it; but it is because of the opposition betwixt the passion, which is natural to them, and that receiv'd by **sympathy**.³

Le verbe “to receive” peut être compris de multiples façons si l'on en juge par les définitions des dictionnaires du XVIII^{ème} siècle. En ce qui concerne les propos tenus dans le *Traité*, on peut réduire celles-ci à quatre catégories de sens différents.

La réception peut d'abord être comprise comme le fait de recueillir quelque chose qui a été transmis par quelqu'un d'autre, de prendre ou d'obtenir quelque chose de quelqu'un. Entendue dans ce sens, la sympathie est désignée comme un phénomène très proche de celui de la communication, énoncé précédemment ; en fait, elle ne diffère de ce phénomène qu'en ce que l'accent est mis ailleurs. La réception et la communication sont un même phénomène, vu de deux points de vue ou à deux moments différents. Si on reprend le modèle de l'exemple précédent :

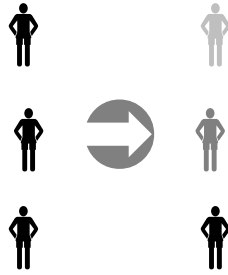
Schéma 1-2 : La réception d'une affection

- 1) L'individu A ressent une passion, il est représenté en noir. L'individu B ne ressent pas encore de passion, il est représenté en gris.
- 2) L'individu B reçoit la passion de A. L'accent est mis sur la réception de B cette fois plutôt que sur la communication de A vers B. La réception est représentée par une flèche différente.
- 3) L'individu B ressent à son tour une passion. Les deux individus A et B partagent une passion.

¹ *THN*, 2.1.11.2, p. 206. Je souligne.

² *THN*, 2.1.11.18, p. 210. Je souligne.

³ *THN*, 2.1.11.19, p. 211. Je souligne.



Par ailleurs, la réception peut également être comprise comme quelque chose qui se produit à l'intérieur d'un seul individu, plutôt que dans l'interaction entre plusieurs. C'est dans ce sens que Samuel Johnson définit le verbe « recevoir » lorsqu'il indique que celui-ci signifie : “To take anything communicated” si l'on en juge par les exemples qu'il donnent ensuite (et qui sont tirés de Locke) : “The *Idea of Solidity* we receive by our Touch”¹ et “To conceive the ideas we receive from sensation, consider them, in reference to the different ways, whereby they make their approaches to our minds”². Si on comprend le terme « recevoir » de cette manière, dans le contexte du *Traité* on pourrait considérer que l'on reçoit effectivement par sympathie une impression d'une idée.

Enfin, toujours en ce qui concerne les propos tenus dans le *Traité*, on trouve dans le dictionnaire de Samuel Johnson deux autres sens pour le verbe « recevoir » : “to embrace intellectually” et “to conceive in the mind”³. Prise dans ces sens, le mécanisme de la sympathie ne correspond plus au schéma 1-2, mais il pourrait correspondre aux schémas 1-4 et 1-5, qui illustrent l'embrassement des affections et l'infusion d'une affection.

1.2.3. L'entrée dans les affections

Les passages où Hume traite de la sympathie en mentionnant l'entrée dans les affections d'un autre, sont les suivants :

¹ Voir Locke, cité par Samuel Johnson, *op.cit.*, au point 3 de l'article “To receive” dans son dictionnaire. Originellement, le passage de Locke se trouve dans le Livre 2 (*Of Ideas*), Chapitre 4 (*Of Solidity*), §1 de son *Essai sur l'entendement humain*. Voir John Locke, *An Essay concerning Human Understanding*, Peter H. Nidditch (edit.), Oxford/New York, Clarendon Press, 1979 (1975), p. 122. En italique et en capitales dans le texte.

² Voir Locke, cité par Samuel Johnson, *op.cit.*, au point 3 de l'article “To receive” dans son dictionnaire. La citation exacte est : “The better to conceive the *Ideas* we receive from Sensation, it may not be amiss for us to consider them, in reference to the different ways whereby they make their Approaches to our minds, and make themselves perceivable by us” (en italique et en capitales dans le texte.), *op. cit.* Locke, p. 121.

³ Voir les points 4 et 9 de la définition de “To receive”, *op. cit.* Samuel Johnson.

Now 'tis obvious, that nature has preserv'd a great resemblance among all human creatures, and that we never remark any passion or principle in others, of which, in some degree or other, we may not find a parallel in ourselves. The case is the same with the fabric of the mind, as with that of the body. However the parts may differ in shape or size, their structure and composition are in general the same. There is a very remarkable resemblance, which preserves itself amidst all their variety; and this resemblance must very much contribute **to make us enter into the sentiments of others**, and embrace them with facility and pleasure.¹

The lively idea of any object always approaches its impression; and 'tis certain we may feel sickness and pain from the mere force of imagination, and make a malady real by often thinking of it. [...] Our affections depend more upon ourselves, and the internal operations of the mind, than any other impressions; for which reason they arise more naturally from the imagination, and from every lively idea we form of them. This is the nature and cause of sympathy; and 'tis after this manner **we enter so deep into the opinions and affections of others**, whenever we discover them.²

Dans le premier passage (2.1.11.5), Hume traite de la ressemblance, tant au niveau psychique qu'au niveau physiologique, existant entre les individus. Il rappelle que cette ressemblance contribue à faciliter la sympathie, mais il n'utilise pas le terme « sympathie » cependant, il le remplace par l'expression « entrée dans les sentiments d'autrui ». Cette expression suggère l'idée d'un passage de l'extérieur vers l'intérieur, elle suggère l'idée d'un accès à quelque chose qui est ordinairement fermé, intime à un autre individu. Le verbe “to enter” au XVIIIème siècle signifiait que l'on pénétrait quelque part physiquement ou intellectuellement³ ; en utilisant l'expression « entrée dans les sentiments de l'autre » pour exprimer la sympathie, Hume laisse entendre que ce mécanisme a la propriété de rendre accessible les affections des autres. « Entrer dans les affections de l'autre » signifie avoir accès à quelque chose qui ne nous appartient pas et qui appartient à un autre. Prise dans un sens littéral, cette expression nécessite une interaction entre deux ou plusieurs individus. Parce qu'ils sont susceptibles de sympathiser avec les autres, d'entrer dans leurs affections et donc de les partager, les individus ne sont plus totalement coupés des autres. Le schéma 1-3 illustre l'entrée dans les affections, lorsqu'elle est comprise dans un sens littéral.

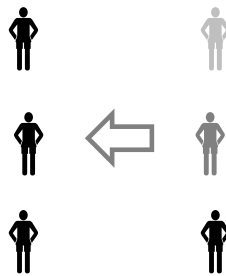
¹ *THN*, 2.1.11.5, p. 207. Je souligne.

² *THN*, 2.1.11.7, p. 208. Je souligne.

³ Voir “To enter”, *op. cit.* Samuel Johnson.

Schéma 1-3 : L'entrée dans les affections

- 1) L'individu A (en noir), ressent une passion. L'individu B (en gris) ne ressent pas encore de passion.
- 2) L'individu B entre dans la passion ressentie par A. À noter cette que fois l'accent est mis sur le mouvement de B vers A.
- 3) L'individu B ressent à son tour une passion. Les deux individus A et B partagent une passion.



Dans le second passage (2.1.11.7) il est indiqué que l'on entre profondément dans les opinions et les affections des autres lorsqu'on les découvre (c'est-à-dire lorsqu'on les perçoit). L'entrée dans les affections d'autrui nécessite d'abord leur perception et cette perception produit une idée des affections des autres (ou des affections que l'on suppose aux autres). Hume rappelle ce point juste un peu avant, lorsqu'il indique que l'imagination et les opérations de l'esprit jouent un rôle dans la formation des impressions et que les affections naissent des idées que l'on se forme. Comme l'entrée dans les affections d'autrui dépend d'abord de la perception de ces affections, comme elle dépend des idées que l'on se forme de ces affections, elle demeure une entrée factice. On n'a jamais accès aux affections des autres, on se forme dans notre esprit une idée de ces dernières. Dans le meilleur des cas, l'idée formée dans notre esprit correspond à l'affection de l'autre, mais, même dans le meilleur des cas, elle demeure une idée originale à notre esprit. L'affection qui est produite à partir de cette idée, dans le meilleur des cas, sera semblable à l'affection perçue chez l'autre, mais elle sera une affection originale à notre esprit et elle ne sera jamais l'affection de l'autre. La sympathie ne donne pas un accès véritable aux autres, mais, par la sympathie, c'est comme si on avait accès aux autres et c'est comme si on pouvait entrer dans leurs affections et leurs opinions. La sympathie ne supprime pas la séparation entre les individus mais elle

permet que l'on puisse agir et interagir avec les autres comme s'il n'y avait pas de séparation, comme si on pouvait effectivement avoir accès aux affections et aux opinions des autres.

1.2.4. L'embrassement des affections

On rencontre trois passages dans la section 2.1.11 où Hume utilise l'expression « embrasser les affections des autres » lorsqu'il est question de la sympathie. Ces passages sont les suivants :

No quality of human nature is more remarkable, both in itself and in its consequences, than that propensity we have to sympathize with others, and to receive by communication their inclinations and sentiments, however different from, or even contrary to our own. This is not only conspicuous in children, who implicitly **embrace every opinion propos'd to them**; but also in men of the greatest judgment and understanding, who find it very difficult to follow their own reason or inclination in opposition to that of their friends and daily companions.¹

There is a very remarkable resemblance, which preserves itself amidst all their variety; and this resemblance must very much contribute to make us enter into the sentiments of others, and **embrace them** with facility and pleasure.²

Now nothing is more natural than for us **to embrace the opinions of others** in this particular; both from *sympathy*, which renders all their sentiments intimately present to us; and from *reasoning*, which makes us regard their judgment, as a kind of argument for what they affirm.³

L'embrassement des affections des autres s'effectue comme suit. Suite à l'observation des affections des autres, on ressent à son tour des affections correspondantes ; la ressemblance entre les affections des autres et celles que l'on ressent font en sorte que l'on semble adopter les affections ressenties par les autres individus. L'utilisation du verbe « embrasser » montre le caractère homogénéifiant de la sympathie ; celle-ci produit une certaine uniformité dans un groupe ou une population donnée puisque grâce à elle, c'est comme si plusieurs individus venaient à partager les même affections. Il faut prendre garde, cependant, de comprendre l'embrassement comme une appropriation des affections des autres. Comme il a été indiqué précédemment dans la section « 1.2.3. L'entrée dans les affections », les affections sont originales à chaque individu et on ne peut jamais ressentir véritablement l'affection d'un autre ; chaque affection est propre à l'individu qui la ressent.

¹ THN, 2.1.11.2, p. 206. Je souligne.

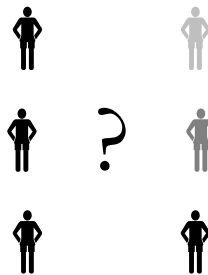
² THN, 2.1.11.5, p. 207. Je souligne.

³ THN, 2.1.11.9, p. 208. Je souligne. En italique dans le texte.

Dans le meilleur des cas, il y a une correspondance parfaite entre les affections de deux individus et lorsqu'on embrasse les affections d'un autre, cela signifie simplement que l'on ressent quelque chose de similaire à ce que l'autre ressent. Le schéma 1-4 illustre ce qui se produit lorsqu'on embrasse l'affection d'un autre :

Schéma 1-4 : L'embrassement des affections

- 1) L'individu A (en noir) ressent une passion. L'individu B (en gris) ne ressent pas encore de passion.
- 2) L'individu B se met à ressentir une passion similaire à celle de A. On ne sait pas comment s'effectue le processus, mais cela importe peu, puisque l'accent est mis sur le fait que l'individu B en vient à partager la passion de l'individu A (ou du moins semble le faire).
- 3) L'individu B ressent une passion qui est semblable à celle de A. Il semble ainsi avoir fait sienne la passion ressentie par A.



Il n'est pas clair si l'embrassement des affections des autres (compris dans un sens figuré) fait partie intégrante du mécanisme de la sympathie ou s'il n'en est qu'une résultante. Hume ne le précise pas. Si l'on en juge par la façon dont le dernier passage (2.1.11.9) est formulé, on pourrait être tenté de croire que l'embrassement suit la sympathie et qu'il en est une conséquence. Hume en effet indique en 2.1.11.9 que l'on adopte les opinions des autres par la sympathie et par le raisonnement, ce qui implique, semble-t-il, que l'adoption s'effectue après qu'il y ait eu sympathie avec l'autre. Par contre, étant donné que l'embrassement des affections des autres ne se fait pas de manière active mais qu'il se produit automatiquement et dès lors que les affections sont les mêmes entre les individus, on pourrait considérer qu'il fait partie du mécanisme de la sympathie. Au final, il importe peu de savoir si c'est ou non le cas ; ce qui importe ici, c'est de constater que Hume, une fois de plus, n'est pas aussi

clair qu'il pourrait le sembler en ce qui concerne la sympathie, puisqu'il ne précise pas ici ce qui appartient ou non à son mécanisme.

1.2.5. L'infusion d'une affection

S'il se sert déjà du terme « sympathie » dans les paragraphes 1 et 2 de la section 2.1.11, c'est dans le paragraphe 2.1.11.3 que Hume explique pour la première fois comment une passion se forme par sympathie chez un individu. J'aimerais attirer l'attention sur le fait que, dans ce passage, Hume n'emploie pas un terme signifiant la communication ou la transmission des impressions d'un individu à un autre et qu'il n'emploie pas non plus un terme désignant le partage des impressions entre plusieurs individus. Afin de désigner la façon dont une passion apparaît, Hume emploie un verbe bien particulier (et un peu curieux dans ce contexte), soit le verbe « infuser ». L'affection, indique-t-il, « est infusée par sympathie » :

When any affection **is infus'd by sympathy**, it is at first known only by its effects, and by those external signs in the countenance and conversation, which convey an idea of it. This idea is presently converted into an impression, and acquires such a degree of force and vivacity, as to become the very passion itself, and produce an equal emotion, as any original affection.¹

Je pense qu'il vaut la peine de s'attarder quelque peu sur le sens du verbe « infuser », car son utilisation me semble intéressante et pas du tout anodine. Pour aborder cette question, je ferai une analogie avec un phénomène réel d'infusion, celui du thé². Qu'arrive-t-il lorsque l'on fait une infusion avec du thé ? On prend des feuilles de thé qui sont sèches et qui ont été déshydratées à partir de procédés quelconques (variant selon les sortes de thés) et on les dépose dans un récipient. Dans cet état, les feuilles de thé sont fort peu aromatiques. On les mouille à l'aide d'une eau très chaude et on attend que l'infusion se produise. Au tout début de l'infusion, les feuilles commencent par se réhydrater ; l'eau est encore de l'eau, elle est sans goût et incolore car elle n'est pas encore imprégnée du goût et de la couleur du thé. Progressivement, l'arôme et le colorant naturel émanent des feuilles et ils commencent à se répandre. On ne les retrouve qu'autour des feuilles d'abord, puis petit-à-petit ils se diffusent dans le reste de l'eau. À la fin de l'infusion, l'eau finit par être pleinement et entièrement

¹ *THN*, 2.1.11.3, p. 206. Je souligne.

² Je choisis le thé car c'est un exemple qui vient tout naturellement à l'esprit, il me semble, lorsqu'il s'agit d'infusion. Sans compter qu'il s'agissait d'une boisson importante et grandement consommée déjà au XVIII^{ème} siècle en Grande-Bretagne.

imprégnée par le goût des feuilles de thé, et, plus on laisse l'infusion se poursuivre, plus l'arôme devient fort et la couleur sombre. En résumé, l'infusion des feuilles de thé a pour effet de libérer leur arôme et de faire passer ce dernier d'un état faible (sinon inexistant) à un état fort. On peut considérer qu'il en va de même avec les passions qui sont infusées par sympathie dans l'esprit d'un individu. Les idées qui sont faibles et qui n'accaparent pas l'esprit de l'individu rappellent les feuilles de thé qui, lorsqu'elles sont encore sèches, dégagent peu d'arômes ; les impressions qui sont vives et qui accaparent l'esprit de l'individu rappellent quant à elles les feuilles de thé hydratées, alors que leur arôme et leur coloration naturelle se diffusent de façon à occuper pleinement l'eau.

En utilisant le verbe « infuser » Hume laisse entendre que la sympathie ne communique pas réellement des passions d'un individu à un autre individu ; la sympathie fait en sorte qu'une passion apparaît dans un individu consécutivement à une perception de ce qu'il croit être une passion éprouvée par un autre individu. Ainsi, lorsqu'un individu A ressent une passion et qu'un individu B ressent conséquemment une passion à son tour, ce n'est pas la passion de A (qui appartient à A et qui lui est originale) qui est transmise à B ; c'est une passion nouvelle, qui n'appartient qu'à B, qui est originale à B, qui apparaît chez B. Tout ce passe à l'intérieur du sujet qui perçoit ou croit percevoir et qui, ensuite, ressent à son tour une impression. Le schéma 1-5 représente l'infusion d'une passion dans l'esprit d'un individu.

Schéma 1-5 : L'infusion d'une affection

- 1) L'individu B ne ressent pas de passion, il est représenté en gris. Il a l'idée d'une passion.
- 2) L'idée gagne en force et devient de plus en plus vive ; elle occupe davantage l'esprit de B.
- 3) L'idée est devenue une passion véritable et l'individu B ressent cette passion.



On a vu que Hume utilisait dans la section 2.1.11 du *Traité de la nature humaine* un vocabulaire varié lorsqu'il discourt sur la sympathie. Afin de mieux comprendre ce qu'il indiquait au sujet de celle-ci, on a regroupé les différentes expressions dont usait Hume en cinq groupes de phénomènes :

- 1) la communication d'une affection entre des individus ;
- 2) la réception des affections d'un autre ;
- 3) l'entrée dans l'affection d'un autre ;
- 4) l'embrassement des affections d'un autre ;
- 5) l'infusion d'une affection ;

L'analyse des passages a montré que la variété des expressions utilisées révélait des points de vues différents pris sur le mécanisme, Hume insistant davantage sur l'un ou l'autre des aspects de la sympathie selon qu'il utilisait l'un ou l'autre des termes ou expressions. L'« infusion d'une affection » est l'expression qui illustre sans doute avec le plus d'exactitude la conversion de l'idée en impression. Les quatre autres expressions sont ambiguës, car, prises dans un sens littéral, elles décrivent des phénomènes qui ne sont pas conformes à ce que Hume indique au sujet de la sympathie. Par contre, prises dans un sens moins littéral, elles fournissent des renseignements intéressants au sujet des effets de la sympathie. Ainsi, l'utilisation d'expressions telles que « communication », « réception » et « embrassement » souligne le caractère homogénéisant de la sympathie, celle-ci produisant une certaine uniformité dans un groupe d'individus. L'expression « entrée dans les affections des autres », quant à elle, montre que la sympathie, si elle ne supprime pas réellement la séparation entre les individus, permet que l'on puisse malgré tout interagir avec les autres comme si on avait un accès réel à leurs affections.

1.3. Autres éléments sur la sympathie

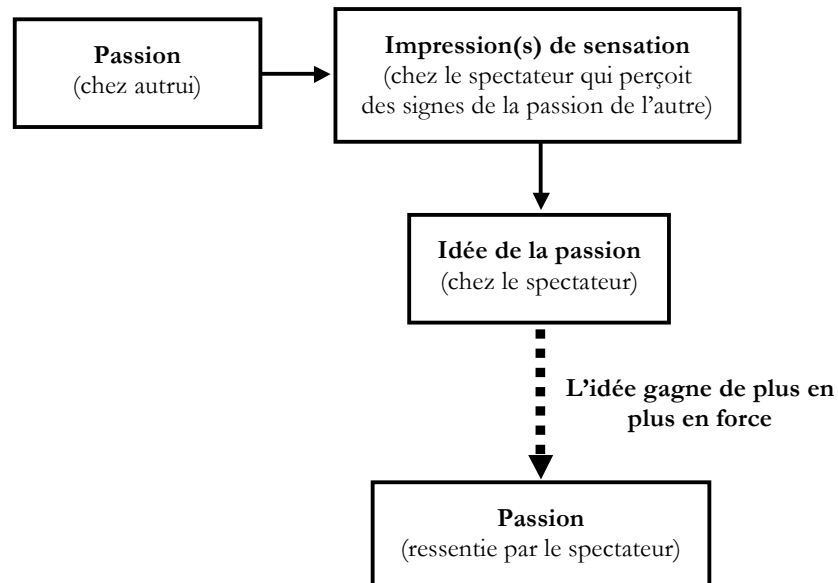
1.3.1. Nature problématique de la sympathie

Comme on l'a vu dans la première section¹, Hume présente beaucoup d'éléments concernant le mode opératoire de la sympathie en 2.1.11. Lorsqu'on a lu cette section, on peut considérer que l'on sait *grasso modo* ce qui se produit dans l'esprit d'un individu lorsqu'il

¹ Voir la section « 1.1. Définition de la sympathie et éléments sur son *modus operandi* ».

y a « sympathie ». On sait que les idées naissent des impressions ; on sait que la perception des signes d'une passion chez autrui amène l'idée de cette passion chez celui qui l'observe ; on sait que l'idée de la passion peut acquérir de la force et, lorsque c'est le cas, peut devenir à son tour une passion chez le spectateur. Le schéma 1-6¹ illustre ce qui se produit alors :

Schéma 1-6 : Le mécanisme de la sympathie (première version)



Les informations fournies par Hume dans les passages où il explique le mécanisme de la sympathie² sont insuffisantes lorsqu'il s'agit de déterminer avec exactitude quand commence et quand se termine le processus sympathique. Il est ainsi légitime de se demander : que désigne donc le terme « sympathie », exactement ?

Il se peut qu'il ne désigne que l'augmentation de la force dans l'idée, augmentation qui entraîne la conversion de cette copie faible de la passion en passion véritable. Si c'est le cas, la sympathie-humienne se limite à ce qui est représenté en noir dans le schéma 1-7. Il se peut également que le mécanisme commence avec la formation de l'idée dans l'esprit du spectateur et se termine avec la formation de la passion. Le cas échéant, la sympathie-

¹ Il s'agit d'un schéma simplifié qui donne une idée générale du processus. Il ne tient pas compte des relations entre le spectateur et celui qui ressent à l'origine une passion, ni des relations entre le spectateur et l'objet sur lequel porte la passion.

² Voir par exemple, *THN*, 2.1.11.3, p. 206, *THN*, 2.1.11.7, pp. 207-208 ou *THN*, 2.1.11.8, p. 208.

humienne correspond plutôt à ce qui est en noir dans le schéma 1-8 (à la page suivante). Il se peut que la sympathie désigne l'ensemble du processus par lequel on passe de la perception de signes extérieurs d'une passion chez un autre, à l'expérience, soi-même, d'une passion. Si c'est le cas, ce qui se produit lorsqu'il y a sympathie correspond à ce qui est en noir dans le schéma 1-9 (à la page suivante). Enfin, il se peut que le processus sympathique exclue la passion qu'il produit, parce que celle-ci constitue le résultat plutôt qu'une partie du processus.

Schéma 1-7 : Le mécanisme de la sympathie (deuxième version)

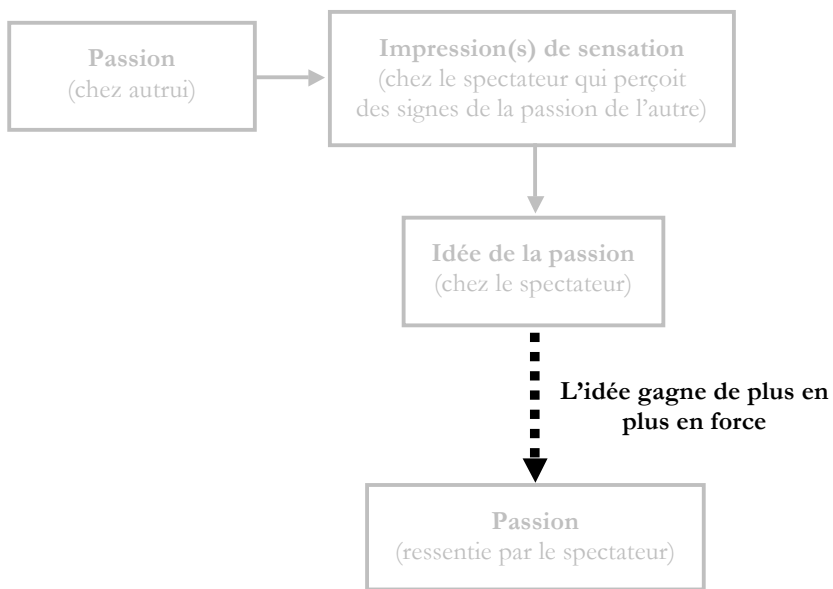


Schéma 1-8 : Le mécanisme de la sympathie (troisième version)

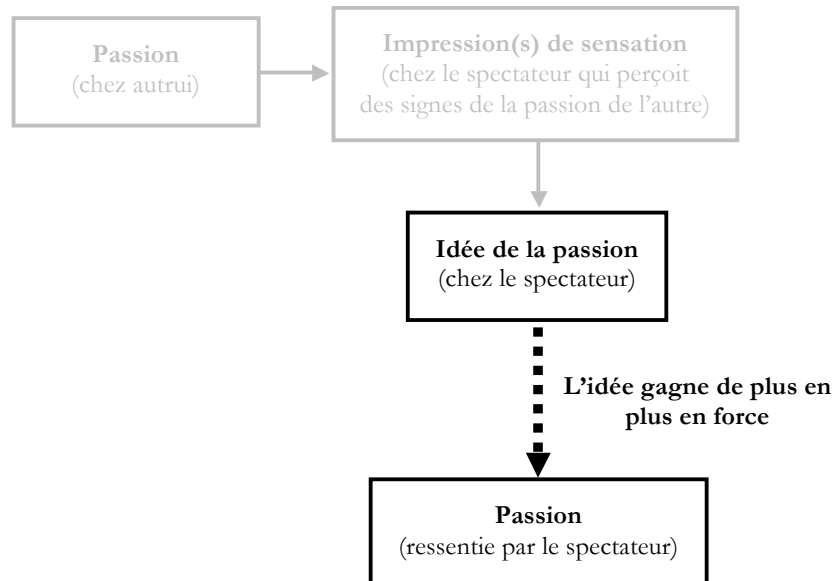
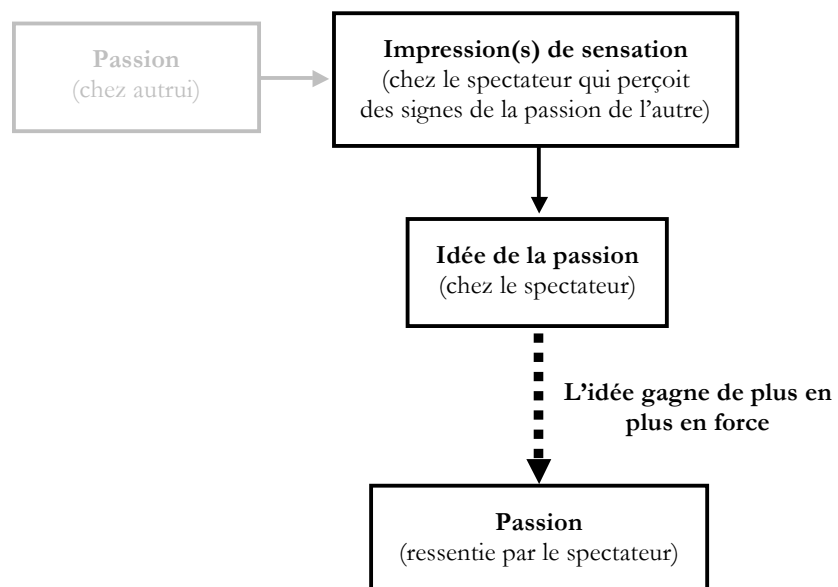


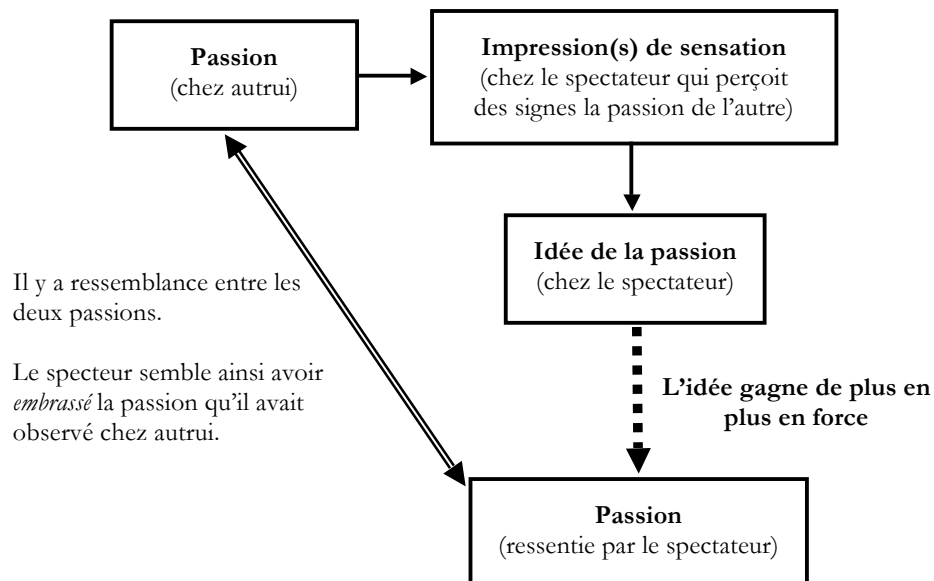
Schéma 1-9 : Le mécanisme de la sympathie (quatrième version)



Les passages où Hume se sert de diverses expressions pour exprimer la sympathie n'apportent aucune lumière sur le début et la fin du processus. En fait, ils compliquent même les choses. Ainsi, on pourrait se demander si le caractère homogénéifiant de la sympathie n'étend pas le processus à quelque chose allant au-delà de l'individu. Par

exemple, lorsque Hume utilise l'expression « embrasser les affections et les opinions d'autrui », on pourrait simplement considérer qu'il s'agit d'une conséquence ou d'un effet secondaire de la sympathie, mais on pourrait également considérer que cette conséquence, parce qu'elle est automatique, fait partie du processus sympathique et en constitue le point final. Le cas échéant, le processus sympathique pourrait se présenter plutôt comme suit :

Schéma 1-10 : Le mécanisme de la sympathie (cinquième version)



1.3.2. La « sympathie avec... »

Par ailleurs, il ne faut pas oublier que Hume utilise régulièrement les expressions « sympathiser avec les autres » et également « sympathiser avec les affections des autres ». On retrouve ces expressions dans les passages suivants :

No quality of human nature is more remarkable, both in itself and in its consequences, than that propensity we have to **sympathize with others**, and to receive by communication their inclinations and sentiments, however different from, or even contrary to our own.¹

’Tis indeed evident, that when **we sympathize with the passions and sentiments of others**, these movements appear at first in *our* mind as mere ideas, and are conceiv’d to belong to another person, as we conceive any other matter of fact. [...] For besides the

¹ THN, 2.1.11.2, p. 206. Je souligne.

relation of cause and effect, by which we are convinc'd of the reality of the passion, **with which we sympathize**;¹

Here he himself knows his misfortunes; but as those, with whom he lives, are ignorant of them, he has the disagreeable reflection and comparison suggested only by his own thoughts, and never receives it by a **sympathy with others**; which must contribute very much to his ease and satisfaction.²

Plagiaries are delighted with praises, which they are conscious they do not deserve; but this is a kind of castle-building, where the imagination amuses itself with its own fictions, and strives to render them firm and stable by a **sympathy with the sentiments of others**. [...] A violent lover in like manner is very much displeas'd when you blame and condemn his love; tho' 'tis evident your opposition can have no influence, but by the hold it takes of himself, and by his **sympathy with you**.³

Je pense qu'il y a deux façons de considérer ces passages. Ou bien on considère que Hume utilise le terme « sympathie » dans le sens de son concept – la sympathie-humienne – ou bien on considère qu'il l'utilise dans un tout autre sens. Si on considère que Hume utilise la sympathie dans le sens de la sympathie-humienne, on doit alors considérer que le mécanisme de la sympathie inclut un rapport avec un autre individu d'une façon ou d'une autre. La sympathie « avec l'autre » ou « avec les affections de l'autre » nécessite qu'il y ait un « autre ». Cet « autre » peut être réel ou imaginaire et postulé. Mais, dans tous les cas, on doit considérer qu'il fait partie du mécanisme. Ce faisant, si on considère les passages où Hume mentionne la sympathie avec l'autre ou avec les sentiments de l'autre, le mécanisme de la sympathie devrait correspondre au schéma 1-6 ou au schéma 1-10. On peut également considérer que Hume utilise le terme « sympathie » en se référant à une autre espèce de sympathie. C'est une possibilité parce qu'il n'utilise pas toujours le terme « sympathie » dans un seul sens dans son œuvre. Néanmoins, il ce serait fort surprenant qu'il ait rédigé la section 2.1.11 du *Traité de la nature humaine* en mélangeant différents sens du terme « sympathie » sans en aviser auparavant ses lecteurs... Vu les problèmes de compréhension que cela causait, il aurait fallu qu'il ait très mal écrit cette section ce qui est douteux si l'on considère que c'est dans cette section qu'il présente son concept de sympathie. Je pense que l'on peut mettre de côté cette possibilité et que l'on doit considérer pour le moment que le mécanisme de la sympathie, à en juger par les passages précédemment cités, inclut d'une façon ou d'une autre un rapport avec un autre individu.

¹ THN, 2.1.11.8, p. 208. Je souligne. En italique dans le texte.

² THN, 2.1.11.18, p. 210. Je souligne.

³ THN, 2.1.11.19, p. 211. Je souligne.

Deuxième partie : La section 2.2.5

Dans cette seconde partie du chapitre, je m'intéresse à la section 2.2.5, "Of our esteem for the rich and powerful"¹. C'est la troisième section en importance (du point de vue des mentions de la sympathie) dans le livre deux du *Traité de la nature humaine*. Cette partie est divisée comme la partie précédente : je présente d'abord des informations sur la façon dont opère la sympathie ; je traite ensuite des diverses expressions employées par Hume pour désigner le processus sympathique ; je donne enfin un complément d'information au sujet des passages où Hume mentionne la « sympathie avec... ».

2.1. Définition de la sympathie et éléments sur son *modus operandi*

La section 2.1.11 servait à présenter le concept de sympathie et plusieurs passages y décrivaient la conversion d'une idée en impression suite à l'augmentation de sa force et de sa vivacité. Hume n'expliquait pas, cependant, quelle était la nature de la force d'une perception – qu'il s'agisse d'une idée ou d'une impression – ni en quoi consistait l'augmentation de cette force et la vivification d'une idée. Dans la section 2.2.5, Hume s'intéresse aux impressions qui sont produites par sympathie et il se penche plus particulièrement sur le cas de l'estime. N'ayant pas besoin de s'étendre longuement sur la nature de la sympathie, il consacre fort peu de lignes à la définir et ne fait que rappeler, très brièvement, que la sympathie est un principe par lequel une idée acquiert de la force et devient ainsi une impression². Par contre, s'il ne développe pas davantage ce qu'il avait déjà indiqué au sujet de la sympathie, Hume présente au lecteur quelques nouveaux éléments à son sujet. Ainsi, il indique que la sympathie joue un rôle non seulement dans la production de passions mais également lors des jugements sur la beauté ; il mentionne le fait que la sympathie possède une force ; il insiste davantage sur le rôle social que joue la sympathie, en mentionnant à plusieurs reprises que, par son entremise, on en vient à partager des affections avec les autres ; enfin, il présente l'« effet miroir ».

¹ Voir *THN*, 2.2.5, pp. 231-236.

² Voir *THN*, 2.2.5.19, p. 235.

2.1.1. Sympathie et jugements sur la beauté

En 2.2.5, afin d'illustrer son propos et de faire comprendre au lecteur comment des impressions apparaissent par sympathie, Hume se sert d'exemples concrets et curieusement¹, se sert d'exemples esthétiques. Il indique alors que la plupart des jugements portés sur la beauté résultent de l'action de la sympathie et il illustre ses propos avec un grand nombre d'exemples. Ainsi, lorsqu'un individu est placé devant un objet bien fait et conformé pour l'usage auquel on le destine, il considère ses qualités et leur utilité ; il pense alors au plaisir et à l'agrément que reçoit le propriétaire de cet objet en le possédant ; par sympathie, il se met lui aussi à ressentir du plaisir face à l'objet, mais comme il n'y a aucune relation entre cet objet et lui-même, il n'en tire qu'un plaisir désintéressé et juge alors l'objet comme étant beau². Les plaisirs que l'on tire généralement à la vue des maisons et des édifices³, ou à la vue des objets fabriqués et ornés par des artisans comme les tables, les chaises, les écritaires, mais également les cheminées, les voitures, les selles, etc., sont tous

¹ J'indique « curieusement » car le sujet principal de la section 2.2.5 étant une passion, *i.e.* l'estime que l'on ressent envers autrui, on aurait pu s'attendre à davantage d'exemples concernant les passions.

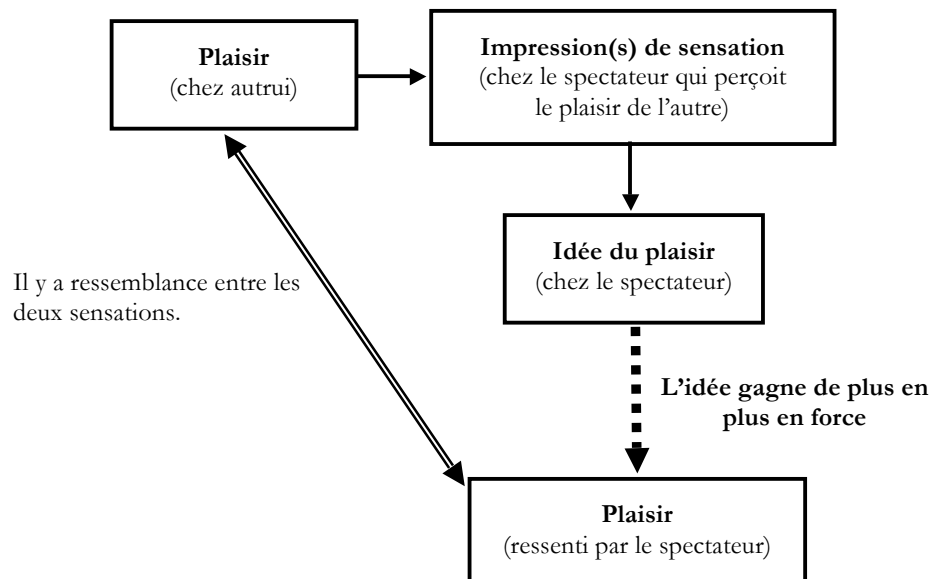
² Pour Hume, la beauté produit toujours du plaisir, et la laideur, du déplaisir. Voir *THN*, 2.1.8.1, p. 195 (en italique dans le texte) : "... *beauty* of all kinds gives us a peculiar delight and satisfaction; as *deformity* produces pain, upon whatever subject it may be plac'd, and whether survey'd in an animate or inanimate object". Voir également *THN*, 2.1.8.2, p. 195 (en italique dans le texte) : "If we consider all the hypotheses, which have been form'd either by philosophy or common reason, to explain the difference betwixt beauty and deformity, we shall find that all of them resolve into this, that beauty is such an order and construction of parts, as, either by the *primary constitution* of our nature, by *custom*, or by *caprice*, is fitted to give a pleasure and satisfaction to the soul. This is the distinguishing character of beauty, and forms all the difference betwixt it and deformity, whose natural tendency is to produce uneasiness. Pleasure and pain, therefore, are not only necessary attendants of beauty and deformity, but constitute their very essence". Voir enfin, *THN*, 2.1.8.2, pp. 195-196 : "From innumerable instances of this kind, as well as from considering that beauty, like wit, cannot be defin'd, but is discern'd only by a taste or sensation, we may conclude, that beauty is nothing but a form, which produces pleasure, as deformity is a structure of parts, which conveys pain; and since the power of producing pain and pleasure make in this manner the essence of beauty and deformity, all the effects of these qualities must be deriv'd from the sensation; and among the rest pride and humility, which of all their effects are the most common and remarkable". À noter que David Hume définit de manière positive la laideur, contrairement à d'autres, comme Francis Hutcheson, qui considèrent qu'elle constitue plutôt une absence de beauté. Sur ce sujet, voir Francis Hutcheson, *An Inquiry into the Original of Our Ideas of Beauty and Virtue. Revised Edition*, Wolfgang Leidhold (edit.), The Collected Works and Correspondence of Francis Hutcheson, Indianapolis, Liberty Fund, 2008 (2004), Treatise I, section VI, pp. 61-62 : "Deformity is only the absence of Beauty, or deficiency in the Beauty expected in any Species [...]. Our Sense of Beauty seems design'd to give us positive Pleasure, but not positive Pain or Disgust, any further that what arises from disappointment".

³ Voir *THN*, 2.2.5.16, p. 235.

des plaisirs qui naissent par sympathie¹. Les sentiments esthétiques sympathiques ne se limitent pas aux objets conçus pour l'usage des êtres humains ; Hume indique que l'on ressent également par sympathie la beauté de certains paysages² (comme la vue d'une terre fertile et cultivée), la beauté des êtres vivants³ et celle des œuvres d'art⁴. On comprend alors que la sympathie est un principe qui ne concerne pas uniquement les passions et que beaucoup d'autres choses, comme les sentiments esthétiques, peuvent dépendre d'elle.

Le schéma 1-11 illustre la production d'un sentiment esthétique par sympathie. Un individu éprouve du plaisir face à un bel objet ; celui qui observe les sensations qu'éprouve cet individu se forme une idée du plaisir qu'il ressent ; cette idée est d'abord faible et peu vivace, elle croît en force et finissant par occuper pleinement l'esprit du spectateur, elle devient à son tour une impression.

Schéma 1-11 : Production d'un sentiment esthétique par sympathie



¹ Voir *THN*, 2.2.5.17, p. 235.

² Voir *THN*, 2.2.5.18, p. 235.

³ Voir *THN*, 2.2.5.20, p. 236.

⁴ Voir *THN*, 2.2.5.19, p. 235.

Il y a fort peu de différence entre une passion et un sentiment (esthétique ou moral) chez David Hume. Ils sont tous les deux des impressions de réflexion et sont tous les deux formés à partir d'un ensemble de relations de sensations et d'idées¹. Ce qui les distingue principalement², ce sont certaines relations qui existent ou n'existent pas entre celui qui éprouve la passion ou le sentiment et l'objet sur lequel l'une ou l'autre portent. Lorsqu'il y a des relations entre l'objet et l'individu, il y a une passion ; lorsqu'il n'y a pas de relations entre eux, l'impression que ressent l'individu est désintéressée et il s'agit d'un sentiment. Par ailleurs, lorsque l'impression porte sur l'aspect d'un objet animé ou inanimé, il s'agit plus spécifiquement d'un sentiment esthétique ; lorsque l'impression porte sur le caractère d'un individu ou sur une qualité, il s'agit d'un sentiment moral.

Comme la beauté ou la laideur d'une chose sont à l'origine de sensations plaisantes ou déplaisantes, il n'est guère surprenant que la sympathie joue un rôle dans la production de sentiments esthétiques ou moraux comme elle le fait pour les passions ; c'est tout à fait conforme avec la façon dont Hume définit la sympathie *i.e.* comme la conversion d'une idée en une impression. La sympathie peut ainsi jouer un rôle dans la communication³ de jugements sur la beauté et dans l'uniformisation de ces jugements dans un groupe d'individus. Par contre, le cas des sentiments esthétiques et moraux ne permet toujours pas d'expliquer comment des opinions et des caractères peuvent s'uniformiser dans une nation ou une société par sympathie, comme Hume l'indique dans la section 2.1.11.2 du *Traité de la nature humaine*⁴.

¹ Sur l'importance et les conséquences de cette double relation d'idées et de sensations, voir entre autres, *THN*, 2.1.4, "Of the relations of impressions and ideas", pp. 185-187 et *THN*, 2.2.2, "Experiments to confirm this system", pp. 216-225.

² J'indique « principalement », car les passions et les sentiments se distinguent également en ce que les sentiments sont toujours calmes alors que les passions sont tantôt calmes, tantôt violentes. Mais il s'agit d'une différence mineure.

³ La « communication » doit bien sûr être entendue dans le sens non littéral exposé dans la section « 1.2.1. La communication d'une affection », dans ce chapitre.

⁴ Voir *THN*, 2.1.11.2, p. 206 : "To this principle we ought to ascribe the great uniformity we may observe in the humours and turn of thinking of those of the same nation; and 'tis much more probable, that this resemblance arises from sympathy, than from any influence of the soil and climate, which, tho' they continue invariably the same, are not able to preserve the character of a nation the same for a century together."

2.1.2. L'« effet miroir » et ce qu'il nous apprend sur la sympathie

Dans la section 2.2.5, Hume expose un phénomène qui est l'une des conséquences de l'action de la sympathie et que l'on peut nommer « l'effet miroir ». L'exemple qu'il présente est très intéressant car il permet de mieux comprendre comment fonctionne le mécanisme de la sympathie. Je vais traiter de l'« effet miroir » en trois points : je vais d'abord présenter l'exemple de Hume et montrer pourquoi cet exemple peut apparaître comme problématique ; je vais ensuite traiter des émotions ; je vais enfin revenir sur l'exemple et montrer comment ce qui peut apparaître comme un échange entre deux individus est en fait un phénomène illusoire.

2.1.2.1. L'exemple du riche propriétaire et de l'observateur

Les esprits des êtres humains, indique Hume, sont comme des miroirs, ils peuvent refléter les émotions des autres et, comme deux miroirs qui se renverraient la même image à l'infini, ils peuvent se renvoyer celles-ci. La réflexion ne s'effectue pas de manière infinie, cependant, mais cesse au bout d'un certain temps :

In general we may remark, that the minds of men are mirrors to one another, not only because they reflect each other's emotions, but also because those rays of passions, sentiments, and opinions, may be often reverberated, and may decay away by insensible degrees.¹

Pour exposer le phénomène de l'« effet miroir », Hume utilise l'exemple d'un individu qui en observe un autre bien nanti et possesseur de grandes richesses. Une fois mis en présence, les deux individus sont tour à tour exposés à leurs impressions réciproques. Dans l'exemple de Hume, le riche propriétaire ressent trois impressions de plaisir (identifiées par A1, A2 et A3 dans la citation), et l'observateur ressent deux impressions d'estime et de plaisir envers le propriétaire (identifiées par B1 et B2) :

Thus the pleasure which a rich man receives from his possessions [A1], being thrown upon the beholder, causes a pleasure and esteem [B1]; which sentiments again, being perceiv'd and sympathiz'd with, encrease the pleasure of the possessor [A2]; and being once more reflected, become a new foundation for pleasure and esteem [B2] in the beholder. There is certainly an original satisfaction in riches deriv'd from that power, which they bestow, of enjoying all the pleasures of life; and as this is their very nature and essence, it must be the first source of all the passions, which arise from them. One of the most considerable of these passions is that of love or esteem in others, which

¹ THN, 2.2.5.21, p. 236.

therefore proceeds from a sympathy with the pleasure of the possessor. But the possessor has also a secondary satisfaction in riches arising from the love and esteem he acquires by them, and this satisfaction is nothing but a second reflection of that original pleasure which proceeded from himself. This secondary satisfaction or vanity becomes one of the principal recommendations of riches, and is the chief reason, why we either desire them for ourselves, or esteem them in others. Here then is a third rebound of the original pleasure [A3]; after which 'tis difficult to distinguish the images and reflections, by reason of their faintness and confusion.¹

La première impression ressentie par le riche possesseur est une sensation de plaisir ; elle n'est pas produite par sympathie, elle provient simplement et directement des biens qu'il possède. La seconde impression et la troisième impression qu'il ressent sont également des sensations de plaisir, mais elles ont cette fois été produites par sympathie. Il est à noter que toutes trois sont des impressions de sensation. La différence entre elles réside dans leur force respective, la seconde et la troisième sensation de plaisir étant plus fortes que la première, car elles se sont accrues suite à la perception de l'estime qu'elle produisait chez autrui. Les deux impressions ressenties par l'observateur sont des passions d'estime envers le riche possesseur ; elles sont des impressions de réflexion, plus complexes que les impressions de sensation, car elles résultent d'une double relation d'idées et d'impressions (ici, des sensations). Le schéma 1-12 (à la page 65) illustre ce qui se produit dans cet exemple.

L'analogie avec les miroirs qui se renvoient des images à l'infini peut paraître bancale car les impressions ressenties chez les deux individus ne sont pas de la même espèce. Le riche propriétaire ressent des impressions de sensation (en l'occurrence du plaisir) et l'observateur ressent des impressions de réflexion (en l'occurrence des passions d'estime). Par ailleurs, Hume indique également qu'il ressent du plaisir, sans préciser pour autant s'il s'agit d'une impression de plaisir indépendante de l'estime ou s'il s'agit simplement d'un rappel du caractère plaisant de l'estime. On voit mal comment il pourrait y avoir un rebond des impressions entre les deux individus, puisque ce qui *rebondit* varie continuellement suivant les individus.

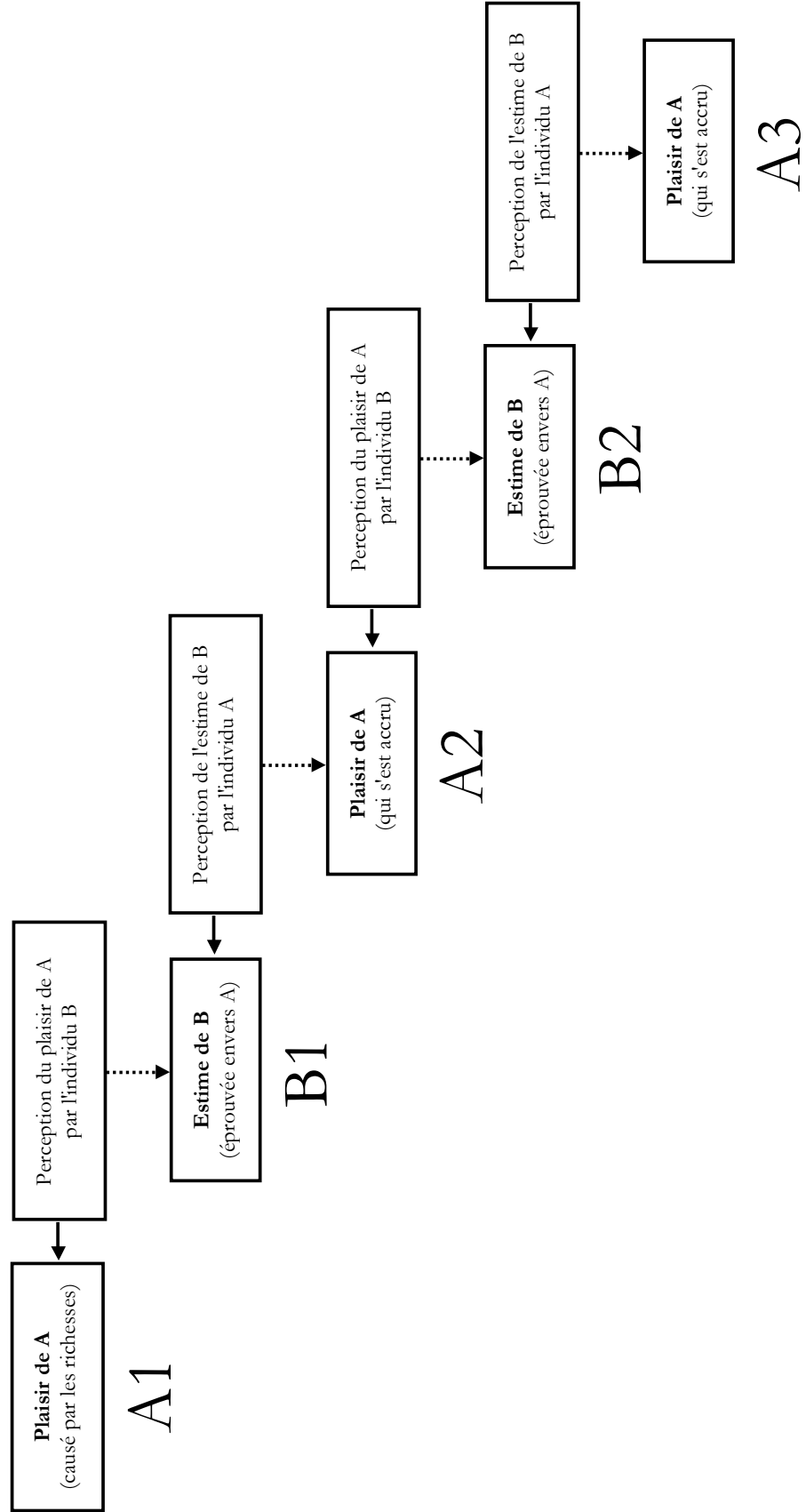
Par ailleurs, on peut se demander comment fonctionne la sympathie dans cet exemple. Hume indique que le riche propriétaire perçoit l'estime et le plaisir de l'observateur et sympathise avec ceux-ci, ce qui a pour conséquence d'accroître son propre plaisir : "Thus

¹ THN, 2.2.5.21, p. 236.

the pleasure which a rich man receives from his possessions, being thrown upon the beholder, causes a pleasure and esteem; which sentiments again, being perceiv'd and sympathiz'd with, encrease the pleasure of the possessor"¹. Si on s'en tient à la façon dont Hume a exposé le mécanisme de la sympathie dans la section 2.1.11, on peut considérer que l'idée du plaisir de l'observateur, une fois conçue dans l'esprit du propriétaire, est convertie par sympathie en une impression de plaisir véritable. Cette impression de plaisir venant s'ajouter à la sensation de plaisir déjà ressentie vient accroître celle-ci. Jusqu'ici cela ne pose pas de problème et la façon dont opère la sympathie et l'exemple de Hume sont en adéquation. Par contre, cela se complique dès lors que l'on considère la passion d'estime. En effet, comment s'effectue la conversion de l'idée de la passion d'estime en impression ? Est-ce que le propriétaire ressent, par sympathie, de l'estime ? Ce serait douteux et ce n'est d'ailleurs pas ce qu'indique Hume dans son exemple. Est-ce que le propriétaire ressent simplement du plaisir ? C'est ce que Hume indique dans son exemple, mais, le cas échéant, comment s'effectue la conversion de l'idée de l'estime en simple sensation de plaisir ? Cela Hume ne le précise pas.

¹ *THN*, 2.2.5.21, p. 236.

Schéma 1-12 : Les impressions dans l'exemple de l'« effet miroir »



2.1.2.2. Les émotions et la sympathie

Je pense qu'on ne comprend pas comment fonctionne la sympathie dans l'exemple du riche propriétaire et de l'observateur parce que l'on débute avec de mauvaises prémisses en ce qui concerne la sympathie. La faute n'en incombe pas au lecteur. Hume manque de clarté lorsqu'il traite de la sympathie dans les passages où il expose son fonctionnement et dans la section 2.1.11, où il introduit son concept, il mentionne à peine un élément qui, je le crois, est important : le rôle des émotions. Tout ce qu'il indique alors au sujet de celles-ci, c'est que lorsqu'il y a conversion d'une idée en impression, l'idée qui est convertie en passion « produit une émotion qui est égale à celle de n'importe quelle impression originelle » :

When any affection is infus'd by sympathy, it is at first known only by its effects, and by those external signs in the countenance and conversation, which convey an idea of it. This idea is presently converted into an impression, and acquires such a degree of force and vivacity, as to become the very passion itself, and produce an equal emotion, as any original affection.¹

Le passage sur l'« effet miroir » vient heureusement corriger ce que l'on connaît sur la sympathie depuis la section 2.1.11, car Hume y indique très clairement en 2.2.5.21 que ce sont les émotions qui sont réfléchies lors de l'« effet miroir » et qu'elles sont comme « les rayons des passions, des sentiments et des opinions » :

In general we may remark, that the minds of men are mirrors to one another, not only because they reflect each other's emotions, but also because those rays of passions, sentiments, and opinions, may be often reverberated, and may decay away by insensible degrees.²

Cependant, en 2.2.5 comme en 2.1.11, Hume ne mentionne rien au sujet de la nature des émotions et il n'explique pas leur rôle en regard des passions, des idées et de la sympathie. On trouve beaucoup d'informations sur les émotions dans le reste du *Traité de la nature humaine*, car ce terme y est utilisé de manière régulière ; Hume ne leur consacre toutefois aucune section en particulier et si on veut comprendre en quoi elles consistent on doit glaner ce que l'on peut connaître à leur sujet à travers des passages dispersés dans tout le *Traité*. Il est question des émotions dans tous les livres de l'ouvrage, même s'il en est principalement question dans le livre deux, consacré aux passions. Curieusement, Hume

¹ THN, 2.1.11.3, p. 206

² THN, 2.2.5.21, p. 236. Je souligne.

utilise beaucoup ce terme dans certaines sections du *Traité*¹ mais il l'utilise très peu lorsqu'il traite de la sympathie. Le rôle que les émotions jouent dans la théorie des passions de Hume est pourtant important et je suis convaincue qu'elles doivent être considérées si l'on veut comprendre ce que Hume indique au sujet de la sympathie. Il est à noter par ailleurs que Hume mentionne également les émotions dans *An Abstract of a Treatise on Human Nature* de même que dans les ouvrages tardifs qui sont des reprises des propos du *Traité* : *An Enquiry concerning Human Understanding*, *An Enquiry concerning the Principles of Morals* et *A dissertation on the Passions*. Je pense que l'usage récurrent du terme "emotion" à travers toute l'œuvre de David Hume et dans ces ouvrages en particulier est un indice de l'importance qu'on doit lui accorder.

Pour ces raisons, deux chapitres sont consacrés à l'usage du terme "emotion" dans l'œuvre de Hume². Dans ces chapitres, il est également question du recours sporadique du philosophe aux esprits animaux et à leurs mouvements, car ces éléments vont de pair. Comme Hume dans la section 2.2.5 et la section 2.1.11 a indiqué fort peu de chose au sujet des émotions, comme la première partie et la seconde partie du présent chapitre sont consacrées à ces sections et étant donné que je consacre des chapitres à la question des émotions et des esprits animaux, je ne m'attarderai pas davantage sur ce sujet ici. Par contre, je tiens à souligner, dès à présent, l'importance du rôle joué par les émotions en ce qui a trait à la sympathie.

2.1.2.3. L'« effet miroir » : une communication illusoire

L'exemple de l'« effet miroir » laisse supposer qu'il y a quelque chose comme un échange d'impression entre les deux individus. On pourrait croire que les impressions – ou plutôt des émotions relatives à certaines impressions – sont communiquées de l'un à l'autre et que le riche propriétaire reçoit l'émotion de celui qui l'observe. L'exemple de l'« effet miroir » pourrait permettre de comprendre comment une impression peut être communiquée d'un individu à un autre, en vertu du mécanisme de la sympathie. Ce n'est pas le mécanisme lui-même qui est à l'origine de la communication, mais le fait que tous les individus sont susceptibles de ressentir des impressions par sympathie. Pour illustrer le phénomène de la

¹ Je songe ici plus particulièrement aux sections *THN*, 2.2.8, pp. 240-245 et *THN*, 2.3.8, pp. 277-280.

² Voir le « Chapitre XI » et le « Chapitre XII ».

transmission d'une affection dans une population, reprenons le modèle de l'« effet-miroir » et appliquons-le à plusieurs individus ; cette fois il n'y aura pas seulement deux individus (A et B), mais bien quatre (A, B, C et D).

Supposons qu'un individu (A) a été spolié par un autre et que, plein de rage et de colère face à l'injustice qu'il a subie, il va se plaindre à l'un de ses amis (B). Celui-ci n'est pas concerné par l'injustice, sinon par ses liens d'amitié avec A ; percevant la colère de A, il peut être amené à son tour, par sympathie, à ressentir de la colère envers le spoliateur de A, bien qu'il ne soit pas lui-même victime. Par suite, B rencontre un ami (C) qui connaît également A, et lui fait part de ce qui est arrivé à A ; C conçoit l'idée de l'injustice commise envers A et, par sympathie, en vient à son tour à ressentir de la colère envers celui qui a lésé son ami. Au bout de quelques temps, l'individu C communiquant avec D et l'individu D communiquant à son tour avec E, la nouvelle de l'injustice commise envers A se répand à travers tout un cercle d'amis et, par sympathie, tous se mettent à ressentir de la colère envers l'individu dont A a été la victime. Leur colère sera plus ou moins grande, suivant divers facteurs comme les relations qu'ils entretiennent avec A¹ et leur propension à sympathiser². Le schéma 1-13, à la fin de cette section, illustre ce phénomène.

Cela étant dit, l'effet de communication n'est qu'illusoire. Dans la première partie de ce chapitre, on a vu dans la section « 1.2. Expressions alternatives : cinq phénomènes différents » que la sympathie ne permettait pas une réelle transmission d'affections entre les individus, mais que le mécanisme agissait de manière à donner l'illusion qu'il y avait un échange réel, que les individus n'étaient pas fermés aux autres et qu'il favorisait ainsi une certaine cohésion sociale et une certaine homogénéité dans une population.

¹ Les relations sont susceptibles de faire varier la sympathie. Voir par exemple *THN*, 2.1.11.4-5, pp. 206-207, *THN*, 2.1.11.15-17, pp. 210 et *THN*, 2.2.4.6, p. 229.

² Hume ne l'indique pas explicitement dans les sections 2.1.11 à 2.2.5 du *Traité*, mais on peut supposer que les êtres humains possèdent une capacité à sympathiser qui varie d'un individu à un autre. La capacité à sympathiser est une caractéristique de la nature humaine au même titre que la capacité à concevoir des idées dans son entendement, à les conserver en mémoire, à ressentir des impressions, etc. Ce faisant, de la même façon qu'il y a des individus qui sont plus disposés à ressentir des passions violentes que les autres ou de la même façon qu'il y a des individus dotés d'une mémoire plus grande, on peut supposer qu'il y a des individus qui possèdent une disposition à sympathiser plus développée.

Dans l'exemple du riche propriétaire et de l'observateur, il n'y a pas de réelle interaction entre les deux individus. Ils semblent interagir parce que leurs impressions semblent se produire les une à partir des autres. L'impression A3 semble résulter de l'impression B2, qui semble procéder de l'impression A2, qui semble provenir de l'impression B1, qui semble avoir pour origine l'impression A1. Cependant, ce n'est pas le cas : par exemple, ce n'est pas l'estime (B1) de l'individu B qui est à l'origine du plaisir (A2) de l'individu A, mais bien l'idée que l'individu A s'est forgée de ce qu'il croyait être une impression d'estime ressentie par l'individu B. Dans d'autres circonstances, l'individu B aurait très bien pu ne pas éprouver d'estime envers A, alors que A aurait très bien pu imaginer que l'individu B ressentait de l'estime et sur la base de cette idée erronée en concevoir aussi du plaisir.

Dans l'exemple de l'« effet miroir » il y a seulement cinq impressions distinctes, qui sont ressenties par deux individus de manière successive. Dans le premier livre du *Traité de la nature humaine*, il est indiqué dans la section consacrée à l'identité personnelle que les individus sont des ensembles de perceptions et que les impressions et les idées se succèdent en eux dans un flux perpétuel et avec une très grande rapidité :

But setting aside some metaphysicians of this kind, I may venture to affirm of the rest of mankind, that they are nothing but a bundle or collection of different perceptions, which succeed each other with an inconceivable rapidity, and are in a perpetual flux and movement. Our eyes cannot turn in their sockets without varying our perceptions. Our thought is still more variable than our sight; and all our other senses and faculties contribute to this change; nor is there any single power of the soul, which remains unalterably the same, perhaps for one moment. The mind is a kind of theatre, where several perceptions successively make their appearance; pass, repass, glide away, and mingle in an infinite variety of postures and situations.¹

C'est ce qui se produit dans l'exemple du paragraphe 2.2.5.21 : on y montre deux individus mis en présence l'un de l'autre qui ressentent des impressions et conçoivent des idées. Il y a une succession d'impressions et d'idées dans l'esprit de l'individu A, et il y a presque au même instant une succession d'impressions et d'idées dans l'esprit de l'individu B. De façon très simplifiée, le flux des perceptions qui se succèdent dans l'esprit des individus A et B pourrait correspondre aux schémas 1-14 et 1-15 (qui font suite au schéma 1-13). Il en va de même pour l'exemple de la communication de la colère : chacun des cinq individus A, B, C, D et E est simplement une succession de perceptions.

¹ THN, 1.4.6.4, p. 165.

Schéma 1-13 : Communication d'une impression entre plusieurs individus

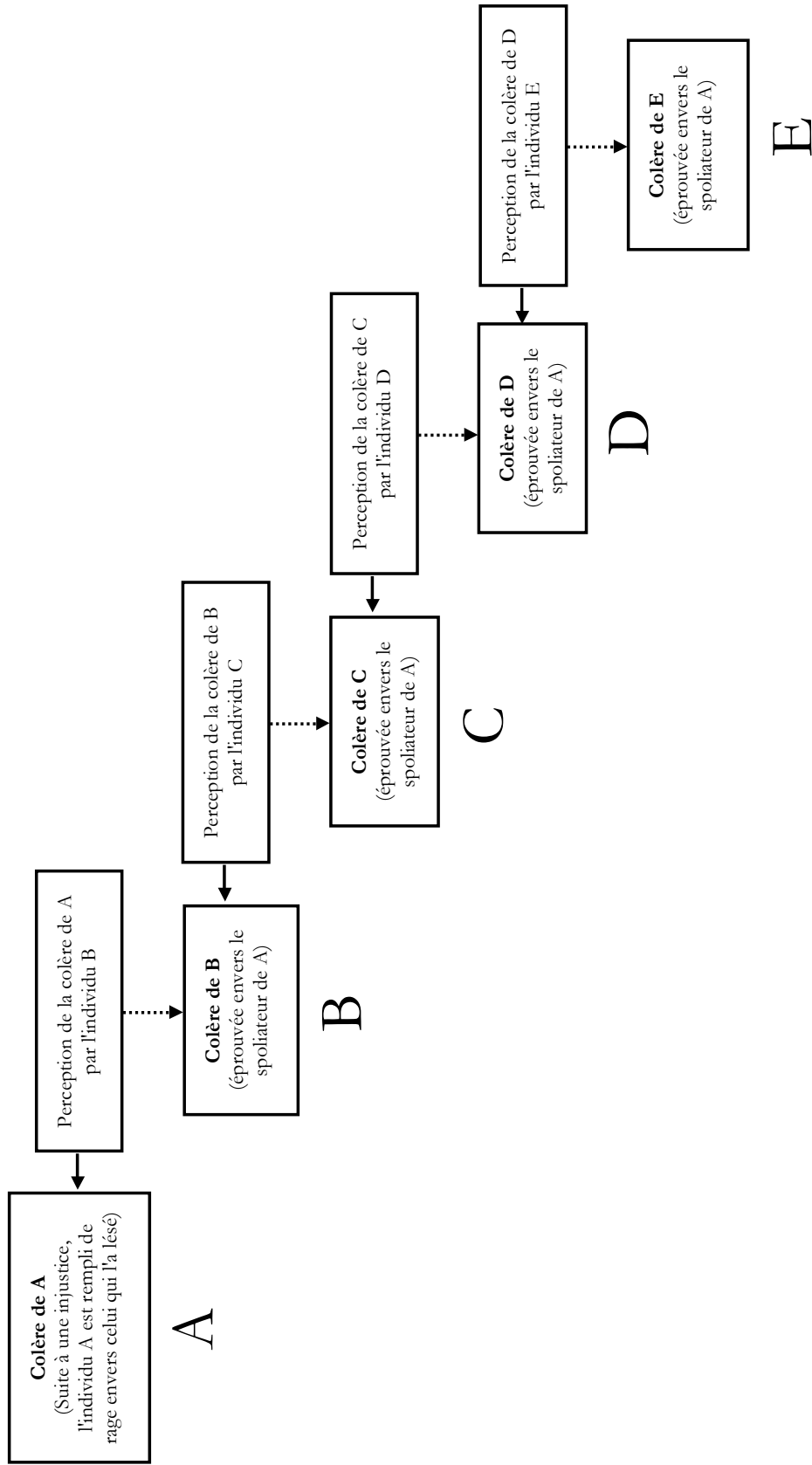


Schéma 1-14 : Exemple de l'« effet miroir » : flux des perceptions de l'individu A

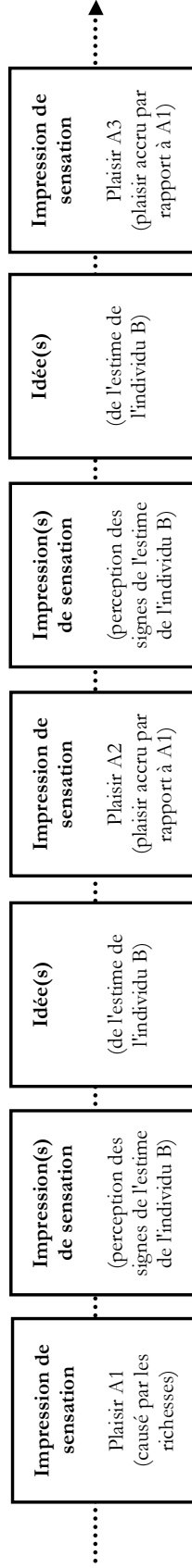
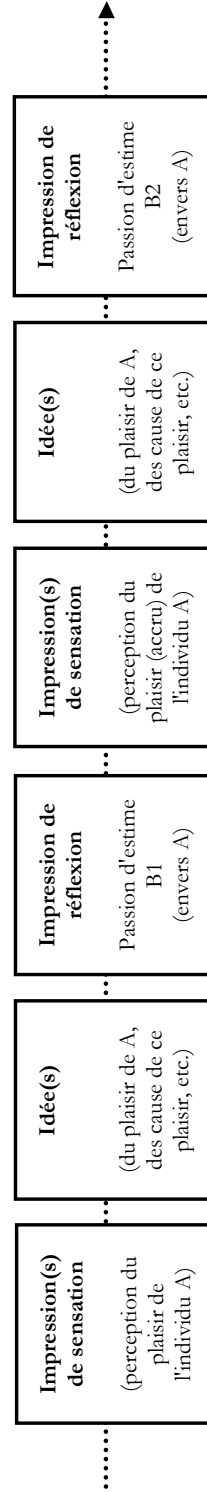


Schéma 1-15 : Exemple de l'« effet miroir » : flux des perceptions de l'individu B



2.1.3. Effets de la sympathie

David Hume dans la section 2.2.5 insiste davantage sur le rôle que la sympathie joue dans les rapports entre les individus. On trouve plusieurs passages où il indique que c'est grâce à elle que les individus en viennent à ressentir les mêmes impressions :

Here it happens, most fortunately, that the greatest difficulty is, not to discover a principle capable of producing such an effect, but to choose the chief and predominant among several that present themselves. [...] *Thirdly*, To **sympathy**, which **makes us partake of the satisfaction of every one**, that approaches us.¹

Upon the whole, there remains nothing, which can give us an esteem for power and riches, and a contempt for meanness and poverty, except **the principle of sympathy, by which we enter into the sentiments of the rich and poor, and partake of their pleasure and uneasiness.**²

...and as this is a beauty of interest, not of form, so to speak, it must delight us merely by communication, and by our sympathizing with the proprietor of the lodging. We enter into his interest by the force of imagination, **and feel the same satisfaction that the objects naturally occasion in him.**³

'Tis evident, that nothing renders a field more agreeable than its fertility, and that scarce any advantages of ornament or situation will be able to equal this beauty. 'Tis the same case with particular trees and plants, as with the field on which they grow. I know not but a plain, overgrown with furze and broom, may be, in itself, as beautiful as a hill cover'd with vines or olive-trees; tho' it will never appear so to one, who is acquainted with the value of each. But this is a beauty merely of imagination, and has no foundation in what appears to the senses. Fertility and value have a plain reference to use; and that to riches, joy, and plenty; in which, tho' we have no hope of partaking, yet we enter into them by the vivacity of the fancy, **and share them in some measure, with the proprietor.**⁴

Il est à noter que, dans ces passages, il n'est aucunement question de transmission ou de mode de communication d'un individu à un autre. Il n'est pas non plus question en détail du mode opératoire de la sympathie dans un individu. Il est simplement question du résultat, c'est-à-dire de ce qui se produit après l'action de la sympathie. Dans ces passages, Hume constate les effets de la sympathie chez l'individu où elle a agit et dans la société en général. La sympathie, indique-t-il, nous fait partager les impressions des autres et fait en

¹ THN, 2.2.5.2, p. 231. Je souligne. En italique dans le texte.

² THN, 2.2.5.14, p. 234. Je souligne.

³ THN, 2.2.5.16, p. 235. Je souligne.

⁴ THN, 2.2.5.18, p. 235. Je souligne.

sorte que nous ressentons les impressions qu'ils ressentent. De ce partage, on peut tirer quelques conséquences¹ quant aux effets de la sympathie :

1) tout d'abord, la sympathie contribue à créer de nouvelles relations de ressemblance entre les individus, relations qui viennent s'ajouter à celles qui existaient déjà ;

2) la sympathie peut contribuer à conserver (voire accroître²) la force de certaines impressions.

Les relations, leur force et leur nombre jouent un rôle dans la constitution des impressions, et elles facilitent l'action de la sympathie³. Les êtres humains se ressemblent beaucoup, à quelques variations près ils sont constitués de la même manière tant au niveau de l'esprit qu'au niveau du corps, et cette grande ressemblance entre eux facilite l'action de la sympathie. À cette première série de relations de ressemblance on peut en ajouter d'autres, comme l'appartenance à une même famille, à un même village, à une même nation, etc. Lorsqu'on ressent par sympathie une impression qui est semblable à celle d'un autre et lorsque ainsi on en vient à partager la même impression, une nouvelle relation de ressemblance se crée entre les deux individus et cette relation vient s'ajouter à celle(s) déjà existante(s). La sympathie vient ainsi contribuer à consolider l'ensemble des relations entre les individus et elle vient ce faisant contribuer à faciliter les processus sympathiques futurs.

La sympathie, par ailleurs, contribue à conserver la force de certaines impressions en ce qu'elle permet que ces impressions soient partagées avec d'autres individus. Hume en effet, dans un très beau passage de la section 2.2.5, insiste sur le fait que les plaisirs languissent et finissent par disparaître lorsqu'ils ne sont pas partagés avec d'autres :

This is still more conspicuous in man, as being the creature of the universe who has the most ardent desire of society, and is fitted for it by the most advantages. We can form no wish which has not a reference to society. A perfect solitude is, perhaps, the greatest punishment we can suffer. Every pleasure languishes when enjoy'd apart from

¹ Je présente ici seulement deux conséquences, mais il est possible que le partage des impressions entraîne d'autres effets.

² Sur l'accroissement de la force de certaines impressions par sympathie, voir l'exemple du riche propriétaire et de l'observateur, mentionné plus haut dans la section « 2.1.2. L'"effet miroir" et ce qu'il nous apprend sur la sympathie ».

³ Voir, entre autres, *THN*, 2.1.4, pp. 185-187 ; *THN*, 2.1.11.4-6, p. 206-207 ; *THN*, 2.1.11.15-17, p. 210.

company, and every pain becomes more cruel and intolerable. Whatever other passions we may be actuated by; pride, ambition, avarice, curiosity, revenge, or lust; the soul or animating principle of them all is sympathy; nor wou'd they have any force, were we to abstract entirely from the thoughts and sentiments of others. Let all the powers and elements of nature conspire to serve and obey one man: Let the sun rise and set at his command: The sea and rivers roll as he pleases, and the earth furnish spontaneously whatever may be useful or agreeable to him: He will still be miserable, till you give him some one person at least, with whom he may share his happiness, and whose esteem and friendship he may enjoy.¹

On ne sait pas, cependant, comment le partage d'une impression avec les autres aide à la conservation de cette impression. On peut faire l'hypothèse que l'impression finit par disparaître si elle n'est pas partagée parce que les impressions ne durent pas (à peine plus que les idées) et qu'elles sont comme toutes les autres perceptions dans un flux perpétuel et sans cesse remplacées par d'autres². Il est possible que le partage des impressions fasse durer les impressions suivant un processus similaire à celui exposé dans l'exemple de l'« effet-miroir »³ : la sympathie fait en sorte que le plaisir est renouvelé suite à la constatation de l'impression qu'il produit chez les autres. Il ne s'agit bien sûr ici que d'une hypothèse, car Hume n'explique pas comment le partage des impressions empêche leur atténuation dans le passage 2.2.5.15.

2.1.4. Force de la sympathie

Hume avait laissé entendre que la sympathie était un phénomène puissant dans la section 2.1.11, lorsqu'il avait indiqué qu'elle pouvait faire en sorte qu'un individu ressente des impressions qui n'étaient pas les siennes, voire qui étaient en opposition avec les siennes⁴. Dans la section 2.2.5, il annonce que la sympathie est répandue à travers toute la création animale et qu'elle y agit avec force :

The best method of reconciling us to this opinion is to take a general survey of the universe, and observe the **force of sympathy thro' the whole animal creation**, and the easy communication of sentiments from one thinking being to another. In all creatures, that prey not upon others, and are not agitated with violent passions, there appears a remarkable desire of company, which associates them together, without any advantages they can ever propose to reap from their union.⁵

¹ THN, 2.2.5.15, pp. 234-235.

² Voir THN, 1.4.6.4, p. 165.

³ Voir dans ce chapitre, la section « 2.1.2. L'"effet miroir" et ce qu'il nous apprend sur la sympathie ».

⁴ Voir THN, 2.1.11.2, p. 206.

⁵ THN, 2.2.5.15, p. 234. Je souligne.

Cette affirmation vient compléter ce que Hume indique dans la section 2.1.12, qui porte sur l'orgueil et l'humilité chez les animaux. Dans cette section, il n'avait pas fait mention de la sympathie et on ne pouvait que supposer son action chez les bêtes¹. À partir du passage 2.2.5.15, on sait qu'il en va de même chez les animaux et les êtres humains et que chez les uns comme chez les autres, la sympathie est un principe puissant. Hume mentionne également la force de la sympathie dans l'un des passages consacrés aux jugements sur la beauté :

This conclusion from a general view of human nature, we may confirm by particular instances, wherein **the force of sympathy** is very remarkable. Most kinds of beauty are deriv'd from this origin...²

Hume n'explique pas, par contre, dans l'un et l'autre de ces passages, ce qu'est réellement la force de la sympathie. On y apprend seulement qu'elle est répandue très largement parmi les créatures sentantes (chez tous les êtres humains et tous les animaux) et que son action ne se limite pas aux passions, puisqu'elle s'étend aussi aux sentiments esthétiques et moraux.

2.2. Expressions alternatives : trois phénomènes

Le vocabulaire de Hume est moins varié dans la section 2.2.5 qu'il ne l'était dans la section 2.1.11 en ce qui concerne le processus sympathique. Certaines expressions de la section 2.1.11 sont absentes et d'autres sont davantage utilisées. Comme je l'avais fait précédemment, j'ai regroupé les expressions en catégories de phénomènes :

- 1) la communication d'une affection entre des individus ;
- 2) la réception des affections d'un autre ;
- 3) l'entrée dans les affections d'un autre.

2.2.1. La communication d'une affection

On trouve deux passages où Hume traite de la communication des affections entre les individus :

¹ Voir *THN*, 2.1.12, pp. 211-213.

² *THN*, 2.2.5.16, p. 235. Je souligne.

The best method of reconciling us to this opinion is to take a general survey of the universe, and observe the force of sympathy thro' the whole animal creation, and **the easy communication of sentiments from one thinking being to another.**¹

...and as this is a beauty of interest, not of form, so to speak, it must delight us merely by **communication**, and by our sympathizing with the proprietor of the lodging. We enter into his interest by the force of imagination, and feel the same satisfaction that the objects naturally occasion in him.²

Dans la section 2.2.5, Hume utilise le terme « communication » d'une manière similaire à celle de la section 2.1.11 du *Traité*. Il n'y a pas de différence notable entre les utilisations. Ce faisant, ce qui a été indiqué au sujet de la communication auparavant dans ce chapitre³, vaut également ici.

2.2.2. La réception d'une affection

Hume n'utilise l'expression « réception des affections » qu'une seule fois dans la section 2.2.5 :

Now I assert, that where we esteem a person upon account of his riches, we must enter into this sentiment of the proprietor, and that without such a sympathy the idea of the agreeable objects, which they give him the power to produce, wou'd have but a feeble influence upon us. An avaricious man is respected for his money, tho' he scarce is possess of a *power*; that is, there scarce is a *probability* or even *possibility* of his employing it in the acquisition of the pleasures and conveniences of life. To himself alone this power seems perfect and entire; and therefore we must **receive his sentiments by sympathy**, before we can have a strong intense idea of these enjoyments, or esteem him upon account of them.⁴

Son utilisation est tout à fait comparable et tout aussi imprécise que celles que l'on rencontre dans les passages cités auparavant dans ce chapitre⁵. Je pense que les quatre catégories de sens qui furent alors indiquées sont également applicables ici et que les propos tenus en 2.2.5.7 n'apportent rien de plus à la compréhension du phénomène.

2.2.3. L'entrée dans les affections

Hume utilise beaucoup l'expression « entrer dans les affections de... » dans la section 2.2.5.

On retrouve cette expression dans les passages qui suivent :

¹ *THN*, 2.2.5.15, p. 234. Je souligne.

² *THN*, 2.2.5.16, p. 235. Je souligne.

³ Voir, dans ce chapitre, la section « 1.2.1. La communication d'une affection ».

⁴ *THN*, 2.2.5.7, p. 233. Je souligne. En italique dans le texte.

⁵ Voir, dans ce chapitre, la section « 1.2.2. La réception d'une affection ».

Now I assert, that where we esteem a person upon account of his riches, **we must enter into this sentiment of the proprietor**, and that without such a **sympathy** the idea of the agreeable objects, which they give him the power to produce, wou'd have but a feeble influence upon us. An avaricious man is respected for his money, tho' he scarce is possess'd of a *power*; that is, there scarce is a *probability* or even *possibility* of his employing it in the acquisition of the pleasures and conveniences of life. To himself alone this power seems perfect and entire; and therefore we must receive his sentiments by sympathy, before we can have a strong intense idea of these enjoyments, or esteem him upon account of them.¹

Upon the whole, there remains nothing, which can give us an esteem for power and riches, and a contempt for meanness and poverty, except the **principle of sympathy, by which we enter into the sentiments** of the rich and poor, and partake of their pleasure and uneasiness.²

...and as this is a beauty of interest, not of form, so to speak, it must delight us merely by communication, and by our sympathizing with the proprietor of the lodging. We **enter into his interest by the force of imagination**, and feel the same satisfaction that the objects naturally occasion in him.³

'Tis evident, that nothing renders a field more agreeable than its fertility, and that scarce any advantages of ornament or situation will be able to equal this beauty. 'Tis the same case with particular trees and plants, as with the field on which they grow. I know not but a plain, overgrown with furze and broom, may be, in itself, as beautiful as a hill cover'd with vines or olive-trees; tho' it will never appear so to one, who is acquainted with the value of each. But this is a beauty merely of imagination, and has no foundation in what appears to the senses. Fertility and value have a plain reference to use; and that to riches, joy, and plenty; in which, tho' we have no hope of partaking, yet **we enter into them by the vivacity of the fancy**, and share them in some measure, with the proprietor.⁴

L'expression « entrée dans les affections de... » est utilisée sensiblement de la même manière dans la section 2.2.5 du *Traité* que dans la section 2.1.11. Elle doit être entendue dans un sens non-littéral et vient illustrer le fait que la sympathie permet que l'on puisse interagir avec les autres, comme si on avait réellement accès à leurs affections et à leurs opinions.

2.3. Autres éléments sur la sympathie : la « sympathie avec... »

On a indiqué dans la partie précédente de ce chapitre⁵ que Hume utilisait quelques fois l'expression « sympathie avec... ». On a alors également indiqué que ce genre d'expression était problématique et pour quelles raisons il l'était. On rencontre dans la section 2.2.5 trois

¹ THN, 2.2.5.7, p. 233. Je souligne. En italique dans le texte.

² THN, 2.2.5.14, p. 234. Je souligne.

³ THN, 2.2.5.16, p. 235. Je souligne.

⁴ THN, 2.2.5.18, p. 235. Je souligne.

⁵ Voir, dans ce chapitre, la section « 1.3.2. La "sympathie avec..." ».

autres passages où Hume emploie cette expression. Dans le premier cas, il indique qu'il s'agit d'une sympathie avec les sensations d'un individu, dans le second, d'une sympathie avec un individu, et dans le troisième d'une sympathie avec les sentiments d'un autre, puis avec le plaisir d'un autre :

And of this we shall be further satisfy'd, if we consider, that riches represent the goods of life, only by means of the will; which employs them; and therefore imply in their very nature an idea of the person, and cannot be consider'd without **a kind of sympathy with his sensations and enjoyments.**¹

Thus we have found, that the *first* principle, viz. *the agreeable idea of those objects, which riches afford the enjoyment of*; resolves itself in a great measure into the *third*, and becomes a **sympathy with the person** we esteem or love. Let us now examine the *second* principle, viz. *the agreeable expectation of advantage*, and see what force we may justly attribute to it.²

Thus the pleasure which a rich man receives from his possessions, being thrown upon the beholder, causes a pleasure and esteem; **which sentiments again, being perceiv'd and sympathiz'd with**, encrease the pleasure of the possessor; and being once more reflected, become a new foundation for pleasure and esteem in the beholder. There is certainly an original satisfaction in riches deriv'd from that power, which they bestow, of enjoying all the pleasures of life; and as this is their very nature and essence, it must be the first source of all the passions, which arise from them. One of the most considerable of these passions is that of love or esteem in others, which therefore proceeds from a **sympathy with the pleasure** of the possessor.³

Je pense que les deux premiers passages ne permettent pas de comprendre mieux ce que Hume veut entendre par la « sympathie avec... ». En fait, je crois qu'on peut même considérer que le premier passage vient obscurcir le sens de cette expression, puisque Hume y indique qu'il y a « une espèce » ou « une sorte » de sympathie avec les sensations d'un autre.

Dans le troisième passage, par contre, l'expression « sympathie avec... » est utilisée alors que Hume décrit le phénomène de l'« effet miroir » et alors qu'il explique comment, par sympathie, des impressions apparaissent chez un individu lorsqu'il est mis en présence d'un autre individu et des impressions que celui-ci ressent. Les deux usages du terme « sympathie » dans ce passage sont sans équivoque : la sympathie doit être entendue dans le sens du concept humien. Ce faisant, l'hypothèse énoncée dans la section « 1.3.2. La

¹ THN, 2.2.5.6, p. 232. Je souligne.

² THN, 2.2.5.8, p. 233. Je souligne. En italique dans le texte.

³ THN, 2.2.5.21, p. 236. Je souligne.

"sympathie avec..." »¹ quant à la possibilité que le terme « sympathie » soit utilisé dans un sens autre que celui du concept humien est invalidée. En ce qui concerne la détermination du moment où débute et où finit le processus sympathique et le problème de savoir si oui ou non le processus sympathique s'étend au-delà de l'individu et comprend une interaction avec un autre individu, le passage ne fournit toutefois pas suffisamment d'informations.

¹ Voir, dans la première partie de ce chapitre, la section « 1.3.2. La "sympathie avec..." ».

Troisième partie : La section 2.2.9

Du point de vue du nombre de références à la sympathie, la section 2.2.9, “Of the mixture of benevolence and anger with compassion and malice”,¹ est la deuxième section en importance² dans le *Traité de la nature humaine*. C’est également la dernière section où Hume traite de la sympathie de façon détaillée dans le deuxième livre du *Traité*. Curieusement, si cette section se trouve plutôt vers la fin du livre deux³ du *Traité*, on y rencontre plusieurs éléments nouveaux concernant la sympathie. Hume se sert d’un certain nombre de qualificatifs et il traite de sa variation en terme d’étendue et de puissance. En outre, il est plus explicite au sujet de la sympathie que dans les sections précédentes et l’un des exemples qu’il utilise, celui du « dormeur dans le champ » résout certains problèmes présentés précédemment.

Cette troisième partie du chapitre est divisée de la même manière que les parties précédentes. Elle comporte trois sections qui sont consacrées respectivement à la façon dont Hume conçoit la sympathie, aux autres termes qu’il utilise pour exprimer cette dernière et au caractère problématique de la sympathie.

3.1. Définition de la sympathie et éléments sur son *modus operandi*

3.1.1. L’exemple du « dormeur dans le champ »

Dans la section 2.2.9 on trouve l’un des exemples les plus fameux du *Traité de la nature humaine*, celui du « dormeur dans le champ » :

’Tis certain, that sympathy is not always limited to the present moment, but that we often feel by communication the pains and pleasures of others, which are not in being, and which we only anticipate by the force of imagination. For supposing I saw a

¹ Voir *THN*, 2.2.9, pp. 245-250.

² Le graphique 1-1 montre plutôt que la section 2.2.9 est la première section du *Traité*... En fait, cela dépend. Si on compte le nombre d’occurrences du terme « sympathie » et des autres expressions utilisées par Hume pour exprimer le phénomène, c’est la section 2.1.11 qui arrive première. Par contre, si on compte le nombre de propositions qui comporte ces termes (certaines propositions en comportent plusieurs), c’est la section 2.2.9 qui arrive première. Au final, il importe peu de savoir laquelle des deux sections l’emporte ; toutes deux sont extrêmement importantes lorsqu’il s’agit de comprendre comment fonctionne la sympathie-humienne. La section 2.1.11 expose le concept du philosophe écossais et la section 2.2.9 vient la compléter en fournissant un supplément d’informations au lecteur.

³ Elle termine, ou presque, le second tiers de ce livre.

person perfectly unknown to me, who, while asleep in the fields, was in danger of being trod under foot by horses, I shou'd immediately run to his assistance; and in this I shou'd be actuated by the same principle of sympathy, which makes me concern'd for the present sorrows of a stranger. The bare mention of this is sufficient. Sympathy being nothing but a lively idea converted into an impression, 'tis evident, that, in considering the future possible or probable condition of any person, we may enter into it with so vivid a conception as to make it our own concern; and by that means be sensible of pains and pleasures, which neither belong to ourselves, nor at the present instant have any real existence.¹

C'est l'un des passages qui nous en apprend le plus au sujet de la sympathie, car Hume, incidemment, y précise plusieurs points qui jusque-là n'étaient pas clairs. Par ailleurs, il réitère sa définition de la sympathie d'une manière non équivoque : « la sympathie », indique-t-il, « n'est rien, sinon la conversion d'une idée vivace en une impression ».

En 2.2.9.13, Hume précise qu'il peut arriver qu'un individu qui en observe un autre se forme l'idée d'une impression (qu'il impute à l'autre) sans que celle-ci soit effectivement ressentie. Dans l'exemple qu'il utilise alors, un individu repose paisiblement dans un champ ; des chevaux se déplacent à une distance qui n'est pas précisée et ils pourraient se diriger vers le dormeur ; celui-ci pourrait être piétiné ou non. Tout dépend du chemin que les chevaux prendront, chemin qui n'est pas encore bien clair au moment de l'exemple. La douleur provoquée par le piétinement des chevaux est une chose possible, voire probable, si les chevaux se déplacent vers l'endroit où repose le dormeur et si ce dernier ne se réveille pas à temps pour s'écarter. L'observateur de la scène anticipe ce qui pourrait arriver au dormeur ou ce qui arrivera suivant les circonstances. C'est ainsi qu'une impression n'a pas besoin d'être ressentie dans le présent pour que l'on puisse s'en former une idée ; il suffit, indique Hume, qu'il soit possible ou probable qu'elle puisse être ressentie dans un moment futur. Ceci nous apprend deux choses au sujet de la sympathie.

Tout d'abord, cela nous apprend à quel moment débute le processus sympathique. Dans l'exemple de Hume, le dormeur qui repose paisiblement ne ressent aucune impression au moment où l'observateur le considère. L'observateur pourtant se forme une idée de la souffrance qu'il pourrait ressentir. Cette idée, il ne la conçoit pas en observant directement la souffrance de l'autre dans le moment présent ; cette idée, il la conçoit conséquemment à d'autres idées qui se sont succédées dans son esprit et qui ont entraîné, par association,

¹ THN, 2.2.9.13, p. 248.

l'idée de la souffrance. Par exemple, percevant le dormeur et percevant les chevaux arrivant dans le champ, il a pu songer à la puissance des chevaux, à leur poids, à la capacité d'écrasement de leurs sabots, à un accident similaire dont il a déjà été le témoin, à la fragilité humaine, etc. ; toutes ces idées ont amené par association l'idée de la sensation de douleur résultant du piétinement ; c'est cette idée et cette idée seulement de la souffrance de l'autre, idée que l'observateur a conçu dans son esprit, qui déclenche tout le processus sympathique.

L'exemple, par ailleurs, montre où le processus sympathique se termine : il doit se terminer avec la production de l'impression. Il ne peut se terminer par une connection de l'impression ressentie par sympathie avec l'impression de l'autre, connection résultant de la similitude des deux impressions (celle de l'observateur et celle du dormeur) puisque le dormeur, au moment de la production d'une impression par sympathie, ne ressent aucune impression.

Dans la section 1.3.1 de ce chapitre¹, on a indiqué que les informations fournies par David Hume dans la section 2.1.11 étaient insuffisantes pour déterminer avec exactitude quand commençait et quand se terminait le processus sympathique. On avait émis plusieurs hypothèses² sur ce sujet, sans arriver au final à établir quelque chose de concluant. Les précisions fournies dans l'exemple du dormeur apportent une solution à ce problème : le processus sympathique débute indéniablement avec la formation d'une idée³ et il se termine avec la production de l'impression⁴. L'idée peut être formée à partir d'une impression réelle que l'on perçoit chez un autre individu ou d'une impression imaginée qui apparaît par association d'idées et/ou d'impressions. Le processus sympathique devrait ainsi se dérouler comme dans le schéma 1-16 (à la page suivante)⁵.

Ensuite, l'exemple du « dormeur dans le champ » nous apprend qu'il n'est pas besoin d'avoir de contact avec d'autres individus et d'être mis en présence de ce qu'ils ressentent, pour être affecté par sympathie. Dans l'exemple de Hume, il n'y a aucune interaction entre celui qui dort et celui qui l'observe ; celui qui dort ne ressent même pas d'impression au

¹ Voir « 1.3.1 Nature problématique de la sympathie ».

² Voir les schémas 1-6 à 1-10.

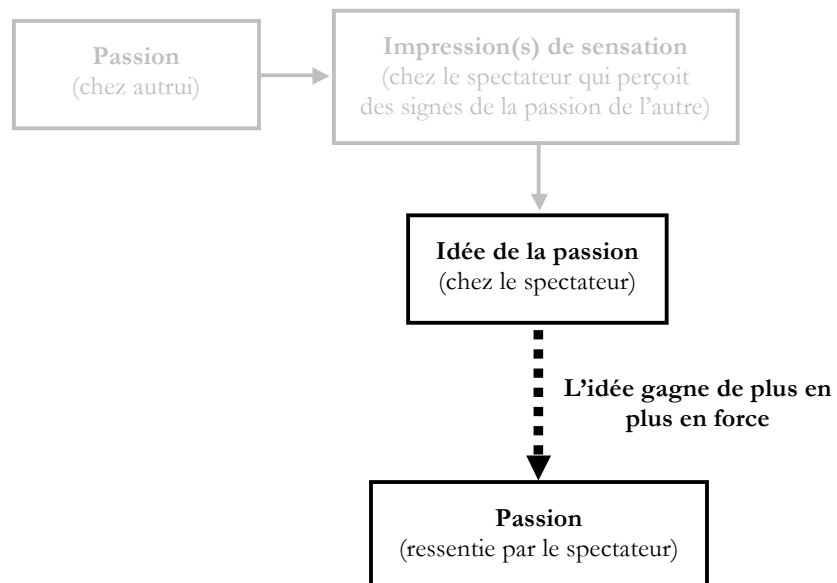
³ Ce qui élimine les modèles de la sympathie proposés dans les schémas 1-6, 1-7, 1-9 et 1-10.

⁴ Ce qui élimine les modèles présentés dans les schémas 1-7 et 1-10.

⁵ Qui correspond à l'hypothèse illustrée par le schéma 1-8.

moment où celui qui l'observe est affecté par sympathie. Ce faisant, tous les problèmes posés par l'utilisation d'expressions impliquant une interaction entre des individus, des expressions comme la « communication des affections », la « réception des affections », l'« entrée dans les affections » et l'« embrassement des affections des autres », deviennent caduques. Il n'y a pas de transmissions d'affection entre les individus d'aucune sorte que ce soit. Lorsque un individu ressent une impression par sympathie, cette impression apparaît à partir de lui-même et des idées qu'il se forme. Lorsque Hume use d'expressions comme la « communication des affections », la « réception des affections », l'« entrée dans les affections » et l'« embrassement des affections des autres », c'est toujours dans un sens non-littéral car le processus sympathique ne correspond pas à l'un ou l'autre de ces phénomènes. Hume use de ces expressions afin d'exprimer le rôle unificateur et homogénéisant de la sympathie : celle-ci ne supprime pas la séparation nette et franche entre les individus, mais elle donne l'impression à chaque être humain qu'il n'est pas totalement coupé du reste de ses semblables.

Schéma 1-16 : Le mécanisme de la sympathie (adoption de la troisième version)



3.1.2. Sympathie étendue et sympathie limitée

Dans les paragraphes 2.2.9.14 à 2.2.9.20, Hume traite de la distinction entre la sympathie limitée et la sympathie étendue. Il arrive également qu'il désigne celles-ci par les termes

« partielle » et « complète »¹. La distinction entre la sympathie étendue et la sympathie limitée n'est pas une distinction de nature et la mention des « différentes sortes de sympathie »² par Hume ne doit pas induire le lecteur en erreur : l'une et l'autre ne sont ni plus ni moins que des conversions d'idées en impressions et elles ne diffèrent qu'au niveau de leur extension en terme de nombre d'idées et d'impressions.

Lorsque la sympathie est dite « limitée », l'individu considère un évènement à partir d'un seul point de vue. Il peut se former une ou plusieurs idées par rapport à cet évènement, mais, si plusieurs idées sont formées, elles proviennent toutes de ce point de vue unique et elles sont à l'origine de la même impression. Lorsque il y a sympathie limitée, la conversion de l'idée (ou des idées) produit une seule impression.

Lorsque la sympathie est dite « étendue », l'individu considère un évènement à partir de plusieurs points de vue différents. Il ne s'intéresse pas seulement au moment présent, mais il prend également en considération le futur et quelques fois le passé. Lorsque, par exemple, il observe un autre individu, il ne considère pas seulement les impressions que celui-ci ressent au moment présent, à l'instant même où il l'observe ; il se projette hors de ce moment et prend en considération d'autres moments, d'autres situations, etc. La multiplicité des points de vue produit un grand nombre d'idées, qui diffèrent entre elles et sont même quelques fois en contradiction ; toutes ces idées sont converties en impressions et des impressions différentes et quelques fois en opposition³ sont alors produites. L'expression « sympathie étendue » désigne ainsi un ensemble de plusieurs phénomènes sympathiques. Ce qui résulte au final, c'est une seule impression constituée à partir de la conjonction de toutes les autres. Cette impression diffère de chacune des impressions qui la constitue et

¹ Il s'agit d'usages rares. En fait, Hume n'utilise qu'une fois les termes de "partial" et de "compleat" pour désigner les sympathies limitée et étendue, et dans les deux cas il le fait une seule fois dans toute son œuvre, respectivement dans les passages 2.2.7.5, p. 239 et 2.2.9.18, p. 250 du *Traité de la nature humaine*.

² Voir *THN*, 2.2.9.15, p. 249 : "Now, in order to know what passions are related to these **different kinds of sympathy**, we must consider, that benevolence is an original pleasure arising from the pleasure of the person belov'd, and a pain proceeding from his pain [...]". Je souligne.

³ En *THN*, 2.2.9.18, p. 250, Hume utilise l'expression « sympathie opposée ». Celle-ci ne désigne en fait que l'une des conversions d'une idée en impression faisant partie d'une sympathie dite « étendue ». Hume la qualifie d'« opposée » parce que l'impression qui est alors produite se trouve être en opposition avec les autres impressions produites par les autres sympathies de la sympathie étendue.

son caractère mixte mais tendanciellement plaisant ou déplaisant dépend de la tendance générale des autres impressions et idées, depuis le début du processus jusqu'à sa fin.

Pour que la sympathie soit étendue, il faut que les circonstances soient frappantes et qu'elles suscitent vivement l'activité de l'imagination. Une situation banale n'arrive pas à ébranler suffisamment l'esprit pour que la sympathie s'étende au-delà du moment présent et que l'esprit envisage davantage de points de vue. Une situation banale ne déclenche pas autre chose qu'une sympathie limitée :

But however we may look forward to the future in sympathizing with any person, the extending of our sympathy depends in a great measure upon our sense of his present condition. 'Tis a great effort of imagination, to form such lively ideas even of the present sentiments of others as to feel these very sentiments; but 'tis impossible we cou'd extend this sympathy to the future, without being aided by some circumstance in the present, which strikes upon us in a lively manner. When the present misery of another has any strong influence upon me, the vivacity of the conception is not confin'd merely to its immediate object, but diffuses its influence over all the related ideas, and gives me a lively notion of all the circumstances of that person, whether past, present, or future; possible, probable, or certain. By means of this lively notion I am interested in them; take part with them; and feel a sympathetic motion in my breast, conformable to whatever I imagine in his. If I diminish the vivacity of the first conception, I diminish that of the related ideas; as pipes can convey no more water than what arises at the fountain. By this diminution I destroy the future prospect, which is necessary to interest me perfectly in the fortune of another. I may feel the present impression, but carry my sympathy no farther, and never transfuse the force of the first conception into my ideas of the related objects. If it be another's misery which is presented in this feeble manner, I receive it by communication, and am affected with all the passions related to it: But as I am not so much interested as to concern myself in his good fortune, as well as his bad, I never feel the extensive sympathy, nor the passions related to *it*.¹

Outre l'analogie avec les tuyaux et le débit d'eau d'une fontaine, Hume illustre la différence entre les situations qui provoquent des sympathies limitées et celles qui provoquent des sympathies étendues à l'aide de l'exemple du paysan, du domestique et du mendiant. On trouve cet exemple dans le paragraphe 2.2.9.16 et l'explication de ce qui se produit du point de vue sympathique, dans les paragraphes 2.2.9.15-16².

Les conditions d'existences d'un paysan ou d'un domestique sont difficiles, mais elles ne sont pas suffisamment misérables pour que l'on éprouve une réelle pitié à leur égard. En fait, elles sont tout au plus suffisantes pour que l'on se forme certaines idées déplaisantes,

¹ *THN*, 2.2.9.14, pp. 248-249. En italique dans le texte.

² Voir *THN*, 2.2.9.15-16, p. 249.

qui, par sympathie, deviennent des sensations déplaisantes qui conduisent l'observateur à ressentir du dédain et du mépris. La raison en est que les conditions d'existence d'un paysan et d'un domestique ne sont pas assez choquantes pour déclencher autre chose qu'une sympathie limitée chez l'observateur, qui n'envisage les choses que selon un point de vue. Par contre, les conditions d'existence d'un mendiant sont si terribles et si poignantes qu'elles entraînent une vive compassion chez celui qui les considère. La raison en est que l'esprit, bouleversé par le spectacle d'une telle pauvreté, considère la situation sous différents angles (effectuant des comparaisons, par exemple, entre la situation heureuse de l'observateur et la situation malheureuse du mendiant) et ressent par une sympathie cette fois étendue diverses sensations plaisantes et déplaisantes. Celles-ci résultent en une impression mixte, la pitié, qui est très différente de l'impression de mépris ressentie envers le paysan, car la multiplication des points de vue a entraîné l'immixtion de sensations plaisantes dans un lot de sensations déplaisantes.

Si Hume indique qu'une situation doit frapper vivement l'esprit pour provoquer une sympathie étendue, il indique également qu'une situation trop choquante produit l'effet inverse. Lorsque le spectacle d'une situation est particulièrement pénible, l'observateur est incapable d'envisager plusieurs points de vue, et l'extension de la sympathie est empêchée. C'est ce qui se produit lors des exécutions publiques. En 2.2.9.18, Hume indique qu'il arrive que l'on ressente une certaine pitié ou une certaine bienveillance envers les criminels, mais que cette impression cesse au moment de leur exécution sur l'échafaud. L'horreur du spectacle vient annuler l'extension de la sympathie ; il ne subsiste alors plus que des idées déplaisantes qui se convertissent en impressions très déplaisantes :

But tho' the force of the impression generally produces pity and benevolence, 'tis certain, that by being carry'd too far, it ceases to have that effect. This, perhaps, may be worth our notice. When the uneasiness is either small in itself, or remote from us, it engages not the imagination, nor is able to convey an equal concern for the future and contingent good, as for the present and real evil. Upon its acquiring greater force, we become so interested in the concerns of the person, as to be sensible both of his good and bad fortune; and from that compleat sympathy there arises pity and benevolence. But 'twill easily be imagin'd, that where the present evil strikes with more than ordinary force, it may entirely engage our attention, and prevent that double sympathy, above-mention'd. Thus we find, that tho' every one, but especially women, are apt to contract a kindness for criminals, who go to the scaffold, and readily imagine them to be uncommonly handsome and well-shap'd; yet one, who is present at the cruel execution

of the rack, feels no such tender emotions; but is in a manner overcome with horror, and has no leisure to temper this uneasy sensation by any opposite sympathy.¹

3.1.3. Sympathie forte et sympathie faible

Le vocabulaire utilisé par le philosophe écossais laisse entendre que la sympathie-humienne ne varie pas seulement en extension : dans la section 2.2.9, Hume mentionne à quelques reprises le fait qu'elle varie également en intensité. On trouve ainsi des passages où il indique que la sympathie est « faible » ou que l'on « sympathise faiblement avec... », des passages où il indique que la sympathie est « forte » ou que l'on « sympathise fortement avec... » et un passage où il traite de l'accroissement de la sympathie :

I have mention'd two different causes, from which a transition of passion may arise, *viz.* a double relation of ideas and impressions, and what is similar to it, a conformity in the tendency and direction of any two desires, which arise from different principles. Now I assert, that **when a sympathy with uneasiness is weak**, it produces hatred or contempt by the former cause; **when strong**, it produces love or tenderness by the latter. This is the solution of the foregoing difficulty, which seems so urgent; and this is a principle founded on such evident arguments, that we ought to have establish'd it, even tho' it were not necessary to the explication of any phenomenon.²

Benevolence, therefore, arises from a great degree of misery, or any degree **strongly sympathiz'd with**: Hatred or contempt from a small degree, or one **weakly sympathiz'd with**; which is the principle I intended to prove and explain.³

Nor have we only our reason to trust to for this principle, but also experience. A certain degree of poverty produces contempt; but a degree beyond causes compassion and good-will. We may under-value a peasant or servant; but when the misery of a beggar appears very great, or is painted in very lively colours, we sympathize with him in his afflictions, and feel in our heart evident touches of pity and benevolence. The same object causes contrary passions according to its different degrees. The passions, therefore, must depend upon principles, that operate in such certain degrees, according to my hypothesis. **The encrease of the sympathy** has evidently the same effect as the encrease of the misery.⁴

A barren and desolate country always seems ugly and disagreeable, and commonly inspires us with contempt for the inhabitants. This deformity, however, proceeds in a great measure from a sympathy with the inhabitants, as has been already observ'd; but it is only **a weak one**, and reaches no farther than the immediate sensation, which is disagreeable. The view of a city in ashes conveys benevolent sentiments; because we

¹ THN, 2.2.9.18, p. 250.

² THN, 2.2.9.12, p. 248. Je souligne.

³ THN, 2.2.9.15, p. 249. Je souligne.

⁴ THN, 2.2.9.16, p. 249. Je souligne.

there enter so deep into the interests of the miserable inhabitants, as to wish for their prosperity, as well as feel their adversity.¹

Les exemples de Hume montrent qu'une sympathie forte produit le même genre d'impressions qu'une sympathie étendue, soit de la bienveillance, alors qu'une sympathie faible produit le même genre d'impressions qu'une sympathie limitée, soit de la haine ou du mépris. Ce faisant, on pourrait supposer que les termes « forte » et « faible » sont simplement des épithètes supplémentaires qui désignent la sympathie étendue et la sympathie limitée. Supposer cela serait cependant une erreur : les propos de Hume dans les paragraphes 15 et 16 de la section 2.2.9 montrent clairement qu'il y a une différence entre l'extension de la sympathie et l'intensité de la sympathie.

Dans le paragraphe 15, Hume précise que certaines passions, comme la bienveillance, procèdent de la perception « d'un grand degré de misère [c'est-à-dire de circonstances particulièrement frappantes] ou de n'importe degré de misère avec lequel on sympathise fortement » ; il ajoute que d'autres passions, comme la haine ou le mépris, procèdent « d'un petit degré de misère [autrement dit de circonstances banales] ou de n'importe quel degré de misère avec lequel on sympathise faiblement ». De plus, dans le paragraphe 16, après avoir exposé l'exemple du paysan et du mendiant, Hume indique que « l'accroissement de la sympathie a évidemment le même effet que l'accroissement de la misère ».

Afin de montrer comment la force et la faiblesse de la sympathie jouent un rôle dans la production de certaines impressions, Hume se sert de l'exemple de la terre désolée et de la cité en cendre. Il commence par indiquer que l'on éprouve du mépris envers les habitants d'une terre désolée parce que la pauvreté du lieu n'entraîne chez celui qui observe ce lieu qu'une sympathie faible :

A barren and desolate country always seems ugly and disagreeable, and commonly inspires us with contempt for the inhabitants. This deformity, however, proceeds in a great measure from a sympathy with the inhabitants, as has been already observ'd; but it is only a weak one, and reaches no farther than the immediate sensation, which is disagreeable.²

¹ *THN*, 2.2.9.17, p. 249. Je souligne.

² *Id.* Je souligne.

Hume indique ensuite que le spectacle d'une cité réduite en cendre est si terrible que le spectateur entre très profondément dans les intérêts des habitants :

The view of a city in ashes conveys benevolent sentiments; **because we there enter so deep into the interests of the miserable inhabitants**, as to wish for their prosperity, as well as feel their adversity.¹

Hume n'utilise pas, alors, l'expression « sympathie forte ». Cependant, comme ce passage se trouve être la contrepartie du passage précédent, on peut supposer que le spectateur sympathise fortement avec les habitants du lieu.

Cela dit, en n'utilisant pas directement l'expression « sympathie forte » et en indiquant simplement que le spectateur « entre profondément dans les intérêts des habitants misérables », Hume laisse planer l'ambiguïté... On pourrait très bien considérer que la bienveillance envers les habitants de la cité en cendres relève d'une sympathie étendue plutôt que d'une sympathie forte. Le fait d'« entrer profondément dans les intérêts des habitants misérables » pourrait désigner le fait d'envisager de multiples points de vues et de ressentir de nombreuses impressions – comme frémir face à leur souffrances, espérer et former des vœux pour qu'ils prospèrent à nouveau, etc. – conduisant le spectateur à ressentir, au final, une impression mixte. L'exemple de la terre désolée et de la cité réduite en cendres pourrait très bien illustrer à la fois l'action d'une sympathie faible, d'une part, et celle d'une sympathie étendue, d'autre part. Il n'y a pas de raison pour que les deux types de variations ne puissent pas coexister, et ne puissent pas interagir lors de la production des impressions.

Dans la section précédente² on a vu que Hume donnait quelques informations sur les facteurs faisant varier la sympathie en extension. Il indiquait ainsi que des circonstances banales et ordinaires n'induisaient qu'une sympathie limitée, que des circonstances frappantes induisaient une sympathie étendue et que des circonstances particulièrement choquantes empêchaient la sympathie. Il en va différemment en ce qui concerne les variations de la sympathie en intensité. Hume, en effet, ne donne que très peu d'informations sur les facteurs qui font varier l'intensité de la sympathie. On ne sait pas si l'intensité de la sympathie fluctue chez un individu, celui-ci sympathisant tantôt de manière

¹ *THN*, 2.2.9.17, p. 249. Je souligne.

² Voir, dans ce chapitre, la section « 3.1.2. Sympathie étendue et sympathie limitée ».

plus forte et tantôt de manière plus faible, ni, le cas échéant, ce qui induit cette fluctuation. On ne sait pas si le fait de sympathiser fortement ou faiblement est une caractéristique propre à certains individus et si cela constitue un trait de caractère régulier. En fait, la seule information que l'on rencontre à ce sujet dans la section 2.2.9, se situe dans le paragraphe 18, lorsque Hume mentionne les effets de la sympathie lorsque l'on considère les criminels condamnés à l'échafaud¹. Il indique alors que les femmes ont plus particulièrement tendance à éprouver de la tendresse envers les criminels, par sympathie.

Enfin, Hume mentionne la force de la sympathie dans un autre passage. Il ne spécifie pas, par contre, ce qu'il entend par l'expression « force de la sympathie ». Il est possible que cette expression désigne l'intensité de la sympathie (forte ou faible), mais il est également possible qu'elle désigne simplement le rôle joué par la sympathie de manière générale chez les créatures vivantes² :

I shall just observe, before I leave the present subject, that this phenomenon of the double sympathy, and its tendency to cause love, may contribute to the production of the kindness, which we naturally bear our relations and acquaintance. Custom and relation make us enter deeply into the sentiments of others; and whatever fortune we suppose to attend them, is render'd present to us by the imagination, and operates as if originally our own. We rejoice in their pleasures, and grieve for their sorrows, merely **from the force of sympathy**. Nothing that concerns them is indifferent to us; and as this correspondence of sentiments is the natural attendant of love, it readily produces that affection.³

3.2. Expressions alternatives : trois phénomènes

Hume utilise très peu d'expressions alternatives dans la section 2.2.9 pour exprimer ce qui se produit lorsque des impressions sont ressenties par sympathie. On rencontre trois catégories d'expressions dans cette section, qui désignent :

1) la communication des affections ;

¹ Voir *THN*, 2.2.9.18, p. 250.

² Auquel cas les propos tenus dans ce passage se rapprocheraient de ceux tenus en *THN*, 2.2.5.15, p. 234 : “The best method of reconciling us to this opinion is to take a general survey of the universe, and observe the force of sympathy thro’ the whole animal creation, and the easy communication of sentiments from one thinking being to another. In all creatures, that prey not upon others, and are not agitated with violent passions, there appears a remarkable desire of company, which associates them together, without any advantages they can ever propose to reap from their union.”

³ *THN*, 2.2.9.20, p. 250. Je souligne.

- 2) la réception des affections d'un autre ;
- 3) l'entrée dans les affections d'un autre.

Hume présente la sympathie comme une « communication d'affections » dans trois passages :

'Tis certain, that sympathy is not always limited to the present moment, but that **we often feel by communication the pains and pleasures of others**, which are not in being, and which we only anticipate by the force of imagination.¹

I may feel the present impression, but carry my sympathy no farther, and never transfuse the force of the first conception into my ideas of the related objects. If it be another's misery which is presented in this feeble manner, **I receive it by communication**, and am affected with all the passions related to it: But as I am not so much interested as to concern myself in his good fortune, as well as his bad, I never feel the extensive sympathy, nor the passions related to *it*.²

A strong impression, when **communicated**, gives a double tendency of the passions; which is related to benevolence and love by a similarity of direction; however painful the first impression might have been.³

Le premier des trois passages se trouve au tout début du paragraphe où Hume présente l'exemple du « dormeur dans le champ » est il très intéressant. Hume y utilise le terme « communication » d'une manière un peu paradoxale, car la communication de quelque chose entre deux individus implique ordinairement qu'il y ait deux individus, et que l'un émette alors que l'autre reçoit ce qui a été émis. Ce qui n'est pas le cas ici : l'individu *émetteur*, le dormeur, ne ressent pas d'impressions et l'individu *receveur*, l'observateur, reçoit une impression qui a été émise... par lui-même. La communication des douleurs et des plaisirs dont parle Hume dans cet exemple n'en est pas une au sens strict et ce passage montre que le terme « communication » lorsqu'il désigne le processus sympathique doit être compris dans un sens on ne peut plus vague... Dans le second passage, Hume présente la sympathie à la fois comme un phénomène de réception et de communication. Cela ne constitue pas une nouveauté : les deux phénomènes avaient déjà été mentionnés ensemble dès la section 2.1.11.2. Le second passage, comme le troisième, n'apporte rien de nouveau en ce qui concerne la compréhension du processus sympathique, et, l'un comme l'autre, sont peu intéressants.

¹ THN, 2.2.9.13, p. 248. Je souligne.

² THN, 2.2.9.14, p. 249. Je souligne. En italique dans le texte.

³ THN, 2.2.9.15, p. 249. Je souligne.

Hume mentionne l'« entrée dans les sentiments d'autrui » dans seulement deux passages :

Thus we have endeavour'd to account for *pity* and *malice*. Both these affections arise from the imagination, according to the light, in which it places its object. **When our fancy considers directly the sentiments of others, and enters deep into them**, it makes us sensible of all the passions it surveys, but in a particular manner of grief or sorrow.¹

I shall just observe, before I leave the present subject, that this phenomenon of the double sympathy, and its tendency to cause love, may contribute to the production of the kindness, which we naturally bear our relations and acquaintance. Custom and relation **make us enter deeply into the sentiments of others**; and whatever fortune we suppose to attend them, is render'd present to us by the imagination, and operates as if originally our own.²

L'utilisation de l'expression « entrer dans les sentiments de... » dans ces deux passages ne nous apprend rien de plus que les utilisations de cette expression dans les paragraphes des sections 2.1.11 et 2.2.5, présentés précédemment. Ce faisant, ce qui a été indiqué auparavant dans la section « 1.2.3. L'entrée dans les affections »³ vaut également pour les utilisations en 2.2.9.1 et 2.2.9.20.

3.3. Autres éléments sur la sympathie

3.3.1. La « sympathie avec... »

On rencontre dans la section 2.2.9 du *Traité de la nature humaine*, comme dans les autres parties antérieurement analysées, des passages où Hume mentionne la « sympathie avec... ». Il lui arrive également d'utiliser l'expression « sympathie dans... ». Il indique alors qu'il y a sympathie avec des sensations de douleur ou de plaisir, sympathie dans le déplaisir et, dans l'un des passages, sympathie avec les habitants :

But here there occurs a considerable objection, which 'twill be necessary to examine before we proceed any farther. I have endeavour'd to prove, that power and riches, or poverty and meanness; which give rise to love or hatred, without producing any original pleasure or uneasiness; operate upon us by means of a secondary sensation deriv'd from a **sympathy with that pain or satisfaction**, which they produce in the person, who possesses them. From a **sympathy with his pleasure** there arises love; from that with his uneasiness, hatred [...]. For this reason, pity or a **sympathy with pain** produces love, and that because it interests us in the fortunes of others, good or bad, and gives us a secondary sensation correspondent to the primary; in which it has

¹ THN, 2.2.9.1, p. 245. Je souligne. En italique dans le texte.

² THN, 2.2.9.20, p. 250. Je souligne.

³ Voir, dans la première partie de ce chapitre, la section « 1.2.3. L'entrée dans les affections ».

the same influence with love and benevolence. Since then this rule holds good in one case, why does it not prevail throughout, and why does **sympathy in uneasiness** ever produce any passion beside good-will and kindness? Is it becoming a philosopher to alter his method of reasoning, and run from one principle to its contrary, according to the particular phaenomenon, which he would explain?¹

Now I assert, that when a **sympathy with uneasiness** is weak, it produces hatred or contempt by the former cause; when strong, it produces love or tenderness by the latter.²

A barren and desolate country always seems ugly and disagreeable, and commonly inspires us with contempt for the inhabitants. This deformity, however, proceeds in a great measure from a **sympathy with the inhabitants**, as has been already observ'd; but it is only a weak one, and reaches no farther than the immediate sensation, which is disagreeable. The view of a city in ashes conveys benevolent sentiments; because we there enter so deep into the interests of the miserable inhabitants, as to wish for their prosperity, as well as feel their adversity.³

Ces passages ne diffèrent guère de ceux rencontrés dans les sections 2.1.11 et 2.2.5. Ils n'apportent pas d'information supplémentaire en ce qui concerne la sympathie-humaine et je ne les présente ici que dans un souci d'exhaustivité.

3.3.2. Le « mouvement sympathique »

Hume utilise une expression fort curieuse dans la section 2.2.9, alors qu'il explique comment un individu arrive à ressentir certaines impressions par sympathie étendue. Il n'utilise cette expression qu'une seule fois dans tout le *Traité de la nature humaine*. Après avoir rappelé que « la sympathie n'était rien, sinon la conversion d'une idée en impression »⁴, Hume décrit ce qui se produit lors de la sympathie étendue et il indique alors que l'individu « ressent un mouvement sympathique dans sa poitrine » :

When the present misery of another has any strong influence upon me, the vivacity of the conception is not confin'd merely to its immediate object, but diffuses its influence over all the related ideas, and gives me a lively notion of all the circumstances of that person, whether past, present, or future; possible, probable, or certain. By means of this lively notion I am interested in them; take part with them; and **feel a sympathetic motion in my breast**, conformable to whatever I imagine in his.⁵

¹ THN, 2.2.9.11, pp. 247-248. Je souligne.

² THN, 2.2.9.12, p. 248. Je souligne.

³ THN, 2.2.9.17, p. 249. Je souligne.

⁴ Voir THN, 2.2.9.13, p. 248.

⁵ THN, 2.2.9.14, p. 248. Je souligne.

En faisant cette assertion, Hume laisse entendre que la sympathie produit des effets au niveau physiologique. Cela constitue un propos des plus étonnants, car Hume, ordinairement, ne semble pas s'intéresser – ou peu – à l'aspect physiologique des êtres humains dans le *Traité de la nature humaine*.

Dans le *Traité*, on le rappelle, Hume s'intéresse à l'aspect intellectuel de l'être humain ; il traite des facultés intellectuelles comme l'entendement, l'imagination et la mémoire, de la formation des idées, de la façon dont se constituent les croyances, etc. Lorsqu'il traite d'éléments qui pourraient participer à la fois de l'aspect intellectuel et de l'aspect physiologique des êtres humains, comme les sensations, les passions, les sentiments, la sympathie, etc., il ne semble s'intéresser à ceux-ci que du point de vue intellectuel.

Le fait que Hume ne s'intéresse guère à l'aspect physiologique de l'être humain et qu'il ne traite pas des effets des impressions et des effets de la sympathie sur le corps, ne signifie pas pour autant qu'il considère que celles-ci et celle-là n'agissent pas sur le corps. On trouve quelques passages dans le *Traité* et dans d'autres ouvrages où Hume traite brièvement et de façon plus ou moins évasive des effets que produisent les impressions sur le plan physiologique et dans ces passages, il arrive que la sympathie joue un rôle. Pour être interprétés correctement, je pense que les propos de Hume en 2.2.9.14 doivent être mis en rapport avec les propos tenus dans ces autres passages. Deux chapitres¹ étant un peu plus loin consacré à ces questions, je ne m'attarderai pas davantage sur celles-ci pour le moment.

¹ Il s'agit des chapitres consacrés aux émotions et aux mouvements des esprits animaux, soit le « Chapitre XI » et le « Chapitre XII ».

Quatrième partie : Autres passages

Comme le montre le graphique 1-1, on rencontre trois sections dans le second livre du *Traité* où Hume traite en détail de son concept de sympathie : les sections 2.1.11, “Of the love of fame”, 2.2.5, “Of our esteem for the rich and powerful” et 2.2.9, “Of the mixture of benevolence and anger with compassion and malice”. Ces sections, si importantes soit-elles, ne sont cependant pas les seules où le philosophe écossais mentionne la sympathie-humienne et on trouve ailleurs d’autres passages où il en soit question. Plusieurs de ces passages se trouvent avant les sections mentionnées dans la deuxième et la troisième partie du chapitre et quelques uns, après. Comme ils étaient peu nombreux, ils ont été regroupés et sont présentés dans cette quatrième et dernière partie.

Cette partie est divisée comme les précédentes. Dans un premier temps, je présente des éléments sur la définition de la sympathie et sur son mode opératoire. Il y a peu d’éléments nouveaux, mais on trouve néanmoins quelques passages où Hume présente rapidement et avec concision des indications supplémentaires sur le fonctionnement du processus sympathique. Dans un second temps, je présente les quelques passages où le philosophe écossais utilise des expressions alternatives pour exprimer le processus sympathique. Dans un troisième et dernier temps, je présente un passage où Hume mentionne la « sympathie avec... » et je présente également deux passages où le terme « sympathie » devrait ou pourrait être compris dans un sens différent du concept humien.

4.1. Définition de la sympathie et éléments sur son *modus operandi*

Hume donne une dernière fois une définition de la sympathie dans la section 2.3.6 consacrée à l’influence de l’imagination sur les passions. Comme il l’avait déjà fait à quelques reprises auparavant, il indique que celle-ci « n’est que la conversion d’une idée en impression »¹ et que cette conversion se produit lorsque l’imagination est fortement excitée. L’excitation de l’imagination, quant à elle, peut être produite à partir de différentes sources. Un individu qui ressent des passions violentes, un orateur qui produit un discours éloquent,

¹ Voir *THN*, 2.3.6.8, p. 273 : “...and sympathy, as I have already observ’d, is nothing but the conversion of an idea into an impression by the force of imagination”.

même un individu qui exprime son opinion¹ (surtout s'il le fait avec passion et véhémence), sont autant de sources qui peuvent exciter l'imagination.

Dans la section consacrée à la compassion, Hume indique qu'il arrive qu'une impression soit produite suite à l'observation d'une impression très faible chez un individu et qu'il arrive que la sympathie produise une impression d'autant plus forte que l'impression qui en était la source était faible. Ce phénomène est similaire à celui présenté dans l'exemple du « dormeur dans le champ » et l'un comme l'autre s'expliquent de manière très simple. Dans les deux cas, ce ne sont pas les impressions ressenties par les autres individus qui sont réellement à la source de la production sympathique d'impressions chez ceux qui les observent, mais bien plutôt les idées que les observateurs se forment. Lorsque les idées sont nombreuses et fortes, elles excitent vivement l'imagination ; les idées de plaisir (ou de déplaisir, selon le cas) acquièrent alors suffisamment de force pour devenir elles-mêmes des impressions :

There remains only to take notice of a pretty remarkable phænomenon of this passion; which is, that the communicated passion of sympathy sometimes acquires strength from the weakness of its original, and even arises by a transition from affections which have no existence. Thus when a person obtains any honourable office, or inherits a great fortune, we are always the more rejoic'd for his prosperity, the less sense he seems to have of it, and the greater equanimity and indifference he shows in its enjoyment. In like manner a man, who is not dejected by misfortunes, is the more lamented on account of his patience; and if that virtue extends so far as utterly to remove all sense of uneasiness, it still further encreases our compassion. **When a person of merit falls into what is vulgarly esteem'd a great misfortune, we form a notion of his condition; and carrying our fancy from the cause to the usual effect, first conceive a lively idea of his sorrow, and then feel an impression of it,** entirely over-looking that greatness of mind, which elevates him above such emotions, or only considering it so far as to encrease our admiration, love, and tenderness for him. We find from experience, that such a degree of passion is usually connected with such a misfortune; and tho, there be an exception in the present case, yet the imagination is affected by the *general rule*, **and makes us conceive a lively idea of the passion, or rather feel the passion itself, in the same manner, as if the person were really actuated by it.**²

¹ Voir *THN*, 2.3.6.8, p. 273 : “The bare opinion of another, especially when enforc'd with passion, will cause an idea of good or evil to have an influence upon us, which wou'd otherwise have been entirely neglected. This proceeds from the principle of sympathy or communication”. Dans l'*Histoire de l'Angleterre*, on trouve un passage où Hume se réfère, sans la nommer, à la sympathie. Dans ce passage, l'imagination d'un personnage historique (Robert Bruce) est excitée par le discours véhément que lui tient un autre individu (William Wallace) et l'excitation entraîne chez lui la production de passions. Je reviendrai sur ce passage dans le « Chapitre V ».

² 2.2.7.5, p. 239. Je souligne. En italique dans le texte.

Comme indiqué précédemment¹, Hume mentionne la sympathie partielle (*i.e.* la sympathie limitée) dans la section consacrée à la compassion. On ne rencontre pas d'élément nouveau concernant cette sympathie, si ce n'est que Hume y indique très clairement qu'un seul point de vue est envisagé par l'individu lors de la sympathie limitée :

From the same principles we blush for the conduct of those, who behave themselves foolishly before us; and that tho' they show no sense of shame, nor seem in the least conscious of their folly. All this proceeds from sympathy; but 'tis of a partial kind, and views its objects only on one side, without considering the other, which has a contrary effect, and would entirely destroy that emotion which arises from the first appearance.²

4.1.1. Le théâtre, l'éloquence et la sympathie

Dans le paragraphe 2.2.9.13, à l'aide de l'exemple du « dormeur dans le champ », Hume montre qu'un individu peut concevoir l'idée d'une impression sans avoir besoin d'observer cette impression chez un autre. Il montre ainsi, ce faisant, que le processus sympathique ne repose pas sur l'observation d'impressions chez les autres, mais bien sur la formation d'idées d'impressions dans l'esprit. Dans l'un des paragraphes de la section 2.2.7, Hume traite du fait que l'on puisse ressentir des impressions sympathiquement au théâtre. À cette occasion, le spectateur observe des impressions chez les autres, mais il s'agit d'impressions simulées et ressenties par des individus qui n'existent pas :

A spectator of a tragedy passes thro' a long train of grief, terror, indignation, and other affections, which the poet represents in the person he introduces. As many tragedies end happily, and no excellent one can be compos'd without some reverses of fortune, the spectator must sympathize with all these changes, and receive the fictitious joy as well as every other passion.³

En ce qui concerne le processus sympathique, il en va au théâtre comme dans la vie réelle car, dans l'un comme dans l'autre cas, le point de vue du spectateur ne change pas. La conversion des idées en impressions s'effectue de la même manière et est influencée par les mêmes facteurs, qu'un individu assiste à une tragédie véritable ou qu'il assiste à une pièce de théâtre.

Lorsqu'un individu est témoin d'un drame réel, il n'a pas directement accès aux impressions ressenties par les victimes. Il ne fait que percevoir les signes de ces impressions (les larmes,

¹ Voir dans ce chapitre la section « 3.1.2. Sympathie étendue et sympathie limitée ».

² *THN*, 2.2.7.5, p. 239.

³ *THN*, 2.2.7.3, p. 238.

les cris, les traits défigurés par la souffrance, etc.) et, sur la base de ces signes, il se forme une idée de la douleur ressentie par ceux qu'il observe. Lorsqu'il est au théâtre et qu'il assiste à une pièce, il se trouve être dans la même situation : il n'a pas accès aux impressions des personnages, *i.e.* aux impressions qu'imitent les acteurs. Il a seulement accès aux signes de ces impressions (les larmes, les cris, les traits défigurés par la souffrance, etc.) et, sur la base de ces signes, il se forme une idée de la douleur des personnages de la pièce.

Lors d'un drame véritable, les signes des impressions ressenties par les victimes sont saisissants et ils frappent violemment l'esprit de l'observateur. La conscience de la réalité de l'évènement et les relations d'idées qui s'établissent alors dans son esprit participent à ce bouleversement. Les idées qu'il conçoit sont très vives et elles sont aisément converties en impressions. Lors d'une tragédie théâtrale, il en va autrement : le spectateur sait que les actes auquel il assiste ne sont pas réels, son esprit est sans doute moins enclin à être bouleversé par la situation et le talent de l'acteur a une incidence sur la propension du spectateur à sympathiser et à ressentir des impressions. Si l'acteur est talentueux, il imitera très bien l'impression qu'il veut rendre. L'esprit du spectateur sera fortement frappé par les signes de cette impression et il concevra une idée vive de celle-ci. L'idée, vivace, sera aisément convertie en impression par sympathie. Si l'acteur est médiocre, il imitera mal l'impression qu'il veut rendre. Le spectateur percevra mal les signes de l'impression, en percevra moins, ou en percevra qui ne seront pas appropriés. Il se fera une idée de l'impression qui manquera de vivacité et qui sera si faible qu'elle ne pourra acquérir suffisamment de force pour devenir une impression. On peut aller plus loin : si l'acteur est médiocre, mais que le spectateur est disposé à sympathiser fortement¹, l'idée faible d'une impression mal imitée pourra acquérir de la vivacité et devenir malgré tout une impression.

Il en va pour les arts oratoires comme il en va pour le théâtre. Un orateur n'imité pas les impressions comme le fait un acteur, mais il sait les rendre présentes et vives à l'esprit de ceux qui l'écoutent en excitant leur imagination :

Nothing is more capable of infusing any passion into the mind than eloquence, by which objects are represented in their strongest and most lively colours. We may of ourselves acknowledge, that such an object is valuable, and such another odious; but

¹ Voir, dans ce chapitre, la section « 3.1.3. Sympathie forte et sympathie faible ».

till an orator excites the imagination, and gives force to these ideas, they may have but a feeble influence either on the will or the affections.¹

L'auditeur d'un discours, de la même façon que le spectateur d'une pièce, peut concevoir des idées d'impressions et lorsque l'orateur est habile, ces idées peuvent être empreintes d'une force suffisante pour être convertibles et être converties en impressions. Hume n'indique rien d'autre sur l'éloquence des orateurs et le rôle que joue la sympathie dans le *Traité de la nature humaine*, mais on trouve des éléments sur cette question dans d'autres ouvrages, comme dans l'essai « Sur l'éloquence ». Je reviendrai ultérieurement sur ce sujet².

4.1.2. La sympathie « lointaine »

Dans le dernier passage où il mentionne la sympathie dans le deuxième livre du *Traité de la nature humaine*, Hume utilise un qualificatif nouveau. Le philosophe traite alors de la vue des fortifications d'une ville et des sensations qu'elles inspirent à un spectateur impartial qui les observerait. Il décrit les murailles comme étant solides et bien construites et les bastions, les remparts, les fossés et tous les autres bâtiments nécessaires à la vie militaire, comme étant adéquatement disposés pour remplir les offices qu'ils doivent remplir. L'ensemble protège bien les habitants de la ville, il leur est fort utile ; le spectateur éprouve du plaisir de manière sympathique, parce qu'il songe à cette utilité et au bénéfice qu'en tirent les habitants. Hume indique ensuite que la sympathie à l'œuvre est une sympathie « lointaine », mais il ne précise pas dans cette section (ni dans aucune autre) ce qu'il veut entendre alors par là :

To remove this contradiction, we must consider, that there are certain desires and inclinations, which go no farther than the imagination, and are rather the faint shadows and images of passions, than any real affections. Thus, suppose a man, who takes a survey of the fortifications of any city; considers their strength and advantages, natural or acquir'd; observes the disposition and contrivance of the bastions, ramparts, mines, and other military works; 'tis plain, that in proportion as all these are fitted to attain their ends, he will receive a suitable pleasure and satisfaction. This pleasure, as it arises from the utility, not the form of the objects, can be no other than a sympathy with the inhabitants, for whose security all this art is employ'd; tho' 'tis possible, that this person, as a stranger or an enemy, may in his heart have no kindness for them, or may even entertain a hatred against them.

It may indeed be objected, that such a **remote sympathy** is a very slight foundation for a passion, and that so much industry and application, as we frequently observe in philosophers, can never be deriv'd from so inconsiderable an original. But here I

¹ THN, 2.3.6.7, p. 273.

² Dans le « Chapitre III ».

return to what I have already remark'd, that the pleasure of study consists chiefly in the action of the mind, and the exercise of the genius and understanding in the discovery or comprehension of any truth.¹

L'exemple décrit par Hume ressemble à celui de l'édifice (utilisé dans le paragraphe 2.2.5.16) afin de montrer comment des sentiments esthétiques sont produits par sympathie. Le plaisir ressenti à la vue des fortifications est tout à fait comparable à celui ressenti à la vue d'une maison bien construite et où il fait bon vivre. Dans les deux cas, le spectateur en tire un plaisir désintéressé et dans les deux cas, on peut considérer que ce plaisir (si on doit lui appliquer une catégorie dans le système des perceptions humiennes), doit appartenir à celle des sentiments esthétiques.

Il est possible que l'adjectif « lointaine » constitue pour Hume une autre façon de qualifier les sympathies étendue, limitée, faible ou forte ; on a vu en effet qu'il lui arrivait, en de rare occasions, d'utiliser d'autres termes pour qualifier celles-ci. Reste à savoir laquelle de ces sympathies peut correspondre à la sympathie lointaine... Dans l'exemple qu'il présente, Hume montre que la sympathie lointaine produit un sentiment esthétique. Ce faisant, il me semble que c'est du point de vue de la production d'un sentiment esthétique que ce qualificatif doit être considéré.

Du point de vue des sentiments esthétiques, concevoir la sympathie lointaine comme un synonyme d'une sympathie étendue, ou bien comme un synonyme d'une sympathie limitée ne semble pas approprié. La différence entre les sympathies limitée et étendue réside dans le nombre de point de vue pris par l'observateur, différence qui a une incidence sur la nature des impressions produites. Lorsqu'il y a sympathie limitée, on le rappelle, l'impression qui est produite relève d'un seul point de vue pris sur l'objet et ce point de vue peut être plaisant ou déplaisant. S'il est plaisant, l'impression produite sera du plaisir, et s'il est déplaisant, l'impression produite sera du déplaisir. Lorsqu'il y a sympathie étendue, l'impression qui est produite relève de plusieurs points de vue plaisants et/ou déplaisants pris sur l'objet. Chaque point de vue produit une impression correspondante, et l'impression finale est constituée de la conjonction de toutes ces impressions. C'est une impression complexe qui est plus ou moins plaisante ou déplaisante suivant la tendance générale de l'ensemble des idées et des impressions qui ont concouru à sa production.

¹ *THN*, 2.3.10.5-6, pp. 287-288. Je souligne.

Lorsque des sentiments esthétiques sont ressentis, on peut considérer que les deux sortes de sympathies peuvent être mises à l'œuvre. Le fait que l'une ou l'autre agisse est purement circonstanciel et dépend du spectateur, de l'objet considéré, des circonstances dans lesquels le jugement est porté, etc. Dans l'exemple de Hume, il n'est pas indiqué en détail comment le sentiment esthétique a été produit. Il est possible, voire probable que le spectateur ait passé en revue longuement chacun des éléments qui composait les fortifications et qu'il ait ressenti, par sympathie étendue, un sentiment esthétique ; mais il est également possible qu'il ait jeté un coup d'œil rapide sur l'ensemble et qu'il ait, ce faisant, ressenti un sentiment esthétique par sympathie limitée.

Lorsqu'une chose est lointaine ou éloignée, on la perçoit ou on l'appréhende moins aisément. Une image lointaine est atténuée, ses contours sont moins précis, indistincts ; un son, quant à lui, est assourdi, affaibli. Le terme « lointain », si il doit exprimer l'un ou l'autre des qualificatifs suivants de la sympathie, « limité », « étendu », « faible » ou « fort », doit être plus proche sémantiquement du qualificatif « faible ».

Considérer la sympathie lointaine comme une sympathie faible semble être en accord avec la façon dont Hume conçoit les sentiments esthétiques. Même si Hume indique peu de chose à ce sujet, on peut supposer qu'une sympathie faible excite peu l'imagination, alors qu'une sympathie forte excite vivement l'imagination. Le cas échéant, on voit mal comment une sympathie forte, après avoir bouleversé l'imagination, pourrait produire autre chose qu'une impression violente et vivace qui occupe grandement l'esprit. Inversement, une sympathie faible, parce qu'elle excite peu l'imagination, devrait difficilement produire autre chose qu'une impression peu vivace. Les sentiments esthétiques sont généralement des impressions calmes¹ et il serait logique de supposer que ceux-ci sont produits par une sympathie de force correspondante, soit une sympathie faible. Puisque que dans l'exemple de Hume la sympathie lointaine produit un sentiment esthétique, on pourrait considérer que la sympathie lointaine est une sympathie faible. Cela dit, Hume n'explique pas en détail ce qui distingue la sympathie forte et la sympathie faible ; on fait seulement ici l'hypothèse qu'elles excitent différemment l'esprit. Par ailleurs, la sympathie lointaine mentionnée par Hume pourrait désigner une autre sorte de sympathie et être aussi, suivant l'hypothèse

¹ Voir *THN*, 2.1.1.3 pp. 181-182.

susmentionnée, être à la fois une sympathie lointaine et une sympathie faible. On ne possède pas suffisamment d'informations sur la sympathie lointaine pour conclure quoi ce soit à son sujet.

Enfin, on ne peut savoir si la sympathie lointaine est une sorte de sympathie qui ne s'applique qu'aux sentiments (esthétiques et moraux) et non aux autres sortes d'impressions, car Hume n'utilise cet adjectif qu'une fois pour qualifier la sympathie. L'on manque trop, ce faisant, de cas et d'exemples pour en tirer quelque conclusion ou quelque règle. De toute façon, comme il n'utilise cette expression qu'une seule fois dans toute son œuvre on ne doit pas lui accorder trop d'importance.

4.1.3. Les animaux, la sympathie et la contagion

David Hume consacre deux sections dans le second livre du *Traité de la nature humaine* aux passions qui sont ressenties par les animaux : la section 2.1.12, "Of the pride and humility of animals" et la section 2.2.12, "Of the love and hatred of animals"¹. On retrouve des occurrences du terme « sympathie » seulement dans la section 2.2.12, mais on doit considérer que la sympathie, parce qu'elle remplit la même fonction chez les animaux et les hommes, est susceptible de produire les mêmes passions et que conséquemment, elle est à l'origine de la fierté et de l'humilité des animaux. En 2.2.5.15, Hume avait indiqué que l'on pouvait « observer la force de la sympathie à travers toute la création animale »². La section 2.2.12 vient confirmer cette affirmation et fournir des explications supplémentaires.

Les animaux du point de vue anatomique et physiologique sont organisés d'une manière similaire aux êtres humains ; ils sont constitués à quelques variations près des mêmes parties, qui sont structurées de la même façon ; les différentes parties de leur organisme remplissent à peu de chose près les mêmes fonctions que chez l'Homme. On peut supposer qu'il en va de même du point de vue de leur entendement³ et on peut, ce faisant, imputer aux animaux les mêmes facultés que les êtres humains. La sympathie doit agir de la même façon chez les animaux et chez les êtres humains, parce qu'elle est une faculté comme l'imagination, la mémoire, la capacité à percevoir (c'est-à-dire à ressentir des impressions et

¹ Voir *THN*, 2.1.12, pp. 211-212 et *THN*, 2.2.12, pp. 255-256.

² Voir *THN*, 2.2.5.15, p. 234.

³ Voir *THN*, 2.1.12.2, pp. 211-212.

à concevoir des idées), etc. La différence entre les êtres humains et les animaux ne réside pas tant dans le nombre de leur facultés, que dans l'extension et dans le raffinement de celles-ci. Tout comme les êtres humains, les animaux conçoivent des idées, mais celles-ci et les relations qu'ils établissent entre elles sont beaucoup plus simples, moins nombreuses et moins raffinées ; par sympathie, ils ressentent des impressions correspondant à leurs idées, et elles sont comme ces dernières moins nombreuses et moins complexes que celles des Hommes. Les animaux, comme les êtres humains, sont susceptibles de ressentir par sympathie du plaisir et du déplaisir, mais également certaines passions comme la fierté, l'humilité, l'amour et la haine.

Hume, par ailleurs, mentionne un phénomène dans la section 2.2.12 qui semble être pour lui un phénomène sympathique : celui de la transmission d'une affection parmi les membres d'un groupe. Cette propagation est en quelque sorte une contagion qui a pour résultat que tous les membres d'un groupe en viennent à partager la même affection. Certaines impressions se propagent aisément, que l'on songe à la communication de la peur dans un troupeau ou à l'excitation des chiens dans une meute, à l'occasion d'une chasse :

'Tis evident, that *sympathy*, or the communication of passions, takes place among animals, no less than among men. Fear, anger, courage, and other affections, are frequently communicated from one animal to another, without their knowledge of that cause which produc'd the original passion.¹

Every one has observ'd how much more dogs are animated when they hunt in a pack, than when they pursue their game apart; and 'tis evident this can proceed from nothing but from sympathy. 'Tis also well known to hunters, that this effect follows in a greater degree, and even in too great a degree, where two packs, that are strangers to each other, are join'd together.²

Cette sympathie qui agit de manière contagieuse n'est pas seulement une faculté que possèdent les animaux. Hume, en effet, indique à la fin du paragraphe 2.2.12.7 que le phénomène d'excitation contagieuse observé lorsque deux meutes de chiens sont mises en présence demeurerait inexplicable si on n'observait pas le même phénomène chez l'être humain : "We might, perhaps, be at a loss to explain this phenomenon, if we had not

¹ THN, 2.2.12.6, p. 255. En italique dans le texte.

² THN, 2.2.12.7, p. 256.

experience of a similar in ourselves”¹. Une telle proposition semble impliquer qu’il arrive qu’il y ait des cas de contagion dans des groupes humains.

La sympathie présentée comme une contagion est rarement mentionnée par Hume dans le *Traité* ; par contre, elle apparaît dans des ouvrages plus tardifs et elle doit être considérée. Un chapitre est consacré à cette sorte de phénomènes² et je reviendrai à cette occasion sur les cas des contagions chez les animaux dans l’œuvre de David Hume.

4.1.4. Le caractère agréable de la sympathie

Lorsqu’il y a sympathie, des idées agréables sont converties en impressions plaisantes et des idées désagréables sont converties en impressions déplaisantes. Par ailleurs, lorsqu’il y a sympathie étendue, des idées plaisantes et des idées déplaisantes sont converties dans des impressions correspondantes dont l’union produit une impression mixte qui est plutôt plaisante ou plutôt déplaisante selon la tendance générale de l’ensemble des idées et des impressions qui y ont concouru. La sympathie, qui ne désigne que la conversion d’une idée en impression doit, ce faisant, être quelque chose de neutre, et ne peut être ni plaisante ni déplaisante en elle-même. Pourtant, dans un passage du second livre du *Traité de la nature humaine*, Hume mentionne le caractère agréable de la sympathie :

And as in both cases a love or affection arises from the resemblance, we may learn that **a sympathy with others is agreeable only by giving an emotion to the spirits**, since an easy sympathy and correspondent emotions are alone common to *relation*, *acquaintance*, and *resemblance*.³

La sympathie est indiquée comme étant « agréable », mais elle ne l’est pas en elle-même : ce qui est agréable, en fait, c’est l’agitation produite chez les esprits (dans ce contexte, il s’agit des esprits animaux) lors de la conversion de l’idée en impression. Je reviendrai sur ce passage, dans l’un des chapitres consacrés aux émotions et aux mouvements des esprits animaux⁴.

¹ *Id.*

² Voir le « Chapitre XIII ».

³ *THN*, 2.2.4.7, p. 229. Je souligne. En italique dans le texte.

⁴ Il s’agit du « Chapitre XI ».

4.2. Expressions alternatives : trois phénomènes

On trouve quelques passages dans les sections 2.2.7, 2.2.12 et 2.3.6 où Hume se sert d'expressions alternatives pour exprimer le processus sympathique. Ces expressions désignent respectivement :

- 1) la communication d'une affection ;
- 2) la réception de l'affection d'un autre ;
- 3) l'infusion d'une affection.

Hume utilise ces expressions d'une façon similaire à leurs homologues présentées dans les trois premières parties de ce chapitre¹. Elles ne nous apprennent rien de supplémentaire quant à la nature de la sympathie et je ne les indique ici qu'à titre indicatif. Comme on ne retrouve chaque expression qu'une fois, que les passages sont peu nombreux et qu'il y a peu de choses à dire à leur sujet, elles sont présentées ensemble.

Hume exprime le processus sympathique par la communication dans un passage un peu particulier, car le sens du terme « sympathie » y est ambigu². Cela dit, quelque soit le sens que l'on attribue au terme « sympathie » dans ce passage, que l'impression communiquée soit une « passion de sympathie » ou qu'il s'agisse d'une tout autre passion communiquée par l'entremise de la sympathie, il n'en demeure pas moins que Hume mentionne le processus sympathique et qu'il l'indique alors comme une communication de passion :

There remains only to take notice of a pretty remarkable phenomenon of this passion; which is, that the **communicated passion of sympathy** sometimes acquires strength from the weakness of its original, and even arises by a transition from affections which have no existence.³

Par ailleurs, on retrouve également des mentions de la sympathie présentée comme une communication des affections, dans les passages suivants :

'Tis evident, that **sympathy, or the communication of passions**, takes place among animals, no less than among men. Fear, anger, courage, and other affections, are

¹ Voir, dans chacune des autres parties de ce chapitre, la section consacrée aux expressions alternatives.

² Voir plus loin, la section « 4.3.3. La "passion de sympathie" ».

³ THN, 2.2.7.5, p. 239. Je souligne.

frequently **communicated** from one animal to another, without their knowledge of that cause which produc'd the original passion.¹

The bare opinion of another, especially when enforc'd with passion, will cause an idea of good or evil to have an influence upon us, which wou'd otherwise have been entirely neglected. This proceeds from the **principle of sympathy or communication**; and sympathy, as I have already observ'd, is nothing but the conversion of an idea into an impression by the force of imagination.²

Hume utilise également le verbe « recevoir » pour exprimer la façon dont certaines impressions sont produites par sympathie. Il ne l'utilise qu'une fois et d'une manière qui peut être interprétée de différentes façons selon le sens que l'on attribue à l'action de recevoir :

A spectator of a tragedy passes thro' a long train of grief, terror, indignation, and other affections, which the poet represents in the person he introduces. As many tragedies end happily, and no excellent one can be compos'd without some reverses of fortune, the spectator must **sympathize with all these changes, and receive the fictitious joy as well as every other passion**.³

Je pense que ce passage est tout à fait comparable avec tous ceux où Hume utilise le même genre d'expressions⁴. Il ne nous apprend rien de nouveau au sujet de la sympathie et ce qui a été indiqué dans les sections précédentes s'applique également ici.

Enfin, Hume utilise à nouveau le verbe « infuser » pour exprimer le processus sympathique. Le passage où il utilise ce verbe est similaire à celui mentionné auparavant dans la première partie de ce chapitre⁵. Comme il a été indiqué précédemment, l'infusion est l'expression qui exprime sans doute avec le plus de justesse le processus sympathique :

Nothing is more capable of **infusing any passion into the mind** than eloquence, by which objects are represented in their strongest and most lively colours. We may of ourselves acknowledge, that such an object is valuable, and such another odious; but till an orator excites the imagination, and gives force to these ideas, they may have but a feeble influence either on the will or the affections.⁶

¹ THN, 2.2.12.6, p. 255. Je souligne. En italique dans le texte.

² THN, 2.3.6.8, p. 273. Je souligne.

³ THN, 2.2.7.3., p. 238. Je souligne.

⁴ Voir THN, 2.1.11.2, p. 206 ; THN, 2.1.11.1, p. 210 ; THN, 2.1.11.19, p. 211 ; THN, 2.2.5.7, p. 233 ; THN, 2.2.9.14, p. 249.

⁵ Voir « 1.2.5. L'infusion d'une affection ».

⁶ THN, 2.3.6.7, p. 273. Je souligne.

L'« infusion » est à la fois la première et la dernière des expressions employées par Hume pour exprimer de manière figurée le processus sympathique. On la retrouve en effet dès la première section où il mentionne la sympathie dans le livre deux du *Traité de la nature humaine* et dans l'avant-dernière des sections où il mentionne la sympathie. C'est également l'une des plus rares.

4.3. Autres éléments sur la sympathie

4.3.1. La « sympathie avec... »

Outre les passages qui ont été mentionnés dans les trois parties précédentes de ce chapitre¹, on rencontre un autre passage dans le deuxième livre du *Traité* où Hume utilise l'expression « sympathie avec... ». Dans ce passage, Hume traite du plaisir que l'on éprouve lorsqu'on observe des fortifications bien construites et organisées de manière à protéger efficacement les habitants d'une cité. Ce plaisir doit appartenir à la catégorie des sentiments esthétiques, car il est désintéressé et fondé sur l'utilité des fortifications ; l'observateur, qui n'est en aucune façon concerné par cette efficacité, ressent du plaisir, mais de manière indirecte et par sympathie avec ceux qui en bénéficient :

This pleasure, as it arises from the utility, not the form of the objects, can be no other than a **sympathy with the inhabitants**, for whose security all this art is employ'd; tho' 'tis possible, that this person, as a stranger or an enemy, may in his heart have no kindness for them, or may even entertain a hatred against them.²

Ce passage est similaire aux autres où le philosophe écossais utilise l'expression « sympathie avec... ». Dans celui-ci comme dans ceux-là, Hume utilise le terme « sympathie » dans le sens de son concept et il n'y a pas lieu d'interpréter la sympathie autrement que comme la conversion d'une idée en impression.

4.3.2. La sympathie entre les caractères

Dans un passage de la section 2.2.4 Hume utilise le terme « sympathie » dans un sens qui n'est pas celui de son concept. Il traite des caractères personnels de deux individus et il

¹ Voir, dans chacune des autres parties de ce chapitre, la section consacrée aux passages où il est question de « sympathie avec... ».

² *THN*, 2.3.10.5, p. 288. Je souligne.

indique alors qu'il y a toujours une certaine sympathie qui s'éveille entre des caractères qui sont similaires :

'Tis obvious, that people associate together according to their particular tempers and dispositions, and that men of gay tempers naturally love the gay; as the serious bear an affection to the serious. This not only happens, where they remark this resemblance betwixt themselves and others, but also by the natural course of the disposition, **and by a certain sympathy, which always arises betwixt similar characters.**¹

Je pense que dans ce passage, exceptionnellement, la sympathie doit être entendue dans l'un de ses sens régulier au XVIIIème siècle, celui d'une concordance entre deux choses. Hume en effet ne traite pas ici de la conversion d'idée en impression ou encore de la communication d'affection², mais bien de la ressemblance entre deux choses de même nature. Je traite de la sympathie comprise dans le sens d'une concordance dans un chapitre particulier³ et je reviendrai sur ce passage.

4.3.3. La « passion de sympathie »

Dans le paragraphe 2.2.7.5 Hume utilise le terme « sympathie » dans un sens qui pourrait ne pas être celui d'une conversion d'idée en impression. Dans ce passage, le terme « sympathie » pourrait en effet désigner une passion qui, à en juger par le reste des propos du philosophe écossais dans cette section serait proche de la compassion ou de la pitié :

There remains only to take notice of a pretty remarkable phænomenon of this passion; which is, that the **communicated passion of sympathy** sometimes acquires strength from the weakness of its original, and even arises by a transition from affections which have no existence.⁴

Si on se fie à la façon dont Hume utilise généralement le terme « sympathie » dans le second livre du *Traité de la nature humaine*, on peut considérer que le terme « sympathie » doit être compris dans le sens de la conversion d'une idée en impression. Par contre, si on considère que Hume n'utilise pas toujours le terme « sympathie » dans le sens de son concept philosophique dans le *Traité*, et qu'il arrive même qu'il utilise ce terme dans d'autres

¹ THN, 2.2.4.6, p. 229. Je souligne.

² Ou de la réception des affections d'un autre, ou de l'embrassement, ou de l'infusion, etc.

³ Voir le « Chapitre VIII ».

⁴ THN, 2.2.7.5, p. 239. Je souligne.

ouvrages dans le sens d'une passion proche de la compassion¹, on peut avoir quelques hésitations sur le sens que l'on doit attribuer au terme « sympathie » en 2.2.7.5. L'utilisation du terme « sympathie » dans le sens d'une passion existe dans l'œuvre de Hume, aussi on doit considérer cette possibilité.

¹ Voir le « Chapitre VII ».

Conclusion

1. La sympathie-humienne, telle qu'exposée dans le second livre du *Traité*

Dans le *Traité de la nature humaine*, Hume présente son concept de sympathie pour la première fois dans la section 2.1.11 et il y indique alors, dès le troisième paragraphe de cette section, que celle-ci est « la conversion d'une idée en une impression »¹. Il réitère cette définition de la sympathie régulièrement par la suite et à maintes reprises, non seulement dans la section 2.1.11², mais également dans d'autres sections³. Les idées comme les impressions sont des perceptions, et elles ne diffèrent qu'en force ; la séparation entre les unes et les autres est imperceptible, et il arrive un moment où une idée très vive est une impression et où une impression très affaiblie est une idée. La sympathie-humienne doit être comprise strictement comme le processus par lequel une idée acquiert de la vivacité et finit par devenir une impression correspondante. Le processus sympathique commence toujours avec une idée. Celle-ci peut se former de différentes manières dans l'esprit d'un individu :

- 1) elle peut se former consécutivement à l'observation d'une impression observée chez un autre individu ;
- 2) elle peut se former suite à la conception d'une impression qui n'est pas actuellement ressentie par un autre individu, mais qui pourrait être ressentie, si certaines conditions étaient remplies⁴ ;
- 3) elle peut se former suite à l'observation d'une impression fictive, observée chez un personnage joué par un acteur dans une pièce⁵ ;
- 4) elle peut se former suite à l'audition du discours d'un orateur éloquent¹ ou même à la simple communication de l'opinion d'un individu (surtout si celui-ci communique son opinion d'une manière passionnée)².

¹ Voir *THN*, 2.1.11.3, p. 206.

² Voir *THN*, 2.1.1.7, pp. 207-208 et *THN*, 2.1.11.8, p. 208.

³ Voir *THN*, 2.2.5.19, p. 235 ; *THN*, 2.2.7.5, p. 239 ; *THN*, 2.2.9.3, p. 248 ; *THN*, 2.3.6.8, p. 273.

⁴ Il s'agit de la situation mentionnée dans l'exemple du « dormeur dans le champ », voir *THN*, 2.2.9.13, p. 248.

⁵ Voir *THN*, 2.2.7.3, p. 238.

Quelle que soit la façon dont elle se forme, lorsque une idée acquiert suffisamment de force, elle devient une impression qui est plaisante ou déplaisante. Le caractère plaisant ou déplaisant de l'impression est en correspondance avec celui de l'idée dont elle origine. Comme la sympathie n'est qu'un processus neutre de vivification d'une idée, elle ne peut pas transformer l'idée en une impression qu'elle n'est pas et qui lui serait opposée. C'est ainsi qu'une idée plaisante devient toujours une impression plaisante par sympathie, et une idée déplaisante, une impression déplaisante³.

La sympathie ou la capacité à sympathiser est une faculté comme l'imagination, la mémoire, la capacité à concevoir des idées, la capacité à ressentir des impressions, etc. Tous les êtres humains possèdent cette faculté de même que les animaux. Cela étant dit, la position de Hume au sujet de ces derniers n'est pas très claire et on doit peut-être considérer que ce qu'il entend par « animaux », concerne seulement certaines espèces⁴.

La sympathie possède une certaine puissance, qui peut varier selon les circonstances et selon les individus. Hume indique qu'il y a des sympathies qui sont faibles et d'autres qui sont fortes⁵ et il indique également certains facteurs pouvant faire varier la puissance de la sympathie. Cependant, il demeure à ce sujet très vague et il n'indique pas dans quelle mesure la force de la sympathie peut varier chez un individu, ni si elle varie suivant les individus ou même chez un seul individu.

¹ Voir *THN*, 2.3.6.7, p. 273.

² Voir *THN*, 2.3.6.8, p. 273.

³ C'est ce qui se produit lors de la sympathie limitée, mais également lors de la sympathie étendue. Lors de la sympathie étendue, l'impression finale résulte de la conjonction de plusieurs impressions produites par autant de sympathies limitées. Chacune de ces impressions est soit plaisante, soit déplaisante, et leur union produit au final une impression souvent mixte qui est plus ou moins plaisante ou déplaisante selon la tendance générale des idées et des impressions qui sont à son origine.

⁴ En *THN*, 2.1.12.4, p. 212, il indique que « chez toutes les espèces de créatures, mais plus spécialement chez les espèces les plus nobles, on trouve des marques évidentes d'orgueil et d'humilité » (je traduis) ; en *THN*, 2.2.5.15, p. 234, il indique que l'on peut « observer la force de la sympathie à travers toute la création animale », en ajoutant presque aussitôt que celle-ci agit « chez les êtres pensants » ; les exemples qu'il donne, enfin, dans les sections 2.1.12 et 2.2.12 du *Traité*, se limitent à seulement quelques mammifères (chien, cheval, bœuf/taureau, lion, tigre et chat) et seulement quelques oiseaux (cygne, dindon, paon, coq et rossignol).

⁵ Voir, dans ce chapitre, la section « 3.1.3. Sympathie forte et sympathie faible ».

Comme il est question des passions dans le second livre du *Traité de la nature humaine*, Hume insiste sur le rôle que joue la sympathie dans la production de ces dernières. Cependant, le rôle de la sympathie ne se limite pas à la production des passions. Même si Hume s'étend peu sur le sujet¹, il indique également de la sympathie qu'elle est à la source de la plupart des jugements faits sur la beauté (c'est-à-dire que la plupart des sentiments esthétiques et moraux sont ressentis par sympathie²) ; qu'elle est probablement à l'origine de la relative uniformité des caractères dans une nation ou une société³ ; qu'elle agit sur les opinions des individus⁴ ; qu'elle est quelque fois à l'origine de certaines maladies⁵.

2. Retour sur les phénomènes multiples de la sympathie

Il arrive régulièrement dans le second livre du *Traité* que Hume utilise des expressions désignant des phénomènes particuliers lorsqu'il mentionne la sympathie. Ces expressions peuvent être divisés en cinq catégories différentes, qui sont :

- 1) la communication des affections entre les individus ;
- 2) la réception des affections ;
- 3) l'embrassement des affections d'un autre ;
- 4) l'entrée dans les affections d'autrui ;
- 5) l'infusion d'une affection.

Dans les sections 1.2, 2.2, 3.2 et 4.2 de ce chapitre, on a présenté les différents passages où Hume utilisait ces expressions pour désigner le processus sympathique. De l'analyse de ces passages on a conclu que seulement une catégorie d'expressions exprimait véritablement ce qui se produisait lors de la sympathie : l'« infusion d'une affection ». On a également conclu que les autres expressions n'illustraient pas adéquatement le processus sympathique, qu'elles devaient être entendues dans un sens figuré et qu'elles avaient pour fonction de souligner le rôle social de la sympathie. Ainsi, par la sympathie, des affections ne sont pas réellement communiquées entre les individus ; les individus ne reçoivent pas les affections des autres, ils ne les embrassent pas, ni n'entrent dans celles-ci. Il en est ainsi parce que les individus

¹ Sauf en ce qui concerne les sentiments esthétiques.

² Voir entre autres, *THN*, 2.2.5.16-20, pp. 235-236.

³ Voir *THN*, 2.1.11.2, p. 206.

⁴ Voir *THN*, 2.1.11.7, pp. 207-208.

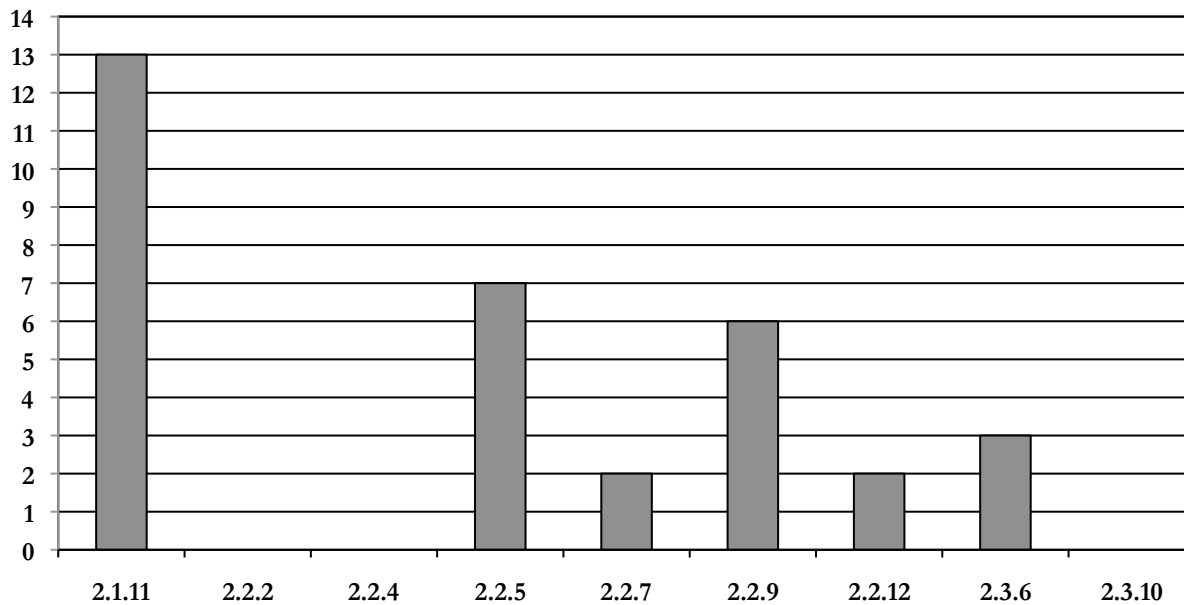
⁵ *Ibid.*, p. 208.

n'ont pas accès directement aux affections des autres, ils n'ont de celles-ci que des perceptions (*i.e.* des idées et des impressions) et celles-ci se forment en eux-mêmes. Lorsqu'il y a sympathie, des affections sont produites dans un individu comme s'il avait reçu ou embrassé les affections d'un autre, comme s'il était entré dans les affections d'un autre, comme si les affections d'un autre lui avaient été communiquées, mais il ne s'agit toujours que d'un « comme si ». La sympathie vient donner l'impression aux individus qu'ils ne sont pas complètement séparés les uns des autres et elle favorise ainsi la cohésion sociale et les échanges entre eux.

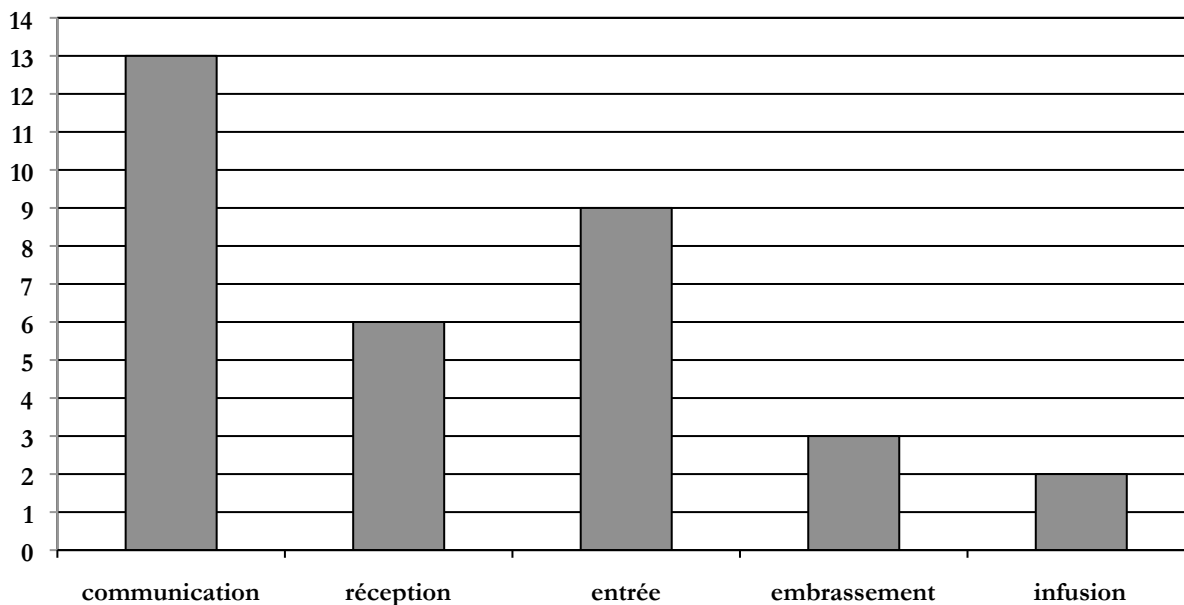
Comme le montre le graphique 1-2, « Les phénomènes multiples de la sympathie », on retrouve ces expressions dans presque toutes les sections où Hume se réfère à la sympathie. Leur utilisation est ainsi assez régulière dans tout le second livre. Bien sûr, elles sont plus nombreuses dans la section 2.1.11, qui est la section où Hume présente pour la première fois son concept de la sympathie et qui est une section, pour ainsi dire, consacrée à ce concept. Elles sont également nombreuses dans les sections 2.2.5 et 2.2.9, qui sont des sections où Hume fait souvent référence à la sympathie.

Si, de façon générale, Hume emploie ces expressions régulièrement, toutes ne sont cependant pas utilisées de manière égale. On rencontre certaines d'entre elles beaucoup plus fréquemment que d'autres, comme le montre le graphique 1-3, « Nombre d'occurrences suivant les types de phénomènes », présenté à la page suivante. Le phénomène de « communication entre les individus » est de loin celui que l'on retrouve le plus souvent, avec ses 13 occurrences. Il est suivi par le phénomène d'« entrée dans les affections d'un autre » (9 occurrences), puis viennent le phénomène de la « réception des affections » (6 occurrences) et celui de l'« embrassement des affections » (3 occurrences). Le phénomène le moins mentionné par Hume est l'« infusion d'une affection » avec seulement deux occurrences. Curieusement, le nombre d'occurrences des expressions n'a aucun lien avec le fait que celles-ci illustre bien ou mal le processus sympathique. L'expression illustrant le mieux le processus sympathique est également l'expression la plus rare, alors que la « communication » qui n'illustre en rien le processus sympathique et qui est peut-être l'expression la plus susceptible d'entraîner des incompréhensions chez le lecteur, est la plus nombreuse.

Graphique 1-2 : Les phénomènes multiples de la sympathie



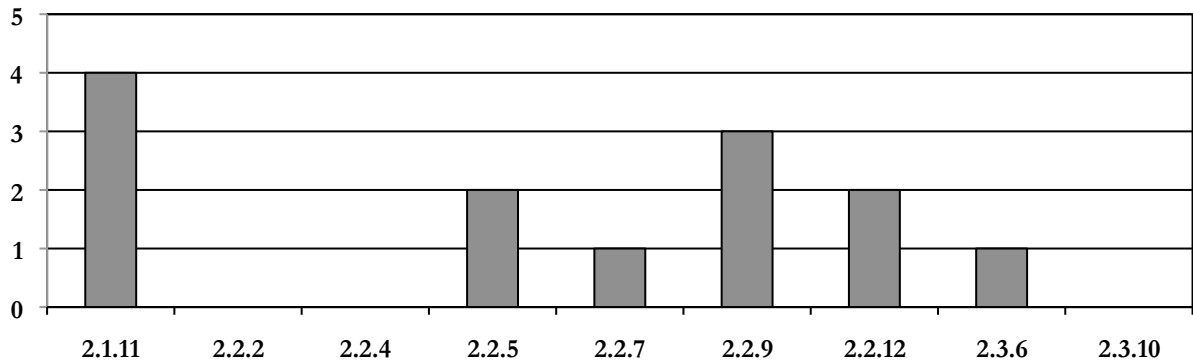
Graphique 1-3 : Nombre d'occurrences suivant les types de phénomènes



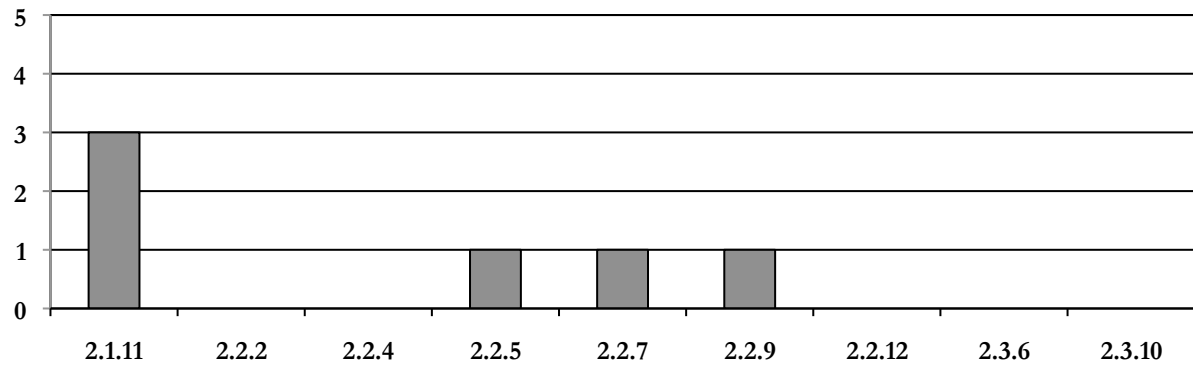
Les graphiques 1-4 à 1-8 montrent la fréquence d'utilisation des différentes expressions dans les sections où Hume mentionne la sympathie. La communication, la réception et l'entrée dans les affections d'un autre sont employées de manière continue dans le second livre. L'infusion n'est utilisée que deux fois, mais, comme l'on retrouve cette expression dans la première et l'avant-dernière des sections où Hume se réfère à la sympathie, je pense

que l'on peut considérer que son emploi est régulier en dépit de sa rareté. L'embrassement, par contre, n'est présent que dans la première des sections, Hume n'y recourant plus du tout dans le reste du deuxième livre.

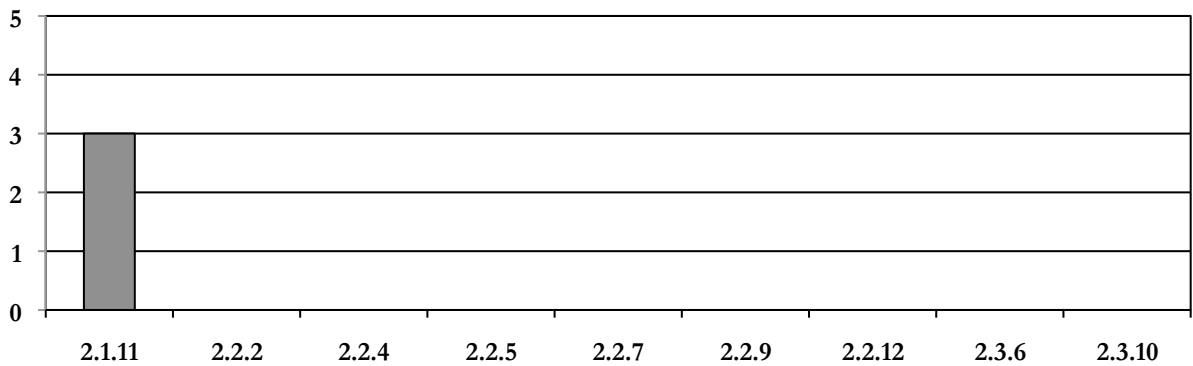
Graphique 1-4 : La sympathie comme « communication des affections »



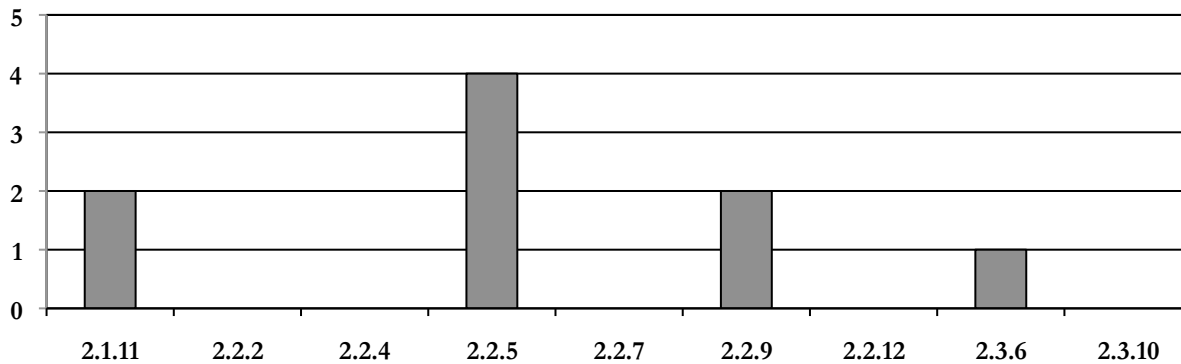
Graphique 1-5 : La sympathie comme « réception des affections »



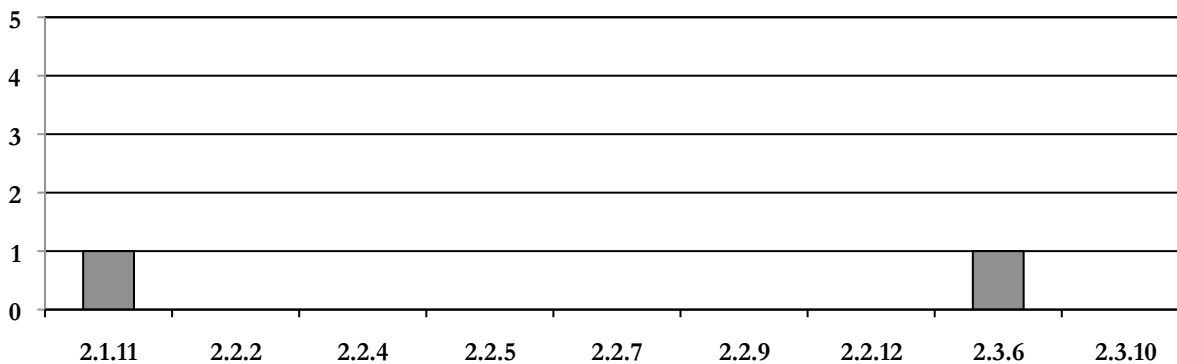
Graphique 1-6 : La sympathie comme « embrassement des affections »



Graphique 1-7 : La sympathie comme « entrée dans les affections »



Graphique 1-8 : La sympathie comme « infusion d'une affection »



Le deuxième livre du *Traité* n'est pas rédigé de manière uniforme et on y observe des changements stylistiques dans l'écriture de Hume. L'expression « embrasser les affections d'autrui », par exemple, ne se rencontre que dans la section 2.1.11, Hume n'y ayant plus recours dans le reste du second livre. Pourtant, il s'agit de l'une des expressions les plus utilisées dans la section 2.1.11, Hume l'utilise presque autant que l'expression « communication des affections » et autant de fois que « réception des affections ». Les variations dans le vocabulaire du philosophe écossais peuvent avoir un impact sur la compréhension de certaines sections. Par exemple, la sympathie est présentée seulement comme une communication d'affection d'un individu à un autre, un individu recevant l'affection d'un autre, dans les sections 2.2.7 et 2.2.12, ce qui peut laisser croire à un lecteur qui ne lirait que ces sections que la sympathie est effectivement une communication d'affection entre deux ou plusieurs individus. Il s'agit bien sûr d'une hypothèse.

3. Retour sur la « sympathie avec... » et sur la « sympathie dans... »

Lorsque Hume se réfère à son concept de sympathie il indique régulièrement que l'on « sympathise avec... » ou que l'on « sympathise dans... ». On sympathise avec les individus¹, mais également avec leurs sensations (douloureuses ou plaisantes), leurs passions et leurs sentiments². Hume utilise ces expressions dans un sens figuré, afin d'insister sur le caractère social de la sympathie, car la sympathie étant en réalité un processus interne à l'individu, il n'y a pas d'interaction réelle entre lui et un autre. Il peut même arriver qu'un individu ressente par sympathie une impression sans le concours immédiat d'un autre individu, comme Hume le montre dans l'exemple du « dormeur dans le champ »³ ou comme il l'indique dans ses propos sur l'éloquence⁴. Lorsqu'il y a sympathie, c'est-à-dire lorsqu'une idée est convertie en impression dans l'esprit d'un individu, l'individu en vient à ressentir une impression comme s'il avait reçu celle-ci d'un autre, comme si cette impression lui avait été communiquée. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre les passages où le philosophe écossais utilise les expressions « sympathiser avec... » et « sympathiser dans... ».

4. Les différents termes qualifiant de la sympathie

Hume utilise divers adjectifs à travers tout le second livre du *Traité* pour qualifier le terme « sympathie ». On retrouve ainsi treize qualificatifs différents, employés en épithètes ou en attributs :

- | | |
|---------------------------------|----------------------------------|
| 1) une « sorte » de sympathie ; | 8) la sympathie « opposée » ; |
| 2) la sympathie « agréable » ; | 9) la sympathie « limitée » ; |
| 3) la sympathie « facile » ; | 10) la sympathie « partielle » ; |
| 4) une « certaine » sympathie ; | 11) sympathie « forte » ; |
| 5) la sympathie « étendue » ; | 12) sympathie « faible » ; |
| 6) la sympathie « complète » ; | 13) la sympathie « éloignée ». |
| 7) la sympathie « double » ; | |

¹ Voir *THN*, 2.1.11.2, p. 206 ; *THN*, 2.1.11.18, p. 210 ; *THN*, 2.1.11.19, p. 211 ; *THN*, 2.2.5.8, p. 233 ; *THN*, 2.2.9.17, p. 249 ; *THN*, 2.3.10.5, p. 288.

² Voir *THN*, 2.1.11.8, p. 208 ; *THN*, 2.1.11.19, p. 211 ; *THN*, 2.2.5.6, p. 232 ; *THN*, 2.2.5.21, p. 236 ; *THN*, 2.2.9.11, pp. 247-248 ; *THN*, 2.2.9.12, p. 248.

³ Voir *THN*, 2.2.9.13, p. 248.

⁴ Voir *THN*, 2.3.6.7-8, p. 273.

L'expression « une sorte de sympathie » (“a kind of sympathy”)¹ désigne la sympathie comme conversion d'une idée en impression de manière générale. Il est possible que Hume l'ait employée pour des raisons purement stylistiques car elle ne nous apprend rien de particulier au sujet du processus sympathique. Il en va de même pour la sympathie dite « facile » (“easy sympathy”)². La sympathie dite « agréable » (“a sympathy with others is agreeable”)³ désigne également la sympathie-humienne. On reviendra sur ce qui fait que la sympathie, qui en principe est neutre, puisse être agréable dans les chapitres consacrés aux émotions et aux esprits animaux.

Le terme « certaine » (“a certain sympathy”)⁴ vient qualifier une sympathie qui n'est pas la sympathie-humienne. Le phénomène auquel Hume se réfère dans le passage où on rencontre ce terme est en fait la sympathie comprise dans le sens d'une concordance. Je reviendrai sur ce phénomène et sur ce passage dans le chapitre consacré à la sympathie-concordance.

La sympathie étendue (“extensive sympathy”)⁵ désigne comme on l'a vu un ensemble de processus sympathiques qui résultent de la prise de plusieurs points de vue différents. La sympathie complète (“compleat sympathy”)⁶ est, quant à elle, un synonyme de la sympathie étendue. La sympathie double (“double sympathy”)⁷ et la sympathie opposée (“opposite sympathy”)⁸ désignent des processus sympathiques faisant partie de l'ensemble plus large de la sympathie étendue. La sympathie limitée (“limited sympathy”)⁹ désigne la sympathie qui produit une impression lorsqu'un seul point de vue est pris par l'individu. La sympathie partielle (“partial sympathy”)¹⁰ en est un synonyme.

¹ Voir *THN*, 2.2.5.6, p. 232.

² Voir *THN*, 2.2.4.7, p. 229.

³ *Id.*

⁴ Voir *THN*, 2.2.4.6, p. 229.

⁵ Voir *THN*, 2.2.9.13-20, pp. 248-250.

⁶ Voir *THN*, 2.2.9.18, p. 250.

⁷ *Id.*

⁸ *Id.*

⁹ Voir *THN*, 2.2.9.13-20, pp. 248-250.

¹⁰ Voir *THN*, 2.2.7.5, p. 239.

Les termes « forte » (“strong sympathy”)¹ et « faible » (“weak sympathy”)² viennent qualifier la puissance avec laquelle la sympathie agit sur l’imagination. Le sens du terme « éloigné » (“remote sympathy”)³ n’est pas clair, par contre. Il est possible que la sympathie éloignée soit un synonyme de la sympathie faible.

Par ailleurs, Hume indique également dans les premiers passages où il expose son concept que la sympathie peut être facilitée ou diminuée⁴. Il ne spécifie pas alors à quel niveau se situent l’augmentation et la diminution de la sympathie, mais on peut supposer – sur la base des informations qu’il donne – qu’il y est question tant de l’augmentation ou de la diminution de la sympathie en extension (sympathie étendue et sympathie limitée), qu’en intensité (sympathie forte et sympathie faible).

Les termes qualifiants la sympathie ne viennent pas complexifier le sens de la sympathie-humienne. Ils ne créent pas non plus de nouvelles catégories de sympathie, différentes de la sympathie comprise comme la conversion d’une idée en une impression. Ils servent simplement à préciser certains aspects du concept humien.

¹ Voir *THN*, 2.2.9.14-20, pp. 248-250.

² *Id.*

³ Voir *THN*, 2.3.10.5-6, pp. 287-288.

⁴ Voir *THN*, 2.1.11.5, p. 207 et *THN*, 2.1.11.15-18, p. 210.

CHAPITRE II

La sympathie-humienne dans le troisième
livre du *Traité de la nature humaine*

Introduction

Le troisième livre du *Traité de la nature humaine* a paru dans l'année qui a suivi celle où Hume publia pour la première fois – et l'unique fois – les deux premiers livres de l'ouvrage. Les propos du philosophe écossais font suite à ceux des deux précédents livres, et Hume, après avoir exposé des éléments sur le fonctionnement de l'entendement humain et sur la production des passions, aborde les sujets moraux. Les jugements moraux sont des impressions de réflexion et ils sont relativement proche des passions ; ils ne sont pas très loin non plus des idées. Les principes de la nature humaine qui président au fonctionnement de l'entendement, à la formation des idées et à la production des passions président également à la production des sentiments moraux. La sympathie présentée dans le livre précédent joue un rôle des plus importants et le philosophe écossais recourt à elle dans bon nombre de passages.

1. Fréquence de la sympathie dans le troisième livre

Hume, comme il l'avait fait dans le second livre du *Traité de la nature humaine*, fait référence à la sympathie de manière très inégale dans le troisième livre. Celui-ci, comme on le sait, est divisé en trois parties, qui sont respectivement consacrées à la vertu et au vice en général, à la vertu et au vice artificiels de la justice et de l'injustice et aux autres vertus et aux autres vices. La première partie est très courte, elle sert d'introduction – pour ainsi dire – à la troisième partie du *Traité* et on n'y retrouve aucune référence, d'une façon ou d'une autre, au concept humien. La seconde partie et la troisième parties sont plus longues et elles sont sensiblement égales. La seconde partie traite des vertus artificielles et la sympathie, bien qu'elle joue un très grand rôle dans la production des sentiments moraux relatifs à ces sortes de vertus, n'est que peu mentionnée par le philosophe écossais. Dans la troisième partie, par contre, Hume mentionne régulièrement le rôle de la sympathie.

Le graphique 2-1, « La sympathie-humienne dans le troisième livre du *Traité de la nature humaine* », illustre la fréquence avec laquelle Hume utilise la sympathie dans chacune des sections de la seconde partie et de la troisième partie du troisième livre. Le graphique montre que la majorité des passages où Hume mentionne la sympathie se trouvent dans la troisième partie. Il montre également que le philosophe écossais a recours à son concept de manière assez régulière dans les sections de la troisième partie, car si certaines comportent

moins de passages que d'autres relatifs à la sympathie, on retrouve néanmoins plusieurs passages où celle-ci soit mentionnée dans chacune d'entre elles. Ce que le graphique ne montre pas, par contre, c'est que bien que Hume ne mentionne la sympathie que rarement dans la seconde partie, consacrée aux vertu et vice artificiels de la justice et de l'injustice, il mentionne souvent le rôle que joue la sympathie quant à ceux-ci... Mais il le fait dans les sections de la troisième partie.

Les résultats présentés dans le graphique 2-1 ont été obtenus de la manière suivante : on n'a pas compté toutes les occurrences du terme « sympathie ». On a plutôt considéré les passages (formés d'une ou de plusieurs propositions) où Hume recourait d'une manière ou d'une autre à son concept. On a procédé de la même manière pour ce graphique que pour le graphique 1-1 du chapitre précédent et on l'a fait pour les mêmes raisons¹.

2. Organisation du chapitre

Les occurrences de la sympathie sont moins nombreuses dans le troisième livre que dans le second livre et on les retrouve principalement dans les sections de la troisième partie. Procéder comme on l'a fait dans le chapitre précédent pour traiter les informations relatives au concept humien aurait sans doute alourdi inutilement le contenu de ce chapitre. Aussi, on a choisi de procéder autrement et de présenter ensemble les sections où l'on retrouvait des mentions de la sympathie.

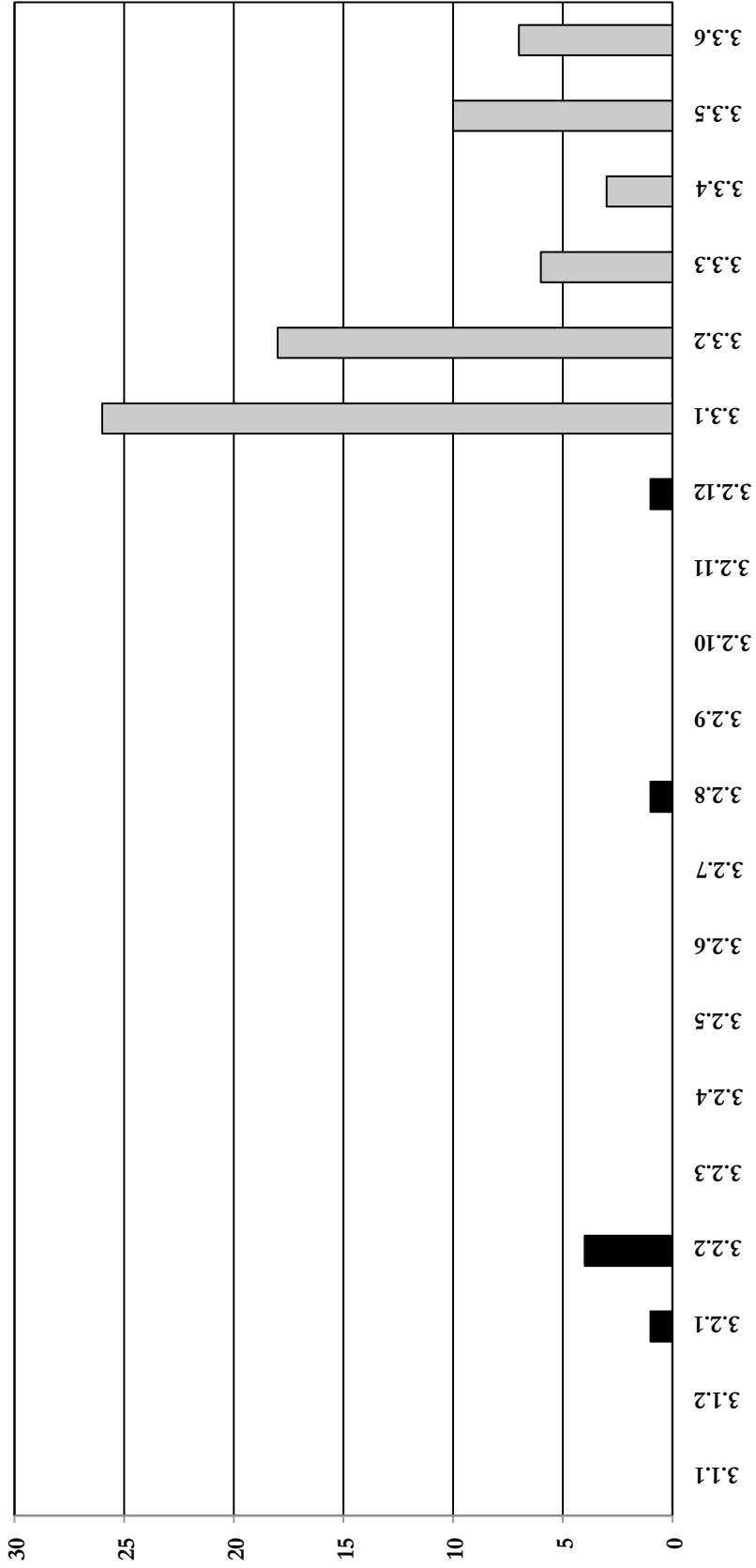
Le chapitre est divisé en cinq parties. La première partie est consacrée à la façon dont Hume définit la sympathie de même qu'à certains autres éléments qui sont liés à son *modus operandi*. La seconde partie est consacrée au rôle que joue la sympathie lors de la production des passions et des sentiments esthétiques. La troisième partie est plus particulièrement consacrée aux propos de Hume concernant certains éléments relatifs au rôle de la sympathie lors de la production des sentiments moraux. Dans la quatrième partie, on présente les passages où Hume se sert d'expressions alternatives pour exprimer le processus sympathique. Dans le deuxième livre du *Traité*, le philosophe écossais se servait de cinq catégories différentes d'expressions pour désigner la sympathie ; dans le troisième livre, il en utilise seulement deux. La cinquième partie, enfin, sert à présenter tous les autres éléments

¹ Sur ces raisons, voir l'« Introduction » du « Premier Chapitre ».

qui sont relatifs à la sympathie et que l'on n'a pas pu prendre en compte dans les parties précédentes.

Comme c'était le cas pour le chapitre précédent, ce chapitre comporte quelques schémas et quelques graphiques. Ils ont été réalisés dans le but de favoriser la compréhension, et viennent soutenir visuellement les explications.

Graphique 2-1 : La sympathie-humienne dans le troisième livre du *Traité de la nature humaine*



En noir : résultats dans la partie 2, “Of justice and injustice”.

En gris : résultats dans la partie 3, “Of the other virtues and vices”.

Première partie : Définition de la sympathie et éléments sur son *modus operandi*

1.1. La conversion d'une idée en impression

Dans le troisième livre du *Traité*, Hume rappelle seulement à deux reprises en quoi consiste le processus sympathique. Il le fait dans le septième paragraphe de la section 3.3.1, et il donne alors quelques détails. Il le fait également dans la section 3.3.2, alors qu'il traite des rapports entre la sympathie et la comparaison, mais il ne s'étend pas sur le sujet et il indique seulement que "Sympathy being the conversion of an idea into an impression, demands a greater force and vivacity in the idea than is requisite to comparison"¹.

En 3.3.1.7, Hume commence par rappeler que le processus sympathique repose sur le fait que les esprits des êtres humains sont organisés et structurés de la même manière, qu'ils possèdent les mêmes facultés et sont susceptibles de ressentir les mêmes impressions à partir des mêmes causes. C'est la similitude entre les esprits des être humains qui rend la sympathie possible. Ces propos sont alors très proches, quoique éminemment plus succincts, de ce qu'il avait auparavant indiqué dans la section 2.1.11, comme la montre la comparaison des deux passages :

The minds of all men are similar in their feelings and operations; nor can any one be actuated by any affection, of which all others are not, in some degree, susceptible.²

Now 'tis obvious, that nature has preserv'd a great resemblance among all human creatures, and that we never remark any passion or principle in others, of which, in some degree or other, we may not find a parallel in ourselves. The case is the same with the fabric of the mind, as with that of the body. However the parts may differ in shape or size, their structure and composition are in general the same. There is a very remarkable resemblance, which preserves itself amidst all their variety; and this resemblance must very much contribute to make us enter into the sentiments of others, and embrace them with facility and pleasure.³

Hume indique ensuite que la passion d'un autre est d'abord perçue à partir de certains signes comme les effets des passions dans la voix et la gestuelle des individus qui les ressentent. La perception de ces signes ou effets conduit rapidement l'individu qui les observe à songer à ce qui les cause et il se forme alors l'idée de la passion. L'idée de la passion devient si vive qu'elle se convertit en la passion elle-même. Ces propos sont

¹ THN, 3.3.2.5, p. 379.

² THN, 3.3.1.7, p. 368.

³ THN, 2.1.11.5, p. 207. En italique dans le texte.

également très proches, quoique un peu plus concis, d'autres propos tenus par Hume dans la section 2.1.11 du second livre, comme on peut le voir dans la comparaison des deux passages :

When I see the *effects* of passion in the voice and gesture of any person, my mind immediately passes from these effects to their causes, and forms such a lively idea of the passion, as is presently converted into the passion itself. In like manner, when I perceive the *causes* of any emotion, my mind is convey'd to the effects, and is actuated with a like emotion.¹

When any affection is infus'd by sympathy, it is at first known only by its effects, and by those external signs in the countenance and conversation, which convey an idea of it. This idea is presently converted into an impression, and acquires such a degree of force and vivacity, as to become the very passion itself, and produce an equal emotion, as any original affection.²

Le paragraphe 3.3.1.7 se termine sur la constatation qu'aucune impression n'apparaît directement dans l'esprit d'un individu lorsqu'il est mis en présence des signes des impressions ressenties par les autres : "No passion of another discovers itself immediately to the mind. We are only sensible of its causes or effects. From *these* we infer the passion: And consequently *these* give rise to our sympathy"³. L'individu se forme d'abord l'idée d'une passion, il l'« infère » sur la base des signes observés, puis, par sympathie, il en vient à ressentir cette passion. Lorsque des passions sont produites par sympathie, elles apparaissent toujours sous la forme de leurs idées d'abord. Ce faisant, il ne peut pas y avoir de réelle communication ou de réelle transmission de passion d'un individu à un autre.

1.1.1. L'exemple de l'opération chirurgicale

Hume appuie ensuite ses propos en 3.3.1.7 au moyen d'un exemple concret. L'exemple est intéressant car il vient compléter les informations que l'on avait au sujet du fonctionnement de la sympathie dans le livre deux du *Traité*. De cet exemple, on peut en effet extrapoler qu'il y a différentes catégories de signes qui peuvent être à l'origine de la production d'une impression par sympathie :

Were I present at any of the more terrible operations of surgery, 'tis certain, that even before it begun, the preparation of the instruments, the laying of the bandages in

¹ THN, 3.3.1.7, p. 368. En italique dans le texte.

² THN, 2.1.11.3, p. 206.

³ THN, 3.3.1.7, p. 368. En italique dans le texte.

order, the heating of the irons, with all the signs of anxiety and concern in the patient and assistants, wou'd have a great effect upon my mind, and excite the strongest sentiments of pity and terror.¹

Bien sûr, certains signes sont plus frappants que d'autres, ils activent avec davantage de force l'imagination et conséquemment ils ne nécessitent pas que la sympathie soit aussi forte². Dans l'exemple de Hume en 3.3.1, ces signes sont les suivants (par ordre décroissant du pouvoir qu'ils ont sur l'imagination) :

- 1) l'observation en directe de la souffrance réelle du patient durant l'opération chirurgicale ;
- 2) l'observation de l'anxiété et des craintes du patient avant l'opération ;
- 3) l'observation des outils préparés en vue de l'opération chirurgicale, *i.e.* les instruments chirurgicaux soigneusement classés et placés, les fers chauffés à blanc et la pile de bandages prêts à être utilisés ;
- 4) l'observation des outils alors qu'ils sont entreposés et qu'ils ne vont pas servir. Cela inclut même l'innocente pile de bandages et de pansements.

Il n'est pas nécessaire de voir souffrir un autre individu en direct pour se former une idée de sa douleur et ressentir à son tour par sympathie des impressions déplaisantes. Il suffit d'être mis en présence de certains signes pour former, par association d'idées, l'idée d'une impression, idée qui acquiert ensuite de la vivacité et est convertie elle-même en impression. Les signes de la douleur réelle et présente d'un individu sont des signes très forts ; le spectateur se forme aisément une idée de sa douleur et cette idée est rapidement convertie en une impression correspondante. Les signes de l'anxiété ressentie par un autre, alors qu'il songe à la douleur qu'il ressentira bientôt, sont des signes un peu plus faibles que les précédents ; ils nécessitent chez le spectateur un certain travail de l'imagination, l'association d'idées et une sympathie, peut-être, un peu plus forte. L'observation des instruments chirurgicaux, des fers et des bandages prêts à servir pour une opération qui aura lieu sous peu sont des signes encore plus faibles ; pour ressentir par sympathie une impression, il faudra que l'imagination du spectateur soit fortement ébranlée par une

¹ *THN*, 3.3.1.7, p. 368.

² Sur ce sujet, voir dans le chapitre précédent, la section « 3.1.3. Sympathie forte et sympathie faible ».

succession d'association d'idées et par une sympathie plus forte. Enfin, l'observation d'instruments chirurgicaux, de fers et de pansements, entreposés dans le but d'usages éventuels et hypothétiques ne devrait pas produire d'impression par sympathie chez le spectateur, sauf si celui-ci est doté d'une imagination très vive et d'une disposition à sympathiser très grande. Certains facteurs pourraient contribuer à la production d'impression par sympathie, comme le fait d'avoir assisté récemment à une opération nécessitant les mêmes instruments ou d'avoir subi soi-même une opération. Le cas échéant, l'esprit du spectateur serait fortement ébranlé par une grande suite d'association d'idées et ce sont ces associations qui entraîneraient alors la production de l'impression, par sympathie. Hume ne mentionne pas dans son exemple ce qu'il en est du point de vue du chirurgien, mais on peut néanmoins y songer... Le chirurgien a l'habitude de pratiquer des opérations et d'utiliser des instruments chirurgicaux, des fers et des bandages ; on pourrait considérer que l'habitude a rendu les idées associées à l'opération moins rares, moins neuves et ce faisant beaucoup moins frappantes pour son esprit. La vivacité de ces idées étant très faibles, il faudrait qu'il soit doté d'une disposition à sympathiser très grande, voir hors du commun, pour ressentir lui-même des impressions par sympathie dans ce genre de contexte.

1.1.2. Les ouvrages historiques et la sympathie

Dans le second livre du *Traité*, Hume avait indiqué que des impressions pouvaient être ressenties par sympathie lorsqu'un individu était exposé à des impressions fictives, en assistant à une pièce de théâtre, par exemple, ou en écoutant le discours d'un orateur¹. Aux œuvres littéraires comme le théâtre, la poésie et les discours, Hume ajoute les ouvrages de l'Histoire dans le troisième livre du *Traité*, en indiquant que les événements rapportés dans ceux-ci sont également susceptibles d'entraîner la production, par sympathie, d'impressions chez leur lecteurs :

The histories of kingdoms are more interesting than domestic stories: The histories of great empires more than those of small cities and principalities: And the histories of wars and revolutions, more than those of peace and order. We sympathize with the persons that suffer, in all the various sentiments which belong to their fortunes. The mind is occupy'd by the multitude of the objects, and by the strong passions, that

¹ Sur ce sujet, voir dans le chapitre précédent, la section « 4.1.1. Le théâtre, l'éloquence et la sympathie ».

display themselves. And this occupation or agitation of the mind is commonly agreeable and amusing.¹

La lecture des ouvrages de l'Histoire peut produire des impressions chez le lecteur car les évènements qui sont rapportés dans ces ouvrages peuvent entraîner, par association d'idées, les idées des impressions ressenties par les personnages historiques. Il n'y a pas de raison pour que ces idées, une fois qu'elles sont formées dans l'esprit du lecteur, ne puissent pas par accroissement de leur vivacité être converties à leur tour par sympathie. Néanmoins, pour que le lecteur ressente des impressions à son tour par sympathie, il faut que quelque chose augmente la vivacité de ses idées et leur communique suffisamment de force pour qu'elles soient converties. En théorie, ce phénomène est possible ; en pratique, il est légitime de se questionner sur sa fréquence... Hume semble oublier que les ouvrages historiques, contrairement aux œuvres littéraires ne bénéficient pas ordinairement des artifices de l'art, qui contribuent pour une bonne part dans la vivification des idées. Le jeu d'un acteur, la véhémence d'un orateur rendent les idées des impressions présentes à l'esprit des spectateurs et des auditeurs, et elles leur fournissent la force nécessaire à leur conversion en impression. Pour que la même chose se produise lors de la lecture des ouvrages historiques, il faut que l'historien agisse de même et qu'il sache rendre les impressions qu'il dépeint suffisamment vives pour que l'esprit du lecteur en soit frappé à son tour. Pour y arriver, il semble donc qu'il faille que l'historien soit aussi un poète ou un orateur...

1.2. Le retour de l'« effet miroir » ?

Dans l'une des sections du troisième livre du *Traité*, Hume mentionne un phénomène qu'il nomme « double rebond de la sympathie », en indiquant que celui-ci est similaire à un autre phénomène déjà observé auparavant :

No one, who duly considers of this matter, will make any scruple of allowing that any piece of ill-breeding, or any expression of pride and haughtiness, is displeasing to us, merely because it shocks our own pride, and leads us by sympathy into a comparison, which causes the disagreeable passion of humility. Now as an insolence of this kind is blam'd even in a person who has always been civil to ourselves in particular; nay, in one, whose name is only known to us in history; it follows, that our disapprobation proceeds from a sympathy with others, and from the reflection that such a character is highly displeasing and odious to every one, who converses or has any intercourse with

¹ *THN*, 3.3.4.14, p. 391.

the person possessed of it. We sympathize with those people in their uneasiness; and as their uneasiness proceeds in part from a sympathy with the person who insults them, we may here observe a double rebound of the sympathy; which is a principle very similar to what we have observ'd on another occasion.¹

Dans l'édition originale du *Traité de la nature humaine*, on trouve une note² de Hume indiquant que cet autre phénomène se trouve dans la section 2.2.5. Le phénomène auquel il fait référence, bien sûr, est celui où il est question de la « réflexion » de la sympathie dans l'exemple du riche propriétaire et de celui qui l'observe³. Cet exemple qui, au dire du philosophe écossais, est proche de celui présenté en 3.3.2.17, se trouve dans le passage suivant :

In general we may remark, that the minds of men are mirrors to one another, not only because they reflect each other's emotions, but also because those rays of passions, sentiments, and opinions, may be often reverberated, and may decay away by insensible degrees. Thus the pleasure which a rich man receives from his possessions, being thrown upon the beholder, causes a pleasure and esteem; which sentiments again, being perceiv'd and sympathiz'd with, encrease the pleasure of the possessor; and being once more reflected, become a new foundation for pleasure and esteem in the beholder. There is certainly an original satisfaction in riches deriv'd from that power, which they bestow, of enjoying all the pleasures of life; and as this is their very nature and essence, it must be the first source of all the passions, which arise from them. One of the most considerable of these passions is that of love or esteem in others, which therefore proceeds from a sympathy with the pleasure of the possessor. But the possessor has also a secondary satisfaction in riches arising from the love and esteem he acquires by them, and this satisfaction is nothing but a second reflection of that original pleasure which proceeded from himself. This secondary satisfaction or vanity becomes one of the principal recommendations of riches, and is the chief reason, why we either desire them for ourselves, or esteem them in others. Here then is a third rebound of the original pleasure; after which 'tis difficult to distinguish the images and reflections, by reason of their faintness and confusion.⁴

1.2.1 Similitudes et différences

Hume indique que les phénomènes exposés en 2.2.5.21 et en 3.3.2.17 sont similaires, mais il n'explique pas en quoi consiste leur ressemblance. La comparaison du contenu des deux passages permet de répondre à cette question et elle montre que, si les phénomènes possèdent quelques éléments en commun, ils sont également et surtout très différents. S'il y

¹ THN, 3.3.2.17, pp. 383-384. Je souligne.

² Voir la note « a » in David Hume, *A Treatise of Human Nature : being An Attempt to introduce the experimental Method of Reasoning into Moral Subjects. With an Appendix. Vol. III. Of Morals*, London, Printed for Thomas Longman, at the Ship in Pater-noster-Row, 1740, 8°, p. 248.

³ Sur ce phénomène voir, dans le chapitre précédent, la section « 2.1.2. L'"effet miroir" et ce qu'il nous apprend sur la sympathie ».

⁴ THN, 2.2.5.21, p. 236.

a des ressemblances entre les phénomènes, elles sont insignifiantes : les seuls éléments qu'ils ont réellement en commun consistent en effet en ce que : 1) plusieurs individus ressentent des impressions par sympathie ; 2) leurs impressions semblent être liées et être produites successivement, les unes à partir des autres. Les différences entre les deux phénomènes sont par contre nombreuses et frappantes. Afin de mieux les exposer, je vais présenter d'abord ce qui caractérise le phénomène exposé en 2.2.5.21, pour ensuite présenter ce qui caractérise le phénomène exposé en 3.3.2.17. Je vais traiter des mêmes aspects, en les présentant en parallèle. Ainsi, dans l'exemple présenté en 2.2.5.21 :

- 1) il y a deux individus : le riche propriétaire et l'autre, celui que l'on a nommé¹ l'« observateur » ;
- 2) chacun ressent des impressions qui sont des passions (et des sensations) : l'un ressent de la fierté et l'autre de l'estime ;
- 3) les passions ressenties sont toutes deux plaisantes et elles conduisent les individus à se former des idées plaisantes ;
- 4) seules des passions (et des sensations) sont ressenties, il n'y a aucun jugement porté ;
- 5) les deux individus sont présentés comme s'ils étaient mis en présence l'un de l'autre et comme s'ils étaient attentifs à leurs impressions réciproques : le riche propriétaire considère les impressions de celui qui l'observe et l'observateur considère les impressions du riche propriétaire ;
- 6) les impressions sont ressenties de manière répétitive, les individus les ressentant chacune plusieurs fois et leur « réflexion » a pour conséquence qu'elles s'accroissent ;
- 7) la sympathie qui est à l'œuvre dans cet exemple est probablement une sympathie limitée ; il n'est pas nécessaire qu'elle soit une sympathie étendue ;

¹ Voir, dans le chapitre précédent, la section « 2.1.2. L'"effet miroir" et ce qu'il nous apprend sur la sympathie ».

¹ *THN*, 3.3.2.17, pp. 383-384. Je souligne.

Il en va bien différemment dans l'exemple présenté en 3.3.2.17. Dans celui-ci, en effet :

1) il y a trois individus : celui qui affiche un orgueil insolent, celui qui souffre de cet orgueil et en est humilié et celui qui porte un jugement sur le caractère du premier individu ;

2) différentes sortes d'impressions (outre les sensations) sont ressenties : le premier individu ressent une passion d'orgueil ou de fierté et le second une passion d'humilité ; le troisième individu, par contre, ressent un sentiment (ici, moral) de déplaisir ;

3) les impressions ressenties sont plaisante chez le premier individu, déplaisante chez le second et déplaisante chez le troisième ; l'impression plaisante du premier individu conduit les deux autres à se former des idées déplaisantes, c'est-à-dire en opposition avec l'impression qu'il ressent ;

4) des passions sont ressenties, mais également un sentiment et cette fois un jugement moral est porté ;

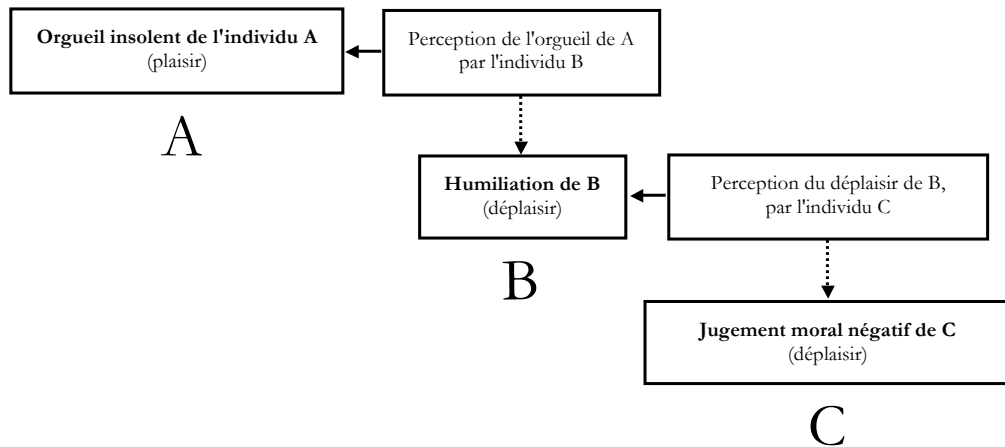
5) les trois individus pourraient être mis en présence les uns des autres, mais ils sont présentés par Hume comme si ce n'était pas le cas ; le premier individu peut tout aussi bien être un personnage historique ayant vécu à une époque passée qu'un contemporain connu de celui qui porte le jugement ; le second individu, quant à lui, est postulé par celui qui porte le jugement ;

6) les impressions ne sont pas ressenties de manière répétitive et les individus ne les ressentent qu'une fois ; il n'y a pas de « réflexion » et ce faisant elles ne s'accroissent évidemment pas conséquemment à celle-ci ;

7) la sympathie qui est à l'œuvre dans cet exemple doit être une sympathie étendue ; il faut que le troisième individu considère plusieurs points de vue différents pour percevoir l'orgueil du premier individu et le désagrément et l'humiliation que cause cet orgueil chez les autres ; s'il ne s'agissait que d'une sympathie limitée, le troisième individu percevrait soit l'orgueil de l'un, qui le conduirait alors à se former une idée plaisante, soit l'humiliation de l'autre, qui le conduirait alors à se former une idée déplaisante.

Par ailleurs, si les phénomènes décrits en 3.3.2.17 et en 2.2.5.21 sont similaires, la production sympathique des impressions devrait se faire chez eux sensiblement de la même manière. Dans le chapitre précédent, dans la section « 2.1.2.1. L'exemple du riche propriétaire et de l'observateur », on avait analysé la façon dont les impressions étaient produites par sympathie lors du rebond décrit par Hume et on avait illustré le phénomène à l'aide d'un schéma¹. Si les phénomènes sont similaires, on peut supposer que le schéma du phénomène exposé en 2.2.5.21 devrait convenir pour illustrer le phénomène exposé en 3.3.2.17. Le rebond de la sympathie mentionné par Hume dans la section 3.3.2.1.7, devrait alors être illustré suivant le schéma 2-1 :

Schéma 2-1 : Le rebond de la sympathie en 3.3.2.17 (première version)

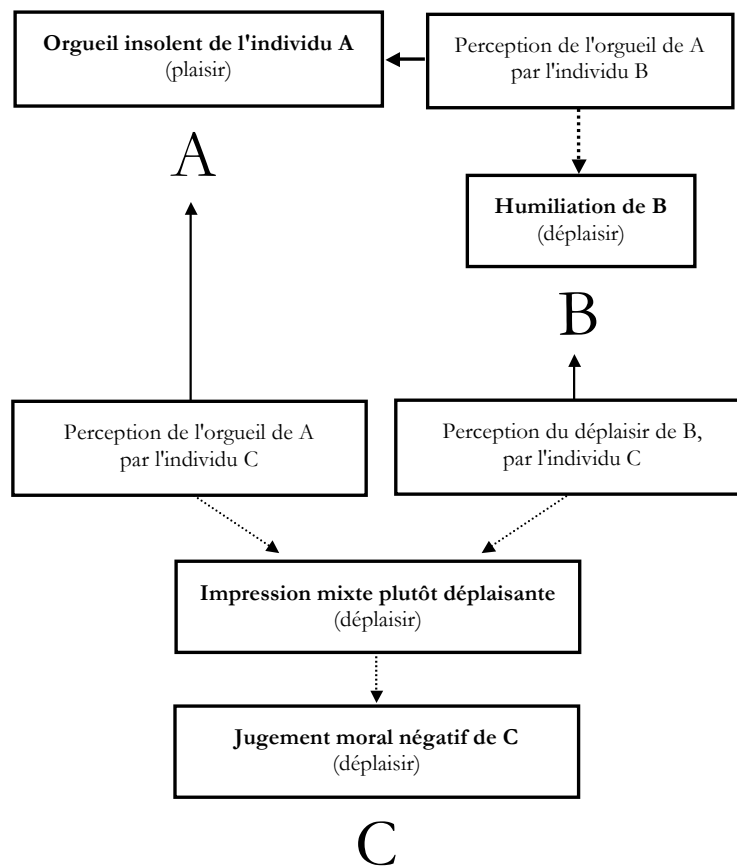


Le problème, c'est que ce schéma – qui concorde avec celui illustrant le phénomène présenté par Hume dans la section 2.2.5.21 – n'est pas adéquat, en fait, pour illustrer ce qui se produit lors du rebond de la sympathie exposé dans le passage 3.3.2.17. Dans ce passage, Hume indique que l'individu C, observant le caractère de l'individu A et percevant l'orgueil insolent de ce dernier, après avoir considéré les effets de cet orgueil chez d'autres individus, en conçoit du déplaisir et en vient à juger négativement le caractère de l'individu A. L'individu C doit donc d'abord se former une idée de la passion d'orgueil de A, puis, considérant les effets de celles-ci chez l'individu B, se former aussi une idée de la passion d'humilité de B. Il considère plusieurs points de vue et la sympathie qui est à l'œuvre chez

¹ Voir dans le chapitre précédent, le schéma 1-12, « Les impressions dans l'exemple de l'effet miroir ».

lui est une sympathie élargie. Lorsqu'il y a sympathie élargie, une impression mixte est produite et celle-ci est plaisante ou déplaisante suivant la tendance générale des idées et des impressions qui ont concourues à sa production. Dans l'exemple de Hume en 3.3.2.17, l'observateur, c'est-à-dire l'individu C, ressent au final du déplaisir, déplaisir qui le conduit à porter un jugement négatif sur l'orgueil de l'individu A. C'est donc dire que les idées et les impressions déplaisantes ont joué un rôle plus important dans son jugement et qu'il a été davantage influencé par ce qu'il a perçu chez l'individu B. Ce faisant, le phénomène devrait plutôt être illustré ainsi :

Schéma 2-2 : Le rebond de la sympathie en 3.2.2.17 (deuxième version)



Quoi que puisse dire Hume à leur sujet, on voit mal, au final, comment les deux phénomènes présentés en 2.2.5.21 et en 3.3.2.17 pourraient être considérés comme étant similaires. Ils présentent beaucoup trop de différences pour qu'on puisse le faire. La mention de la similitude entre les deux phénomènes ne constitue cependant pas le seul

élément problématique dans les propos du philosophe écossais en 3.3.2.17. Le caractère « rebondissant » de la sympathie à l'œuvre dans ce passage apparaît comme étant lui-même un élément très discutabile...

1.2.2. Le flux des perceptions

Dans le chapitre précédent, dans la section « 2.1.2.3. L'"effet miroir" : une communication illusoire », on avait indiqué qu'il n'y avait pas d'échanges réels entre des individus lors du « rebond » et que ce phénomène n'était en fait constitué que par des successions de perceptions se produisant presque simultanément dans les esprits des individus. L'esprit de chaque individu consistait en une série de succession de perceptions, et les esprits demeuraient rigoureusement séparés les uns des autres et fermés les uns aux autres. L'exemple utilisé par Hume dans la section 3.3.2.17 vient corroborer ce qui avait été précédemment indiqué au sujet de ce qui se produit lors du « rebond ». L'exemple en effet montre que la présence d'autres individus n'est pas nécessaire pour qu'il y ait un « rebond de la sympathie ». L'individu C pourrait très bien lire un ouvrage historique dans lequel serait décrit le caractère et les actes d'un autre individu, l'individu A, et cela serait suffisant pour que le phénomène s'ensuive. La succession des impressions exposée en 3.3.2.17 s'effectue en trois moments. Le schéma 2-3 (à la page suivante) illustre ce qui se produit.

Dans un premier moment, l'individu C considère l'orgueil d'un autre individu, l'individu A, qui peut tout aussi bien être un individu réel, présent au moment où il le considère, qu'un personnage historique (ou autre) auquel il songe. Il se forme alors l'idée de l'orgueil de cet individu. L'orgueil est une passion plaisante et l'idée d'orgueil est une idée plaisante ; si elle n'est pas mélangée avec une autre idée, elle peut devenir par sympathie une sensation plaisante.

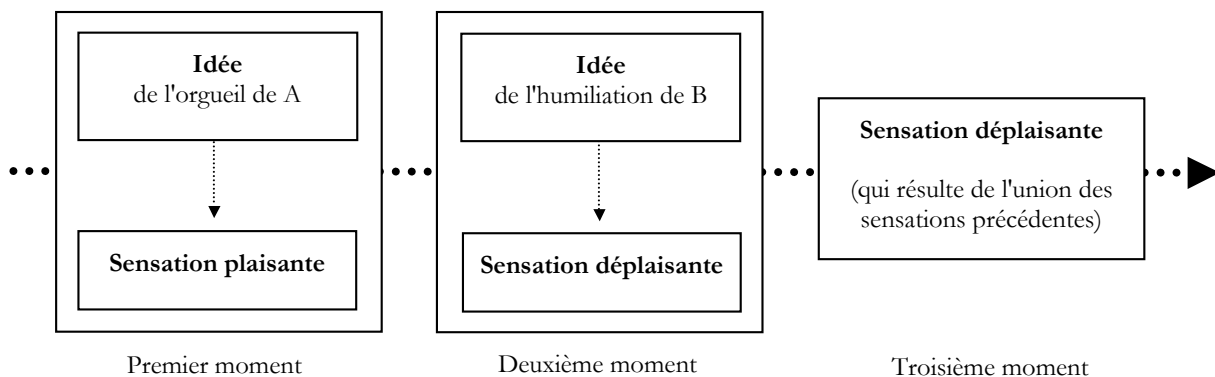
Dans un deuxième moment, l'individu C considère les conséquences de cet orgueil chez un autre individu, l'individu B. Comme c'était le cas pour l'individu précédent, celui-ci peut tout aussi bien être un individu présent ou simplement imaginé. L'individu C constate que l'orgueil de A est susceptible de conduire l'individu B à ressentir de l'humilité. L'humilité est une passion déplaisante et l'idée de l'humilité est une idée déplaisante ; si elle n'est pas mélangée avec une autre idée, elle peut devenir par sympathie une sensation déplaisante.

Dans le *Traité de la nature humaine*, dans la section consacrée aux passions directes, Hume traite du caractère rémanent des impressions en les comparant aux sons produits par les instruments à cordes. Il indique alors que les passions perdurent dans l'esprit durant un certain temps, qu'elles ne cessent pas subitement, mais s'atténuent graduellement ; ce faisant, il n'est pas rare qu'une nouvelle impression se forme alors qu'il reste encore des traces d'une autre :

Now, if we consider the human mind, we shall find, that with regard to the passions, 'tis not of the nature of a wind-instrument of music, which in running over all the notes immediately loses the sound after the breath ceases; but rather resembles a string-instrument, where after each stroke the vibrations still retain some sound, which gradually and insensibly decays. The imagination is extremely quick and agile; but the passions are slow and restive; For which reason, when any object is presented, that affords a variety of views to the one, and emotions to the other; tho' the fancy may change its views with great celerity; each stroke will not produce a clear and distinct note of passion, but the one passion will always be mixt and confounded with the other.¹

C'est ce qui se produit dans l'exemple en 3.3.2.17. Dans un troisième moment, les passions de plaisir et de déplaisir produites par sympathie chez l'individu C se combinent et forment une nouvelle passion qui est mixte. Celle-ci est plutôt déplaisante, car la tendance générale des sensations qui ont concouru à sa formation est déplaisante ; la sensation plaisante, plus ancienne, s'est atténuée et la sensation déplaisante, plus récente, est encore vive à l'esprit de l'individu C. L'impression finale est une impression déplaisante et elle conduit l'individu C à porter un jugement défavorable envers l'individu A qui est la source plus ou moins directe des sensations ressenties dans cet exemple.

Schéma 2-3 : Le flux des perceptions de l'observateur en 3.3.2.17



¹ THN, 2.3.9.12, p. 282.

1.3. La sympathie et les émotions

Il arrive que Hume mentionne les émotions dans le troisième livre du *Traité de la nature humaine*, mais il le fait beaucoup moins souvent que dans le second livre. En effet, on retrouve seulement cinq occurrences de ce terme et elles se situent toutes dans la section 3.3.1. Quatre de ces occurrences, par ailleurs, se retrouvent dans des passages où Hume traite de la sympathie et le philosophe écossais laisse entendre alors que la sympathie joue un rôle dans la production d'émotions chez un individu :

When I see the *effects* of passion in the voice and gesture of any person, my mind immediately passes from these effects to their causes, and forms such a lively idea of the passion as is presently converted into the passion itself. In like manner, when I perceive the *causes* of any emotion, my mind is conveyed to the effects, and is actuated with a like emotion.¹

The person is a stranger: I am no way interested in him, nor lie under any obligation to him: his happiness concerns not me, further than the happiness of every human, and indeed of every sensible creature; that is, it affects me only by sympathy. From that principle, whenever I discover his happiness and good, whether in its causes or effects, I enter so deeply into it, that it gives me a sensible emotion. The appearance of qualities that have a *tendency* to promote it, have an agreeable effect upon my imagination, and command my love and esteem.²

Dans ces passages, il faut prendre garde de confondre les émotions avec les impressions. Les unes et les autres ne sont pas de même nature et les émotions possèdent un sens particulier chez le philosophe écossais. Comme je l'ai indiqué dans le chapitre précédent, je pense que les émotions jouent un rôle important dans la philosophie humienne en ce qui concerne la sympathie et je leur consacre deux chapitres particuliers³. Pour cette raison, je ne m'attarderai pas ici à leur sujet ; je tiens cependant à souligner le fait que Hume mentionne les émotions dans le troisième livre du *Traité*, et qu'il le fait dans des passages où il est question du processus sympathique.

¹ THN, 3.3.1.7, p. 368. En italique dans le texte.

² THN, 3.3.1.25, p. 376. En italique dans le texte.

³ Voir le « Chapitre XI » et le « Chapitre XII ».

Deuxième partie : Passions et sentiments esthétiques

2.1. La sympathie et les passions

Dans le second livre du *Traité de la nature humaine*, il arrive que Hume présente des situations où la sympathie contribue à l'augmentation des passions chez un individu¹. Dans ces situations, les passions s'accroissent parce qu'elles sont *mises en contact* avec des impressions qui leur ressemblent². Dans le troisième livre du *Traité*, Hume mentionne également le fait que la sympathie peut contribuer à l'augmentation des passions chez un individu, mais cette fois il indique que c'est l'opposition des impressions qui vient induire l'augmentation :

This principle of sympathy is of so powerful and insinuating a nature, that it enters into most of our sentiments and passions, and often takes place under the appearance of its contrary. For 'tis remarkable, that when a person opposes me in any sentiment, which I am strongly bent upon, and rouzes up my passion by contradiction, I have always a degree of sympathy with him, nor does my commotion proceed from any other origin. We may here observe an evident conflict or encounter of opposite principles and passions. On the one side, there is that passion or sentiment, which is natural to me; and 'tis observable that the stronger this passion is, the greater is the commotion. There must also be some passion or sentiment on the other side; and this passion can proceed from nothing but sympathy. The sentiments of others can never affect us, but by becoming, in some measure, our own; in which case they operate upon us, by opposing and increasing our passions, in the very same manner as if they had been originally deriv'd from our own temper and disposition. While they remain conceal'd in the minds of others, they can never have any influence upon us: And even when they are known, if they went no farther than the imagination, or conception; that faculty is so accusom'd to objects of every different kind, that a mere idea, tho' contrary to our sentiments and inclinations, would never alone be able to affect us.³

Pour comprendre comment une telle situation peut être possible, il faut revenir à certains propos du philosophe écossais concernant la rencontre des impressions contraires dans le second livre. Dans le second livre du *Traité*, Hume décrit quatre types de rencontres⁴ qui sont possibles lorsque des impressions contraires se présentent au même moment – ou presque – dans l'esprit d'un individu. Ainsi, lorsque des impressions se rencontrent dans l'esprit :

¹ Voir *THN*, 2.2.5.15, pp. 234-235 et *THN*, 2.2.5.21, p. 236. Voir également, dans le chapitre précédent, la section « 2.1.3. Effets de la sympathie ».

² Les impressions se ressemblent en ce qu'elles sont toutes plaisantes.

³ *THN*, 3.3.2.3, pp. 378-379.

⁴ Voir *THN*, 2.1.2.3, pp. 182-183 ; *THN*, 2.3.4.3-6, pp. 269-270 ; *THN*, 2.3.9.13-14, p. 282 ; *THN*, 2.3.9.17, p. 283.

- 1) les impressions ne se mélangent pas et elles alternent ;
- 2) les impressions se neutralisent l'une et l'autre et laissent l'esprit dans un état de calme ;
- 3) l'impression dominante absorbe l'autre impression et elle gagne alors en force ;
- 4) les impressions se mélangent et une nouvelle impression est produite.

Dans le second livre Hume mentionne à plusieurs reprises la situation où deux impressions contraires se rencontrent et où l'impression dominante, c'est-à-dire l'impression la plus vive, absorbe l'autre et gagne en force. L'impression dominante voit sa force s'accroître parce qu'elle ajoute la vivacité de l'impression absorbée à la sienne. Ce que Hume ne mentionne pas dans le second livre, c'est qu'il arrive que la sympathie joue un rôle dans ce phénomène, en faisant en sorte qu'un individu qui ressent une impression en vienne à ressentir une autre impression contraire (cette fois par sympathie). Cette omission (ou cet oubli ?) est corrigée dans le troisième livre, dans le passage 3.3.2.3. Je reviendrai plus en détails sur les phénomènes de mélange des impressions dans le premier chapitre consacré aux émotions et aux mouvements des esprits animaux¹.

Hume mentionne peu le rôle que la sympathie joue au niveau des passions dans le troisième livre, car son propos concerne d'autres types d'impressions : les sentiments. Aussi, on ne trouve guère d'éléments nouveaux sur les rapports entre la sympathie et les passions. Hume fait néanmoins une observation intéressante sur ce que la sympathie peut faire et ne peut pas faire : il indique que celle-ci possède une force suffisante pour effectuer un contrôle sur les sentiments, mais qu'elle demeure trop faible pour contrôler les passions :

Thus *self-interest* is the original motive to the *establishment* of justice: But a *sympathy* with *public* interest is the source of the *moral* approbation, which attends that virtue. **This latter principle of sympathy is too weak to controul our passions**; but has sufficient force to influence our taste, and give us the sentiment of approbation or blame.²

Cette différence tient peut-être au fait que les passions sont des impressions généralement plus violentes que les sentiments – qui sont des impressions calmes – et qu'elles occupent

¹ Voir le « Chapitre XI ».

² THN, 3.2.2.24, pp. 320-321. Je souligne. En italique dans le texte.

davantage l'esprit. L'affirmation de Hume peut cependant poser un problème si on considère qu'il indique également dans les second et troisième livres du *Traité* que, par sympathie, il arrive qu'on en vienne à ressentir des passions qui ne sont pas les nôtres... Si la sympathie est suffisamment puissante pour produire des passions quelques fois en opposition avec les dispositions d'un individu, on voit mal comment elle pourrait être en même temps trop faible pour contrôler les passions.

Les sentiments sont des impressions calmes et généralement moins vivaces que les passions. Ils sont en terme de puissance – ou d'émotion¹ – plus proche des idées que les passions ne sont. On peut supposer que les idées qui sont à l'origine des sentiments ont besoin d'acquiescer peu de force pour devenir des sentiments à leur tour, car la différence entre les unes et les autres n'est pas très grande. Les idées qui sont à l'origine des passions doivent, par contre, acquiescer beaucoup de force. La sympathie désigne la conversion d'une idée en impression, c'est-à-dire l'augmentation de la vivacité de l'idée de manière à ce qu'elle devienne une impression ; étant donné la différence de vivacité entre les idées, les sentiments et les passions, on peut supposer que la sympathie produisant les sentiments doit être d'une puissance moins grande que la sympathie produisant les passions.

La seule chose qui possède la puissance nécessaire pour s'opposer à une passion, est une autre passion ; la raison seule, on le sait², est impuissante face aux passions et les sentiments, bien qu'ils possèdent eux-mêmes une certaine puissance, le sont également. Ce faisant, il est probable que Hume veuille simplement indiquer en 3.2.2.24 que la sympathie qui est trop faible pour contrôler les passions soit en fait la sympathie avec l'intérêt public. Cette sympathie produit un sentiment (moral), c'est-à-dire une impression peu vive – si on la compare avec une passion – et cette sympathie doit nécessairement être plus faible que la sympathie qui désigne la conversion d'une idée en passion. Si un individu ressent une passion qui va à l'encontre de l'intérêt public, la sympathie qu'il peut éprouver à l'égard de la société et qui influe sur son jugement moral ne suffira certainement pas à l'empêcher d'agir contre l'intérêt public. La sympathie, dans ce cas particulier, sera effectivement trop faible pour contrôler ses passions.

¹ Sur ce sujet, voir le « Chapitre XI ».

² Voir *THN*, 2.3.3.4, p. 266.

2.2. La sympathie et les sentiments esthétiques

Le rôle que la sympathie joue lors de la production des sentiments esthétiques est mentionné à quelques reprises dans le troisième livre du *Traité de la nature humaine*. Hume, cependant, ne s'intéresse pas véritablement à la production sympathique des sentiments esthétiques ; lorsqu'il mentionne ce phénomène, c'est toujours pour clarifier certains points concernant la sympathie et la production des sentiments moraux ou pour effectuer des comparaisons entre la production des sentiments moraux et esthétiques. C'est comme si l'explication de la façon dont les sentiments esthétiques étaient produits par sympathie allait de soi pour le philosophe écossais et ne nécessitait pas davantage d'explications. Hume mentionne le rôle que joue la sympathie lors de la production des sentiments esthétiques dans seulement huit passages dans tout le troisième livre : 3.3.1.8, 3.3.1.10, 3.3.1.20, 3.3.1.23, 3.3.5.3, 3.3.5.4, 3.3.5.6 et 3.3.6.1. Les informations qu'il fournit sur la production des sentiments esthétiques par sympathie peuvent être divisées en quatre groupes :

- 1) un individu peut juger qu'un objet est beau en ressentant du plaisir par sympathie avec le plaisir que tire de cet objet celui qui le possède ;
- 2) le caractère utile de l'objet joue un grand rôle dans la considération de sa beauté mais il n'est cependant pas nécessaire que cette utilité soit mise à l'épreuve ;
- 3) il y a deux types de sentiments esthétiques, ceux qui sont produits par sympathie avec un autre individu et ceux qui sont produits directement en vertu de l'apparence des objets ;
- 4) les sentiments moraux et les sentiments esthétiques se distinguent entre eux.

L'utilité, qui joue un grand rôle lors des jugements moraux, joue également un rôle considérable lors des jugements sur la beauté des objets ou la beauté des corps. Hume l'avait déjà mentionné dans le second livre¹ du *Traité de la nature humaine* et il le mentionne davantage encore dans le troisième livre. Il traite de l'importance de l'utilité ou du fait qu'un objet est conformé de manière à bien remplir les fins auxquelles on le destine dans les passages suivants :

¹ Voir *THN*, 2.2.5.16-20, pp. 235-236. Voir également la section consacrée à ce sujet, dans le chapitre précédent, « 2.1.1. Sympathie et jugements sur la beauté ».

To this principle [*i.e.* sympathy], therefore, is owing the beauty, which we find in every thing that is **useful**. [...] Most of the works of art are esteem'd beautiful, in proportion to their fitness for the use of man, and even many of the productions of nature derive their beauty from that source.¹

To this we may reply, that where any object, in all its parts, is fitted to attain any agreeable end, it naturally gives us pleasure, and is esteem'd beautiful, even tho' some external circumstances be wanting to render it altogether effectual. 'Tis sufficient if every thing be compleat in the object itself. A house, **that is contriv'd with great judgment for all the commodities of life**, pleases us upon that account; tho' perhaps we are sensible, that no one will ever dwell in it. A fertile soil, and a happy climate, delight us by a reflection on the happiness which they wou'd afford the inhabitants, tho' at present the country be desart and uninhabited. A man, whose limbs and shape promise strength and activity, is esteem'd handsome, tho' condemn'd to perpetual imprisonment. The imagination has a set of passions belonging to it, upon which our sentiments of beauty much depend. These passions are mov'd by degrees of liveliness and strength, which are inferior to *belief*, and independent of the real existence of their objects.²

A house may displease me by **being ill-contriv'd for the convenience of the owner**; [...] When a building seems clumsy and tottering to the eye, it is ugly and disagreeable; tho' we be fully assur'd of the solidity of the workmanship. 'Tis a kind of fear which causes this sentiment of disapprobation; but the passion is not the same with that which we feel, when oblig'd to stand under a wall that we really think tottering and insecure. The *seeming tendencies* of objects affect the mind: And the emotions they excite are of a like species with those, which proceed from the *real consequences* of objects, but their feeling is different. Nay, these emotions are so different in their feeling, that they may often be contrary, without destroying each other; as when the fortifications of a city belonging to an enemy are esteem'd beautiful upon account of their strength, tho' we cou'd wish that they were entirely destroy'd. The imagination adheres to the *general* views of things, and distinguishes betwixt the feelings they produce, and those which arise from our particular and momentary situation.³

Another source of the pleasure we receive from considering bodily advantages, is their **utility** to the person himself, who is possess'd of them. 'Tis certain, that a considerable part of the beauty of men, as well as of other animals, consists in such a conformation of members, as we find by experience to be attended with strength and agility, and to capacitate the creature for any action or exercise.⁴

So far as to the *utility*, which may attend any quality of the body. As to the immediate *pleasure*, 'Tis certain, that an air of health, as well as of strength and agility, makes a considerable part of beauty; and that a sickly air in another is always disagreeable, upon account of that idea of pain and uneasiness, which it conveys to us.⁵

¹ THN, 3.3.1.8, pp. 368-369. Je souligne.

² THN, 3.3.1.20, p. 373. Je souligne. En italique dans le texte.

³ THN, 3.3.1.23, pp. 374-375. Je souligne. En italique dans le texte.

⁴ THN, 3.3.5.3, p. 392. Je souligne.

⁵ THN, 3.3.5.4, p. 392. Je souligne. En italique dans le texte.

Thus the beauty of all visible objects causes a pleasure pretty much the same, tho' it be sometimes deriv'd from the mere *species* and appearance of the objects; sometimes from sympathy, and an idea of their **utility**.¹

Lorsqu'un objet – ou un corps – possède des caractéristiques qui le rendent utile, les tâches² effectuées avec celui-ci sont facilitées et celui qui possède cet objet et l'utilise en tire un certain agrément. Cet agrément est une sensation plaisante. Un autre individu, lorsqu'il considère l'objet et observe la sensation plaisante qu'il produit chez celui qui en use, se forme l'idée du plaisir éprouvé et, par sympathie, en vient à ressentir à son tour du plaisir. Comme il n'y a aucune relation entre lui et l'objet, l'impression produite est désintéressée et elle est un sentiment. Comme celui-ci porte sur les caractéristiques d'un objet, il s'agit d'un sentiment esthétique.

Hume, par ailleurs, indique que si l'utilité joue un grand rôle pour qu'un objet ou un corps soit considéré comme beau, il n'est pas nécessaire que cette utilité soit toujours mise à l'épreuve³. Des objets utilement conformés sont beaux même si on ne les utilise pas⁴ et il en va de même pour les corps des êtres vivants⁵. Celui qui juge de la beauté d'un objet (ou d'un corps) sait par expérience reconnaître ses caractéristiques utiles et il est capable de juger adéquatement de la beauté de cet objet (ou de ce corps), même si celui-ci n'est pas employé. L'individu n'a pas besoin d'observer le plaisir de celui qui possède cet objet (ou ce corps) et qui s'en sert, il peut imaginer le plaisir que l'objet (ou le corps) procure, sur la base de ses caractéristiques. Cette précision quant à la façon dont sont produits les sentiments esthétiques rappelle celle concernant la production de passions dans des situations où aucune impression n'est ressentie par l'individu qui est observé (cas du « dormeur dans le champ »⁶) ou dans des situations où des impressions fictives sont exposées (cas du théâtre⁷

¹ *THN*, 3.3.5.6, p. 393. Je souligne. En italique dans le texte.

² Ou les exercices, dans le cas d'un corps.

³ Cela vaut également pour les qualités évaluées sur le plan moral : “Where a person is possess'd of a character, that in its natural tendency is beneficial to society, we esteem him virtuous, and are delighted with the view of his character, even tho' particular accidents prevent its operation, and incapacitate him from being serviceable to his friends and country”. Voir *THN*, 3.3.1.19, p. 373. Hume explique pourquoi il en va ainsi dans les paragraphes subséquents.

⁴ Voir l'exemple de la maison en *THN*, 3.3.1.20, p. 373.

⁵ *Id.*

⁶ Voir *THN*, 2.2.9.13, p. 248.

⁷ Voir *THN*, 2.2.7.3, p. 238.

et du discours de l'orateur¹). Plus encore, l'individu est capable de reconnaître l'utilité et de juger adéquatement de celle-ci même dans des situations où le caractère agréable de cette utilité peut être en opposition avec les passions que lui-même ressent². Cette indication montre que l'expérience de l'observateur, l'acquisition de connaissance et la réflexion jouent un rôle déterminant lorsque des sentiments esthétiques sont produits par sympathie ; elle montre également que la distanciation de l'observateur face à l'objet et l'adoption d'un grand nombre de points de vue différents du sien propre, est nécessaire pour arriver à saisir pleinement le caractère utile des caractéristiques d'un objet ou d'un corps. Conséquemment, la sympathie qui est à l'œuvre lorsque des sentiments esthétiques sont produits doit être une sympathie étendue.

Dans le troisième livre, Hume reprend une distinction qu'il avait déjà effectuée dans le second livre³ en mentionnant le fait qu'il y a deux types de sentiments esthétiques. Il y a ceux qui sont produits directement, à cause de l'apparence des objets, et il y a ceux qui sont produits de manière plus indirecte, par sympathie. Dans le troisième livre, Hume fait cette précision dans deux passages, mais il mentionne explicitement que l'un de ces sentiments relève de la sympathie dans un seul d'entre eux⁴ : "Thus the beauty of all visible objects

¹ Voir *THN*, 2.3.6.7, p. 273.

² Voir l'exemple des fortifications en *THN*, 3.3.1.23, pp. 374-375. Cela dit, cette affirmation semble en contradiction avec ce que Hume affirme dans le passage *THN*, 3.2.2.24, pp. 320-321 (sur ce sujet, voir dans ce chapitre la section « 1.2.1. Sympathie et passions ». Elle semble également en contradiction avec ce que Hume indique au sujet des impressions que l'on ressent envers un général victorieux, selon qu'il guerroye pour ou contre notre nation, voir *THN*, 2.2.3.2, p. 225 : "Nothing is more evident, than that any person acquires our kindness, or is expos'd to our ill-will, in proportion to the pleasure or uneasiness we receive from him, and that the passions keep pace exactly with the sensations in all their changes and variations. Whoever can find the means, either by his services, his beauty, or his flattery, to render himself useful or agreeable to us, is sure of our affections: As, on the other hand, whoever harms or displeases us never fails to excite our anger or hatred. When our own nation is at war with any other, we detest them under the character of cruel, perfidious, unjust, and violent: But always esteem ourselves and allies equitable, moderate, and merciful. If the general of our enemies be successful, it is with difficulty we allow him the figure and character of a man. He is a sorcerer: He has a communication with dæmons; as is reported of *Oliver Cromwell*, and the Duke of *Luxembourg*. He is bloody-minded, and takes a pleasure in death and destruction. But if the success be on our side, our commander has all the opposite good qualities, and is a pattern of virtue, as well as of courage and conduct. His treachery we call policy: His cruelty is an evil inseparable from war. In short, every one of his faults we either endeavour to extenuate, or dignify it with the name of that virtue, which approaches it. 'Tis evident the same method of thinking runs thro' common life". En italique dans le texte.

³ Voir *THN*, 2.2.5.16-20, pp. 235-236.

⁴ Dans l'autre passage Hume ne mentionne pas la sympathie, mais il traite de l'utilité et le lecteur attentif peut comprendre qu'il s'agit d'une beauté ressentie par sympathie. Voir *THN*, 3.3.1.27,

causes a pleasure pretty much the same, tho' it be sometimes deriv'd from the mere *species* and appearance of the objects; sometimes from sympathy, and an idea of their utility"¹. Comme il l'avait déjà fait dans le second livre du *Traité*², il indique également que la plupart des beautés sont ressenties de manière sympathique :

Our sense of beauty depends very much on this principle; [...] Most of the works of art are esteem'd beautiful, in proportion to their fitness for the use of man, and even many of the productions of nature derive their beauty from that source. Handsome and beautiful, on most occasions, is not an absolute but a relative quality, and pleases us by nothing but its tendency to produce an end that is agreeable.³

Par ailleurs, même s'il n'y mentionne pas explicitement le fait que la majorité des beautés corporelles sont ressenties par sympathie, je crois que l'on peut également comprendre dans ce sens les propos du philosophe écossais dans ces autres passages :

Another source of the pleasure we receive from considering bodily advantages, is their utility to the person himself, who is possess'd of them. 'Tis certain, **that a considerable part of the beauty** of men, as well as of other animals, consists in such a conformation of members, as we find by experience to be attended with strength and agility, and to capacitate the creature for any action or exercise. Broad shoulders, a lank belly, firm joints, taper legs; all these are beautiful in our species, because they are signs of force and vigour, which being advantages we naturally sympathize with, they convey to the beholder a share of that satisfaction they produce in the possessor.⁴

To this we may reply, that where any object, in all its parts, **is fitted to attain any agreeable end**, it naturally gives us pleasure, and is esteem'd beautiful, even tho' some external circumstances be wanting to render it altogether effectual. 'Tis sufficient if every thing be compleat in the object itself. A house, that is contriv'd with great judgment for all the commodities of life, pleases us upon that account; tho' perhaps we are sensible, that no one will ever dwell in it. A fertile soil, and a happy climate, delight us by a reflection on the happiness which they wou'd afford the inhabitants, tho' at present the country be desart and uninhabited. A man, whose limbs and shape promise strength and activity, is esteem'd handsome, tho' condemn'd to perpetual imprisonment. The imagination has a set of passions belonging to it, upon which our sentiments of beauty much depend. These passions are mov'd by degrees of liveliness

p. 376 : "Moral good and evil are certainly distinguish'd by our *sentiments*, not by *reason*: But these sentiments may arise either from the mere species or appearance of characters and passions, or from reflections on their tendency to the happiness of mankind, and of particular persons. My opinion is, that both these causes are intermix'd in our judgments of morals; after the same manner as they are in our decisions concerning most kinds of external beauty". En italique dans le texte.

¹ *THN*, 3.3.5.6, p. 393. En italique dans le texte.

² Voir *THN*, 2.2.5.16, p. 235.

³ *THN*, 3.3.1.8, pp. 368-369.

⁴ *THN*, 3.3.5.3, p. 392. Je souligne.

and strength, which are inferior to *belief*, and independent of the real existence of their objects.¹

En 3.3.1.10, Hume semble laisser entendre qu'il y a une différence entre les sentiments qui portent sur la beauté et ceux qui portent sur les vertus artificielles : "Thus it appears, *that* sympathy is a very powerful principle in human nature, *that* it has a great influence on our taste of beauty, and *that* it produces our sentiment of morals in all the artificial virtues"². Bien sûr, tout dépend de la façon dont on lit ce passage et on pourrait considérer qu'il n'y a pas de réelles différence entre les sentiments moraux et esthétiques et que ce qu'il nomme « goût de la beauté », dans ce passage, concerne aussi les sentiments moraux puisque les vertus constituent en quelques sortes des beautés morales. Les propos du philosophe écossais, dans un autre passage vont d'ailleurs dans ce sens :

Thus upon the whole I am hopeful, that nothing is wanting to an accurate proof of this system of ethics. We are certain, that sympathy is a very powerful principle in human nature. We are also certain, that it has a great influence on our sense of beauty, when we regard external objects, as well as when we judge of morals.³

Néanmoins, Hume indique également qu'il y a une distinction entre les sentiments qui portent sur la beauté des objets ou des corps et ceux qui portent sur les caractères ou les qualités. Dans le passage où il fait cette distinction, ses propos sont sans équivoque :

It may not be amiss, on this occasion, to remark the flexibility of our sentiments, and the several changes they so readily receive from the objects, with which they are conjoin'd. All the sentiments of approbation, which attend any particular species of objects, have a great resemblance to each other, tho' deriv'd from different sources; and, on the other hand, those sentiments, when directed to different objects, are different to the feeling, tho' deriv'd from the same source. Thus the beauty of all visible objects causes a pleasure pretty much the same, tho' it be sometimes deriv'd from the mere *species* and appearance of the objects; sometimes from sympathy, and an idea of their utility. In like manner, whenever we survey the actions and characters of men, without any particular interest in them, the pleasure, or pain, which arises from the survey (with some minute differences) is, in the main, of the same kind, tho' perhaps there be a great diversity in the causes, from which it is deriv'd. **On the other hand, a convenient house, and a virtuous character, cause not the same feeling of approbation:** even tho' the source of our approbation be the same, and flow from sympathy and an idea of their utility. There is something very inexplicable in this variation of our feelings; but it is what we have experience of with regard to all our passions and sentiments.⁴

¹ THN, 3.3.1.20, p. 373. Je souligne. En italique dans le texte.

² THN, 3.3.1.10, p. 369. En italique dans le texte.

³ THN, 3.3.6.1, pp. 393-394.

⁴ THN, 3.3.5.6, p. 393. Je souligne. En italique dans le texte.

Les individus ressentent des sentiments esthétiques et des sentiments moraux ; ces sentiments portent sur des objets différents, les objets et les corps dans le premier cas, et les caractères et les qualités des individus, dans le second cas. Par ailleurs, si l'utilité est une caractéristique communément considérée lors des deux sortes de sentiments, elle ne vient pas réduire les deux sortes de sentiments à une seule et même espèce.

Troisième partie : Sentiments moraux

Le troisième livre du *Traité de la nature humaine* est consacré aux questions de morale et la sympathie, comme on le sait, joue un rôle prépondérant dans la production des sentiments moraux. Hume indique que les vertus artificielles comme la justice¹ sont ressenties par sympathie et qu'il en va de même pour les vertus naturelles². Dans l'un et l'autre cas, la sympathie à l'œuvre est une sympathie étendue, qui s'effectue non pas en considérant le plaisir ou le déplaisir d'un seul individu, mais bien le plaisir ou le déplaisir en général de la société. Les passages où Hume mentionne le rôle que joue la sympathie en regard des sentiments moraux sont forts nombreux dans le troisième livre, quoique on ne les retrouve seulement – ou presque – que dans la troisième partie de l'ouvrage. Peu de ces passages apportent quelque chose de neuf quant à la compréhension du mécanisme sympathique ; les règles qui régissent la production des passions et la production des sentiments esthétiques sont également les règles qui régissent la production des sentiments moraux et Hume ne s'attarde guère sur elles. Les passages où Hume mentionne la sympathie et le rôle qu'elle joue lors de la production des sentiments moraux peuvent être divisées en trois groupes :

- 1) ceux où Hume insiste sur le fait que les sentiments moraux soient produits par une sympathie étendue avec l'intérêt public ;
- 2) ceux où il traite des rapports entre les sentiments moraux et les variations de la sympathie ;
- 3) ceux où il traite de la force de la sympathie.

Le rôle que joue la sympathie dans la production des sentiments moraux sera abordé à partir de chacun de ces trois groupes. Comme on l'a déjà indiqué, on ne rencontre pas d'élément véritablement nouveau, mais on trouve néanmoins quelques précisions sur des informations que l'on avait déjà.

¹ Et conséquemment les vices artificiels, comme l'injustice...

² Et les vices naturels...

3.1. Sympathie étendue et sympathie limitée

Dans le troisième livre, Hume n'utilise que très rarement l'expression « sympathie étendue » et jamais l'expression « sympathie limitée ». On rencontre seulement deux occurrences de la « sympathie étendue » et elles se trouvent dans les passages suivants :

Upon these principles we may easily remove any contradiction, which may appear to be betwixt the *extensive sympathy*, on which our sentiments of virtue depend, and that *limited generosity*, which I have frequently observ'd to be natural to men, and which justice and property suppose, according to the precedent reasoning.¹

Those who resolve the sense of morals into original instincts of the human mind, may defend the cause of virtue with sufficient authority; but want the advantage, which those possess, who account for that sense by an **extensive sympathy** with mankind.²

Bien que l'expression elle-même soit rare, la sympathie étendue occupe une place importante dans les propos du philosophe écossais ; en effet, le troisième livre est consacré aux questions morales et à la production des sentiments moraux et c'est par sympathie étendue que ceux-ci sont ressentis. Les sentiments moraux se distinguent en cela des autres impressions. Selon les circonstances, les passions peuvent être produites par sympathie limitée ou par sympathie étendue. En ce qui concerne les sentiments esthétiques, Hume est peu clair et ne donne guère de détails... Il est possible que ceux-ci soient produits seulement par sympathie limitée, seulement par sympathie étendue ou encore qu'ils soient comme les passions, tantôt produits par sympathie limitée et tantôt produits par sympathie étendue. Les sentiments moraux, par contre, sont seulement produits par sympathie étendue et Hume est très clair sur ce point.

Les sentiment moraux, qu'ils portent sur les vertus artificielles ou les vertus naturelles³, sont toujours produits de la même manière. Un individu commence par considérer une qualité⁴ chez un autre individu ; il réfléchit aux effets que cette qualité produit et évalue si elle est utile et bénéfique pour d'autres individus ou si au contraire elle est susceptible de leur faire

¹ THN, 3.3.1.23, p. 374. Je souligne. En italique dans le texte.

² THN, 3.3.6.3, p. 394. Je souligne.

³ Comme on s'intéresse ici à la sympathie, il n'est pas question de la distinction entre ces vertus. Les sentiments moraux portant sur les vertus naturelles comme ceux portant sur les vertus artificielles sont produits par sympathie et la différence entre ces deux types de vertus ne joue aucun rôle quant à la façon dont Hume conçoit la sympathie.

⁴ Le terme « qualité » est ici employé dans le sens neutre qui désigne une caractéristique ou une propriété. ; celle-ci peut tout aussi bien être bonne ou mauvaise.

du tort. Il considère un grand nombre d'individus, car la qualité sera jugée bonne ou mauvaise en fonction de l'intérêt en général des membres de la société. Il conçoit alors un certain nombre d'idées qui, par sympathie, sont converties en autant d'impressions correspondantes. Ces impressions s'unissent pour former une impression finale qui est plaisante ou déplaisante suivant la tendance de l'ensemble des idées et des impressions qui ont concourues à sa formation. Si l'impression finale est plaisante, il juge favorablement de la qualité et la compte au nombre des vertus ; si l'impression finale est déplaisante, il juge défavorablement de la qualité et il la condamne comme étant un vice.

L'évaluation de la valeur morale d'une qualité se fait toujours en fonction de l'intérêt de la société¹ ; pour arriver à effectuer un jugement adéquat, on doit adopter un très grand nombre de points de vue, car une société comporte un grand nombre d'individus et ceux-ci ont différents intérêts qui quelques fois s'opposent. C'est l'intérêt public en général qui sert d'étalon pour mesurer le caractère bénéfique ou pernicieux d'une qualité et, pour arriver à déterminer ce qu'est cet intérêt général, il faut envisager les intérêts multiples des individus qui sont exposés² à cette qualité.

3.2. Relations et variation de la sympathie

Hume rappelle que la sympathie peut varier dans le paragraphe 14 de la section 3.3.1. Il traite alors des sentiments moraux et du goût moral, et il indique que l'on sympathise plus aisément avec les individus qui sont proches de nous qu'avec ceux qui sont éloignés de nous, avec des amis qu'avec des étrangers, avec nos compatriotes qu'avec des individus originaires d'autres pays. Comme Hume l'avait indiqué dans la seconde partie du *Traité de la nature humaine*, il en est ainsi parce que le nombre de relations entre les individus diffère et que la sympathie est d'autant plus facilitée entre des individus que le nombre de relations entre eux est plus grand³.

¹ Hume l'indique à plusieurs reprises. Voir par exemple : *THN*, 3.2.2.24, pp. 320-321 ; *THN*, 3.2.8.7, p. 349 ; *THN*, 3.3.1.9, p. 369 ; *THN*, 3.3.1.11, p. 370 ; *THN*, 3.3.1.12, p. 370 ; *THN*, 3.3.2.15, p. 383 ; *THN*, 3.3.6.3, p. 394.

² Voir par exemple : *THN*, 3.3.2.17, p. 384 ; *THN*, 3.3.3.2, pp. 384-385 ; *THN*, 3.3.5.5, p. 393.

³ Sur les relations, leur nombre, et leur impact sur la sympathie, voir *THN*, 2.1.11.4-6, pp. 206-207 et *THN*, 2.1.11.15-17, p. 210.

Ce qui est nouveau, c'est que Hume constate que lors des sentiments moraux, si la sympathie varie suivant le nombre de relations que l'on entretient avec les individus, le sentiment moral qui est produit par cette sympathie, lui, ne varie pas. Il indique qu'on approuve autant une vertu ou une qualité morale que celle-ci soit observée chez un individu proche de nous ou éloigné de nous :

But notwithstanding this variation of our sympathy, we give the same approbation to the same moral qualities in *China* as in *England*. They appear equally virtuous, and recommend themselves equally to the esteem of a judicious spectator. The sympathy varies without a variation in our esteem.¹

Hume poursuit en indiquant que, quoi que l'on puisse en penser à prime abord, le fait que la sympathie puisse varier sans pour autant faire varier l'approbation morale n'est pas problématique. En fait, les variations de la sympathie ont effectivement un impact sur les sentiments, mais l'individu peut apprendre avec le temps à corriger ces variations par l'adoption, notamment, d'un point de vue plus général et moins partial sur ce qu'il juge. Il apprend ainsi à corriger son jugement et à réduire les effets des variations de la sympathie².

3.3. Variation de la sympathie en terme de puissance

À différents endroits dans le troisième livre, Hume se réfère à la sympathie en précisant que celle-ci est « faible » ou « forte ». La puissance de la sympathie a une incidence sur la production des sentiments moraux : il arrive que certains sentiments soient produits parce que la sympathie à l'œuvre est particulièrement forte et, inversement, il arrive que certains sentiments moraux ne soient pas produits en raison d'une sympathie trop faible. On rencontre quatre types de passages dans lesquels Hume mentionne la puissance de la sympathie :

- 1) il y a des passages où il ne fait que mentionner que la sympathie soit « forte » ;
- 2) il y a des passages où il ne fait que mentionner que la sympathie soit « faible » ;
- 3) il y a un passage où il traite du rôle que les relations jouent dans la variation en puissance de la sympathie ;

¹ *THN*, 3.3.1.14, p. 371. En italique dans le texte.

² Voir *THN*, 3.3.1.15-16, pp. 371-372.

4) il y a un passage où il met en rapport la puissance de la sympathie avec la puissance des idées.

3.3.1. La sympathie forte

On rencontre deux passages où la sympathie est indiquée comme étant dotée d'une certaine puissance :

'Tis true, when the cause is compleat, and a good disposition is attended with good fortune, which renders it really beneficial to society, it gives a stronger pleasure to the spectator, and is attended with a **more lively sympathy**. We are more affected by it; and yet we do not say that it is more virtuous, or that we esteem it more. We know, that an alteration of fortune may render the benevolent disposition entirely impotent; and therefore we separate, as much as possible, the fortune from the disposition. The case is the same as when we correct the different sentiments of virtue, which proceed from its different distances from ourselves. The passions do not always follow our corrections; but these corrections serve sufficiently to regulate our abstract notions, and are alone regarded, when we pronounce in general concerning the degrees of vice and virtue.¹

Heroism, or military glory, is much admir'd by the generality of mankind. They consider it as the most sublime kind of merit. Men of cool reflection are not so sanguine in their praises of it. The infinite confusions and disorder, which it has caus'd in the world, diminish much of its merit in their eyes. When they wou'd oppose the popular notions on this head, they always paint out the evils which this suppos'd virtue has produc'd in human society; the subversion of empires, the devastation of provinces, the sack of cities. As long as these are present to us, we are more inclin'd to hate than admire the ambition of heroes. But when we fix our view on the person himself, who is the author of all this mischief, there is something so dazzling in his character, the mere contemplation of it so elevates the mind, that we cannot refuse it our admiration. The pain, which we receive from its tendency to the prejudice of society, is over-power'd by a **stronger and more immediate sympathy**.²

Les propos de Hume en 3.3.1.21 font suite à ceux où il traite de la correction du jugement esthétique par les règles générales. Il indique alors qu'il en va pour les sentiments moraux comme pour les sentiments esthétiques : les règles générales agissent sur la vivacité des sentiments produits. Dans le deuxième livre du *Traité*, Hume mentionne que la puissance de la sympathie a une incidence sur la production des passions³ ; les passions sont plus aisément produites par une sympathie forte et elles sont ordinairement elles-mêmes également plus fortes. Il en va différemment avec les sentiments moraux ; une sympathie

¹ THN, 3.3.1.21, p. 374. Je souligne.

² THN, 3.3.2.15, p. 383. Je souligne.

³ Sur ce sujet, voir dans le chapitre précédent, la section « 3.1.3. Sympathie forte et sympathie faible ».

forte est susceptible de produire un plaisir vif, mais, comme les jugements moraux sont souvent corrigés par les règles générales, le résultat au final est un sentiment qui n'est pas nécessairement plus violent qu'un autre sentiment qui, lui, aurait été produit par une sympathie plus faible. Si Hume mentionne la puissance de la sympathie dans le passage 3.3.1.21 en indiquant que celle-ci est une « plus vive sympathie », il n'explique ni pourquoi ni comment cette sympathie est dotée d'une plus grande force.

Dans le second passage, Hume compare deux façons de juger moralement des qualités d'un individu et prend alors l'exemple de l'héroïsme et d'autres vertus militaires. Lorsqu'on adopte un point de vue général et plus englobant sur ce genre de qualité et que l'on juge de celles-ci par le truchement d'une sympathie étendue, on en vient à considérer que ces qualités constituent des vices à causes des effets qu'ils produisent, « la destruction des empires, la dévastation des provinces, le pillage des cités » et des souffrances qui s'ensuivent. Par contre, lorsqu'on rétrécit son point de vue et que l'on ne considère que l'individu qui est doté de ces qualités, on juge ordinairement celles-ci comme des vertus. Hume indique alors que la sympathie, qui dans ce cas est plus limitée, est plus immédiate et plus forte. Comme c'était le cas pour le passage précédent, il n'explique ni pourquoi ni comment cette sympathie (limitée) est « plus forte » que la sympathie étendue dans son exemple.

3.3.2. La sympathie faible

On trouve également deux passages dans le troisième livre où Hume mentionne le fait que la sympathie soit faible :

We partake of their uneasiness by sympathy; and as every thing, which gives uneasiness in human actions, upon the general survey, is call'd *vice*, and whatever produces satisfaction, in the same manner, is denominat'd *virtue*; this is the reason why the sense of moral good and evil follows upon justice and injustice. And tho' this sense, in the present case, be deriv'd only from contemplating the actions of others, yet we fail not to extend it even to our own actions. The *general rule* reaches beyond those instances, from which it arose; while, at the same time, we naturally *sympathize* with others in the sentiments they entertain of us. Thus *self-interest* is the original motive to the *establishment* of justice: But a *sympathy* with *public* interest is the source of the *moral* approbation, which attends that virtue. This latter principle of sympathy is **too weak** to controul our passions; but has sufficient force to influence our taste, and give us the sentiment of approbation or blame.¹

¹ THN, 3.2.2.24, pp. 320-321. Je souligne. En italique dans le texte.

So close and intimate is the correspondence of human souls, that no sooner any person approaches me, than he diffuses on me all his opinions, and draws along my judgment in a greater or lesser degree. And tho', on many occasions, my sympathy with him goes not so far as entirely to change my sentiments, and way of thinking; yet it seldom is **so weak** as not to disturb the easy course of my thought, and give an authority to that opinion, which is recommended to me by his assent and approbation. Nor is it any way material upon what subject he and I employ our thoughts. Whether we judge of an indifferent person, or of my own character, my sympathy gives equal force to his decision: And even his sentiments of his own merit make me consider him in the same light, in which he regards himself.¹

Dans le premier passage, Hume mentionne simplement que la sympathie à l'œuvre lors de la production des sentiments (esthétiques ou moraux) est relativement faible : elle peut déterminer le goût, c'est-à-dire le jugement, mais elle n'a pas la puissance qu'il faut pour contrôler les passions. Hume laisse entendre que la sympathie qui produit les sentiments est ordinairement plus faible que la sympathie qui produit les passions, mais il n'indique pas pourquoi la sympathie qui produit les sentiments est faible.

Le second passage se trouve au tout début de la section où Hume traite des rapports entre la sympathie et la comparaison. Dans ce passage, il ne mentionne pas encore cette dernière et il ne fait que quelques commentaires sur la sympathie. Il indique alors que bien souvent, la sympathie n'est pas suffisamment forte pour changer le cours des impressions d'un individu, mais qu'elle est rarement faible au point de ne pas influencer sur le « cours aisé de sa pensée », et de conduire l'individu à accorder une certaine autorité à l'opinion d'un autre. Comme dans le passage précédent, Hume ne donne aucune indication sur les raisons qui pourraient expliquer pourquoi et comment la sympathie est faible.

3.3.3. Rapports entre la puissance de la sympathie et les relations

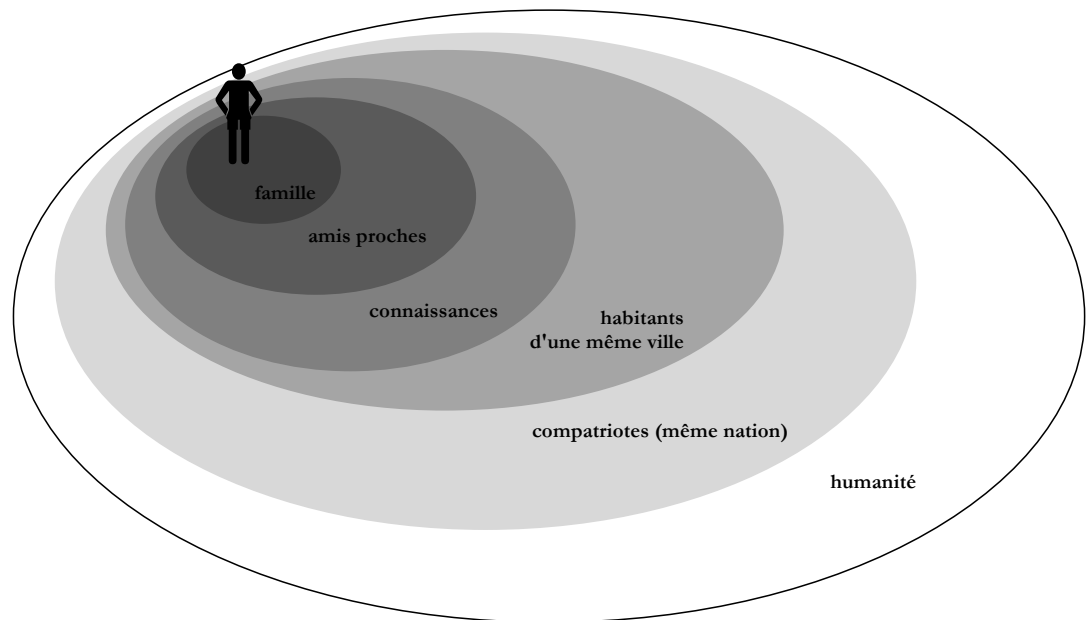
Hume rappelle que le nombre de relations a une incidence sur la puissance plus ou moins grande de la sympathie dans un passage du troisième livre :

The only point of view, in which our sentiments concur with those of others, is when we consider the tendency of any passion to the advantage or harm of those, who have any immediate connexion or intercourse with the person possess'd of it. And tho' this advantage or harm be often very remote from ourselves, yet sometimes 'tis very near us, and interests us strongly by sympathy. This concern we readily extend to other cases, that are resembling; and when these are very remote, **our sympathy is proportionably weaker**, and our praise or blame fainter and more doubtful. The case

¹ THN, 3.3.2.2, p. 378. Je souligne.

is here the same as in our judgments concerning external bodies. All objects seem to diminish by their distance: But tho' the appearance of objects to our senses be the original standard, by which we judge of them, yet we do not say, that they actually diminish by the distance; but, correcting the appearance by reflection, arrive at a more constant and establish'd judgment concerning them. In like manner, tho' **sympathy be much fainter than our concern for ourselves**, and a **sympathy with persons remote from us much fainter than that with persons near and contiguous**; yet we neglect all these differences in our calm judgments concerning the characters of men.¹

Schéma 2-4 : Les relations et la puissance de la sympathie



Dans ce passage, Hume indique que les rapports que l'on entretient avec les autres individus ont une incidence sur la puissance de la sympathie. Plus il y a de relations² entre un individu et d'autres, et plus la sympathie de cet individu sera forte. La diminution ou l'augmentation de la sympathie est proportionnelle au nombre de relations : la sympathie est plus grande avec les membres de sa famille qu'avec ses amis ; avec ses amis proches qu'avec de simples connaissances ; avec des connaissances qu'avec les habitants de sa ville ; avec ses concitoyens qu'avec les autres habitants de son pays ; avec ses compatriotes qu'avec des individus d'autres nations. Le schéma 2-4 (ci-haut) illustre ce phénomène : la force de la sympathie (en gris) diminue en proportion des relations que l'individu entretient avec les

¹ THN, 3.3.3.2, pp. 384-385. Je souligne.

² Qu'il s'agisse de relations de ressemblance, de contiguïté ou même de cause (dans le cas des parents et de leur progéniture).

autres. Bien sûr, même si Hume ne le mentionne pas, on peut supposer qu'il peut arriver que l'on sympathise très fortement avec un étranger, davantage même qu'avec les membres de sa propre famille, si le nombre de relations entre lui et nous-même est très grand.

L'idée de soi est très présente à l'esprit, et elle peut empêcher la production sympathique d'une impression. Lorsqu'un individu (A) est placé dans une situation où son intérêt s'oppose à celui d'un autre individu (B), deux points de vue se trouvent être confrontés. Le premier point de vue est celui de l'individu A ; celui-ci ressent certaines impressions, et, comme elles sont les siennes propres, elles occupent fortement son esprit. Le second point de vue est celui de l'individu B ; l'individu A pourrait se faire l'idée des impressions de B, et, par sympathie, celles-ci pourraient devenir des impressions, mais comme l'idée de soi est très forte et que les impressions qui lui sont liées occupent fortement l'esprit, il est pratiquement impossible que l'idée de l'impression de B acquiert assez de force pour devenir une impression capable de renverser le cours des impressions déjà ressenties par A¹. Pour qu'un individu puisse par sympathie ressentir des impressions, il faut que son esprit ne soit pas trop accaparé par d'autres impressions.

Il arrive souvent qu'un individu soit placé dans une situation où il observe une opposition entre les intérêts de deux autres individus. Lorsque c'est le cas, il se forme des idées par rapport aux situations de deux individus et il peut être enclin à adopter le point de vue de l'un d'entre eux. Par exemple, un individu A peut observer l'opposition des intérêts entre deux autres individus, C et D. Supposons que l'individu C soit un ami proche de A et que l'individu D soit seulement l'un de ses concitoyens, sans plus. Dans cet exemple, l'individu A est moins concerné que dans l'exemple précédent et il peut considérer les situations, celles de C et de D, d'un point de vue extérieur. La sympathie qu'il ressent à l'égard de C est plus forte que la sympathie qu'il ressent à l'égard de D, à cause du nombre plus grand de relations entre lui et C. Les idées formées en considérant le point de vue de C sont converties par une sympathie plus forte que les idées formées en considérant le point de vue de D. Comme les deux sympathies ne convertissent pas les idées de manière égale, les impressions qui sont produites ne sont pas d'égale force. Les impressions produites par

¹ Sur les rapports qu'entretiennent l'idée de soi (ou la comparaison avec soi-même) et la sympathie, voir plus particulièrement *THN*, 3.3.2, pp. 378-384.

sympathie avec l'individu C sont plus fortes que celles produites par sympathie avec l'individu D. L'individu A, ce faisant, est plus enclin à adopter le point de vue de C.

Lors de la conversion d'une idée en impression par sympathie, différents facteurs agissent sur la production de l'impression. Comme on vient de le voir, la force de la sympathie est l'un de ces facteurs. Elle n'est cependant pas le seul ; d'autres facteurs influent sur la production des impressions et certains peuvent même faire un contrepois à la force de la sympathie et atténuer ses effets. La correction par les règles générales est l'un de ses facteurs. La force des idées (avant que celles-ci ne soient converties en impression) en est un autre.

3.3.4. Rapports entre la sympathie et la vivacité des idées

L'exemple de l'individu qui songe ou assiste à un naufrage alors que lui-même est parfaitement en sécurité sur le rivage permet de mieux comprendre comment la force des idées peut avoir un impact sur la production des impressions par sympathie. Dans cet exemple, Hume compare trois situations différentes (qui sont indiquées par les chiffres 1, 2 et 3) :

[1] Suppose I am now in safety at land, and would willingly reap some pleasure from this consideration: I must think on the miserable condition of those who are at sea in a storm, and must endeavour to render this idea as strong and lively as possible, in order to make me more sensible of my own happiness. But whatever pains I may take, the comparison will never have an equal efficacy, [2] as if I were really on the shore, and saw a ship at a distance tost by a tempest, and in danger every moment of perishing on a rock or sand-bank. [3] But suppose this idea to become still more lively. Suppose the ship to be driven so near me, that I can perceive distinctly the horror, painted on the countenance of the seamen and passengers, hear their lamentable cries, see the dearest friends give their last adieu, or embrace with a resolution to perish in each other's arms: No man has so savage a heart as to reap any pleasure from such a spectacle, or withstand the motions of the tenderest compassion and sympathy. 'Tis evident, therefore, there is a medium in this case; and that if the idea be too faint, it has no influence by comparison; and on the other hand, if it be too strong, it operates on us entirely by sympathy, which is the contrary to comparison. Sympathy being the conversion of an idea into an impression, demands a greater force and vivacity in the idea than is requisite to comparison.¹

Dans la première situation [1] un individu – qui est peut-être assis dans le confort de son salon – imagine ce qu'il en est d'être en mer durant une violente tempête. Les idées qu'il se

¹ THN, 3.3.2.5, p. 379.

forme sur les souffrances – imaginées – de marins infortunés – également imaginés – sont faibles. Elles ne sont pas supportées par des éléments propres à les rendre vivaces : l'individu est dans son salon et on n'y trouve rien qui puisse, par une quelconque association d'idées, venir augmenter la force actuelle des idées. Comme celles-ci sont faibles, et comme rien ne vient accroître leur vivacité elles sont loin d'avoir suffisamment de force pour être converties en impressions. Elles demeurent des idées et l'esprit de l'individu n'est pas vraiment ému par celles-ci.

Dans la seconde situation [2], l'individu se promenant en sécurité sur le rivage est le témoin d'une tempête en mer et il aperçoit même, dans le lointain, un navire en difficulté. Il compare sa situation actuelle avec celles des marins – qu'il suppose être alors sur le bateau – et se forme diverses idées. Il considère deux points de vue : d'un côté il y a lui-même et il y a le plaisir d'être en sécurité sur la terre ferme ; de l'autre, il y a les marins sur le navire, le danger qu'ils courent et leurs souffrances. Plusieurs éléments viennent vivifier les idées que l'individu se forme alors, comme le fracas des vagues, le hurlement du vent, l'assombrissement du ciel, la solidité de la terre ferme, etc. Supportées comme elles le sont par l'environnement et les conditions météorologiques, les idées sont aisément converties en impressions. L'individu ressent alors des impressions plaisantes et des impressions déplaisantes. Ces impressions se combinent pour former une impression finale, mixte. Celle-ci, comme on le sait, est plaisante ou déplaisante selon la tendance générale des idées et des impressions qui ont concourues à sa formation. Comme les impressions liées à la souffrance des marins ne sont pas excessivement fortes¹, elles ne constituent pas la tendance dominante ; c'est le plaisir qui résulte de la sécurité et qui est lié à l'idée de soi de l'individu qui constitue la tendance dominante dans cette situation. Les impressions de plaisir absorbant les impressions douloureuses gagnent en force et l'individu en sécurité sur la plage, considérant sa situation et manquant d'éléments pour être davantage ému par le danger que courent les marins, ressent donc au final une impression de plaisir plus grande.

Dans la troisième situation [3], l'individu – qui se promène en sécurité sur le rivage – est le témoin d'un naufrage imminent et il est suffisamment près, cette fois, pour assister au drame. Il ne fait plus seulement qu'imaginer les souffrances des marins ; il voit les signes de

¹ Les marins et leurs souffrances si probables soient-ils ne sont qu'imaginés par l'individu alors que l'idée de lui-même est très forte et le plaisir d'être en sécurité, bien réel.

leur douleur, il entend leurs cris, il perçoit tout cela à travers ses sens et ressent des impressions. Ces impressions produisent des idées de la souffrance des marins, qui sont cette fois très fortes. Par sympathie, ces idées sont converties en impressions, mais comme cette fois elles sont véritablement très fortes, elles se trouvent être les impressions dominantes et elles absorbent les impressions plaisantes produites par la conscience d'être soi-même en sécurité.

Dans cet exemple, il n'est pas question de la force de la sympathie dans aucune des trois situations exposées par Hume. Il n'est question que de la force des idées, et c'est la force seule des idées qui fait toute la différence entre une situation où l'esprit se trouve être dans un état de calme, une situation où une impression de plaisir est ressentie et une situation où une impression de douleur est ressentie. Divers éléments sont à l'origine de la force plus ou moins grande des idées¹, qui sont le fait qu'elles soient produites par associations d'idées, le fait qu'elles proviennent au contraire d'impressions de sensations et le nombre plus ou moins grand d'associations d'idées.

¹ Sur ce sujet, voir également ce qui avait été mentionné et ce qui avait été extrapolé à partir des propos de Hume concernant l'opération chirurgicale, dans la section « 1.1.1. L'exemple de l'opération chirurgicale » de ce chapitre.

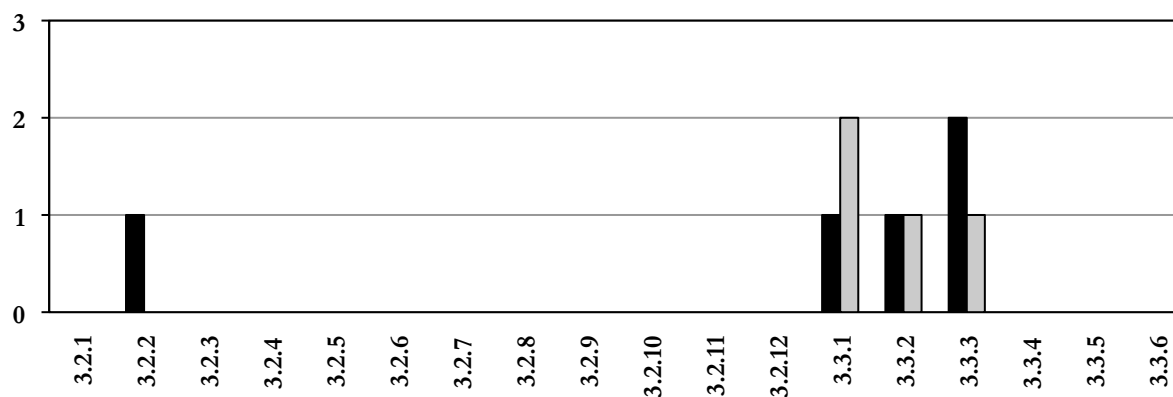
Quatrième partie : Expressions alternatives

On a vu dans le chapitre précédent que Hume n'utilisait pas toujours le terme « sympathie » dans le second livre du *Traité de la nature humaine* et qu'il lui arrivait de se servir d'autres expressions pour désigner le processus sympathique. On avait alors indiqué que ces expressions pouvaient être réduites à cinq catégories de phénomènes différents. Dans le troisième livre du *Traité*, Hume utilise également des expressions alternatives. Celles-ci, cette fois, peuvent être regroupées en deux catégories de phénomènes qui sont :

- 1) la communication d'une affection¹ entre des individus ;
- 2) l'entrée dans les affections d'un autre.

Ces deux catégories d'expressions sont peu utilisées dans le troisième livre, mais Hume a recours à l'une et à l'autre de façon sensiblement régulière. De plus, il les utilise presque également, comme le montre le graphique 2-2.

Graphique 2-2 : Les expressions alternatives dans le troisième livre du *Traité*



En noir : fréquence du recours à la « communication des affections ».

En gris : fréquence du recours à l'« entrée dans les affections »

4.1. La communication des affections

Hume présente la sympathie comme une « communication d'affection » dans seulement cinq passages dans tout le troisième livre. Ces passages sont les suivants :

¹ Comme je l'ai fait dans le premier chapitre, j'utilise le terme « affection » car il me semble être le plus adéquat pour désigner de manière générale ce qui peut être transmis par sympathie.

Nay when the injustice is so distant from us, as no way to affect our interest, it still displeases us; because we consider it as prejudicial to human society, and pernicious to every one that approaches the person guilty of it. **We partake of their uneasiness by sympathy**; and as every thing, which gives uneasiness in human actions, upon the general survey, is call'd *vice*, and whatever produces satisfaction, in the same manner, is denominated *virtue*; this is the reason why the sense of moral good and evil follows upon justice and injustice.¹

We may begin with considering anew the nature and force of *sympathy*. The minds of all men are similar in their feelings and operations; nor can any one be actuated by any affection, of which all others are not, in some degree, susceptible. As in strings equally wound up, the motion of one communicates itself to the rest; so **all the affections readily pass from one person to another**, and beget correspondent movements in every human creature.²

In order to prove this, we must have recourse to two principles, which are very conspicuous in human nature. The *first* of these is the **sympathy, and communication of sentiments and passions** above-mention'd. So close and intimate is the correspondence of human souls, that no sooner any person approaches me, than **he diffuses on me all his opinions**, and draws along my judgment in a greater or lesser degree.³

On the other hand, *good humour* is lov'd and esteem'd, because it is *immediately agreeable* to the person himself. 'Tis evident, that the conversation of a man of wit is very satisfactory; **as a cheerful good-humour'd companion diffuses a joy over the whole company, from a sympathy with his gaiety**. These qualities, therefore, being agreeable, they naturally beget love and esteem, and answer to all the characters of virtue.⁴

The passions are so contagious, that they pass with the greatest facility from one person to another, and produce correspondent movements in all human breasts. Where friendship appears in very signal instances, my heart catches the same passion, and is warm'd by those warm sentiments, that display themselves before me.⁵

Le vocabulaire de Hume s'est diversifié dans le troisième livre. Le philosophe écossais ne se sert plus exclusivement du terme « communication » (ou d'un autre de même famille), pour désigner cette catégorie de phénomènes, il lui arrive également d'indiquer que l'« on partage les affections des autres », que « les affections passent d'un individu à un autre », qu'« elles se diffusent à l'intérieur d'un groupe d'individus » ou simplement que les « affections sont contagieuses ». Cela dit, mise à part cette différence, les façons dont Hume use de la « communication des affections » sont similaires dans le second livre et dans le troisième.

¹ THN, 3.2.2.24, p. 320. Je souligne. En italique dans le texte.

² THN, 3.3.1.7, p. 368. Je souligne. En italique dans le texte.

³ THN, 3.3.2.2, p. 378. Je souligne. En italique dans le texte.

⁴ THN, 3.3.3.4, p. 389. Je souligne. En italique dans le texte.

⁵ THN, 3.3.3.5, p. 386. Je souligne.

Dans l'un comme dans l'autre, la « communication des affections » est utilisée par Hume dans un sens figuré, comme le montre ses propos dans le paragraphe 3.3.1.7 : Hume en effet commence par y indiquer que les passions « passent d'une personne à une autre » (en faisant une analogie avec la transmission de vibrations le long d'une corde) pour enchaîner aussitôt sur la description du processus sympathique comme conversion d'une idée en impression et pour clôturer sur l'assertion que les passions n'apparaissent jamais dans l'esprit d'elles-mêmes, mais qu'elles sont toujours produites suite à la formation d'idées¹. Si le sens à octroyer aux termes exprimant la « communication des affections » n'était pas clair pour le lecteur jusqu'à présent, les propos du philosophe écossais en 3.3.1.7 corrigent la situation.

4.2. L'entrée dans les affections

Lorsqu'il est question de la sympathie, Hume mentionne l'« entrée dans les affections » dans quatre passages du troisième livre. On les retrouve tous dans la troisième partie, “Of the other virtues and vices” :

The person is a stranger: I am no way interested in him, nor lie under any obligation to him: His happiness concerns not me, farther than the happiness of every human, and indeed of every sensible creature: That is, it affects me only by sympathy. From that principle, **whenever I discover his happiness and good**, whether in its causes or effects, **I enter so deeply into it**, that it gives me a sensible emotion. The appearance of qualities, that have a *tendency* to promote it, have an agreeable effect upon my imagination, and command my love and esteem.²

Our fancy easily changes its situation; and either surveying ourselves as we appear to others, or considering others as they feel themselves, **makes us enter, by that means, into sentiments, which no way belong to us**, and in which nothing but sympathy is able to interest us.³

We sink very much in our own eyes, when in the presence of a great man, or one of a superior genius; and this humility makes a considerable ingredient in that *respect*, which we pay our superiors, according to our foregoing reasonings on that passion.

¹ Voir *THN*, 3.3.1.7, p. 368 : “As in strings equally wound up, the motion of one communicates itself to the rest; so all the affections readily pass from one person to another, and beget correspondent movements in every human creature. When I see the *effects* of passion in the voice and gesture of any person, my mind immediately passes from these effects to their causes, and forms such a lively idea of the passion, as is presently converted into the passion itself. In like manner, when I perceive the *causes* of any emotion, my mind is convey'd to the effects, and is actuated with a like emotion. [...] **No passion of another discovers itself immediately to the mind. We are only sensible of its causes or effects. From *these* we infer the passion:** And consequently *these* give rise to our sympathy”. Je souligne. En italique dans le texte.

² *THN*, 3.3.1.25, p. 376. Je souligne. En italique dans le texte.

³ *THN*, 3.3.1.26, p. 376. Je souligne.

Sometimes even envy and hatred arise from the comparison; but in the greatest part of men, it rests at respect and esteem. As sympathy has such a powerful influence on the human mind, it causes pride to have, in some measure, the same effect as merit; and by **making us enter into those elevated sentiments**, which the proud man entertains of himself, presents that comparison, which is so mortifying and disagreeable.¹

To which we may add, that men naturally, without reflection, approve of that character, which is most like their own. The man of a mild disposition and tender affections, in forming a notion of the most perfect virtue, mixes in it more of benevolence and humanity, than the man of courage and enterprize, who naturally looks upon a certain elevation of mind as the most accomplish'd character. This must evidently proceed from an *immediate* sympathy, which men have with characters similar to their own. **They enter with more warmth into such sentiments**, and feel more sensibly the pleasure, which arises from them.²

Dans tous ces passages, Hume indique clairement que « l'on entre dans les affections des autres par sympathie », sans pour autant préciser en quoi consiste cette entrée, ni comment elle s'effectue. Hume présente ce phénomène sensiblement de la même manière que dans le second livre, et on ne trouve pas d'information supplémentaire ou nouvelle quant au fonctionnement de la sympathie.

¹ *THN*, 3.3.2.6, p. 380. Je souligne. En italique dans le texte.

² *THN*, 3.3.3.4, p. 385. Je souligne. En italique dans le texte.

Cinquième partie : Autres éléments

5.1. La « sympathie avec... »

Hume a très souvent recours à l'expression « sympathie avec... » ou à d'autres expressions du même genre dans le troisième livre du *Traité de la nature humaine*. En fait, on trouve un plus grand nombre d'occurrences de cette expression dans le troisième livre du *Traité* que dans le second. On dénombre en effet vingt-six recours à cette expression dans le troisième livre, pour seulement dix-sept dans le second. Cette différence apparaît d'autant plus importante lorsque l'on songe au fait que Hume mentionne bien davantage la sympathie dans le livre deux que dans le livre trois. Cette très grande utilisation de l'expression « sympathie avec... » n'est cependant pas surprenante... Si Hume l'utilise autant dans le troisième livre, c'est simplement parce qu'il s'y intéresse davantage aux rapports sociaux. Dans le second livre, il n'était question que des passions ; dans le troisième livre du *Traité* le philosophe écossais s'intéresse aux questions morales et, ce faisant, aux interactions des individus en société.

Dans le troisième livre du *Traité* Hume indique qu'il y a sympathie avec les impressions (sensations, sentiments...) ressenties par des individus, mais également avec certaines qualités ou certaines caractéristiques :

But as such a passion is still agreeable, and conveys an elevated and sublime sensation to the person who is actuated by it, the **sympathy with that satisfaction** diminishes considerably the blame, which naturally attends its dangerous influence on his conduct and behaviour.¹

When the natural tendency of his passions leads him to be serviceable and useful within his sphere, we approve of his character, and love his person, by a **sympathy with the sentiments** of those, who have a more particular connexion with him.²

But the least variations in the judgment are sensibly felt in their consequences; while at the same time that faculty is never exerted in any eminent degree, without an extraordinary delight and satisfaction. The **sympathy with this utility and pleasure** bestows a merit on the understanding; and the absence of it makes us consider the memory as a faculty very indifferent to blame or praise.³

¹ THN, 3.3.2.14, p. 383. Je souligne.

² THN, 3.3.3.2, p. 384. Je souligne.

³ THN, 3.3.4.13, p. 391. Je souligne.

'Tis evident, that the conversation of a man of wit is very satisfactory; as a cheerful good-humour'd companion diffuses a joy over the whole company, from a **sympathy with his gaiety**.¹

Broad shoulders, a lank belly, firm joints, taper legs; all these are beautiful in our species, because they are signs of force and vigour, which being **advantages we naturally sympathize with**, they convey to the beholder a share of that satisfaction they produce in the possessor.²

We commonly consider ourselves as we appear in the eyes of others, and **sympathize with the advantageous sentiments** they entertain with regard to us.³

And this consideration will serve to justify my hypothesis in preferring the *third* principle to the other two, and ascribing our esteem of the rich to a **sympathy with the pleasure and advantage**, which they themselves receive from their possessions.⁴

Il indique également qu'il y a sympathie avec un individu ou avec un groupe d'individus. Il peut s'agir d'un individu (ou d'un groupe) *concret*, c'est-à-dire avec lequel celui qui sympathise est mis en présence, ou bien d'un individu (ou d'un groupe) *abstrait*, c'est-à-dire auquel celui qui sympathise, songe⁵. La distinction entre ce qui est *concret* et ce qui est *abstrait* n'est pas toujours très claire dans le *Traité*. On trouve ces expressions dans les passages suivants :

The *general rule* reaches beyond those instances, from which it arose; while, at the same time, we naturally **sympathize with others in the sentiments** they entertain of us.⁶

Wherever an object has a tendency to produce pleasure in the possessor, or in other words, is the proper *cause* of pleasure, it is sure to please the spectator, by a delicate **sympathy with the possessor**.⁷

We **sympathize more with persons** contiguous to us, than with persons remote from us: With our acquaintance, than with strangers: With our countrymen, than with foreigners.⁸

When we form our judgments of persons, merely from the tendency of their characters to our own benefit, or to that of our friends, we find so many contradictions to our sentiments in society and conversation, and such an uncertainty

¹ THN, 3.3.4.8, p. 389. Je souligne.

² THN, 3.3.5.3, p. 392. Je souligne.

³ THN, 3.3.5.4, p. 392. Je souligne.

⁴ THN, 3.3.5.5, p. 393. Je souligne. En italique dans le texte.

⁵ Par exemple, on peut considérer que la « sympathie avec l'humanité » (« sympathy with mankind ») est une sympathie avec un groupe abstrait d'individus, postulé par celui qui sympathise.

⁶ THN, 3.2.2.24, p. 320. Je souligne. En italique dans le texte.

⁷ THN, 3.3.1.8, p. 368. Je souligne. En italique dans le texte.

⁸ THN, 3.3.1.14, p. 371. Je souligne.

from the incessant changes of our situation, that we seek some other standard of merit and demerit, which may not admit of so great variation. Being thus loosen'd from our first station, we cannot afterwards fix ourselves so commodiously by any means as by a **sympathy with those**, who have any commerce with the person we consider.¹

My **sympathy with another** may give me the sentiment of pain and disapprobation, when any object is presented, that has a tendency to give him uneasiness;²

So close and intimate is the correspondence of human souls, that no sooner any person approaches me, than he diffuses on me all his opinions, and draws along my judgment in a greater or lesser degree. And tho', on many occasions, my **sympathy with him** goes not so far as entirely to change my sentiments, and way of thinking;³

For 'tis remarkable, that when a person opposes me in any sentiment, which I am strongly bent upon, and rouzes up my passion by contradiction, I have always a degree of **sympathy with him**, nor does my commotion proceed from any other origin.⁴

Now as an insolence of this kind is blam'd even in a person who has always been civil to ourselves in particular; nay, in one, whose name is only known to us in history; it follows, that our disapprobation proceeds from a **sympathy with others**, and from the reflection that such a character is highly displeasing and odious to every one, who converses or has any intercourse with the person possessed of it. We **sympathize with those people** in their uneasiness; and as their uneasiness proceeds in part from a **sympathy with the person** who insults them, we may here observe a double rebound of the sympathy; which is a principle very similar to what we have observ'd on another occasion.⁵

In like manner, tho' sympathy be much fainter than our concern for ourselves, and a **sympathy with persons** remote from us much fainter than that with persons near and contiguous; yet we neglect all these differences in our calm judgments concerning the characters of men.⁶

We **sympathize with the persons** that suffer, in all the various sentiments which belong to their fortunes.⁷

Here 'tis evident, that the ability of such a person [*i.e.* good *women's man*] to give enjoyment, is the real source of that love and esteem he meets with among the females; at the same time that the women, who love and esteem him, have no prospect of receiving that enjoyment themselves, and can only be affected by means of their **sympathy with one**, that has a commerce of love with him.⁸

¹ THN, 3.3.1.18, p. 373. Je souligne.

² THN, 3.3.1.23, p. 374. Je souligne.

³ THN, 3.3.2.2, p. 378. Je souligne.

⁴ THN, 3.3.2.3, p. 378. Je souligne.

⁵ THN, 3.3.2.17, p. 384. Je souligne.

⁶ THN, 3.3.3.2, p. 385. Je souligne.

⁷ THN, 3.3.4.14, p. 391. Je souligne.

⁸ THN, 3.3.5.2, p. 392. Je souligne. En italique dans le texte.

But as 'tis certain, that our esteem or deference extends beyond any prospect of advantage to ourselves, 'tis evident, that that sentiment must proceed from a **sympathy with those**, who are dependent on the person we esteem and respect, and who have an immediate connexion with him.¹

We may presume the like with regard to all the other virtues, which have a like tendency to the public good. They must derive all their merit from our **sympathy with those**, who reap any advantage from them: As the virtues, which have a tendency to the good of the person possess'd of them, derive their merit from our **sympathy with him**.²

Those who resolve the sense of morals into original instincts of the human mind, may defend the cause of virtue with sufficient authority; but want the advantage, which those possess, who account for that sense by an **extensive sympathy with mankind**.³

Hume indique aussi qu'il y a sympathie avec des concepts abstraits, comme l'« intérêt public » ou l'« intérêt de la société » :

But a *sympathy with public interest* is the source of the *moral* approbation, which attends that virtue.⁴

Those, who have an interest in the fidelity of women, naturally disapprove of their infidelity, and all the approaches to it. Those, who have no interest, are carry'd along with the stream, and are also apt to be affected with **sympathy for the general interests of society**.⁵

After it is once establish'd by these conventions, it is *naturally* attended with a strong sentiment of morals; which can proceed from nothing but our **sympathy with the interests of society**.⁶

Le fait que Hume indique qu'il y a sympathie avec des choses d'une nature très différente, comme les impressions, certaines qualités, certains concepts même, et qu'il y a « sympathie avec des individus » montre à quel point l'expression « sympathie avec... » doit être entendue dans un sens figuré. Comme on l'a indiqué à maintes reprises dans le chapitre précédent, la sympathie est un processus interne aux individus et, si elle donne l'impression qu'il y a une interaction, un échange d'une façon ou d'une autre entre ceux-ci, cela demeure une illusion. Cette illusion a son utilité cependant, puisque grâce à elle, les individus peuvent agir comme s'ils n'étaient pas coupés entièrement les uns des autres et ils peuvent former

¹ THN, 3.3.5.5, p. 393. Je souligne.

² THN, 3.3.6.1, p. 394. Je souligne.

³ THN, 3.3.6.3, p. 394. Je souligne.

⁴ THN, 3.2.2.24, p. 321. Je souligne. En italique dans le texte.

⁵ THN, 3.2.12.7, p. 366. Je souligne.

⁶ THN, 3.3.1.12, p. 370. Je souligne. En italique dans le texte.

des sociétés. L'usage de la préposition « avec », lorsque Hume l'utilise dans l'expression « sympathie avec... », vient ainsi marquer l'importance que la sympathie joue sur le plan social.

En terminant, il est aussi question d'une « sympathie avec les caractères » dans un passage de la section 3.3.3. La sympathie dont il est alors question étant problématique, je ne la considère pas ici avec les autres qui sont toutes, selon moi, des cas des conversions d'idées en impressions. Je reviens sur cette « sympathie avec les caractères », plus loin, dans la section 5.4 de ce chapitre.

5.2. La sympathie délicate

Hume utilise le terme « délicate » pour qualifier la sympathie dans seulement deux passages dans toute son œuvre ; il l'utilise en 1751, dans un passage de *l'Enquête sur les principes de la morale*, mais il l'utilise également, et bien plus tôt, dans le troisième livre du *Traité* dans la section 3.3.1, consacrée à l'origine des vertus et des vices naturels :

Our sense of beauty depends very much on this principle; and where any object has a tendency to produce pleasure in its possessor, it is always regarded as beautiful; as every object, that has a tendency to produce pain, is disagreeable and deform'd. [...] Wherever an object has a tendency to produce pleasure in the possessor, or in other words, is the proper *cause* of pleasure, it is sure to please the spectator, by a **delicate sympathy** with the possessor. Most of the works of art are esteem'd beautiful, in proportion to their fitness for the use of man, and even many of the productions of nature derive their beauty from that source. Handsome and beautiful, on most occasions, is not an absolute but a relative quality, and pleases us by nothing but its tendency to produce an end that is agreeable.¹

Dans ce passage, Hume traite des sentiments esthétiques et du rôle que joue la sympathie dans leur formation. C'est un sujet qu'il avait déjà abordé dans le second livre ; il avait alors indiqué que la plupart des beautés étaient perçues par sympathie et que celui qui observait un bel objet, une belle créature, etc. considérant ses qualités et pensant alors au plaisir et à l'agrément qu'en tirait leur possesseur, ressentait alors un plaisir désintéressé... En 3.3.1.8, les propos de Hume concordent avec ce qu'il avait indiqué dans le second livre, à une différence près : il qualifie la sympathie, cette fois, de « délicate ».

¹ THN, 3.3.1.8, pp. 368-369. Je souligne. En italique dans le texte.

Hume utilise également le terme « délicatesse » dans le premier des essais qu'il publie tout juste après le *Traité* en 1741, l'essai « Sur la délicatesse de goût et la délicatesse de passion »¹. Dans cet essai, il compare les avantages et désavantages à posséder une grande délicatesse de goût, c'est-à-dire une capacité développée à sentir la beauté – ou la laideur – et une grande délicatesse de passion, c'est-à-dire une propension à ressentir des passions violentes. La précision avec laquelle on effectue des jugements sur la beauté dépend de la délicatesse de goût : plus un individu a un goût délicat – c'est-à-dire développé – et plus les jugements qu'il porte sur la beauté sont justes. Tous les individus ne possèdent pas un goût délicat et beaucoup ont un goût grossier ; les jugements sur la beauté de ces individus sont ordinairement incorrects.

La sympathie comme conversion d'une idée en impression est une faculté de la nature humaine et tous les êtres humains, sans exception, possèdent cette qualité. Les individus qui ont un goût grossier possèdent donc, bien sûr, aussi cette faculté. Néanmoins, en dépit de cela, leur goût demeure indélicat : il est donc clair que la sympathie seule ne suffit pas pour percevoir pleinement la beauté.

On ne trouve pas dans l'œuvre de Hume de passage où il traite conjointement du rôle que joue la sympathie dans la production des sentiments sur la beauté et de la délicatesse de goût. Il est clair, cependant, que ces deux éléments – la délicatesse de goût et la sympathie – jouent chacun un rôle lors de la production des jugements sur la beauté, mais on ne sait pas dans quel(s) rapport(s) tous deux se trouvent alors.

Dans la section 3.3.1.8, il est possible que Hume utilise l'expression « sympathie délicate » pour signifier au lecteur que la sympathie ne suffit pas pour produire un sentiment sur la beauté et que quelque chose d'autre (en l'occurrence la possession d'une certaine délicatesse de goût) est nécessaire. Il s'agit bien sûr d'une hypothèse, car le philosophe écossais ne fournit pas suffisamment d'informations, ni n'utilise assez souvent cette expression pour que l'on puisse établir quoi que ce soit de précis à son sujet.

¹ Voir "Of the Delicacy of Taste and Passion", pp. 1-8, in David Hume, *Essays, Moral and Political*, Edinburgh, Printed by R. Fleming et A. Alison, for A. Kincaid Bookseller, and sold at his shop above the Cross, 1741, 8°. Pour une édition plus récente voir "Of the Delicacy of Taste and Passion", pp. 3-8, in David Hume, *Essays Moral, Political, and Literary*, Eugene F. Miller (edit.), Indianapolis, Liberty Fund, 1987 (1985).

5.3. La sympathie agréable

Comme il l'avait fait dans le second livre¹, Hume mentionne dans le troisième livre du *Traité de la nature humaine* le fait que la sympathie soit quelque chose d'agréable. Il le fait à une seule occasion, dans le passage suivant :

How far the advantages of *fortune* produce esteem and approbation from the same principles, we may satisfy ourselves by reflecting on our precedent reasoning on that subject. We have observ'd, that our approbation of those, who are possess'd of the advantages of fortune, may be ascrib'd to three different causes. *First*, To that immediate pleasure, which a rich man gives us, by the view of the beautiful cloaths, equipage, gardens, or houses, which he possesses. *Secondly*, To the advantage, which we hope to reap from him by his generosity and liberality. *Thirdly*, To the pleasure and advantage, which he himself reaps from his possessions, and which produce an **agreeable sympathy** in us.²

Dans ce passage, Hume revient sur un exemple qu'il avait déjà utilisé auparavant dans le second livre du *Traité*, celui de l'estime que l'on ressent envers ceux qui possèdent de grandes richesses. Comme il l'avait fait alors, il présente trois causes pour expliquer la production de l'estime et il termine en indiquant que l'estime peut être produite par sympathie avec le plaisir de celui qui possède de grands biens³. Le passage 3.3.5.5 reprend ainsi de manière abrégée les propos de Hume dans la section 2.2.5, à une différence près : cette fois, il qualifie la sympathie d'« agréable ».

En elle-même, on le rappelle, la sympathie n'est ni plaisante ni déplaisante. C'est un principe neutre, un processus par lequel sont converties des idées en impressions, celles-ci et celles-là pouvant être tout aussi bien agréables que douloureuses.

Il est possible que Hume qualifie la sympathie d'« agréable », en 3.3.5.5, en vue de souligner le fait que, dans le cas de l'estime ressentie envers le propriétaire de grandes richesses, ce sont des idées plaisantes qui sont converties en impressions plaisantes. Cela est possible, mais c'est néanmoins douteux. Hume en effet n'utilise que très rarement les épithètes « plaisant » et « agréable » pour qualifier la sympathie dans ses ouvrages, et on peut supposer qu'il les aurait utilisés davantage si ceux-ci avaient simplement servis à souligner le fait que la sympathie produisait des impressions plaisantes.

¹ Voir dans le chapitre précédent, « 4.1.4. Le caractère agréable de la sympathie ».

² THN, 3.3.5.5, p. 392. Je souligne. En italique dans le texte.

³ Voir THN, 2.2.5, pp. 231-236.

Dans le passage 2.2.4.7, le seul autre passage du *Traité* où il mentionne le caractère plaisant de la sympathie, Hume indique que la « sympathie avec les autres n'est agréable qu'en ce qu'elle donne de l'émotion aux esprits »¹. Les raisons pour lesquelles la sympathie est alors dite « agréable » sont clairement indiquées : le processus sympathique consiste en une conversion d'idée en impression, laquelle conversion s'effectue par l'augmentation de la vivacité de l'idée ; la vivification de l'idée amène une agitation plus grande des esprits (animaux) dans l'individu, et cette agitation accrue constitue elle-même un plaisir². C'est de cette manière, et de cette manière seulement, que la sympathie, principe neutre en lui-même, peut être considérée comme étant agréable. Quoique Hume ne mentionne ni les esprits (animaux) ni les émotions dans le passage 3.3.5.5, je pense que l'on peut y interpréter le caractère agréable de la sympathie dans ce sens. C'est ce sens qui semble le plus convenable et le plus cohérent avec les propos du philosophe écossais en général, en ce qui concerne le processus sympathique.

5.4. Une sympathie-humienne ou une sympathie-concordance ?

On trouve un passage dans le troisième livre où le terme « sympathie » peut être entendu dans deux sens différents sans que cela pose de réels problèmes de compréhension. La sympathie peut tout aussi bien désigner le concept humien de conversion d'une idée en impression que la concordance entre deux choses de même nature :

To which we may add, that men naturally, without reflection, approve of that character, which is most like their own. The man of a mild disposition and tender affections, in forming a notion of the most perfect virtue, mixes in it more of benevolence and humanity, than the man of courage and enterprize, who naturally looks upon a certain elevation of mind as the most accomplish'd character. This must evidently proceed from an *immediate sympathy, which men have with characters similar to their own*. They enter with more warmth into such sentiments, and feel more sensibly the pleasure, which arises from them.³

Si la sympathie mentionnée par Hume correspond à son concept, on doit comprendre le passage comme suit. Lorsque des hommes ont des caractères similaires, le nombre de relations de ressemblance entre eux est augmenté et leur propension à sympathiser est alors grandement facilitée. Dans le livre deux, on le rappelle, Hume indique que le nombre de

¹ Voir *THN*, 2.2.4.7, p. 229. Je traduis.

² Sur le rôle des esprits animaux et celui des émotions dans la philosophie humienne, voir le « Chapitre XI » et le « Chapitre XII ».

³ *THN*, 3.3.3.4, p. 385. Je souligne. En italique dans le texte.

relations a un impact sur la sympathie et que l'accroissement du nombre de relation rend la sympathie plus aisée¹. À cause des relations de ressemblance existant entre eux, les deux individus qui sont des humains, des hommes et qui en outre possèdent des caractères semblables, sont susceptibles de ressentir très rapidement, «immédiatement», des impressions par sympathie.

Cela étant dit, les propos de Hume en 3.3.3.4 ressemblent beaucoup à ceux que l'on retrouve en 2.2.4.6². Dans le chapitre précédent, on avait indiqué que la sympathie dont il était question dans ce passage semblait être davantage une sympathie-concordance qu'une sympathie-humienne. Étant donnée la ressemblance entre ce qui est indiqué en 3.3.3.4 avec ce qui est indiqué en 2.2.4.6, je pense qu'il faut considérer la possibilité que Hume utilise en 3.3.3.4 le terme «sympathie» dans le sens d'une concordance. Je reviendrai sur cette question dans le chapitre consacré à ce type de sympathie³.

5.5. La sympathie comme une passion

Hume utilise le terme «sympathie» dans un sens qui n'est pas celui de son concept dans deux autres passages du troisième livre. Dans ces deux passages, la sympathie est présentée comme une passion qui serait proche de la compassion :

The storms and tempests were not alone remov'd from nature; but those more furious tempests were unknown to human breasts, which now cause such uproar, and engender such confusion. Avarice, ambition, cruelty, selfishness, were never heard of: Cordial affection, compassion, sympathy, were the only movements, with which the human mind was yet acquainted.⁴

But whatever pains I may take, the comparison will never have an equal efficacy, as if I were really on the shore, and saw a ship at a distance tost by a tempest, and in danger every moment of perishing on a rock or sand-bank. But suppose this idea to become still more lively. Suppose the ship to be driven so near me, that I can perceive distinctly the horror, painted on the countenance of the seamen and passengers, hear their lamentable cries, see the dearest friends give their last adieu, or embrace with a resolution to perish in each other's arms: No man has so savage a heart as to reap any

¹ Sur ce sujet voir par exemple *THN*, 2.1.11.15-17, p. 210.

² Voir *THN*, 2.2.4.6, p. 229 : “’Tis obvious, that people associate together according to their particular tempers and dispositions, and that men of gay tempers naturally love the gay; as the serious bear an affection to the serious. This not only happens, where they remark this resemblance betwixt themselves and others, but also by the natural course of the disposition, and by a certain sympathy, which always arises betwixt similar characters.”

³ Voir le « Chapitre VIII ».

⁴ *THN*, 3.2.2.15, p. 317.

pleasure from such a spectacle, or withstand the motions of the tenderest compassion and sympathy.¹

Je reviendrai sur ces passages dans le chapitre consacré à la sympathie comprise comme une passion². Pour le moment, je ne les présente ici qu'à titre indicatif et afin de montrer qu'il arrive que Hume n'emploie pas toujours le terme « sympathie » dans le sens d'une conversion d'idée en impression dans le *Traité de la nature humaine*.

5.6. Un principe fort de la nature humaine

Dans le second livre du *Traité*, Hume mentionne à quelques reprises³ le fait que la sympathie est un principe très fort de la nature humaine. Il le mentionne à nouveau dans le troisième livre, mais cette fois on trouve davantage de passages sur ce sujet et les propos de Hume en ce qui concerne la force ou la puissance de la sympathie sont plus clairs. En outre, la conclusion du livre 3 – et donc du *Traité de la nature humaine* – commence avec l'énonciation du fait que la sympathie soit un principe puissant de la nature humaine, ce qui montre l'importance que Hume pouvait lui accorder. Dans le troisième livre, le fait que la sympathie soit un principe très fort est mentionné dans les passages suivants :

We may begin with considering anew the nature and **force of sympathy**. The minds of all men are similar in their feelings and operations; nor can any one be actuated by any affection, of which all others are not, in some degree, susceptible. As in strings equally wound up, the motion of one communicates itself to the rest; so all the affections readily pass from one person to another, and beget correspondent movements in every human creature.⁴

Thus it appears, *that sympathy is a very powerful principle in human nature*, *that* it has a great influence on our taste of beauty, and *that* it produces our sentiment of morals in all the artificial virtues. From thence we may presume, that it also gives rise to many of the other virtues; and that qualities acquire our approbation, because of their tendency to the good of mankind.⁵

This **principle of sympathy is of so powerful** and insinuating a nature, that it enters into most of our sentiments and passions, and often takes place under the appearance of its contrary. For 'tis remarkable, that when a person opposes me in any sentiment, which I am strongly bent upon, and rouses up my passion by contradiction, I have

¹ THN, 3.3.2.5, p. 379.

² Voir le « Chapitre VII ».

³ Voir THN, 2.2.5.15, p. 234, THN, 2.2.5.16, p. 235 et 2.2.9.20, p. 250.

⁴ THN, 3.3.1.7, p. 368. Je souligne. En italique dans le texte.

⁵ THN, 3.3.1.10, p. 369. Je souligne. En italique dans le texte.

always a degree of sympathy with him, nor does my commotion proceed from any other origin.¹

We sink very much in our own eyes, when in the presence of a great man, or one of a superior genius; and this humility makes a considerable ingredient in that *respect*, which we pay our superiors, according to our foregoing reasonings on that passion. Sometimes even envy and hatred arise from the comparison; but in the greatest part of men, it rests at respect and esteem. **As sympathy has such a powerful influence on the human mind**, it causes pride to have, in some measure, the same effect as merit; and by making us enter into those elevated sentiments, which the proud man entertains of himself, presents that comparison, which is so mortifying and disagreeable. Our judgment does not entirely accompany him in the flattering conceit, in which he places himself; but still is so shaken as to receive the idea it presents, and to give it an influence above the loose conceptions of the imagination.²

Thus upon the whole I am hopeful, that nothing is wanting to an accurate proof of this system of ethics. We are certain, **that sympathy is a very powerful principle in human nature**. We are also certain, that it has a great influence on our sense of beauty, when we regard external objects, as well as when we judge of morals.³

Most people will readily allow, that the useful qualities of the mind are virtuous, because of their utility. This way of thinking is so natural, and occurs on so many occasions, that few will make any scruple of admitting it. Now this being once admitted, the **force of sympathy** must necessarily be acknowledg'd. Virtue is consider'd as means to an end. Means to an end are only valu'd so far as the end is valu'd. But the happiness of strangers affects us by sympathy alone. To that principle, therefore, we are to ascribe the sentiment of approbation, which arises from the survey of all those virtues, that are useful to society, or to the person possess'd of them. These form the most considerable part of morality.⁴

Par ailleurs, même s'il n'utilise pas les termes de « force » ou de « puissance », je pense que l'on peut considérer que Hume se réfère à la force de la sympathie lorsqu'il indique (dans un passage qui rappelle les propos tenus en 2.1.11.2⁵) que celle-ci peut amener un individu à ressentir des sentiments qui sont contraires aux siens :

Our fancy easily changes its situation; and either surveying ourselves as we appear to others, or considering others as they feel themselves, makes us enter, by that means, into sentiments, which no way belong to us, and in which nothing but sympathy is able

¹ THN, 3.3.2.3, p. 378. Je souligne.

² THN, 3.3.2.6, pp. 379-380. Je souligne. En italique dans le texte.

³ THN, 3.3.6.1, pp. 393-394. Je souligne.

⁴ THN, 3.3.6.2, p. 394. Je souligne.

⁵ Voir THN, 2.1.11.2, p. 206 : “No quality of human nature is more remarkable, both in itself and in its consequences, than that propensity we have to sympathize with others, and to receive by communication their inclinations and sentiments, however different from, or even contrary to our own. This is not only conspicuous in children, who implicitly embrace every opinion propos'd to them; but also in men of the greatest judgment and understanding, who find it very difficult to follow their own reason or inclination, in opposition to that of their friends and daily companions.”

to interest us. And this sympathy we sometimes carry so far, as even to be displeas'd with a quality commodious to us, merely because it displeases others, and renders us disagreeable in their eyes; tho' perhaps we never can have any interest in rendering ourselves agreeable to them.¹

La façon dont Hume use des termes « force » et « puissance » dans ces passages montre que la force de la sympathie peut être comprise de deux manières différentes. La sympathie est dite « forte » à cause de sa grande capacité à produire des impressions mais également en raison de sa capacité à infléchir le cours des impressions.

Tout d'abord, la force peut désigner le fait qu'un grand nombre d'impressions ressenties par les individus soient, en fait, produits par sympathie. Dans les second et troisième livres du *Traité*, Hume indique que plusieurs passions sont produites par sympathie² et que certaines d'entre elles sont même davantage produites par sympathie qu'en raison des dispositions d'un individu. Dans le second livre et dans le troisième livre, il indique également que la sympathie est à l'origine de la majorité des sentiments sur la beauté³ (*i.e.* esthétiques et moraux). Je pense que lorsque Hume mentionne la force de la sympathie dans des passages comme 3.3.1.7, 3.3.1.10, 3.3.2.6 et 3.3.6.1, par exemple, cette force peut être comprise en terme de production ou de volume : la sympathie est à la source d'un nombre considérable d'impressions et au final, c'est sans doute grâce à elle qu'est produite la majorité des impressions ressenties par un individu au cours de son existence.

Ensuite, il arrive que Hume mentionne le fait qu'il arrive qu'un individu en viennent à ressentir des impressions qui ne sont pas les siennes, voir qui sont contraires aux siennes. Il faut que le principe de sympathie soit d'une très grande puissance pour arriver à faire en sorte qu'un individu ressentent des impressions qui ne sont pas celles auxquelles son caractère le dispose. Je pense que lorsque Hume mentionne la force de la sympathie dans des passages comme 3.3.2.3, par exemple, cette force peut être comprise en terme d'énergie : la sympathie possède la puissance ou la vigueur nécessaire pour modifier le cours des impressions chez un individu, ce qui n'est pas peu dire.

¹ *THN*, 3.3.1.26, p. 376.

² Voir par exemple *THN*, 2.1.11.2, p. 206 et *THN*, 3.3.2.3, p. 378.

³ Voir par exemple *THN*, 2.2.5.16, p. 235 et *THN*, 3.3.2.3, p. 378.

Conclusion

1. La sympathie-humienne dans le troisième livre du *Traité*

Les questions de morale et le rôle que joue la sympathie dans la production des sentiments moraux constituent le sujet principal du troisième livre du *Traité de la nature humaine*. Néanmoins, on trouve plusieurs éléments sur le fonctionnement de la sympathie. Certains sont nouveaux et n'avaient pas été mentionnés par le philosophe écossais dans le livre précédent, alors que d'autres apportent des informations complémentaires et précieuses sur ce que l'on savait déjà.

Ainsi, Hume mentionne en divers endroits le fait que les idées possèdent elles-mêmes une certaine force et que cette force est variable. Toutes les idées ne sont pas également vives et certaines sont plus vives que d'autres. Les idées très fortes sont proches des impressions et les idées plus faibles en sont plus éloignées. Cela a pour conséquence que : 1) la conversion d'une idée forte en impression se fait beaucoup plus aisément que la conversion d'une idée faible en impression ; 2) la puissance requise pour qu'une idée soit convertie en impression dépend – entre autres choses – de la force des idées. Pour convertir une idée faible en impression, il faut que la sympathie soit plus puissante que celle qui est requise pour convertir une idée forte en impression. Il peut arriver qu'une idée soit si faible qu'elle ne puisse être convertie en impression ; il peut arriver lors de la production des impressions mixtes qu'une idée soit beaucoup plus forte que les autres ; ce faisant, la vivacité des idées a une incidence sur la production des impressions.

Par ailleurs, Hume laisse entendre que la force des idées dépend des signes qui concourent à leur formation dans l'esprit. Certains signes frappent l'imagination plus vivement que d'autres et sont à l'origine d'idées plus fortes. L'exemple de l'opération chirurgicale exposé en 3.3.1.7¹, de même que celui du naufrage en mer, exposé en 3.3.2.5², illustrent ce phénomène.

¹ Voir *THN*, 3.3.1.7, p. 368. Voir également, dans ce chapitre, la section « 1.1.1. L'exemple de l'opération chirurgicale ».

² Voir *THN*, 3.3.2.5, p. 379. Voir également, dans ce chapitre, la section « 3.3.4. Rapports entre la sympathie et la vivacité des idées ».

Dans le second livre du *Traité*, Hume indique que l'idée d'une passion peut se former de différentes manières dans l'esprit. L'une d'entre elles est la considération d'une passion fictive, c'est-à-dire qui n'est pas réellement ressentie par un individu, mais qui est imitée ou exposée devant d'autres. Les œuvres théâtrales et poétiques sont susceptibles d'encourager la formation de telles idées et il en est de même pour les discours des orateurs. Dans le troisième livre, Hume ajoute une nouvelle catégorie d'ouvrages, qui sont cette fois les livres d'Histoire.

Dans le second livre, Hume mentionne le fait qu'il n'est pas nécessaire pour un individu d'être mis en présence de la passion réelle d'un autre individu pour se former l'idée de cette passion. Il peut se former l'idée d'une passion simplement par association d'idées dans son propre esprit¹. Hume tient des propos similaires dans le troisième livre en ce qui concerne la formation des sentiments. Il indique en effet qu'il n'est pas nécessaire pour un individu de constater que les qualités d'un autre individu (dans le cas d'un sentiment moral) ou d'un objet (dans le cas d'un sentiment esthétique) sont utiles en voyant celles-ci à l'œuvre ; il lui suffit de savoir que de telles qualités sont utiles lorsque les circonstances le nécessitent, pour ressentir un sentiment et porter un jugement moral².

Dans le troisième livre, le philosophe écossais apporte également plusieurs précisions concernant la production des impressions mixtes. Celles-ci, on le rappelle, sont produites par sympathie étendue et elles résultent de la combinaison d'un grand nombre d'idées et d'impressions. Hume traite de la production de ces impressions dans différents passages, mais l'un d'entre eux est particulièrement intéressant : il s'agit du passage où le philosophe écossais revient sur le phénomène du « rebond de la sympathie » ou de l'« effet miroir »³, phénomène qu'il avait déjà mentionné auparavant dans le second livre⁴. Ce qui rend ce passage du troisième livre particulièrement intéressant, c'est que Hume, cette fois, considère ce qu'il se produit lors du « rebond de la sympathie » dans une situation où c'est une

¹ Voir, par exemple, *THN*, 2.2.9.3, p. 248.

² Voir, par exemple, *THN*, 3.3.1.20, p. 373.

³ Voir *THN*, 3.3.2.17, pp. 383-384, Voir également, dans ce chapitre, la section « 1.2. Le retour de l'"effet miroir" ? ».

⁴ Voir *THN*, 2.2.5.21, p. 236.

impression mixte qui est produite par sympathie étendue¹. La comparaison entre la production d'impressions résultant de deux sortes de sympathie différentes à travers un phénomène commun au deux, ici celui de l'« effet miroir », vient enrichir ce que l'on savait déjà sur le processus sympathique.

Enfin, comme il l'avait fait dans le second livre, Hume mentionne l'importance des relations sur la sympathie. Il indique que plus le nombre de relations est grand et plus la sympathie est forte et aisée. Cependant, il indique également que, lors de la production des sentiments moraux, la puissance de la sympathie est tempérée par certains facteurs comme l'influence des règles générales sur le jugement par exemple. C'est ainsi que l'on juge également de la valeur d'une qualité, que celle-ci soit celle d'un concitoyen (*i.e.* un individu avec lequel on est lié par un certain nombre de relations), que celle-ci soit celle d'un Chinois (*i.e.* un individu qui est éloigné de nous dans l'espace), ou que celle-ci soit celle d'un Grec de l'Antiquité (*i.e.* un individu qui, cette fois, est éloigné de nous dans le temps)². Si le nombre de relations (et conséquemment la force de la sympathie) a une incidence sur la production des passions, elle n'en a ordinairement pas sur celles des sentiments. Par ailleurs, il semble qu'il en aille de même en ce qui concerne les principes énoncés par Hume dans le second livre du *Traité* au sujet du temps et de l'espace³, qu'en ce qui concerne le nombre de relations et la force de la sympathie : ils ont une incidence sur la production des passions, mais ils n'en ont pas – ou peu – sur la production des sentiments.

2. Les expressions alternatives et le rôle social de la sympathie

La sympathie joue un rôle important sur le plan social qui ne se limite pas à la production des sentiments moraux. Dans le chapitre précédent, on a indiqué qu'il arrivait que Hume présente la sympathie comme un phénomène de « communication d'affections entre des individus », d'« entrée dans les affections des autres », de « réception des affections d'autrui », ou encore d'« embrassement des affections ». On a également indiqué que Hume se servait de ces différents phénomènes pour exprimer le processus sympathique afin

¹ Dans le passage du second livre, on le rappelle, Hume s'était intéressé à une impression produite par sympathie limitée.

² Voir *THN*, 3.3.1.14-17, pp. 371-372.

³ Voir *THN*, 2.3.7, pp. 274-276 et *THN*, 2.3.8, pp. 277-280.

d'insister sur le rôle cohésif et homogénéisant de celui-ci et qu'il ne fallait surtout pas comprendre ces expressions dans un sens littéral.

Dans le troisième livre du *Traité de la nature humaine*, Hume a également recouru à certains de ces phénomènes pour exprimer le processus sympathique. Les passages où on les retrouve sont beaucoup moins nombreux que dans le second livre, et Hume ne se réfère cette fois qu'à deux d'entre eux, qui sont ceux auxquels il avait eu le plus recours dans le livre précédent : la « communication des affections entre des individus » et l'« entrée dans les affections des autres ». Il utilise ces expressions de la même manière qu'il le faisait dans le deuxième livre du *Traité* : elles servent à rappeler au lecteur que grâce à la sympathie, les individus peuvent vivre en société et agir et interagir comme s'ils n'étaient pas coupés les uns des autres, comme s'ils avaient réellement un accès aux âmes des autres. C'est la sympathie qui fait que les individus ne sont pas entièrement repliés sur eux-mêmes et constamment occupés d'eux-mêmes ; c'est grâce à la sympathie que les individus peuvent « sortir d'eux-mêmes pour se tourner vers les autres »¹.

3. Les qualificatifs de la sympathie dans le troisième livre

Comme il l'avait fait dans le deuxième livre, David Hume utilise plusieurs termes dans le troisième livre pour qualifier la sympathie. On trouve onze termes ou expressions différents et la majorité d'entre eux sont utilisés pour caractériser la sympathie-humienne. Si on les compare avec ceux employés dans le second livre, on constate que six d'entre eux avaient déjà été utilisés par Hume et que cinq sont d'un usage nouveau. La colonne de gauche présente les termes ou expressions déjà utilisés par le philosophe écossais dans le second livre, et la colonne de droite, les termes nouvellement employés dans le troisième livre :

- | | |
|---|---------------------------------|
| 1) la sympathie « agréable » ; | 7) la sympathie « indirecte » ; |
| 2) la sympathie « faible » ; | 8) la sympathie « directe » ; |
| 3) la sympathie « forte » ; | 9) la sympathie « immédiate » ; |
| 4) la sympathie « étendue » ; | 10) la sympathie « délicate » ; |
| 5) une sympathie « d'une sorte ou d'une autre » ; | 11) la sympathie « plus vive ». |
| 6) la sympathie « éloignée » ; | |

¹ Voir *THN*, 3.3.1.11, p. 370.

La sympathie dite « agréable » (“agreeable sympathy”)¹, la sympathie « faible » (“to weak”, “weaker”, “much fainter”)², la sympathie « forte » (“stronger”)³ et la sympathie « étendue » (“*extensive* sympathy”, “extensive sympathy”)⁴ possèdent les mêmes sens que leurs homologues dans le second livre du *Traité* et Hume, lorsqu’il emploie ces adjectifs, les applique toujours à la sympathie entendue dans le sens d’une conversion d’idée en impression. Il y a donc peu à dire à leur sujet et ce qui a été indiqué dans la conclusion du chapitre précédent vaut également en ce qui concerne leurs usages dans le troisième livre du *Traité*.

L’expression une sympathie « d’une sorte ou d’une autre » (“of one kind or other”)⁵ est employée par Hume dans un paragraphe où il compare les effets que produisent des sympathies qui diffèrent au niveau de leur puissance et de leur extension. Ces différentes sortes de sympathie sont toutes des sympathie-humiennes, c’est-à-dire des mécanismes par lesquelles des idées sont converties en impressions.

Dans la conclusion du chapitre précédent on avait indiqué que le sens du qualificatif « éloignée » n’était pas très clair lorsqu’il était appliqué à la sympathie. Dans le troisième livre, cette fois, Hume utilise le terme d’une manière beaucoup plus claire car il l’adjoint et le met en opposition avec d’autres termes. La sympathie « éloignée » et « indirecte » est ainsi opposée à la sympathie « immédiate » et « directe » dans un passage où Hume traite de la façon dont l’estime envers un individu est produite lorsque l’on considère la puissance et les richesses que possède cet individu :

How far the advantages of *fortune* produce esteem and approbation from the same principles, we may satisfy ourselves by reflecting on our precedent reasoning on that subject. We have observ’d, that our approbation of those, who are possess’d of the advantages of fortune, may be ascrib’d to three different causes. *First*, To that immediate pleasure, which a rich man gives us, by the view of the beautiful cloaths, equipage, gardens, or houses, which he possesses. *Secondly*, To the advantage, which we hope to reap from him by his generosity and liberality. *Thirdly*, To the pleasure and advantage, which he himself reaps from his possessions, and which produce an agreeable sympathy in us. Whether we ascribe our esteem of the rich and great to one or all of these causes, we may clearly see the traces of those principles, which give rise

¹ Voir *THN*, 3.3.5.5, p. 392.

² Voir respectivement *THN*, 3.2.2.24, p. 321, *THN*, 3.3.3.2, p. 384 et *THN*, 3.3.3.2, p. 385.

³ Voir *THN*, 3.3.2.15, p. 383.

⁴ Voir respectivement *THN*, 3.3.1.23, p. 374 (en italique dans le texte) et *THN*, 3.3.6.3, p. 394.

⁵ Voir *THN*, 3.3.5.5, p. 393.

to the sense of vice and virtue. I believe most people, at first sight, will be inclin'd to ascribe our esteem of the rich to self-interest, and the prospect of advantage. But as 'tis certain, that our esteem or deference extends beyond any prospect of advantage to ourselves, 'tis evident, that that sentiment must proceed from a sympathy with those, who are dependent on the person we esteem and respect, and who have an immediate connexion with him. We consider him as a person capable of contributing to the happiness or enjoyment of his fellow-creatures, whose sentiments, with regard to him, we naturally embrace. And this consideration will serve to justify my hypothesis in preferring the *third* principle to the other two, and ascribing our esteem of the rich to a sympathy with the pleasure and advantage, which they themselves receive from their possessions. For as even the other two principles cannot operate to a due extent, or account for all the phænomena, without having recourse to a sympathy of one kind or other; 'tis much more natural to choose **that sympathy, which is immediate and direct, than that which is remote and indirect.** To which we may add, that where the riches or power are very great, and render the person considerable and important in the world, the esteem attending them, may, in part, be ascrib'd to another source, distinct from these three, *viz.* their interesting the mind by a prospect of the multitude, and importance of their consequences: Tho', in order to account for the operation of this principle, we must also have recourse to *sympathy*, as we have observ'd in the preceding section.¹

Dans cet exemple, la sympathie dite « immédiate » et « directe » vient désigner la sympathie de l'observateur avec le riche propriétaire. Par l'entremise de cette sympathie, le plaisir que le riche propriétaire tire lui-même de ses biens est à l'origine du plaisir que l'observateur ressent à son tour. La sympathie dite « éloignée » et « indirecte » vient désigner la sympathie de l'observateur avec les individus qu'il postule comme étant des bénéficiaires potentiels des richesses du propriétaire. Par l'entremise de cette sympathie, l'observateur ressent du plaisir après avoir imaginé le plaisir que d'autres individus ressentiraient après avoir, d'une façon ou d'une autre, bénéficié des biens du propriétaire².

La sympathie « directe » et « immédiate » ne nécessite pas que l'observateur réfléchisse beaucoup aux effets et conséquences possibles de la possession d'un grand nombre de richesses... Il n'a à considérer qu'un seul point de vue, en l'occurrence la jouissance de celui qui possède de grands biens. La sympathie qui est alors à l'œuvre est une sympathie limitée et les termes « immédiate » et « directe » doivent être compris comme des synonymes de celle-ci. Ces termes viennent enrichir la compréhension de ce qu'est la sympathie limitée, car leurs sens insistent respectivement sur deux aspects de celle-ci : sur son caractère rapide,

¹ *THN*, 3.3.5.5., pp. 392-393. Je souligne. En italique dans le texte.

² Celui-ci, par exemple, plein de bienveillance envers les autres, pourrait être un homme charitable et il pourrait utiliser une partie de ce qu'il possède de manière à accommoder ses semblables.

instantané d'abord, et sur le fait qu'elle ne nécessite pas qu'il y ait dans l'esprit une succession d'idées nombreuses pour qu'une impression soit produite.

Inversement, la sympathie « éloignée » et « indirecte » nécessite que l'observateur réfléchisse beaucoup aux effets et aux conséquences possibles de la possession d'un grand nombre de richesses. Il doit songer aux autres individus qui ne sont pas eux-mêmes de riches propriétaires mais qui bénéficient à l'occasion de la fortune d'autrui ; après avoir postulé ces individus, il doit imaginer les impressions qu'ils ressentiraient, dans l'hypothétique éventualité où ils recevraient quelque chose d'un individu mieux nanti. Dans ce genre de situation, la sympathie qui est à l'œuvre chez l'observateur est une sympathie étendue et les termes « éloignée » et « indirecte » doivent ce faisant être compris comme des synonymes de celle-ci. L'usage de ces termes vient enrichir la compréhension de ce qu'est la sympathie étendue, car leurs sens respectifs insistent sur deux aspects de cette sympathie : celle-ci doit agir beaucoup plus lentement que la sympathie limitée et il doit en être ainsi en raison du fait qu'elle nécessite que beaucoup d'idées se forment et se succèdent dans l'esprit avant qu'une impression soit finalement produite.

Les précisions fournies par David Hume dans le troisième livre pourraient permettre de comprendre rétrospectivement un passage du second livre. Dans le deuxième livre du *Traité de la nature humaine*, Hume avait qualifié la sympathie d'« éloignée » dans le passage suivant :

To remove this contradiction, we must consider, that there are certain desires and inclinations, which go no farther than the imagination, and are rather the faint shadows and images of passions, than any real affections. Thus, suppose a man, who takes a survey of the fortifications of any city; considers their strength and advantages, natural or acquir'd; observes the disposition and contrivance of the bastions, ramparts, mines, and other military works; 'tis plain, that in proportion as all these are fitted to attain their ends, he will receive a suitable pleasure and satisfaction. This pleasure, as it arises from the utility, not the form of the objects, can be no other than a sympathy with the inhabitants, for whose security all this art is employ'd; tho' 'tis possible, that this person, as a stranger or an enemy, may in his heart have no kindness for them, or may even entertain a hatred against them.

It may indeed be objected, that such a **remote sympathy** is a very slight foundation for a passion, and that so much industry and application, as we frequently observe in philosophers, can never be deriv'd from so inconsiderable an original. But here I return to what I have already remark'd, that the pleasure of study consists chiefly in the

action of the mind, and the exercise of the genius and understanding in the discovery or comprehension of any truth.¹

La description (dans le premier paragraphe) de ce qui conduit l'observateur à ressentir une sympathie « éloignée » (dans le second paragraphe) correspond à ce qui se produit lors de la sympathie étendue. La sympathie est dite « éloignée » dans ce passage du second livre, pour des raisons similaires à celles du passage du troisième livre. Dans les deux cas, l'esprit de l'observateur doit passer par une longue succession d'idées avant de ressentir une impression par sympathie.

Hume utilise le qualificatif d'« immédiate » dans un autre passage du troisième livre du *Traité de la nature humaine*. Il compare alors les impressions contraires qui sont produites lorsque l'on considère les qualités d'un homme de guerre :

But when we fix our view on the person himself, who is the author of all this mischief, there is something so dazzling in his character, the mere contemplation of it so elevates the mind, that we cannot refuse it our admiration. The pain, which we receive from its tendency to the prejudice of society, is over-power'd by a stronger and **more immediate sympathy**.²

La sympathie mentionnée par Hume dans ce passage est une sympathie-humienne. Comme dans le cas présenté précédemment, l'immédiateté désigne le fait que l'on ne considère qu'un seul point de vue pour juger moralement des qualités de l'individu et que l'on ne considère pas, par exemple, les effets que ces qualités peuvent produire de manière plus étendue. La sympathie « immédiate » est un phénomène rapide qui ne nécessite pas qu'un grand nombre d'idées se succèdent dans l'esprit pour produire une impression. Le terme « immédiate » dans ce passage doit être entendu comme un synonyme de sympathie « limitée ».

Hume se sert du terme « immédiate » également dans un autre passage. Dans celui-ci, toutefois, le sens qu'il confère au terme « sympathie » est quelque peu ambigu :

To which we may add, that men naturally, without reflection, approve of that character, which is most like their own. The man of a mild disposition and tender affections, in forming a notion of the most perfect virtue, mixes in it more of benevolence and humanity, than the man of courage and enterprize, who naturally

¹ THN, 2.3.10.5-6, p. 288. Je souligne.

² THN, 3.3.2.15, p. 383. Je souligne.

looks upon a certain elevation of mind as the most accomplish'd character. This must evidently proceed from an *immediate sympathy*, which men have with characters similar to their own. They enter with more warmth into such sentiments, and feel more sensibly the pleasure, which arises from them.¹

Le fait que Hume utilise ici l'italique et qu'il ne le fasse pas pour les deux autres occurrences du terme "immediate" dans le troisième livre du *Traité* n'est pas anodin et doit être pris en considération. L'usage de l'italique laisse supposer qu'il faut entendre ce terme dans un sens différent de celui des deux autres occurrences. Comme il a été indiqué dans la section « 5.4. Une sympathie-humienne ou une sympathie-concordance ? », la sympathie mentionnée par Hume dans ce passage pourrait très bien être une sympathie de concordance plutôt qu'une sympathie de conversion d'idée en impression. L'épithète d'« *immédiate* » qui lui est appliqué va dans le sens de cette interprétation, car les phénomènes de concordance entre deux choses sont des phénomènes qui se produisent de manière instantanée. L'usage de l'italique pourrait servir à indiquer au lecteur que la sympathie qui est mentionnée par Hume dans ce passage est d'une espèce fort différente de celle de la sympathie à laquelle il se réfère habituellement dans le *Traité*, soit la conversion d'une idée en impression.

Le sens de la sympathie « délicate » ("delicate sympathy")² a déjà été expliqué dans la section consacrée à cet effet dans ce chapitre, « 5.2. La sympathie délicate ». On ne reviendra donc pas sur ce dernier. La sympathie « plus vive » ("more lively")³, enfin, est une nouvelle expression qui est utilisée par David Hume pour désigner une sympathie-humienne dotée d'une grande force.

¹ *THN*, 3.3.3.4, p. 385. Je souligne. En italique dans le texte.

² Voir *THN*, 3.3.1.8, p. 368.

³ Voir *THN*, 3.3.1.21, p. 374.

CHAPITRE III

La sympathie-humienne dans
les *Essais moraux, politiques et littéraires*
et autres textes

Introduction

1. Après le *Traité*...

Le *Traité de la nature humaine*, si important qu'il soit pour la compréhension de la philosophie humienne et, plus généralement, pour l'Histoire de la philosophie, ne constitue que le premier ouvrage produit par David Hume. Le fait que le *Traité* « tomba mort-né des presses »¹ en 1739-1740, ne découragea en effet pas le philosophe écossais qui produisit au cours des années qui suivirent une œuvre vaste et diversifiée. L'œuvre de Hume est diversifiée lorsque l'on considère les sujets traités : littéraires, politiques, économiques, historiques, philosophiques, religieux... Elle est diversifiée lorsque l'on considère les types d'ouvrages produits : un grand traité, des enquêtes, des dissertations, un grand ouvrage en six volumes, des dialogues, des essais de longueurs inégales, des préfaces, des critiques littéraires, une pétition...

On ne pouvait mettre sur le même plan des ouvrages aussi disparates dans leur contenu et dans leur forme, et on ne pouvait considérer que la période suivant la publication du *Traité de la nature humaine* constituait une période de production uniforme. Afin de poursuivre l'analyse de l'usage de la sympathie dans l'œuvre de Hume, il fallait établir certaines distinctions entre les différents ouvrages produits par le philosophe écossais après 1740. Il fallait regrouper certains d'entre eux et en séparer d'autres. Les ouvrages auraient pu être regroupés par périodes. Ils auraient pu être regroupés par sujets et thèmes abordés. Ils auraient pu être regroupés par types d'ouvrages... Dans tous les cas, les regroupements effectués demeuraient arbitraires et nécessairement devaient avoir un impact sur les résultats obtenus. J'ai opté pour la solution qui me semblait la moins lourde de conséquences et qui constituait une combinaison de différents regroupements possibles : j'ai d'abord regroupé les ouvrages et les textes qui apparaissaient comme des reprises des propos tenus dans le *Traité* et qui constituaient des reviviscences de l'ouvrage mort-né. J'ai considéré comme une catégorie à part entière le grand ouvrage historique de Hume, *l'Histoire de l'Angleterre*. Enfin, j'ai regroupé ensemble tous les autres ouvrages et textes. Les deux premières catégories

¹ "Never literary attempt was more unfortunate than my Treatise of Human Nature. It fell *dead-born from the press*, without reaching such distinction, as even to excite a murmur among the zealots." En italique dans le texte. Voir "My Own Life", p. xxxiv in David Hume, *Essays Moral, Political, and Literary*, Eugene F. Miller (edit.), Indianapolis, Liberty Fund, 1987 (1985).

d'ouvrages seront traitées dans les prochains chapitres. La troisième catégorie d'ouvrages est celle qui est considérée dans ce chapitre-ci.

2. Fréquence de la sympathie-humienne

Les références à la sympathie-humienne sont rarissimes dans le corpus des ouvrages et des textes qui ont été considérés dans ce chapitre. Le graphique 3-1 qui clôt cette introduction, « La sympathie-humienne dans les *Essais moraux, politiques et littéraires* et autres textes », illustre la fréquence du recours à la sympathie-humienne par le philosophe écossais dans ces ouvrages et ces textes.

Le graphique ne tient compte que des passages où le sens du terme « sympathie » soit clairement celui du principe exposé dans le second livre du *Traité de la nature humaine*. Les passages où le sens du terme « sympathie » n'était pas clair n'ont pas été considérés, de même que les passages où le terme « sympathie » devait être compris dans un autre sens. Les passages où le terme « sympathie » semblait désigner un processus de contagion n'ont pas non plus été considérés, bien que ce phénomène se rapproche de celui de la sympathie-humienne, car ils seront analysés dans un chapitre subséquent¹.

Le fait que l'on rencontre peu de mentions de la sympathie-humienne dans les ouvrages considérés dans ce chapitre ne signifie pas pour autant que le concept de sympathie soit disparu de l'œuvre du philosophe écossais après la période du *Traité*. Hume a eu recours à ce concept dans des ouvrages plus tardifs qui n'ont pas été traités dans ce chapitre, mais sur lesquels on reviendra dans les chapitres suivants.

3. Organisation du chapitre

Ce chapitre est divisé en cinq parties. La première partie est consacrée aux textes dont la publication suivie celle du *Traité* presque immédiatement, soit les essais publiés en 1741 et 1742 dans les deux premiers volumes des *Essays, moral, political and literary* ainsi que l'article publié dans *The Scots Magazine* en 1742. La seconde partie est consacrée aux ouvrages qui furent publiés en 1748, c'est-à-dire après la période où Hume occupa divers emplois – aussi différents que ceux d'être le tuteur d'un jeune homme de haute naissance, le secrétaire du

¹ Voir le « Chapitre XIII ».

commandant en chef d'une campagne militaire ou encore l'aide de camp du général chargé d'ambassade aux cours de Vienne et de Turin¹ – et avant la période² où Hume publia les *Enquêtes* et les dissertations qui devaient reprendre les propos tenus dans le *Traité de la nature humaine*. La troisième partie est consacrée aux ouvrages et essais publiés *grosso modo* durant la période faste de la carrière littéraire de David Hume, celle où, pour reprendre les termes de Mossner, il fut un « homme de lettres distingué »³. La quatrième partie est consacrée aux ouvrages posthumes. La cinquième partie, enfin, est consacrée aux textes moins connus du philosophe écossais qui ne furent pas publiés de son vivant mais dont on possède les manuscrits ou dont les dates et lieux de publications n'ont pas été clairement établis.

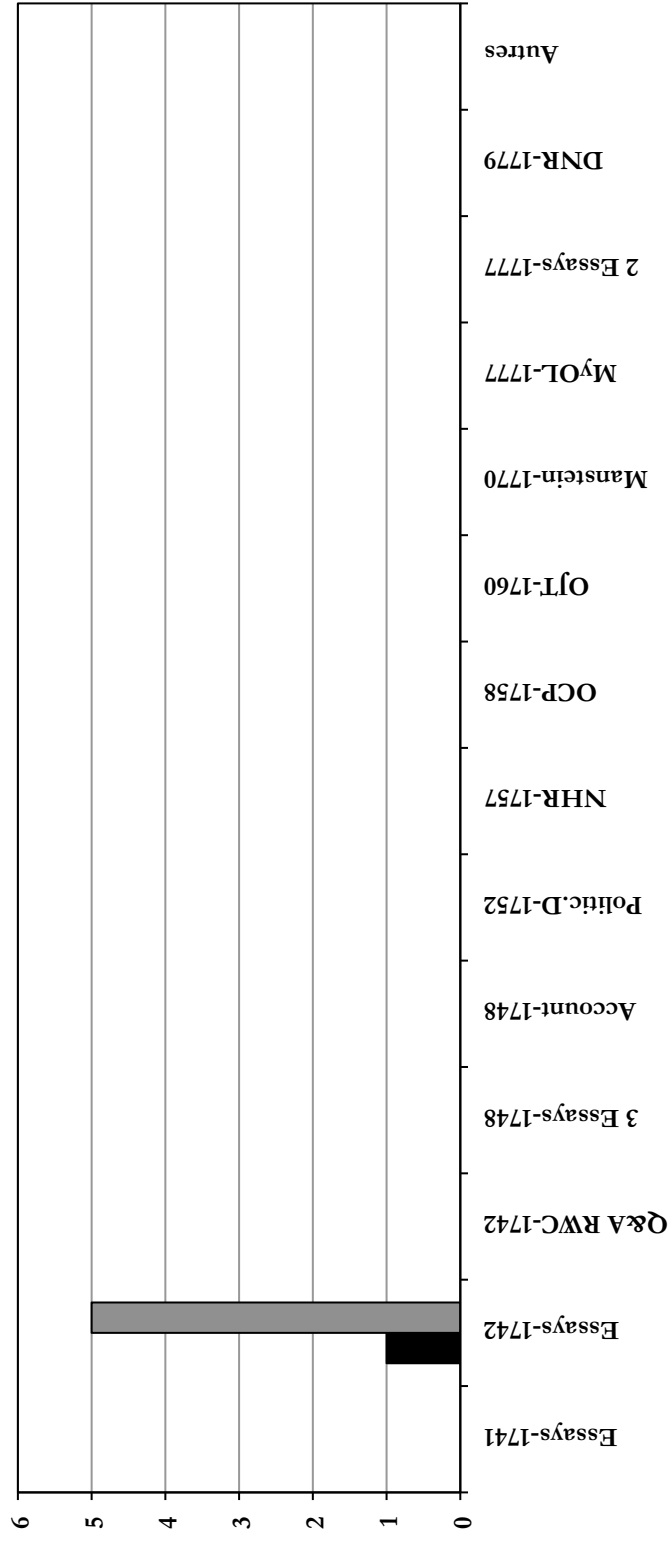
Ce chapitre comporte un graphique et un schéma. Ils ont été réalisés dans le but d'offrir un support visuel aux explications fournies, de même que dans le but d'assurer une continuité avec les chapitres précédents.

¹ Sur ce sujet, voir “Chapter 13. The Unfortunate Tutor”, “Chapter 15. A Military Campaign” et “Chapter 16. A Military Embassy”, respectivement pp. 163-176, pp. 187-204 et pp. 205-220, in Ernest C. Mossner, *op. cit. The Life of David Hume*.

² Il s'agit d'une division arbitraire ; en fait Hume travaillait déjà sur les manuscrits de l'*Enquête sur l'entendement humain*, qui devait s'appeler alors *Essais philosophiques concernant l'entendement humain* et il préparait la publication de cet ouvrage. Sur ce sujet, voir “Chapter 16. A Military Embassy”, pp. 205-220, in Mossner *op. cit. The Life of David Hume*.

³ A “Distinguished Man of Letter”, on le rappelle, est le titre donné par Mossner à la troisième partie de son ouvrage *The Life of David Hume*.

Graphique 3-1 : La sympathie-humienne dans les *Essais moraux, politiques et littéraires* et autres textes



En noir : le terme « sympathie » est utilisé.
 En gris : le terme « sympathie » n'est pas utilisé.

Première partie : Les essais publiés en 1741 et 1742

1.1. Le premier volume des *Essays, Moral and Political* (1741)

Le premier volume des *Essais moraux et politiques*¹ est le premier ouvrage publié par le philosophe écossais après la parution du *Traité de la nature humaine*. L'ouvrage comportait quinze essais, qui portaient sur des sujets variés : “Of the Delicacy of Taste and Passion”, “Of the Liberty of the Press”, “Of Impudence and Modesty”, “That Politicks may be reduc'd to a Science”, “Of the first Principles of Government”, “Of Love and Marriage”, “Of the Study of History”, “Of the Independency of Parliament”, “Whether the British Government inclines more to absolute Monarchy, or to a Republick”, “Of Parties in general”, “Of the parties of Great Britain”, “Of Superstition and Enthusiasm”, “Of Avarice”, “Of the Dignity of Human Nature” et “Of Liberty and Despotism”. Dans ces essais, on ne trouve pas de passage où Hume utilise le terme « sympathie » dans le sens du concept philosophique exposé dans le *Traité de la nature humaine*. Dans certains d'entre eux, on rencontre des passages où Hume emploie le mot « sympathie », mais, celui-ci possède alors d'autres sens. Je reviendrai sur ces passages ultérieurement.

1.2. Le second volume des *Essays, Moral and Political* (1742)

Le second volume des *Essais moraux et politiques*² comportait douze essais qui portaient également sur des sujets divers : “Of Essay-Writing”, “Of Eloquence”, “Of Moral Prejudices”, “Of the Middle Station of Life”, “Of the Rise and the Progress of the Arts and Sciences”, “The Epicurean”, “The Stoic”, “The Platonist”, “The Sceptic”, “Of Polygamy and Divorces”, “Of Simplicity and Refinement” et “A Character of Sir Robert Walpole”. Dans les essais, on trouve quelques passages où Hume use du terme « sympathie », mais il n'emploie celui-ci dans un sens qui pourrait être celui de son concept philosophique que dans un seul d'entre eux, “The Sceptic”.

Dans le second volume des *Essais moraux et politiques*, on trouve également quelques passages où Hume n'emploie pas le terme « sympathie » mais où il mentionne des phénomènes de

¹ *Essays, Moral and Political*, Edinburgh, Printed by R. Fleming et A. Alison, for A. Kincaid Bookseller, and sold at his shop above the Cross, 1741, 8°.

² *Essays, Moral and Political. Vol II*, Edinburgh, Printed for A. Kincaid, near the Cross, by R. Fleming and A. Alison, 1742, 8°.

production d'impressions et de communications d'affections qui pourraient être considérés comme étant des phénomènes sympathiques. Ces passages se trouvent pour la plupart dans l'essai consacré à l'éloquence, mais on rencontre également un passage dans l'essai consacré au développement des arts et des sciences.

1.2.1. La production et la communication des impressions dans "Of Eloquence"

Tout au long de sa carrière, le philosophe écossais manifeste un intérêt évident et une grande admiration pour l'œuvre de Cicéron (Marcus Tullius Cicero). Les propos dans l'essai consacré à l'éloquence sont visiblement inspirés de ceux de l'orateur romain dans le *De Oratore*¹, mais l'on y rencontre également des éléments qui sont propres à la philosophie humienne, en ce qui concerne la production et la communication des affections.

Dans le *Traité de la nature humaine*, Hume avait déjà mentionné le phénomène par lequel un orateur talentueux pouvait induire des affections chez son auditoire. Ses propos étaient brefs et il ne s'était guère attardé sur ce sujet :

Nothing is more capable of infusing any passion into the mind than eloquence, by which objects are represented in their strongest and most lively colours. We may of ourselves acknowledge, that such an object is valuable, and such another odious; but till an orator excites the imagination, and gives force to these ideas, they may have but a feeble influence either on the will or the affections.²

Il revient sur ce phénomène dans l'essai « Sur l'éloquence »³ et donne davantage d'informations sur ce qui se produit alors. Hume mentionne la production d'impressions tant chez l'orateur que chez ses auditeurs, et il aborde la question de la communication des impressions entre des individus. En outre, il présente même un phénomène qui rappelle celui de la « réflexion de la sympathie », présenté dans le *Traité de la nature humaine* en 2.2.5.21⁴. Les éléments propres à la sympathie-humienne dans l'essai sont les suivants :

¹ Marcus Tullius Cicero, *De Oratore*, in two volumes, with an english translation by E. W. Sutton, completed with an introduction by H. Rackham, London/Cambridge (Massachussets), William Heinemann Ltd/Harvard University Press, 1948 (1942).

² *THN*, 2.3.6.7, p. 273.

³ "Of Eloquence", pp. 97-110.

⁴ Voir l'exemple du riche propriétaire dans *THN*, 2.2.5.21, p. 236. Voir également la section consacrée à ce passage dans le « Premier Chapitre », « 2.1.2. L'"effet miroir" et ce qu'il nous apprend sur la sympathie ».

- 1) la production d'une affection chez l'orateur, ou la sympathie de l'orateur ;
- 2) la production d'une affection chez l'auditeur, ou la sympathie de l'auditeur ;
- 3) l'« effet miroir » entre l'orateur et l'auditeur.

1.2.1.1. La sympathie de l'orateur

Dans l'essai « Sur l'éloquence », Hume indique que l'orateur, lorsqu'il veut communiquer des passions à son auditoire, doit commencer par s'enflammer lui-même, c'est-à-dire par ressentir lui-même des passions :

The orator, by the force of his own genius and eloquence, **first inflamed himself** with anger, indignation, pity, sorrow; and then communicated those impetuous movements to his audience.¹

Ce qu'il mentionne alors est très proche de ce que Cicéron lui-même présente dans le *De Oratore*. Celui-ci indique en effet que l'orateur doit d'abord ressentir la passion qu'il veut inspirer, car on ne peut pas ébranler pleinement des spectateurs lorsqu'on leur présente des passions qui ne sont que feintes. Celui qui veut être réellement éloquent, celui qui veut toucher le public doit lui-même être touché par des passions véritables. Pour faire pleurer un auditoire, un orateur doit lui-même être rempli de douleur ; pour que les spectateurs s'irritent, il doit éprouver une colère bien réelle ; pour que le public s'apitoie, il faut qu'il ressente véritablement de la pitié². Les âmes des spectateurs, rappelle Cicéron, reçoivent les impressions de l'orateur de la même manière qu'une matière inflammable s'embrase pour peu qu'on approche d'elle une flamme ; inversement, tant et aussi longtemps qu'on n'approche pas d'elles du feu, les matières (si inflammables soient-elles) ne s'embrasent pas :

For just as there is no substance so ready to take fire, as to be capable of generating flame without the application of a spark, so also there is no mind so ready to absorb an orator's influence, as to be inflammable when the assailing speaker is not himself aglow with passion.³

Si on ne met pas en contact les auditeurs avec une passion réelle, ils ne s'embraseront pas et ils ne ressentiront pas, eux-mêmes cette passion. Cicéron indique par ailleurs que cette

¹ “Of Eloquence”, p. 104. Je souligne.

² *Op. cit.* Cicero, *De Oratore*, Liber II, XLV, 189.

³ *Ibid.*, Liber II, XLV, 190 : “Ut enim nulla materia tam facilis ad exardescendum est, quae nisi admoto igni ignem concipere possit, sic nulla mens est tam ad comprehendendam vim oratoris parata, quae possit incendi, nisi ipse inflammatus ad eam et ardens accesserit.”

nécessité de ressentir soi-même la passion que l'on veut exprimer ne se limite pas à l'art des orateurs : il en va de même pour le travail des acteurs et des auteurs¹.

Comment l'orateur procède-t-il pour ressentir une passion véritable, une passion qu'il pourra ensuite communiquer à son auditoire ? Ni Hume dans « Sur l'éloquence », ni Cicéron dans le *De Oratore*, ne s'intéressent à ce qui se produit chez l'orateur lorsque celui-ci se dispose à ressentir une impression. Cela ne signifie pas pour autant qu'il n'existe pas d'explication, chez Hume, du moins. Les propos contenus dans le *Traité de la nature humaine* fournissent cette explication et viennent compléter ce que l'on sait du phénomène par lequel un orateur arrive à s'*enflammer* lui-même et à ressentir de manière bien réelle une passion.

L'orateur commence par concevoir l'idée de la passion qu'il veut rendre : il se forme en son esprit une idée de cette passion et peut par association d'idées, par exemple, travailler à augmenter la force de l'idée de la passion. Lorsque l'idée a acquis suffisamment de force, elle se convertit dans la passion correspondante et l'orateur ressent alors véritablement la passion. Comme il ressent réellement la passion, les signes de celle-ci (par exemple les larmes, les tremblements, le ton changeant de la voix, la coloration du visage, etc.) frappent vivement l'imagination de son auditoire, bien plus vivement que si l'orateur ne faisait que rapporter les événements et les impressions ressenties par les protagonistes au moment de ces événements.

Un orateur qui ne soucierait pas d'exprimer une passion véritable et qui ne ferait que suggérer l'idée d'une passion ne présenterait à son auditoire qu'une perception de faible vivacité. Un auditeur ne se formerait pas alors l'idée d'une passion ressentie par l'orateur, mais bien l'idée de l'idée d'une passion rapportée par l'orateur. L'idée de l'auditeur serait d'une force très faible, car elle ne serait que la copie d'une copie d'une impression. Elle serait sans doute beaucoup trop faible, en fait, pour acquérir suffisamment de force et être convertie en impression. L'auditeur pourrait concevoir l'impression rapportée par l'orateur, mais il ne la ressentirait pas pleinement et entièrement et il ne serait pas lui-même ému et ébranlé par le discours.

¹ *Op. cit.* Cicero, *De Oratore*, Liber II, XLVI, 193-194.

Si Hume reprend les propos de Cicéron en ce qui concerne l'éloquence, on peut considérer que l'explication de ce qui se produit chez l'orateur lui est pleinement originale. Plus encore, celle-ci montre qu'il y a une adéquation entre ce que Hume indique au sujet de l'art des orateurs – quelle que puisse être l'influence de Cicéron – dans l'essai « Sur l'éloquence » et dans ce qu'il indique au sujet de la sympathie, de la force des idées et de la force des impressions dans le *Traité de la nature humaine*.

1.2.1.2. La sympathie de l'auditeur

Le sujet principal de l'essai « Sur l'éloquence », c'est l'art de l'orateur ; Hume mentionne la production des passions dans cet essai, mais il ne le fait que de manière très superficielle. Il n'indique pas, par ailleurs, que la sympathie joue un rôle à cet effet ; la raison en est sans doute que le recours à la sympathie – entendue comme processus par lequel une idée est convertie en impression – n'est pas nécessaire à la compréhension des propos de l'essai. Tout ce que Hume indique sur la façon dont les passions et les sentiments sont produits suite au discours d'un orateur c'est que les principes de chaque passion et de chaque sentiment se trouvent dans chaque homme et que lorsque ses principes sont correctement activés, ils donnent naissance aux passions et aux sentiments :

The principles of every passion, and of every sentiment, is in every man; and when touched properly, they rise to life, and warm the heart, and convey that satisfaction, by which a work of genius is distinguished from the adulterate beauties of a capricious wit and fancy. And if this observation be true, with regard to all the liberal arts, it must be peculiarly so, with regard to eloquence;¹

Si Hume ne mentionne pas la sympathie dans l'essai, cela ne signifie pas pour autant qu'il considère que celle-ci ne joue pas de rôle dans la production des impressions lors de l'audition d'un discours. Il n'y a pas de raison pour que le mécanisme à l'œuvre soit différent dans l'essai de 1742 et dans le *Traité* de 1739. Par ailleurs, les propos évasifs tenus dans l'essai ne sont pas incompatibles avec ceux tenus dans le *Traité* sur le même sujet². On peut

¹ “Of Eloquence”, p. 107.

² Le philosophe on le rappelle, avait alors indiqué que l'orateur excitait l'imagination de l'auditeur au point de donner de la force aux idées, ce qui entraînait l'« infusion d'une passion dans l'esprit » de l'auditeur : “Nothing is more capable of infusing any passion into the mind than eloquence, by which objects are represented in their strongest and most lively colours. We may of ourselves acknowledge, that such an object is valuable, and such another odious; but till an orator excites the imagination, and gives force to these ideas, they may have but a feeble influence either on the will or the affections.” Voir *THN*, 2.3.6.7, p. 273.

considérer que dans l'essai, comme dans le *Traité*, lorsque un auditeur écoute le discours d'un orateur, il se forme des idées au sujet des passions et autres impressions qui lui sont présentées par l'orateur. Plus l'orateur est habile et éloquent, et plus les signes des passions qu'il présente à son auditoire sont frappants ; plus les signes des passions présentées à l'auditoire sont frappants, et plus les idées que se forme un auditeur sont vives. Ces idées, l'orateur les fait croître en force par son art ; devenues de plus en plus fortes elles sont converties en impressions et l'auditeur les ressent à son tour.

Hume indique à deux occasions dans l'essai « Sur l'éloquence » qu'il y a communication de passions de l'orateur à son auditoire. Les passages sont les suivants :

The orator, by the force of his own genius and eloquence, first inflamed himself with anger, indignation, pity, sorrow; and then **communicated those impetuous movements to his audience.**¹

Lord Bolingbroke's productions, with all their defects in argument, method, and precision, contain a force and energy which our orators scarcely ever aim at; though it is evident, that such an elevated stile has much better grace in a speaker than in a writer, and is assured of more prompt and more astonishing success. It is there seconded by the graces of voice and action: The movements are mutually **communicated** between the orator and the audience: And the very aspect of a large assembly, attentive to the discourse of one man, must inspire him with a peculiar elevation, sufficient to give a propriety to the strongest figures and expressions.²

Dans les chapitres précédents, et plus particulièrement le « Premier Chapitre », on avait indiqué que la communication des affections devait être entendue dans un sens figuré dans le *Traité de la nature humaine*. Il en va de même en ce qui concerne les propos tenus dans l'essai « Sur l'éloquence », car il n'y a aucune raison pour supposer que la position de Hume sur ce sujet ait changé en quoi que ce soit. La production d'impressions par sympathie crée quelques fois l'illusion que des impressions sont communiquées d'un individu à un autre, mais ce n'est jamais le cas. Les impressions sont toujours originales et ce sont celles de l'individu qui les ressent.

Le second passage cité a ceci d'intéressant que Hume n'y indique pas qu'il y a communication « de » l'orateur « à » son auditoire, mais bien qu'il y a communication « mutuelle » « entre » l'orateur et l'auditoire. Cela laisse entendre que des impressions sont

¹ "Of Eloquence", p. 104. Je souligne.

² "Of Eloquence", pp. 108-109. Je souligne.

communiquées¹ non seulement de l'orateur vers ceux qui l'écoutent, mais également de l'auditoire vers celui qui discourt. On assiste à une double production d'impressions qui n'est pas sans rappeler certain exemple présenté auparavant dans le second livre du *Traité...*

1.2.1.3. L'« effet miroir » entre l'orateur et l'auditeur

Dans l'une des sections du second livre du *Traité de la nature humaine*, Hume présente un phénomène particulier : celui de l'« effet miroir » ou du « rebond de la sympathie ». Afin d'expliquer ce qui se produit lors de ce phénomène, le philosophe écossais se sert de l'exemple de l'individu propriétaire de grands biens et tirant du plaisir de ses possessions, qui est observé par un autre individu qui ressent de l'estime à son égard. Cet exemple, on le rappelle, se trouve dans la section 2.2.5.21². Dans le troisième livre du *Traité*, Hume mentionne à nouveau le phénomène de « rebond de la sympathie » ; l'exemple qu'il utilise alors diffère de celui utilisé en 2.2.5.21 puisque, cette fois, il est question de la production d'un sentiment moral par sympathie étendue, plutôt que de la production d'une passion par sympathie limitée. Ce passage se trouve dans la section 3.3.2.17³.

Bien qu'il ne mentionne jamais la sympathie, Hume fait pourtant allusion au phénomène de « rebond » ou d'« effet miroir » dans l'essai « Sur l'éloquence » ; le phénomène qu'il mentionne est similaire au phénomène exposé dans la section 2.2.5.21, car il concerne la transmission de passions entre des individus qui sont mis en présence l'un de l'autre. Le phénomène est mentionné dans le paragraphe où Hume traite du talent oratoire de Lord Bolingbroke. Hume indique d'abord que « les mouvements sont mutuellement communiqués entre l'orateur et l'auditoire » ; il indique ensuite (après avoir mentionné auparavant dans son essai que l'orateur induisait la production d'impressions chez ses auditeurs⁴) que « l'aspect d'une grande assemblée, attentive au discours d'un seul homme, doit l'inspirer avec une élévation particulière... »⁵

¹ La communication étant entendue ici dans un sens figuré, bien sûr.

² Voir *THN*, 2.2.5.21, p. 236. Sur ce sujet, voir également, dans le « Premier Chapitre », la section « 2.1.2. L'« effet miroir » et ce qu'il nous apprend sur la sympathie ».

³ Voir *THN*, 3.3.2.17, pp. 383-384. Sur ce sujet, voir dans le « Chapitre II », la section « 1.2. Le retour de l'« effet miroir ? » ».

⁴ Voir « Of Eloquence », p. 104 et p. 107.

⁵ Je traduis. Voir « Of Eloquence », p. 109 : « The movements are mutually communicated between the orator and the audience: And the very aspect of a large assembly, attentive to the discourse of

Dans cet exemple, l'orateur commence par ressentir lui-même la passion qu'il veut communiquer à son auditoire (A1)¹. Un auditeur écoutant le discours perçoit la passion de l'orateur, il se forme une idée de celle-ci et, cette idée acquérant de la force, il en vient à ressentir à son tour la passion (B1). Si l'orateur est bouleversé et pleure, il en vient à être bouleversé lui aussi et à pleurer à son tour ; si l'orateur est furieux et plein de colère, il en vient à être courroucé à son tour. L'orateur discourt devant un auditoire, il s'adresse à ce dernier et le tout se fait en direct. Ce faisant, il lui est loisible de constater les effets que son discours produit chez ceux qui l'écoutent. Lorsqu'il constate à quel point il a réussi à émouvoir son auditoire, à lui faire ressentir les passions qu'il voulait qu'il ressentît, il doit en tirer un certain plaisir. Cette sensation de plaisir vient s'ajouter aux impressions qu'il ressent déjà et se combinant avec elles, elle vient augmenter la force de ces impressions (A2). L'orateur est ému et les impressions qu'il veut rendre sont exprimées avec davantage de force. L'auditoire qui perçoit ces nouvelles impressions s'en forme des idées fortes qui se convertissent aisément en impressions à leur tour (B2), et ainsi de suite. Le schéma 3-1, à la page suivante, illustre le phénomène d'« effet miroir » mentionné par Hume dans l'essai « Sur l'éloquence ».

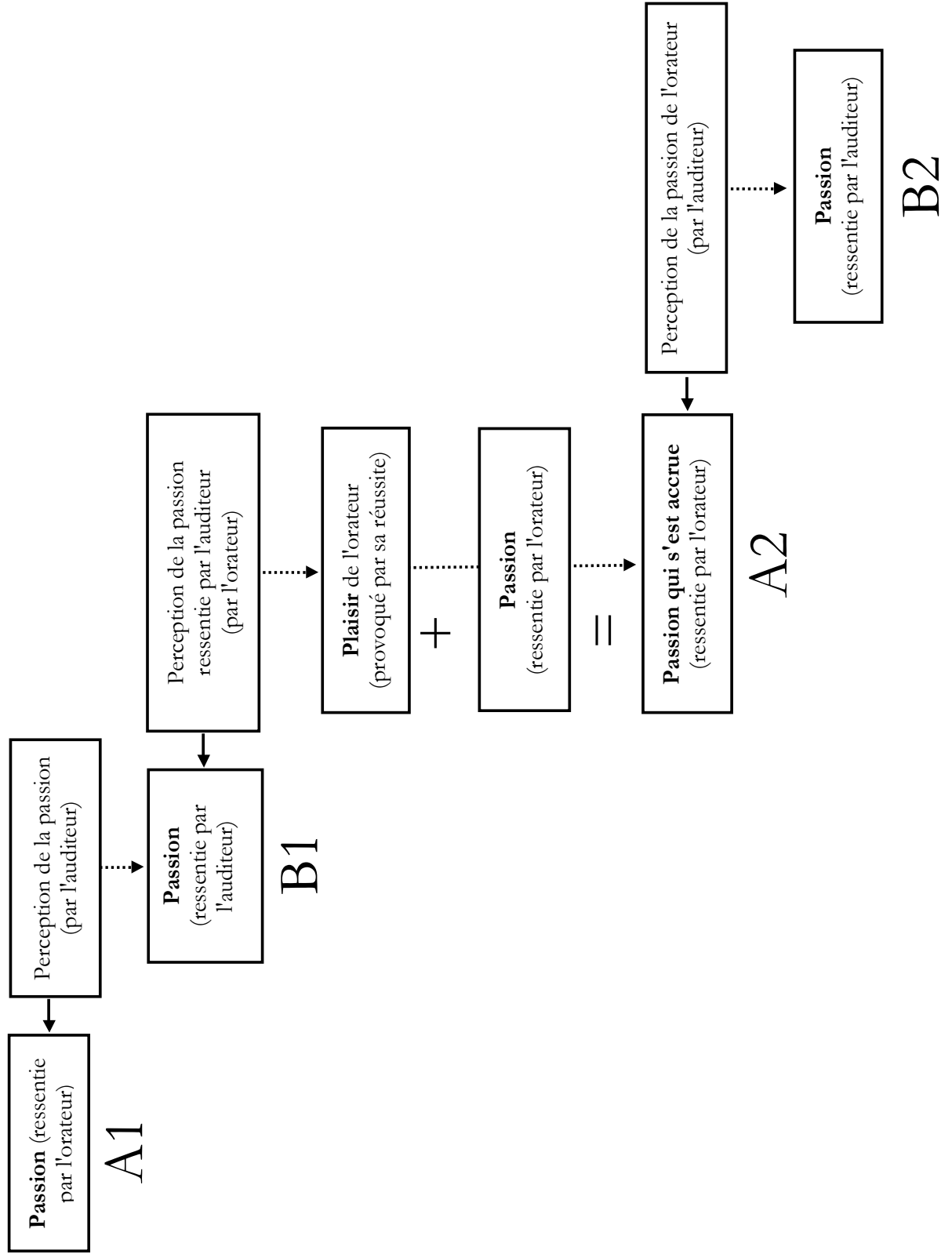
Bien sûr, il en va du phénomène de l'« effet miroir » mentionné dans l'essai « Sur l'éloquence » comme il en va pour les deux autres phénomènes présentés en 2.2.5.21 et en 3.3.2.17 : la communication des impressions est factice et ce qui se produit au final, ce sont des successions d'idées et d'impressions dans les esprits des individus. Quoi que semble dire Hume, il n'y a pas de communication mutuelle des mouvements entre l'orateur et son auditoire² : il y a seulement des successions de perceptions dans l'esprit de l'orateur et des successions de perceptions dans les esprits de chacun de ses auditeurs.

one man, must inspire him with a peculiar elevation, sufficient to give a propriety to the strongest figures and expressions”.

¹ La numérotation entre parenthèses correspond à celle du schéma 3-1, à la page suivante.

² Voir “Of Eloquence”, p. 109.

Schéma 3-1 : Les impressions de l'« effet miroir » mentionné dans l'essai «Of Eloquence»



1.2.1.4. La multiplication des phénomènes sympathiques

L'essai « Sur l'éloquence » est très intéressant en ce qui concerne la sympathie-humienne. L'essai en effet montre que lorsqu'un individu écoute un discours (et par extension on pourrait considérer qu'il en va de même lorsqu'un individu assiste à une représentation théâtrale), plusieurs phénomènes sympathiques se produisent. L'essai « Sur l'éloquence » en présente trois. Le premier de ces phénomènes concerne l'orateur. Celui-ci, s'il veut être éloquent, doit induire une passion en lui-même et en venir à sentir véritablement la passion qu'il veut que son auditoire ressente. Pour y arriver, il doit se former dans son esprit des idées fortes et faire croître la vivacité de celles-ci jusqu'au moment où elles seront converties en passion. L'orateur qui veut être réellement éloquent doit ainsi activer ou forcer le processus sympathique. Le second phénomène sympathique est celui qui se produit chez l'auditeur lorsqu'il écoute le discours de l'orateur. L'auditeur perçoit les signes de la passion que l'orateur ressent et expose à ses yeux, il se forme une idée de la passion et cette idée, acquérant de la vivacité, se convertit en impression. Contrairement à ce qui se produit dans le cas précédent, le processus sympathique n'est pas activé ou forcé par l'auditeur : on pourrait considérer qu'il se déclenche automatiquement. Le troisième phénomène sympathique est celui qui se produit ensuite à la fois chez l'orateur et l'auditeur. Ce phénomène a été exposé dans la section précédente. Ce phénomène n'est pas activé ou forcé, ni par l'orateur, ni par le spectateur, il agit automatiquement chez l'un et chez l'autre.

1.2.2. La communication dans “Of the Rise and Progress of the Arts and Sciences”

On rencontre un passage dans l'essai consacré au développement des arts et des sciences¹ où Hume mentionne un phénomène qui pourrait possiblement être considéré comme un phénomène sympathique. Dans ce passage, Hume n'utilise pas le terme « sympathie » lui-même, il ne fait que mentionner un phénomène de communication d'un individu à d'autres :

What better school for manners, than the company of virtuous women; where the mutual endeavour to please must insensibly polish the mind, **where the example of the female softness and modesty must communicate itself to their admirers**, and where the delicacy of that sex puts every one on his guard, lest he give offence by any breach of decency?²

¹ “Of the Rise and Progress of the Arts and Sciences”, pp. 111-137.

² *Ibid.*, p. 134. Je souligne.

Il est à noter que ce qui est communiqué dans ce passage ce ne sont pas des impressions mais plutôt des qualités que l'on pourrait considérer comme des traits de caractères. En effet, ce ne sont pas des sensations de plaisir ou de déplaisir, ni des passions ou des sentiments plaisants ou déplaisant qui sont transmis ici, mais des caractéristiques des individus sur lesquelles on pourrait porter des jugements moraux, positifs ou négatifs. Dans le *Traité de la nature humaine*, la sympathie est ordinairement définie comme étant un principe par lequel une idée est convertie en impression. Le processus sympathique peut créer l'illusion que des impressions sont communiquées entre des individus, mais, comme on l'a vu dans les chapitres précédents, il n'y a jamais de réelle transmission. En dépit de cela, Hume utilise régulièrement des termes ou des expressions comme la « communication », l'« entrée dans les affections d'autrui », l'« embrassement des affections », etc. pour exprimer le processus sympathique et la présence de l'un ou l'autre d'entre eux dans un texte constitue souvent un indice que Hume a alors recours à la sympathie. Cependant, on ne doit pas perdre de vue le fait que ces termes ne constituent au final que des indices, et qu'ils ne sont pas toujours utilisés de manière à exprimer le processus sympathique.

Lorsque Hume mentionne la « communication de la douceur et de la modestie féminine, chez les admirateurs masculins d'une lady », cela peut avoir l'apparence d'une « communication » par sympathie. Cependant, comme ce qui est « communiqué » n'est pas une impression, on voit mal comment il pourrait s'agir du processus sympathique. Cela ne cadre pas avec la façon dont Hume définit la sympathie et cela ne cadre pas avec ce que produit ordinairement la sympathie.

Cela étant dit, les propos tenus par Hume dans d'autres ouvrages et d'autres essais laissent planer la possibilité que le processus sympathique ne se limite pas toujours à la seule conversion des idées dans les impressions qui leur correspondent. Je reviendrai sur ces passages plus tard. Pour le moment, je me bornerai à considérer que le phénomène mentionné par le philosophe écossais dans l'essai « Sur le développement des arts et des sciences » pourrait être un phénomène de sympathie-humienne.

1.2.3. La sympathie dans “The Sceptic”

Dans l’essai « Sur le sceptique »¹, Hume emploie le terme « sympathie » dans un sens qui semble être celui de son concept développé dans le *Traité*. Le passage où il mentionne la sympathie se trouve vers le milieu de l’essai :

Whoever considers, without prejudice, the course of human actions, will find, that mankind are almost entirely guided by constitution and temper, and that general maxims have little influence, but so far as they affect our taste or sentiment. If a man have a lively sense of honour and virtue, with moderate passions, his conduct will always be conformable to the rule of morality; or if he depart from them, his return will be easy and expeditious. On the other hand, where one is born of so perverse a frame of mind, of so callous and insensible a disposition, as to have no relish for virtue and humanity, **no sympathy with his fellow-creatures**, no desire of esteem and applause; such a one must be allowed entirely incurable, nor is there any remedy in philosophy. He reaps no satisfaction but from low and sensual objects, or from the indulgence of malignant passions: He feels no remorse to controul his vicious inclinations: He has not even that sense or taste, which is requisite to make him desire a better character:²

Dans ce passage, la sympathie ne peut être comprise dans le sens d’une concordance, d’une sympathie médicale, d’une sympathie entre les substances ou encore d’une sympathie entre les parties d’une chose ; elle doit être comprise soit comme une passion, soit dans le sens du concept humien présenté quelques années auparavant dans le *Traité*. Reste à savoir laquelle de ces deux sens est le plus probable, dans le contexte où le terme est mentionné.

Peu auparavant, Hume reprend l’analogie entre le corps et l’esprit, analogie qu’il avait déjà faite dans le *Traité*³ pour indiquer cette fois que les êtres humains n’ont pas plus de contrôle sur les facultés de leur esprit que sur celles de leur corps :

But of this resource nature has, in a great measure, deprived us. The fabric and constitution of our mind no more depends on our choice, than that of our body⁴.

De cette affirmation on peut déduire que, chez les êtres humains, il en va des facultés de l’esprit – dont semble faire partie la sympathie – comme il en va des facultés physiologiques : tous ne possèdent pas des facultés de l’esprit également développées, de la même manière que tous ne possèdent pas des facultés physiologiques également

¹ “The Sceptic”, pp. 159-180.

² *Ibid.*, p. 169. Je souligne.

³ Voir *THN*, 2.1.12.2, pp. 211-212.

⁴ “The Sceptic”, pp. 168-169.

développées. Par suite, on peut se figurer que, s'il y a des gens qui naissent avec des malformations sur le plan physiologique – certains viennent au monde avec des membres difformes, d'autres avec des membres absents ou en surnombre – il peut également y avoir des êtres humains qui naissent avec des malformations sur le plan de l'esprit. Les facultés de leur esprit sont difformes ou absentes et ces individus constituent des « monstres » au même titre que ceux qui naissent avec des altérations anatomiques... Un individu qui ne posséderait pas la capacité de sympathiser avec les autres, par exemple, serait l'un de ces monstres. La « structure de son esprit serait pervertie », comme l'indique Hume, le mot « perverti » devant être entendu dans le sens d'une malformation. Il est à noter que l'allusion au caractère « monstrueux » d'un être humain incapable de fonctionner en société et inapte à interagir avec les autres n'est pas inhabituelle chez Hume. On trouve des éléments à ce sujet à différentes périodes dans son œuvre, dès le *Traité de la nature humaine* et jusque dans des ouvrages plus tardifs¹.

Dans le passage où il la mentionne, Hume ne présente pas la sympathie comme il le faisait auparavant dans le *Traité*. Il ne précise pas qu'elle soit un principe par lequel une idée est

¹ Voir par exemple *THN*, 1.4.7.2, p. 172 : “I am first affrighted and confounded with that forlorn solitude in which I am placed in my philosophy, and fancy myself some strange uncouth monster, who, not being able to mingle and unite in society, has been expelled all human commerce, and left utterly abandoned and disconsolate. Fain would I run into the crowd for shelter and warmth, but cannot prevail with myself to mix with such deformity. I call upon others to join me, in order to make a company apart, but no one will hearken to me. Every one keeps at a distance, and dreads that storm which beats upon me from every side. I have exposed myself to the enmity of all metaphysicians, logicians, mathematicians, and even theologians; and can I wonder at the insults I must suffer? I have declared my disapprobation of their systems; and can I be surprized if they should express a hatred of mine and of my person? When I look abroad, I foresee on every side dispute, contradiction, anger, calumny, and detraction. When I turn my eye inward, I find nothing but doubt and ignorance. All the world conspires to oppose and contradict me; though such is my weakness, that I feel all my opinions loosen and fall of themselves, when unsupported by the approbation of others. Every step I take is with hesitation, and every new reflection makes me dread an error and absurdity in my reasoning.” Voir également, *EPM*, “Section 6. Of Qualities Useful to Ourselves”, I, §4-5, p. 48 : “Let us suppose a person originally framed so as to have no manner of concern for his fellow-creatures, but to regard the happiness and misery of all sensible beings with greater indifference than even two contiguous shades of the same colour. Let us suppose, if the prosperity of nations were laid on the one hand, and their ruin on the other, and he were desired to choose; that he would stand, like the schoolman’s ass, irresolute and undetermined, between equal motives; or rather, like the same ass between two pieces of wood or marble, without any inclination or propensity to either side. The consequence, I believe, must be allowed just, that such a person, being absolutely unconcerned, either for the public good of a community or the private utility of others, would look on every quality, however pernicious, or however beneficial, to society, or to its possessor, with the same indifference as on the most common and uninteresting object. But if, instead of this fancied monster [...]”.

convertie en impression ; il n'indique pas que des sensations, des passions ou des sentiments sont produits par elle ; il ne mentionne pas les phénomènes de communication des affections, d'entrée dans les affections des autres, etc. régulièrement associés avec la sympathie dans les deuxième et troisième livres du *Traité*. Cependant, il présente la sympathie comme un principe de la nature humaine et comme une faculté inhérente à l'esprit au même titre que la faculté à ressentir des passions ou des sentiments moraux, ce qui constitue l'une des caractéristiques de la sympathie-humienne. Pour ces raisons, je crois que l'on peut considérer que le terme « sympathie », dans l'essai « Sur le sceptique » doit être compris dans le sens du concept humien.

1.3. Les “Queries and Answers relating to Sir Robert Walpole’s character”

L'essai « Sur le caractère de Sir Robert Walpole », outre sa publication dans le deuxième volume des *Essais moraux et politiques*, parut dès janvier 1742 dans plusieurs journaux et périodiques à travers toute la Grande-Bretagne¹. Suite à ces parutions, Hume reçut un certain nombre de commentaires de la part de lecteurs. En réponse à ceux-ci, il publia dans le numéro de mars 1742 du périodique *The Scots Magazine*, un nouvel article, “Queries and Answers relating to Sir Robert Walpole’s character”². L'article comportait dix commentaires qui étaient chacun accompagné d'une réponse de David Hume.

On ne rencontre pas d'occurrence du terme « sympathie » dans cet article. Le philosophe écossais ne se réfère pas non plus, d'une façon ou d'une autre, à la conversion d'une idée en impression. L'absence de la sympathie-humienne dans cet article n'est guère surprenante, étant donné le sujet qui est traité.

¹ Sur ce sujet, voir Robert C. Elliott, “Hume’s ‘Character of Sir Robert Walpole’: Some Unnoticed Additions”, *The Journal of English and Germanic Philology*, University of Illinois Press, volume 48, no. 3, July 1949, pp. 367-370.

² Voir “Queries and Answers relating to Sir Robert Walpole’s character” in *The Scots Magazine. Containing, A General View of the Religion, Politicks, Entertainment, &c. in Great Britain: and a succinct Account of Publick Affairs Foreign and Domestick*, volume IV, Edinburgh, printed by Sands, Brymer, Murray and Cochran, March 1742, pp. 119-120.

Deuxième partie : Les ouvrages publiés en 1748

2.1. Les *Three Essays, Moral and Political*

En 1748 Hume publie un recueil d'essais qui comporte, comme son titre¹ l'indique, trois nouveaux essais jamais publiés auparavant et venant faire suite aux essais précédents : “Of National Characters”, “Of the Original Contract” et “Of passive Obedience”. On rencontre une occurrence du terme « sympathie » de même que de nombreux passages consacrés à la communication des affections dans l'essai « Sur les caractères nationaux »². Le passage se situe vers la fin du premier tiers de l'essai :

If we run over the globe, or revolve the annals of history, we shall discover every where signs of a **sympathy** or contagion of manners, none of the influence of air or climate.³

Ce n'est pas la première fois que Hume tient de tels propos en ce qui concerne la sympathie. L'essai « Sur les caractères nationaux » est une reprise élaborée de propos tenus près de dix années auparavant, dans le *Traité de la nature humaine*. Le philosophe écossais avait alors indiqué – dans l'un des premiers passages consacrés à la sympathie – que cette dernière pouvait être à l'origine de la grande uniformité de caractère que l'on rencontrait dans une nation. Il avait également mentionné le fait que la sympathie jouait probablement un rôle plus important encore que le climat ou la région géographique :

To this principle we ought to ascribe the great uniformity we may observe in the humours and turn of thinking of those of the same nation; and 'tis much more probable, that this resemblance arises from sympathy, than from any influence of the soil and climate, which, tho' they continue invariably the same, are not able to preserve the character of a nation the same for a century together.⁴

Le « principe » mentionné par Hume dans ce passage – à en juger par ce qui est indiqué dans les propositions qui précèdent et qui suivent ce dernier – est celui de la sympathie, comprise comme la conversion d'une idée en impression. La sympathie est en effet présentée comme un principe par lequel un trait de caractère se répand dans une population

¹ *Three Essays, Moral and Political : Never before published. Which compleats the former Edition, in two Volumes, Octavo. By David Hume, Esq.,* London, Printed for A. Millar, over against Catharine Street in the Strand, and A. Kincaid in Edinburgh, 1748, 8°.

² “Of National Characters”, pp. 197-215.

³ *Ibid.*, p. 204. Je souligne.

⁴ *THN*, 2.1.11.2, p. 206.

donnée ; c'est une caractéristique que cette sympathie partage avec celle présentée dans le *Traité de la nature humaine*, la diffusion – ou plutôt l'apparente diffusion – d'une affection, d'un sentiment, d'une opinion, d'une passion, etc. étant précisément présentée comme l'une des conséquences de l'action de la sympathie.

Par contre, la sympathie mentionnée dans l'essai « Sur les caractères nationaux » semble également différer de la sympathie présentée dans le *Traité*. Dans celui-ci, la sympathie désigne la conversion des idées dans leurs impressions correspondantes. Les idées sont converties en sensations, en passions ou en sentiments et ce processus est possible parce qu'il n'y a pas de différence de nature entre les idées et les impressions et qu'il n'y a entre elles qu'une différence de force ; si l'on réduit suffisamment la force d'une impression, elle devient l'idée qui lui correspond et, de la même manière, si l'on augmente considérablement la force d'une idée, elle devient une impression. Dans l'essai « Sur les caractères nationaux », Hume étend l'action de la sympathie à la production et la diffusion des traits de caractère et on peut se demander si ceux-ci constituent des impressions... À en juger par les exemples qu'il donne, ce n'est pas toujours le cas : il arrive souvent que les traits de caractères qui soient transmis d'individus en individus soient en fait des qualités, des dispositions, des manières ou des opinions ; les natures de celles-ci ne sont pas précisées par Hume dans sa taxonomie des perceptions¹. Un individu peut se former des idées de ces qualités, de ces dispositions, de ces manières ou de ces opinions, mais, on voit mal comment il pourrait convertir ces idées en impressions si celles-ci n'en sont pas et on ne voit pas comment la transition de l'une à l'autre pourrait être possible.

Par ailleurs, il est à noter que Hume n'indique absolument pas dans l'essai « Sur les caractères nationaux » que la sympathie soit un principe par lequel idée est convertie en impression. Seul un lecteur ayant lu auparavant le *Traité de la nature humaine* peut interpréter le terme « sympathie » dans ce sens, car Hume ne mentionne nulle part ailleurs, dans aucun autre ouvrage publié à cette époque, comment fonctionne son concept de sympathie. On sait que le *Traité* a suscité peu d'engouement au XVIII^e siècle et on peut supposer, ce faisant, que la majorité des lecteurs de Hume dans les années 1740 n'avaient aucune connaissance des propos tenus dans celui-ci ; Hume devait être au courant de cette situation

¹ Qui est exposée principalement en *THN*, 1.1.1, pp. 7-10 et *THN*, 1.1.2, p. 11.

et il devait savoir que la majorité de ses lecteurs ignoraient tout de son concept de sympathie.

Le fait qu'il présente la sympathie comme une « contagion des mœurs » dès le moment où il utilise le terme « sympathie » dans son texte n'est pas anodin ; en spécifiant que celle-ci agit comme une contagion, il permet à son lecteur de comprendre son propos. Mais, parce qu'il précise que celle-ci est une contagion, et parce qu'il étend son action à la production de choses qui pourraient ne pas être des impressions, on peut se demander si cette sympathie est effectivement la même que celle mentionnée dans le *Traité...* L'une et l'autre sympathie, la sympathie-humienne et la sympathie-contagion semblent être très proches, mais semblent également différer suffisamment pour que l'on puisse se demander s'il s'agit du même concept, si le concept humien de la sympathie a connu une évolution où s'il s'agit de deux concepts différents. Je reviendrai sur cette question¹. Pour le moment, je me limiterai à constater que Hume utilise le terme sympathie dans l'essai « Sur les caractères nationaux » et que celui-ci peut être entendu dans le sens du concept exposé dans le *Traité de la nature humaine*, mais qu'il peut également posséder un autre sens. Comme la nature de la sympathie dans cet essai est pour le moment problématique, elle n'a pas été prise en compte parmi les résultats présentés dans le graphique 3-1.

2.2. Le compte-rendu sur la conduite du Lord Provost d'Édimbourg

En 1748, Hume publie également un *Compte-rendu véridique sur le comportement et la conduite de l'esquire Archibald Stewart, autrefois Lord Provost d'Édimbourg*². Il y rapporte les événements qui se sont produits lors de la chute d'Édimbourg en 1745 aux mains des rebelles jacobites. Il produit cet ouvrage afin de justifier la conduite et les décisions prises durant cette période trouble par son ami, Archibald Stewart qui était alors le Lord Provost d'Édimbourg. Le compte-rendu constitue un document historique et critique : Hume y rapporte des faits et il conclut l'ouvrage sur une distinction extrêmement intéressante entre ce qu'il nomme les « Whigs religieux » et les « Whigs politiques » ainsi que les « Tories religieux » et les « Tories politiques ». On ne rencontre aucune mention du terme « sympathie » dans cet ouvrage.

¹ Voir le « Chapitre XIII ».

² *A True Account of the Behaviour and Conduct of Archibald Stewart, Esq., Late Lord Provost of Edinburgh. In a Letter to a Friend*, London, Printed for M. Cooper, at The Globe in Pater-noster row, 1748, 8°.

Troisième partie : Les ouvrages publiés entre 1752 et 1776

À partir de 1748 jusqu'à 1776, année où il décède, David Hume publie un grand nombre d'ouvrages. Il rédige de nombreux essais ; il reprend et réécrit sous une forme nouvelle les propos tenus dans le *Traité de la nature humaine* ; il compose l'*Histoire de l'Angleterre*. Par ailleurs, outre les ouvrages nouvellement produits, il lui arrive de corriger plusieurs fois certains textes, en vue de rééditions. Les ouvrages reprenant les propos tenus dans le *Traité de la nature humaine* et l'*Histoire de l'Angleterre* étant traitées dans les chapitres qui suivront, je ne m'intéresserai pour le moment qu'aux autres textes ayant été publiés entre 1752 et 1776.

3.1. Les *Political Discourses* (1752)

En 1752, Hume publie un nouveau recueil d'essais, *Political Discourses*¹. Les discours sont au nombre de douze et portent sur des sujets généralement politiques ou économiques : “Of Commerce”, “Of Luxury”, “Of Money”, “Of Interest”, “Of the Balance of Trade”, “Of the Balance of Power”, “Of Taxes”, “Of Public Credit”, “Of Some Remarkable Customs”, “Of the Populousness of the Ancient Nations”, “Of the Protestant Succession” et “Idea of a perfect Commonwealth”. On rencontre une occurrence du terme « sympathie » dans l'essai consacré au caractère populeux des nations de l'Antiquité. Cependant, le terme y possède le sens d'une passion et doit être compris comme un synonyme de la compassion. Par ailleurs, Hume n'y utilise peut-être pas tout à fait lui-même le terme « sympathie », puisque le passage où on retrouve ce terme est en fait une citation ou une paraphrase de propos qui auraient été tenus par Aristide². On ne rencontre, pas, par ailleurs, de passages où un phénomène similaire à un phénomène sympathique soit mentionné.

3.2. La sympathie dans “The Natural History of Religion” (1757)

On trouve deux occurrences du terme « sympathie » dans l'« Histoire naturelle de la religion »³ publiée dans les *Four Dissertations* de 1757. Hume n'y utilise cependant pas le terme « sympathie » dans le sens de la sympathie-humienne, c'est-à-dire dans le sens d'une conversion d'une idée en impression, mais bien dans le sens d'une qualité occulte et dans le

¹ *Political Discourses*. By David Hume Esq., Edinburgh, Printed by R. Fleming, for A. Kincaid and A. Donaldson, 1752, 8°.

² Aristide (dit le Juste), homme d'état athénien, né en -550 et décédé en -467.

³ *Four Dissertations*. I. *The natural history of religion*. II. *Of the passions*. III. *Of tragedy*. IV. *Of the standard of taste*. By David Hume, Esq., London, Printed for A. Millar, in the Strand, 1757, 12°.

sens d'une concordance entre deux choses. Je reviendrai sur ces usages du terme « sympathie » dans des chapitres ultérieurs¹. Par ailleurs, on ne trouve aucune allusion à la sympathie que le terme soit employé ou non, ni à un phénomène pouvant lui être relié dans la dédicace² placée en tête de l'ouvrage *Four Dissertations*.

3.3. Les deux nouveaux essais économiques (1758 et 1760)

En 1758, Hume publie une réédition de ses essais, enquêtes et dissertations en un volume in-quarto, sous le titre de *Essays and Treatises on Several Subjects*³. Dans celle-ci il ajoute un essai, “Of the Coalition of Parties” qui n'avait jamais été publié auparavant. En 1760, il publie une nouvelle réédition de ses ouvrages, en quatre volumes in-douze, cette fois, toujours sous le titre *Essays and Treatises on Several Subjects*⁴. Il y ajoute également un nouvel essai qui n'avait jamais été publié auparavant, “Of the Jealousy of Trade”. Dans l'un comme dans l'autre essai on ne retrouve pas d'occurrence du terme « sympathie », quelque que soit le sens qu'il puisse posséder. On ne rencontre pas non plus de mention de phénomènes présentant des similitudes avec la sympathie.

3.4. La préface aux *Mémoires de Russie* du général Manstein (1770)

En 1770, paraît un ouvrage, les *Mémoires de Russie* du général Cristof Hermann Manstein, pour lequel Hume⁵ rédige une courte préface⁶. On ne rencontre aucune occurrence du terme « sympathie », quelque soit le sens que l'on puisse accorder à ce terme, ni aucun passage où soit décrit un phénomène similaire à la sympathie. Bien sûr, il aurait été surprenant que l'on rencontrât une ou des occurrences du terme « sympathie » dans un texte aussi court et portant sur cette sorte de sujet. Je tenais cependant à mentionner ce document, peu connu,

¹ Voir le « Chapitre VIII » et le « Chapitre X ».

² Voir “To The Reverend Mr. Hume, Author of Douglas, a Tragedy”, p. i-vii, in *Four Dissertations. I. The natural history of religion. II. Of the passions. III. Of tragedy. IV. Of the standard of taste.* By David Hume, Esq., London, Printed for A. Millar, in the Strand, 1757, 12°.

³ *Essays and Treatises on Several Subjects.* By David Hume, Esq. A New Edition, London, Printed for A. Millar, in the Strand and A. Kincaid and A. Donaldson, at Edinburgh, 1758, 4°.

⁴ *Essays and Treatises on Several Subjects.* By David Hume, Esq, In Four Volumes. A New Edition, London, Printed for A. Millar, in the Strand, and A. Kincaid and A. Donaldson, at Edinburgh, 1760, 12°.

⁵ L'attribution de la préface à David Hume est confirmée par Mossner. Voir Ernest C. Mossner, *op. cit. The Life of David Hume*, p. 556.

⁶ Voir “Advertisement” in Cristof Hermann Manstein, *Memoirs of Russia, Historical, Political, and Military, from the Year MDCCXXVII, to MDCCXLIV. In Particular The Wars of Russia with Turkey and Sweden. ... Translated from the original manuscript of General Manstein*, London, Printed for T. Becket and P. A. de Hondt, in the Strand 1770, 4°.

par souci d'exhaustivité et par intérêt historique : il constitue en effet un témoignage non négligeable de la notoriété qu'avait acquise le philosophe écossais – ou plutôt dans ce contexte, l'historien écossais – parmi ses pairs, à l'époque.

Quatrième partie : Les œuvres posthumes

4.1. L'autobiographie de David Hume, "My Own Life" (1777)

En 1777 à la demande de Hume, Adam Smith fait paraître un court texte rédigé par le philosophe écossais en avril 1776, soit quelques mois avant son décès : "My Own Life". Le texte parut accompagné d'une lettre d'Adam Smith à William Strahan, dans un volume in-octavo sous le titre *The Life of David Hume, Esq. Written by Himself*¹. On n'y trouve pas de mention de la sympathie, que le terme soit employé ou non.

4.2. Les essais "Of the Immortality of the Soul" et "Of Suicide" (1777)

Alors qu'il préparait l'ouvrage qui devait devenir *Four Dissertations*, Hume avait retiré par prudence² deux essais dont les contenus avaient été jugés problématiques, voire dangereux : "Of the Immortality of the Soul" et "Of Suicide". Les deux essais parurent néanmoins après le décès du philosophe écossais³, anonymement et sous le titre *Two Essays*⁴. On trouve une occurrence du terme « sympathie » dans l'essai « Sur l'immortalité de l'âme », mais le terme doit être compris dans un sens médical. Je reviendrai sur cet usage dans un chapitre ultérieur⁵.

4.3. La sympathie dans les *Dialogues on Natural Religion* (1779)

Les *Dialogues sur la religion naturelle*⁶ furent rédigés à peu près à la même époque que les essais « Sur le suicide » et « Sur l'immortalité de l'âme » et ils furent publiés de manière posthume,

¹ *The life of David Hume, Esq. Written by himself*, London, Printed for W. Strahan, and T. Cadell, in the Strand, 1777, 8°. Sur ce sujet, voir la note 1 d'Eugene F. Miller, dans David Hume, *Essays Moral, Political, and Literary*, Eugene F. Miller (edit.), Indianapolis, Liberty Fund, 1987 (1985), pp. xxxi-xxxiii.

² Sur les circonstances entourant la publication puis le retrait de ces essais, voir "Chapter 24. Four Dissertations" in Ernest C. Mossner, *op. cit. The Life of David Hume*, pp. 319-335.

³ En fait, si les versions originales anglaises de ces deux essais parurent en 1777 après le décès de leur auteur, des traductions de ceux-ci en français avaient déjà parues du vivant de Hume – de manière anonyme, il va sans dire – en 1770. Le traducteur des essais – tout aussi anonyme – était vraisemblablement le Baron d'Holbach et l'éditeur – anonyme également – vraisemblablement Jacques-André Naigeon. Les deux essais parurent dans le second volume de l'ouvrage *Recueil philosophique, ou, Mélanges de pièces sur la religion & sur la morale*, par différents auteurs, 2 volumes, Londres, [s.n.] 1770, sous les titres « Dissertation sur l'immortalité de l'âme », pp. 34-49 et « Dissertation sur le suicide », pp. 50-69.

⁴ *Two Essays*, London, [s.n.], 1777, 16°.

⁵ Voir le « Chapitre IX ».

⁶ *Dialogues concerning Natural Religion. By David Hume, Esq.*, [s.l.], [s.n.], 1779, 8°.

comme ceux-ci. On y retrouve deux passages où Hume mentionne la sympathie. Cependant, dans ces passages, le terme « sympathie » possède un sens particulier qui se rapproche de la sympathie telle qu'elle était conçue par les stoïciens de l'Antiquité. Je reviendrai sur ces passages dans un chapitre ultérieur¹.

¹ Voir le « Chapitre X ».

Cinquième partie : Autres documents et manuscrits

L'œuvre de Hume ne se limite pas aux ouvrages publiés de son vivant et aux trois ouvrages posthumes mentionnés dans la partie précédente : on lui connaît en effet quelques autres textes. On ne trouve pas de mention du terme « sympathie » dans ceux-ci et à l'exception de l'un d'entre eux, on ne retrouve pas non plus de mention d'un phénomène de production ou de communication d'affection qui pourrait rappeler le processus sympathique. Néanmoins, je tenais à mentionner ces documents, par souci d'exhaustivité et dans le but d'obtenir les résultats les plus précis possibles en ce qui concerne le recours à la sympathie dans l'œuvre de David Hume. Cette partie est divisée en deux sections. Dans la première, je présente brièvement les documents et manuscrits où l'on ne trouve ni occurrence de la sympathie, ni passages mentionnant un phénomène exprimant celle-ci. Dans la seconde partie, je présente un document dans lequel on pourrait – peut-être – trouver un passage où un phénomène sympathique serait mentionné, soit le « Compte-rendu de l'expédition du général St. Clair sur les côtes de France en 1746 ».

5.1. Manuscrits et documents divers

5.1.1. “An Historical Essay on Chivalry and Modern Honour”

Le manuscrit de cet essai est conservé à la National Library of Scotland, sous le numéro MS 23159, item 4. La datation du manuscrit est incertaine : Ernest C. Mossner indique qu'il pourrait s'agir d'un essai produit par Hume à l'époque où il fréquentait l'université d'Édimbourg et considère qu'il pourrait avoir été rédigé en 1725 ou en 1726 ; John Hill Burton, le biographe de Hume au XIX^{ème} siècle, le date plutôt en 1727 ; John Young Thomson Greig croit qu'il aurait été produit entre 1729 et 1734 ; M. Alexander Stewart, enfin, croit plutôt qu'il aurait été écrit en 1731¹. Le texte original anglais de l'essai a été publié au XIX^{ème} siècle par Thomas Hill Green et Thomas Hodge Grose² ainsi qu'au

¹ Sur ces différentes datations, voir “Chapter 4. Student Days at Edinburgh” in Ernest C. Mossner, *op. cit. The Life of David Hume*, pp. 35-51 ; voir aussi la note de 1 de Gilles Robel dans David Hume, *Essais moraux, politiques et littéraires et autres essais*, Gilles Robel (trad. et édit.), Paris, Presses universitaires de France, 2001, p. 745.

² Voir “Of the Authenticity of Ossian's Poems” in David Hume, *Essays, Moral, Political, and Litterary*, 2 volumes, Thomas Hill Green and Thomas Hodge Grose (edit.), London, Longman, Greens and Co., 1898 (1875), volume II, pp. 415-424.

XXème siècle par Ernest Campbell Mossner, dans le périodique *Modern Philology*¹. Une version traduite en français a également été publiée au XXIème siècle, dans les *Essais moraux, politiques et littéraires et autres essais* de David Hume, édités par Gilles Robel².

5.1.2. “Memoranda”

Le manuscrit de ce document se trouve à la National Library of Scotland, et il est identifié par le numéro MS 23159, item 14. Il aurait été rédigé par Hume au cours de la période comprise entre 1729 et 1740, selon Ernest C. Mossner. Il a été publié au XXème siècle par Mossner, dans le périodique *Journal of the History of Ideas* sous le titre “Hume’s Early Memoranda: The complete text”³.

5.1.3. “Fragment on Evil”

Le manuscrit est conservé à la National Library of Scotland sous le numéro MS 10805. Au XXème siècle, le manuscrit a été photographié et reproduit dans le chapitre 8 de l’ouvrage *Hume and Hume’s Connexions* et son contenu a été commenté par M. Alexander Stewart⁴.

5.1.4. *The Petition of the Grave and venerable Bellmen (or Sextons) of the Church of Scotland, to the Hon. House of Commons (c1751)*

La *Pétition des sérieux et vénérables sonneurs de cloches (ou marguilliers) de l’Église d’Écosse à l’Honorable Chambre des Communes* est, comme son titre le laisse entendre, un texte à contenu satirique. Hume l’aurait vraisemblablement écrite et publiée autour de 1751⁵. On possède peu d’informations à son sujet. Le texte de la pétition a été publié avec un commentaire de M. A. Stewart dans *Hume Studies* en 1997⁶.

¹ Voir Ernest C. Mossner (edit.), “David Hume’s ‘An Historical Essay on Chivalry and Modern Honour’”, *Modern Philology*, volume 45, no. 1, August 1947, pp. 54-60.

² Voir « Essai historique sur la chevalerie et l’honneur moderne » in David Hume, *Essais moraux, politiques et littéraires et autres essais*, Gilles Robel (trad. et édit.), Paris, Presses universitaires de France, 2001, pp. 745-755.

³ Voir Ernest C. Mossner (edit.), “Hume’s Early Memoranda: The complete text”, *Journal of the History of Ideas*, volume IX, no. 4, October 1948, pp. 492-518.

⁴ Voir M. A. Stewart (edit.), “An Early Fragment on Evil” in *Hume and Hume’s Connexions*, M. A. Stewart and John P. Wright (edit.), University Park, The Pennsylvania State University Press, 1995, pp. 160-170.

⁵ *The Petition of the Grave and venerable Bellmen (or Sextons) of the Church of Scotland, to the Hon. House of Commons*, (Ninewells, Berckshire ?), 1751.

⁶ Voir M. A. Stewart (edit.), “Hume’s ‘Bellmen’s Petition’: The Original Text”, *Hume Studies*, volume XXIII, no. 1, April 1997, pp. 3-7.

5.1.5. “Scotticisms” (1752)

Les « Scotticisms » consistent en une liste d’expressions écossaises auxquelles sont associées les expressions anglaises correspondantes. Ils auraient été à l’origine imprimés en feuillets indépendants pour être joints à certaines copies de la première édition des *Political Discourses* en 1752. Ils auraient plus tard été publiés à nouveau dans un numéro du périodique *Scots Magazine*, en 1760¹. Au XIX^e siècle, ils furent publiés dans l’ouvrage de Thomas H. Green et Thomas H. Grose².

5.1.6. “Letter to the authors of the critical review concerning the Epigoniad of Wilkie” (1759)

Cette lettre, datée d’avril 1759, n’a jamais été envoyée par Hume à ceux à qui il l’avait adressée³. On la retrouve dans l’édition de T. H. Green et T. H. Grose, dans la section consacrée aux essais et documents non publiés du vivant de Hume⁴.

5.1.7. “Review of Henry’s History”

En 1771-1773, Robert Henry, un clergyman écossais, avait rédigé les deux premiers volumes de ce qui devait devenir une *Histoire de l’Angleterre* en six volumes et, rencontrant certains problèmes lors de la publication, avait demandé de l’aide à David Hume. Ce dernier, après avoir pris connaissance de l’ouvrage, avait rédigé une revue de celui-ci en termes positifs. Cette revue aurait dû paraître dans l’*Edinburgh Magazine and Review* mais elle ne parut pas pour différentes raisons. Le manuscrit de la revue a été conservé et il se trouve à la William Andrews Clark Memorial Library de l’University of California at Los Angeles. Le texte de la revue a été publié au XX^e siècle, dans l’ouvrage édité par David F. Norton

¹ Pour plus de détails sur les *Scotticisms*, voir “Chapter 27. Scotland’s Augustans” in Ernest C. Mossner, *op. cit. The Life of David Hume*, pp. 370-389.

² Voir “Scotticisms” in David Hume, *Essays, Moral, Political, and Litterary*, 2 volumes, Thomas Hill Green and Thomas Hodge Grose (edit.), London, Longman, Greens and Co., 1898 (1875), volume II, pp. 461-464.

³ Pour des détails sur les circonstances entourant la rédaction de cette lettre, voir “Chapter 27. Scotland’s Augustans” in Ernest C. Mossner, *op. cit. The Life of David Hume*, pp. 370-389.

⁴ Voir “Letter to the authors of the critical review concerning the Epigoniad of Wilkie” in *Essays, Moral, Political, and Litterary*, 2 volumes, Thomas Hill Green and Thomas Hodge Grose (edit.), London, Longman, Greens and Co., 1898 (1875), volume II, pp. 425-437.

et Richard Popkin, *David Hume: Philosophical Historian* sous le titre “Review of Robert Henry’s *History of Great Britain*”¹.

5.1.8. “Of the Poems of Ossian”

Le manuscrit de cet essai est conservé à la National Library of Scotland, sous le numéro MS 23159, item 17. Il a été publié dans sa version originale anglaise au XIX^{ème} par Thomas H. Green et Thomas H. Grose², puis au XX^{ème} siècle par David Fate Norton et Richard Popkin³. Il a également été traduit et publié en français au XXI^{ème} par Gilles Robel, dans son édition des *Essais moraux, politiques et littéraires et autres essais* de David Hume⁴.

5.2. Le « Compte-rendu de l’expédition du général St. Clair sur les côtes de France en 1746 »

En 1746, Hume avait été engagé par le lieutenant-général James St. Clair comme secrétaire et devait accompagner celui-ci dans une expédition au Canada. L’objectif était alors de consolider la position des Britanniques, en boutant les Français hors du territoire américain. Louisbourg en Nouvelle-Écosse était déjà tombée en 1745 et le lieutenant-général St. Clair devait marcher sur Montréal par terre et sur Québec par voie fluviale. À cause de la température inclemente l’expédition avait été cependant annulée et le lieutenant-général avait reçu l’ordre d’utiliser ses troupes contre un autre objectif : les côtes de la Bretagne française. L’expédition se termina mal, fut critiquée et, pire encore, fut tournée en ridicule par Voltaire⁵. Hume rédigea alors un compte-rendu qui relatait ce qui s’était passé lors de l’expédition et qui défendait les décisions prises par le général St. Clair. Le manuscrit de ce document a été conservé, il se trouve à la National Library of Scotland et est identifié sous le numéro MS 23159, item 12 et sous le titre “Account of Gen. St Clair’s Expedition to the

¹ Voir “Review of Robert Henry’s *History of Great Britain*” in *David Hume: Philosophical Historian*, David Fate Norton and Richard Henry Popkin (edit.), Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1965, pp. 377-388.

² Voir “Of the Authenticity of Ossian’s Poems” in David Hume, *Essays, Moral, Political, and Litterary*, 2 volumes, Thomas Hill Green and Thomas Hodge Grose (edit.), London, Longman, Greens and Co., 1898 (1875), volume II, pp. 415-424.

³ Voir “Of the Poems of Ossian” in *David Hume: Philosophical Historian*, David Fate Norton and Richard Henry Popkin (edit.), Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1965, pp. 389-400.

⁴ Voir « De l’authenticité des poèmes d’Ossian » in David Hume, *Essais moraux, politiques et littéraires et autres essais*, Gilles Robel (trad. et édit.), Paris, Presses universitaires de France, 2001, pp. 756-771.

⁵ Voir “Chapter 15. A Military Campaign” in Ernest C. Mossner *op. cit. The Life of David Hume*, pp. 187-204.

Coast of France in 1746”. Le compte-rendu de l’expédition a été publié au XIXème siècle dans l’ouvrage de T. H. Green et T. H. Grose, sous le titre “Fragment of a paper in Hume’s handwriting, describing the descent on the coast of Brittany, in 1746, and the causes of its failure”¹. Dans ce texte, on trouve un passage où le philosophe écossais n’utilise pas le terme « sympathie », mais où il mentionne un phénomène de communication d’une affection d’un individu à un autre. Ce passage est le suivant :

And though they were at last led on, and joined the general that evening before L’Orient, **the panic still remained** in these two battalions afterwards, **and communicated itself to others**; kept the whole army in anxiety, even when they were not in danger, and threw a mighty damp on the expectations of success, conceived from this undertaking.²

Le phénomène de communication d’affection qui est ici mentionné se produit à travers un groupe de plusieurs individus. On pourrait considérer qu’il présente des similitudes avec le phénomène mentionné par Hume dans le *Traité de la nature humaine*, dans la section consacrée à l’amour et à la haine chez les animaux :

’Tis evident, that *sympathy*, or the **communication of passions**, takes place among animals, no less than among men. Fear, anger, courage, and **other affections, are frequently communicated from one animal to another, without their knowledge of that cause which produc’d the original passion.** [...]

Every one has observ’d how much more dogs are animated when they hunt in a pack, than when they pursue their game apart; and ’tis evident this can proceed from nothing but from sympathy. ’Tis also well known to hunters, that this effect follows in a greater degree, and even in too great a degree, where two packs, that are strangers to each other, are join’d together. **We might, perhaps, be at a loss to explain this phænomenon, if we had not experience of a similar in ourselves.**³

Je reviendrai sur les phénomènes exposés dans ces trois passages – celui extrait du « Compte-rendu de l’expédition du général St. Clair sur les côtes de France en 1746 » et ceux extraits du *Traité de la nature humaine* – dans le chapitre consacré aux phénomènes de contagion des affections⁴.

¹ Voir “Fragment of a paper in Hume’s handwriting, describing the descent on the coast of Brittany, in 1746, and the causes of its failure” in David Hume, *Essays, Moral, Political, and Litterary*, 2 volumes, Thomas Hill Green and Thomas Hodge Grose (edit.), London, Longman, Greens and Co., 1898 (1875), volume II, pp. 443-460.

² *Ibid.*, p. 453. Je souligne.

³ *THN*, 2.2.12.6-7, pp. 255-256. Je souligne. En italique dans le texte.

⁴ Voir le « Chapitre XIII ».

Conclusion

1. Sur la présence de la sympathie

On a vu que David Hume avait eu peu recours à la sympathie, comprise dans le sens du concept développé dans le *Traité de la nature humaine*, dans les ouvrages et textes présentés dans ce chapitre. En fait, s'il utilise à plusieurs reprises le terme « sympathie » dans ceux-ci, il ne se réfère à la sympathie-humienne que dans seulement trois essais, « Sur l'éloquence », « Sur le développement des arts et des sciences » et « Sur le sceptique », qui furent publiés tous les trois pour la première fois en 1742, tout juste après le *Traité*.

Toutes les autres occurrences de la sympathie dans les textes et ouvrages qui ont été considérés dans ce chapitre doivent être comprises dans un autre sens que celui de la sympathie-humienne. Je reviendrai sur ces passages ultérieurement.

2. La sympathie-humienne hors du *Traité*

Dans les quelques passages où on trouve des références à la sympathie, Hume n'élabore pas sur le sujet et il ne présente pas d'éléments nouveaux. Il n'explique pas en quoi consiste le processus sympathique et n'indique pas que les idées et les impressions soient de même nature mais de puissance différente. Il ne mentionne pas qu'il y a conversion des unes dans les autres et que cette conversion est le résultat d'une augmentation de leur force. Dans les passages où on trouve des références à la sympathie, Hume présente quelques éléments qui sont en accord avec les propos tenus sur la sympathie dans le *Traité*. C'est sur la base de ces éléments que l'on arrive à identifier les phénomènes mentionnés par Hume dans les essais comme étant des phénomènes de sympathie-humienne.

Dans l'essai « Sur l'éloquence », qui est le premier des textes où Hume se réfère à la sympathie après la publication du *Traité*, le terme « sympathie » n'est pas utilisé. Hume, cependant, mentionne le fait qu'un individu – en l'occurrence l'orateur – peut produire en lui-même des passions, passions qu'il pourra ensuite communiquer à d'autres¹. L'orateur produit des passions de manière artificielle, puisqu'il force leur apparition. Cela est possible parce que les principes des passions et des sentiments se trouvent chez tous les Hommes et

¹ Voir «Of Eloquence», p. 104. Voir également, dans ce chapitre, la section « 1.2.1.1. La sympathie de l'orateur ».

qu'ils peuvent être activés¹. De ces affirmations, le lecteur peut déduire qu'il y a une faculté chez les Hommes qui est à l'origine de la production des passions et qu'un individu peut agir sur cette faculté. Hume mentionne également le phénomène de communication des passions entre les individus, un phénomène qui était régulièrement associé à la sympathie dans le *Traité de la nature humaine*. La communication des passions entre l'orateur et son auditoire est présentée comme une communication illusoire car les passions ressenties par les auditeurs ne proviennent pas de l'orateur. Elles sont produites de manière originelle chez les auditeurs parce que l'orateur a réussi, grâce à son art, à activer les principes de production des passions chez les auditeurs. Hume, par ailleurs, dans le passage où il traite du talent oratoire de Lord Bolingbroke² mentionne un phénomène qui correspond au phénomène de l'« effet miroir » ou du « rebond de la sympathie » qu'il avait exposé dans les livres deux et trois du *Traité*. Il n'indique pas explicitement qu'il s'agit alors d'un phénomène de « rebond de la sympathie », mais le phénomène est aisément reconnaissable.

Dans les deux autres essais où l'on retrouve des mentions de la sympathie, « Sur le développement des arts et des sciences » et « Sur le sceptique », Hume ne fournit pas d'informations supplémentaires à son sujet. Il présente néanmoins dans l'essai « Sur le sceptique » la sympathie comme un principe de la nature humaine.

3. Sur l'absence de la sympathie

Je pense que l'on peut expliquer aisément pourquoi la sympathie-humienne se fait aussi rare dans les ouvrages et les textes qui ont été examinés dans ce chapitre. Dans les chapitres précédents, on a vu que la sympathie était employée dans le *Traité* dans des contextes particuliers : elle jouait un rôle lors de la production des passions et des sentiments moraux et esthétiques.

Les ouvrages et les textes qui ont été examinés dans le présent chapitre ne portent pas sur ces questions. Dans ceux-ci, Hume s'intéresse à des sujets littéraires, politiques, économiques, religieux et historiques. Lorsqu'il aborde des sujets philosophiques, comme

¹ Voir « Of Eloquence », p. 107. Voir aussi, dans ce chapitre, la section « 1.2.1.2. La sympathie de l'auditeur ».

² Voir « Of Eloquence », pp. 108-109. Voir également, dans ce chapitre, la section « 1.2.1.3. L'"effet miroir" entre l'orateur et l'auditeur ».

par exemple dans les essais consacrés à l'épicurien, au stoïcien, au platonicien, et au sceptique¹, il fait moins œuvre de philosophe qu'œuvre d'historien de la philosophie. L'essai « Sur l'éloquence » constitue une exception. Hume y traite de la production des passions, bien qu'il s'agisse dans cet essai d'un élément secondaire (qui n'est mentionné que parce que le philosophe écossais s'intéresse à l'art des orateurs et aux techniques employées par ceux-ci). L'analyse des textes considérés dans ce chapitre montre que l'on peut difficilement dissocier l'absence de la sympathie d'avec l'absence de propos sur la manière dont sont produites les impressions.

¹ Voir "The Epicurean", "The Stoic", "The Platonist" et "The Sceptic", pp. 138-180.

CHAPITRE IV

La sympathie-humienne
dans les *Enquêtes* et les dissertations

Introduction

1. La reviviscence des propos du *Traité* et la place de la sympathie-humienne

Entre les années 1748 et 1758 Hume publie un grand nombre d'ouvrages nouveaux de même que plusieurs rééditions d'ouvrages anciens. Parmi les ouvrages nouveaux qu'il produit au cours de cette période, on trouve deux grands ouvrages philosophiques de même qu'un recueil de dissertations plus courtes qui constituent des reviviscences des propos qu'il avait tenus dans son *Traité de la nature humaine*. Ainsi, *l'Enquête sur l'entendement humain* (1748/1758) reprend certains propos tenus dans le premier livre du *Traité* ; *l'Enquête sur les principes de la morale* (1751), des propos tenus dans le troisième livre ; tandis que trois des *Quatre dissertations* (1757) abordent des sujets mentionnés principalement dans le deuxième livre, mais également dans le troisième. Au cours des ans, Hume a mûri comme homme de lettres et les propos qu'il avait tenus dans le *Traité* sont présentés dans ces ouvrages plus tardifs dans un style plus élégant et aéré. Cela étant dit, beaucoup d'éléments présentés dans le *Traité* ont été supprimés et certaines choses qui étaient très bien précisées ont disparues...

Si plusieurs éléments exposés dans le *Traité de la nature humaine* ont disparu des ouvrages publiés entre 1748 et 1758, ils n'ont pas complètement disparu du paysage littéraire... En effet, on sait que jusqu'en février 1756 (au moins) il restait encore des copies du *Traité de la nature humaine* invendues et disponibles chez le marchand de livres et on sait même que Hume fit paraître plusieurs annonces dans les journaux londonniens afin de faire la publicité de cet ouvrage, entre le 7 décembre 1754 et le 10 février 1756¹.

La place de la sympathie, qui est un concept-clé de la théorie des passions et qui est au fondement de la théorie morale à l'époque du *Traité* est différente dans les ouvrages plus tardifs. Elle ne disparaît pas, ce serait une erreur de le penser. Si elle occupe peu de place dans *l'Enquête sur l'entendement humain*, elle en occupe davantage que dans l'ouvrage lui correspondant, le premier livre du *Traité* ; dans celui-ci en effet elle n'était même pas mentionnée. Elle est moins présente dans *l'Enquête sur les principes de la morale* qu'elle ne l'était dans le troisième livre du *Traité* ; mais elle est encore présente, néanmoins. Son retrait le plus frappant demeure incontestablement celui de la dissertation « Sur les passions » ; la place

¹ Le philosophe écossais espérait profiter de la notoriété suscitée par la sortie de son histoire de la maison des Stuarts... Sur ce sujet, voir Ernest C. Mossner, *op. cit. The Life of David Hume*, p. 139.

qu'elle y occupe est insignifiante, surtout si on la compare à celle qu'elle avait dans le second livre du *Traité*.

2. Organisation du chapitre

Le chapitre est divisé en trois parties. La première partie est consacrée aux passages de l'*Enquête sur l'entendement humain* où il est question de la sympathie. De la même façon, la deuxième partie est consacrée aux passages de l'*Enquête sur les principes de la morale*. La troisième partie, enfin, est consacrée à trois des quatre dissertations qui furent publiées dans le recueil de 1757 : « Sur les passions », « Sur la tragédie » et « Sur la norme du goût ».

Les trois parties sont divisées différemment. La première partie est divisée en deux sections qui sont respectivement consacrées aux passages où Hume utilise le terme « sympathie » dans le sens de la sympathie-humienne et aux passages où Hume mentionne des phénomènes de communication qui pourraient être considérés comme des phénomènes sympathiques. La seconde partie est divisée en cinq sections qui portent respectivement sur la nature de la sympathie, sur les passages où il est question de communication d'affections, sur le passage concernant le bégaiement, sur l'association du terme « sympathie » avec d'autres termes, et sur l'association de la sympathie avec la contagion. La troisième partie est divisée en quatre sections ; la première d'entre elles est consacrée à la fréquence du recours à la sympathie dans les trois dissertations, alors que chacune des trois autres sections est consacrée à l'une des dissertations en particulier.

Plusieurs graphiques agrémentent le chapitre. Ils servent à illustrer la fréquence de la sympathie, que le terme soit employé ou non, dans les deux *Enquêtes* de même que dans les trois dissertations.

Première partie : L'Enquête sur l'entendement humain (1748/1758)

On ne trouve que très peu de mentions de la sympathie, qu'elle soit entendue dans le sens de la sympathie-humienne ou dans l'un ou l'autre de ses sens, dans l'*Enquête sur l'entendement humain*. Cela n'est guère surprenant. Cet ouvrage constitue une reprise des propos tenus par David Hume dans le premier volume du *Traité de la nature humaine* qui portait sur l'entendement ; on ne trouvait évidemment pas, alors, de mention de la sympathie, le philosophe écossais n'ayant introduit son concept philosophique que dans le livre suivant, qui traitait des passions. Ce qui eût été étonnant, en fait, c'eût été que Hume se servit davantage de son concept dans l'*Enquête sur l'entendement humain*.

Dans tout l'ouvrage, on ne trouve que six occurrences du terme « sympathie ». Elles sont réparties dans cinq passages différents. Dans l'un d'entre eux¹, le terme semble devoir être compris dans le sens médical, aussi on ne traitera pas de celui-ci pour le moment mais on y reviendra dans un chapitre ultérieur². On trouve aussi deux passages où Hume mentionne des phénomènes de communication d'affections qui pourraient être associés à des phénomènes sympathiques. Le graphique 4-1, à la page suivante, illustre la fréquence avec laquelle on retrouve la sympathie dans les douze sections de l'*Enquête sur l'entendement humain*, que le terme soit employé ou non.

Le graphique montre que tous les passages où Hume use de la sympathie dans l'*Enquête sur l'entendement humain* se trouvent en fait dans la "Section 3. Of the Association of Ideas"³. Ce que le graphique ne montre pas, par contre, et qui revêt une certaine importance, c'est que tous les passages où Hume mentionne la sympathie se situent dans les quelques paragraphes où il traite de l'importance de respecter la règle de l'unité d'action dans les cas très particuliers de la poésie épique et de la poésie dramatique. C'est ainsi que presque tous les

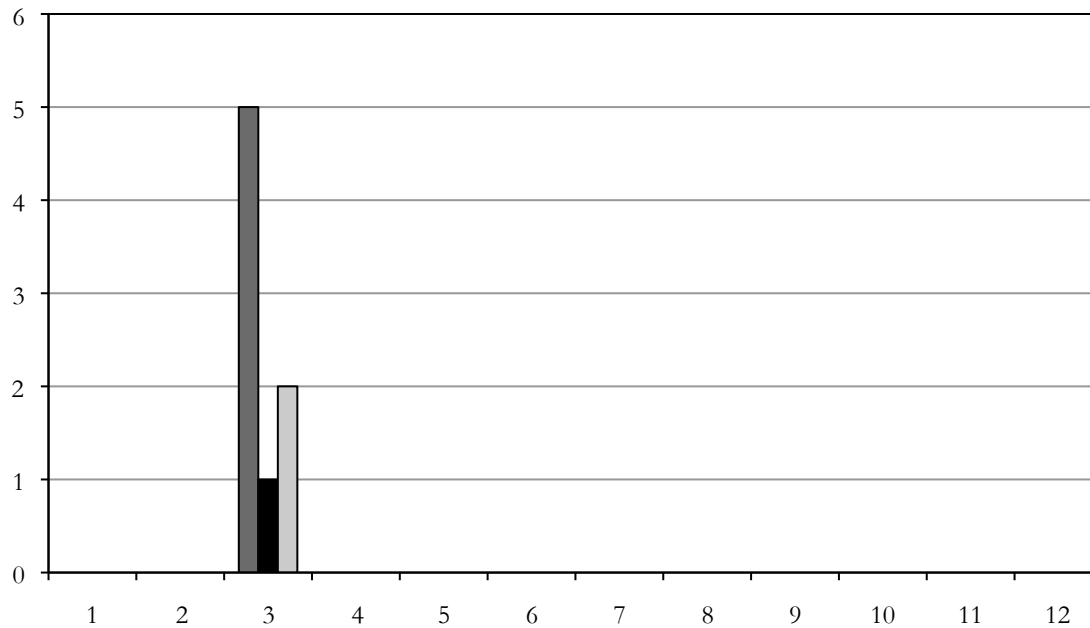
¹ Voir *EHU*, "Section 3. Of the Association of Ideas", §18, p. 23 : "These loose hints I have thrown together, in order to excite the curiosity of philosophers, and beget a suspicion at least, if not a full persuasion, that this subject is very copious, and that many operations of the human mind depend on the connexion or association of ideas, which is here explained. Particularly, the sympathy between the passions and imagination will, perhaps, appear remarkable; while we observe that the affections, excited by one object, pass easily to another object connected with it; but transfuse themselves with difficulty, or not at all, along different objects, which have no manner of connexion together."

² Voir le « Chapitre IX ».

³ Intitulée "Section 3. Of the Connexion of Ideas", dans les éditions parues avant 1758, lorsque l'ouvrage portait encore le titre *Philosophical Essays concerning Human Understanding*.

passages où il soit fait mention de la sympathie – comprise dans un sens qui pourrait être celui de la conversion d’une idée en impression – se trouvent entre les §11 et §14, inclusivement. On trouve également un autre passage dans le §18. Cela ne constitue pas une exception, puisque ce dernier sert de conclusion à la troisième section.

Graphique 4-1 : L’usage du terme « sympathie » dans l’*Enquête sur l’entendement humain*



En noir : le terme « sympathie » est employé dans le sens médical.
 En gris foncé : le terme « sympathie » pourrait désigner la sympathie-humienne.
 En gris clair : un phénomène de communication est mentionné.

Cette première partie du chapitre est divisée en deux sections. Dans la première d’entre elles, il est traité des quatre passages où Hume utilise le terme « sympathie » dans un sens qui pourrait être celui de son concept philosophique. Dans la seconde, il est traité des passages où il n’utilise pas ce terme mais où il mentionne des phénomènes qui pourraient être associés au phénomène de la sympathie-humienne.

1.1. Le terme « sympathie » est employé

Le premier passage où Hume se sert du terme « sympathie » dans l’*Enquête sur l’entendement humain* se trouve dans le onzième paragraphe de la section consacrée à l’association des

idées. Il est à noter que Hume y emploie le terme « acteurs » ; cependant, comme il y est question de poésie épique – les exemples d’ouvrages qu’il donne sont l’*Iliade*, l’*Odyssée*, l’*Énéide* et la *Henriade*¹ – je pense que l’on doit considérer que le terme « acteurs » désigne en fait les acteurs du drame qui se joue dans le récit, c’est-à-dire les personnages.

The reader’s imagination, enflamed with such a series of poetical descriptions, and his passions, **agitated by a continual sympathy with the actors**, must flag long before the period of the narration, and must sink into lassitude and disgust, from the repeated violence of the same movements.²

Je pense que l’on peut considérer que le phénomène décrit dans ce passage est de la même sorte que celui décrit auparavant dans le *Traité de la nature humaine*, lorsque Hume mentionnait la production d’impressions par sympathie chez le spectateur assistant à une pièce de théâtre³. Dans celui-ci comme dans celui-là, des impressions sont ressenties par un individu dans un contexte où il est mis en présence d’impressions fictives. La différence entre les impressions ressenties par sympathie au théâtre et celles ressenties par sympathie lors de la lecture d’un poème épique réside seulement en ce que les artifices employés pour exposer les impressions dans l’un et l’autre cas ne sont pas les mêmes. Au théâtre, des acteurs personnifient les personnages des pièces ; ils simulent les impressions que ceux-ci devraient ressentir – s’ils étaient des êtres humains véritables – dans les circonstances où ils sont placés. Les signes des impressions qui sont alors exposées sont plus ou moins forts et frappant pour l’esprit du spectateur suivant le talent plus ou moins grand des acteurs. Lors de la lecture d’un poème épique, le lecteur a affaire directement aux personnages du drame ; comme il n’y a pas d’acteurs pour simuler les impressions et fournir des signes forts de celles-ci, il faut qu’un autre moyen soit employé. Ce moyen, Hume le nomme dans le passage où il mentionne la sympathie : il s’agit des descriptions poétiques. Elles viennent « enflammer l’imagination du

¹ L’*Iliade* et l’*Odyssée* d’Homère de même que l’*Énéide* de Virgile sont bien connues et ne nécessitent pas de présentation ; la *Henriade*, par contre, l’est beaucoup moins. Elle consiste en un poème épique divisé en 10 chants, racontant de façon magnifiée la vie du roi de France Henri IV de la maison de Bourbon. Elle fut écrite par François-Marie Arouet, dit Voltaire, et publiée en entier et avec son autorisation pour la première fois en 1728 en format in-quarto. Voir *La Henriade. De Mr. de Voltaire*, Londres, [s.n.], 1728, 4°.

² EHU, “Section 3. Of the Association of Ideas”, §11, p. 20. Je souligne.

³ Voir THN, 2.2.7.3, p. 238 : “A spectator of a tragedy passes thro’ a long train of grief, terror, indignation, and other affections, which the poet represents in the person he introduces. As many tragedies end happily, and no excellent one can be compos’d without some reverses of fortune, the spectator must sympathize with all these changes, and receive the fictitious joy as well as every other passion.” Voir également, dans le « Premier Chapitre », la section « 4.1.1. Le théâtre, l’éloquence et la sympathie ».

lecteur » et elles communiquent aux idées qu'il se forme sur les impressions ressenties par les personnages, la force nécessaire à leur conversion.

Dans le second passage où Hume mentionne la sympathie, il use du terme à deux reprises.

Le sens de celui-ci est alors ambigu, car on peut le comprendre de deux façons différentes.

The strong connexion of the events, as it facilitates the passage of the thought or imagination from one to another, facilitates also the transfusion of the passions, and preserves the affections still in the same channel and direction. Our **sympathy** and concern for EVE prepares the way for a like **sympathy** with ADAM: The affection is preserved almost entire in the transition; and the mind seizes immediately the new object as strongly related to that which formerly engaged its attention.¹

Tout d'abord, on peut considérer que le terme « sympathie » désigne ici une passion (qui pourrait être semblable à de la compassion). Il faut alors comprendre que la sympathie (ou la compassion) ressentie à l'égard de Ève est suivie d'une sympathie (ou d'une compassion) similaire, ressentie cette fois à l'égard d'Adam. Les deux personnages sont fortement liés l'un à l'autre par de nombreuses relations dans l'esprit du lecteur, et ces relations favorisent la transition de l'impression ressentie à l'égard de l'un vers l'autre. Dans le *Traité de la nature humaine*, Hume avait déjà mentionné le fait que les idées se succédaient plus rapidement que les impressions dans l'esprit et que si les idées étaient rapidement remplacées par d'autres, les impressions duraient un certains temps, ne cessaient pas brusquement mais s'atténuaient imperceptiblement². Dans l'exemple présenté par Hume dans l'*Enquête*, on pourrait

¹ EHU, "Section 3. Of the Association of Ideas", §12, pp. 20-21. Je souligne. En petites capitales dans le texte. Hume ne mentionne pas à quel ouvrage il se réfère alors, mais puisqu'il traite des poèmes épiques on est en droit de penser qu'il s'agit du « Paradis perdu » de Milton. Voir *Paradise Lost. A Poem in Twelve Books. The Author John Milton. The Second edition Revised and Augmented by the same Author*, London, printed by S. Simmons next door to the Golden Lion in Aldersgate-street, 1674, 8°.

² Voir THN, 2.3.9.12, p. 282 : "Now, if we consider the human mind, we shall find, that with regard to the passions, 'tis not of the nature of a wind-instrument of music, which in running over all the notes immediately loses the sound after the breath ceases; but rather resembles a string-instrument, where after each stroke, the vibrations still retain some sound, which gradually and insensibly decays. The imagination is extremely quick and agile; but the passions are slow and restive; for which reason, when any object is presented that affords a variety of views to the one, and emotions to the other; though the fancy may change its views with great celerity; each stroke will not produce a clear and distinct note of passion, but the one passion will always be mixed and confounded with the other." Hume, par ailleurs, reprendra l'analogie avec les instrumentss de musique dans la dissertation "Of passions" (1757) : "Now, if we consider the human mind, we shall observe, that, with regard to the passions, it is not like a wind instrument of music, which, in running over all the notes, immediately loses the sound when the breath ceases; but rather resembles a string-instrument, where, after each stroke, the vibrations still retain some sound, which gradually and insensibly decays. The imagination is extremely quick and agile; but the passions, in comparison, are slow and

considérer que c'est ce qui se produit. L'esprit du lecteur se porte d'abord sur Ève puis sur Adam ; il passe de l'idée de l'une à l'idée de l'autre. La compassion ressentie pour celle-ci au moment où il songe à elle, par contre, ne cesse pas dès lors qu'il cesse de songer à elle ; elle perdure durant le moment où il pense à Adam, et c'est ainsi qu'il ressent de la compassion pour Adam.

On pourrait également – et plutôt – considérer que le terme « sympathie » désigne une disposition de l'individu à convertir des idées en impressions. Le cas échéant, il faudrait comprendre le passage ainsi. Le lecteur en vient à ressentir des impressions par sympathie avec Ève ; il songe à celle-ci, à ses malheurs, aux impressions qu'elle ressent et les idées qu'il se forme alors se convertissent en impressions. L'art du poète agit sur l'esprit du lecteur et il vient accroître la force des idées que celui-ci se forme, et la conversion des idées en impressions est alors facilitée. Par association d'idées, ou parce que le texte le mentionne ensuite, le lecteur en vient à songer à Adam. Comme c'était le cas pour Ève, il songe à celui-ci, à ses malheurs, à ses douleurs, etc. et en vient à ressentir des impressions par sympathie. Le principe de la sympathie, déjà activé au moment où le lecteur songeait à Ève, ne fait que continuer son œuvre lorsque le lecteur en vient à songer à Adam. Par ailleurs, on peut considérer que les relations nombreuses et aisées à établir entre les deux personnages favorisent l'action de la sympathie. Si l'auteur, après avoir traité d'Ève, avait traité d'un sujet radicalement différent et sans relations aucunes avec elle, le changement abrupt dans son propos aurait sans doute arrêté l'action du principe de sympathie chez le lecteur.

Il en va dans le troisième passage où l'on retrouve une occurrence de la sympathie comme dans le second passage : dans celui-ci aussi le terme semble pouvoir être compris dans deux sens différents. Hume effectue alors une petite digression et délaisse momentanément le sujet de la poésie épique pour traiter de la poésie dramatique (*i.e.* le théâtre, aussi bien comique que tragique) et il indique alors :

How must it extinguish this warmth of affections, to be entertained, on a sudden, with a new action and new personages, nowise related to the former; to find so sensible a

restive: For which reason, when any object is presented, which affords a variety of views to the one and emotions to the other; though the fancy may change its views with great celerity; each stroke will not produce a clear and distinct note of passion, but the one passion will always be mixed and confounded with the other." Voir "Of Passions", section 1, §10, p. 4.

breach or vacuity in the course of the passions by means of this breach in the connexion of ideas; and instead of carrying the **sympathy** of one scene into the following, to be obliged, every moment, to excite a new concern, and take part in a new scene of action?¹

Comme c'était le cas avec le passage précédent, on pourrait considérer que la sympathie ici mentionnée peut être entendue dans le sens d'une passion. Le cas échéant, ce que Hume indiquerait alors, c'est que la sympathie (ou la compassion) ressentie à l'égard d'un ou de plusieurs des personnages durant une scène continuerait à être ressentie durant la scène suivante. C'est une interprétation possible, mais ce ne semble pas être la meilleure.

En effet, Hume indique clairement que la brisure introduite dans la pièce entraîne une brisure dans le cours des passions ; que la sympathie n'est plus transportée d'une scène à l'autre et que l'auteur est dans la nécessité, lorsque cela arrive, d'exciter à nouveau l'intérêt du spectateur. Les passions, on le sait, ne cessent pas subitement d'être ressenties par les individus, elles s'atténuent graduellement ; lorsque Hume indique qu'il y a une « brèche dans le cours des passions »², cela ne peut pas signifier que le spectateur arrête soudainement de ressentir celles-ci ; cela doit plutôt signifier qu'au bout d'un certain temps, l'esprit du spectateur retrouve un état de calme et qu'il n'est plus disposé à ressentir des passions. La sympathie, c'est-à-dire le mécanisme par lequel des passions sont ressenties au théâtre, cesse momentanément son action. Pour que la sympathie soit de nouveau activée et pour que le spectateur soit de nouveau disposé à ressentir des passions, il faut que l'auteur de la pièce use de divers expédients et attise à nouveau son intérêt de manière forte.

Le dernier passage où l'on retrouve une occurrence du terme « sympathie » se trouve dans un paragraphe situé entre les §13 et §14 de la “Section 3. Of the Association of Ideas”. On ne le retrouve pas dans toutes les éditions de *l'Enquête sur l'entendement humain*, Hume ayant effectué diverses corrections et l'ayant retiré après l'édition de 1760. Hume y traite à nouveau de l'importance de l'unité d'action. Son propos concerne à la fois la poésie épique (traitée dans les §11 et §12) et la poésie dramatique (sur laquelle il avait développé au §13) :

But tho' this Rule of Unity of Action be common to dramatic and epic Poetry; we may still observe a Difference betwixt them, which may, perhaps, deserve our Attention. In both these Species of Composition, tis requisite the Action be one and simple, in order

¹ *EHU*, “Section 3. Of the Association of Ideas”, §13, p. 21. Je souligne.

² *Id.*

to preserve the Concern or **Sympathy** entire and undiverted; But in Epic or narrative Poetry this Rule is also establis'd upon another Foundation, *viz.* the Necessity, that is incumbent on every Writer, to form Plan or Design, before he enter on any Discourse or Narration, and to comprehend his Subject in some general Aspect or united View, which may be the constant Object of his Attention.¹

Je pense que ce qui avait été indiqué précédemment quant au sens du terme « sympathie » dans le §13 vaut également pour ce passage. Hume y est d'avis qu'un auteur doit veiller à conserver une certaine unité d'action dans son œuvre – qu'il s'agisse de poésie épique ou dramatique – afin de préserver la disposition du lecteur ou du spectateur à ressentir, par sympathie, les impressions des personnages. La sympathie ne désigne pas dans ce passage une passion, mais bien le mécanisme par lequel des impressions sont ressenties, mécanisme qui revêt une grande importance au théâtre comme à la lecture des poèmes épiques, puisque le plaisir pris à ces œuvres dépend en grande partie des impressions qui sont ressenties et donc, de lui.

1.2. Une communication d'affections est mentionnée

Hume mentionne à deux reprises un phénomène de communication d'affections dans *l'Enquête sur l'entendement humain*. Dans les deux passages où il est question de ce phénomène, il indique que le bris de l'unité d'action empêche la communication des émotions :

The same rule takes place in dramatic poetry; The spectator's concern must not be diverted by any scenes disjoined and separated from the rest. This break the course of the passions, and prevents **that communication of the several emotions**, by which one scene adds force to another, and transfuses the pity and terror, which it excites, upon each succeeding scene, till the whole produces that rapidity of movement, which is peculiar to the theatre.²

By introducing, into any composition, personages and actions, foreign to each other, an injudicious author loses **that communication of emotions**, by which alone he can interest the heart, and raise the passions to their proper height and period.³

L'usage du terme “emotions” n'est pas anodin. Celui-ci renvoie au mouvement des esprits animaux¹, et à l'aspect mécanique de ce qui se produit lorsque des impressions sont

¹ Je souligne. En italique dans le texte. Voir *Philosophical Essays concerning Human Understanding*. By the Author of the *Essays Moral and Political*, London, Printed for A. Millar opposite Katharine-Street, in the Strand, 1748, 12^o, “Essay III. Of the Connexion of Ideas”, p. 41. Voir également EHU, “Editorial Appendix”, pp. 236-237.

² EHU, “Section 3. Of the Association of Ideas”, §13, p. 21. Je souligne.

³ EHU, “Section 3. Of the Association of Ideas”, §18, p. 23. Je souligne.

ressenties par sympathie. La « communication des émotions », c'est la transmission d'une certaine force et d'une certaine énergie qui vient s'ajouter à celles des perceptions de l'individu et qui augmente l'agitation de ses esprits animaux. La vivacité des perceptions d'un individu va de pair avec le mouvement de ses esprits animaux : lorsqu'un individu conçoit des idées, leur agitation est faible tandis que lorsqu'un individu ressent des impressions, leur agitation est grande.

L'auteur d'un poème épique cherche à divertir le lecteur en l'émouvant ; pour y arriver, il doit réussir à l'amener à ressentir certaines impressions. C'est par le biais de la sympathie, le processus par lequel des idées sont converties en impressions, que le lecteur en vient à ressentir des impressions. Lorsqu'il lit le poème et qu'il est confronté aux malheurs ou aux joies qui affectent les personnages, il se forme certaines idées ; celles-ci en acquérant suffisamment de force sont converties en impressions. Le lecteur est alors ému et diverti par l'œuvre.

L'augmentation de la force des idées chez le lecteur dépend de différents facteurs². Elle dépend également de différentes règles que l'auteur doit respecter. On a vu que pour Hume la conservation de l'unité d'action jouait un rôle de premier plan ; on a vu qu'il mentionnait également le rôle que pouvaient jouer les « descriptions poétiques »³ dans le cas des poèmes épiques. Grâce à divers artifices l'auteur réussit à communiquer au lecteur des émotions, c'est-à-dire qu'il réussit à lui communiquer une énergie qui vient s'ajouter à celles (faibles) que possèdent déjà ses idées ; il vient ainsi augmenter l'agitation des esprits animaux chez le lecteur. Le mouvement des esprits augmentant, l'idée devient plus forte et elle se convertit alors en impression. Il en va du théâtre comme de la poésie épique, à la différence que dans celui-ci, c'est le talent des acteurs qui vient plus particulièrement communiquer les émotions nécessaires à la conversion des idées en impressions.

¹ Sur l'usage du terme « emotion » chez Hume et sur l'importance du rôle joué par les esprits animaux et leurs mouvements dans son œuvre, voir le « Chapitre XI » et le « Chapitre XII ».

² On a mentionné certains de ceux-ci dans les deux premiers chapitres.

³ Voir *EHU*, «Section 3. Of the Association of Ideas», §11, p. 20.

Deuxième partie : L'Enquête sur les principes de la morale (1751)

On trouve plusieurs passages dans l'*Enquête sur les principes de la morale* où Hume mentionne la sympathie ou fasse référence à un mécanisme de communication des affections¹. Cela n'est guère étonnant lorsque l'on considère que cet ouvrage constitue une reprise des propos tenus dans le troisième livre du *Traité de la nature humaine*, un ouvrage, où, on le rappelle, la sympathie jouait un rôle important². Si Hume se sert régulièrement du terme « sympathie » dans l'*Enquête*, il ne l'emploie pas toujours dans le sens du concept exposé dans les deuxième et troisième livres du *Traité*. Il lui arrive en effet d'utiliser celui-ci dans le sens d'une passion³ ainsi que dans un sens que l'on pourrait considérer comme dérivant du sens médical⁴. Il lui arrive également, et cela est nouveau par rapport aux livres du *Traité*, d'associer la sympathie à des expressions ou des termes particuliers, comme le « sentiment d'humanité » et la « contagion ». Enfin, et cela constitue aussi une nouveauté⁵, il utilise le terme “fellow-feeling”.

¹ Comme dans les chapitres précédents, j'utilise le terme « affection » pour désigner tout ce qui peut être communiqué entre des individus, comme des passions, des sentiments, des émotions, des opinions, etc.

² Je rappelle qu'on y trouve en effet soixante-dix-sept passages où l'on peut considérer que le philosophe écossais se réfère d'une façon ou d'une autre à la sympathie entendue dans le sens de son concept.

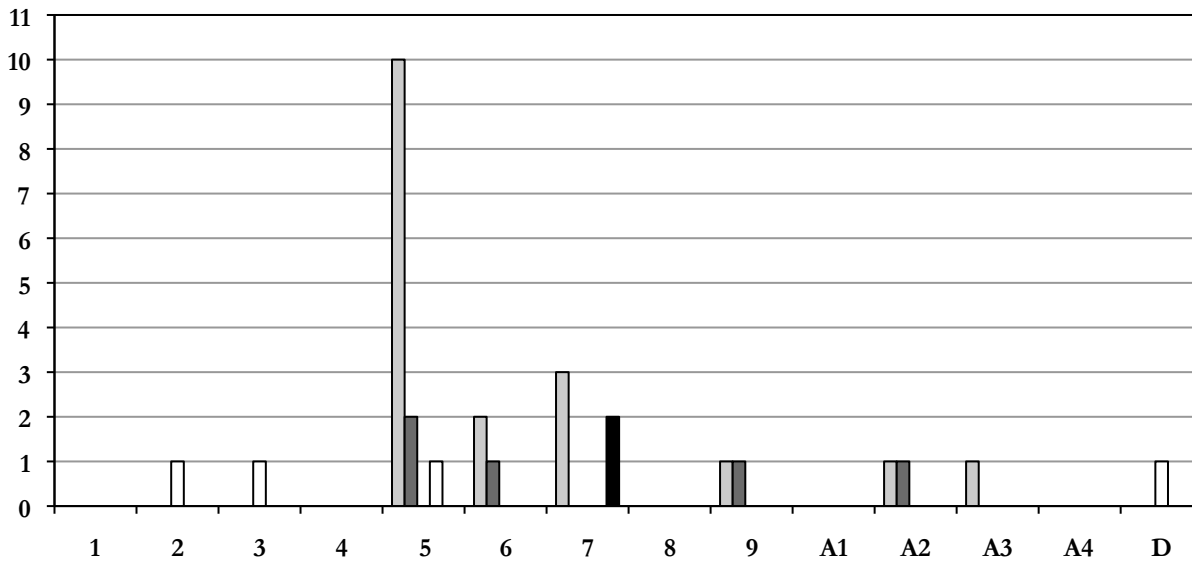
³ Voir *EPM*, “Section 2. Of Benevolence”, I, §5, p. 9 : “But our object here being more the speculative, than the practical part of morals, it will suffice to remark, [...] that no qualities are more entitled to the general good-will and approbation of mankind, than beneficence and humanity, friendship and gratitude, natural affection and public spirit, or whatever proceeds from a tender sympathy with others, and a generous concern for our kind and species.” Voir également “Section 3. Of Justice”, I, §14, p. 17 : “Avarice, ambition, cruelty, selfishness, were never heard of: Cordial affection, compassion, sympathy, where the only movements with which the mind was yet acquainted.” Voir enfin “A Dialogue”, §28, p. 117 (en petites capitales dans le texte) : “The GREEK loves, I care not to examine more particularly. I shall only observe, that, however blameable, they arose from a very innocent cause, the frequency of the gymnastic exercises among that people; and were recommended, though absurdly, as the source of friendship, sympathy, mutual attachment, and fidelity; qualities esteemed in all nations and all ages.” Je reviendrai sur ces passages dans le « Chapitre VII ».

⁴ Voir *EPM*, “Section 5. Why Utility Pleases”, II, §37, p. 41 : “And it is a rule in criticism, that every combination of syllables or letters, which gives pain to the organs of speech in the recital, appears also, from a species of sympathy, harsh and disagreeable to the ear.” Je traite de ce passage dans le présent chapitre.

⁵ Il est à noter que Hume n'utilise le terme “fellow-feeling” qu'à trois reprises dans toute son œuvre. On trouve deux occurrences dans l'*Enquête sur les principes de la morale* et une dans le second volume de l'*Histoire de l'Angleterre*, voir *HoE*, volume 2, chapitre XXII, p. 487.

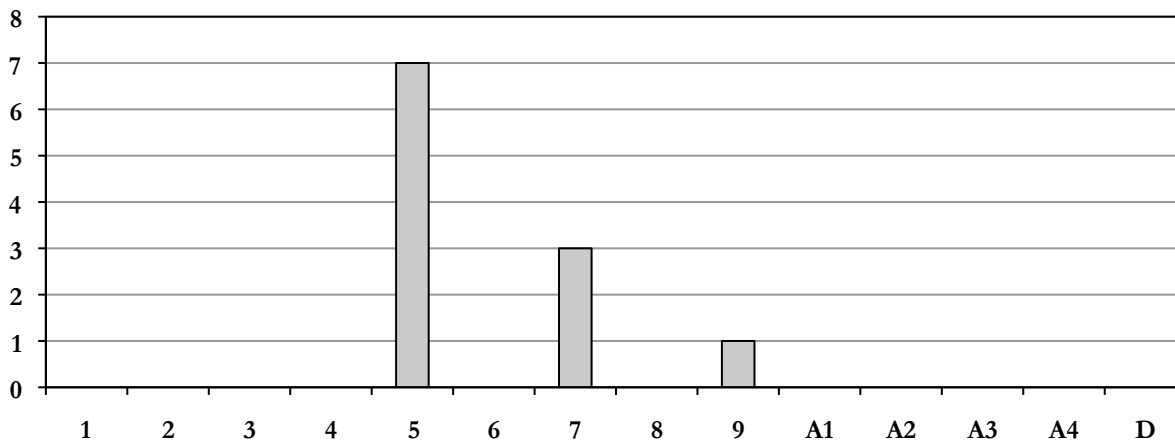
Le graphique 4-2 illustre la fréquence du recours à la sympathie dans ses différentes acceptions et associations. Il montre que Hume ne mentionne pas la sympathie de manière régulière dans l'*Enquête*. Le graphique permet également de constater que, pour la plupart, les passages où il mentionne la sympathie se trouvent dans la section 5, qui est consacrée aux raisons pour lesquelles l'utilité est une caractéristique plaisante.

Graphique 4-2 : L'usage du terme « sympathie » dans l'*Enquête sur les principes de la morale*



En gris clair : le terme « sympathie » désigne la sympathie-humaine.
 En gris foncé : le terme « sympathie » est associé au « sentiment d'humanité ».
 En noir : les termes « sympathie » et « contagion » sont utilisés ensemble.
 En blanc : le terme « sympathie » désigne la sympathie-médicale ou une passion.

Graphique 4-3 : Fréquence des passages où il soit question de communication d'affections



Outre les passages où Hume se sert du terme « sympathie », on rencontre un certain nombre de passages où, sans utiliser celui-ci, il mentionne des phénomènes de communication d'affections entre deux ou plusieurs individus. Le graphique 4-3, à la page précédente, illustre la fréquence de ces passages dans *l'Enquête sur les principes de la morale*. On remarque que, comme il en allait pour les passages où l'on retrouvait le terme « sympathie », la plupart d'entre eux se trouvent dans la section consacrée aux raisons pour lesquelles l'utilité plaît.

Cette deuxième partie du chapitre est divisée en cinq sections. La première section est consacrée aux informations que l'on trouve dans *l'Enquête sur les principes de la morale* sur la nature et le fonctionnement de la sympathie. La seconde section est consacrée aux passages où le terme « sympathie » n'est pas utilisé, mais où Hume mentionne des phénomènes de communication d'affections qui pourraient être considérés comme des phénomènes sympathiques. La troisième section porte sur un passage très particulier, celui où Hume se sert de l'exemple du bégaiement. La quatrième section est consacrée aux passages où la sympathie est associée au sentiment d'humanité et au "fellow-feeling". Dans la cinquième section, enfin, on s'intéresse aux passages où la sympathie est associée au phénomène de contagion.

2.1. Nature de la sympathie

Dans *l'Enquête sur les principes de la morale*, on ne trouve pas de passage où Hume indique que la sympathie désigne le principe par lequel des idées sont converties en impressions et on ne trouve pas non plus de passage dans lequel la façon dont s'effectue le processus sympathique soit expliquée. On ne trouve pas de passage traitant des différentes caractéristiques de la sympathie exposées dans le *Traité de la nature humaine* ou de la distinction entre la sympathie limitée et la sympathie étendue. Le terme « sympathie » est présent dans l'ouvrage et le lecteur comprend que celle-ci joue un rôle lors des jugements portés sur les individus, les objets, de même que sur leurs qualités respectives, mais le rôle qu'elle joue n'est jamais clarifié. Toutefois, il arrive que Hume rappelle de manière très subtile certains éléments qui avaient été exposés et expliqués de manière détaillée dans les livres du *Traité*.

2.1.1. Les adjectifs qualifiant le terme « sympathie »

Dans le « Premier Chapitre » et le « Chapitre II », respectivement consacrés aux deuxième livre et au troisième livre du *Traité de la nature humaine*, on s'était intéressé aux différents adjectifs qui accompagnaient le terme « sympathie » et qui venaient le qualifier. On avait alors montré que, suivant les adjectifs employés par David Hume, différents aspects ou caractéristiques de la sympathie-humienne étaient soulignés dans le texte. Le philosophe écossais expliquant en quoi consistait le processus sympathique et fournissant diverses précisions quant à la nature de la sympathie à plusieurs endroits dans les deux livres du *Traité*, l'usage des adjectifs ici et là venait rappeler au lecteur ce qu'il avait déjà lu et connaissait au sujet de la sympathie.

Dans l'*Enquête sur les principes de la morale*, il en va autrement. Hume n'y expliquant pas en quoi consiste le processus sympathique et ne fournissant pas d'informations quant à la nature de la sympathie, les sens que les adjectifs viennent conférer au terme « sympathie » peuvent sembler obscurs voir incompréhensibles à un lecteur non averti. Ainsi, pour celui qui n'aurait pas lu le *Traité* et ne connaîtrait de la sympathie que ce que Hume indique sur elle dans l'*Enquête* – c'est-à-dire rien – comprendre ce que pourrait vouloir entendre le philosophe écossais par une sympathie « générale », une sympathie « sociale » ou encore une sympathie « plaisante » ne serait pas évident... Inversement, pour celui qui aurait lu le *Traité*, plusieurs des adjectifs employés par Hume pour qualifier la sympathie constitueraient tout simplement des rappels d'éléments présentés auparavant concernant cette dernière, et ils viendraient enrichir sa compréhension de l'*Enquête*, en la complétant.

Hume use de dix adjectifs pour qualifier la sympathie-humienne dans l'*Enquête*. Il indique que celle-ci est « plaisante »¹, « plus vive »², « vivifiée »³, « moins vive »⁴, « plus faible »⁵, « délicate »⁶, « générale »⁷, et « inévitable »¹ ; il mentionne l'action d'une sympathie

¹ Voir *EPM*, “Section 6. Of Qualities Useful to Ourselves”, I, §3, p. 48 de même que “Section 5. Why Utility Pleases”, II, §20, pp. 38-39.

² *EPM*, “Section 6. Of Qualities Useful to Ourselves”, I, note 26, p. 48.

³ Voir *EPM*, “Section 5. Why Utility Pleases”, I, note 18, p. 35 ainsi que “Section 5. Why Utility Pleases”, II, §43 p. 45.

⁴ Voir *EPM*, “Section 5. Why Utility Pleases”, II, §41, p. 43.

⁵ Voir *EPM*, “Section 5. Why Utility Pleases”, II, §42, p. 44.

⁶ Voir *EPM*, “Section 5. Why Utility Pleases”, II, §37, p. 41.

⁷ Voir *EPM*, “Appendix 2. Of Self-Love”, note 60, p. 92.

« sociale »² et d'une sympathie « naturelle »³. Hume se sert également de l'adjectif « tendre »⁴ pour qualifier la sympathie, mais dans le passage où il se sert de celui-ci, le sens du terme « sympathie » est plutôt celui d'une passion qui serait proche de la compassion. On trouve également le qualificatif « par une espèce de [sympathie] » dans le passage sur le bégaiement⁵ ; on reviendra sur le sens de cet adjectif dans la section consacrée à ce passage⁶.

Le tableau 4-1, à la page suivante, présente les différents adjectifs employés par David Hume pour qualifier la sympathie dans les livres deux et trois du *Traité de la nature humaine*, de même que dans *l'Enquête sur les principes de la morale*. Il montre que les adjectifs sont variés et nombreux, mais que l'on retrouve néanmoins certaines utilisations plus régulières que les autres. Ainsi, dans chacun des ouvrages, Hume se sert de qualificatifs rappelant le caractère agréable de la sympathie ainsi que de qualificatifs rappelant les variations de sa force.

Plusieurs des qualificatifs employés par le philosophe écossais viennent rappeler au lecteur certaines caractéristiques de la sympathie-humienne. L'usage de ces adjectifs montre que, dans plusieurs passages de *l'Enquête* où Hume mentionne la sympathie, celle-ci doit être la même que celle qui avait été présentée et exposée dans les deuxième et troisième livres du *Traité de la nature humaine*. Afin de montrer si l'on trouve des références à certaines caractéristiques de la sympathie-humienne dans *l'Enquête sur les principes de la morale* et afin de vérifier si la sympathie qui y est mentionnée peut correspondre à celle présentée dans le *Traité*, chacun des passages où Hume utilise des qualificatifs pour la sympathie sera présenté et analysé.

¹ Voir *EPM*, “Section 5. Why Utility Pleases”, II, §29, pp. 39-40.

² Voir *EPM*, “Section 5. Why Utility Pleases”, II, §35, p. 41 et “Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves”, §29, p. 66.

³ Voir *EPM*, “Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves”, §2, p. 59, de même que “Appendix 3. Some Farther Considerations with Regard to Justice”, §2, p. 96.

⁴ Voir *EPM*, “Section 2. Of Benevolence”, I, §5, p. 9.

⁵ Voir *EPM*, “Section 5. Why Utility Pleases”, II, §37, p. 41.

⁶ Voir, dans ce chapitre, la section « 2.3. Le passage sur le bégaiement ».

Tableau 4-1 : Comparaison des adjectifs qualifiant le terme « sympathie »

<i>THN</i> , livre 2	<i>THN</i> , livre 3	<i>EPM</i>
une sorte de sympathie	sympathie d'une sorte ou d'une autre	
sympathie agréable	sympathie agréable	sympathie plaisante
sympathie facile		
une certaine sympathie		
sympathie étendue	sympathie étendue	
sympathie complète		
sympathie double		
sympathie opposée		
sympathie limitée		
sympathie partielle		
sympathie forte	sympathie forte/vive	sympathie plus vive/vivifiée
sympathie faible	sympathie faible	sympathie moins vive/plus faible
sympathie éloignée	sympathie éloignée	
	sympathie indirecte	
	sympathie directe	
	sympathie immédiate	
	sympathie délicate	sympathie délicate
		sympathie générale
		sympathie inévitable
		sympathie sociale
		sympathie naturelle

2.1.1.1. Sur le caractère plaisant de la sympathie

On trouve deux passages où Hume indique que la sympathie soit quelque chose de plaisant dans *l'Enquête sur les principes de la morale*. Le premier de ces passages est le suivant :

We enter, I shall suppose, into a convenient, warm, well-contrived apartment: We necessarily receive a pleasure from its very survey; because it presents us with the pleasing ideas of ease, satisfaction, and enjoyment. The hospitable, good-humoured, humane landlord appears. This circumstance surely must embellish the whole: nor can we easily forbear reflecting, with pleasure, on the satisfaction which results to every one from his intercourse and good offices.

His whole family, by the freedom, ease, confidence, and calm enjoyment, diffused over their countenances, sufficiently express their happiness. I have a **pleasing sympathy** in the prospect of so much joy, and can never consider the source of it, without the most agreeable emotions.¹

¹ *EPM*, “Section 5. Why Utility Pleases”, II, §§19-20, pp. 38-39. Je souligne.

Dans le premier passage, l'individu qui sympathise est mis en présence d'impressions plaisantes éprouvées par d'autres individus. Celles-ci l'entraînent à ressentir à son tour des « émotions agréables ». Lorsqu'il considère les causes de ces impressions plaisantes, il est amené à émettre un jugement favorable sur le caractère de l'individu – en l'occurrence le père de famille – qui est la source des plaisirs éprouvés par les autres. Le phénomène présenté par Hume dans ce passage correspond tout à fait au phénomène sympathique présenté dans le *Traité de la nature humaine*.

Cette sympathie, on le sait, est un principe totalement neutre. Elle n'est ni agréable ni déplaisante en elle-même, puisqu'elle ne consiste que dans la conversion d'idées dans les impressions correspondantes et que les idées, comme les impressions, peuvent être aussi bien déplaisantes que plaisantes. Je pense que l'on peut expliquer l'attribution du caractère « plaisant » à la sympathie, de deux façons.

On peut considérer que Hume qualifie la sympathie de « plaisante » pour des raisons stylistiques. Dans l'exemple qu'il donne, des impressions plaisantes sont produites et la sympathie qui est alors en action est qualifiée de « plaisante » parce qu'elle est à l'origine de ces impressions. On pourrait considérer que, de la même manière, Hume aurait pu traiter de la production d'impressions déplaisantes, en indiquant alors qu'elles auraient été produites par une sympathie « déplaisante ». C'est une hypothèse qui a le mérite d'être simple.

On peut également considérer que la sympathie est qualifiée de « plaisante » pour les mêmes raisons qu'elle était qualifiée d'« agréable » dans les livres deux et trois du *Traité de la nature humaine*. Dans celui-ci, en 2.2.4.7, Hume indique de manière sans équivoque que la sympathie avec les autres « n'est agréable qu'en ce qu'elle donne de l'émotion aux esprits »¹ (*i.e.* aux esprits animaux). En qualifiant la sympathie de « plaisante », le philosophe écossais vient rappeler de manière très subtile l'aspect mécanique de la sympathie².

Le second passage où Hume indique que la sympathie est « plaisante » est beaucoup moins clair que le précédent. Le philosophe écossais présente le phénomène par lequel un sentiment moral est produit, et s'il mentionne un principe – que l'on peut supposer être la

¹ Voir *THN*, 2.2.4.7, p. 229. Je traduis.

² Je reviendrai sur ce sujet dans le « Chapitre XI » et dans le « Chapitre XII », qui sont consacrés aux émotions et aux esprits animaux.

sympathie-humienne – il n'utilise pas le terme « sympathie ». Le terme « sympathie » apparaît plus loin dans le passage et il est associé à l'expression « sentiment d'humanité ». La sympathie est alors indiquée comme étant « un sentiment qui est diffusé dans l'esprit de l'individu » :

Now as these advantages are enjoyed by the person possessed of the character, it can never be *self-love* which renders the prospect of them agreeable to us, the spectators, and prompts our esteem and approbation. No force of imagination can convert us into another person, and make us fancy, that we, being that person, reap benefit from those valuable qualities, which belong to him. Or if it did, no celerity of imagination could immediately transport us back, into ourselves, and make us love and esteem the person, as different from us. Views and sentiments, so opposite to known truth, and to each other, could never have place, at the same time, in the same person. All suspicion, therefore, of selfish regards, is here totally excluded. It is a quite different principle, which actuates our bosom, and interests us in the felicity of the person whom we contemplate. Where his natural talents and acquired abilities give us the prospect of elevation, advancement, a figure in life, prosperous success, a steady command over fortune, and the execution of great or advantageous undertakings; we are struck with such agreeable images, and feel a complacency and regard immediately arise towards him. The ideas of happiness, joy, triumph, prosperity, are connected with every circumstance of his character, and diffuse over our minds a **pleasing sentiment of sympathy** and humanity.¹

Je reviendrai sur ce passage dans la section consacrée à l'association de la sympathie avec le sentiment d'humanité². Si la sympathie mentionnée ici par Hume désigne effectivement la sympathie-humienne, je pense que l'on peut considérer que ce qui a été indiqué au sujet du caractère plaisant de la sympathie précédemment, peut s'appliquer aussi à ce passage.

2.1.1.2. Sur la puissance de la sympathie

Dans l'*Enquête sur les principes de la morale*, on trouve cinq passages où Hume traite du fait que la sympathie soit dotée d'une certaine puissance et que cette puissance puisse varier. La variation de la sympathie se décline de deux façons différentes : elle varie chez un seul individu, suivant les circonstances ; elle varie également suivant les individus. Dans l'*Enquête*, on ne trouve pas d'éléments nouveaux en ce qui concerne la puissance de la sympathie et ses variations ; Hume n'y fait que mentionner de manière très brève des éléments qui avaient déjà été exposés dans le *Traité de la nature humaine*. Les propos tenus dans l'*Enquête*

¹ EPM, "Section 6. Of Qualities Useful to Ourselves", I, §3, p. 48. Je souligne. En italique dans le texte.

² Voir, dans ce chapitre, la section « 2.4. La sympathie, le sentiment d'humanité et le "fellow-feeling" ».

constituent ainsi des rappels d'éléments propres au processus sympathique plutôt que des explications véritables sur le fonctionnement de la sympathie.

Les informations fournies par Hume sur la puissance de la sympathie et ses variations peuvent être divisées en quatre catégories. Certaines informations se trouvent dans plusieurs passages, et d'autres, dans un seul. Hume indique ainsi que :

- 1) le nombre et le type de relations a un effet sur la puissance de la sympathie ;
- 2) l'éloignement des individus, dans le temps et dans l'espace, diminue la force de la sympathie ;
- 3) la sympathie a peu de puissance lorsque l'idée de soi-même est prise en considération ;
- 4) la sympathie est une caractéristique humaine que tous ne possèdent pas d'égale manière.

Hume rappelle le fait que le nombre et le type de relations entre les individus font varier la force de la sympathie dans quatre passages. Dans trois d'entre eux, il insiste particulièrement sur le fait que l'éloignement dans le temps et dans l'espace entre les individus diminue la force de la sympathie :

Perhaps the historian only meant, that our sympathy and humanity was more enlivened, by our considering the similarity of our case with that of the person suffering; which is a just sentiment.¹

A statesman or patriot, who serves our own country, in our own time, has always a more passionate regard paid to him, than one whose beneficial influence operated on distant ages or remote nations; where the good, resulting from his generous humanity, being less connected with us, seems more obscure, and affects us with a less lively sympathy.²

Sympathy, we shall allow, is much fainter than our concern for ourselves, and sympathy with persons remote from us, much fainter than that with persons near and contiguous;³

There is no necessity, that a generous action, barely mentioned in an old history or remote gazette, should communicate any strong feelings of applause and admiration. Virtue, placed at such a distance, is like a fixed star, which, though to the eye of reason,

¹ *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", I, note 18, p. 35.

² *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", II, §41, p. 43.

³ *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", II, §42, p. 44.

it may appear as luminous as the sun in his meridian, is so infinitely removed, as to affect the senses, neither with light nor heat. Bring this virtue nearer, by our acquaintance or connexion with the persons, or even by an eloquent recital of the case; our hearts are immediately caught, our sympathy enlivened, and our cool approbation converted into the warmest sentiments of friendship and regard.¹

Pour comprendre comment les relations agissent sur la sympathie et pourquoi la distance dans le temps ou dans l'espace joue un rôle si important dans la variation de la puissance de la sympathie, le lecteur doit se référer aux propos tenus dans les deuxième et troisième livres² du *Traité*. Les propos tenus dans l'*Enquête* demeurant fragmentaires, il est difficile de déterminer avec certitude si la position de Hume sur ces questions est différente entre les deux ouvrages. Personnellement, je pense que l'on doit considérer que sa position ne change pas, puisqu'on ne rencontre rien dans l'*Enquête* qui vienne infirmer ce qui avait été indiqué dans le *Traité* sur ce sujet.

Dans le *Traité de la nature humaine*, Hume avait abordé la question des rapports entre la sympathie et l'idée de soi-même. Il avait alors indiqué que cette dernière était une idée extrêmement vive³, et que sa vivacité était suffisante pour empêcher l'action de la sympathie⁴. Dans l'*Enquête*, il mentionne à nouveau ce phénomène, dans un passage qui présente une similitude étonnante avec celui du *Traité*, (comme le montre leur comparaison) :

Sympathy, we shall allow, is much fainter than our concern for ourselves, and sympathy with persons remote from us, much fainter than that with persons near and contiguous;⁵

In like manner, tho' sympathy be much fainter than our concern for ourselves, and a sympathy with persons remote from us much fainter than that with persons near and contiguous;⁶

Dans l'*Enquête*, Hume ne précise pas pourquoi le fait d'être concerné par soi-même fait varier la force de la sympathie. Le lecteur doit se référer aux propos tenus dans le *Traité de la*

¹ *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", II, §43 p. 45.

² Sur le rôle joué par les relations dans la production des impressions et la variation de la sympathie, voir *THN*, 2.1.11.4-6, pp. 206-207 ; *THN*, 2.1.11.8, p. 208 ; *THN*, 2.1.11.15-17, p. 210 ; *THN*, 3.3.3.2, pp. 384-385. Sur les effets que la distance entre les individus dans le temps et dans l'espace produit sur la puissance de la sympathie, voir *THN*, 3.3.1.14-16, pp. 371-372.

³ Voir *THN*, 2.1.11.4, pp. 206-207.

⁴ Voir *THN*, 3.3.3.2, pp. 384-385.

⁵ *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", II, §42, p. 44.

⁶ *THN*, 3.3.3.2, p. 385.

nature humaine, car le philosophe y est beaucoup plus explicite sur le sujet. Comme il avait été indiqué précédemment, les propos tenus dans l'*Enquête* sur la force et la variation de la sympathie apparaissent davantage comme des rappels d'éléments présentés dans les ouvrages précédents que comme des précisions sur la nature de la sympathie.

Dans l'essai « Sur le sceptique » (1742), Hume avait indiqué que les êtres humains n'avaient pas plus de contrôle sur les facultés de leur esprit que sur celles de leur corps ; que tous ne naissaient pas avec des facultés égales et que les individus ne pouvaient rien y changer. Il avait alors indiqué qu'il en allait de la sympathie comme des autres facultés de la nature humaine : tous les individus n'étaient pas dotés de ce principe également¹. De la même façon qu'il y avait des individus dotés d'une mémoire plus grande, d'un esprit plus vif ou d'une disposition à ressentir des passions plus fortement – ou plus faiblement – que les autres, il y avait des individus qui avaient une propension à sympathiser plus grande – ou moins grande – que les autres. Dans l'une des notes de l'*Enquête sur les principes de la morale*, Hume mentionne à nouveau le fait que la sympathie soit un principe qui n'est pas également possédé par les individus et qu'il y a des hommes chez qui la sympathie est plus faible que chez d'autres :

One may venture to affirm, that there is no human creature, to whom the appearance of happiness (where envy or revenge has no place) does not give pleasure, that of misery, uneasiness. This seems inseparable from our make and constitution. But they are only the more generous minds, that are thence prompted to seek zealously the good of others, and to have a real passion for their welfare. **With men of narrow and ungenerous spirits, this sympathy goes not beyond a slight feeling of the imagination**, which serves only to excite sentiments of complacency or censure, and makes them apply to the object either honourable or dishonourable appellations. A griping miser, for instance, praises extremely *industry* and *frugality* even in others, and sets them, in his estimation, above all the other virtues. He knows the good that results from them, and feels that species of happiness with a more lively sympathy, than any other you could represent to him; though perhaps he would not part with a shilling to make the fortune of the industrious man, whom he praises so highly.²

¹ Voir "The Sceptic", pp. 168-169. Sur ce sujet, voir également dans le « Chapitre III », la section « 1.2.3. La sympathie dans "The Sceptic" ».

² *EPM*, "Section 6. Of Qualities Useful to Ourselves", I, note 26, p. 48. Je souligne. En italique dans le texte.

2.1.1.3. Sur la sympathie délicate

Hume qualifie la sympathie de « délicate » dans seulement deux passages à travers toute son œuvre. Le premier passage se trouve dans le troisième volume¹ du *Traité de la nature humaine* et le second, dans *l'Enquête sur les principes de la morale*. Dans *l'Enquête*, la sympathie est indiquée comme « délicate » dans la dernière proposition du paragraphe consacré à la réception du bégaiement d'un individu par d'autres. La proposition, très courte, vient conclure les propos du philosophe écossais :

When a person stutters, and pronounces with difficulty, we even sympathize with this trivial uneasiness, and suffer for him. And it is a rule in criticism, that every combination of syllables or letters, which gives pain to the organs of speech in the recital, appears also, from a species of sympathy, harsh and disagreeable to the ear. Nay, when we run over a book with our eye, we are sensible of such unharmonious composition; because we still imagine, that a person recites it to us, and suffers from the pronunciation of these jarring sounds. **So delicate is our sympathy!**²

Dans ce passage, Hume présente différents éléments susceptibles d'entraîner la production d'impression déplaisantes chez un individu :

- 1) des sons – c'est-à-dire des sensations – discordants et inharmonieux ;
- 2) une combinaison de syllabes ou de lettres qui, si elle devait être vocalement exprimée, produirait des sensations douloureuses ;
- 3) un mauvais livre, dans lequel les règles de l'écriture ne seraient pas respectées et dont la composition serait inharmonique.

Hume présente les trois catégories d'éléments suivant un ordre particulier : de la première à la troisième série, la puissance des perceptions décroît. Dans la première série d'éléments, Hume mentionne les sensations auditives. Les sensations, comme on le sait, sont des impressions et elles sont ordinairement dotées d'une grande vivacité. Dans la seconde série d'éléments, Hume présente des perceptions qui sont moins fortes que les précédentes, car il s'agit d'idées qui rappellent certaines sensations. La combinaison des syllabes ou des lettres, lorsqu'elle n'est pas prononcée à voix haute peut entraîner la formation de l'idée d'une

¹ Voir *THN*, 3.3.1.8, p. 369. Sur ce sujet, voir également dans le « Chapitre II », la section « 5.2. La sympathie délicate ».

² *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", II, §37, p. 41. Je souligne.

sensation déplaisante et cette idée peut être dotée d'une certaine force. Cependant, cette force demeure moins grande que celle de la sensation qui serait ressentie si la combinaison de syllabes et de lettres était effectivement récitée oralement. Dans la troisième série d'éléments, enfin, Hume présente des perceptions qui sont plus faibles que celles mentionnées auparavant. Le non-respect des règles de l'écriture et une composition inharmonieuse peuvent entraîner la formation de sensations déplaisantes chez un individu, mais pour que cela puisse se faire, il faut que les facultés de l'entendement soient davantage mises à contribution. Le passage de la perception des caractéristiques de l'ouvrage à certaines sensations déplaisantes ne se fait pas nécessairement avec aisance. Pour qu'il puisse associer certaines caractéristiques d'un ouvrage à certaines sensations déplaisantes, l'individu doit posséder un goût développé : il doit être capable de saisir et de reconnaître les imperfections de l'ouvrage (ce qui n'est pas le cas de tous les individus) et il doit être capable d'évaluer la valeur de celles-ci¹.

Comme c'était le cas dans le *Traité de la nature humaine*, la référence à la délicatesse de la sympathie dans l'*Enquête sur les principes de la morale* se trouve dans un passage où il est question de la délicatesse du goût.

Pour percevoir la piètre qualité d'un mauvais ouvrage et ressentir à son égard des impressions déplaisantes, il faut que la délicatesse de goût d'un individu (c'est-à-dire sa

¹ Dans la dissertation « Sur la norme du goût », Hume présente à travers l'exemple des parents de Sancho les éléments nécessaires à la possession d'un goût développé et juste. Il montre alors que deux éléments sont nécessaires : un individu doit être capable de discriminer chacun des éléments qui compose un objet, même les plus infimes et les plus insignifiants ; il doit également être capable de synthétiser les résultats obtenus, c'est-à-dire évaluer l'objet en son ensemble en accordant la juste place et la juste valeur à chacun des éléments. Voir "Of the Standard of Taste", pp. 234-235 (en petites capitales dans le texte) : "It is with good reason, says SANCHO to the squire with the great nose, that I pretend to have a judgment in wine: This is a quality hereditary in our family. Two of my kinsmen were once called to give their opinion of a hogshead, which was supposed to be excellent, being old and of a good vintage. One of them tastes it; considers it; and after mature reflection pronounces the wine to be good, were it not for a small taste of leather, which he perceived in it. The other, after using the same precautions, give also his verdict in favour of the wine; but with the reserve of a taste of iron, which he could easily distinguish. You cannot imagine how much they were both ridiculed for their judgment. But who laughed in the end? On emptying the hogshead, there was found at the bottom, an old key with a leathern thong tied it. [...] Where the organs are so fine, as to allow nothing to escape them; and at the same time so exact as to perceive every ingredient in the composition: This we call delicacy of taste, whether we employ these terms in the literal or methaphorical sense."

capacité à discriminer et à synthétiser¹) soit très développée. Apparemment, il en va de même pour la sympathie : celle-ci doit être « délicate » c'est-à-dire particulièrement sensible, puisque la conversion des impressions qu'elle produit s'effectue à partir d'idées portant sur des éléments infimes. Même si Hume ne mentionne guère l'importance du rôle joué par la sympathie dans la dissertation « Sur la norme du goût » et même s'il ne traite pas de l'importance de la délicatesse de la sympathie dans les nombreux passages dans le *Traité* où il traite du rôle que celle-ci joue lors de la production des sentiments esthétiques, on doit considérer que le caractère plus ou moins délicat du principe sympathique chez les individus doit avoir une incidence sur la justesse de leur goût.

2.1.1.4. Sur la sympathie générale

Dans l'*Enquête sur les principes de la morale*, on trouve un passage très intéressant où Hume se sert d'un adjectif nouveau pour qualifier la sympathie. Ce passage est le suivant :

Benevolence naturally divides into two kinds, the *general* and the *particular*. The first is, where we have no friendship or connexion or esteem for the person, but feel only a **general sympathy** with him or a compassion for his pains, and a congratulation with his pleasures. [...] The former sentiment, to wit, that of general benevolence, or humanity, or sympathy, we shall have occasion frequently to treat of in the course of this enquiry;²

Hume commence par y annoncer qu'il entend effectuer une distinction entre ce qu'il nomme la « bienveillance générale » et la « bienveillance particulière ». Il reprend ensuite l'adjectif « générale » pour l'apposer au terme « sympathie ». Il laisse ainsi entendre qu'il y a une distinction à faire entre la « sympathie générale » et une autre sympathie (ou plusieurs autres), qu'il ne nomme pas dans le passage. En faisant cette distinction, Hume montre que le terme « sympathie » peut ne pas toujours désigner la même chose, puisque qu'il n'y a pas une seule espèce de sympathie.

La « sympathie générale » désigne clairement la sympathie-humienne, c'est-à-dire le principe par lequel un individu en vient à ressentir certaines impressions lorsqu'il est confronté aux impressions d'un autre. En effet, Hume présente la sympathie comme ce qui conduit un individu à ressentir de la compassion (une impression douloureuse), lorsqu'il est confronté

¹ Voir la note précédente.

² *EPM*, «Appendix 2. Of Self-Love», note 60, p. 92. Je souligne. En italique dans le texte.

aux peines d'autrui et comme ce qui conduit un individu à se réjouir pour un autre (une impression plaisante), lorsqu'il est confronté à son plaisir.

On pourrait se demander si l'expression « sympathie générale » pourrait désigner, plus précisément, la sympathie étendue. Cette interprétation serait en accord avec le fait que l'ouvrage porte sur les questions morales et sur la production des sentiments moraux, des impressions qui, comme Hume l'indique dans le *Traité de la nature humaine* sont le plus souvent produites par sympathie étendue. Cela étant dit, on ne doit pas oublier le fait que Hume, contrairement à ce qu'il avait fait dans le *Traité*, ne mentionne pas dans l'*Enquête sur les principes de la morale* qu'il existe une distinction entre deux espèces de sympathie, soit la sympathie limitée et la sympathie étendue. Nulle part dans l'*Enquête* il ne mentionne la « sympathie étendue », ni n'effectue de distinction entre celle-ci et la sympathie limitée. Qu'il mentionne la « sympathie étendue » à un seul endroit dans l'ouvrage, à la fin de cet ouvrage dans l'un des appendices et après avoir présenté sa conclusion, en employant de surcroît un terme nouveau chez lui pour qualifier cette sorte de sympathie, serait des plus douteux.

Je pense qu'en ce qui concerne la sympathie « générale » on doit considérer l'interprétation la plus simple. Hume vient simplement préciser ici qu'il y a plusieurs sortes de sympathies, et que la sympathie dont il est question dans ce passage, est une sympathie d'un genre particulier qui est un principe neutre puisqu'elle peut tout aussi bien être entraînée chez un individu la production d'impressions douloureuses que la production d'impressions plaisantes.

2.1.1.5. Sur la sympathie inévitable

L'adjectif « générale » n'est pas le seul adjectif dont l'emploi soit nouveau chez Hume lorsqu'il s'agit de qualifier la sympathie, dans l'*Enquête sur les principes de la morale*. Ainsi, dans l'un des passages de la cinquième section, Hume indique que la sympathie est quelque chose d'« inexorable » ou d'« inévitable » :

Few species of poetry are more entertaining than *pastoral*; and every one is sensible, that the chief source of its pleasure arises from those images of a gentle and tender tranquillity, which it represents in its personages, and of which it communicates a like sentiment to the reader. SANNAZARIUS, who transferred the scene to the sea-shore, though he presented the most magnificent object in nature, is confessed to have erred in his choice. **The idea of toil, labour, and danger, suffered by the fishermen, is**

painful; by an unavoidable sympathy, which attends every conception of human happiness or misery.¹

Le phénomène qui est décrit ici par Hume est définitivement un phénomène de sympathie-humienne. La sympathie est en effet présentée comme quelque chose qui suit la production d'idées portant sur le plaisir ou la souffrance des êtres humains et qui entraîne, consécutivement à la formation des idées, la production d'une impression. Dans l'exemple, Hume indique qu'un individu perçoit les souffrances endurées par les pêcheurs et se forme certaines idées sur ce qui produit ces souffrances ; il considère leur travail dur et exténuant et les dangers liés à leur profession ; il en vient à ressentir certaines impressions à l'égard des pêcheurs (on peut supposer qu'il s'agit de pitié ou de commisération) ; ces impressions sont douloureuses et elles ressemblent, en cela, aux impressions imputées aux pêcheurs. En indiquant que la sympathie – le principe qui permet la conversion des idées formées en impressions – est « inévitable » Hume vient insister sur le fait qu'il est impossible que ce principe n'agisse pas. La sympathie est activée dès le moment où un individu se forme certaines idées sur les impressions d'un autre.

Bien sûr, il y a plusieurs facteurs qui font varier la sympathie chez un individu et celle-ci n'est pas également forte chez tous... Cependant, elle est une faculté de la nature humaine au même titre que l'entendement, l'imagination, la capacité à ressentir des impressions, etc. et on doit considérer que tous les individus normalement constitués la possèdent. Un individu qui ne serait pas doté de cette faculté, serait une véritable monstruosité² de la nature. Tous les êtres humains ont la faculté de ressentir par sympathie des impressions lorsqu'ils sont confrontés à celles des autres, et le principe de sympathie est activé dès qu'un individu est confronté à l'impression des autres.

2.1.1.6. Sur le caractère social de la sympathie

À deux occasions dans *l'Enquête sur les principes de la morale* Hume se sert de l'adjectif « sociale » pour qualifier la sympathie. Cet adjectif est d'un usage rare chez Hume, celui-ci

¹ *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", II, §29, pp. 39-40. Je souligne. En italique et en petites capitales dans le texte.

² Sur le caractère monstrueux des êtres humains incapables de sympathie, ceux que Hume nomme les "fancied monsters", voir *EPM*, "Section 6. Of Qualities Useful to Ourselves", I, §4-5, p. 48.

ne l'employant qu'à trois occasions¹ dans ses ouvrages et à une seule occasion² dans sa correspondance. C'est dans l'*Enquête sur les principes de la morale* qu'il utilise cet adjectif pour la première fois :

If we bring these subjects nearer: If we remove all suspicion of fiction and deceit: What powerful concern is excited, and how much superior, in many instances, to the narrow attachments of self-love and private interest! Popular sedition, party zeal, a devoted obedience to factious leaders; these are some of the most visible, though less laudable effects of this **social sympathy** in human nature.³

The same **social sympathy**, we may observe, or fellow-feeling with human happiness or misery, gives rise to both; and this analogy, in all the parts of the present theory, may justly be regarded as a confirmation of it.⁴

Il y a peu à dire sur l'utilisation de cet adjectif. Comme le montre les propos tenus dans le deuxième de ces passages, la sympathie sociale vient désigner la sympathie-humaine. L'adjectif « sociale » vient rappeler au lecteur que la sympathie joue un rôle des plus importants au niveau social, en favorisant l'entente entre les individus et plus généralement, la cohésion de la société. L'utilisation de cet adjectif dans l'*Enquête*, dans des passages où le sens du terme « sympathie » ne présente pas d'ambiguïté, permet par ailleurs de supposer que c'est de la sympathie-humaine qu'il doit être question dans les autres textes où Hume se sert également de cet adjectif pour qualifier la sympathie.

2.1.1.7. Sur le caractère naturel de la sympathie

Dans l'*Enquête sur les principes de la morale* Hume qualifie la sympathie de « naturelle » à deux reprises. Il est à noter que Hume n'utilise l'adjectif « naturelle » pour qualifier la sympathie nulle part ailleurs dans le reste de son œuvre, et qu'on ne dispose ainsi pas d'autres passages pour effectuer des comparaisons entre les propos tenus par le philosophe écossais. On ne peut comprendre le sens du terme « naturelle » lorsqu'il est utilisé pour qualifier la

¹ Outre les deux passages de l'*Enquête*, Hume mentionne la sympathie sociale dans le chapitre LV du cinquième volume de l'*Histoire de l'Angleterre*, publié pour la première fois en 1754, soit fort peu d'années après l'*Enquête*. J'analyse ce passage dans le « Chapitre V », dans la section « 1.2. La sympathie "humaine" ou "sociale" ».

² Cette occurrence se trouve dans la lettre adressée à l'abbé Jean-Bernard Leblanc, le 24 octobre 1754. Voir Greig I, Letter 101, p. 209. Je traite de ce passage dans le « Chapitre XIV ».

³ *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", II, §35, p. 41. Je souligne.

⁴ *EPM*, "Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves", §29, p. 66. Je souligne.

sympathie qu'à partir de ce qui est indiqué dans les deux passages de l'*Enquête*. Hume emploie l'adjectif « naturelle » dans les passages suivants :

Their immediate sensation, to the person possessed of them, is agreeable: Others enter into the same humour, and catch the sentiment, by a contagion or **natural sympathy**: And as we cannot forbear loving whatever pleases, a kindly emotion arises towards the person, who communicates so much satisfaction.¹

A parent flies to the relief of his child; transported by that **natural sympathy**, which actuates him, and which affords no leisure to reflect on the sentiments or conduct of the rest of mankind in like circumstances.²

Le sens que l'on doit octroyer au terme « naturel », dans ces deux passages, n'est pas clair. Il est en effet possible que ce terme ne signifie pas exactement la même chose dans l'un et dans l'autre. Cela est en partie lié au fait que le sens du terme « sympathie » dans ces deux passages est lui-même problématique.

Dans le premier passage, Hume mentionne un phénomène de propagation d'affections, la contagion³ qui pourrait être différent du phénomène de la sympathie-humienne. Le cas échéant, on pourrait simplement considérer que Hume utilise le terme « naturelle » en l'appliquant à la sympathie afin de distinguer le phénomène de contagion des affections auquel il se réfère plus particulièrement ici, de la sympathie-humienne à laquelle il fait ordinairement référence dans les autres passages de l'*Enquête sur les principes de la morale*.

Dans le second passage, Hume présente la sympathie « naturelle » comme un phénomène qui semble différent de la contagion. La contagion est en effet habituellement présentée par Hume comme un phénomène de communication d'affections similaires à travers un groupe d'individus ; l'excitation et le plaisir ressenti au théâtre, par exemple, et qui se diffuse parmi les spectateurs dans l'expectative de la pièce est un exemple de la contagion⁴. La sympathie « naturelle », si elle ne désigne pas la contagion dans le second passage, semble également différer de la sympathie-humienne. On peut considérer en effet que la sympathie

¹ *EPM*, "Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves", §2, p. 59. Je souligne.

² *EPM*, "Appendix 3. Some Farther Considerations with Regard to Justice", §2, p. 96. Je souligne.

³ Je reviendrai sur ce phénomène dans le « Chapitre XIII ».

⁴ Voir *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", II, §24, p. 39 : "A man, who enters the theatre, is immediately struck with the view of so great a multitude, participating of one common amusement; and experiences, from their very aspect, a superior sensibility or disposition of being affected with every sentiment, which he shares with his fellow-creatures."

« naturelle » se produit sans qu'il y ait réflexion et transition par des idées chez l'individu qui est mû par elle, car l'exemple de Hume est frappant : un parent se précipite immédiatement vers son enfant dès que ce dernier souffre. La réaction parentale face à la douleur d'un enfant doit être d'une autre sorte que la réaction compatissante (par sympathie-humienne) d'un individu face à la douleur d'un autre ; il y a quelque chose de plus instantané, de plus viscéral, de plus profond...

Cela étant dit, dans les deux passages, quel que soit le ou les phénomènes affectifs mentionnés par Hume, on pourrait considérer que l'adjectif « naturel » possède d'autres sens... Il pourrait être entendu dans le sens de quelque chose de régulier et de constant. On pourrait également considérer que l'adjectif vient rappeler le fait que ces phénomènes appartiennent intrinsèquement à la nature des êtres humains. On pourrait considérer, enfin, que cet adjectif vient rappeler au lecteur que ces phénomènes ne sont pas des phénomènes d'ordre moral – au sens où ils n'apparaissent pas et ne se développent pas avec le temps, à travers les interactions des individus, les échanges, etc. – mais sont des principes déjà présents chez les êtres humains à la naissance, comme la capacité à ressentir des impressions, la capacité à se former des idées, la mémoire, etc...

En l'absence d'autres usages du terme « naturelle » appliqué à la sympathie dans le reste de l'œuvre du philosophe écossais, je pense que l'on peut difficilement conclure quelque chose quant au sens que l'on doit attribuer à cet adjectif dans *l'Enquête*. Les deux passages illustrent bien la difficulté de comprendre et d'interpréter certains éléments de la philosophie humienne. Il montrent également qu'il y a des lacunes dans la théorie humienne des passions et des sentiments, Hume ne développant pas suffisamment certains aspects et demeurant imprécis quant à la nature de la sympathie – ou des sympathies ? – et des différents phénomènes de communication d'affections.

2.1.2. La sympathie sur le plan physiologique

Dans le *Traité de la nature humaine*, Hume avait mentionné le fait que lors de l'action du principe de sympathie quelque chose se produisait chez l'individu au niveau physiologique :

When the present misery of another has any strong influence upon me, the vivacity of the conception is not confin'd merely to its immediate object, but diffuses its influence over all the related ideas, and gives me a lively notion of all the circumstances of that

person, whether past, present, or future; possible, probable, or certain. By means of this lively notion I am interested in them; take part with them; and **feel a sympathetic motion in my breast**, conformable to whatever I imagine in his.¹

Il mentionne à nouveau ce phénomène dans l'*Enquête sur les principes de la morale*. Ce qu'il indique alors ressemble beaucoup à ce qui avait été indiqué dans le *Traité* :

In general, it is certain, that, wherever we go, whatever we reflect on or converse about, every thing still presents us with the view of human happiness or misery, and **excites in our breast a sympathetic movement of pleasure or uneasiness**. In our serious occupations, in our careless amusements, **this principle still exerts its active energy**.²

Le phénomène sympathique qui est ici décrit est clairement celui de la sympathie-humienne, c'est-à-dire le principe par lequel une idée est convertie en impression. Hume indique que lorsque ce principe agit une certaine énergie est déployée et que l'individu ressent dans sa poitrine des mouvements plaisants ou déplaisants, selon le cas. Lorsque le principe de sympathie agit, il se produit ainsi quelque chose sur le plan physiologique chez l'individu. Hume ne précise pas alors la nature des altérations physiologiques et on ne peut que spéculer sur celles-ci. Les termes qu'il emploie, « mouvement » et « énergie », fournissent un indice lorsque l'on songe à plusieurs autres passages qui sont disséminés à travers toute l'œuvre du philosophe écossais (quoique la majorité d'entre eux se retrouvent dans le *Traité de la nature humaine*). On peut ainsi considérer que, même s'il ne les nomme pas directement, Hume fait référence ici au mouvement des esprits animaux, mouvement qui accompagne toute perception chez un individu³. L'énergie mentionnée par Hume est celle des esprits lorsqu'ils sont en mouvement et elle varie suivant la vivacité des impressions qui sont ressenties et des idées qui sont formées. Dans ce passage, comme dans plusieurs autres dans l'*Enquête*, Hume vient rappeler brièvement une caractéristique de la sympathie ou un élément relatif à celle-ci, sans donner de détail sur le sujet ; il appartient au lecteur de chercher – s'il le souhaite – davantage d'informations, en consultant d'autres ouvrages du philosophe écossais.

¹ THN, 2.2.9.14, p. 248. Je souligne. Sur ce sujet voir, dans le « Premier Chapitre », la section « 3.3.2. Le "mouvement sympathique" ».

² EPM, "Section 5. Why Utility Pleases", II, §23, p. 39. Je souligne.

³ Sur le rôle des esprits animaux dans la théorie des passions de David Hume, voir le « Chapitre XI » et le « Chapitre XII ».

2.1.3. Autres éléments relatifs à la sympathie

Comme on vient de le voir dans la section « 2.1.1. Les adjectifs qualifiant le terme « sympathie », les adjectifs employés par Hume dans *l'Enquête sur les principes de la morale* viennent rappeler brièvement au lecteur différentes caractéristiques de la sympathie qui avaient été exposées plus longuement dans d'autres ouvrages et principalement dans le *Traité de la nature humaine*. On trouve également quelques passages où Hume, sans se servir d'adjectifs particuliers, mentionne rapidement certains éléments relatifs à la sympathie. Ces éléments sont alors présentés de manière subtile et légère, Hume procédant à la manière d'un peintre qui appliquerait rapidement et très délicatement de menues touches de couleurs sur une toile... Les éléments présentés par Hume dans ces passages ne constituent que des rappels d'éléments sur lesquels il avait davantage insisté dans d'autres ouvrages.

Ainsi, Hume rappelle que la sympathie est un principe qui permet que des impressions soient ressenties non seulement lorsque l'on est mis en présence d'individus réels et véritables, mais également dans des situations où l'on est confronté à des individus qui n'existent pas réellement dans le moment présent. On peut ressentir des impressions par sympathie avec les personnages historiques et également avec des personnages fictionnels représentés dans l'art :

Its figure [courage], drawn by painters and by poets, displays, in each feature, a sublimity and daring confidence; which catches the eye, engages the affections, and diffuses, by sympathy, a like sublimity of sentiment over every spectator.¹

The indifferent, uninteresting style of SÜETONIUS, equally with the masterly pencil of TACITUS, may convince us of the cruel depravity of NERO or TIBERIUS: But what a difference of sentiment! While the former coldly relates the facts; and the latter sets before our eyes the venerable figures of a SORANUS and a THRASEA, intrepid in their fate, and only moved by the melting sorrows of their friends and kindred. What sympathy then touches every human heart! What indignation against the tyrant, whose causeless fear or unprovoked malice gave rise to such detestable barbarity!²

Lorsque c'est le cas, le talent de l'historien, du poète ou des acteurs joue un rôle considérable lorsqu'il s'agit d'encourager l'action de la sympathie. Selon que l'historien, le poète ou l'acteur sera plus ou moins talentueux et selon qu'il saura plus ou moins bien utiliser les artifices propres à son art, le lecteur ou le spectateur en viendra ou non à

¹ EPM, "Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves", §11, pp. 61-62.

² EPM, "Section 5. Why Utility Pleases", II, §34, pp. 40-41. En petites capitales dans le texte.

ressentir par sympathie certaines impressions¹. Le commentaire de Hume sur les différences existant entre Suétone et Tacite, dans le second passage, est à cet égard, particulièrement éclairant.

Le caractère d'un individu a également une incidence sur la force de la sympathie. Comme Hume l'indiquera avec plus de précisions quelques années plus tard, dans l'essai « Sur la norme du goût »², on sympathise beaucoup plus aisément et on entre plus facilement dans les sentiments de ceux qui nous ressemblent. La raison en est que la ressemblance entre les individus augmente le nombre de relations entre eux, ce qui accroît ordinairement comme on le sait, la sympathie. C'est ainsi que les amoureux sympathisent davantage avec les individus dotés d'un caractère particulièrement sensuel, comme le roi de France Henri IV de Bourbon :

The amours and attachments of HARRY the IVth of FRANCE, during the civil wars of the league, frequently hurt his interest and his cause; but all the young, at least, and amorous, who can sympathize with the tender passions, will allow, that this very weakness (for they will readily call it such) chiefly endears that hero, and interests them in his fortunes.³

Enfin, lorsqu'il y a action de la sympathie, il n'y a pas toujours action d'une seule sympathie. Hume ne mentionne pas la distinction entre la sympathie limitée et la sympathie étendue dans *l'Enquête sur les principes de la morale*, mais on trouve un passage dans la conclusion de cette *Enquête* où il rappelle au lecteur qu'il peut arriver que plusieurs conversions d'idées en impressions se produisent au même moment :

Here is the most perfect morality with which we are acquainted: **Here is displayed the force of many sympathies.**⁴

¹ Sur ce sujet, voir par exemple l'essai "Of Eloquence", pp. 97-110. Voir également *EHU*, "Section 3. Of the Association of Ideas", pp. 17-23.

² Voir "Of the Standard of Taste", p. 244 (en petites capitales dans le texte) : "A young man, whose passions are warm, will be more sensibly touched with amorous and tender images, than a man more advanced in years, who takes pleasure in wise, philosophical reflections concerning the conduct of life and moderation of the passions. At twenty, OVID may be the favourite author; HORACE at forty; and perhaps TACITUS at fifty. Vainly would we, in such cases, endeavour to enter into the sentiments of others, and divest ourselves of those propensities, which are natural to us. We choose our favourite author as we do our friend, from a conformity of humour and disposition. Mirth or passion, sentiment or reflection; whichever of these most predominates in our temper, it gives us a peculiar sympathy with the writer who resembles us."

³ *EPM*, "Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves", §23, pp. 64-65. En petites capitales dans le texte.

⁴ *EPM*, "Section 9. Conclusion", I, §11, p. 77. Je souligne.

2.2. Phénomènes de communication d'affections

Comme le montre le graphique 4-3¹, on trouve onze passages où Hume mentionne la communication d'affections entre des individus sans utiliser le terme « sympathie ». De la même manière qu'il l'avait fait dans le *Traité*, il se sert de différents termes pour signifier la communication. Dans la plupart des passages, Hume utilise le verbe « communiquer », mais il lui arrive également d'utiliser d'autres expressions. Il y a peu de choses à dire de ces passages, et ceux-ci n'apprennent rien de neuf au lecteur en ce qui concerne la sympathie :

What wonder then, that a man, whose habits and conduct are hurtful to society, and dangerous or pernicious to every one who has an intercourse with him, should, on that account, be an object of disapprobation, and **communicate** to every spectator the strongest sentiments of disgust and hatred?²

Have we any difficulty to comprehend the force of humanity and benevolence? Or to conceive, that the very aspect of happiness, joy, prosperity, gives pleasure; that of pain, suffering, sorrow, **communicates** uneasiness?³

The human countenance, says HORACE, borrows smiles or tears from the human countenance. Reduce a person to solitude, and he loses all enjoyment, except either of the sensual or speculative kind; and that because **the movements of his heart are not forwarded by correspondent movements in his fellow-creatures**. The signs of sorrow and mourning, though arbitrary, affect us with melancholy; but the natural symptoms, tears and cries and groans, never fail to infuse compassion and uneasiness.⁴

WHOEVER has passed an evening with serious melancholy people, and has observed how suddenly the conversation was animated, and what sprightliness diffused itself over the countenance, discourse, and behaviour of every one, on the accession of a good-humoured, lively companion; such a one will easily allow, that CHEERFULNESS carries great merit with it, and naturally conciliates the good-will of mankind. No quality, indeed, more readily **communicates** itself to all around; because no one has a greater propensity to display itself, in jovial talk and pleasant entertainment. **The flame spreads through the whole circle**; and the most sullen and morose are often caught by it.⁵

It will be allowed, I say, that these feelings [warm attachment of love and friendship], being delightful in themselves, are necessarily **communicated** to the spectators, and melt them into the same fondness and delicacy. The tear naturally starts in our eye on the apprehension of a warm sentiment of this nature: Our breast heaves, our heart is

¹ Voir au tout début de cette deuxième partie.

² *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", I, §1, p. 33. Je souligne.

³ *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", II, §18, p. 38. Je souligne.

⁴ *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", II, §18, p. 38. Je souligne. En petites capitales dans le texte.

⁵ *EPM*, "Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves", §1, p. 59. Je souligne. En petites capitales dans le texte.

agitated, and every humane tender principle of our frame is set in motion, and gives us the purest and most satisfactory enjoyment.¹

It must still be allowed, that every quality of the mind, which is *useful or agreeable* to the *person himself* or to *others*, **communicates** a pleasure to the spectator, engages his esteem, and is admitted under the honourable denomination of virtue or merit.²

Hume mentionne également le phénomène par lequel des passions sont communiquées entre les personnages d'une pièce de théâtre (ou d'une œuvre littéraire) et les spectateurs (ou les lecteurs). Il rappelle alors, comme il l'avait déjà mentionné auparavant³, que le talent de l'auteur a une incidence sur la facilité (ou la difficulté) avec laquelle sont communiquées les passions. Les contenus des passages montrent que, dans ces situations, la communication ne se limite pas aux impressions violentes, mais que des impressions calmes peuvent être communiquées de même qu'un état de totale indifférence :

Every movement of the theatre, by a skilful poet, is communicated, as it were be magic, to the spectators; who weep, tremble, resent, rejoice, and are enflamed with all the variety of passions, which actuate the several personages of the drama.⁴

Few species of poetry are more entertaining than *pastoral*; and every one is sensible, that the chief source of its pleasure arises from those images of a gentle and tender tranquillity, which it represents in its personages, and of which it communicates a like sentiment to the reader.⁵

It is here esteemed contrary to the rules of art to represent any thing cool and indifferent. A distant friend, or a confidant, who has no immediate interest in the catastrophe, ought, if possible, to be avoided by the poet; as communicating a like indifference to the audience, and checking the progress of the passions.⁶

Les trois passages permettent au lecteur de comprendre que les impressions fictives des personnages de fiction peuvent se communiquer dans certaines circonstances à des individus réels (les spectateurs au théâtre, et les lecteurs des œuvres littéraires) de la même manière que des impressions réelles, ressenties par des individus véritables, se communiquent à d'autres individus. Dans ces passages, cependant, Hume n'explique pas en quoi consiste le processus de communication des passions.

¹ *EPM*, "Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves", §19, p. 64. Je souligne.

² *EPM*, "Section 9. Conclusion", I, §12, p. 78. Je souligne. En italique dans le texte.

³ Voir l'essai "Of Eloquence", pp. 97-110. Voir également *EHU*, "Section 3. Of the Association of Ideas", pp. 17-23.

⁴ *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", II, §26, p. 39.

⁵ *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", II, §29, pp. 39-40. En italique dans le texte.

⁶ *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", II, §28, p. 39.

Hume rappelle également, dans un passage très court, que les jugements sur la beauté résultent aussi de la communication des sensations entre les individus :

Easy and unconstrained postures and motions are always beautiful: An air of health and vigour is agreeable: Cloaths which warm, without burdening the body; which cover, without imprisoning the limbs, are well-fashioned. In every judgment of beauty, the feelings of the person affected enter into consideration, and communicate to the spectator similar touches of pain or pleasure.¹

C'est un sujet sur lequel il avait développé plus longuement dans le *Traité de la nature humaine*, principalement dans la section "2.2.5. Of our esteem for the rich and the powerful"². Il est à noter que, comme c'est régulièrement le cas dans l'*Enquête*, Hume ne fait ici que mentionner brièvement un élément relatif à la sympathie qui avait été largement développé dans le *Traité*. Pour avoir davantage d'indications sur la façon avec laquelle les sensations de plaisir ou de déplaisir sont communiquées d'un individu à un autre, le lecteur doit se référer aux propos tenus dans le *Traité*.

Enfin, dans l'un des passages Hume rappelle de manière subtile l'aspect mécanique de la communication des affections. Il ne mentionne pas alors le rôle joué par les esprits animaux et leur mouvement, mais le vocabulaire qu'il utilise, si on le compare avec celui des autres passages où il est question des émotions et du mouvement des esprits, vient rappeler au lecteur ce qui se produit sur le plan physiologique. Hume indique en effet que le cœur est « réchauffé » (lors de la friction occasionnée par le mouvement des esprits ?) et que les émotions (qui désignent le mouvement des esprits animaux) sont alors diffusées dans l'individu :

It is observable, that the great charm of poetry consists in lively pictures of the sublime passions, magnanimity, courage, disdain of fortune; or those of the tender affections, love and friendship; **which warm the heart, and diffuse over it similar** sentiments and **emotions**.³

Si on ne trouvait pas d'autres passages du même genre et plus explicites ailleurs dans l'œuvre de David Hume, on pourrait considérer que ce passage doit être compris de manière métaphorique. Dans le cas présent, je pense que le fait que l'on trouve un très grand nombre de passages à travers toute l'œuvre du philosophe écossais où il soit fait

¹ EPM, "Section 5. Why Utility Pleases", II, §38, p. 41.

² Voir THN, 2.2.5.16-20, pp. 235-236.

³ EPM, "Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves", §26, p. 65. Je souligne.

mention des esprits animaux et de leur action dans le corps, encourage le lecteur à considérer que Hume rappelle ici une fois encore l'aspect physiologique de la production des impressions par sympathie.

2.3. Le passage sur le bégaiement

Dans l'*Enquête sur les principes de la morale*, on trouve un passage curieux portant sur un sujet inusité chez David Hume : le bégaiement. Il n'y a que dans l'*Enquête* que Hume développe sur ce sujet et il se sert de ce dernier afin de montrer comment agit la sympathie. Le paragraphe présente une intéressante combinaison de propos sur les sensations que produisent certains sons et de propos sur la qualité des œuvres littéraires :

When a person stutters, and pronounces with difficulty, we even **sympathize** with this trivial uneasiness, and suffer for him. And it is a rule in criticism, that every combination of syllables or letters, which gives pain to the organs of speech in the recital, appears also, from a **species of sympathy**, harsh and disagreeable to the ear. Nay, when we run over a book with our eye, we are sensible of such unharmonious composition; because we still imagine, that a person recites it to us, and suffers from the pronunciation of these jarring sounds. So **delicate** is our **sympathy!**¹

Le paragraphe contient quatre propositions. Hume y a recours nommément à la sympathie trois fois, ce qui peut sembler beaucoup dans un paragraphe aussi court. La sympathie est mentionnée dans la première proposition, dans la seconde et dans la quatrième. Je vais présenter chacune des propositions séparément.

1) “When a person stutters, and pronounces with difficulty, we even **sympathize** with this trivial uneasiness, and suffer for him.”

Dans cette proposition, Hume indique que l'embarras éprouvé par la personne qui bégaie a beau être bénin et sans gravité – Hume en effet précise qu'il s'agit de quelque chose de “trivial” – il demeure suffisant pour que l'auditeur le ressente. Hume indique que la sensation est communiquée entre les deux individus par sympathie, mais il ne mentionne pas comment opère alors la sympathie. Comme on l'a vu dans plusieurs sections de ce chapitre, il s'agit d'une situation que l'on rencontre fréquemment dans l'*Enquête* : Hume rappelle souvent des éléments présentés dans le *Traité*, mais de façon brève, trop brève pour le lecteur qui n'aurait pas pris connaissance de cet ouvrage. C'est ainsi que la lecture des

¹ EPM, “Section 5. Why Utility Pleases”, II, §37, p. 41. Je souligne.

deuxième et troisième livre du *Traité de la nature humaine* demeure essentielle pour bien comprendre toute l'*Enquête*. Pour le lecteur qui aurait pris connaissance du contenu du *Traité*, le fonctionnement de la sympathie dans la première proposition du paragraphe sur le bégaiement apparaîtrait de manière évidente. Suite à la perception du bégaiement d'autrui, l'auditeur se formerait une idée du déplaisir éprouvé par celui qui bégaié ; par sympathie, cette idée acquerrait de la force et elle deviendrait à son tour une sensation bien réelle de déplaisir, de honte, de gêne, etc. chez l'auditeur.

Il serait également cohérent de considérer que la sympathie dans cette proposition vient désigner une passion qui serait proche de la compassion. Percevant l'embarras de celui qui bégaié, l'auditeur serait amené à ressentir – par le biais d'un principe cette fois sous-entendu – une passion de compassion. Cela dit, s'il arrive que Hume ait recours au terme « sympathie » pour désigner une passion semblable à la compassion dans certains de ses ouvrages¹, il ne le fait pas très fréquemment ; si on ajoute le fait que ce passage sert à expliquer la communication d'affections entre des individus et que l'on y trouve d'autres occurrences du terme « sympathie » allant dans le sens du concept humien, je pense que l'on peut considérer qu'il y a peu de probabilité pour que la sympathie mentionnée dans la première proposition soit une sympathie-passion de compassion. Il est plus probable qu'il s'agisse d'une sympathie-humienne.

2) “And it is a rule in criticism, that every combination of syllables or letters, which gives pain to the organs of speech in the recital, appears also, from **a species of sympathy**, harsh and disagreeable to the ear.”

3) “Nay, when we run over a book with our eye, we are sensible of such unharmonious composition; because we still imagine, that a person recites it to us, and suffers from the pronunciation of these jarring sounds.”

Dans les deux propositions suivantes Hume fournit des éléments d'explication sur le fonctionnement de la sympathie. Dans la seconde proposition, Hume décrit le phénomène par lequel de la douleur est transmise, mais il utilise pour le faire un vocabulaire assez particulier. Il dit en effet que les « organes de la parole » éprouvent de la douleur et que

¹ Sur ce sujet, voir le « Chapitre VII ».

« l'oreille », « par une espèce de sympathie », éprouve à son tour du désagrément. L'explication du phénomène met en scène des organes précis et identifiés et la communication de la sensation se fait entre ceux-ci. La transmission de la douleur est directe d'un organe à un autre, il n'est jamais question d'une transition d'idée, ni de sa conversion en impression. La transmission de la douleur s'effectue des organes de la parole à ceux de l'ouïe, ce qui est douloureux pour les organes de la parole – en l'occurrence la combinaison des syllabes et des lettres – le devenant également pour l'oreille. La sympathie, « l'espèce de sympathie » plus précisément, pourrait être interprétée ici dans un sens presque médical, puisqu'on assiste en quelque sorte à la transmission d'un trouble d'une partie du corps à une autre. Comme il ne s'agit pas, bien sûr, d'une réelle pathologie, on pourrait considérer que Hume utilise la sympathie de manière métaphorique dans un sens analogue à celui du terme médical. Dans la troisième proposition Hume vient ajouter que la sensation déplaisante ressentie lors de la lecture d'un ouvrage mal composé appartient au même genre de phénomène. L'organe de la parole (que l'on imagine souffrant) transmet sa douleur à l'oreille qui devient à son tour endolorie.

4) “So delicate is our **sympathy!**”

La dernière proposition du paragraphe est très courte, mais elle n'en est pas moins intéressante. D'abord, il faut noter qu'elle clôt le paragraphe et qu'elle le fait avec rien de moins qu'un point d'exclamation. Hume termine ses propos sur le bégaiement en s'exprimant avec véhémence et il les termine en insistant énergiquement sur le rôle que joue la sympathie. Par ailleurs, dans son exclamation, Hume rappelle le caractère délicat¹, c'est-à-dire très sensible, de la sympathie. La quatrième proposition vient ainsi souligner au lecteur que la sympathie joue un rôle crucial lorsqu'il s'agit d'appréhender le bégaiement d'autrui et que la sympathie est quelque chose de très sensible, réagissant à d'infimes nuances. Le problème, cependant, est de savoir à quelle sympathie se réfère ici Hume, car on ne trouve aucun indice à ce sujet dans la dernière proposition. Comme la quatrième proposition vient clôturer le paragraphe, on peut considérer que la sympathie mentionnée par Hume est tout simplement celle qu'il a utilisée dans le reste du paragraphe... Mais, le problème est qu'on a vu que deux sens étaient possibles et que l'on pouvait comprendre la sympathie dans le sens

¹ Voir, dans ce chapitre, la section « 2.1.1.3. Sur la sympathie délicate ».

du concept humien et dans celui d'une sympathie médicale prise dans un sens métaphorique.

On pourrait aborder le problème autrement. On pourrait considérer que, dans la dernière proposition, le terme « sympathie » se réfère aux deux sympathies mentionnées précédemment : la sympathie délicate viendrait à la fois désigner la sympathie-humienne de la première proposition et la sympathie-médicale (entendue métaphoriquement) de la deuxième proposition. Les sympathies des deux premières propositions pourraient être un seul et même phénomène, Hume se servant de la métaphore de la sympathie-médicale afin de montrer comment le principe de sympathie-humienne fonctionne. On pourrait peut-être même extrapoler et considérer qu'il est possible que le concept de sympathie développée dans le *Traité de la nature humaine* ait été en partie inspiré par la sympathie-médicale... Bien sûr, il ne s'agit ici que d'une hypothèse.

2.4. La sympathie, le sentiment d'humanité et le “fellow-feeling”

Dans l'*Enquête sur les principes de la morale*, Hume insiste beaucoup sur le rôle que joue le « sentiment d'humanité » ou plus simplement l'« humanité » dans la formation des sentiments moraux. Je ne m'attarderai pas sur la nature du sentiment d'humanité car le sujet qui m'intéresse ici est la façon dont Hume use de la sympathie – ou des sympathies – dans son œuvre ; par ailleurs, on trouve beaucoup de littérature sur le sentiment d'humanité de même que sur la bienveillance chez les spécialistes de Hume et je prierai le lecteur de bien vouloir se référer à ceux-ci pour obtenir davantage d'informations sur le sujet. Si Hume mentionne l'humanité ou le sentiment d'humanité dans d'autres ouvrages, il n'y a que dans l'*Enquête sur les principes de la morale* que l'on trouve associées la sympathie et l'humanité. Hume présente celles-ci ensemble, dans les cinq passages suivants :

Perhaps the historian only meant, that our **sympathy and humanity** was more enlivened, by our considering the similarity of our case with that of the person suffering; which is a just sentiment.¹

And it appears, as an additional confirmation, that **these principles of humanity and sympathy** enter so deeply into all our sentiments, and have so powerful an influence, as may enable them to excite the strongest censure and applause.²

¹ *EPM*, “Section 5. Why Utility Pleases”, I, note 18, p. 35. Je souligne.

² *EPM*, “Section 5. Why Utility Pleases”, II, §45, pp. 45-46. Je souligne.

The ideas of happiness, joy, triumph, prosperity, are connected with every circumstance of his character, and diffuse over our minds a pleasing **sentiment of sympathy and humanity**.¹

Let us allow, that, when we resolve the pleasure, which arises from views of utility, into the **sentiments of humanity and sympathy**, we have embraced a wrong hypothesis.²

Benevolence naturally divides into two kinds, the *general* and the *particular*. The first is, where we have no friendship or connexion or esteem for the person, but feel only a general sympathy with him or a compassion for his pains, and a congratulation with his pleasures. [...] The former sentiment, to wit, **that of general benevolence, or humanity, or sympathy**, we shall have occasion frequently to treat of in the course of this enquiry;³

Les propos de Hume dans le deuxième passage montrent que la sympathie et le sentiment d'humanité sont deux principes différents⁴. Hume, en effet, accorde le terme « principe » au pluriel, ce qui indique qu'il y en a plus d'un qui soit mentionné dans la proposition et que ceux qui sont alors nommés ne constituent pas un seul et même principe. Par ailleurs, les propos tenus dans le dernier passage semblent laisser entendre que, selon les circonstances, il y a différents principes qui sont à l'œuvre lors de la production des sentiments moraux. Je pense que ces derniers pourraient résulter ainsi de l'action de la sympathie, d'une bienveillance générale ou du sentiment d'humanité.

Je pense que la sympathie et le sentiment d'humanité ne doivent pas être confondus et qu'ils désignent deux choses de nature différente. Le sentiment d'humanité comme son nom l'indique est une impression, qui joue un rôle dans la formation des sentiments moraux, comme le peuvent d'autres impressions telles que la compassion et la bienveillance... La sympathie quant à elle, est une faculté de la nature humaine ou un principe par lequel une idée acquiert de la vivacité se convertit en impression... Le sentiment d'humanité en tant qu'impression, peut être produit par sympathie⁵.

Hume utilise également un terme nouveau et d'un usage rare chez lui (et difficile à traduire en français) : "fellow-feeling". On ne trouve que trois occurrences de ce terme dans toute

¹ *EPM*, "Section 6. Of Qualities Useful to Ourselves", I, §3, p. 48. Je souligne.

² *EPM*, "Section 9. Conclusion", I, §12, p. 77. Je souligne.

³ *EPM*, "Appendix 2. Of Self-Love", note 60, p. 92. Je souligne. En italique dans le texte.

⁴ C'est également la position de Remy Debes dans "Humanity, Sympathy and the Puzzle of Hume's Second Enquiry", *British Journal for the History of Philosophy*, volume 15, no. 1, February 2007, pp. 27-57.

⁵ C'est également la position de Remy Debes, *ibid.*

l'œuvre du philosophe écossais et il emploie celui-ci pour la première fois et à deux reprises dans l'*Enquête sur les principes de la morale*. Il use également de ce terme dans le second volume de l'*Histoire de l'Angleterre*¹ qui fut publié pour la première fois en 1762², soit plus de dix années après l'*Enquête*. Le “fellow-feeling” désigne une impression proche de la compassion et de la bienveillance que l'on manifeste envers les autres³.

Dans l'*Enquête*, Hume mentionne le “fellow-feeling” dans des passages où il est question de la sympathie – qui est alors qualifiée de « sociale » – ou du sentiment d'humanité. Les passages sont les suivants :

It is needless to push our researches so far as to ask, why we have **humanity or a fellow-feeling** with others.⁴

These are some instances of the several species of merit, that are valued for the immediate pleasure, which they communicate to the person possessed of them. No views of utility or of future beneficial consequences enter into this sentiment of approbation; yet is it of a kind similar to that other sentiment, which arises from views of a public or private utility. The same social **sympathy**, we may observe, or **fellow-feeling** with human happiness or misery, gives rise to both; and this analogy, in all the parts of the present theory, may justly be regarded as a confirmation of it.⁵

L'utilisation de ce terme pourrait poser des problèmes d'interprétation. En effet, dans le premier passage, Hume associe le “fellow-feeling” avec l'humanité, et l'un comme l'autre peuvent être considérés comme des impressions. Dans le second passage, par contre, il

¹ Voir *HoE*, volume 2, chapitre XXII, p. 487 : “In the conference at Pecquigni, he had said to Edward, that he wished to have a visit from him at Paris; that he would there endeavour to amuse him with the ladies; and that, in case any offences were then committed, he would assign him the cardinal of Bourbon for confessor, who, from fellow-feeling, would not be over and above severe in the penances which he would enjoin.”

² *The History of England, From the Invasion of Julius Caesar to the Accession of Henry VII. Volume II. Containing the Reigns of Henry III. Edward I. Edward II. Edward III. Richard II. Henry IV. Henry V. Henry VI. Edward IV. Edward V and Richard III. By David Hume, Esq.*, London, Printed for A. Millar, in the Strand, 1762, 4°.

³ Pour davantage de précisions sur le sens du terme “fellow-feeling”, voir la section « 1.5. Compassion, “fellow-feeling”, pitié et sympathie », dans le « Chapitre VI ».

⁴ *EPM*, “Section 5. Why Utility Pleases”, II, note 19, p. 38. Je souligne. Cette note accompagne les propos suivants, tenus en §17, p. 38 : “Usefulness is only a tendency to a certain end; and it is a contradiction in terms, that any thing pleases as means to an end, where the end itself nowise affects us. If usefulness, therefore, be a source of moral sentiment, and if this usefulness be not always considered with a reference to self; it follows, that every thing, which contributes to the happiness of society recommends itself directly to our approbation and good-will. Here is a principle, which accounts, in great part, for the origin of morality: And what need we seek for abstruse and remote systems, when there occurs one so obvious and natural?”

⁵ *EPM*, “Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves”, §29, p. 66. Je souligne.

l'associe avec la sympathie. Comme il se sert de l'adjectif « sociale » pour qualifier cette dernière, on voit mal comment il pourrait s'agir d'une sympathie d'une autre espèce que le principe par lequel une idée est convertie en impression. Pour expliquer cette différence entre les deux passages on peut faire différentes hypothèses... On peut supposer, par exemple, que le terme “fellow-feeling” est utilisé dans un sens figuré dans le deuxième passage. On peut également supposer que, dans le second passage, Hume mentionne différents principes à l'œuvre lors des jugements moraux comme certaines impressions – le “fellow-feeling”, la bienveillance, le sentiment d'humanité... – ou encore le principe de sympathie. Comme le terme “fellow-feeling” est d'un usage extrêmement rare dans l'œuvre humienne, je pense qu'on ne doit pas lui accorder trop d'importance. Il ne constitue peut-être qu'une simple petite anomalie dans le texte.

2.5. La sympathie et la contagion

Dans cette section, il n'est pas question des passages où Hume fasse référence à des phénomènes de contagion car un chapitre est consacré à ces derniers. Dans cette section, il est seulement question des passages où Hume se sert du terme « contagion » en l'associant au terme « sympathie » :

Their immediate sensation, to the person possessed of them, is agreeable: Others enter into the same humour, and catch the sentiment, by a **contagion or natural sympathy**: And as we cannot forbear loving whatever pleases, a kindly emotion arises towards the person, who communicates so much satisfaction.¹

Who would live amidst perpetual wrangling, and scolding, and mutual reproaches? The roughness and harshness of these emotions disturb and displease us: We suffer by **contagion and sympathy**; nor can we remain indifferent spectators, even though certain, that no pernicious consequences would ever follow from such angry passions.²

Dans le premier passage, Hume présente la contagion en association avec ce qu'il nomme la « sympathie naturelle ». Comme on l'a vu dans ce chapitre, dans la section « 2.1.1.7. Sur le caractère naturel de la sympathie », le sens que l'on doit attribuer à cet adjectif et le sens qu'il confère à la sympathie n'est pas clair. Il est possible que la « sympathie naturelle » soit une expression synonyme du terme « contagion », auquel cas on pourrait considérer que Hume effectue une distinction entre la contagion – ou « sympathie naturelle » – qui serait

¹ *EPM*, “Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves”, §2, p. 59. Je souligne.

² *EPM*, “Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves”, §21, p. 64. Je souligne.

mentionnée dans le passage et la sympathie-humienne qui, elle, ne serait pas mentionnée dans le passage. Il est également possible que ce ne soit pas le cas. Les propos de Hume sont trop lacunaires pour arriver à déterminer ce qu'il en est.

Dans le second passage, la sympathie n'est pas qualifiée de façon particulière. On peut supposer que la sympathie à laquelle Hume se réfère alors est la sympathie habituellement employée dans *l'Enquête*, soit la sympathie-humienne. En mentionnant le fait que l'on ressent des impressions « par contagion et [par] sympathie » il apparaît que le philosophe écossais distingue les deux phénomènes : il y a des impressions qui sont ressenties par contagion et il y a des impressions qui sont ressenties par sympathie-humienne.

Troisième partie : Les dissertations (1757)

En 1757, David Hume publie un recueil de quatre textes portant sur différents sujets, sous le titre *Four Dissertations*¹. Trois des dissertations, parce que leurs propos sont dans un rapport étroit avec ceux tenus plusieurs années auparavant dans le *Traité de la nature humaine*, sont intéressantes en ce qui concerne l'utilisation du concept de sympathie chez Hume.

La dissertation « Sur les passions » est un texte court où l'on retrouve exposé de manière brève plusieurs des éléments mentionnés par Hume dans le second livre du *Traité de la nature humaine*. Elle constitue une reviviscence du deuxième livre du *Traité* de la même manière que l'*Enquête sur l'entendement humain* et l'*Enquête sur les principes de la morale* constituaient des reviviscences des premier et troisième livres. Les dissertations portant sur la tragédie et la norme du goût ne constituent pas à proprement parler des reprises des propos de Hume tenus dans le *Traité de la nature humaine*. Cependant, je pense que l'on doit les considérer de la même manière que les trois ouvrages qui constituent des reviviscence du *Traité*, et je le crois pour deux raisons. D'abord, elles ont été rédigées à la même époque que les *Enquêtes* et la dissertation « Sur les passions », et elles ont, par ailleurs, été publiées dans le même ouvrage que la dissertation « Sur les passions ». On voit mal, ce faisant, comment ce qui aurait pu influencer sur les propos tenus dans ces trois ouvrages – la relecture de ce qui avait été énoncé dans le *Traité*, par exemple – aurait pu ne pas avoir eu d'influence sur les deux dissertations... Ensuite, même s'ils ne constituent pas tout à fait des reprises de ce qui avait été énoncé dans le *Traité*, les thèmes abordés par le philosophe écossais dans les deux dissertations demeurent proches de thèmes autrefois abordés dans le deuxième et le troisième livre du *Traité*. Dans celui-ci, on le rappelle, on retrouvait déjà des éléments quant à la production des passions chez les spectateurs lors des représentations théâtrales, de même que des éléments quant à la production des sentiments esthétiques par sympathie.

La première des dissertations du recueil, « L'histoire naturelle des religions » traite d'un sujet qui n'avait pas été abordé dans le *Traité de la nature humaine*. Aussi, il n'en sera pas question dans ce chapitre. On reviendra sur le contenu de cet ouvrage plus tard, néanmoins, car on y

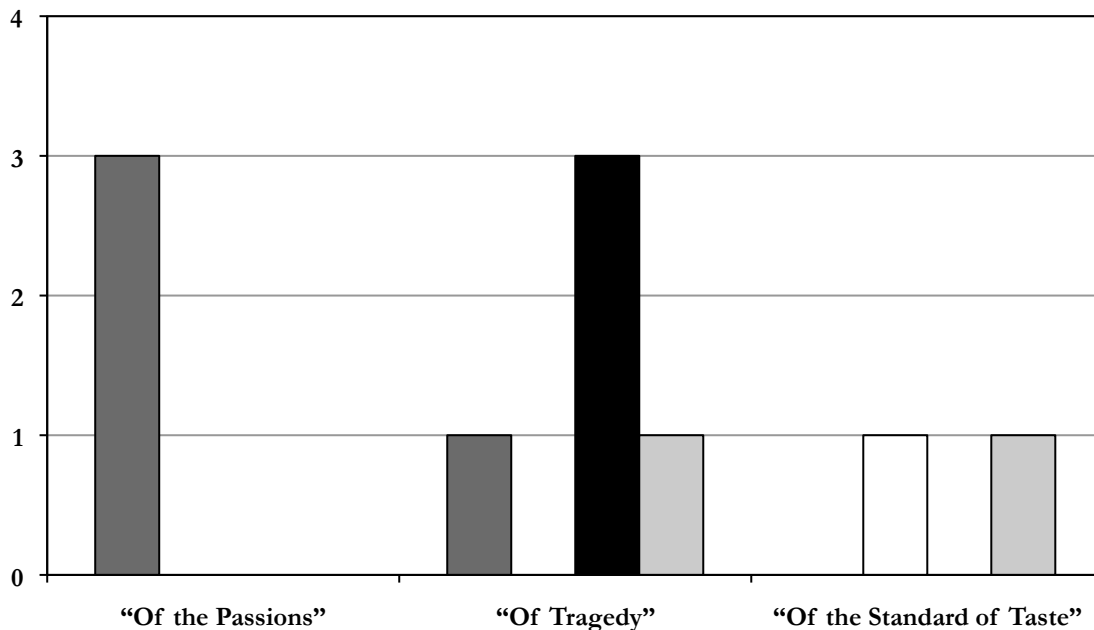
¹ Voir *Four Dissertations. I. The Natural History of Religion. II. Of the Passions. III. Of Tragedy. IV. Of the Standard of Taste. By David Hume, Esq.*, London, printed for A. Millar, in the Strand, 1757, 12^o.

trouve des utilisations du terme « sympathie » dans des sens autres que celui de la sympathie-humienne¹.

3.1. Fréquence de la sympathie dans les trois dissertations

Le terme « sympathie » apparaît à quelques reprises dans les dissertations « Sur les passions », « Sur la tragédie » et « Sur la norme du goût ». Il ne possède pas toujours le sens de la sympathie-humienne et dans certains passages il désigne plutôt une passion proche de la compassion ou une concordance entre deux choses. Il arrive également que Hume mentionne des phénomènes pouvant être associés à des phénomènes sympathiques sans utiliser pour autant le terme « sympathie ». Le graphique 4-4 illustre la fréquence avec laquelle on rencontre la sympathie dans les trois dissertations, que le terme soit employé ou non. Il montre que Hume se réfère très peu à la sympathie-humienne dans ces textes, mais qu’il le fait d’une manière régulière.

Graphique 4-4 : L’usage du terme « sympathie » dans les dissertations



En gris foncé : le terme « sympathie » désigne la sympathie-humienne.

En noir : le terme « sympathie » est employé dans le sens d’une passion.

En blanc : le terme « sympathie » est employé dans le sens d’une concordance.

En gris clair : mention d’un phénomène qui pourrait être une sympathie-humienne.

¹ Voir le « Chapitre VIII » et le « Chapitre X ».

3.2. “Of the Passions”

La dissertation « Sur les passions » est divisée en six sections. Les éléments y sont présentés dans un ordre différent de celui dans lequel on les retrouvait dans le livre deux du *Traité de la nature humaine*. Les différentes sections ne comportant pas de titre ni d'indication quant à leur contenu, je résume rapidement ce en quoi elles consistent. Dans la section 1, Hume traite des passions mixtes et plus particulièrement de l'espoir et de la crainte ; il présente également quelques éléments sur le mélange (ou la rencontre) des passions. La section 2, plus longue, est consacrée aux associations d'idées, aux causes et aux objets des passions ainsi qu'aux passions d'orgueil et d'humilité ; Hume donne également quelques informations sur la beauté et sur le goût. Dans la section 3, Hume traite des passions d'amour et de compassion ainsi que de la haine. Dans la section 4, il traite à nouveau des relations entre les idées. La section 5, très courte, est consacrée au rapport entre la raison et les passions. Dans la section 6, enfin, Hume traite de la distinction entre les passions calmes et les passions violentes et il revient sur le mélange (ou la rencontre) entre les passions.

Hume mentionne la sympathie dans la dissertation. La présence de celle-ci n'y est guère surprenante puisque les propos de l'ouvrage correspondent à ceux énoncés dans le second livre du *Traité* où Hume avait exposé pour la première fois son concept. Par contre, ce qui pourrait étonner, c'est qu'il est très peu question de la sympathie dans la dissertation. Hume n'insiste pas sur le rôle qu'elle joue dans la formation des passions – ce qu'il faisait, au contraire, dans le *Traité* – de même qu'il n'explique pas du tout en quoi consiste le processus sympathique.

Comme le montre le graphique 4-4, on trouve seulement trois passages où le terme « sympathie » est utilisé. On ne trouve pas de passages où Hume mentionne des phénomènes sympathiques sans employer le terme.

Le premier passage où Hume mentionne la sympathie se trouve dans la section 2. Il y rappelle que la sympathie joue un rôle dans la formation des opinions d'un individu :

10. **Our opinions of all kinds are strongly affected by society and sympathy**, and it is almost impossible for us to support any principle or sentiment, against the universal consent of every one, with whom we have any friendship or correspondence. But of all our opinions, those, which we form in our own favour; however lofty or presuming; are, at bottom, the frailest, and the most easily shaken by the contradiction and

opposition of others. Our great concern, in this case, makes us soon alarmed, and keeps our passions upon the watch: Our consciousness of partiality still makes us dread a mistake: And the very difficulty of judging concerning an object, which is never set at a due distance from us, nor is seen in a proper point of view, makes us hearken anxiously to the opinions of others, who are better qualified to form just opinions concerning us. Hence that strong love of fame, with which all mankind are possessed. It is in order to fix and confirm their favourable opinion of themselves, not from any original passion, that they seek the applauses of others. And when a man desires to be praised, it is for the same reason, that a beauty is pleased with surveying herself in a favourable looking-glass, and seeing the reflection of her own charms.¹

Ce passage rappelle les propos tenus par Hume dans le *Traité* en 2.1.11.2². Dans l'un comme dans l'autre passage, il indique qu'un individu peut difficilement avoir des opinions qui sont en opposition avec celles des gens qui lui sont proches et qu'il arrive souvent que, par sympathie avec les autres, un individu en vienne à changer ses opinions.

Le second passage où l'on retrouve la sympathie se situe dans la section 3. Hume insiste alors sur l'importance des relations entre les individus :

A person, who is related to us, or connected with us, by blood, by similitude of fortune, of adventures, profession, or country, soon becomes an agreeable companion to us; because we enter easily and familiarly into his sentiments and conceptions: Nothing is strange or new to us: Our imagination, passing from self, which is ever intimately present to us, runs smoothly along the relation or connexion, and conceives with a **full sympathy** the person, who is nearly related to self. He renders himself immediately acceptable, and is at once on an easy footing to us: No distance, no reserve has place, where the person introduced is supposed so closely connected with us.³

Dans le passage, Hume qualifie la sympathie d'« entière » (“a full sympathy”). C'est un qualificatif qui est nouveau chez lui et que l'on ne retrouvait pas, ni dans les livres du *Traité de la nature humaine*⁴, ni dans les *Enquêtes*. Même s'il est peu usité chez Hume, le sens de l'expression ne pose pas de problème de compréhension, étant donné le contexte dans lequel celle-ci est utilisée : dans le cas présent, la sympathie « entière » désigne une sympathie vraiment très forte.

¹ “Of the Passions”, section 2, §33, p. 14. Je souligne.

² Voir *THN*, 2.1.11.2, p. 206 : “No quality of human nature is more remarkable, both in itself and in its consequences, than that propensity we have to sympathize with others, and to receive by communication their inclinations and sentiments, however different from, or even contrary to our own. This is not only conspicuous in children, who implicitly embrace every opinion propos'd to them; but also in men of the greatest judgment and understanding, who find it very difficult to follow their own reason or inclination, in opposition to that of their friends and daily companions.”

³ “Of the Passions”, section 3, §4, p. 18. Je souligne.

⁴ Voir la conclusion du « Premier Chapitre » de même que la conclusion du « Chapitre II ».

Dans le *Traité de la nature humaine*, Hume avait indiqué que le nombre de relations entre les individus avaient une incidence sur la force de la sympathie ; que plus les relations entre ceux-ci étaient grandes et plus la sympathie était forte et aisée ; qu'on sympathisait ainsi davantage avec les membres de sa famille qu'avec ses concitoyens, avec ses concitoyens qu'avec des étrangers, etc.¹. Hume avait également indiqué que l'idée de soi, parce qu'elle était extrêmement présente à l'esprit d'un individu, pouvait empêcher l'action de la sympathie².

Dans le §4 de la section 3 de la dissertation « Sur les passions », ses propos sur ce sujet diffèrent légèrement. Hume, après avoir indiqué que les relations favorisent l'action de la sympathie, vient mentionner le fait que lorsque deux individus sont liés par un très grand nombre de relations, ils deviennent très proches l'un de l'autre. Il indique alors qu'il arrive que l'idée de soi d'un individu, lorsqu'il en considère un autre, se lie par relation de ressemblance avec l'idée de cet autre. Lorsque cela arrive, l'idée de soi ne vient pas empêcher la sympathie mais elle vient au contraire effacer la distinction entre les deux individus et rendre la sympathie plus forte encore. Il en va comme si la sympathie était ressentie par l'individu avec lui-même (plutôt qu'avec un autre) et la sympathie est alors dite « entière ».

Le dernier passage où Hume mentionne la sympathie dans la dissertation « Sur les passions » se situe également dans la troisième section. Cette fois, il qualifie la sympathie d'« imparfaite », ce qui constitue également une nouveauté³ chez lui :

6. Poverty, meanness, disappointment, produce contempt and dislike: But when these misfortunes are very great, or are represented to us in very strong colours, they excite compassion, and tenderness, and friendship. How is this contradiction to be accounted for? The poverty and meanness of another, in their common appearance, gives us uneasiness, by a species of **imperfect sympathy**; and this uneasiness produces aversion or dislike, from the resemblance of sentiment. But when we enter more

¹ Voir *THN*, 3.3.3.2, pp. 384-385. Voir également, dans le « Chapitre II », la section « 3.3.3. Rapports entre la puissance de la sympathie et les relations ».

² Voir *THN*, 3.3.2, pp. 378-384. Voir également, dans le « Chapitre II », la section « 3.3.3. Rapports entre la puissance de la sympathie et les relations ».

³ Il est à noter que Hume qualifie la sympathie de « parfaite » dans l'essai « De l'amour et du mariage » (1741). Cependant, comme le terme « sympathie » y désigne une concordance entre deux êtres, je ne le considère pas dans la présente analyse. Voir « Of Love and Marriage », p. 561.

intimately into another's concerns, and wish for his happiness, as well as feel his misery, friendship or goodwill arises, from the similar tendency of the inclinations.¹

Dans ce passage, Hume présente des éléments qu'il avait déjà mentionnés dans le deuxième livre du *Traité de la nature humaine* ; il avait alors été question de la différence entre les impressions ressenties par sympathie lors de la considération des misérables conditions d'existence d'un mendiant, d'un paysan et d'un serviteur². La comparaison entre les trois conditions avait servi au philosophe écossais à exemplifier les différences entre la sympathie étendue – qui nécessite l'adoption de plusieurs points de vue sur une situation – et la sympathie limitée.

Dans le §11 de la section 3 de la dissertation « Sur les passions », Hume reprend l'exemple de la pauvreté et du mépris ou de la compassion qu'elle entraîne chez ceux qui l'observent, mais il n'effectue pas de comparaison entre les situations particulières d'un mendiant, d'un paysan et d'un serviteur. Cependant, il est clair qu'il traite du même genre de situation, puisqu'il insiste sur la différence de perceptions résultant de l'adoption de points de vue différents et plus nombreux. La sympathie est indiquée comme « imparfaite » parce qu'elle est incomplète. Hume en effet vient souligner le fait que, lors des sympathies limitées, le point de vue pris sur la situation demeure lacunaire et que l'impression produite, ce faisant, est partielle.

3.3. “Of Tragedy”

On trouve quatre occurrences du terme « sympathie » dans la dissertation « Sur la tragédie ». Trois d'entre elles doivent être comprises dans le sens d'une passion³ et une seule dans le

¹ “Of the Passions”, section 3, §11, p. 19. Je souligne.

² Voir *THN*, 2.2.9.15, p. 249. Sur ce sujet, voir dans le « Premier Chapitre » la section « 3.1.2. Sympathie étendue et sympathie limitée ».

³ Voir “Of Tragedy”, respectivement pp. 216-217, p. 219 et p. 223 (je souligne) : “The whole art of the poet is employed, in rousing and supporting the compassion and indignation, the anxiety and resentment of his audience. They are pleased in proportion as they are afflicted, and never are so happy as when they employ tears, sobs, and cries to give vent to their sorrow, and relieve their heart, swoln with the **tenderest sympathy and compassion.**” ; “All the passions, excited by eloquence, are agreeable in the highest degree, as well as those which are moved by painting and the theatre. The epilogues of CICERO are, on this account chiefly, the delight of every reader of taste; and it is difficult to read some of them without the **deepest sympathy and sorrow.** His merit as an orator, no doubt, depends much on his success in this particular. When he had raised tears in his judges and all his audience, they were then the most highly delighted, and expressed the greatest satisfaction with the pleader.” ; “The shame, confusion, and terror of VERRES, no doubt, rose in proportion to

sens de la conversion d'une idée en impression. La mention du terme « sympathie » compris dans le sens de la sympathie-humienne se trouve dans le passage suivant :

You may observe, when there are several tables of gaming, that all the company run to those, where the deepest play is, even though they find not there the best players. The view, or, at least, imagination of high passions, arising from great loss or gain, **affects the spectator by sympathy, gives him some touches of the same passions**, and serves him for a momentary entertainment. It makes the time pass the easier with him, and is some relief to that oppression, under which men commonly labour, when left entirely to their own thoughts and meditations.¹

Hume indique que l'individu qui déambule dans une salle de jeu, lorsqu'il observe ce qui se passe aux différentes tables, est attiré par ce qui se produit à la table où les joueurs font les mises les plus élevées. Les joueurs risquent davantage et, ce faisant, on peut supposer qu'ils en viennent à ressentir des impressions très fortes, plus fortes que celles que ressentent les joueurs qui sont plus pusillanimes aux autres tables. Parce que les impressions ressenties par les joueurs audacieux sont fortes, les signes de ces impressions sont frappants ; celui qui les observe conçoit en son imagination des idées vives des impressions ressenties. Les idées vives sont proches des impressions et elles se convertissent aisément en celles-ci ; il en va de telle sorte que le spectateur en vient à ressentir à son tour des impressions proches de celles des joueurs, quoique on puisse supposer qu'elles soient un peu plus faibles². Le processus sympathique mentionné dans ce passage correspond à celui exposé dans le *Traité de la nature humaine*, dix-huit ans auparavant. Cependant, il est à noter que Hume n'indique pas explicitement qu'il y a alors conversion d'idées en impressions. Il ne mentionne rien au sujet de la nature des idées et des impressions et rien au sujet de la formation des passions et des sentiments. Le phénomène sympathique mentionné par Hume peut s'expliquer à partir de ce que l'on sait du processus sympathique exposé dans le *Traité* ; mais il ne faut pas perdre de vue que cette explication n'était accessible qu'aux lecteurs du *Traité*, c'est-à-dire peu

the noble eloquence and vehemence of CICERO: So also did his pain and uneasiness. These former passions were too strong for the pleasure arising from the beauties of elocution; and operated, though from the same principle, yet in a contrary manner, to the **sympathy, compassion, and indignation** of the audience.” En petites capitales dans le texte.

¹ “Of Tragedy”, p. 217. Je souligne.

² Le spectateur étant moins impliqué que les joueurs qui jouent et misent, on peut supposer que les impressions qu'il ressent sont plus faibles. Bien sûr, il pourrait en être autrement parce que tout cela dépend de plusieurs facteurs, comme la force des idées et des impressions, le nombre de relations et la puissance de la sympathie chez le spectateur...

d'individus, puisque la majorité des lecteurs de Hume au dix-huitième siècle n'avait fort probablement aucune connaissance du contenu de celui-ci.

On trouve également un passage dans la dissertation « Sur la tragédie » où Hume ne se sert pas du terme « sympathie » mais où l'on peut considérer qu'il fait allusion au processus sympathique. Le philosophe écossais critique alors le contenu de certaines pièces de théâtre, et plus particulièrement celui de l'une d'entre elle, « La Belle-mère ambitieuse »¹ de Nicholas Rowe² :

An action, represented in tragedy, may be too bloody and atrocious. It may excite such movements of horror as will not soften into pleasure; and the greatest energy of expression, bestowed on descriptions of that nature, serves only to augment our uneasiness. Such is that action represented in the *Ambitious Stepmother*, where a venerable old man, raised to the height of fury and despair, rushes against a pillar, and striking his head upon it, besmears it all over with mingled brains and gore. The ENGLISH theatre abounds too much with such shocking images.³

Dans ce passage, Hume mentionne le phénomène par lequel la production d'une impression, ici le plaisir ordinairement ressenti au théâtre, est empêchée par la production simultanée d'une impression contraire. La scène, hautement dégoûtante, produit chez le spectateur des impressions de déplaisir très violentes et celles-ci viennent bloquer l'action de la sympathie et empêcher la production d'impressions plaisantes. Hume, bien sûr, ne mentionne pas la sympathie dans ce passage, mais ces propos sont très proches de ceux tenus auparavant dans une section du *Traité* où il était question de la capacité ou plutôt de l'incapacité à ressentir des impressions par sympathie dans certains contextes :

When the uneasiness is either small in itself, or remote from us, it engages not the imagination, nor is able to convey an equal concern for the future and contingent good, as for the present and real evil. Upon its acquiring greater force, we become so interested in the concerns of the person, as to be sensible both of his good and bad fortune; and from that compleat sympathy there arises pity and benevolence. But 'twill easily be imagin'd, that **where the present evil strikes with more than ordinary force, it may entirely engage our attention, and prevent that double sympathy, above-mention'd.** Thus we find, that tho' every one, but especially women, are apt to contract a kindness for criminals, who go to the scaffold, and readily imagine them to

¹ Voir Nicholas Rowe, *The Ambitious step-mother. A Tragedy. As 'twas Acted at the New Theatre in Little-Lincolns-Inn-Fields. By His Majesty's Servants*, London, Printed for Peter Buck, at the Sign of the Temple, near the Inner-Temple-Gate, in Fleet-street, 1701, 4°.

² Nicholas Rowe, poète et dramaturge anglais, "Poet Laureate of the United Kingdom" en 1715 (1674-1718). *The Ambitious step-mother* fut la première de ses pièces.

³ "Of Tragedy", p. 224. En italique et en petites capitales dans le texte.

be uncommonly handsome and well-shap'd; yet one, who is present at the cruel execution of the rack, feels no such tender emotions; **but is in a manner overcome with horror, and has no leisure to temper this uneasy sensation by any opposite sympathy.**¹

Le blocage de la sympathie s'effectue de la même manière dans le passage tiré du *Traité de la nature humaine* et dans celui tiré de la dissertation « Sur la tragédie ». Par contre, Hume donne davantage d'informations dans la dissertation qu'il n'en donnait dans le *Traité* sur ce qui se produit mécaniquement dans le corps des individus lorsque la sympathie est empêchée. Je reviendrai sur ce sujet dans les chapitres consacrés aux émotions et à l'action des esprits animaux.

Par ailleurs, on trouve un très grand nombre d'allusions à la production d'impressions chez les individus dans la dissertation « Sur la tragédie ». Comme les passages sont forts nombreux et comme l'allusion à la production des impressions y est des plus superficielles², on ne s'arrêtera pas sur chacun d'eux dans la présente analyse. Il est à noter que dans la plupart de ces passages, Hume mentionne le fait que certains arts – l'éloquence, la poésie, le théâtre et la peinture – entraînent chez les individus la production d'impressions, mais qu'il n'indique pas alors que les impressions soient produites par sympathie. Cependant, je pense que l'on peut considérer qu'il s'agit effectivement de production d'impressions par sympathie-humienne, parce c'est habituellement par l'entremise de celle-ci que des impressions sont ressenties chez les auditeurs d'un discours et chez les spectateurs au théâtre³.

3.4. “Of the Standard of Taste”

On rencontre une seule occurrence du terme « sympathie » dans la dissertation « Sur la norme du goût » et celle-ci doit être comprise dans le sens d'une concordance entre deux

¹ Voir *THN*, 2.2.9.18, p. 250. Je souligne.

² À titre d'exemple pour ces passages, voir “Of Tragedy”, pp. 216-217 : “We find that common liars always magnify, in their narrations, all kinds of danger, pain, distress, sickness, deaths, murders, and cruelties; as well as joy, beauty, mirth, and magnificence. It is an absurd secret, which they have for pleasing their company, fixing their attention, and attaching them to such marvellous relations, by the passions and emotions, which they excite...” ; voir également “Of Tragedy”, p. 219 : “All the passions, excited by eloquence, are agreeable in the highest degree, as well as those which are moved by painting and the theatre...”

³ Sur ce sujet voir dans le « Premier Chapitre » la section « 4.1.1. Le théâtre, l'éloquence et la sympathie », et dans le « Chapitre III », la section « 1.2.1. La production et la communication des impressions dans “Of Eloquence” ».

choses. Dans le passage où Hume se sert de ce terme, il utilise également l'expression « entrer dans les sentiments des autres »¹, une expression qui, comme on l'a vu était souvent associée à la sympathie-humienne. Dans ce passage, exceptionnellement, ce n'est pas le cas, et l'expression doit être entendue dans le même sens que la sympathie mentionnée par Hume, soit celui d'une concordance. Je reviendrai sur ce passage, dans le chapitre consacré à cette espèce particulière de sympathie².

Par ailleurs, on retrouve l'expression « entrer dans les sentiments d'autrui » à deux autres reprises dans la dissertation « Sur la norme du goût », dans un passage où, cette fois, on peut l'associer à la sympathie-humienne. Dans ce passage, les propos de Hume concerne l'empêchement de la production d'une impression et ils sont similaires à ceux rencontrés auparavant³ dans la dissertation « Sur la tragédie » et dans le *Traité de la nature humaine* :

But here there occurs a reflection, which may, perhaps, be useful in examining the celebrated controversy concerning ancient and modern learning; where we often find the one side excusing any seeming absurdity in the ancients from the manners of the age, and the other refusing to admit this excuse, or at least, admitting it only as an apology for the author, not for the performance. In my opinion, the proper boundaries in this subject have seldom been fixed between the contending parties. Where any innocent peculiarities of manners are represented, such as those above mentioned, they ought certainly to be admitted; and a man, who is shocked with them, gives an evident proof of false delicacy and refinement. The poet's *monument more durable than brass*, must fall to the ground like common brick or clay, were men to make no allowance for the continual revolutions of manners and customs, and would admit of nothing but what was suitable to the prevailing fashion. Must we throw aside the pictures of our ancestors, because of their ruffs and fardingales? But where the ideas of morality and decency alter from one age to another, and where vicious manners are described, without being marked with the proper characters of blame and disapprobation; this must be allowed to disfigure the poem, and to be a real deformity. **I cannot, nor is it proper I should, enter into such sentiments**; and however I may excuse the poet, on account of the manners of his age, I never can relish the composition. The want of humanity and of decency, so conspicuous in the characters drawn by several of the ancient poets, even sometimes by HOMER and the GREEK tragedians, diminishes

¹ Voir “Of the Standard of Taste”, p. 244 (je souligne) : “A young man, whose passions are warm, will be more sensibly touched with amorous and tender images, than a man more advanced in years, who takes pleasure in wise, philosophical reflections concerning the conduct of life and moderation of the passions. At twenty, OVID may be the favourite author; HORACE at forty; and perhaps TACITUS at fifty. Vainly would we, in such cases, endeavour **to enter into the sentiments of others**, and divest ourselves of those propensities, which are natural to us. We choose our favourite author as we do our friend, from a conformity of humour and disposition. Mirth or passion, sentiment or reflection; whichever of these most predominates in our temper, it gives us a **peculiar sympathy** with the writer who resembles us.” En petites capitales dans le texte.

² Voir le « Chapitre VIII ».

³ Voir la section précédente, « 3.2. La sympathie dans “Of Tragedy” ».

considerably the merit of their noble performances, and gives modern authors an advantage over them. We are not interested in the fortunes and sentiments of such rough heroes: We are displeas'd to find the limits of vice and virtue so much confounded: And whatever indulgence we may give to the writer on account of his prejudices, **we cannot prevail on ourselves to enter into his sentiments**, or bear an affection to characters, which we plainly discover to be blameable.¹

Le phénomène décrit dans la dissertation « Sur la norme du goût » est le même que celui rencontré dans la dissertation « Sur la tragédie » et dans le *Traité*, à une exception près : ce sont des sentiments (esthétiques) qui sont cette fois empêchés, alors que dans les deux ouvrages précédents, c'étaient des passions ou des sensations qui étaient empêchées. Dans l'exemple de Hume, l'individu est mis en présence d'une œuvre littéraire – il peut s'agir d'un poème, d'une pièce de théâtre, peu importe – qui possèdent des qualités plaisantes sur le plan formel ; l'individu devrait ce faisant tirer du plaisir de cette œuvre et émettre un jugement esthétique favorable. Mais il n'en va pas ainsi. L'œuvre contient des éléments qui sont hautement incompatibles avec les mœurs et la moralité de l'individu et son contenu suscite un vif déplaisir sur le plan moral. Le sentiment de plaisir qui doit conduire à un jugement positif sur l'œuvre est empêché et l'œuvre est alors jugée de manière négative.

Hume dans la dissertation « Sur la norme du goût » n'indique rien au sujet des idées, des impressions, de leurs natures respectives et du rôle que les unes et les autres jouent lors de la formation des passions et des sentiments moraux et esthétiques. Pour connaître toutes ces choses, il faut avoir lu le *Traité de la nature humaine*. On peut aisément expliquer les phénomènes de production des sentiments et d'empêchement des sentiments dans la dissertation « Sur la norme du goût » à partir des explications fournies par le philosophe dans les deuxième et troisième livres du *Traité*, car les propos de Hume dans la dissertation correspondent à ceux de cet ouvrage.

¹ “Of the Standard of Taste”, pp. 245-246. Je souligne. En italique et en petites capitales dans le texte.

Conclusion

1. La sympathie dans les œuvres produites entre 1748 et 1758

Dans ce chapitre, on a analysé les passages où Hume mentionnait la sympathie dans certains ouvrages et où celle-ci semblait pouvoir être comprise dans le sens du concept présenté dans le *Traité de la nature humaine*. Les ouvrages qui ont été considérés au cours de l'analyse sont ceux qui, ayant été produits entre 1748 et 1758 constituaient des reviviscences des propos tenus par le philosophe écossais dans le *Traité* de 1739-1740. Il s'agit des ouvrages suivants : l'*Enquête sur l'entendement humain* (*Philosophical Essays concerning Human Understanding*, 1748 / *An Enquiry concerning Human Understanding*, 1758), l'*Enquête sur les principes de la morale* (*An Enquiry concerning the Principles of Morals*, 1751), la dissertation « Sur les passions » (“Of the Passions”, 1757), la dissertation « Sur la tragédie » (“Of Tragedy”, 1757) et la dissertation « Sur la norme du goût » (“Of the Standard of Taste”, 1757). L'analyse de ces ouvrages a montré que :

- 1) la sympathie-humienne n'avait pas complètement disparue ;
- 2) la place occupée par la sympathie était beaucoup moins importante dans ces ouvrages que dans le *Traité* ;
- 3) les caractéristiques de la sympathie-humienne, dans ces ouvrages – pour autant que l'on puisse en juger considérant le peu d'informations que l'on avait à son sujet – ne différaient pas de celles de la sympathie dans le *Traité de la nature humaine* ;
- 4) la lecture seule de ces ouvrages ne pouvait pas suffire à la compréhension du concept de la sympathie.

2. Sur la présence et la place occupée par la sympathie-humienne

On ne peut pas nier que la sympathie soit présente dans les textes qui constituent des reviviscences du *Traité*. On trouve en effet des mentions de la sympathie-humienne, que le terme soit employé ou non, dans les cinq ouvrages ou textes qui ont été considérés. Hume se réfère à elle beaucoup moins qu'il ne le faisait dans le *Traité*, mais il s'y réfère. Elle est mentionnée dans cinq passages dans l'*Enquête sur l'entendement humain* et dans trente-six

passages dans l'*Enquête sur les principes de la morale* ; elle est moins fréquente dans les dissertations « Sur les passions », « Sur la tragédie » et « Sur la norme du goût » – on ne retrouve en effet que six passages où il en soit question, mais on ne doit pas oublier qu'il s'agit de textes qui sont beaucoup plus courts que les précédents.

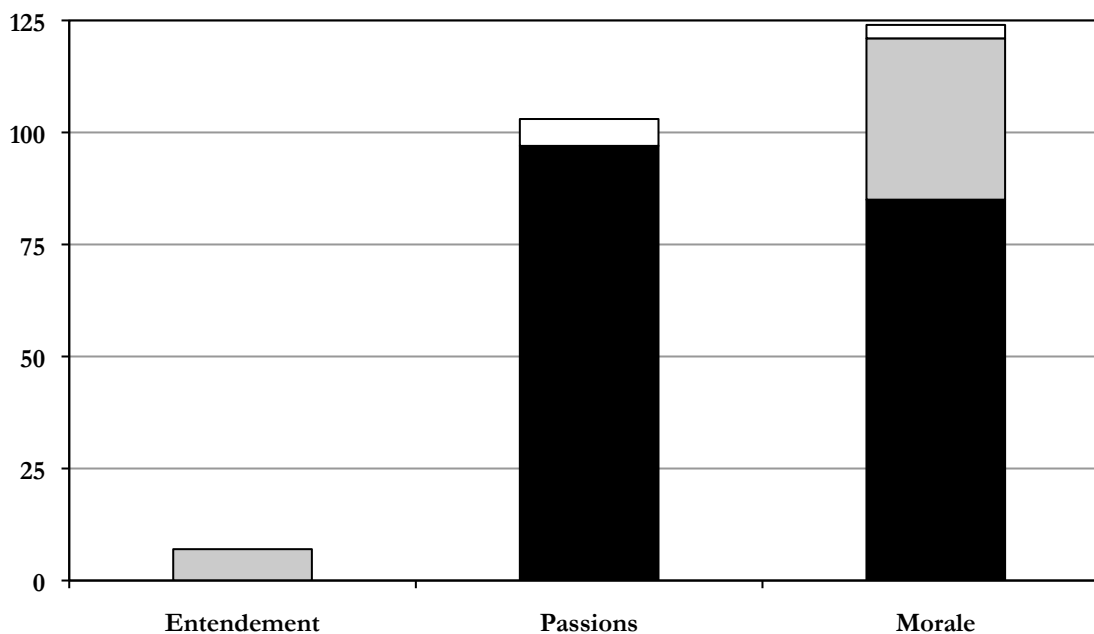
La place occupée par la sympathie-humienne est généralement beaucoup moins importante dans les ouvrages produits entre 1748 et 1758 que dans le *Traité de la nature humaine*. La différence entre la dissertation « Sur les passions » et le deuxième livre du *Traité* est particulièrement frappante. Les deux ouvrages consacrés aux questions relatives à l'entendement humain – le premier livre du *Traité* et l'*Enquête sur les principes de la morale* – sont ceux qui comportent, comme on s'en doute, le moins grand nombre d'occurrences. Les ouvrages consacrés aux sujets moraux et esthétiques – le troisième livre du *Traité*, l'*Enquête sur les principes de la morale* et les dissertations « Sur la tragédie » et « Sur la norme du goût » – sont ceux qui en comportent le plus. Ils sont suivis de près par les ouvrages traitant de la production des passions et des sentiments – le second livre du *Traité* et les trois dissertations¹ – quoique la plupart des occurrences se trouvent dans le *Traité de la nature humaine*. Le graphique 4-5, à la page suivante, illustre la fréquence du recours à la sympathie suivant les ouvrages et suivant les sujets traités.

Plus encore que la différence entre le nombre d'occurrences, c'est la différence dans le rôle que Hume confère à la sympathie dans les ouvrages produits entre 1748 et 1758 qui est frappante. Dans la dissertation « Sur les passions », il n'indique pas – ce qu'il avait fait, bien au contraire, dans le *Traité de la nature humaine* – que la sympathie joue un rôle dans la production des passions. Hume n'insiste même pas sur le fait qu'elle soit à l'origine de la plupart des impressions ressenties par les individus, ce qui constituait pourtant un élément relatif à la sympathie important dans le *Traité*. Le rôle qu'elle joue au niveau des jugements

¹ Hume ayant traité des sentiments et des jugements sur la beauté tant dans le second livre du *Traité de la nature humaine* que dans le troisième livre, il était difficile d'établir si les propos contenus dans les dissertations « Sur la tragédie » et « Sur la norme du goût » correspondaient davantage aux propos du deuxième livre ou aux propos du troisième livre. Pour cette raison, et parce que le caractère approximatif des résultats obtenus ne me semblait guère problématique dans ce contexte – on n'obtient qu'une différence de trois occurrences entre les résultats obtenus – j'ai considéré que les passages extraits de ces deux dissertations pouvaient correspondre aux propos tenus dans les deux derniers livres du *Traité*. Les occurrences trouvées dans ces dissertations ont ainsi été prises en compte deux fois.

moraux est également amoindri dans l'*Enquête sur les principes de la morale* : dans le *Traité*, c'était la sympathie qui étaient à l'origine de la plupart des jugements produits ; dans l'*Enquête*, si elle est encore un principe à l'origine de ces jugements, elle partage maintenant ce rôle avec d'autres principes, comme le sentiment d'humanité et la bienveillance générale.

Graphique 4-5 : La sympathie-humienne dans le *Traité* et les ouvrages qui lui correspondent



En noir : la sympathie dans les livres du *Traité de la nature humaine*.
 En gris : la sympathie dans les deux *Enquêtes*.
 En blanc : la sympathie dans les trois dissertations.

3. Les caractéristiques de la sympathie-humienne entre 1748 et 1758

Si Hume se réfère à la sympathie-humienne dans les ouvrages publiés entre 1748 et 1758 qui reprennent certains propos tenus dans le *Traité*, il n'explique pas en quoi consiste le processus sympathique. Le fonctionnement de la sympathie et ce qui caractérise celle-ci n'est que sous-entendu, le plus souvent à partir de l'usage de certains adjectifs qualifiant la sympathie. La compréhension du sens que ces adjectifs confèrent au terme « sympathie » nécessitent la plupart du temps que l'on ait recours aux propos tenus dans le *Traité de la nature humaine*. Ce faisant, l'analyse des caractéristiques de la sympathie-humienne qui sont exposées dans les *Enquêtes* et dans les dissertations est quelque peu biaisée. Il n'est pas

étonnant que les caractéristiques présentées dans ces ouvrages correspondent à celles qui avaient été mentionnées dans le *Traité de la nature humaine*, puisque celles-là sont mesurées à l'aune de celles-ci...

La sympathie-humienne dans les *Enquêtes* et les dissertations est présentée comme ayant les caractéristiques suivantes :

1) la sympathie est un principe qui fait intervenir les facultés de l'entendement, comme l'imagination, et qui nécessite la production d'idées ; elle est également un principe par lequel des impressions sont agitées¹ ;

2) la sympathie est un principe de la nature humaine qui agit dès le moment où des impressions sont observées chez autrui² ;

3) les impressions qui sont produites par sympathie sont similaires à celles qui ont été observées³ ;

4) différentes sortes d'affections (sensations, passions, sentiments...) peuvent être communiquées par sympathie⁴ ;

5) un individu peut ressentir des impressions par sympathie, lorsqu'il observe des impressions fictives ressenties par des personnages fictionnels⁵ ; les œuvres littéraires⁶, les pièces de théâtre⁷, les ouvrages historiques⁸ et les arts visuels⁹ peuvent être ainsi la source d'impressions ressenties par sympathie ;

¹ Voir *EHU*, "Section 3. Of the Association of Ideas", §11, p. 20.

² Voir *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", II, §29, pp. 39-40.

³ Voir *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", II, §29, pp. 39-40. Voir également "Of Tragedy", p. 217.

⁴ Voir *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", I, §1, p. 33 et II, §18, p. 38 ; "Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves", §1, p. 59 et §19, p. 64 ; "Section 9. Conclusion", I, §12, p. 78.

⁵ Voir *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", II, §26, p. 39, de même que II, §28, p. 39 et II, §29, pp. 39-40.

⁶ Voir *EHU*, "Section 3. Of the Association of Ideas", §11-§13, pp. 20-21 et "Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves", §11, pp. 61-62.

⁷ Voir "Of Tragedy", pp. 216-225.

⁸ Voir *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", II, §34, pp. 40-41.

⁹ Voir *EPM*, "Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves", §11, pp. 61-62.

- 6) par sympathie, des émotions sont communiquées¹ ; par ailleurs, lorsque la sympathie agit, quelque chose se produit physiologiquement chez l'individu² ;
- 7) la sympathie joue un rôle dans la formation des jugements sur la beauté³ ;
- 8) elle joue également un rôle dans la formation des opinions⁴ ;
- 9) la sympathie peut être bloquée et empêchée⁵ ;
- 10) ordinairement l'idée de soi-même empêche la sympathie⁶ mais il peut arriver qu'elle produise un effet inverse et contribue au contraire à l'augmentation de la sympathie⁷ ;
- 11) la puissance de la sympathie varie ; elle peut être plus ou moins forte suivant les circonstances, chez un individu⁸ ; elle peut également varier suivant les individus, certains étant davantage disposés à sympathiser que d'autres et certains étant moins disposés à sympathiser que d'autres⁹ ;
- 12) le nombre et le type de relations entre les individus a une incidence sur la puissance de la sympathie¹⁰ ; plus celles-ci sont nombreuses et plus la sympathie est forte ;
- 13) l'éloignement dans le temps et dans l'espace diminue la force de la sympathie¹¹ ;
- 14) la sympathie joue un rôle important au niveau social¹².

¹ Voir *EHU*, "Section 3. Of the Association of Ideas", §13, p. 21, ainsi que §18, p. 23.

² Voir *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", II, §23, p. 39, de même que "Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves", §26, p. 65.

³ Voir *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", II, §38, p. 41.

⁴ Voir "Of the Passions", section 2, §33, p. 14.

⁵ Voir "Of Tragedy", p. 224 et "Of the Standard of Taste", pp. 245-246.

⁶ Voir *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", II, §42, p. 44.

⁷ Voir "Of the Passions", section 3, §4, p. 18.

⁸ Voir *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", I, note 18, p. 35 et II, §41-§43, pp. 43-45. Voir également "Of the Passions", section 3, §4, p. 18.

⁹ Voir *EPM*, "Section 6. Of Qualities Useful to Ourselves", I, note 26, p. 48.

¹⁰ Voir *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", I, note 18, p. 35 et II, §41-§43, pp. 43-45 et "Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves", §23, pp. 64-65. Voir également "Of the Passions", section 3, §4, p. 18.

¹¹ Voir *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", II, §41-§43, pp. 43-45.

¹² Voir *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", II, §35, p. 41 et "Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves", §29, p. 66.

En terminant, on trouve néanmoins une différence importante dans les propos de Hume en ce qui concerne la sympathie-humienne lorsque l'on compare les propos tenus dans le *Traité de la nature humaine* et ceux tenus dans les *Enquêtes* et les dissertations. Dans le deuxième et le troisième livres du *Traité*, Hume effectuait une distinction entre la sympathie « limitée » et la sympathie « étendue » ; il expliquait en quoi l'une et l'autre consistait, et il insistait sur le rôle joué par la sympathie étendue lors des jugements moraux et de la production des sentiments. Cette distinction entre les deux sympathies est totalement absente dans les ouvrages plus tardifs reprenant les propos tenus dans le *Traité*. L'absence de la sympathie « étendue » est particulièrement frappante dans l'*Enquête sur les principes de la morale*, qui correspond au troisième livre du *Traité de la nature humaine*, un ouvrage où la sympathie « étendue » jouait un rôle fondamental.

La raison pour laquelle Hume aurait abandonné la distinction entre la sympathie « limitée » et la sympathie « étendue » est difficile à déterminer. Il est possible qu'il ait abandonné celle-ci simplement parce qu'il avait moins besoin de la sympathie pour expliquer le fonctionnement des jugements moraux. La philosophie morale humienne s'est grandement enrichie et complexifiée dans l'*Enquête* ; la sympathie-humienne, bien que présente, demeure en retrait, Hume faisant intervenir de nouveaux principes comme le sentiment d'humanité, par exemple...

4. La compréhension de la sympathie

Comme on l'a indiqué à plusieurs reprises dans le chapitre¹, Hume mentionne la sympathie dans les *Enquêtes* et les dissertations produites entre 1748 et 1758 mais il ne fournit aucun élément au lecteur de cette époque pour que celui-ci comprenne comment s'effectue le processus sympathique. Sans ces informations, la pleine et entière compréhension de ce qu'est la sympathie-humienne n'est pas possible et la lecture du *Traité de la nature humaine* demeure nécessaire.

¹ Voir, dans ce chapitre, les sections « 2.1. Nature de la sympathie », « 2.1.1. Les adjectifs qualifiant le terme « sympathie » », « 2.1.1.2. Sur la puissance de la sympathie », « 2.2. Phénomènes de communication d'affections », « 2.3. Le passage sur le bégaiement », « 3.2. “Of the Passions” », « 3.3. “Of Tragedy” » et « 3.4. “Of the Standard of Taste” ».

Dans les *Enquêtes* et les dissertations, les passages où Hume mentionne la sympathie sont aisés à comprendre pour le lecteur qui a pris connaissance du *Traité de la nature humaine*. Dans ces ouvrages, les passages où Hume mentionne la sympathie, nommément ou non, viennent en effet lui rappeler les propos qui avaient été tenus dans le *Traité*. La comparaison des propos tenus dans les deux ouvrages enrichit ainsi la compréhension de la philosophie humienne, et je pense que l'on peut considérer que les deux ouvrages sont à ce niveau, complémentaires (particulièrement en ce qui concerne l'*Enquête sur les principes de la morale*).

Le fait que la lecture du *Traité* revête une si grande importance pour le lecteur désireux de bien comprendre les propos du philosophe écossais dans les ouvrages produits entre 1748 et 1758 n'est peut-être pas un problème en soi. On peut supposer que les copies du *Traité* qui étaient en circulation n'étaient pas nombreuses, mais on sait que les lecteurs de David Hume pouvaient se procurer cet ouvrage avec une relative facilité : entre 1748 et 1756 (au moins), les trois livres du *Traité* étaient encore disponibles chez les marchands de livres et l'on sait, par ailleurs, que Hume envoya dans différents journaux des publicités visant à relancer les ventes de son premier ouvrage, entre le 7 décembre 1754 et le 10 février 1756¹.

On trouve au tout début de l'*Enquête sur l'entendement humain* un « Avertissement »² formulé par Hume à ses lecteurs, désavouant les propos tenus dans son *Traité de la nature humaine*. Cependant, il est à noter que cet « Avertissement » ne fut ajouté que tardivement en 1776, et qu'il le fut principalement en réponse aux critiques de James Beattie³ dans *An essay on the*

¹ Sur ce sujet, voir la première note de ce chapitre.

² Voir *EHU*, "Advertisement", p. 1 (en italique et en petites capitales dans le texte) : "MOST of the principles, and reasonings, contained in this volume, were published in a work in three volumes, called *A Treatise of Human Nature*. A work which the Author had projected before he left College, and which he wrote and published not long after. But not finding it successful, he was sensible of his error in going to the press too early, and he cast the whole anew in the following pieces, where some negligences in his former reasoning and more in the expression, are, he hopes, corrected. Yet several writers who have honored the Author's Philosophy with answers, have taken care to direct all their batteries against that juvenile work, which the author never acknowledged, and have affected to triumph in any advantages, which, they imagined, they had obtained over it: A practice very contrary to all rules of candour and fair-dealing, and a strong instance of those polemical artifices which a bigotted zeal thinks itself authorised to employ. Henceforth, the Author desires, that the following Pieces may alone be regarded as containing his philosophical sentiments and principles." En italique et en petites capitales dans le texte.

³ Sur ce sujet, voir la note 1 de Michel Malherbe dans David Hume, *Essais et Traités sur plusieurs sujets*, 4 volumes, Michel Malherbe (trad. et édit.), Paris, Vrin, 1999-2009, volume III, 2004, p. 35.

*nature and immutability of truth*¹. On peut supposer qu'entre 1748 et 1758 – à l'époque où parurent la première fois les *Enquêtes* et les dissertations – le philosophe écossais ne considérait pas que les propos tenus dans le *Traité* posaient alors des problèmes.

Bien sûr, on pourrait se demander pourquoi Hume ne fit aucune référence au *Traité* dans les *Enquêtes* et les dissertations, s'il envisageait effectivement que les lecteurs des *Enquêtes* et des dissertations consultassent également cet ouvrage. En effet, il aurait pu ajouter quelques notes ici et là, afin d'indiquer que telle ou telle question était davantage abordée dans le *Traité de la nature humaine*. Cela aurait pu également contribuer à encourager la vente de celui-ci...

¹ *An essay on the nature and immutability of truth; in opposition to sophistry and scepticism. By James Beattie, Professor of Moral Philosophy and Logic in the Marischal College and University of Aberdeen, Edinburgh, printed for A. Kincaid & J. Bell. Sold, at London, by E. & C. Dilly, in the Poultry, 1770, 8°.*

CHAPITRE V

La sympathie-humienne
dans l'*Histoire de l'Angleterre*

Introduction

1. David Hume, l'historien

L'*Histoire de l'Angleterre* est sans doute l'un des ouvrages les moins connus des spécialistes de David Hume au XIX^{ème}, au XX^{ème} et au XXI^{ème} siècles. Peu parmi ceux-ci ont travaillé sur cet ouvrage, et peu y ont cherché des compléments d'informations aux propos tenus par le philosophe écossais dans les ouvrages à contenu plus « philosophique ». La faute en incombe sans doute moins à l'envergure et à la rareté de l'ouvrage – qui a connu trop peu de rééditions après le XVIII^{ème} siècle – qu'à la nature des propos tenus par l'auteur : Hume y fait œuvre d'historien, et c'est sans doute pour cette raison que l'ouvrage a été boudé par la plupart des spécialistes de Hume, ordinairement spécialisés dans les études philosophiques.

C'est ainsi qu'à ma connaissance on trouve seulement trois documents importants et d'une certaine ampleur ayant été publiés sur l'*History of England* et sur le travail effectué par David Hume comme historien. Le premier est le livre de David Fate Norton et de Richard Henry Popkin, *David Hume: Philosophical Historian* (1965)¹ ; le second est le livre de Victor G. Wexler, *David Hume and the "History of England"* (1979)² ; le troisième est l'ouvrage de Nicholas Phillipson, *Hume* (1989)³.

L'*Histoire de l'Angleterre*, pourtant, pour celui ou celle qui l'a lue, n'est pas inintéressante. On y découvre un David Hume fort différent du philosophe du *Traité* et des *Enquêtes*. On y découvre un historien – très philosophe, au fond – dont les propos viennent compléter de manière surprenante, en les mettant en pratique, ceux tenus dans les ouvrages philosophiques.

¹ David F. Norton and Richard H. Popkin, *David Hume: Philosophical Historian*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1965.

² Victor G. Wexler, *David Hume and the "History of England"*, Philadelphia, The American Philosophical Society, 1979.

³ Nicholas Phillipson, *Hume*, New York, St. Martin's Press, 1989. Voir plus particulièrement les trois derniers chapitres et l'épilogue : "4. A Philosopher's Agenda for a History of England", pp. 53-75 ; "5. The History of England : 1. The Stuarts and the Origins of the Matchless Constitution", pp. 76-107 ; "6. The Tudors and the Early History of England. Contexts for a History of Modern Britain", pp. 108-136 ; "Epilogue", pp. 137-141.

C'est un fait que l'on rencontre très peu de passages où Hume mentionne la sympathie dans *l'Histoire de l'Angleterre*, que le terme soit employé ou non. Cependant, si peu nombreux qu'ils soient, ces passages existent et ils contribuent de manière notable à la compréhension du concept humien. On trouve des précisions sur la nature de la sympathie que l'on ne trouve nulle part ailleurs, pas même dans le *Traité de la nature humaine*, pas même dans les *Enquêtes*.

Pour le moment, on ne s'intéressera qu'aux propos concernant la sympathie-humienne dans les volumes de *l'Histoire de l'Angleterre*. On reviendra sur les passages où Hume use de la sympathie en lui octroyant d'autres sens dans les chapitres subséquents, consacrés à la sympathie-passion, la sympathie-concordance, la sympathie-médicale et la sympathie-contagion.

2. Organisation de ce chapitre

Le chapitre est divisé en trois parties. Dans la première partie, je traite des passages où David Hume se sert du terme « sympathie » dans un sens qui pourrait être celui de la sympathie-humienne. Dans la seconde partie, je m'intéresse aux passages où Hume ne mentionne pas le terme « sympathie » mais où il décrit des phénomènes qui pourraient être considérés (avec une très forte probabilité) comme étant des phénomènes de sympathie-humienne. Dans la troisième partie, enfin, je m'intéresse à des passages où Hume décrit des phénomènes de communication qui pourraient être considérés comme des phénomènes de sympathie-humienne, mais qui pourraient également être considérés comme un autre type de phénomènes, une contagion des affections, par exemple.

Ce chapitre comporte un graphique. Il vient supporter visuellement les informations fournies quant au nombre de passages où l'on retrouve le terme « sympathie » dans les six volumes de *l'History of England*.

Première partie : Sur l'usage du terme « sympathie »

On rencontre seulement vingt-six occurrences du terme « sympathie » dans les six volumes de l'*Histoire de l'Angleterre*. Compte tenu de l'ampleur de l'ouvrage, on peut considérer que le terme y est d'un usage rare. Les occurrences sont réparties de la façon suivante : on trouve une seule occurrence dans le volume 1 de même que dans le volume 2 ; quatre occurrences dans le volume 3 ainsi que dans le volume 6 ; cinq occurrences dans le volume 5 ; onze occurrences dans le volume 4. On ne rencontre aucune occurrence du terme « sympathie » dans l'index¹ établi par Hume à la fin du sixième volume de l'ouvrage.

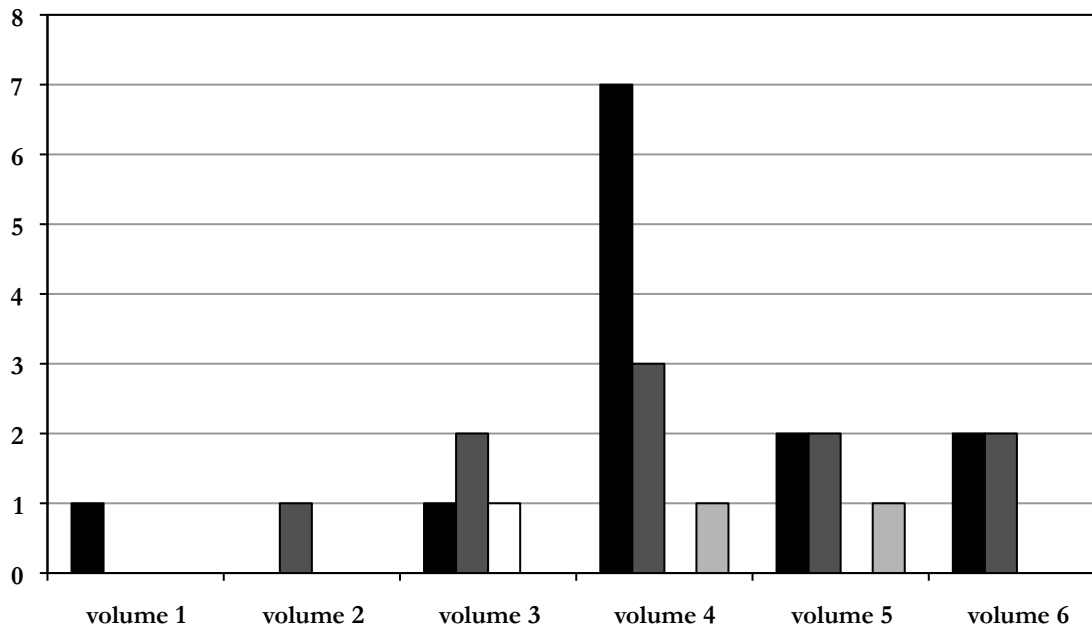
Le graphique 5-1, à la page suivante, illustre la fréquence d'emploi des différents sens du terme « sympathie » dans les six volumes de l'*Histoire de l'Angleterre*. Il montre que l'utilisation du terme « sympathie » en général, de même que les utilisations de ce terme dans l'une ou l'autre de ses acceptions sont très irrégulières suivant les volumes. La plupart du temps, Hume emploie le terme « sympathie » afin de désigner une concordance entre deux choses. Treize occurrences sur vingt-six, soit 50% des utilisations, doivent être comprises dans ce sens². Le terme est également utilisé pour exprimer une passion, le plus souvent une compassion envers autrui. Hume emploie clairement le terme « sympathie » dans ce sens dans dix passages. On trouve également un passage où la sympathie doit être entendue dans son acception médicale, c'est-à-dire dans le sens de la transmission de pathologies. Enfin, on trouve deux passages où le sens du terme « sympathie » est peu clair. Il est possible de comprendre celle-ci dans le sens d'une passion, mais il est également possible de comprendre celle-ci dans le sens de la sympathie-humienne.

Je reviendrai sur les passages où la sympathie doit être comprise dans le sens d'une concordance, d'une passion ou dans le sens médical, dans d'autres chapitres ultérieurement. Pour le moment, je m'intéresserai exclusivement aux deux passages où le terme « sympathie » pourrait désigner la sympathie-humienne.

¹ L'index de l'*Histoire de l'Angleterre* est extrêmement détaillé et ne se limite pas à une simple liste de mots. Il devait être pris en considération lors des analyses. Voir "Index" in *HoE*, volume 6, pp. 551-721.

² On trouve également une occurrence du terme « antipathie » venant désigner le phénomène inverse d'une concordance entre deux choses. Cette occurrence n'est pas prise en considération dans le graphique 5-1, mais elle est présentée dans le « Chapitre VIII », consacré aux concordances.

Graphique 5-1 : L'usage du terme « sympathie » dans l'*Histoire de l'Angleterre*



En noir : le terme « sympathie » désigne une concordance entre deux choses.
En gris foncé : le terme « sympathie » désigne une passion.
En gris clair : le terme « sympathie » pourrait désigner la sympathie-humienne.
En blanc : le terme « sympathie » doit être compris dans son acception médicale.

1.1. La sympathie de la reine d'Écosse

Dans l'un des passages où il rapporte les derniers moments de la reine d'Écosse Mary Stuart¹, Hume se sert à une occasion du terme « sympathie ». Le terme peut alors tout aussi bien être compris dans le sens de la sympathie-humienne que dans le sens d'une passion qui serait proche de la compassion. Dans ce passage, il est question des quelques moments qui précéderent l'exécution de la reine et des derniers mots qu'elle aurait eus pour son intendant, sir Andrew Melvil. Hume indique que la reine, voyant la douleur de sir Melvil, fut à son tour fortement émue, mais que l'émotion de la reine à ce moment précis provenait davantage de la sympathie que de l'affliction qu'elle aurait pu ressentir à l'approche de la mort :

¹ Mary Stuart, 1542-1587. Elle fut reine d'Écosse de sa naissance jusqu'en 1567. La reine d'Angleterre la détint en captivité de 1568 à 1587.

Here she also found Sir Andrew Melvil, her steward, who flung himself on his knees before her; and, wringing his hands, cried aloud, 'Ah, Madam! unhappy me! what a man was ever before the messenger of such heavy tidings as I must carry, when I shall return to my native country, and shall report, that I saw my gracious queen and mistress beheaded in England?' His tears prevented farther speech; and **Mary too felt herself moved, more from sympathy than affliction.** 'Cease my good servant,' said she, 'cease to lament: Thou hast cause rather to rejoice than to mourn: For now shalt thou see the troubles of Mary Stuart receive their long expected period and completion.'¹

Le terme « sympathie », comme c'est souvent le cas dans *l'Histoire de l'Angleterre*, peut désigner ici une passion de compassion. Cette compassion, la reine la ressent envers son intendant au moment où elle perçoit sa douleur violente ; il est également possible qu'elle la ressente envers ses serviteurs et ceux qui lui sont restés fidèles. Elle va bientôt les quitter, elle sait que ses souffrances et sa longue incarcération auront bientôt pris fin et elle plaint ces derniers qui souffriront encore quand tout sera terminé pour elle.

On peut également considérer que le terme « sympathie » vient désigner le principe par lequel une idée est convertie en impression. Le cas échéant, la reine, percevant la douleur de ceux qui l'accompagnent à ses derniers moments, peut se former certaines idées qui se convertissent en impressions douloureuses à leur tour ; ce qu'elle ressent alors, ce n'est pas de la compassion pour ceux qu'elle va quitter et qui souffrent en songeant à elle, mais plutôt des impressions de tristesse qui sont semblables aux impressions que ceux qu'elle va quitter, ressentent à ce moment.

Suivant que l'on interprète le terme « sympathie » dans le sens d'une passion ou dans le sens de la conversion d'une idée en impression, on attribue ainsi des passions différentes à la reine d'Écosse. Les deux espèces de passions sont plausibles dans ce contexte. Hume ne fournit pas assez d'informations dans le paragraphe où l'on rencontre ce passage, ni dans les paragraphes qui le précèdent et le suivent, pour que l'on puisse déterminer avec précision quelle sorte de passion est alors produite et dans quel sens on doit comprendre le terme « sympathie ».

¹ *HoE*, volume 4, chapitre XLII, p. 247. Je souligne.

1.2. La sympathie « humaine » ou « sociale »

Dans le cinquième volume de *l'Histoire de l'Angleterre*, dans l'un des chapitres consacrés au règne de l'infortuné Charles I¹, on trouve une occurrence du terme « sympathie » qui pourrait être comprise dans le sens de la sympathie-humienne ou dans celui d'une passion. Hume traite alors de la rébellion irlandaise de 1641², au cours de laquelle s'affrontèrent les catholiques irlandais d'une part, et les colons anglais protestants, l'armée anglaise et l'armée écossaise d'autre part. Dans le passage où il use de la sympathie, Hume décrit certains événements provoqués par la haine et la colère des Irlandais contre les colons protestants venus d'Angleterre, qu'ils jugeaient alors comme des spoliateurs et des hérétiques. Les catholiques, indique Hume, massacrèrent les protestants au nom de la Religion et celle-ci, loin d'adoucir les coups qu'ils portaient, les rendit au contraire particulièrement féroces.

Amidst all these enormities, the sacred name of Religion resounded on every side; not to stop the hands of these murderers, but to enforce their blows, and to steel their hearts against every movement of **human or social sympathy**. The English, as heretics, abhorred of God, and detestable to all holy men, were marked out by the priests for slaughter; and, of all actions, to rid the world of these declared enemies to catholic faith and piety, was represented as the most meritorious. Nature, which, in that rude people, was sufficiently inclined to atrocious deeds, was farther stimulated by precept; and national prejudices poisoned by those aversions, more deadly and incurable, which arose from an enraged superstition.³

On a vu précédemment que lorsque Hume se servait du terme « sympathie » dans *l'Histoire de l'Angleterre*, ce terme désignait habituellement une concordance entre deux choses, une passion et, à une occasion, la transmission de pathologies. Dans le passage qui nous intéresse, la sympathie pourrait désigner une passion qui serait proche de la compassion. Ce sens de la sympathie serait tout à fait cohérent avec les propos tenus par le philosophe écossais.

Cependant, le fait que Hume se serve ici du terme « sympathie » en lui adjoignant deux qualificatifs – il indique en effet qu'il s'agit d'une sympathie « humaine » ou d'une sympathie « sociale » – semble plutôt indiquer que le terme doit être entendu, exceptionnellement,

¹ Charles I Stuart, 1600-1649. Il fut roi d'Angleterre de 1625 à 1649.

² La rébellion irlandaise de 1641 dura près de sept mois ; elle commença en octobre 1641 et se termina en mai 1642. Elle mena à la création de la Confédération irlandaise catholique (ou Confédération de Kilkenny) et entraîna les "Irish Confederate Wars" (ou "Eleven Years' War") qui eurent lieu entre 1641 et 1653.

³ *HoE*, volume 5, chapitre LV, p. 343. Je souligne.

dans un sens autre que ceux auxquels le lecteur est habitué. Le philosophe écossais distingue la sympathie en la qualifiant de cette façon particulière, et on doit chercher alors dans quel autre sens elle pourrait être comprise. Les termes « humaine » et « sociale » peuvent faire référence à des caractéristiques que l'on sait être celles de la sympathie-humienne. Le terme « humaine » rappelle que la sympathie est un principe fondamental de la nature humaine, une fonction de l'esprit humain que tous les individus normalement constitués possèdent. Le terme « sociale », quant à lui, rappelle le rôle de la sympathie sur le plan social, celle-ci favorisant l'entente entre les individus et la cohésion de la société.

Par ailleurs, on sait que la sympathie se caractérise par le fait qu'elle favorise la production d'impressions qui ne sont pas celles auxquelles un individu est ordinairement disposé lorsqu'elle est dotée d'une puissance particulière, mais qu'elle peut également être empêchée lorsque les impressions ressenties par un individu sont particulièrement violentes. Plusieurs années auparavant, Hume avait mentionné ce phénomène¹ dans le *Traité de la nature humaine*, dans le passage où il était question du condamné au chevalet :

Thus we find, that tho' every one, but especially women, are apt to contract a kindness for criminals, who go to the scaffold, and readily imagine them to be uncommonly handsome and well-shap'd; yet one, who is present at the cruel execution of the rack, feels no such tender emotions; but **is in a manner overcome with horror, and has no leisure to temper this uneasy sensation by any opposite sympathy.**²

Le même phénomène se produit dans le passage de l'*Histoire de l'Angleterre*, à la différence cette fois que ce n'est pas l'horreur qui entraîne le blocage de la sympathie, mais la haine et la ferveur religieuse. Les Irlandais étaient disposés à ressentir de violentes impressions de haine et de colère envers les colons anglais protestants ; les préjugés religieux, les différences culturelles ainsi que de nombreux siècles d'animosités et de guerres furent autant de facteurs qui les disposèrent à se haïr réciproquement et qui, comme l'indique Hume, « cuirassèrent les individus contre les mouvements que la sympathie aurait pu produire en eux ».

¹ Comme on l'a vu dans le « Chapitre IV », Hume mentionnera à nouveau ce phénomène quelques années plus tard en 1757, dans les essais "Of Tragedy" et "Of the Standard of Taste". On rappelle que le cinquième volume de l'*Histoire de l'Angleterre* fut le premier des six volumes à paraître et qu'il fut édité, pour la première fois, en 1754 : *The History of Great Britain. Vol. I. Containing the Reigns of James I. and Charles I. By David Hume, Esqu.*, Edinburgh, Printed by Hamilton, Balfour and Neill, 1754, 4°.

² THN, 2.2.9.18, p. 250. Je souligne.

Deuxième partie : Phénomènes sympathiques

Dans les chapitres consacrés aux propos de Hume dans le *Traité de la nature humaine*, on a vu que la sympathie désignait le phénomène par lequel une idée acquérait de la force et devenait une impression. On a également vu que Hume présentait régulièrement le processus sympathique comme une communication d'impressions entre des individus. Dans l'*Histoire de l'Angleterre*, on trouve quatre passages où Hume ne se sert pas du terme « sympathie », mais où il décrit des phénomènes qui pourraient être considérés comme des phénomènes sympathiques. Hume en effet y traite de la production d'impressions chez des individus dans des contextes où l'on pourrait considérer que ces impressions apparaissent consécutivement à la formation d'idées dans leur esprit. Il mentionne également le fait que des affections¹ sont communiquées dans un groupe d'individus, sans préciser comment s'effectue cette communication.

2.1. L'éloquence de William Wallace

Dans l'*Histoire de l'Angleterre*, Hume raconte comment, après la débandade de l'armée écossaise qui suivit la bataille de Falkirk², William Wallace³ et Robert Bruce⁴ se rencontrèrent sur les rives d'une petite rivière. Il rapporte qu'il y eut discussion entre eux et que Robert Bruce tenta de convaincre Wallace de se soumettre, usant de différents arguments forts convaincants⁵ sur l'inanité de la lutte contre un souverain aussi puissant

¹ J'utilise le terme « affections » car celui-ci me semble être le terme le plus adéquat lorsqu'il s'agit de désigner de manière générale tout ce qui peut être transmis par sympathie.

² La Bataille de Falkirk eut lieu le 22 Juillet 1298 et se termina par une victoire écrasante de l'armée anglaise.

³ William Wallace, 1272-1305.

⁴ Robert Bruce, comte de Carrick, 1274-1329. Il fut roi d'Écosse de 1306 à 1329, sous le nom de Robert I.

⁵ Voir *HoE*, volume 2, chapitre XIII, p. 130 : "He here represented to Wallace the fruitless and ruinous enterprize in which he was engaged; and endeavoured to bend his inflexible spirit to submission under superior power and superior fortune: He insisted on the unequal contest between a weak state, deprived of its head and agitated by intestine discord, and a mighty nation, conducted by the ablest and most martial monarch of the age, and possessed of every resource either for protracting the war, or for pushing it with vigour and activity: If the love of his country were his motive for perseverance, his obstinacy tended only to prolong her misery; if he carried his views to private grandeur and ambition, he might reflect, that, even if Edward should withdraw his armies, it appeared from past experience, that so many haughty nobles, proud of the pre-eminence of their families, would never submit to personal merit, whose superiority they were less inclined to regard as an object of admiration, than as a reproach and injury to themselves."

qu'Edward I¹. Cependant, non seulement il ne réussit pas à convaincre le héros écossais d'abandonner sa lutte, mais il fut lui-même conquis par la réponse de Wallace, bien moins convaincante au niveau de l'argumentaire mais ô combien plus passionnée. Les arguments de Bruce étaient pourtant excellents ; si Wallace n'avait pas lui-même ressenti ardemment les impressions qui l'inspirèrent lors de sa réponse², il n'aurait peut-être pas réussi à convaincre avec autant d'aisance Bruce. Hume décrit le changement produit chez Robert Bruce ainsi :

The gallantry of these sentiments, though delivered by an armed enemy, **struck the generous mind of Bruce: The flame was conveyed from the breast of one hero to that of another**: He repented of his engagements with Edward; and opening his eyes to the honourable path, pointed out to him by Wallace, secretly determined to seize the first opportunity of embracing the cause, however desperate, of his oppressed country.³

Les propos de Hume rappellent ce qu'il avait indiqué plusieurs années auparavant dans le *Traité de la nature humaine* et dans l'essai « Sur l'éloquence »⁴, au sujet de l'éloquence, de l'art des orateurs et du rôle joué par la sympathie. On peut expliquer le changement d'attitude de Robert Bruce ainsi : Wallace réussit à convaincre Bruce lors de leur rencontre parce qu'il ressentait véritablement les impressions qu'il exposait. Les impressions de Wallace – ses sentiments patriotiques et les passions qu'il ressentait à l'égard de l'Écosse et de l'Angleterre – étaient très fortes ; les signes de ces impressions devaient être particulièrement frappants et ils durent produire chez Bruce des idées vives (Hume indique en effet que les signes des impressions ressenties par Wallace, « frappèrent le généreux esprit de Bruce ») ; par suite, les idées très vives que Bruce avait formées en son esprit prirent de la force et furent converties dans les impressions correspondantes ; c'est ainsi que Robert Bruce en vint à ressentir de nouvelles impressions, semblables à celles de Wallace, et qui de surcroît étaient contraires à celles qu'il éprouvait lui-même auparavant. Le fait que celles-ci étaient contraires n'est pas problématique, car le processus sympathique a la

¹ Edward I Plantagenet, dit “Longshanks” ou “The Hammer of the Scots”, 1239-1307. Il fut roi d'Angleterre de 1272 à 1307.

² Voir *HoE*, volume 2, chapitre XIII, pp. 130-131.

³ *HoE*, volume 2, chapitre XIII, p. 131. Je souligne.

⁴ Voir *THN*, 2.3.6.7, p. 273 et “Of Eloquence”, pp. 97-110. Voir également, dans le « Chapitre III », la section « 1.2.1. La production et la communication des impressions dans “Of Eloquence” ».

capacité de produire des impressions qui ne sont pas celles auxquelles un individu est ordinairement disposé¹.

Hume ne mentionne pas la sympathie dans ce passage. Cependant, la formation des impressions chez Robert Bruce, de même que l'apparente communication de passions entre les deux Écossais correspond à ce que le philosophe indique au sujet du processus sympathique dans le *Traité de la nature humaine*. Je pense que l'on peut considérer que ce qui est indiqué dans ce passage de l'*Histoire de l'Angleterre* constitue une application de certains éléments théoriques exposés dans le *Traité* au sujet de la sympathie, comprise comme une conversion d'idées en impressions.

2.2. La perception des derniers instants de Mary Stuart

Dans le quatrième volume de l'*Histoire de l'Angleterre*, Hume traite du très long règne de la reine Elizabeth I² et des nombreux événements qui ponctuèrent celui-ci. Les relations entre Elizabeth et la reine d'Écosse, Mary Stuart, occupent une place importante dans le volume, Hume fournissant beaucoup de détails sur les malheurs de la reine écossaise au cours de ses dix-neuf années d'incarcération. Dans l'un des derniers passages où il est question de la reine, alors qu'il relate les derniers moments de celle-ci, Hume décrit la production d'impressions chez les spectateurs d'une manière qui rappelle fort le processus sympathique :

She then passed into another hall, where was erected the scaffold, covered with black; and she saw with an undismayed countenance, the executioners, and all the preparation of death. The room was crowded with spectators; and no one was so steeled against all sentiments of humanity, **as not to be moved**, when he reflected on her royal dignity; considered the surprising train of her misfortunes, beheld her mild but inflexible constancy, recalled her amiable accomplishments, or surveyed her beauties, which, though faded by years, and yet more by her afflictions, still discovered themselves in this fatal moment.³

Hume indique ici que les personnages furent « mus » – c'est-à-dire émus – par le spectacle qu'ils avaient sous les yeux et il laisse entendre qu'ils ressentirent alors diverses impressions. Il ne précise pas quelles furent ces impressions, mais on peut supposer, étant donné la scène

¹ Voir *THN*, 2.1.11.2, p. 206 et *THN*, 3.3.1.26, p. 376.

² Elizabeth I Tudor, 1533-1603. Elle fut reine d'Angleterre de 1558 à 1603.

³ *HoE*, volume 4, chapitre XLII, p. 249. Je souligne.

qui s'offrait à eux, qu'il s'agissait d'impressions douloureuses, comme de la compassion, de la pitié, de la tristesse, etc.

Ce qui est particulièrement intéressant dans ce passage, c'est que les impressions des spectateurs sont produites suite à la formation d'idées. Les spectateurs considèrent la reine suivant différents points de vue qui sont tour à tour énumérés, et le vocabulaire utilisé par Hume renvoie le lecteur aux fonctions des différentes facultés de l'entendement et à la formation des idées. Ainsi, il indique que chacun de ceux qui assistèrent à la scène :

1) « réfléchit » sur la dignité royale de la condamnée (“...he **reflected** on her royal dignity”¹) ;

2) « considéra » le cours de ses infortunes (“...**considered** the surprising train of her misfortunes”²) ;

3) « observa » la constance qu'elle avait conservée durant ses malheurs (“...**beheld** her mild but inflexible constancy”³) ;

4) « se rappela » de ses aimables qualités (“...**recalled** her amiable accomplishments”⁴) ;

5) et « contempla » la beauté qu'elle possédait encore (“...**surveyed** her beauties, which [...] still discovered themselves in this fatal moment”⁵).

Le contexte dramatique dans lequel toutes ces idées sont formées et le fait que celles-ci soient nombreuses et qu'elles proviennent de différents points de vue portés sur un même évènement contribuent à l'augmentation de leur force et à leur conversion en impressions. Pour comprendre comment cela est possible, il faut se remémorer certains propos tenus par le philosophe écossais plusieurs années auparavant dans le *Traité de la nature humaine* : Hume avait alors mentionné le fait que l'augmentation du nombre de relations tant entre les idées que les impressions favorisait la sympathie, c'est-à-dire la conversion des idées en

¹ *HoE*, volume 4, chapitre XLII, p. 249. Je souligne.

² *Id.* Je souligne.

³ *Id.* Je souligne.

⁴ *Id.* Je souligne.

⁵ *Id.* Je souligne.

impressions. Dans un exemple qu'il avait emprunté à Addison¹, Hume avait alors précisé que l'association de points de vue différents pris sur un même objet – et l'accumulation des plaisirs produits par chacun des points de vue pris – augmentait la puissance du plaisir produit face à la situation en général :

Upon this occasion I may cite the authority of an elegant writer, who expresses himself in the following manner. "As the fancy delights in every thing that is great, strange, or beautiful, and is still more pleased the more it finds of these perfections in the *same* object, so it is capable of receiving a new satisfaction by the assistance of another sense. Thus, any continued sound, as the musick of birds, or a fall of waters, awakens every moment the mind of the beholder, and makes him more attentive to the several beauties of the place that lye before him. Thus if there arises a fragrancy of smells or perfumes, they heighten the pleasure of the imagination, and make even the colours and verdure of the landskip appear more agreeable; for the ideas of both senses recommend each other, and are pleasanter together than when they enter the mind separately: As the different colours of a picture, when they are well disposed, set off one another, and receive an additional beauty from the advantage of the situation." In this phenomenon we may remark the association both of impressions and ideas, as well as the mutual assistance they lend each other.²

Le passage où il est question des derniers moments de la reine d'Écosse présente une structure étonnamment similaire à celle du passage susmentionné. Dans celui-ci comme dans celui-là, Hume procède à une énumération de différents points de vue pris sur un objet ou sur la situation d'une personne. Dans celui-ci comme dans celui-là, des idées sont formées et consécutivement, des impressions sont produites. Dans celui-ci comme dans celui-là, les impressions qui sont formées par rapport à l'objet ou la situation considérée sont similaires : elles sont toutes plaisantes dans le cas du passage emprunté à Addison et on peut supposer qu'elles sont toutes douloureuses dans le cas du passage extrait de *l'Histoire de l'Angleterre*. Dans celui-ci comme dans celui-là, enfin, l'association des idées et des impressions concourt à l'augmentation de la force des perceptions³.

Bien sûr, comme c'était le cas dans le passage où il était question de l'éloquence de William Wallace et de l'inflammation consécutive de Robert Bruce, Hume ne mentionne pas la sympathie dans le passage sur les derniers instants de la reine d'Écosse. Cependant, comme les propos du philosophe écossais laissent clairement entendre que des idées sont produites

¹ Voir Joseph Addison, *The Spectator*, 5 volumes, Donald F. Bond (edit.), Oxford, Clarendon Press, 1965, volume III, numéro 412 (lundi 23 juin 1712), p. 544.

² *THN*, 2.1.4.5, pp. 186-187. En italique dans le texte.

³ Sur l'importance que joue le nombre de relations lors du processus sympathique, voir, entre autres, *THN*, 2.1.11.4-6, pp. 206-207 et *THN*, 2.1.11.15-17, p. 210.

dans l'esprit des individus assistant à la scène et que ces idées conduisent les spectateurs à ressentir des impressions, je pense que l'on peut considérer que le phénomène mentionné par Hume dans ce passage est un phénomène de production d'impressions par sympathie.

2.3. L'appréhension des impressions d'autrui par le comte d'Essex

On trouve dans le quatrième volume de l'*Histoire de l'Angleterre* un autre passage où Hume mentionne un phénomène qui pourrait être considéré comme un phénomène de production d'impressions par sympathie. Ce passage se trouve vers la fin de l'ouvrage, alors que Hume traite de l'exécution du comte d'Essex¹, autrefois favori de la reine d'Angleterre et tombé en disgrâce. Hume rapporte que le comte demanda à ce que son exécution se fasse de manière privée et il indique pour quelle raison il fit cette demande :

The execution was private in the Tower, agreeably to his own request. He was apprehensive, he said, lest the favour and compassion of the people **would too much raise his heart** in those moments, when humiliation under the afflicting hand of Heaven was the only proper sentiment, which he could indulge.²

Dans ce passage, Hume laisse entendre que la vue de la foule apitoyée pourrait induire des passions particulières chez le condamné. Le comte craint de ressentir des impressions autres que celles qu'il voudrait – et devrait – ressentir au moment de son trépas, c'est-à-dire des impressions de contrition, de résignation et d'abaissement volontaire en face de Dieu.

Le recours à la sympathie permet d'expliquer ce phénomène. En voyant l'attendrissement des gens autour de lui, le comte d'Essex se formerait certaines idées ; ces idées seraient fortes étant données les circonstances et leur vivacité pourrait augmenter au point qu'elles se convertiraient en impressions à leur tour. Il n'est pas difficile en effet d'imaginer qu'en percevant la compatissance des spectateurs, plusieurs associations d'idées se feraient dans l'esprit du comte : il réfléchirait sur sa situation actuelle, sur les événements qui conduisirent à celle-ci et sur l'absence de futur pour lui ; il effectuerait sans doute des comparaisons avec sa condition passée, ses relations avec la reine, le bonheur dont il jouissait autrefois, etc. Ces associations d'idées nombreuses augmenteraient rapidement la force des idées formées en voyant la commisération des gens venus assister à son supplice ; ces idées se convertiraient ensuite aisément en impressions. Le comte en viendrait à ressentir de la pitié et de la

¹ Robert Devereux, second comte d'Essex, 1565-1601.

² *H0E*, volume 4, chapitre XLIV, p. 337. Je souligne.

compassion envers lui-même et il courrait le risque de s'apitoyer sur son sort au moment où il devrait se montrer fort devant l'adversité, adopter une contenance pleine de noblesse et de dignité en accord avec son rang, et se préparer à mourir et à se présenter humblement devant Dieu.

La crainte du comte d'Essex – qui est d'éprouver des impressions qu'il ne souhaite pas ressentir – est tout à fait cohérente, par ailleurs, avec l'une des caractéristiques de la sympathie. Celle-ci, comme on le sait, a la capacité de produire des impressions qui ne sont pas celles auxquelles un individu est ordinairement disposé. La puissance de la sympathie est telle, qu'elle est même susceptible d'entraîner la production d'impressions qui sont contraires à celles qu'un individu ressentirait habituellement¹. C'est exactement ce qui pourrait se produire dans le cas du comte d'Essex.

Hume n'emploie pas le terme « sympathie » dans le paragraphe où sont décrits les derniers instants du comte. Cependant, le phénomène qu'il mentionne dans ce paragraphe, celui de la production d'impressions qui sont contraires ou inappropriées par rapport au caractère et à la situation d'un individu, s'explique aisément à partir du moment où l'on recourt au processus sympathique.

2.4. L'exhibition du corps de sir Edmund Berry Godfrey

On trouve un dernier passage, dans le sixième volume de l'*Histoire de l'Angleterre* cette fois, où Hume mentionne un phénomène de production des impressions qui pourrait être considéré comme un phénomène de sympathie-humienne. Ce passage se situe dans l'un des chapitres consacrés au règne de Charles II². Hume rapporte comment on se servit du décès mystérieux du magistrat Edmund Berry Godfrey³ après le complot papiste de 1678⁴, afin d'exciter la colère de la population de confession protestante, envers les catholiques :

¹ Sur cette capacité de la sympathie à produire des passions inhabituelles chez les individus, voir, entre autres, *THN*, 2.1.11.2, p. 206 et *THN*, 3.3.1.26, p. 376.

² Charles II Stuart, 1630-1685. Il fut roi d'Angleterre de 1661 à 1685.

³ Sir Edmund Berry Godfrey, 1621-1678.

⁴ Connu sous le nom de "Popish Plot" ou encore de "Oates's Plot". Il s'agissait en fait d'une fausse conspiration contre le roi d'Angleterre, élaborée par l'ecclésiastique anglican Titus Oates dans le but de discréditer les catholiques.

In order to propagate the popular frenzy, several artifices were employed. The dead body of Godfrey was carried into the city, attended by vast multitudes. It was publicly exposed in the streets, and viewed by all ranks of men; and every one, who saw it, went **away inflamed, as well as by the mutual contagion of sentiments, as by the dismal spectacle itself.** The funeral pomp was celebrated with great parade. The corpse was conducted through the chief streets of the city: Seventy-two clergymen marched before: Above a thousand persons of distinction followed after: And at the funeral-sermon, two able-bodied divines mounted the pulpit, and stood on each side of the preacher, lest, in paying the last duties to this unhappy magistrate, he should, before the whole people, be murdered by the Papists.¹

Ce passage est très intéressant car Hume y semble indiquer deux moyens différents de produire des impressions chez des individus. Il indique en effet que tous ceux qui virent le corps du magistrat furent « enflammés » – c’est-à-dire ressentir des impressions fortes – « aussi bien par la contagion mutuelle des sentiments que par le caractère lugubre et funeste du spectacle lui-même ».

Je reviendrai sur le premier phénomène mentionné par Hume, soit la « contagion des impressions » dans le chapitre consacré à cette espèce particulière de sympathie². Pour le moment, je m’intéresserai uniquement au second phénomène, soit celui de la production d’impressions suite à la vue d’un spectacle des plus sinistres.

Le caractère lugubre et funeste du spectacle présenté à la population est susceptible de produire des impressions par sympathie. En effet, on peut considérer que la vue de celui-ci entraîne des idées sombres et douloureuses chez les individus et que ces idées, fortes et nombreuses, se convertissent aisément en impressions. Les éléments du spectacle qui sont décrits par Hume, la pompe funèbre, la solennité de l’évènement, la dignité et le nombre élevé des individus venus honorer le défunt, de même que les discours prononcés à cette occasion, sont autant de facteurs qui agissent sur les esprits des assistants. Les obsèques de sir Godfrey sont mises en scènes comme un drame théâtral élaboré et les principes qui sont à l’origine de la production d’impressions par sympathie à l’occasion des obsèques de sir Godfrey sont les mêmes que ceux qui agissent lors des tragédies et lors des discours produits par des orateurs éloquents.

¹ *HøE*, volume 6, chapitre LXVII, p. 342. Je souligne.

² Voir le « Chapitre XIII ».

Le fait que Hume semble effectuer une distinction entre deux phénomènes, la production d'impressions par contagion et la production d'impressions suite à la vue d'un sinistre spectacle, me semble très éclairant sur la façon dont on doit comprendre la sympathie-humienne dans l'œuvre du philosophe. Comme je l'ai indiqué précédemment, le passage sur les obsèques de sir Godfrey fera l'objet d'une analyse plus longue et plus complète dans un chapitre ultérieur.

Troisième partie : Phénomènes de communication

Dans les chapitres consacrés à l'exposition du principe de sympathie dans le *Traité de la nature humaine*, on a vu que le vocabulaire utilisé par Hume présentait souvent la sympathie comme un phénomène de communication d'affections¹. On a également vu que la communication était purement illusoire parce que les impressions étaient toujours originelles aux individus qui les ressentaient et qu'elles étaient produites consécutivement à l'augmentation de la force des idées qu'ils se formaient en leur esprit.

Dans les volumes de l'*Histoire de l'Angleterre*, on trouve plusieurs passages où Hume mentionne des phénomènes de communication d'affections entre les individus. Il indique alors que des impressions, des croyances ou des opinions sont transmises d'un individu à un autre, dans un groupe ou une population. Dans ces passages, Hume ne mentionne jamais le terme « sympathie », de même qu'il ne se réfère jamais à la conversion d'idées en impressions. Dans ces passages, tout ce qu'il indique, c'est qu'il y a communication ou transmission d'affections.

Dans un très grand nombre de passages, mais pas dans tous, le champ lexical employé par le philosophe diffère de celui auquel le lecteur était habitué dans les ouvrages où Hume traitait du processus sympathique. Hume se sert régulièrement de termes exprimant la contagion, la contamination, l'infection, la propagation, etc. Il est possible que le contexte – le fait qu'il s'agisse d'un ouvrage historique, plus littéraire – y soit pour quelque chose. Il est possible que l'écriture de Hume ait été influencée par les nombreuses sources consultées aux cours de ses recherches durant la rédaction de l'*Histoire de l'Angleterre*. Il est également possible que le vocabulaire utilisé par Hume soit éminemment indiciel et qu'il témoigne d'une différence importante entre deux sortes de phénomènes sympathiques. Si l'on considère qu'il n'y a pas de distinction à faire entre le phénomène de sympathie-humienne et le phénomène de sympathie-contagion, on peut considérer que, dans ces passages, on a affaire à des cas de sympathie-humienne. Si on considère qu'il y a une différence entre la sympathie-humienne et la sympathie-contagion, on doit envisager le fait que, dans ces passages, il peut s'agir de cas de sympathie-contagion.

¹ Comme je l'ai indiqué auparavant, j'utilise le terme « affections » car celui-ci me semble être le terme le plus adéquat lorsqu'il s'agit de désigner tout ce qui peut être transmis par sympathie.

Pour le moment, on ne tranchera pas sur la question de savoir si les deux sympathies sont distinctes ou non dans la philosophie humienne. C'est un problème sur lequel on reviendra plus tard, après avoir présenté les différentes espèces de sympathie chez David Hume. Comme il est possible que les phénomènes de communication mentionnés dans les volumes de *l'Histoire de l'Angleterre* soient des phénomènes de sympathie-humienne, on les présentera dans ce chapitre. Par contre, on ne présentera pour le moment que les passages qui sont exempts de termes décrivant une contagion, une infection, une contamination, etc. On reviendra sur les passages où l'on retrouve ces termes ultérieurement, dans le chapitre consacré à la sympathie-contagion.

On trouve trois catégories différentes d'affections communiquées. Suivant les passages, Hume mentionne ainsi la communication d'une impression (la peur ou la haine), la communication de l'enthousiasme (militaire ou religieux) et la communication d'opinions politiques.

3.1. La communication d'impressions

Le premier passage où Hume mentionne un phénomène de communication d'impressions se trouve dans le troisième volume de *l'Histoire de l'Angleterre*, dans l'un des chapitres consacrés au court règne d'Edward VI¹. Il est alors question de la bataille de Pinkie Cleugh² et de la peur qui se répandit dans l'armée écossaise :

They marched to the slough, and discharged their pieces full in the face of the enemy: The ships galled them from the flank: The artillery, planted on a height, infested them from the front: The English archers poured in a shower of arrows upon them: And the vanguard, descending from the hill, advanced, leisurely and in good order, towards them. Dismayed with all these circumstances, the Scottish van began to retreat: The retreat soon changed into a flight, which was begun by the Irish archers. **The panic of the van communicated itself to the main body**, and passing thence to the rear, rendered the whole field a scene of confusion, terror, flight and consternation.³

On pourrait expliquer le phénomène de la production de la panique en recourant au principe de conversion d'une idée en impression. Il faudrait alors imaginer chacun des

¹ Edward VI Tudor, 1537-1553. Il fut roi d'Angleterre de 1547 à 1553.

² La bataille de Pinkie Cleugh eut lieu le 10 septembre 1547. L'armée écossaise fut littéralement écrasée par les forces anglaises. Il s'agit d'une victoire importante pour les Anglais, durant le long conflit baptisé "Rough Wooing" qui les opposa aux Écossais entre 1544 et 1550.

³ *HoE*, Volume 3, chapitre XXXIV, p. 351. Je souligne.

soldats de l'armée écossaise percevant les signes de détresse (et de diverses autres impressions) chez les autres soldats, se formant des idées de ces impressions et ressentant à son tour celles-ci, par sympathie.

Dans le cinquième volume de l'*Histoire de l'Angleterre*, dans l'un des chapitres consacrés au règne de Charles I, Hume mentionne un autre phénomène de communication d'impressions. Il rapporte comment, en 1628, la hargne du parlement anglais s'accrut envers le roi et envers son favori, le duc de Buckingham¹, suite à différentes décisions malheureuses prises par le souverain. Cette hargne se communiqua rapidement au peuple anglais et elle agit particulièrement sur l'esprit d'un jeune puritain fanatique, John Felton² :

The same mutinous spirit, which prevailed in the house of commons, had diffused itself over the nation; [...] This national discontent, communicated to a desperate enthusiast, soon broke out in an event, which may be considered as remarkable.³

On pourrait expliquer la communication de la haine des membres du parlement au reste de la population en recourant au principe de sympathie. On pourrait imaginer que chaque individu, à force d'entendre les doléances des parlementaires et à force d'observer les événements politiques, se formerait certaines idées de haine et de mécontentement à l'égard du favori royal et que ces idées, acquérant de la force, se convertiraient en impressions.

Dans le paragraphe qui suit ce passage, Hume donne davantage de détails sur la façon dont le mécontentement généralisé de la population à l'égard du duc finit par agir sur l'esprit de Felton :

There was one Felton, of a good family, but of an ardent, melancholic temper, who had served under the duke, in the station of lieutenant. His captain being killed in the retreat at the isle of Rhé, Felton had applied for the company; and when disappointed, he threw up his commission, and retired in discontent from the army. While private resentment was boiling in his sullen, unsociable mind, he heard the nation resound with complaints against the duke; and he met with the remonstrance of the commons, in which his enemy was represented as the cause of every national grievance, and as the great enemy of the public. Religious fanaticism farther inflamed these vindictive reflections; and he fancied, that he should do heaven acceptable service, if, at one blow, he dispatched this dangerous foe to religion and to his country.⁴

¹ George Villiers, premier duc de Buckingham, 1592-1628.

² John Felton, lieutenant dans l'armée anglaise, c.1595-1628. Il assassina le duc de Buckingham et fut pour cela pendu à Tyburn.

³ *HøE*, volume 5, chapitre LI, p. 203.

⁴ *HøE*, volume 5, chapitre LI, p. 203.

Hume ne le mentionne évidemment pas dans *l'Histoire de l'Angleterre*, mais la folie meurtrière du jeune homme s'explique très bien à partir de certains éléments présentés dans le livre deux du *Traité de la nature humaine*, lors de l'exposition de la théorie des passions. John Felton, indique Hume, était déjà disposé à haïr le duc de Buckingham parce que ce dernier lui avait refusé une promotion ; son esprit, par ailleurs, était fortement ébranlé par un enthousiasme religieux des plus fanatiques ; la communication de la haine du parlement, puis de la population en général envers Buckingham vint ajouter des impressions à celles qu'il ressentait déjà, et qui déjà étaient dotées d'une très grande puissance. Toutes ces impressions étaient semblables, car elles étaient constituées de la même combinaison d'impressions et d'idées : pour chacune d'elles du déplaisir était ressenti et pour chacune d'elles le duc de Buckingham était la cause (ou l'une des causes) de ce déplaisir. Toutes ces impressions, semblables, se combinèrent aisément et se joignirent pour produire une impression très puissante. La violence de cette impression jointe à un tempérament mélancolique ébranla l'esprit du jeune homme au point de lui faire perdre la raison et de l'inciter au meurtre.

3.2. La communication de l'enthousiasme

Dans *l'Histoire de l'Angleterre*, on trouve trois passages où Hume mentionne la communication de l'enthousiasme parmi un groupe d'individus, sans apporter de précisions sur la nature du phénomène de transmission. Le premier passage se trouve dans le premier volume, dans le chapitre consacré au règne de Richard I¹. Hume traite alors de l'intérêt puissant que le souverain anglais manifestait pour les croisades, et il indique que son enthousiasme était tel, qu'il se transmet à ses sujets :

The king, impelled more by the love of military glory than by superstition, acted, from the beginning of his reign, as if the sole purpose of his government had been the relief of the Holy Land and the recovery of Jerusalem from the Saracens. **This zeal against infidels, being communicated to his subjects**, broke out in London on the day of his coronation, and made them find a crusade less dangerous, and attended with more immediate profit.²

Le second passage se trouve dans le cinquième volume, dans l'un des chapitres consacrés au règne de Charles I. Il est alors question du zèle religieux particulièrement fort chez les

¹ Richard I Plantagenet, dit "The Lionheart", 1157-1199. Il fut roi d'Angleterre de 1189 à 1199.

² *HoE*, volume 1, chapitre X, p. 378. Je souligne.

Écossais Covenantaires au XVIIème siècle, ainsi que de leur bonne entente avec leurs coreligionnaires anglais et irlandais. Hume se sert d'une antithèse avec le raffinement culturel des Grecs et des Romains de l'Antiquité afin de souligner le caractère barbare – à ses yeux – du fanatisme religieux des Écossais :

Never did refined Athens so exult in diffusing the sciences and liberal arts over a savage world; never did generous Rome so please herself in the view of law and order established by her victorious arms; as the Scots now rejoiced, **in communicating their barbarous zeal and theological fervour, to the neighbouring nations.**¹

Le troisième passage, enfin, se trouve dans le sixième volume de l'*Histoire de l'Angleterre*. Il est alors question de la vie et du caractère d'Oliver Cromwell², et de ce qui l'amena à occuper une place importante dans la politique de l'époque. Hume insiste alors sur son zèle religieux et il le présente comme un individu qui était convaincu qu'un fanatisme des plus ardents était nécessaire chez les soldats, pour que l'armée parlementaire soit victorieuse :

He was no less than forty-three years of age, when he first embraced the military profession; and by force of genius, without any master, he soon became an excellent officer; though perhaps he never reached the fame of a consummate commander. He raised a troop of horse; fixed his quarters in Cambridge; exerted great severity towards that university, which zealously adhered to the royal party; and showed himself a man who would go all lengths in favour of that cause, which he had espoused. He would not allow his soldiers to perplex their heads with those subtleties, of fighting by the king's authority against his person, and of obeying his majesty's commands signified by both houses of parliament: He plainly told them, that, if he met the king in battle, he would fire a pistol in his face as readily as against any other man. His troop of horse he soon augmented to a regiment; and he first instituted that discipline and inspired that spirit, which rendered the parliamentary armies in the end victorious. "Your troops," said he to Hambden, according to his own account "are most of them old decayed serving men and tapsters, and such kind of fellows; the king's forces are composed of gentlemen's younger sons and persons of good quality. And do you think, that the mean spirits of such base and low fellows as ours will ever be able to encounter gentlemen, that have honour and courage and resolution in them? You must get men of spirit, and take it not ill that I say, of a spirit, that is likely to go as far as gentlemen will go, or else I am sure you will still be beaten, as you have hitherto been, in every encounter." He did as he proposed. He enlisted the sons of freeholders and farmers. He carefully invited into his regiment all the zealous fanatics throughout England. When they were collected in a body, their enthusiastic spirit still rose to a higher pitch. Their colonel, from his own natural character, as well as from policy, was sufficiently inclined to encrease the flame. He preached, he prayed, he fought, he punished, he

¹ *HoE*, volume 5, chapitre LV, p. 333. Je souligne.

² Oliver Cromwell, 1599-1658. Il fut Lord Protecteur d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande de 1653 à 1658.

rewarded. **The wild enthusiasm**, together with valour and discipline, **still propagated itself**; and all men cast their eyes on so pious and so successful a leader.¹

On pourrait expliquer la communication de l'enthousiasme du roi Richard I, des Écossais Covenantaires et d'Oliver Cromwell de la même façon. On pourrait considérer que dans chaque cas, les individus qui furent mis en présence de l'enthousiasme se formèrent chacun une idée de celui-ci, que leur idée gagna en puissance tant et si bien qu'ils en vinrent à ressentir à leur tour un enthousiasme similaire à celui qu'ils avaient observé.

Par ailleurs, dans le troisième passage – celui où il est question d'Oliver Cromwell et de son armée – Hume présente deux phénomènes. Il y a le phénomène qui vient d'être mentionné et par lequel l'enthousiasme religieux du chef de guerre se communique à l'ensemble de ses soldats ; il y a également le phénomène par lequel le fanatisme des soldats augmente, du moment qu'ils sont ensemble : "When they were collected in a body, their enthusiastic spirit still rose to a higher pitch"².

Ce second phénomène pourrait s'expliquer au moyen de l'« effet miroir » (ou réflexion de la sympathie), qui fut présenté et commenté dans les deux premiers chapitres³. Mis en présence les uns des autres, les soldats de la troupe percevraient leurs enthousiasmes respectifs et se formeraient des idées des enthousiasmes des autres. Tous ces enthousiasmes seraient évidemment similaires et les idées de ceux-ci se convertiraient aisément, par sympathie, en impressions réelles, qui viendraient se joindre à l'enthousiasme déjà ressenti par chacun des soldats. L'enthousiasme de chacun des soldats serait ainsi augmenté, au point de se transformer en une véritable frénésie.

3.3. La communication des opinions

Dans le second volume de l'*Histoire de l'Angleterre*, dans le chapitre consacré au règne d'Edward II⁴, Hume rapporte comment la reine Isabelle⁵ se saisit du pouvoir et fit mettre

¹ *HoE*, volume 6, chapitre LXI, pp. 57-58. Je souligne.

² *HoE*, volume 6, chapitre LXI, p. 58.

³ Voir dans le « Premier Chapitre » la section « 2.1.2. L'"effet miroir" et ce qu'il nous apprend sur la sympathie » et voir dans le « Chapitre II » la section « 1.2. Le retour de l'"effet miroir" ? ».

⁴ Edward II Plantagenet, 1284-1327 (21 septembre). Il fut roi d'Angleterre de 1307 à 1327 (25 janvier). Il perdit la couronne et fut remplacé par son fils Edward III.

⁵ Isabelle de France, c.1295-1358, fille du roi de France Philippe IV, dit « le Bel ». Elle fut reine d'Angleterre de 1308 à 1327.

sur le trône son fils en lieu et place de son époux, le roi Edward II. Alors qu'il rapporte comment s'effectua le coup d'État, Hume explique comment l'opinion des Anglais fut excitée contre le roi et ses favoris, comment l'opinion des individus changea à travers toute l'Angleterre et comment les Anglais en vinrent à voir d'un œil favorable la possible déposition du roi et à souhaiter l'effectivité de celle-ci :

They made themselves masters of the Tower by surprize; then entered into a formal association to put to death, without mercy, every one who should dare to oppose the enterprize of queen Isabella, and of the prince. **A like spirit was soon communicated to all other parts of England;** and threw the few servants of the king, who still entertained thoughts of performing their duty, into terror and astonishment.¹

On pourrait – comme dans les exemples présentés jusqu'à présent – expliquer le phénomène de communication d'opinion à partir du principe de sympathie. Bien sûr, il faudrait alors imaginer que tous les individus, à travers toute l'Angleterre, se formeraient des idées similaires sur le roi, sur ses mœurs, sur sa capacité à gouverner l'État, etc. Il faudrait ensuite imaginer que toutes ces idées gagneraient en force sous l'influence de différents facteurs, au point de toutes se convertir en impressions.

On trouve enfin un passage, dans le cinquième volume de *l'Histoire de l'Angleterre*, où il soit question de la communication d'une opinion ou plus précisément d'une position sur le plan politique. Il s'agit d'un passage un peu particulier car cette opinion, Hume la décrit comme étant déguisée sous les couleurs de la ferveur religieuse. C'est d'ailleurs sous cet aspect qu'elle est communiquée à d'autres individus. Le passage se trouve dans l'un des chapitres consacrés au règne du roi Charles I. Il est question des rapports entre les puritains anglais de type « politique » et les puritains anglais de type « religieux »². Hume indique alors que ceux-ci ne se réduisaient pas à ceux-là, et qu'il arrivait que des individus soient de véritables puritains sur le plan politique sans pour autant partager le fanatisme des puritains

¹ *HoE*, volume 2, chapitre XIV, p. 169. Je souligne.

² Cette distinction entre l'aspect religieux et l'aspect politique dans ce que l'on pourrait appeler l'idéologie d'un parti n'est pas nouvelle chez Hume. Il avait déjà mentionné cet aspect – fort intéressant au demeurant – de la politique et de la culture anglaise dans le "Postscript" de *A True Account of the Behaviour and Conduct of Archibald Stewart, Esq., Late Lord Provost of Edinburgh. In a Letter to a Friend*. Il avait alors traité de la distinction entre les « Whigs religieux » et les « Whigs politiques » de même que de la distinction entre les « Tories religieux » et les « Tories politiques ». Voir *A True Account of the Behaviour and Conduct of Archibald Stewart, Esq., Late Lord Provost of Edinburgh. In a Letter to a Friend*, London, Printed for M. Cooper, at The Globe in Pater-noster row, 1748, 12^o, pp. 31-34.

« religieux ». Il indique également que les puritains « religieux » et les puritains « politiques » se prêtaient assistance lorsqu'il s'agissait de s'entendre contre le pouvoir royal.

Dans le passage, il est question de l'une des pressions exercées sur le pouvoir royal par les puritains politiques du parlement anglais. Ceux-ci en 1640 s'attaquèrent aux droits et prérogatives des prélats de l'Église anglicane. Cependant, ce qu'ils attaquaient réellement à travers ceux-ci c'était le pouvoir royal, car le roi, on le rappelle, était à la tête de l'Église anglicane depuis Henri VIII¹. Il s'agissait d'une nouvelle façon de gruger un peu plus le pouvoir royal sous le couvert, cette fois, de la ferveur religieuse et avec l'appui, pour ne pas dire la bénédiction, de tous les puritains fanatiques :

Though the new sectaries composed not, at first, the majority of the nation, they were inflamed, as is usual among innovators, with extreme zeal for their opinions. Their unsurmountable passion, disguised to themselves, as well as to others, under the appearance of holy fervours, was well qualified to make proselytes, and **to seize the minds of the ignorant multitude**. And one furious enthusiast was able, by his active industry, to surmount the indolent efforts of many sober and reasonable antagonists.²

Il en va de même pour ce passage comme il en allait pour les précédents. Il est possible d'expliquer la communication de l'enthousiasme religieux (qui recouvrent ici des visées politiques) en recourant à la sympathie-humienne. Bien sûr, il faudrait alors imaginer que tous les individus concernés – ici les puritains anglais – se formeraient certaines idées, que celles-ci seraient similaires et qu'elles se convertiraient dans les impressions qui leur correspondraient.

¹ Henri VIII Tudor, 1491-1547. Il fut roi d'Angleterre de 1509 à 1547. Le titre de « Chef suprême de l'Église d'Angleterre » (“Supreme Head of the Church of England”) fut créé en 1533.

² *HoE*, volume 5, chapitre LIV, p. 285. Je souligne.

Conclusion

1. La sympathie dans l'*Histoire de l'Angleterre*

Dans la première et la seconde partie de ce chapitre, on a présenté différents passages où l'on rencontrait des phénomènes de production des affections qui pouvaient être considérés comme des phénomènes de sympathie-humienne. On a alors vu que, dans chacun de ces passages, Hume n'indiquait pas explicitement qu'un phénomène de conversion d'une idée en impression était à l'œuvre. On a également vu que, dans chacun de ces passages à l'exception d'un seul¹, Hume fournissait des informations sur la façon dont la production des impressions s'effectuait et que dans chacun d'eux, il présentait des éléments qui étaient propres au processus sympathique. Par exemple, on a vu que l'adjonction des qualificatifs « humaine » et « sociale » au terme « sympathie » dans le passage où Hume mentionnait les agissements des Irlandais lors de la rébellion de 1641², rappelaient des caractéristiques de la sympathie-humienne, qui était d'être une fonction de l'esprit humain, commune à tous les individus, et de jouer un rôle important sur le plan social ; que les propos tenus par Hume dans le passage sur la rencontre de William Wallace et de Robert Bruce³ étaient très proches de ceux tenus dans d'autres ouvrages alors qu'il traitait de l'éloquence et de la production des impressions par sympathie ; que le champ lexical utilisé dans le passage sur les derniers instants de Mary Stuart⁴ était riche de verbes exprimant la formation d'idées, celles-ci menant à la production d'impressions ; que le passage sur l'exécution du comte d'Essex⁵ rappelait une caractéristique importante de la sympathie-humienne, qui était de produire des impressions chez un individu qui n'étaient pas les siennes en temps ordinaire et auxquelles cet individu n'était pas naturellement⁶ disposé ; enfin que le passage sur les obsèques de sir Godfrey⁷ semblait présenter de manière distincte deux phénomènes de production d'impressions, dont l'un reposait sur les perceptions ressenties à la vue d'un spectacle pathétique, et, consécutivement, sur les idées formées suite à la perception de ce spectacle.

¹ Il s'agit du passage sur les derniers mots que la reine d'Écosse aurait eus pour son intendant. Voir *HoE*, volume 4, chapitre XLII, p. 247.

² Voir *HoE*, volume 5, chapitre LV, p. 343.

³ Voir *HoE*, volume 2, chapitre XIII, p. 131.

⁴ Voir *HoE*, volume 4, chapitre XLII, p. 249.

⁵ Voir *HoE*, volume 4, chapitre XLIV, p. 337.

⁶ Compris dans le sens de « régulièrement » et de « conformément au cours habituel des choses ».

⁷ Voir *HoE*, volume 6, chapitre LXVII, p. 342.

Comme je l'ai indiqué lors de l'analyse de ces passages, je pense que l'on peut considérer que le phénomène qui y est à l'œuvre est le phénomène de la sympathie-humienne. Il est à noter que Hume n'utilise le terme « sympathie » que dans un seul d'entre eux et qu'elle est alors qualifiée de « sympathie humaine » et de « sympathie sociale ». Comme je l'avais indiqué dans la première partie, je pense que l'usage de ces adjectifs n'est pas anodin : il vient signifier au lecteur que le terme « sympathie », dans ce passage, revêt un sens particulier et qui n'est pas l'un de ceux auquel le lecteur est habitué dans le reste de l'ouvrage.

En ce qui concerne le sens du terme « sympathie » dans le passage où Hume rapporte les derniers mots de la reine Mary Stuart à son intendant¹, je pense qu'il peut être entendu dans le sens d'une passion – qui serait proche de la compassion – mais également dans le sens de la sympathie-humienne. Les deux interprétations sont possibles.

2. La communication des affections dans *l'Histoire de l'Angleterre*

Dans la troisième partie, on a présenté des phénomènes de communication d'affections qui pouvaient être considérés comme des phénomènes de sympathie-humienne, mais qui pouvaient également être considérés comme des phénomènes d'une autre espèce. L'analyse de ces passages me porte à croire que ce qui y est à l'œuvre, en définitive, n'est peut-être pas la sympathie-humienne. Je le crois pour deux raisons. D'abord, comme on l'a vu dans la troisième partie, il est toujours possible en théorie d'expliquer les phénomènes de communication d'affections à travers un groupe d'individus ou une population en recourant au principe de la sympathie-humienne. Il est possible de le faire, mais il est souvent malaisé de le faire. C'est un exercice fastidieux que d'imaginer la formation d'idées – qui devraient être semblables – dans un si grand nombre d'individus, d'imaginer ensuite les augmentations de forces de ces idées chez tous les individus et d'imaginer, enfin, leurs multiples conversions en impressions chez tous les individus. Ajouter à cela qu'il faudrait également considérer que tous les individus concernés seraient dotés d'une propension à la sympathie suffisante dans les circonstances mentionnées par Hume et que les facteurs encourageant la conversion des idées en impressions (une sympathie plus ou moins forte, des idées plus ou moins fortes, le nombre de relations, etc.) seraient présents et adéquats

¹ Voir *HoE*, volume 4, chapitre XLII, p. 247.

suivant la situation de chaque individu. Ensuite, on ne trouve absolument rien dans ces passages qui encourage le lecteur à interpréter le phénomène mentionné par le philosophe écossais comme un phénomène de sympathie-humienne. Il n'en va pas dans ceux-ci comme dans les passages mentionnés précédemment : Hume ne décrit pas le phénomène, il ne mentionne pas d'éléments propres à la sympathie-humienne et ne fait pas références à l'une ou l'autre de ses caractéristiques. Dans ces passages, son propos se limite à indiquer qu'il y a une communication d'affections dans une population ou un groupe d'individus.

Les sept passages auxquels on s'est intéressé dans la troisième partie de ce chapitre ne sont pas les seuls dans l'*Histoire de l'Angleterre* où Hume mentionne la communication des affections parmi un grand nombre d'individus. Comme on l'a indiqué au début de la troisième partie, on trouve plusieurs autres passages où il mentionne le même genre de phénomènes, mais où, cette fois, il utilise des termes exprimant la contagion, l'infection, la contamination, etc. On a indiqué au début de la troisième partie que ces passages ne seraient pas considérés dans ce chapitre, mais qu'ils seraient considérés ultérieurement dans le chapitre consacré à la sympathie-contagion. Je pense que l'on peut considérer dès à présent que les sept phénomènes présentés dans la troisième partie de ce chapitre appartiennent aussi à cette catégorie de phénomène.

3. Deux phénomènes différents ?

L'analyse des passages où des affections sont produites ou sont communiquées dans l'*Histoire de l'Angleterre* laisse entendre qu'il pourrait y avoir deux phénomènes distincts de production et de communication des affections chez David Hume :

- 1) la sympathie-humienne ou la conversion d'une idée en impression ;
- 2) la sympathie-contagion ou la contagion des affections.

Le passage sur les obsèques de sir Edmund Berry Godfrey semble particulièrement éclairant à ce sujet. Il s'agit du seul passage, dans tous les ouvrages de David Hume, où la distinction entre le phénomène de contagion des affections et le phénomène de la production des impressions consécutivement à la formation d'idées semble être établie :

In order to propagate the popular frenzy, several artifices were employed. The dead body of Godfrey was carried into the city, attended by vaste multitudes. It was publicly

exposed in the streets, and viewed by all ranks of men; and every one, who saw it, went **away inflamed, as well as by the mutual contagion of sentiments, as by the dismal spectacle itself.**¹

Dans les autres ouvrages, Hume présente souvent les phénomènes de contagion et de conversion des idées en impressions comme s'il s'agissait d'un même phénomène ; le lecteur peut avoir quelques fois l'impression qu'il s'agit de deux phénomènes différents – parce que les phénomènes de contagion des impressions ne s'expliquent pas toujours bien à partir de ceux de la conversion des idées en impressions, par exemple – mais Hume ne donne jamais assez de précisions sur les deux phénomènes pour qu'on puisse les distinguer l'un de l'autre sans qu'un léger doute demeure... L'analyse des phénomènes de contagion et la comparaison avec les phénomènes de sympathie-humienne, permettra de résoudre éventuellement ce problème.

En terminant, on pourrait répliquer que l'on ne doit pas chercher à expliquer ce qui n'est pas clair dans la philosophie humienne en recourant à l'*History of England*, parce qu'il ne s'agit pas d'un ouvrage philosophique et que Hume n'y expose pas des éléments de sa philosophie. Cela est vrai en partie, mais cela est également faux en partie. L'auteur de l'*Histoire de l'Angleterre* est également l'auteur du *Traité de la nature humaine*, des *Enquêtes* et des *Dissertations*. Je ne pense pas que l'on puisse considérer que David Hume, « l'historien », aurait pu faire fi de tout ce que savait et de tout ce que croyait David Hume, « le philosophe ». Je ne pense pas qu'il aurait pu décrire dans son *Histoire* des phénomènes de production d'affections et de communication d'affections – et les décrire, je le rappelle, quelques fois de manière très détaillée – sans conserver d'arrière-pensées pour ce qu'il avait déjà indiqué sur des sujets similaires, dans les ouvrages précédents. Je pense que Hume, dans ses nombreux ouvrages philosophiques, a élaboré diverses théories en donnant quelques exemples à ses lecteurs, mais qu'il a, dans son grand ouvrage historique, appliqué ses théories à des événements en tentant même, à l'occasion, d'expliquer ceux-ci à partir de celles-là. Je pense que plusieurs passages de l'*Histoire de l'Angleterre* constituent une intéressante mise en pratique de certains éléments théoriques de la philosophie humienne, et que cet ouvrage, parce qu'il apporte des éléments supplémentaires à la compréhension de la philosophie humienne, mérite d'être considéré avec une plus grande attention.

¹ *HoE*, volume 6, chapitre LXVII, p. 342. Je souligne.

CHAPITRE VI

Les sympathies au XVII^{ème} siècle
et au XVIII^{ème} siècle

Introduction

1. De l'Antiquité à l'époque moderne

Le terme « sympathie » n'est absolument pas un néologisme créé par David Hume pour exprimer un concept nouveau. À l'origine, le terme était grec : *συμπαθεια*. Il fut latinisé en *sympathia* dans l'Antiquité, pour se franciser plus tard en « sympathie » et s'angliciser ensuite, en "sympathy". Le terme original grec possédait déjà différents sens qui se sont complexifiés et enrichis à travers les usages et avec le temps. Au XVII^{ème} et au XVIII^{ème} siècles, la sympathie désignait des phénomènes très variés et appartenant à des domaines très différents, comme par exemple les sciences¹, les arts², les rapports affectifs entre individus, etc.

Hume, donc, lorsqu'il utilise ce terme, utilise un mot connu de ses lecteurs, un mot qui a déjà un sens, ou plutôt des sens qui lui soient propres. Lorsqu'il rencontre le terme « sympathie » le lectorat moderne du philosophe écossais a déjà une certaine idée de ce que le mot veut dire et il est probable que la façon dont Hume l'utilise lui semble quelque peu nouvelle.

Il importe donc de bien connaître les sens de la « sympathie » au XVII^{ème} siècle et au XVIII^{ème} siècle dans le langage courant en France comme en Angleterre, pour être en mesure de saisir quels étaient les référents du lectorat de Hume à l'égard de la sympathie et avec quels préjugés ses lecteurs abordaient ses textes. Connaître les sens de la sympathie dans le langage courant permettra également de mieux comprendre la façon dont Hume lui-même use de ce terme.

2. Méthodologie spécifique à ce chapitre

Comme il s'agit de considérer quels étaient les sens du terme « sympathie » dans le langage courant, on a considéré seulement ici les définitions contenues dans les dictionnaires et les encyclopédies. Les façons dont certains auteurs ont usé de la sympathie ou discoursé sur celle-ci dans les œuvres littéraires ou les ouvrages à contenu philosophique, n'ont pas été pris en compte.

¹ Telles que la chimie (ou l'alchimie), la physique et la médecine.

² Tels que la peinture et la musique.

Au XVII^{ème} siècle et au XVIII^{ème} siècle on manifeste de toute évidence, des deux côtés de la Manche, un vif intérêt pour ce qui concerne la langue. Les ouvrages consacrés tant à la langue anglaise qu'à la langue française foisonnent. Pour ne citer que quelques exemples, rappelons qu'en 1635 Richelieu fonde l'Académie française, dont l'un des mandats est de fixer la langue française, de l'épurer en lui donnant des règles et de produire un grand dictionnaire ; qu'en 1694, Gilles Ménage produit ce qui constitue, peut-être, le premier dictionnaire étymologique français ; que les échanges entre les jésuites et les jansénistes sont âpres et virulents et que les discussions sur la langue leur servent souvent de champ de bataille¹ ; qu'enfin, le XVIII^{ème} siècle assiste à la mise en chantier d'un ouvrage colossal, l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert, qui devait être suivi plus tard par d'autres ouvrages de même genre, comme l'*Encyclopédie méthodique* publiée par Panckouke. La publication de dictionnaires multiples et variés dans des formats allant des grands in-folio aux petits in-duodecimo était plus florissante encore en Angleterre qu'en France², où l'on voyait par ailleurs apparaître et se développer des dictionnaires d'un genre nouveau, proche de la forme que l'on connaît aujourd'hui³. Étant donné la quantité imposante des références possibles, une sélection d'ouvrage a donc été nécessaire.

Comme il s'agissait de vérifier quels étaient les usages du terme « sympathie » dans le langage courant, les dictionnaires historiques de Louis Moréri et de Pierre Bayle⁴ ont été laissés de côté. Leurs articles portant sur des personnages de l'Histoire, sur des mouvements philosophiques ou religieux, sur des lieux, sur des événements, etc., ils ne présentaient guère d'intérêt en ce qui concerne la définition du terme « sympathie » lui-même.

¹ Sur ce sujet voir Thierry Defize, « Comment confondre les jansénistes ? (Des *Lettres provinciales*) de Pascal à la critique grammaticale du Père Bouhours », *Histoire Épistémologie Langage*, Tome 10, Fascicule 1 : Stratégies théoriques, 1988, pp. 43-58.

² Pour un aperçu du nombre prodigieux d'ouvrages produits sur la langue anglaise au XVII^{ème} et au XVIII^{ème} siècles, consulter par exemple la collection des dictionnaires et des lexiques sur le site d'*Eighteenth Century Collection Online* (ECCO) à : <http://gdc.gale.com/products/eighteenth-century-collections-online/>.

³ Voir N. E. Osselton, "The Early Development of the English Monolingual Dictionary (Seventeenth and Early Eighteenth Century)" in *The Oxford History of English Lexicography*, Volume 1 : General-Purpose Dictionaries, A. P. Cowie (edit.), Oxford, Clarendon Press, 2009, pp. 131-154.

⁴ Voir Louis Moréri, *Le Grand Dictionnaire historique*, huitième édition en 4 volumes, Amsterdam, George Gallet, 1698 (1674) et Pierre Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, troisième édition revue, corrigée et augmentée par l'auteur, 4 volumes, Rotterdam, Chez M. Bohm, 1720.

Les dictionnaires dont les définitions étaient très brèves de même que ceux dont le contenu des articles sur la sympathie ne différait pas ou différait peu du contenu d'articles plus longs dans d'autres dictionnaires, ont été éliminés. C'est le cas de quelques dictionnaires de langue française, tels que les dictionnaires de Robert Estienne, de Jean Nicot et de Gilles Ménage¹ ainsi que des troisième, quatrième et cinquième éditions du *Dictionnaire de l'Académie Française*². C'est également le cas de plusieurs dictionnaires de langue anglaise, tels que les dictionnaires d'Henry Cockeram, d'Edward Phillips, d'Edward Cocker, de John Kersey, de Thomas Dyche et William Pardon, de Benjamin Martin, de John Wesley, de Joseph Scott et Nathan Bailey³.

¹ Voir Robert Estienne, *Dictionarium latinogallicum*, troisième édition, Paris, C. Stéphane, 1552 (1539) ; Jean Nicot, *Thresor de la langue françoise tant ancienne que moderne*, Paris, David Douceur, 1606 ; Gilles Ménage, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, nouvelle édition, 2 tome, à Paris, chez Briasson, 1750 (1694).

² Voir *Dictionnaire de l'Académie Française*, troisième édition, 2 tomes, à Paris, chez Jean-Baptiste Coignard, imprimeur du Roy et de l'Académie Française, 1740 ; *Dictionnaire de l'Académie Française*, quatrième édition, à Paris, chez la Veuve de Bernard Brunet, Imprimeur de l'Académie Française, Grand'Salle du Palais & rue basse des Ursins, 1762 ; *Dictionnaire de l'Académie Française*, cinquième édition, à Paris, chez J. J. Smits et C^e, Imp.-Lib., rue de Tournon, n^o1133, Faubourg Germain, l'An VI de la République (1798).

³ Voir Henry Cockeram, *The English Dictionarie or An Interpreter of Hard English Words ...* By H. C., London, printed by Isaac Iaggard for Edmund Weaver and are to be sold at his shop at the great North Gate of Pauls Church, 1626 (1623) ; Edward Phillips, *The New World of Words or Universal English Dictionary ... Compiled by Edward Phillips, Gent. The sixth edition, revised, corrected, and improved; with the addition of near twenty thousand words*, By J. K. Philobibl, London, printed for J. Phillips, at the King's-Arms in S. Paul's Church-Yard, H. Rhodes at the Star, the Corner of Bride-Lane, in Fleet-Street, and J. Taylor, at the Ship in S. Paul's Church-Yard, 1706 (1658), 2^o ; Edward Cocker, *Cocker's English dictionary: interpreting the most refined and difficult words ... Perused and published from the authors correct copy, by John Hawkins*, London, printed for A. Back, and A. Bettesworth, 1704, 12^o ; John Kersey, *A New English Dictionary, Or A Compleat Collection Of the Most Proper and Significant Words, and Terms of Art commonly used in the Language, ... The second edition carefully revised, with many important additions and improvements*. By J. K., London, printed for Robert Knaplock, at the Bishop's Head, and R. and J. Bonwicke, at the Red Lion, in St. Paul's Church-Yard, 1713 (1702), 8^o ; *A New General English Dictionary; peculiarly calculated for the use and improvement of such as are unacquainted with the learned languages. ... &c. and now finish'd by William Pardon. gent. The third edition, with the addition of the several market towns.*, London, printed for Richard Ware, at the Bible and Sun in Warwick-Lane, Amen-Corner, 1740, 8^o ; Benjamin Martin, *Lingua Britannica reformata: or, a new English dictionary, under the following titles, viz. I. Universal; ... VIII. Philosophical; ... To which is prefix'd, an introduction, containing a physico-grammatical essay on the propriety and rationale of the English tongue, ...* By Benj. Martin., London, printed for J. Hodges, S. Austen, J. Newbery, J. Ward, R. Raikes, at Gloucester, J. Leake, and W. Frederick, at Bath, and B. Collins, at Salisbury, 1749, 4^o ; John Wesley, *The complete English dictionary, Explaining most of those hard words, Which are found in the best English writers. By a lover of good English and common sense. N. B. The Author assures you, he thinks this is the best English Dictionary in the World*, London, printed by W. Strahan, and sold by J. Robinson, Ludgate-Street, T. Trye, Gray's Inn Gate, Holborn, T. James, Royal Exchange, and G. Englefield, West-Street, Seven Dials, 1753, 12^o ; Joseph Nicol Scott et Nathan Bailey, *A New Universal Etymological English Dictionary, containing not only explanations of*

Je n'ai pas retenu non plus les ouvrages publiés vers la fin de la seconde moitié du XVIIIème siècle¹. Comme ils n'appartenaient pas à la période pendant laquelle Hume écrivit et publia ses ouvrages, j'ai jugé qu'il était inopportun de le faire. Il ne s'agit en effet que de considérer les usages de la sympathie du vivant de David Hume, et non pas d'effectuer une étude détaillée sur les évolutions sémantiques de ce terme au cours des XVIIème et XVIIIème siècles.

Pour identifier d'abord et m'aider à déterminer ensuite quels pouvaient être les ouvrages les plus intéressants et les plus pertinents, j'ai consulté avec profit quelques documents sur l'histoire des dictionnaires². J'ai également évalué moi-même plusieurs d'entre eux, en comparant tout simplement leurs différents articles.

3. Organisation du chapitre

Les sens usuels de la sympathie au XVIIème siècle et au XVIIIème siècle sont présentés de la manière suivante : on montre d'abord comment on définit celle-ci dans les dictionnaires de langue anglaise ; on montre ensuite comme on définit celle-ci dans les dictionnaires de langue française. La conclusion résume les résultats et porte sur les différences que l'on rencontre entre les deux langues ainsi que (mais de façon très concise) sur l'évolution sémantique du terme à travers les XVIIème et XVIIIème siècles.

the words in the English language; ... but also their etymologies from the ancient and modern languages ... being revised and corrected by Joseph Nicol Scott, ... London, printed for T. Osborne and J. Shipton, J. Hodges, R. Baldwin, W. Johnston, and J. Ward, 1755, 2^o.

¹ Comme l'*Encyclopédie méthodique* publiée entre 1782 et 1832 à Paris chez Charles-Joseph Panckoucke, et qui comporte plusieurs tomes sur des sujets spécialisés, ou le *Dictionnaire critique de langue française*, de Jean-François Féraud, publié à Marseille, chez Mossy, en 1787-1788.

² Voir A. P. Cowie (edit.), *The Oxford History of English Lexicography*, Volume 1 : General-Purpose Dictionaries, Oxford, Clarendon Press, 2009 ; Werner Hüllen, *English Dictionaries 800-1700. The Topical Tradition*, Oxford/New York, Clarendon Press, 1999 ; De Witt T. Starnes et Gertrude E. Noyes, *The English Dictionary from Cawdrey to Johnson 1604-1755*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1965 (1946) ; Bernard Quemada, *Les dictionnaires du français moderne 1539-1863. Étude sur leur histoire, leurs types et leurs méthodes*, tome 1, Paris, Didier, 1967. Par ailleurs, on trouve également un certain nombre d'informations sur les sites où sont mis en ligne certains dictionnaires, comme http://www.lexilogos.com/francais_langue_histoire.htm, <http://www.bl.uk/learning/langlit/dic/meanings.html> et <http://artfl.atilf.fr/dictionnaires/index.htm>.

Première partie : La sympathie dans les dictionnaires de langue anglaise

Les définitions de la sympathie sont très brèves dans les dictionnaires anglais, contrairement à ce que l'on retrouve dans les dictionnaires français. Il ne s'agit bien souvent que de quelques mots. La *Cyclopædia* de Chambers – qui comporte pourtant des articles détaillés sur certains sujets – ne fait pas exception en ce qui concerne la sympathie. L'article du dictionnaire de Jonhson est également très court, mais on y trouve par contre beaucoup d'exemples issus de la littérature. Si je n'ai pas retenu le dictionnaire de John Kersey, *A New English Dictionary*, pour les raisons indiquées précédemment, j'ai par contre utilisé son *Dictionarium Anglo-Britanicum*, car il comportait des éléments intéressants. Les dictionnaires auxquels je me suis référée afin de déterminer quels pouvaient être les sens de la sympathie au XVIIème et au XVIIIème siècles sont les suivants :

Thomas Blount. *Glossographia or A Dictionary, Interpreting all such Hard Words of Whatsoever Language, now used in our refined English Tongue, With Etymologies, Definitions, and Historical Observations on the same. ... Very useful for all such as desire to understand what they read. The Second Edition, more correct; wherein above Five hundred choice Words are added.* By T.B. of the Inner-Temple, Barrister. London, Printed by Tho. Newcomb for George Sawbridge at the Bible on Ludgate hill, 1661 (1656).

Elisha Coles. *An English Dictionary*, London, printed for Samuel Crouch at the Corner Shop on Popes-Head near Cornhill, 1676.

John Kersey. *Dictionarium Anglo-Britanicum : Or A General English Dictionary, comprehending a brief, but emphatical and clear explication of all sorts of difficult words, that derive their Original from other Ancient and Modern Languages ...* By John Kersey, Philobibl. London, printed by J. Wilde, for J. Phillips, at the King's-Arms in St. Paul's Church-Yard, H. Rhodes, at the Star, the Corner of Bride-Lane, in Fleet-Street, and J. Taylor, at the Ship in St. Paul's Church-Yard, 1708, 8°.

John Harris. *Lexicon technicum: or, an universal English dictionary of arts and sciences: explaining not only the terms of art, but the arts themselves. The Second edition. In two volumes,* By John Harris, D.D. and F.R.S., London, printed for Dan. Brown, Tim. Goodwin, John Walthoe, Tho. Newborough, John Nicholson, Dan. Midwinter, and Francis Coggan, 1708, 2°.

Nathan Bailey. *An universal etymological English dictionary: Comprehending The Derivations of the Generality of Words in the English Tongue, either Ancient or Modern, ... the fourth edition, with large additions.* By N. Bailey, London, printed for J. Darby, A. Bettesworth, F. Fayram, J. Osborn, T. Longman, J. Pemberton, J. Hooke, C. Rivington, F. Clay, J. Batley, and E. Symon, and 6 others, 1728 (1721), 8°.

Ephraïm Chambers. *Cyclopædia or, an universal dictionary of the arts and sciences ...* By E. Chambers, F.R.S. *The fifth edition. In two volumes*, London, printed for D. Midwinter, W. Innys, C. Rivington, A. Ward, J. and P. Knapton, and 12 others all in London, 1741-43 (1728), 2°.

Nathan Bailey (et autres). *Dictionarium Britannicum: or a more compleat universal etymological English dictionary than any extant. Containing Not only the Words, and their Explication ... Collected by several hands, the mathematical part by G. Gordon, the botanical by P. Miller. The whole revis'd and improv'd, with many thousand additions, by N. Bailey*, London, printed for T. Cox at the Lamb under the Royal-Exchange, 1730, 2°.

Samuel Johnson. *A dictionary of the English language; in which the words are deduced from their originals and illustrated in their different significations by examples from the best writers. To which are prefixed, a history of the language, and an English grammar.* By Samuel Johnson, A. M. *In two volumes*, London, printed by W. Strahan, for J. and P. Knaptor, T. and T. Longman, C. Hitch and L. Hawes, A. Millar, and R. and J. Dodsley, 1755, 2°.

1.1. Affinité et attraction entre des substances

La sympathie peut désigner l'attraction mutuelle, la propension à s'unir ou la disposition à agir l'une sur l'autre que possèdent des substances lorsqu'elles sont mises en présence. La sympathie est quelques fois utilisée comme un synonyme de « magnétisme », celui-ci étant entendu comme une propriété par laquelle deux choses s'affectent l'une l'autre au même moment, de manière similaire ou différente¹. Inversement, l'antipathie est utilisée pour exprimer la répulsion que l'on constate quelques fois entre deux substances. L'attraction entre l'aimant et le fer ou entre les pôles opposés de deux aimants est une sorte de sympathie. Il existe également au dire de certains auteurs, des sympathies et des antipathies dans le monde animal et dans le monde végétal (bien qu'il s'agisse de cas le plus souvent fabuleux qui ne sont pas scientifiquement attestés, indique Chambers). On raconte ainsi qu'un luth dont les cordes sont faites à partir des boyaux de loups et de moutons ne peut jamais produire de notes qui soient en accord ou encore que les plumes d'aigle, lorsqu'on les joint aux plumes de d'autres espèces d'oiseaux, consomment ces dernières. Pour qu'il y ait sympathie entre deux substances, il faut qu'il y ait une concordance de nature, des affinités entre elles ou entre certaines de leurs parties, des ressemblances entre leurs qualités. Par exemple, il y a sympathie entre l'eau et la terre du point de vue du froid, et entre l'eau et l'air, du point de vue de l'humidité².

¹ Voir "Magnetism" in Ephraïm Chambers, *op. cit.*, volume 2.

² Voir "Sympathy" in Thomas Blount, *op. cit.*

Il semble que ce sens de la sympathie soit devenu quelque peu obsolète au XVIIIème siècle (en anglais du moins) car on le retrouve dans très peu de dictionnaires. Si Ephraïm Chambers y fait allusion, il indique également que les cas de sympathie entre substances sont douteux ; quant à John Harris, lorsqu’il mentionne cette sorte de sympathie c’est pour la réduire au terme de “congruity”¹ qui désigne un ensemble très restreint de phénomènes :

CONGRUITY, by the Naturalists is esteemed a Relative Property of a Fluid Body, whereby any Part of it is readily united with any other Part, either of itself, or of any other Similar Fluid or Solid Body. And *Incongruity* is a Property by which it is hindered from uniting with any Solid or Fluid Body dissimilar to it.²

1.2. Concordance de passions et affection mutuelle

En parallèle avec la définition précédente, la sympathie est définie également comme une adéquation entre les affections, les passions, les dispositions, les inclinations, les humeurs, les tempéraments ou les qualités de deux ou de plusieurs individus. Ce partage d’une même affection, passion, etc. entre plusieurs personnes est susceptible d’engendrer une affection mutuelle – une sorte d’attraction en somme – les individus concernés se plaisant alors dans la compagnie des uns et des autres.

Il s’agit sans nulle doute d’un sens très important du terme “sympathy” à l’époque, car, si les articles ne sont pas également détaillés sur ce sujet, on trouve néanmoins cette définition chez tous les auteurs retenus. Chez Elisha Coles et chez quelques auteurs dont les dictionnaires n’ont pas été retenus³ elle constitue même la seule définition du terme “sympathy”. Par ailleurs, John Harris dans son *Lexicon technicum* laisse entendre que c’est là le véritable sens du terme “sympathy”, car l’autre définition qu’il donne, la concordance entre des corps ou leurs parties, devrait plutôt être référer au terme “congruity”.

¹ Voir “Sympathy” in John Harris, *op. cit.*, volume 2 (en capitales dans le texte) : “... some have thought that there also a sympathy between some Natural Bodies, or their Particles. But this ought rather be called a Congruity.”

² Voir “Congruity”, *ibid.*, volume 1. En italique et en capitales dans le texte.

³ Voir “Sympathy” in Elisha Coles, *op. cit.* En ce qui concerne les auteurs qui ne furent pas retenus, voir les définitions de la sympathie dans les ouvrages de Henry Cockeram *op. cit.*, Edward Philips *op. cit.* et Edward Cocker *op. cit.*

1.3. Capacité à être affecté par un autre, sur le plan des passions

On trouve chez Samuel Johnson, et chez lui seul¹, un autre sens de la sympathie. Dans ses articles “Sympathy” et “To sympathize”, il définit d’abord la sympathie suivant le sens qui a été mentionné dans la section précédente, soit comme une « sensibilité mutuelle » et comme le fait de « ressentir quelque chose avec un autre ». Il la définit ensuite comme « la qualité d’être affecté par l’affection de quelqu’un d’autre » et « le fait de ressentir quelque chose conséquemment à ce qu’un autre a ressenti »². Il y a une légère nuance entre les deux définitions : dans le premier cas, la sympathie désigne le fait que des affections soient ressenties au même moment par des individus alors que dans le second cas, la sympathie désigne le fait qu’une affection ressentie par un individu est causée et suit l’affection ressentie par un autre individu. S’il y a une simultanéité dans le premier cas entre les deux affections, il y a par contre consécution dans le second.

Déterminer pour quelle(s) raison(s) on trouve chez Johnson, et seulement chez lui, ce sens particulier de la sympathie est une affaire délicate. Son dictionnaire publié pour la première fois en 1755 étant le plus tardif des dictionnaires consultés, on peut faire l’hypothèse que Johnson, contrairement à ses prédécesseurs, a pu être influencé par certains ouvrages d’auteurs contemporains à lui et traitant différemment de la sympathie. Ce pourrait être le cas, par exemple, de David Hume, avec son *Traité de la nature humaine* (1739-1740) ou son *Enquête sur les principes de la morale* (1751)... Il ne s’agit bien sûr ici que d’une hypothèse, qui n’est pas solidement étayée d’une part, et qui ne permet pas d’expliquer pourquoi on ne retrouve pas ce sens de la sympathie dans d’autres dictionnaires un peu tardifs comme le *Lingua Britannica reformatata* (1749), de Benjamin Martin, ou le *The complete English dictionary* (1753), de John Wesley. Il faudrait davantage de recherches sur les usages de la sympathie vers le milieu du XVIIIème siècle pour jeter quelque lumière sur cette question.

¹ Cette définition de la sympathie est en effet absente chez tous les autres auteurs anglais consultés, qu’ils aient été retenus ou non dans le cadre de cette analyse.

² Voir Samuel Johnson, *op. cit.* volume 2.

1.4. Transmission de troubles physiologiques

Le terme “sympathy” était déjà utilisé dans un sens médical à l’époque moderne¹. Par sympathie, on entendait alors une propriété de transmission de troubles d’une partie d’un corps à une autre partie d’un corps. Nathan Bailey, par exemple, indique que la sympathie désigne la façon dont une partie d’un corps est indisposée suite à une maladie qui en affecte une autre². Chambers, cependant, ne considère pas que la sympathie comprise dans ce sens se limite à la transmission de maladies ou d’affections douloureuses : une sensation agréable comme celle produite par un baiser peut également être communiquée.

La façon dont opère cette transmission n’est pas très claire, toutefois. Chambers mentionne l’affluence d’humeurs ou de vapeurs³ mais également l’action des nerfs⁴ ou celles des esprits animaux⁵. Pour que la sympathie comme principe de transmission puisse opérer, il faut qu’il y ait une certaine « sympathie des parties », une conformité dans l’économie animale entre les parties impliquées, c’est-à-dire entre l’*organe transmettant* et l’*organe récepteur*. Chambers donne comme exemple l’histoire d’une dame qui, incommodée par la vue, vraisemblablement, des effets d’un herpès labial, aurait développé une affection analogue dans une région autre – toutefois – de son anatomie :

Dr. Willis, quoted by Mr. Derham, imputes the pleasure of kissing, and its effects in exciting love, and even lechery, to this pair of nerves ; which being branched both to the lips and the genital parts, when the former are affected, and irritation is occasioned in the latter: and Dr. Sachs judges it to be from the *consent* of the labia uteri with the labia oris, that a breeding lady, frighthed with the fight of scabby lips, had pustules of the like kind broke out in the labia uteri.⁶

La sympathie peut opérer chez un seul individu, dans un seul et même corps, comme le montre l’exemple du baiser dans la citation qui précède. Elle peut également opérer entre deux individus différents, comme le montre l’exemple de la transmission herpétique. Le fait

¹ On retrouve cette définition de la sympathie dans plusieurs dictionnaires anglais, mais c’est Chambers qui donne (et de loin) le plus grand nombre de détails à ce sujet. Voir “Consent of parts”, “Monster” et “Sympathy, in medicine” in Ephraïm Chambers, *op. cit.* Voir également “Sympathy [in Physicks]” in Nathan Bailey, *An universal etymological English dictionary, op. cit.* et “Sympathy [with Physicians]” in Nathan Bailey *Dictionarium Britannicum, op. cit.*

² Voir “Sympathy (in Physick)” in Nathan Bailey, *An universal etymological English dictionary, op. cit.* de même que “Sympathy (with Physician)” in Nathan Bailey, *Dictionarium Britannicum, op. cit.*

³ Voir “Sympathy, in medicine” in Chambers, *op. cit.*, volume 2.

⁴ Voir “Consent of parts”, *ibid.*, volume 1.

⁵ Voir “Monster”, *ibid.*, volume 2.

⁶ Voir “Consent of parts”, *ibid.*, volume 1. En italique dans le texte.

que Chambers illustre les deux sortes de transmission par sympathie (la transmission *inter-individuelle* et la transmission *intra-individuelle*) par des exemples qui se trouvent dans un seul et même paragraphe peut laisser supposer qu'on faisait peu de distinction à l'époque entre les deux espèces de transmission. Ce qui importe en fait, c'est moins la distance que le fait qu'il y ait plusieurs organes ou corps impliqués. Un trouble est dit « sympathique » lorsqu'il est causé par le trouble d'un autre corps ou d'un autre organe. Chambers indique que le terme « sympathique » (“sympathetic”) en médecine s'oppose au terme « idiopathique » (“idiopathic”)¹ qui désigne un trouble qui apparaît spontanément dans un organe ou un corps sans être causé par celui d'un autre organe ou d'un autre corps.

Par ailleurs, dans un autre article de la *Cyclopædia*, Chambers (citant Malebranche) indique également que ce serait la sympathie qui serait à l'origine de la production de monstruosité dans la nature : on voit naître des rejetons monstrueux lorsque les mères subissent un choc alors qu'elles sont gestantes. Lorsque des passions violentes sont ressenties par une mère porteuse à la vue d'un spectacle terrifiant ou bouleversant, elles se communiquent au fœtus et elles altèrent son développement physiologique. Chambers donne ainsi l'exemple d'un enfant né avec les quatre membres brisés et dont la mère aurait, semble-t-il, assisté à l'exécution publique d'un criminel.²

1.5. Compassion, “fellow-feeling”, pitié et sympathie

La sympathie est quelque fois comprise comme une passion. Lorsque c'est le cas, elle est indiquée comme étant une passion proche de la compassion ou de ce que les anglais nomment “fellow-feeling”³. Curieusement, si les termes “fellow-feeling” et “compassion” servent à définir la sympathie de manière synonymique, on constate qu'inversement il n'y a guère de réciprocité. En effet, lorsque l'on regarde les définitions des termes “compassion” et “fellow-feeling” on constate qu'ils se définissent l'un l'autre mutuellement, que l'on y ajoute quelque fois d'autres termes, comme “pity” et “mercy”, mais que le terme “sympathy”, par contre, demeure absent. Le dictionnaire de Samuel Johnson est le seul qui

¹ Voir “Sympathetic” et “Idiopathy”, *ibid.*, volumes 2 et 1 respectivement.

² Voir “Monster”, *ibid.*, volume 2.

³ On trouve des définitions de cette sorte chez tous les auteurs retenus, à l'exception de John Harris.

définissent la compassion par une « sympathie douloureuse » et la pitié, par une « sympathie avec la misère »¹.

Il est possible que cette absence de la sympathie dans les définitions de la plupart des dictionnaires soit liée à la complexité de la définition du terme “sympathy”. Il est également possible qu’elle soit due à un glissement sémantique : le dictionnaire de Johnson a été publié un peu plus tard dans le XVIII^{ème} siècle que les autres dictionnaires consultés, et la sympathie commençait peut-être alors à être comprise davantage comme une passion. Il s’agit bien sûr d’hypothèses.

1.6. Encre sympathique et poudre de sympathie²

Les encres sympathiques désignent des encres qui sont élaborées de telle sorte, qu’elles apparaissent ou disparaissent de manière vraiment très soudaine lorsqu’elles entrent en contact avec une autre matière³. Ces encres sont dites « sympathiques » parce que le processus par lequel s’opère la réaction laisse supposer qu’il existe entre les deux éléments (l’encre et le réactif) des affinités particulières. Le sens de sympathie est ici le même que celui décrit dans la première section de cette partie, soit une concordance ou une similitude entre deux substances.

La poudre de sympathie désigne une poudre que l’on a cru – principalement au XVII^{ème} siècle – dotée de vertus thérapeutiques⁴. L’application de cette poudre sur un linge imbibé du sang d’une blessure permettait de guérir le patient à distance et la distance en question pouvait aller jusqu’à plusieurs miles. Chambers résume l’explication du chevalier Kenelm Digby sur la façon dont agit la poudre de sympathie :

Sir Kenelm, in an express treatise on the subject, where he gives instances of cures performed by it, accounts for the manner of its operation thus: the sun’s rays, says he,

¹ Voir “Compassion” et “Pity” in Samuel Johnson, *op. cit.* volumes 1 et 2.

² Voir “Sympathetic Inks » et “Sympathetic Powder” in John Kersey, *Dictionarium Anglo-Britanicum*, *op. cit.*, ainsi que “Sympathetic inks” et “Sympathetic powder” in Chambers, *op. cit.*, volume 2.

³ Dans l’article de Chambers on trouve des exemples de différentes compositions d’encres sympathiques et on indique quels sont leurs réactifs respectifs.

⁴ La poudre de sympathie était élaborée à partir de vitriol (ancien nom désignant l’acide sulfurique) calciné. Sur cette poudre et sur son inventeur, Kenelm Digby, on peut par ailleurs consulter Béatrice Fink, « De la poudre de sympathie et de ses effets surprenants » in Thierry Belleguic, Éric Van der Schueren et Sabrina Vervacke (édit.), *Les discours de la sympathie. Enquête sur une notion de l’âge classique à la modernité*, Québec, Presses de l’Université Laval, c2007, pp. 67-76.

attract and draw the spirits of the blood at a great distance; by which means the atoms thereof are driven and dispersed far and near in the air. Now, the spirits of vitriol, incorporated with the blood, fly along with them, and the two together form a kind of train of corpuscles. On the other side there is continually issuing and exhaling from the wound abundance of fiery spirits, which attract the neighbouring air; and this air, by a continued concatenation, attracting still the next air, at length, meets the atoms, with the spirits of the blood and vitriol. Thus the spirits of the blood finding their source again, re-enter into their primitive seat, and being joined with the vitriolic spirits, the wound is comforted and healed, imperceptibly.¹

La poudre est dite « sympathique » pour plusieurs raisons. On trouve d'abord l'idée d'une action qui s'accomplit à distance entre des corps différents qui ne sont pas immédiatement contigus. On rencontre également l'idée d'une attraction entre deux substances, les « esprits du sang » d'une part, et la combinaison des « esprits du sang » avec ceux du vitriol, d'autre part. Par ailleurs, comme c'est l'application de la poudre sur le linge qui est à l'origine de la réaction curative, on note qu'il se produit une interaction directe entre le sang et la poudre ; ce faisant on peut considérer qu'il existe une certaine affinité ou concordance entre les substances vitriolique et sanguine.

1.7. Sympathie des couleurs

Dans le dictionnaire de Samuel Johnson, à l'article "To sympathize", on indique qu'il y a des sympathies entre certaines couleurs : "Green is a pleasing colour, from a blue and yellow mixed together, and by consequence blue and yellow are two colours which sympathize". Mis à part le fait que cette citation « provient du Dufresnoy de Dryden »², on ne trouve aucune autre précision dans l'article. Pour avoir des explications supplémentaires concernant la sympathie des couleurs, il faut alors consulter l'ouvrage qui est cité par Johnson. Il s'agit en fait de la traduction en anglais, par John Dryden, d'un ouvrage écrit en latin par Charles-Alphonse Du Fresnoy. Cet ouvrage avait été publié de façon posthume en 1668, après avoir été traduit en français et avoir été commenté par Roger de Piles³. Le passage que cite Johnson dans son article « To sympathize » est en fait extrait du commentaire de Roger de Piles sur les propos de Du Fresnoy :

¹ Voir "Sympathetic powder" in *op. cit.*, Chambers, volume 2.

² Je traduis.

³ Voir *L'art de peinture de Charles Alphonse Du Fresnoy, traduit en françois, avec des remarques necessaires & tres-amplés* (traduction commentaires et édition par Roger de Piles), à Paris, chez Nicolas l'Anglois, rue Saint Jacques à la Victoire, 1668.

This rule obliges us to know those Colours which have a Friendship with each other, and those which are incompatible, which we may easily discover in mixing together those Colours of which we would make trial.

And if by this mixture, they make a gracious and sweet Colour, which is pleasing to the Sight, 'tis a Sign that there is an Union and a Sympathy betwixt them : but if, on the contrary, that Colour which is produc'd by the mixture of the two be harsh to the Sight, we are to conclude, that there is a Contrariety and Antipathy betwixt these two Colours. *Green*, for example, is a pleasing Colour, which may come from a *blue* and a *yellow* mix'd together, and by consequence *blue* and *yellow* are two Colours which *sympatize* : and on the contrary, the mixture of *Blue* with *Vermillion* produces a sharp, harsh, and unpleasant Colour ; conclude then that *Blue* and *Vermillion* are of a contrary Nature.¹

L'utilisation de la sympathie pour désigner le rapport entre les couleurs est d'un usage relativement ancien, puisque on le trouve dans des ouvrages sur la théorie picturale dès le XVIIème siècle (si ce n'est bien avant). Il est curieux que l'on ne trouve pas de mention de cette sorte de sympathie dans des dictionnaires plus anciens que celui de Samuel Johnson ; peut-être est-ce dû au fait qu'il s'agit d'un terme technique utilisé dans un domaine très restreint. Il est également et inversement curieux, par ailleurs, que l'on trouve cette sorte de sympathie expressément dans le dictionnaire de Samuel Johnson, dans un article ayant peu de contenu et ne mentionnant pas tous les autres sens de la sympathie.

¹ Voir *De Arte Graphica. The Art of Painting by C. A. du Fresnoy with Remarks. Translated into English Together with an Original Preface containing A Parrallel betwixt Painting and Poetry. By Mr Dryden.*, London, printed by J. Heptinstall for W. Rogers, at the Sun, against St. Dunstan's Church in Fleetstreet, 1695. En italique et en capitales dans le texte.

Deuxième partie : La sympathie dans les dictionnaires de langue française

On trouve dans plusieurs dictionnaires français des articles élaborés concernant la sympathie. On constate que les dictionnaires français ont tendance à se copier les uns les autres, ce qui permet de voir les variations apportées dans les définitions au fil des XVIIème et XVIIIème siècles, ainsi que l'évolution des sens du terme « sympathie ». Par exemple, si l'on trouve des différences entre les articles de la première édition du dictionnaire de l'Académie française (1694) et de la seconde édition (1718), on note qu'il n'y a plus de changements lors des éditions subséquentes ; les troisième (1740), quatrième (1762) et cinquième (1798) éditions recopient très exactement le contenu de l'article de la seconde édition. Les dictionnaires auxquels je me suis référée pour déterminer quels étaient les sens de la sympathie en France durant le XVIIème siècle et le XVIIIème siècle, sont les suivants :

Pierre Richelet. *Nouveau Dictionnaire françois contenant généralement tous les mots anciens et modernes*, tome premier imprimé à Rouen chez la Veuve de François Vaultier, tome second imprimé à Rouen et se vend à Paris, chez Simon Benard, 1719 (1680).

Antoine Furetière. *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes, & les Termes de toutes les sciences et des arts*, 3 volumes, à La Haye et Rotterdam, chez Arnout & Reinier Leers, 1690.

Le Dictionnaire de l'Académie Française, dédié au Roy, tomes 1 et 2 d'une double édition avec le Dictionnaire de Thomas Corneille, en 4 volumes, à Paris, chez la Veuve de Jean-Baptiste Coignard, Imprimeur ordinaire du Roy & de l'Académie Française, rue S. Jacques, à la Bible d'Or et chez Jean-Baptiste Coignard, Imprimeur et Libraire ordinaire du Roy & de l'Académie Française, rue S. Jacques près S. Séverin, au Livre d'Or, 1694.

Thomas Corneille. *Le dictionnaire des Arts et des Sciences par M. D. C. de l'Académie Française*, tomes 3 et 4 d'une double édition avec le Dictionnaire de l'Académie Française en 4 volumes, à Paris, chez la Veuve de Jean Baptiste Coignard, 1694.

Nouveau Dictionnaire de l'Académie Française, dédié au Roy, 2 tomes, à Paris, chez Jean-Baptiste Coignard, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy & de l'Académie Française, rue saint Jacques, à la Bible d'or, 1718.

Dictionnaire universel françois et latin, vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux, Contenant la Signification & la Définition des mots de l'une & l'autre, sixième édition, 8 volumes, Paris, Compagnie des Libraires associés, 1771 (1751-1757, c1704 ?), 2°.

Denis Diderot (et collab.) *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences des arts et des métiers*, à Paris, chez Briasson, 1751-1665, 2^o.

Le grand Vocabulaire François, édition de 30 tomes en 15 volumes, Paris, Panckoucke, 1767-1776.

2.1. Affinité et attraction entre des substances

Dans tous les dictionnaires on indique que le terme « sympathie » peut désigner une affinité naturelle ou une convenance entre deux substances ou entre des corps. Cette correspondance fait en sorte que les substances ou les corps impliqués agissent l'un sur l'autre et manifestent une tendance à s'unir. Des phénomènes physiques très différents les uns des autres sont alors exprimés par le seul terme de « sympathie », comme le magnétisme (il y a une sympathie entre l'aimant et le fer ou entre les deux pôles opposés d'un aimant¹), l'électricité statique (entre l'ambre et la paille²) et le rapport entre les masses volumiques (il y a sympathie entre le mercure et l'eau, car les deux fluides se mélangent, et antipathie entre le mercure et l'huile de térébentine³). Des phénomènes chimiques sont également exprimés, comme par exemple l'amalgame de l'or avec le mercure ou la dissolution du sel par l'eau⁴. Au fur et à mesure que l'on avance dans le temps et que les sciences se développent, on en vient à distinguer les différents phénomènes physiques et chimiques dans les dictionnaires, et les allusions au caractère sympathique des substances impliquées finissent par disparaître ou par être traités de manière métaphorique. La sympathie – ou l'antipathie – désigne aussi des phénomènes qui reposent sur des croyances populaires. On rapporte⁵, par exemple, qu'un luth dont les cordes sont faites à partir de boyaux de brebis et de loups ne peut jamais être accordé, que les plumes d'un aigle jointes à celles d'autres oiseaux détruisent ces dernières, que les poules fuient au son d'une harpe faites avec des boyaux de renard ou encore qu'il existe une sympathie naturelle entre la vigne et l'ormeau. Dans plusieurs dictionnaires, tant au XVIII^e siècle qu'au XVII^e siècle, ces sortes de sympathie sont traitées comme étant établies sur la base de mythes et de superstitions.

¹ Voir entre autres, car c'est de loin l'exemple le plus courant, « SYMPATHIE » in Antoine Furetière, *op cit.*, tome 3.

² Voir « SYMPATHIE » in *Dictionnaire de l'Académie Française*, *op. cit.*, tome 2, p. 520.

³ Voir l'article « SYMPATHIE » (article de d'Alembert) in *Encyclopédie*, *op. cit.*, tome 15, p. 735.

⁴ *Id.*

⁵ Voir « SYMPATHIE » in *Dictionnaire de Trévoux*, *op. cit.*, tome 7, p. 929, et « ANTIPATHIE (Phys.) » (article de d'Alembert) in *Encyclopédie*, *op. cit.*, tome 1, p. 511.

2.2. Concordance de passions et affection mutuelle

Dans la suite de la définition précédente, on trouve dans tous les dictionnaires français retenus (à l'exception, bien sûr, du dictionnaire très spécialisé de Corneille) une définition de la sympathie la présentant comme une concordance de passions ou d'inclinations entre des individus. Suivant les auteurs, on trouve que la sympathie est une convenance ou une conformité entre les qualités naturelles, les humeurs, les tempéraments, les inclinations, les affections, voire les idées¹. Dans les articles plus longs et plus complets² on ajoute que cette similitude fait en sorte que les individus impliqués se cherchent, s'accordent, s'aiment et se trouvent en bonne compagnie ensemble.

Curieusement, la façon dont est présenté ce sens de la sympathie varie beaucoup suivant les dictionnaires³. L'article du dictionnaire de Furetière, par exemple, est rédigé de telle sorte qu'on semble y faire peu ou pas de distinction entre la convenance entre deux substances et la conformité entre les tempéraments, inclinations, etc. des individus. Ces deux sens de la sympathie sont en effet présentés ensemble et confondus dans un seul et même paragraphe :

SYMPATHIE. subst. fem., Convenance ou conformité de qualités naturelles, d'humeurs, ou de temperament, qui font que deux choses s'aiment, se cherchent & demeurent en repos ensemble. Les gens de même humeur qui ont de la *sympathie*, font bon ménage ensemble. La vigne a de la *sympathie* avec l'ormeau. Des deux poles d'un aimant coupé, l'un a de la *sympathie* avec l'autre, & l'attire [...].⁴

Dans le *Dictionnaire de l'Académie Française*, ce sens de la sympathie se trouve dans une définition à part, dès la seconde édition⁵. On trouve en effet dans celle-ci deux articles différents consacrés à la sympathie, le premier qui est intitulé « SYMPATHIE » et qui porte sur la concordance entre des substances ; le second qui est intitulé « SYMPATHIE » et qui porte sur la conformité d'humeurs et d'inclinations entre des individus différents.

¹ Présent seulement dans la définition de l'*Encyclopédie*. Voir l'article « Sympathie (physiolog.) » (rédigé par le Chevalier de Jaucourt) in *Encyclopédie op. cit.*, tome 15, pp. 736-740.

² C'est-à-dire ceux du dictionnaire d'Antoine Furetière, du *Dictionnaire de Trévoux* et de l'*Encyclopédie*.

³ Je ne comparerai pas tous les articles de tous les dictionnaires retenus. Je ne montre ici que quatre exemples, car ils sont suffisants pour illustrer les façons très variées de présenter les sens de la sympathie dans les dictionnaires français.

⁴ Voir « SYMPATHIE » in Antoine Furetière, *op. cit.*, tome 3. En italique dans le texte.

⁵ Voir « SYMPATHIE » et « SYMPATHIE » in *Nouveau Dictionnaire de l'Académie Française, op. cit.*, tome 2.

Considérant la façon dont il est présenté hiérarchiquement et typographiquement dans le second article, ce sens de la sympathie semble être montré comme étant un dérivé du premier. Inversement, dans le *Dictionnaire de Trévoux*¹, la sympathie comme concordance entre les passions des individus est présentée d'abord en premier, dans l'article « SYMPATHIE », qui semble être le principal ; les autres sens de la sympathie, incluant celui où elle est désignée comme une concordance entre substances, suivent ensuite dans quatre autres articles, qui sont tous intitulés « SYMPATHIE ». Dans l'*Encyclopédie*, enfin, on trouve trois articles consacrés à la sympathie. Le premier, rédigé par d'Alembert, porte sur la sympathie entre les substances ; le second, très long et rédigé par Jaucourt, porte sur la sympathie sur le plan médical ; le troisième, également écrit par Jaucourt porte sur la sympathie utilisée comme terme technique en peinture. La sympathie comme conformité entre les inclinations et humeurs des individus est mentionnée au tout début du second article, et sert en quelque sorte d'introduction aux propos de l'auteur sur la sympathie œuvrant sur le plan physiologique. N'eût été de cette introduction au demeurant fort brève, il n'y aurait pas eu d'article consacré à ce sens de la sympathie, dans l'*Encyclopédie*.

En terminant, dans le *Grand Vocabulaire François*², qui est un ouvrage un peu plus tardif, la sympathie entre les individus est divisée en deux catégories : il y a une sympathie des corps, qui dépend des « secrets ressorts qui font agir [le] cœur » et une sympathie de l'âme, dont la cause se situe dans le tempérament. Il ne faut pas confondre la « sympathie des corps » avec la sympathie des substances qui a été définie dans la section précédente. La sympathie des corps désigne une conformité d'inclinations, d'humeurs et de sentiment. La nuance étant faite entre la sympathie des corps et la sympathie de l'âme, il est indiqué ensuite que cette dernière sympathie que l'on croit provenir du tempérament, a quelque fois sa source dans les principes cachés du cœur... Aussi, bien qu'on trouve dans ce dictionnaire deux espèces de sympathie de type « conformité de sentiment, d'inclinations et d'humeurs entre individus » il demeure difficile de déterminer dans quelle mesure il y a une réelle distinction entre elles ; les exemples par ailleurs ne facilitent pas la compréhension :

Pourquoi pensez-vous que je hais cet homme à première vue, quoique qu'il me soit inconnu ? C'est qu'il a quelques traits d'un homme qui m'a offensé ; que ces traits frappent mon ame, & réveillent une idée de haine sans que j'y fasse réflexion. Pourquoi

¹ Voir « SYMPATHIE » et « SYMPATHIE » in *Dictionnaire de Trévoux*, *op. cit.*, tome 7, p. 929.

² Voir « Sympathie » in *Le grand Vocabulaire François*, *op. cit.*, tome 27 (volume 14), pp. 238-239.

au contraire aimé-je une personne inconnue dès que je la vois, sans m'informer si elle a du mérite ou si elle n'en a pas ? C'est qu'elle a de la conformité ou avec moi ou avec mes enfants & mes amis, en un mot avec quelque personne que j'aurai aimée.¹

2.3. Capacité à être affecté par un autre, sur le plan des passions

Dans la définition précédente de la sympathie, on a vu que les individus qui éprouvaient de la sympathie étaient dotés de certaines qualités, humeurs, passions, etc. qui concordaient entre elles ; que ce faisant les individus impliqués se cherchaient, s'accordaient ensemble, etc., partageant ainsi une affection mutuelle. On a vu également lors de l'analyse des définitions de la sympathie dans les dictionnaires anglais qu'on trouvait – quoique uniquement dans le dictionnaire de Samuel Johnson – un sens de la sympathie légèrement différent du sens susmentionné. La sympathie pouvait désigner le partage d'une affection, ressentie au même moment entre des individus ; elle pouvait aussi désigner le fait qu'une affection ressentie par un individu était causée par celle d'un autre. On avait indiqué que la différence résidait dans la simultanéité des affections dans le premier cas et dans la consécution des affections dans le second.

Ce sens de la sympathie, déjà rarissime dans les dictionnaires anglais, est tout simplement absent des dictionnaires français. Le phénomène décrit par Samuel Johnson, celui où une passion sentie par un individu produit une autre passion, qui est sentie cette fois par un autre individu, ne fait pas partie des définitions françaises de la sympathie.

2.4. Transmission de troubles physiologiques

Dans quelques dictionnaires du XVII^{ème} et du XVIII^{ème} siècle on trouve que la sympathie est utilisée en médecine afin de désigner un trouble qui affecte un organe (ou une partie du corps) et qui est causé par le trouble d'un autre organe (ou d'une autre partie). Les dictionnaires ne s'entendent pas sur la façon dont procède cette communication d'indispositions ou de maladies : dans certains, on indique que cela peut venir de l'affluence d'humeur ou de vapeur dans la région touchée, ou encore « faute de l'influence de la faculté nécessaire pour l'action ou de la matière qui y est requise »² ; dans d'autres, que cela dépend

¹ *Ibid.* p. 239.

² Voir « SYMPATHIE » in Antoine Furetière, *op. cit.*, tome 3, et « SYMPATHIE » in *Dictionnaire de Trévoux*, *op. cit.*, tome 7, p. 929.

d'un principe vital, l'« archée »¹ ; dans d'autres, que cela résulte de l'action des membranes qui sont situées entre les différents organes² ; chez d'autres enfin, que cela résulte de l'action des nerfs qui sont distribués à travers tout le corps³.

L'article de Jaucourt consacré à ce sens de la sympathie est le plus long et il très détaillé⁴. On y trouve d'abord la définition de la sympathie sur le plan médical, suivie d'une critique des théories considérées comme fausses sur ce sujet et il se termine avec la description de différents phénomènes sympathiques dans le corps, présentés organes par organes. La sympathie, indique Jaucourt, désigne l'harmonie des parties du corps, leur « accord mutuel », harmonie qui résulte de la dispersion des nerfs à travers tout le corps. Les nerfs ont trois fonctions qui sont : 1) de donner du sentiment aux organes des sens ; 2) de donner du mouvement aux muscles et aux fibres ; 3) de mettre les parties du corps dans une dépendance réciproque les unes des autres⁵. C'est cette dernière fonction qui est intéressante du point de vue de la sympathie. Grâce à elle, les différents organes sont ainsi interdépendants, ils se communiquent des maux, mais également, il faut le préciser, des sensations agréables. Sur le plan médical le terme « sympathie » s'oppose au terme « idiopathie » : lorsque une partie du corps souffre d'un trouble et que les nerfs communiquent celui-ci à d'autres parties, on considère que l'affection est sympathique ; lorsque une partie du corps souffre d'un trouble, mais que la cause du mal ne provient pas du désordre d'une autre partie, on identifie le trouble comme étant alors idiopathique⁶. Jaucourt précise également dans son article que l'action sympathique résulte des nerfs et d'eux seuls et que les autres théories sur le sujet sont fausses. Il critique particulièrement la croyance de la transmission des maux à partir des membranes situées entre les organes.

2.5. Compassion, pitié et sympathie

La sympathie dans les dictionnaires français n'est pas définie comme un synonyme de la compassion ou de la pitié, ni même comme un terme dont le sens pourrait se rapprocher de

¹ Voir « ARCHÉE », « MAGNÉTISME », et « SYMPATHIE » in Thomas Corneille, *op. cit.*, respectivement : tome 3, p. 49 ; tome 4, p. 5 ; tome 4, p. 447.

² Voir « SYMPATHIE (Physiolog.) » in *Encyclopédie, op. cit.* tome 15, p. 736.

³ *Id.*

⁴ Voir « SYMPATHIE (Physiolog.) » in *Encyclopédie, op. cit.*, tome 15, pp. 736-740.

⁵ *Ibid.* p. 736.

⁶ Voir « IDIOPATHIE (Médec.) » in *Encyclopédie, op. cit.*, tome 8, pp. 496-497.

ces passions. De la même manière, lorsque l'on considère à leur tour les définitions de la compassion et de la pitié on constate que l'une renvoie à l'autre et vice-versa, comme dans cet exemple tiré de la première édition du *Dictionnaire de l'Académie Française* :

COMPASSION. s. f. v. Pitié, commiseration, mouvement de l'ame qui compatit aux maux d'autrui. *Avoir compassion de la misere d'autrui. avoir pitié & compassion. estre touché de compassion.*¹

PITIÉ. s. f. Compassion. Sentiment de douleur pour les maux, pour les miseres d'autrui. *Avoir pitié de son prochain. avoir pitié des pauvres. estre touché de pitié. l'estat où il est fait pitié, excite la pitié, émouvoir à pitié. cela est digne de pitié. c'est un homme dur & sans pitié. un coeur sans pitié. il n'a pitié de personne. il n'a non plus de pitié d'un homme que d'un chien. [...]*²

Par contre, dans aucune des définitions de la compassion et de la pitié il n'est fait mention de la sympathie. Il en est ainsi pour tous les dictionnaires consultés.

2.6. Encres sympathiques, poudre de sympathie et remèdes sympathiques

On trouve dans le *Dictionnaire de Trévoux* et dans l'*Encyclopédie* des articles consacrés aux encres sympathiques³. L'article de l'*Encyclopédie*, rédigé par le Chevalier Jaucourt, est le plus détaillé des deux et on y trouve différentes formules expliquant comment produire les fameuses encres. Dans l'un et l'autre dictionnaire, on indique que l'encre sympathique est une encre qui, invisible au départ, devient visible dès lors qu'on lui applique une substance particulière. Les deux substances réagissent ensemble et le résultat est un changement dans la première substance qui, d'incolore qu'elle était, devient colorée. Il y a quatre « classes » d'encres sympathiques⁴ : les encres de la première classe réagissent au contact d'une autre substance liquide ; les encres appartenant à la seconde réagissent lorsqu'elles sont exposées à l'air ; les encres de la troisième classe se pigmentent lorsqu'on leur applique une poudre ; les encres de la quatrième classe enfin réagissent sous l'effet de la chaleur. Par ailleurs, on indique qu'une cinquième et dernière sorte d'encre a été mise au point par un certain Hellot et les résultats qu'il a obtenus ont été exposés dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* de 1737. Cette cinquième classe d'encre réagit à la chaleur mais elle possède la propriété

¹ Voir « COMPASSION » sous l'article « PATIR » in *Dictionnaire de l'Académie Française, op. cit.*, tome 2, p. 200. En italique dans le texte.

² Voir « PITIÉ », *ibid.*, tome 2, p. 242.

³ Voir « ENCRE SYMPATHIQUE » in *Dictionnaire de Trévoux, op. cit.* tome 3, p. 694 et « Encre sympathique (Physiq. Chim.) » in *Encyclopédie, op. cit.*, tome 5, pp. 634-634A.

⁴ L'article du *Dictionnaire de Trévoux* mentionne le fait qu'il y ait quatre classes d'encres, mais seul l'article de l'*Encyclopédie* explique quelles sont les différences entre elles.

d'apparaître et de disparaître (ce que ne font pas les autres sortes d'encre qui ne disparaissent plus une fois qu'elles ont été révélées). Elle possède en outre les caractéristiques des encres appartenant aux autres classes, c'est-à-dire qu'elle est susceptible de réagir au contact d'un liquide, de l'air ou d'une poudre. L'exposition au feu fait apparaître le texte qui a été écrit avec l'encre de Hellot, et le refroidissement du papier le fait disparaître. Une trop longue exposition à la chaleur, par contre, détruit cet effet et le texte est alors révélé de manière permanente.

Si les encres sympathiques sont traitées dans des articles spécifiquement consacrés à elles dans les dictionnaires français, ce n'est pas le cas de la poudre de sympathie. Lorsqu'on trouve des informations à son sujet, c'est dans les articles qui portent sur la sympathie elle-même, à l'exception de l'*Encyclopédie* qui lui consacre un article très long et au contenu... *Vitriolique*¹... Il est fait mention de la poudre de sympathie dans les articles de tous les dictionnaires retenus, incluant cette fois le dictionnaire de Thomas Corneille. Dans le *Dictionnaire de Trévoux* on explique de manière très détaillée la façon dont fonctionne la poudre de sympathie² :

La poudre de *sympathie* qu'on fait avec du vitriol séché au soleil, est une pure charlatanerie, quoi que dise le Chevalier Digby, dans le discours qu'il a fait pour en justifier les effets & l'expérience. Il avoit, disoit-il, guérit un de ses amis par le moyen de sa *poudre sympathique*. Il prétend que le soleil & la lumière attirent les esprits du sang dans une grande distance, ensorte que ces atomes sont poussés et dispersés bien loin dans l'air. Les esprits du vitriol incorporés avec le sang s'envolent de même, & forment avec ceux du sang une traînée de corpuscules. D'autre côté il s'exhale, & il s'écoule continuellement de la plaie une abondance d'esprits ignés, qui par leur impulsion attirant l'air voisin, & cet air par une enchaînement perpétuelle attirant l'air le plus proche, trouve enfin les atomes & les esprits du sang & du vitriol, lesquels étoient répandus de tous côtés. Or ces esprits du sang retrouvant leur source rentrent dans leur demeure

¹ Voir « POUDRE DE SYMPATHIE (Médec.) » (article de Jaucourt) in *Encyclopédie, op. cit.*, tome 13, pp. 189-190. Jaucourt résume l'histoire de la poudre et explique comment celle-ci passa de mode, grâce entre autres à un auteur comique, Montfleury. On trouve dans l'article un extrait (Acte III, scène IV) de la pièce *La Fille Médecin* dans laquelle les vertus de la poudre de sympathie sont moquées.

² En fait le passage du *Dictionnaire de Trévoux* est tellement proche du passage extrait de la *Cyclopaedia* cité dans la section « 1.6. Encres sympathiques et poudre de sympathie » de ce chapitre, que l'on peut supposer, à bon droit il me semble, que les auteurs du *Dictionnaire de Trévoux* ont repris et traduit tout simplement un extrait de la *Cyclopaedia* de Chambers. Ce qui serait tout à fait en accord avec l'énoncé que l'on trouve sur la page titre du *Dictionnaire de Trévoux*, énoncé qui indique à propos du contenu du dictionnaire que « Le tout [est] tiré des plus excellens Auteurs, des meilleurs Lexicographes, Etymologistes & Glossaires, qui ont paru jusqu'ici en différentes Langues ».

primitive, & comme ils sont joints aux esprits vitrioliques, ils confortent la plaie, & la guérissent imperceptiblement.¹

Si la poudre demeure, et de loin, le plus connu des remèdes sympathiques, elle n'est néanmoins pas le seul. Le dictionnaire de Thomas Corneille, par exemple, mentionne d'autres remèdes forts curieux auxquels on attribue également des vertus sympathiques :

Il y a des guérisons merveilleuses qui se font par sympathie, comme quand le vitriol calciné au soleil, qui est la poudre de sympathie, guérit une playe ou une hemorrhagie, si on jette du sang du malade dessus, ou si on saupoudre un linge trempé de ce même sang ; quand on guérit une playe en appliquant de l'onguent magnetique sur l'épée qui l'a faite, soit qu'elle soit teinte du sang sorti de la blessure, soit qu'il n'y ait point de sang ; quand une nourrice perd son lait, si elle en fait tomber quelques gouttes sur des charbons ; quand du sang renfermé dans une coque d'œuf mis sous une poule qui couve, & meslé ensuite avec un morceau de chair qu'on donne à un chien qui mange le tout, guérit les maladies chroniques de la personne, sur tout la jaunisse. L'urine fait le même effet que le sang, & il est fort surprenant qu'on guérisse les verruës en les touchant avec un morceau de lard, ou avec une pomme coupée en deux. Cependant ces verruës disparaissent à mesure que la pomme se pourrit, ou que le lard se desseche à la cheminée.²

Qu'il s'agisse d'encre, de poudre ou de toute autre matière aux vertus thérapeutique, les termes « sympathie » et « sympathique » qui leur sont accolés renvoient toujours à l'idée d'une interaction entre substances. La sympathie est alors comprise dans le sens expliqué dans la section « 2.1. Affinité et attraction entre des substances », c'est-à-dire, que c'est la mise en présence de deux éléments qui est à l'origine de l'effet produit. Par ailleurs, dans les cas de remèdes sympathiques, on rencontre également l'idée d'effet à distance, idée qui est souvent jointe au sens de la sympathie exprimé dans la section « 2.1. Affinité et attraction entre des substances ».

2.7. Sympathie des couleurs, des sons et des émotions

Il existe un sens très particulier et original de la sympathie que l'on ne retrouve que dans quelques-uns des dictionnaires français. On le retrouve seulement dans les dictionnaires les plus tardifs³ parmi ceux qui ont été consultés, qu'ils aient été retenus ou non. Si l'on en croit le *Dictionnaire de Trévoux*, l'*Encyclopédie* et *Le grand Vocabulaire François*, le terme « sympathie »

¹ Voir « SYMPATHIE » in *Dictionnaire de Trévoux*, *op. cit.*, tome 7, p. 929.

² Voir « SYMPATHIE » in Thomas Corneille, *op. cit.*, tome 4, p. 447.

³ Ce qui est tout de même curieux car, comme il a été indiqué dans la section « 1.7. Sympathie des couleurs » de ce chapitre, on rencontrait déjà cette utilisation de la sympathie dans la théorie picturale au XVII^{ème} siècle, si ce n'est avant...

peut être employé comme terme technique en art pour désigner certains effets produits par les couleurs et par les sons. La sympathie désigne alors une harmonie entre certaines couleurs, entre certains sons ou entre certains sons et certaines émotions, alors que l'antipathie désigne la dissonance entre des couleurs ou entre des sons.

Il y a sympathie entre deux couleurs (ou « amitié entre couleurs »)¹ lorsqu'elles s'embellissent mutuellement et semblent s'attirer, ou lorsque mélangées entre elles, elles produisent une nouvelle couleur qui est considérée comme agréable. Il y a antipathie entre des couleurs lorsqu'elles s'enlaidissent l'une l'autre, qu'elles produisent un effet tel qu'elles semblent se repousser, ou lorsque leur mélange produit une troisième couleur qui est désagréable à la vue.

Le bleu, par exemple, rompu de jaune, forme un vert qui plaît à l'œil ; le bleu au contraire mélangé avec le vermillon produit une couleur aigre, rude & désagréable, d'où l'on conclut qu'il y a antipathie entre le bleu et le vermillon.²

Dans l'*Encyclopédie*, Jaucourt précise que cette sympathie s'apprend à travers le goût et la pratique de l'art. Par ailleurs, on trouve dans le *Dictionnaire de Trévoux* que c'est la connaissance de la sympathie et de l'antipathie des couleurs et dans la maîtrise de la juxtaposition de celles-ci que réside la perfection, en peinture.

La sympathie entre les sons est synonyme d'accord, et l'antipathie, par extension, de désaccord. Seuls le *Dictionnaire de Trévoux* et le dictionnaire de Richelet mentionnent cette sorte de sympathie, et ils ne donnent guère de détails sur ce sujet. Ils n'indiquent pas non plus leurs sources quant à cette affirmation.

Enfin, on trouve dans le *Dictionnaire de Trévoux*, qu'il y a une « sympathie naturelle » entre certains sons et certaines passions de l'âme³. Il y a des sons qui produisent chez leurs auditeurs des émotions bien particulières, en vertu d'une « secrète intelligence » qu'ils ont

¹ En ce qui concerne la sympathie des couleurs, voir « ANTIPATHIE, terme de Peinture », tome 1, p. 389, « COULEURS amies », tome 2, p. 961, « ENNEMI, en peinture », tome 3, p. 726, et « SYMPATHIE », tome 7, p. 929, in *Dictionnaire de Trévoux*, *op. cit.* ; « SYMPATHIE (Peint.) » in *Encyclopédie*, *op. cit.*, tome 15, p. 740 ; « Antipathie », tome 2, p. 457 et « SYMPATHIE », tome 27, p. 239, in *Le Grand Vocabulaire François*, *op. cit.*

² Voir « SYMPATHIE » in *Le grand Vocabulaire François*, *op. cit.*, tome 27, p. 239.

³ En ce qui concerne la sympathie des sons et celles des sons et des émotions, voir « SONS », tome 7, p. 773 et « SYMPATHIE », tome 7, p. 929 in *Dictionnaire de Trévoux*, *op. cit.*

avec le cœur. Les sons « vifs », par exemple, inspirent du courage alors que les sons « langissants » amollissent et que les sons « dolents » attristent. Par ailleurs, le type d'instrument impliqué joue un rôle dans le rapport entre le son produit et l'effet sur l'âme :

On peut même ajouter qu'il y a une espèce de gradation dans les sentiments qu'ils nous impriment, selon les diverses qualités des corps sonores d'où ils partent ; c'est-à-dire, selon que les corps qui nous les envoient sont vivans ou inanimés, ou selon que, dans leur origine, ils ont été animés ou non. [...] Il est au moins évident, par la même raison de cette conformité, que de tous les instrumens de Musique, celui dont les *sons* sympathisent le plus avec nos dispositions naturelles, c'est la voix humaine. [...] C'est que de sa nature la voix humaine doit être nécessairement plus à l'unisson avec l'harmonie de notre corps & de notre âme.¹

Cette sympathie entre les sons et les passions, de même que celles entre les couleurs et celle entre les sons, se rapproche du premier sens de la sympathie, indiqué à la section « 2.1. Affinité et attraction entre des substances ». Il s'agit d'une concordance et d'une affinité entre des « substances ». Pierre Richelet, d'ailleurs, mentionne cette sorte de sympathie (celle des cordes d'un luth qui sont à l'unisson et produisent ce faisant un son harmonieux) dans le paragraphe où il traite de la sympathie de l'aimant avec le fer².

¹ Voir « SON », tome 7, p. 773 in *Dictionnaire de Trévoux*, *op. cit.* En italique dans le texte.

² Voir « SIMPATIE » in Pierre Richelet, *op. cit.*

Conclusion

La présentation des différents sens de la sympathie dans les dictionnaires anglais et français de la période moderne a permis de se faire une idée générale de la façon dont un lecteur de Hume, à l'époque, pouvait entendre le terme « sympathie ». On a indiqué que le terme possédait un sens très riche à l'époque, beaucoup plus diversifié qu'il ne l'est aujourd'hui dans le langage courant et qu'il était important d'analyser les utilisations du terme « sympathie » par Hume, en étant conscient des sens qu'un lecteur de l'époque pouvait lui octroyer. C'était là l'objectif de ce chapitre. Dans les chapitres qui suivent, lorsqu'il sera question de certains sens du terme « sympathie » dans l'œuvre de David Hume, on pourra aborder ceux-ci, sinon avec les préjugés des lecteurs du XVIIIème siècle, du moins en ayant une meilleure compréhension de ces préjugés.

La comparaison entre les dictionnaires en langue anglaise et en langue française, d'une part, et les dictionnaires du XVIIème siècle et du XVIIIème siècle, d'autre part, permet de tirer quelques conclusions. Elles sont présentées de la manière suivante : on verra d'abord de manière générale ce qu'il en est au niveau des similitudes et des différences entre les dictionnaires des deux langues. On verra ensuite, mais de manière très brève ce qu'il en est de l'évolution des sens du terme, du XVIIème siècle au XVIIIème siècle.

1. Similitudes entre les dictionnaires anglais et français

De manière générale, on peut considérer que les définitions dans les dictionnaires anglais et français sont très proches et que l'on ne constate pour ainsi dire que peu, voire pas de différences notables entre elles. Quatre sens principaux se retrouvent dans les dictionnaires des deux langues :

1) la sympathie désigne une affinité, une concordance entre des substances ou des corps, affinité qui se manifeste par une attraction entre ceux-ci, une tendance à se joindre et à s'influencer l'un l'autre. C'est dans ce sens que doit être compris le caractère sympathique que l'on attribue à certaines encres et à certains remèdes thérapeutiques ;

2) dans la suite de ce sens, la sympathie désigne également les affinités de caractère, d'affection, de tempérament entre des individus et, ce faisant, elle entraîne chez ces mêmes individus une tendance à se chercher et à s'accorder ;

3) la sympathie est utilisée sur le plan médical, et elle désigne une catégorie de pathologies. Ces pathologies d'un organe sont causées par le trouble qui affecte un autre organe. La sympathie prise dans son acception médicale s'oppose à l'idiopathie ;

4) la sympathie est utilisée comme terme technique en peinture, et elle désigne alors une harmonie entre certaines couleurs. Le mélange de couleurs qui sympathisent entre elles produit une nouvelle couleur qui est agréable, alors que la combinaison de couleurs ayant de l'antipathie forme une couleur désagréable à l'œil.

2. Différences entre les dictionnaires anglais et français

Au final, on ne note guère plus de différences entre les définitions des dictionnaires anglais et français, qu'entre les définitions de deux dictionnaires de même langue... Par ailleurs, lorsque l'on s'arrête sur les différences les plus significatives entre les sens de la sympathie en anglais et en français, on constate que ces différences se retrouvent principalement dans le dictionnaire de Samuel Johnson. On trouve trois différences entre les définitions de la sympathie :

1) la sympathie désigne la capacité à être affecté par un autre, sur le plan des passions. C'est une différence dont on doit faire peu de cas, car ce sens de la sympathie n'est mentionné que dans le dictionnaire (relativement tardif) de Samuel Johnson et sur ce sujet, ce dernier se distingue autant de ses confrères anglais que de ses confrères français. On a traité d'hypothèses possibles pour expliquer cette différence chez Johnson, auparavant, aussi on ne reviendra pas sur ce point dans la conclusion ;

2) même si on insiste peu dans les dictionnaires anglais sur ce sens de la sympathie, on a constaté que celle-ci pouvait être considérée à l'occasion comme une passion proche de la compassion ou de ce que les anglais nomment "fellow-feeling". Cependant, on a également indiqué que si la sympathie était quelques fois définie par des termes comme "compassion" et "fellow-feeling", la réciproque n'était pas vraie, sauf chez Samuel Johnson. On a

également vu que la sympathie n'était jamais définie comme telle dans les dictionnaires français de la même époque. Cela dit, il demeure difficile d'évaluer dans quelle mesure il s'agit d'une différence notable entre les deux langues, car les éléments pour le faire sont peu nombreux ;

3) la sympathie est utilisée comme terme technique en musique, comme synonyme d'harmonie entre les sons. Elle peut encore signifier le rapport entre certains sons et les passions de l'âme. On a vu que ce sens de la sympathie ne se retrouvait que dans le *Dictionnaire de Trévoux*. Comme il s'agit somme toute d'un terme technique, utilisé par un petit nombre d'individus appartenant à un domaine très spécialisé, il devait sans doute être peu usité dans le langage courant. Ce faisant, il me semble que l'on peut considérer qu'il ne s'agit pas d'une différence véritablement notable entre les dictionnaires français et les dictionnaires anglais.

3. Évolution sémantique du XVIIème siècle au XVIIIème siècle

Il n'est pas ici question de faire une analyse fine et nuancée des évolutions sémantiques du terme « sympathie » au cours des XVIIème et XVIIIème siècles. Il ne s'agit ici que de constater si, de manière générale, il y a un sens de la sympathie qui soit apparu ou qui soit disparu à un certain moment durant la période moderne.

La sympathie comme affinité et attraction entre des substances se retrouve aussi bien dans les dictionnaires du XVIIème siècle que dans ceux du XVIIIème siècle, du plus ancien des dictionnaires consultés, la *Glossographia* (1656) au plus récent, *Le Grand Vocabulaire François* (1773). Ce qui change avec le temps, c'est la valeur scientifique que l'on doit accorder aux phénomènes décrits comme étant sympathiques. Avec le développement des sciences, on n'a plus recours à des explications occultes ou métaphysiques pour démontrer comment s'effectuait certaines réactions physiques ou chimiques ; les propriétés de la poudre de sympathie sont critiquées dès la fin du XVIIème siècle comme étant de pures absurdités et les encres sympathiques, n'ont plus de sympathique que le nom dans l'article de l'*Encyclopédie* qui leur est consacré.

Il en est de même pour le sens plus ou moins dérivé de ce premier sens de la sympathie, la concordance de passions et affection mutuelle. Celle-ci est mentionnée dans les définitions

dès la *Glossographia* et on la retrouve encore dans les dictionnaires plus tardifs, comme l'*Encyclopédie* (1751-1665).

La sympathie dans son utilisation médicale est mentionnée dans des dictionnaires appartenant au XVII^{ème} siècle, comme le dictionnaire de Thomas Corneille (1694) et au XVIII^{ème} siècle, comme le *Dictionnaire de Trévoux* (1751-1757) et l'*Encyclopédie*. Si on note des différences importantes quant aux contenus des articles, elles sont dues cette fois encore au développement des sciences (de la médecine), la transmission par sympathie résultant de principes ou d'éléments du corps différents, suivant les époques.

On a vu que la sympathie comprise comme une passion et définie dans un sens proche de la compassion, de la pitié et de ce que les anglais nomment "fellow-feeling" était un sens absent des dictionnaires français. Il n'en demeure pas moins qu'il s'agit d'un sens présent dans les dictionnaires anglais, et qu'on le rencontre aussi bien au XVII^{ème} siècle, dans la *Glossographia* par exemple, qu'au XVIII^{ème} siècle dans les dictionnaires de Bailey (1721 et 1730) ou encore de Samuel Johnson (1755).

Enfin, le dernier sens de la sympathie, celui où elle est définie comme une harmonie entre les couleurs, les sons ou entre certains sons et certaines passions, ne se retrouvent que dans des dictionnaires du XVIII^{ème} siècle. Il faut cependant considérer qu'il s'agit d'un terme technique et qu'il est possible que dans des dictionnaires très spécialisés on puisse retrouver cet usage très particulier de la sympathie au siècle précédent. On trouve dans *L'art de peinture* (1668) de Du Fresnoy¹ des passages où il est fait mention de la sympathie et de l'antipathie existant entre les couleurs, et on trouve également dans l'*Abrégé de Musique* (c1618) de René Descartes des éléments qui ne sont pas sans lien avec l'idée d'une sympathie entre les passions et les sons². Faute d'informations plus complètes, je pense donc qu'on ne doit pas considérer que ce sens de la sympathie constitue une différence importante entre les définitions des dictionnaires du XVII^{ème} siècle et celles des dictionnaires du XVIII^{ème}, ni qu'il marque une évolution sémantique.

¹ Voir *L'art de peinture de Charles Alphonse Du Fresnoy, traduit en françois, avec des remarques nécessaires & tres-amplés* (traduction, commentaires et édition par Roger de Piles), à Paris, chez Nicolas l'Anglois, rue Saint Jacques à la Victoire, 1668.

² Je remercie monsieur André Charrak qui m'a fourni cette information. Voir René Descartes, *Abrégé de Musique. Compendium Musicae*, Frédéric de Buzon (édit. et trad.), Paris, Presses universitaires de France, 1987 (c1618).

CHAPITRE VII

La sympathie-passion
dans les ouvrages de David Hume

Introduction

1. La passion de sympathie

On trouve très peu de passages où Hume emploie le terme « sympathie » afin de désigner une passion dans ses ouvrages. Néanmoins ces passages existent et on les retrouve de manière assez régulière à travers toute son œuvre. Dans le cadre de recherches sur le concept philosophique de la sympathie il était nécessaire de considérer tous les passages où le philosophe écossais se servait de ce terme, incluant ceux où il l'utilisait en lui octroyant le sens d'une passion. Il est difficile de déterminer les raisons pour lesquelles Hume use aussi rarement du terme « sympathie » afin de désigner une passion. Il est possible que cela dépende des sujets qu'il traite ; il est également possible que cela soit simplement dû au fait que, au XVIIIème siècle, l'utilisation du terme « sympathie » compris dans le sens d'une passion n'était pas encore très fréquente dans le langage courant¹.

Le terme « sympathie » est employé de manière à désigner une passion dans seulement vingt-cinq² passages dans toute l'œuvre humienne. On trouve ces passages dans différents types d'ouvrages, qu'il s'agisse d'ouvrages philosophiques, littéraires ou historiques et on retrouve ces passages dans des ouvrages produits à différentes périodes de la carrière de David Hume.

La plupart du temps, lorsque que Hume utilise le terme « sympathie » afin de désigner une passion dans un passage, le sens de celle-ci apparaît clairement. En effet, dans ces passages, la sympathie est ou bien énumérée parmi d'autres passions qui sont nombreuses, ou bien présentée comme une passion proche de la compassion ou associée avec celle-ci, ou bien

¹ Sur ce sujet voir, dans le « Chapitre VI », les sections « 1.5. Compassion, “fellow-feeling”, pitié et sympathie » et « 2.5. Compassion, pitié et sympathie ».

² Parmi ces vingt-cinq occurrences, je ne compte pas le passage mentionné dans le « Chapitre V », celui où Hume utilisait le terme « sympathie » vraisemblablement dans le sens d'une passion, mais où il était également possible qu'il utilisa celui-ci dans le sens de la sympathie-humienne. Voir *HoE*, volume 4, chapitre XLII, p. 247 : “Here she also found Sir Andrew Melvil, her steward, who flung himself on his knees before her; and, wringing his hands, cried aloud, ‘Ah, Madam! unhappy me! what a man was ever before the messenger of such heavy tidings as I must carry, when I shall return to my native country, and shall report, that I saw my gracious queen and mistress beheaded in England?’ His tears prevented farther speech; and Mary too felt herself moved, more from sympathy than affliction. ‘Cease my good servant,’ said she, ‘cease to lament: Thou hast cause rather to rejoice than to mourn: For now shalt thou see the troubles of Mary Stuart receive their long expected period and completion.’ ”

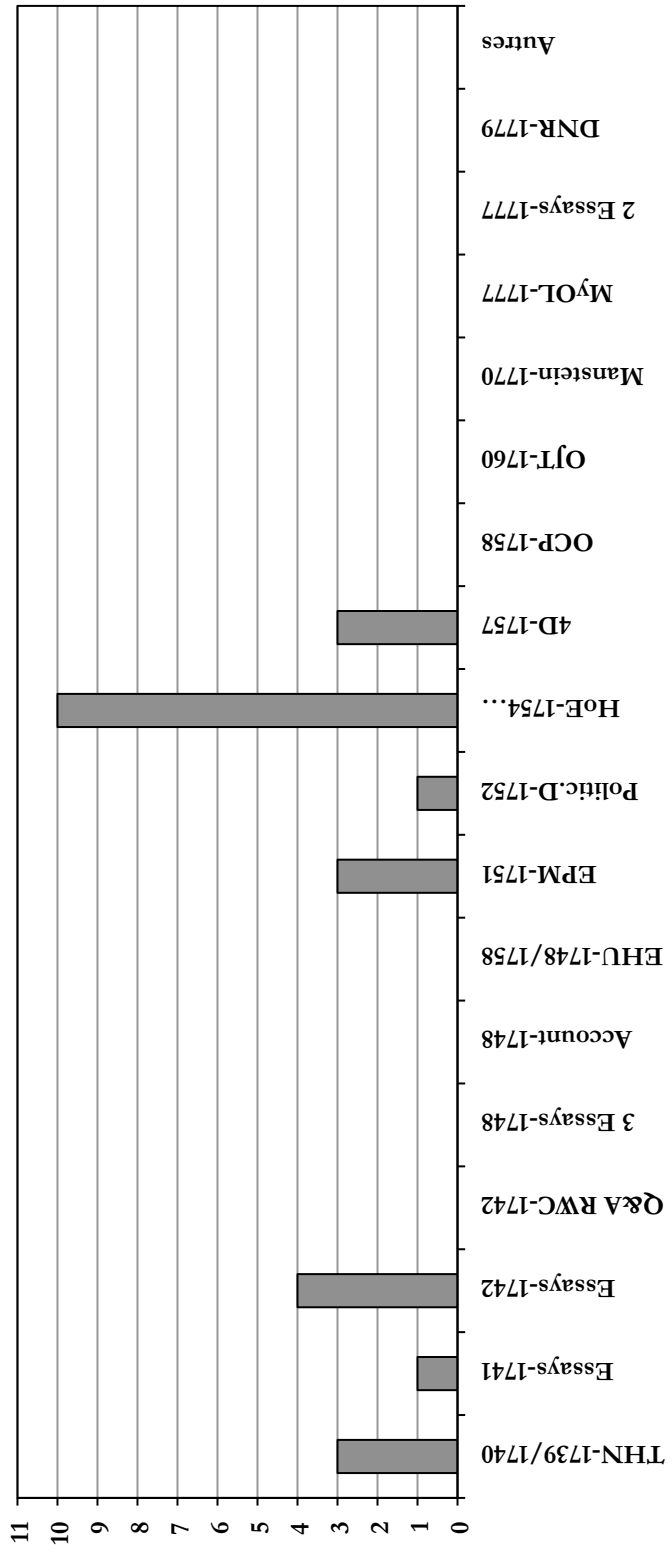
présentée comme une passion proche de l'amitié – ou de l'attachement – ou associée avec cette passion. Il arrive également que Hume mentionne la sympathie à la fois comme un principe par lequel une idée est convertie en impression et à la fois comme une passion ; lorsque c'est le cas, le sens du terme « sympathie » peut sembler alors moins clair et poser des problèmes d'interprétation.

2. Organisation du chapitre

Le chapitre est divisé en quatre parties. La première partie est consacrée aux passages où Hume mentionne plusieurs fois le terme « sympathie » dans un seul passage, en lui octroyant des sens différents, suivant les occurrences. La deuxième partie est consacrée aux passages où Hume mentionne la sympathie dans une énumération de passions variées. La troisième partie est consacrée aux passages où la sympathie est présentée comme une passion dont la nature serait proche de la passion de compassion ou de pitié. La quatrième partie, enfin, est consacrée aux passages où la sympathie vient exprimer une passion dont la nature, cette fois, serait plutôt proche de celle d'une passion d'amitié ou d'attachement entre des individus.

Deux graphiques viennent agrémenter ce chapitre. Le premier d'entre eux, le graphique 7-1 (à la page suivante) montre la fréquence avec laquelle Hume mentionne la sympathie-passion dans ses ouvrages. Le graphique 7-1 montre que l'*Histoire de l'Angleterre* est l'ouvrage dans lequel on rencontre le plus de passages ; cependant, on doit considérer que le nombre plus élevé de passages est sans doute dû à l'ampleur de ce document qui est beaucoup plus volumineux que n'importe quel autre des ouvrages du philosophe écossais. Le second graphique, le graphique 7-2, reprend les résultats du graphique 7-1, mais on y précise cette fois la sorte de passion qu'est la sympathie, dans les ouvrages de Hume. Dans le premier graphique, les ouvrages ont été présentés et nommés suivant la manière utilisée dans le graphique 3-1 du « Chapitre III » ; dans le second graphique, par contre, on a conservé seulement les ouvrages où l'on retrouvait des occurrences de la sympathie.

Graphique 7-1 : La sympathie-passion dans les ouvrages de Hume



Première partie : Le principe et la passion

On trouve seulement deux passages dans toute l'œuvre de Hume où le terme « sympathie » soit employé afin de désigner à la fois le principe par lequel une idée est convertie en impression et une passion. Ces deux passages se trouvent dans le *Traité de la nature humaine* et ils présentent des caractéristiques communes : d'abord ils sont assez volumineux et Hume use du terme « sympathie » plus d'une fois dans chacun d'eux ; ensuite, Hume décrit ce qui se produit lors du phénomène sympathique et mentionne la conversion d'une idée en impression, ce qui ne laisse aucun doute sur la nature de l'une des sympathies mentionnées ; enfin, l'autre sympathie qui est mentionnée est présentée clairement comme étant une passion. Ces passages sont les suivants :

There remains only to take notice of a pretty remarkable phenomenon of this passion; which is, that the **communicated passion of sympathy** sometimes acquires strength from the weakness of its original, and even arises by a transition from affections which have no existence. Thus when a person obtains any honourable office, or inherits a great fortune, we are always the more rejoic'd for his prosperity, the less sense he seems to have of it, and the greater equanimity and indifference he shows in its enjoyment. In like manner a man, who is not dejected by misfortunes, is the more lamented on account of his patience; and if that virtue extends so far as utterly to remove all sense of uneasiness, it still further encreases our compassion. When a person of merit falls into what is vulgarly esteem'd a great misfortune, **we form a notion of his condition; and carrying our fancy from the cause to the usual effect, first conceive a lively idea of his sorrow, and then feel an impression of it**, entirely over-looking that greatness of mind, which elevates him above such emotions, or only considering it so far as to encrease our admiration, love, and tenderness for him. We find from experience, that such a degree of passion is usually connected with such a misfortune; and tho, there be an exception in the present case, yet the imagination is affected by the *general rule*, and **makes us conceive a lively idea of the passion, or rather feel the passion itself**, in the same manner, as if the person were really actuated by it. From the same principles we blush for the conduct of those, who behave themselves foolishly before us; and that tho' they show no sense of shame, nor seem in the least conscious of their folly. **All this proceeds from sympathy**; but 'tis of a partial kind, and views its objects only on one side, without considering the other, which has a contrary effect, and would entirely destroy that emotion which arises from the first appearance.¹

Since then those **principles of sympathy, and a comparison** with ourselves, are directly contrary, it may be worth while to consider, what general rules can be form'd, beside the particular temper of the person, for the prevalence of the one or the other. Suppose I am now in safety at land, and would willingly reap some pleasure from this consideration: I must think on the miserable condition of those who are at sea in a storm, and must endeavour to render this idea as strong and lively as possible, in order

¹ THN, 2.2.7.5, p. 239. Je souligne. En italique dans le texte.

to make me more sensible of my own happiness. But whatever pains I may take, the comparison will never have an equal efficacy, as if I were really on the shore, and saw a ship at a distance tost by a tempest, and in danger every moment of perishing on a rock or sand-bank. But suppose this idea to become still more lively. Suppose the ship to be driven so near me, that I can perceive distinctly the horror, painted on the countenance of the seamen and passengers, hear their lamentable cries, see the dearest friends give their last adieu, or embrace with a resolution to perish in each other's arms: No man has so savage a heart as to reap any pleasure from such a spectacle, or withstand the motions of the **tenderest compassion and sympathy**. 'Tis evident, therefore, there is a medium in this case; and that if the idea be too faint, it has no influence by comparison; and on the other hand, if it be too strong, **it operates on us entirely by sympathy, which is the contrary to comparison. Sympathy being the conversion of an idea into an impression**, demands a greater force and vivacity in the idea than is requisite to comparison.¹

Dans le premier passage, Hume mentionne d'abord la sympathie en indiquant qu'il s'agit de la « passion de sympathie » ; celle-ci semble être une passion proche de la compassion, le sujet qui est abordé par le philosophe écossais dans la section où l'on retrouve ce passage², mais considérant ce que le philosophe indique dans la phrase qui suit celle où l'on retrouve cette première occurrence, on pourrait également considérer qu'il pourrait s'agir d'une passion proche de l'amitié, de la tendresse ou de l'attachement ressenti envers un autre individu. Vers le milieu du passage, il décrit le phénomène sympathique sans utiliser le terme lui-même. Il décrit à nouveau le phénomène vers la fin du passage, en indiquant cette fois que « Tout cela [*i.e.* la production d'une impression] procède de la sympathie ».

Dans le deuxième passage, Hume commence par indiquer que la sympathie est un « principe ». Il décrit ensuite ce qui se produit lorsque ce principe est activé chez un individu, lorsqu'il décrit les scènes auquel l'individu assiste hypothétiquement et lorsqu'il laisse entendre que des idées se forment et que des impressions sont produites. Il mentionne à nouveau le terme « sympathie », mais cette fois il l'associe à celui de « compassion » et, dans le contexte où il le mentionne, il est clair qu'alors le terme « sympathie » doit être entendu dans le sens d'une passion proche de la compassion. Il conclut ensuite, en revenant sur le principe de la sympathie et en décrivant davantage ce qui se produit lorsque ce principe est activé. Ce qui vient rendre le propos du philosophe écossais quelque peu ambigu dans ce passage, c'est l'enclavement d'une occurrence de la sympathie (entendue dans le sens d'une passion) entre deux occurrences de la sympathie

¹ *THN*, 3.3.2.5, p. 379. Je souligne.

² Je rappelle que la section 2.2.7 du *Traité* porte le titre "Of compassion".

(entendue cette fois dans le sens du principe humien). On peut en effet se demander pourquoi Hume s'est servi du terme « sympathie » en association avec le terme « compassion », dans un contexte où le terme « compassion » aurait été suffisant, seul.

Deuxième partie : Les énumérations de passions

On trouve quatre passages dans les ouvrages de Hume où celui-ci emploie le terme « sympathie » alors qu'il fait une énumération de passions. Les quatre passages sont les suivants :

The storms and tempests were not alone remov'd from nature; but those more furious tempests were unknown to human breasts, which now cause such uproar, and engender such confusion. **Avarice, ambition, cruelty, selfishness**, were never heard of: **Cordial affection, compassion, sympathy**, were the only movements, with which the human mind was yet acquainted.¹

In rational beings, we must certainly admit the mind for a considerable share. Were we to rob the feast of all its garniture of reason, discourse, **sympathy, friendship, and gaiety**, what remains would scarcely be worth acceptance, in the judgment of the truly elegant and luxurious.²

Avarice, ambition, cruelty, selfishness, were never heard of: **Cordial affection, compassion, sympathy**, were the only movements with which the mind was yet acquainted.³

The GREEK loves, I care not to examine more particularly. I shall only observe, that, however blameable, they arose from a very innocent cause, the frequency of the gymnastic exercises among that people; and were recommended, though absurdly, as the source of **friendship, sympathy, mutual attachment, and fidelity**; qualities esteemed in all nations and all ages.⁴

Il y a peu à dire sur ces passages. On voit mal comment – du fait de l'énumération présente dans chacun d'eux – on pourrait attribuer un sens autre que celui d'une passion au terme « sympathie ». Pour que Hume énumérât autre chose qu'une passion dans une séquence de passions, il eût fallu qu'il eût négligé les règles les plus élémentaires de l'écriture ou qu'il eût été un détestable homme de lettres... L'existence de ces quatre passages prouve à elle seule – si une preuve devait être nécessaire – qu'il arrive à Hume d'utiliser le terme « sympathie » dans le sens d'une passion dans ses ouvrages.

¹ THN, 3.2.2.15, p. 317. Je souligne.

² "Of the Rise and Progress of the Arts and Sciences", p. 134. Je souligne.

³ EPM, "Section 3. Of Justice", I, §14, p. 17. Je souligne. Comme on peut le constater, ce passage constitue une reprise exacte de l'extrait du passage 3.2.2.15 du *Traité de la nature humaine*, présenté plus haut.

⁴ EPM, "A Dialogue", §28. p. 117. Je souligne. En petite capitales dans le texte.

Troisième partie : Une passion de compassion ou de pitié

On trouve plusieurs passages où Hume présente la sympathie comme une passion qui serait proche de la compassion envers autrui. Il arrive qu'il associe les deux passions en les mentionnant ensemble ; il arrive également qu'il emploie le terme « sympathie » sans utiliser le terme « compassion » mais en l'employant dans un contexte où le lecteur pourrait s'attendre à ce que ce soit de la compassion – ou de la pitié – qui serait alors ressentie ; il arrive enfin, dans les passages où il est question de la sympathie affectée de la reine Elizabeth I envers Mary Stuart, que la sympathie soit mentionnée avec la compassion, mais de manière occasionnelle.

3.1. La sympathie et la compassion

On trouve quatre passages dans l'œuvre du philosophe écossais où Hume utilise ensemble les termes de « sympathie » et de « compassion » et où le terme « sympathie » semble devoir être compris comme étant un synonyme de cette passion. Dans le premier passage, le philosophe commence par mentionner la sympathie en la présentant comme une passion qui n'est pas véritablement ressentie par un individu mais qui est simulée ; il indique ensuite que l'individu doit prendre garde de ne pas laisser la « compassion » entrer réellement dans son cœur. Les deux passions semblent ainsi très proches l'une de l'autre :

When your Friend is in Affliction, says *Epictetus*, you may counterfeit a **Sympathy** with him, if it give him Relief; but take Care not to allow any **Compassion** to sink into your Heart, or disturb that Tranquillity, which is the Perfection of Wisdom.¹

Le second passage où Hume présente ensemble la sympathie et la compassion se trouve dans l'un des essais publiés dans les *Discours politiques*, en 1752. Il est à noter que ce passage constitue une citation ou, à tout le moins, une paraphrase de Hume des propos qu'aurait tenu Aristide² :

[...] The cities, forgetting their ancient animosities, preserve only one emulation, which shall embellish itself most by every art and ornament; Theatres every where arise, amphitheatres, porticoes, aqueducts, temples, schools, academies; and one may safely pronounce, that the sinking world has been again raised by your auspicious empire. Nor have cities alone received an encrease of ornament and beauty; but the whole earth, like a garden or paradise, is cultivated and adorned: Insomuch, that such of

¹ "Of Moral Prejudices", p. 540. Je souligne. En italique dans le texte.

² Aristide le Juste ou Aristeides (en grec), -530 à -467. Homme d'État athénien.

mankind as are placed out of the limits of your empire (who are but few) seem to merit our **sympathy and compassion**.¹

Les deux autres passages où Hume mentionne ensemble la sympathie et la compassion se trouvent, enfin, dans la dissertation « Sur la tragédie ». Hume emploie les deux termes en les liants par une conjonction dans le premier passage, et il les présente comme s'il les énumérait, dans le second :

The whole art of the poet is employed, in rousing and supporting the compassion and indignation, the anxiety and resentment of his audience. They are pleased in proportion as they are afflicted, and never are so happy as when they employ tears, sobs, and cries to give vent to their sorrow, and relieve their heart, swoln with the **tenderest sympathy and compassion**.²

The shame, confusion, and terror of VERRES, no doubt, rose in proportion to the noble eloquence and vehemence of CICERO: So also did his pain and uneasiness. These former passions were too strong for the pleasure arising from the beauties of elocution; and operated, though from the same principle, yet in a contrary manner, to the **sympathy, compassion**, and indignation of the audience.³

Ce qui est intéressant dans cette dissertation, c'est que, comme on l'a vu dans le « Chapitre IV »⁴, Hume emploie le terme « sympathie » en lui octroyant des sens très différents. Il se sert en effet de celui-ci afin de désigner le principe par lequel une idée se convertit en une impression dans un passage⁵ et il s'en sert également afin de désigner une passion proche de la compassion dans plusieurs autres.

3.2. La sympathie sans la compassion

Même si on trouve quelques passages où les deux termes sont présentés ensemble, dans la plupart des passages où le philosophe écossais mentionne la sympathie en la présentant comme une passion qui est proche de la compassion – ou de la pitié – il n'emploie pas le terme « compassion ». C'est le contexte dans laquelle il l'emploie qui permet d'établir que la

¹ “Of the Populousness of Ancient Nations”, note 270, p. 459. Je souligne.

² “Of Tragedy”, pp. 216-217. Je souligne.

³ “Of Tragedy”, p. 223. Je souligne. En petites capitales dans le texte.

⁴ Voir, dans le « Chapitre IV », la section « 3.3. “Of Tragedy” ».

⁵ Voir “Of Tragedy”, p. 217 : “You may observe, when there are several tables of gaming, that all the company run to those, where the deepest play is, even though they find not there the best players. The view, or, at least, imagination of high passions, arising from great loss or gain, affects the spectator by sympathy, gives him some touches of the same passions, and serves him for a momentary entertainment. It makes the time pass the easier with him, and is some relief to that oppression, under which men commonly labour, when left entirely to their own thoughts and meditations.”

sympathie est une passion d'abord, et qu'elle est une passion proche de la compassion, ensuite. Dans ces passages, Hume présente la sympathie comme la passion qui est ressentie lorsqu'un individu se préoccupe des autres et manifeste un certain intérêt à leur égard ou encore comme une passion qui est ressentie par un individu lorsque celui-ci perçoit les souffrances d'un autre et en vient à être lui-même affecté :

But our object here being more the speculative, than the practical part of morals, it will suffice to remark, [...] that no qualities are more entitled to the general good-will and approbation of mankind, than beneficence and humanity, friendship and gratitude, natural affection and public spirit, or whatever proceeds from a **tender sympathy with others, and a generous concern for our kind and species.**¹

All the passions, excited by eloquence, are agreeable in the highest degree, as well as those which are moved by painting and the theatre. The epilogues of CICERO are, on this account chiefly, the delight of every reader of taste; and it is difficult to read some of them without the **deepest sympathy and sorrow.** His merit as an orator, no doubt, depends much on his success in this particular. When he had raised tears in his judges and all his audience, they were then the most highly delighted, and expressed the greatest satisfaction with the pleader.²

He came forth to meet the captive king with **all the marks of regard and sympathy;** administered comfort to him amidst his misfortunes; paid him the tribute of praise due to his valour; and ascribed his own victory merely to the blind chance of war or to a superior providence, which controuls all the efforts of human force and prudence.³

Instead of rejoicing, he expressed **sympathy with Francis's ill fortune,** and discovered his sense of those calamities, to which the greatest monarchs are exposed.⁴

[...] some mendicant friars, who were present, fearing that his martyrdom would be imputed to them, and make them lose those alms, which they received from the charity of the people, desired him publicly to acquit them of having any hand in his death. He willingly complied; and by this meekness gained the more on the **sympathy** of the people.⁵

The people, though under the rod of lawless, unlimited power, could not forbear, with the most ardent prayers, pouring forth their wishes for his preservation; and, in his present distress, they avowed *him*, by their generous tears, for their monarch, whom, in their misguided fury, they had before so violently rejected. The king was softened at this moving scene, and expressed his gratitude for their dutiful affection. **One soldier too, seized by contagious sympathy, demanded from heaven a blessing on oppressed and fallen majesty [...].**⁶

¹ *EPM*, "Section 2. Of Benevolence", I, §5, p. 9. Je souligne.

² "Of Tragedy", p. 219. Je souligne. En petites capitales dans le texte.

³ *HoE*, volume 2, chapitre XVI, pp. 251-252. Je souligne.

⁴ *HoE*, volume 3, chapitre XXIX, pp. 156-157. Je souligne.

⁵ *HoE*, volume 3, chapitre XXXI, p. 217. Je souligne.

⁶ *HoE*, volume 5, chapitre LIX, pp. 537-538. Je souligne. En italique dans le texte.

The populace, who had exulted at Stafford's trial and condemnation, were now melted into tears, at the sight of that tender fortitude, which shone forth in each feature, and motion, and accent of this aged noble. Their profound silence was only interrupted by sighs and groans. With difficulty they found speech to assent to those protestations of innocence, which he frequently repeated: 'We believe you, my lord! God bless you, my lord!' These expressions with a faltering accent flowed from them. **The executioner himself was touched with sympathy.** Twice he lifted up the ax, with an intent to strike the fatal blow; and as often felt his resolution to fail him. A deep sigh was heard to accompany his last effort, which laid Stafford for ever at rest. All the spectators seemed to feel the blow. And when the head was held up to them with the usual cry, *This is the head of a traitor*, no clamour of assent was uttered. Pity, remorse, and astonishment had taken possession of every heart, and displayed itself in every countenance.¹

[...] But observing, that the church, the nobility, the city, the country, all concurred in neglecting him, and leaving him to his own counsels, he submitted to his melancholy fate; and being urged by earnest letters from the queen, he privately embarked on board a frigate which waited for him; and he arrived safely at Ambleuse in Picardy, whence he hastened to St. Germain. **Lewis received him with the highest generosity, sympathy, and regard;** a conduct, which, more than his most signal victories, contributes to the honour of that great monarch.²

3.3. La sympathie d'Elizabeth envers Mary Stuart

On trouve enfin, dans le quatrième volume de *l'Histoire de l'Angleterre*, trois autres passages où la sympathie soit présentée comme une passion proche de la compassion, que Hume emploie ou non les deux termes ensemble. Dans chacun de ces passages, il est question des relations entre les reines de l'Angleterre et de l'Écosse, et de l'apparente³ compatissance manifestée par Elizabeth I à l'égard de sa royale prisonnière, Mary Stuart.

Dans le premier de ces passages, Hume se sert successivement des termes « compassion », « pitié » et « sympathie ». Comme dans les trois cas il est toujours question de l'intérêt soit-disant manifesté par Elizabeth à l'égard de sa prisonnière, je pense que l'on peut considérer que Hume use de trois termes différents pour des raisons stylistiques, afin d'éviter une répétition. Dans les trois cas, il s'agit en effet toujours de la même passion ou de passions qui soient très proches :

Elizabeth, who was fully informed of all those incidents, **seemed touched with compassion** towards the unfortunate queen; and all her fears and jealousies being now

¹ *HøE*, volume 6, chapitre LXVIII, p. 395. Je souligne. En italique dans le texte.

² *HøE*, volume 6, chapitre LXXI, pp. 519-520. Je souligne.

³ Hume indiquant assez crûment dans le troisième passage qu'Elizabeth était une « excellente hypocrite », on peut supposer que la passion manifestée était feinte.

laid asleep, by the consideration of that ruin and infamy, in which Mary's conduct had involved her, she began to reflect on the instability of human affairs, the precarious state of royal grandeur, the danger of encouraging rebellious subjects; and she resolved to employ her authority for alleviating the calamities of her unhappy kinswoman. She sent Sir Nicholas Throgmorton ambassador to Scotland, in order to remonstrate both with Mary and the associated lords; and she gave him instructions, which, though mixed with some lofty pretensions, were full of that good sense which was so natural to her, and of that generosity which the present interesting conjuncture had called forth. She empowered him to declare in her name to Mary, that the late conduct of that princess, so enormous, and in every respect so unjustifiable, had given her the highest offence; and though **she felt the movements of pity towards her**, she had once determined never to interpose in her affairs, either by advice or assistance, but to abandon her entirely, as a person whose condition was totally desperate, and honour irretrievable: That she was well assured, that other foreign princes, Mary's near relations, had embraced the same resolution; but for her part, the late events had touched **her heart with more tender sympathy**, and had made her adopt measures more favourable to the liberty and interests of the unhappy queen [...].¹

Le premier passage donne le ton aux deux suivants. Dans ceux-ci, en effet, il est encore question de la supposée compatissance manifestée par la reine régnante envers la reine déchuë, mais à la différence que Hume cette fois n'y use plus que du terme « sympathie » :

[...] They found Mary already lodged in the castle of Carlisle; and **after expressing the queen's sympathy with her in her late misfortunes**, they told her, that her request of being allowed to visit their sovereign, and of being admitted to her presence, could not at present be complied with: Till she had cleared herself of her husband's murder, of which she was so strongly accused, Elizabeth could not without dishonour show her any countenance, or appear indifferent to the assassination of so near a kinsman [...].²

The queen had now brought affairs with Mary to that situation, which she had long ardently desired; and had found a plausible reason for executing vengeance on a competitor, whom, from the beginning of her reign, she had ever equally dreaded and hated. But she was restrained from instantly gratifying her resentment, by several important considerations. She foresaw the invidious colours, in which this example of uncommon jurisdiction would be represented by the numerous partizans of Mary, and the reproach, to which she herself might be exposed with all foreign princes, perhaps with all posterity. The rights of hospitality, of kindred, and of royal majesty, seemed, in one signal instance, to be all violated; and this sacrifice of generosity to interest, of clemency to revenge, might appear equally unbecoming a sovereign and a woman. **Elizabeth, therefore, who was an excellent hypocrite**, pretended the utmost reluctance to proceed to the execution of the sentence: **affected the most tender sympathy** with her prisoner; displayed all her scruples and difficulties; rejected the solicitation of her courtiers and ministers; and affirmed, that, were she not moved by the deepest concern for her people's safety, she would not hesitate a moment in pardoning all the injuries, which she herself had received from the queen of Scots.³

¹ *HoE*, volume 4, chapitre XXXIX, pp. 96-97. Je souligne.

² *HoE*, volume 4, chapitre XXXIX, p. 105. Je souligne.

³ *HoE*, volume 4, chapitre XLII, p. 236. Je souligne.

Quatrième partie : Une passion d'attachement ou d'amitié

Hume, par ailleurs, utilise quelques fois le terme « sympathie » afin de désigner une passion qui n'est pas de la compassion mais qui désigne plutôt une amitié ou un attachement ressenti envers un autre individu. Il y a très peu de passages où il emploie le terme « sympathie » dans ce sens dans ses ouvrages mais dans chacun de ces passages il apparaît clairement que la sympathie désigne d'une part, une passion, et d'autre part, autre chose que de la compassion. En effet, dans chacun de ces passages, la passion qui est mentionnée n'est pas une passion douloureuse ressentie à l'égard de quelqu'un qui souffrirait et dont on partagerais la douleur : il s'agit plutôt d'une passion agréable.

Le premier passage où l'on trouve le terme « sympathie » utilisé dans le sens d'une passion proche de l'amitié se trouve dans un essai qui fut publié pour la première fois dans le recueil de 1741, *Essays, moral and political*¹, mais le passage lui-même fut ajouté par David Hume dans la seconde édition corrigée du recueil, publiée en 1742². Dans ce passage, Hume rappelle brièvement un élément de l'histoire de l'Empire romain et il mentionne les rapports tendus entre deux tribus importantes, les Pollia et les Papiria. La sympathie est alors mise en opposition avec l'antipathie ; le terme « antipathie » dans ce contexte venant désigner une passion de haine et d'inimitié que des individus ressentent les uns envers les autres, il faut que la passion de sympathie, qui s'oppose à elle, désigne une passion d'amitié et d'attachement envers autrui :

We find in the ROMAN history a remarkable dissension between two tribes, the POLLIA and PAPIRIA, which continued for the space of near three hundred years, and discovered itself in their suffrages at every election of magistrates. This faction was the more remarkable, as it could continue for so long a tract of time; even though it did not spread itself, nor draw any of the other tribes into a share of the quarrel. If mankind had not a strong propensity to such divisions, the indifference of the rest of the community must have suppressed this foolish animosity, that had not any alimnt of new benefits and injuries, of **general sympathy and antipathy**, which never fail to take place, when the whole state is rent into two equal factions.³

¹ Voir *Essays, Moral and Political*, Edinburgh, Printed by R. Fleming et A. Alison, for A. Kincaid Bookseller, and sold at his shop above the Cross, 1741, 8°.

² Voir *Essays, Moral and Political*, The Second Edition, Corrected, Edinburgh, Printed for A. Kincaid, near the Cross, 1742, 8°.

³ "Of Parties in General", p. 58. Je souligne. En petites capitales dans le texte.

Le second passage se trouve dans un essai qui fut publié pour la première fois en 1742, dans le second volume des *Essays, moral and political*¹. Cette fois, la sympathie est associée avec l'amitié et elle désigne une passion d'attachement mutuel entre deux individus dont les caractères sont particulièrement compatibles et complémentaires :

Nature has implanted in all living creatures an affection between the sexes, which, even in the fiercest and most rapacious animals, is not merely confined to the satisfaction of the bodily appetite, but begets a **friendship and mutual sympathy**, which runs through the whole tenor of their lives. Nay, even in those species, where nature limits the indulgence of this appetite to one season and to one object, and forms a kind of marriage or association between a single male and female, there is yet a visible complacency and benevolence, which extends farther, and mutually softens the affections of the sexes towards each other.²

Le passage suivant se trouve également dans un essai publié pour la première fois dans le second volume des *Essays* de 1742. Hume y associe alors la sympathie avec l'affection – entendue au sens d'un attachement entre des individus – et il indique que ces passions qui sont « tendres » résistent pourtant à des passions qui sont plus violentes :

But it is not here alone, that the social virtues display their energy. With whatever ingredient you mix them, they are still predominant. As sorrow cannot overcome them, so neither can sensual pleasure obscure them. The joys of love, however tumultuous, banish not the **tender sentiments of sympathy and affection**. They even derive their chief influence from that generous passion; and when presented alone, afford nothing to the unhappy mind but lassitude and disgust. Behold this sprightly debauchee, who professes a contempt of all other pleasures but those of wine and jollity: Separate him from his companions, like a spark from a fire, where before it contributed to the general blaze: His alacrity suddenly extinguishes; and though surrounded with every other means of delight, he lothes the sumptuous banquet, and prefers even the most abstracted study and speculation, as more agreeable and entertaining.³

Le dernier passage, enfin, se trouve dans l'un des volumes de l'*Histoire de l'Angleterre*. Il est alors question du mariage du roi Charles I Stuart avec l'infante d'Espagne, et du galant conseil donné par son ami le duc de Buckingham de rencontrer celle-ci avant que la promesse de mariage soit signée. La sympathie est présentée comme une passion mais il est clair qu'il ne s'agit pas d'une passion de compassion puisque aucun individu ne souffre. Il

¹ Voir *Essays, Moral and Political. Vol II*, Edinburgh, Printed for A. Kincaid, near the Cross, by R. Fleming and A. Alison, 1742, 8°.

² “Of the Rise and Progress of the Arts and Sciences”, p. 131. Je souligne.

³ “The Stoic”, pp. 151-152. Je souligne.

faut qu'il s'agisse d'une passion d'amitié et d'attachement, un attachement qui, comme Hume l'indique dans le passage, rendrait un individu cher à un autre :

He represented to Charles, that persons of his exalted station were peculiarly unfortunate in their marriage, the chief circumstance of life; and commonly received into their arms a bride, unknown to them, to whom they were unknown; **not endeared by sympathy**, not obliged by service; wooed by treaties alone, by negotiations, by political interests: That however accomplished the Infanta, she must still consider herself as a melancholy victim of state, and could not but think with aversion of that day, when she was to enter the bed of a stranger; and passing into a foreign country and a new family, bid adieu for ever to her father's house and to her native land: That it was in the prince's power to soften all these rigours, and lay such an obligation on her, as would attach the most indifferent temper, as would warm the coldest affections: That his journey to Madrid would be an unexpected gallantry, which would equal all the fictions of Spanish romance, and suiting the amorous and enterprising character of that nation, must immediately introduce him to the princess under the agreeable character of a devoted lover and daring adventurer:¹

¹ *HøE*, volume 5, chapitre XLIX, p. 103. Je souligne.

Conclusion

1. La sympathie-passion dans les ouvrages du philosophe écossais

L'usage du terme « sympathie » afin de désigner une passion n'est pas très courant dans les ouvrages de David Hume. On ne trouve en effet que vingt-cinq passages dans toute l'œuvre du philosophe écossais où ce terme doit être compris dans ce sens.

Ce qui est frappant, c'est que l'utilisation de la sympathie comprise dans le sens d'une passion ne dépend pas de la période où un ouvrage fut produit : Hume se sert en effet du terme « sympathie » compris dans le sens d'une passion dans des ouvrages publiés dès 1739 et jusqu'en 1757. Cela ne dépend pas non plus du type d'ouvrage ni de sa dimension : on trouve des utilisations de la sympathie comprise dans le sens d'une passion dans des ouvrages volumineux, comme le *Traité de la nature humaine* et certains volumes de l'*Histoire de l'Angleterre*, dans un ouvrage de dimension moyenne comme l'*Enquête sur les principes de la morale* et dans des textes beaucoup plus courts, comme certains essais et la dissertation « Sur la tragédie ». Enfin, l'utilisation de la sympathie entendue dans le sens d'une passion ne dépend pas du sujet traité : Hume s'en sert dans aussi bien dans ses ouvrages à contenu philosophique que littéraire, politique et historique.

Lorsque le terme « sympathie » est utilisé pour exprimer une passion, c'est généralement pour exprimer une passion proche de la compassion ou de la pitié. On trouve seize passages¹ où la sympathie doit être comprise de cette manière. Il arrive également que ce terme serve à exprimer une passion proche de l'amitié et désignant un attachement entre des individus. On trouve quatre passages où la sympathie doit clairement être comprise en ce sens². À ces quatre passages, on peut en joindre deux autres où Hume fait des énumérations de passions en plaçant la sympathie parmi des passions d'amitié, d'attachement et des passions qui sont proches de celles-ci, comme la gaieté (qui est une passion plaisante comme elles) et la fidélité :

In rational beings, we must certainly admit the mind for a considerable share. Were we to rob the feast of all its garniture of reason, discourse, **sympathy**, **friendship**, and

¹ Il s'agit des passages qui ont été présentés dans la troisième partie de ce chapitre, ainsi que du passage *THN*, 3.3.2.5, p. 379.

² Il s'agit des passages qui ont été présentés dans la quatrième partie de ce chapitre.

gaiety, what remains would scarcely be worth acceptance, in the judgment of the truly elegant and luxurious.¹

The GREEK loves, I care not to examine more particularly. I shall only observe, that, however blameable, they arose from a very innocent cause, the frequency of the gymnastic exercises among that people; and were recommended, though absurdly, as the source of **friendship, sympathy, mutual attachment, and fidelity**; qualities esteemed in all nations and all ages.²

Enfin, on trouve trois passages où la sympathie pourrait tout aussi bien désigner une passion proche de la compassion ou de la pitié, qu'une passion proche de l'amitié ou de l'attachement entre des individus. Dans le premier d'entre eux, le sens de la « passion de sympathie » n'est pas clair et peut aussi bien désigner une passion plaisante que douloureuse³, alors que dans les deux suivants, Hume fait une énumération de passions et il est très intéressant de constater qu'il place alors le terme « sympathie » à la fois avec le terme d'« affection cordiale » et celui de « compassion » :

There remains only to take notice of a pretty remarkable phenomenon of this passion; which is, that the communicated **passion of sympathy** sometimes acquires strength from the weakness of its original, and even arises by a transition from affections which have no existence. Thus when a person obtains any honourable office, or inherits a great fortune, we are always the more rejoic'd for his prosperity, the less sense he seems to have of it, and the greater equanimity and indifference he shows in its enjoyment. In like manner a man, who is not dejected by misfortunes, is the more lamented on account of his patience; and if that virtue extends so far as utterly to remove all sense of uneasiness, it still further encreases our compassion.⁴

The storms and tempests were not alone remov'd from nature; but those more furious tempests were unknown to human breasts, which now cause such uproar, and engender such confusion. Avarice, ambition, cruelty, selfishness, were never heard of: **Cordial affection, compassion, sympathy**, were the only movements, with which the human mind was yet acquainted.⁵

Avarice, ambition, cruelty, selfishness, were never heard of: **Cordial affection, compassion, sympathy**, where the only movements with which the mind was yet acquainted.⁶

Il y a ainsi trois sortes différentes de passions qui sont désignées par le terme « sympathie » dans les ouvrages du philosophe écossais :

¹ “Of the Rise and Progress of the Arts and Sciences”, p. 134. Je souligne.

² *EPM*, “A Dialogue”, §28. p. 117. Je souligne. En petite capitales dans le texte.

³ Voir ce que l'on avait indiqué au sujet de ce passage dans la première partie de ce chapitre.

⁴ Voir *THN*, 2.2.7.5, p. 239. Je souligne.

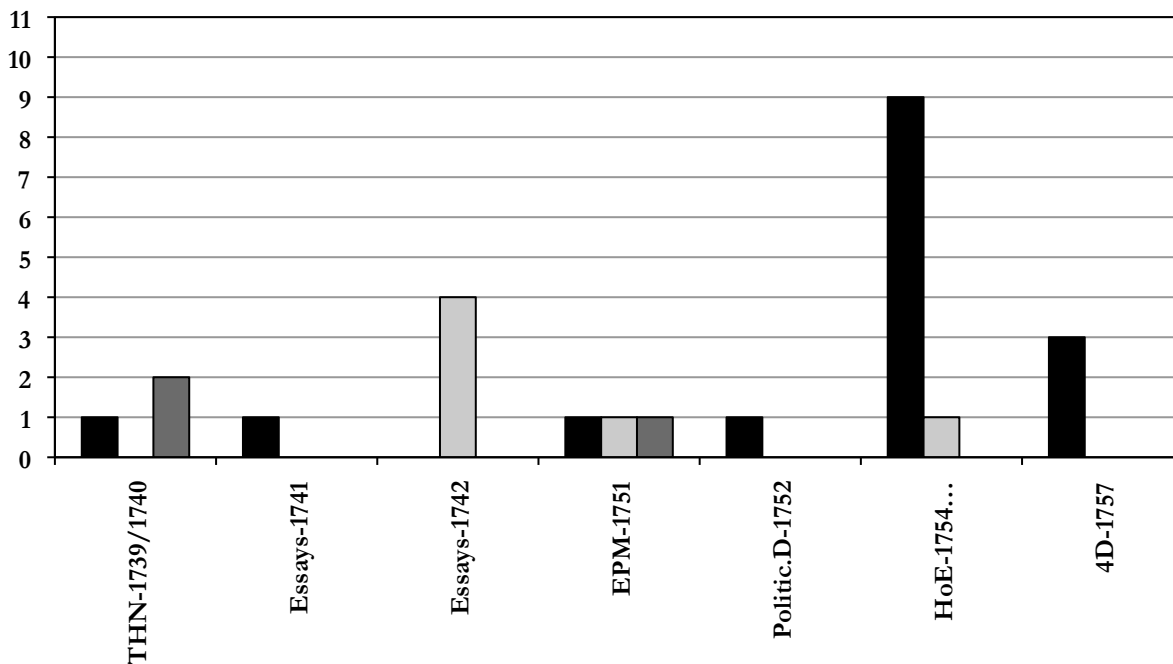
⁵ *THN*, 3.2.2.15, p. 317. Je souligne.

⁶ *EPM*, “Section 3. Of Justice”, I, §14, p. 17. Je souligne.

- 1) une passion qui est proche de la compassion ou de la pitié ;
- 2) une passion qui est proche de l'amitié ou de l'attachement entre deux individus ;
- 3) une passion qui, ou bien est à la fois proche de la compassion et de l'amitié, ou bien est présentée dans un contexte qui ne permette pas de déterminer s'il s'agit d'une compassion ou d'une amitié.

Le graphique 7-2 illustre la fréquence avec laquelle sont mentionnées ces différentes sortes de passion de sympathie, chez Hume.

Graphique 7-2 : Les différentes passions de sympathie dans les ouvrages de David Hume



En noir : la sympathie est une passion proche de la compassion.

En gris foncé : la sympathie est une passion proche de l'amitié.

En gris clair : la sympathie désigne de la compassion et/ou de l'amitié.

2. La cohabitation des différentes sympathies

L'analyse de passages extraits du *Traité de la nature humaine* et de passages extraits de la dissertation « Sur la tragédie » a montré que Hume ne semblait pas considérer que la cohabitation de deux espèces différentes de sympathie dans un même texte pouvait être un

problème. Ainsi, on a vu que dans les passages 2.2.7.5. et 3.3.2.5 du *Traité*, Hume usait du terme « sympathie » plusieurs fois, en lui octroyant tantôt le sens de son concept philosophique et tantôt le sens d'une passion¹.

Bien sûr, on pourrait considérer que ces deux passages, parce qu'ils se trouvent dans le *Traité*, un ouvrage que Hume qualifia lui-même comme « souffrant d'erreurs stylistiques »² ne sont pas très représentatifs. On pourrait considérer que les mentions de sympathies différentes dans ces deux passages constituent des erreurs stylistiques et qu'on ne doit pas leur accorder trop d'attention...

Je ne pense pas, pourtant, que l'on doive considérer les choses ainsi. Dans la dissertation « Sur la tragédie », qui est un texte beaucoup plus tardif et qui est un texte court et dense, Hume se sert à plusieurs reprises du terme « sympathie » et il lui confère également différents sens : il lui donne d'abord le sens d'une passion proche de la compassion³ ; il lui donne ensuite le sens du principe par lequel une idée est convertie en impression⁴ ; il lui donne à nouveau et à deux reprises, enfin, le sens d'une passion proche de la compassion⁵.

¹ Voir la première partie de ce chapitre.

² Voir *EHU*, "Advertisement", p. 1 (je souligne) : "MOST of the principles, and reasonings, contained in this volume, were published in a work in three volumes, called *A Treatise of Human Nature*. A work which the Author had projected before he left College, and which he wrote and published not long after. But not finding it successful, he was sensible of his error in going to the press too early, and he cast the whole anew in the following pieces, where some negligences in his former reasoning **and more in the expression**, are, he hopes, corrected [...]" En italique et en petites capitales dans le texte.

³ Voir "Of Tragedy", pp. 216-217 : "The whole art of the poet is employed, in rousing and supporting the compassion and indignation, the anxiety and resentment of his audience. They are pleased in proportion as they are afflicted, and never are so happy as when they employ tears, sobs, and cries to give vent to their sorrow, and relieve their heart, swoln with the tenderest sympathy and compassion."

⁴ *Ibid.*, p. 217 : "You may observe, when there are several tables of gaming, that all the company run to those, where the deepest play is, even though they find not there the best players. The view, or, at least, imagination of high passions, arising from great loss or gain, affects the spectator by sympathy, gives him some touches of the same passions, and serves him for a momentary entertainment. It makes the time pass the easier with him, and is some relief to that oppression, under which men commonly labour, when left entirely to their own thoughts and meditations."

⁵ *Ibid.*, respectivement p. 219 et p. 223 (en petites capitales dans les deux textes) : "All the passions, excited by eloquence, are agreeable in the highest degree, as well as those which are moved by painting and the theatre. The epilogues of CICERO are, on this account chiefly, the delight of every reader of taste; and it is difficult to read some of them without the deepest sympathy and sorrow. His merit as an orator, no doubt, depends much on his success in this particular. When he had raised tears in his judges and all his audience, they were then the most highly delighted, and expressed the greatest satisfaction with the pleader." ; "The shame, confusion, and terror of

La façon dont Hume use de la sympathie est sans équivoque dans la dissertation « Sur la tragédie » : ce terme possède plusieurs sens et dans chacun des passages, le sens dans lequel on doit le comprendre apparaît clairement à cause du contexte.

3. La traduction du terme « sympathie » dans le passage 2.2.7.5

La cohabitation de plusieurs sens de la sympathie dans les ouvrages de Hume peut poser des problèmes de traduction. Le passage 2.2.7.5 du *Traité de la nature humaine* pourrait en être un exemple.

Ainsi, on a indiqué dans la première partie de ce chapitre que le passage 2.2.7.5 du *Traité* comportait trois occurrences du terme « sympathie » et que si les deux dernières occurrences devaient être comprises dans le sens du principe par lequel une idée était convertie en impression, la première occurrence pouvait être entendue dans le sens d'une passion. Dans le texte original, Hume présente la sympathie (entendue comme une passion) en indiquant qu'il s'agit d'une « passion de sympathie communiquée » :

There remains only to take notice of a pretty remarkable phænomenon of this passion; which is, that the **communicated passion of sympathy** sometimes acquires strength from the weakness of its original, and even arises by a transition from affections which have no existence [...].¹

Pourtant, lorsque l'on considère les traductions que l'on retrouve actuellement en français, on constate qu'on n'y relève pas la différence de sens existant entre les trois occurrences du terme « sympathie » dans le passage 2.2.7.5. La première occurrence est toujours traduite et présentée de manière à ce que le lecteur la comprenne exclusivement dans le sens du principe de conversion d'une idée en impression :

Il reste seulement à prendre note d'un phénomène assez remarquable de cette passion : **la passion communiquée par sympathie** acquiert parfois de la force par la faiblesse

VERRES, no doubt, rose in proportion to the noble eloquence and vehemence of CICERO: So also did his pain and uneasiness. These former passions were too strong for the pleasure arising from the beauties of elocution; and operated, though from the same principle, yet in a contrary manner, to the sympathy, compassion, and indignation of the audience.”

¹ *THN*, 2.2.7.5, p. 239. Je souligne.

de son original et même elle naît par une transition à partir de disposition affectives qui n'existent nullement [...].¹

Il ne nous reste plus qu'à noter un phénomène assez remarquable de cette passion : c'est que la passion **communiquée par sympathie** tire parfois sa force de la faiblesse même de son originale et qu'elle naît même, par une transition, d'affections qui n'existent pas [...].²

Il reste seulement à noter un phénomène assez remarquable de cette passion : la passion **communiquée par sympathie** tire parfois sa force de la faiblesse de son original et, même, naît d'une transition d'affections qui n'existe pas [...].³

Les traductions françaises ne tiennent pas compte de la possibilité que le terme « sympathie » puisse être interprété autrement que dans le sens du principe humien dans cette partie du passage 2.2.7.5. Comme les traductions ne sont pas assez littérales, elles perdent le caractère ambigu – mais pur – du texte original, et elle réduisent d'une certaine façon le propos du philosophe écossais. On perd de vue la possibilité que la passion de sympathie existe et qu'elle puisse être communiquée, comme n'importe quelle autre impression, par sympathie. Afin de conserver toute la richesse et la complexité du texte original, il me semble qu'il serait préférable de traduire le passage plutôt ainsi :

Il ne reste qu'à noter un phénomène assez remarquable de cette passion ; qui est que la **passion de sympathie communiquée** [ou encore, « la passion de sympathie qui est communiquée »] acquiert quelque fois de la force à partir de la faiblesse de son original, et même est éveillée par une transition d'affections qui n'ont pas d'existence [...].⁴

On pourrait adjoindre à cette traduction une note expliquant qu'il est possible que le terme « sympathie » y désigne une passion plutôt que le principe par lequel une idée est convertie en impression. Une nouvelle traduction française du *Traité de la nature humaine*, en dépit du nombre relativement élevé de traductions disponibles à l'heure actuelle, ne serait peut-être pas une superfluité...

¹ Traduction par André Leroy. Voir David Hume, *Traité de la nature humaine. Essai pour introduire la méthode expérimentale dans les sujets moraux*, 2 volumes, André Leroy (trad. et édit.), Paris, Aubier-Montaigne, 1946, Tome II, p. 475. Je souligne.

² Traduction de Jean-Pierre Cléro. Voir David Hume, « Traité de la nature humaine. livre II » in *Les passions. Traité de la nature humaine, livre II et Dissertation sur les passions*, trad. et prés. de Jean-Pierre Cléro, Paris, Garnier-Flammarion, 1991, p. 219. Je souligne.

³ Traduction par Philippe Folliot. Voir David Hume, *Traité de la nature humaine. Essai pour introduire la méthode expérimentale de raisonnement dans les sujets moraux*, Philippe Folliot (trad. et édit.). Édition en ligne, sur le site des *Classiques des sciences sociales de l'UQAC* : <http://classiques.uqac.ca/>.p. 105. Je souligne.

⁴ Je traduis et je souligne.

CHAPITRE VIII

La sympathie-concordance
dans les ouvrages de David Hume

Introduction

1. La sympathie-concordance

Dans le « Chapitre VI », lorsque j'ai exposé les différents sens de la sympathie en Angleterre et en France au XVIIème siècle et au XVIIIème siècle, j'ai mentionné parmi ceux-ci la sympathie qui désignait une concordance entre des caractéristiques appartenant à des individus. Cette concordance consistait en une ressemblance entre des individus au niveau de leurs affections, de leurs dispositions, de leurs qualités, de leurs idées, etc.

On trouve dans certains passages des ouvrages de David Hume des utilisations du terme « sympathie » qui doivent être comprises dans ce sens particulier. Dans plusieurs ouvrages, le philosophe écossais indique qu'il y a, par exemple, entre un individu et un autre une sympathie de manières, une sympathie de religion, une sympathie de caractère... Le terme « sympathie » désigne alors une ressemblance entre les caractéristiques identifiées par Hume, ressemblance qui dispose les individus à agir d'une manière particulière. On trouve également un passage où Hume utilise le terme « antipathie » dans le sens inverse, le terme désignant alors une discordance, une opposition entre les caractéristiques de deux individus. De la même manière que la sympathie, cette antipathie produit des dispositions à agir d'une certaine manière chez ces individus.

La sympathie-concordance exprime un rapport de ressemblance entre deux choses et ce faisant elle est totalement neutre, au sens où elle n'est en elle-même ni plaisante, ni déplaisante. Elle peut, par contre, entraîner des passions chez un individu, des passions qui peuvent quant à elles être heureuses mais également douloureuses : on verra plus loin que si la sympathie de goût entre Milton et Davenport les avait disposé à ressentir une plaisante amitié, la sympathie de situation entre le roi d'Écosse et sa mère avait augmenté les souffrances de cette dernière.

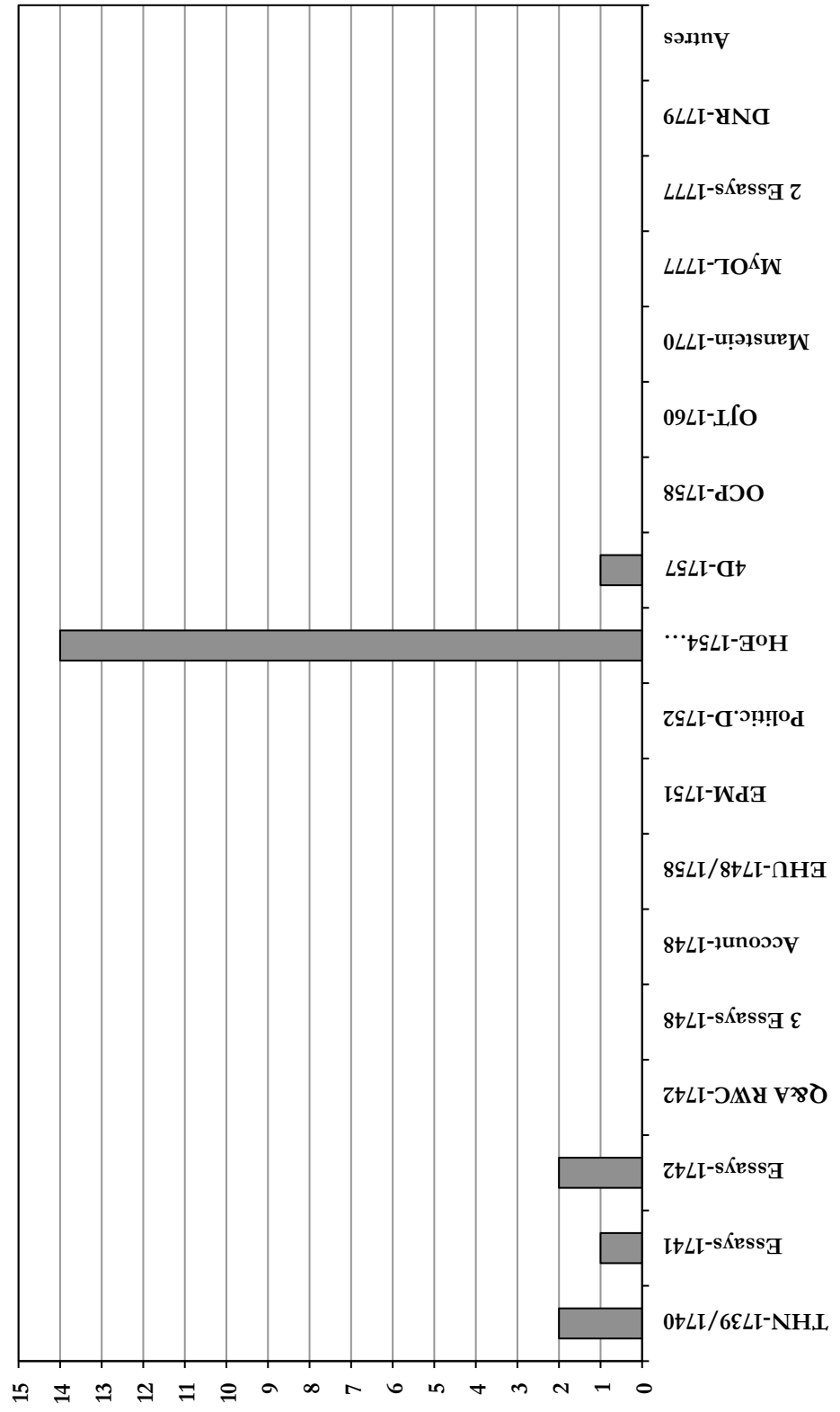
2. Organisation du chapitre

Ce chapitre comporte deux parties. Dans la première partie, je présente tous les passages où Hume utilise la sympathie dans le sens d'une concordance entre deux éléments. J'y considère tous les ouvrages du philosophe écossais, à l'exception des volumes de *l'Histoire de l'Angleterre*. Dans cette partie, les passages sont présentés suivant l'ordre chronologique de la

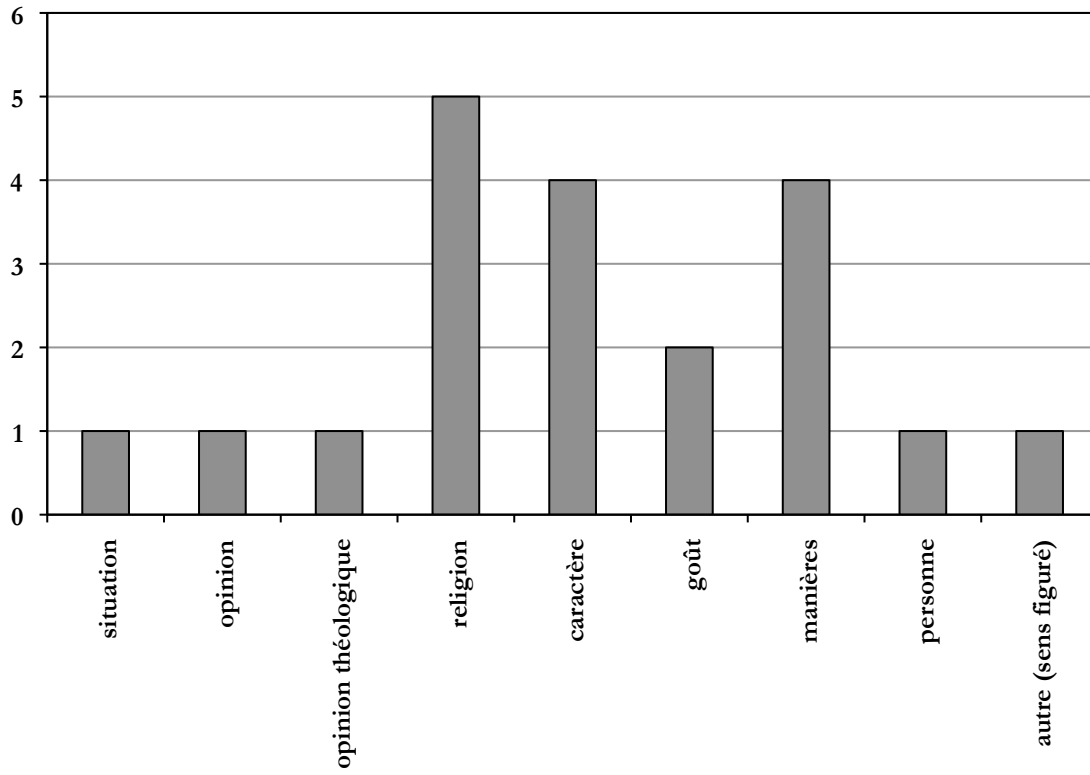
publication des ouvrages. Dans la seconde partie, je présente les passages qui sont extraits des volumes de *l'Histoire de l'Angleterre*. Comme on trouve dans cet ouvrage de très nombreux cas de concordance entre des individus et comme les concordances entre ceux-ci sont d'une grande variété, les passages sont présentés cette fois par type de concordance. Ainsi, une section est consacrée à la « sympathie de manières », une autre à la « sympathie d'opinion », une troisième à la « sympathie de religion », une quatrième à la « sympathie de situation », une cinquième à la « sympathie de goût » et une dernière à la « sympathie de caractère ». Une autre section est consacrée à ce que Hume nomme « antipathie de religion » et « antipathie nationale », qui constituent des cas particuliers, comme on le verra.

Les deux graphiques qui suivent cette introduction viennent supporter les informations fournies dans le chapitre. Le premier, le graphique 8-1, illustre la fréquence du recours à la sympathie-concordance dans les ouvrages de Hume. Le second, le graphique 8-2, illustre plus précisément la fréquence des différentes choses qui sont mises en concordance dans l'œuvre humienne.

Graphique 8-1 : La sympathie-concordance dans les ouvrages de Hume



Graphique 8-2 : Les différentes choses mises en concordance dans les ouvrages de Hume



Première partie : La sympathie-concordance dans les ouvrages de Hume

1.1. *A Treatise of Human Nature* (1739-1740)

On trouve deux passages dans le *Traité*, où Hume se sert du terme « sympathie » en lui octroyant le sens d'une concordance. Le premier passage se situe dans le deuxième livre et le second passage, dans le troisième livre :

'Tis obvious, that people associate together according to their particular tempers and dispositions, and that men of gay tempers naturally love the gay; as the serious bear an affection to the serious. This not only happens, where they remark this resemblance betwixt themselves and others, but also by the natural course of the disposition, and by a **certain sympathy, which always arises betwixt similar characters**. Where they remark the resemblance, it operates after the manner of a relation, by producing a connexion of ideas. Where they do not remark it, it operates by some other principle; and if this latter principle be similar to the former, it must be receiv'd as a confirmation of the foregoing reasoning.¹

To which we may add, that men naturally, without reflection, approve of that character, which is most like their own. The man of a mild disposition and tender affections, in forming a notion of the most perfect virtue, mixes in it more of benevolence and humanity, than the man of courage and enterprize, who naturally looks upon a certain elevation of mind as the most accomplish'd character. This must evidently proceed from an ***immediate sympathy, which men have with characters similar to their own***. They enter with more warmth into such sentiments, and feel more sensibly the pleasure, which arises from them.²

Dans les deux passages, il est question d'une sympathie de caractère. Dans le premier passage, Hume mentionne le fait que la concordance qui s'effectue lorsque deux caractères similaires sont mis en présence l'un de l'autre est un phénomène inévitable. Dans le second passage, il rappelle que la concordance de caractère joue un rôle lors des jugements moraux, en indiquant cette fois que les hommes n'approuvent pas toujours les qualités d'un individu à cause de leur utilité et des avantages qu'elles procurent à soi-même ou aux autres, mais qu'il arrive que l'approbation relève tout simplement d'une similitude entre les individus.

1.2. "Of Love and Marriage" (1741)

Dans l'essai « Sur l'amour et le mariage », Hume reprend l'exemple truculent du discours présenté par le personnage d'Aristophane³ dans *Le Banquet* de Platon, afin d'expliquer les

¹ THN, 2.2.4.6, p. 229. Je souligne.

² THN, 3.3.3.4, p. 385. Je souligne. En italique dans le texte.

³ Voir Platon, *Le Banquet*, Luc Brisson (édit. et trad.), Paris, Garnier-Flammarion, 2000, 189c-192e.

rapports entre l'amour et le mariage. On trouve alors deux occurrences de la sympathie employée dans le sens d'une concordance, dans le texte :

But notwithstanding this division, so lively is our remembrance of the happiness which we enjoyed in our primæval state, that we are never at rest in this situation; but each of these halves is continually searching thro' the whole species to find the other half, which was broken from it: And when they meet, they join again with the greatest fondness and **sympathy**. But it often happens, that they are mistaken in this particular; that they take for their half what no way corresponds to them; and that the parts do not meet nor join in with each other, as is usual in fractures. In this case the union was soon dissolved, and each part is set loose again to hunt for its lost half, joining itself to every one whom it meets, by way of trial, and enjoying no rest till its **perfect sympathy** with its partner shews, that it has at last been successful in its endeavours.¹

Dans le discours originel, Aristophane décrivait un accord physique entre deux êtres afin d'exprimer de manière métaphorique un accord intellectuel et sentimental. Hume est moins clair dans sa version du conte, mais ce qui est importe c'est que le sens du terme « sympathie » dans ce passage est sans équivoque. Dans le cas des deux occurrences, la sympathie désigne tout simplement la correspondance exacte entre deux êtres, leur accord parfait.

1.3. "Of the Rise and Progress of the Arts and Sciences" (1742)

Dans l'essai qui porte « Sur la naissance et le progrès dans les arts et les sciences », Hume utilise le terme « sympathie » d'une manière quelque peu ambiguë. En effet, il apparaît que le terme puisse désigner à la fois la contagion des mœurs et une concordance entre celles-ci dans un groupe d'individus :

In CHINA, there seems to be a pretty considerable stock of politeness and science, which, in the course of so many centuries, might naturally be expected to ripen into something more perfect and finished, than what has yet arisen from them. But CHINA is one vast empire, speaking one language, governed by one law, and **sympathizing in the same manners**. The authority of any teacher, such as CONFUCIUS, was propagated easily from one corner of the empire to the other. None had courage to resist the torrent of popular opinion. And posterity was not bold enough to dispute what had been universally received by their ancestors.²

À prime abord dans ce passage, l'expression « sympathisant dans les mêmes manières » pourrait désigner le processus par lequel les peuples nombreux d'un empire vaste comme la

¹ "Of Love and Marriage", pp. 560-561. Je souligne. En italique dans le texte.

² "Of the Rise and Progress of the Arts and Sciences", p. 122. Je souligne. En petites capitales dans le texte.

Chine en viennent à partager des mœurs similaires. Le cas échéant, on pourrait alors traduire le passage de la manière suivante : « Mais la Chine est un vaste empire, qui possède une langue et une loi, et dont les mœurs des habitants s’harmonisent par une sympathie contagieuse ». On pourrait ainsi considérer que la possession d’une langue et d’une loi communes pour tous contribuerait à l’homogénéisation des mœurs chinoises. Cela étant dit, cette interprétation est problématique.

Dans ce passage, Hume cherche une explication au retard qu’accusent les sciences en Chine à l’époque, et, pour y arriver, il décrit la situation de l’empire du point de vue de certains éléments culturels comme la langue, les lois et les mœurs. La Chine impériale, si étendue soit-elle en territoires et en peuples, est un état unifié qui possède une langue et un ensemble de lois qui sont communs à tous. Il en va de même pour les mœurs des habitants car on constate qu’elles présentent une certaine régularité. L’accent est mis sur le résultat, c’est-à-dire sur l’homogénéité des mœurs dans l’empire, plutôt que sur le processus par lequel les manières des individus s’homogénéifient. L’expression “sympathizing in the same manners” désigne ainsi, selon moi, la similitude existant entre les mœurs des Chinois des diverses régions de l’empire et elle doit être entendue dans le sens d’une concordance entre les manières des individus. Le passage doit donc être compris plutôt de la manière suivante : « Mais la Chine est un vaste empire, parlant une langue, gouvernée par une loi, et dont les mœurs des habitants se sont harmonisées à travers les siècles ». On pourrait considérer que la concordance, par ailleurs, pourrait résulter d’une contagion des mœurs d’un groupe ethnique à l’autre à travers les siècles, mais cela n’est pas mentionné dans le texte lui-même et n’est que sous-entendu, dans le meilleur des cas.

1.4. “The Sceptic” (1742)

Dans l’un des quatre essais consacrés aux courants philosophiques, Hume utilise le terme « sympathie » lorsqu’il traite du rapport entre la structure de l’esprit humain et la façon dont les objets sont perçus par ce dernier :

Now, it is evident, that this sentiment must depend upon the particular fabric or structure of the mind, which enables such particular forms to operate in such a particular manner, and produces **a sympathy or conformity** between the mind and its objects. Vary the structure of the mind or inward organs, the sentiment no longer follows, though the form remains the same. The sentiment being different from the object, and arising from its operation upon the organs of the mind, an alteration upon

the latter must vary the effect, nor can the same object, presented to a mind totally different, produce the same sentiment.¹

Indéniablement, le sens de « sympathie » dans ce passage doit être compris comme celui d'une concordance. Pour enlever toute ambiguïté à son sujet, et pour bien faire comprendre à son lecteur que le terme « sympathie » signifie qu'il y a une sorte d'accord entre l'esprit et les objets qu'il perçoit, Hume l'accompagne en effet du terme "conformity". Cependant, il s'agit d'une sympathie-concordance fort curieuse, qui ne fonctionne pas tout à fait comme les concordances habituelles... Elle ne s'effectue pas entre des objets qui sont de même nature, ou qui ont des attributs comparables. Lorsque l'on considère, par exemple, qu'il y a une sympathie de caractère, de manières ou de croyances entre deux individus (appelons-les Lysandre et Fulgence), on veut tout simplement signifier qu'il y a une similitude entre le caractère de Lysandre et le caractère de Fulgence, entre les manières de Lysandre et celles de Fulgence, ou entre les croyances de Lysandre et celles de Fulgence. Lorsque on indique qu'il y a une sympathie-concordance entre deux individus, on veut tout simplement signifier que les deux individus possèdent des caractéristiques communes qui sont compatibles.

Dans "The Sceptic", on voit mal sur quelles bases on pourrait comparer l'esprit humain du point de vue de sa structure avec les objets qu'il perçoit, afin d'établir où se situe leur concordance, c'est-à-dire leur ressemblance. L'un et l'autre ne sont pas de même nature et ne possèdent pas des caractéristiques comparables. Je pense donc que si Hume, dans "The Sceptic", utilise la sympathie dans le sens d'une concordance il le fait de manière figurée. Il ne conserve que l'aspect de l'accord (ici parfait) entre deux choses, et il évacue tout ce qui pourrait être exprimé d'autre par le terme « sympathie ». Il y a une correspondance parfaite entre la structure de l'esprit qui perçoit les caractéristiques d'un objet et ce que les caractéristiques d'un objet produisent comme sensations ; dans le *Traité de la nature humaine*, Hume indique en effet que l'esprit humain est constitué de telle sorte que, lorsqu'il est mis en présence de *telle caractéristique*, il perçoit toujours² *telle sensation*. C'est ainsi que, par exemple, la beauté produit toujours une sensation de plaisir chez celui qui l'observe alors que la laideur produit toujours une sensation de déplaisir³. L'utilisation du terme

¹ "The Sceptic", pp. 164-165. Je souligne.

² À condition, bien sûr, que l'observateur soit normalement constitué, que les organes de son esprit soient en bonne santé et qu'ils fonctionnent correctement.

³ Voir *THN* 2.1.8.1, p. 195.

« sympathie » dans ce passage ne vient que marquer la cohérence de l'esprit humain dans son fonctionnement.

1.5. "Of the Standard of Taste" (1757)

Vers la fin de l'essai « Sur la norme du goût », Hume indique qu'un individu sera plus sensiblement touché par la lecture d'auteurs qui lui ressemblent, d'auteurs dont les dispositions, les humeurs, les goûts, etc., sont davantage en accord avec les siens :

A young man, whose passions are warm, will be more sensibly touched with amorous and tender images, than a man more advanced in years, who takes pleasure in wise, philosophical reflections concerning the conduct of life and moderation of the passions. At twenty, OVID may be the favourite author; HORACE at forty; and perhaps TACITUS at fifty. Vainly would we, in such cases, endeavour to enter into the sentiments of others, and divest ourselves of those propensities, which are natural to us. We choose our favourite author as we do our friend, from a conformity of humour and disposition. Mirth or passion, sentiment or reflection; whichever of these most predominates in our temper, it gives us a **peculiar sympathy with the writer** who resembles us.¹

On pourrait penser que le terme « sympathie » désigne ici le principe par lequel on entre dans les sentiments d'un autre ; que cette sympathie est indiquée comme étant « particulière » parce qu'elle agit de manière plus forte par rapport à un auteur, celui-ci ressemblant davantage que d'autres, au lecteur. Je pense que cette interprétation irait tout à fait dans le sens de ce que Hume indique en général par rapport à la sympathie entendue comme principe de conversion d'une idée en impression et comme communication des passions. Cependant, je pense que cette interprétation ne correspond pas à ce que Hume dit exactement ici, et qu'on peut aisément l'écarter.

Dans ce passage en effet, Hume indique clairement que la « sympathie » est quelque chose qui se produit entre le lecteur et l'auteur. C'est « avec » l'auteur qu'il y a sympathie. Lorsqu'il y a sympathie-humienne comme lorsqu'on assiste à une pièce de théâtre ou lorsqu'on lit un roman, c'est avec les personnages que l'on sympathise, c'est dans les impressions des personnages que l'on entre, ce sont les passions des personnages qui sont communiquées au lecteur ou au spectateur. Lorsqu'on assiste, par exemple, au *Troyennes* d'Euripide, c'est avec Hécube que l'on sympathise, c'est la douleur d'Hécube que l'on partage, c'est avec Hécube que l'on souffre... Ce ne sont pas les malheurs d'Euripide qui sont à la source des passions

¹ "Of the Standard of Taste", p. 244. Je souligne. En petites capitales dans le texte.

ressenties à l'occasion de la pièce, mais bien les malheurs des personnages dont l'histoire est rapportée.

Je pense que dans ce passage, le terme « sympathie » doit être compris dans le sens d'une concordance et que, bien que Hume ne le précise pas, il s'agisse plus précisément d'une concordance de goût ou d'une « sympathie de goût ». Un lecteur a des préférences, suivant ses dispositions, ses intérêts, ses passions dominantes, son caractère, etc. ; certaines choses lui plaisent plus que d'autres, que ce soit au niveau du style, des sujets traités, de la mise en scène des personnages... De la même manière, les auteurs diffèrent, dans leur style, dans le choix de leurs sujets, dans la manière dont ils les traitent... Lorsque l'œuvre produite par un auteur rencontre les préférences d'un lecteur, il y a une sympathie, une concordance entre les deux. Cette sympathie est quelque chose de totalement neutre, car elle ne fait que désigner un rapport de ressemblance entre deux choses. Elle peut contribuer à la production d'impressions, mais pas de la même manière que la sympathie-humienne ; elle peut contribuer à la production d'impressions en facilitant la sympathie-humienne, par l'accroissement du nombre de relations : comme Hume l'indique, un lecteur est ordinairement davantage touché par une œuvre produite par un auteur qui lui ressemble.

Deuxième partie : La sympathie-concordance dans l'*Histoire de l'Angleterre*

Dans l'*Histoire de l'Angleterre*, on trouve plusieurs passages où Hume utilise le terme « sympathie » pour désigner une concordance entre deux choses. On rencontre les expressions « sympathie de manière », « sympathie d'opinion », « sympathie de religion », « sympathie de situation », « sympathie de goût », et « sympathie de caractère » et Hume utilise également l'expression « antipathie de caractère » afin de désigner quelque chose qui, cette fois, est à l'inverse d'une concordance. Par ailleurs, on verra également que si on retrouve fréquemment les expressions « antipathie de religion » et « antipathie nationale » dans les volumes de l'*Histoire*, ces expressions ne constituent pas, cette fois, des antonymes aux sympathies qui sont des concordances (contrairement à l'« antipathie de caractère »). Elles désignent plutôt des passions de haine ou de dégoût.

2.1. La sympathie de manières

On trouve trois passages où il soit question de la sympathie de manières dans l'*Histoire de l'Angleterre*. Le premier passage se trouve dans le premier volume, et les deux autres, dans le quatrième volume.

Dans l'*Histoire de l'Angleterre*, Hume est très critique lorsqu'il s'agit de décrire les mœurs et les coutumes des habitants des îles britanniques durant la période moyenâgeuse. Ainsi, il indique que, après la chute de l'Empire romain et suite aux invasions multiples des nations barbares venues du nord, le goût pour les beaux-arts et la culture de l'Antiquité a généralement disparu de l'Angleterre. Les Saxons qui ont fini par s'installer sur l'île sont présentés comme étant des gens brutaux et particulièrement grossiers. Cela dit, ils ne sont pas les seuls à posséder un goût sans aucun raffinement, à cette époque. Il en va de même partout en Europe, et on rencontre aussi cette situation à Rome. Hume rapporte ainsi que le pape Grégoire¹ était lui-même un individu grossier et peu cultivé². Il raconte comment il entreprit la conversion des Saxons installés dans le Kent à l'époque du roi Ethelbert³, et

¹ Saint Grégoire 1er, dit le Grand, c.540-604.

² Hume indique en effet à son sujet que : "He had waged war with all the precious mounuments of the ancients, and even with their writings; which, as appears from the strain of his own wit, as well as from the style of his compositions, he had no taste or genius sufficient to comprehend". Voir *HoE*, volume 1, chapitre I, p. 29.

³ Ethelbert, roi de Kent, c.596-616.

comment, pour ce faire, il envoya là-bas le moine Augustin¹. Hume ajoute que, si quelqu'un pouvait avoir quelque influence sur les Saxons et réussir leur conversion à la foi chrétienne, ce devait être des individus comme Grégoire et Augustin car, du fait de leur culture éminemment grossière, ils avaient davantage de chances de s'attirer la bienveillance et la confiance et des Saxons :

And on the whole it appears, that Gregory and his missionary, if **sympathy of manners** have any influence, were better calculated than men of more refined understandings, for making a progress with the ignorant and barbarous Saxons.²

Dans le volume traitant du règne d'Elizabeth I, Hume consacre beaucoup de pages à la vie de la reine d'Écosse, Marie Stuart. Dans le chapitre XXXVIII, il raconte comment s'effectua le retour de cette reine en Écosse et dans quelles conditions débuta son règne. L'Écosse d'alors était fortement protestante et l'on croyait que Marie Stuart – qui avait vécue en France durant de nombreuses années – était imbue de préjugés papistes. Ses sujets se méfiaient d'elle et beaucoup des décisions qu'elle prit dès le début de son règne contribuèrent à augmenter leur méfiance et leur haine. Hume rapporte ainsi que suite aux décisions maladroites qu'elle prit, les historiens de l'époque présumèrent que les décisions de la reine étaient dictées par une sympathie de manière, et que si elle protégeait ou cherchait à venger certains individus ou certains groupes – comme les catholiques écossais – c'était parce qu'elle partageait avec ceux-ci les vices qu'on leur associait. Les historiens attribuèrent ainsi à la reine d'Écosse les vices que l'on associait alors aux catholiques fidèles envers l'autorité papale :

The helpless queen was every moment exposed to contumely, which she bore with benignity and patience. Soon after her arrival she dined in the castle of Edinburgh; and it was there contrived, that a boy, six years of age, should be let down from the roof, and should present her with a bible, a psalter, and the keys of the castle. Lest she should be at loss to understand this insult on her as a papist; all the decorations expressed the burning of Corah, Dathan, and Abiram, and other punishments inflicted by God upon idolatry. The town council of Edinburgh had the assurance, from their own authority, to issue a proclamation banishing from their district, "all the wicked rabble of antichrist, the pope, such as priests, monks, friars, together with adulterers and fornicators". And because the privy-council suspended the magistrates for their insolence, the passionate historians of that age have inferred, that the queen was

¹ Saint Augustin de Canterbury, †c.605.

² *HoE*, volume 1, chapitre I, pp. 31-32. Je souligne.

engaged, by a **sympathy of manners**, to take adulterers and fornicators under her protection.¹

La sympathie ou la concordance de manières ont pu servir de raison aux historiens de l'époque élizabéthaine pour expliquer les décisions prises par la souveraine écossaise. Cet exemple nous apprend que la sympathie comme concordance peut être utilisée quelques fois pour expliquer certains phénomènes. Il nous rappelle également que la sympathie-concordance peut être attribuée de manière arbitraire, lorsque par exemple des observateurs externes (comme les historiens) imputent aux individus concernés une ressemblance sur la base d'observations et de raisonnements souvent discutables.

Hume utilise également l'expression « sympathie de manières » lorsqu'il s'agit de décrire la nature des rapports entre Henri IV et Elizabeth I, à l'époque de la signature de la paix de Vervins (1598) :

His greatest concern was to give satisfaction to Elizabeth for this breach of treaty. He had a cordial esteem for that princess, a **sympathy of manners**, and a gratitude for the extraordinary favours, which he had received from her, during his greatest difficulties: And he used every expedient to apologize and atone for that measure, which necessity extorted to him.²

Dans ce passage, on ne trouve aucune précision sur les manières du roi et de la reine ; on ne sait pas non plus en quoi elles se ressemblent ni en quoi elles peuvent s'accorder. De toute évidence, si Hume utilise l'expression « sympathie de manières » c'est pour insister sur les relations pleines de cordialité et de bonne entente qu'entretenaient alors les deux souverains. Les deux monarques s'accordaient si bien et de telle sorte que des positions différentes, voire en opposition dans un conflit impliquant plusieurs nations en Europe, ne les empêchaient pas de conserver de bons rapports.

2.2. La sympathie d'opinion

On trouve deux passages où il soit question de la sympathie d'opinion dans *l'Histoire de l'Angleterre*. Dans le premier passage, qui se trouve dans le troisième volume, Hume indique seulement qu'il s'agit d'une sympathie d'opinion. Dans le second passage, qui se trouve dans le quatrième volume, il précise qu'il s'agit d'une sympathie d'opinion « théologique ».

¹ *HoE*, volume 4, chapitre XXXVIII, pp. 39-40. Je souligne.

² *HoE*, volume 4, chapitre XLIII, p. 305. Je souligne.

Patrick Hamilton¹, que certains ont considéré comme un hérétique et d'autres comme un martyr, a été victime de la trop grande confiance accordée envers un supposé ami. C'est ainsi que le prieur dominicain Campbel s'est d'abord attiré son amitié et ses confidences, en simulant des idées qui étaient similaires avec les siennes, pour ensuite aller le dénoncer à James Beaton, l'archevêque de Saint-Andrews pour les idées réformatrices qu'il avait en matière de religion :

The fervor of youth and his zeal for novelty made it impossible for him to conceal his sentiments; and Campbel, prior of the Dominicans, who, under colour of friendship and a **sympathy in opinion**, had insinuated himself into his confidence accused him before Beaton, archbishop of St. Andrews.²

Cette exemple montre que la sympathie-concordance peut servir d'outil lorsqu'il s'agit de manipuler d'autres individus. Afin de s'attirer les bonnes grâces d'un autre individu, on peut feindre une croyance ou une opinion qu'on ne possède pas, de façon à lui laisser croire qu'il y a entre lui et nous certaines ressemblances.

Les opinions théologiques étaient devenues un ressort puissant sur le plan politique, en Angleterre, au XVI^{ème} siècle. À Elizabeth I qui songeait à contracter un mariage avec le duc d'Anjou, Sir Philip Sydney³ rappela qu'une telle alliance serait extrêmement désavantageuse pour elle. Outre les raisons personnelles⁴ et politiques⁵ qu'il donna alors, il lui fit valoir que la sécurité de son gouvernement reposait d'abord sur l'affection de ses

¹ Patrick Hamilton, 1504-1528.

² *HoE*, volume 3, chapitre XXXII, p. 281.

³ Sir Philip Sydney, poète et membre du parlement, 1554-1586.

⁴ Sydney fit remarquer à la reine que le caractère de son prétendant était tel, qu'elle serait sans doute fort malheureuse en l'ayant pour mari et qu'elle ne saurait sans doute pas s'en faire obéir : "That the duke himself had discovered a very restless and turbulent spirit; and having often violated his loyalty to his elder brother [Henri III deValois] and his sovereign, there remained no hopes that he would passively submit to a woman, whom he might, in quality of husband, think himself intitled to command." Voir *HoE*, volume 4, chapitre XLI, p. 194.

⁵ Sydney rappela également à Elizabeth qu'une alliance entre la France et l'Angleterre résultant d'un mariage pourrait être dommageable pour l'Angleterre, à cause de la différence de situation des deux états : "That the French nation, so populous, so much abounding in soldiers, so full of nobility, who were devoted to arms, and, for some time, accustomed to serve for plunder, would supply him with partizans, dangerous to a people, unwarlike and defenceless like the generality of her subjects: [...] That so long as the throne of France was filled by Henry or his posterity, it was in vain to hope, that the ties of blood would ensure the amity of that kingdom, preferably to the maxims of policy or the prejudices of religion; and if ever the crown devolved on the duke of Anjou, the conjunction of France and England would prove a burthen, rather than a protection, to the latter kingdom." Voir *HoE*, volume 4, chapitre XLI, pp. 194-195.

sujets, affection qu'elle risquait de perdre par un mariage inconsidéré avec un prince catholique. Il argua que les individus étaient désormais mus de manière très forte par leur « sympathies théologiques » et que ces dernières pouvaient avoir le pas sur d'autres considérations, comme celle de la légitimité au trône :

He told her, that the security of her government depended entirely on the affections of her protestant subjects; and she could not, by any measure, more effectually disgust them than by espousing a prince [...] who had himself embrued his hands in the blood of the innocent and defenceless protestants: [...] That [...] the dispositions of men were now such, that they preferred the religious to the civil connections; and were more influenced by **sympathy in theological opinions** than by the principles of legal and hereditary government.¹

L'antipathie pour les catholiques ou les papistes était devenue telle, en Angleterre au XVIème siècle, qu'un souverain qui manifestait une sympathie de quelque ordre qu'elle soit envers cette religion ou qui montrait un attachement pour un individu professant cette fois, courait le risque de susciter des troubles importants. C'est ce qui était arrivé à la reine Marie Stuart, et les conseillers d'Elizabeth I prirent soin de le lui rappeler².

2.3. La sympathie de religion

La sympathie de religion est la concordance la plus fréquemment mentionnée dans *l'Histoire de l'Angleterre*. On trouve cinq occurrences, qui se situent toutes dans les quatrième et cinquième volumes.

Hume rapporte comment, au tout début du règne d'Elizabeth I, les Lords écossais qui rejetaient l'alliance entre les couronnes écossaise et françaises – résultant du mariage entre la jeune reine d'Écosse, Mary, avec le Dauphin de France, François de Valois – demandèrent l'aide de l'Angleterre. La religion officielle de l'Angleterre était alors proche de la leur³, et la similitude au niveau de leur foi respective, de même que des intérêts communs sur le plan politique, rendaient attrayante l'alliance avec la couronne anglaise :

The leaders of the congregation, well acquainted with these views, were not insensible of their danger, and saw their only safety consisted in the vigour and success of their

¹ *HoE*, volume 4, chapitre XLI, p. 194. Je souligne.

² *Ibid.*, p. 195.

³ L'Angleterre d'Henri VIII et d'Elizabeth I était plutôt anglicane, et l'Écosse, en 1657 était entrée dans une période de réforme, avec la formation d'un groupe des "Lords of the Congregation" (ou "Congregation of Lord") sur ce sujet, voir *HoE*, volume 4, chapitre XXXVIII, pp. 19 et suivantes.

measures. [...] Hearing that the marquis of Elbeuf, brother to the regent, was levying an army against them in Germany, they thought themselves excusable for applying, in this extremity, to the assistance of England; and as the **sympathy of religion**, as well as regard to national liberty, had now counterbalanced the ancient animosity against that kingdom, this measure was the result of inclination, no less than of interest.¹

La sympathie de religion était également présente entre les princes catholiques. C'est souvent en vertu de cette dernière qu'ils se supportaient les uns et les autres. Il en allait par exemple ainsi, lorsque le roi d'Espagne, Philippe II, apporta son aide au duc Henri de Guise, chef de la Sainte Ligue. En supportant la Ligue contre les hugenots de France, le souverain espagnol espérait entraver l'alliance entre les protestants français et ses sujets hollandais :

Philip, on the other hand, had declared himself protector of the league; had entered into the closest correspondence with Guise; and had employed all his authority in supporting the credit of that factious leader. This **sympathy of religion**, which of itself begat a connection of interests, was one considerable inducement; but that monarch had also in view the subduing of his rebellious subjects in the Netherlands;²

La similitude de foi guida également les alliances du côté protestant, dans le conflit qui opposa Philippe II à ses sujets hollandais dans les années 1570. La Hollande reçut ainsi l'appui de l'Angleterre, à cause d'une sympathie toute naturelle entre quasi-coreligionnaires :

But England, long connected, both by commerce and alliance, with the Netherlands, and now more concerned in the fate of the revolted provinces by **sympathy in religion**, seemed naturally interested in their defence;³

L'Édit de Nantes qui protégeait les hugenots français avait en quelque sorte créé un état dans un état et avait conduit à une situation politique difficile, en France. En 1627 et 1628, le cardinal de Richelieu avait fait le siège de la ville de La Rochelle, qui était alors une place forte pour les protestants ; il avait fini par vaincre cette dernière en dépit des secours qu'elle avait reçus de l'Angleterre. Le roi Charles I était en effet venu en aide à cette ville, car il était de bonne politique pour l'Angleterre à l'époque de soutenir les efforts des autres protestants d'Europe :

The failure of an enterprize, in which the English nation, from **religious sympathy**, so much interested themselves, could not but diminish the king's authority in the

¹ *HoE*, volume 4, chapitre XXXVIII, pp. 27-28. Je souligne.

² *HoE*, volume 4, chapitre XL, p. 170. Je souligne.

³ *HoE*, volume 4, chapitre XL, pp. 172-173. Je souligne.

parliament during the approaching session: But the commons, when assembled, found many other causes of complaint.¹

Enfin, l'épouse de Charles I, la reine Henriette, était une princesse de France et elle avait conservé la religion de sa mère. Reine catholique dans une nation à très forte majorité protestante, elle avait besoin du soutien de ses coreligionnaires. Elle protégeait ces derniers et lorsqu'elle en avait la possibilité, elle leur accordait certains privilèges. En retour, lorsque une aide était nécessaire, elle pouvait en appeler aux catholiques d'Angleterre :

The queen had great interest with the catholics, both from the **sympathy of religion**, and from the favours and indulgences, which she had been able to procure to them.²

2.4. La sympathie de situation

On trouve dans le quatrième volume de l'*Histoire de l'Angleterre* un passage où Hume utilise le terme « sympathie » pour exprimer la similitude existant entre la situation de deux personnages de l'Histoire. Le passage est intéressant, car il montre le rapport que peut entretenir la sympathie-concordance avec la production des passions chez un individu. Il montre également le caractère neutre de la sympathie lorsqu'elle désigne une similitude entre deux choses. Dans les années 1580, Mary Stuart est prisonnière d'État de la reine d'Angleterre. En 1582-1583, suite à des troubles en Écosse, son fils James³ se retrouve à son tour en détention, au château de Ruthven. Hume rapporte comment Mary dans l'une de ses nombreuses suppliques pour implorer sa clémence s'adressa alors à Elizabeth en arguant de ses sentiments pour son fils :

The queen of Scots had often made overtures to Elizabeth, which had been entirely neglected; but hearing of James's detention, she wrote a letter in a more pathetic and more spirited strain than usual; craving the assistance of that princess, both for her own and her son's liberty. She said, that the account of the prince's captivity had excited her most tender concern; [...] That she was cut off from all communication, not only with the rest of mankind, but with her only son; and her maternal fondness, which was now more enlivened by their **unhappy sympathy in situation**, and was her sole remaining attachment to this world deprived even of that melancholy solace, which letters or messages could give:⁴

¹ *HøE*, volume 5, chapitre LI, p. 206. Je souligne.

² *HøE*, volume 5, chapitre LIII, p. 264. Je souligne.

³ James VI, roi d'Écosse, qui sera plus tard James I Stuart, roi d'Angleterre, 1566-1625.

⁴ *HøE*, volume 4, chapitre XLI, pp. 198-199. Je souligne.

Par l'expression « sympathie de situation », Hume marque la similitude existant entre les conditions dans lesquelles Mary et James se trouvent. Tous deux sont prisonniers d'État. Tous deux ne savent pas si leur détention se terminera, ni, le cas échéant, dans quelles conditions elle se terminera. La mère et le fils étaient déjà liés par diverses relations de causalité, de contiguïté et de ressemblance ; les événements ont ajouté de nouvelles relations entre eux. Dans le *Traité de la nature humaine*, Hume indique comment les relations sont susceptibles d'agir sur le type et la vivacité des impressions qui sont produites¹. C'est exactement ce qui se produit dans cet exemple : l'ajout de nouvelles relations à travers la ressemblance de la situation des deux Stuart a accru la force des passions que la mère éprouvait déjà pour son fils. Ce passage montre que la sympathie-concordance peut avoir un impact sur les passions éprouvées par des individus, en raison l'augmentation des relations entre eux qu'elle est susceptible de procurer.

Par ailleurs, cet exemple montre que la sympathie-concordance n'est ni plaisante ni déplaisante en elle-même ; elle est totalement neutre car elle ne fait qu'exprimer un rapport de ressemblance entre deux choses. La ressemblance ne devient agréable ou déplaisante qu'à partir du moment où l'on fait un jugement de valeur sur les deux situations qui sont mises en comparaison : si une chose est agréable, la sympathie pourra être qualifiée d'« heureuse » puisque on peut considérer que la ressemblance avec une chose plaisante est elle-même quelque chose de plaisant ; de manière analogue, si une chose est désagréable, la sympathie ou la ressemblance avec cette chose pourra être considérée comme déplaisante. Par l'adjonction du terme “unhappy” à l'expression “sympathy in situation”, Hume fait une précision et il souligne le fait que cette sympathie-là est déplaisante. Ce qui laisse entendre qu'ordinairement, lorsqu'aucune précision n'est faite, la sympathie n'est ni déplaisante, ni plaisante.

2.5. La sympathie de goût

La similitude des goûts entre Davenant² et Milton³ est décrite par Hume comme la source des bons rapports entre ceux-ci. Sur le plan politique, tous deux manifestèrent des intérêts

¹ Voir par exemple, *THN*, 2.1.4, pp. 185-187 ; *THH*, 2.1.5, pp. 190 ; *THN*, 2.1.6, pp. 190-192 ; *THN*, 2.1.11.4-6, pp. 206-207 ; *THN*, 2.1.11.15-17, p. 210.

² Sir William d'Avenant, poète et dramaturge anglais, 1606-1668.

³ John Milton, poète et fonctionnaire anglais, 1608-1674.

divergeants, car ils appartenait à des factions différentes lors de première révolution anglaise. Davenant défendait la cause du roi Charles I, alors que Milton, puritain, soutenait Cromwell. Hume rapporte que Milton protégea cependant Davenant lors du Commonwealth, et que Davenant fit ensuite de même pour Milton, lors de la Restauration. Leur goût pour les lettres prévalut sur leurs allégeances politiques respectives :

It is not strange, that Milton received no encouragement after the restoration: It is more to be admired, that he escaped with his life. Many of the cavaliers blamed extremely that lenity towards him, which was so honourable in the king, and so advantageous to posterity. It is said, that he had saved Davenant's life during the protectorship; and Davenant in return afforded him like protection after the restoration; being sensible, that men of letters ought always to regard their **sympathy of taste** as a more powerful band of union, than any difference of party or opinion as a source of animosity.¹

2.6. La sympathie de caractère

Enfin, on trouve un passage où c'est la sympathie des caractères, cette fois, qui contribue à l'entente cordiale entre deux individus. Dans l'un des chapitres consacrés au règne de Charles II, Hume rapporte comment, quelques temps avant la Triple alliance de La Haye² formée à l'occasion de la guerre de Dévolution³, des rencontres eurent lieu entre Sir William Temple⁴, qui représentait alors le roi d'Angleterre et Johan de Witt⁵. Les intérêts de l'Angleterre et des Provinces-Unies rendaient leur alliance nécessaire face aux visées de Louis XIV en Europe, mais les liens entre les maisons d'Orange et Stuart auraient pu néanmoins entraver quelque peu celle-ci⁶... Si l'envoyé du roi d'Angleterre avait été différent, si son caractère n'avait pas été aussi proche du sien, le Grand pensionnaire de Hollande aurait été peut-être moins enclin à s'entendre avec lui. La similitude des caractères de Temple et de Witt, en favorisant leur confiance mutuelle, voire leur amitié, pu ainsi faciliter l'alliance entre les états :

This man [Sir William Temple], whom philosophy had taught to despise the world, without rendering him unfit for it, was frank, open, sincere, superior to the little tricks of vulgar politicians: And meeting in de Wit with a man of the same generous and

¹ *HoE*, volume 6, chapitre LXII, pp. 151-152. Je souligne.

² Il s'agissait d'une alliance entre les Provinces-Unies, l'Angleterre et la Suède.

³ Guerre entre la France et les Provinces-Unies, 1667-1668.

⁴ Sir William Temple, homme de lettre et politicien anglais, 1628-1699.

⁵ Johan de Witt, Grand pensionnaire des Provinces-Unies, 1625-1672.

⁶ Le prince Guillaume d'Orange (1650-1702) était en effet le fils de Marie Henriette Stuart, la sœur du roi Charles II d'Angleterre.

enlarged sentiments, he immediately opened his master's intentions, and pressed a speedy conclusion. A treaty was from the first negotiated between these two statesmen with the same cordiality, as if it were a private transaction between intimate companions. Deeming the interests of their country the same, they gave full scope to that **sympathy of character**, which disposed them to an entire reliance on each other's professions and engagements. And though jealousy against the house of Orange might inspire de Wit with an aversion to a strict union with England, he generously resolved to sacrifice all private considerations to the public service.¹

Si les caractères de deux individus peuvent se ressembler, et si cette ressemblance peut entraîner une confiance et une affection mutuelles, il peut également arriver que les caractères de deux individus soient dissemblables au point de provoquer des passions inverses. Hume indique dans *l'Histoire de l'Angleterre* que les caractères antithétiques de Louis XI² et de Charles le Téméraire³ contribuaient à leur animosité réciproque dans les luttes qui opposaient le roi à son grand vassal :

The opposition of interests, and still more, a natural **antipathy of character**, produced a declared animosity between these bad princes; and Edward was thus secure of the sincere attachment of either of them, for whom he should chuse to declare himself.⁴

2.7. L'antipathie de religion et l'antipathie nationale

On a vu que Hume utilisait l'expression « sympathie de religion » afin d'exprimer une similitude de croyance entre deux individus ou entre deux groupes. Il y avait ainsi, par exemple, une sympathie de religion entre les hugenots français et les protestants d'Angleterre, ou encore entre le monarque espagnol, Philippe II, et le chef de la Sainte Ligue en France, Henri de Guise. Dans *l'Histoire de l'Angleterre*, Hume utilise également l'expression « antipathie religieuse ». On pourrait croire que celle-ci constitue une sorte d'antonyme de la sympathie de religion et qu'elle désigne une différence entre deux croyances, de la même manière que la sympathie exprime une ressemblance. Ce n'est pas le cas. L'« antipathie religieuse » désigne en fait une haine, une répulsion ou un dégoût que certains individus éprouvent à l'égard de certains autres pour des raisons de croyance religieuse. L'« antipathie religieuse » ne se limite pas à une dissemblance, elle constitue une véritable passion, fondée sur une divergence de croyance. Ce faisant elle n'est jamais neutre,

¹ *HoE*, volume 6, chapitre LXIV, pp. 221-220. Je souligne.

² Louis XI, roi de France, 1423-1463.

³ Charles 1er, duc de Bourgogne, dit le Téméraire, 1433-1477.

⁴ *HoE*, volume 2, chapitre XXII, p. 467. Je souligne.

contrairement à la sympathie (qui peut être, comme on l'a vu, heureuse ou malheureuse) et elle est toujours un déplaisir marqué à l'égard de quelque chose.

Dans l'*Histoire de l'Angleterre*, on rencontre plusieurs passages où le terme « antipathie » est employé seul, et où il exprime explicitement de la haine ou du dégoût. L'antipathie peut être ressentie envers un seul individu, (comme un prince¹, un ministre² ou un époux³) ou envers plusieurs personnes, (comme une nation entière⁴ ou un groupe particulier⁵). Elle peut

¹ Voir les passages suivants : “Their mutual antipathy engaged [*i.e.* the kings of France and England] them again in war before two months expired...”, *HoE*, volume 1, chapitre X, p. 401 ; “But this confirmed them [the Scots] still farther in their obstinate antipathy to England and to Baliol...”, *HoE*, volume 2, chapitre XV, p. 196 ; “That the revolted provinces, though in a declining condition, possessed still considerable force; and by the assistance of England, by the advantages of their situation, and by their inveterate antipathy to Philip, might still be enabled, to maintain the contest against the Spanish monarchy...”, *HoE*, volume 4, chapitre XLI, p. 214.

² Voir le passage suivant : “cause of his antipathy to cardinal Wolsey...”, *HoE*, volume 6, index, voir Polydore VIRGIL, p. 713. (À noter que le terme « antipathy » n'est pas utilisé dans le passage auquel la note de l'index réfère. Hume utilise en effet dans le passage original le terme “ill-will” : “... Polydore Virgil, who bears a particular ill-will to Wolsey...”, voir *HoE*, volume 3, chapitre XXVIII, p. 124.)

³ Voir les passages suivants : “... she soon found reason to repent of the unequal alliance. She was a princess of a masculine spirit and uncommon understanding; the duke of Brabant was of a sickly complexion and weak mind; She was in the vigour of her age; he had only reached his fifteenth year: These causes had inspired her with such contempt for her husband, which soon proceeded to antipathy, that she determined to dissolve a marriage, where, it is probable, nothing but the ceremony had as yet intervened...”, *HoE*, volume 2, chapitre XX, p. 390 ; “...and when Henry followed her thither, she suddenly returned to Edinburgh; and gave him every where the strongest proofs of displeasure; and even of antipathy...”, *HoE*, volume 4, chapitre XXXIX, p. 80.

⁴ Voir les passages suivants : “As the English had given no disturbance to the government during the course of fifty years, this inveterate antipathy [against the native of England], in a prince of so much temper as well as penetration, forms a presumption, that the English of that age were still a rude and barbarous people even compared to the Normans, and impresses us with no very favourable idea of the Anglo-Saxon manners...”, *HoE*, volume 1, chapitre VI, p. 272 ; “But the king and nobility seem never to have become thoroughly English, or to have forgotten their French extraction, till Edward's wars with France gave them an antipathy to that nation...”, *HoE*, volume 2, chapitre XVI, p. 283 ; “The Hollanders, though overmatched in their contest with Spain, still made an obstinate resistance; and such was their unconquerable antipathy to their old masters, and such the prudent conduct of youth Maurice, their governor, that the subduing of that small territory, if at all possible, must be the work of years, and the result of many and great successes...”, *HoE*, volume 4, chapitre XLIII, p. 279 ; “The source of the long antipathy between the natives of, and those of France...”, *HoE*, volume 6, index, voir ENGLAND, p. 609.

⁵ Voir les passages suivants : “Moubray earl of Nottingham, the mareschal, Fitz-Alan earl of Arundel, Piercy earl of Northumberland, Montacute earl of Salisbury, Beauchamp earl of Warwick, were all connected with each other, and with the princes, by friendship or alliance, and still more by their common antipathy to those who had eclipsed them in the king's favour and confidence...”, *HoE*, volume 2, chapitre XVII, pp. 295-296 ; “Henry himself, who had seen most of his near friends and relations perish in battle or by the executioner, and who had been exposed in his own person to many hardships and dangers, had imbibed a violent antipathy to the York party, which no time or

également être ressentie à l'égard d'une pratique¹ ou de la consommation d'une substance². Enfin, le terme « antipathie » lorsqu'il est employé seul, sans l'épithète « religieuse », exprime souvent l'exécration d'une confession particulière (judaique, protestante ou catholique) mais également la détestation de tout ce qui se rapporte à elle, comme ses fidèles, ses ecclésiastiques ou ses rites³.

experience were ever able to efface...”, *HoE*, volume 3, chapitre XXIV, pp. 6-7 ; “The profound ignorance in which both the clergy and laity formerly lived, and their freedom from theological altercations, had produced a sincere, but indolent acquiescence in received opinions; and the multitude were neither attached to them by topics of reasoning, nor by those prejudices and antipathies against opponents, which have ever a more natural and powerful influence over them...”, *HoE*, volume 3, chapitre XXXI, p. 211 ; “The fanaticism, which prevailed, being so full of sour and angry principles, and so overcharged with various antipathies, had acquired a new object of abhorrence: These were the *Sorcerers*...”, *HoE*, volume 6, chapitre LX, p. 27; “But none of these circumstances, however obvious, were able, when set in opposition to multiplied horrors, antipathies, and prejudices, to engage the least attention of the populace...”, *HoE*, volume 6, chapitre LXVII, p. 347 ; “Fears, jealousies, and antipathies were every day multiplying in parliament...”, *HoE*, volume 6, chapitre LXVII, p. 353.

¹ Voir le passage suivant : “The long schism, which had divided the Latin church for near forty years, was finally terminated in this reign by the council of Constance; which deposed the pope, John XXIII. for his crimes, and elected Martin V. in his place, who was acknowledged by almost all the kingdoms of Europe. This great and unusual act of authority in the council gave the Roman pontiffs ever after a mortal antipathy to those assemblies. The same jealousy, which had long prevailed in most European countries, between the civil aristocracy and monarchy, now also took place between these powers in the ecclesiastical body...”, *HoE*, volume 2, chapitre XIX, p. 379.

² Voir le passage suivant : “... the new planters began the cultivating of tobacco; and James, notwithstanding his antipathy to that drug, which he affirmed to be pernicious to men’s morals as well as their health, gave them permission to enter it in England...”, *HoE*, volume 5, appendice IV, p. 148.

³ Voir les passages suivants : “Though it is no wise credible, that even the antipathy born them [Jews] by the Christians, and the oppressions under which they laboured, would ever have pushed them to be guilty of that dangerous enormity...”, *HoE*, volume 2, Chapitre XII, p. 69 ; “The great object, at this time, of antipathy among the protestant sects, was popery, or, more properly speaking, the papists...”, *HoE*, volume 3, chapitre XXXV, pp. 384-385 ; “But though such in general was the spirit of the reformation in that country, many of the English reformers, being men of more warm complexions and more obstinate tempers, endeavoured to push matters to extremities against the church of Rome, and indulged themselves in the most violent contrariety and antipathy to all former practices...”, *HoE*, volume 4, chapitre XL, p. 120 ; “The zealots, therefore, who harboured a secret antipathy to the episcopal order and to the whole liturgy, were obliged, in a great measure, to conceal these sentiments, which would have been regarded as highly audacious and criminal...”, *HoE*, volume 4, chapitre XL, p. 123 ; “In England, the antipathy to the catholics revived a little upon this tragical event...”, *HoE*, volume 5, chapitre XLVI, p. 46 ; “Notwithstanding the sensible experience, which James might have acquired of the unsurmountable antipathy, entertained by his subjects, against all alliance with catholics...”, *HoE*, volume 5, chapitre XLIX, pp. 118-119 ; “... Laud could not long escape the severe scrutiny of the commons; who were led too, in their accusation of that prelate, as well by their prejudices against his whole order, as by the extreme antipathy, which his intemperate zeal had drawn upon him...”, *HoE*, volume 5, chapitre LIV, p. 289 ; “The distempered imaginations of men were agitated with a continual dread of popery, with a horror

On trouve trois passages dans l'*Histoire de l'Angleterre* où Hume qualifie l'antipathie ou la haine ressentie à l'égard d'autrui comme étant « religieuse ». Dans un quatrième passage il précise que la haine résulte de divergences sur le plan théologique. Je présente ici ces quatre passages, en rappelant les circonstances où l'antipathie est ressentie.

L'Irlande, bien qu'elle fit partie des territoires appartenant à la couronne anglaise, demeurait une contrée considérée comme *sauvage* au XVI^{ème} siècle. Les Irlandais étaient gouvernés par des lois qui leur étaient propres et par des seigneurs qui se souciaient peu de la hiérarchie anglaise. Les gouverneurs anglais – lorsqu'il y en avait – ne possédaient de pouvoir pour ainsi dire qu'en titre. Les Irlandais étaient majoritairement catholiques au XVI^{ème} siècle et les vellétés de réforme sur le plan religieux ne firent qu'attiser leur haine et leur répulsion pour le mode de vie anglais :

The ancient superstition, the practices and observances of their fathers, mingled and polluted with many wild opinions, still maintained an unshaken empire over them; and the example alone of the English was sufficient to render the reformation odious to the prejudiced and discontented Irish. The old opposition of manners, laws, and interest was now inflamed by **religious antipathy**; and the subduing and civilizing of that country seemed to become every day more difficult and more impracticable.¹

Il y a antipathie de religion non seulement lorsqu'il y a désaccord entre deux croyances, mais également lorsqu'un individu appartenant à une confession est mis au ban de celle-ci lors

against prelacy, with an antipathy to ceremonies and the liturgy, and with a violent affection for whatever was most opposite to these objects of aversion...”, *HoE*, volume 5, chapitre LV, p. 380 ; “But that he found insuperable difficulties in reconciling to it the wild humours of the army. The horror and antipathy of these fanatics had, for many years, been artfully fomented against Charles...”, *HoE*, volume 5, chapitre LIX, p. 510 ; “All fanatics, being consecrated by their own fond imaginations, naturally bear an antipathy to the ecclesiastics, who claim a peculiar sanctity, derived merely from their office and priestly character...” *HoE*, volume 6, chapitre LXI, p. 61 ; “... and the bill of uniformity was a pledge of their sincere attachment to the episcopal hierarchy, and of their antipathy to presbyterianism...”, *HoE*, volume 6, chapitre LXIII, p. 175 ; “And perhaps, the religious prejudices, by which that prince was always so much governed, began, even so early, to instil into him an antipathy against a protestant commonwealth, the bulwark of the reformation...”, *HoE*, volume 6, chapitre LXIV, p. 193 ; “The presbyterians in particular, being transported with the most inveterate antipathy against popery, were very active and very successful in the elections...”, *HoE*, volume 6, chapitre LXVII, p. 357 ; “Besides, the antipathy to popery, as well as jealousy of the king and duke...”, *HoE*, volume 6, chapitre LXVII, p. 364 ; “... such violent antipathy prevailed against popery...”, *HoE*, volume 6, chapitre LXVII, p. 365 ; “... the extreme antipathy of the nation to his religion...”, *HoE*, volume 6, chapitre LXVIII, p. 389 ; “...the extreme antipathy, which the nation bore to their religion...”, *HoE*, volume 6, chapitre LXX, p. 478 ; “The general antipathy at this time, to popery...”, *HoE*, volume 6, index, voir REFORMATION, p. 690.

¹ *HoE*, volume 4, chapitre XLIV, p. 312. Je souligne.

d'une excommunication. Ce fut le cas du marquis de Montrose¹, qui était protestant, et membre du Covenant d'Écosse mais qui avait pris la défense du roi Charles I et avait été par suite, excommunié. Hume rapporte que lorsqu'il fut capturé après s'être mis au service du roi Charles II alors en exil, la haine qu'éprouvaient envers lui ses compatriotes écossais à cause de ses luttes politiques fut intensifiée en raison de leurs préjugés religieux :

All the insolence, which success can produce in ungenerous minds, was exercised by the covenanters against Montrose, whom they so much hated and so much dreaded. **Theological antipathy** farther encreased their indignities towards a person, whom they regarded as impious on account of the excommunication, which had been pronounced against him.²

L'antipathie de religion qu'éprouvaient les protestants d'Angleterre envers la foi catholique était telle qu'elle les amenait à suspecter quiconque avait une position même modérée envers celle-ci. Ce fut le cas pour le roi Charles II, qui avait épousé une princesse catholique et dont le frère³ était également catholique. Charles II était lui-même protestant, mais sa tolérance envers les catholiques le rendit suspect aux yeux de bon nombre de ses sujets :

A numerous party, he found, was formed against him; on the one hand, composed of a populace so credulous from prejudice, so blinded with **religious antipathy**, as implicitly to believe the most palpable absurdities.⁴

La situation devint pire encore pour son successeur, James II. Hautement impopulaire auprès du peuple anglais, il dût s'enfuir puis déposer la couronne, lors de la Glorieuse Révolution de 1688. L'origine de son impopularité cependant, rappelle Hume, résidait sans doute plus dans ses croyances religieuses que dans son mauvais gouvernement :

It is indeed singular, that a prince, whose chief blame consisted in imprudences, and misguided principles, should be exposed, from **religious antipathy**, to such treatments as even Nero, Domitian, or the most enormous tyrants, that have disgraced the records of history, never met with from their friends and family.⁵

L'antipathie religieuse désigne une divergence entre des croyances de la même manière que la sympathie de religion désigne une similitude entre celles-ci. Cependant, les occurrences du terme « antipathie » possèdent un sens plus complexe à cette occasion que celles du terme

¹ James Graham, premier marquis de Montrose, 1612-1650.

² *HoE*, volume 6, chapitre LX, p. 21. Je souligne.

³ James Stuart, duc d'York, plus tard James II d'Angleterre, 1633-1701.

⁴ *HoE*, volume 6, chapitre LXVII, p. 357. Je souligne.

⁵ *HoE*, volume 6, chapitre LXXI, p. 513. Je souligne.

« sympathie ». L'antipathie de religion possède le sens mixte d'une divergence extrême entre deux choses, d'une divergence qui est telle qu'elle constitue également une passion de haine ou de répulsion forte.

On rencontre dans l'*Histoire de l'Angleterre* quelques passages où il est question d'« antipathie nationale ». Celle-ci désigne alors la haine qu'un peuple ou une nation éprouve de façon générale à l'égard d'un autre peuple ou d'une autre nation, pour des raisons qui peuvent être très variées. L'antipathie nationale peut s'étendre sur plusieurs générations et elle n'est jamais neutre ; en effet, si on peut comprendre en quoi la « sympathie de situation » entre Mary Stuart et son fils (par exemple) pouvait être « malheureuse »¹, comment, par contre, pourrait-on imaginer une « heureuse antipathie nationale » ? L'antipathie nationale, comme l'antipathie religieuse, conduit souvent les individus à des actes déplorables et violents. Dans l'*Histoire de l'Angleterre*, Hume utilise l'expression « antipathie nationale » à sept reprises. Dans la plupart de ces passages, l'antipathie désigne la haine résultant de conflits immémoriaux entre les Anglais, d'une part, et les Gallois ou les Écossais, d'autre part :

All the Welsh nobility submitted to the conqueror; the laws of England, with the sheriffs and other ministers of justice, were established in that principality; and though it was long before **national antipathies** were extinguished, and a thorough union attained between the people, yet this important conquest, which it had required eight hundred years fully to effect, was at last, through the abilities of Edward, completed by the English.²

That nature had, in a manner, formed an alliance between the two British nations [*i.e.* England and Scotland]; And that, if **national antipathies** were abolished, which would soon be the effect of peace, these two kingdoms, secured by the ocean and by their domestic force, could set at defiance all foreign enemies, and remain, for ever safe and unmolested.³

Besides the partizans, whom he acquired by pecuniary motives, he roused up the zeal of those, who were attached to the catholic worship; and he represented the union with England as the sure forerunner of ruin to the church and to the ancient religion. The **national antipathy** of the Scots to their southern neighbours was also an infallible engine by which the cardinal wrought upon the people;⁴

The English parliament indeed seem to have been swayed merely by the vulgar motive of **national antipathy** [against Scots]. And they persisted so obstinately in their

¹ Voir *HoE*, volume 4, chapitre XLI, pp. 198-199, ainsi que la section « 2.4. La sympathie de situation ».

² *HoE*, volume 2, chapitre XIII, pp. 81-82. Je souligne.

³ *HoE*, volume 3, chapitre XXIX, p. 146. Je souligne.

⁴ *HoE*, volume 3, chapitre XXXIII, p. 296. Je souligne.

prejudices, that all the efforts for a thorough union and incorporation ended only in the abolition of the hostile laws, formerly enacted between the kingdoms.¹

The whole Scottish army was either killed or taken prisoners. The country people, inflamed with **national antipathy**, put to death the few that escaped from the field of battle.²

Hume utilise également l'expression « antipathie nationale » lorsqu'il s'agit de décrire l'animosité qui s'était développée entre les Anglais et les Français à travers la guerre de Cent Ans :

The English nobility and gentry valued themselves on their French or Norman extraction: They affected to employ the language of that country in all public transactions, and even in familiar conversation: And both the English court and camp being always full of nobles, who came from different provinces of France, the two people were, during some centuries, more intermingled together than any two distinct nations, whom we meet with in history. But the fatal pretensions of Edward III. dissolved all these connexions, and left the seeds of great animosity in both countries, especially among the English. For it is remarkable, that this latter nation, though they were commonly the aggressors, and by their success and situation were enabled to commit the most cruel injuries on the other, have always retained a stronger tincture of **national antipathy**; nor is their hatred retaliated on them to an equal degree by the French.³

Enfin, il arrive également que le terme soit utilisé de manière négative, afin de désigner quelque chose qui n'existe pas. Ainsi, il n'y avait pas d'antipathie « nationale » entre les Provinces-Unies et l'Angleterre au XVIIème siècle, lorsqu'elles entrèrent pour une première fois en guerre l'une contre l'autre⁴. Lors du conflit les opposant, ni l'une ni l'autre n'était motivée par une animosité résultant de plusieurs siècles de conflits pour des questions culturelles ou nationales :

The two republics [*i.e.* England and Holland] were not inflamed by any **national antipathy**, and their interests very little interfered: Yet few battles have been disputed with more fierce and obstinate courage than were those many naval combats, which were fought during this short, but violent war. The desire of remaining sole lords of the ocean animated these states to an honourable emulation against each other.⁵

¹ *HoE*, volume 5, chapitre XLVI, p. 34. Je souligne.

² *HoE*, volume 6, chapitre LX, p. 35. Je souligne.

³ *HoE*, volume 2, chapitre XV, p. 203. Je souligne.

⁴ Lors de la Première Guerre anglo-néerlandaise (1652-1654) qui opposa la flotte du Commonwealth anglais à celle des Provinces-Unies.

⁵ *HoE*, volume 6, chapitre LXI, p. 66. Je souligne.

Conclusion

1. Sur le nombre d'occurrences de la sympathie-concordance

La sympathie-concordance occupe peu de place, comparativement avec la sympathie-humienne, dans les ouvrages de David Hume. On ne retrouve ainsi, dans toute l'œuvre du philosophe écossais, que vingt occurrences de cette espèce de sympathie, si l'on compte le passage où Hume utilise le terme « antipathie » pour décrire une situation où les caractères de deux individus sont en opposition¹. Le petit nombre de passages est suffisant, cependant, pour démontrer qu'il arrive que Hume emploie le terme « sympathie » suivant un usage courant à son époque, et dans un sens qui diffère de celui de son principe de conversion d'une idée en impression, la sympathie-humienne.

L'analyse des passages où la sympathie-concordance était utilisée a montré que généralement Hume emploie celle-ci au sens propre, mais qu'il lui arrive également d'employer celle-ci de manière figurée. On trouve dix-neuf occurrences sur vingt où la concordance est entendue au sens propre et une seule où elle est entendue au sens figuré. Je considère que la sympathie-concordance est utilisée dans un sens propre lorsque le terme désigne une concordance entre des éléments qui sont de même nature. Il y a une similitude ou une ressemblance très grande entre deux éléments qui sont comparables, qui possèdent les mêmes sortes de caractéristiques et de cette ressemblance il résulte une harmonie entre eux. L'antipathie², inversement, désigne une dissemblance entre deux éléments de même nature, une dissemblance qui place ces éléments en opposition l'un avec l'autre. Dans les ouvrages de Hume, la sympathie-concordance concerne deux personnes³, ou des choses plus particulières caractérisant des personnes, comme leurs situations, leurs opinions (théologiques ou autres), leurs croyances religieuses, leurs caractères, leurs goûts, ou leurs manières. J'entends par « sens figuré » une utilisation de la sympathie-concordance où les éléments qui sont mis en rapport ne sont pas exactement de même nature. Ils ne sont pas alors comparables et l'harmonie qui existe entre eux ne résulte pas d'un accord entre des caractéristiques que tous deux partagent. Hume utilise une seule fois la sympathie-

¹ *HoE*, volume 2, chapitre XXII, p. 467.

² Dans le seul passage répertorié, voir la note précédente.

³ Voir "Of Love and Marriage", pp. 560-561. Dans ce passage, il y a en fait deux occurrences du terme « sympathie », mais je considère le passage pris en son entier et je ne compte, ce faisant, les deux occurrences que comme étant une seule.

concordance au sens figuré, dans l'essai « Sur le sceptique »¹. Il met alors en concordance l'esprit humain et les objets qu'il perçoit.

2. Sur la place dans l'œuvre

Hume n'utilise pas la sympathie-concordance de manière très régulière dans ses ouvrages. Il l'utilise beaucoup dans l'un d'entre eux et peu dans les autres. La différence d'utilisation peut dépendre de différents facteurs, tels que le genre de sujets traités, la période dans la carrière de Hume et le type d'ouvrages.

La sympathie-concordance est utilisée dans des textes qui traitent de sujets variés ; les ouvrages dans le graphique 8-1, de même que l'analyse des différents passages identifiés le montrent. Elle est, par exemple, utilisée pour désigner le rapport entre l'entendement humain et les objets perçus² ; elle décrit l'harmonisation des mœurs dans un État³ ; elle joue un rôle dans l'appréciation des œuvres d'art⁴, de même que dans l'appréciation des autres individus⁵ ou de leur caractère⁶... Les emplois de la sympathie-concordance ne se limitent pas à un seul sujet chez Hume. Le genre de sujet traité n'apparaît donc pas comme étant la cause de l'utilisation irrégulière de cette sorte de sympathie.

La répartition des occurrences dans le temps est également illustrée par le graphique 8-1. On constate que Hume utilise la sympathie-concordance dès ses premiers écrits, dans le *Traité* en 1739-1740, ou encore dans certains essais publiés en 1741 et en 1742, mais que l'on retrouve également des utilisations de la sympathie-concordance dans les écrits plus tardifs, comme dans l'essai « Sur la norme du goût » de 1757 et dans les volumes de l'*Histoire de l'Angleterre* (qui parurent une première fois en 1754⁷, 1757⁸, 1759¹ et 1762²).

¹ Voir «The Sceptic», pp. 164-165.

² *Id.*

³ Voir «Of the Rise and Progress of the Arts and Sciences», p. 122.

⁴ Voir «Of the Standard of Taste», p. 244.

⁵ Voir «Of Love and Marriage», pp. 560-561.

⁶ Voir entre autres, *THN*, 3.3.3.4, p. 385.

⁷ Voir la première édition du volume consacré aux règnes de James I et Charles I, qui correspond au volume 5 de l'édition de 1778 : *The History of Great Britain. Vol. I. Containing the Reigns of James I. and Charles I. By David Hume, Esqu.*, Edinburgh, Printed by Hamilton, Balfour and Neill, 1754, 4°.

⁸ Voir la première édition du volume consacré au Commonwealth et aux règnes de Charles II et James II, qui correspond au volume 6 de l'édition de 1778 : *The History of Great Britain. Vol. II. Containing the Commonwealth, and The Reigns of Charles II. and James II. By David Hume Esq.*, London, Printed for A. Millar, opposite Catherine-Street, in the Strand, 1757, 4°.

3. Sur les fonctions de la sympathie-concordance

La sympathie-concordance a une fonction très intéressante chez David Hume. Si on excepte son utilisation dans l'essai « Sur l'amour et le mariage » et dans l'essai « Sur le sceptique », on constate qu'elle est considérée et utilisée comme un fait. Elle constitue la plupart du temps un fait historique, mais il arrive qu'elle soit aussi considérée comme un fait moral. En tant que fait, elle peut être vérifiée et elle peut s'avérer vraie ou fausse. Ordinairement, Hume la présente comme un fait établi et certain, mais il arrive aussi – lorsqu'il rapporte les opinions des historiens sur lesquels il s'appuie – qu'il laisse entendre que la sympathie-concordance soit un fait faux ou dont la validité n'est pas pleinement établie. En tant que fait, la sympathie-concordance est utilisée de trois façons différentes dans les ouvrages du philosophe écossais :

1) comme un fait moral ;

2) comme un fait historique sur lesquels s'appuient les historiens pour expliquer les événements ;

3) comme un fait historique utilisé par les agents de l'Histoire, lorsqu'ils doivent manipuler d'autres individus ou les convaincre d'agir d'une manière particulière ; les historiens rapportent alors l'utilisation de la sympathie-concordance³.

¹ Voir la première édition des deux volumes consacrés aux règnes des souverains de la Maison Tudor, volumes qui correspondent aux volumes 3 et 4 de l'édition de 1778 : *The History of England, Under the House of Tudor. Comprehending the Reigns of K. Henry VII. K. Henry VIII. K. Edward VI. Q. Mary and Q. Elizabeth.* By David Hume, Esq. In Two Volumes, London, Printed for A. Millar, in the Strand, 1759, 4°.

² Voir la première édition des deux volumes consacrés à la période qui va de l'invasion de la Bretagne par Jules César à l'accession au trône d'Henri VII, volumes qui correspondent aux volumes 1 et 2 de l'édition de 1778 : *The History of England, From the Invasion of Julius Caesar to the Accession of Henry VII. Volume I. Containing the Reigns of The Princes before the Conquest. William the Conqueror. William Rufus. Henry I. Stephen. Henry II. Richard I. and John.* By David Hume, Esq., London, Printed for A. Millar, in the Strand, 1762, 4° et *The History of England, From the Invasion of Julius Caesar to the Accession of Henry VII. Volume II. Containing the Reigns of Henry III. Edward I. Edward II. Edward III. Richard II. Henry IV. Henry V. Henry VI. Edward IV. Edward V and Richard III.* By David Hume, Esq., London, Printed for A. Millar, in the Strand, 1762, 4°.

³ Il est possible que cette utilisation de la sympathie-concordance par les agents de l'Histoire lorsqu'elle est rapportée par les historiens soit fausse ; il est possible que les historiens des siècles passés, considérant que la sympathie-concordance avait pu jouer un rôle lors des événements et déterminer les actes de certains individus, aient volontairement placé dans le discours des agents

On trouve deux passages¹ dans les ouvrages de Hume où la sympathie-concordance soit utilisée comme un fait sur le plan moral. Dans ces deux passages, Hume indique que la sympathie a une incidence sur le jugement porté, elle le détermine, qu'il s'agisse de l'approbation du caractère d'un autre individu ou encore de l'appréciation d'une œuvre d'art. La sympathie a un impact réel sur le monde et elle constitue un fait avéré, dont Hume tient compte.

Dans l'*Histoire de l'Angleterre*, la sympathie permet d'expliquer certains événements et certaines actions posées par les agents de l'Histoire et elle constitue ce faisant un véritable fait. C'est, par exemple, la sympathie de leurs manières qui expliquent les bons rapports entre le roi Henri IV et la reine Elizabeth I² ; c'est la sympathie de leurs goûts qui expliquent l'amitié et les secours réciproques de Milton et de Davenport³ ; c'est l'antipathie de leurs caractères qui explique l'opposition politique de Louis XI et de Charles le Téméraire⁴. La sympathie de religion, par ailleurs, est à la source de troubles violents et elle explique plusieurs alliances aux XVI^{ème} et au XVII^{ème} siècles⁵. La sympathie-concordance dispose les individus à agir et elle motive les agents de l'Histoire. La sympathie peut être véritable ou non, et on peut l'imputer à tort ou à raison à des individus ; il arrive que les historiens se trompent et qu'ils interprètent mal les éléments qui s'offrent à eux. Mais s'ils se trompent quelques fois sur la valeur des faits qu'ils considèrent, cela ne change rien à leur nature de fait : un fait historique peut être démontré comme étant faux aussi bien que comme étant vrai. Les historiens du XVI^{ème} siècle ont eu tort de penser que la reine Mary Stuart

historiques le recours à la sympathie. Il est également possible que Hume, interprétant les sources dont il se servit pour rédiger l'*Histoire* ait lui-même placé cette expression dans le discours des personnages historiques. Ainsi, on ne peut savoir si Sir Philip Sydney dit à la reine Elizabeth que « la sympathie d'opinion théologique influençait de manière déterminante ses sujets et qu'elle devait tenir compte de cela » ; on ne peut savoir si cette expression venait plutôt de l'historien ayant rapporté les faits ; ou si Hume, en écrivant l'*Histoire de l'Angleterre* avait jugé bon d'employer lui-même cette expression... Ce n'est pas important. Dans les trois cas, la sympathie-concordance est considérée comme un fait, un fait avéré et d'un poids suffisamment grand pour faire partie d'un argumentaire. Si je distingue les deux sortes d'utilisation de la sympathie-concordance en tant que fait historique, c'est parce qu'elle se présente ainsi dans les textes.

¹ Voir *THN*, 3.3.3.4, p. 385 et "Of the Standard of Taste", p. 244.

² *HoE*, volume 4, chapitre XLIII, p. 305.

³ *HoE*, volume 6, chapitre LXII, pp. 151-152.

⁴ *HoE*, volume 2, chapitre XXII, p. 467.

⁵ Voir, par exemple, *HoE*, volume 4, chapitre XXXVIII, pp. 27-28 ; *HoE*, volume 4, chapitre XL, p. 170 ; *HoE*, volume 4, chapitre XL, pp. 172-173 ; *HoE*, volume 5, chapitre LIII, p. 264.

défendait les fornicateurs et les adultères et qu'elle le faisait en raison d'une sympathie de manières avec ceux-ci. Ils se sont trompés dans l'interprétation des phénomènes, mais leur erreur ne change rien au fait que la sympathie de manière qu'ils supposaient à la reine constituait pour eux une preuve, un fait véritable permettant d'expliquer les actions de celle-ci.

Enfin, on trouve deux passages où les historiens rapportent que la sympathie-concordance a été utilisée par des personnages de l'Histoire, afin de convaincre ou de manipuler d'autres individus. La sympathie-concordance constitue un fait bien réel pour les personnages qui s'en servent – et apparemment pour les historiens qui la mentionnent – et elle est susceptible de disposer des individus à agir. C'est ainsi que Sir Philip Sydney, lorsqu'il doit conseiller la reine sur ce qu'elle doit faire, allègue l'importance de la sympathie d'opinion théologique chez ses sujets¹ ; c'est ainsi que le prieur dominicain Campbel contrefait une sympathie d'opinion avec Patrick Hamilton, lorsqu'il veut le perdre et découvrir chez lui des traces d'hérésie².

Le travail de l'historien, plus encore que celui du philosophe ou de l'homme de lettres, nécessite le recours aux faits. La compilation des faits de l'Histoire, leur description, leur analyse, leur organisation et leur explication constituent la tâche de l'historien. Hume utilise généralement la sympathie-concordance comme un fait moral ou un fait historique et, ce faisant, il est normal qu'il ait davantage recours à elle dans son ouvrage historique – qui nécessite des faits – que dans ses ouvrages philosophiques. Je pense donc que si la sympathie-concordance est aussi présente dans *l'Histoire de l'Angleterre*, alors qu'elle est si peu fréquente dans le reste de l'œuvre de Hume, c'est simplement en raison de sa fonction³.

¹ *HøE*, volume 4, chapitre XLI, p. 194.

² *HøE*, volume 3, chapitre XXXII, p. 281.

³ Cela dit, il est également possible que la dimension de l'ouvrage joue également un rôle.

CHAPITRE IX

La sympathie-médicale
dans les ouvrages de David Hume

Introduction

1. La sympathie dite « médicale »

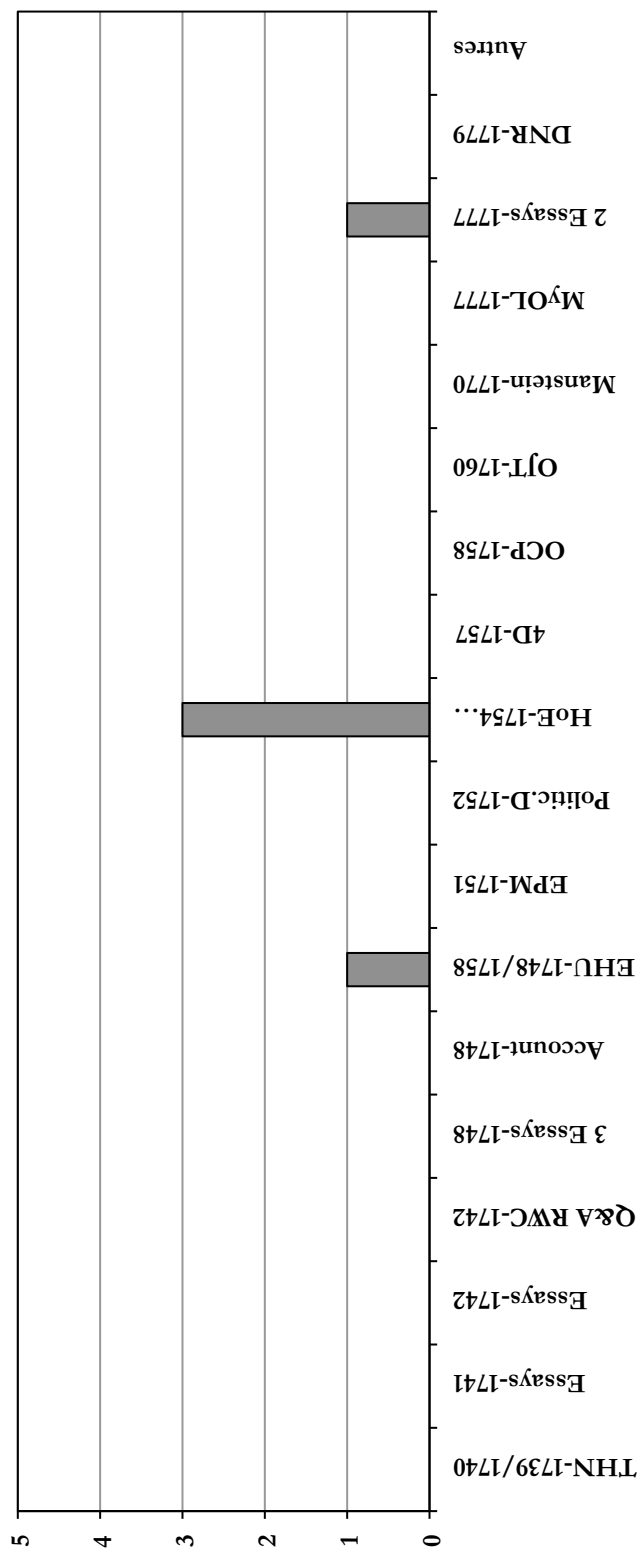
On a vu dans le « Chapitre VI » que le terme « sympathie » était utilisé de manière courante en médecine, tant en Angleterre qu'en France, à l'époque de David Hume. Le terme servait alors à exprimer le phénomène par lequel un trouble apparaissait dans un organe ou une partie d'un individu conséquemment à l'affection d'un autre organe ou d'une autre partie. Il s'opposait au terme « idiopathique » qui, lui, désignait le phénomène par lequel un trouble apparaissait dans un organe spontanément, sans que l'affection soit la conséquence d'une autre. Hume ne s'intéresse pas aux problèmes de type médical, physiologique, etc., dans son œuvre. Cependant, il lui arrive malgré tout d'utiliser le terme « sympathie » dans le sens médical dans certains contextes et dans certains ouvrages. À une occasion, il lui arrive même d'employer le terme « sympathie » dans le sens médical mais en l'utilisant de manière métaphorique. L'utilisation de la sympathie dans un sens médical par Hume pourrait sembler anodine et sans conséquence : il s'agissait, somme toute, d'un sens courant à cette époque. Pour ma part, je pense que cette utilisation est très intéressante, en fait, car elle pourrait permettre de jeter quelque lumière sur la genèse du concept de sympathie chez David Hume. Le concept développé par Hume désigne en effet un principe de production des impressions qui opère sur un mode de conversion des idées en impressions et qui semble être une communication d'impressions ; la sympathie prise dans son acception médicale – si l'on en juge par son usage chez le philosophe écossais – fonctionne d'une manière très proche, car elle exprime la transmission de troubles de l'âme vers le corps et elle opère elle aussi suivant un mode de conversion des affects de l'âme en affects du corps.

2. Organisation du chapitre

Le chapitre ne comporte pas de parties, car le nombre d'occurrences de la sympathie-médicale est très peu très élevé. Ce faisant, on a simplement consacré une section à chacun des passages où il était question de cette sorte de sympathie.

Ce chapitre comporte un graphique, le graphique 9-1. Il sert à illustrer la fréquence de la sympathie-médicale dans les ouvrages de Hume.

Graphique 9-1 : La sympathie-médicale dans les ouvrages de Hume



Cas de sympathie-médicale dans les ouvrages de David Hume

1. *An Enquiry concerning Human Understanding* (1748/1758)

On trouve dans l'*Enquête sur l'entendement humain* un passage où, à mon avis, la sympathie est utilisée dans le sens qu'on lui prêtait sur le plan médical au XVIIIème siècle. Dans ce passage, Hume décrit le rapport entre l'imagination et les passions :

These loose hints I have thrown together, in order to excite the curiosity of philosophers, and beget a suspicion at least, if not a full persuasion, that this subject is very copious, and that many operations of the human mind depend on the connexion or association of ideas, which is here explained. Particularly, the **sympathy between the passions and imagination** will, perhaps, appear remarkable; while we observe that the affections, excited by one object, pass easily to another object connected with it; but transfuse themselves with difficulty, or not at all, along different objects, which have no manner of connexion together.¹

Il est à noter que ce passage appartient au dernier paragraphe de la section consacrée à l'association des idées et que ce paragraphe fait suite à une série d'autres où Hume discute des rapports entre l'imagination et les passions dans les cas très particuliers où un individu assiste à une pièce de théâtre ou lit un roman (ou de la poésie). Le terme « sympathie » est mentionné plusieurs fois dans ces paragraphes et il possède alors clairement le sens de la sympathie-humienne.

Néanmoins, je pense que la sympathie mentionnée par Hume dans ce passage-ci appartient à une espèce différente et qu'elle doit être comprise dans un tout autre sens : le sens médical. Je crois que Hume emploie ici le terme « sympathie » pour montrer qu'en définitive, le rapport entre l'imagination et les passions est analogue à celui de deux organes du corps humain lorsqu'un trouble est transmis sympathiquement de l'un à l'autre. Par l'utilisation du terme « sympathie », Hume rappelle que ce qui affecte l'imagination d'un individu affecte également, sympathiquement, ses passions.

Afin de le démontrer, je me référerai à la section 2.2.2 du *Traité de la nature humaine*², ainsi qu'à deux passages, dont l'un est également extrait du *Traité* et l'autre, de la dissertation « Sur les passions ». La section 2.2.2 permet de jeter quelques lumières sur les rapports entre

¹ EHU, "Section 3. Of the Association of Ideas", §18, p. 23. Je souligne.

² Voir THN, 2.2.2, pp. 216-225.

l'imagination et les passions et montre qu'il y a une réelle influence de l'imagination sur les passions. Les passages tirés du *Traité* et de la dissertation, quant à eux, présentent des similitudes avec le passage précédemment cité. Hume y traite du rapport entre l'imagination et les passions, mais il le fait de manière différente et un peu plus explicite que dans l'*Essai sur l'entendement humain*.

Dans la section 2.2.2 du *Traité*, Hume montre comment les passions varient suivant les idées qui leur sont liées. Les idées des caractéristiques attribuées aux objets ou aux personnes jouent un rôle dans la constitution des passions, de même que les idées des relations entre les objets et les individus ; le simple fait de changer l'une ou l'autre des idées qui sont à l'origine d'une passion modifie cette passion. Suivant les relations d'idées établies entre des individus et des objets, et suivant les idées des caractéristiques attribuées à ces objets, un individu éprouve ainsi tantôt de l'indifférence¹, tantôt un sentiment esthétique², de l'orgueil, de l'humilité, de l'amour ou de la haine³. Par ailleurs, une passion ressentie envers un individu peut s'étendre à d'autres, du moment que l'on peut établir entre cet individu et les autres une relation⁴. Les expérimentations de la section 2.2.2 montrent qu'il y a une connexion entre l'imagination et les passions et que les changements produits dans celle-ci au niveau des idées ont une réelle influence sur les passions ressenties par un individu. En outre, elles montrent également que les variations dans l'une et l'autre de ces facultés (c'est-à-dire l'imagination et les passions) s'effectuent de manière proportionnelle : la transition aisée ou difficile des idées de l'imagination facilitant ou retardant, selon le cas, la transition des passions⁵.

Au tout début de la section 2.3.6 du *Traité*, Hume rappelle que l'imagination et les passions sont unies de manière très proche, et que leur union est telle que ce qui affecte l'imagination affecte également les passions⁶. Il indique alors que, lorsque les idées de plaisir ou de

¹ Voir *THN*, 2.2.2.5, pp. 216-217 et *THN*, 2.2.2.6, p. 217.

² Voir *THN*, 2.2.2.7-8, pp. 217-218.

³ Voir *THN*, 2.2.2.9-10, pp. 218-219 ; *THN*, 2.2.2.11-13, pp. 219 ; *THN*, 2.2.2.14-17, pp. 219-221 ; *THN*, 2.2.2.27, p. 224.

⁴ Voir *THN*, 2.2.2.18-26, pp. 221-224.

⁵ Voir *THN*, 2.2.2.14-16, pp. 219-220.

⁶ *THN*, 2.3.6.1, p. 272 (en italique dans le texte) : “’Tis remarkable, that the imagination and affections have a close union together, and that nothing, which affects the former, can be entirely indifferent to the latter. Wherever our ideas of good or evil acquire a new vivacity, the passions

douleur gagnent en force, les passions qui leur sont reliées gagnent elles aussi en force¹. Enfin, d'une façon similaire dans la sixième section de la dissertation « Sur les passions », Hume rappelle que l'imagination et les affections sont intimement unies, et que lorsque l'imagination est vive, les affections acquièrent de la force. Lorsque les idées de l'imagination sont vivifiées, par l'éloquence d'un orateur, par exemple, les passions de celui qui écoute le discours gagnent en violence. Inversement, des passions fortes chez un individu dénotent souvent chez celui-ci une imagination forte².

Le terme « sympathie » n'est pas employé dans ces deux passages et il n'est pas non plus utilisé – dans son acception médicale – dans la section 2.2.2 du *Traité*. Cependant, en dépit de cette absence, je pense que l'on peut considérer que le rapport entre l'imagination et les passions est analogue au rapport entre deux organes du corps humain lorsqu'il y a affection sympathique d'un organe par un autre. Lorsqu'un trouble affecte l'imagination, lorsqu'il se produit un changement dans la transition des idées, celui-ci a une incidence sur le cours des passions. Les passions sont alors affectées à leur tour et connaissent un trouble qui est proportionnel et en correspondance avec celui produit dans l'imagination. Bien sûr, l'imagination, les idées et les passions ne constituent pas à proprement parler des organes ou des parties du corps humain... Le terme « sympathie » est employé dans son acception médicale, mais il est employé dans le passage de *l'Enquête sur l'entendement humain* de manière métaphorique.

2. *The History of England (1754-1762)*

On trouve une occurrence du terme « sympathie » utilisé dans son acception médicale dans le troisième volume de *l'Histoire de l'Angleterre*. Hume décrit alors comment le roi d'Écosse³

become more violent; and keep pace with the imagination in all its variations. Whether this proceeds from the principle above mention'd, *that any attendant emotion is easily converted into the predominant*, I shall not determine. 'Tis sufficient for my present purpose, that we have many instances to confirm this influence of the imagination upon the passions."

¹ Voir la note de David F. Norton dans "Annotations to *Treatise*", pp. 527-528, in *A Treatise of Human Nature. A Critical Edition*, David Fate Norton and Mary Jane Norton (edit.), Oxford Philosophical Texts. The complete editions for students, Oxford, Oxford University Press, 2006 (2000).

² "Of the Passions", section 6, §9 à §18, pp. 28-29.

³ James V d'Écosse, 1512-1542.

tomba malade après la bataille de Solway et comment peu de temps après, il mourut¹. Cela arriva parce que la défaite des Écossais affecta grandement l'esprit du jeune roi au point d'en altérer sa santé :

The king of Scots, hearing of this disaster, was astonished; and being naturally of a melancholic disposition, as well as endowed with a high spirit, he lost all command of his temper on this dismal occasion. Rage against his nobility, who, he believed, had betrayed him; shame for a defeat by such unequal numbers; regret for the past, fear of the future; all these passions so wrought upon him, that he would admit of no consolation, but abandoned himself wholly to despair. His body was wasted by **sympathy** with his anxious mind; and even his life began to be thought in danger.²

On peut considérer que c'est la consécution d'un grand nombre de passions à la fois violentes et variées, ressenties dans un laps de temps très court, qui est à l'origine de la maladie du roi. Dans le paragraphe qui précède celui où l'on retrouve le terme « sympathie », Hume décrit longuement les passions qui affectèrent le roi avant, pendant et après la bataille de Solway, afin que le lecteur saisisse bien toute leur importance. Il indique ainsi que le roi d'Écosse fut d'abord enflammé par l'idée de prendre une revanche sur Henry VIII ainsi que par l'idée d'une victoire éclatante ; que cette passion fit place à celle d'une surprise violente lorsqu'il apprit qu'une bonne partie de la noblesse écossaise refusait de lui prêter son aide ; que la surprise finit par devenir de la rage et qu'il accusa alors les nobles Écossais de se mutiner contre lui ; que, brûlant de vengeance, il se promit de les punir par la suite ; que la colère fut remplacée, enfin, par du dégoût... En apprenant la débandade de l'armée, le roi fut d'abord stupéfait, la stupéfaction céda la place à de la rage envers la noblesse écossaise, puis à de la crainte en songeant à l'avenir³, etc.⁴

La sympathie vient désigner le phénomène par lequel des troubles qui affectent l'esprit d'un individu sont transmis ou trouvent un écho dans son corps. On ne sait pas exactement comment se produit ce phénomène. On ne sait pas s'il y a une communication réelle entre l'esprit et le corps, ni, si c'est le cas, comment s'effectue la transmission des troubles. On

¹ La bataille de Solway (ou de Solway Moss) eut lieu le 24 novembre 1542 et le roi d'Écosse mourut le 14 décembre 1542.

² *HoE*, volume 3, chapitre XXXIII, pp. 293-294. Je souligne.

³ Le roi n'avait alors aucun héritier vivant et l'avenir de la Maison Stuart était très incertain. La reine portait un enfant, mais celui-ci (Mary) ne devait naître que quelques jours avant le décès du roi, soit le 8 décembre 1542.

⁴ Voir *HoE*, volume 3, chapitre XXXIII, pp. 293-294.

constate simplement que le corps devient malade et se détériore après que des troubles aient affecté l'esprit de l'individu.

On trouve un passage similaire au précédent dans le sixième volume de l'*Histoire de l'Angleterre*. Hume rapporte cette fois les derniers mois de la vie d'Oliver Cromwell¹ et indique que ce furent ses soucis et les angoisses dans lesquelles ils le jetèrent qui furent la cause de la détérioration de son état physique. La conduite difficile des affaires de l'État, le fait que son pouvoir ne reposait sur rien de solide sur le plan politique et religieux, l'absence d'appui par un parti ou par un autre à la Chambre des communes, le manque de confiance en ses alliés et ses amis, le nombre croissant de ses ennemis, la crainte continuelle d'être assassiné pesèrent lourdement sur l'esprit du Lord Protecteur et finirent par l'affecter considérablement. Il se méfiait continuellement des étrangers ; il ne se déplaçait jamais sans une garde nombreuse ; il portait continuellement une armure sous ses vêtements et gardait à portée de main des pistolets chargés et une épée bien solide ; il changeait d'itinéraire lors de chacun de ses déplacements, et ne revenait jamais par le chemin qu'il avait pris pour venir ; ses déplacements s'effectuaient toujours avec la plus grande rapidité ; il ne dormait jamais trois jours de suite au même endroit ; il fuyait la société, mais craignait également la solitude...² C'est ainsi que jeté dans des affres continues, Oliver Cromwell en vint à perdre la santé :

His body also, from the contagion of his anxious mind, began to be affected; and his health seemed sensibly to decline. He was seized with a slow fever, which changed into a tertian ague. [...] At length, the fever increased, and he himself began to entertain some thoughts of death...³

Le terme « sympathie » n'est pas employé dans ce passage, mais le phénomène décrit est exactement le même que celui que l'on retrouve dans le passage précédemment exposé : on constate que des troubles apparaissent dans le corps suite à l'apparition de troubles dans l'esprit. Les affections du corps et de l'esprit ne sont pas des phénomènes séparés qui se produisent l'un à la suite de l'autre ; il y a un lien entre eux, l'un est causé par l'autre, car on indique qu'il y a « contagion du corps par les affections de l'esprit ». Prise dans son

¹ Oliver Cromwell, 1599-1658, Lord Protecteur du Commonwealth d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, entre 1653 et 1658.

² Voir *HoE*, volume 6, chapitre LXI, p. 105.

³ *HoE*, volume 6, chapitre LXI, pp. 105-106. Je souligne.

acceptation médicale, la sympathie possède le sens d'une contagion, c'est-à-dire une transmission d'affection d'un objet à un autre. La façon dont s'effectue la contagion n'est pas expliquée, il s'agit d'un phénomène qui est simplement constaté et accepté.

Enfin, on trouve un dernier passage dans l'*Histoire de l'Angleterre* où Hume rapporte des cas de transmission de troubles entre l'esprit et le corps. Le passage est tiré du cinquième volume et il y est question de l'exécution de Charles I et des conséquences qu'eut le spectacle de la décollation du roi chez certains individus :

It is impossible to describe the grief, indignation, and astonishment, which took place, not only among the spectators, who were overwhelmed with a flood of sorrow, but throughout the whole nation, as soon as the report of this fatal execution was conveyed to them. Never monarch, in the full triumph of success and victory, was more dear to his people, than his misfortunes and magnanimity, his patience and piety, had rendered this unhappy prince. In proportion to their former delusions, which had animated them against him, was the violence of their return to duty and affection; while each reproached himself, either with active disloyalty towards him, or with too indolent defence of his oppressed cause. On weaker minds, the effect of these complicated passions was prodigious. Women are said to have cast forth the untimely fruit of their womb: Others fell into convulsions, or sunk into such a melancholy as attended them to their grave: Nay some, unmindful of themselves, as though they could not, or would not survive their beloved prince, it is reported, suddenly fell down dead.¹

Le terme « sympathie » n'est pas utilisé dans le passage, mais les phénomènes décrits sont de la même sorte que ceux mentionnés dans les deux exemples précédents : des individus sont sous le coup de passions particulièrement violentes et, consécutivement, leurs corps sont affligés de troubles sévères. Par conséquent, je pense que l'on peut considérer que l'on est en présence ici aussi d'un cas de sympathie prise dans son acceptation médicale.

3. "Of the Immortality of the Soul" (1777)

On trouve enfin dans l'essai « Sur l'immortalité de l'âme » un passage où le terme « sympathie » est employé encore une fois dans son acceptation médicale. Dans cet essai, Hume présente différents arguments qui favorisent tantôt une conception immortelle de l'âme et tantôt une conception mortelle. Les arguments sont regroupés en trois catégories : « métaphysiques »², « moraux »³ et « physiques »¹.

¹ *HoE*, volume 5, chapitre LIX, p. 541.

² "Of the Immortality of the Soul", pp. 591-592. Je souligne.

³ *Ibid.*, pp. 592-596.

Dans la partie consacrée aux arguments « physiques » Hume traite des analogies entre la nature du corps et celle de l'âme. Il compare alors l'un et l'autre en énumérant différents phénomènes qui sont communs aux deux. Il indique qu'il y a une concordance entre le corps et l'âme, que les organes du corps et les organes de l'âme sont les mêmes, que l'un et l'autre sont intimement connectés et que ce qui affecte l'un doit affecter l'autre. Il indique que lorsque des désordres se produisent, ils sont proportionnels dans l'un et dans l'autre, et que conséquemment la dissolution de l'un doit aller de pair avec la dissolution de l'autre. Il indique que le corps et l'âme, faibles dans la jeunesse de l'individu, croissent et s'épanouissent de concert ; qu'ils déclinent ensemble et que, lorsque qu'il y a maladie, le corps et l'âme se transmettent de manière sympathique leurs désordres :

The weakness of the body and that of the mind in infancy are exactly proportioned; their vigor in manhood, their **sympathetic** disorder in sickness, their common gradual decay in old age. The step farther seems unavoidable; their common dissolution in death².

Dans ce passage, comme c'était le cas dans les passages extraits de l'*Histoire de l'Angleterre* et cités dans la section précédente, Hume utilise le terme « sympathie » afin de décrire un phénomène de communication de troubles pathologiques chez un individu. Comme c'était le cas dans les passages extraits de l'*Histoire de l'Angleterre*, il s'agit de troubles qui affectent l'âme et le corps à la fois.

À cet égard et en terminant, il est à noter que les traductions françaises de l'essai de Hume ne sont pas toutes d'égale qualité. En effet, les traductions les plus récentes ont tout simplement omis de considérer le sens médical du terme « sympathie » au XVIII^{ème} siècle. Ce faisant, le sens réel du passage échappe au lecteur actuel non averti.

La pire traduction est sans conteste celle de Martine Bellet qui a simplement remplacé le terme "sympathetic" par le terme « empathique », qui, dans ce contexte, ne fait absolument aucun sens et dénote une incompréhension du contexte culturel de l'époque de Hume :

¹ "Of the Immortality of the Soul", pp. 596-597.

² *Ibid.*, p. 596. Je souligne.

La faiblesse du corps et celle de l'esprit dans la prime enfance sont exactement proportionnées, leur vigueur dans l'âge adulte, leur désordre **empathique** dans la maladie, leur commune dégradation dans la vieillesse¹.

Les traductions de Michel Malherbe, de Gilles Robel et de Philippe Folliot sont plus proches du sens original du terme "sympathetic". Malherbe et Robel ont choisi d'utiliser le terme « concordant[s] » et Folliot « interdépendants », ce qui laisse entendre au lecteur actuel qu'il existe un certain rapport entre les troubles qui affectent l'âme et ceux qui affectent le corps :

La faiblesse du corps et de celle de l'esprit dans l'enfance sont exactement proportionnées ; de même que leur vigueur dans l'âge adulte, leurs désordres **concordants** dans la maladie, leur commun déclin par étapes dans la vieillesse²

Dans l'enfance, la faiblesse du corps et celle de l'esprit sont exactement proportionnées, comme l'est leur vigueur à l'âge adulte, leur désordre **concordant** dans la maladie, et leur déclin progressif dans la vieillesse³.

La faiblesse du corps et celle de l'esprit dans l'enfance sont exactement proportionnées, comme leur vigueur à l'âge adulte, leur **interdépendance** dans le désordre de la maladie et leur commun déclin progressif dans la vieillesse. L'étape suivante semble inévitable, leur commune dissolution dans la mort.⁴

L'utilisation des termes « concordant[s] » et « interdépendance », par contre, manque de clarté en ce qui concerne le rapport exact entre l'âme et le corps. Une note à ce sujet indiquant que le terme originellement employé par Hume, "sympathetic", possédait un sens particulier sur le plan médical à l'époque, aurait contribué à clarifier le propos tenu et aurait enrichi la traduction.

La traduction la plus juste à mon sens demeure celle que l'on attribue au baron d'Holbach⁵ et qui fut, on le croit, publiée par Jacques-André Naigeon en 1770. Dans celle-ci, le

¹ Voir David Hume, « Essai sur l'immortalité de l'âme (1777) », traduction française de Martine Bellet, professeure d'Anglais au Lycée Ango de Dieppe en Normandie, juillet 2002. Version numérisée par Philippe Folliot sur le site des *Classiques des sciences sociales de l'UQAC* : <http://classiques.uqac.ca/> Je souligne.

² Voir « De l'immortalité de l'âme » in David Hume, *Essais et Traités sur plusieurs sujets*, 4 volumes, Michel Malherbe (trad. et édit.), Paris, Vrin, 1999-2009, volume II (2009), p. 279. Je souligne.

³ Voir « De l'immortalité de l'âme » in David Hume, *Essais moraux, politiques et littéraires et autres essais*, Gilles Robel (trad. et édit.), Paris, Presses universitaires de France, 2001, p. 689. Je souligne.

⁴ Voir David Hume, « De l'immortalité de l'âme » in *Dix essais retirés de la publication par Hume ou volontairement non publiés de son vivant (1777)*, p. 64. Traduction de Philippe Folliot, disponible en ligne sur le site des *Classiques des sciences sociales de l'UQAC* : <http://classiques.uqac.ca/> Je souligne.

⁵ Voir Ernest C. Mossner *op. cit. The Life of David Hume*, p. 330.

traducteur a simplement conservé le terme « sympathique », ce qui n'est guère surprenant puisqu'il avait le même sens au niveau médical au XVIIIème siècle en France et en Angleterre :

La foiblesse du corps & celle de l'ame dans l'enfance sont exactement proportionnelles ; il en est de même de leur vigueur dans l'âge viril, de leur dérangement **simpatique** dans la maladie, de leur déclinaison commune dans la vieillesse¹.

La nature des rapports entre l'âme et le corps dans la maladie est sans équivoque pour le lecteur du XVIIIème siècle qui, on peut le supposer, comprenait très bien le caractère médical du terme « sympathie » employé dans ce passage de l'essai « Sur l'immortalité de l'âme ».

¹ Voir « Dissertation sur l'immortalité de l'âme » in *Recueil philosophique, ou, Mélanges de pièces sur la religion & sur la morale*, par différents auteurs, 2 volumes, Londres, [s.n.] 1770, volume 2, p. 45. Je souligne.

Conclusion

1. Sur le nombre d'occurrences

La sympathie comprise dans son acception médicale est fort peu utilisée par David Hume. On ne rencontre que cinq passages dans toute son œuvre où il fasse référence à cette espèce de sympathie et le terme lui-même n'est employé que dans trois d'entre eux. Le nombre de passages extrêmement restreint demeure suffisant, pourtant, pour montrer que Hume utilisait à l'occasion le terme « sympathie », dans l'un des sens courants et médical de son époque, et qu'il lui arrivait d'employer ce terme dans ses ouvrages afin de désigner autre chose que le principe par lequel une idée est convertie en impression.

La présentation des différents passages a montré que, si généralement Hume employait le terme « sympathie » dans le sens régulier de la sympathie-médicale, il l'employait également de manière métaphorique. Par sens régulier, j'entends celui où la sympathie désigne un phénomène de communication d'un trouble pathologique d'une partie du corps à une autre ; la partie ou l'organe affecté et malade rend malade une autre partie ou un autre organe à son tour. Par sens métaphorique, j'entend celui où la sympathie désigne un phénomène de transmission qui fonctionne de manière analogue au précédent, mais où l'affection transmise n'a pas de conséquence pathologique ; un trouble est effectivement transmis d'un élément à un autre mais celui-ci n'a rien à voir avec une maladie au sens médical.

Hume utilise une seule fois la sympathie-médicale dans un sens métaphorique. Dans les quatre autres passages il est question – que le terme soit employé ou non – d'une sympathie-médicale entendue dans son sens régulier. Par ailleurs, lorsque Hume traite du phénomène de la sympathie-médicale entendue dans le sens régulier, il utilise le terme « sympathie » dans la moitié des cas¹. Dans les autres cas, il décrit simplement le phénomène.

¹ Je ne tire aucune conclusion à ce sujet, car je considère que le nombre trop restreint de passages ne me permet tout simplement pas de le faire. Je ne fais ici que constater le fait.

Dans trois des quatre cas¹ où la sympathie-médicale est utilisée dans le sens régulier, il est question de maux qui affectent l'âme et conséquemment le corps ; dans le quatrième², il est question de maux qui affectent l'âme et le corps sans que soit précisé lequel, de l'âme ou du corps, est premièrement affecté. Hume n'utilise jamais la sympathie-médicale pour désigner des phénomènes par lesquels des organes du corps affecteraient d'autres organes du corps, mais je pense que le nombre de passages où Hume utilise la sympathie dans son acception médicale demeure trop restreint pour que l'on puisse conclure quoi que ce soit à sujet. Il est possible que les sujets abordés par Hume soient la cause de l'absence de mention d'une sympathie-médicale entre des organes du corps.

2. Sur la place dans l'œuvre

La sympathie-médicale est trop peu employée par Hume pour que l'on puisse tirer des conclusions substantielles à son égard sur la fréquence de son utilisation et sur la place qu'elle occupe dans l'œuvre du philosophe écossais. On peut néanmoins effectuer quelques observations.

Le graphique 9-1 montre que le philosophe écossais a utilisé le terme « sympathie » dans un sens médical dans les ouvrages plus tardifs. La première utilisation se trouve dans la première édition de *l'Essai sur l'entendement humain*, publié en 1748 sous le titre *Philosophical Essays concerning Human Understanding*. La seconde utilisation se trouve dans l'essai "Of the Immortality of the Soul", qui, s'il fut publié pour la première fois en anglais en 1777, fut probablement rédigé par Hume dans la première moitié des années 1750. Cet essai devait à l'origine se trouver dans l'ouvrage qui devait porter le titre *Four Dissertations*, paru en 1757, et il fut retiré par Hume avant la publication de l'ouvrage. Les trois autres passages se trouvent dans différents volumes de *l'Histoire de l'Angleterre*, les volumes 5, 6 et 3, qui furent publiés respectivement pour la première fois en 1754, 1757 et 1762. Si l'on ne considère que les ouvrages de David Hume, l'usage de la sympathie-médicale demeure donc tardif.

Cela étant dit, je pense qu'il ne faut pas tirer de conclusions trop hâtives. Le fait que Hume n'ait pas mentionné cette espèce de sympathie dans ses ouvrages avant 1748 ne signifie, somme toute, pas grand chose... Si Hume n'y a pas eu recours dans les ouvrages plus

¹ Il s'agit des trois cas de *l'Histoire de l'Angleterre*.

² Il s'agit du cas de l'essai « Sur l'immortalité de l'âme ».

anciens, c'est peut-être tout simplement parce que le *Traité de la nature humaine* et les premiers essais n'abordaient pas des sujets qui demandaient qu'il se référât à cette sorte de sympathie¹. Par ailleurs, Hume semble se référer à cette sorte de sympathie dans l'une des premières lettres qu'on lui connaisse.

Si l'on en juge par la lettre que l'on suppose avoir été écrite pour le docteur Cheyne en mars ou en avril 1734², on constate que Hume considérait dès cette époque qu'il y avait une communication entre l'âme et le corps en ce que des troubles étaient transmissibles de l'une à l'autre. Hume n'utilise pas le terme « sympathie » dans ce document, mais il est clair qu'il y avait selon lui un rapport de cause à effet entre les angoisses suscitées par les réflexions philosophiques qui troublaient son âme et les maux qui affectaient son corps et le rendait malade. Dans cette lettre, après avoir décrit les différents symptômes de sa maladie, Hume indiquait que sa situation (les réflexions dans lesquelles il s'était abîmé et l'état dans lequel elles l'avaient mis) présentait selon lui des similitudes avec celle des « mystiques » français et des puritains et autres fanatiques anglais et qu'il croyait que, comme chez ceux-ci, les troubles de son esprit avaient fini par produire des désordres dans son organisme :

I have notic'd in the Writings of the French Mysticks, & in those of our Fanatics here, that, when they give a History of the Situation of their Souls, they mention a Coldness & Desertion of the Spirit, which frequently returns, & some of them, at the beginning, have been tormented with it many Years. As this kind of Devotion depends entirely on the Force of Passion, & consequently of the Animal Spirits, I have often thought that their Case & mine were pretty parrallel, & that their rapturous Admirations might discompose the Fabric of the Nerves & Brain, as much as profound Reflections, & that warmth or Enthusiasm which is inseperable from them.³

Il indiquait également qu'il croyait que le cours de ses esprits animaux jouait un rôle dans le dérèglement physiologique de son être et qu'il croyait, enfin, qu'une vie saine et plus active (comportant ce faisant moins d'heures consacrées aux études et aux spéculations

¹ Dans le *Traité*, Hume s'intéresse aux facultés de l'entendement et aux passions, mais il n'aborde pas ces questions d'un point de vue physiologique si l'on fait exception des passages où Hume mentionne les esprits animaux et où il considère ceux-ci comme des éléments physiques du corps au même titre que les nerfs et le sang. Dans certains passages du *Traité*, Hume traite des mouvements des esprits animaux et des rapports qu'entretiennent ces mouvements avec les idées et les impressions ; toutefois, il ne mentionne jamais une quelconque communication entre l'âme et le corps de manière à ce que l'âme transmette des troubles pathologiques au corps.

² Greig I, Letter 3, pp. 12-18.

³ *Ibid.*, p. 17.

philosophiques) serait utile pour contrer les maux qui affectaient son corps et recouvrer la santé :

Being sensible that all my Philosophy wou'd never make me contented in my present Situation, I began to rouze up myself; & being encourag'd by Instances of Recovery from worse degrees of this Distemper, as well as by the Assurances of my Physicians, I began to think of something more effectual, than I had hitherto try'd. I found, that as there are two things very bad for this Distemper, Study & Idleness, so there are two things very good, Business & Diversion; & that my whole Time was spent betwixt the bad, with little or no Share of the Good. For this reason I resolv'd to seek out a more active Life, & tho' I cou'd not quit my Pretensions in Learning, but with my last Breath, to lay them aside for some time, in order the more effectually to resume them.¹

La lettre au docteur Cheyne appartient à la correspondance de Hume et ne fait pas partie, à proprement parler, de son œuvre philosophique, littéraire et historique. Cependant, elle n'en demeure pas moins un document écrit, un témoignage de la pensée du philosophe écossais à une certaine période de son existence et de ce fait, son contenu possède une importance au même titre que n'importe quel essai, traité, enquête, histoire, etc. La lettre au docteur Cheyne montre que David Hume, de ses premières réflexions à ses écrits les plus tardifs, entendait la sympathie, entre autres, sous le sens médical. Ce faisant, je pense que l'on peut considérer que l'usage de la sympathie prise dans son acception médicale s'étend à travers toute l'existence du philosophe écossais et qu'elle ne se limite pas à une période tardive dans sa carrière ; elle ne constitue pas une nouveauté et n'est pas un indice d'un changement dans sa pensée.

3. La sympathie-médicale et les esprits animaux

Diverses théories expliquant la transmission sympathique sur le plan pathologique avaient cours au XVII^{ème} et au XVIII^{ème} siècles. On a vu dans le « Chapitre VI » que certains considéraient que les affections étaient transmises d'une partie du corps à une autre par le biais de l'affluence d'humeurs ou de vapeurs, par l'action des nerfs ou des membranes situées entre les organes, grâce aux concours des esprits animaux, suivant un principe vital particulier, etc. On a vu que dans les passages où Hume faisait référence à la communication sympathique des affections on ne trouvait pas d'informations sur le mode opératoire de la sympathie. En effet, la façon dont les troubles de l'âme sont transmises au

¹ Greig I, Letter 3, p. 17.

corps et convertis en maux physiques n'est jamais expliquée dans *l'Histoire de l'Angleterre* ou dans l'essai « Sur l'immortalité de l'âme ».

Je pense que la lettre au docteur Cheyne apporte un complément d'informations sur cette question. Dans celle-ci, David Hume décrit son état tant psychologique que physiologique vers la fin des années 1730. Il y indique que les préoccupations qui accaparent son esprit sont à la source de ses troubles physiques selon lui, et il met la transmission des troubles apparemment sur le compte des esprits animaux. Je pense que l'on peut considérer qu'il en va de même en ce qui concerne les transmissions sympathiques dans *l'Histoire de l'Angleterre* et que l'on peut postuler que les esprits animaux sont là aussi à l'origine de la transmission des affections de l'âme, au corps.

Je pense qu'il doit en être ainsi parce que les phénomènes décrits par Hume dans les passages de *l'Histoire de l'Angleterre* sont similaires, en définitive, à ceux décrits dans sa lettre au docteur Cheyne. La description de l'état de Hume dans la lettre est en effet tout à fait comparable avec la description de l'état des individus dans les passages de *l'Histoire de l'Angleterre* où il est question de sympathie-médicale. Chez ceux-ci, comme chez celui-là, les troubles du corps, sympathiquement communiqués, résultent d'une agitation de l'âme. Le roi James V d'Écosse, par exemple, est dépeint par Hume dans le volume trois de *l'Histoire de l'Angleterre* comme un individu doté d'un tempérament mélancolique et sujet à une grande agitation d'esprit et à des pertes de contrôle de lui-même en raison des passions qui l'animent. Oliver Cromwell, quant à lui, est montré à la fois comme un individu sujet à des passions très fortes et comme un puritain des plus fanatiques et enragés. Hume en effet indique que Cromwell était plein de zèle, prompt à s'enflammer lui-même et habile à enflammer les autres afin de les convaincre d'agir suivant ses objectifs¹ et que, s'il avait su si bien gagner le respect et la confiance des armées du parlement anglais, c'était parce qu'il

¹ Voir *HoE*, volume 6, chapitre LX, pp. 28-29 : "The same warmth of temper, which made Cromwel a frantic enthusiast, rendered him the most dangerous of hypocrites; and it was to this turn of mind, as much as to his courage and capacity, that he owed all his wonderful successes. By the contagious ferment of his zeal, he engaged every one to co-operate with him in his measures; and entering easily and affectionately into every part, which he was disposed to act, he was enabled, even after multiplied deceits, to cover, under a tempest of passion, all his crooked schemes and profound artifices."

était lui-même le plus invétéré des fanatiques¹. Enfin, dans l'extrait qui concerne le décès du roi Charles I, Hume précise que le choc de la mort du roi eut des effets particulièrement forts sur les individus qui étaient dotés d'un « esprit faible »², comme par exemple les femmes (réputées à l'époque pour la délicatesse de leur constitution). Hume indique également que certains individus sombrèrent dans une sombre mélancolie qui les conduisit à leur trépas, alors que d'autres furent saisis d'une stupeur telle qu'ils en perdirent le goût de vivre.

Par ailleurs, je pense que l'on peut étendre l'explication de la transmission sympathique entre l'âme et le corps par le biais des esprits animaux, au passage extrait de l'essai « Sur l'immortalité de l'âme ». Je ne vois en effet pas de raisons pour que cet essai se distingue des autres écrits sur ce sujet.

4. Sur les fonctions de la sympathie-médicale

La sympathie-médicale a trois fonctions chez Hume : elle sert d'abord de modèle explicatif ; elle sert ensuite de *fait* permettant de prouver une affirmation ; elle sert enfin de *fait* permettant cette fois d'expliquer un phénomène ou un évènement.

Dans l'*Essai sur l'entendement humain* où elle est employée de manière métaphorique, Hume se sert de la sympathie afin d'illustrer la nature des rapports entre l'imagination et les passions. La sympathie, qui est un phénomène médical, devient alors un modèle pour lecteur. Celui-ci comprend mieux comment fonctionnent l'imagination et les passions, il réalise qu'il y a une réelle interaction entre elles et qu'elles peuvent s'affecter, de manière similaire à deux organes ou deux parties du corps.

Dans l'essai « Sur l'immortalité de l'âme », Hume a recours à la sympathie-médicale pour montrer qu'il y a une certaine concordance entre l'âme et le corps. La sympathie fait alors partie d'une liste de phénomènes qui sont communs à l'âme et au corps, comme leur

¹ Voir *HøE*, volume 6, chapitre LXI, p. 109 : “If he seduced the military fanatics, it is to be considered, that their interests and his evidently concurred, that their ignorance and low education exposed them to the grossest imposition, and that he himself was at bottom as frantic an enthusiast as the worst of them, and, in order to obtain their confidence, needed but to display those vulgar and ridiculous habits, which he had early acquired, and on which he set so high a value.”

² Voir *HøE*, volume 5, chapitre LIX, p. 541 : “On weaker minds, the effect of these complicated passions was prodigious...”

épanouissement ou leur dégradation, et elle constitue d'une certaine façon, un fait : la sympathie en tant que phénomène observé sur le plan médical est un fait scientifique et son existence n'est pas remise en cause à l'époque. Dans l'essai « Sur l'immortalité de l'âme » elle est utilisée comme un fait qui permet de prouver une affirmation, celle qu'il y a une certaine concordance entre l'âme et le corps.

Dans *l'Histoire de l'Angleterre*, la sympathie est également employée comme un fait, mais sa fonction diffère. Elle est un phénomène médical qui permet d'expliquer certains événements ou certains phénomènes constatés par les historiens. Le roi d'Écosse James V, meurt des suites d'une maladie qui a détérioré son corps, mais cette maladie avait pour source une succession de passions violentes qui avait préalablement troublé son esprit : la sympathie entre l'âme et le corps a provoqué la mort du roi, par la communication et la conversion de troubles de l'âme vers le corps, troubles qui pourtant, à l'origine, étaient non-létaux. Il en va de même pour Oliver Cromwell : ses angoisses et ses inquiétudes croissantes n'étaient pas en elles-mêmes mortelles, mais elles le devinrent, après qu'elles eurent été communiquées et converties en désordres physiologiques, par sympathie. Enfin, dans le troisième passage où il est question de transmission sympathiques entre l'âme et le corps, Hume énumère quelques cas, rapportés par les historiens, où des émotions violentes ressenties suite à la décollation du roi Charles I ont eu des conséquences sévères sur le plan physiologique chez certains individus : des femmes ont avorté et certaines personnes sont décédées, suite au choc reçu. Les passions suscitées par le spectacle n'étaient pas suffisantes pour expliquer ces différents phénomènes. C'est la sympathie qui est la cause de la communication et de la conversion du choc violent subi par l'esprit des spectateurs en chocs sur le plan physiologique, qui permet d'expliquer ces différents phénomènes.

CHAPITRE X

La sympathie des substances
et la sympathie des parties
dans les ouvrages de David Hume

Introduction

1. Deux sortes rares de sympathie

Dans le cadre d'une étude sur les sens du terme « sympathie » dans l'œuvre de David Hume, il importe de considérer tous les passages où celui-ci emploie ce terme, dans ses ouvrages ; il importe également de déterminer le sens que la sympathie possède dans ces passages. On a vu dans les chapitres précédents que, si le philosophe écossais emploie le plus souvent le terme « sympathie » afin de désigner le principe par lequel une idée est convertie en une impression, il lui arrive également de l'utiliser dans l'un ou l'autre des sens que celui-ci possédait dans le langage courant au XVIIIème siècle. C'est ainsi que dans les ouvrages de Hume, la sympathie sert à exprimer une passion proche de la compassion ou d'une amitié, une concordance entre deux choses qui sont ordinairement de même nature et qu'elle est, enfin, utilisée dans le sens médical.

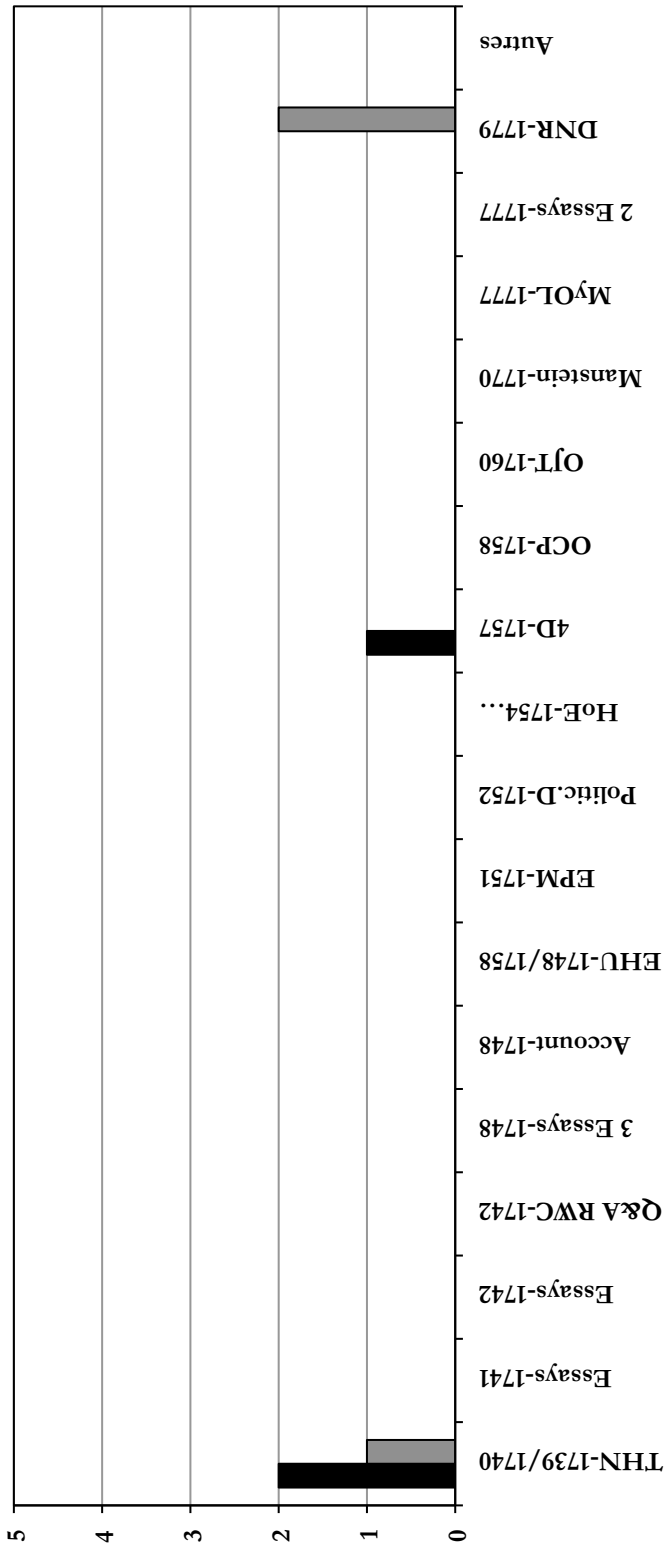
Dans ce chapitre, c'est à deux autres sens de la sympathie que l'on s'intéresse, deux sens qui sont également employés par le philosophe écossais quoique de manière très rare : la sympathie entre les substances et la sympathie des parties. Les passages où il était question de ces deux sortes de sympathie ont été regroupées dans un seul chapitre, du fait du très petit nombre d'occurrences pour chacune d'elles.

2. Organisation du chapitre

Il s'agit d'un chapitre très court, mais il est néanmoins divisé en deux parties. La première partie est consacrée aux passages où Hume emploie le terme « sympathie » dans le sens d'une sympathie entre les substances. La seconde partie est consacrée aux passages où Hume emploie cette fois le terme « sympathie » dans le sens d'une sympathie entre les parties.

On trouve un graphique, le graphique 10-1, à la fin de cette introduction. Il vient illustrer la fréquence avec laquelle le philosophe écossais a recours à l'une et l'autre espèce de sympathie dans ses différents ouvrages.

Graphique 10-1 : La sympathie des substances et la sympathie des parties dans les ouvrages de Hume



En noir : passages où il est question de la sympathie des substances.
 En gris : passages où il est question de la sympathie des parties.

Première partie : La sympathie des substances

Comme le montre le graphique 10-1, on trouve seulement trois mentions du terme « sympathie », entendu dans le sens d'une sympathie entre les substances, dans l'œuvre de David Hume. Les deux premières mentions se trouvent dans un passage du premier livre du *Traité de la nature humaine*, et la troisième, dans un passage de l'« Histoire naturelle de la religion » :

But among all the instances, wherein the Peripatetics have shown they were guided by every trivial propensity of the imagination, no one is more remarkable than their *sympathies*, *antipathies*, and *horrors of a vacuum*. There is a very remarkable inclination in human nature, to bestow on external objects the same emotions, which it observes in itself; and to find every where those ideas, which are most present to it. This inclination, 'tis true, is suppress'd by a little reflection, and only takes place in children, poets, and the antient philosophers. It appears in children, by their desire of beating the stones, which hurt them: In poets, by their readiness to personify every thing: And in the antient philosophers, by these fictions of **sympathy** and **antipathy**. We must pardon children, because of their age; poets, because they profess to follow implicitly the suggestions of their fancy: But what excuse shall we find to justify our philosophers in so signal a weakness?¹

There is an universal tendency among mankind to conceive all beings like themselves, and to transfer to every object, those qualities, with which they are familiarly acquainted, and of which they are intimately conscious. We find human faces in the moon, armies in the clouds; and by a natural propensity, if not corrected by experience and reflection, ascribe malice or good-will to every thing, that hurts or pleases us. Hence the frequency and beauty of the *prosopopoeia* in poetry; where trees, mountains and streams are personified, and the inanimate parts of nature acquire sentiment and passion. And though these poetical figures and expressions gain not on the belief, they may serve, at least, to prove a certain tendency in the imagination, without which they could neither be beautiful nor natural. [...] Nay, philosophers cannot entirely exempt themselves from this natural frailty; but have often ascribed to inanimate matter the horror of a *vacuum*, **sympathies**, **antipathies** and other affections of human nature [...].²

Dans le contexte de la sympathie des substances, la sympathie et l'antipathie expriment des rapports d'attraction et de répulsion entre des éléments ou des substances mais également des rapports de génération et de destruction³. La sympathie et l'antipathie rendent compte

¹ *THN*, 1.4.3.11, p. 148. Je souligne. En italique dans le texte.

² *NHR*, "3. The Same Subject Continued", pp. 40-41. Je souligne. En italique dans le texte.

³ Pour des exemples de la sympathie et de l'antipathie des substances chez un auteur de l'Antiquité, voir par exemple, Pline l'Ancien, *Histoire naturelle. Livre XX*, J. André (édit. et trad.), Paris, les Belles Lettres, 1965, §I, 1-2 (je souligne) : « Je montrerai la paix et la guerre naturelles que se livrent ces éléments, les haines et les amitiés des choses sourdes et privées de sens, et dont l'homme, merveille plus grande encore, est le bénéficiaire. C'est ce que les Grecs ont appelé **sympathie** < et

de qualités propres à certaines substances, qualités que l'on ne connaît pas mais dont on observe (ou croit observer) les effets, lorsque ces substances sont mises en présence d'autres. Lorsque ces qualités produisent une attraction ou une génération, on considère qu'il y a sympathie entre les substances ou les éléments ; lorsque ces qualités sont à l'origine d'une répulsion ou d'une destruction, on dit qu'il y a antipathie entre les objets concernés. La sympathie et l'antipathie pouvaient désigner des phénomènes que la science au dix-huitième siècle comprenait de mieux en mieux mais qui s'expliquaient mal durant les siècles précédents, comme le magnétisme, l'évaporation de l'eau, le mouvement des marées ; elles pouvaient également servir à désigner des phénomènes chimiques ; enfin elles désignaient également des phénomènes établis sur la base d'observations erronées, des phénomènes, donc qui n'avaient aucune valeur de vérité mais était à la source de croyances populaires¹.

Il n'est guère surprenant que Hume emploie si peu la sympathie, comprise dans le sens d'une sympathie des substances, dans ses ouvrages. La sympathie entre les substances constituait pour lui une croyance des plus douteuses, comme le montre sa critique sévère dans les deux passages. Bien que Hume critique nommément les aristotéliens et semble viser plus particulièrement les philosophes de l'Antiquité dans les deux passages, on peut considérer que sa critique s'étend en fait à tous ceux qui ont eu quelques considérations

antipathie > : parmi les éléments de toutes choses, l'eau dévore le feu, le soleil dévore l'eau, que la lune produit ; ces deux astres s'éclipsent l'un par l'autre et, pour descendre de ces hauteurs, l'aimant attire à soi le fer tandis qu'un autre aimant le repousse ; le diamant, joie rare de l'opulence, réfractaire et invincible à toute autre violence, se brise par l'action du sang de bouc ; et tant d'autres merveilles égales ou plus grandes dont nous parleront en leur lieu... [Pax secum in his aut bellum naturae dicetur, odia amicitiaeque rerum surdarum ac sensu carentium et, quo magis miremur, omnia ea hominum causa. Quod Graeci sympathiam < et antipathiam > appellauere, quibus cuncta constant, ignes aquis restinguentibus, aqua sole deuorante, luna pariente, altero alterius iniuria deficiente sidere atque, ut a sublimioribus recedamus, ferrum ad se trahente magnete lapide et alio rursus abigente a sese, adamanta, rarum opum gaudium, infragilem omni cetera ui et inuictum, sanguine hircino rumpente, quaeque alia in suis locis dicemus paria uel maiora...]. Pour des exemples de la sympathie et de l'antipathie des substances durant la période moderne, voir, dans le « Chapitre VI », les sections « 1.1. Affinité et attraction entre des substances » et « 2.1. Affinité et attraction entre des substances ».

¹ Sur ce sujet, voir par exemple dans le « Chapitre VI » les sections « 1.1. Affinité et attraction entre des substances » et « 2.1. Affinité et attraction entre des substances ».

pour les propriétés occultes¹ des substances, dont la sympathie et l'antipathie faisaient partie. Il s'agissait de croyances répandues non seulement dans l'Antiquité, mais également à travers une grande partie de la période moderne ; l'engouement suscité pour les remèdes sympathiques comme la fameuse poudre du chevalier Digby (utilisée principalement au XVIIème siècle) le montre bien²...

¹ Sur les propriétés occultes des substances, voir par exemple l'article de Keith Hutchison, "What Happened to Occult Qualities in the Scientific Revolution?", *Isis*, vol. 73, no. 2, June 1982, published by *The University of Chicago Press*, pp. 233-253.

² Voir, dans le « Chapitre VI », les sections « 1.6. Encres sympathiques et poudre de sympathie » et « 2.6. Encres sympathiques, poudre de sympathie et remèdes sympathiques ».

Deuxième partie : La sympathie des parties

On trouve deux sortes de « sympathie des parties » dans l'œuvre de David Hume. La première sorte de sympathie des parties désigne l'harmonie et la cohésion existant entre les éléments qui composent un organisme, qu'il soit végétal ou animal. La seconde sorte de sympathie des parties est la sympathie employée par les stoïciens. Elle est similaire à la précédente, mais elle se déploie à une échelle plus grande, car elle désigne cette fois l'harmonie, la cohésion et la correspondance qui règnent entre les corps qui composent le monde ; le monde est ainsi pensé comme un organisme. Comme le montre le graphique 10-1, les passages où Hume mentionne la sympathie des parties – quelle que soit celle-ci – sont rares dans son œuvre.

On trouve un seul passage où Hume se réfère à la sympathie des parties, comprise dans le sens de l'harmonie et de la cohésion entre les différentes parties d'un organisme. Ce passage se situe dans le premier livre du *Traité de la nature humaine*, dans la section consacrée à l'identité personnelle :

But this is still more remarkable, when we add a *sympathy of parts* to their *common end*, and suppose that they bear to each other, the reciprocal relation of cause and effect in all their actions and operations. This is the case with all the animals and vegetables; where not only the several parts have a reference to some general purpose, but also a mutual dependance on, and connexion with each other.¹

Un organisme (qu'il soit animal ou végétal) est matériellement composé d'un certain nombre de parties. Plus l'organisme est complexe, et plus grand est le nombre de ses parties. Le corps d'un animal complexe, un mammifère par exemple, est composé d'os, de nerfs, de vaisseaux, de tendons, de membranes, de muscles, d'organes, d'humeurs, de peau, de poils, etc., et chacune de ces parties est elle-même composée à son tour d'éléments plus petits... Pour qu'un organisme vive, différentes fonctions doivent être remplies ; celles-ci vont des plus simples échanges de matière entre les parties, aux fonctions les plus complexes comme la respiration, la digestion, la génération, la réparation, etc. Les différentes parties qui composent un organisme sont constituées et organisées de manière à remplir les diverses fonctions et parmi celles-ci, plusieurs demandent le concours de parties différentes. Pour que des éléments aussi diversifiés que le sont les parties d'un organisme

¹ THN, 1.4.6.12, p. 168. Je souligne. En italique dans le texte.

puissent arriver à fonctionner de concert, il faut qu'il existe un parfait ajustement entre elles, une harmonie qui garantisse leur cohésion. L'expression « sympathie des parties » vient désigner expressément cette harmonie, ce parfait ajustement des parties entre elles dans l'économie animale ou végétale.

On trouve deux passages où Hume mentionne la sympathie des parties comprise dans le sens, cette fois, de la sympathie des stoïciens¹. Les deux passages – et cela ne surprend guère – se trouvent tous deux dans les *Dialogues sur la religion naturelle*. La première occurrence se trouve dans le sixième échange et il est alors question du monde, de son harmonie intrinsèque, de ce qui l'anime et qui pourrait alors être considéré comme étant Dieu :

Now if we survey the universe, so far as it falls under our knowledge, it bears a great resemblance to an animal or organized body, and seems actuated with a like principle of life and motion. A continual circulation of matter in it produces no disorder: A continual waste in every part is incessantly repaired: **The closest sympathy is perceived throughout the entire system:** And each part or member, in performing its proper offices, operates both to its own preservation and to that of the whole. The world, therefore, I infer, is an animal, and the Deity is the SOUL of the world, actuating it, and actuated by it.²

Philon – qui répond à Cléanthe – fait alors une analogie entre le corps d'un animal et le monde ; il indique que dans celui-ci, comme dans celui-là, il existe une harmonie ou une sympathie entre les différentes parties qui garantit l'équilibre de leurs rapports. La circulation continuelle de la matière et les changements que cette circulation produit dans le monde ne brise pas la cohésion de ce dernier, en raison de la sympathie des différentes parties entre elles. Plus tard, dans le dernier échange, Philon revient à nouveau sur l'analogie entre un organisme vivant et le monde et utilise encore le terme sympathie, mais son propos est plus bref et il ne développe pas sur cette question :

I next turn to the atheist, who, I assert, is only nominally so, and can never possibly be in earnest; and I ask him, whether, from the coherence and **apparent sympathy in all the parts of this world**, there be not a certain degree of analogy among all the

¹ Cette sorte de sympathie n'a pas été mentionnée dans le « Chapitre VI ». La raison en est que, dans ce chapitre, on s'est intéressé aux sens du terme « sympathie » dans le langage courant au XVII^e et au XVIII^e siècles en France et en Angleterre ; on n'y retrouvait pas de mention de la sympathie des stoïciens dans les dictionnaires du langage, car il s'agissait d'un concept philosophique et, ce faisant, d'un terme technique appartenant à un champ spécialisé.

² DNR, VI, p. 211. Je souligne. En petites capitales dans le texte.

operations of nature, in every situation and in every age; whether the rotting of a turnip, the generation of an animal, and the structure of human thought be not energies that probably bear some remote analogy to each other: It is impossible he can deny it: He will readily acknowledge it.¹

¹ *DNR*, XII, p. 269. Je souligne.

Conclusion

Il y a bien peu à dire sur les mentions de la sympathie comprise dans le sens de la sympathie des substances ou dans celui de la sympathie des parties, dans les ouvrages de David Hume. Comme on l'a vu, Hume a recours à celles-ci très rarement dans son œuvre. Cette rareté résulte probablement des choix des sujets abordés dans ses différents ouvrages : on peut considérer que Hume fait rarement allusion à la sympathie des substances ou à la sympathie des parties parce que les sujets qu'il aborde en général ne nécessitent pas qu'il s'y réfère.

La sympathie des substances, fortement critiquée par Hume dans les deux passages où il la mentionne ne présente pas de caractéristique commune avec le concept de sympathie – la sympathie-humienne – présenté dans le second livre du *Traité de la nature humaine*. Ses occurrences sont de peu d'intérêt en ce qui concerne l'étude actuelle.

Il en va de même pour la sympathie des parties : elle ne présente pas de caractéristique qui soit similaire à l'une ou l'autre des caractéristiques de la sympathie-humienne. Ses occurrences sont également de peu d'intérêt en ce qui concerne l'étude actuelle.

Dans les quelques passages où l'on trouve mentionnées la sympathie des substances et la sympathie des parties, le sens que l'on doit attribuer à l'une et à l'autre sympathie apparaît clairement à cause du contexte. Aucune confusion avec une autre sorte de sympathie n'est possible, que ce soit avec la sympathie-humienne, la sympathie-concordance, la sympathie-passion ou la sympathie-médicale.

CHAPITRE XI

Les esprits animaux et les émotions
dans le *Traité de la nature humaine*

Introduction

1. Pourquoi traiter du mouvement des esprits animaux et des émotions ?

On pourrait se demander quelle pourrait être la pertinence de s'intéresser au mouvement des esprits animaux, d'une part, et à la nature des émotions, d'autre part, dans le cadre d'une thèse consacrée au concept de la sympathie dans la philosophie de David Hume. À cela, on présentera différentes raisons.

Tout d'abord, le concept de sympathie jouant un rôle des plus importants dans la théorie humienne des passions – notamment quant à la production de ces dernières et quant à la communication de celles-ci – il importe de bien comprendre ce qu'il en est des passions, de leur nature, de la différence de leurs forces, de la façon dont elles se produisent chez les individus, de ce qui arrive lorsque deux passions se retrouvent au même moment dans l'esprit d'un individu, etc. Le mouvement des esprits animaux, parce qu'il est lié à tous ces éléments, doit ce faisant lui-même être considéré comme un élément fondamental de la théorie humienne des passions. Je crois que l'on ne peut pas connaître bien ce que Hume indique au sujet des passions dans le *Traité de la nature humaine* et surtout qu'on ne peut pas comprendre complètement la théorie humienne des passions, si on omet de considérer cet élément. Le fait que la plupart des spécialistes de la philosophie de David Hume ne se soient pas ou peu intéressés à ce sujet¹, ne constitue pas une preuve qu'il s'agisse d'un sujet peu digne d'intérêt et insignifiant.

¹ David F. Norton mentionne les esprits animaux dans le "Glossary" (p. 572) et l'"Index" (p. 596 et p. 619) de son édition du *Traité de la nature humaine* pour les étudiants, voir David Hume, *A Treatise of Human Nature. A Critical Edition*, David F. Norton and Mary J. Norton (edit.), Oxford Philosophical Texts. The complete editions for students, Oxford, Oxford University Press, 2006 (2000), et reconnaît par là l'emploi des esprits animaux par Hume, mais il n'élabore pas sur le sujet. Je ne connais pas d'autre document, qu'il s'agisse d'un article de périodique, d'un chapitre de livre ou d'une monographie, portant spécifiquement sur le recours aux esprits animaux par David Hume dans l'un ou l'autre de ses ouvrages. Par ailleurs, on ne trouve pas de mentions des esprits animaux dans les deux ouvrages apparaissant comme les plus importants (jusqu'à ce jour) en ce qui concerne les passions chez Hume : voir Páll S. Árdal, *Passion and Value in Hume's Treatise*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1989 (1966) et Jean-Pierre Cléro, *La philosophie des passions chez David Hume*, Paris, Klincksieck, 1985.

Les émotions sont présentées par David Hume comme des impressions dès le premier paragraphe de la première section de la première partie du premier livre¹ du *Traité de la nature humaine*. Cependant, contrairement aux autres impressions comme les sensations, les passions et les sentiments, on trouve très peu d'informations sur leur nature. Les émotions ont un statut particulier dans la philosophie humienne en ce qu'elles apparaissent comme ayant une nature des plus imprécises² ; on sait dans quels rapports se trouvent la sympathie et d'autres impressions comme les passions et les sentiments, mais du fait de la nature indéterminée des émotions, on ne sait pas dans quels rapports – si rapports il y a – peuvent se trouver la sympathie et les émotions. Déterminer quelle pouvait être la nature de ce type d'impression apparaissait ainsi comme nécessaire à la compréhension du concept de sympathie et des rapports entretenus entre celui-ci et les autres éléments de la philosophie de David Hume.

Enfin, même s'il ne le fait qu'à une seule occasion, David Hume lui-même établit un rapport à la fois entre le mouvement des esprits animaux, les émotions et la sympathie dans un passage du second livre du *Traité de la nature humaine* :

The idea of ourselves is always intimately present to us, and conveys a sensible degree of vivacity to the idea of any other object, to which we are related. This lively idea changes by degrees into a real impression; these two kinds of perception being in a great measure the same, and differing only in their degrees of force and vivacity. But this change must be produc'd with the greater ease, that our natural temper gives us a propensity to the same impression, which we observe in others, and makes it arise upon any slight occasion. In that case resemblance converts the idea into an impression, not only by means of the relation, and by transfusing the original vivacity into the related idea; but also by presenting such materials as take fire from the least spark. And as in both cases a love or affection arises from the resemblance, we may learn that a **sympathy** with others is agreeable only by giving an **emotion** to the **spirits**, since an easy sympathy and correspondent emotions are alone common to *relation, acquaintance, and resemblance*.³

¹ THN, 1.1.1.1, p. 7 : “[...] Those perceptions, which enter with most force and violence, we may name *impressions*; and under this name I comprehend all our sensations, passions, and emotions, as they make their first appearance in the soul...”

² David F. Norton présente les émotions comme : “a feeling that may attend a passion, resemble a passion, be related to a passion, or be produced by a passion”, mais je suis convaincue qu’il y a beaucoup plus à dire à leur sujet. Voir “Glossary”, p. 575 in David Hume, *A Treatise of Human Nature. A Critical Edition*, David F. Norton and Mary J. Norton (edit.), Oxford Philosophical Texts. The complete editions for students, Oxford, Oxford University Press, 2006 (2000).

³ THN, 2.2.4.7, p. 229. Je souligne. En italique dans le texte.

Ce passage, à mon sens, justifie à lui seul que l'on s'interroge sur la nature des émotions et sur le rôle que les esprits animaux peuvent jouer lorsqu'il y a sympathie mais également, et de manière plus générale, dans la théorie humienne des passions. Ce passage est la raison principale justifiant que des chapitres – ce chapitre-ci de même que le suivant – aient été consacrés à ces questions dans le cadre de cette thèse.

2. Organisation du chapitre

Le chapitre est divisé en trois parties. Chacune d'elles est consacrée à l'un des livres du *Traité de la nature humaine*. Dans la première partie, on s'intéresse ainsi aux propos de David Hume concernant le mouvement des esprits animaux et les émotions dans le premier livre du *Traité* ; dans la deuxième, aux propos tenus sur les mêmes sujets dans le second livre ; dans la troisième, aux propos tenus par Hume sur les émotions dans le troisième livre du *Traité de la nature humaine* ainsi que dans l'"Abstract", publié en 1740, qui venait compléter l'ouvrage. Il n'est pas question des esprits animaux dans la troisième partie, car on ne trouve aucune référence à ceux-ci dans le troisième livre du *Traité* et dans l'"Abstract". Il est à noter que les trois parties sont extrêmement inégales en longueur, car les références aux esprits animaux et aux émotions sont très irrégulières dans l'ouvrage du philosophe écossais.

Trois graphiques et onze schémas viennent agrémenter ce chapitre. Les graphiques viennent illustrer la fréquence avec laquelle Hume se réfère aux esprits animaux et aux émotions – ou seulement aux émotions – dans les trois livres du *Traité de la nature humaine*. Les schémas servent à offrir un support visuel lors de l'analyse de certains phénomènes.

Première partie : Esprits animaux et émotions dans le premier livre du *Traité*

1.1. Sur les esprits animaux dans le premier livre du *Traité*

Hume mentionne les esprits animaux seize fois dans le premier livre du *Traité de la nature humaine*. Comme le montre le graphique 11-1, à la page suivante, on trouve des occurrences de ceux-ci dans toutes les parties du premier livre, à l'exception de la première partie, mais elles sont présentes seulement dans certaines sections :

“1.2.1. Of the infinite divisibility of our ideas of space and time” : 1 occurrence ;

“1.2.5. The same subject continu'd” : 4 occurrences dans un seul paragraphe ;

“1.3.8. Of the causes of belief” : 2 occurrences dans un seul paragraphe ;

“1.3.10. Of the influence of belief” : 3 occurrences dans deux paragraphes consécutifs ;

“1.3.12. Of the probability of causes” : 1 occurrence ;

“1.4.1. Of scepticism with regard to reason” : 1 occurrence ;

“1.4.2. Of scepticism with regard to the senses” : 2 occurrences dans deux paragraphes ;

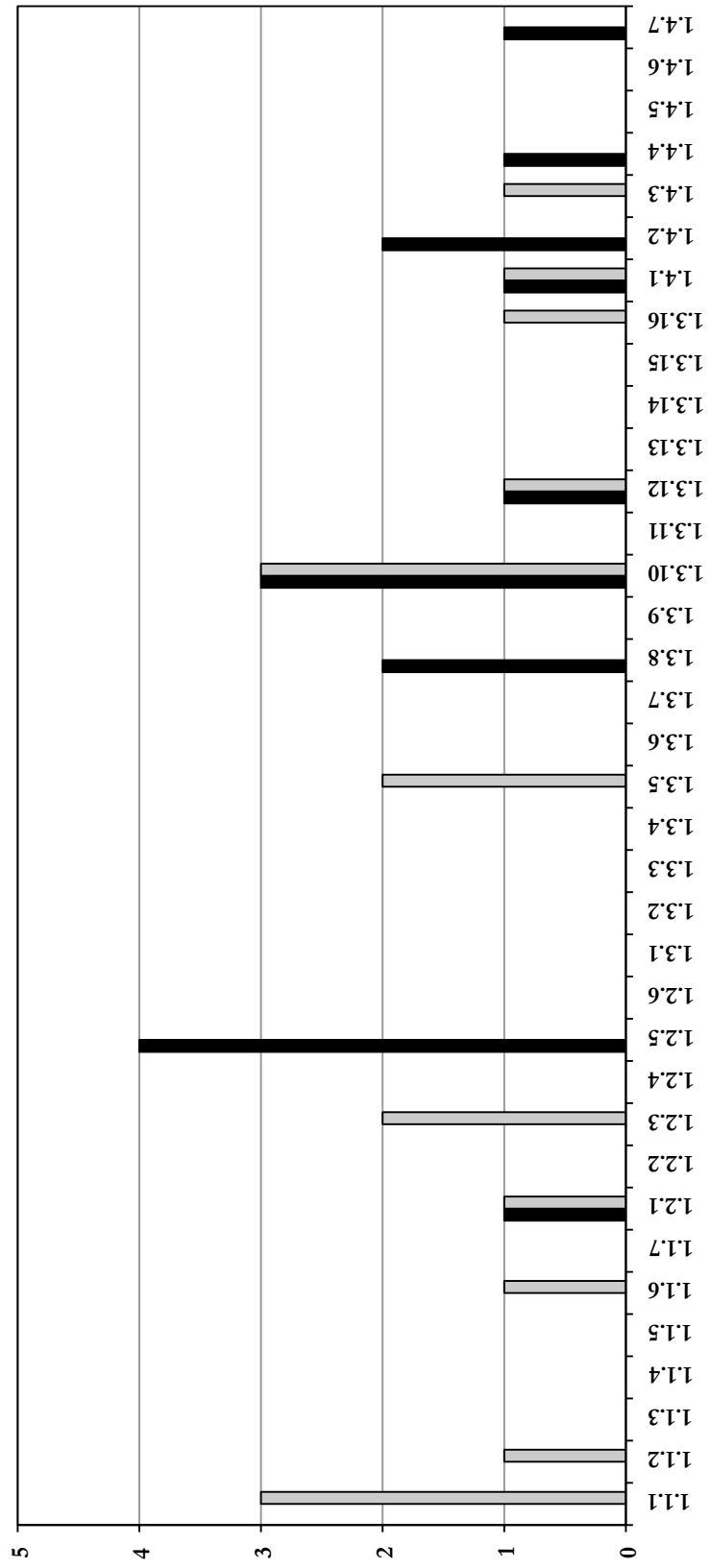
“1.4.4. Of the modern philosophy” : 1 occurrence ;

“1.4.7. Conclusion of this book” : 1 occurrence.

Dans la majorité des cas – il y a seulement deux exceptions, en 1.3.10 et en 1.4.2 – les occurrences de chaque section se situent dans un seul paragraphe. Cela dit, si Hume recourt aux esprits animaux de manière très limitée, on ne doit pas perdre de vue qu'il en use, néanmoins. Même s'ils occupent peu de place dans l'ouvrage, il n'en demeure pas moins qu'il y a ainsi un aspect physiologique dans ses propos philosophiques.

Dans la plupart des passages où il mentionne les esprits animaux, Hume traite de leur mouvement, de leur direction, du fait qu'ils soient plus ou moins excités et des rapports que cela entretient avec les idées ou les autres perceptions. Il y a également des passages où Hume ne fait que mentionner les esprits animaux ; ces passages, bien sûr, sont peu intéressants, car ils ne nous apprennent rien sur le rôle que les esprits jouent dans la philosophie humienne.

Graphique 11-1 : Les esprits animaux et les émotions dans le premier livre du *Traité de la nature humaine*



En noir : passages où il est question des esprits animaux.
 En gris : passages où il est question des émotions.

1.1.1. Les esprits animaux et les idées

Le premier livre du *Traité de la nature humaine* porte sur l'entendement, et, lorsque Hume y mentionne les esprits animaux, c'est ordinairement pour expliquer différentes choses en lien avec les idées. Le mouvement des esprits animaux est en étroite correspondance avec ce qui se produit lorsque des idées sont produites, s'associent ou sont remplacées par d'autres, lorsque un individu use des différentes facultés de son entendement. Le degré d'excitation des esprits animaux et l'importance de leur flux est en rapport avec la force des idées, alors que les changements de point de vue et le remplacement d'une idée par une autre est en rapport avec les changements de direction des esprits :

I wou'd willingly establish it as a general maxim in the science of human nature, that when any impression becomes present to us, it not only transports the mind to such ideas as are related to it, but likewise communicates to them a share of its force and vivacity. All the operations of the mind depend in a great measure on its disposition, when it performs them; and **according as the spirits are more or less elevated**, and the attention more or less fix'd, the action will always have more or less vigour and vivacity. When therefore, any object is presented, which elevates and enlivens the thought, every action, to which the mind applies itself, will be more strong and vivid, as long as that disposition continues. Now 'tis evident the continuance of the disposition depends entirely on the objects, about which the mind is employ'd; and that any new object naturally **gives a new direction to the spirits**, and changes the disposition; as on the contrary, when the mind fixes constantly on the same object, or passes easily and insensibly along related objects, the disposition has a much longer duration. Hence it happens, that when the mind is once enliven'd by a present impression, it proceeds to form a more lively idea of the related objects, by a natural transition of the disposition from the one to the other. The change of the objects is so easy, that the mind is scarce sensible of it, but applies itself to the conception of the related idea with all the force and vivacity it acquir'd from the present impression.¹

I answer, that after the first and second decision; as the action of the mind becomes forc'd and unnatural, and the ideas faint and obscure; tho' the principles of judgment, and the balancing of opposite causes be the same as at the very beginning; yet their influence on the imagination, and the vigour they add to, or diminish from the thought, is by no means equal. Where the mind reaches not its objects with easiness and facility, the same principles have not the same effect as in a more natural conception of the ideas; nor does the imagination feel a sensation, which holds any proportion with that which arises from its common judgments and opinions. The attention is on the stretch: The posture of the mind is uneasy; **and the spirits being diverted from their natural course, are not govern'd in their movements by the same laws, at least not to the same degree, as when they flow in their usual channel.**²

¹ THN, 1.3.8.2, p. 69. Je souligne. En italique dans le texte.

² THN, 1.4.1.10, p. 124. Je souligne.

In order to apply this general maxim, we must first examine the disposition of the mind in viewing any object which preserves a perfect identity, and then find some other object, that is confounded with it, by causing a similar disposition. When we fix our thought on any object, and suppose it to continue the same for some time; 'tis evident we suppose the change to lie only in the time, and never exert ourselves to produce any new image or idea of the object. The faculties of the mind repose themselves in a manner, and take no more exercise, than what is necessary to continue that idea, of which we were formerly possess, and which subsists without variation or interruption. **The passage from one moment to another is scarce felt, and distinguishes not itself by a different perception or idea, which may require a different direction of the spirits, in order to its conception.**¹

Hume a également recours au mouvement des esprits animaux pour expliquer hypothétiquement comment s'effectue les relations entre les idées et, par extension, comment se créent les sophismes et les erreurs en philosophie :

When I receiv'd the relations of *resemblance*, *contiguity*, and *causation*, as principles of union among ideas, without examining into their causes, 'twas more in prosecution of my first maxim, that we must in the end rest contented with experience, than for want of something specious and plausible, which I might have display'd on that subject. 'Twould have been easy to have made an imaginary dissection of the brain, and have shown, why upon our conception of any idea, the **animal spirits run into all the contiguous traces, and rouze up the other ideas, that are related to it.** But tho' I have neglected any advantage, which I might have drawn from this topic in explaining the relations of ideas, I am afraid I must here have recourse to it, in order to account for the mistakes that arise from these relations. I shall therefore observe, that as the mind is endow'd with a power of exciting any idea it pleases; **whenever it despatches the spirits into that region of the brain, in which the idea is plac'd; these spirits always excite the idea, when they run precisely into the proper traces, and rummage that cell, which belongs to the idea.** But as their motion is seldom direct, and naturally turns a little to the one side or the other; **for this reason the animal spirits, falling into the contiguous traces, present other related ideas,** in lieu of that which the mind desir'd at first to survey. This change we are not always sensible of; but continuing still the same train of thought, make use of the related idea, which is presented to us, and employ it in our reasoning, as if it were the same with what we demanded. This is the cause of many mistakes and sophisms in philosophy; as will naturally be imagin'd, and as it wou'd be easy to show, if there was occasion.²

C'est la vivacité avec laquelle les esprits se meuvent qui est à l'origine de la plus ou moins grande force des idées. Le rapport entre le mouvement des uns et la force des autres est immédiat : lorsque un individu conçoit une idée, plus ses esprits sont excités, plus leur mouvement est violent et plus cette idée est forte ; inversement, lorsqu'un individu conçoit une idée, plus ses esprits sont languides, et plus l'idée qu'il se forme est faible. Lorsque le

¹ THN, 1.4.2.33, p. 135. Je souligne.

² THN, 1.2.5.20, p. 44. Je souligne. En italique dans le texte.

mouvement des esprits est trop violent – ou, exprimé de manière différente, lorsque l'imagination est trop vive – il se crée des désordres dans l'esprit d'un individu et celui-ci conçoit des idées inadéquates. Le jugement de l'individu, ce qu'il croit et ne croit pas, est alors altéré et certains états comme la folie, la mélancolie, etc. peuvent même survenir :

Nor will it be amiss to remark, that as a lively imagination very often degenerates into madness or folly, and bears it a great resemblance in its operations; so they influence the judgment after the same manner, and produce belief from the very same principles. **When the imagination, from any extraordinary ferment of the blood and spirits, acquires such a vivacity as disorders all its powers and faculties, there is no means of distinguishing betwixt truth and falsehood;** but every loose fiction or idea, having the same influence as the impressions of the memory, or the conclusions of the judgment, is receiv'd on the same footing, and operates with equal force on the passions. A present impression and a customary transition are now no longer necessary to enliven our ideas. Every chimera of the brain is as vivid and intense as any of those inferences, which we formerly dignify'd with the name of conclusions concerning matters of fact, and sometimes as the present impressions of the senses.¹

Hume indique ensuite que certaines choses² peuvent accroître la violence du mouvement des esprits animaux et exciter vivement l'imagination. La poésie, par exemple, a ce pouvoir mais ses effets demeurent bénins car, si elle agit fortement sur les esprits, elle n'est pas capable d'exciter ceux-ci au point d'entraîner chez les individus la production d'idées inadéquates et de croyances qui ne seraient pas en accord avec la réalité :

We may observe the same effect of poetry in a lesser degree; and this is common both to poetry and madness, that the vivacity they bestow on the ideas is not deriv'd from the particular situations or connexions of the objects of these ideas, but from the present temper and disposition of the person. But how great soever the pitch may be to which this vivacity rise, 'tis evident, that in poetry it never has the same *feeling* with that which arises in the mind, when we reason, tho' even upon the lowest species of probability. **The mind can easily distinguish betwixt the one and the other; and whatever emotion the poetical enthusiasm may give to the spirits, 'tis still the mere phantom of belief or perswasion.**³

Hume poursuit sur ce sujet dans le reste du paragraphe, en effectuant une comparaison entre le mouvement des esprits animaux lié à la production des idées et celui lié à la production des passions. Il indique alors qu'il en va de même pour les passions comme

¹ *THN*, 1.3.10.9, p. 84. Je souligne.

² Comme la poésie, la poésie épique, la poésie tragique (*i.e.* le théâtre), les discours d'un orateur particulièrement éloquent, etc.

³ *THN*, 1.3.10.10, pp. 84-85. Je souligne. En italique dans le texte.

pour les idées, et il prend l'exemple des passions qui sont produites chez les spectateurs lorsqu'ils assistent à une pièce de théâtre :

The case is the same with the idea, as with the passion it occasions. There is no passion of the human mind but what may arise from poetry; tho' at the same time the *feelings* of the passions are very different when excited by poetical fictions, from what they are when they arise from belief and reality. A passion which is disagreeable in real life, may afford the highest entertainment in a tragedy, or epic poem. In the latter case it lies not with that weight upon us: **It feels less firm and solid: And has no other than the agreeable effect of exciting the spirits, and rousing the attention.** The difference in the passions is a clear proof of a like difference in those ideas, from which the passions are deriv'd. Where the vivacity arises from a customary conjunction with a present impression; tho' the imagination may not, in appearance, be so much mov'd; yet there is always something more forcible and real in its actions, than in the fervours of poetry and eloquence. The force of our mental actions in this case, no more than in any other, is not to be measur'd by the apparent agitation of the mind. A poetical description may have a more sensible effect on the fancy than an historical narration. It may collect more of those circumstances, that form a complete image or picture. It may seem to set the object before us in more lively colours. But still the ideas it presents are different to the *feeling* from those, which arise from the memory and the judgment. There is something weak and imperfect amidst all that seeming vehemence of thought and sentiment, which attends the fictions of poetry.¹

Il arrive que des scènes hautement tragiques soient présentées au théâtre, des scènes qui, si elles devaient avoir lieu dans la réalité, seraient perçues douloureusement par tous ceux qui y assisteraient. Au théâtre, de telles scènes entraînent bien au contraire du plaisir car il y a quelque chose en elles qui est plus faible que ce que l'on rencontrerait dans des scènes similaires qui se produiraient dans la réalité. L'excitation des esprits animaux, bien qu'elle puisse être très grande chez les spectateurs au théâtre, n'est pas exactement de la même force que celle qui se produirait chez les spectateurs d'un drame réel et elle n'est pas susceptible de causer les mêmes désordres chez un individu. Dans ce paragraphe, Hume fait par ailleurs un commentaire des plus intéressants. Il précise pour la première fois que l'excitation des esprits animaux est quelque chose d'agréable et qu'elle constitue en elle-même une sorte de plaisir chez l'individu.

Dans le premier livre du *Traité de la nature humaine*, il est surtout question des rapports que le mouvement des esprits animaux entretient avec la production des idées, leur transition ou leurs associations. Cependant, il arrive que Hume indique de manière plus générale que les esprits animaux et leur mouvement entretiennent des rapports avec toutes les perceptions,

¹ THN, 1.3.10.10, p. 85. Je souligne. En italique dans le texte.

c'est-à-dire non seulement les idées, mais également toutes les impressions, comme les sensations, les passions et les sentiments :

'Twill first be proper to observe a few of those experiments, which convince us, that our perceptions are not possess of any independent existence. When we press one eye with a finger, we immediately perceive all the objects to become double, and one half of them to be remov'd from their common and natural position. But as we do not attribute a continu'd existence to both these perceptions, and as they are both of the same nature, **we clearly perceive, that all our perceptions are dependent on our organs, and the disposition of our nerves and animal spirits.** This opinion is confirm'd by the seeming encrease and diminution of objects, according to their distance; by the apparent alterations in their figure; by the changes in their colour and other qualities, from our sickness and distempers; and by an infinite number of other experiments of the same kind; from all which we learn, that our sensible perceptions are not possess of any distinct or independent existence.¹

First, 'Tis easy to observe, that tho' bodies are felt by means of their solidity, yet the feeling is a quite different thing from the solidity; and that they have not the least resemblance to each other. A man, who has the palsey in one hand, has as perfect an idea of impenetrability, when he observes that hand to be supported by the table, as when he feels the same table with the other hand. **An object, that presses upon any of our members, meets with resistance; and that resistance, by the motion it gives to the nerves and animal spirits, conveys a certain sensation to the mind;** but it does not follow, that the sensation, motion, and resistance are any ways resembling.²

Les esprits animaux sont mis en mouvement de différentes manières. Par exemple, il peut s'agir du contact avec des objets extérieurs à l'individu : Hume, en effet, indique dans le passage présenté précédemment, que la pression des objets sur l'un ou l'autre des membres et la résistance du membre face à la pression reçue donne du mouvement aux esprits. Il peut également s'agir d'une idée, comme l'idée d'une passion formée suite à la lecture d'un poème, comme on l'a vu dans le passage 1.3.10.10. Les perceptions – de quelque espèce qu'elles soient – sont ainsi à l'origine du mouvement des esprits animaux, de l'augmentation de ce mouvement, voire de sa diminution.

1.1.2. Passages où les esprits ne sont que mentionnés

On trouve trois passages où Hume mentionne les esprits animaux sans fournir d'explication à leur sujet, sans traiter de leur mouvement ou sans indiquer le rôle qu'ils jouent dans la formation des idées ou des impressions. Dans le premier de ces passages, Hume se sert des

¹ THN, 1.4.2.45, p. 140. Je souligne.

² THN, 1.4.4.13, pp. 151-152. Je souligne. En italique dans le texte.

esprits comme exemple d'une chose très petite dont on pourrait se former une idée ; dans le second et le troisième, ils sont simplement mentionnés avec diverses autres choses :

We may hence discover the error of the common opinion, that the capacity of the mind is limited on both sides, and that 'tis impossible for the imagination to form an adequate idea of what goes beyond a certain degree of minuteness as well as of greatness. Nothing can be more minute, than some ideas, which we form in the fancy; and images, which appear to the senses; since there are ideas and images perfectly simple and indivisible. The only defect of our senses is, that they give us disproportion'd images of things, and represent as minute and uncompounded what is really great and compos'd of a vast number of parts. This mistake we are not sensible of; but taking the impressions of those minute objects, which appear to the senses, to be equal or nearly equal to the objects, and finding by reason, that there are other objects vastly more minute, we too hastily conclude, that these are inferior to any idea of our imagination or impression of our senses. **This however is certain, that we can form ideas, which shall be no greater than the smallest atom of the animal spirits of an insect a thousand times less than a mite [...]**¹

To justify still farther this account of the second species of probability, where we reason with knowledge and reflection from a contrariety of past experiments, I shall propose the following considerations, without fearing to give offence by that air of subtilty which attends them. Just reasoning ought still, perhaps, to retain its force, however subtle; **in the same manner as matter preserves its solidity in the air, and fire, and animal spirits, as well as in the grosser and more sensible forms.**²

Here, then, I find myself absolutely and necessarily determin'd to live, and talk, and act like other people in the common affairs of life. But notwithstanding that my natural propensity, **and the course of my animal spirits and passions** reduce me to this indolent belief in the general maxims of the world, I still feel such remains of my former disposition, that I am ready to throw all my books and papers into the fire, and resolve never more to renounce the pleasures of life for the sake of reasoning and philosophy.³

1.2. Les émotions dans le premier livre du *Traité*

Hume emploie le terme « émotion » (“emotion”) dix-sept fois dans le premier livre du *Traité de la nature humaine*. Comme le montre le graphique 11-1, on trouve des occurrences de celui-ci dans les quatre parties du premier livre, mais elles sont présentes seulement dans certaines sections :

1.1.1. “Of the origin of our ideas” : 3 occurrences ;

1.1.2. “Division of the subject” : 1 occurrence ;

¹ THN, 1.2.1.5, p. 24. Je souligne.

² THN, 1.3.12.13, p. 93. Je souligne.

³ THN, 1.4.7.10, p. 175. Je souligne.

- 1.1.6. “Of modes and substances” : 1 occurrence ;
- 1.2.1. “Of the infinite divisibility of our ideas of space and time” : 1 occurrence ;
- 1.2.3. “Of the other qualities of our ideas of space and time” : 2 occurrences ;
- 1.3.5. “Of the impressions of the senses and memory” : 2 occurrences ;
- 1.3.10. “Of the influence of belief” : 3 occurrences ;
- 1.3.12. “Of the probability of causes” : 1 occurrence ;
- 1.3.16. “Of the reason of animals” : 1 occurrence ;
- 1.4.1. “Of scepticism with regard to reason” : 1 occurrence ;
- 1.4.3. “Of the antient philosophy” : 1 occurrence.

Généralement, les références aux émotions se situent dans des passages différents des références aux esprits animaux. On trouve une seule exception, le paragraphe 1.3.10.10. Dans celui-ci, et dans celui-ci seulement en ce qui concerne le premier livre du *Traité*, Hume met en rapport les émotions et le mouvement des esprits animaux. Si on trouve quelques informations au sujet de la nature des émotions dans le premier livre, il arrive souvent que Hume ne fasse que mentionner le terme, que celui-ci le soit isolément ou fasse partie d’une énumération d’autres impressions. Au final, on trouve fort peu d’informations sur la nature des émotions dans le premier livre du *Traité*.

1.2.1. Les émotions sont des impressions

Dès le premier paragraphe du *Traité de la nature humaine*, Hume présente les émotions comme étant des impressions. Il les distingue alors des sensations ainsi que des passions :

All the perceptions of the human mind resolve themselves into two distinct kinds, which I shall call IMPRESSIONS and IDEAS. The difference betwixt these consists in the degrees of force and liveliness, with which they strike upon the mind, and make their way into our thought or consciousness. **Those perceptions, which enter with most force and violence, we may name *impressions*; and under this name I comprehend all our sensations, passions, and emotions, as they make their first appearance in the soul.** By *ideas*, I mean the faint images of these in thinking and reasoning; such as, for instance, are all the perceptions excited by the present discourse, excepting only, those which arise from the sight and touch, and excepting the immediate pleasure or uneasiness it may occasion. I believe it will not be very necessary to employ many words in explaining this distinction. Every one of himself will readily perceive the difference betwixt feeling and thinking. The common degrees of these are easily distinguish’d; tho’ it is not impossible but in particular instances, they may very nearly approach to each other. Thus in sleep, **in a fever, in madness, or in any very violent emotion of soul, our ideas may approach to our**

impressions: As on the other hand it sometimes happens, that our impressions are so faint and low, that we cannot distinguish them from our ideas. But, notwithstanding this near resemblance in a few instances, they are in general so very different, that no one can make a scruple to rank them under distinct heads, and assign to each a peculiar name to mark the difference.¹

Dans le même paragraphe, mais un peu plus bas, après avoir établi la distinction entre les idées et les impressions, Hume mentionne à nouveau les émotions. Il indique alors que dans certains états, comme par exemple lorsqu'un individu est terrassé par la fièvre ou sujet à la folie, son âme peut être troublée par des émotions si violentes que les idées qu'il conçoit en viennent à être aussi fortes que des impressions. Hume n'élabore pas davantage sur ce sujet, mais on devine qu'il y a un rapport qui s'établit entre la force des émotions et la force des idées. On ne sait pas, cependant, dans quelle mesure les idées et les émotions peuvent être liées.

Dans la seconde section de la première partie du premier livre du *Traité*, qui ne comporte qu'un seul paragraphe, Hume fait une distinction entre ce qu'il nomme les « impressions de sensation » et les « impressions de réflexion ». Il précise alors que les émotions comme les passions sont des impressions de réflexion, qu'elles sont postérieures aux idées issues des sensations, mais qu'elles précèdent leurs propres idées :

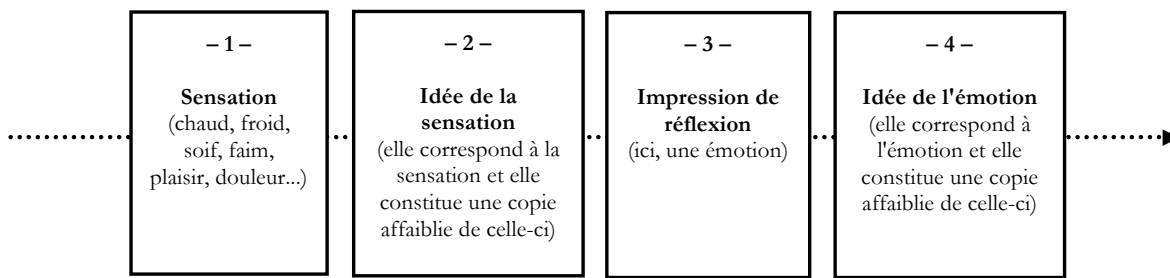
Since it appears, that our simple impressions are prior to their correspondent ideas, and that the exceptions are very rare, method seems to require we shou'd examine our impressions, before we consider our ideas. Impressions may be divided into two kinds, those of SENSATION, and those of REFLECTION. The first kind arises in the soul originally, from unknown causes. The second is deriv'd in a great measure from our ideas, and that in the following order. An impression first strikes upon the senses, and makes us perceive heat or cold, thirst or hunger, pleasure or pain of some kind or other [1]. Of this impression there is a copy taken by the mind, which remains after the impression ceases; and this we call an idea [2]. This idea of pleasure or pain, when it returns upon the soul, produces the new impressions of desire and aversion, hope and fear, which may properly be call'd impressions of reflection, because deriv'd from it [3]. These again are copy'd by the memory and imagination, and become ideas [4]; which perhaps in their turn give rise to other impressions and ideas. So that the impressions of reflection are only antecedent to their correspondent ideas; but posterior to those of sensation, and deriv'd from them. The examination of our sensations belongs more to anatomists and natural philosophers than to moral; and, therefore, shall not at present be enter'd upon. **And as the impressions of reflection, viz. passions, desires, and emotions, which principally deserve our attention, arise mostly from ideas,** 'twill be necessary to reverse that method, which at first sight seems most natural; and, in order to explain the nature and principles of the

¹ THN, 1.1.1.1, p. 7. Je souligne. En italique et en petites capitales dans le texte.

human mind, give a particular account of ideas, before we proceed to impressions. For this reason, I have here chosen to begin with ideas.¹

À en juger par ce que Hume indique dans ce passage, les émotions pourraient apparaître dans l'âme de la façon qui est illustrée dans le schéma 11-1. Dans celui-ci, la flèche représente le flux des perceptions qui se produisent dans l'esprit d'un individu ; les boîtes représentent chacune des différentes perceptions qui se succèdent chez cet individu ; enfin, les chiffres indiqués dans les boîtes correspondent à ceux qui ont été ajoutés dans la citation qui précède.

Schéma 11-1 : Production hypothétique d'une émotion suivant les propos tenus en 1.1.2.1



Cependant, il est à noter que dans le passage, lorsque Hume décrit la production d'une impression de réflexion, il prend l'exemple d'impressions qui sont des passions telles que le désir et l'aversion, l'espoir et la crainte et en précisant que celles-ci dérivent spécifiquement de sensations de plaisir ou de déplaisir. Même s'il indique que les émotions sont des impressions de réflexion, et même s'il l'indique après avoir expliqué comment ces dernières étaient produites, il n'est pas sûr que l'on puisse considérer qu'elles sont produites de la même manière que les passions. Lorsque que l'on considère le schéma 11-1, on peut légitimement se demander quelle sorte de sensation peut bien être à l'origine d'une émotion... S'agit-il de sensations telles que le chaud ou le froid, la faim ou la soif ? S'agit-il de sensations telles que le plaisir ou la douleur ? Peut-on également considérer – même si Hume ne les mentionne pas – d'autres sortes de sensations, comme par exemple celles qui sont produites par les couleurs, la lumière, l'ombre, etc. ? Il est également légitime de se questionner sur ce qui peut bien distinguer les passions des émotions, car si Hume présente

¹ THN, 1.1.2.1, p. 11. Je souligne. En italique et en petites capitales dans le texte.

les unes et les autres comme deux sortes d'impressions, il n'explique pas en quoi elles sont différentes.

1.2.2. Émotions et sensations

Dans l'un des passages situés dans la section consacrée aux qualités des idées de l'espace et du temps, on trouve un élément qui pourrait fournir davantage d'informations quant à la nature des émotions. Hume s'intéresse à la façon dont l'idée du temps peut être produite et donne alors l'exemple de cinq notes de musique, jouées les unes à la suite des autres à l'aide d'une flûte. Ce qu'il indique alors – bien que son propos sur ce sujet soit négatif parce qu'il traite de la façon dont l'idée du temps ne se forme pas – laisse entendre que des sensations pourraient effectivement être à l'origine d'émotions dans l'esprit :

The idea of time is not deriv'd from a particular impression mixed up with others, and plainly distinguishable from them; but arises altogether from the manner, in which impressions appear to the mind, without making one of the number. Five notes play'd on a flute give us the impression and idea of time; tho' time be not a sixth impression, which presents itself to the hearing or any other of the senses. Nor is it a sixth impression, which the mind by reflection finds in itself. **These five sounds making their appearance in this particular manner [1], excite no emotion in the mind [2], nor produce an affection of any kind, which being observ'd by it can give rise to a new idea [3].** For *that* is necessary to produce a new idea of reflection, nor can the mind, by revolving over a thousand times all its ideas of sensation, ever extract from them any new original idea, unless nature has so fram'd its faculties, that it feels some new original impression arise from such a contemplation. But here it only takes notice of the *manner*, in which the different sounds make their appearance; and that it may afterwards consider without considering these particular sounds, but may conjoin it with any other objects. The ideas of some objects it certainly must have, nor is it possible for it without these ideas ever to arrive at any conception of time; which, since it appears not as any primary distinct impression, can plainly be nothing but different ideas, or impressions, or objects disposed in a certain manner, that is, succeeding each other.¹

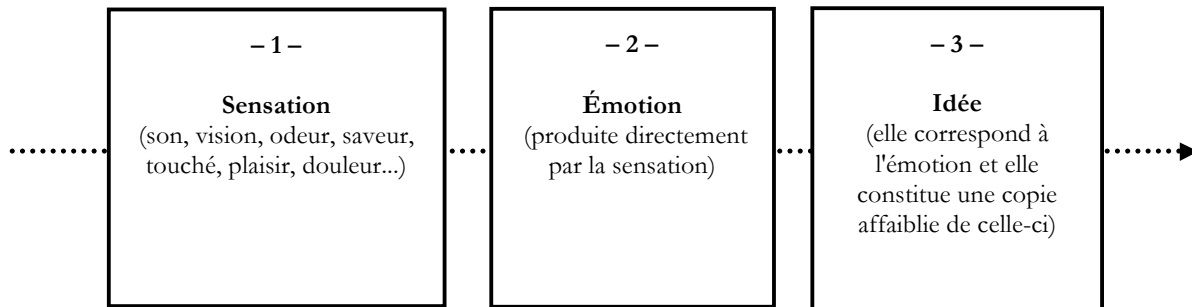
Hume ne mentionne pas le fait que le passage des sensations aux émotions s'effectue par une transition à partir des idées des sensations. On pourrait considérer cette omission comme volontaire et faire l'hypothèse que les émotions sont produites différemment des autres impressions de réflexion, comme par exemple les passions. Les émotions pourraient apparaître dans l'esprit² de la façon qui est illustrée dans le schéma 11-2. Les chiffres qui

¹ THN, 1.2.3.10, p. 29. Je souligne. En italique dans le texte.

² Ou l'âme ? Car Hume n'est jamais bien clair sur ces questions et il n'utilise pas toujours les termes de façon régulière.

sont indiqués dans le schéma correspondent à ceux qui ont été ajoutés dans la citation qui précède.

Schéma 11-2 : Production hypothétique d'une émotion suivant les propos tenus en 1.2.3.10



Bien sûr, il ne s'agit ici que d'une hypothèse. Encore une fois, on manque d'éléments pour comprendre comment sont produites les émotions et quelle peut être leur nature exacte.

1.2.3. Le caractère agréable des émotions

À deux reprises dans le premier livre du *Traité* Hume se sert du qualificatif « agréable » pour caractériser les émotions. Toute la question est de savoir si celles-ci sont agréables en elles-mêmes, c'est-à-dire si elles sont toujours des impressions agréables du fait de leur nature, ou si elles peuvent être tantôt agréables et tantôt désagréables. Le premier passage où l'on trouve une occurrence du terme « émotion » qui soit qualifiée d'agréable se trouve dans la section consacrée à l'infinie divisibilité des idées de l'espace et du temps :

Whatever has the air of a paradox, and is contrary to the first and most unprejudic'd notions of mankind, is often greedily embrac'd by philosophers, as showing the superiority of their science, which cou'd discover opinions so remote from vulgar conception. **On the other hand, any thing propos'd to us, which causes surprize and admiration, gives such a satisfaction to the mind, that it indulges itself in those agreeable emotions,** and will never be perswaded that its pleasure is entirely without foundation. From these dispositions in philosophers and their disciples arises that mutual complaisance betwixt them; while the former furnish such plenty of strange and unaccountable opinions, and the latter so readily believe them. Of this mutual complaisance I cannot give a more evident instance than in the doctrine of infinite divisibility, with the examination of which I shall begin this subject of the ideas of space and time.¹

¹ THN, 1.2.1.1, p. 23. Je souligne.

Dans ce premier passage, le caractère agréable de l'émotion relève de la surprise et de l'admiration suscitées par l'objet considéré. Comme on ne dispose pas d'autre information, il est difficile de déterminer si les émotions sont des impressions toujours agréables ou si elles ne le sont que dans certaines situations, comme lorsqu'il y a surprise et admiration... Par ailleurs, comme c'était le cas dans les passages précédents, il demeure impossible de comprendre quelle peut bien être la nature de l'émotion qui est mentionnée. Il est possible que ce terme désigne la surprise et l'admiration, mais il est également possible qu'il désigne autre chose, quelque chose qui serait produit par cette surprise ou cette admiration...

Le second passage où l'on trouve une occurrence du terme « émotion » qui soit qualifiée d'« agréable », se trouve cette fois dans la section consacrée à l'influence de la croyance :

As belief is almost absolutely requisite to the exciting our passions, so the passions in their turn are very favourable to belief; **and not only such facts as convey agreeable emotions, but very often such as give pain**, do upon that account become more readily the objects of faith and opinion. A coward, whose fears are easily awaken'd, readily assents to every account of danger he meets with; as a person of a sorrowful and melancholy disposition is very credulous of every thing that nourishes his prevailing passion.¹

Les propos tenus dans ce passage sont plus clairs que ceux tenus dans le précédent en ce que, cette fois, Hume indique explicitement que les émotions peuvent être tant douloureuses que plaisantes. Par contre, la nature des émotions n'est pas plus précisée dans ce passage qu'elle ne l'était dans les précédents.

1.2.4. Les émotions, les idées et les passions

On trouve une autre occurrence du terme « émotion » dans le passage 1.3.10.4, mais celui-ci n'est pas qualifié d'agréable – ou de désagréable – cette fois. Ce que Hume mentionne au sujet de l'émotion est très intéressant, car il présente l'émotion comme quelque chose qui peut être lié tant aux idées qu'aux passions :

When any affecting object is presented, it gives the alarm, and excites immediately a degree of its proper passion; especially in persons who are naturally inclin'd to that passion. **This emotion passes by an easy transition to the imagination; and diffusing itself over our idea of the affecting object, makes us form that idea with greater force and vivacity, and consequently assent to it, according to the precedent system.** Admiration and surprize have the same effect as the other

¹ THN, 1.3.10.4, p. 82. Je souligne.

passions; and accordingly we may observe, that among the vulgar, quacks and projectors meet with a more easy faith upon account of their magnificent pretensions, than if they kept themselves within the bounds of moderation. The first astonishment, which naturally attends their miraculous relations, spreads itself over the whole soul, and so vivifies and enlivens the idea, that it resembles the inferences we draw from experience. This is a mystery, with which we may be already a little acquainted, and which we shall have farther occasion to be let into in the progress of this treatise.¹

Dans ce passage, Hume indique que l'émotion, qui semble être d'abord être présentée comme une passion, « passe par une transition facile à l'imagination et qu'elle se diffuse de manière à affecter l'idée de l'objet qui affecte l'individu ». Autrement dit, l'émotion est quelque chose – fort probablement une sorte d'impression si l'on en juge par les propos du philosophe écossais dans plusieurs des passages précédents – qui a la capacité d'affecter les idées et d'en modifier la force. Hume, par contre, n'explique pas comment s'effectue l'augmentation de la force des idées et il ne donne pas de précision sur les rapports entre les passions, les émotions et les idées, dans ce passage.

1.2.5. Les émotions et le mouvement des esprits animaux

Dans un passage de la section consacrée à l'influence de la croyance, Hume met en rapport les émotions avec le mouvement des esprits animaux. Comme on l'a indiqué précédemment, il s'agit du seul passage où les deux éléments sont mentionnés ensemble dans le premier livre du *Traité*. Dans ce passage, le philosophe écossais traite des effets que la poésie produit sur le mouvement des esprits animaux et il indique alors que celle-ci est capable d'augmenter la force de leur mouvement. Le terme « émotion » désigne alors clairement le mouvement des esprits :

We may observe the same effect of poetry in a lesser degree; and this is common both to poetry and madness, that the vivacity they bestow on the ideas is not deriv'd from the particular situations or connexions of the objects of these ideas, but from the present temper and disposition of the person. But how great soever the pitch may be, to which this vivacity rise, 'tis evident, that in poetry it never has the same *feeling* with that which arises in the mind, when we reason, tho' even upon the lowest species of probability. **The mind can easily distinguish betwixt the one and the other; and whatever emotion the poetical enthusiasm may give to the spirits, 'tis still the mere phantom of belief or perswasion.** The case is the same with the idea, as with the passion it occasions. There is no passion of the human mind but what may arise from poetry; tho' at the same time, the *feelings* of the passions are very different when excited by poetical fictions, from what they are when they arise from belief and reality.

¹ THN, 1.3.10.4, pp. 82-83. Je souligne.

A passion, which is disagreeable in real life, may afford the highest entertainment in a tragedy, or epic poem [...].¹

On peut faire l'hypothèse que les émotions, chez Hume, sont des impressions qui consistent en une agitation des particules matérielles que sont les esprits animaux. Elles sont des impressions qui ont un statut très particulier, puisque elles correspondent sur le plan physiologique à ce qui se produit dans l'esprit d'un individu lorsqu'il a des perceptions, c'est-à-dire lorsqu'il ressent des impressions de sensation ou de réflexion et qu'il conçoit des idées. Il y a ainsi toujours des émotions qui se produisent sur le plan physiologique lorsqu'un individu a des sensations, des passions, des sentiments et des idées ; il ne peut pas en être autrement.

La force des émotions varie suivant les circonstances ; selon qu'elles sont plus ou moins grande, la perception qui leur correspond dans l'esprit est une impression ou une idée. On se rappelle en effet que Hume avait indiqué qu'entre les unes et les autres, il n'y avait pas de réelle différence de nature mais plutôt une différence de vivacité². Lorsque les esprits animaux sont fortement agités, l'individu ressent une impression, par exemple une passion de colère ; lorsque leur mouvement s'atténue et devient faible, la force de la passion décroît et la passion de colère ressentie auparavant finit par ne devenir qu'une idée de cette passion. Du moment que l'on considère que les émotions sont des impressions qui correspondent sur le plan physiologique aux impressions qui sont ressenties dans l'esprit ou aux idées qui sont conçues dans l'esprit, on doit considérer qu'elles sont, elles aussi, des perceptions, suivant les propos tenus par Hume dans la section 1.1.1.³

Le schéma 11-3⁴ illustre ce qui se produit dans un individu lorsqu'il a des perceptions : son corps est affecté par des émotions – c'est-à-dire que les esprits animaux de l'individu s'agitent – et son esprit, simultanément, est affecté par des impressions (sensations, passions, sentiments...) ou des idées. Les perceptions qui affectent le corps sont en correspondance avec celles qui affectent l'esprit. La flèche sert à illustrer la force des

¹ *THN*, 1.3.10.10, pp. 84-85. Je souligne. En italique dans le texte.

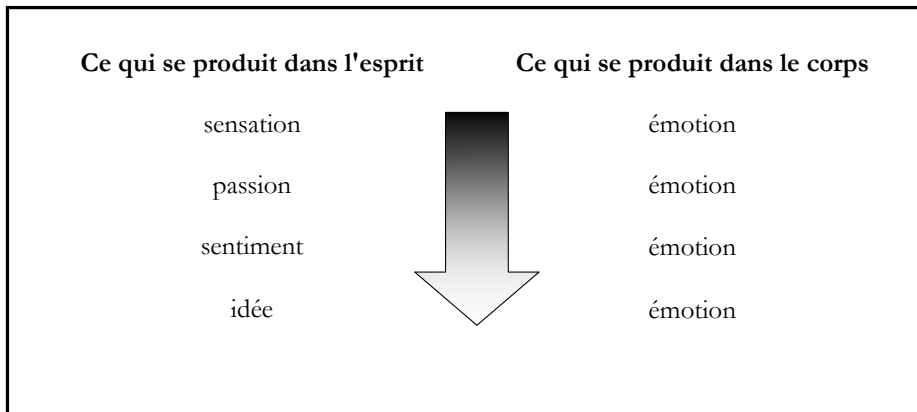
² Voir *THN*, 1.1.1.1, p. 7.

³ Voir *THN*, 1.1.1, pp. 7-10.

⁴ Il s'agit d'un schéma extrêmement simplifié. Il ne tient pas compte des variations de force entre les passions (il y a en effet des passions qui sont calmes et d'autres qui sont violentes) ni des variations de force entre les idées (il y a des idées qui sont plus fortes que les autres, comme le montre Hume dans la section 1.3.5.5 du *Traité*, p. 60, par exemple).

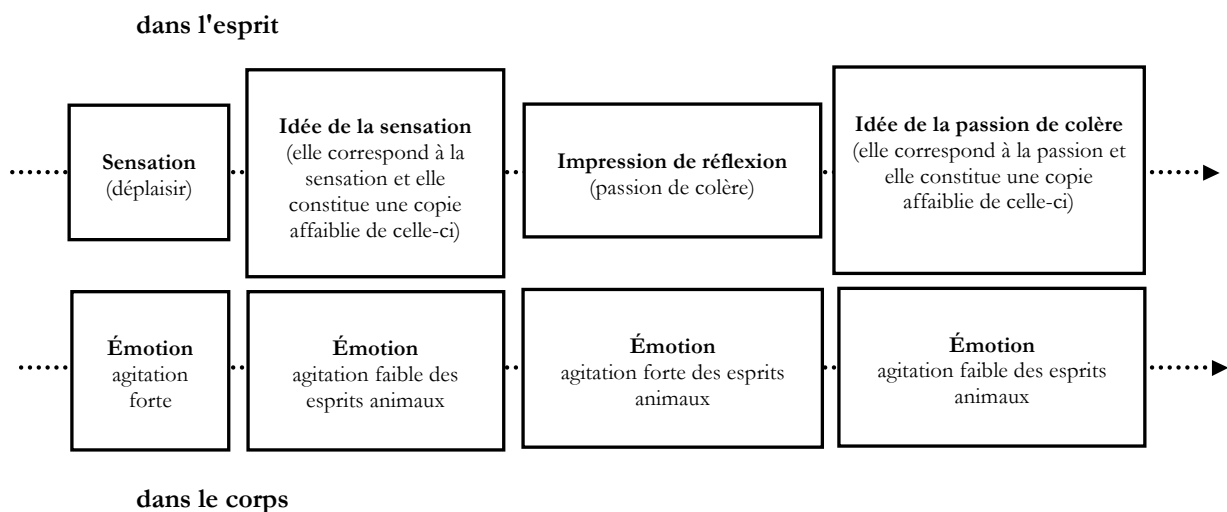
perceptions : les impressions et les émotions qui sont en correspondance avec elles sont plus fortes, alors que les idées et les émotions qui leurs correspondent sont plus faibles.

Schéma 11-3 : Les perceptions de l'esprit et du corps



Les émotions, parce qu'elles correspondent physiologiquement à ce qui se produit dans l'esprit, ne sont pas réellement produites par les perceptions de l'esprit que sont les impressions de sensation, les impressions de réflexion et les idées. Ce faisant, on peut considérer que les schémas 11-1 et 11-2 qui servaient à illustrer la façon dont une émotion pouvait être produite, sont erronés. Le schéma 11-4, qui suit, illustre sans doute mieux ce qui se produit lorsque des émotions et d'autres perceptions sont ressenties par un individu, lorsque celui-ci en vient à éprouver, par exemple, de la colère, puis à se calmer et à revenir à un état de tranquille indifférence...

Schéma 11-4 : La succession des perceptions dans l'esprit et dans le corps



Les propos tenus par Hume dans un passage de la section consacrée à la probabilité des causes peuvent être interprétés dans le sens de l'hypothèse susmentionnée. Dans ce passage, Hume se sert de l'exemple d'une passion qui serait composée de plusieurs passions plus faibles et il mentionne alors le fait que cette passion « ne [serait] pas à proprement parler une simple émotion, mais une [émotion qui serait] composée » :

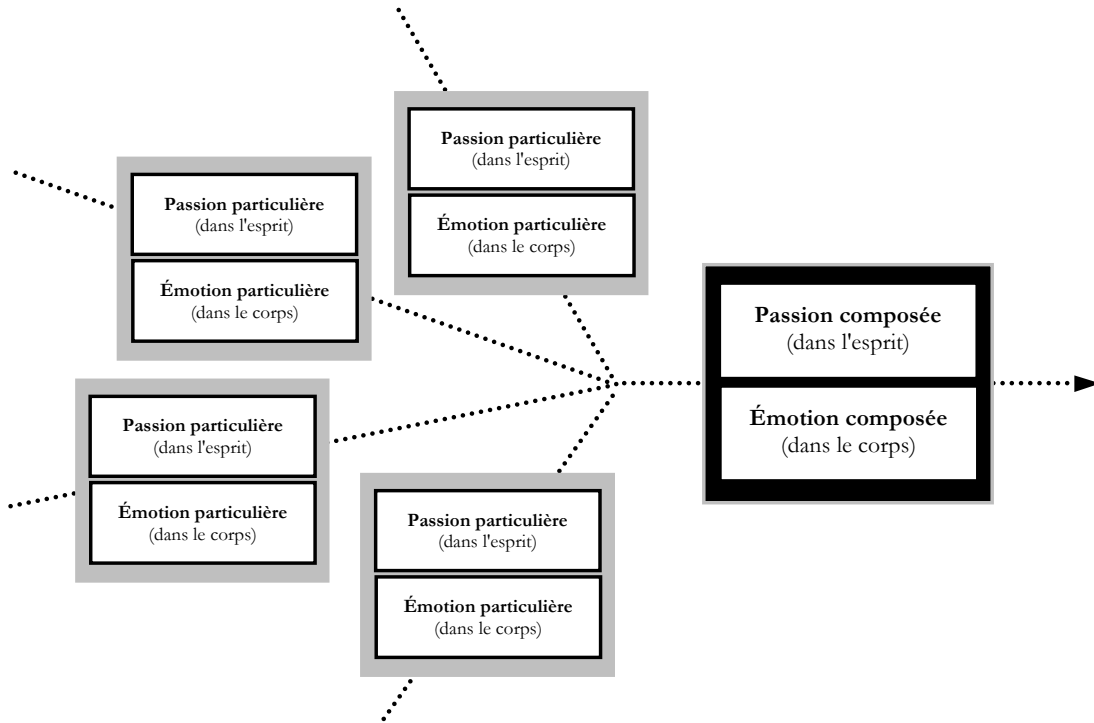
We have a parallel instance in the affections. 'Tis evident, according to the principles above mention'd, that when an object produces any passion in us, which varies according to the different quantity of the object; **I say, 'tis evident, that the passion, properly speaking, is not a simple emotion, but a compounded one, of a great number of weaker passions, deriv'd from a view of each part of the object; for otherwise 'twere impossible the passion shou'd encrease by the encrease of these parts.** Thus a man, who desires a thousand pound has, in reality a thousand or more desires, which, uniting together, seem to make only one passion; tho' the composition evidently betrays itself upon every alteration of the object, by the preference he gives to the larger number, if superior only by an unit. Yet nothing can be more certain, than that so small a difference wou'd not be discernible in the passions, nor could render them distinguishable from each other. The difference, therefore, of our conduct in preferring the greater number depends not upon our passions, but upon custom and *general rules* [...].¹

Suivant cet exemple, la passion composée qui concerne l'objet dans son entier est formée de plusieurs autres passions – appelons-les passions « particulières » – qui sont produites à partir de points de vue particuliers pris sur l'objet. L'union de tous les points de vue forme la vision d'ensemble que l'individu a sur l'objet et la conjonction des passions particulières forment la passion composée qu'il ressent face à l'objet. Chacune des passions particulières est une impression qui affecte l'esprit de l'individu et, suivant l'hypothèse mentionnée plus haut, à chacune d'elle correspond une émotion – ou une agitation des esprits animaux – qui est une impression affectant le corps. De la même façon que les passions particulières s'unissent pour former une passion composée, les émotions particulières correspondant à ces passions s'unissent pour former un flot d'esprits animaux. On peut supposer que le nombre des esprits devient alors considérable et que leur agitation en est augmentée². Aux passions composées correspondent ainsi des émotions composées qui doivent être très vives.

¹ *THN*, 1.3.12.24, p. 96. Je souligne. En italique dans le texte.

² On verra dans la deuxième partie qu'il peut arriver bien au contraire que l'union de plusieurs impressions entraîne une diminution de la vivacité de la passion et que la direction que prennent les esprits animaux joue alors un rôle. Pour le moment, on ne considère que le cas où les mouvements des esprits animaux liés aux différentes passions s'effectuent tous dans la même direction.

Schéma 11-5 : Formation d'une passion composée et de son émotion (également composée)



Dans la section consacrée aux rapports entre le scepticisme et la raison, Hume se sert du terme « émotion » dans un contexte qui pourrait venir contredire l'hypothèse énoncée précédemment, selon laquelle les émotions seraient des impressions du corps qui seraient en correspondance avec les perceptions de l'esprit, soit les impressions de sensation, les impressions de réflexion et les idées. Dans cette section, en effet, Hume mentionne les effets de ce qu'il nomme les « émotions de l'âme » sur la raison et sur la réflexion :

The straining of the imagination always hinders the regular flowing of the passions and sentiments. A tragic poet, that wou'd represent his heroes as very ingenious and witty in their misfortunes, wou'd never touch the passions. **As the emotions of the soul prevent any subtile reasoning and reflection, so these latter actions of the mind are equally prejudicial to the former.** The mind, as well as the body, seems to be endow'd with a certain precise degree of force and activity, which it never employs in one action, but at the expence of all the rest. This is more evidently true, where the actions are of quite different natures; since in that case the force of the mind is not only diverted, but even the disposition chang'd, so as to render us incapable of a sudden transition from one action to the other, and still more of performing both at once. No wonder, then, the conviction, which arises from a subtile reasoning, diminishes in proportion to the efforts which the imagination makes to enter into the

reasoning, and to conceive it in all its parts. Belief, being a lively conception, can never be entire, where it is not founded on something natural and easy.¹

On pourrait considérer que Hume se sert de l'expression « émotions de l'âme » afin de désigner les passions qui touchent le lecteur d'un poème tragique ou le spectateur d'une pièce de théâtre. Le cas échéant, l'usage du terme « émotion » dans le présent contexte pourrait venir invalider l'hypothèse susmentionnée. On pourrait en effet considérer que le terme « émotion » serait un terme employé par Hume de différentes manières suivant les passages, qui ne posséderait pas de sens précis et régulier et qui serait souvent utilisé afin de désigner des passions ou d'autres espèces d'impressions.

On pourrait également considérer que Hume se sert de l'expression « émotions de l'âme » dans ce passage afin de désigner l'agitation des esprits animaux accompagnant la production des passions lors de la lecture d'un poème tragique ou à la vue d'une pièce de théâtre. Considérer cette expression dans ce sens permettrait de respecter l'hypothèse énoncée précédemment et permettrait, en outre, d'envisager une explication de ce qui se produit mécaniquement chez un individu lors de la lecture d'un poème tragique ou de la vue d'une pièce de théâtre. Par exemple, on pourrait postuler que lorsqu'un individu est bouleversé par un poème ou une pièce de théâtre, il est incapable de concevoir des idées au moment où il ressent des passions parce que l'agitation des esprits animaux liée aux passions est vraiment très forte, forte au point d'empêcher le mouvement des esprits animaux lié à la formation des idées. Bien sûr, il ne s'agit ici que d'un postulat, car Hume ne donne pas d'information sur ce sujet ni dans ce passage, ni ailleurs dans premier livre du *Traité*.

1.2.6. Autres passages où il est question des émotions

On trouve d'autres passages où il soit question des émotions dans le premier livre du *Traité de la nature humaine*. Comme dans ces passages Hume ne fournit pas d'informations intéressantes, il n'en a pas été question dans les sections précédentes. Le premier de ces passages est le dernier paragraphe de la première section du *Traité*. Hume se sert du terme « émotions », mais il le fait dans un contexte où il critique certaines positions de ses prédécesseurs en philosophie². Le passage suivant se trouve dans la section consacrée au

¹ *THN*, 1.4.1.11, p. 124. Je souligne.

² Voir *THN*, 1.1.1.12, p. 10 (en italique dans le texte) : “This, then, is the first principle I establish in the science of human nature; nor ought we to despise it because of the simplicity of its appearance.

modes et aux substances. Hume critique les concepts de modes, de substances et d'accidents, il mentionne les émotions¹ et il ne fait alors qu'indiquer que celles-ci constituent des impressions de réflexion, tout comme les passions. Il en va presque de même pour l'un des passages qui se trouve dans la section consacrée aux qualités des idées de l'espace et du temps ; les émotions sont énumérées dans une suite d'autres impressions indiquées comme étant des impressions « internes » et qui sont toutes des impressions de réflexion². On trouve également deux autres occurrences du terme « émotion » dans un passage de la section consacrée aux impressions des sens et de la mémoire³. La façon dont Hume use de ce terme dans le passage est quelque peu ambiguë, car il semble laisser entendre que celui-ci doit être compris dans le sens d'une passion, ce qui ne correspond pas à ce qu'il avait indiqué précédemment sur les différentes sortes d'impressions. Dans ce passage, il ne donne

For 'tis remarkable, that the present question concerning the precedency of our impressions or ideas, is the same with what has made so much noise in other terms, when it has been disputed whether there be any *innate ideas*, or whether all ideas be deriv'd from sensation and reflection. We may observe, that in order to prove the ideas of extension and colour not to be innate, philosophers do nothing but show, that they are convey'd by our senses. To prove the ideas of passion and desire not to be innate, they observe that we have a preceding experience of these emotions in ourselves. Now if we carefully examine these arguments, we shall find that they prove nothing but that ideas are preceded by other more lively perceptions, from which they are deriv'd, and which they represent. I hope this clear stating of the question will remove all disputes concerning it, and will render this principle of more use in our reasonings, than it seems hitherto to have been."

¹ Voir *THN*, 1.1.6.1, p. 16 (en italique dans le texte) : "I wou'd fain ask those philosophers, who found so much of their reasonings on the distinction of substance and accident, and imagine we have clear ideas of each, whether the idea of *substance* be deriv'd from the impressions of sensation or reflection? If it be convey'd to us by our senses, I ask, which of them; and after what manner? If it be perceiv'd by the eyes, it must be a colour; if by the ears, a sound; if by the palate, a taste; and so of the other senses. But I believe none will assert, that substance is either a colour, or sound, or a taste. The idea of substance must therefore be deriv'd from an impression of reflection, if it really exist. But the impressions of reflection resolve themselves into our passions and emotions; none of which can possibly represent a substance. We have therefore no idea of substance, distinct from that of a collection of particular qualities, nor have we any other meaning when we either talk or reason concerning it."

² Voir *THN*, 1.2.3.3, p. 27 : "Our internal impressions are our passions, emotions, desires, and aversions; none of which, I believe, will ever be asserted to be the model, from which the idea of space is deriv'd. There remains therefore nothing but the senses, which can convey to us this original impression. Now, what impression do our senses here convey to us? This is the principal question, and decides without appeal concerning the nature of the idea."

³ Voir *THN*, 1.3.5.5, p. 60 : "A painter, who intended to represent a passion or emotion of any kind, wou'd endeavour to get a sight of a person actuated by a like emotion, in order to enliven his ideas, and give them a force and vivacity superior to what is found in those, which are mere fictions of the imagination. The more recent this memory is, the clearer is the idea; and when, after a long interval, he wou'd return to the contemplation of his object, he always finds its idea to be much decay'd, if not wholly obliterated."

pas suffisamment d'informations pour que l'on comprenne si les émotions sont effectivement des passions, si les passions sont des émotions ou si le terme « émotion » doit être entendu dans un sens plus figuré. Enfin, l'un des derniers passages où l'on retrouve une occurrence du terme « émotion » dans le premier livre du *Traité de la nature humaine* se trouve dans la section consacrée à la raison chez les animaux¹. Ce passage, comme les précédents, est peu intéressant, car on n'y trouve aucune information susceptible d'accroître la compréhension du concept. Il en va de même pour le dernier passage² où l'on retrouve ce terme dans le premier livre.

¹ Voir *THN*, 1.3.16.3, pp. 118-119 : “The common defect of those systems, which philosophers have employ'd to account for the actions of the mind, is, that they suppose such a subtilty and refinement of thought, as not only exceeds the capacity of mere animals, but even of children and the common people in our own species; who are notwithstanding susceptible of the same emotions and affections as persons of the most accomplish'd genius and understanding. Such a subtilty is a clear proof of the falsehood, as the contrary simplicity of the truth, of any system.”

² Voir *THN*, 1.4.3.11, p. 148 (en italique dans le texte) : “But among all the instances, wherein the Peripatetics have shown they were guided by every trivial propensity of the imagination, no one is more remarkable than their *sympathies, antipathies, and horrors of a vacuum*. There is a very remarkable inclination in human nature, to bestow on external objects the same emotions, which it observes in itself; and to find every where those ideas, which are most present to it. [...] We must pardon children, because of their age; poets, because they profess to follow implicitly the suggestions of their fancy: But what excuse shall we find to justify our philosophers in so signal a weakness?”

Deuxième partie : Esprits animaux et émotions dans le second livre du *Traité*

2.1. Sur les esprits animaux dans le second livre du *Traité*

Hume mentionne les esprits animaux dix-huit fois dans le deuxième livre du *Traité de la nature humaine*. Comme le montre le graphique 11-2, à la page suivante, il est question de ceux-ci dans toutes les parties de ce livre, bien qu'elles soient présentes seulement dans certaines sections :

“2.1.1. Division of the subject” : 1 occurrence ;

“2.1.5. Of the influence of these relations on pride and humility” : 1 occurrence ;

“2.2.4. Of the love of relations” : 3 occurrences dans deux paragraphes différents ;

“2.2.8. Of malice and envy” : 1 occurrence ;

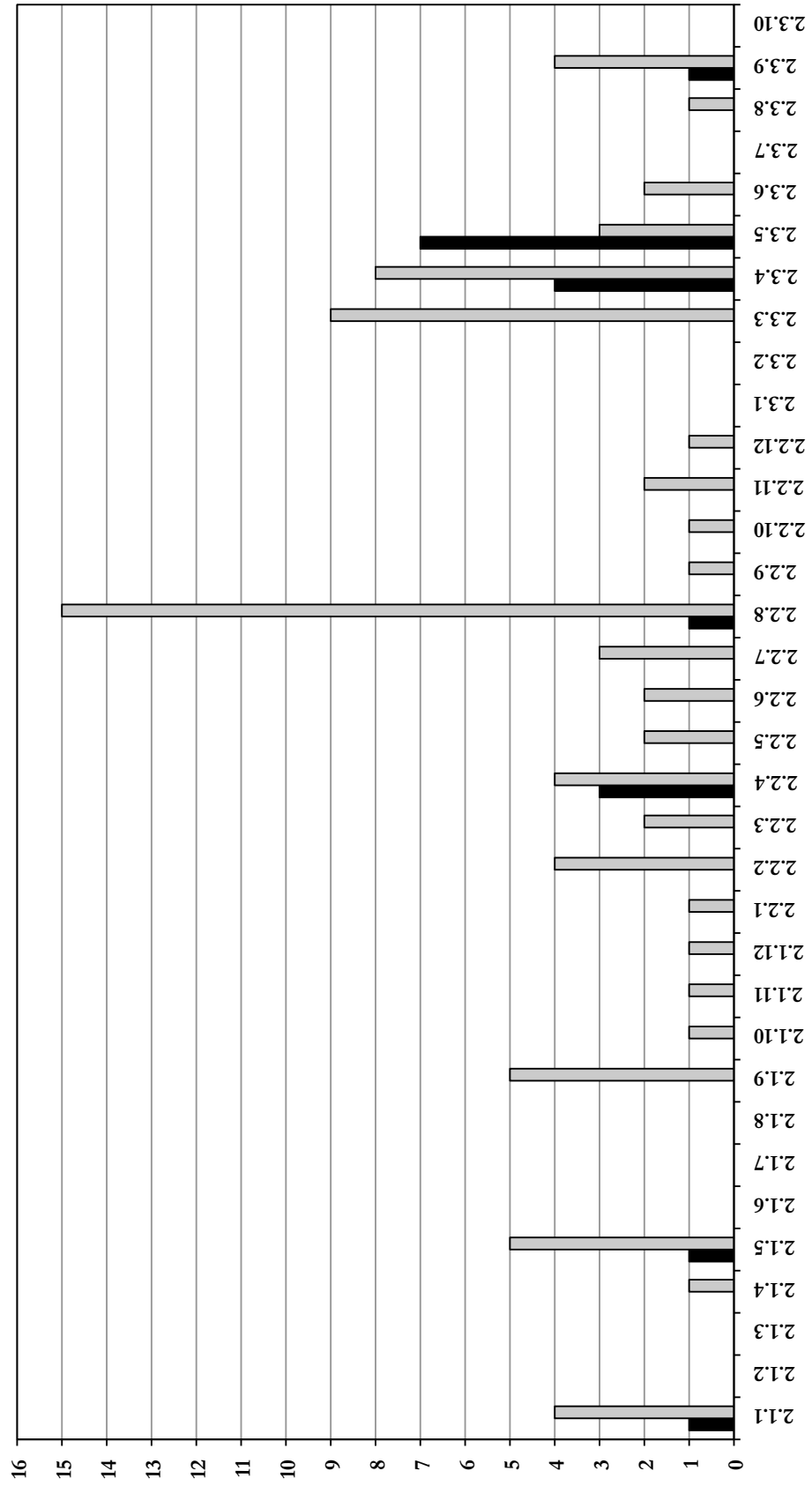
“2.3.4. Of the causes of the violent passions” : 4 occurrences ;

“2.3.5. Of the effects of custom” : 7 occurrences dans trois paragraphes différents ;

“2.3.9. Of the direct passions” : 1 occurrence.

Le plus souvent, les passages où il soit question des esprits animaux se trouvent dans la troisième partie du second livre qui est consacrée à la volonté et aux passions directes. La plupart d'entre eux se trouvent dans la section où Hume traite de l'habitude et des conséquences qu'elle peut avoir sur les passions. Il s'agit de passages très intéressants, puisque le philosophe écossais y traite du mouvement des esprits, de l'augmentation ou de la diminution de leur excitation, des directions qu'ils prennent et de ce que cela cause par rapport aux passions. La section 2.3.5 est particulièrement riche en informations, bien qu'elle soit très courte. Si on compare le contenu du second livre du *Traité* avec celui du premier livre, on constate qu'il y a dans l'un et dans l'autre presque le même nombre de passages où il soit question des esprits animaux ; il y a en effet seize passages dans le premier livre et seulement deux de plus dans le second livre. Pourtant, si dans le premier livre on trouve très peu d'informations sur les esprits animaux et leur rôle dans la philosophie humienne, on trouve dans le second livre beaucoup d'informations au sujet de ceux-ci. On apprend ainsi les rapports qu'ils entretiennent avec la production des impressions et surtout des passions, le rôle qu'ils jouent lors des accroissements ou des diminutions des forces de ces dernières, le rôle qu'ils jouent lorsque différentes passions se rencontrent et ce qu'il en est de la sympathie par rapport à eux.

Graphique 11-2 : Les esprits animaux et les émotions dans le second livre du *Traité de la nature humaine*



En noir : passages où il est question des esprits animaux.
 En gris : passages où il est question des émotions.

2.1.1. Les esprits animaux et les impressions

Dès le premier paragraphe du second livre, Hume effectue un rappel de la façon dont il avait divisé les perceptions dans la première section de la première partie du premier livre. Il indique alors que les esprits animaux sont à l'origine de la production des impressions de sensation dans l'âme :

As all the perceptions of the mind may be divided into *impressions* and *ideas*, so the impressions admit of another division into *original* and *secondary*. This division of the impressions is the same with that which I formerly made use of when I distinguish'd them into impressions of *sensation* and *reflection*. **Original impressions or impressions of sensation** are such as without any antecedent perception **arise in the soul**, from the constitution of the body, **from the animal spirits**, or from the application of objects to the external organs. Secondary, or reflective impressions, are such as proceed from some of these original ones, either immediately, or by the interposition of its idea. Of the first kind are all the impressions of the senses, and all bodily pains and pleasures: Of the second are the passions, and other emotions resembling them.¹

Même si Hume ne le précise pas alors, on doit considérer que c'est le mouvement des esprits animaux, plutôt que les esprits eux-mêmes, qui est à l'origine de la production des impressions de sensation dans l'âme. Les esprits animaux sont en effet des particules matérielles qui produisent certains effets seulement lorsqu'ils sont en mouvement. Hume n'indique pas comment le mouvement des esprits peut être à l'origine de la production des sensations, cependant. On peut supposer que sa position sur ce sujet ne diffère guère de celles d'autres auteurs avant lui et que lorsque des objets extérieurs sont appliqués sur les sens d'un individu – ou sur ses « organes externes » – l'effet que produisent ces objets est transmis à l'esprit de l'individu par le biais des esprits animaux. Ceux-ci sont mis en mouvement d'une façon particulière dans le corps de l'individu et ils communiquent à son esprit certaines informations sur les objets extérieurs qui les ont mis en branle.

Le passage suivant où il soit fait mention des esprits animaux se trouve dans la section consacrée à l'influence de certaines relations sur l'orgueil et l'humilité. Il n'y est pas question d'une espèce d'impression en particulier, Hume décrivant le phénomène par lequel une impression et une idée sont mises en rapport, de manière générale :

To illustrate this hypothesis, we may compare it to that, by which I have already explain'd the belief attending the judgments, which we form from causation. I have

¹ THN, 2.1.1.1, p. 181. Je souligne. En italique dans le texte.

observ'd, that in all judgments of this kind, there is always a present impression, and a related idea; **and that the present impression gives a vivacity to the fancy, and the relation conveys this vivacity, by an easy transition, to the related idea. Without the present impression, the attention is not fix'd, nor the spirits excited.** Without the relation, this attention rests on its first object, and has no farther consequence. There is evidently a great analogy betwixt that hypothesis, and our present one of an impression and idea, that transfuse themselves into another impression and idea by means of their double relation: Which analogy must be allow'd to be no despicable proof of both hypotheses.¹

Ce qu'il semble indiquer alors, c'est qu'à une impression correspond une excitation particulière des esprits animaux et que lorsqu'il n'y a pas d'impression, il n'y a pas d'excitation ou de mouvement de ceux-ci. Il semble également indiquer (quoique il faille ici extrapoler à partir de certains éléments mentionnés dans la première partie de ce chapitre) que lorsqu'une idée est mise en relation avec une impression, l'excitation ou le mouvement des esprits animaux qui correspond à l'impression se transmet à celui qui est en correspondance avec l'idée.

On trouve enfin des propos concernant les esprits animaux lors de la production des impressions mixtes comme l'espoir et la crainte. Ces impressions, on le rappelle, sont des impressions qui sont composées à partir de plusieurs autres impressions, dans des contextes où un individu considère des événements incertains². Comme il ne peut savoir de quoi l'avenir sera fait, son esprit oscille entre différentes possibilités qu'il entrevoit... Différents points de vue sont pris sur l'évènement, certains étant à la source de passion plaisantes et agréables, et d'autres étant à la source de passions douloureuses et désagréables. Lorsque un individu ressent une passion mixte, il ressent tantôt du plaisir et tantôt de la douleur, selon que son esprit se porte sur l'un ou l'autre aspect de l'objet. Les esprits animaux sont affectés par ces changements, et Hume mentionne ce qui arrive alors à leur mouvement :

But this principle of the connexion of fear with uncertainty I carry farther, and observe that any doubt produces that passion, even tho' it presents nothing to us on any side but what is good and desirable. A virgin, on her bridal-night goes to bed full of fears and apprehensions, tho' she expects nothing but pleasure of the highest kind, and what she has long wish'd for. The newness and greatness of the event, the confusion of wishes and joys, so embarrass the mind, that it knows not on what passion to fix itself; **from whence arises a fluttering or unsettledness of the spirits**, which being, in some degree, uneasy, very naturally degenerates into fear.³

¹ THN, 2.1.5.11, p. 190. Je souligne.

² Sur ce sujet, voir entre autres THN, 2.3.9.8-11 pp. 281-282 et THN, 2.3.9.19-21, pp. 283-284.

³ THN, 2.3.9.29, p. 286. Je souligne.

Les esprits animaux se meuvent dans des directions différentes et on peut supposer qu'ils ne sont pas agités de la même manière, suivant les différentes passions qui se rencontrent dans l'esprit. Il en résulte un état de flottement incontrôlé parmi les esprits animaux, qui s'éparpillent et se déplacent de manière chaotique.

2.1.2. Les changements de direction des esprits et les variations de la force des passions

Hume mentionne les changements de direction dans les mouvements des esprits animaux principalement dans les sections 2.3.4 et 2.3.5¹. Dans le premier passage de la section 2.3.4 où il soit question de ce mouvement, Hume s'intéresse à ce qui se produit lorsque deux passions différentes sont ressenties au même moment par un individu. Il indique alors que la passion qui est dominante, c'est-à-dire celle dont la force est la plus grande, absorbe l'autre passion :

'Tis a remarkable property of human nature, that any emotion, which attends a passion, is easily converted into it, tho' in their natures they be originally different from, and even contrary to, each other. 'Tis true; in order to make a perfect union among passions, there is always requir'd a double relation of impressions and ideas; nor is one relation sufficient for that purpose. But tho' this be confirm'd by undoubted experience, we must understand it with its proper limitations, and must regard the double relation, as requisite only to make one passion produce another. When two passions are already produc'd by their separate causes, and are both present in the mind, they readily mingle and unite, tho' they have but one relation, and sometimes without any. **The predominant passion swallows up the inferior, and converts it into itself. The spirits, when once excited, easily receive a change in their direction; and 'tis natural to imagine this change will come from the prevailing affection.** The connexion is in many respects closer betwixt any two passions, than betwixt any passion and indifference.²

Dans la même section, mais un peu plus loin, Hume ajoute que lorsque deux passions se rencontrent de cette manière, la passion dominante, en absorbant l'autre, joint la force de la passion absorbée à la sienne et devient plus puissante encore :

This happens, among other cases, whenever any object excites contrary passions. **For 'tis observable that an opposition of passions commonly causes a new emotion in the spirits,** and produces more disorder, than the concurrence of any two affections of equal force. **This new emotion is easily converted into the predominant passion, and increases its violence, beyond the pitch it wou'd have arriv'd at had it met with no opposition.** Hence we naturally desire what is

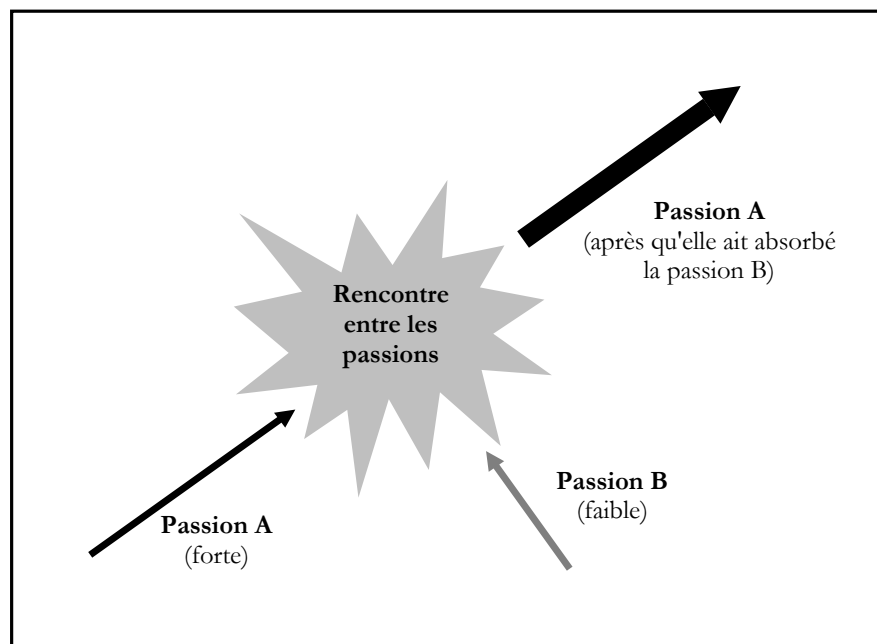
¹ THN, 2.3.4, pp. 268-271 et THN, 2.3.5, pp. 271-272.

² THN, 2.3.4.2, p. 269. Je souligne.

forbid, and take a pleasure in performing actions, merely because they are unlawful. The notion of duty, when opposite to the passions, is seldom able to overcome them; and when it fails of that effect, is apt rather to encrease them, by producing an opposition in our motives and principles.¹

À chacune des passions qui est ressentie correspond un mouvement dans les esprits animaux. Lorsque les deux passions se joignent et que la passion dominante absorbe l'autre, le mouvement des esprits animaux de la passion la plus faible subit l'influence du mouvement des esprits animaux de la passion la plus forte. Son cours s'infléchit alors, et il rejoint celui du mouvement des esprits de la passion la plus forte. Le nombre des esprits mus devient plus grand, car tous les esprits animaux excités lors des deux passions ont été réunis. C'est de cette manière que la force de la passion dominante est augmentée.

Schéma 11-6 : Rencontre entre deux passions de force inégale, selon 2.3.4.5



Le schéma 11-6, vient illustrer ce qui se produit lors de la rencontre entre deux passions de forces inégales. La passion A, qui est forte et qui est représentée de manière plus foncée, est la passion dominante ; la passion B, qui est faible et qui est représentée par un trait plus clair, est la passion dominée. Lors de leur rencontre, la passion forte absorbe la passion

¹ THN, 2.3.4.5, p. 270. Je souligne. Sur ce sujet voir également THN, 2.3.9.13, p. 282 : “’Tis observable, that where the objects of contrary passions are presented at once, beside the encrease of the predominant passion (which has been already explain’d, and commonly arises at their first shock or rencontrer)...”

faible ; la passion faible disparaît et la passion forte seule demeure dans l'esprit de l'individu. Elle n'a pas changé de nature, il s'agit toujours de la même passion, mais elle a crû en puissance : elle a en effet joint à la force qu'elle possédait déjà, celle de la passion qu'elle a absorbée. La passion A, après sa rencontre avec l'autre passion, est ainsi représentée par un trait de la même couleur, mais beaucoup plus large.

D'autres facteurs peuvent agir sur les passions et augmenter ou diminuer la force de celles-ci sans qu'une opposition entre des passions soit nécessaire. Parmi ceux-ci, Hume indique les obstacles extérieurs qui viennent empêcher l'action d'un individu, l'incertitude ou l'instabilité et le fait que certaines choses soient cachées ; tous ces facteurs viennent forcer l'esprit d'un individu à faire des efforts particuliers et ils encouragent l'excitation des esprits animaux. Inversement, la sécurité, la certitude et la stabilité viennent diminuer la force des passions, car elles contribuent à placer l'esprit de l'individu dans un état de calme et de repos. Dans les passages où il mentionne ces facteurs, Hume n'utilise pas toujours le terme « esprits » ou l'expression « esprits animaux ». Cependant, lorsque c'est le cas, le vocabulaire qu'il utilise demeure très suggestif – il est question d'« agitation » ou de « flot » – et il renvoie à leurs mouvements :

The same effect follows whether the opposition arises from internal motives or external obstacles. The passion commonly acquires new force and violence in both cases. The efforts, which the mind makes to surmount the obstacle, **excite the spirits and enliven the passion.**¹

Uncertainty has the same influence as opposition. The **agitation of the thought**; the quick turns it makes from one view to another; the variety of passions, which succeed each other, according to the different views; **all these produce an agitation in the mind, and transfuse themselves into the predominant passion.**²

There is not, in my opinion any other natural cause, why security diminishes the passions, than because it removes that uncertainty which encreases them. The mind, when left to itself, immediately languishes; and in order to preserve its ardour, must be every moment supported by a **new flow** of passion. For the same reason, despair, tho' contrary to security, has a like influence.³

'Tis certain nothing more powerfully animates any affection, than to conceal some part of its object by throwing it into a kind of shade, which, at the same time that it shows enough to pre-possess us in favour of the object, leaves still some work for the

¹ THN, 2.3.4.6, p. 270. Je souligne.

² THN, 2.3.4.7, p. 270. Je souligne.

³ THN, 2.3.4.8, p. 270. Je souligne.

imagination. Besides, that obscurity is always attended with a kind of uncertainty; the effort, which the fancy makes to complete the idea, **rouzes the spirits, and gives an additional force to the passion.**¹

Les autres passages où Hume poursuit sur le sujet de la direction du mouvement des esprits animaux et sur les variations en force des passions se trouvent dans la section 2.3.5 du *Traité de la nature humaine*. Dans le premier paragraphe où il mentionne le mouvement des esprits animaux, il mentionne un nouveau facteur venant agir sur celui-ci et sur la force des passions : la nouveauté. Lorsqu'un individu est mis en présence de quelque chose de nouveau pour lui, ses esprits sont mus dans une direction qui est nouvelle pour eux ; cela nécessite un certain effort et favorise alors l'agitation des esprits :

When the soul applies itself to the performance of any action, or the conception of any object, to which it is not accustom'd, there is a certain unpliableness in the faculties, **and a difficulty of the spirits' moving in their new direction.** As this difficulty excites the **spirits**, 'tis the source of wonder, surprize, and of all the emotions, which arise from novelty; and is in itself very agreeable, like every thing, which enlivens the mind to a moderate degree. **But tho' surprize be agreeable in itself, yet as it puts the spirits in agitation, it not only augments our agreeable affections, but also our painful,** according to the foregoing principle, *that every emotion which precedes or attends a passion, is easily converted into it.* Hence every thing, that is new is most affecting, and gives us either more pleasure or pain than what, strictly speaking, naturally belongs to it. **When it often returns upon us, the novelty wears off; the passions subside; the hurry of the spirits is over; and we survey the objects with greater tranquillity.**²

L'agitation accrue des esprits entraîne l'augmentation de la force des passions. Hume indique que lorsqu'un individu est mis en présence de quelque chose de nouveau pour lui, il tire du plaisir de la nouveauté, mais que ce plaisir peut aussi bien accroître chez lui une passion déplaisante qu'une passion plaisante. Le plaisir qu'on tire de la nouveauté – quelle qu'elle soit – provient de l'agitation des esprits et la mise en mouvement de ceux-ci constitue toujours un plaisir en lui-même. Lorsque la nouveauté est liée à un objet qui entraîne une passion plaisante chez un individu, le plaisir causé par le mouvement de ses esprits animaux se joint à celui de la passion plaisante et vient accroître la puissance de cette dernière. De la même manière, lorsque la nouveauté est lié à un objet qui entraîne une passion déplaisante ou douloureuse chez un individu, le plaisir causé par le mouvement de ses esprits animaux se joint à celui de la passion douloureuse et vient accroître la puissance

¹ THN, 2.3.4.9, p. 270. Je souligne.

² THN, 2.3.5.2, p. 271. Je souligne. En italique dans le texte.

de cette dernière. Il en est ainsi dans les deux cas parce que le plaisir causé par le mouvement des esprits animaux est une impression plus faible que la passion (plaisante ou douloureuse); comme celle-ci est dominante, elle absorbe le plaisir produit par le mouvement des esprits, elle s'accapare sa force et la joint à la sienne.

Inversement, lorsqu'un individu a l'habitude de quelque chose, son esprit n'a pas à faire d'efforts particuliers lorsqu'il se porte sur cette chose. Le mouvement de ses esprits n'est pas entravé par un obstacle, et, ce faisant, leur agitation ne s'accroît pas. L'excitation des esprits demeure modérée et les passions que l'individu ressent sont alors plus calmes.

Cela étant dit, la répétition de quelque chose, parce qu'elle crée une certaine habitude chez l'individu, peut être à l'origine de l'augmentation des passions ressenties par cet individu. Lorsque c'est le cas, l'habitude facilite la course des esprits animaux en rendant leur mouvement plus aisé, plus fluide et surtout plus régulier :

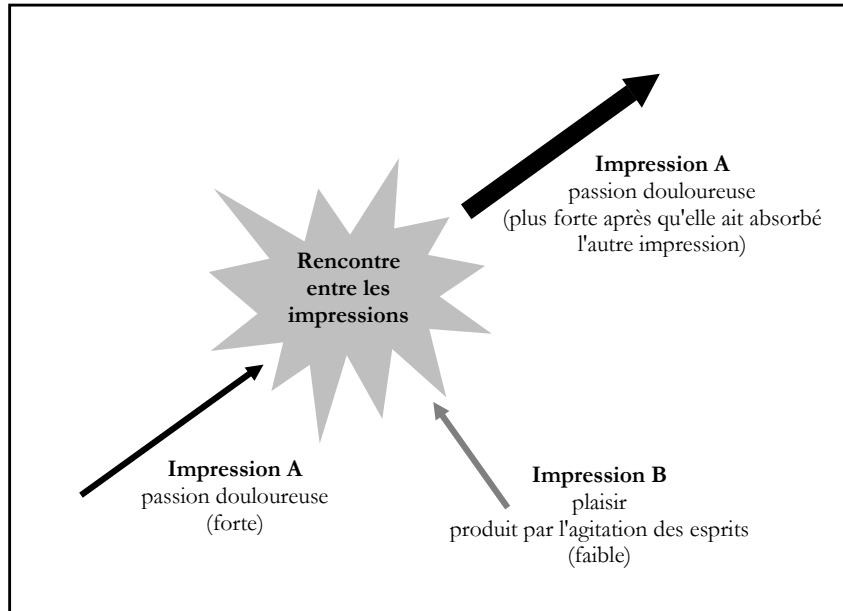
By degrees the repetition produces a facility, which is another very powerful principle of the human mind, and an infallible source of pleasure, where the facility goes not beyond a certain degree. And here 'tis remarkable, that the pleasure, which arises from a moderate facility, has not the same tendency with that which arises from novelty, to augment the painful, as well as the agreeable affections. **The pleasure of facility does not so much consist in any ferment of the spirits, as in their orderly motion;** which will sometimes be so powerful as even to convert pain into pleasure, and give us a relish in time for what at first was most harsh and disagreeable.¹

Le plaisir qui résulte du mouvement régulier des esprits animaux est d'un genre différent du précédent. Il produit également un effet différent sur les passions que l'individu ressent.

Comme on l'a vu précédemment, lorsque les esprits animaux d'un individu sont fortement agités à cause de la nouveauté d'un objet, les passions qu'il ressent alors croissent. Une passion agréable peut ainsi voir sa force augmenter, mais également une passion douloureuse. Le schéma 11-7 illustre cette situation.

¹ THN, 2.3.5.3, p. 271. Je souligne.

Schéma 11-7 : Rencontre entre deux impressions contraires, selon 2.3.5.2



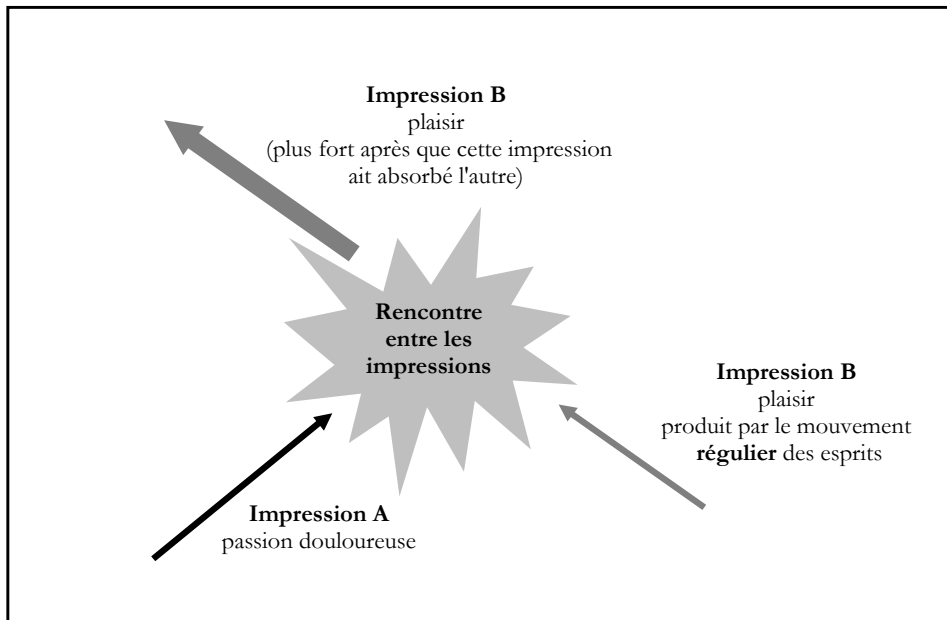
Lorsque les esprits animaux d'un individu sont agités de manière régulière mais plus calme, cela a deux effets sur les passions que cet individu ressent : d'une part, elles sont ordinairement plus calmes¹ ; d'autre part, il peut arriver qu'une passion douloureuse se transforme en une passion plaisante et que ce qui était à l'origine dur et désagréable pour l'individu en vienne à lui donner du plaisir². Hume n'explique pas comment cela se produit sur le plan mécanique, cependant. On peut faire l'hypothèse que, dans ce cas particulier, l'impression dominante se trouve être cette fois le plaisir produit par le mouvement régulier et constant des esprits animaux plutôt que la passion douloureuse. Cela ne veut pas dire que la passion douloureuse soit moins forte dans cette situation que dans la situation précédente, ni que le plaisir produit par le mouvement des esprits animaux soit plus fort dans cette situation que celui produit dans la situation précédente ; le caractère régulier du mouvement des esprits animaux est peut-être suffisant pour assurer au plaisir qui lui est lié la dominance sur l'autre impression. Hume ne fournissant pas d'informations, on en est réduit aux conjectures... Comme le plaisir est l'impression dominante – quelles que soient les raisons pour lesquelles il domine – c'est lui qui absorbe l'autre impression : il joint la

¹ C'est ce que Hume indique à la fin de 2.2.5.2, p. 271.

² C'est ce que Hume indique à la fin de 2.2.5.3, p. 271.

force de celle-ci à la sienne et il lui imprime sa direction. Le schéma 11-8 illustre cette hypothèse.

Schéma 11-8 : Rencontre entre deux impressions contraires, selon 2.3.5.3



Hume ajoute ensuite que lorsque le mouvement des esprits animaux¹ est trop facilité par la répétition et l'habitude, l'effet inverse peut également se produire chez un individu. Le mouvement de ses esprits animaux devient si faible et si languissant, que ce qui lui plaisait auparavant en vient à le dégoûter :

But again, as facility converts pain into pleasure, so it often converts pleasure into pain, when it is too great, and **renders the actions of the mind so faint and languid**, that they are no longer able to interest and support it. And indeed, scarce any other objects become disagreeable thro' custom; but such as are naturally attended with some emotion or affection, which is destroy'd by the too frequent repetition. One can consider the clouds, and heavens, and trees, and stones, however frequently repeated, without ever feeling any aversion. But when the fair sex, or music, or good cheer, or any thing, that naturally ought to be agreeable, becomes indifferent, it easily produces the opposite affection.²

But custom not only gives a facility to perform any action, but likewise an inclination and tendency towards it, where it is not entirely disagreeable, and can never be the

¹ Hume n'utilise pas le terme « esprit », ni l'expression « esprits animaux » dans ce passage, mais il est clair que dans le présent contexte, c'est au mouvement de ceux-ci qu'il est renvoyé, lorsqu'il mentionne les « actions de l'esprit », comme le montre le paragraphe suivant.

² THN, 2.3.5.4, p. 271. Je souligne.

object of inclination. And this is the reason why custom encreases all *active* habits, but diminishes *passive*, according to the observation of a late eminent philosopher. **The facility takes off from the force of the passive habits by rendering the motion of the spirits faint and languid. But as in the active, the spirits are sufficiently supported of themselves, the tendency of the mind gives them new force, and bends them more strongly to the action.**¹

2.1.3. Les esprits animaux, les émotions et la sympathie

Hume met en rapport le mouvement des esprits animaux et les émotions dans cinq passages dans le second livre du *Traité de la nature humaine*. Les deux premiers passages se trouvent dans la section consacrée à l'amour des relations, le troisième, dans la section consacrée à la malice et à l'envie, le quatrième se trouve dans la section consacrée aux causes des passions violentes et le dernier, dans la section consacrée aux effets de l'habitude. Le troisième passage est particulièrement intéressant, car Hume y affirme sans ambages que l'émotion désigne le mouvement des esprits animaux :

In order to explain this matter, I shall just touch upon two principles, one of which shall be more fully explain'd in the progress of this treatise; the other has been already accounted for. **I believe it may safely be establish'd for a general maxim, that no object is presented to the senses, nor image form'd in the fancy, but what is accompany'd with some emotion or movement of spirits proportion'd to it;** and however custom may make us insensible of this sensation, and cause us to confound it with the object or idea, 'twill be easy, by careful and exact experiments, to separate and distinguish them. For to instance only in the cases of extension and number; 'tis evident, that any very bulky object, such as the ocean, an extended plain, a vast chain of mountains, a wide forest; or any very numerous collection of objects, such as an army, a fleet, a crowd, **excites in the mind a sensible emotion;** and that the admiration, which arises on the appearance of such objects, is one of the most lively pleasures, which human nature is capable of enjoying. Now as this admiration encreases or diminishes by the encrease or diminution of the objects, we may conclude, according to our foregoing principles, that 'tis a compound effect, proceeding from the conjunction of the several effects, which arise from each part of the cause. **Every part, then, of extension, and every unit of number has a separate emotion attending it when conceived by the mind; and tho' that emotion be not always agreeable, yet by its conjunction with others, and by its agitating the spirits to a just pitch,** it contributes to the production of admiration, which is always agreeable. If this be allow'd with respect to extension and number, we can make no difficulty with respect to virtue and vice, wit and folly, riches and poverty, happiness and misery, and other objects of that kind, **which are always attended with an evident emotion.**²

¹ THN, 2.3.5.5, pp. 271-272. Je souligne. En italique dans le texte.

² THN, 2.2.8.4, pp. 240-241. Je souligne.

Lorsqu'un objet est présenté aux sens, une émotion est produite, c'est-à-dire que les esprits animaux sont mis en mouvement, et cette émotion – ou ce mouvement – est en correspondance exacte avec l'objet qui a été présenté aux sens. Il y a ainsi un mouvement des esprits – ou une émotion – qui correspond spécifiquement à chaque impression ; il y a un mouvement des esprits – ou une émotion – qui correspond spécifiquement à chaque idée.

Comme chaque émotion – chaque mouvement des esprits animaux – correspond à une impression ou à une idée bien spécifique, on peut considérer qu'il y a des émotions « agréables » et qu'il y a des émotions « désagréables ». Bien sûr, elles ne sont pas « agréables » ou « désagréables » en elles-mêmes, elles le sont seulement du point de vue de l'impression ou de l'idée avec laquelle elles correspondent. On pourra dire ainsi que l'émotion – ou le mouvement des esprits animaux – d'une passion douloureuse comme la tristesse est une émotion « désagréable », mais il faudra toujours considérer que ce n'est pas l'émotion elle-même qui est désagréable mais bien l'impression qui lui est liée.

Une émotion – un mouvement des esprits animaux – en lui-même et considéré seulement du point de vue de lui-même, est toujours agréable ou plaisant. L'émotion qui correspond à une passion douloureuse comme la tristesse est ainsi plaisante, bien que la passion avec laquelle elle correspond soit douloureuse. Ce faisant, il y aura toujours un certain plaisir qui sera ressenti par un individu lorsqu'il aura des perceptions, qu'il s'agisse d'impressions ou d'idées et que celles-ci soient plaisantes ou déplaisantes :

Those, who take a pleasure in declaiming against human nature, have observ'd, that man is altogether insufficient to support himself; and that, when you loosen all the holds, which he has of external objects, he immediately drops down into the deepest melancholy and despair. **From this, say they, proceeds that continual search after amusement in gaming, in hunting, in business; by which we endeavour to forget ourselves, and excite our spirits from the languid state, into which they fall, when not sustain'd by some brisk and lively emotion.** To this method of thinking I so far agree, that I own the mind to be insufficient, of itself, to its own entertainment, and that it naturally seeks after foreign objects, which may **produce a lively sensation, and agitate the spirits.** On the appearance of such an object it awakes, as it were, from a dream: The blood flows with a new tide: The heart is elevated: And the whole man acquires a vigour which he cannot command in his solitary and calm moments. Hence company is naturally so rejoicing, as presenting the liveliest of all objects, *viz.* a rational and thinking being like ourselves, who communicates to us all the actions of his mind; makes us privy to his inmost sentiments and affections; and lets us see, in the very instant of their production, all

the **emotions**, which are caus'd by any object. **Every lively idea is agreeable, but especially that of a passion, because such an idea becomes a kind of passion, and gives a more sensible agitation to the mind** than any other image or conception.¹

Il vaudra toujours mieux pour un individu de mettre ses esprits animaux en mouvement que de laisser ceux-ci dans une parfaite apathie. En s'adonner à une activité suscitant chez lui la production d'impression ou la formation d'idées, il fera s'agiter ses esprits et cette agitation lui donnera du plaisir ; même les impressions ou les idées douloureuses, du moment qu'elles ne seront pas trop violentes, apporteront du plaisir à l'individu, du simple fait de la mise en mouvement de ses esprits animaux. Il tirera du plaisir de certaines activités (comme assister à une pièce de théâtre, jouer aux cartes ou chasser) même lorsque celles-ci entraîneront la production d'impressions déplaisantes (par exemple, si la pièce est particulièrement tragique et contristante, s'il perd au jeu, si le gibier s'enfuit et qu'il revient bredouille) du simple fait que ces activités auront entraîné chez lui l'agitation de ses esprits animaux.

Hume présentent également les émotions comme quelque chose qui soit lié à l'agitation des esprits animaux dans les passages 2.3.4.5² et 2.3.5.2³. En 2.3.4.5, il indique que la rencontre entre des passions qui sont contraires « cause une émotion nouvelle dans les esprits, et qu'elle produit plus de désordre encore parmi ceux-ci », ce qui laisse entendre qu'il y avait déjà, avant, une émotion parmi les esprits et que cette émotion était liée à leur agitation ; il

¹ *THN*, 2.2.4.4, p. 228. Je souligne. En italique dans le texte.

² Voir *THN*, 2.3.4.5, p. 270 : “This happens, among other cases, whenever any object excites contrary passions. For 'tis observable that an opposition of passions commonly causes a new emotion in the spirits, and produces more disorder, than the concurrence of any two affections of equal force. This new emotion is easily converted into the predominant passion, and encreases its violence, beyond the pitch it wou'd have arriv'd at had it met with no opposition. Hence we naturally desire what is forbid, and take a pleasure in performing actions, merely because they are unlawful. The notion of duty, when opposite to the passions, is seldom able to overcome them; and when it fails of that effect, is apt rather to encrease them, by producing an opposition in our motives and principles.”

³ Voir *THN*, 2.3.5.2, p. 271 (en italique dans le texte) : “When the soul applies itself to the performance of any action, or the conception of any object, to which it is not accustom'd, there is a certain unpliableness in the faculties, and a difficulty of the spirits' moving in their new direction. As this difficulty excites the spirits, 'tis the source of wonder, surprize, and of all the emotions, which arise from novelty; and is in itself very agreeable, like every thing, which enlivens the mind to a moderate degree. But tho' surprize be agreeable in itself, yet as it puts the spirits in agitation, it not only augments our agreeable affections, but also our painful, according to the foregoing principle, *that every emotion which precedes or attends a passion, is easily converted into it.* Hence every thing, that is new is most affecting, and gives us either more pleasure or pain than what, strictly speaking, naturally belongs to it. When it often returns upon us, the novelty wears off; the passions subside; the hurry of the spirits is over; and we survey the objects with greater tranquillity.”

indique également dans ce passage que cette « émotion nouvelle se convertit à la passion dominante » mais n'explique pas alors, comment cela se produit. Je reviendrai plus tard sur ce sujet, dans ce chapitre dans la section « 2.2.1.1. Flux des perceptions et rencontre des passions ». En 2.3.5.2, Hume tient des propos qui semblent similaires, mais qui sont beaucoup moins clairs et il ne limite pas la conversion d'une émotion à une passion qui serait dominante ; il indique plutôt « que chaque émotion qui précède ou suit une passion se convertit aisément en elle ». Les esprits animaux et les émotions sont mis en rapport mais la nature de leurs rapports est peu claire dans ce passage.

Hume, enfin, dans l'un des passages où il met en rapport les émotions et les mouvements des esprits animaux, mentionne à une occasion la sympathie. Ce passage est le seul, dans toute son œuvre, où les trois éléments soient présentés ensemble :

The idea of ourselves is always intimately present to us, and conveys a sensible degree of vivacity to the idea of any other object, to which we are related. This lively idea changes by degrees into a real impression; these two kinds of perception being in a great measure the same, and differing only in their degrees of force and vivacity. But this change must be produc'd with the greater ease, that our natural temper gives us a propensity to the same impression, which we observe in others, and makes it arise upon any slight occasion. In that case resemblance converts the idea into an impression, not only by means of the relation, and by transfusing the original vivacity into the related idea; but also by presenting such materials as take fire from the least spark. And as in both cases a love or affection arises from the resemblance, we may learn that **a sympathy with others is agreeable only by giving an emotion to the spirits**, since an easy sympathy and correspondent emotions are alone common to *relation, acquaintance, and resemblance*.¹

Dans ce passage, Hume présente la sympathie – le principe par lequel une idée est convertie en impression – comme une chose agréable, en indiquant que son caractère agréable ne provient que du fait qu'« elle donne une émotion aux esprits ». On a vu que l'agitation des esprits animaux était toujours quelque chose d'agréable en soi, et ce, indépendamment du caractère plaisant ou douloureux de l'impression ou de l'idée qui lui était associée. La sympathie est agréable parce qu'elle est cette agitation ou plus précisément l'augmentation de cette agitation. On peut alors déduire que, de la même façon que le fait de ressentir une impression ou se former une idée est quelque chose qui comporte toujours une part de plaisir (quelle que soit l'idée ou l'impression produite) le fait de ressentir par sympathie une

¹ THN, 2.2.4.7, p. 229. Je souligne. En italique dans le texte.

impression comporte toujours une part de plaisir (que l'impression en elle-même soit plaisante ou douloureuse).

La sympathie en convertissant une idée en impression vient faire en sorte que ce qui était une perception faible, une idée, devient une perception forte, une impression. La sympathie vient désigner le passage de l'une à l'autre, c'est-à-dire le moment où la force de la perception faible s'accroît au point que celle-ci devienne la perception forte. La force des perceptions – c'est-à-dire la force des idées et des impressions – comme on l'a vu dans la section précédente¹ est en étroite correspondance avec l'agitation des esprits animaux. Lorsque les esprits sont fortement agités, la perception est forte et c'est ordinairement une impression² ; lorsque les esprits sont faiblement agités, la perception est faible et c'est ordinairement une idée. Lorsqu'il y a sympathie, l'agitation des esprits animaux augmente, ils deviennent de plus en plus excités et leur mouvement cesse de correspondre à l'idée d'une impression pour correspondre en lieu et place à l'impression véritable. Autrement dit, ce que Hume nomme sympathie dans le *Traité de la nature humaine* et ce qu'il indique comme un principe par lequel une idée est convertie en impression n'est pas autre chose que le processus par lequel l'excitation des esprits animaux est augmentée chez un individu.

On a fait l'hypothèse dans la première partie de ce chapitre³ que les esprits animaux et leurs mouvements – les émotions – étaient quelque chose de physiologique et que les émotions étaient des impressions du corps qui étaient en correspondance avec les impressions et les idées de l'âme ou de l'esprit. Je propose de considérer désormais que la sympathie, comprise comme le processus par lequel une idée est convertie en impression, désigne en fait un processus physiologique, puisque elle agit sur le plan physiologique : elle est le processus par lequel l'agitation des esprits animaux augmente et par lequel, en correspondance avec cette agitation, une perception faible (une idée) est convertie en une perception forte (une impression).

Les propos de Hume au sujet de la sympathie dans un des passages du second livre du *Traité* semblent aller dans le sens de cette hypothèse. Hume, en effet, dans ce passage, décrit

¹ Voir « 2.1.2. Les changements de direction des esprits et les variations de la force des passions ».

² Il peut y avoir des exceptions comme Hume l'indique en *THN*, 2.1.1.3, pp. 181-182.

³ Voir « 1.2.5. Les émotions et le mouvement des esprits animaux ».

presque ce qui se produit sur le plan physiologique lorsqu'une impression est produite par sympathie car il précise qu'il se produit alors « un mouvement dans la poitrine » de l'individu :

But however we may look forward to the future in sympathizing with any person, the extending of our sympathy depends in a great measure upon our sense of his present condition. 'Tis a great effort of imagination, to form such lively ideas even of the present sentiments of others as to feel these very sentiments; but 'tis impossible we cou'd extend this sympathy to the future, without being aided by some circumstance in the present, which strikes upon us in a lively manner. When the present misery of another has any strong influence upon me, the vivacity of the conception is not confin'd merely to its immediate object, but diffuses its influence over all the related ideas, and gives me a lively notion of all the circumstances of that person, whether past, present, or future; possible, probable, or certain. By means of this lively notion I am interested in them; take part with them; **and feel a sympathetic motion in my breast, conformable to whatever I imagine in his.** If I diminish the vivacity of the first conception, I diminish that of the related ideas; as pipes can convey no more water than what arises at the fountain. By this diminution I destroy the future prospect, which is necessary to interest me perfectly in the fortune of another. I may feel the present impression, but carry my sympathy no farther, and never transfuse the force of the first conception into my ideas of the related objects. If it be another's misery which is presented in this feeble manner, I receive it by communication, and am affected with all the passions related to it: But as I am not so much interested as to concern myself in his good fortune, as well as his bad, I never feel the extensive sympathy, nor the passions related to *it*.¹

On peut considérer que le « mouvement sympathique » qui est ressenti par l'individu, c'est le mouvement de ses esprits animaux au moment où leur agitation s'accroît. Si ce mouvement est ressenti, c'est non seulement parce qu'il devient plus fort, mais peut-être également parce que la perception qui n'était au départ qu'une idée formée dans l'esprit de l'individu devient à ce moment une impression, c'est-à-dire quelque chose qu'un individu ressent. Même si Hume n'insiste pas sur ce sujet, il établit un lien – qui est bien tenu, il faut l'admettre – entre le corps et l'esprit chez l'être humain dans son *Traité de la nature humaine* et ce lien il l'établit à travers ses propos sur la production des impressions, le rôle que joue la sympathie ainsi que le rôle que jouent les mouvements des esprits animaux.

2.2. Les émotions dans le second livre du *Traité*

Hume se sert du terme « émotion » très souvent dans le second livre du *Traité de la nature humaine*. On y retrouve en effet pas moins de quatre-vingts-trois occurrences de ce terme.

¹ THN, 2.2.9.14, pp. 248-249. Je souligne. En italique dans le texte.

Comme le montre le graphique 11-2, on retrouve celui-ci dans toutes les parties du second livre et dans presque toutes les sections. Comme le montre également le graphique 11-2, les sections où Hume se sert du terme « émotion » diffèrent souvent de celles où il mentionne les esprits animaux. Mais cela étant dit, étant donné que le terme « émotion » désigne le mouvement des esprits animaux, ce que le graphique montre peut-être, en fait, c'est qu'il y a des différences de style dans l'écriture du philosophe écossais¹ suivant les sections... Les sections où l'on trouve le plus grand nombre d'occurrences du terme « émotion » sont les suivantes :

“2.2.8. Of malice and envy” : 15 occurrences ;

“2.3.3. Of the influencing motives of the will” : 9 occurrences ;

“2.3.4. Of the causes of the violent passions” : 8 occurrences.

Les sections où l'on rencontre le plus d'occurrences du terme « émotion » ne sont pas celles qui sont nécessairement les plus intéressantes. Si on trouve plusieurs éléments intéressants dans la section “2.3.4. Of the causes of the violent passions”, c'est moins le cas en ce qui concerne la section “2.2.8. Of malice and envy” et ce n'est pas du tout le cas en ce qui concerne la section “2.3.3. Of the influencing motives of the will”. Par contre, la section “2.3.9. Of the direct passions”, bien qu'elle ne comporte que quatre occurrences, est des plus instructives.

Cinq passages ont déjà été présentés dans la section « 2.1.3. Les esprits animaux, les émotions et la sympathie » et je ne reviendrai pas ou peu sur ceux-ci. Comme il y a beaucoup de passages à présenter et que la majorité d'entre eux ne sont pas intéressants, les passages où Hume ne fait que mentionner les émotions sans fournir davantage de précisions à leur sujet ne seront que mentionnés, sans être analysés.

2.2.1. Quelques propositions au sujet des émotions

Hume fournit peu d'informations sur la nature des émotions dans les nombreux passages où l'on rencontre ce terme dans le second livre du *Traité*. On peut néanmoins établir quelques éléments à leur sujet, du moment que l'on se base sur l'hypothèse formulée dans

¹ On avait déjà mentionné cela dans le « Premier Chapitre ». Voir dans la conclusion de celui-ci, la section « 2. Retour sur les phénomènes multiples de la sympathie ».

la section « 2.1.3. Les esprits animaux, les émotions et la sympathie ». Cette hypothèse, je le rappelle, était la suivante : « Les émotions, dans la philosophie de David Hume, ne sont pas autre chose que le mouvement des esprits animaux ; les émotions sont des impressions – et des perceptions – du corps, et elles sont en correspondance avec les impressions et les idées qui sont des perceptions de l'esprit d'un individu. »

2.2.1.1. Flux des perceptions et rencontre des passions

Dans un passage de la section qui est consacrée aux passions directes, Hume fait une analogie entre le flux des idées, le flux des passions et les notes que produisent respectivement un instrument à vent et un instrument à cordes :

Now, if we consider the human mind, we shall find, that with regard to the passions, 'tis not of the nature of a wind-instrument of music, which in running over all the notes immediately loses the sound after the breath ceases; but rather resembles a string-instrument, where after each stroke the vibrations still retain some sound, which gradually and insensibly decays. The imagination is extreme quick and agile; but the passions are slow and restive: For which reason, when any object is presented, that affords a variety of views to the one, and **emotions** to the other; tho' the fancy may change its views with great celerity; each stroke will not produce a clear and distinct note of passion, but the one passion will always be mixt and confounded with the other. According as the probability inclines to good or evil, the passion of joy or sorrow predominates in the composition: Because the nature of probability is to cast a superior number of views or chances on one side; or, which is the same thing, a superior number of returns of one passion; or, since the dispers'd passions are collected into one, a superior degree of that passion. That is, in other words, the grief and joy being intermingled with each other, by means of the contrary views of the imagination, produce by their union, the passions of hope and fear.¹

Conformément à l'hypothèse susmentionnée, je propose de considérer que, dans ce passage, ce qui dure lorsqu'il est question de la durée plus ou moins grande d'une passion ou d'une idée, c'est en fait l'agitation des esprits animaux. Ceux-ci sont excités durant une période plus longue dans le cas des passions et ils le sont durant une période plus courte, dans le cas des idées.

À chaque passion et à chaque idée correspond un mouvement particulier des esprits animaux. Lorsque deux passions différentes sont ressenties au même instant dans l'esprit d'un individu, le mouvement des esprits animaux de l'une se trouve être confronté au mouvement des esprits animaux de l'autre. Suivant la nature des passions, c'est-à-dire

¹ THN, 2.3.9.12, p. 282. Je souligne.

suivant la direction du mouvement des esprits animaux, suivant leur nombre de même que suivant la force et la durée de leur agitation, il peut se produire différents effets. Hume mentionne quatre possibilités d'effets¹ pouvant se produire lorsque deux passions sont ressenties au même moment par un individu :

- 1) la passion dominante absorbe l'autre et gagne en force² ;
- 2) les deux passions s'annulent l'une l'autre³ ;
- 3) les deux passions se mélangent et une nouvelle passion se forme⁴ ;
- 4) les deux passions sont ressenties en alternance et ne se mélangent pas⁵.

Je pense que l'on peut expliquer les différentes interactions entre les passions à partir des mouvements des esprits animaux⁶.

Ainsi, lorsque deux passions se rencontrent, il peut arriver que la passion qui domine (A) absorbe l'autre passion (B). Pour que cela arrive, il faut que les deux passions portent sur un même objet, mais qu'elles portent sur des parties différentes de cet objet. Lorsque cela se produit, le mouvement des esprits animaux – l'émotion – qui est lié à la passion dominante (A) influe sur le mouvement des esprits animaux – l'émotion – qui est lié à la passion dominée (B). Le mouvement lié à cette dernière est alors modifié, et il adopte les caractéristiques de l'autre mouvement. La direction du mouvement lié à la passion dominée change, de même que le degré d'agitation des esprits. Les mouvements des esprits animaux liés aux deux passions s'unissent alors et ne constituent plus qu'un seul mouvement, qui est doté des caractéristiques du mouvement qui était lié à la passion dominante (A) et qui est désormais composé d'un plus grand nombre d'esprits, puisque les esprits des mouvements liés aux deux passions se sont unis. Par ailleurs, on peut considérer que la collision entre les deux mouvements des esprits animaux est susceptible de produire une agitation

¹ Voir, entre autres, *THN*, 2.1.2.3, pp. 182-183, *THN*, 2.3.9.13, p. 282 et *THN*, 2.3.9.17, p. 283.

² Voir *THN*, 2.3.4.3, pp. 269-270.

³ Voir *THN*, 2.3.9.15, p. 282.

⁴ Voir *THN*, 2.3.9.16, pp. 282-283.

⁵ Voir *THN*, 2.3.9.14, p. 282.

⁶ L'interaction entre les passions qui se rencontrent au même moment dans l'esprit est développée par Hume dans différents passages du *Traité*. Le philosophe écossais explique ce qui se produit alors, en se servant d'exemples concrets de passions ressenties dans certaines situations. Je ne présenterai pas ces exemples et les explications de Hume ici. Je ne m'intéresserai qu'à ce qui peut se produire entre les passions lors de telles rencontres du strict point de vue du mouvement des esprits animaux qui sont liés à ces passions.

supplémentaire, qui vient s'ajouter à celles que possèdent les esprits des deux mouvements. C'est de cette manière que la passion dominante (A) gagne en force. Le schéma 11-9 (à la fin de cette section) illustre ce qui se produit alors. Il est à noter que Hume mentionne ce phénomène de rencontre entre deux passions en 2.3.4.2, 2.3.4.3, 2.3.4.4 et en 2.3.4.5, et que les utilisations qu'il fait alors dans ces passages du terme « émotion » pourraient être en accord avec l'hypothèse formulée au sujet du sens de ce terme. Le paragraphe 2.3.4.5 est particulièrement éclairant à cet égard :

This happens, among other cases, whenever any object excites contrary passions. For 'tis observable that an **opposition of passions commonly causes a new emotion in the spirits, and produces more disorder**, than the concurrence of any two affections of equal force. **This new emotion is easily converted into the predominant passion, and encreases its violence, beyond the pitch it wou'd have arriv'd at had it met with no opposition.** Hence we naturally desire what is forbid, and take a pleasure in performing actions, merely because they are unlawful. The notion of duty, when opposite to the passions, is seldom able to overcome them; and when it fails of that effect, is apt rather to encrease them, by producing an opposition in our motives and principles.¹

'Tis a remarkable property of human nature, **that any emotion, which attends a passion, is easily converted into it**, tho' in their natures they be originally different from, and even contrary to, each other. 'Tis true; in order to make a perfect union among passions, there is always requir'd a double relation of impressions and ideas; nor is one relation sufficient for that purpose. But tho' this be confirm'd by undoubted experience, we must understand it with its proper limitations, and must regard the double relation, as requisite only to make one passion produce another. When two passions are already produc'd by their separate causes, and are both present in the mind, they readily mingle and unite, tho' they have but one relation, and sometimes without any. The predominant passion swallows up the inferior, and converts it into itself. **The spirits, when once excited, easily receive a change in their direction; and 'tis natural to imagine this change will come from the prevailing affection.** The connexion is in many respects closer betwixt any two passions, than betwixt any passion and indifference.²

When a person is once heartily in love, the little faults and caprice of his mistress, the jealousies and quarrels, to which that commerce is so subject; however unpleasant and related to anger and hatred; are yet found to give additional force to the prevailing passion. 'Tis a common artifice of politicians, when they wou'd affect any person very much by a matter of fact, of which they intend to inform him, first to excite his curiosity; delay as long as possible the satisfying it; and by that means raise his anxiety and impatience to the utmost, before they give him a full insight into the business. They know that his curiosity will precipitate him into the passion they design to raise, and assist the object in its influence on the mind. A soldier advancing to the battle, is naturally inspir'd with courage and confidence, when he thinks on his friends and

¹ THN, 2.3.4.5, p. 270. Je souligne.

² THN, 2.3.4.2, p. 269. Je souligne.

fellow-soldiers; and is struck with fear and terror, when he reflects on the enemy. Whatever new **emotion**, therefore, proceeds from the former, naturally encreases the courage; as the same **emotion**, proceeding from the latter, augments the fear; by the relation of ideas, and the **conversion of the inferior emotion into the predominant**. Hence it is that in martial discipline, the uniformity and lustre of our habit, the regularity of our figures and motions, with all the pomp and majesty of war, encourage ourselves and allies; while the same objects in the enemy strike terror into us, tho' agreeable and beautiful in themselves.¹

Since passions, however independent, are naturally transfus'd into each other, if they are both present at the same time; it follows, that when good or evil is plac'd in such a situation, as to cause any particular **emotion**, besides its direct passion of desire or aversion, that latter passion must acquire new force and violence.²

Lorsque deux passions se rencontrent, il peut également arriver qu'elles s'annulent l'une l'autre. Pour que cela puisse se produire il faut qu'elles soient exactement à l'opposé l'une de l'autre, c'est-à-dire qu'elles doivent porter exactement sur le même objet et sur les mêmes parties de l'objet, que l'une d'elle (C) soit constituée à l'origine d'une sensation de plaisir, alors que l'autre (D) soit constituée d'une sensation de déplaisir, et que les deux sensations soient d'égales puissances. Lorsque cela se produit, on peut supposer que les mouvements des esprits animaux – les émotions – de deux passions (C et D) ont des directions qui s'opposent exactement ; qu'ils sont constitués du même nombre d'esprits animaux ; qu'ils sont constitués d'esprits animaux qui sont agités de la même manière, c'est-à-dire avec le même degré d'excitation ou la même fréquence... Les deux passions sont alors comme deux forces qui sont en exacte opposition et elles s'annulent l'une l'autre. Le schéma 11-10 (à la fin de cette section) illustre ce qui se produit alors.

Par ailleurs, lorsque deux passions se rencontrent, il peut arriver qu'elles se combinent ensemble et qu'elles en viennent à former une passion nouvelle et différente. Pour que cela se produise, il faut que les passions portent sur le même objet mais dans des conditions qui soient incertaines. L'esprit de l'individu ne peut alors se fixer et son point de vue sur l'objet changeant régulièrement, les différentes passions qu'il ressent face à celui-ci se combinent³. À chaque fois qu'il adopte un point de vue différent, une nouvelle combinaison de passion se produit. Lorsque deux passions (E et F) se combinent pour en former une nouvelle (G),

¹ THN, 2.3.4.3, pp. 269-270. Je souligne.

² THN, 2.3.4.4, p. 270. Je souligne.

³ Lorsque les conditions deviennent certaines, le point de vue que l'individu porte sur l'objet se fixe et il en va de même pour ses passions. Ce qui se produit alors, c'est que la passion qui domine en vient à absorber l'autre et qu'elle croit d'autant plus en force que l'autre était plus forte.

on peut supposer que les mouvements des esprits animaux – les émotions – qui sont liés aux deux passions (E et F) influent l'un sur l'autre ; l'incertitude qui est liée à l'objet fait alors peut-être en sorte qu'aucun des deux mouvements ne soient suffisamment fort pour l'emporter sur l'autre et qu'il n'y ait pas de mouvement dominant ni de mouvement dominé. Il y a néanmoins une rencontre entre les deux mouvements qui sont alors tous les deux déviés dans une direction nouvelle. Il est possible que la collision entre les esprits animaux modifie également leurs agitations respectives, agitations qui finissent par se régulariser suivant une seule et unique fréquence. C'est ainsi, on peut le supposer, qu'une passion nouvelle et différente (G) est ressentie par un individu suite à la rencontre de deux autres passions (E et F). Le schéma 11-11 (à la fin de cette section) illustre ce qui se produit alors. Il est à noter que lorsque Hume mentionne ce phénomène de rencontre entre deux passions en 2.3.9.16, l'utilisation qu'il fait alors, dans ce passage, du terme « émotion », pourrait être en accord avec l'hypothèse formulée au sujet du sens de ce terme :

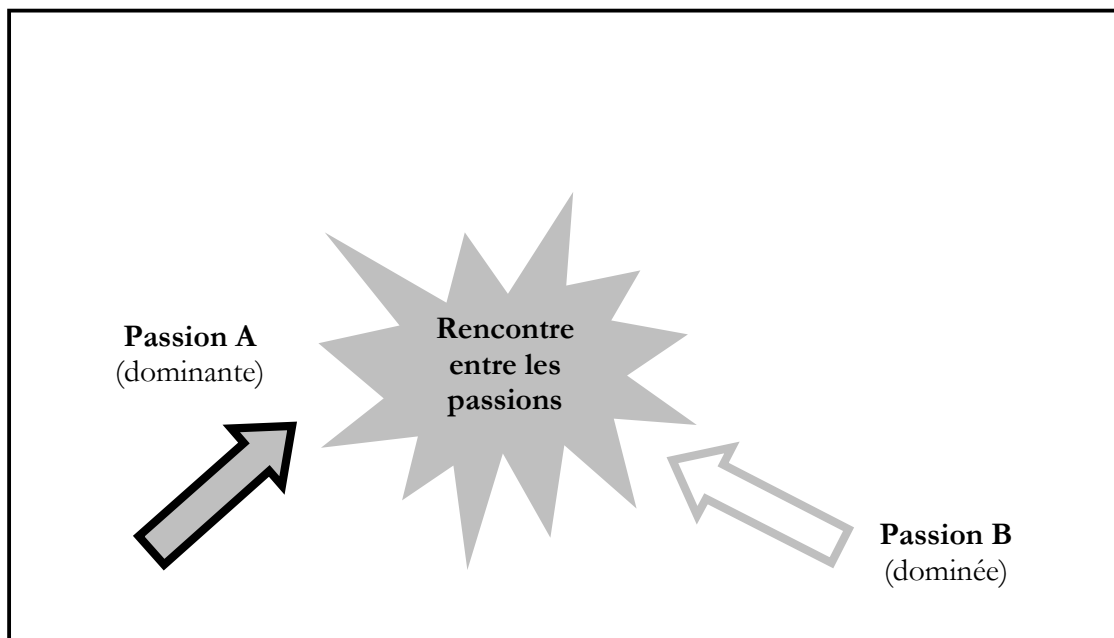
But suppose, in the third place, that the object is not a compound of good or evil, but is consider'd as probable or improbable in any degree; in that case, I assert, that the contrary passions will both of them be present at once in the soul and, instead of destroying and tempering each other, will subsist together, and produce a third impression or affection by their union. Contrary passions are not capable of destroying each other, except when their contrary movements exactly rencounter, and are opposite in their direction, as well as in the sensation they produce. This exact rencounter depends upon the relations of those ideas, from which they are deriv'd, and is more or less perfect, according to the degrees of the relation. In the case of probability, the contrary chances are so far related, that they determine concerning the existence or non-existence of the same object. But this relation is far from being perfect; since some of the chances lie on the side of existence, and others on that of non-existence; which are objects altogether incompatible. 'Tis impossible by one steady view to survey the opposite chances, and the events dependent on them; but 'tis necessary that the imagination shou'd run alternately from the one to the other. Each view of the imagination produces its peculiar passion, which decays away by degrees, and is follow'd by a sensible vibration after the stroke. The incompatibility of the views keeps the passions from shocking in a direct line, if that expression may be allow'd; and yet their relation is sufficient **to mingle their fainter emotions**. 'Tis after this manner that hope and fear arise from the different mixture of these opposite passions of grief and joy, and from their imperfect union and conjunction.¹

Enfin, il peut arriver que lorsque deux passions sont ressenties par un individu, elles le soient en alternance et qu'elles ne se mélangent pas. Pour qu'une telle situation puisse arriver il faut que les passions portent sur des objets différents. L'esprit de l'individu ne

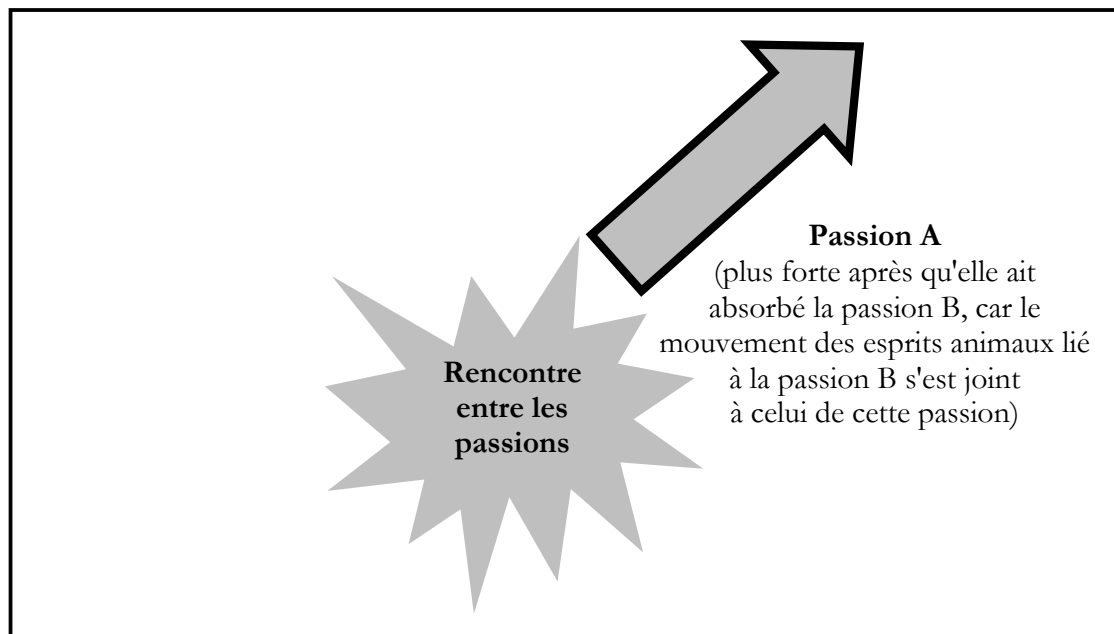
¹ THN, 2.3.9.16, pp. 282-283. Je souligne.

pouvant établir de relations entre les deux passions (que ce soit au niveau des idées ou des impressions qui sont à leur origine), il n'y a pas à proprement parler de rencontre entre les passions. Il n'y a pas d'interactions entre les mouvements des esprits animaux – les émotions – des deux passions. Les esprits animaux de l'individu sont mis en branle d'une certaine manière, suivant les paramètres propres à la première passion, et, lorsque cette passion cesse et est remplacée par l'autre passion, ils se remettent en mouvement dans une direction et suivant une agitation différentes, suivant les paramètres cette fois qui sont propres à l'autre passion.

Schéma 11-9 : La passion dominante absorbe l'autre et gagne en force

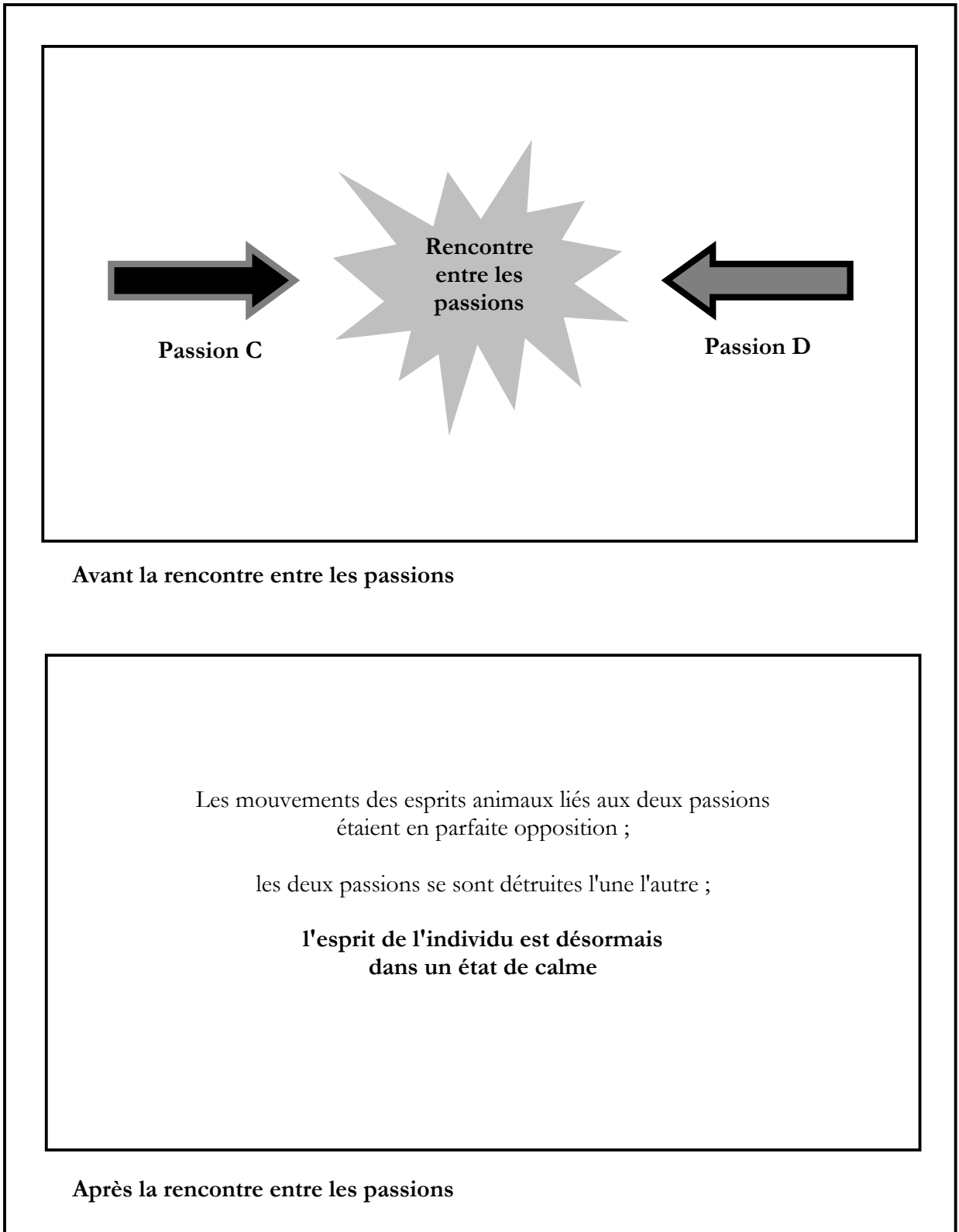


Avant la rencontre des passions



Après la rencontre des passions

Schéma 11-10 : Les deux passions s'annulent l'une l'autre

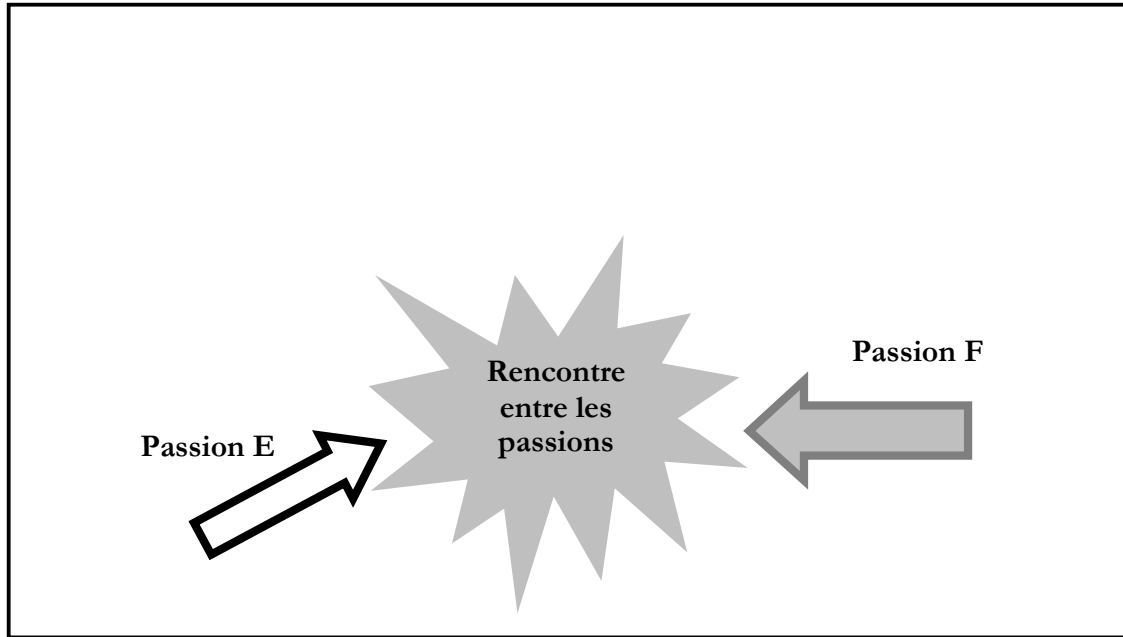


Les mouvements des esprits animaux liés aux deux passions
étaient en parfaite opposition ;

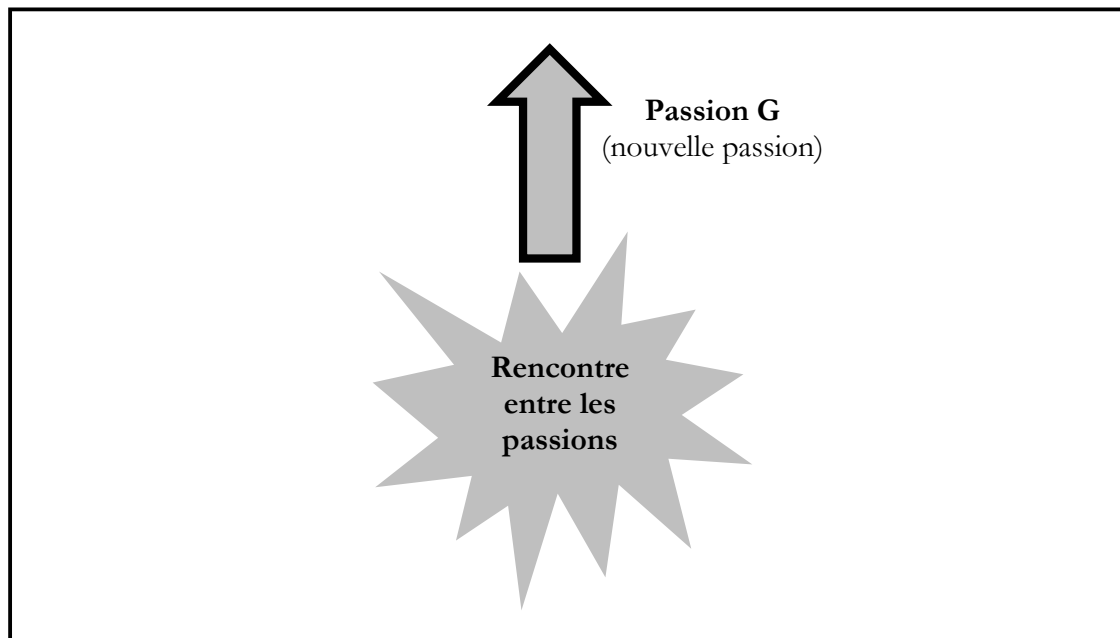
les deux passions se sont détruites l'une l'autre ;

**l'esprit de l'individu est désormais
dans un état de calme**

Schéma 11-11 : Les deux passions se mélangent et une nouvelle passion se forme



Avant la rencontre entre les passions



Après la rencontre entre les passions

2.2.1.2. Les objets extérieurs et la production d'émotions

À partir du moment où l'on considère que le terme « émotion » désigne, dans la philosophie de David Hume, le mouvement des esprits animaux, l'un des passages de la section consacrée à la malice et à l'envie devient beaucoup plus clair. Dans ce passage, on ne trouve pas moins de neuf occurrences du terme « émotion », et elles sont toutes liées à la perception d'objets :

The conclusion I draw from these two principles, join'd to the influence of comparison above-mention'd, is very short and decisive. **Every object is attended with some emotion proportion'd to it**; a great object with a great **emotion**, a small object with a small **emotion**. A great *object*, therefore, succeeding a small one, makes a great **emotion** succeeding a small one. Now a great **emotion** succeeding a small one becomes still greater, and rises beyond its ordinary proportion. But as there is a certain degree of an **emotion, which commonly attends every magnitude of an object**; when the **emotion** encreases, we naturally imagine that the object has likewise encreas'd. The effect conveys our view to its usual cause, a certain degree of **emotion** to a certain magnitude of the object; nor do we consider that comparison may change the **emotion** without changing any thing in the object. Those who are acquainted with the metaphysical part of optics, and know how we transfer the judgments and conclusions of the understanding to the senses, will easily conceive this whole operation.¹

Dans ce passage, la grandeur et la petitesse des émotions doivent, bien sûr, être entendues dans un sens métaphorique. Lorsque Hume indique que « les petits objets produisent de petites émotions », que « les grands objets produisent de grandes émotions » et que « chaque objet produit une émotion qui lui est proportionnée » ce qu'il veut signifier, en fait, c'est que pour chaque objet qui se présente aux sens d'un individu, correspond une émotion – un mouvement des esprits animaux – qui lui soit particulier. Lorsqu'un objet est perçu par les sens, lorsqu'il y a sensation, une émotion – un mouvement des esprits animaux – s'ensuit et il correspond à cette sensation bien précise.

On peut supposer que lorsque Hume indique « qu'une grande émotion qui en suit une petite devient plus grande encore, et atteint des niveaux qui vont au-delà de ses proportions ordinaires » il se réfère alors à ce qui se produit lorsque le mouvement des esprits animaux lié à la perception d'un premier objet (dans l'exemple, le « petit objet ») rencontre le mouvement des esprits animaux qui est lié à la perception d'un deuxième objet (dans l'exemple, le « grand objet »). Comme les impressions durent un certain temps et que les

¹ THN, 2.2.8.6, p. 241. Je souligne. En italique dans le texte.

émotions sont des impressions, on peut supposer que les deux émotions qui sont liées à chacune des sensations se chevauchent et qu'elles s'unissent alors. Le mouvement des esprits animaux qui était lié à la perception du « petit objet » change en effet de direction et adopte celle du mouvement des esprits animaux qui était lié à la perception du « grand objet », et les esprits qui étaient agités lors de la perception du « petit objet » se joignent à ceux qui étaient agités lors de la perception du « grand objet ». C'est ainsi que le mouvement des esprits animaux qui est lié à la perception du « grand objet », parce qu'il était dominant dans cet exemple, croît en force.

Hume indique ensuite que lorsque l'émotion s'accroît, on imagine naturellement que l'objet s'accroît. Lorsque des sensations sont ressenties par un individu, elles sont ordinairement suivies au bout d'un certain temps par les idées de ces sensations ; la différence entre les idées des sensations et les sensations n'est en effet qu'une différence de vivacité et lorsque la vivacité d'une sensation décroît, la sensation finit par devenir une idée. Si les mouvements des esprits animaux liés aux deux sensations différentes ne s'étaient pas unis, si les deux sensations étaient demeurées des sensations distinctes et séparées l'une de l'autre, les vivacités des deux sensations auraient fini par décroître graduellement, et elles se seraient converties dans leurs idées correspondantes ; la sensation produite par le « grand objet » serait devenue une idée, la sensation produite par le « petit objet » serait devenue une autre idée. En s'unissant, les émotions – les mouvements des esprits animaux – ont modifié ce qui s'était produit au niveau des sensations ; une seule d'entre elle est demeurée, celle du « grand objet » dans l'exemple de Hume, et, comme cette sensation avait une vivacité différente par rapport à la sensation originelle, il y a également eu un changement au niveau de l'idée qui devait s'ensuivre.

2.2.1.3. Les émotions et l'accoutumance

Dans la section « 2.1.2. Les changements de direction des esprits et les variations de la force des passions » on avait traité des effets que l'habitude de quelque chose pouvait produire sur le mouvement des esprits animaux. On avait alors indiqué que l'habitude n'augmentait pas l'agitation des esprits animaux et qu'elle rendait même leur cours plus calme et plus régulier ; que ce faisant, l'habitude pouvait rendre les passions ressenties par un individu plus modérées et plus calmes. On avait également indiqué que l'habitude pouvait également

rendre certaines passion plus fortes, mais qu'il y avait une différence entre les passions fortes résultant du cours régulier des esprits animaux et les passions violentes résultant d'une grande agitation des esprits. On retrouve des propos similaires dans l'un des passages de la section consacrée aux causes des passions violentes :

There is not in philosophy a subject of more nice speculation than this, of the different *causes* and *effects* of the calm and violent passions. 'Tis evident passions influence not the will in proportion to their violence, or the disorder they occasion in the temper; but, on the contrary, that when a passion has once become a settled principle of action, and is the predominant inclination of the soul, it commonly produces no longer any sensible agitation. As repeated custom and its own force have made every thing yield to it, it directs the actions and conduct **without that opposition and emotion which so naturally attend every momentary gust of passion**. We must, therefore, distinguish betwixt a calm and a weak passion; betwixt a violent and a strong one [...].¹

Dans ce passage, Hume n'explique pas ce qui distingue les passions « calmes » des passions « faibles » et les passions « violentes » des passions « fortes » et il ne développe pas sur ce sujet, quoique il les présente, cela est clair, comme étant différentes les unes des autres. Il ne mentionne pas, par ailleurs, le rôle que peuvent jouer les esprits animaux et leurs mouvements à ce niveau. Il faut considérer certains passages plus avant dans la même section² ainsi que d'autres dans la section suivante³ pour arriver à comprendre ce qui peut distinguer ces catégories⁴ de passions, et même là, on manque d'éléments pour établir une réelle typologie de celles-ci. On peut néanmoins établir les éléments suivants :

- 1) les passions calmes semblent s'opposer aux passions violentes et les passions faibles, aux passions fortes ;
- 2) les passions calmes sont celles qui laissent l'esprit dans un état de calme et de repos et qui laissent à la raison le loisir de s'exercer ;

¹ *THN*, 2.3.4.1, pp. 268-269. Je souligne. En italique dans le texte.

² Voir *THN*, 2.3.4.5-9, p. 270. Ces passages ayant déjà été cités dans la section « 2.1.2. Les changements de direction des esprits et les variations de la force des passions », je ne les citerai pas à nouveau ici.

³ Voir *THN*, 2.3.5.2-3, p. 271. Ces passages ayant déjà été cités dans la section « 2.1.2. Les changements de direction des esprits et les variations de la force des passions », je ne les citerai pas à nouveau ici.

⁴ Je suis consciente que le terme « catégories » soit impropre mais je n'en ai pas trouvé de plus approprié.

3) les passions violentes sont celles qui, au contraire, placent l'esprit d'un individu dans un état de grande agitation, et ne laissent pas de place à sa raison ;

4) les passions calmes se distinguent des passions faibles et les passions violentes se distinguent des passions fortes.

Suivant ce que Hume indique dans les passages des sections 2.3.4 et 2.3.5, on peut déduire que :

Une passion calme est une passion qui est produite lorsqu'un individu a l'habitude de quelque chose. Lorsque c'est le cas, le flux de ses esprits animaux est régulier et l'agitation de ceux-ci n'est pas particulièrement puissante. L'esprit de l'individu demeure dans un état de calme et de repos, et sa raison a tout le loisir de s'exercer.

Une passion violente est une passion qui est produite lorsque les esprits animaux d'un individu sont puissamment agités et/ou que leur cours est entravé. L'esprit de l'individu est alors accaparé par la passion et il y a peu de place, voire pas du tout, pour que sa raison puisse s'exercer.

Une passion forte est une passion qui est produite lorsqu'un individu a l'habitude de quelque chose. La course de ses esprits animaux est régulière et aisée et le mouvement des esprits est fluide. Ceux-ci ne sont pas agités de manière trop violente, cependant, et si l'individu ressent fortement la passion, son esprit demeure en repos et sa raison a le loisir de s'exercer. Le caractère fort d'une passion est tout à fait compatible avec son caractère calme.

Ce qu'est une passion faible est plus difficile à déterminer. On peut supposer que lorsque un individu ressent une passion faible, ses esprits animaux sont peu agités et/ou que leur cours est irrégulier ; il est possible que ces deux circonstances soient également présentes. Dans tous les cas, on peut supposer qu'il s'agit d'une passion peu accaparante pour l'esprit d'un individu.

Il est également possible que la force ou la faiblesse d'une passion dépende du nombre des esprits animaux mis en mouvement ou de l'état de ceux-ci (s'ils sont sains, par exemple, ou malingres). On pourrait supposer qu'une passion est forte lorsque un grand nombre

d'esprits animaux est mis en mouvement et/ou que ceux-ci sont vigoureux et sains ; on pourrait supposer, de la même manière, qu'une passion est faible lorsque un petit nombre d'esprits animaux est mis en mouvement et/ou que ceux-ci sont chétifs et égrotes... Hume ne fournit pas d'informations à ce sujet dans le *Traité* et on ne peut bien sûr que spéculer¹...

2.2.2. Autres passages où les émotions soient mentionnées

On trouve plusieurs autres passages où le terme « émotion » soit employé dans le second livre du *Traité de la nature humaine*. Dans ceux-ci, le sens du terme « émotion » n'est pas toujours clair car Hume s'en sert afin de désigner des impressions en général, des impressions de sensation, des impressions de réflexion ou, de manière plus particulière encore, des passions ou des sentiments (esthétiques ou moraux). Dans ces passages, on ne doit surtout pas considérer que Hume utilise le terme « émotion » comme un synonyme des termes « impression », « sensation », « passion », « sentiment », etc. Dans ces passages, Hume emploie plutôt le terme « émotion » de manière métonymique², et il le fait sans doute pour des raisons stylistiques. Comme il s'agit de passages qui n'apportent rien à la compréhension de ce qu'est une émotion dans la philosophie humienne, ces passages sont présentés dans le présent chapitre, mais ils ne sont pas analysés. Il importe de souligner le fait que, dans certains d'entre eux, le sens du terme « émotion » est parfois si ambigu qu'il n'est pas sûr si il exprime une impression de manière plus générale ou une passion... Les divisions qui suivent et qui ont été effectuées afin de présenter les passages, ne sont ainsi que suggestives.

Dans le second livre du *Traité de la nature humaine*, on pourrait considérer que Hume se sert du terme « émotion » pour exprimer une impression³ dans les passages suivants :

¹ On trouve, par contre, un passage dans l'*Enquête sur les principes de la morale* qui présente quelque chose allant dans le sens de cette hypothèse. Sur ce sujet voir dans le « Chapitre XII », la section « 1.1.2. Les esprits animaux dans l'*Enquête sur les principes de la morale* (1751) ».

² Lorsque des impressions sont ressenties par individu et lorsque des idées sont formées en son esprit, les unes comme les autres sont toujours accompagnées d'une émotion particulière, c'est-à-dire d'un mouvement des esprits animaux particulier. D'un point de vue purement stylistique il est ainsi tout à fait légitime de désigner une impression (ou une idée) en se servant du terme qui exprime le mouvement des esprits animaux qui lui correspond, soit le terme « émotion ».

³ Qu'il s'agisse d'une impression en général, c'est-à-dire quelle qu'en soit la sorte (sensation, passion, sentiment...) ou qu'il s'agisse d'une impression en particulier, mais pour laquelle Hume ne fournit pas suffisamment d'informations pour que le lecteur puisse l'identifier correctement.

The *second* property I shall observe in the human mind is a like association of impressions. All resembling impressions are connected together, and no sooner one arises than the rest immediately follow. Grief and disappointment give rise to anger, anger to envy, envy to malice, and malice to grief again, until the whole circle be compleated. In like manner our temper, when elevated with joy, naturally throws itself into love, generosity, pity, courage, pride, and the other resembling affections. 'Tis difficult for the mind, when actuated by any passion, to confine itself to that passion alone, without any change or variation. Human nature is too inconstant to admit of any such regularity. Changeableness is essential to it. And to what can it so naturally change as to affections or **emotions** which are suitable to the temper, and agree with that set of passions which then prevail? [...]¹

For the same reason, that riches cause pleasure and pride, and poverty excites uneasiness and humility, power must produce the **former emotions**, and slavery the latter. Power or an authority over others makes us capable of satisfying all our desires; as slavery, by subjecting us to the will of others, exposes us to a thousand wants, and mortifications.²

There are also instances of the relation of impressions, sufficient to convince us, that there is a union of certain affections with each other in the inferior species of creatures as well as in the superior, and that their minds are frequently convey'd thro' a series of connected **emotions**. A dog, when elevated with joy, runs naturally into love and kindness, whether of his master or of the sex. In like manner, when full of pain and sorrow, he becomes quarrelsome and ill-natur'd; and that passion, which at first was grief, is by the smallest occasion converted into anger.³

After so many and such undeniable proofs drawn from daily experience and observation, it may seem superfluous to enter into a particular examination of all the causes of love and hatred. I shall, therefore, employ the sequel of this part, *First*, In removing some difficulties, concerning particular causes of these passions. *Secondly*, In examining the compound affections, which arise from the mixture of love and hatred with other **emotions**.⁴

'Twill be easy to explain the passion of *pity*, from the precedent reasoning concerning *sympathy*. We have a lively idea of every thing related to us. All human creatures are related to us by resemblance. Their persons, therefore, their interests, their passions, their pains and pleasures must strike upon us in a lively manner, and produce an **emotion similar to the original one**; since a lively idea is easily converted into an impression. If this be true in general, it must be more so of affliction and sorrow. These have always a stronger and more lasting influence than any pleasure or enjoyment.⁵

[...] When a person of merit falls into what is vulgarly esteem'd a great misfortune, we form a notion of his condition; and carrying our fancy from the cause to the usual effect, first conceive a lively idea of his sorrow, and then feel an impression of it,

¹ THN, 2.1.4.3, p. 186. Je souligne. En italique dans le texte.

² THN, 2.1.10.11, p. 205. Je souligne.

³ THN, 2.1.12.8, p. 213. Je souligne.

⁴ THN, 2.2.3.1, p. 225. Je souligne. En italique dans le texte.

⁵ THN, 2.2.7.2, p. 238. Je souligne. En italique dans le texte.

entirely over-looking that greatness of mind, which elevates him above such **emotions**, or only considering it so far as to encrease our admiration, love, and tenderness for him. We find from experience, that such a degree of passion is usually connected with such a misfortune; and tho' there be an exception in the present case, yet the imagination is affected by the *general rule*, and makes us conceive a lively idea of the passion, or rather feel the passion itself, in the same manner, as if the person were really actuated by it. From the same principles we blush for the conduct of those who behave themselves foolishly before us; and that tho' they show no sense of shame, nor seem in the least conscious of their folly. All this proceeds from sympathy; but 'tis of a partial kind, and views its objects only on one side, without considering the other, which has a contrary effect, and wou'd entirely destroy that **emotion**, which arises from the first appearance.¹

In a word, no ideas can affect each other, either by comparison, or by the passions they separately produce, unless they be united together by some relation, which may cause an easy transition of the ideas, and consequently of the **emotion or impressions, attending the ideas**; and may preserve the one impression in the passage of the imagination to the object of the other [...].²

The appetite of generation, when confin'd to a certain degree, is evidently of the pleasant kind, and has a strong connexion with all the **agreeable emotions**. Joy, mirth, vanity, and kindness are all incentives to this desire; as well as music, dancing, wine, and good cheer. On the other hand, sorrow, melancholy, poverty, humility are destructive of it. From this quality, 'tis easily conceiv'd why it shou'd be connected with the sense of beauty.³

[...] It has certain organs naturally fitted to produce a passion; that passion, when produc'd, naturally turns the view to a certain object. But this not being sufficient to produce the passion, there is requir'd some other **emotion**, which, by a double relation of impressions and ideas may set these principles in action, and bestow on them their first impulse [...].⁴

'Tis evident, that *sympathy*, or the communication of passions, takes place among animals, no less than among men. Fear, anger, courage and other affections are frequently communicated from one animal to another, without their knowledge of that cause which produc'd the original passion. Grief likewise is receiv'd by sympathy; and produces almost all the same consequences, and excites the same **emotions**, as in our species.⁵

'Tis obvious, that when we have the prospect of pain or pleasure from any object, we feel a consequent **emotion of aversion or propensity**, and are carry'd to avoid or embrace what will give us this uneasiness or satisfaction. 'Tis also obvious, that this **emotion** rests not here, but making us cast our view on every side, comprehends whatever objects are connected with its original one by the relation of cause and effect. Here then reasoning takes place to discover this relation; and according as our

¹ THN, 2.2.7.5, p. 239. Je souligne. En italique dans le texte.

² THN, 2.2.8.20, p. 245. Je souligne.

³ THN, 2.2.11.2, p. 253. Je souligne.

⁴ THN, 2.2.11.6, p. 254. Je souligne.

⁵ THN, 2.2.12.6, p. 254. Je souligne. En italique dans le texte.

reasoning varies, our actions receive a subsequent variation. But 'tis evident in this case, that the impulse arises not from reason, but is only directed by it. 'Tis from the prospect of pain or pleasure that the aversion or propensity arises towards any object: And these **emotions** extend themselves to the causes and effects of that object, as they are pointed out to us by reason and experience [...]¹

But again, as facility converts pain into pleasure, so it often converts pleasure into pain, when it is too great, and renders the actions of the mind so faint and languid, that they are no longer able to interest and support it. And indeed, scarce any other objects become disagreeable thro' custom; but such as are naturally **attended with some emotion or affection**, which is destroy'd by the too frequent repetition [...].²

Suppose, then, that the object, concerning whose reality we are doubtful, is an object either of desire or aversion, 'tis evident, that, according as the mind turns itself either to the one side or the other, it must feel a momentary impression of joy or sorrow. An object, whose existence we desire, gives satisfaction, when we reflect on those causes, which produce it; and for the same reason excites grief or uneasiness from the opposite consideration: So that as the understanding, in all probable questions, is divided betwixt the contrary points of view, the affections must in the same manner be divided betwixt opposite **emotions**.³

On pourrait considérer que Hume se sert du terme « émotion » pour désigner une impression de sensation dans les passages suivants :

The *second* quality, which I discover in these passions, and which I likewise consider as an original quality, is their **sensations, or the peculiar emotion** they excite in the soul, and which constitute their very being and essence. Thus pride is a pleasant sensation, and humility a painful; and upon the removal of the pleasure and pain, there is in reality no pride nor humility. Of this our very feeling convinces us; and beyond our feeling, 'tis here in vain to reason or dispute.⁴

'Tis evident, then, that when the mind feels the passion either of pride or humility upon the appearance of a related object, there is, beside the relation or transition of thought, **an emotion or original impression** produc'd by some other principle. The question is, whether the **emotion** first produc'd be the passion itself, or some other impression related to it. This question we cannot be long in deciding. [...] But supposing the **first emotion** to be only related to pride or humility, 'tis easily conceiv'd to what purpose the relation of objects may serve, and how the two different associations of impressions and ideas, by uniting their forces, may assist each other's operation. This is not only easily conceiv'd, but I will venture to affirm, 'tis the only manner, in which we can conceive this subject. An easy transition of ideas, which, of itself, causes no **emotion**, can never be necessary, or even useful to the passions, but by forwarding the transition betwixt some related impressions [...].⁵

¹ THN, 2.3.3.3, p. 266. Je souligne.

² THN, 2.3.5.4, p. 271. Je souligne.

³ THN, 2.3.9.11, pp. 281-282. Je souligne.

⁴ THN, 2.1.5.4, pp. 187-188. Je souligne. En italique dans le texte.

⁵ THN, 2.1.9.5, p. 199. Je souligne.

First experiment. To proceed with the greater order in these experiments, let us first suppose, that being plac'd in the situation above-mention'd, *viz.* in company with some other person, there is an object presented, that has no relation either of impressions or ideas to any of these passions. Thus suppose we regard together an ordinary stone, or other common object, belonging to neither of us, and causing of itself no **emotion, or independent pain and pleasure**: 'Tis evident such an object will produce none of these four passions[...].¹

'Tis certain, that the first principle, *viz.* the reflection on agreeable objects, has a greater influence than what, at first sight, we may be apt to imagine. We seldom reflect on what is beautiful or ugly, agreeable or disagreeable, without an **emotion of pleasure or uneasiness**; and tho' these sensations appear not much in our common indolent way of thinking, 'tis easy, either in reading or conversation, to discover them. Men of wit always turn the discourse on subjects that are entertaining to the imagination; and poets never present any objects but such as are of the same nature [...].²

On pourrait considérer que Hume se sert du terme « émotion » de manière métonymique pour désigner une impression de réflexion (sans préciser laquelle) dans le passage suivant :

[...] Secondary, or reflective impressions, are such as proceed from some of these original ones, either immediately, or by the interposition of its idea. Of the first kind are all the impressions of the senses, and all bodily pains and pleasures: Of the second are the passions, and other **emotions** resembling them.³

On pourrait considérer que Hume use du terme « émotion » en remplacement du terme « passion » dans les passages suivants :

The reflective impressions may be divided into two kinds, *viz.* the *calm* and the *violent*. Of the first kind is the sense of beauty and deformity in action, composition, and external objects. Of the second are the passions of love and hatred, grief and joy, pride and humility. This division is far from being exact. The raptures of poetry and music frequently rise to the greatest height; while those other impressions, properly call'd passions, may decay into so soft an **emotion**, as to become, in a manner, imperceptible. But as in general the passions are more violent than the emotions arising from beauty and deformity, these impressions have been commonly distinguish'd from each other. The subject of the human mind being so copious and various, I shall here take advantage of this vulgar and specious division, that I may proceed with the greater order; and having said all I thought necessary concerning our ideas, shall now explain those **violent emotions or passions**, their nature, origin, causes, and effects.⁴

As the immediate *object* of pride and humility is self or that identical person, of whose thoughts, actions, and sensations, we are intimately conscious; so the *object* of love and hatred is some other person, of whose thoughts, actions, and sensations, we are not

¹ THN, 2.2.2.5, pp. 216-217. Je souligne. En italique dans le texte.

² THN, 2.2.5.3, pp. 231-232. Je souligne. En italique dans le texte.

³ THN, 2.1.1.1, p. 181. Je souligne.

⁴ THN, 2.1.1.3, pp. 181-182. Je souligne. En italique dans le texte.

conscious. This is sufficiently evident from experience. Our love and hatred are always directed to some sensible being external to us; and when we talk of *self-love*, 'tis not in a proper sense, nor has the sensation it produces any thing in common with that **tender emotion**, which is excited by a friend or mistress. 'Tis the same case with hatred. We may be mortify'd by our own faults and follies; but never feel any anger or hatred, except from the injuries of others.¹

Before we leave this subject, it may not be amiss to account for a pretty curious phenomenon, *viz.* why we commonly keep at a distance such as we contemn, and allow not our inferiors to approach too near even in place and situation. It has already been observ'd, that almost every kind of idea is attended with some **emotion**, even the ideas of number and extension, much more those of such objects as are esteem'd of consequence in life, and fix our attention. 'Tis not with entire indifference we can survey either a rich man or a poor one, but must feel some faint touches, at least, of respect in the former case, and of contempt in the latter. These two passions are contrary to each other; but in order to make this contrariety be felt, the objects must be some way related; otherwise the affections are totally separate and distinct, and never encounter. The relation takes place wherever the persons become contiguous; which is a general reason why we are uneasy at seeing such disproportion'd objects as a rich man and a poor one, a nobleman and a porter, in that situation.²

Second experiment. Since an object, that wants both these relations can never produce any passion, let us bestow on it only one of these relations; and see what will follow. Thus suppose, I regard a stone or any common object, that belongs either to me or my companion, and by that means acquires a relation of ideas to the object of the passions: 'Tis plain, that to consider the matter *a priori*, no **emotion** of any kind can reasonably be expected. For besides, that a relation of ideas operates secretly and calmly on the mind, it bestows an equal impulse towards the opposite passions of pride and humility, love and hatred, according as the object belongs to ourselves or others; which opposition of the passions must destroy both, and leave the mind perfectly free from any affection or **emotion** [...].³

Most fortunately all this reasoning is found to be exactly conformable to experience, and the phenomena of the passions. Suppose I were travelling with a companion thro' a country, to which we are both utter strangers; 'tis evident, that if the prospects be beautiful, the roads agreeable, and the inns commodious, this may put me into good humour both with myself and fellow-traveller. But as we suppose, that this country has no relation either to myself or friend, it can never be the immediate cause of pride or love; and therefore if I found not the passion on some other object, that bears either of us a closer relation, my **emotions** are rather to be consider'd as the overflowings of an elevate or humane disposition, than as an establish'd passion. The case is the same where the object produces uneasiness.⁴

I grant, that these effects of the removal of design, in diminishing the relations of impressions and ideas, are not entire, nor able to remove every degree of these relations. But then I ask, if the removal of design be able entirely to remove the passion of love and hatred? Experience, I am sure, informs us of the contrary, nor is

¹ THN, 2.2.1.2, p. 214. Je souligne. En italique dans le texte.

² THN, 2.2.10.9, pp. 252-253. Je souligne. En italique dans le texte.

³ THN, 2.2.2.6, p. 271. Je souligne. En italique dans le texte.

⁴ THN, 2.2.2.8, p. 218. Je souligne.

there any thing more certain, than that men often fall into a violent anger for injuries, which they themselves must own to be entirely involuntary and accidental. This **emotion**, indeed, cannot be of long continuance; but still is sufficient to show, that there is a natural connexion betwixt uneasiness and anger, and that the relation of impressions will operate upon a very small relation of ideas [...].¹

The passions of love and hatred are always follow'd by, or rather conjoin'd with benevolence and anger. 'Tis this conjunction, which chiefly distinguishes these affections from pride and humility. For **pride and humility are pure emotion** in the soul, unattended with any desire, and not immediately exciting us to action. But love and hatred are not compleated within themselves, nor rest in that **emotion, which they produce**, but carry the mind to something farther. Love is always follow'd by a desire of the happiness of the person below'd, and an aversion to his misery: As hatred produces a desire of the misery and an aversion to the happiness of the person hated. So remarkable a difference betwixt these two sets of passions of pride and humility, love and hatred, which in so many other particulars correspond to each other, merits our attention.²

[...] Thus we find, that tho' every one, but especially women, are apt to contract a kindness for criminals, who go to the scaffold, and readily imagine them to be uncommonly handsome and well-shap'd; yet one, who is present at the cruel execution of the rack, feels no such **tender emotions**; but is in a manner overcome with horror, and has no leisure to temper this uneasy sensation by any opposite sympathy.³

Since reason alone can never produce any action, or give rise to volition, I infer, that the same faculty is as incapable of preventing volition, or of disputing the preference with any **passion or emotion** This consequence is necessary [...].⁴

A passion is an original existence, or, if you will, modification of existence, and contains not any representative quality, which renders it a copy of any other existence or modification. When I am angry, I am actually possessed with the passion, and in that **emotion** have no more a reference to any other object, than when I am thirsty, or sick, or more than five foot high. 'Tis impossible, therefore, that this passion can be oppos'd by, or be contradictory to truth and reason; since this contradiction consists in the disagreement of ideas, consider'd as copies, with those objects which they represent.⁵

It may not be improper, before we leave this subject of the will, to resume, in a few words, all that has been said concerning it, in order to set the whole more distinctly before the eyes of the reader. **What we commonly understand by *passion* is a violent and sensible emotion** of mind, when any good or evil is presented, or any object, which, by the original formation of our faculties, is fitted to excite an appetite [...].⁶

¹ THN, 2.2.3.6, pp. 226-227. Je souligne.

² THN, 2.2.6.3, p. 237. Je souligne.

³ THN, 2.2.9.18, pp. 249-250. Je souligne.

⁴ THN, 2.3.3.4, p. 266. Je souligne.

⁵ THN, 2.3.3.5, pp. 266-267. Je souligne.

⁶ THN, 2.3.8.13, p. 280. Je souligne. En italique dans le texte.

Enfin, on pourrait considérer que Hume désigne les sentiments en employant le terme « émotions » dans le passage suivant :

The reflective impressions may be divided into two kinds, *viz.* the *calm* and the *violent*. Of the first kind is the sense of beauty and deformity in action, composition, and external objects. Of the second are the passions of love and hatred, grief and joy, pride and humility. This division is far from being exact. The raptures of poetry and music frequently rise to the greatest height; while those other impressions, properly call'd passions, may decay into so soft an emotion, as to become, in a manner, imperceptible. But as in general the passions are more violent than the **emotions arising from beauty and deformity**, these impressions have been commonly distinguish'd from each other. The subject of the human mind being so copious and various, I shall here take advantage of this vulgar and specious division, that I may proceed with the greater order; and having said all I thought necessary concerning our ideas, shall now explain those violent emotions or passions, their nature, origin, causes, and effects.¹

Bien sûr, comme on l'a indiqué précédemment, dans le cas de bon nombre des passages qui ont été présentés, il y a matière à interprétation. On pourrait discuter longuement dans le cas de plusieurs d'entre eux sur le fait que le terme « émotion » désigne peut-être une passion en particulier plutôt qu'une impression au sens large... Le fait que ce problème puisse être soulevé, montre une fois de plus à quel point les propos du philosophe écossais peuvent manquer de clarté dans le *Traité de la nature humaine*.

2.2.3. Exemple d'un passage problématique

Le sens du terme « émotion » dans certains passages apparaît comme des plus ambigus parce que les propos de Hume sont présentés de telle sorte que l'on pourrait les interpréter de plusieurs manières différentes. Ce qu'il indique au sujet des émotions en 2.1.5.6 constitue un assez bon exemple de ce genre de problèmes :

That we may comprehend this the better, we must suppose, that nature has given to the organs of the human mind, a certain disposition fitted to produce a peculiar impression or **emotion**, which we call *pride*. To this **emotion** she has assign'd a certain idea, *viz.* that of *self*, which it never fails to produce. This contrivance of nature is easily conceiv'd. We have many instances of such a situation of affairs. The nerves of the nose and palate are so dispos'd, as in certain circumstances to convey such peculiar sensations to the mind: The sensations of lust and hunger always produce in us the idea of those peculiar objects, which are suitable to each appetite. These two circumstances are united in pride. The organs are so dispos'd as to produce the passion; and the passion, after its production, naturally produces a certain idea. All this needs no proof. 'Tis evident we never shou'd be possess'd of that passion, were there not a disposition of mind proper for it; and 'tis as evident, that the passion always

¹ THN, 2.1.1.3, pp. 181-182. Je souligne. En italique dans le texte.

turns our view to ourselves, and makes us think of our own qualities and circumstances.¹

Dans ce passage, on pourrait considérer que le terme « émotion » vient ici remplacer le terme « passion », Hume se servant d'une métonymie pour des raisons stylistiques. Le cas échéant, le passage se lirait comme suit : « ...la nature a donné aux organes de l'esprit humain une certaine disposition afin qu'ils produisent une impression particulière ou une passion que nous nommons l'orgueil ; à cette émotion... ».

On pourrait également considérer que le terme « émotion » doit être compris dans le sens du mouvement des esprits animaux. Le cas échéant, le passage se lirait plutôt comme suit : « ...la nature a donné aux organes de l'esprit humain une certaine disposition afin qu'ils produisent une impression particulière ou une émotion que nous nommons l'orgueil ; à cette émotion... ». Suivant cette interprétation, il n'y aurait pas cette fois de métonymie, mais il y aurait plutôt quelque chose comme une ellipse dans la proposition et ce que Hume voudrait réellement indiquer alors serait plutôt : « ...la nature a donné aux organes de l'esprit humain une certaine disposition afin qu'ils produisent une impression particulière ou une émotion, c'est-à-dire un mouvement des esprits animaux, qui correspond à la passion que nous nommons l'orgueil ; à cette émotion... ».

Cette deuxième interprétation est plus en accord avec ce qui a été indiqué au sujet des émotions et du mouvement des esprits animaux dans les sections précédentes. Cependant, si interpréter les propos de Hume dans ce passage dans ce sens semble plus cohérent avec ce qu'il indique dans d'autres passages concernant les émotions, cela crée de nouveaux problèmes. Les émotions – ou le mouvement des esprits animaux – sont présentées dans plusieurs passages du premier livre et du second livre du *Traité* comme des impressions du corps qui sont en correspondance avec les impressions et les idées qui se produisent dans l'esprit ; ce n'est pas ce que semble indiquer Hume, pourtant, en 2.1.5.6, puisqu'il indique au contraire que les émotions sont produites par les « organes de l'esprit humain »...

Cela dit, je pense que les propos du philosophe écossais en 2.1.5.6 ne doivent pas être considérés comme des éléments pouvant falsifier l'hypothèse présentée dans la section « 2.1.3. Les esprits animaux, les émotions et la sympathie ». L'utilisation du terme

¹ *THN*, 2.1.5.6, p. 188. Je souligne. En italique dans le texte.

« émotion » en 2.1.5.6 est en effet si confuse qu'on peut difficilement la considérer comme une affirmation catégorique et forte en ce qui concerne la nature des émotions. Je pense que, si les propos de Hume en 2.1.5.6¹ doivent être une preuve de quoi que ce soit, ils doivent être d'abord et avant tout une preuve du fait que le *Traité de la nature humaine* est un ouvrage très mal structuré et très mal écrit, qui méritait le commentaire très critique qu'en fit Hume plusieurs années plus tard dans l'« Avertissement » joint lors de la réédition complète de ses (autres) ouvrages...

2.2.4. Mise en rapport des émotions avec les autres impressions

Il arrive que Hume dans certains passages du second livre du *Traité de la nature humaine* mette en rapport les émotions avec d'autres sortes d'impressions ou même avec des idées. Ces passages fournissent peu d'informations sur la nature des émotions, Hume n'y indiquant ordinairement que le fait qu'une émotion accompagne une impression, ou encore que dans certaines situations dans lesquelles des impressions sont impliquées, une émotion soit alors produite.

Cela étant dit, dans certains de ces passages on pourrait également considérer que Hume y utilise le terme « émotion » de manière métonymique afin de désigner une impression d'une sorte ou d'une autre. La plupart du temps, en effet, ses propos demeurent suffisamment lacunaires et ambigus pour qu'il y ait matière à interprétation. Ces passages sont les suivants :

¹ Il est à noter que Hume se sert aussi du terme « émotion » en *THN*, 2.1.5.8 et en *THN*, 2.1.5.9. Comme ses propos font suite à ce qui avait été indiqué en 2.1.5.6, et comme il ne fournit aucune information supplémentaire dans ces passages sur la nature des émotions, le sens du terme « émotion » demeure toujours aussi imprécis qu'il l'était en *THN*, 2.1.5.6 et ce qui avait été indiqué quand à l'interprétation de ce passage vaut également pour ceux-là. Voir *THN*, 2.1.5.8, p. 189 (je souligne) : “The difficulty, then, is only to discover this cause, and find what it is that gives the first motion to pride, and sets those organs in action, which are naturally fitted to produce that **emotion**. Upon my consulting experience, in order to resolve this difficulty, I immediately find a hundred different causes, that produce pride; and upon examining these causes, I suppose, what at first I perceive to be probable, that all of them concur in two circumstances; which are, that of themselves they produce an impression ally'd to the passion, and are plac'd on a subject ally'd to the object of the passion [...]” Voir également *THN*, 2.1.5.9, p. 189 (je souligne) : “What I have said of pride is equally true of humility. The sensation of humility is uneasy, as that of pride is agreeable; for which reason the separate sensation, arising from the causes, must be revers'd, while the relation to self continues the same. [...] The double relation betwixt the ideas and impressions subsists in both cases, and produces an easy transition from the one **emotion** to the other.”

The relation, therefore, of contiguity, or that of causation, betwixt the cause and object of pride and humility, is alone requisite to give rise to these passions; and these relations are nothing else but qualities, by which the imagination is convey'd from one idea to another. Now let us consider what effect these can possibly have upon the mind, and by what means they become so requisite to the production of the passions. 'Tis evident, that the association of ideas operates in so silent and imperceptible a manner, that we are scarce sensible of it, and discover it more by its effects than by any **immediate feeling or perception. It produces no emotion, and gives rise to no new impression of any kind**, but only modifies those ideas, of which the mind was formerly possess'd, and which it cou'd recall upon occasion. From this reasoning, as well as from undoubted experience, we may conclude, that an association of ideas, however necessary, is not alone sufficient to give rise to any passion.¹

When any affection is infus'd by sympathy, it is at first known only by its effects, and by those external signs in the countenance and conversation, which convey an idea of it. This idea is presently converted into an impression, and acquires such a degree of force and vivacity, **as to become the very passion itself, and produce an equal emotion as any original affection**. However instantaneous this change of the idea into an impression may be, it proceeds from certain views and reflections, which will not escape the strict scrutiny of a philosopher, tho' they may the person himself, who makes them.²

'Tis natural for one, that does not examine objects with a strict philosophic eye, to imagine, that those actions of the mind are entirely the same, which produce not a different sensation, and are not immediately distinguishable to the feeling and perception. Reason, for instance, exerts itself without **producing any sensible emotion**; and except in the more sublime disquisitions of philosophy, or in the frivolous subtilities of the schools, scarce ever conveys any pleasure or uneasiness. Hence it proceeds, that every action of the mind, which operates with the same calmness and tranquillity, is confounded with reason by all those, who judge of things from the first view and appearance. Now 'tis certain, **there are certain calm desires and tendencies**, which, tho' they be real passions, **produce little emotion in the mind**, and are more known by their effects than by the immediate feeling or sensation. These desires are of two kinds; either certain instincts originally implanted in our natures, such as benevolence and resentment, the love of life, and kindness to children; or the general appetite to good, and aversion to evil, consider'd merely as such. When any of these passions are calm, and cause no disorder in the soul, they are very readily taken for the determinations of reason, and are suppos'd to proceed from the same faculty, with that which judges of truth and falsehood. Their nature and principles have been suppos'd the same, because their sensations are not evidently different.³

Beside these calm passions, which often determine the will, there are certain violent **emotions** of the same kind, which have likewise a great influence on that faculty. When I receive any injury from another, I often feel a violent passion of resentment, which makes me desire his evil and punishment, independent of all considerations of pleasure and advantage to myself. When I am immediately threaten'd with any grievous

¹ THN, 2.1.9.4, p. 199. Je souligne.

² THN, 2.1.11.3, p. 206. Je souligne.

³ THN, 2.3.3.8, pp. 267-268. Je souligne.

ill, my fears, apprehensions, and aversions rise to a great height, **and produce a sensible emotion.**¹

'Tis remarkable, that the imagination and affections have a close union together, and that nothing, which affects the former, can be entirely indifferent to the latter. Wherever our ideas of good or evil acquire a new vivacity, the passions become more violent; and keep pace with the imagination in all its variations. Whether this proceeds from the principle above-mention'd, *that any attendant **emotion** is easily converted into the predominant,* I shall not determine. 'Tis sufficient for my present purpose, that we have many instances to confirm this influence of the imagination upon the passions.²

I have already observ'd that belief is nothing but a lively idea related to a present impression. This vivacity is a requisite circumstance to the exciting all our passions, the calm as well as the violent; nor has a mere fiction of the imagination any considerable influence upon either of them. It is too weak to take any hold of the mind, **or be attended with emotion.**³

But supposing that there is an immediate impression of pain or pleasure, and *that arising from an object related to ourselves or others,* this does not prevent the propensity or aversion, **with the consequent emotions,** but, by concurring with certain dormant principles of the human mind, excites the new impressions of pride or humility, love or hatred. That propensity, which unites us to the object, or separates us from it, still continues to operate, but in conjunction with the *indirect* passions, which arise from a double relation of impressions and ideas.⁴

Il existe, enfin, un passage dans lequel le philosophe écossais est très clair, par contre, en ce qui concerne la distinction entre les émotions et les autres impressions ou les idées. Dans ce passage, il indique en effet que les émotions sont comme les rayons des passions, des sentiments et des opinions ; il indique également que ce sont les émotions qui sont réfléchies d'un individu à un autre lorsqu'il y a sympathie, une position qui est en accord avec l'hypothèse énoncée précédemment comme quoi la sympathie-humienne serait en fait un processus physiologique par lequel l'agitation des esprits animaux serait augmentée chez un individu. Ce passage éclairant se trouve dans la section qui est consacrée à l'estime que l'on ressent envers les riches et les puissants :

In general we may remark, that the minds of men are mirrors to one another, not only because they reflect each other's **emotions**, but also because **those rays of passions, sentiments and opinions**, may be often reverberated, and may decay away by insensible degrees [...].⁵

¹ THN, 2.3.3.9, p. 268. Je souligne.

² THN, 2.3.6.1, p. 272. Je souligne. En italique dans le texte.

³ THN, 2.3.6.10, pp. 273-274. Je souligne.

⁴ THN, 2.3.9.3, pp. 280-281. Je souligne. En italique dans le texte.

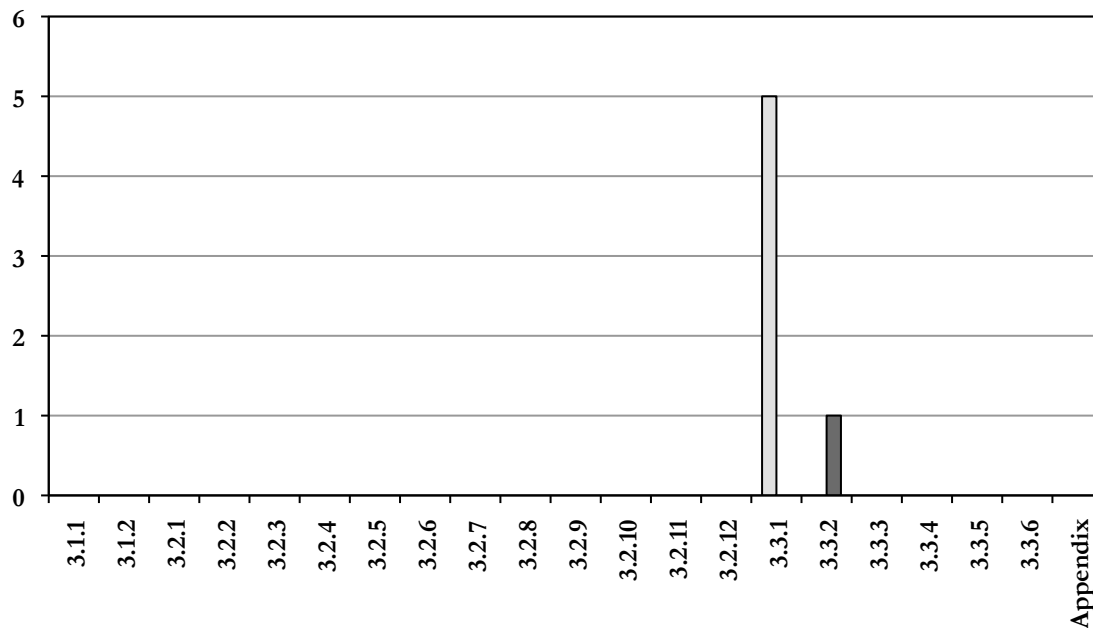
⁵ THN, 2.2.5.21, p. 236. Je souligne. Ce passage est cité en entier dans le « Premier Chapitre », dans la section « 2.1.2. L'"effet miroir" et ce qu'il nous apprend sur la sympathie ».

L'affirmation comme quoi les émotions sont comme les rayons des passions, sentiments et opinions pourrait fournir une piste permettant de comprendre – enfin ! – comment des opinions peuvent être transmises par sympathie. À partir du moment où l'on considère que la sympathie vient augmenter l'agitation des esprits animaux, et à partir du moment où l'on considère qu'il y a un mouvement des esprits animaux qui est en correspondance avec chaque perception, c'est-à-dire non seulement avec chaque impression mais également avec chaque idée, le problème de savoir comment la sympathie peut opérer dans le cas d'une idée ou d'une opinion ne se pose plus... Par sympathie, des esprits animaux sont agités de manière plus violente, que ce mouvement corresponde à celui d'une forte impression ou d'une faible idée... Hume ne précise pas quelle peut être la nature d'une opinion, mais on peut faire l'hypothèse que sa nature est d'être une impression de réflexion, proche d'un sentiment ou d'une passion : comme elles, elle est constituée de relations d'idées et d'impressions. Ce faisant, comme elles, elle peut être produite par sympathie.

Troisième partie : Émotions dans le troisième livre du *Traité* et dans l'«Abstract» de 1740

On ne trouve aucune référence aux esprits animaux ou à leurs mouvements dans le troisième livre du *Traité de la nature humaine*. Par contre, on trouve quelques références aux émotions dans deux des sections de cet ouvrage. Dans l'une de celles-ci, et dans cette section seule, on trouve cinq occurrences du terme « émotion ». Cette section se situe vers la fin du troisième livre, dans la troisième partie, et elle est consacrée à l'origine des vertus et des vices naturels. Il est à noter que les passages où Hume use du terme « émotion » dans le troisième livre ne sont pas très intéressants et qu'on ne les présente que pour des raisons d'exhaustivité. On trouve également un passage où Hume semble faire référence aux émotions, bien que cette fois il n'emploie pas le terme ; ce passage se situe également dans la troisième partie, dans la section qui est consacrée, cette fois, à la grandeur d'âme. Le graphique 11-3 illustre la fréquence du recours aux émotions dans le troisième livre du *Traité de la nature humaine*.

Graphique 11-3 : Les émotions dans le troisième livre du *Traité de la nature humaine*



En gris clair : passages où le terme « émotion » est employé.

En gris foncé : passage où le terme « émotion » n'est pas employé.

3.1. Les émotions dans le troisième livre du *Traité*

Les deux premières occurrences du terme « émotion » se trouvent dans un passage où Hume rappelle comment s'effectue la production d'une impression par sympathie. Il se sert alors de l'exemple de l'opération chirurgicale¹ :

We may begin with considering anew the nature and force of *sympathy*. The minds of all men are similar in their feelings and operations; nor can any one be actuated by any affection, of which all others are not, in some degree, susceptible. As in strings equally wound up, the motion of one communicates itself to the rest; so all the affections readily pass from one person to another, and beget correspondent movements in every human creature. When I see the *effects* of passion in the voice and gesture of any person, my mind immediately passes from these effects to their causes, and forms such a lively idea of the passion, as is presently converted into the passion itself. **In like manner, when I perceive the *causes* of any emotion, my mind is convey'd to the effects, and is actuated with a like emotion.** Were I present at any of the more terrible operations of surgery, 'tis certain, that even before it begun, the preparation of the instruments, the laying of the bandages in order, the heating of the irons, with all the signs of anxiety and concern in the patient and assistants, wou'd have a great effect upon my mind, and excite the strongest sentiments of pity and terror. No passion of another discovers itself immediately to the mind. We are only sensible of its causes or effects. From *these* we infer the passion: And consequently *these* give rise to our sympathy.²

Dans ce passage, le philosophe écossais indique d'abord qu'une impression peut être produite par sympathie lorsqu'un individu perçoit les effets d'une impression ressentie par un autre individu. Dans l'exemple qu'il prend, les gémissements, les cris, les sursauts et les tremblements provoqués par la souffrance apparaissent au yeux de celui qui assiste à une opération chirurgicale comme autant d'effets produits par la douleur que ressent le patient. Le spectateur se forme des idées des effets que produit l'impression et, par association d'idées, il en vient à se former une idée de l'impression elle-même. Par sympathie, cette idée se convertit ensuite en impression. Hume se sert du terme « passion » pour désigner l'impression qui est ressentie par le patient de même que celle qui est produite, par sympathie, chez le spectateur.

Il indique ensuite qu'une impression peut être ressentie par sympathie lorsqu'un individu perçoit les causes qui sont à l'origine d'impressions chez autrui. Il prend alors l'exemple des instruments de chirurgie et explique comment la simple vue de ces derniers peut entraîner

¹ Sur cet exemple, voir, dans le « Chapitre II », la section « 1.1.1. L'exemple de l'opération chirurgicale ».

² *THN*, 3.3.1.7, p. 368. Je souligne. En italique dans le texte.

par association d'idées les idées d'impressions douloureuses, puis comment, par sympathie, ces idées se convertissent en impressions bien réelles. Il se sert alors du terme « émotion ». Il n'indique rien dans ce passage au sujet de la nature des émotions et il ne mentionne pas non plus le mouvement des esprits animaux. Le terme « émotion » semble ainsi être utilisé comme un synonyme du terme « passion », quoique, bien sûr, il est également possible que Hume l'emploie de manière métonymique. Dans tous les cas, ce passage ne fournit pas d'informations nouvelles sur la nature des émotions.

Le second passage où l'on retrouve des occurrences du terme « émotion » porte également sur la production d'impressions par sympathie. Hume, cette fois, effectue une comparaison entre deux types différents d'impressions pouvant être produites par ce principe :

Upon these principles we may easily remove any contradiction, which may appear to be betwixt the *extensive sympathy*, on which our sentiments of virtue depend, and that *limited generosity* which I have frequently observ'd to be natural to men, and which justice and property suppose, according to the precedent reasoning. My sympathy with another may give me the sentiment of pain and disapprobation, when any object is presented, that has a tendency to give him uneasiness; tho' I may not be willing to sacrifice any thing of my own interest, or cross any of my passions, for his satisfaction. A house may displease me by being ill-contriv'd for the convenience of the owner; and yet I may refuse to give a shilling towards the rebuilding of it. Sentiments must touch the heart, to make them controul our passions: But they need not extend beyond the imagination, to make them influence our taste. When a building seems clumsy and tottering to the eye, it is ugly and disagreeable; tho' we be fully assur'd of the solidity of the workmanship. 'Tis a kind of fear, which causes this sentiment of disapprobation; but the passion is not the same with that which we feel, when oblig'd to stand under a wall, that we really think tottering and insecure. The *seeming tendencies* of objects affect the mind: **And the emotion they excite are of a like species with those, which proceed from the *real consequences* of objects, but their feeling is different.** Nay, these **emotions are so different in their feeling**, that they may often be contrary, without destroying each other; as when the fortifications of a city belonging to an enemy are esteem'd beautiful upon account of their strength, tho' we cou'd wish that they were entirely destroy'd. The imagination adheres to the *general* views of things, and distinguishes the feelings they produce, from those which arise from our particular and momentary situation.¹

Il en va de ce passage comme il en allait du précédent : on pourrait considérer que Hume s'y sert du terme « émotion » de manière synonymique, afin de désigner une passion ou toute autre impression ; mais on pourrait également considérer qu'il emploie plutôt le terme « émotion » de manière métonymique. Le philosophe écossais ne fournit aucune

¹ THN, 3.3.1.23, pp. 374-375. Je souligne. En italique dans le texte.

information sur la nature des émotions dans ce passage, si ce n'est le fait qu'elles sont des « excitations » de quelque chose...

Le dernier passage où l'on retrouve une occurrence du terme « émotion », est également un passage où Hume traite de la sympathie. Dans ce passage, il revient brièvement sur certains propos tenus dans les passages précédents de la section, incluant les propos tenus dans les deux passages cités précédemment, soit 3.3.1.7 et 3.3.1.23. Ce qu'il indique au sujet des émotions n'est pas différent de ce qu'il avait indiqué dans ceux-ci et on ne trouve ainsi aucune information supplémentaire en ce qui concerne la nature des émotions. Ce passage est le suivant :

'Tis very happy, in our philosophical researches, when we find the same phænomenon diversify'd by a variety of circumstances; and by discovering what is common among them, can the better assure ourselves of the truth of any hypothesis we may make use of to explain that phænomenon. Were nothing esteem'd virtue but what were beneficial to society, I am perswaded, that the foregoing explication of the moral sense ought still to be receiv'd, and that upon sufficient evidence: But this evidence must grow upon us, when we find other kinds of virtue, which will not admit of any explication except from that hypothesis. Here is a man, who is not remarkably defective in his social qualities; but what principally recommends him is his dexterity in business, by which he has extricated himself from the greatest difficulties, and conducted the most delicate affairs with a singular address and prudence. I find an esteem for him immediately to arise in me: His company is a satisfaction to me; and before I have any farther acquaintance with him, I wou'd rather do him a service than another, whose character is in every other respect equal, but is deficient in that particular. In this case, the qualities that please me are all consider'd as useful to the person, and as having a tendency to promote his interest and satisfaction. They are only regarded as means to an end, and please me in proportion to their fitness for that end. The end, therefore, must be agreeable to me. But what makes the end agreeable? The person is a stranger: I am no way interested in him, nor lie under any obligation to him: His happiness concerns not me, farther than the happiness of every human, and indeed of every sensible creature: **That is, it affects me only by sympathy. From that principle, whenever I discover his happiness and good, whether in its causes or effects, I enter so deeply into it, that it gives me a sensible emotion.** The appearance of qualities, that have a *tendency* to promote it, have an agreeable effect upon my imagination, and command my love and esteem.¹

3.2. Sur le caractère agréable des passions

Même si les passages où l'on retrouve des occurrences du terme « émotion » sont des plus inintéressants dans le troisième livre du *Traité*, on trouve néanmoins un passage qui contient un élément qui ne soit pas sans intérêt en ce qui concerne les émotions. Dans ce passage,

¹ THN, 3.3.1.25, pp. 375-376. Je souligne. En italique dans le texte.

Hume ne se sert pas du terme « émotion », cependant, et il ne fait aucunement référence aux esprits animaux. Il ne fait que rappeler le caractère agréable des passions, quelles qu'elles puissent être :

The merit of pride or self-esteem is deriv'd from two circumstances, *viz.* its utility and its agreeableness to ourselves; by which it capacitates us for business, and, at the same time, gives us an immediate satisfaction. When it goes beyond its just bounds, it loses the first advantage, and even becomes prejudicial; which is the reason why we condemn an extravagant pride and ambition, however regulated by the decorums of good-breeding and politeness. **But as such a passion is still agreeable, and conveys an elevated and sublime sensation to the person who is actuated by it,** the sympathy with that satisfaction diminishes considerably the blame, which naturally attends its dangerous influence on his conduct and behaviour. Accordingly we may observe, that an excessive courage and magnanimity, especially when it displays itself under the frowns of fortune, contributes, in a great measure, to the character of a hero, and will render a person the admiration of posterity; at the same time, that it ruins his affairs, and leads him into dangers and difficulties, with which otherwise he wou'd never have been acquainted.¹

Hume indique que des impressions qui devraient être désagréables en elles-mêmes sont susceptibles de produire malgré tout un certain plaisir chez l'individu qui les ressent. Ce plaisir vient se mélanger à l'impression déplaisante qui est ressentie, et, dans l'exemple que prend alors le philosophe écossais, il vient diminuer le caractère désagréable de la passion. Il ne s'agit pas alors d'un cas de rencontre entre deux passions qui seraient contraires, Hume sur ce point est très clair. Ce qu'il indique, c'est que l'individu ressent une impression qui est désagréable, mais qu'il y a malgré tout un élément en elle qui fait qu'elle est également, dans une certaine mesure, agréable.

Les propos tenus dans ce passage rappellent ainsi ceux tenus dans le second livre du *Traité de la nature humaine* en 2.2.4.4, lorsque Hume mentionnait le fait que ressentir des impressions était quelque chose de plaisant en soi². Je pense qu'il en est en 3.3.2.14 comme

¹ THN, 3.3.2.14, p. 383. Je souligne. En italique dans le texte.

² Voir THN, 2.2.2.4, p. 228 (en italique dans le texte) : “Those, who take a pleasure in declaiming against human nature, have observ'd, that man is altogether insufficient to support himself; and that, when you loosen all the holds, which he has of external objects, he immediately drops down into the deepest melancholy and despair. From this, say they, proceeds that continual search after amusement in gaming, in hunting, in business; by which we endeavour to forget ourselves, and excite our spirits from the languid state, into which they fall, when not sustain'd by some brisk and lively emotion. To this method of thinking I so far agree, that I own the mind to be insufficient, of itself, to its own entertainment, and that it naturally seeks after foreign objects, which may produce a lively sensation, and agitate the spirits. On the appearance of such an object it awakes, as it were, from a dream: The blood flows with a new tide: The heart is elevated: And the whole man acquires

il en était en 2.2.4.4 : le plaisir dont parle Hume et qui vient s'ajouter aux impressions ressenties est celui qui est produit lors de l'agitation des esprits animaux et il s'agit, bien que le terme ne soit pas alors mentionné, d'une émotion.

3.3. Les émotions dans l'«Abstract» de 1740

Hume emploie le terme « émotion » à une occasion dans l'«Abstract» du *Traité de la nature humaine*. Il le fait au tout début du texte :

Our author begins with some definitions. He calls a *perception* whatever can be present to the mind, whether we employ our senses, or are actuated with passion, or exercise our thought and reflection. He divides our perceptions into two kinds, *viz.* *impressions* and *ideas*. When we feel a **passion or emotion of any kind**, or have the images of external objects conveyed by our senses; the perception of the mind is what he calls an *impression*, which is a word that he employs in a new sense. When we reflect on a passion or an object which is not present, this perception is an *idea*. *Impressions*, therefore, are our lively and strong perceptions; *ideas* are the fainter and weaker. This distinction is evident; as evident as that betwixt feeling and thinking.¹

L'usage qu'il fait du terme « émotion » est ici ambigu, car les émotions sont associées aux passions mais pourraient tout aussi bien désigner quelque chose d'autre... Dans le passage, Hume fait certaines précisions quant aux perceptions, aux idées et aux impressions, mais il ne va pas jusqu'à exposer en détail sa nomenclature des impressions et leurs divisions en impressions de sensation et en impressions de réflexion, de même que la différence entre les passions et les sentiments. La nature des émotions demeure également des plus floues.

a vigour which he cannot command in his solitary and calm moments. Hence company is naturally so rejoicing, as presenting the liveliest of all objects, *viz.* a rational and thinking being like ourselves, who communicates to us all the actions of his mind; makes us privy to his inmost sentiments and affections; and lets us see, in the very instant of their production, all the emotions, which are caus'd by any object. Every lively idea is agreeable, but especially that of a passion, because such an idea becomes a kind of passion, and gives a more sensible agitation to the mind than any other image or conception.”

¹ THN, “Abstract”, §5, p. 408. Je souligne. En italique dans le texte.

Conclusion

1. Le mouvement des esprits animaux

Dans le *Traité de la nature humaine*, le mouvement des esprits animaux est mis en rapport avec la production de toutes les espèces de perceptions, qu'il s'agisse des idées mais également des impressions, comme les sensations, les passions, les sentiments, etc.¹. Les esprits animaux d'un individu peuvent être mis en mouvement de plusieurs manières différentes : tout contact avec un objet du monde extérieur, par exemple, active les esprits animaux ; des idées (comme l'idée d'une passion, formée suite à la lecture d'un poème bouleversant) peuvent également activer les esprits animaux².

2. Le mouvement des esprits animaux et les idées

Dans le premier livre du *Traité de la nature humaine*, Hume montre que le mouvement des esprits animaux a une incidence sur les idées à différents niveaux. Ainsi, le mouvement des esprits est en corrélation avec la production des idées, leur succession, le remplacement d'une idée par une autre dans l'entendement d'un individu et l'association des idées.

Le rapport entre la force des idées et le mouvement des esprits animaux est un rapport immédiat. Plus l'agitation des esprits est grande et plus les idées sont fortes ; plus le mouvement des esprits animaux est languide et plus les idées sont faibles³. Dans les situations où le mouvement des esprits animaux est trop violent chez un individu, des désordres peuvent apparaître : par exemple, il pourra concevoir des idées inadéquates, son jugement pourra être altéré et dans certains cas il pourra même arriver qu'il soit sujet à la mélancolie ou même à la folie⁴.

Le mouvement des esprits animaux est également en rapport avec la succession des idées dans l'esprit d'un individu. Lorsque le point de vue d'un individu change, les idées qu'il se forme changent, et les idées qu'il s'était auparavant formées sont remplacées par d'autres

¹ Voir *THN*, 1.4.2.45, p. 140 ; *THN*, 1.4.4.13, pp. 151-152.

² Voir *THN*, 1.3.10.10, p. 85 ; *THN*, 1.4.4.13, pp. 151-152.

³ Voir *THN*, 1.2.5.20, p. 44 ; *THN*, 1.3.8.2, p. 69.

⁴ Voir *THN*, 1.3.10.9, p. 84.

qui sont différentes ; il en va de même pour le mouvement de ses esprits animaux, qui s'oriente dans une autre direction, nouvelle et différente¹.

Enfin, il arrive que Hume indique que l'association des idées entre elles soit liée au mouvement des esprits animaux. De la même manière que certaines idées sont proches et en relation les unes avec les autres, les traces qui se forment suite à la course des esprits – et qui sont en rapport avec ces idées – sont proches. Lorsqu'une idée se forme dans l'esprit d'un individu, ses esprits animaux sont mis en mouvement et la trace qu'ils suivent alors vient quelques fois rejoindre la trace qui est en rapport avec une autre idée ; lorsque cela se produit, les deux idées s'associent dans l'esprit de l'individu. Hume en vient même à faire l'hypothèse que c'est de cette manière qu'apparaissent certaines erreurs en philosophie ou que sont formés certains sophismes.²

3. Le mouvement des esprits animaux et les passions

Dans le second livre du *Traité de la nature humaine*, on trouve d'autres mentions du mouvement des esprits animaux, mais cette fois, ce qui intéresse Hume, ce sont les rapports que celui-ci peut avoir avec les impressions et plus particulièrement, les passions. Le nombre de passages où il est question des esprits animaux et de leur mouvement est à peine plus élevé dans le second livre que dans le premier livre³ ; néanmoins, les informations que l'on trouve dans le second livre sont beaucoup plus intéressantes et beaucoup plus nombreuses. Le philosophe écossais traite du mouvement des esprits animaux et des rapports qu'il entretient avec la production des passions à différents niveaux : il traite ainsi des rapports que le mouvement des esprits animaux entretient avec la production des passions et du rôle qu'il joue dans l'augmentation ou la diminution de la force des passions, de la distinction entre les passions fortes, faibles, violentes et calmes et de ce qui se produit lorsque des passions se rencontrent au même moment dans l'esprit d'un individu.

Le mouvement des esprits animaux est en rapport avec la production d'impressions chez les individus. Lorsqu'un individu ressent une impression – qu'il s'agisse d'une sensation, d'une

¹ Voir *THN*, 1.3.8.2, p. 69 ; *THN*, 1.4.1.10, p. 124 ; *THN*, 1.4.2.33, p. 135.

² Voir *THN*, 1.2.5.20, p. 44.

³ Il y a seize mentions des esprits animaux ou de leur mouvement dans le premier livre du *Traité* et dix-huit, dans le second livre.

passion ou d'un sentiment – ses esprits animaux s'agitent¹. À chaque passion² qui est ressentie correspond un mouvement des esprits animaux qui est doté de caractéristiques particulières, comme le degré d'excitation des esprits, la densité de leur flux et la direction de leur mouvements, et lorsque l'une ou l'autre de ces caractéristiques change, la passion ressentie change (et vice-versa)³. Différents facteurs agissent sur les passions et conséquemment sur le mouvement des esprits animaux : les obstacles extérieurs, l'incertitude, l'instabilité obligent l'individu à faire des efforts particuliers, ils encouragent l'excitation des esprits animaux et contribuent à augmenter la force des passions⁴. Inversement, la sécurité, la certitude et la stabilité placent l'esprit d'un individu dans un état de calme, ils réduisent l'excitation des esprits et ils diminuent la force des passions⁵. La nouveauté, parce qu'elle force ses esprits animaux à adopter une trajectoire qui est nouvelle pour eux, oblige un individu à faire des efforts, ce qui a pour conséquence d'augmenter l'agitation des esprits et d'augmenter la force de la passion qui est liée à leur mouvement⁶. L'habitude, enfin, produit l'effet inverse, l'esprit de l'individu n'a plus besoin de faire d'efforts, ses esprits animaux se meuvent avec aisance mais sans agitation accrue et ses passions demeurent calmes⁷.

La distinction entre ce que Hume nomme les passions « violentes », « fortes », « calmes » et « faibles »⁸ semble reposer également sur les différences entre les mouvements des esprits animaux qui correspondent à ces passions. Ainsi, une passion calme est une passion qui est produite lorsque le flux des esprits animaux est régulier et que l'agitation des esprits n'est pas trop puissante ; une passion violente, inversement, est une passion qui est produite lorsque les esprits animaux sont puissamment agités, ou lorsque leur cours est entravé et irrégulier, ce qui a pour effet d'augmenter la violence de leur agitation ; une passion forte est une passion qui est produite lorsque le mouvement des esprits animaux est fluide et aisé et

¹ Voir *THN*, 2.1.1.1, p. 181 ; *THN*, 2.1.5.11, p. 190.

² Cela vaut pour tous les types d'impressions, mais comme il est principalement question des passions dans le second livre du *Traité de la nature humaine*, c'est à ces sortes d'impressions que l'on se référera.

³ Voir *THN*, 2.3.9.29, p. 286.

⁴ Voir *THN*, 2.3.4.6-7, p. 270 et *THN*, 2.3.4.9, p. 270.

⁵ Voir *THN*, 2.3.4.8, p. 270.

⁶ Voir *THN*, 2.3.5.2, p. 271.

⁷ *Id.*

⁸ Voir *THN*, 2.3.4.1, pp. 268-269 ; *THN*, 2.3.4.5-9, p. 270 ; *THN*, 2.3.5.2-3, p. 271.

que les esprits sont nombreux, sans toutefois que leur agitation soit violente ; une passion faible est produite lorsque les esprits animaux sont peu agités, lorsqu'ils sont peu nombreux et/ou lorsque leur cours est irrégulier, quoique sans entraves.

Lorsqu'il y a rencontre entre deux ou plusieurs passions (ou impressions) dans l'esprit, quelque chose se produit au niveau des mouvements des esprits animaux qui correspondent à ces passions. Lors de la rencontre entre deux ou plusieurs passions, trois¹ catégories différentes d'effets peuvent se produire :

- 1) la passion dominante absorbe l'autre et gagne en force² ;
- 2) les deux passions s'annulent l'une l'autre³ ;
- 3) les deux passions se mélangent et une nouvelle passion se forme⁴.

Lorsque deux passions se rencontrent et que la passion dominante absorbe l'autre, le mouvement des esprits animaux lié à la passion dominée change de direction et il adopte celle du mouvement des esprits animaux de la passion dominante ; il en va de même pour l'agitation des esprits animaux de la passion dominée, qui adopte la même fréquence que l'agitation des esprits de la passion dominante ; les esprits animaux de la passion dominée viennent se joindre à ceux de la passion dominante et celle-ci, par suite, devient plus forte encore. Il est à noter que c'est sa force qui s'accroît alors, et non pas sa violence⁵.

Lorsque deux passions se rencontrent au même moment dans l'esprit et qu'elles s'annulent l'une l'autre, le mouvement des esprits animaux de chacune d'entre elles se trouve être en exacte opposition. Les mouvements des esprits animaux apparaissent ainsi comme des forces⁶ – entendues dans le sens de la physique – qui seraient égales mais opposées. On

¹ Hume présente quatre types d'effets, mais le quatrième ne constitue pas à proprement parler une rencontre entre des impressions ou des passions, car celles-ci sont trop différentes pour se rencontrer : elles ne font que se succéder dans l'esprit d'un individu et elles alors sont ressenties en alternance. Sur cet effet en particulier, voir *THN*, 2.3.9.14, p. 282 ; sur les différents effets en général voir *THN*, 2.1.2.3, pp. 182-183 ; *THN*, 2.3.9.13, p. 282 ; *THN*, 2.3.9.17, p. 283.

² Voir *THN*, 2.3.4.3, pp. 269-270.

³ Voir *THN*, 2.3.9.15, p. 282.

⁴ Voir *THN*, 2.3.9.16, pp. 282-283.

⁵ Sur ce sujet, voir ce qui a été indiqué précédemment sur la différence entre les passions « violentes », « fortes », « calmes » et « faibles ».

⁶ Il y a quelque chose comme une tentative chez Hume d'établir un calcul des forces dans la façon dont il décrit les rencontres entre les passions dans le *Traité de la nature humaine*. Dans les passages où

pourrait faire l'hypothèse qu'elles auraient pour caractéristiques d'être constituées du même nombre d'esprits animaux, que ceux-ci seraient agités suivant la même fréquence ou avec la même force, mais que la direction de ces forces serait parfaitement contraire, d'où leur annihilation réciproque.

Enfin, lorsque deux passions se rencontrent dans l'esprit, il arrive qu'elles se mélangent et qu'une nouvelle passion se forme. On peut faire l'hypothèse alors que les mouvements des esprits animaux liés à chacune des passions ne sont ni dominants ni dominés, qu'ils entrent en collision et changent tous deux de direction ; l'agitation des esprits finit par se régulariser, les esprits liés aux différentes passions en venant à être excités de la même manière.

4. Les émotions sont des impressions

Le sens du terme « émotion », comme on a pu le constater, est souvent d'une grande ambiguïté dans le *Traité de la nature humaine*. Hume se sert régulièrement de celui-ci dans des contextes variés et dans des sens variés. Ce terme désigne quelques fois des impressions entendues dans un sens général ; il désigne quelques fois des impressions dont le type est présenté de manière plus claire, comme des sensations, des passions, des sentiments ; il arrive également qu'il désigne des phénomènes dont on ne soit pas sûr s'il s'agit d'impression ou non... Hume a indiqué lui-même, plusieurs années après la publication du *Traité* que cet ouvrage possédait plusieurs défauts : le manque de clarté dans ses propos, dans plusieurs passages du *Traité* où il est question des émotions doit faire partie de ces défauts.

Il ne faut pas chercher le sens du terme « émotion » dans les passages où les propos de Hume sont ambigus ou obscurs. On doit chercher le sens de ce terme dans les passages où il expose clairement ce dont il s'agit. De tels passages existent, même s'ils sont rares et même s'ils disparaissent dans la masse de passages où les propos du philosophe écossais sont confus. Ce que l'on sait des émotions, c'est qu'elles sont des impressions, car cela,

il traite de celles-ci et du mouvement des esprits animaux, il mentionne plusieurs éléments qui pourraient être appliqués à des forces entendues au sens de la physique : Hume parle en effet de direction, de puissance, d'opposition, de rencontre, etc. Je suis persuadée que l'on pourrait développer davantage sur cette question dans le futur, car on ne trouve rien sur ce sujet dans les ouvrages produits par les commentateurs de David Hume, pas même dans l'ouvrage de Nicholas Capaldi, *David Hume. The Newtonian Philosopher*, Boston, Twayne Publishers (G.K. Hall & Co.), 1975.

Hume l'affirme sans ambages dès le premier paragraphe, de la première section de la première partie du premier livre du *Traité de la nature humaine* :

All the perceptions of the human mind resolve themselves into two distinct kinds, which I shall call IMPRESSIONS and IDEAS. The difference betwixt these consists in the degrees of force and liveliness, with which they strike upon the mind, and make their way into our thought or consciousness. **Those perceptions, which enter with most force and violence, we may name *impressions*; and under this name I comprehend all our sensations, passions, and emotions, as they make their first appearance in the soul [...].**¹

5. Les émotions et le mouvement des esprits animaux

Hume indique de manière très claire et sans équivoque dans quelques passages du *Traité de la nature humaine* que ce qu'il entend par « émotion », c'est l'agitation et le mouvement des esprits animaux. Comme il n'insiste guère sur ce sujet, et comme les passages sont, au final, fort peu nombreux et disséminés à travers un ouvrage imposant, il n'est pas facile de le percevoir. Néanmoins, les passages où Hume indique que les émotions désignent le mouvement des esprits animaux existent :

We may observe the same effect of poetry in a lesser degree; and this is common both to poetry and madness, that the vivacity they bestow on the ideas is not deriv'd from the particular situations or connexions of the objects of these ideas, but from the present temper and disposition of the person. But how great soever the pitch may be, to which this vivacity rise, 'tis evident, that in poetry it never has the same *feeling* with that which arises in the mind, when we reason, tho' even upon the lowest species of probability. The mind can easily distinguish betwixt the one and the other; and whatever **emotion the poetical enthusiasm may give to the spirits**, 'tis still the mere phantom of belief or perswasion [...].²

Those, who take a pleasure in declaiming against human nature, have observ'd, that man is altogether insufficient to support himself; and that, when you loosen all the holds, which he has of external objects, he immediately drops down into the deepest melancholy and despair. From this, say they, proceeds that continual search after amusement in gaming, in hunting, in business; by which we endeavour to forget ourselves, **and excite our spirits from the languid state, into which they fall, when not sustain'd by some brisk and lively emotion [...].**³

The idea of ourselves is always intimately present to us, and conveys a sensible degree of vivacity to the idea of any other object, to which we are related. This lively idea changes by degrees into a real impression; these two kinds of perception being in a great measure the same, and differing only in their degrees of force and vivacity. But

¹ THN, 1.1.1.1, p. 7. Je souligne. En italique et en petites capitales dans le texte.

² THN, 1.3.10.10, pp. 84-85. Je souligne. En italique dans le texte.

³ THN, 2.2.4.4, p. 228. Je souligne. En italique dans le texte.

this change must be produc'd with the greater ease, that our natural temper gives us a propensity to the same impression, which we observe in others, and makes it arise upon any slight occasion. In that case resemblance converts the idea into an impression, not only by means of the relation, and by transfusing the original vivacity into the related idea; but also by presenting such materials as take fire from the least spark. And as in both cases a love or affection arises from the resemblance, we may learn that **a sympathy with others is agreeable only by giving an emotion to the spirits**, since an easy sympathy and correspondent emotions are alone common to *relation, acquaintance, and resemblance*.¹

In order to explain this matter, I shall just touch upon two principles, one of which shall be more fully explain'd in the progress of this treatise; the other has been already accounted for. I believe it may safely be establish'd for a general maxim, that no object is presented to the senses, nor image form'd in the fancy, but what is accompany'd with **some emotion or movement of spirits** proportion'd to it; and however custom may make us insensible of this sensation, and cause us to confound it with the object or idea, 'twill be easy, by careful and exact experiments, to separate and distinguish them [...].²

This happens, among other cases, whenever any object excites contrary passions. For 'tis observable that **an opposition of passions commonly causes a new emotion in the spirits**, and produces more disorder, than the concurrence of any two affections of equal force. This new emotion is easily converted into the predominant passion, and increases its violence, beyond the pitch it wou'd have arriv'd at had it met with no opposition. Hence we naturally desire what is forbid, and take a pleasure in performing actions, merely because they are unlawful. The notion of duty, when opposite to the passions, is seldom able to overcome them; and when it fails of that effect, is apt rather to encrease them, by producing an opposition in our motives and principles.³

When the soul applies itself to the performance of any action, or the conception of any object, to which it is not accustom'd, there is a certain unpliableness in the faculties, and a difficulty of the spirit's moving in their new direction. **As this difficulty excites the spirits, 'tis the source of wonder, surprize, and of all the emotions, which arise from novelty**; and is in itself very agreeable, like every thing, which enlivens the mind to a moderate degree. **But tho' surprize be agreeable in itself, yet as it puts the spirits in agitation, it not only augments our agreeable affections, but also our painful, according to the foregoing principle, *that every emotion which precedes or attends a passion, is easily converted into it***. Hence every thing, that is new is most affecting, and gives us either more pleasure or pain than what, strictly speaking, naturally belongs to it. When it often returns upon us, the novelty wears off; the passions subside; the hurry of the spirits is over; and we survey the objects with greater tranquillity.⁴

Comme elles désignent le mouvement des esprits animaux, qui sont des particules matérielles et des éléments organiques, je pense que l'on doit considérer que les émotions

¹ THN, 2.2.4.7, p. 229. Je souligne. En italique dans le texte.

² THN, 2.2.8.4, pp. 240-241. Je souligne.

³ THN, 2.3.4.5, p. 270. Je souligne.

⁴ THN, 2.3.5.2, p. 271. Je souligne. En italique dans le texte.

sont des impressions – ou des perceptions – du corps ; elles se distinguent ainsi des autres impressions mentionnées par David Hume dans le *Traité de la nature humaine*, comme les sensations, les passions et les sentiments qui sont, quant à elles, des impressions de l'esprit ou de l'âme. Hume n'indique rien de très explicite sur ce sujet, mais je pense que l'on peut tirer ces conclusions à partir de ses propos.

Je propose de considérer qu'il y aurait ainsi deux types de perceptions chez Hume : les perceptions du corps qui comprennent les émotions (et qui sont des impressions) et les perceptions de l'âme ou de l'esprit qui sont les impressions de sensation, les impressions de réflexion (passions, sentiments, etc.) et les idées. Je pense qu'il faut considérer que les sensations, les passions et les sentiments constituent des impressions de l'esprit, car on sait qu'il n'y a pas entre elles et les idées de différence de nature et qu'il y a seulement entre elles et les idées une différence de vivacité. On voit mal, ce faisant, comment les sensations, les passions et les sentiments pourraient être des impressions – ou des perceptions – du corps, puisqu'il faudrait que les idées soient également des perceptions du corps... On pourrait rétorquer que le même problème se pose en ce qui concerne les émotions... Mais ce serait une erreur de le penser. En effet, à ceci je répondrai que si, par exemple, à la passion de colère peut correspondre une idée de colère, on ne trouve aucun passage dans l'œuvre de Hume où il donne un exemple d'une émotion bien spécifique et de l'idée bien spécifique de cette émotion. Il n'y a pas, par exemple, d'émotion de colère ni d'idée de l'émotion de colère : ce qu'il y a, c'est une impression de colère dans l'esprit (ou dans l'âme) à laquelle correspond une certaine émotion dans le corps ; cette impression de colère est dotée d'une certaine vivacité, et lorsque cette vivacité diminue, elle se convertit en une idée de colère dans l'esprit (ou dans l'âme) à laquelle correspond une émotion dans le corps.

Il faut considérer que pour chaque perception de l'esprit on trouve en correspondance avec celle-ci une perception du corps. L'agitation des esprits animaux a en effet lieu à chaque fois que des impressions sont ressenties, mais également à chaque fois que des idées sont conçues.

6. Le caractère agréable des émotions

Les émotions sont des impressions qui ont un statut particulier chez Hume à un autre niveau que celui d'être des impressions du corps : elles sont toujours agréables. Les autres

sortes d'impressions chez Hume, on le rappelle, se divisent en impressions de sensations et en impressions de réflexion. Les impressions de sensations sont les impressions ressenties par les sens, et les sensations de plaisir ou de déplaisir. En ce qui concerne les sensations ressenties par les sens, il n'est pas clair si on doit considérer qu'elles sont ou bien neutres, ou bien plaisantes ou déplaisantes, suivant les goûts ou les habitudes des individus ; cependant, il est clair qu'elles ne sont pas toutes plaisantes et agréables. Les impressions de réflexion sont les passions, les sentiments et – je crois qu'on peut les ajouter – les opinions. Certaines sont plaisantes et d'autres sont déplaisantes.

Les émotions apparaissent comme étant les seules impressions qui soient toujours plaisantes chez Hume, et cela même lorsqu'elles sont en correspondance avec des impressions qui sont déplaisantes. Dans un passage du second livre du *Traité*, Hume indique que la sympathie avec les autres « n'est agréable qu'en ce qu'elle donne une émotion aux esprits », ce qui sous-entend, d'une part, que l'agitation des esprits animaux produit du plaisir et que, d'autre part, du plaisir est produit lorsque des impressions sont ressenties par sympathie, quelles que soient les impressions produites, que ces impressions soient elles-mêmes plaisantes ou déplaisantes :

The idea of ourselves is always intimately present to us, and conveys a sensible degree of vivacity to the idea of any other object, to which we are related. This lively idea changes by degrees into a real impression; these two kinds of perception being in a great measure the same, and differing only in their degrees of force and vivacity. But this change must be produc'd with the greater ease, that our natural temper gives us a propensity to the same impression, which we observe in others, and makes it arise upon any slight occasion. In that case resemblance converts the idea into an impression, not only by means of the relation, and by transfusing the original vivacity into the related idea; but also by presenting such materials as take fire from the least spark. And as in both cases a love or affection arises from the resemblance, we may learn that **a sympathy with others is agreeable only by giving an emotion to the spirits**, since an easy sympathy and correspondent emotions are alone common to *relation, acquaintance, and resemblance*.¹

7. Et la sympathie dans tout ça ?

Le passage cité précédemment est le seul dans toute l'œuvre de David Hume où l'on retrouve mentionnés ensemble les esprits animaux, les émotions et le principe de la sympathie. Les analyses effectuées dans ce chapitre ainsi que dans les chapitres précédents

¹ THN, 2.2.4.7, p. 229. Je souligne. En italique dans le texte.

où il était question de la sympathie-humienne permettent d'établir désormais ce qui se produit exactement lorsqu'un individu en vient à ressentir une impression par sympathie.

On sait que la sympathie est le principe par lequel une idée acquiert de la force et fini par devenir si vive qu'elle se convertit en une impression. On sait qu'il n'y a pas de différence de nature entre une idée et une impression et qu'il n'y a entre elles qu'une différence de force : lorsque la perception faible qu'est l'idée acquiert de la force, elle devient une perception forte, c'est-à-dire une impression. Leur vivacité est la seule différence que l'on rencontre entre les deux types de perceptions et ce qui distingue, par exemple, une idée de la passion de colère de la passion de colère, ce n'est que leurs vivacités respectives.

Lorsque l'on parle de la vivacité des perceptions de l'esprit, c'est au mouvement des esprits animaux qui a lieu dans le corps – c'est-à-dire aux émotions – que l'on se réfère. Lorsque une idée est formée dans l'esprit d'un individu, elle est accompagnée dans son corps d'une émotion faible, car les esprits animaux sont faiblement agités ; on dit alors que l'idée a une vivacité faible. Lorsque une impression est ressentie dans l'esprit d'un individu, elle est accompagnée dans son corps d'une émotion forte, car les esprits animaux sont agités de manière plus forte ; on dit alors que l'impression a une vivacité forte.

Lorsqu'il y a sympathie, le mouvement des esprits animaux – l'émotion – qui correspond dans le corps à l'idée formée dans l'esprit augmente en force ; l'idée acquiert ainsi plus de vivacité et fini par se convertir en une impression ; l'agitation des esprits animaux qui correspond alors, dans le corps, à cette impression est devenue beaucoup plus grande. La sympathie, comme principe de conversion d'une idée en impression, vient ainsi désigner un mécanisme qui se produit au niveau physiologique : ce sont des éléments du corps d'un individu, les esprits animaux, qui sont affectés par la sympathie et les bouleversements qu'ils subissent sont à l'origine de changements dans les perceptions de l'esprit. Il y a une correspondance entre ce qui se produit dans le corps et dans l'âme d'un individu chez Hume, et le corps et l'âme sont liés à travers les perceptions d'un individu c'est-à-dire à travers ses sensations, ses passions, ses sentiments, ses croyances, ses idées et bien sûr, ses émotions.

CHAPITRE XII

Les esprits animaux et les émotions
dans les autres ouvrages de David Hume

Introduction

1. Les esprits animaux et les émotions après le *Traité de la nature humaine*

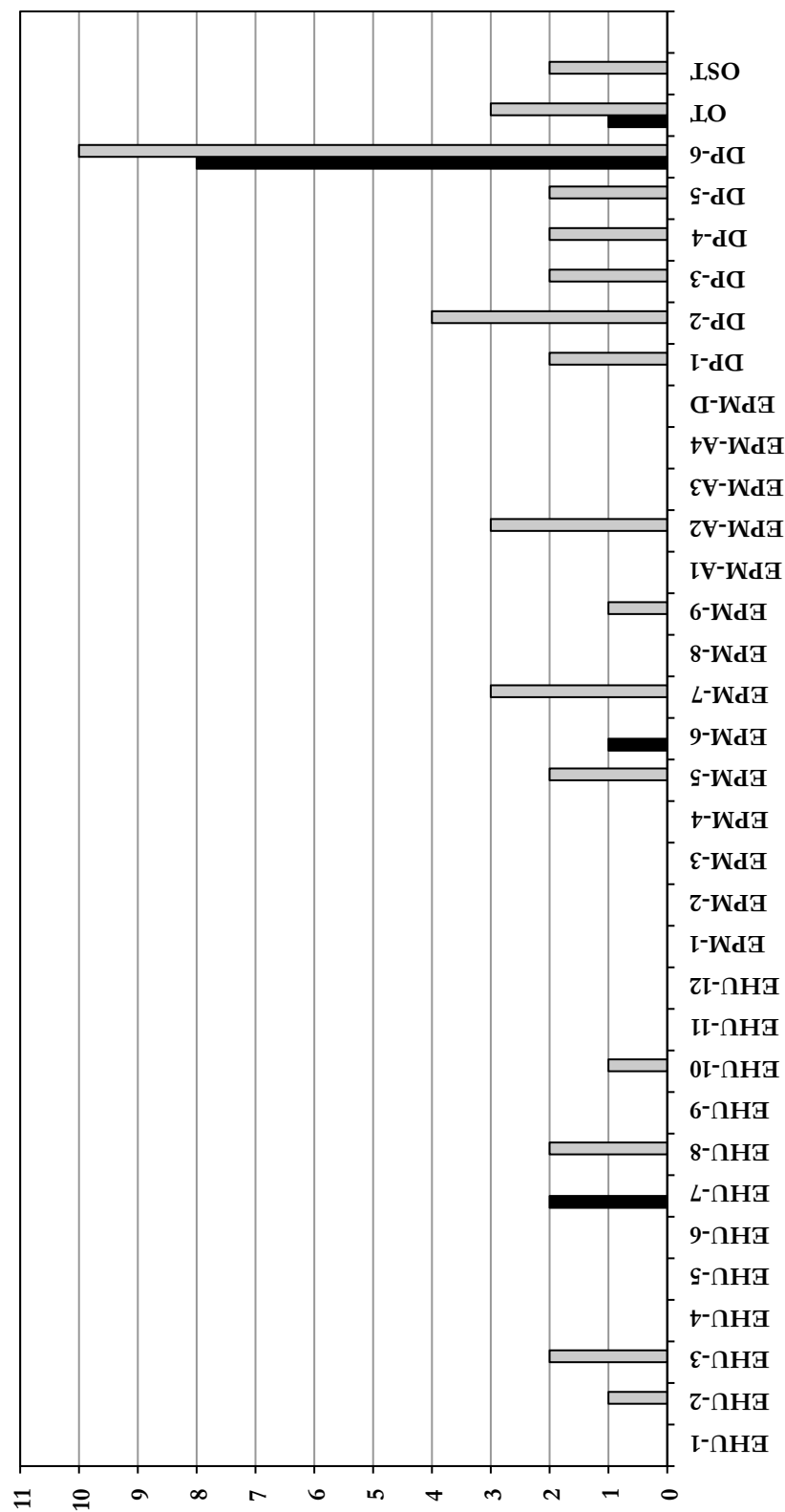
Dans ce chapitre, on poursuit ce qui avait été amorcé précédemment : on s'intéresse aux passages où Hume a recours aux esprits animaux, à leurs mouvements ainsi qu'aux émotions dans les ouvrages qui furent produits après le *Traité de la nature humaine*. Ce qui est particulièrement intéressant, comme on le verra, c'est que le philosophe écossais non seulement a encore recours à ceux-ci dans des ouvrages qui sont relativement tardifs – ce qui montre que ces éléments revêtaient pour lui une certaine importance – mais qu'il mentionne également beaucoup ceux-ci dans un ouvrage très court, la dissertation « Sur les passions » (1757). Si on compare cet ouvrage avec le second livre du *Traité de la nature humaine*, on constate que les esprits animaux occupent une place plus importante dans la dissertation que dans ce livre ; Hume les a en quelque sorte choisis au détriment de d'autres éléments, ce qui constitue un indice de l'importance qu'il leur accordait encore à l'époque...

2. Organisation du chapitre

Le chapitre est divisé en deux parties. La première partie est consacrée au recours aux mouvements des esprits animaux et aux émotions dans les ouvrages où il reprend les sujets abordés dans le *Traité de la nature humaine*, soit l'*Enquête sur l'entendement humain* (1748/1758), l'*Enquête sur les principes de la morale* (1751), la dissertation « Sur les passions » (1757) et les dissertations « Sur la tragédie » (1757) et « Sur la norme du goût » (1757). La seconde partie est consacrée aux autres ouvrages du philosophe écossais qui ont été présentées dans le « Chapitres III » et le « Chapitre V ». On verra que l'on n'y trouve que peu de références aux mouvements des esprits animaux et aux émotions, mais que lorsqu'il en est fait mention, il s'agit d'informations nouvelles et qui sont complémentaires aux propos tenus à leur sujet dans les autres ouvrages.

Le chapitre comporte un graphique, le graphique 12-1 (à la page suivante), qui vient illustrer la fréquence du recours aux esprits animaux et aux émotions dans les ouvrages qui constituent des reviviscences du *Traité*. Le chapitre comporte également deux schémas qui viennent illustrer la rencontre entre certaines impressions lorsqu'un individu assiste à une pièce de théâtre.

Graphique 12-1 : Les esprits animaux et les émotions dans les *Enquêtes* et les dissertations



En noir : passages où il est question des esprits animaux.

En gris : passages où il est question des émotions.

Première partie : Esprits animaux et émotions dans les *Enquêtes* et les dissertations

1.1. Sur les esprits animaux dans les *Enquêtes* et les dissertations

On trouve peu de références aux esprits animaux dans les ouvrages qui reprennent les sujets abordés dans le *Traité de la nature humaine* mais on en trouve, néanmoins. C'est ainsi que Hume mentionne les esprits animaux à deux reprises dans l'un des passages de l'*Enquête sur l'entendement humain* ; qu'il les mentionne à une occasion, dans une note de l'*Enquête sur les principes de la morale* ; qu'il indique plusieurs choses à leur sujet dans les passages où il mentionne à huit reprises ceux-ci, dans la dissertation « Sur les passions » ; et qu'il les mentionne à nouveau, quoique une seule fois, dans la dissertation « Sur la tragédie ». Le graphique 12-1, à la page précédente, illustre la fréquence du recours aux esprits animaux et aux émotions dans ces différents ouvrages.

1.1.1. Les esprits animaux dans l'*Enquête sur l'entendement humain* (1748/1758)

On ne trouve que deux mentions des esprits animaux dans l'*Enquête sur l'entendement humain* et on les trouve dans un seul et même passage dans la section qui est consacrée à l'idée de connexion nécessaire. Ce passage est le suivant :

Thirdly, We learn from anatomy, that the immediate object of power in voluntary motion, is not the member itself which is moved, but certain muscles, and nerves, and **animal spirits** and, perhaps, something still more minute and more unknown, through which the motion is successively propagated, ere it reach the member itself whose motion is the immediate object of volition. Can there be a more certain proof, that the power, by which this whole operation is performed, so far from being directly and fully known by an inward sentiment or consciousness, is, to the last degree, mysterious and unintelligible? Here the mind wills a certain event: Immediately another event, unknown to ourselves, and totally different from the one intended, is produced: This event produces another, equally unknown: Till at last, through a long succession, the desired event is produced. But if the original power were felt, it must be known: Were it known, its effect must also be known; since all power is relative to its effect. And *vice versa*, if the effect be not known, the power cannot be known nor felt. How indeed can we be conscious of a power to move our limbs, when we have no such power; but only that to move certain **animal spirits**, which, though they produce at last the motion of our limbs, yet operate in such a manner as is wholly beyond our comprehension?¹

¹ EHU, "Section 7. Of the Idea of Necessary Connexion", §14, p. 53. Je souligne. En italique dans le texte.

Les esprits animaux sont mentionnés dans l'un des rares cas où Hume traite de l'anatomie et du fonctionnement du corps humain. Le passage montre qu'il les considère comme des éléments physiologiques aussi significatifs que les nerfs et les muscles.

1.1.2. Les esprits animaux dans l'*Enquête sur les principes de la morale* (1751)

Hume mentionne les esprits animaux dans un seul passage dans l'*Enquête sur les principes de la morale*. Ce passage se trouve être, en fait, une note en bas de page :

One may venture to affirm, that there is no human creature, to whom the appearance of happiness (where envy or revenge has no place) does not give pleasure, that of misery, uneasiness. This seems inseparable from our make and constitution. But they are only the more generous minds, that are thence prompted to seek zealously the good of others, and to have a real passion for their welfare. **With men of narrow and ungenerous spirits, this sympathy goes not beyond a slight feeling of the imagination, which serves only to excite sentiments of complacency or censure,** and makes them apply to the object either honourable or dishonourable appellations. A griping miser, for instance, praises extremely *industry* and *frugality* even in others, and sets them, in his estimation, above all the other virtues. He knows the good that results from them, and feels that species of happiness with a more lively sympathy, than any other you could represent to him; though perhaps he would not part with a shilling to make the fortune of the industrious man, whom he praises so highly.¹

Dans ce passage, comme dans le précédent, il est question des esprits animaux du point de vue physiologique. Cette fois, par contre, Hume établit un rapport entre l'état matériel des esprits animaux d'un individu et les sortes d'impressions que celui-ci peut ressentir. Il commence en effet par décrire les esprits animaux comme étant "narrow" et "ungenerous". Dans ce contexte, je pense qu'on peut considérer que cela signifie que les esprits animaux sont de très petites particules, qu'ils sont grêles et étriés, qu'ils manquent de vigueur et qu'ils sont peu nombreux. Ils sont physiologiquement malingres et chétifs. Hume, ensuite, décrit la sorte d'impressions ressenties par l'individu doté de tels esprits. Il montre que la faiblesse matérielle des esprits animaux a une incidence sur les impressions qui sont ressenties : en effet l'individu ne peut ressentir que des impressions faiblantes et mesquines.

On trouve par ailleurs un passage dans l'*Enquête sur les principes de la morale* où Hume fait référence au mouvement des esprits animaux, mais où il ne mentionne pas explicitement ces derniers. Il indique alors que l'individu « ressent un mouvement dans sa poitrine » :

¹ *EPM*, "Section 6. Of Qualities Useful to Ourselves", I, note 26, p. 48. Je souligne. En italique dans le texte.

In general, it is certain, that, wherever we go, whatever we reflect on or converse about, every thing still presents us with the view of human happiness or misery, and **excites in our breast a sympathetic movement of pleasure or uneasiness**. In our serious occupations, in our careless amusements, **this principle still exerts its active energy**.¹

1.1.3. Les esprits animaux dans les dissertations (1757)

1.1.3.1. La dissertation « Sur les passions »

C'est dans la dissertation « Sur les passions » que l'on rencontre le plus grand nombre de mention des esprits animaux parmi les ouvrages qui sont considérés dans ce chapitre. Hume y mentionne en effet ceux-ci à huit reprises. Cela peut sembler peu, mais, lorsque l'on compare les huit mentions que contient la dissertation « Sur les passions » avec les dix-huit mentions seulement que contient le deuxième livre du *Traité de la nature humaine*, qui est un ouvrage d'une ampleur bien plus considérable, force est de constater que les esprits animaux occupent vraiment une très grande place dans la dissertation... Hume mentionne ceux-ci exclusivement dans la sixième section, qui, on le rappelle, est consacrée plus spécifiquement à la différence entre les passions calmes et les passions violentes, et à la rencontre entre les passions. Ce qui n'est guère surprenant, lorsque l'on effectue une comparaison avec ce qui avait été indiqué dans le *Traité*, sur les mêmes sujets.

Dans la dissertation « Sur les passions » Hume reprend certains propos tenus dans le second livre du *Traité de la nature humaine*. La plupart des passages sont en fait des copies de passages extraits du *Traité*, mais présentées dans un ordre et suivant une thématique différente. Le tableau comparatif entre les passages du *Traité de la nature humaine* et les passages de la dissertation « Sur les passions » établi par Tom L. Beauchamp², montre de manière extrêmement frappante à quel point les deux ouvrages sont similaires. Tous les passages où Hume mentionne les esprits animaux dans la dissertation « Sur les passions » sont des passages que l'on retrouvait déjà dans le second livre du *Traité*. Comme leur analyse a déjà été effectuée dans le chapitre précédent, ils ne seront pas analysés dans ce chapitre. On ne fera que les mentionner.

¹ *EPM*, “Section 5. Why Utility Pleases”, II, §23, p. 39. Je souligne. Sur ce sujet, voir, dans le « Chapitre IV », la section « 2.1.2. La sympathie sur le plan physiologique ».

² Voir dans l'« Introduction », les pages lii-cxvi in David Hume, *A Dissertation on the Passions. The Natural History of Religion. A Critical Edition*, Tom L. Beauchamp (edit.), The Clarendon Edition of the Works of David Hume, Oxford, Clarendon Press, 2007.

La première référence aux esprits animaux et à leur mouvement se trouve au tout début de la section. Le philosophe écossais mentionne ceux-ci dès le second paragraphe (après avoir annoncé dans le premier qu'il allait traiter des circonstances qui rendaient les passions calmes ou violentes) :

It is a property in human nature, that any emotion, which attends a passion, is easily converted into it; though in their natures they be originally different from, and even contrary to each other. It is true, in order to cause a perfect union amongst passions, and make one produce the other, there is always required a double relation, according to the theory above delivered. But when two passions are already produced by their separate causes, and are both present in the mind, they readily mingle and unite; though they have but one relation, and sometimes without any. The predominant passion swallows up the inferior, and converts it into itself. The **spirits, when once excited, easily receive a change in their direction**; and it is natural to imagine, that this change will come from the prevailing affection. The connexion is in many cases closer between any two passions than between any passion and indifference.¹

La seconde référence aux esprits animaux et à leur mouvement se trouve dans un paragraphe où Hume traite de ce qui arrive lorsque des passions sont en opposition :

3. This often happens, when any object excites contrary passions. For it is observable, that an opposition of passions commonly causes a new emotion in the spirits, and produces more disorder than the concurrence of any two affections of equal force. This new emotion is easily converted into the predominant passion, and in many instances, is observed to encrease its violence, beyond the pitch, at which it would have arrived, had it met with no opposition. Hence we naturally desire what is forbid, and often take a pleasure in performing actions, merely because they are unlawful. The notion of duty, when opposite to the passions, is not always able to overcome them; and when it fails of that effect, is apt rather to encrease and irritate them, by producing an opposition in our motives and principles.²

La troisième référence se trouve dans le passage qui suit le précédent et où Hume, cette fois, rappelle que les obstacles encouragent l'agitation des esprits animaux :

4. The same effect follows, whether the opposition arise from internal motives or external obstacles. The passion commonly acquires new force in both cases. The efforts, which the mind makes to surmount the obstacle, **excite the spirits**, and enliven the passion.³

¹ "Of the Passions", section 6, §2, p. 26. Je souligne. Les propos tenus dans ce passage correspondent à ceux tenus dans le *Traité de la nature humaine* en 2.3.4.2, p. 269.

² "Of the Passions", section 6, §6, p. 27. Je souligne. Les propos tenus dans ce passage correspondent à ceux tenus dans le *Traité de la nature humaine* en 2.3.4.5, p. 270.

³ "Of the Passions", section 6, §7, p. 27. Je souligne. Les propos tenus dans ce passage correspondent à ceux tenus dans le *Traité de la nature humaine* en 2.3.4.6, p. 270.

Hume traite ensuite, pendant quelques paragraphes¹, des effets que peuvent avoir différentes formes de crainte, d'incertitude et, inversement, de sécurité, sur les passions. La quatrième mention des esprits animaux et de leur mouvement se trouve dans l'un de ces paragraphes :

6. Nothing more powerfully excites any affection than to conceal some part of its object, by throwing it into a kind of shade, which at the same time that it shows enough to prepossess us in favour of the object, leaves still some work for the imagination. Besides that obscurity is always attended with a kind of uncertainty; the effort, which the fancy makes to compleat the idea, **rouzes the spirits**, and gives an additional force to the passion.²

Les quatre dernières mentions des esprits animaux, enfin, se trouvent toutes dans le même paragraphe. Celui-ci clôt les propos sur les circonstances qui rendent les passion calmes ou violentes, faibles ou fortes :

8. When the soul applies itself to the performance of any action, or the conception of any object, to which it is not accustomed, there is a certain unpliableness in the faculties, and **a difficulty of the spirits moving in their new direction. As this difficulty excites the spirits**, it is the source of wonder, surprize, and of all the emotions, which arise from novelty; and is, in itself, agreeable, like every thing which enlivens the mind to a moderate degree. But though surprize be agreeable in itself, yet, **as it puts the spirits in agitation**, it not only augments our agreeable affections, but also our painful, according to the foregoing principle. Hence every thing that is new, is most affecting, and gives us either more pleasure or pain, than what, strictly speaking, should naturally follow from it. When it often returns upon us, the novelty wears off; the passions subside; **the hurry of the spirits is over**; and we survey the object with greater tranquillity.³

Le fait que Hume reprenne ces passages du *Traité* dans la dissertation et le fait qu'il les reprennent en aussi grand nombre – on trouve dans la dissertation près de la moitié des mentions des esprits animaux du second livre du *Traité*, alors qu'il s'agit d'un ouvrage remarquablement plus court – est significatif, selon moi. Je pense en effet que l'on peut considérer que les esprits animaux en tant qu'éléments physiologiques jouaient un rôle très important dans la théorie humienne des passions, dès le premier ouvrage du philosophe écossais, et que l'importance de ce rôle a été confirmée par Hume dans les ouvrages plus tardifs.

¹ “Of the Passions”, section 6, §8-§11, pp. 27-28.

² “Of the Passions”, section 6, §10, p. 27. Je souligne. Les propos tenus dans ce passage correspondent à ceux tenus dans le *Traité de la nature humaine* en 2.3.4.9, p. 270.

³ “Of the Passions”, section 6, §12, p. 28. Je souligne. Les propos tenus dans ce passage correspondent à ceux tenus dans le *Traité de la nature humaine* en 2.3.5.2, p. 271.

1.1.3.2. La dissertation « Sur la tragédie »

Hume mentionne également les esprits (animaux) dans la dissertation « Sur la tragédie ». Le passage est intéressant car le philosophe écossais y traite du plaisir ressenti par les spectateurs d'une tragédie au théâtre :

The same principle takes place in tragedy; with this addition, that tragedy is an imitation; and imitation is always of itself agreeable. This circumstance serves still farther to smooth the motions of passion, and convert the whole feeling into one uniform and strong enjoyment. Objects of the greatest terror and distress please in painting, and please more than the most beautiful objects, that appear calm and indifferent. **The affection, rousing the mind, excites a large stock of spirit and vehemence; which is all transformed into pleasure by the force of the prevailing movement.** It is thus the fiction of tragedy softens the passion, by an infusion of a new feeling, not merely by weakening or diminishing the sorrow. You may by degrees weaken a real sorrow, till it totally disappears; yet in none of its gradations will it ever give pleasure; except, perhaps, by accident, to a man sunk under lethargic indolence, whom it rouses from that languid state.¹

Hume a recours aux esprits (animaux) afin d'expliquer comment des impressions douloureuses ressenties par un individu qui assiste à une pièce de théâtre peuvent néanmoins susciter chez lui du plaisir. Le mécanisme est aisé à comprendre du moment que l'on se réfère aux propos du *Traité de la nature humaine*. On sait que lorsqu'un individu assiste à une pièce de théâtre et que les scènes auxquelles il assiste sont tragiques, il ressent certaines impressions déplaisantes. On sait que le caractère fictif de ce qui est présenté aux sens du spectateur atténue la violence des impressions qu'il reçoit lors du spectacle. On sait également, même si Hume ne le mentionne pas dans la dissertation « Sur la tragédie », que toute impression – qu'elle soit agréable ou douloureuse – produit un certain plaisir² parce qu'elle met en branle le mouvement des esprits animaux.

Lorsqu'un individu assiste à une pièce de théâtre – dans le cas où celle-ci est de qualité et bien écrite – il ressent diverses impressions douloureuses par sympathie avec les personnages. Comme il sait que ce qui est représenté devant lui est quelque chose de fictif, les impressions qu'il ressent alors, si fortes qu'elles puissent être, ne sont pas suffisamment violentes pour accaparer pleinement son esprit ; la distinction entre les impressions fortes et

¹ “Of Tragedy”, pp. 220-221. Je souligne.

² Voir, entre autres, *THN*, 2.2.4.4, p. 228 et *THN*, 2.3.5.2, p. 271.

violentes¹ est particulièrement importante dans ce contexte pour comprendre la nature de l'impression dominante. Comme il ressent diverses impressions, ses esprits animaux sont mis en mouvement ; le mouvement des esprits est à l'origine d'une impression de plaisir, qui dans le contexte particulier du théâtre est une impression forte. C'est cette impression, qui est plaisante, qui est l'impression dominante, et les autres impressions ressenties par le spectateur par sympathie avec les personnages, si fortes qu'elles puissent être, se convertissent dans l'impression dominante qui est une impression de plaisir. Ce qui demeure pour le spectateur, lorsque la pièce prend fin, est une impression de plaisir qui est d'autant plus forte qu'elle a absorbé d'autres passions qui étaient d'une certaine puissance. Le plaisir du spectateur est ainsi d'autant plus grand qu'il a davantage pleuré, tremblé et été inquiété... Le schéma 12-1, à la fin de cette section, illustre ce qui se produit alors.

Lorsqu'une pièce de théâtre est de mauvaise qualité, il en va différemment. Hume traite de cette situation dans la dissertation « Sur la tragédie », en prenant l'exemple de la pièce de Nicholas Rowe, « La Belle-mère ambitieuse » :

An action, represented in tragedy, may be too bloody and atrocious. It may excite such movements of horrors as will not soften in pleasure; and the greatest energy of expression, bestowed on descriptions of that nature, serves only to augment our uneasiness. Such is that represented in the *Ambitious Stepmother*, where a venerable old man, raised to the height of fury and despair, rushes against a pillar, and striking his head upon it, besmeares it all over with mingled brains and gore. The ENGLISH theatre abounds too much with such shocking images.²

Dans le cas de cette pièce, les impressions ressenties par le spectateur sont si violentes à cause de l'horreur qui est suscitée chez lui par le spectacle, qu'elles deviennent l'impression dominante. Le plaisir provoqué par l'excitation des esprits animaux est bien faible en comparaison avec celles-ci ; dans cette situation il n'est pas l'impression dominante, mais plutôt l'impression dominée. Il se convertit alors dans l'impression dominante, soit une grande horreur et de l'effarement. La pièce qui déplaisait déjà beaucoup au spectateur en devient encore plus déplaisante. Le schéma 12-2, à la page suivante, illustre ce qui se produit alors.

¹ Voir, entre autres, *THN*, 2.3.4.1, pp. 268-269 ; *THN*, 2.3.4.5-9, p. 270 ; *THN*, 2.3.5.2-3, p. 271.

² Voir "Of Tragedy", p. 224. En italique et en petites capitales dans le texte.

Schéma 12-1 : Les impressions produites (cas d'une bonne pièce de théâtre)

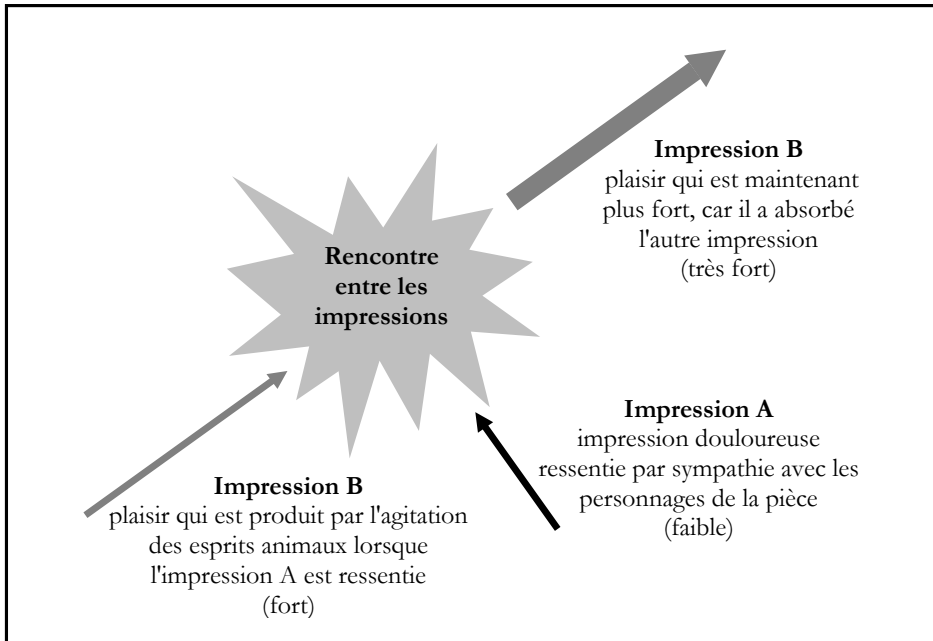
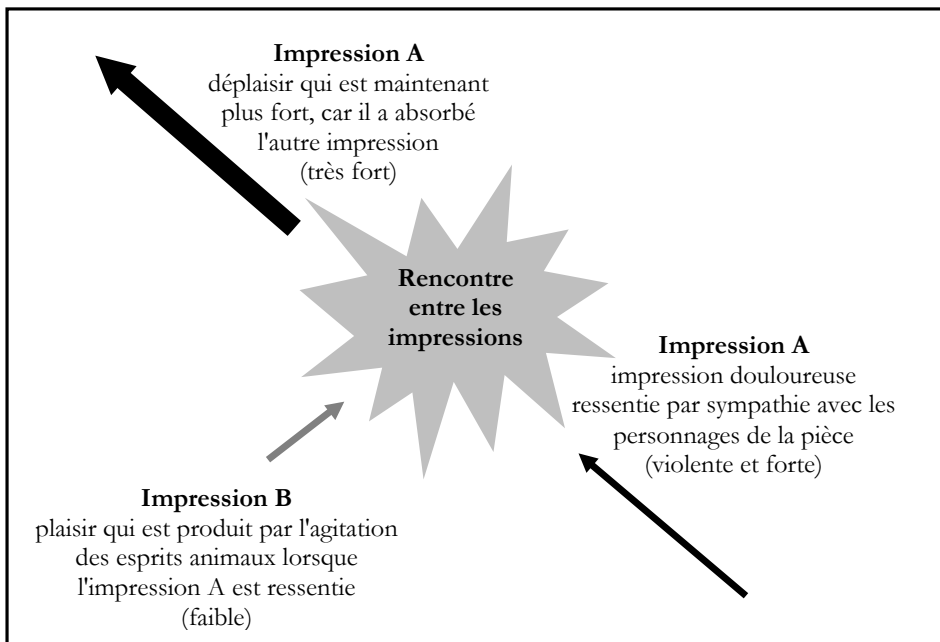


Schéma 12-2 : Les impressions produites (cas d'une mauvaise pièce de théâtre)



1.2. Les émotions dans les *Enquêtes* et les dissertations

1.2.1. Les émotions dans l'*Enquête sur l'entendement humain* (1748/1758)

Hume emploie le terme « émotion » à six reprises dans l'*Enquête sur l'entendement humain*. Les passages sont peu intéressants et ne fournissent pas d'informations sur la nature des émotions. Dans cinq passages sur six, qui plus est, le terme « émotion » est utilisé pour désigner de manière synonymique ou métonymique une impression d'une sorte ou d'une autre, ou une passion :

We may observe a like distinction to run through all the other perceptions of the mind. A man in a fit of anger, is actuated in a very different manner from one who only thinks of that **emotion**. If you tell me, that any person is in love, I easily understand your meaning, and form a just conception of his situation; but never can mistake that conception for the real disorders and agitations of the passion. When we reflect on our past sentiments and affections, our thought is a faithful mirror, and copies its objects truly; but the colours which it employs are faint and dull, in comparison of those in which our original perceptions were clothed. It requires no nice discernment or metaphysical head to mark the distinction between them.¹

The case is the same with *moral* as with *physical* ill. It cannot reasonably be supposed, that those remote considerations, which are found of so little efficacy with regard to one, will have a more powerful influence with regard to the other. The mind of man is so formed by nature, that, upon the appearance of certain characters, dispositions, and actions, it immediately feels the sentiment of approbation or blame; nor are there any **emotions** more essential to its frame and constitution. The characters, which engage our approbation, are chiefly such as contribute to the peace and security of human society; as the characters, which excite blame, are chiefly such as tend to public detriment and disturbance: Whence it may reasonably be presumed, that the moral sentiments arise, either mediately or immediately, from a reflection of these opposite interests [...].²

[...] These enlarged views may, for a moment, please the imagination of a speculative man, who is placed in ease and security; but neither can they dwell with constancy on his mind, even though undisturbed by the **emotions of pain or passion**; much less can they maintain their ground, when attacked by such powerful antagonists. The affections take a narrower and more natural survey of their object; and by an œconomy, more suitable to the infirmity of human minds, regard alone the beings around us, and are actuated by such events as appear good or ill to the private system.³

[...] The passion of *surprise* and *wonder*, arising from miracles, being an **agreeable emotion**, gives a sensible tendency towards the belief of those events, from which it is derived. And this goes so far, that even those who cannot enjoy this pleasure

¹ EHU, "Section 2. Of the Origin of Ideas", §2, p. 13. Je souligne.

² EHU, "Section 8. Of Liberty and Necessity", II, §35, p. 77. Je souligne. En italique dans le texte.

³ EHU, "Section 8. Of Liberty and Necessity", II, §34, pp. 76-77. Je souligne. En italique dans le texte.

immediately, nor can believe those miraculous events, of which they are informed, yet love to partake of the satisfaction at second-hand or by rebound, and place a pride and delight in exciting the admiration of others.¹

The same rule takes place in dramatic poetry; nor is it ever permitted, in a regular composition, to introduce an actor, who has no connexion, or but a small one, with the principal personages of the fable. The spectator's concern must not be diverted by any scenes, disjoined and separated from the rest. This breaks the course of the passions, and prevents that communication of the several **emotions** by which one scene adds force to another, and transfuses the pity and terror, which it excites, upon each succeeding scene, till the whole produces that rapidity of movement, which is peculiar to the theatre.²

On trouve un seul passage où les émotions sont présentées comme quelque chose de distinct des passions et où Hume laisse entendre qu'elles entretiennent des rapports avec celles-ci. Néanmoins, dans ce passage, il ne donne pas de détails sur la nature des émotions et tout ce que l'on comprend, c'est que les émotions jouent un rôle dans l'augmentation de la force des passions :

These loose hints I have thrown together, in order to excite the curiosity of philosophers, and beget a suspicion at least, if not a full persuasion, that this subject is very copious, and that many operations of the human mind depend on the connexion or association of ideas, which is here explained. Particularly, the sympathy between the passions and imagination will, perhaps, appear remarkable; while we observe that the affections, excited by one object, pass easily to another connected with it; but transfuse themselves with difficulty, or not at all, along different objects, which have no manner of connexion together. By introducing, into any composition, personages and actions, foreign to each other, an injudicious author loses **that communication of emotions by which alone he can interest the heart, and raise the passions to their proper height and period**. The full explication of this principle and all its consequences would lead us into reasonings too profound and too copious for this enquiry. It is sufficient, at present, to have established this conclusion, that the three connecting principles of all ideas are the relations *Resemblance*, *Contiguity*, and *Causation*.³

1.2.2. Les émotions dans *l'Enquête sur les principes de la morale* (1751)

Il y a neuf occurrences du terme « émotion » dans *l'Enquête sur les principes de la morale*. On ne trouve aucune information sur la nature des émotions dans cet ouvrage, Hume utilisant le terme comme si son sens allait de soi pour le lecteur. Dans la plupart des passages, le terme « émotion » est utilisé comme un synonyme ou une métonymie et il vient désigner des impressions, des sensations, des passions ou des sentiments. Il arrive qu'on l'associe plus

¹ EHU, "Section 10. Of Miracles", II, §16, pp. 88-89. Je souligne. En italique dans le texte.

² EHU, "Section 3. Of the Association of Ideas", §13, p. 21. Je souligne.

³ EHU, "Section 3. Of the Association of Ideas", §18, p. 23. Je souligne. En italique dans le texte.

généralement aux perceptions (qui comprennent les impressions, mais également les idées). Il arrive même que le terme « émotion » ne soit pas clair, au point de pouvoir désigner des impressions comme des passions ou des sensations ou une autre chose qui n'est pas, alors, précisée par Hume. Les passages où il est question des émotions dans *l'Enquête sur les principes de la morale* ne sont pas très intéressants en ce qui concerne la compréhension de la nature de émotions et on ne les présente qu'à titre indicatif :

His whole family, by the freedom, ease, confidence, and calm enjoyment, diffused over their countenances, sufficiently express their happiness. I have a pleasing sympathy in the prospect of so much joy, and can never consider the source of it, without **the most agreeable emotions**.¹

A statesman or patriot, who serves our own country, in our own time, has always a more passionate regard paid to him, than one whose beneficial influence operated on distant ages or remote nations; where the good, resulting from his generous humanity, being less connected with us, seems more obscure, and affects us with a less lively sympathy. We may own the merit to be equally great, though our sentiments are not raised to an equal height, in both cases. The judgment here corrects the inequalities of **our internal emotions and perceptions**; in like manner, as it preserves us from error, in the several variations of images, presented to our external senses [...].²

From this influence of cheerfulness, both to communicate itself, and to engage approbation, we may perceive, that there is another set of mental qualities, which, without any utility or any tendency to farther good, either of the community or of the possessor, diffuse a satisfaction on the beholders, and procure friendship and regard. Their immediate sensation, to the person possessed of them, is agreeable: Others enter into the same humour, and catch the sentiment, by a contagion or natural sympathy: And as we cannot forbear loving whatever pleases, a **kindly emotion** arises towards the person, who communicates so much satisfaction. He is a more animating spectacle: His presence diffuses over us more serene complacency and enjoyment: Our imagination, entering into his feelings and disposition, is affected in a more agreeable manner, than if a melancholy, dejected, sullen, anxious temper were presented to us. Hence the affection and approbation, which attend the former: The aversion and disgust, with which we regard the latter.³

Who would live amidst perpetual wrangling, and scolding, and mutual reproaches? The roughness and harshness of these **emotions** disturb and displease us: We suffer by contagion and sympathy; nor can we remain indifferent spectators, even though certain, that no pernicious consequences would ever follow from such angry passions.⁴

It is observable, that the great charm of poetry consists in lively pictures of the sublime passions, magnanimity, courage, disdain of fortune; or those of the tender affections, love and friendship; which warm the heart, and diffuse over it **similar sentiments**

¹ *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", II, §20, pp. 38-39. Je souligne.

² *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", II, §41, p. 43. Je souligne.

³ *EPM*, "Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves", §41, p. 59. Je souligne.

⁴ *EPM*, "Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves", §21, p. 64. Je souligne.

and emotions. And though all kinds of passion, even the most disagreeable, such as grief and anger, are observed, when excited by poetry, to convey a satisfaction, from a mechanism of nature, not easy to be explained: Yet those more elevated or softer affections have a peculiar influence, and please from more than one cause or principle. Not to mention, that they alone interest us in the fortune of the persons represented, or communicate any esteem and affection for their character.¹

From instances of popular tumults, seditions, factions, panics, and of all passions, which are shared with a multitude; we may learn the influence of society, in exciting and supporting any **emotions** while the most ungovernable disorders are raised, we find, by that means, from the slightest and most frivolous occasions [...].²

But the nature of the subject furnishes the strongest presumption, that no better system will ever, for the future, be invented, in order to account for the origin of the benevolent from the selfish affections, and reduce **all the various emotions of the human mind** to a perfect simplicity. The case is not the same in this species of philosophy as in physics. Many an hypothesis in nature, contrary to first appearances, has been found, on more accurate scrutiny, solid and satisfactory. Instances of this kind are so frequent, that a judicious, as well as witty philosopher, has ventured to affirm, if there be more than one way, in which any phenomenon may be produced, that there is a general presumption for its arising from the causes, which are the least obvious and familiar. But the presumption always lies on the other side, in all enquiries concerning the origin of our passions, and of the internal operations of the human mind. The simplest and most obvious cause, which can there be assigned for any phenomenon, is probably the true one. When a philosopher, in the explication of his system, is obliged to have recourse to some very intricate and refined reflections, and to suppose them essential to the production of **any passion or emotions**, we have reason to be extremely on our guard against so fallacious an hypothesis [...].³

These and a thousand other instances are marks of a general benevolence in human nature, where no *real* interest binds us to the object. And how an *imaginary* interest, known and avowed for such, can be the origin of **any passion or emotion**, seems difficult to explain. No satisfactory hypothesis of this kind has yet been discovered; nor is there the smallest probability, that the future industry of men will ever be attended with more favourable success.⁴

1.2.3. Les émotions dans les dissertations (1757)

1.2.3.1. La dissertation « Sur les passions »

On trouve vingt-deux occurrences du terme « émotion » dans la dissertation « Sur les passions ». Hume se sert de ce terme de façon régulière et il est présent dans chacune des sections. Comme on l'a indiqué plus haut, Hume reprend certains propos tenus dans le second livre du *Traité de la nature humaine* dans cette dissertation et beaucoup de passages ne

¹ EPM, "Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves", §26, p. 65. Je souligne.

² EPM, "Section 9. Conclusion", I, §9, pp. 76-77. Je souligne.

³ EPM, "Appendix 2. Of Self-Love", §7, pp. 92-93. Je souligne.

⁴ EPM, "Appendix 2. Of Self-Love", §11, pp. 93-94. Je souligne. En italique dans le texte.

sont que des copies de passages du second livre. Les passages où l'on retrouve le terme « émotion » qui sont des copies de passages du second livre du *Traité* ont déjà été présentés et analysés dans le chapitre précédent. Ce faisant, on les mentionnera mais on ne les analysera pas une nouvelle fois. On ne s'intéressera qu'aux passages qui sont uniques à la dissertation. On trouve seulement quatre passages qui sont réellement nouveaux dans la dissertation « Sur les passions » et ces passages sont les suivants :

2. What is commonly, in a popular sense, called reason, and is so much recommended in moral discourses, is nothing but a general and a calm passion, which takes a comprehensive and a distant view of its object, and actuates the will, **without exciting any sensible emotion**. A man, we say, is diligent in his profession from reason; that is, from a calm desire of riches and a fortune. A man adheres to justice from reason; that is, from a calm regard to public good, or to a character with himself and others.¹

With regard to all these passions, the causes are what excite the **emotion** ; the object is what the mind directs its view to when the **emotion** is excited. Our merit, for instance, raises pride; and it is essential to pride to turn our view on ourselves with complacency and satisfaction.²

3. The same objects, which recommend themselves to reason in this sense of the word, are also the objects of what we call passion, when they are brought near to us, and acquire some other advantages, either of external situation, or congruity to our internal temper; and by that means **excite a turbulent and sensible emotion**. Evil, at a great distance, is avoided, we say, from reason: Evil, near at hand, produces aversion, horror, fear, and is the object of passion.³

1. WE shall here enumerate some of those circumstances, which render a passion calm or violent, **which heighten or diminish any emotions**.⁴

Ces quatre passages ne fournissent guère d'information sur la nature des émotions. Le §2 de la section 5 met en rapport les passions et les émotions, Hume y indiquant que des émotions sont excitées lorsque des passions sont ressenties. Le §4 de la section 2 et le §3 de la section 5 laissent entendre que les émotions sont dans un rapport étroit avec les passions, puisque la cause et les objet d'une passion se trouve être également la cause et l'objet de l'émotion qui lui est associée. Le §1 de la section 6, enfin, rappelle que les puissances des émotions, tout comme celles des passions, peuvent être augmentées ou diminuées.

¹ “Of the Passions”, section 5, §2, p. 24. Je souligne.

² “Of the Passions”, section 2, §4, p. 7. Je souligne.

³ “Of the Passions”, section 5, §3, p. 24. Je souligne.

⁴ “Of the Passions”, section 6, §1, p. 26. Je souligne. En petites capitales dans le texte.

Tous les autres passages où il soit question des émotions sont des copies de passages du second livre du *Traité de la nature humaine*. Ces passages sont les suivants :

3. This often happens, when any object excites contrary passions. For it is observable, **that an opposition of passions commonly causes a new emotion in the spirits**, and produces more disorder than the concurrence of any two affections of equal force. **This new emotion is easily converted into the predominant passion**, and in many instances, is observed to encrease its violence, beyond the pitch, at which it would have arrived, had it met with no opposition. Hence we naturally desire what is forbid, and often take a pleasure in performing actions, merely because they are unlawful. The notion of duty, when opposite to the passions, is not always able to overcome them; and when it fails of that effect, is apt rather to encrease and irritate them, by producing an opposition in our motives and principles.¹

Suppose, then, that the object, concerning which we are doubtful, produces either desire or aversion; it is evident, that, according as the mind turns itself to one side or the other, it must feel a momentary impression of joy or sorrow. An object, whose existence we desire, gives satisfaction, when we think of those causes, which produce it; and for the same reason, excites grief or uneasiness from the opposite consideration. So that, as the understanding, in probable questions, is divided between the contrary points of view, the heart must in the same manner be divided between **opposite emotions**.²

Now, if we consider the human mind, we shall observe, that, with regard to the passions, it is not like a wind instrument of music, which, in running over all the notes, immediately loses the sound when the breath ceases; but rather resembles a string-instrument, where, after each stroke, the vibrations still retain some sound, which gradually and insensibly decays. The imagination is extremely quick and agile; but the passions, in comparison, are slow and restive: For which reason, when any object is presented, which affords a variety of views to the one and **emotions** to the other; though the fancy may change its views with great celerity; each stroke will not produce a clear and distinct note of passion, but the one passion will always be mixed and confounded with the other. According as the probability inclines to good or evil, the passion of grief or joy predominates in the composition; and these passions being intermingled by means of the contrary views of the imagination, produce by the union the passions of hope or fear.³

The *second* property, which I shall observe in the human mind, is a like association of **impressions or emotions**. All *resembling* impressions are connected together; and no sooner one arises, than the rest naturally follow. Grief and disappointment give rise to anger, anger to envy, envy to malice, and malice to grief again. In like manner, our

¹ “Of the Passions”, section 6, §6, p. 27. Je souligne. Les propos tenus dans ce passage correspondent à ceux tenus dans le *Traité de la nature humaine* en 2.3.4.5, p. 270.

² “Of the Passions”, section 1, §9, pp. 3-4. Je souligne. Les propos tenus dans ce passage correspondent à ceux tenus dans le *Traité de la nature humaine* en 2.3.9.11, pp. 281-282.

³ “Of the Passions”, section 1, §10, p. 4. Je souligne. Les propos tenus dans ce passage correspondent à ceux tenus dans le *Traité de la nature humaine* en 2.3.9.12, p. 282.

temper, when elevated with joy, naturally throws itself into love, generosity, courage, pride, and other resembling affections.¹

In the *third* place, it is observable of these two kinds of association, that they very much assist and forward each other, and that the transition is more easily made, where they both concur in the *same* object. Thus, a man, who, by an injury received from another, is very much discomposed and ruffled in his temper, is apt to find a hundred subjects of hatred, discontent, impatience, fear, and other uneasy passions; especially, if he can discover these subjects in or near the person, who was the object of his first **emotion**. Those principles, which forward the transition of ideas, here concur with those which operate on the passions; and both, uniting in one action, bestow on the mind a double impulse.²

3. The passions of love and hatred are always followed by, or rather conjoined with, benevolence and anger. It is this conjunction, which chiefly distinguishes these affections from pride and humility. **For pride and humility are pure emotions** in the soul, unattended with any desire, and not immediately exciting us to action. But love and hatred are not compleat within themselves, nor rest in **that emotion, which they produce**; but carry the mind to something farther. Love is always followed by a desire of happiness to the person beloved, and an aversion to his misery: As hatred produces a desire of the misery, and an aversion to the happiness of the person hated. These opposite desires seem to be originally and primarily conjoined with the passions of love and hatred. It is a constitution of nature, of which we can give no farther explication.³

For, not to repeat all the foregoing instances: Suppose, that I were travelling with a companion through a country, to which we are both utter strangers; it is evident, that, if the prospects be beautiful, the roads agreeable, and the fields finely cultivated; this may serve to put me in good-humour, both with myself and fellow-traveller. But as the country has no connexion with myself or friend, it can never be the immediate cause either of self-value or of regard to him: And therefore, if I found not the passion on some other object, which bears to one of us a closer relation, my **emotions** are rather to be considered as the overflowings of an elevated or humane disposition, than as an established passion. But supposing the agreeable prospect before us to be surveyed either from his country-seat or from mine; this new connexion of ideas gives a new direction to the sentiment of pleasure, derived from the prospect, and raises the **emotion** of regard or vanity, according to the nature of the connexion. There is not here, methinks, much room for doubt or difficulty.⁴

It is a property in human nature, that any **emotion, which attends a passion**, is easily converted into it; though in their natures they be originally different from, and even contrary to each other. It is true, in order to cause a perfect union among passions, and make one produce the other, there is always required a double relation, according to

¹ “Of the Passions”, section 2, §7, p. 8. Je souligne. En italique dans le texte. Les propos tenus dans ce passage correspondent à ceux tenus dans le *Traité de la nature humaine* en 2.1.4.3, p. 186.

² “Of the Passions”, section 2, §8, p. 8. Je souligne. En italique dans le texte. Les propos tenus dans ce passage correspondent à ceux tenus dans le *Traité de la nature humaine* en 2.1.4.4, p. 186.

³ “Of the Passions”, section 3, §6, pp. 18-19. Je souligne. Les propos tenus dans ce passage correspondent à ceux tenus dans le *Traité de la nature humaine* en 2.2.6.3, p. 237.

⁴ “Of the Passions”, section 4, §13, p. 23. Je souligne. Les propos tenus dans ce passage correspondent à ceux tenus dans le *Traité de la nature humaine* en 2.2.2.8, p. 218.

the theory above delivered. But when two passions are already produced by their separate causes, and are both present in the mind, they readily mingle and unite; though they have but one relation, and sometimes without any. The predominant passion swallows up the inferior, and converts it into itself. The spirits, when once excited, easily receive a change in their direction; and it is natural to imagine, that this change will come from the prevailing affection. The connexion is in many cases closer between any two passions than between any passion and indifference.¹

When a person is once heartily in love, the little faults and caprices of his mistress, the jealousies and quarrels, to which that commerce is so subject: however unpleasant they be, and rather connected with anger and hatred; are yet found, in many instances, to give additional force to the prevailing passion [...]. Whatever new **emotion** therefore proceeds from the former, naturally increases the courage; as the same **emotion** proceeding from the latter, augments the fear. Hence in martial discipline, the uniformity and lustre of habit, the regularity of figures and motions, with all the pomp and majesty of war, encourage ourselves and our allies; while the same objects in the enemy strike terror into us, though agreeable and beautiful in themselves.²

2. Since passions, however independent, are naturally transfused into each other, if they be both present at the same time; it follows, that when good or evil is placed in such a situation as **to cause any particular emotion**, besides its direct passion of desire or aversion, this latter passion must acquire new force and violence.³

5. Uncertainty has the same effect as opposition. The agitation of the thought, the quick turns which it makes from one view to another, the variety of passions which succeed each other, according to the different views: All these produce an **emotion** in the mind; and this **emotion** transfuses itself into the predominant passion.⁴

8. When the soul applies itself to the performance of any action, or the conception of any object, to which it is not accustomed, there is a certain unpliability in the faculties, and a difficulty of the spirits moving in their new direction. As this difficulty excites the spirits, it is the source of wonder, surprize, and of all the **emotions**, which arise from novelty; and is, in itself, agreeable, like every thing which enlivens the mind to a moderate degree. But though surprize be agreeable in itself, yet, as it puts the spirits in agitation, it not only augments our agreeable affections, but also our painful, according to the foregoing principle. Hence every thing that is new, is most affecting, and gives us either more pleasure or pain, than what, strictly speaking, should naturally follow from it. When it often returns upon us, the novelty wears off; the passions subside; the hurry of the spirits is over; and we survey the object with greater tranquillity.⁵

¹ “Of the Passions”, section 6, §2, p. 26. Je souligne. Les propos tenus dans ce passage correspondent à ceux tenus dans le *Traité de la nature humaine* en 2.3.4.2, p. 269.

² “Of the Passions”, section 6, §3, p. 26. Je souligne. Les propos tenus dans ce passage correspondent à ceux tenus dans le *Traité de la nature humaine* en 2.3.4.3, pp. 269-270.

³ “Of the Passions”, section 6, §5, p. 27. Je souligne. Les propos tenus dans ce passage correspondent à ceux tenus dans le *Traité de la nature humaine* en 2.3.4.4, p. 270.

⁴ “Of the Passions”, section 6, §8, p. 27. Je souligne. Les propos tenus dans ce passage correspondent à ceux tenus dans le *Traité de la nature humaine* en 2.3.4.7, p. 270.

⁵ “Of the Passions”, section 6, §12, p. 28. Je souligne. Les propos tenus dans ce passage correspondent à ceux tenus dans le *Traité de la nature humaine* en 2.3.5.2, p. 271.

1.2.3.2. Les dissertations « Sur la tragédie » et « Sur la norme du goût »

On trouve trois occurrences du terme « émotion » dans la dissertation « Sur la tragédie ». Le premier passage où Hume mentionne les émotions ne présente pas beaucoup d'intérêt, mais les deux autres passages, oui.

Dans le premier passage, Hume ne fait que mettre en rapport les passions et les émotions. On ne trouve aucune information particulière au sujet de la nature de ces dernières :

We find that common liars always magnify, in their narrations, all kinds of danger, pain, distress, sickness, deaths, murders, and cruelties; as well as joy, beauty, mirth, and magnificence. It is an absurd secret, which they have for pleasing their company, fixing their attention, and attaching them to such marvellous relations, by the **passions and emotions, which they excite.**¹

Le second passage est plus intéressant. Hume y a recours aux émotions – c'est-à-dire aux mouvements des esprits animaux – pour expliquer comment un individu peut ressentir du plaisir dans certaines circonstances.

Dans la dissertation « Sur la tragédie », on trouve deux passages où il est particulièrement explicite sur ce sujet : dans l'un d'eux, il donne l'exemple de l'éloquence et il mentionne le rôle que jouent les émotions ; dans l'autre, il donne l'exemple de ce qui se produit lorsqu'un individu assiste à une pièce de théâtre et il se réfère plutôt, alors, aux mouvements des esprits animaux. Comme on l'a montré dans le chapitre précédent, les émotions et le mouvement des esprits animaux désignent une même chose et Hume se réfère tantôt aux unes et tantôt aux autres. Les deux phénomènes présentés dans la dissertation, celui qui se produit à l'écoute d'un beau discours et celui qui se produit chez le spectateur au théâtre, sont tout à fait comparables et ils ne diffèrent qu'en ce que, dans le cas d'un discours éloquent, l'impression dominante et résultante se trouve être un sentiment esthétique positif, alors que dans le cas d'une tragédie théâtrale, l'impression dominante et résultante se trouve être plutôt une sensation plaisante. On a traité dans l'une des sections précédentes de ce qui se produisait lorsque un individu assistait à une pièce de théâtre des plus tragiques² ;

¹ "Of Tragedy", pp. 217-218. Je souligne.

² Voir, dans ce chapitre, la section « 1.1.3.2. La dissertation "Sur la tragédie" ».

on va maintenant traiter de ce qui se produit lorsqu'un individu écoute un discours éloquent¹. Le passage où Hume mentionne ce phénomène est le suivant :

I answer: This extraordinary effect proceeds from that very eloquence, with which the melancholy scene is represented. The genius required to paint objects in a lively manner, the art employed in collecting all the pathetic circumstances, the judgment displayed in disposing them: the exercise, I say, of these noble talents, together with the force of expression, and beauty of oratorical numbers, diffuse the highest satisfaction on the audience, and excite the most delightful movements. By this means, the uneasiness of the melancholy passions is not only overpowered and effaced by something stronger of an opposite kind; but the whole impulse of those passions is converted into pleasure, and swells the delight which the eloquence raises in us. The same force of oratory, employed on an uninteresting subject, would not please half so much, or rather would appear altogether ridiculous; and the mind, being left in absolute calmness and indifference, would relish none of those beauties of imagination or expression, which, if joined to passion, give it such exquisite entertainment. The impulse or vehemence, arising from sorrow, compassion, indignation, receives a new direction from the sentiments of beauty. The latter, being the **predominant emotion**, seize the whole mind, and convert the former into themselves, at least tincture them so strongly as totally to alter their nature. And the soul, being, at the same time, roused by passion, and charmed by eloquence, feels on the whole a strong movement, which is altogether delightful.²

Dans ce passage, Hume montre comment plusieurs impressions sont ressenties par un individu lorsque celui-ci écoute un discours. Certaines de ces impressions sont plaisantes et d'autres, douloureuses. Les différents artifices utilisés par l'orateur, comme le génie qu'il met à décrire les scènes et les objets de manière vive et frappante pour l'esprit, la maîtrise de son art, son habileté à présenter et à ordonner les différents éléments de son discours, sont autant d'éléments qui produisent du plaisir chez l'auditeur. Les propos tenus dans le discours, par contre, produisent des passions douloureuses. Ces passions douloureuses, lorsqu'elles sont ressenties par l'auditeur, sont accompagnées d'émotions plaisantes, néanmoins, car on sait que la mise en mouvement des esprits animaux produit toujours du plaisir. Toutes ces impressions se rencontrent et se combinent, et l'impression dominante absorbe les autres et s'approprie leur force. Elle devient ainsi plus forte qu'elle ne l'était à l'origine. Dans le cas de l'éloquence, l'impression dominante, indique Hume, est le sentiment esthétique, le jugement porté sur la beauté du discours.

¹ Il est à noter que si Hume ne mentionne pas les esprits animaux ni leurs mouvements dans ce passage, il se sert de termes qui peuvent rappeler et suggérer ceux-ci. En effet, il est question plusieurs fois de « mouvement » et d'« impulsion ».

² "Of Tragedy", pp. 219-220. Je souligne.

Le troisième passage où l'on retrouve le terme « émotion » est également intéressant. Hume y rappelle en effet le phénomène – expliqué autrefois dans le *Traité de la nature humaine*, mais également dans la dissertation « Sur les passions »¹ qui faisait partie, à l'origine, du même recueil de textes que la dissertation « Sur la tragédie » – par lequel une impression (ordinairement une passion), en absorbe une autre et croît ainsi en force. Il mentionne alors le rôle que joue l'émotion, puisqu'il précise que c'est elle qui « vient nourrir l'affection dominante » :

Difficulties encrease passions of every kind; and by rousing our attention, and exciting our active powers, they produce an **emotion**, which nourishes the prevailing affection.²

Les propos de Hume concernant les émotions dans la dissertation « Sur la norme du goût » sont succincts. Dans les deux passages où l'on retrouve un usage du terme, les émotions sont simplement associées aux sentiments esthétiques. Ces passages sont les suivants et, comme ils ne sont pas d'un grand intérêt, sinon en ce qu'ils montrent la présence du terme « émotion » dans la dissertation, on ne les présente qu'à titre indicatif :

But though all the general rules of art are founded only on experience and on the observation of the common sentiments of human nature, we must not imagine, that, on every occasion, the feelings of men will be conformable to these rules. Those **finer emotions** of the mind are of a very tender and delicate nature, and require the concurrence of many favourable circumstances to make them play with facility and exactness, according to their general and established principles [...].³

One obvious cause, why many feel not the proper sentiment of beauty, is the want of that *delicacy* of imagination, which is requisite to convey a sensibility of those **finer emotions**. This delicacy every one pretends to: Every one talks of it; and would reduce every kind of taste or sentiment to its standard. But as our intention in this essay is to mingle some light of the understanding with the feelings of sentiment, it will be proper to give a more accurate definition of delicacy, than has hitherto been attempted. And not to draw our philosophy from too profound a source, we shall have recourse to a noted story in DON QUIXOTE.⁴

¹ Voir “Of the Passions”, section 6, §6, p. 27.

² “Of Tragedy”, p. 221. Je souligne.

³ “Of the Standard of Taste”, pp. 232-233. Je souligne.

⁴ “Of the Standard of Taste”, p. 234. Je souligne. En italique et en petites capitales dans le texte.

Deuxième partie : Esprits animaux et émotions dans les autres ouvrages

2.1. Sur les esprits animaux

On trouve très peu de mention des esprits animaux dans les autres ouvrages de David Hume. La raison est sans doute qu'il a peu d'occasion de les mentionner, ceux-ci étant intrinsèquement liés dans sa philosophie à la production des impressions et à la formation des idées. Comme il traite moins de ces sujets dans les ouvrages qui ne sont ni le *Traité de la nature humaine*, ni les *Enquêtes* ni les dissertations reprennant les sujet abordés dans le *Traité*, cela n'est guère étonnant. On trouve néanmoins quelques passages où il mentionne les esprits dans certains essais. On trouve également une référence à ceux-ci dans les *Dialogues sur la religion naturelle*.

Lorsque Hume mentionne les esprits animaux, il le fait suivant deux points de vue différents : il traite de sujets semblables à ceux du *Traité de la nature humaine* et qui sont liés aux passions ou aux croyances ; il s'intéresse à d'autres problèmes et il traite des esprits animaux dans un contexte plus physiologique ou même chimique. Dans cette partie du chapitre, les passages où il est question des esprits animaux seront présentés de manière chronologique, suivant l'ordre de publication des ouvrages ou des essais.

Les trois premières mentions des esprits animaux après la publication du *Traité* se trouvent dans l'essai « Sur la superstition et l'enthousiasme »¹, publié pour la première fois en 1741. Dans cet essai, Hume traite des croyances religieuses et de l'attitude extrême de certains individus à l'égard de la foi. Il divise le fanatisme religieux en deux catégories, l'enthousiasme d'une part, qu'il associe davantage au fanatisme des protestants et la superstition, qu'il associe à celui des catholiques. La croyance religieuse, lorsqu'elle est poussée à un certain paroxysme, est très proche des passions violentes que peuvent ressentir certains individus et il n'est pas étonnant, ce faisant, que Hume mentionne les esprits animaux et leur mise en mouvement dans un texte portant sur ce genre de sujet. Les trois passages où le philosophe écossais mentionne les esprits animaux sont les suivants :

But the mind of man is also subject to an unaccountable elevation and presumption, arising from prosperous success, from luxuriant health, **from strong spirits**, or from a

¹ Voir "Of Superstition and Enthusiasm", pp. 73-79.

bold and confident disposition. In such a state of mind, the imagination swells with great, but confused conceptions, to which no sublunary beauties or enjoyments can correspond. Every thing mortal and perishable vanishes as unworthy of attention. And a full range is given to the fancy in the invisible regions or world of spirits, where the soul is at liberty to indulge itself in every imagination, which may best suit its present taste and disposition. Hence arise raptures, transports, and surprising flights of fancy; and confidence and presumption still encreasing, these raptures, being altogether unaccountable, and seeming quite beyond the reach of our ordinary faculties, are attributed to the immediate inspiration of that Divine Being, who is the object of devotion. In a little time, the inspired person comes to regard himself as a distinguished favourite of the Divinity; and when this frenzy once takes place, which is the summit of enthusiasm, every whim is consecrated: Human reason, and even morality are rejected as fallacious guides: And the fanatic madman delivers himself over, blindly, and without reserve, to the supposed illapses of the spirit, and to inspiration from above. Hope, pride, presumption, a warm imagination, together with ignorance, are, therefore, the true sources of ENTHUSIASM.¹

My first reflection is, That superstition is favourable to priestly power, and enthusiasm not less or rather more contrary to it, than sound reason and philosophy. As superstition is founded on fear, sorrow, and **a depression of spirits**, it represents the man to himself in such despicable colours, that he appears unworthy, in his own eyes, of approaching the divine presence, and naturally has recourse to any other person, whose sanctity of life, or, perhaps, impudence and cunning, have made him be supposed more favoured by the Divinity. To him the superstitious entrust their devotions: To his care they recommend their prayers, petitions, and sacrifices: And by his means, they hope to render their addresses acceptable to their incensed Deity. Hence the origin of PRIESTS, who may justly be regarded as an invention of a timorous and abject superstition, which, ever diffident of itself, dares not offer up its own devotions, but ignorantly thinks to recommend itself to the Divinity, by the mediation of his supposed friends and servants. As superstition is a considerable ingredient in almost all religions, even the most fanatical; there being nothing but philosophy able entirely to conquer these unaccountable terrors; hence it proceeds, that in almost every sect of religion there are priests to be found: But the stronger mixture there is of superstition, the higher is the authority of the priesthood.²

My second reflection with regard to these species of false religion is, that religions, which partake of enthusiasm are, on their first rise, more furious and violent than those which partake of superstition; but in a little time become more gentle and moderate. The violence of this species of religion, when excited by novelty, and animated by opposition, appears from numberless instances; of the anabaptists in GERMANY, the camisars in FRANCE, the levellers and other fanatics in ENGLAND, and the covenanters in SCOTLAND. Enthusiasm being founded on **strong spirits**, and a presumptuous boldness of character, it naturally begets the most extreme resolutions; especially after it rises to that height as to inspire the deluded fanatic with the opinion of divine illuminations, and with a contempt for the common rules of reason, morality, and prudence.³

¹ “Of Superstition and Enthusiasm”, p. 74. Je souligne. En petites capitales dans le texte.

² “Of Superstition and Enthusiasm”, p. 75. Je souligne. En italique et en petites capitales dans le texte.

³ “Of Superstition and Enthusiasm”, pp. 76-77. Je souligne. En italique et en petites capitales dans le texte.

Dans cet essai, Hume présente les esprits animaux comme des éléments importants dans la constitution des impressions. Il indique en effet que ceux-ci jouent un rôle dans la constitution des croyances religieuses extrêmes. L'enthousiasme religieux – le fanatisme des protestants – relève d'esprits animaux qui sont forts et vigoureux chez un individu, alors que la superstition – le fanatisme des catholiques – relève plutôt d'esprits qui sont diminués, c'est-à-dire probablement faibles et peu nombreux. Hume donne également quelques détails sur la physiologie des esprits, lorsqu'il qualifie ceux-ci. Il indique en effet qu'ils peuvent être « forts » (“strong”) et qu'ils peuvent subir une certaine diminution (“a depression of spirits”). Il n'indique pas, par contre, si la diminution est une diminution de force, de taille ou de nombre des esprits animaux, ou encore une combinaison de plusieurs de ces caractéristiques.

Le passage suivant se trouve dans un essai également paru pour la première fois en 1741, « Sur l'avarice »¹. Hume ne se sert pas directement de l'expression « esprits animaux », mais il traite des passions qui manquent de vigueur – dont l'avarice fait partie – et que l'on retrouve chez les hommes âgés ou encore chez les individus dotés d'un « tempérament froid ». Les passions de ces sortes d'hommes, indique alors Hume, manquent d'esprit(s) :

The best excuse that can be made for avarice is, that it generally prevails in old men, or in men of cold tempers, where all the other affections are extinct; and the mind being incapable of remaining without some passion or pursuit, at last finds out this monstrously absurd one, which suits the coldness and inactivity of its temper. At the same time, it seems very extraordinary, **that so frosty, spiritless a passion** should be able to carry us farther than all the warmth of youth and pleasure: but if we look more narrowly into the matter, we shall find, that this very circumstance renders the explication of the case more easy.²

Les passions auxquelles on associe un manque dans les esprits (animaux) sont ainsi présentées dans cet essai comme des passions peu vigoureuses – elles sont en effet « tellement gelées » – et, on peut le supposer, d'une faible force. Ce qui ne veut pas dire qu'elles ne peuvent pas être violentes et accaparer férocement l'esprit, comme c'est souvent le cas de passions telles que l'avarice...

¹ Voir “Of Avarice”, pp. 569-573.

² “Of Avarice”, p. 571. Je souligne.

Les deux passages suivants où il soit question des esprits animaux se trouvent dans le recueil des *Essais* de 1742. Hume mentionne ceux-ci dans les essais « Sur l'épicurien »¹, et « Sur le sceptique »².

Dans l'essai « Sur l'épicurien », Hume fait une comparaison entre les fonctions organiques, comme la digestion et la circulation sanguine, et les fonctions de l'esprit, comme la capacité à ressentir des passions et des sentiments. Il mentionne alors les esprits animaux, mais il présente ceux-ci uniquement comme des éléments organiques circulant, entre autres, dans le cerveau et il n'est nullement question du rôle qu'ils jouent à l'égard des impressions dans ce passage :

To what purpose should I pretend to regulate, refine, or invigorate any of those springs or principles, which nature has implanted in me? Is this the road by which I must reach happiness? But happiness implies ease, contentment, repose, and pleasure; not watchfulness, care, and fatigue. The health of my body consists in the facility, with which all its operations are performed. The stomach digests the aliments: The heart circulates the blood: The brain separates and refines the **spirits**: And all this without my concerning myself in the matter. When by my will alone I can stop the blood, as it runs with impetuosity along its canals, then may I hope to change the course of my sentiments and passions. In vain should I strain my faculties, and endeavour to receive pleasure from an object, which is not fitted by nature to affect my organs with delight. I may give myself pain by my fruitless endeavours; but shall never reach any pleasure.³

Dans l'essai « Sur le sceptique », inversement, Hume présente les esprits animaux comme des éléments qui jouent un rôle lors de la production d'impressions. Il indique que le mouvement d'esprits « élevés » (“high spirits”) sont à la source d'impressions qui sont excitantes pour l'intellect d'un individu, comme l'inspiration fulgurante que connaissent quelques fois les poètes ou les illuminations qu'apportent la philosophie :

Some passions or inclinations, in the *enjoyment* of their object, are not so steady or constant as others, nor convey such durable pleasure and satisfaction. *Philosophical devotion*, for instance, like the enthusiasm of a poet, is the **transitory effect of high spirits**, great leisure, a fine genius, and a habit of study and contemplation: But notwithstanding all these circumstances, an abstract, invisible object, like that which *natural religion* alone presents to us, cannot long actuate the mind, or be of any moment in life. To render the passion of continuance, we must find some method of affecting the senses and imagination, and must embrace some *historical*, as well as

¹ Voir “The Epicurean”, pp. 138-145.

² Voir “The Sceptic”, pp. 159-180.

³ “The Epicurean”, pp. 139-140. Je souligne.

philosophical account of the divinity. Popular superstitions and observances are even found to be of use in this particular.¹

Le terme « élevé » qui vient qualifier les esprits animaux est difficile à traduire. Dans le contexte actuel, je pense que l'on peut considérer que ce que Hume veut entendre par là, c'est qu'il s'agit de particules matérielles qui sont très saines, robustes et abondantes, et qu'elles sont dotés d'une grande vigueur.

Les deux passages suivants où l'on trouve des mentions des esprits animaux se trouvent dans un document plus tardif, l'essai « Sur les caractères nationaux »², publié en 1748. Les deux passages sont intéressants en ce que Hume mentionne les esprits animaux dans un contexte physiologique mais en insistant sur l'aspect chimique – pourrait-on dire – de ces particules matérielles :

It is a trite, but not altogether a false maxim, that *priests of all religions are the same*; and though the character of the profession will not, in every instance, prevail over the personal character, yet is it sure always to predominate with the greater number. **For as chymists observe, that spirits, when raised to a certain height, are all the same, from whatever materials they be extracted**; so these men, being elevated above humanity, acquire a uniform character, which is entirely their own, and which, in my opinion, is, generally speaking, not the most amiable that is to be met with in human society. It is, in most points, opposite to that of a soldier; as is the way of life, from which it is derived.³

But perhaps the fact is doubtful, that nature has, either from moral or physical causes, distributed these respective inclinations to the different climates. The ancient GREEKS, though born in a warm climate, seem to have been much addicted to the bottle; nor were their parties of pleasure any thing but matches of drinking among men, who passed their time altogether apart from the fair. Yet when ALEXANDER led the GREEKS into PERSIA, a still more southern climate, they multiplied their debauches of this kind, in imitation of the PERSIAN manners. So honourable was the character of a drunkard among the PERSIANS, that CYRUS the younger, soliciting the sober LACEDEMONIANS for succour against his brother ARTAXERXES, claims it chiefly on account of his superior endowments, as more valorous, more bountiful, and a better drinker. DARIUS HYSTASPES made it be inscribed on his tomb-stone, among his other virtues and princely qualities, that no one could bear a greater quantity of liquor. You may obtain any thing of the NEGROES by offering them strong drink; and may easily prevail with them to sell, not only their children, but their wives and mistresses, for a cask of brandy. **In FRANCE and ITALY few drink pure wine, except in the greatest heats of summer; and indeed, it is then almost as necessary, in order to recruit**

¹ “The Sceptic”, p. 167. Je souligne. En italique dans le texte.

² Voir “Of National Characters”, pp. 197-215.

³ “Of National Characters”, p. 199. Je souligne. En italique dans le texte.

the spirits, evaporated by heat, as it is in SWEDEN, during the winter, in order to warm the bodies congealed by the rigour of the season.¹

Dans le premier passage, Hume rappelle que les esprits animaux sont des éléments que l'on retrouve dans différentes substances et qu'ils ne sont pas seulement des éléments du corps (comme les organes, les nerfs, les muscles etc.) ; il indique également que les esprits, quelle que soit la substance ou le corps d'où ils sont extraits, sont tous de la même nature. Dans le second passage il poursuit sur le même sujet, mais cette fois il indique qu'il est possible de suppléer aux déficiences des esprits animaux d'un individu par la consommation de certains produits ou de certaines substances. Les alcools, par exemple, sont riches en esprits et, lorsqu'on les consomme, on vient ajouter ces esprits à ceux que l'on possède déjà².

Dans l'essai « Sur le raffinement dans les arts »³ paru pour la première fois en 1752, on trouve également deux mentions des esprits animaux. Toutes deux sont dans le même paragraphe :

To prove the first point, we need but consider the effects of refinement both on *private* and on *public* life. Human happiness, according to the most received notions, seems to consist in three ingredients; action, pleasure, and indolence: And though these ingredients ought to be mixed in different proportions, according to the particular disposition of the person; yet no one ingredient can be entirely wanting, without destroying, in some measure, the relish of the whole composition. Indolence or repose, indeed, seems not of itself to contribute much to our enjoyment; but, like sleep, is requisite as an indulgence to the weakness of human nature, which cannot support an uninterrupted course of business or pleasure. **That quick march of the spirits**, which takes a man from himself, and chiefly gives satisfaction, does in the end exhaust the mind, and requires some intervals of repose, which, though agreeable for a moment, yet, if prolonged, beget a languor and lethargy, that destroys all enjoyment. Education, custom, and example, have a mighty influence in turning the mind to any of these pursuits; and it must be owned, that, where they promote a relish for action and pleasure, they are so far favourable to human happiness. In times when industry and the arts flourish, men are kept in perpetual occupation, and enjoy, as their reward, the occupation itself, as well as those pleasures which are the fruit of their labour. The mind acquires new vigour; enlarges its powers and faculties; and by an assiduity in honest industry, both satisfies its natural appetites, and prevents the growth of unnatural ones, which commonly spring up, when nourished by ease and idleness. Banish those arts from society, you deprive men both of action and of pleasure; and

¹ “Of National Characters”, pp. 213-214. Je souligne. En petites capitales dans le texte.

² Hume sur ce point n'est pas original et il ne fait que rappeler des croyances courantes à son époque. Ce qui est original, par contre, c'est la mention des esprits animaux chez un philosophe que l'on ne considère pas comme un individu s'intéressant à des questions d'ordre physiologique ou anatomique.

³ Voir “Of Refinement in the Arts”, pp. 268-280. À l'origine, cet essai portait le titre “Of Luxury”. Hume le réintitula lors de l'édition de 1760, et il le nomma alors “Of Refinement in the Arts”.

leaving nothing but indolence in their place, you even destroy the relish of indolence, which never is agreeable, but when it succeeds to labour, **and recruits the spirits, exhausted by too much application and fatigue.**¹

Dans ce passage, Hume donne peu de détails au sujet des esprits animaux. Il les présente comme des éléments participants au fonctionnement de l'esprit humain et il indique qu'ils peuvent être épuisés dans certaines circonstances. Ce qui est intéressant dans ce passage, ce sont moins les propos tenus sur les esprits que le fait que Hume mentionne ceux-ci dans un essai consacré au luxe qui ne nécessitait pas qu'il le fasse... Cela pourrait être un indice que le philosophe écossais considérait que les esprits animaux – des éléments matériels du corps humain – jouaient un rôle important en ce qui concernait les opérations de l'esprit humain.

Dans les volumes de l'*Histoire de l'Angleterre*, on trouve trois passages où Hume emploie le terme « esprits » dans des contextes où on pourrait l'interpréter comme désignant les esprits animaux. Un de ces passages se trouve dans le quatrième volume et les deux autres, dans le sixième :

When the earls had left her, she [*i.e.* Mary Stuart] ordered supper to be hastened, that she might have the more leisure, after it, to finish the few affairs which remained to her in this world, and to prepare for her passage to another. It was necessary, for her, she said, to take some sustenance, **lest a failure of her bodily strength should depressed her spirits on the morrow**, and lest her behaviour should thereby betray a weakness unworthy of herself. She supped sparingly, as her manner usually was; and her wonted cheerfulness did not even desert her on this occasion.²

The king [*i.e.* Charles II Stuart], during his exile, had imbibed strong prejudices in favour of the catholic religion; and according to the most probable accounts, had already been secretly reconciled in form to the church of Rome. The great zeal, expressed by the parliamentary party against all papists, had always, from a spirit of opposition, inclined the court and all the royalists to adopt more favourable sentiments towards that sect, which, through the whole course of the civil wars, had strenuously supported the rights of the sovereign. The rigour too, which the king, during his abode in Scotland, had experienced from the presbyterians, disposed him to run into the other extreme, and to bear a kindness to the party, most opposite in its genius to the severity of those religionists. The solicitations and importunities of the queen-mother, the contagion of the company which he frequented, the view of a more splendid and courtly mode of worship, the hopes of indulgence in pleasure; all these causes operated powerfully on a young prince, whose careless and dissolute temper made him incapable of adhering closely to the principles of his early education. But if the thoughtless humour of Charles rendered him an easy convert to popery, the same disposition ever prevented the theological tenets of that sect from taking any fast hold of him. **During his vigorous state of health, while his blood was warm and his**

¹ "Of Refinement in the Arts", pp. 269-270. Je souligne. En italique dans le texte.

² *HoE*, volume 4, chapitre XLII, pp. 245-246. Je souligne.

spirits high; a contempt and disregard to all religion held possession of his mind; and he might more properly be denominated a deist than a catholic. But in those revolutions of temper, when the love of raillery gave place to reflection, and his penetrating, but negligent understanding was clouded with fears and apprehensions, he had starts of more sincere conviction; and a sect, which always possessed his inclination, was then master of his judgment and opinion.¹

It is affirmed, and with an appearance of reason, that this victory might have been rendered more complete, had not orders been issued to slacken sail by Brounker, one of the duke's bedchamber, who pretended authority from his master. The duke disclaimed the orders; but Brounker never was sufficiently punished for his temerity. It is allowed, however, that the duke behaved with great bravery during the action. He was long in the thickest of the fire. The earl of Falmouth, lord Muskerry, and Mr. Boyle, were killed by one shot at his side, and covered him all over with their brains and gore. And it is not likely, that, in a pursuit, where even persons of inferior station, and of the most cowardly disposition, acquire courage, **a commander should feel his spirits to flag**, and should turn from the back of an enemy, whose face he had not been afraid to encounter.²

Dans le premier des passages cités, Hume mentionne les esprits animaux suivant les deux points de vue mentionnés au début de cette partie : il traite de ceux-ci du point de vue physiologique ou chimique et également du point de vue du rôle qu'ils jouent au niveau des passions. En effet, il commence par indiquer que la reine Mary Stuart, à la veille de son exécution, était soucieuse de se nourrir convenablement afin que ses esprits soient bien soutenus et bien vigoureux le lendemain et afin qu'ils ne soient ni affaiblis, ni diminués. Hume ajoute ensuite que la raison en était que la reine ne voulait pas ressentir au moment de son exécution des impressions indignes d'elle, c'est-à-dire de la faiblesse, de la lâcheté, de la peur, etc., des impressions qui, on peut le supposer, auraient pu être éprouvées si ses esprits (animaux) avaient été faibles, chétifs et peu vigoureux.

Il en est de même pour le second passage cité et qui concerne cette fois le roi Charles II Stuart. Hume, en effet, associe l'excellent état de santé du roi dans sa jeunesse – il indique que celui-ci avait le sang « chaud » et des esprits (animaux) « élevés » – avec un esprit solide et éclairé, qui ne se laisse pas abuser ou influencer par les croyances religieuses. La nature saine des esprits animaux du roi étaient ainsi une garantie d'un état d'esprit des plus sains chez celui-ci.

¹ *HoE*, volume 6, chapitre LXIII, p. 185. Je souligne.

² *HoE*, volume 6, chapitre LXIV, pp. 196-197. Je souligne.

Dans le dernier passage cité, par contre, Hume ne mentionne les esprits animaux que du point de vue des passions. Il indique que le mouvement des esprits s'affaiblit et il associe alors cet affaiblissement à des passions de couardise et de peur.

Enfin, on trouve également deux mentions des esprits animaux dans les *Dialogues sur la religion naturelle*. L'un des passages se trouve dans la section X et l'autre, dans la section XII :

Admitting your position, replied PHILO, which yet is extremely doubtful, you must, at the same time, allow, that, if pain be less frequent than pleasure, it is infinitely more violent and durable. One hour of it is often able to outweigh a day, a week, a month of our common insipid enjoyments: And how many days, weeks, and months are passed by several in the most acute torments? Pleasure, scarcely in one instance, is ever able to reach ecstasy and rapture: And in no one instance can it continue for any time at its highest pitch and altitude. **The spirits evaporate; the nerves relax; the fabric is disordered;** and the enjoyment quickly degenerates into fatigue and uneasiness. But pain often, Good God, how often! rises to torture and agony; and the longer it continues, it becomes still more genuine agony and torture. Patience is exhausted; courage languishes; melancholy seizes us; and nothing terminates our misery but the removal of its cause, or another event, which is the sole cure of all evil, but which, from our natural folly, we regard with still greater horror and consternation.¹

Not to mention, that these fits of excessive, enthusiastic joy, **by exhausting the spirits**, always prepare the way for equal fits of superstitious terror and dejection; nor is there any state of mind so happy as the calm and equable. But this state it is impossible to support, where a man thinks, that he lies, in such profound darkness and uncertainty, between an eternity of happiness and an eternity of misery. No wonder that such an opinion disjoins the ordinary frame of the mind, and throws it into the utmost confusion. And though that opinion is seldom so steady in its operation as to influence all the actions; yet it is apt to make a considerable breach in the temper, and to produce that gloom and melancholy, so remarkable in all devout people.²

Dans le premier passage, Hume montre qu'il y a un rapport direct entre ce qui se produit dans le corps et ce qui se produit dans l'esprit lorsque des impressions sont ressenties. Il indique en effet que lorsque des impressions trop violentes sont ressenties par un individu, « ses esprits s'évaporent », « ses nerfs se délient » et toute la « machine du corps se trouve désorganisée et dérangée ».

Dans le second passage, les esprits animaux sont mentionnés suivant le point de vue des passions et des croyances, et Hume indique que ceux-ci peuvent s'épuiser dans certaines circonstances, comme lorsque des impressions très violentes sont ressenties. On peut

¹ DNR, X, p. 245. Je souligne. En petites capitales dans le texte.

² DNR, XII, pp. 279-280. Je souligne.

supposer que cela résulte de la trop grande excitation des esprits, qui nécessite qu'ils dépendent beaucoup d'énergie...

2.2. Sur les émotions

Les deux premiers passages où l'on trouve le terme « émotions » dans les ouvrages publiés après le *Traité de la nature humaine* se trouvent dans le premier des essais publié par David Hume en 1741, l'essai « Sur la délicatesse de goût et de passion »¹. Cela dit, même si cet essai suit le dernier volume du *Traité*, on ne trouve aucun lien à faire – concernant les émotions – entre l'un et l'autre ouvrage. Dans les deux passages, Hume présente les émotions dans un sens qui n'est pas clair et qui pourrait tout aussi bien désigner des impressions que le mouvement des esprits animaux qui accompagne celles-ci. On ne trouve aucun élément dans ces passages qui permettent de déterminer le sens exact de ce terme :

But perhaps I have gone too far in saying, that a cultivated taste for the polite arts extinguishes the passions, and renders us indifferent to those objects, which are so fondly pursued by the rest of mankind. On farther reflection, I find, that it rather improves our sensibility for all the tender and agreeable passions; at the same time that it renders the mind incapable of the **rougher and more boisterous emotions**.²

For this, I think there may be assigned two very natural reasons. In the *first* place, nothing is so improving to the temper as the study of the beauties, either of poetry, eloquence, music, or painting. They give a certain elegance of sentiment to which the rest of mankind are strangers. **The emotions which they excite are soft and tender.** They draw off the mind from the hurry of business and interest; cherish reflection; dispose to tranquillity; and produce an agreeable melancholy, which, of all dispositions of the mind, is the best suited to love and friendship.³

Le troisième passage dans lequel on retrouve le terme « émotion » pourrait être un peu plus intéressant. Il se trouve dans l'essai publié en 1742, « Sur l'épicurien »⁴. Selon que l'on considère qu'il est employé dans un sens propre ou figuré, il peut être interprété de différentes manières. Dans ce passage, Hume indique que, lorsque qu'un individu ressent des émotions, celles-ci « réchauffent sa poitrine » et la « transporte » ; c'est-à-dire que les émotions ressenties produisent des bouleversements physiques chez l'individu. Compris au sens littéral, le terme « émotions » désigne ainsi quelque chose qui se produit matériellement

¹ Voir "Of the Delicacy of Taste and Passion", pp. 3-8.

² "Of the Delicacy of Taste and Passion", p. 6. Je souligne.

³ "Of the Delicacy of Taste and Passion", pp. 6-7. Je souligne. En italique dans le texte.

⁴ Voir "The Epicurean", pp. 138-145.

dans le corps d'un individu, ce qui va avec la définition des émotions – le mouvement des esprits animaux – telles qu'elles étaient présentées dans le *Traité de la nature humaine* ; compris au sens figuré, le terme « émotions » vient désigner des impressions, et plus précisément dans ce passage des passions, qui sont ressenties par un individu :

But I have not advanced far through the shades of the thick wood, which spreads a double night around me, ere, methinks, I perceive through the gloom, the charming CÆLIA, the mistress of my wishes, who wanders impatient through the grove, and preventing the appointed hour, silently chides my tardy steps. But the joy, which she receives from my presence, best pleads my excuse; and dissipating every anxious and every angry thought, leaves room for nought but mutual joy and rapture. With what words, my fair one, shall I express my tenderness, or describe the **emotions which now warm my transported bosom!** Words are too faint to describe my love; and if, alas! you feel not the same flame within you, in vain shall I endeavour to convey to you a just conception of it. But your every word and every motion suffice to remove this doubt; and while they express your passion, serve also to enflame mine. How amiable this solitude, this silence, this darkness! No objects now importune the ravished soul. The thought, the sense, all full of nothing but our mutual happiness, wholly possess the mind, and convey a pleasure, which deluded mortals vainly seek for in every other enjoyment.¹

Bien sûr, le passage ne fournit pas d'informations sur la nature des émotions. Comme c'est souvent le cas chez Hume, l'interprétation du sens de ce terme demeure arbitraire et subordonnée à la connaissance que le lecteur pourrait avoir des textes de Hume.

Le passage suivant dans lequel on retrouve le terme « émotions » se situe dans un autre des essais consacrés aux philosophes dans le recueil de 1742, « Sur le sceptique »². Hume n'y indique rien de bien précis concernant les émotions. Le lecteur qui connaîtrait les propos tenus dans le *Traité* pourrait déduire que le terme vient ici désigner de manière synonymique ou métonymique les sentiments moraux :

It is certain, that a serious attention to the sciences and liberal arts softens and humanizes the temper, and cherishes those **fine emotions, in which true virtue and honour consists.** It rarely, very rarely happens, that a man of taste and learning is not, at least, an honest man, whatever frailties may attend him. The bent of his mind to speculative studies must mortify in him the passions of interest and ambition, and must, at the same time, give him a greater sensibility of all the decencies and duties of life. He feels more fully a moral distinction in characters and manners; nor is his sense of this kind diminished, but, on the contrary, it is much encreased, by speculation.³

¹ "The Epicurean", p. 144. Je souligne. En petites capitales dans le texte.

² Voir "The Sceptic", pp. 159-180.

³ "The Sceptic", p. 170. Je souligne.

On trouve également trois passages dans l'*Histoire de l'Angleterre* où Hume se sert du terme « émotion ». Ces passages sont de peu d'intérêt et je ne les mentionne que dans un souci d'exhaustivité :

[...] Mary received the intelligence without **emotion or astonishment**. She said, however, that it seemed strange to her, that the queen should command her, as a subject, to submit to a trial and examination before subjects: That she was an absolute independant princess, and would yield to nothing, which might derogate either from her royal majesty, from the state of sovereign princes, or from the dignity and rank of her son [...].¹

Mary was nowise dismayed at this intelligence: On the contrary, she joyfully laid hold of the last circumstance mentioned to her; and insisted, that, since her death was demanded by the protestants for the establishment of their faith, she was really a martyr to her religion, and was entitled to all the merits attending that glorious character. She added, that the English had often embrued their hands in the blood of their sovereigns: No wonder, they exercised cruelty against her, who derived her descent from these monarchs. Paulet, her keeper, received orders to take down her canopy, and to serve her no longer with the respect due to sovereign princes. He told her, that she was now to be considered as a dead person; and incapable of any dignity. This harsh treatment produced not in her any seeming **emotions**. She only replied, that she received her royal character from the hands of the Almighty, and no earthly power was ever able to bereave her of it.²

The prince showed by his countenance, that he was extremely dissatisfied with Cottington's discourse; but Buckingham broke into an open passion against him. The king, he told him, asked him only of the journey, and of the manner of travelling; particulars, of which he might be a competent judge, having gone the road so often by post; but that he, without being called to it, had the presumption to give his advice upon matters of state and against his master, which he should repent as long as he lived. A thousand other reproaches he added, which put the poor king into a new agony in behalf of a servant, who, he foresaw, would suffer for answering him honestly. Upon which he said with some **emotion**: *Nay, by God, Stenny, you are much to blame for using him so: He answered me directly to the question which I asked him, and very honestly and wisely; and yet, you know, he said no more than I told you before he was called in [...]*.³

De façon générale, on peut considérer que les passages où Hume emploie le terme « émotion » dans les ouvrages qui ne sont ni le *Traité de la nature humaine*, ni l'une ou l'autre des *Enquêtes* ou des dissertations – où il reprend les propos tenus dans le *Traité* – ne sont ni intéressants ni enrichissants pour la compréhension du sens de ce terme. On pourrait même considérer que la façon dont le philosophe écossais emploie ce mot dans les différents passages vient rendre moins clair la compréhension de ce que peut signifier celui-ci.

¹ *HoE*, volume 4, chapitre XLII, p. 230. Je souligne.

² *HoE*, volume 4, chapitre XLII, p. 238. Je souligne.

³ *HoE*, volume 5, chapitre XLIX p. 105. Je souligne. En italique dans le texte.

Conclusion

Il y a peu à dire sur le recours aux mouvements des esprits animaux et aux émotions dans les ouvrages produits après la publication du *Traité de la nature humaine* parce que l'on ne retrouve dans ces ouvrages que peu de références aux uns et aux autres, d'une part, et que généralement Hume y présente peu d'éléments qui soient nouveaux ou très différents à leur sujet, d'autre part. On ne trouve pas, par ailleurs, de passages dans les ouvrages produits après 1740 où les propos de Hume soient en contradiction avec ce qu'il avait indiqué dans le *Traité de la nature humaine* en ce qui concerne le mouvement des esprits animaux et les émotions.

Les éléments nouveaux en ce qui concerne les esprits animaux, leur mouvement et les émotions peuvent se diviser en deux catégories. D'abord, il arrive que Hume mentionne les esprits animaux en les présentant comme des éléments physiologiques, comme les muscles et les nerfs, par exemple, ou encore comme étant susceptibles d'être affectés au niveau chimique. Ensuite, il arrive également que Hume présente les mouvements des esprits animaux – ou les émotions – comme quelque chose qui soit à l'origine de la production de certaines croyances religieuses ou encore des sentiments esthétiques ainsi que du plaisir pris lors de certaines activités, comme la vue d'une tragédie au théâtre ou l'audition d'un discours éloquent.

Ce sont ces éléments nouveaux qui sont intéressants en ce qui concerne le recours aux émotions ou aux mouvements des esprits animaux, dans les ouvrages produits après le *Traité*. C'est donc sur ces éléments que l'on reviendra dans cette conclusion.

1. Les esprits animaux sur le plan physiologique et sur le plan chimique

Lorsque Hume présente les esprits animaux comme des éléments du corps, qu'il les énumère avec d'autres parties du corps ou qu'il les mette en relation avec un ou des organes, je considère qu'il mentionne les esprits animaux en adoptant un point de vue « physiologique ». On trouve quelques passages où il mentionne les esprits animaux de cette manière dans les ouvrages produits après 1740. On trouve ces passages non seulement dans certains essais, mais également dans l'un des volumes de l'*Histoire de l'Angleterre*, de même que dans les *Dialogues sur la religion naturelle*.

Dans l'essai « Sur la superstition et l'enthousiasme », il caractérise les esprits animaux en les qualifiant de « forts » ou de « faibles »¹. En faisant cela, il insiste sur la condition physique dans lesquels les esprits se trouvent : ils peuvent être en bonne condition physique ou en mauvaise condition physique. Lorsqu'ils sont sains, ils sont forts et vigoureux ; lorsqu'ils sont en mauvaise condition, ils sont chétifs et ils manquent de vigueur.

Dans l'essai « Sur l'épicurien », Hume mentionne le fait que les esprits animaux, après leur circulation dans le corps d'un individu, transitent par son cerveau et sont alors triés par celui-ci². Il n'indique pas autre chose à leur sujet, et ne fait que les mentionner dans un cadre où il traite de la bonne condition physique d'un individu et où il énumère, alors, différents organes en présentant certaines de leurs fonctions : l'estomac digère, le cœur effectue la circulation sanguine et le cerveau trie les esprits...

Dans l'*Histoire de l'Angleterre*, on trouve un passage où il est question de la bonne condition physiologique du roi Charles II Stuart dans sa jeunesse et de l'état dans lequel étaient alors ses esprits animaux. Hume indique ainsi que le monarque bénéficiait d'un vigoureux état de santé, que son sang était chaud et ses esprits (animaux) élevés³. Ce qui est intéressant, c'est que, dans ce passage, Hume met en parallèle le fait de posséder une santé florissante avec le fait de s'intéresser peu aux questions religieuses, et le fait d'être en mauvaise condition physique avec le fait d'être enclin à la superstition et aux croyances religieuses.⁴

Dans les *Dialogues sur la religion naturelle*, enfin, Hume mentionne une dernière fois les esprits animaux dans un contexte physiologique. Il traite alors de ce qui se produit dans le corps d'un individu lorsque l'âme de celui-ci est ébranlée par des impressions trop violentes : toute la machine du corps est mise en désordre, les nerfs se relâchent – à comprendre non pas au sens positif où ils prennent du repos, mais plutôt au sens négatif où ils perdent leur capacité à transmettre des informations – et les esprits animaux s'évaporent⁵. On peut

¹ Voir "Of Superstition and Enthusiasm", p. 74, p. 75 et pp. 76-77. Dans l'essai, Hume n'utilise pas le qualificatif de « faible » mais il traite de la « dépression des esprits » ce qui est une autre façon de les présenter comme manquants de vigueur.

² Voir "The Epicurean", pp. 139-140.

³ Voir *HoE*, volume 6, chapitre LXIII, p. 185.

⁴ Il s'agit de propos qui rappellent énormément, par ailleurs, ceux tenus plusieurs années auparavant dans la lettre au docteur Cheyne. Voir Greig I, Letter 3, pp. 12-18.

⁵ Voir *DNR*, X, p. 245.

considérer que l'évaporation des esprits est une mauvaise chose, puisqu'il s'agit d'une perte pour un individu ; ils sont nécessaires à la transmission des affects du corps et de l'esprit, et on peut considérer qu'un individu qui a perdu une certaine quantité de ses esprits animaux est handicapé.

L'absorption de certaines substances qui sont extérieures à l'individu peut avoir des effets sur le nombre de ses esprits animaux et sur l'état de ceux-ci. On trouve quelques passages chez Hume où il traite de cela et ces passages, je les considère comme des mentions des esprits animaux suivant un point de vue « chimique ».

Hume traite de ce qui se produit sur le plan chimique avec les esprits animaux dans deux passages de l'essai « Sur les caractères nationaux ». Il rappelle premièrement que l'on retrouve les esprits dans différentes substances, et qu'il est possible de les extraire de ces substances ; il indique également que, quelle que soit la substance d'où on les extrait, les esprits sont les mêmes¹. Cela laisse entendre que l'on peut augmenter le nombre des esprits animaux et la qualité de ceux-ci chez un individu par l'absorption de certaines substances... C'est d'ailleurs ce que Hume indique ensuite, un peu plus loin dans l'essai, dans les passages où il traite des rapports que certaines cultures entretiennent avec l'alcool. Il indique alors que l'alcool est une substance qui contient des esprits et que la consommation de celui-ci permet d'augmenter le nombre de ceux-là, dans le corps ; c'est de cette manière, indique Hume, que les individus peuvent récupérer les esprits qu'il perdent par évaporation lorsque la température devient particulièrement chaude².

Enfin, on trouve un passage dans l'un des volumes de l'*Histoire de l'Angleterre* où Hume traite à nouveau des esprits animaux du point de vue chimique. Cette fois, il mentionne le rapport qui existe entre l'alimentation et la condition dans laquelle se trouvent les esprits animaux, ainsi que les conséquences que cela peut avoir sur les impressions ressenties par un individu. Dans le passage où il est question de la dernière soirée de Mary Stuart, Hume présente celle-ci comme étant désireuse de souper en prévision de son exécution le lendemain. La raison en est qu'elle croit que le fait de s'alimenter aura pour effet de maintenir ses esprits en bonne condition, qu'ils ne seront pas abattus et sans énergie le lendemain, mais qu'ils seront

¹ Voir "Of National Characters", p. 199.

² *Ibid.*, pp. 213-214.

au contraire pleins de vigueur ; cela garantira que les impressions qu'elle ressentira lors de son exécution ne seront pas indignes d'elle et de son rang, qu'elle se conduira avec courage et fermeté plutôt qu'avec lâcheté et faiblesse.¹

Hume n'est pas original dans ses propos sur les esprits sur le plan physiologique et chimique et ce n'est pas en cela que les passages qui ont été considérés dans ce chapitre sont intéressants. Ce qui est intéressant, c'est d'abord de constater que Hume mentionne ces sortes d'éléments dans ses écrits et qu'il le fasse suivant les points de vue physiologiques et chimiques. Il s'agit d'un aspect sur lequel on se penche ordinairement peu et il est important de rappeler que cet aspect existe également chez David Hume. Ce qui est également intéressant, c'est que certains de ces passages montrent qu'il y a un rapport chez Hume entre ce qui se produit dans le corps d'un individu et ce qui se produit dans son esprit : il est clair que pour Hume, le corps et l'esprit (ou l'âme) ne sont pas séparés, même si on trouve peu d'éléments sur ce sujet dans ses ouvrages. Des passages comme celui où il est question de l'état de santé de Charles II Stuart et de ses croyances², comme celui où il est question du désir de souper de Mary Stuart la veille de son exécution³, ou encore comme celui où Philo discourt sur les désordres du corps occasionnés par les impressions trop violentes⁴, sont explicites.

2. Les esprits animaux et les croyances

Dans l'essai « Sur la superstition et l'enthousiasme », Hume traite de deux types de croyances religieuses très fortes, la superstition – qu'il attribue aux catholiques qui sont particulièrement fervents – et l'enthousiasme – qu'il attribue aux protestants les plus fanatiques – et il montre comment les caractéristiques propres aux esprits animaux peuvent avoir des effets sur l'une et sur l'autre. Il associe le caractère (trop) fort et (trop) vigoureux des esprits animaux et on peut le supposer, leur nombre élevé, avec le fanatisme des protestants et, inversement, il associe le caractère chétif et malingre des esprits animaux de même que leur nombre restreint, avec la superstition des catholiques. La mise en mouvement des esprits (trop) forts, (trop) vigoureux et très nombreux est à l'origine des

¹ Voir *HoE*, volume 4, chapitre XLII, pp. 245-246.

² Voir *HoE*, volume 6, chapitre LXIII, p. 185.

³ Voir *HoE*, volume 4, chapitre XLII, pp. 245-246.

⁴ Voir *DNR*, X, p. 245.

croyances les plus folles et les plus enragées chez les protestants, et la mise en mouvement des esprits malingres, chétifs et trop peu nombreux est à l'origine des croyances les plus mystiques chez les catholiques. Dans les deux cas, les croyances religieuses constituent de véritables pathologies de l'âme et dans les deux cas, des désordres se produisant dans le corps entraînent des désordres dans l'esprit.

Dans le chapitre précédent, on avait indiqué que les opinions, parce qu'elles étaient constituées d'idées et d'impressions, devaient être proches des passions et des sentiments ; qu'elles devaient également être des impressions de réflexion et qu'elles pouvaient être transmises par sympathie¹. Je pense qu'il en va de même pour les croyances : on doit considérer qu'elles sont elles aussi constituées d'idées et d'impressions, et que comme les passions, les sentiments et les opinions, elles sont aussi des impressions de réflexion. Comme toutes les autres perceptions de l'esprit (ou de l'âme) elles sont tributaires des mouvements animaux qui se produisent dans le corps.

3. Les esprits animaux, les tragédies théâtrales, les émotions et l'éloquence

Dans ce chapitre, dans la section « 1.1.3.2. La dissertation "Sur la tragédie" » on a vu comment Hume avait recours aux mouvements des esprits animaux afin d'expliquer non seulement comment une impression de plaisir était produite lorsqu'un individu assistait à une pièce de théâtre tragique, mais également pourquoi le spectateur ressentait du plaisir dans ces circonstances plutôt qu'une très forte impression de déplaisir.

On a vu que la rencontre entre les différentes impressions ressenties par l'individu lors du spectacle, la douleur ressentie par sympathie avec les personnages de la pièce et le plaisir produit lors de l'agitation des esprits animaux – lorsque l'impression de douleur était ressentie – résultait dans l'absorption de l'impression dominée par l'impression dominante. On a vu que lorsque la pièce était de bonne qualité, le plaisir provoqué par l'agitation des esprits animaux était l'impression dominante ; que ce faisant, le spectateur ressentait au final du plaisir et que son plaisir était d'autant plus grand qu'il avait davantage été ému et avait davantage tremblé... On a vu également que lorsque la pièce était de mauvaise qualité, il en allait bien autrement et que le plaisir produit lors de l'agitation des esprits était cette fois

¹ Voir dans le « Chapitre XI », la section « 2.2.4. Mise en rapport des émotions avec les autres impressions ».

l'impression dominée ; que ce faisant le spectateur ressentait au final un déplaisir très fort et que ce déplaisir était d'autant plus violent que la pièce avait été choquante et douloureuse à écouter...

Il en va de même en ce qui concerne les impressions ressenties lorsqu'un individu écoute un discours produit par un orateur talentueux et éloquent. Dans ce chapitre, dans la section « 1.2.3.2. Les dissertations "Sur la tragédie" et "Sur la norme du goût" », on a vu que Hume expliquait ce qui se produisait lors de l'écoute d'un beau discours et de l'écoute d'une tragédie au théâtre en recourant au même phénomène de rencontre entre les passions, soit celui par lequel la passion dominante absorbait l'autre et gagnait en force. On a également vu que ce qui distinguait l'une et l'autre activité (l'écoute du discours et l'écoute de la pièce) c'était la sorte d'impression qui résultait de la rencontre. Dans le cas du discours, l'impression résultante semblait plutôt être un sentiment esthétique et dans le cas de la pièce de théâtre, une sensation plaisante¹.

Dans le *Traité de la nature humaine* de même que dans la dissertation « Sur les passions », Hume n'avait pas abordé en détail ce qui pouvait se produire chez le spectateur d'une pièce de théâtre ou chez l'auditeur d'un discours éloquent, au niveau de la rencontre entre les différentes impressions qui pouvaient l'agiter. Ses propos dans l'essai « Sur la tragédie », s'expliquent très bien à partir de ce qui avait été indiqué au sujet de la rencontre entre les passions dans le *Traité* et dans la dissertation ; ils viennent compléter les propos tenus dans la dissertation « Sur les passions », en présentant deux exemples de ce qui se produit lors de la rencontre entre plusieurs impressions, qui sont, cette fois, tous issus de contextes différents.

¹ Ce qui ne veut pas dire qu'un individu ne peut pas émettre un jugement esthétique sur une pièce de théâtre. Il semble y avoir une différence entre les deux types d'activités à ce niveau, mais il faudrait analyser davantage ce qui se produit chez l'auditeur et le spectateur, lors de l'une et de l'autre activités, pour en tirer des conclusions certaines. On ne le fera pas dans cette thèse, car ce ne serait pas pertinent en regard du sujet traité, la sympathie chez David Hume.

CHAPITRE XIII

La contagion
dans les ouvrages de David Hume

Introduction

1. La contagion et la sympathie

C'est dans le *Traité de la nature humaine* que David Hume présente pour la première fois son concept de la sympathie, en mentionnant alors qu'il s'agit d'un des principes les « plus remarquables de la nature humaine »¹. On connaît bien sûr l'importance du rôle joué par la sympathie et l'on connaît également – car Hume présente à plusieurs reprises un grand nombre d'éléments sur ce sujet – son mode de fonctionnement, c'est-à-dire son mécanisme.

Mais, si importante soit-elle, la sympathie ne semble pas constituer le seul principe par lequel des affections sont communiquées entre les individus. Dans plusieurs de ses ouvrages, le philosophe écossais mentionne en effet ce qui semble être chez lui un tout autre processus de communication d'affections : la contagion. Il a recours à celle-ci à différentes périodes et dans un nombre de passages qui est suffisant pour qu'on la remarque. Il a également recours à celle-ci dans des contextes qui sont tels, que l'on doit s'interroger à son sujet, car Hume, contrairement à ce qu'il avait fait avec la sympathie, présente fort peu d'informations sur la nature de la contagion, le rôle qu'elle joue, etc. C'est ainsi qu'au final on ne sait pas très bien ce qu'est la contagion chez Hume, et qu'on ne sait même pas, si elle est réellement quelque chose...

¹ Voir *THN*, 2.1.11.2, p. 206 : “No quality of human nature is more remarkable, both in itself and in its consequences, than that propensity we have to sympathize with others, and to receive by communication their inclinations and sentiments, however different from, or even contrary to, our own. This is not only conspicuous in children, who implicitly embrace every opinion propos'd to them; but also in men of the greatest judgment and understanding, who find it very difficult to follow their own reason or inclination, in opposition to that of their friends and daily companions. To this principle we ought to ascribe the great uniformity we may observe in the humours and turn of thinking of those of the same nation; and 'tis much more probable, that this resemblance arises from sympathy, than from any influence of the soil and climate, which, tho' they continue invariably the same, are not able to preserve the character of a nation the same for a century together. A good-natur'd man finds himself in an instant of the same humour with his company; and even the proudest and most surly take a tincture from their countrymen and acquaintance. A cheerful countenance infuses a sensible complacency and serenity into my mind; as an angry or sorrowful one throws a sudden damp upon me. Hatred, resentment, esteem, love, courage, mirth, and melancholy; all these passions I feel more from communication, than from my own natural temper and disposition. So remarkable a phenomenon merits our attention, and must be trac'd up to its first principles.”

Il est possible que la sympathie-humienne et la contagion désignent le même phénomène de production et de communication d'affections¹, et qu'elles doivent être entendues comme des synonymes. Il est possible que la sympathie-humienne et la contagion désignent, bien au contraire, des phénomènes différents. L'analyse des passages où il est question, nommément ou non, de la contagion dans les ouvrages de David Hume, permettra de jeter – je l'espère – quelque lumière sur cette question.

2. Organisation du chapitre

Ce chapitre comporte trois parties. La première partie est consacrée aux passages dans les ouvrages de David Hume où celui-ci use du terme « contagion ». Tous les ouvrages du philosophe ont été considérés dans cette partie, à une exception près, l'essai « Sur les caractères nationaux ». Les lettres n'ont pas non plus été prises en compte, puisque un chapitre particulier leur était consacré. La deuxième partie est consacrée aux passages où Hume mentionne des phénomènes qui pourraient être considérés comme des phénomènes de contagion, mais où il n'utilise pas ce terme. La troisième partie, enfin, est consacrée spécifiquement aux propos tenus dans l'essai « Sur les caractères nationaux ».

Quatre graphiques et deux schémas viennent servir de support visuel aux informations fournies. Les graphiques montrent la fréquence avec laquelle Hume se sert de la contagion dans ses ouvrages, de même que la fréquence avec laquelle il se sert d'autres termes qui désignent des phénomènes similaires. Les schémas servent à illustrer deux mécanismes sympathiques mentionnés par Hume dans l'essai « Sur les caractères nationaux ».

¹ Comme je l'avais fait dans le « Premier Chapitre », j'utilise le terme « affection » afin de désigner tout ce qui peut être transmis par sympathie ou par contagion : il peut s'agir de sensations, de passions, de sentiments, d'inclinations, de dispositions, de goûts, d'opinions, de croyances, de préjugés, de traits de caractères, etc.

Première partie : La contagion et la contagiosité

1.1. Ce qui est transmis par contagion

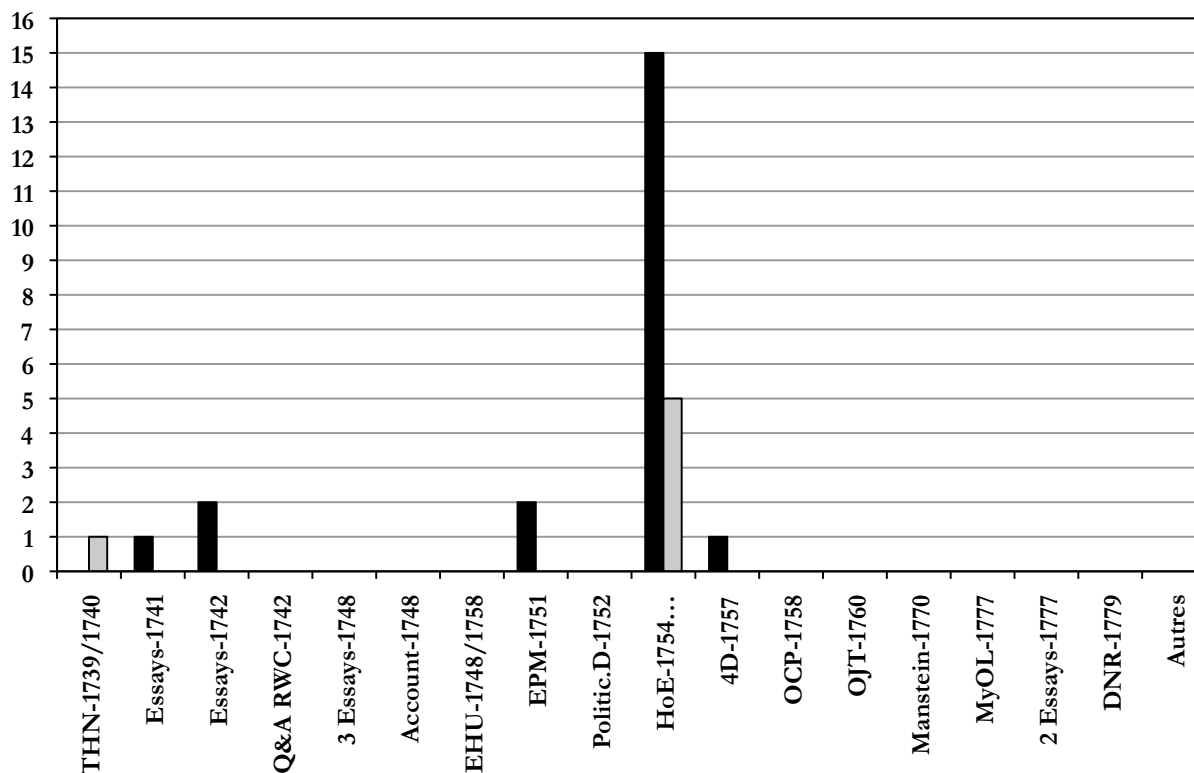
Différentes choses peuvent être transmises par contagion. Suivant les ouvrages, Hume mentionne toutes sortes d'impressions (dont la nature n'est pas toujours bien précisée) telles que les passions, les sentiments, les inclinations, les affections ; il mentionne également les opinions, les préjugés, les croyances, le fanatisme religieux de tout genre ; il lui arrive d'indiquer que des traits de caractère, des manières, des vices peuvent se transmettre par contagion ; enfin, et plus généralement, que l'exemple qu'un individu offre à d'autres peut lui-même être contagieux.

Les références à la contagion ou au caractère contagieux de quelque chose ne sont pas très régulières dans les ouvrages de David Hume. Leur irrégularité, cependant, n'est pas causée par le type d'ouvrages – on trouve en effet des passages où il soit question de la contagion ou du caractère contagieux de quelque chose dans des ouvrages de grandes dimensions comme le *Traité de la nature humaine* ou les volumes de l'*Histoire de l'Angleterre*, de dimension moyenne, comme l'*Enquête sur les principes de la morale*, et dans de courts essais – ou de sujets abordés – on trouve des passages dans des ouvrages à contenu philosophique, mais également littéraire et historique – mais plutôt par le fait que les références à la contagion et à la contagiosité ne sont pas très nombreuses, et que l'on ne peut pas, de ce fait, les retrouver dans tous les ouvrages et à toutes les époques.

Comme le montre le graphique 13-1¹, à la page suivante, la plupart des passages se trouvent dans les volumes de l'*Histoire de l'Angleterre*. Cela n'est pas très surprenant lorsque l'on considère la dimension considérable de ce document. Le graphique 13-2, qui se trouve également à la page suivante, illustre de manière plus détaillée la répartition de ces passages dans les différents volumes de l'*Histoire*. On constate que ceux-ci sont plus nombreux dans le cinquième et le sixième volumes, mais il demeure difficile d'identifier quelle pourrait en être la raison.

¹ Il importe de noter que les passages se trouvant dans l'essai « Sur les caractères nationaux » n'ont pas été pris en compte dans ce graphique, car on traitera de ceux-ci plus particulièrement dans la troisième partie de ce chapitre. L'essai « Sur les caractères nationaux » de même que la correspondance du philosophe constituent les seules exceptions.

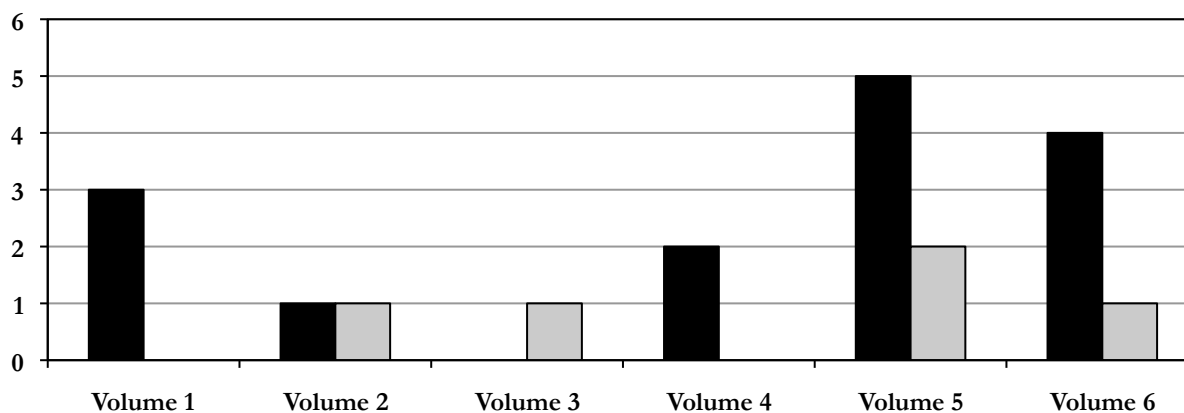
Graphique 13-1 : La contagion et la contagiosité dans les ouvrages de Hume



En noir : le terme « contagion » est utilisé.

En gris : le terme « contagieux » est utilisé.

Graphique 13-2 : Détail de la contagion et de la contagiosité dans *l'Histoire de l'Angleterre*



En noir : Le terme « contagion » est utilisé.

En gris : Le terme « contagieux » est utilisé.

1.1.1. Passions, sentiments, affections, inclinations...

On trouve sept passages où Hume indique nommément que des impressions telles que des passions, des sentiments, des affections ou des inclinations sont transmises par contagion. Deux de ces passages se trouvent dans des essais publiés peu de temps après le *Traité de la nature humaine* ; les cinq autres se trouvent dans les volumes de l'*Histoire de l'Angleterre*.

Le premier passage se trouve dans l'un des essais publiés dans le recueil des essais de 1741, « Sur la liberté de la presse ». Dans ce passage, le terme « contagion » vient désigner un phénomène par lequel une passion est transmise à un individu lorsqu'il est en contact avec d'autres :

We need not dread from this liberty any such ill consequences as followed from the harangues of the popular demagogues of ATHENS and tribunes of ROME. A man reads a book or pamphlet alone and coolly. There is none present from **whom he can catch the passion by contagion**. He is not hurried away by the force and energy of action. And should he be wrought up to ever so seditious a humour, there is no violent resolution presented to him, by which he can immediately vent his passion.¹

Le second passage se trouve dans l'un des essais publiés dans le recueil de 1742, « Sur le développement et le progrès des arts et des sciences ». Hume, cette fois, présente la contagion comme un phénomène par lequel des passions ou des inclinations apparaissent chez des individus. Dans ce passage, il n'est pas clair si la contagion désigne une production ou une communication de passions (ou d'inclinations)² :

In like manner, when any *causes* beget a particular inclination or passion, at a certain time, and among a certain people; though many individuals may escape the **contagion**, and be ruled by passions peculiar to themselves; yet the multitude will certainly be seized by the common affection, and be governed by it in all their actions.³

Le troisième passage se trouve dans le second volume de l'*Histoire de l'Angleterre*. Hume traite de l'impopularité du roi Edward II et de la haine éprouvée par bon nombre de ses sujets à son égard, haine qui s'était répandue à travers tout son royaume et qui s'était étendue jusqu'à ses proches :

¹ “Of the Liberty of the Press”, p. 604. Je souligne. En petites capitales dans le texte. Il est à noter que l'on ne trouve ce passage que dans les éditions des essais qui furent publiées de 1741 à 1768. Hume le retira, ensuite.

² On reviendra plus loin sur ce sujet, dans la section « 12. Le mécanisme de la contagion ».

³ “Of the Rise and Progress of the Arts and Sciences”, p. 112. Je souligne. En italique dans le texte.

Edward was hotly pursued to Bristol by the earl of Kent, seconded by the foreign forces under John de Hainault. He found himself disappointed in his expectations with regard to the loyalty of those parts; and he passed over to Wales, where, he flattered himself, his name was more popular, and which he hoped to find **uninfected with the contagion of general rage**, which had seized the English. The elder Spenser, created earl of Winchester, was left governor of the castle of Bristol; but the garrison mutinied against him, and he was delivered into the hands of his enemies. This venerable noble, who had nearly reached his ninetieth year, was instantly, without trial, or witness, or accusation, or answer, condemned to death by the rebellious barons: He was hanged on a gibbet; his body was cut in pieces, and thrown to the dogs; and his head was sent to Winchester, the place whose title he bore, and was there set on a pole, and exposed to the insults of the populace.¹

La contagion qui, dans le cas présent, désigne la transmission d'une passion de haine des plus violentes et des plus virulentes, est présentée dans ce passage comme la transmission d'une véritable maladie. Hume en effet indique que le roi espérait que la population du pays de Galles, contrairement au reste de ses sujets anglais, « n'avait pas encore été infectée » par la haine et la rage. Le terme « contagion » est ici utilisé dans un sens que l'on pourrait qualifier de péjoratif, puisqu'il désigne la communication d'une impression qui est présentée comme une maladie de l'âme.

Dans le quatrième, dans le cinquième et dans le sixième passages, par contre, le terme « contagion » ne semble pas posséder de connotation péjorative. Hume se sert de celui-ci pour exprimer la communication d'impressions à travers un très grand groupe d'individus mais les impressions qu'il mentionne alors ne sont pas présentées comme étant des maladies de l'âme. Dans les passages où il emploie le terme « contagion » – ainsi que dans les paragraphes qui précèdent et qui suivent ces passages – il ne se sert pas de termes rappelant la transmission de pathologies, tels que les termes « infection », « contamination », etc., bien qu'il présente certaines des impressions ressenties comme ayant été suffisamment fortes pour donner lieu à des débordements publics quelques fois très violents. Dans le quatrième passage, Hume mentionne simplement la communication d'un grand dégoût et d'un grand découragement à travers l'armée royale ; dans le cinquième, la communication de diverses impressions de mécontentement dans une population ; dans le sixième, la production et la propagation d'impressions de colère et de mécontentement parmi la population :

¹ *HoE*, volume 2, chapitre XIV, pp. 169-170. Je souligne.

Charles was in a very distressed condition. The nation was universally and highly discontented. The army was discouraged, and began likewise to be discontented, both from the **contagion of general disgust**, and as an excuse for their misbehaviour, which they were desirous of representing rather as want of will than of courage to fight. The treasury too was quite exhausted, and every expedient for supply had been tried to the uttermost. No event had happened, but what might have been foreseen as necessary, at least, as very probable; yet such was the king's situation, that no provision could be made, nor was even any resolution taken, against such an exigency.¹

By the daily harangues and invectives against illegal usurpations, not only the house of commons inflamed themselves with the highest animosity against the court: The nation caught new fire from the popular leaders, and seemed now to have made the first discovery of the many supposed disorders in the government. While the law, in several instances, seemed to be violated, they went no farther than some secret and calm murmurs; but mounted up into rage and fury, as soon as the constitution was thought to be restored to its former integrity and vigour. The capital especially, being the seat of parliament, was highly animated with the spirit of mutiny and disaffection. Tumults were daily raised; seditious assemblies encouraged; and every man, neglecting his own business, was wholly intent on the defence of liberty and religion. **By stronger contagion, the popular affections were communicated from breast to breast**, in this place of general rendezvous and society.²

In order to propagate the popular frenzy, several artifices were employed. The dead body of Godfrey was carried into the city, attended by vaste multitudes. It was publicly exposed in the streets, and viewed by all ranks of men; and every one, who saw it, went away inflamed, as well as by the mutual **contagion of sentiments**, as by the dismal spectacle itself. The funeral pomp was celebrated with great parade. The corpse was conducted through the chief streets of the city: Seventy-two clergymen marched before: Above a thousand persons of distinction followed after: And at the funeral-sermon, two able-bodied divines mounted the pulpit, and stood on each side of the preacher, lest, in paying the last duties to this unhappy magistrate, he should, before the whole people, be murdered by the Papists.³

Enfin, on trouve dans le cinquième volume de *l'Histoire de l'Angleterre*, dans les quelques pages où Hume raconte le procès du roi Charles I, un passage qui est un peu particulier : en effet, Hume y emploie à la fois le terme « sympathie » et le terme « contagieuse », mais le terme « sympathie » dans ce contexte doit être compris dans le sens d'une passion proche de la compassion ou de la pitié⁴. Dans ce passage, le philosophe écossais qualifie la passion qui est ressentie de « contagieuse », car celle-ci se communique à certains des assistants ; la scène est en effet si poignante, qu'elle réussit à ébranler l'un des gardes :

¹ *HøE*, volume 5, chapitre LIII, p. 280. Je souligne.

² *HøE*, volume 5, chapitre LIV, p. 294. Je souligne.

³ *HøE*, volume 6, chapitre LXVII, p. 342. Je souligne.

⁴ Voir, dans le « Chapitre VII », la section « 3.2. La sympathie sans la compassion ».

The people, though under the rod of lawless, unlimited power, could not forbear, with the most ardent prayers, pouring forth their wishes for his preservation; and, in his present distress, they avowed *him*, by their generous tears, for their monarch, whom, in their misguided fury, they had before so violently rejected. The king was softened at this moving scene, and expressed his gratitude for their dutiful affection. One soldier too, seized by **contagious sympathy**, demanded from heaven a blessing on oppressed and fallen majesty.¹

Comme il en va pour les passages précédemment cités, la contagion n'est pas présentée comme la contamination ou l'infection d'un individu. La passion qui est communiquée, une compassion pour les malheurs et la situation du monarque, n'est absolument pas considérée comme quelque chose de malsain.

1.1.2. Opinions et préjugés sur des sujets profanes

Les opinions, comme on l'a mentionné dans un chapitre précédent² peuvent être considérées comme des impressions de réflexion. Ce faisant, elles peuvent être transmises par sympathie et on peut supposer qu'elles peuvent également être communiquées par contagion (s'il devait s'avérer éventuellement que la sympathie et la contagion fussent des phénomènes différents). On trouve quelques passages dans les ouvrages du philosophe écossais où celui-ci mentionne effectivement la transmission par contagion de certaines opinions et de certains préjugés d'un individu à un autre. Pour le moment, on ne s'intéressera qu'à la communication des opinions et des préjugés qui concernent des sujets profanes ; dans la section suivante, on s'intéressera plus particulièrement à la transmission des croyances religieuses et des préjugés et opinions sur les questions de foi.

Le premier passage dans lequel on trouve mentionné la contagion d'une opinion se trouve dans l'essai « Sur le développement et le progrès des arts et des sciences », publié pour la première fois en 1742. Il y est question de la contagion de l'opinion populaire et de quelques facteurs pouvant ralentir ou empêcher celle-ci :

But the divisions into small states are favourable to learning, by stopping the progress of *authority* as well as that of *power*. Reputation is often as great a fascination upon men as sovereignty, and is equally destructive to the freedom of thought and examination. But where a number of neighbouring states have a great intercourse of arts and commerce, their mutual jealousy keeps them from receiving too lightly the law from

¹ *HoE*, volume 5, chapitre LIX, pp. 537-538. Je souligne.

² Voir, dans le « Chapitre XI », la section « 2.2.4. Mise en rapport des émotions avec les autres impressions ».

each other, in matters of taste and of reasoning, and makes them examine every work of art with the greatest care and accuracy. The **contagion of popular opinion** spreads not so easily from one place to another. It readily receives a check in some state or other, where it concurs not with the prevailing prejudices. And nothing but nature and reason, or, at least, what bears them a strong resemblance, can force its way through all obstacles, and unite the most rival nations into an esteem and admiration of it.¹

Il est à noter que ce que Hume nomme l'« opinion populaire » dans ce passage, désigne en fait le goût peu raffiné d'une population peu éduquée. Ce faisant, on doit considérer que les opinions populaires désignent ici plutôt des sentiments. Néanmoins, cela fait peu de différence au final en ce qui concerne cette analyse, puisque que les opinions, comme les sentiments, sont des impressions de réflexion et que les unes comme les autres sont mues par les mêmes principes.

Dans les deux passages suivants, qui se trouvent tous deux dans des volumes de l'*Histoire de l'Angleterre*, le philosophe écossais traite de la communication d'un état d'esprit qui en vient à se généraliser à travers une population. Il mentionne alors certaines conséquences que cela eut chez certains des individus qui furent touchés. Dans les deux passages, il est question d'une irritation croissante envers la politique royale, celle de Charles I, dans le premier, et celle de James II, dans le second :

So little apology would be received for past measures, so **contagious the general spirit of discontent**, that even men of the most moderate tempers, and the most attached to the church and monarchy, exerted themselves with the utmost vigour in the redress of grievances, and in prosecuting the authors of them. The lively and animated Digby displayed his eloquence on this occasion, the firm and undaunted Capel, the modest and candid Palmer. In this list too of patriot royalists are found the virtuous names of Hyde and Falkland. Though in their ultimate views and intentions, these men differed widely from the former; in their present actions and discourses, an entire concurrence and unanimity was observed.²

The **contagion** of mutiny and disobedience had also reached Scotland, whence the regular forces, contrary to the advice of Balcarras, the treasurer, were withdrawn, in order to re-inforce the English army. The marquess of Athole, together with viscount Tarbat, and others, finding the opportunity favourable, began to form intrigues against Perth, the chancellor; and the presbyterians and other malcontents flocked from all quarters to Edinburgh. The chancellor, apprehensive of the consequences, found it expedient to abscond; and the populace, as if that event were a signal for their insurrection, immediately rose in arms, and rifled the popish chapel in the king's palace. All the catholics, even all the zealous royalists, were obliged to conceal themselves; and the privy council, instead of their former submissive strains of address

¹ “Of the Rise and Progress of the Arts and Sciences”, p. 120. Je souligne. En italique dans le texte.

² *HoE*, volume 5, chapitre LIV, p. 294. Je souligne.

to the king, and violent edicts against their fellow subjects, now made applications to the prince of Orange, as the restorer of law and liberty.¹

Il est à noter que dans les deux cas, l'irritation envers la politique royale – communiquée à travers tout le royaume et devenue commune à un très grand nombre d'individus – devait avoir des causes diverses, suivant les individus. Pour certains, elle était le résultat et avait été encouragée par des décisions (jugées néfastes) sur le plan politique : pour d'autres, elle avait sa cause dans le trop grand laxisme, voir l'intérêt affiché par le roi envers la religion catholique ; pour d'autres, enfin, elle devait avoir sa source dans un mélange de l'une et l'autre causes...

Le dernier passage se trouve dans le dernier paragraphe de la dernière section de l'« Histoire naturelle de la religion », publiée en 1757. Il y a peu de choses à dire sur ce passage, sinon que Hume y qualifie la contagion d'opinion d'« irrésistible » :

The whole is a riddle, an enigma, an inexplicable mystery. Doubt, uncertainty, suspence of judgment appear the only result of our most accurate scrutiny, concerning this subject. But such is the frailty of human reason, and such the irresistible **contagion of opinion**, that even this deliberate doubt could scarcely be upheld; did we not enlarge our view, and opposing one species of superstition to another, set them a quarrelling; while we ourselves, during their fury and contention, happily make our escape into the calm, though obscure, regions of philosophy.²

Dans tous les passages où il est question de la contagion d'une opinion (profane) ou d'un état d'esprit dans une population, Hume présente la contagion comme quelque chose de neutre. Il n'effectue pas de jugement de valeur sur ce qui est transmis ; les opinions des individus ne sont jamais présentées comme des maladies de l'âme, même lorsqu'il est question de désobéissance civile et de mutinerie. Il ne se sert en effet jamais de termes rappelant la transmission de pathologies comme « infection », « contamination », etc.

1.1.3. Croyances religieuses et fanatismes de toute sorte, enthousiasme, superstition...

Dans plusieurs passages où Hume mentionne la contagion, il est question de la transmission de croyances religieuses d'un individu à un autre. Cela ne peut surprendre : on a indiqué précédemment que les croyances religieuses pouvaient être considérées comme étant des

¹ *HøE*, volume 6, chapitre LXXI, p. 516. Je souligne.

² *NHR*, “15. General Corollary”, p. 87. Je souligne.

impressions de réflexion¹, et elles sont donc, ce faisant, susceptibles d'être transmises par des phénomènes de contagion au même titre que les autres impressions de réflexion, comme les passions, les sentiments, etc. Dans la plupart des passages, il est question de la communication du fanatisme des protestants mais on rencontre également des passages où c'est le fanatisme des catholiques qui est transmis ou plus généralement, celui des chrétiens.

Comme c'était le cas pour la sympathie, Hume n'utilise pas toujours le terme « contagion » pour exprimer ce phénomène ; il se sert également de termes plus généraux désignant la transmission de quelque chose d'un individu à un autre, tels que ceux exprimant la communication (“to communicate”, par exemple), la propagation (“to propagate”) ou encore l'étalement (“to spread”). Il lui arrive également d'employer d'autres termes qui possèdent un sens beaucoup plus péjoratif, puisqu'ils rappellent au lecteur la transmission de pathologies. Ainsi, il n'est pas rare qu'il indique qu'il y a eu infection ou contamination de certains individus par un autre, ou qu'une épidémie a eu cours... La plupart des passages où Hume se sert de termes différents de celui de « contagion » seront analysés dans la seconde partie de ce chapitre. Cependant, certains d'entre eux, parce qu'ils se trouvent dans le même passage ou dans un paragraphe proche de celui où il est question de la contagion, seront déjà présentés dans cette première partie.

Dans les passages où Hume mentionne la transmission de croyances religieuses par contagion, il s'agit ordinairement d'impressions très violentes qui sont ressenties par des fanatiques de toutes les confessions, et qui sont, suivant les passages et suivant les époques, tantôt des chrétiens en général, tantôt des enthousiastes, c'est-à-dire des protestants.

Dans le premier passage, il est question de la première croisade (1096-1099) et des passions et autres impressions qui animèrent ceux qui y participèrent. Hume se sert d'abord du terme « contagion » pour qualifier la « frénésie religieuse » qui s'empara de toute l'Europe à cette occasion, et use ensuite de l'expression « furie épidémique » :

Amidst this **universal frenzy, which spread itself by contagion** throughout Europe, especially in France and Germany, men were not entirely forgetful of their present interest; and both those who went on this expedition, and those who stayed behind, entertained schemes of gratifying, by its means, their avarice or their ambition. The nobles who enlisted themselves were moved, from the romantic spirit of the age, to

¹ Voir, dans le « Chapitre XII », la section « 2.1. Sur les esprits animaux ».

hope for opulent establishments in the east, the chief seat of arts and commerce during those ages; and in pursuit of these chimerical projects, they sold at the lowest price their ancient castles and inheritances, which had now lost all value in their eyes. The greater princes, who remained at home, besides establishing peace in their dominions by giving occupation abroad to the inquietude and martial disposition of their subjects, took the opportunity of annexing to their crown many considerable fiefs, either by purchase or by the extinction of heirs. The pope frequently turned the zeal of the crusaders from the infidels against his own enemies, whom he represented as equally criminal with the enemies of Christ. The convents and other religious societies bought the possessions of the adventurers; and as the contributions of the faithful were commonly entrusted to their management, they often diverted to this purpose what was intended to be employed against the infidels. But no one was a more immediate gainer by this **epidemic fury** than the king of England, who kept aloof from all connections with those fanatical and romantic warriors.¹

Le terme « contagion » revêt ici un sens péjoratif car ce qui est transmis par contagion est présenté comme une véritable pathologie de l'âme. Le fait que Hume mentionne le caractère épidémique de la fureur religieuse dans le même passage souligne le caractère malsain (à ses yeux) du genre d'impression qui est alors transmis. Le caractère pathologique de l'intérêt manifesté pour les croisades est par ailleurs souligné à nouveau et presque immédiatement dans un passage qui suit de près celui où il est question de la contagion, car Hume, cette fois, présente cet intérêt ou cette « furie » religieuse comme une véritable infection :

The fury of the crusades, during this age, **less infected England** than the neighbouring kingdoms; probably because the Norman conquerors, finding their settlement in that kingdom still somewhat precarious, durst not abandon their homes, in quest of distant adventures.²

Dans le second passage où il est question de contagion, Hume traite des rapports tendus entre le roi d'Angleterre, Henry II et le pape Alexandre III, en 1167. Mis à part le fait que Hume traite alors de la transmission de ce qu'il nomme des « préjugés religieux », le terme « contagion » ne semble pas posséder le sens péjoratif qu'il avait dans le passage cité précédemment. Hume se sert de celui-ci afin d'exprimer le fait que, si les croyances religieuses étaient particulièrement répandues à l'époque en France – à cause de la situation géographique de ce royaume – elles l'étaient un peu moins en Angleterre :

Though the vigour of Henry's government had confirmed his authority in all his dominions, his throne might be shaken by a sentence of excommunication; and if

¹ *H0E*, volume 1, chapitre V, pp. 238-239. Je souligne.

² *H0E*, volume 1, chapitre V, p. 240. Je souligne.

England itself could, by its situation, be more easily **guarded against the contagion of superstitious prejudices**, his French provinces at least, whose communication was open with the neighbouring states, would be much exposed, on that account, to some great revolution or convulsion.¹

Le troisième passage se trouve dans l'une des pages consacrées à l'assassinat en 1170 de Thomas Becket, l'archevêque de Canterbury. Dans ce passage, Hume décrit longuement différents éléments de la culture de l'époque et les termes qu'il choisit alors sont très durs et illustrent particulièrement la noirceur (à ses yeux) de cette période, tant au niveau culturel qu'intellectuel. Hume parle d'une « littérature misérable », d'un « sens commun faible et presque éteint qui quelques fois réussissait à poindre à travers le nuage épais de l'ignorance », « d'une science pervertie et trompeuse » et de la folie qui possédait alors ceux qui auraient dû être des doctes ; il associe ces éléments à l'importance et la place qu'occupait la croyance religieuse dans la culture de l'époque, conférant ainsi au terme « contagion » (qui vient exprimer cette importance) un sens très péjoratif :

The spirit of superstition was so prevalent, that it infallibly caught every careless reasoner, much more every one whose interest, and honour, and ambition, were engaged to support it. All the wretched literature of the times was enlisted on that side: Some faint glimmerings of common sense might sometimes pierce through the thick cloud of ignorance, or what was worse, the illusions of perverted science, which had blotted out the sun, and enveloped the face of nature: **But those who preserved themselves untainted by the general contagion**, proceeded on no principles which they could pretend to justify: They were more indebted to their total want of instruction, than to their knowledge, if they still retained some share of understanding: Folly was possessed of all the schools as well as all the churches; and her votaries assumed the garb of philosophers together with the ensigns of spiritual dignities.²

Le fait que Hume indique que la contagion ne venait pas « teinter » – c'est-à-dire « entacher » ou « salir » – les esprits de certains individus, vient par ailleurs souligner le caractère péjoratif de la contagion ici mentionnée.

Le quatrième passage où il soit fait mention de la contagion du point de vue des croyances religieuses se trouve dans le troisième volume de *l'Histoire de l'Angleterre*. Hume indique que l'Église avait observé que le zèle des réformateurs religieux semblait « devenir plus contagieux », suite aux mauvais traitements subits par ces derniers :

¹ *HoE*, volume 1, chapitre VIII, p. 327. Je souligne.

² *HoE*, volume 1, chapitre VIII, pp. 333-334. Je souligne.

But though the church was thus carried by policy, as well as inclination, to kindle the fires of persecution, they found the success of this remedy very precarious, and observed, that the enthusiastic zeal of the reformers, inflamed by punishment, was apt to prove **contagious** on the compassionate minds of the spectators.¹

Dans ce passage, le terme « contagieux » doit être entendu dans un sens péjoratif. On pourrait considérer que la contagion de la croyance religieuse est simplement présentée comme une transmission d'impression qui est facilitée par certains facteurs, tels que les mauvais traitements subits par les croyants et une certaine disposition chez les spectateurs du supplice. Cependant, je crois que l'on ne doit pas perdre de vue le fait que le phénomène présenté dans ce passage correspond exactement avec un autre, mentionné seulement quelques lignes plus haut, où cette fois c'est le terme « infection » qui est utilisé par Hume afin de désigner la transmission des croyances religieuses d'un individu supplicié sur le bûcher, à d'autres qui assistent à son supplice :

Among the disciples converted by Hamilton, was one friar Forrest, who became a zealous preacher; and who, though he did not openly discover his sentiments, was suspected to lean towards the new opinions. His diocesan, the bishop of Dunkel, enjoined him, when he met with a good epistle or good gospel, which favoured the liberties of holy church, to preach on it, and let the rest alone. Forrest replied, that he had read both Old and New Testament, and had not found an ill epistle, or ill gospel in any part of them. The extreme attachment to the Scriptures was regarded in those days as a sure characteristic of heresy; and Forrest was soon after brought to trial, and condemned to the flames. While the priests were deliberating on the place of his execution, a bystander advised them to burn him in a cellar: **For that the smoke of Mr. Patric Hamilton had infected all those on whom it blew.**²

Les phénomènes présentés dans les deux passages sont similaires. La contagion mentionnée dans le passage de la page 282 doit ce faisant être rapprochée de l'infection mentionnée dans le passage qui se trouve aux pages 281 et 282. La transmission de la croyance religieuse doit ainsi être considérée, dans celui-là aussi bien que dans celui-ci, comme la transmission d'une maladie de l'âme.

Dans le cinquième passage où il soit question de contagion, Hume mentionne à nouveau la communication de croyances religieuses protestantes. Cette fois, cependant, il s'agit de celles des huguenots en France, vers 1562 :

¹ *HoE*, volume 3, chapitre XXXII, p. 282. Je souligne.

² *HoE*, volume 3, chapitre XXXII, pp. 281-282. Je souligne.

Philip, jealous of the progress which the hugonots made in France, and dreading that the **contagion** would spread in the Low Country provinces, had formed a secret alliance with the princes of Guise, and had entered into a mutual concert for the protection of the ancient faith, and the suppression of heresy.¹

Dans le paragraphe qui précède ce passage, Hume rapporte les actes terribles² commis en France, tant du côté des protestants que du côté des catholiques, au cours de cette période. Ce faisant, on pourrait croire que le terme « contagion » devrait alors être compris dans un sens péjoratif. Cependant, je pense que ce ne doit pas être le cas. Dans le passage où il emploie le terme « contagion », Hume mentionne le fait que les croyances des calvinistes français s'étaient répandues considérablement à travers la population française et que cela déplaisait beaucoup au roi d'Espagne, Philippe II, car celui-ci redoutait un mouvement de conversion de ses sujets dans les Pays-Bas espagnols. Cependant, Hume n'insiste pas plus sur la virulence de la foi des protestants que sur celle des catholiques, il n'indique jamais que l'une ou l'autre de ces fois fussent particulièrement exaltées et surtout il ne se sert d'aucun terme rappelant la transmission de pathologies. Pour ces raisons, je pense que dans ce passage, le terme « contagion » ne désigne que la transmission de croyances – ici religieuses – sans être connoté de manière péjorative.

Dans le passage suivant, exceptionnellement, c'est de la contagion du fanatisme de catholiques particulièrement exaltés et furieux dont il est cette fois question. Hume rapporte certains moments dangereux du règne de la reine Elizabeth I d'Angleterre, et raconte comment certains de ses sujets catholiques cherchèrent à la faire assassiner en 1586 :

The English seminary at Rheims had wrought themselves up to a high pitch of rage and animosity against the queen. The recent persecutions, from which they had escaped; the new rigours, which, they knew, awaited them in the course of their missions; the liberty, which for the present they enjoyed, of declaiming against that princess; and the **contagion of that religious fury**, which every where surrounded

¹ *HoE*, volume 4, chapitre XXXIX, p. 57. Je souligne.

² *Ibid.*, pp. 56-57 : “Wherever the hugonots prevailed, the images were broken, the altars pillaged, the churches demolished, the monasteries consumed with fire: Where success attended the catholics, they burned the bibles, re-baptized the infants, constrained married persons to pass anew through the nuptial ceremony: And plunder, desolation, and bloodshed attended equally the triumph of both parties. The parliament of Paris itself, the seat of law and justice, instead of employing its authority to compose these fatal quarrels, published an edict, by which it put the sword into the hands of the enraged multitude, and empowered the catholics every where to massacre the hugonots: And it was during this period, when men began to be somewhat enlightened, and in this nation, renowned for polished manners, that the theological rage, which had long been boiling in men’s veins, seems to have attained its last stage of virulence and ferocity.”

them in France: All these causes had obliterated with them every maxim of common sense, and every principle of morals or humanity. Intoxicated with admiration of the divine power and infallibility of the pope, they revered his bull, by which he excommunicated and deposed the queen; and some of them had gone to that height of extravagance, as to assert, that that performance had been immediately dictated by the Holy Ghost. The assassination of heretical sovereigns, and of that princess in particular, was represented as the most meritorious of all enterprizes; and they taught, that, whoever perished in such pious attempts, enjoyed without dispute the glorious and never-fading crown of martyrdom. By such doctrines, they instigated John Savage, a man of desperate courage, who had served some years in the Low Countries, under the prince of Parma, to attempt the life of Elizabeth; and this assassin, having made a vow to persevere in his design, was sent over to England, and recommended to the confidence of the more zealous catholics.¹

Le vocabulaire qui sert à décrire l'état d'esprit des catholiques dans ce passage est sans équivoque et montre clairement que la contagion désigne la communication d'une foi des plus exaltées et malsaines. Hume en effet indique que « le sens commun des individu avait été oblitéré, de même que tous leurs principes moraux et leur humanité » ; il parle d'« intoxication », ce qui fait songer à un empoisonnement ; il se sert également du terme « extravagance », un terme auquel on associe ordinairement l'idée de la déraison et de la folie. Dans ce passage, les croyances transmises sont des plus pernicieuses et même si Hume ne se sert à aucun moment de termes rappelant la transmission de pathologies, on peut considérer que les croyances sont de véritables maladies, pour l'âme ou, à tout le moins, de véritables poisons...

Les trois derniers passages où il soit question de la communication de croyances religieuses se trouvent dans le cinquième et le sixième volumes de *l'Histoire de l'Angleterre*. Dans le premier d'entre eux, Hume indique que, par la contagion, qu'il qualifie alors de « sociale », l'enthousiasme – c'est-à-dire le fanatisme de certains protestants – devenait particulièrement exacerbé. Il mentionne alors le phénomène, mais il n'explique pas le fonctionnement de celui-ci :

It had frequently been the practice of the puritans to form certain assemblies, which they called *prophesyings*; where alternately, as moved by the spirit, they displayed their zeal in prayers and exhortations, and raised their own enthusiasm, as well as that of their audience, to the highest pitch, from that **social contagion**, which has so mighty an influence on holy fervours, and from the mutual emulation, which arose in those trials of religious eloquence.²

¹ *HoE*, volume 4, chapitre XLII, p. 223. Je souligne.

² *HoE*, volume 5, chapitre XLV, pp. 12-13. Je souligne. En italique dans le texte.

Dans le second passage, Hume traite de la signature du Covenant National de 1638 chez les presbytériens écossais. Il se sert alors de l'expression « contagion générale » afin d'exprimer le fait que la transmission de la ferveur religieuse avait été des plus complètes et qu'elle avait touché toutes les classes de la société, même les individus qui étaient les plus proches du roi :

This famous covenant consisted first of a renunciation of popery, formerly signed by James in his youth, and composed of many invectives, fitted to inflame the minds of men against their fellow creatures, whom heaven has enjoined them to cherish and to love. There followed a bond of union, by which the subscribers obliged themselves to resist religious innovations, and to defend each other against all opposition whatsoever: And all this, for the greater glory of God, and the greater honour and advantage of their king and country. The people, without distinction of rank or condition, of age or sex, flocked to the subscription of this covenant: Few, in their judgment, disapproved of it; and still fewer durst openly condemn it. The king's ministers and counsellors themselves were, most of them, seized by the **general contagion**.¹

Dans les deux passages extraits du volume cinq, le phénomène de contagion n'est pas présenté par l'auteur comme quelque chose de négatif, même si il désigne la transmission d'un fanatisme religieux entre plusieurs individus (et d'un fanatisme des plus forts, de surcroît). La contagion n'est pas accompagnée par d'autres termes rappelant la transmission de pathologies ; elle n'est pas non plus accompagnée d'une énumération où différents éléments relatifs à la culture et à l'érudition seraient présentés comme étant en déclin ou peu avancés, alors que le mouvement religieux serait en pleine expansion à la même époque. Il n'y a aucun jugement de valeur effectué dans ces deux passages, Hume ne faisant que rapporter un phénomène de communication entre plusieurs individus.

Il en va de même pour le passage extrait du sixième volume. La frénésie religieuse qui y est décrite, et qui va jusqu'à affecter les soldats chargés de garder les prélats, n'est pas présentée comme une maladie de l'âme. Dans ce passage, Hume ne fait que rapporter des événements et il décrit la communication de la ferveur religieuse qui se produit alors entre les individus :

The people were already aware of the danger, to which the prelates were exposed; and were raised to the highest pitch of anxiety and attention with regard to the issue of this extraordinary affair. But when they beheld these fathers of the church brought from court under the custody of a guard, when they saw them embarked in vessels on the river, and conveyed towards the Tower, all their affection for liberty, all their zeal for

¹ *H0E*, volume 5, chapitre LIII, p. 258. Je souligne.

religion, blazed up at once; and they flew to behold this affecting spectacle. The whole shore was covered with crowds of prostrate spectators, who at once implored the blessing of those holy pastors, and addressed their petitions towards Heaven for protection during this extreme danger, to which their country and their religion stood exposed. Even the soldiers, **seized with the contagion of the same spirit**, flung themselves on their knees before the distressed prelates, and craved the benediction of those criminals, whom they were appointed to guard. Some persons ran into the water, that they might participate more nearly in those blessings, which the prelates were distributing on all around them.¹

1.1.4. Les traits de caractère, les manières, les vices, etc.

Hume se sert du terme « contagion » lorsqu'il s'intéresse à la transmission de traits de caractère, de manières, de vice ou d'habitudes dans quelques passages de *l'Histoire de l'Angleterre*. L'exemple qu'un individu offre aux autres – surtout lorsque cet individu est un personnage important – peut être contagieux : les êtres humains copient volontiers ceux qu'ils admirent, ceux qu'ils estiment ou ceux qui ont d'une façon ou d'une autre quelque influence ou quelque autorité sur eux. Les exemples qui sont imités ne sont pas toujours de ceux qu'il faudrait suivre, cependant, et il arrive souvent que de mauvaises habitudes ou des vices se transmettent. On trouve quatre passages dans les ouvrages de Hume où celui-ci mentionne nommément la transmission de traits de caractère à travers l'exemple qu'un individu offre à d'autres, ou à travers les exemples que plusieurs individus offrent à un seul ou à plusieurs autres. Tous ces passages se trouvent dans les volumes de *l'Histoire de l'Angleterre*.

Le premier passage où il soit question de l'exemple qu'un individu offre aux autres et de la transmission de traits de caractères par contagion, se trouve dans le paragraphe où Hume présente le caractère du roi Richard III. Ce qu'il qualifie alors de contagieux, ce sont les tendances au meurtre et au vice qui furent imputées à ce roi :

The historians who favour Richard (for even this tyrant has met with partizans among the later writers) maintain, that he was well qualified for government, had he legally obtained it; and that he committed no crimes but such as were necessary to procure him possession of the crown: But this is a poor apology, when it is confessed, that he was ready to commit the most horrid crimes, which appeared necessary for that purpose; and it is certain, that all his courage and capacity, qualities in which he really seems not to have been deficient, would never have made compensation to the people for the danger of the precedent, and for the **contagious example of vice and murder**, exalted upon the throne. This prince was of a small stature, humpbacked, and

¹ *HoE*, volume 6, chapitre LXX, p. 491. Je souligne.

had a harsh disagreeable countenance; so that his body was in every particular no less deformed than his mind.¹

Le second passage se trouve dans le cinquième volume. Il se trouve dans les quelques pages où il soit question de la rébellion irlandaise de 1641 et des atrocités qui furent commises durant le conflit. Dans ce passage, Hume ne mentionne pas la transmission de traits de caractère particuliers ; il traite de la contagion de l'exemple de manière générale, et ne vient que mentionner le fait que lorsqu'un individu est mis en présence de d'autres individus, les exemples que ceux-ci lui offrent peuvent entraîner l'apparition d'impressions différentes de celles qu'il avait l'habitude de ressentir :

But death was the lightest punishment, inflicted by those rebels: All the tortures which wanton cruelty could devise, all the lingering pains of body, the anguish of mind, the agonies of despair, could not satiate revenge excited without injury, and cruelty derived from no cause. To enter into particulars would shock the least delicate humanity. Such enormities, though attested by undoubted evidence, appear almost incredible. Depraved nature, even perverted religion, encouraged by the utmost licence, reach not to such a pitch of ferocity; unless the pity, inherent in human breasts, be destroyed by that **contagion of example**, which transports men beyond all the usual motives of conduct and behaviour.²

Dans le troisième passage, Hume présente quelques éléments du caractère d'Oliver Cromwell. Il insiste sur le zèle manifesté par celui-ci, zèle qui était très communicatif et qui entraînait les autres à agir suivant ses vues. Hume ne se sert pas du terme « exemple » dans ce passage, mais je pense que l'on peut considérer qu'il s'agit ici d'un cas de contagion par l'exemple :

No one could suspect any ambition in the man, who laboured so zealously to retain his general in that high office, which, he knew, he himself was alone entitled to fill. The same warmth of temper, which made Cromwel a frantic enthusiast, rendered him the most dangerous of hypocrites; and it was to this turn of mind, as much as to his courage and capacity, that he owed all his wonderful successes. By the **contagious ferment of his zeal**, he engaged every one to co-operate with him in his measures; and entering easily and affectionately into every part, which he was disposed to act, he was enabled, even after multiplied deceits, to cover, under a tempest of passion, all his crooked schemes and profound artifices.³

Enfin, dans le sixième volume de *l'Histoire de l'Angleterre*, Hume présente un autre cas de transmission de traits de caractère et de contagion par l'exemple. Il est alors question, de

¹ *HøE*, volume 2, chapitre XXIII, pp. 517-518. Je souligne.

² *HøE*, volume 5, chapitre LV, p. 342. Je souligne.

³ *HøE*, volume 6, chapitre LX, p. 29. Je souligne.

manière rétrospective, des influences subies par un jeune individu, en l'occurrence le prince Charles Stuart – le futur Charles II d'Angleterre – alors qu'il vivait encore en exil sur le continent. Hume indique que la compagnie parmi laquelle il se trouvait alors était l'un des facteurs qui avait sans doute modelé les goûts et les intérêts du jeune prince, notamment en matière de religion :

The king, during his exile, had imbibed strong prejudices in favour of the catholic religion; and according to the most probable accounts, had already been secretly reconciled in form to the church of Rome. The great zeal, expressed by the parliamentary party against all papists, had always, from a spirit of opposition, inclined the court and all the royalists to adopt more favourable sentiments towards that sect, which, through the whole course of the civil wars, had strenuously supported the rights of the sovereign. The rigour too, which the king, during his abode in Scotland, had experienced from the presbyterians, disposed him to run into the other extreme, and to bear a kindness to the party, most opposite in its genius to the severity of those religionists. The solicitations and importunities of the queen-mother, the **contagion of the company which he frequented**, the view of a more splendid and courtly mode of worship, the hopes of indulgence in pleasure; all these causes operated powerfully on a young prince, whose careless and dissolute temper made him incapable of adhering closely to the principles of his early education.¹

1.2. Le mécanisme de la contagion

Contrairement à ce qu'il en est du principe de la sympathie, Hume n'explique pas en quoi consiste le phénomène de la contagion. En fait, il ne présente même pas la contagion comme un principe – comme il l'avait fait avec la sympathie – car, lorsqu'il se sert du terme « contagion », il ne fait que l'utiliser afin d'exprimer un phénomène de communication.

Ce faisant, tout ce que l'on peut savoir sur le phénomène de contagion doit être déduit des propos tenus par le philosophe écossais dans les passages où il emploie ce terme. C'est ainsi que ce que l'on sait sur la contagion se résume aux éléments suivants :

1) La contagion désigne la transmission de quelque chose entre des individus. Lorsque Hume se sert du terme « contagion » il y a toujours une transmission de quelque chose entre des individus : le contact entre deux ou plusieurs individus est nécessaire et il doit toujours y avoir un « émetteur » et un « récepteur ». L'« émetteur » de ce qui est transmis peut être un groupe de plusieurs individus ou un seul individu et le « récepteur » peut également être un groupe d'individus ou un seul individu. Il peut ainsi y avoir contagion d'un groupe

¹ *HøE*, volume 6, chapitre LXIII, p. 185. Je souligne.

d'individus à un autre groupe d'individus, comme dans l'exemple du dégoût devenu généralisé parmi la population d'Angleterre qui en vint à se transmettre aussi à l'armée royale¹. Il peut y avoir contagion d'un groupe d'individus à un seul, comme dans l'exemple de l'influence subie par Charles II (à l'époque où il n'était pas encore roi) par son entourage². Il peut y avoir contagion d'un individu à tout un groupe, comme dans l'exemple de Cromwell, dont le zèle amenait les autres à agir selon ses vues³. Enfin, il peut y avoir contagion d'un individu à un autre⁴.

2) Toutes sortes d'impressions peuvent être transmises par contagion. Dans les exemples qu'il donne⁵, Hume mentionne des passions, des sentiments ou des goûts, des opinions ou des préjugés, des croyances, des manières, des habitudes, etc.

3) Il arrive souvent que Hume effectue un jugement de valeur et qu'il indique que ce qui est transmis par contagion soit quelque chose de mauvais ou de malsain, comme des impressions trop violentes et excessives, des croyances qui constituent de véritables maladies ou de véritables poisons pour l'âme... Mais ce n'est pas toujours le cas. Il arrive également que le terme « contagion » vienne simplement exprimer la communication de quelque chose entre des individus. Ce faisant, on doit considérer que Hume ne désigne pas quelque chose qui soit mauvais en lui-même par le terme « contagion » : ce qui peut être mauvais ou pernicieux pour un individu lorsqu'il y a contagion, c'est la passion, le

¹ Voir *HoE*, volume 5, chapitre LIII, p. 280 : “Charles was in a very distressed condition. The nation was universally and highly discontented. The army was discouraged, and began likewise to be discontented, both from the contagion of general disgust, and as an excuse for their misbehaviour, which they were desirous of representing rather as want of will than of courage to fight.”

² Voir *HoE*, volume 6, chapitre LXIII, p. 185 : “The solicitations and importunities of the queen-mother, the contagion of the company which he frequented, the view of a more splendid and courtly mode of worship, the hopes of indulgence in pleasure; all these causes operated powerfully on a young prince, whose careless and dissolute temper made him incapable of adhering closely to the principles of his early education.”

³ Voir *HoE*, volume 6, chapitre LX, p. 29 : “By the contagious ferment of his zeal, he engaged every one to co-operate with him in his measures; and entering easily and affectionately into every part, which he was disposed to act, he was enabled, even after multiplied deceits, to cover, under a tempest of passion, all his crooked schemes and profound artifices.”

⁴ Voir “Of the Liberty of the Press”, p. 604 (en petites capitales dans le texte) : “We need not dread from this liberty any such ill consequences as followed from the harangues of the popular demagogues of ATHENS and tribunes of ROME. A man reads a book or pamphlet alone and coolly. There is none present from whom he can catch the passion by contagion. He is not hurried away by the force and energy of action. And should he be wrought up to ever so seditious a humour, there is no violent resolution presented to him, by which he can immediately vent his passion.”

⁵ Voir, dans ce chapitre, la section « 1.1. Ce qui est transmis par contagion ».

sentiment, la croyance, l'opinion, etc., qui lui est transmise, ce n'est jamais la transmission en elle-même. La contagion constitue ainsi un phénomène qui est tout aussi neutre que le phénomène de la sympathie.

4) On trouve des mentions du terme « contagion » à toutes les époques de la carrière du philosophe écossais, dans différents types d'ouvrages et dans des ouvrages portant sur des sujets variés. Le recours à la contagion ne s'explique donc pas par un choix de vocabulaire qu'aurait pu faire Hume suivant certaines circonstances. Bien sûr, on trouve davantage d'occurrences du terme « contagion » dans les volumes de *l'Histoire de l'Angleterre*, mais la dimension exceptionnelle de cet ouvrage est fort probablement à l'origine de cela.

5) Il arrive en de rares occasions que Hume présente ensemble la contagion et la sympathie dans un même passage. Lorsqu'il le fait, il ne donne pas d'explications à leur sujet et il n'est pas clair si il s'agit d'un même phénomène ou de deux phénomènes différents. Les passages où la contagion et la sympathie sont présentées ensemble seront analysés dans la section suivante.

1.3. La contagion ou la sympathie ou... La contagion et la sympathie ?

On trouve deux passages où Hume mentionne nommément et ensemble la sympathie et la contagion dans ses ouvrages. Ces deux passages se trouvent dans *l'Enquête sur les principes de la morale*. On trouve également un passage où il mentionne d'abord le fait que les passions soient des impressions contagieuses et où il mentionne ensuite la sympathie. Ce passage se trouve dans le deuxième livre du *Traité de la nature humaine*. Enfin, on trouve un passage où Hume mentionne la contagion et où il décrit un phénomène que l'on pourrait associer à celui de la sympathie-humienne. Ce passage se trouve dans le sixième volume de *l'Histoire de l'Angleterre*. Ces quatre passages sont les suivants :

Their immediate sensation, to the person possessed of them, is agreeable: Others enter into the same humour, and catch the sentiment, by a contagion or natural sympathy: And as we cannot forbear loving whatever pleases, a kindly emotion arises towards the person, who communicates so much satisfaction.¹

Who would live amidst perpetual wrangling, and scolding, and mutual reproaches ? The roughness and harshness of these emotions disturb and displease us: We suffer by

¹ EPM, "Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves", §2, p. 59.

contagion and sympathy; nor can we remain indifferent spectators, even though certain, that no pernicious consequences would ever follow from such angry passions.¹

[...] The passions are so contagious, that they pass with the greatest facility from one person to another, and produce correspondent movements in all human breasts. Where friendship appears in very signal instances, my heart catches the same passion, and is warm'd by those warm sentiments, that display themselves before me. Such agreeable movements must give me an affection to every one that excites them. This is the case with every thing that is agreeable in any person. The transition from pleasure to love is easy: but the transition must here be still more easy; since the agreeable sentiment, which is excited by sympathy, is love itself; and there is nothing requir'd but to change the object.²

The dead body of Godfrey was carried into the city, attended by vaste multitudes. It was publicly exposed in the streets, and viewed by all ranks of men; and every one, who saw it, went away inflamed, as well as by the mutual contagion of sentiments, as by the dismal spectacle itself.³

S'il doit exister des passages dans l'œuvre de David Hume qui puissent permettre de comprendre quels rapports entretiennent la sympathie-humienne et la contagion, il faut que ce soient ces passages. Mis à part un passage dans l'essai « Sur les caractères nationaux »⁴, ce sont les seuls en effet où Hume présente ensemble les deux phénomènes⁵ ou semble les présenter. Dans cette section, on analysera le contenu de ces passages par rapport aux deux hypothèses qui ont été énoncées dans l'introduction de ce chapitre.

1.3.1. Première hypothèse : il s'agit de deux phénomènes différents

On pourrait considérer que la contagion et la sympathie sont des phénomènes différents et que, selon les circonstances et les individus, ce serait tantôt l'une, tantôt l'autre ou tantôt les deux phénomènes qui pourraient être à l'origine de la communication des impressions. Cette hypothèse pourrait être en accord avec les propos tenus par Hume dans les quatre passages précédemment cités.

¹ *EPM*, "Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves", §21, p. 64.

² *THN*, 3.3.3.5, p. 386.

³ *HøE*, volume 6, chapitre LXVII, p. 342.

⁴ Ce passage sera analysé dans la troisième partie de ce chapitre, qui est consacrée à l'essai « Sur les caractères nationaux ».

⁵ Il est bien question d'une « sympathie contagieuse » dans un passage de l'*Histoire de l'Angleterre* (voir *HøE*, volume 5, chapitre LIX, p. 538 : "One soldier too, seized by contagious sympathy, demanded from heaven a blessing on oppressed and fallen majesty."), cependant dans ce passage le terme « sympathie » ne vient pas désigner le processus par lequel une idée est convertie en impression mais plutôt une passion proche de la compassion.

Dans la section précédente¹, on a vu que Hume ne définissait jamais avec précision ce qu'il en était du phénomène de la contagion, mais que l'on pouvait néanmoins établir certaines de ses caractéristiques à partir des propos tenus dans les différents passages où il mentionnait celui-ci. Ainsi, on peut considérer que la contagion désigne la communication d'impressions – de toutes sortes – entre des individus, communication qui se produit lorsque ces individus sont mis en contact ; le contact entre les individus – comme on l'a vu dans la section précédente – étant absolument nécessaire pour qu'il y ait contagion.

La sympathie-humienne, quant à elle, désigne le processus par lequel une idée est convertie en impression, suite à l'augmentation de sa force. Comme on l'a vu dans les premiers chapitres, le contact entre des individus n'est pas toujours nécessaire car on peut très bien se former une idée d'une impression (hypothétiquement ressentie par un autre), sans être en présence d'un individu ressentant cette impression. La lecture d'un poème, d'un discours ou d'un ouvrage historique, par exemple, peut tout à fait entraîner le lecteur à se former l'idée d'une impression.

Dans le premier passage où Hume mentionne ensemble et nommément les termes « contagion » et « sympathie », il n'indique pas que l'une et l'autre désignent un même phénomène. Tout ce qu'il indique alors, c'est qu'une passion est ressentie par un individu, par « contagion ou sympathie naturelle » :

Their immediate sensation, to the person possessed of them, is agreeable: Others enter into the same humour, and catch the sentiment, by a **contagion or natural sympathy**: And as we cannot forbear loving whatever pleases, a kindly emotion arises towards the person, who communicates so much satisfaction.²

Ce que Hume pourrait vouloir signifier, dans ce passage, c'est que des individus « peuvent entrer dans la même humeur et ressentir le sentiment soit de manière contagieuse, soit par sympathie ». Bien sûr, Hume n'expliquant pas le processus de la contagion, on ne saurait pas exactement comment les individus en viendraient à ressentir l'impression après être entrés en contact avec les autres et on ne pourrait que constater le fait qu'ils en seraient venus à ressentir eux aussi une impression. En ce qui concerne les individus qui auraient été affectés par sympathie, on pourrait expliquer l'apparition de l'impression chez eux en

¹ Voir la section « 1.2. Le mécanisme de la contagion ».

² *EPM*, “Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves”, §2, p. 59. Je souligne.

recourant à l'explication du processus sympathique tel qu'il fut présenté dans le *Traité de la nature humaine*.

Il en irait de même en ce qui concerne le passage suivant, à la différence, cette fois, que Hume utilisant la conjonction « et », il faudrait comprendre que l'individu ressentirait à la fois l'impression par contagion (c'est-à-dire contact) avec l'autre et par sympathie-humienne (c'est-à-dire en se formant l'idée de cette impression et en la convertissant ensuite en impression). Dans cet exemple, les deux phénomènes de communication se combineraient et agiraient ensemble :

Who would live amidst perpetual wrangling, and scolding, and mutual reproaches ? The roughness and harshness of these emotions disturb and displease us: We suffer by **contagion and sympathy**; nor can we remain indifferent spectators, even though certain, that no pernicious consequences would ever follow from such angry passions.¹

C'est dans ce sens également – celle d'une union et d'une combinaison de deux phénomènes – que l'on pourrait comprendre le quatrième passage, celui qui est extrait du sixième volume de l'*Histoire de l'Angleterre* :

In order to propagate the popular frenzy, several artifices were employed. The dead body of Godfrey was carried into the city, attended by vaste multitudes. It was publicly exposed in the streets, and viewed by all ranks of men; and every one, who saw it, went away inflamed, **as well as by the mutual contagion of sentiments, as by the dismal spectacle itself**. The funeral pomp was celebrated with great parade. The corpse was conducted through the chief streets of the city: Seventy-two clergymen marched before: Above a thousand persons of distinction followed after: And at the funeral-sermon, two able-bodied divines mounted the pulpit, and stood on each side of the preacher, lest, in paying the last duties to this unhappy magistrate, he should, before the whole people, be murdered by the Papists.²

Dans ce passage, Hume n'emploie pas le terme « sympathie ». Cependant, comme on l'a indiqué dans un chapitre précédent³, on pourrait considérer qu'il se réfère au phénomène de la sympathie lorsqu'il indique que le caractère funeste et lugubre du spectacle « enflamma » tous ceux qui assistèrent à la scène.

¹ *EPM*, “Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves”, §21, p. 64. Je souligne.

² *HoE*, volume 6, chapitre LXVII, p. 342. Je souligne.

³ Voir, dans le « Chapitre V », « la section « 2.4. L'exhibition du corps de sir Edmund Berry Godfrey ».

On pourrait considérer que Hume présente deux moyens différents par lequel la rage et la colère furent suscitées et propagées parmi la population protestante, lors des obsèques de Sir Edmund Berry Godfrey. Par sympathie-humienne, les individus se formèrent différentes idées qui acquirent de la force – à cause des nombreux artifices¹ employés par ceux qui organisèrent les funérailles – et qui devinrent de véritables impressions ; c’est dans ce sens qu’il faudrait comprendre le “as by the dismal spectacle itself”. Par contagion, ces impressions se répandirent entre les individus, à travers toute la population ; et c’est dans ce sens, qu’il faudrait comprendre le “as well as by the mutual contagion of sentiments”.

Enfin, on pourrait considérer que Hume mentionne également – bien qu’il n’emploie pas, alors, les termes « contagion » et « sympathie » – les phénomènes de la contagion et de la sympathie, et qu’il les mentionne ensemble, dans le début du passage 3.3.3.5 du *Traité de la nature humaine* :

[...] The passions are so contagious, that they pass with the greatest facility from one person to another, and produce correspondent movements in all human breasts. Where friendship appears in very signal instances, my heart catches the same passion, and is warm’d by those warm sentiments, that display themselves before me. Such agreeable movements must give me an affection to every one that excites them. This is the case with every thing that is agreeable in any person. The transition from pleasure to love is easy: but the transition must here be still more easy; since the agreeable sentiment, which is excited by sympathy, is love itself; and there is nothing requir’d but to change the object.²

On pourrait considérer que Hume fait référence au phénomène de la contagion lorsqu’il indique, après avoir qualifié les passions de « contagieuses », que celles-ci « passent avec une grande facilité d’une personne à une autre ». On pourrait également considérer qu’il fait référence au phénomène de la sympathie-humienne, lorsqu’il ajoute qu’elles « produisent des mouvements correspondants dans toutes les poitrines humaines ». On pourrait en effet très bien expliquer cela en recourant à l’explication du principe de la sympathie : un individu après avoir perçu une impression chez un autre s’en formerait une idée, et cette idée par augmentation de sa force se convertirait à son tour en une impression semblable, « correspondante » à l’impression originellement perçue. Le terme « mouvements » dans ce

¹ Qui sont énumérés dans le passage.

² *THN*, 3.3.3.5, p. 386. Je souligne.

passage référerait bien sûr au mouvement des esprits animaux¹ qui accompagne les perceptions, qu'il s'agisse d'idées ou d'impressions.

1.3.2. Deuxième hypothèse : il s'agit du même phénomène

Dans la section précédente, on a présenté quatre passages où Hume semblait mentionner ensemble deux phénomènes, ceux de la sympathie-humienne et de la contagion. On a également expliqué pourquoi dans ces passages on pouvait considérer que le philosophe écossais présentait deux phénomènes différents. Dans cette section, on reconsidérera les quatre passages susmentionnés en faisant l'hypothèse, cette fois, que Hume n'y mentionne qu'un seul phénomène.

Dans le premier passage où il mentionne ensemble la contagion et la sympathie, Hume indique que des individus peuvent ressentir une impression que ressent un autre, « par contagion ou sympathie naturelle » :

Their immediate sensation, to the person possessed of them, is agreeable: Others enter into the same humour, and catch the sentiment, by a **contagion or natural sympathy**: And as we cannot forbear loving whatever pleases, a kindly emotion arises towards the person, who communicates so much satisfaction.²

On pourrait considérer que la contagion et la sympathie sont des synonymes. L'utilisation du terme « contagion » servirait alors à expliquer au lecteur ce que l'auteur entend par l'expression « sympathie naturelle ». La sympathie serait ainsi présentée comme étant un phénomène par lequel des impressions sont communiquées d'un individu à d'autres.

Comme on l'a vu dans le « Chapitre IV », Hume a recours au principe de la sympathie dans l'*Enquête sur les principes de la morale*, mais il s'y réfère beaucoup moins qu'il ne le faisait dans le troisième livre du *Traité de la nature humaine*. Surtout, il n'explique pas en quoi consiste le phénomène sympathique. Ce faisant, tout lecteur de l'*Enquête* qui n'avait pas pris connaissance des propos tenus dans le *Traité* manquait nécessairement d'informations concernant la sympathie et pouvait s'interroger à son sujet. En présentant celle-ci comme une contagion, Hume viendrait remédier à ce problème ; recourir à une analogie entre la sympathie et la contagion serait moins éclairant et moins complet qu'une explication

¹ Sur ce sujet, voir le « Chapitre XI » et le « Chapitre XII ».

² *EPM*, "Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves", §2, p. 59. Je souligne.

détaillée du phénomène, mais serait néanmoins amplement suffisant pour que le lecteur de l'*Enquête* comprenne les propos du philosophe¹.

Dans l'autre passage extrait de l'*Enquête*, Hume se sert de la conjonction « et » plutôt que de la conjonction « ou » pour lier ensemble les termes « sympathie » et « contagion » et il ne qualifie plus le terme « sympathie » de « naturelle ». Il devient plus difficile, alors, de considérer que ces deux termes constituent des synonymes et que le terme « contagion » vient expliquer le sens du terme « sympathie » comme c'était le cas pour le passage précédent :

Who would live amidst perpetual wrangling, and scolding, and mutual reproaches ? The roughness and harshness of these emotions disturb and displease us: We suffer by **contagion and sympathy**; nor can we remain indifferent spectators, even though certain, that no pernicious consequences would ever follow from such angry passions.²

Comment faire, alors, pour comprendre ce passage, si on devait considérer que le philosophe n'y mentionne qu'un seul phénomène ? Il pourrait y avoir trois possibilités.

On pourrait considérer que le terme « contagion » désigne le phénomène par lequel des impressions sont communiquées entre des individus. Le terme « contagion » serait utilisé comme un synonyme de la sympathie-humienne ou, pour reprendre l'expression de Hume dans le passage précédent, de la « sympathie naturelle ». Le terme « sympathie », quant à lui, ne serait pas utilisé dans ce passage dans le sens du principe humien, mais plutôt dans le sens d'une passion qui serait proche de la compassion³. Ce que Hume indiquerait alors, c'est que l'individu pourrait ressentir de la souffrance par sympathie-humienne, en se formant l'idée de l'impression déplaisante ressentie par les autres lors de leurs querelles, idée qui se convertirait en une passion correspondante ; en outre, il pourrait également ressentir cette souffrance par compassion avec eux. Il ne s'agit bien sûr que d'une hypothèse et celle-ci n'est pas très satisfaisante, puisqu'il faudrait supposer que les termes « contagion » et

¹ Hume n'avait pas besoin dans l'*Enquête sur les principes de la morale* de fournir beaucoup d'explications sur le mécanisme de la sympathie, car il y abordait les sujets moraux d'un point de vue différent et le rôle joué par la sympathie y était, ce faisant, beaucoup moins important qu'il ne l'avait été dans le troisième livre du *Traité*.

² *EPM*, "Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves", §21, p. 64. Je souligne.

³ Bien qu'il s'agisse d'un usage plus rare, il arrive que Hume se serve du terme « sympathie » afin de désigner une passion qui est d'une nature proche de celle de la compassion ou de la pitié. Il arrive même que Hume se serve du terme « sympathie » dans ce sens dans l'*Enquête sur les principes de la morale*. Sur ce sujet, voir le « Chapitre VII ».

« sympathie » ne désignent pas la même chose dans ce passage que ce qu'ils désignaient dans le passage précédemment cité et ce, en dépit de la similitude des deux passages ; il faudrait également supposer que Hume, dans ce passage, emploie le terme « sympathie » dans un sens qui est moins usuel chez lui.

On pourrait considérer que les termes « contagion » et « sympathie » désignent effectivement un seul phénomène, mais qu'ils désignent deux éléments différents du même phénomène. Le terme « contagion » viendrait alors rappeler le fait que, lorsque ce phénomène a lieu, des impressions se communiquent – ou semblent se communiquer – entre des individus alors que le terme « sympathie » référerait de manière plus générale au phénomène se produisant chez un individu, phénomène par lequel une idée se convertit en impression. Pour pouvoir comprendre ce passage dans ce sens, il faudrait que le lecteur connaisse le mécanisme de la sympathie tel qu'il a été présenté et exposé dans le *Traité*.

Enfin, on pourrait considérer que ce passage doit être compris exactement comme le passage précédent. Le fait que Hume emploie une conjonction différente pour associer les deux termes et le fait qu'il omette cette fois l'adjectif « naturelle » pour qualifier la sympathie, pourraient être simplement considérés comme des choix stylistiques (ou des erreurs stylistiques, suivant le point de vue...). Mais il s'agit encore une fois d'une hypothèse... Est-ce qu'elle est plus ou moins satisfaisante que les précédentes ? Cela est difficile à dire... Elle a le mérite de fournir une explication simple mais elle a également le défaut de passer un peu trop rapidement et légèrement sur les propos tenus par le philosophe dans ce passage.

Le troisième passage apparaît comme étant beaucoup moins problématique et il pourrait permettre d'expliquer les rapports entre les termes « contagion » et « sympathie », lorsque s'agit de considérer que ceux-ci n'expriment qu'un seul phénomène. Dans ce passage, Hume indique que les spectateurs des funérailles de Sir Edmund Berry Godfrey « furent enflammés [par la rage et la colère], tant par la contagion des sentiments que par le funeste spectacle » :

In order to propagate the popular frenzy, several artifices were employed. The dead body of Godfrey was carried into the city, attended by vaste multitudes. It was publicly exposed in the streets, and viewed by all ranks of men; and every one, who saw it, went

away inflamed, **as well as by the mutual contagion of sentiments, as by the dismal spectacle itself.** The funeral pomp was celebrated with great parade. The corpse was conducted through the chief streets of the city: Seventy-two clergymen marched before: Above a thousand persons of distinction followed after: And at the funeral-sermon, two able-bodied divines mounted the pulpit, and stood on each side of the preacher, lest, in paying the last duties to this unhappy magistrate, he should, before the whole people, be murdered by the Papists.¹

On pourrait considérer que Hume ici présente deux phénomènes de production d'impressions par sympathie-humienne. Le premier phénomène est celui qui est mentionné lorsqu'il indique : "as by the dismal spectacle itself". Le second phénomène est celui qui est mentionné lorsqu'il indique : "as well as by the mutual contagion of sentiments".

On pourrait ainsi considérer que, lors du premier phénomène, les individus sont mis en présence de différents éléments, tels que le corps du défunt, l'éclat de la pompe, le nombre considérable de ceux venus rendre hommage au mort, etc., à partir desquels ils se forment certaines idées. Ces idées, par sympathie-humienne, acquièrent une très grande force au point qu'elles se convertissent en impressions diverses. Ces impressions s'unissent et finissent par n'en former qu'une dans l'esprit de chaque individu, et cette impression finale qui unit en elle la puissance de toutes les autres, doit être très violente, si l'on en croit les propos de Hume.

On pourrait ensuite considérer que lors du second phénomène – celui de la « contagion des sentiments » – les individus observent cette fois les impressions qui sont ressenties par les autres spectateurs de la scène et qu'ils se forment alors certaines idées. Ces idées sont cette fois celles d'impressions et elles ne sont pas formées à partir des divers éléments du spectacle. Ces idées, par sympathie-humienne, acquièrent de la force et elles se convertissent en impressions. Les diverses impressions s'unissent et forment une impression finale qui est évidemment dotée de la puissance de toutes les impressions qui ont concourues à sa formation et qui doit, ce faisant, être très violente.

On pourrait considérer à nouveau les deux passages extraits de *l'Enquête sur les principes de la morale*, afin de tâcher d'en expliquer les contenus à la lumière de l'analyse du passage extrait de *l'Histoire de l'Angleterre*. Ces passages, on le rappelle, sont les suivants :

¹ *HoE*, volume 6, chapitre LXVII, p. 342. Je souligne.

Their immediate sensation, to the person possessed of them, is agreeable: Others enter into the same humour, and catch the sentiment, by a contagion or natural sympathy: And as we cannot forbear loving whatever pleases, a kindly emotion arises towards the person, who communicates so much satisfaction.¹

Who would live amidst perpetual wrangling, and scolding, and mutual reproaches? The roughness and harshness of these emotions disturb and displease us: We suffer by contagion and sympathy; nor can we remain indifferent spectators, even though certain, that no pernicious consequences would ever follow from such angry passions.²

On pourrait considérer que Hume mentionne un seul phénomène dans les deux passages et que ce phénomène est celui de la production d'impressions par sympathie-humienne. On pourrait considérer que le contenu de ces passages est comparable à celui du passage extrait de *l'Histoire de l'Angleterre* et que dans ceux-ci comme dans celui-là, le terme « contagion » viendrait désigner la conversion d'idées formées suite à l'observation d'impressions ressenties par autrui, alors que le terme « sympathie » viendrait désigner la conversion d'idées formées à partir de l'observation de différents éléments. Il s'agit encore une fois d'une hypothèse, qui malheureusement n'est pas plus satisfaisante que les précédentes pour expliquer le contenu de ces deux passages et ce, pour différentes raisons... Tout d'abord, Hume n'établit pas de différence explicite entre la contagion et la sympathie, ni dans ce passage, ni ailleurs dans ses autres ouvrages. Ensuite, il ne donne aucune indication dans ces passages, ni ailleurs dans *l'Enquête*, permettant d'établir que, dans le cas de la « contagion », l'individu observe des impressions chez autrui et se forme des idées alors que dans le cas de la « sympathie », il observe d'autres éléments et se forme des idées. Enfin, et c'est l'élément le plus important, depuis le *Traité de la nature humaine*, le terme « sympathie » sert à exprimer aussi bien la conversion d'idées qui sont formées à partir de l'observation d'impressions ressenties par d'autres, que la conversion d'idées qui sont formées par association dans l'esprit de l'individu.

Dans le dernier passage qui est extrait du *Traité de la nature humaine*, Hume n'emploie que l'adjectif « contagieux » – qu'il applique aux passions – et il n'utilise pas du tout le substantif « contagion ». On peut donc considérer sans aucun problème que Hume n'y mentionne qu'un seul phénomène et qu'il s'agit de celui de la sympathie-humienne :

¹ EPM, "Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves", §2, p. 59.

² EPM, "Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves", §21, p. 64.

[...] The passions are so contagious, that they pass with the greatest facility from one person to another, and produce correspondent movements in all human breasts. Where friendship appears in very signal instances, my heart catches the same passion, and is warm'd by those warm sentiments, that display themselves before me. Such agreeable movements must give me an affection to every one that excites them. This is the case with every thing that is agreeable in any person. The transition from pleasure to love is easy: but the transition must here be still more easy; since the agreeable sentiment, which is excited by sympathy, is love itself; and there is nothing requir'd but to change the object.¹

1.4. Sur les passages qui n'ont pas été considérés

Hume se sert du terme « contagion » dans quelques autres passages qui n'ont pas été considérés au cours de cette analyse. Ces passages ont été éliminés pour différentes raisons. Dans quatre passages, Hume se sert du terme « contagion » de manière métaphorique et la contagion ne vient absolument pas désigner la transmission de quelque chose entre des individus. Dans trois de ces passages, le terme vient désigner la possibilité qu'une situation se répète² et dans le quatrième, il désigne le fait que certaines vertus et certaines qualités ne

¹ *THN*, 3.3.3.5, p. 386. Je souligne.

² Ces passages sont les suivants. Voir *HoE*, volume 2, chapitre XX, p. 405 (je souligne) : “Charles, thus crowned and anointed, became more respectable in the eyes of all his subjects, and seemed, in a manner, to receive anew, from a heavenly commission, his title to their allegiance. The inclinations of men swaying their belief, no one doubted of the inspirations and prophetic spirit of the Maid: So many incidents, which passed all human comprehension, left little room to question a superior influence: And the real and undoubted facts brought credit to every exaggeration, which could scarcely be rendered more wonderful. Laon, Soissons, Chateau-Thierry, Provins, and many other towns and fortresses in that neighbourhood, immediately after Charles's coronation, submitted to him on the first summons; and the whole nation was disposed to give him the most zealous testimonies of their duty and affection. Nothing can impress us with a higher idea of the wisdom, address, and resolution of the duke of Bedford, than his being able to maintain himself in so perilous a situation, and to preserve some footing in France, after the defection of so many places, and amidst the universal inclination of the rest to imitate that **contagious example**.” ; *HoE*, volume 3, chapitre XXXVI, p. 418, (je souligne) : “The duke of Norfolk with Sir Henry Jernegan was sent against him, at the head of the guards and some other troops, reinforced with 500 Londoners commanded by Bret: And he came within sight of the rebels at Rochester, where they had fixed their head-quarters. Sir George Harper here pretended to desert from them; but having secretly gained Bret, these two malcontents so wrought on the Londoners, that the whole body deserted to Wiat, and declared that they would not contribute to enslave their native country. Norfolk, **dreading the contagion of the example**, immediately retreated with his troops, and took shelter in the city.” ; *HoE*, volume 4, chapitre XXXIX, p. 104 (je souligne) : “That it was first necessary for Elizabeth to ascertain, in a regular and satisfactory manner, the extent of Mary's guilt, and thence to determine the degree of protection, which she ought to afford her against her discontented subjects: That as no glory could surpass that of defending oppressed innocence, it was equally infamous to patronize vice and murder on the throne; and the **contagion of such dishonour** would extend itself to all who countenanced or supported it: And that, if the crimes of the Scottish princess should, on enquiry, appear as great and certain as was affirmed and believed, every measure against her, which policy should dictate, would thence be justified; or if she should be

sont pas parfaitement « pures »¹. Dans plusieurs autres passages, Hume se sert du terme « contagion » dans son sens usuel, c'est-à-dire afin de désigner la transmission de maladies physiologiques d'un individu à un autre. Ces passages sont nombreux car les épidémies étaient courantes autrefois – particulièrement dans une ville populeuse comme pouvait l'être Londres ou dans des groupes d'individus entassés dans de mauvaises conditions d'hygiène, comme pouvait l'être les armées – et Hume rapporte de nombreuses épidémies de peste ("plague"), de suette ou de *sudor anglicus* ("sweating sickness"), de gripes et de maladies contagieuses de toutes sortes ("fluxes and contagious distemper"). Il lui arrive également de se servir du terme « contagion », enfin, afin de désigner la communication de troubles et de pathologies dans un même individu².

found innocent, every enterprize, which friendship should inspire, would be acknowledged laudable and glorious."

¹ Voir *HoE*, volume 5, chapitre XLIX, p. 121 (je souligne) : "No prince, so little enterprising and so inoffensive, was ever so much exposed to the opposite extremes of calumny and flattery, of satire and panegyric. And the factions, which began in his time, being still continued, have made his character be as much disputed to this day, as is commonly that of princes who are our contemporaries. Many virtues, however, it must be owned, he was possessed of; **but scarce any of them pure, or free from the contagion of the neighbouring vices**. His generosity bordered on profusion, his learning on pedantry, his pacific disposition on pusillanimity, his wisdom on cunning, his friendship on light fancy and boyish fondness."

² Voir *HoE*, volume 6, chapitre LXI, p. 105 (je souligne) : "**His body also, from the contagion of his anxious mind**, began to be affected; and his health seemed sensibly to decline. He was seized with a slow fever, which changed into a tertian ague." Voir également dans le « Chapitre IX », la section « 2. « *The History of England (1754-1762)* ».

Deuxième partie : La contagion sans la contagion

2.1. Les expressions alternatives

Dans les deux premiers chapitres on avait présenté ce que l'on avait nommé alors les « expressions alternatives ». Celles-ci désignaient des expressions qui étaient employées par Hume afin d'exprimer le phénomène sympathique sans utiliser le terme « sympathie ». On avait alors établi qu'il y avait cinq catégories de phénomènes – ou plutôt de points de vue pris sur la sympathie – qui étaient exprimés à partir des expressions suivantes :

- 1) la communication d'une affection entre des individus ;
- 2) la réception des affections d'un autre ;
- 3) l'entrée dans les affections d'un autre ;
- 4) l'embrassement des affections d'un autre ;
- 5) l'infusion d'une affection.

On retrouve quelque chose de semblable en ce qui concerne le phénomène de contagion¹ : il semble en effet que Hume recourt quelques fois à d'autres termes afin d'exprimer celui-ci. Comme la contagion, ces termes désignent ordinairement la transmission de pathologies au niveau physiologique ; cependant, comme la contagion, Hume les utilise également afin de désigner la communication de passions, de sentiments, de croyances, de préjugés, de traits de caractères, etc. Ces expressions alternatives de la contagion sont les suivantes :

- 1) l'infection ;
- 2) la contamination ;
- 3) l'épidémie.

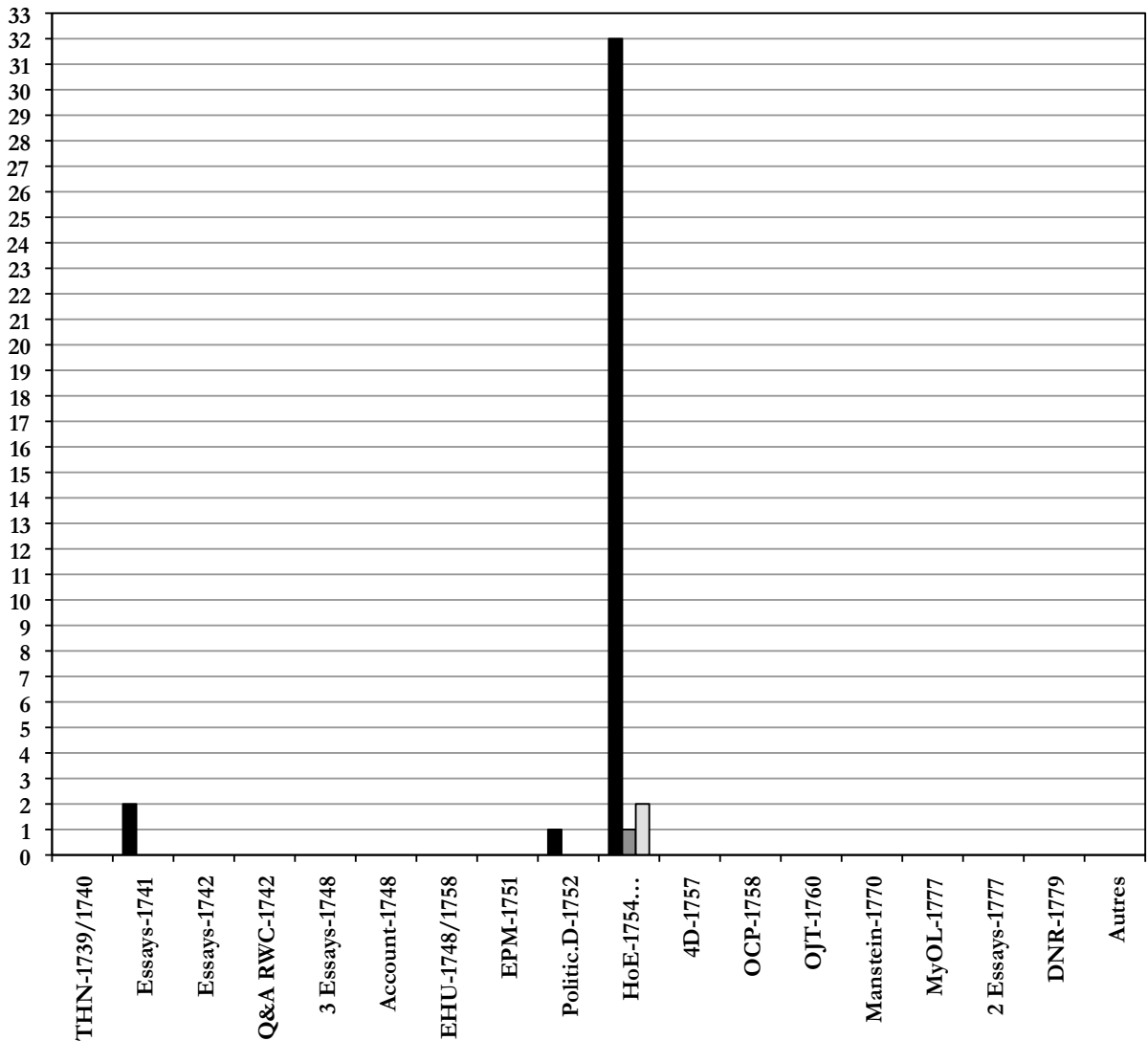
Dans cette deuxième partie du chapitre, une section est consacrée à chacun de ces termes, à leurs emplois par le philosophe écossais et aux passages où on les retrouve. Comme on l'avait fait pour les expressions alternatives de la sympathie, on s'intéresse à ce qu'ils peuvent nous apprendre sur le phénomène de la contagion. Le graphique 13-3² montre avec

¹ En supposant bien sûr que le phénomène de contagion existe et qu'il diffère de celui de la sympathie-humienne.

² Comme c'était le cas pour le graphique 13-1, les passages se trouvant dans l'essai « Sur les caractères nationaux » n'ont pas été pris en compte dans ce graphique, car on traitera de ceux-ci plus

quelle fréquence on retrouve ces passages dans les ouvrages du philosophe écossais et le graphique 13-4, à la page suivante, montre plus en détail leur répartition dans l'*Histoire*.

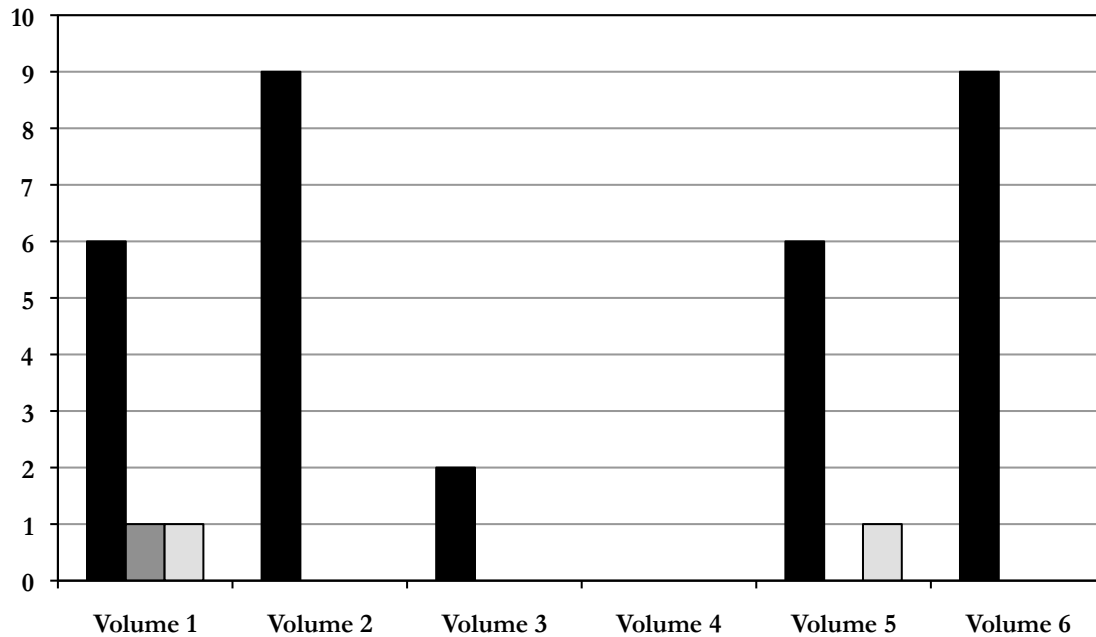
Graphique 13-3 : Les infections, contamination et épidémies dans les ouvrages de Hume



En noir : l'infection est mentionnée.
 En gris foncé : la contamination est mentionnée
 En gris clair : le caractère épidémique est mentionné.

particulièrement dans la troisième partie de ce chapitre. L'essai « Sur les caractères nationaux » de même que la correspondance du philosophe constituent les seules exceptions.

Graphique 13-4 : Les infections, contamination et épidémies dans l'*Histoire de l'Angleterre*



En noir : l'infection est mentionnée.

En gris foncé : la contamination est mentionnée.

En gris clair : le caractère épidémique de quelque chose est mentionné.

2.1.1. L'infection

Dans quelques-uns de ses ouvrages et plus particulièrement dans l'*Histoire de l'Angleterre*, Hume se sert de l'infection pour exprimer la transmission de croyances (sur des sujets profanes ou religieux), de préjugés, de traits de caractères, d'impressions, etc. L'infection touche tantôt un groupe de plusieurs individus, et tantôt un seul, suivant les passages. Dans les passages où Hume mentionne une infection répandue à travers un groupe de plusieurs individus, il n'indique pas toujours quels sont les individus touchés : il lui arrive simplement d'indiquer que l'infection était « générale ». Les passages dans les ouvrages du philosophe écossais où l'infection mentionnée concerne plusieurs individus, sont les suivants :

As much as legislators and founders of states ought to be honoured and respected among men, as much ought the founders of sects and factions to be detested and hated; because the influence of faction is directly contrary to that of laws. Factions subvert government, render laws impotent, and beget the fiercest animosities among men of the same nation, who ought to give mutual assistance and protection to each

other. And what should render the founders of parties more odious is, the difficulty of extirpating these weeds, when once they have taken root in any state. They naturally propagate themselves for many centuries, and seldom end but by the total dissolution of that government, in which they are sown. They are, besides, plants which grow most plentifully in the richest soil; and though absolute governments be not wholly free from them, it must be confessed, that they rise more easily, and **propagate themselves faster in free governments**, where **they always infect the legislature itself**, which alone could be able, by the steady application of rewards and punishments, to eradicate them.¹

Accordingly we find no vice so irreclaimable as avarice: And though there scarcely has been a moralist or philosopher, from the beginning of the world to this day, who has not levelled a stroke at it, we hardly find a single instance of any person's being cured of it. For this reason, I am more apt to approve of those, who attack it with wit and humour, than of those who treat it in a serious manner. There being so little hopes of doing good to **the people infected** with this vice, I would have the rest of mankind, at least, diverted by our manner of exposing it: As indeed there is no kind of diversion, of which they seem so willing to partake.²

Cardinal de RETZ says, that **all numerous assemblies**, however composed, are mere mob, and swayed in their debates by the least motive. This we find confirmed by daily experience. When an absurdity strikes a member, he conveys it to his neighbour, and so on, till **the whole be infected**. Separate this great body; and though every member be only of middling sense, it is not probable, that any thing but reason can prevail over the whole. Influence and example being removed, good sense will always get the better of bad among a number of people.³

The Monks, who were the only annalists during those ages, lived remote from public affairs, considered the civil transactions as entirely subordinate to the ecclesiastical, and besides partaking of the ignorance and barbarity, which were then universal, **were strongly infected** with credulity, with the love of wonder, and with a propensity to imposture; vices almost inseparable from their profession, and manner of life.⁴

And though the Alcoran, the original monument of their faith, seems to contain some violent precepts, **they were much less infected** with the spirit of bigotry and persecution than the indolent and speculative Greeks, who were continually refining on several articles of their religious system.⁵

The fury of the crusades, during this age, **less infected England** than the neighbouring kingdoms; probably because the Norman conquerors, finding their settlement in that kingdom still somewhat precarious, durst not abandon their homes, in quest of distant adventures.⁶

¹ "Of Parties in General", pp. 55-56. Je souligne.

² "Of Avarice", pp. 571-572. Je souligne.

³ "Idea of a Perfect Commonwealth", p. 523. Je souligne. En petites capitales dans le texte.

⁴ *HøE*, volume 1, chapitre I, p. 25. Je souligne.

⁵ *HøE*, volume 1, chapitre V, pp. 234-235. Je souligne.

⁶ *HøE*, volume 1, chapitre V, p. 240. Je souligne.

These ideas of chivalry **infected** the writings, conversation, and **behaviour of men**, during some ages; and even after they were, in a great measure, banished by the revival of learning, they left modern *gallantry* and the *point of honour*, which still maintain their influence, and are the genuine offspring of those ancient affectations.¹

And a general appetite for rapine and revenge, supported by a false point of honour, had also **infected the merchants and mariners** [...].²

Edward was hotly pursued to Bristol by the earl of Kent, seconded by the foreign forces under John de Hainault. He found himself disappointed in his expectations with regard to the loyalty of those parts; and he passed over to Wales, where, he flattered himself, his name was more popular, and which he hoped to find **uninfected with the contagion of general rage, which had seized the English**.³

Some monkish writers represent **one half of the kingdom as infected** by those principles [...].⁴

The dangerous example of revolt had **infected the inhabitants** [...].⁵

[...] the spirit of discontent with **wich many were infected** [...].⁶

For it is remarkable, that in the decline of Roman learning, when **the philosophers were universally infected** with superstition and sophistry, and the poets and historians with barbarism [...].⁷

Among the disciples converted by Hamilton, was one friar Forrest, who became a zealous preacher; and who, though he did not openly discover his sentiments, was suspected to lean towards the new opinions. [...] While the priests were deliberating on the place of his execution, a bystander advised them to burn him in a cellar: For that the smoke of Mr. Patric Hamilton **had infected all those on whom it blew**.⁸

The nobility, the gentry, the parliament are all infected with the same heresy, and could raise to the throne another prince and another family [...].⁹

[...] and the king, informed of these harangues, concluded the **whole house to be infected** with the same principles, and to be engaged in a combination, against his prerogative.¹⁰

And **the troops** of the new model **were universally infected** with that enthusiastic spirit.¹

¹ *HoE*, volume 1, appendice II, p. 487. Je souligne. En italique dans le texte.

² *HoE*, volume 2, chapitre XIII, p. 95. Je souligne.

³ *HoE*, volume 2, chapitre XIV, pp. 169-170. Je souligne.

⁴ *HoE*, volume 2, chapitre XVII, p. 328. Je souligne.

⁵ *HoE*, volume 2, chapitre XX, p. 424. Je souligne.

⁶ *HoE*, volume 2, chapitre XXII, p. 474. Je souligne.

⁷ *HoE*, volume 2, chapitre XXIII, p. 521. Je souligne.

⁸ *HoE*, volume 3, chapitre XXXII, pp. 281-282. Je souligne.

⁹ *HoE*, volume 5, chapitre XLVI, p. 26. Je souligne.

¹⁰ *HoE*, volume 5, chapitre XLVII, p. 60. Je souligne.

What seemed more dangerous: **The army itself was infected** with like humours.²

The chief, if not only resistance was made by one regiment of Highlanders, **that part of the army**, which **was the least infected** with fanaticism.³

Even **the army was infected** with the general spirit of discontent; and some sudden and dangerous eruption was every moment to be dreaded from it.⁴

It must, however, be confessed, that the wretched fanaticism, which so much **infected the parliamentary party**, was no less destructive of taste and science, than of all law and order.⁵

[...] and entirely to suppress that heresy, with which **the kingdom had so long been infected**.⁶

And though **the people were strongly infected** with the same prejudices [...].⁷

During the sitting of the parliament, and after its prorogation and dissolution, the trials of the pretended criminals were carried on; and **the courts of judicature**, places, which, if possible, ought to be kept more pure from injustice than even national assemblies themselves, **were strongly infected** with the same party rage and bigoted prejudices.⁸

Even **the government of England**, from the same cause, **began to be somewhat infected** with the same severity.⁹

On trouve également certains passages où Hume mentionne l'infection d'un individu en particulier, mais où il place celle-ci dans la perspective d'une infection généralisée parmi un groupe d'individus :

The discontents were become general among those haughty nobles; **and even Roger, earl of Hereford**, son and heir of Fitz-Osborne, the king's chief favourite, **was strongly infected** with them.¹⁰

But though **the king** displayed this vigour in supporting the royal dignity, he **was infected with the general superstition of the age** [...].¹¹

¹ *HoE*, volume 5, chapitre LIX, p. 493. Je souligne.

² *HoE*, volume 6, chapitre LX, p. 12. Je souligne.

³ *HoE*, volume 6, chapitre LX, p. 30. Je souligne.

⁴ *HoE*, volume 6, chapitre LXI, p. 102. Je souligne.

⁵ *HoE*, volume 6, chapitre LXII, p. 150. Je souligne.

⁶ *HoE*, volume 6, chapitre LXVII, p. 340. Je souligne.

⁷ *HoE*, volume 6, Chapitre LXVII, p. 353. Je souligne.

⁸ *HoE*, volume 6, chapitre LXVII, p. 353. Je souligne.

⁹ *HoE*, volume 6, chapitre LXIX, p. 419. Je souligne.

¹⁰ *HoE*, volume 1, chapitre IV, p. 211. Je souligne.

¹¹ *HoE*, volume 1, chapitre IV, p. 217. Je souligne.

Edward was active in restraining the usurpations of the church; and excepting his ardour for Crusades, which adhered to him during his whole life, **seems, in other respects, to have been little infected** with superstition, the vice chiefly of weak minds.¹

His [*i.e.* the prince of Wales] generosity, humanity, affability, moderation, gained him the affections of all men; and he was qualified to throw a lustre, not only on that rude age, in which he lived, and **which nowise infected him** with its vices, but on the most shining period of ancient or modern history.²

The many jealousies, to which **Henry IV.**'s situation naturally exposed him, **had so infected his temper**, that he had entertained unreasonable suspicions with regard to the fidelity of his eldest son [...].³

[...] and praying **their majesties**, that, since they **were happily uninfected** with that criminal schism, they would intercede with the holy father for the absolution and forgiveness of their penitent subjects.⁴

Though the age was by no means destitute of eminent writers, a very bad taste in general prevailed during that period; and **the monarch himself was not little infected** with it.⁵

Fairfax was a person equally eminent for courage and for humanity; and though **strongly infected** with prejudices or principles, derived from religious and party zeal [...].⁶

And though **Hambden was, perhaps, less infected** with this spirit than many of his associates, he appears not to have been altogether free from it.⁷

[...] his [*i.e.* James II] conduct serves only, on that very account, as a stronger proof, how dangerous it is to allow any prince, **infected** with the catholic superstition, to wear the crown of these kingdoms.⁸

L'infection, lorsqu'elle est entendue dans le sens propre, est associée aux maladies et aux diverses pathologies qui peuvent affecter les corps⁹. Hume, en choisissant ce terme et en l'employant dans un sens figuré afin de désigner la transmission de croyances, de préjugés,

¹ *HoE*, volume 2, chapitre XIII, p. 144. Je souligne.

² *HoE*, volume 2, chapitre XVI, p. 271. Je souligne.

³ *HoE*, volume 2, chapitre XIX, p. 352. Je souligne.

⁴ *HoE*, volume 3, chapitre XXXVI, p. 426. Je souligne.

⁵ *HoE*, volume 5, appendice IV, p. 149. Je souligne.

⁶ *HoE*, volume 5, chapitre LVII, p. 449. Je souligne.

⁷ *HoE*, volume 5, notes du cinquième volume, note DD, p. 575. Je souligne.

⁸ *HoE*, volume 6, chapitre LXXI, p. 521. Je souligne.

⁹ Comme c'était le cas pour la contagion, il arrive que Hume se serve de l'infection entendue au sens propre dans ses ouvrages, lorsqu'il mentionne les nombreuses épidémies de peste, de suette, de grippe ou lorsqu'il mentionne d'autres maladies contagieuses comme les écrouelles ("king's evil") et la gale ("itch"). Comme c'était le cas pour la contagion, les passages où Hume se réfère à ce genre d'infections ne seront évidemment pas cités et analysés dans ce chapitre.

de traits de caractère, d'impressions, etc., entre des individus, confère à tout ce qui est communiqué un sens très péjoratif, puisque qu'ils les associent alors à des maladies.

Il en est des passages où il est question de l'infection comme de ceux où il était question de la contagion : le philosophe écossais ne fournit aucune explication sur la nature du phénomène. Ce faisant, les passages où il use du terme « infection » ne viennent rien ajouter à la compréhension du phénomène de la contagion.

Enfin, il arrive que Hume se serve du verbe « infecter » pour désigner autre chose que la transmission d'impressions, de croyances, de traits de caractères, etc. Le premier passage où ce soit le cas se trouve dans le *Traité de la nature humaine*¹ et l'infection concerne alors le caractère personnel. Le second passage se trouve dans l'*Histoire de l'Angleterre*² et l'infection concerne le style littéraire d'un individu. Comme dans ces deux passages l'infection ne désigne pas la transmission d'une impression, d'une croyance, d'un trait de caractère, de disposition, etc., d'un individu à un autre et qu'elle ne vient pas exprimer un phénomène comparable à celui de la contagion – tel qu'il a été présenté dans ce chapitre – ces passages ne seront pas considérés dans cette analyse.

2.1.2. La contamination

On trouve un seul passage dans tous les ouvrages de Hume où celui-ci mentionne une contamination. Ce passage se trouve dans l'une des notes à la fin du premier volume de l'*Histoire de l'Angleterre* :

¹ Voir *THN*, 2.3.2.7, p. 264 (je souligne) : “But so inconsistent are men with themselves, that tho' they often assert, that necessity utterly destroys all merit and demerit either towards mankind or superior powers, yet they continue still to reason upon these very principles of necessity in all their judgments concerning this matter. Men are not blam'd for such evil actions as they perform ignorantly and casually, whatever may be their consequences. Why? But because the causes of these actions are only momentary, and terminate in them alone. Men are less blam'd for such evil actions as they perform hastily and unpremeditatedly, than for such as proceed from thought and deliberation. For what reason? **But because a hasty temper, tho' a constant cause in the mind, operates only by intervals, and infects not the whole character [...].**”

² Voir *HoE*, volume 6, chapitre LXXI, p. 544 (je souligne) : “The style of this author [*i.e.* Sir William Temple], though extremely negligent, and even **infected** with foreign idioms, is agreeable and interesting.”

Perhaps, Becket made no answer at all, as not deigning to write to an excommunicated person, whose very commerce would **contaminate** him; and the bishop, trusting to this arrogance of his primate, might calumniate him the more freely.¹

L'utilisation du verbe « contaminer » dans ce passage n'apporte rien à la compréhension du phénomène de communication que pourrait être la contagion. Le passage n'est pas intéressant et on ne le mentionne ici que pour des raisons d'exhaustivité.

2.1.3. L'épidémie

On trouve deux passages dans les ouvrages du philosophe écossais où il mentionne le caractère épidémique de quelque chose. Dans les deux cas il s'agit de croyances religieuses des plus fortes et des plus violentes :

Amidst this universal frenzy, which spread itself by contagion throughout Europe, especially in France and Germany, men were not entirely forgetful of their present interest; and both those who went on this expedition, and those who stayed behind, entertained schemes of gratifying, by its means, their avarice or their ambition. [...] The pope frequently turned the zeal of the crusaders from the infidels against his own enemies, whom he represented as equally criminal with the enemies of Christ. The convents and other religious societies bought the possessions of the adventurers; and as the contributions of the faithful were commonly entrusted to their management, they often diverted to this purpose what was intended to be employed against the infidels. But no one was a more immediate gainer by this **epidemic fury** than the king of England, who kept aloof from all connections with those fanatical and romantic warriors.²

But this project, it had not been in the power, scarcely in the intention, of the popular leaders to execute, had it not been for the passion, which seized the nation for presbyterian discipline, and for the wild enthusiasm, which at that time accompanied it. The licence, which the parliament had bestowed on this spirit, by checking ecclesiastical authority; the countenance and encouragement, with which they had honoured it; had already diffused its influence to a wonderful degree: And all orders of men had drunk deep of the intoxicating poison. In every discourse or conversation, this mode of religion entered; in all business, it had a share; every elegant pleasure or amusement, it utterly annihilated; many vices or corruptions of mind, it promoted; even diseases and bodily distempers were not totally exempted from it; and it became requisite, we are told, for all physicians to be expert in the spiritual profession, and, by theological consideration, to allay those religious terrors, with which their patients were so generally haunted. Learning itself, which tends so much to enlarge the mind, and humanize the temper, rather served on this occasion to exalt that **epidemical frenzy** which prevailed.³

¹ *HoE*, volume 1, notes du premier volume, note Q, p. 496. Je souligne.

² *HoE*, volume 1, chapitre V, pp. 238-239. Je souligne.

³ *HoE*, volume 5, chapitre LV, p. 348. Je souligne.

Dans ces passages, il en va comme il en allait pour les passages où Hume présentait la transmission de croyances, de préjugés, d'impressions, de traits de caractère, etc. entre les individus, comme une infection. D'abord, ce qui est transmis entre les individus est fortement connoté péjorativement : ce qui est transmis est associé à une maladie ou une pathologie et également, dans le cas du second passage, à un poison. Ensuite, les propos du philosophe écossais dans ces passages n'apportent aucun élément permettant de comprendre la nature du phénomène de communication qui y est mentionné.

2.2. La communication, la propagation, etc., dans *l'Histoire* : contagion ou sympathie ?

Dans *l'Histoire de l'Angleterre* on trouve un très grand nombre de passages où Hume mentionne des phénomènes de transmission de passions, de sentiments, de croyances, de préjugés, etc. et où il se sert de termes neutres – au sens où ceux-ci ne viennent pas connoter de manière péjorative ce qui est transmis – tels que la communication, la propagation, l'étalement¹, etc. L'utilisation de ces termes, si anodine en apparence, est problématique lorsqu'il s'agit de comprendre ce qu'il en est des phénomènes de contagion et de sympathie-humienne dans les ouvrages de David Hume.

Hume usait de ce genre de termes dans le *Traité de la nature humaine* afin de décrire la transmission d'impressions, et ceux-ci étaient alors naturellement associés au phénomène de la sympathie-humienne. Leur utilisation dans un ouvrage comme *l'Histoire de l'Angleterre* n'apparaît pas comme étant aussi évidente en raison du très petit nombre de passages où il soit nommément question de la sympathie et en raison du très grand nombre de passages où il soit fait mention de la contagion. Dans un ouvrage comme *l'Histoire*, il devient difficile d'établir dans quel sens on doit comprendre ce genre d'expressions, car il est possible de considérer que :

- 1) ceux-ci désignent un phénomène de contagion ;
- 2) ceux-ci (comme dans le *Traité*) désignent un phénomène de sympathie-humienne ;
- 3) ceux-ci désignent aussi bien un phénomène de contagion que de sympathie-humienne, car il n'y a pas de différence entre les deux phénomènes.

¹ Par « étalement » ou « étaler », je traduis le verbe “to spread”.

Dans la plupart des passages où l'on retrouve ce genre de termes dans l'*Histoire de l'Angleterre*, on ne trouve aucune information permettant de déterminer avec certitude si Hume présente un phénomène de contagion, un phénomène de sympathie-humienne ou si en fait l'une et l'autre sont un seul et même phénomène. Je ne présente ici que quelques exemples :

This zeal against infidels, being communicated to his subjects, broke out in London on the day of his coronation, and made them find a crusade less dangerous, and attended with more immediate profit.¹

The retreat soon changed into a flight, which was begun by the Irish archers. **The panic of the van communicated itself to the main body**, and passing thence to the rear, rendered the whole field a scene of confusion, terror, flight and consternation.²

This national discontent, communicated to a desperate enthusiast, soon broke out in an event, which may be considered as remarkable.³

Though the new sectaries composed not, at first, the majority of the nation, they were inflamed, as is usual among innovators, with extreme zeal for their opinions. **Their unsurmountable passion**, disguised to themselves, as well as to others, under the appearance of holy fervours, **was well qualified** to make proselytes, and **to seize the minds of the ignorant multitude**. And one furious enthusiast was able, by his active industry, to surmount the indolent efforts of many sober and reasonable antagonists.⁴

Never did refined Athens so exult in diffusing the sciences and liberal arts over a savage world; never did generous Rome so please herself in the view of law and order established by her victorious arms; as the Scots now rejoiced, **in communicating their barbarous zeal and theological fervour, to the neighbouring nations**.⁵

And though perhaps he talked more than strict rules of behaviour might permit, men were so pleased with the affable, **communicative deportment of the monarch**, that they always went away contented both with him and with themselves.⁶

He preached, he prayed, he fought, he punished, he rewarded. **The wild enthusiasm**, together with valour and discipline, **still propagated itself**; and all men cast their eyes on so pious and so successful a leader.⁷

¹ *HoE*, volume 1, chapitre X, p. 378. Je souligne.

² *HoE*, volume 3, chapitre XXXIV, p. 351. Je souligne.

³ *HoE*, volume 5, Chapitre LI, p. 203. Je souligne.

⁴ *HoE*, volume 5, chapitre LIV, p. 285. Je souligne.

⁵ *HoE*, volume 5, chapitre LV, p. 333. Je souligne.

⁶ *HoE*, volume 6, chapitre LXIX, p. 446. Je souligne.

⁷ *HoE*, volume 6, chapitre LXI, p. 58. Je souligne.

Il arrive que Hume mentionne nommément la contagion dans les passages où il se sert de termes désignant l'étalement, la communication ou encore la propagation. Les passages suivants en sont des exemples :

Amidst this **universal frenzy, which spread itself by contagion** throughout Europe, especially in France and Germany, men were not entirely forgetful of their present interest; and both those who went on this expedition, and those who stayed behind, entertained schemes of gratifying, by its means, their avarice or their ambition.¹

By the daily harangues and invectives against illegal usurpations, not only the house of commons inflamed themselves with the highest animosity against the court: The nation caught new fire from the popular leaders, and seemed now to have made the first discovery of the many supposed disorders in the government. While the law, in several instances, seemed to be violated, they went no farther than some secret and calm murmurs; but mounted up into rage and fury, as soon as the constitution was thought to be restored to its former integrity and vigour. The capital especially, being the seat of parliament, was highly animated with the spirit of mutiny and disaffection. Tumults were daily raised; seditious assemblies encouraged; and every man, neglecting his own business, was wholly intent on the defence of liberty and religion. **By stronger contagion, the popular affections were communicated from breast to breast**, in this place of general rendezvous and society.²

In order to propagate the popular frenzy, several artifices were employed. The dead body of Godfrey was carried into the city, attended by vaste multitudes. It was publicly exposed in the streets, and viewed by all ranks of men; **and every one, who saw it, went away inflamed, as well as by the mutual contagion of sentiments, as by the dismal spectacle itself**. The funeral pomp was celebrated with great parade. The corpse was conducted through the chief streets of the city: Seventy-two clergymen marched before: Above a thousand persons of distinction followed after: And at the funeral-sermon, two able-bodied divines mounted the pulpit, and stood on each side of the preacher, lest, in paying the last duties to this unhappy magistrate, he should, before the whole people, be murdered by the Papists.³

Dans ce type de passages, on aurait tendance à associer immédiatement l'étalement, la communication et la propagation avec le phénomène de la contagion. Cependant, une fois cette association effectuée, on se retrouverait avec le problème de savoir si la contagion désigne un phénomène qui est le même que la sympathie-humienne ou si elle désigne un phénomène qui est différent de cette dernière...

Par ailleurs, s'il devait s'avérer qu'il y a effectivement deux phénomènes de communication qui sont différents chez Hume, et qui sont la contagion et la sympathie-humienne, et s'il

¹ *HøE*, volume 1, chapitre V, pp. 238-239. Je souligne.

² *HøE*, volume 5, chapitre LIV, p. 294. Je souligne.

³ *HøE*, volume 6, chapitre LXVII, p. 342. Je souligne.

devait s'avérer que, dans les passages de l'*Histoire de l'Angleterre* où Hume emploie des expressions alternatives exprimant la communication, la propagation, etc., ces expressions renvoient au phénomène de la contagion plutôt qu'à celui de la sympathie-humienne, une relecture des passages similaires dans le *Traité de la nature humaine* deviendrait sans doute nécessaire.

2.3. La contagion au théâtre

Dans les chapitres précédents¹ on a présenté différents passages où Hume traitait de l'action de la sympathie-humienne lorsqu'un individu assistait à une pièce de théâtre. On avait alors montré comment le principe de sympathie agissait et comment le spectateur en venait à ressentir certaines impressions (qui pouvaient être des passions mais également des sentiments). Dans le « Chapitre IV », on avait également indiqué que Hume mentionnait dans l'*Enquête sur les principes de la morale* un phénomène qui se produisait au théâtre et qui pouvait être, cette fois, considéré comme un phénomène de contagion. Ce phénomène se trouve dans le passage suivant :

A man who enters the theatre, is immediately struck with the view of so great a multitude, participating of one common amusement; and experiences, from their very aspect, a superior sensibility or disposition of being affected with every sentiment, which he shares with his fellow-creatures.²

Ce que le philosophe indique dans ce passage ressemble fort à ce qu'il indique dans les passages présentés dans la première partie de ce chapitre et où il était question de la transmission d'impressions, de croyances, de traits de caractère etc., par contagion³. Dans ce passage-ci, comme dans ceux-là en effet, un individu en vient à être placé dans certaines

¹ Voir, par exemple, dans le « Premier Chapitre », la section « 4.1.1. Le théâtre, l'éloquence et la sympathie » ; voir également, dans le « Chapitre IV », les sections « 1.1. Le terme "sympathie" est employé », « 1.2. Une communication d'affections est mentionnée », « 2.1.1.7. Sur le caractère naturel de la sympathie », « 2.2. Phénomènes de communication d'affections » et « 3.3. "Of Tragedy" » ; voir également, dans le « Chapitre XI », la section « 1.1.1. Les esprits animaux et les idées » ; voir enfin, dans le « Chapitre XI », les sections « 1.1.3.2. La dissertation "Sur la tragédie" » et « 1.2.3.2. Les dissertations "Sur la tragédie" et "Sur la norme du goût" ».

² *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", §24, p. 39.

³ Voir, par exemple, *HoE*, volume 5, chapitre XLV, pp. 12-13 (en italique dans le texte) : "It had frequently been the practice of the puritans to form certain assemblies, which they called *prophesyings*; where alternately, as moved by the spirit, they displayed their zeal in prayers and exhortations, and raised their own enthusiasm, as well as that of their audience, to the highest pitch, from that social contagion, which has so mighty an influence on holy fervours, and from the mutual emulation, which arose in those trials of religious eloquence."

dispositions après avoir été mis en contact avec d'autres individus qui étaient eux-mêmes placés dans cette disposition. Cependant, dans ce passage-ci, à la différence de ces passages-là, Hume ne se sert aucunement du terme « contagion » ; il ne se sert pas non plus d'aucun autre terme similaire, tels que « infection », « contamination » ou « épidémie ». Tout ce qu'il indique, c'est que la vue des autres spectateurs et la perception de leur état d'esprit agit sur l'individu de sorte qu'il en vient à être placé à son tour dans le même état d'esprit. Hume n'utilisant pas le terme « contagion », doit-on considérer qu'il s'agit quand même d'un phénomène de contagion ? Doit-on considérer qu'il s'agit d'un phénomène dont la nature n'est tout simplement pas claire, comme ceux qui ont été mentionnés dans la section précédente ? Doit-on considérer qu'il s'agit plutôt d'un phénomène sympathique ?

Hume, dans ce passage, pas plus qu'il n'utilise le terme « contagion », n'utilise le terme « sympathie ». Cependant, ce passage n'est pas isolé dans le texte et il se trouve situé parmi plusieurs autres traitant du même sujet, soit les impressions ressenties au théâtre :

In general, it is certain, that, wherever we go, whatever we reflect on or converse about, every thing still presents us with the view of human happiness or misery, and excites in our breast a sympathetic movement of pleasure or uneasiness. In our serious occupations, in our careless amusements, this principle still exerts its active energy.¹

A man who enters the theatre, is immediately struck with the view of so great a multitude, participating of one common amusement; and experiences, from their very aspect, a superior sensibility or disposition of being affected with every sentiment, which he shares with his fellow-creatures.²

He observes the actors to be animated by the appearance of a full audience, and raised to a degree of enthusiasm, which they cannot command in any solitary or calm moment.³

Every movement of the theatre, by a skilful poet, is communicated, as it were by magic, to the spectators; who weep, tremble, resent, rejoice, and are inflamed with all the variety of passions, which actuate the several personages of the drama.⁴

¹ *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", §23, p. 39. Sur ce passage, voir dans le « Chapitre IV », la section « 2.1.2. La sympathie sur le plan physiologique » et dans le « Chapitre XII », la section « 1.1.2. Les esprits animaux dans l'Enquête sur les principes de la morale (1751) ».

² *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", §24, p. 39. Je souligne.

³ *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", §25, p. 39. Les propos tenus dans ce passage sont similaires à d'autres tenus dans l'essai « Sur l'éloquence », voir "Of Eloquence", p. 109. Voir également, dans le « Chapitre III », la section « 1.2.1.3. L'"effet miroir" entre l'orateur et l'auditeur ».

⁴ *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", §26, p. 39. Les propos tenus dans ce passages sont proches d'autres tenus dans le *Traité de la nature humaine*, voir *THN*, 2.3.6.7, p. 273. Sur ce sujet, voir dans le « Premier Chapitre », la section « 4.1.1. Le théâtre, l'éloquence et la sympathie ».

Where any event crosses our wishes, and interrupts the happiness of the favourite characters, we feel a sensible anxiety and concern. But where their sufferings proceed from the treachery, cruelty, or tyranny of an enemy, our breasts are affected with the liveliest resentment against the author of these calamities.¹

It is here esteemed contrary to the rules of art to represent any thing cool and indifferent. A distant friend, or a confidant, who as no immediate interest in the catastrophe, ought, if possible to be avoided by the poet; as communicating a like indifference to the audience, and checking the progress of the passions.²

Dans chacun de ces passages, Hume présente des phénomènes que l'on considère comme des phénomènes sympathiques. Ce faisant, on voit mal pour quelles raisons le philosophe aurait délibérément présenté au milieu de ceux-ci – et sans fournir aucune explication à son lecteur – un phénomène différent comme la contagion ou d'une nature autre et indéterminée... Parce que l'auteur n'emploie pas le terme « contagion », à cause des propos contenus dans les paragraphes qui le précèdent et le suivent et parce que l'auteur ne donne aucune information permettant de croire que le phénomène qui y est présenté est d'une nature différente des autres phénomènes mentionnés dans la même section dans *l'Enquête*, je pense que le phénomène présenté dans le §24 de la cinquième section de *l'Enquête sur les principes de la morale* ne peut pas être autre chose qu'un phénomène de sympathie.

2.4. La contagion chez les animaux

Dans le « Premier Chapitre », dans la section « 4.1.3. Les animaux, la sympathie et la contagion », on s'était intéressé aux passages où Hume mentionnait la communication des impressions entre les animaux et on avait indiqué que, dans certains passages, il présentait cette transmission comme une contagion. On avait considéré qu'il s'agissait d'une contagion, parce que la transmission des impressions s'effectuait rapidement et à travers un groupe de plusieurs individus dans certaines circonstances. Hume donnait ainsi les exemples de la propagation de la peur dans un troupeau et de l'excitation des chiens dans une meute, à l'occasion d'une chasse :

¹ *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", §27, p. 39. Les propos tenus dans ce passages sont proches d'autres tenus dans le *Traité de la nature humaine*, voir *THN*, 2.2.7.3, p. 238. Sur ce sujet, voir dans le « Premier Chapitre », la section « 4.1.1. Le théâtre, l'éloquence et la sympathie ».

² *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", §28, p. 39. Les popos tenus dans ce passage rappellent ceux tenus dans *l'Enquête sur l'entendement humain* sur le même sujet, voir *EHU*, "Section 3. of the Association of Ideas", §13 et §18, respectivement p. 21 et p. 23. Sur ces passages, voir, dans le « Chapitre IV », les sections « 1.1. Le terme "sympathie" est employé » et « 1.2. Une communication d'affections est mentionnée ».

'Tis evident, that *sympathy*, or the communication of passions, takes place among animals, no less than among men. Fear, anger, courage, and other affections, are frequently communicated from one animal to another, without their knowledge of that cause which produc'd the original passion.¹

Every one has observ'd how much more dogs are animated when they hunt in a pack, than when they pursue their game apart; and 'tis evident this can proceed from nothing but from sympathy. 'Tis also well known to hunters, that this effect follows in a greater degree, and even in too great a degree, where two packs, that are strangers to each other, are join'd together.²

On avait également rappelé dans cette section que Hume indiquait que l'on retrouvait le même genre de phénomène chez les êtres humains³ et on avait alors fait l'hypothèse qu'il pouvait exister, outre le phénomène de la sympathie-humienne, un phénomène de contagion et que ces deux phénomènes pouvaient affecter aussi bien les êtres humains que les animaux.

Le problème lorsque l'on considère les phénomènes de communication présentés dans les sections consacrées aux impressions des animaux dans le *Traité de la nature humaine* est qu'on n'y trouve aucune information permettant d'établir avec certitude que le phénomène de transmission d'impressions présenté par Hume pourrait être autre chose que de la sympathie-humienne. Dans le passage où il est question de la communication de la peur chez les animaux, le philosophe utilise le terme « sympathie », il ne se sert pas du terme « contagion », ni d'aucun autre terme proche (tels que « infection », « contamination » ou

¹ THN, 2.2.12.6, p. 255. En italique dans le texte.

² THN, 2.2.12.7, p. 256.

³ Voir THN, 2.2.12.7, p. 256 : "We might, perhaps, be at a loss to explain this phaenomenon, if we had not experience of a similar in ourselves". La propagation de la peur dans un troupeau est un phénomène qui est tout à fait comparable à celui de la communication de la panique dans une armée ou dans une troupe. Hume présente des exemples de cette communication d'impressions dans *l'Histoire de l'Angleterre*, de même que dans son compte-rendu de l'expédition du général St. Clair, sur les côtes de France en 1746. Sur ce sujet, voir par exemple, *HoE*, volume 3, chapitre XXXIV, p. 351 : "The retreat soon changed into a flight, which was begun by the Irish archers. The panic of the van communicated itself to the main body, and passing thence to the rear, rendered the whole field a scene of confusion, terror, flight and consternation." Voir également "Fragment of a paper in Hume's handwriting, describing the descent on the coast of Brittany, in 1746, and the causes of its failure" in David Hume, *Essays, Moral, Political, and Litterary*, 2 volumes, Thomas Hill Green and Thomas Hodge Grose (edit.), London, Longman, Greens and Co., 1898 (1875), volume II, p. 453 : "And though they were at last led on, and joined the general that evening before L'Orient, the panic still remained in these two battalions afterwards, and communicated itself to others; kept the whole army in anxiety, even when they were not in danger, and threw a mighty damp on the expectations of success, conceived from this undertaking." Il est à noter que, dans un cas comme dans l'autre, le philosophe écossais ne sert ni du terme « sympathie » ni du terme « contagion ».

« épidémie »). Parce que Hume ne précise pas qu'il s'agisse d'une contagion, parce que la nature du phénomène de contagion n'est pas claire, parce que l'existence elle-même de ce phénomène n'est pas assurée et parce que Hume, de surcroît, se sert du terme « sympathie » dans les passages 2.2.12.6 et 2.2.12.7, il est difficile de considérer que ce qui est présenté dans ces deux passages soit un phénomène de contagion. Pire encore, considérer qu'il serait fait mention, dans ces passages, d'un phénomène de contagion plutôt que d'un phénomène de sympathie-humienne pourrait amener de nouvelles difficultés d'interprétation des textes humiens, telles que celles mentionnées dans ce chapitre, à la fin de la section « 2.2. La communication, la propagation, etc. dans l'*Histoire* : contagion ou sympathie ? ».

Troisième partie : L'essai « Sur les caractères nationaux » (1748)

L'essai « Sur les caractères nationaux », qui parut pour la première fois en 1748 dans les *Three Essays, Moral and Political: Never before published*¹, est sans doute l'ouvrage de Hume le plus éclairant en ce qui concerne les rapports entre la sympathie et la contagion. Tout le propos de cet essai porte en effet sur l'uniformisation des traits de caractère, des manières, des goûts etc., parmi différents groupes d'individus, uniformisation où vraisemblablement la sympathie et – s'il devait s'avérer que celle-ci constituât un principe différent – la contagion jouent un rôle.

3.1. La contagion dans l'essai

L'essai à lui seul comporte trois occurrences du terme « contagion ». La première occurrence désigne la communication de vices dans un groupe d'individus, la seconde, celle d'impressions (Hume mentionne les passions, les inclinations et les sentiments), et la troisième, celle de manières. La troisième occurrence par ailleurs est associée à la sympathie. Les trois passages où Hume mentionne la contagion sont les suivants :

Thus many of the vices of human nature are, by fixed moral causes, inflamed in that profession; and though several individuals escape the **contagion**, yet all wise governments will be on their guard against the attempts of a society, who will for ever combine into one faction, and while it acts as a society, will for ever be actuated by ambition, pride, revenge, and a persecuting spirit.²

The human mind is of a very imitative nature; nor is it possible for any set of men to converse often together, without acquiring a similitude of manners, and communicating to each other their vices as well as virtues. The propensity to company and society is strong in all rational creatures; and the same disposition, which gives us this propensity, makes us enter deeply into each other's sentiments, and causes like passions and inclinations to run, as it were, by **contagion**, through the whole club or knot of companions.³

If we run over the globe, or revolve the annals of history, we shall discover every where signs of a **sympathy or contagion of manners**, none of the influence of air or climate.⁴

¹ *Three Essays, Moral and Political : Never before published. Which compleats the former Edition, in two Volumes, Octavo. By David Hume, Esq.,* London, Printed for A. Millar, over against Catharine Street in the Strand, and A. Kincaid in Edinburgh, 1748, 8°.

² “Of National Characters”, p. 201, dans la note en bas de page. Je souligne.

³ *Ibid.*, p. 202. Je souligne.

⁴ *Ibid.*, p. 204. Je souligne.

Dans aucun de ces passages on ne trouve de description sur la façon dont la contagion agit. Hume emploie simplement le terme « contagion » dans des contextes où le lecteur comprend que quelque chose se communique chez plusieurs individus un peu comme le ferait une maladie. Dans le troisième extrait, Hume se sert du terme « sympathie » et l'associe au terme « contagion » mais le terme « sympathie » vient moins expliquer le sens du terme « contagion » que le terme « contagion » ne vient expliquer celui du terme « sympathie »... Pour connaître le principe de la sympathie en 1748 il fallait avoir pris connaissance du *Traité de la nature humaine*, un ouvrage peu populaire et publié presque dix années auparavant ; on peut supposer que le principe de sympathie ne signifiait donc pas grand chose pour les lecteurs de 1748 et on peut également supposer que la contagion était beaucoup plus significative pour eux. En associant les termes « contagion » et « sympathie », Hume signifiait aux lecteurs que la sympathie dans ce contexte devait désigner spécifiquement la communication de quelque chose entre des individus et possédait un sens différent de ceux dont ils avaient l'habitude¹.

Il n'y a pas de connotation péjorative dans les passages où le terme « contagion » est utilisé. Il peut arriver, comme dans le premier passage où il est question de la communication des vices, que ce qui est transmis entre les individus soit quelque chose de désagréable ou de déplaisant, mais lorsque c'est le cas ce n'est pas le mode de transmission – c'est-à-dire la contagion – qui est une mauvaise chose, c'est ce qui est transmis. La contagion apparaît ainsi comme un mécanisme neutre de la même manière que le principe de sympathie. Hume ne présente pas la contagion comme quelque chose que l'on doit craindre ou s'efforcer d'éviter et il ne la présente pas non plus comme quelque chose que l'on doit rechercher. Il présente celle-ci simplement comme un principe agissant chez les individus, lorsqu'ils sont mis en présence les uns et les autres.

Dans les trois passages où il la mentionne, la contagion exprime la communication de quelque chose entre plusieurs individus. Hume ne présente pas de situation où il y aurait communication de quelque chose d'un individu unique à un autre individu également seul. Cela étant dit, comme cet essai ne comporte que trois passages où le terme « contagion »

¹ Sur les sens du terme « sympathie » dans le langage courant au XVIII^{ème} siècle, voir le « Chapitre VI ».

soit utilisé, on manque quelque peu d'échantillons pour établir dans quelle mesure la contagion y est un mécanisme qui nécessite le concours de plusieurs individus.

3.2. La contagion sans la contagion

Outre les passages où Hume se sert du terme « contagion », on trouve plusieurs passages dans l'essai où il présente des phénomènes de transmission de traits de caractère, de manières entre des individus, de vices, de vertus, de goûts, sans se servir de ce terme. Ces passages sont les suivants :

The human mind is of a very imitative nature; nor is it possible for any set of men to converse often together, without acquiring a similitude of manners, and **communicating to each other their vices as well as virtues**. The propensity to company and society is strong in all rational creatures; and the same disposition, which gives us this propensity, makes us enter deeply into each other's sentiments, and causes like passions and inclinations to run, as it were, by contagion, through the whole club or knot of companions. Where a number of men are united into one political body, the occasions of their intercourse must be so frequent, for defence, commerce, and government, that, together with the same speech or language, **they must acquire a resemblance** in their manners, and have a common or national character, as well as a personal one, peculiar to each individual.¹

First. We may observe, that, where a very extensive government has been established for many centuries, **it spreads a national character over the whole empire, and communicates to every part a similarity of manners**. Thus the CHINESE have the greatest uniformity of character imaginable: though the air and climate, in different parts of those vast dominions, admit of very considerable variations.²

Where the government of a nation is altogether republican, it is apt to beget a peculiar set of manners. Where it is altogether monarchical, it is more apt to have the same effect; **the imitation of superiors spreading the national manners faster among the people**.³

[...] A few eminent and refined geniuses will **communicate their taste and knowledge to a whole people**, and produce the greatest improvements; but they fix the tongue by their writings, and prevent, in some degree, its farther changes.⁴

Ces passages ont en commun avec ceux où Hume se servait du terme « contagion » de présenter des phénomènes de communication qui se produisent entre plusieurs individus.

¹ "Of National Characters", pp. 202-203. Je souligne.

² *Ibid.*, p. 204. Je souligne. En italique et en petites capitales dans le texte.

³ *Ibid.*, p. 207. Je souligne. En italique et en petites capitales dans le texte.

⁴ *Ibid.*, p. 209. Je souligne.

Ils ont également en commun avec les passages où il était question de la contagion, de ne présenter au lecteur aucune explication sur la façon dont cette communication s'opère.

Dans certains des passages Hume insiste sur un effet de la communication : le développement à plus ou moins long terme d'une ressemblance entre les individus concernés. Dans certains passages, il mentionne également – quoique subtilement – l'importance du nombre de relations entre les individus, lorsqu'il traite par exemple de l'union des individus dans un même corps politique : on peut en effet supposer que les uns et les autres ont plusieurs points en commun dans ces sortes de groupes, qu'ils sont mûs par les mêmes idées et les mêmes intérêts, qu'ils possèdent des cultures respectives sinon similaires, du moins suffisamment proches pour qu'ils s'entendent, et que tous ces éléments concourent à la transmission de manières entre eux. Dans l'un de ces passages, enfin, Hume indique également que la disposition à se communiquer certaines choses d'un individu à un autre constitue un principe de la nature humaine que l'on peut supposer commun à tous et qui découle de la propension, forte et propre à toute créature rationnelle, de rechercher son semblable et de faire société avec lui.

3.3. Le mécanisme de la contagion

Il en va de la contagion dans l'essai « Sur les caractères nationaux » comme il en allait pour elle dans les autres ouvrages où elle était mentionnée par Hume : son mécanisme n'est pas expliqué. Lorsque le philosophe écossais use de la contagion, il s'en sert dans des contextes où son sens – celui de la communication de quelque chose entre des individus – apparaît clairement mais il n'indique jamais quelle est la nature de cette communication, ni comment elle s'effectue. Ce que l'on peut savoir de la contagion doit être déduit de ce que Hume indique dans les différents passages où il est question de de celle-ci. L'essai « Sur les caractères nationaux » nous permet d'obtenir les informations suivantes :

1) Comme il avait déjà été indiqué auparavant dans la section « 1.2. Le mécanisme de la contagion », la contagion désigne la communication de quelque chose entre des individus. Dans l'essai « Sur les caractères nationaux », la contagion s'effectue toujours entre plusieurs individus et Hume ne présente pas de cas où elle s'effectue entre seulement deux individus. Cependant, il faut considérer que cela résulte du sujet abordé dans l'essai ; comme on l'avait vu précédemment, il existe des cas où la contagion s'effectue entre un individu et un autre,

entre un individu et plusieurs autres, entre plusieurs individus et un seul et entre plusieurs individus et plusieurs autres individus.

2) Pour qu'une contagion entre des individus puisse se produire, il doit exister certains liens, certaines relations entre les uns et les autres. Par ailleurs, certains propos de Hume laissent entendre que plus le nombre de relations entre les individus est grand et plus forte est la contagion :

Fourthly. Where any set of men, scattered over distant nations, **maintain a close society or communication together, they acquire a similitude of manners**, and have but little in common with the nations amongst whom they live. Thus the JEWS in EUROPE, and the ARMENIANS in the east, have a peculiar character; and the former are as much noted for fraud, as the latter for probity. The *Jesuits*, in all *Roman-catholic* countries, are also observed to have a character peculiar to themselves.¹

Eighthly. **Where several neighbouring nations have a very close communication together**, either by policy, commerce, or travelling, **they acquire a similitude of manners, proportioned to the communication.** Thus all the FRANKS appear to have a uniform character to the eastern nations. The differences among them are like the peculiar accents of different provinces, which are not distinguishable, except by an ear accustomed to them, and which commonly escape a foreigner.²

L'établissement de relations entre les individus peut résulter de différents facteurs, comme le montre les exemples présentés dans l'essai. Les relations peuvent provenir des occupations (par exemple les individus peuvent faire partie d'un même club, d'un même groupe politique³ ou encore ils peuvent avoir des liens commerciaux⁴) ; elles peuvent provenir du type de gouvernement, ou du fait d'appartenir à une même nation (car l'un comme l'autre sont à l'origine de conditions d'existence communes à un grand nombre d'individu⁵) ; elles peuvent provenir d'éléments culturels (comme certaines coutumes ou la langue parlée) ou religieux⁶.

¹ Voir "Of National Characters", p. 205. Je souligne. En italique et en petites capitales dans le texte.

² *Ibid.*, p. 206. Je souligne. En italique et en petites capitales dans le texte.

³ *Ibid.*, pp. 202-203.

⁴ *Ibid.*, p. 206.

⁵ Voir dans "Of National Characters", les exemples des Chinois, (p. 204), des Athéniens et des Thébains (p. 204), des Languedociens, des Gascons et des Espagnols (p. 204). Voir également ce que Hume indique à propos des particularités du peuple anglais (p. 207), un peuple qui vit sous un gouvernement composé d'un mélange entre monarchie, aristocratie et démocratie.

⁶ Voir dans "Of National Characters", les exemples des Arméniens, des Juifs et des Jésuites (p. 205). Voir également les exemples des Turcs et des Grecs (p. 205).

3) Ce qui peut être communiqué par contagion est très varié. Hume mentionne ainsi les passions, les inclinations, les sentiments, les manières, les goûts, les vices, les vertus et différents traits de caractère. Pour reprendre la taxonomie des perceptions de Hume – telle qu'elle fut présentée dans le *Traité de la nature humaine* – on peut considérer que tous ces éléments sont soit des idées, soit des impressions, ou sont le plus souvent des composés d'idées et d'impressions.

4) Les termes « contagion » et « sympathie » sont mentionnés ensemble à une occasion dans l'essai et dans le passage où on les retrouve, Hume les présente comme étant des synonymes.

3.4. Sur la présence de la sympathie

Hume ne s'intéresse pas directement au processus sympathique dans l'essai et il ne présente pas explicitement la façon dont le mécanisme de la sympathie opère comme il l'avait fait dans le *Traité*. Néanmoins, on trouve deux passages où il présente des phénomènes de production d'impressions qui pourraient être considérés comme des phénomènes sympathiques, c'est-à-dire comme des productions d'impressions par conversion d'idées. Ces deux passages pourraient constituer des preuves que la sympathie-humienne est présente dans l'essai « Sur les caractères nationaux » et plus généralement dans l'œuvre de David Hume à la même époque.

Dans le premier de ces passages, le philosophe écossais présente l'exemple de Brutus et il indique alors que l'enthousiasme de ce dernier pour la liberté du peuple romain et pour le bien public aurait pu servir d'exemple et « allumer la même passion dans la poitrine de chacun des autres citoyens » :

[...] If on the first establishment of a republic, a BRUTUS should be placed in authority, and be transported with such an enthusiasm for liberty and public good, as to overlook all the ties of nature, as well as private interest, such an illustrious example will naturally have an effect on the whole society, and kindle the same passion in every bosom.¹

Lorsqu'il y a sympathie, des invidus conçoivent des idées, celles-ci acquièrent de la force et finissent par se convertir en impressions. C'est ce qui se produit dans l'exemple de Brutus.

¹ “Of National Characters”, p. 203. En petites capitales dans le texte.

Son enthousiasme¹, qui est une impression très violente, est susceptible de produire chez tous ceux qui l'observent une idée très forte ; cette idée est alors susceptible de se convertir à son tour en impression chez les spectateurs. Le schéma 13-1², à la fin de cette section, illustre ce qui se produit alors.

Dans le second passage, il est question de la dixième légion romaine ainsi que du régiment de Picardie, en France. Hume indique alors que chez les soldats comme chez les légionnaires, la valeur des individus résultait de l'opinion d'eux-mêmes qu'on leur avait inculquée :

The tenth legion of CÆSAR, and the regiment of PICARDY in FRANCE were formed promiscuously from among the citizens; but having once entertained a notion, that they were the best troops in the service, this very opinion really made them such.³

On peut expliquer ce qui se produit dans cet exemple à partir du mécanisme de la sympathie. L'idée de leur excellence et de leur valeur – qui doit se traduire probablement en terme de courage – devient forte⁴ au point de se convertir dans l'impression correspondante chez les légionnaires et chez les soldats. Les idées de courage deviennent des impressions réelles de courage et c'est ainsi que les légionnaires de la dixième légion et que les soldats du régiment de Picardie deviennent les meilleurs : on les a convaincus qu'ils étaient effectivement les plus valeureux et les plus courageux de tous. Le schéma 13-2, présenté à la fin de cette section, illustre ce qui se produit alors.

Les deux exemples présentent une légère différence qui est intéressante. Ils montrent que même si la sympathie opère toujours de la même manière – il y a toujours conversion d'une idée en impression – il peut y avoir certaines variations en ce qui concerne les idées nécessaires à la production sympathique d'une impression. Ainsi, les idées peuvent être produites suite à l'observation des impressions ressenties par un autre individu mais elles

¹ Le choix du terme n'est pas anodin. Même si habituellement Hume l'utilise plutôt afin de désigner des croyances religieuses, l'enthousiasme exprime dans ses ouvrages une impression très violente, au cours de laquelle les esprits animaux sont dans un très grand état d'excitation.

² Le schéma 13-1 reprend le modèle de la schématisation du processus sympathique présenté dans le schéma 1-16 du « Premier Chapitre », dans la section « 3.1.1. L'exemple du "dormeur dans le champ" ».

³ « Of National Characters », p. 212. Je souligne. En petites capitales dans le texte.

⁴ On ne sait pas comment la force des idées s'accroît dans cet exemple et il n'importe pas de le déterminer. L'émulation de leurs supérieurs pourrait y être pour quelque chose, ou encore le respect manifesté par les autres soldats ou légionnaires, etc.

peuvent également être produites différemment, et résulter plutôt d'une association d'idées. Dans l'exemple de Brutus, les spectateurs se forment des idées en observant les impressions que celui-ci ressent ; dans l'exemple des légionnaires et des soldats, comme les idées ne sont pas formées suite à l'observation d'impressions correspondantes chez autrui, il faut qu'elles soient formées plutôt par association de d'autres idées. Dans les deux cas, pourtant, les résultats sont les mêmes au final, et des impressions – qui sont originales aux individus qui les ressentent – en viennent à être ressenties.

Schéma 13-1 : Production d'une impression par sympathie, l'exemple de Brutus

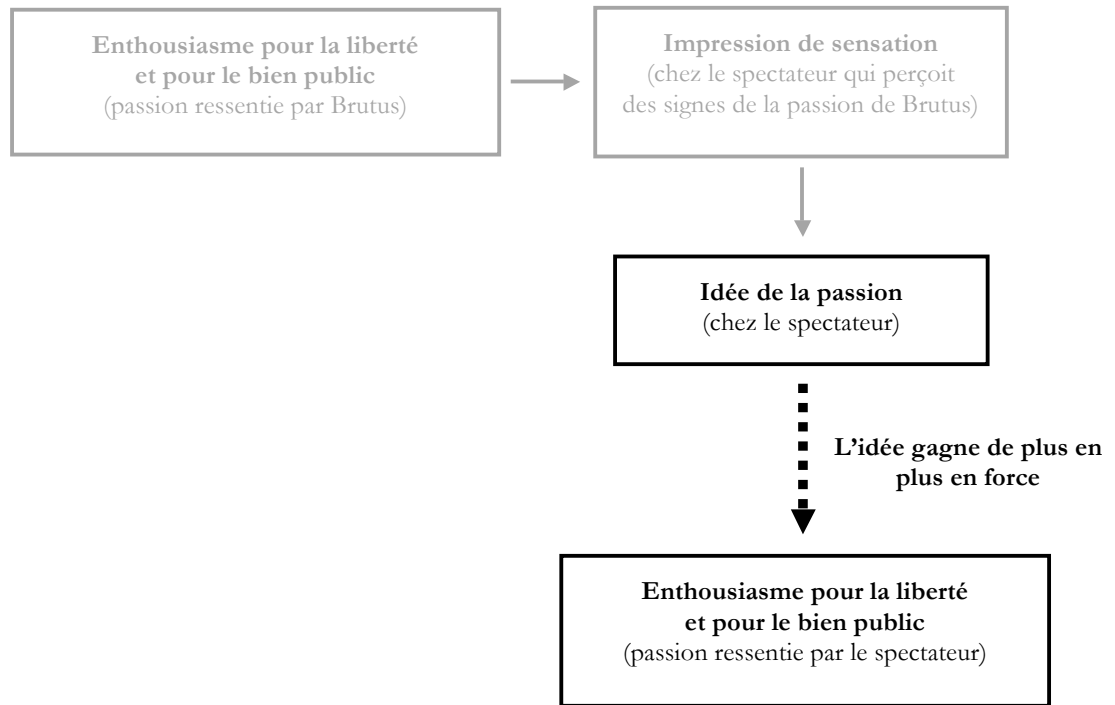
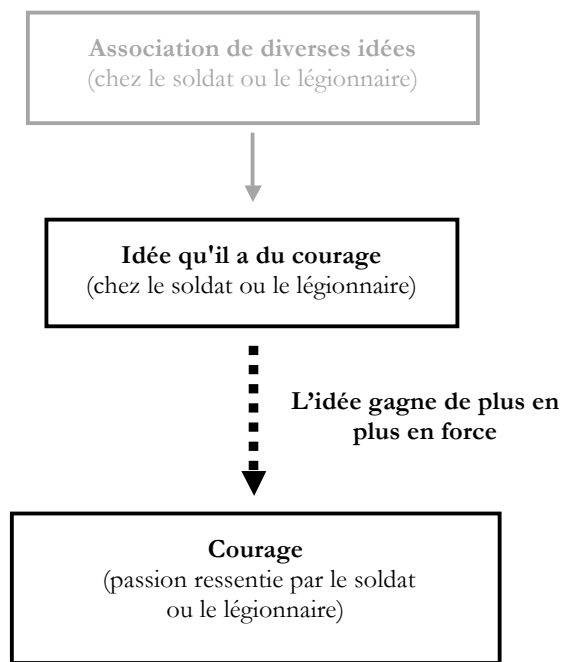


Schéma 13-2 : Production d'une impression par sympathie, l'exemple des soldats



Conclusion

1. Le mécanisme de la contagion

Hume ne présente jamais, dans aucun de ses ouvrages, le mécanisme de la contagion. Il ne décrit jamais comment s'effectue la communication ou l'apparition d'une affection chez un individu lorsque celui-ci est touché par la contagion, il ne fait qu'utiliser ce terme dans des contextes où la nature du phénomène qui se produit – celui d'être la transmission de quelque chose entre des individus – apparaît de manière claire et évidente au lecteur.

Le processus sympathique, comme on l'a vu dans les premiers chapitres, est bien au contraire décrit à plusieurs reprises dans le *Traité de la nature humaine*. Hume explique avec beaucoup de détails ce qui se produit lorsqu'il y a sympathie et dans plusieurs passages il montre comment une idée en vient à être convertie en impression lorsque le principe agit.

Le fait que le philosophe écossais explique avec beaucoup de détails comment fonctionne l'un des principes alors qu'il n'indique rien au sujet du fonctionnement du second est extrêmement curieux. Il est difficile de justifier pourquoi il pourrait en être ainsi et pourquoi, si effectivement il devait y avoir deux principes différents de production ou de communication d'affections dans la philosophie humienne – la sympathie-humienne d'une part et la contagion, de l'autre – l'un et l'autre auraient reçu des traitements aussi différents.

Une solution simple pour expliquer cette différence de traitement entre la sympathie-humienne et la contagion serait de considérer que si la sympathie est effectivement un principe de la nature humaine, la contagion n'en est pas un autre ou, plus précisément, que la contagion ne constitue pas un principe différent. On pourrait en effet considérer que les deux termes désignent exactement le même processus, celui de la conversion d'une idée en impression. Le terme « contagion » pourrait alors être considéré comme les nombreux autres termes et expressions alternatives dont l'auteur se sert pour désigner la sympathie-humienne, tels que par exemple la « communication des affections », l'« entrée dans les affections d'un autre », l'« embrassement des affections », la « réception des affections d'un autre » et l'« infusion des affections ». Pour le vérifier, il faudrait établir dans quelle mesure la contagion et la sympathie possèdent des caractéristiques communes et il faudrait s'assurer qu'on ne trouve pas de différences fondamentales entre elles.

Hume n'explique pas en quoi consiste le mécanisme de la contagion dans les passages où il la mentionne. Cependant, on peut déduire de ses propos différentes informations la concernant et réussir ainsi à dresser la liste de ses caractéristiques.

2. Ce qui est transmis par contagion

La contagion exprime la communication de choses très variées. Suivant les passages, on trouve ainsi que par contagion, se transmettent :

- 1) des passions¹ ;
- 2) des inclinations² ;
- 3) des affections³ ;
- 4) des sentiments⁴ ;
- 5) des opinions populaires ou politiques⁵ ;
- 6) des croyances religieuses⁶ ;
- 7) des traits de caractère ou des manières (incluant les vices et les vertus)⁷.

Toutes ces affections⁸ ont en commun d'être des impressions et elles sont toutes susceptibles d'être produites à partir du principe de sympathie-humienne. Il est possible ce faisant que leur communication d'un individu à un autre ne soit une communication qu'en apparence et que dans les passages où Hume mentionne leur contagion, ce qui se produit en

¹ Voir "Of the Liberty of the Press", p. 604 ; "Of the Rise and Progress of the Arts and Sciences", p. 112 ; *EPM*, "Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves", §21, p. 64 ; *HoE*, volume 2, chapitre XIV, pp. 169-170 ; *HoE*, volume 5, chapitre LIII, p. 280 ; *HoE*, volume 5, chapitre LIX, pp. 537-538.

² Voir "Of the Rise and Progress of the Arts and Sciences", p. 112.

³ Voir *HoE*, volume 5, chapitre LIV, p. 294.

⁴ Voir *EPM*, "Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves", §2, p. 59 ; *HoE*, volume 6, chapitre LXVII, p. 342.

⁵ Voir "Of the Rise and Progress of the Arts and Sciences", p. 120 ; *HoE*, volume 5, chapitre LIV, p. 294 ; *HoE*, volume 6, chapitre LXXI, p. 516 ; *NHR*, "15. General Corollary", p. 87.

⁶ Voir *HoE*, volume 1, chapitre V, pp. 238-239 ; *HoE*, volume 1, chapitre VIII, p. 327 ; *HoE*, volume 1, chapitre VIII, pp. 333-334 ; *HoE*, volume 3, chapitre XXXII, p. 282 ; *HoE*, volume 4, chapitre XXXIX, p. 57 ; *HoE*, volume 4, chapitre XLII, p. 223 ; *HoE*, volume 5, chapitre XLV, pp. 12-13 ; *HoE*, volume 5, chapitre LIII, p. 258 ; *HoE*, volume 6, chapitre LXX, p. 491.

⁷ Voir "Of National Characters", p. 201, dans la note en bas de page ; "Of National Characters", p. 202 ; "Of National Characters", p. 204 ; *HoE*, volume 2, chapitre XXIII, pp. 517-518 ; *HoE*, volume 5, chapitre LV, p. 342 ; *HoE*, volume 6, chapitre LX, p. 29 ; *HoE*, volume 6, chapitre LXIII, p. 185.

⁸ J'utilise le terme « affection » afin de désigner en général tout ce qui peut être produit par sympathie-humienne ou par contagion.

réalité soit une production de ces affections par sympathie. On avait vu en effet, dans le « Premier Chapitre » et dans le « Chapitre II », que le principe de sympathie était souvent présenté comme un phénomène par lequel des impressions se communiquaient entre les individus. Les sortes d'affections qui sont transmises par contagion, parce qu'elles sont exactement les mêmes que celles pouvant être produites – et ayant l'air d'être communiquées – par sympathie, pourraient constituer un indice que l'un et l'autre terme désignent en fait un seul et même phénomène.

3. Un processus neutre

Il peut arriver que, par contagion, des affections considérées comme mauvaises et déplaisantes pour les individus soient transmises et il peut arriver que la contagion soit ainsi connotée de manière péjorative dans certains passages. Cependant, on a vu que lorsque c'est le cas, ce n'est pas véritablement la contagion qui est considérée comme quelque chose de mauvais, c'est plutôt ce qu'elle transmet d'un individu à un autre¹. La contagion elle-même demeure un processus de communication qui est neutre, tout comme l'est la sympathie. L'une comme l'autre peuvent être en effet à l'origine de la sensation d'impressions plaisantes ou agréables chez un individu, et l'une comme l'autre peuvent être à l'origine de la sensation d'impressions déplaisantes ou douloureuses. Leurs natures également neutres, qui apparaissent clairement dans les ouvrages de Hume, pourraient constituer un indice supplémentaire que l'on a affaire en fait à un seul et même phénomène.

4. Retour sur la contagion des individus au théâtre et sur la contagion des animaux

Dans ce chapitre, dans les sections « 2.3. La contagion au théâtre » et « 2.4. La contagion chez les animaux », on a traité des problèmes que posait la lecture de certains passages où Hume mentionnait des cas de communication d'affections parmi un très grand nombre d'individus, de manière presque instantanée. Les phénomènes présentés dans ces sections peuvent apparaître comme des phénomènes différents de la sympathie parce qu'ils semblent présenter des caractéristiques différentes de celle-ci. Mais ce n'est pas le cas.

¹ Voir, dans ce chapitre, les sections « 1.2. Le mécanisme de la contagion » et « 3.1. La contagion dans l'essai ».

Ils semblent différents simplement parce que dans le second livre du *Traité de la nature humaine* – qui est l’ouvrage où Hume a le plus souvent recours à son concept de la sympathie – la sympathie est ordinairement présentée du point de vue d’un seul individu, celui chez lequel elle agit lors de la production de certaines impressions. Du fait des sujets qui sont abordés dans cet ouvrage, elle n’est pas – ou elle est fort peu – envisagée du point de vue de son action chez plusieurs individus. Dans les passages où il est question de la transmission d’impressions parmi un groupe d’individus – qu’il s’agisse d’un troupeau de bêtes, d’une armée ou de l’ensemble des spectateurs venus assister à une pièce de théâtre – le phénomène mentionné ne diffère des phénomènes de sympathie habituels qu’en ce que plusieurs individus sont affectés au même moment. Ce qui est bien peu de chose, puisqu’on peut considérer que la sympathie agit simultanément chez chaque individu dans le groupe, au même moment.

5. Retour sur deux hypothèses

Dans la première partie de ce chapitre on avait analysé en particulier certains passages où la sympathie et la contagion étaient présentées ensemble¹. On avait alors émis deux hypothèses :

- 1) la sympathie et la contagion sont des phénomènes différents ;
- 2) la sympathie et la contagion sont un seul et même phénomène.

Les analyses avaient alors montrées que les deux hypothèses étaient envisageables mais qu’elles étaient également toutes deux discutables. Les propos de Hume dans les passages qui avaient été alors considérés ne permettaient pas de conclure en faveur de l’une ou de l’autre hypothèse de manière décisive et on en était resté là.

On pourrait envisager une troisième hypothèse qui pourrait, cette fois, concilier les résultats positifs obtenus lors des analyses qui étaient en faveur de chacune des deux hypothèses. Cette nouvelle hypothèse pourrait permettre d’expliquer pourquoi la sympathie et la contagion semblent à la fois désigner les même phénomènes et des phénomènes différents, suivant les passages.

¹ Voir la section « 1.3. La contagion ou la sympathie ou... La contagion et la sympathie ? ».

6. Une troisième hypothèse

Dans l'essai « Sur les caractères nationaux », il semble que non seulement Hume conserve son principe de sympathie, mais que c'est véritablement à partir de celui-ci qu'il explique la transmission des traits de caractère, des manières, des goûts, etc., à travers les individus d'une population. Cela est tout à fait en accord avec ce qu'il avait indiqué succinctement dans le *Traité de la nature humaine*, près de dix années auparavant :

To this principle we ought to ascribe the great uniformity we may observe in the humours and turn of thinking of those of the same nation; and 'tis much more probable, that this resemblance arises from sympathy, than from any influence of the soil and climate, which, tho' they continue invariably the same, are not able to preserve the character of a nation the same for a century together.¹

La sympathie, comme on l'a vu, est présente dans l'essai « Sur les caractères nationaux ». Hume s'y réfère directement lorsqu'il présente la sympathie comme une « contagion des manières »² et on trouve deux passages où il décrit des phénomènes qui peuvent être considérés comme des processus sympathiques³. Si l'on en juge par ce qui est indiqué dans cet essai, il n'y a pas de raison de supposer que la contagion et la sympathie expriment des phénomènes différents. Pourquoi, alors, Hume use-t-il de deux termes dans cet essai de même que dans d'autres ouvrages ? Et pourquoi user tantôt de l'un, tantôt de l'autre, tantôt de l'un et de l'autre ?

On pourrait faire l'hypothèse que les deux termes désignent des aspects différents, des points de vue différents pris sur le phénomène. Ainsi, lorsque Hume use du terme « sympathie » dans le sens de son concept, il fait davantage référence au processus par lequel une affection en vient à être ressentie par un individu. Lorsqu'il use du terme « contagion », il veut insister davantage sur les conséquences de l'action de la sympathie, soit l'apparente communication des affections entre les individus et ses effets sur le plan social⁴. Enfin, lorsqu'il use de l'un et de l'autre, comme c'est le cas dans de rares passages, il

¹ THN, 2.1.11.2, p. 206.

² Voir «Of National Characters», p. 204 (je souligne) : «If we run over the globe, or revolve the annals of history, we shall discover every where signs of a **sympathy or contagion of manners**, none of the influence of air or climate.»

³ Comme le montre les exemples présentés dans la section « 3.4. Sur la présence de la sympathie ».

⁴ Sur les effets de la sympathie sur le plan social, voir, par exemple, dans la conclusion du « Chapitre II », la section « Les expressions alternatives et le rôle social de la sympathie », ou, dans le « Chapitre IV », la section « 2.1.1.6. Sur le caractère social de la sympathie ».

présente à la fois la sympathie comme le processus par lequel une affection en vient à être ressentie par un individu et il rappelle l'importance de son rôle sur le plan social. Je pense que l'on doit considérer que la contagion ne constitue pas un phénomène différent de la sympathie. On doit considérer plutôt que le terme « contagion » est une expression alternative qui est employée par David Hume de temps à autre, en remplacement du terme « sympathie ». Son emploi est comparable à celui des autres expressions alternatives, telles que la « communication des affections d'un autre », l'« embrassement des affections d'autrui », l'« infusion d'une affection dans l'âme », la « réception des affections des autres », etc. Comme celles-ci, elle contribue à expliquer et à définir le phénomène sympathique, en exprimant plus particulièrement l'un de ses aspects.

CHAPITRE XIV

Les sympathies et
les phénomènes de contagion
dans la correspondance de David Hume

Introduction

1. Pourquoi étudier la correspondance ?

Pourquoi étudier la correspondance d'un philosophe tel que David Hume ? À cette question on peut proposer différentes réponses...

On pourrait répondre tout d'abord que c'est parce qu'elle est disponible. Au cours des siècles, plusieurs individus ont œuvré afin de rendre accessible au public ce qui n'appartenait qu'à la sphère privée et il y eut plusieurs éditions – de même que plusieurs rééditions – de la correspondance du philosophe écossais. Aujourd'hui, le corpus épistolaire humien est des plus aisés à consulter et on voit mal quel argument on pourrait trouver pour se priver de le faire.

On pourrait répondre ensuite que la lecture de la correspondance humienne est intéressante pour plusieurs raisons. En premier lieu, on connaît grâce à celle-ci – ou du moins on peut se faire une idée de celle-ci – la notoriété du philosophe écossais à différentes périodes de son existence. On connaît également grâce à celle-ci quels pouvaient être les amis de Hume, les amis proches et intimes bien sûr, mais également ceux du monde intellectuel de l'époque, ceux avec lesquels il conversait dans les Salons ou les Clubs, ceux avec lesquels il pouvait échanger ses idées... C'est en grande partie grâce à la correspondance de Hume que l'on sait quelles relations il entretenait avec les grandes figures du monde intellectuel du milieu du XVIIIème siècle, comme Adam Smith, Jean le Rond d'Alembert, le baron d'Holbach, Voltaire, Mlle de l'Espinasse, Mme du Deffand, la comtesse de Boufflers, pour ne nommer que ceux-là... Sans oublier, bien sûr, Jean-Jacques Rousseau.

Enfin, on pourrait répondre que, dans le cadre d'une étude sur l'utilisation du terme « sympathie » dans l'œuvre de David Hume où l'on considère aussi bien ses ouvrages philosophiques que littéraires, historiques que satiriques, dans le cadre, donc, d'une étude où l'on s'intéresse aux différents sens que pouvait revêtir le terme « sympathie » pour le philosophe écossais, la considération de la correspondance de ce dernier n'est pas seulement utile : elle peut être nécessaire. Les lettres écrites par Hume constituent en effet la seule source disponible pour connaître le vocabulaire utilisé par ce dernier dans des contextes sociaux. Les lettres comme les ouvrages, mais suivant un point de vue différent, permettent

de connaître dans quel mesure Hume se servait du terme « sympathie », à quelles périodes de son existence il s'en servait davantage et avec quelle fréquence l'on rencontrait celui-ci dans son discours... Des informations que l'on ne peut connaître pleinement, lorsqu'on se limite exclusivement au corpus habituel des œuvres de Hume.

2. Corpus épistolaire consulté

Plusieurs ouvrages ont paru sur la correspondance de David Hume au cours des siècles. On peut citer :

John Hill Burton (edit.). *Life and Correspondence of David Hume*, 2 volumes, New York, Burt Franklin, 1967. (Réédition de l'ouvrage *Life and Correspondence of David Hume*, 2 volumes, Edinburgh, William Tait, 1846.)

George Birkbeck Norman Hill (edit.). *Letters of David Hume to William Strahan*, Oxford, Clarendon Press, 1888.

John Young Thomson Greig (edit.). *The Letters of David Hume. Volume I. 1727-1765*, New York, Oxford University Press, 2011 (1932).

— *The Letters of David Hume. Volume II. 1766-1776*, New York, Oxford University Press, 2011 (1932).

Raymond Klibansky and Ernest Campbell Mossner (edit.). *New Letters of David Hume*, New York, Oxford University Press, 2011 (1954).

Ernest Campbell Mossner (edit.) "Hume at La Flèche, 1735: An Unpublished Letter", *Texas Studies in English*, volume XXXVII, 1958, pp. 30-33.

À cela, il faut bien sûr joindre le furieux échange épistolaire entre David Hume et Jean-Jacques Rousseau, publié par le philosophe écossais lui-même, à la fois pour le public anglais et pour le public français, suite à la querelle fameuse :

A Concise and Genuine Account of the Dispute between Mr. Hume and Mr. Rousseau. With the Letters That passed between them during their Controversy. As also, The Letters of the Hon. Mr. Walpole, and Mr. D'Alembert, relative to this extraordinary Affair. Translated from the French, London, Printed for T. Becket and P. A. De Hondt, near Surry-street, in the Strand, 1766, 8°.

Exposé Succinct de la Contestation qui s'est élevée entre Mr. Hume et Mr. Rousseau avec les pièces justificatives, À Londres, 12°.

Par ailleurs, parce qu'il peut être quelque fois fort intéressant de comparer les lettres écrites par Hume avec les réponses de ses correspondants – ou inversement de comparer les

lettres des correspondants de Hume avec les réponses qu'elles ont suscité chez ce dernier – on ne saurait minimiser la consultation de l'ouvrage de John Hill Burton :

John Hill Burton (edit.). *Letters of Eminent Persons Addressed to David Hume*, Bristol, Thoemmes Antiquarian Books Ltd., 1989. (Réédition de l'ouvrage *Letters of eminent persons addressed to David Hume*, Edinburgh and London, William Blackwood and Sons, 1849.)

L'ouvrage en deux volumes édité par J. Y. T. Greig, *Letters of David Hume*, ainsi que celui édité par Raymond Klibansky et Ernest C. Mossner, *New Letters of David Hume*, constituent sans doute aujourd'hui les éditions les plus complètes de l'œuvre épistolaire du philosophe écossais. Ce sont ces ouvrages qui ont été principalement consultés et qui ont été considérés dans ce chapitre.

3. Organisation du chapitre

Le chapitre est divisé en deux parties. La première partie est consacrée aux occurrences du terme « sympathie » que l'on retrouve dans les lettres du philosophe écossais. La seconde partie est consacrée aux rares passages où Hume use de termes évoquant la contagion.

La première partie est divisée en cinq sections. Dans la première section, on présente rapidement les différentes espèces de sympathie et l'on traite de leurs fréquences dans les *Lettres* ; la seconde section est consacrée aux passages où le terme « sympathie » est utilisé dans le sens du concept humien ; la troisième, à ceux où le terme « sympathie » désigne une concordance entre deux choses ; la quatrième, à ceux où Hume se sert plutôt du terme afin d'exprimer une passion ressentie ; dans la cinquième section, enfin, on présente les passages où le sens du terme « sympathie » n'est pas clair et où il peut être interprété de différentes façons. La seconde partie ne comporte que deux sections, qui sont consacrées respectivement à l'unique passage où le philosophe use du terme « contagion » et aux passages où il mentionne des infections. Deux graphiques et un schéma agrémentent ce chapitre.

Première partie : Les sympathies dans les *Lettres*

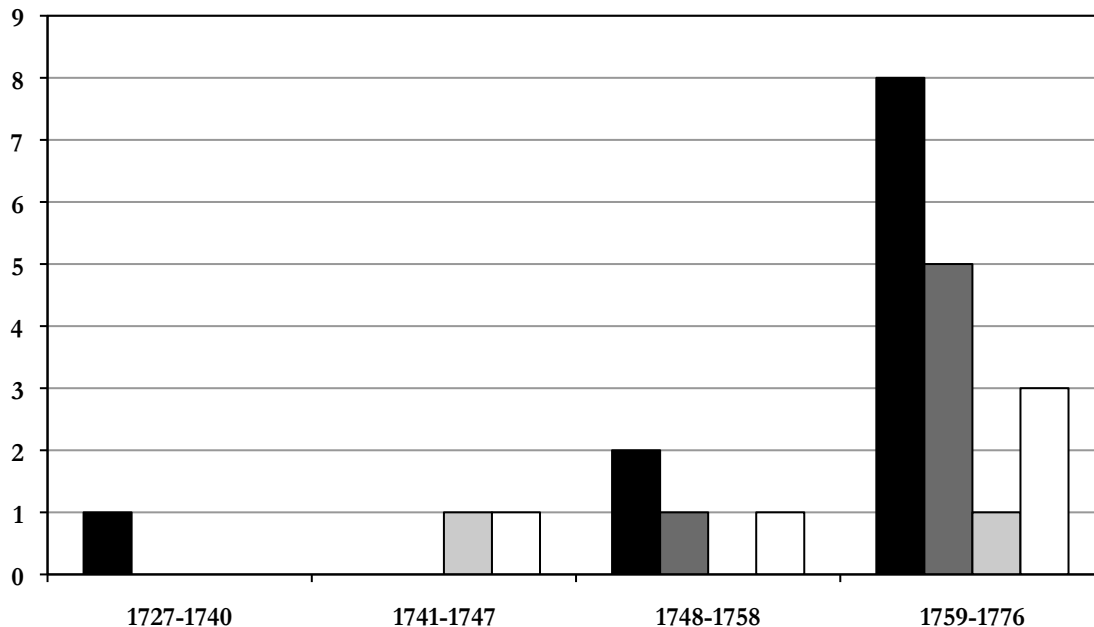
1.1. Les différentes sympathies

Dans sa correspondance David Hume se sert à l'occasion du terme « sympathie ». Celui-ci désigne souvent le concept développé dans le *Traité de la nature humaine*, mais il arrive que le terme soit également utilisé dans l'un des sens qu'il pouvait avoir dans le langage courant de l'époque. Il arrive également que le sens du terme soit quelque peu ambigu, le lecteur pouvant interpréter de différentes manières celui-ci. Hume se sert du terme « sympathie » de trois manières différentes. La sympathie désigne tantôt le concept du *Traité* – la « sympathie-humienne » – tantôt une concordance entre deux choses et tantôt une passion. Dans les passages où le sens du terme n'est pas clair, la sympathie semble désigner plusieurs de ces trois sens à la fois.

Le graphique 14-1, à la page suivante, illustre la fréquence avec laquelle Hume se sert du terme « sympathie » dans ses lettres. Les résultats sont présentés suivant quatre périodes, qui ont été déterminées de la façon suivante. La première période, qui va de 1727 à 1740, couvre la jeunesse du philosophe écossais et la période de la rédaction du *Traité de la nature humaine*. La seconde période, comprise entre 1741 et 1747, correspond aux années où Hume publia plusieurs ouvrages portant sur des sujets souvent différents de ceux abordés dans le *Traité*. La troisième période, qui va de 1748 à 1758, correspond à la période où Hume, entre autres, travailla sur les différents ouvrages qui reprenaient ce qu'il avait exposé dans le *Traité de la nature humaine*. La quatrième période, enfin, correspond à la dernière période de la vie du philosophe.

Cette division est arbitraire. J'ai choisi de diviser la production épistolaire de Hume de cette manière pour la raison suivante : les analyses présentées dans les chapitres précédents ont montré que Hume recourait beaucoup à la sympathie dans certains ouvrages, alors qu'il le faisait très peu, voire pas du tout, dans d'autres. La sympathie était ainsi considérablement mentionnée dans le *Traité de la nature humaine*, ainsi que – bien qu'en moindre part – dans les *Enquêtes* et les dissertations reprenant les propos du *Traité*. Je voulais vérifier s'il en allait de même en ce qui concernait la correspondance du philosophe et voir s'il mentionnait la sympathie plus régulièrement dans les années où il travaillait sur ces ouvrages.

Graphique 14-1 : Les sympathies dans les lettres de Hume



En noir : la sympathie pourrait être comprise dans le sens du concept humien.
 En gris foncé : la sympathie est comprise dans le sens d'une passion.
 En gris clair : la sympathie est comprise dans le sens d'une concordance.
 En blanc : le sens de la sympathie est ambigu.

1.2. La sympathie-humienne

On trouve onze occurrences du terme « sympathie » compris dans le sens du concept développé dans le *Traité de la nature humaine*. Ces occurrences sont réparties dans seulement quatre lettres différentes. Ce qui est intéressant, c'est que chacune de ces lettres est adressée à un personnage du monde intellectuel ou philosophique de l'époque : la première lettre, rédigée en 1739, est en effet adressée à Francis Hutcheson ; la seconde, écrite en 1754, est adressée à Joseph Spence ; la troisième, également écrite en 1754, est adressée à l'abbé Jean-Bernard Leblanc ; la dernière, enfin, rédigée en 1759, est adressé à Adam Smith¹.

¹ Francis Hutcheson (1694-1746) et Adam Smith (1723-1790) ne nécessitent guère qu'on les présente. Joseph Spence et L'abbé Leblanc, par contre, sont moins connu. Joseph Spence (1699-1768) fut professeur de poésie à Oxford, puis professeur d'histoire moderne. Jean-Bernard Leblanc (1707-1781) fut l'un des protégés de la marquise de Pompadour et un homme de lettres français. Il fut l'un des traducteurs contemporains de David Hume et il publia une traduction des *Political Discourses : Discours politiques de Mr. Hume. Traduits de l'anglois*, en deux tomes, À Amsterdam et se vend à Paris Chez Michel Lambert, Libraire, rue & à côté de la Comédie Française, au Parnasse, 1754, 12°. Le premier tome comportait les 8 essais suivants : « Discours I. Du Commerce », « Discours

La première occurrence de la sympathie-humienne se trouve dans la lettre écrite à Francis Hutcheson, le 17 septembre 1739. Celle-ci fut écrite avant la publication du troisième livre du *Traité de la nature humaine* et concerne certains éléments exposés dans l'ouvrage. Dans cette lettre, en effet, Hume remercie Hutcheson d'avoir pris connaissance de la copie du manuscrit du troisième livre du *Traité* qu'il lui avait envoyée, il le remercie pour ses commentaires, il discute ceux-ci et effectue lui-même quelques précisions. Le passage où il se sert du terme « sympathie » se trouve au tout début du post-scriptum :

I cannot forbear recommending another thing to your Consideration. Actions are not virtuous nor vicious; but only so far as they are proofs of certain Qualitys or durable Principles in the Mind. This is a Point I shou'd have establish'd more expressly than I have done. Now I desire you to consider, if there be any Quality, that is virtuous, without having a Tendency either to the public Good or to the Good of the Person, who possesses it. If there be none without these Tendencys, we may conclude, **that their Merit is derivd from Sympathy**. I desire you wou'd only consider the Tendencys of Qualitys, not their actual Operation, which depends on Chance. *Brutus* riveted the Chains of *Rome* faster by his Opposition; but the natural Tendency of his noble Dispositions, his public Spirit & Magnanimity, was to establish her Liberty.¹

Il y a peu à dire sur cette utilisation de la sympathie, puisque Hume ne vient rappeler dans ce passage que ce qu'il avait indiqué dans le *Traité*.

La seconde occurrence de la sympathie qui pourrait être entendue dans le sens du concept humien se trouve dans une lettre beaucoup plus tardive, écrite à Joseph Spence le 15 octobre 1754. Dans sa lettre, Hume s'adresse à Spence au sujet du poète aveugle, Blacklock². Il mentionne une conversation qu'il avait eue avec ce dernier à propos des variations de la lumière et des couleurs – qui étaient impossibles à percevoir pour un homme atteint de cécité dès la plus tendre enfance – et de ce que le poète lui avait répondu à ce sujet. Ce dernier avait indiqué à Hume qu'il avait malgré tout une certaine

II. Du Luxe », « Discours III. De l'Argent », « Discours IV. De l'Intérêt », « Discours V. De la Balance du Commerce », « Discours VI. De la Balance du Pouvoir », « Discours VII. Des Taxes » et « Discours VIII. Du Crédit public ». Le second tome comportait les 4 derniers essais : « Discours IX. De quelques Coûtumes remarquables », « Discours X. De la Population des Nations anciennes », « Discours XI. De la Succession Protestante » et « Discours XII & dernier. Idée d'une République parfaite ». Sur Joseph Spence, voir la note 3, p. 190 in Greig I, et sur l'abbé Leblanc, voir la note 1, p. 191, *ibid.*

¹ Greig I, Letter 13, pp. 34-35. Je souligne. En italique dans le texte.

² Le poète mentionné par Hume dans sa lettre est Thomas Blacklock (1721-1691). Pour un aperçu de sa poésie, voir *Poems on Several Occasions. By Thomas Blacklock*, Glasgow, Printed for the Author and sold by the Booksellers in Town and Country, 1746, 8°.

compréhension de ce que pouvaient être la lumière et les couleurs, même s'il ne pouvait avoir de sensations lorsqu'il était mis en présence de celles-ci, parce qu'il les associaient avec certaines autres choses qu'il était capable de percevoir et de connaître. Par exemple, il associait la lumière du soleil à la présence d'un ami et la couleur verte, à une « aimable sympathie » :

I have asked him whether he retained any idea of light or colours. He assured me that there remained not the least traces of them. I found, however, that all the poets, even the most descriptive ones, such as Milton and Thomson, were read by him with pleasure. Thomson is one of his favourites. I remembered a story in Locke of a blind man, who said that he knew very well what scarlet was: it was like the sound of a trumpet. I therefore asked him, whether he had not formed associations of that kind, and whether he did not connect colour and sound together. He answered, that as he met so often, both in books and conversation, with the terms expressing colours, he had formed some false associations, which supported him when he read, wrote, or talked of colours: but that the associations were of the intellectual kind. The illumination of the sun, for instance, he supposed to resemble the presence of a friend; **the cheerful colour of green, to be like an amiable sympathy**, &c. It was not altogether easy for me to understand him: though I believe, in much of our own thinking, there will be found some species of association. 'Tis certain we always think in some language, viz. in that which is most familiar to us; and 'tis but too frequent to substitute words instead of ideas.¹

Ce passage est le seul où Hume se serve de l'adjectif « aimable » pour qualifier le terme « sympathie » à travers toute son œuvre et toute sa correspondance. Le sens du terme « sympathie » dans ce passage pourrait être considéré comme étant ambigu, car on manque d'informations pour établir de quelle sorte de sympathie il pourrait ici s'agir. Toutefois, je pense que l'on peut considérer que, dans ce passage, le terme « sympathie » doit être entendu dans le sens du principe humien par lequel une impression est produite lorsqu'un individu est mis en présence des impressions d'un autre, à cause des propos tenus par Hume dans une autre lettre, écrite environ une semaine plus tard.

Cette lettre, rédigée le 24 octobre 1754 est adressée cette fois à l'abbé Jean-Bernard Leblanc. Elle fut écrite après que l'abbé Leblanc eut publié sa traduction des *Political Discourses*. Hume dans sa lettre mentionne le fait qu'il n'a pas encore pu prendre connaissance de celle-ci, mais « qu'il attend de la recevoir avec une grande impatience ». Dans la lettre, Hume reprend les propos tenus un peu plus d'une semaine auparavant sur les correspondances établies par le poète aveugle entre ce qu'il est capable de percevoir et de connaître – comme

¹ Greig I, Letter 98, p. 201. Je souligne.

par exemple les passions ressenties à l'égard d'autrui – et ce qu'il n'est pas capable de percevoir et de connaître – comme les couleurs et les variations de la lumière. Hume mentionne à nouveau le fait que la couleur du vert soit associée avec la sympathie, en précisant cette fois qu'il s'agit d'une « sympathie sociale » :

We have in this Town a singular Phaenomenon, one Blacklocke, a very elegant Poet, born blind. His Writings are particularly remarkable for the Justness & Propriety of their Imagery; tho' he owns that he has no Idea of Light or Colors. An ingenious Gentleman in England is writing a Book, in order to solve the Phaenomenon, which is certainly very singular. The Poet tells me, that he has a singular Pleasure in reading the rural Poets, Theocritus & Virgil: For he understands the learned Languages. Nay Thomson's Seasons is a favourite Book with him: But he tells me, that to the Terms, expressive of Light & Color, he annexes, by a false Association, certain intellectual Ideas. Thus he conceives the Illumination of the Sun to be like the Presence of a Friend; the cheerful Color of Green to be like **social Sympathy**. This Account is scarce intelligible to us, who possess our Sight.¹

C'est l'un des rares passages où Hume utilise le qualificatif de « sociale » pour l'appliquer au terme « sympathie »². Comme il n'indique rien au sujet de celle-ci dans la lettre à l'abbé Leblanc, on doit s'en remettre aux autres occurrences³ de l'expression pour en comprendre le sens. On peut également considérer l'époque à laquelle cette lettre de même que celle adressée à Joseph Spence ont été écrites : les lettres adressées à Joseph Spence et à l'abbé Leblanc sont en effet écrites à l'époque où Hume reprend certains propos tenus dans le *Traité*, dans de nouveaux ouvrages à contenus philosophiques. En 1748, il a publié la première version de *l'Enquête sur l'entendement humain* – connue alors sous le titre *Philosophical Essays concerning Human Understanding* – et en 1751, *l'Enquête sur les principes de la morale*. La « sympathie sociale » et l'« aimable sympathie » doivent désigner le principe ou le mécanisme par lequel des impressions sont produites et semblent se communiquer entre les individus.

Les huit autres occurrences de la sympathie qui pourraient être comprises dans le sens du concept humien se trouvent toutes dans la même lettre. Il s'agit de celle écrite par Hume à son ami Adam Smith, le 28 juillet 1759. Hume y discute de choses et d'autres et consacre plusieurs lignes à commenter le concept de sympathie ; Smith, en effet, comme Hume

¹ Greig I, Letter 101, p. 209. Je souligne. En ce qui concerne l'ouvrage mentionné par Hume, "Thomson's Seasons", voir *The seasons. By James Thomson*, London, Printed for A. Millar, over-against Catherine-Street, in the Strand, 1752, 12°.

² Sur ce sujet voir, dans le « Chapitre IV », la section « 2.1.1.6. Sur le caractère social de la sympathie » et, dans le « Chapitre V », la section « 1.2. La sympathie "humaine" ou "sociale" ».

³ Qui se trouvent toutes à la même époque dans les ouvrages de Hume, soit dit en passant.

l'avait fait avant lui, utilise un concept de sympathie dans sa *Théorie des sentiments moraux*, publiée cette année même¹. Les huit occurrences du terme « sympathie » se trouvent dans les deux passages suivants (qui se suivent dans la lettre) :

I am told that you are preparing a new Edition, & propose to make some Additions & Alterations, in order to obviate Objections. I shall use the Freedom to propose one, which, if it appears to be of any Weight, you may have in your Eye. I wish you had more particularly and fully prov'd, that all kinds of **Sympathy** are necessarily Agreeable. This is the Hinge of your System, & yet you only mention the Matter cursorily in p. 20. Now it woud appear that there is a **disagreeable Sympathy**, as well as an agreeable: And indeed, as the **Sympathetic Passion** is a reflex Image of the principal, it must partake of its Qualities, & be painful where that is so. Indeed, *when we converse with a man with whom we can entirely sympathize*, that is, where there is a warm & intimate Friendship, the cordial openness of such a Commerce overpowers the Pain of a **disagreeable Sympathy** and renders the whole Movement agreeable. But in ordinary Cases, this cannot have place. An ill-humord Fellow; a man tir'd & disgusted with every thing, always *ennuié*, sickly, complaining, embarass'd; such a one throws an evident Damp on Company, which I suppose wou'd be accounted for by **Sympathy**; and yet is disagreeable.²

It is always thought a difficult Problem to account for the Pleasure, receivd from the Tears & Grief & **Sympathy of Tragedy**; which woud not be the Case, if all **Sympathy was agreeable**. An Hospital woud be a more entertaining Place than a Ball. I am afraid that in p. 99 and 111 this Proposition has escapd you, or rather is interwove with your Reasonings in that place. You say expressly, *it is painful to go along with Grief & we always enter into it with Reluctance*. It will probably be requisite for you to modify or explain this Sentiment, & reconcile it to your System.³

Hume commente le concept de sympathie développé et exposé par Adam Smith dans sa *Théorie des sentiments moraux* et les occurrences de la sympathie ne sont pas, à proprement parler, des occurrences de la sympathie-humienne. Cependant, les commentaires que Hume fait au sujet de la sympathie de Smith demeurent tout à fait compatibles avec la façon dont Hume lui-même pense la sympathie dans ses ouvrages philosophiques. Il est difficile cependant de déterminer dans quelle mesure les commentaires de Hume au sujet de la sympathie smithienne sont imprégnés ou non de sa propre conception de la sympathie...

Le commentaire de Hume consiste principalement à faire remarquer à Smith que toutes les sympathies ne peuvent être agréables, et qu'il doit exister des sympathies désagréables. En

¹ Voir *The Theory of Moral Sentiments*. By Adam Smith, Professor of Moral Philosophy in the University of Glasgow, London, Printed for A. Millar, in the Strand ; and A. Kincaid et J. Bell in Edinburgh, 1759, 8°.

² Greig I, Letter 169, pp. 312-313. Je souligne. En italique dans le texte.

³ *Ibid.*, p. 313. Je souligne. En italique dans le texte.

ce qui concerne la sympathie-humienne, on sait qu'elle est un principe neutre, qui n'est en soi ni agréable, ni désagréable mais on sait également qu'il arrive pourtant que Hume qualifie la sympathie comme étant « agréable » ou « plaisante ». Dans les chapitres précédents, on avait traité de ce problème et on était arrivé à deux conclusions¹. D'abord, on avait indiqué qu'il était possible que Hume qualifie la sympathie d'« agréable » ou de « plaisante » parce qu'elle convertissait des idées en impressions et que le fait de ressentir des impressions était en soi un plaisir. On avait également indiqué qu'il était possible qu'il utilise les termes « agréable » et « plaisante » pour qualifier la sympathie afin de rappeler tout simplement – dans les passages où il utilisait spécifiquement ces termes – que la sympathie alors à l'œuvre était à l'origine d'impressions plaisantes.

Dans la lettre à Smith, Hume indique explicitement – en commentant la sympathie smithienne – que toutes les sympathies ne sont pas agréables et qu'« une passion sympathique, parce qu'elle est une réflexion d'une autre passion principale, doit partager les qualités de celle-ci et être désagréable si celle-ci l'est ». La sympathie smithienne est considérée comme étant agréable lorsqu'il résulte d'elle des passions agréables, et elle doit être considérée comme étant désagréable lorsqu'il résulte d'elle des passions douloureuses. Bien sûr, Hume commente ici le concept de sympathie de Adam Smith, mais ce qu'il indique au sujet de la nature agréable et désagréable de la sympathie smithienne pourrait tout aussi bien s'appliquer à son propre concept de sympathie.

Faisant suite à son commentaire sur les sympathies déplaisantes qui doivent exister, Hume enchaîne ensuite avec un commentaire sur les impressions produites lors des tragédies au théâtre : celles-ci devraient être douloureuses puisqu'elles sont produites par sympathie à partir d'impressions douloureuses ; cela pourtant n'est pas le cas, car les impressions produites chez les spectateurs au théâtre sont des plus plaisantes (lorsque les pièces sont de bonne qualité). Hume rappelle que le phénomène qui se produit au théâtre est d'un genre particulier et qu'il est difficile à expliquer. Il ne donne pas d'autres détails sur ce sujet, car ces commentaires visent à faire ressortir certains éléments moins solides dans l'argumentation de Smith.

¹ Voir, dans le « Premier chapitre », la section « 4.1.4. Le caractère agréable de la sympathie », dans le « Chapitre II », la section « 5.3. La sympathie agréable », et dans le « Chapitre IV », la section « 2.1.1.1. Sur le caractère plaisant de la sympathie ».

1.3. La sympathie-concordance

On trouve deux occurrences de la sympathie entendue dans le sens d'une concordance entre deux choses de même nature, dans la correspondance humiennne. On les retrouve dans des lettres ayant été écrites à différentes époques. Dans le premier cas, il s'agit d'une concordance entre les situations de deux individus et dans le second, d'une concordance entre des caractères ou des conduites.

La première occurrence se trouve dans la lettre que Hume écrit à Alexander Home, le 11 décembre 1743. Hume débute sa lettre en se plaignant de ne pas avoir encore reçu de nouvelles de Alexander Home, et parmi les raisons qu'il évoque pouvant justifier l'absence de nouvelles de ce dernier, il mentionne le fait de manquer de choses nouvelles et intéressantes à raconter... Il compare alors sa situation avec celle de Home et se sert du terme « sympathiser » pour souligner le fait qu'ils sont tous les deux dans des situations analogues :

Are you lazy, or are you busy, or are you both, or have you forgot your Promise to write to me, or do you think nothing of breaking your Word, or have you frequently taken the Pen in hand to write, & then thrown it aside for want of News or want of Invention? If this last be your Case, I **sympathize with you**. For it has also been mine.¹

En indiquant qu'« il sympathise avec [lui] », Hume veut ici signifier qu'il pense qu'il y a une concordance entre sa situation au moment où il rédige la lettre et la situation de Alexander Home, qui ne lui a pas écrit, mais qui aurait pu – ou plutôt aurait dû – le faire... Comme ce dernier, Hume n'a pas grand chose à dire, comme ce dernier, il manque d'imagination pour trouver quelque chose à dire... Néanmoins, il trouve, lui, David, le moyen d'écrire à Alexander, comme le souligne la petite épigramme à la fin de la lettre. Hume en effet indique qu'il pense « avoir réussi à rédiger une lettre décente, à partir de rien »².

La seconde occurrence se trouve dans une lettre écrite à Jean-Jacques Rousseau, le 2 juillet 1762. Dans cette lettre, Hume met en rapport sa conduite et son caractère avec la conduite et le caractère de Rousseau, et semble considérer que les uns et les autres sont dans une

¹ Greig I, Letter 23, p. 54. Je souligne.

² *Ibid.*, p. 55 : “Having now fairly turned the Page, & made out a reasonable Letter from nothing (which, by the bye, are commonly the longest Letters) I think I may honestly bid you adieu.”

parfaite concordance, en ce qui concerne du moins – comme il l’indique lui-même – leur intérêt commun pour la réflexion philosophique et une retraite studieuse, le mépris pour les préjugés vulgaires (ou les préjugés du vulgaire ?) et leur dédain pour toute forme de dépendance :

But I am sensible, that the extensive Reputation, which you have acquir’d by your eloquent Writings, will engage more People to offer you their Civilities and Services than your Taste for Privacy & Solitude will allow to admit of: I could only hope to be receiv’d by you with Some Distinction on account of that Lady, who seems desirous to establish a Friendship & Connexion between us. Permit me also some Liberty of boasting on this Occasion while I pretend, that my Conduct & Character entitle me to a **Sympathy with Yours**; at least, in my Love of philosophical Retreat, in my Neglect of vulgar Prejudices, and in my Disdain of all Dependence: And if these Circumstances had happily prov’d the Foundation of an amicable Connexion between us; I shou’d have entertain’d the Project of engaging you to honour this part of the World with your Company, and to make you overlook the Disadvantages of Climate and other Circumstances, under which it labours.¹

1.4. La sympathie-passion

On trouve six passages dans la correspondance de David Hume où le terme « sympathie » semble devoir être entendu dans le sens d’une passion. La plupart de ces occurrences se trouvent dans les lettres écrites au cours de la dernière période de la vie du philosophe écossais, et aucune n’est antérieure² à 1757. Dans plusieurs de ces passages, le sens que l’on doit accorder au terme « sympathie » est clair : Hume en effet y exprime de la compassion envers des amis souffrants ou, plus généralement, de l’amitié.

La première occurrence se trouve dans une lettre adressée à son éditeur et ami, Andrew Millar, le 3 septembre 1757. Dans celle-ci, Hume exprime la compassion qu’il ressent à l’égard de Millar, pour la douleur que celui-ci éprouve suite à la perte d’un ami :

I **sympathize** very heartily with you in the Loss you mention. I have indeed heard the same Character you give of your Friend; and am sensible, that no Affliction can be greater than that of being bereav’d of such a one, after that a long Course of Years, intimate Acquaintance & other Connexions have bred the most cordial Friendship with the Person. We shoud be very unhappy, if Time & other Occupations did not contribute to alleviate the Grief, which we feel so naturally on these Occasions.³

¹ Greig I, Letter 196, pp. 364-365.

² Si on excepte les lettres où le sens du terme « sympathie » soit ambigu. On reviendra sur ces occurrences dans la section « 1.5. Passages ambigus ».

³ Greig I, Letter 140, pp. 264-265. Je souligne.

La seconde occurrence se trouve également dans une lettre adressée à Millar, le 10 mars 1763. L'épouse de son ami est apparemment très malade, et Hume cette fois exprime sa compassion à l'égard de celle-ci et de son ami, qui souffre également beaucoup de cette situation :

I **sympathize** very heartily with your Distress and Mrs Millars. I am glad, however, to find, that she has a greater Stock of Health & Strength than she was aware of; and I hope it will be able to bring her down to Scotland this Summer.¹

Les deux occurrences suivantes se trouvent dans des lettres adressées à la comtesse de Boufflers, Marie-Charlotte Hippolyte de Campet de Saujon. La première lettre est datée du 10 décembre 1764 et la seconde, qui fut rédigée durant la querelle entre Hume et Rousseau peu de temps après que Hume eût reçu l'horrible lettre du 10 juillet², est en date du 15 juillet 1766. Dans l'une, comme dans l'autre, le terme « sympathie » est associé à d'autres termes désignant des passions, soit les termes « affection », « amitié », « ambition » et « compassion » :

I cannot too often repeat, what I inculcated on you with great earnestness, that, even if your friend should fix his resolution on the side least favourable to you, you ought to receive his determination without the least resentment. You know that princes, more than other men, are born slaves to prejudices, and that this tax is imposed on them, as a species of retaliation by the public. This prince in particular is in every view so eminent, that he owes some account of his conduct to Europe in general, to France, and to his family, the most illustrious in the world. It is expected, that men in his station shall not be actuated by private regards. It is expected, that with them **friendship, affection, sympathy shall be absorbed in ambition**, and in the desire of supporting their rank in the world; and if they fail in this duty, they will meet with blame from a great part of the public. Can you be surprized, that a person covetous of honour, should be moved by these considerations? If he neglected them, would not your grateful heart suggest to you, that he had taken an extraordinary step in your favour? And can you with any grace complain, that an extraordinary event has not happened, merely because you wished for it, and found it desirable?³

I know that I shall have Madame de Barbantane's **sympathy and compassion**, if she be at Paris; and should be glad to have her opinion.⁴

¹ Greig I, Letter 202, p. 378. Je souligne.

² Voir Greig II, « Appendix G. Letters from Jean-Jacques Rousseau to Hume », VI, pp. 385-401.

³ Greig I, Letter 263, p. 485. Je souligne.

⁴ Greig II, Letter 336, p. 63. Je souligne.

La cinquième occurrence se trouve dans une lettre adressée à John Crawford, le 30 décembre 1766. Hume use du terme « sympathie » pour exprimer sa compassion à l'égard d'un homme qui souffre d'un terrible mal physique, la goutte :

I really **sympathize** with you for having the Gout so early. You have reason to complain with some Bitterness of your Lot in this particular. But do not apprehend that the Distemper is continually to encrease upon you as you grow older. I was yesterday visiting a Gentleman in a Fit of the Gout, who is near seventy, & who had that Malady above forty Years ago. He has still but a slight Fit once a Year; and considers this Suffering as the Price he pays for entire Health during the rest of the Year.¹

Enfin, la dernière occurrence où le terme « sympathie » soit clairement employé dans le sens d'une passion se trouve dans la lettre adressée au baron Mure de Caldwell, le 30 mars 1769. Dans cette lettre, Hume plaint son ami pour le jugement défavorable qu'il reçu suite à la *Douglas Cause* (aussi appelée *Douglas Affair* dans la correspondance humienne)² :

No body, Dear Baron, can be more sensible than I am of the Vexation, which you must feel, from this unfortunate Issue of your Labours and from the insolent Triumph of your Enemies; and I heartily **sympathize** with you upon it. But I own, there is another Person, whose Condition affects me still more sensibly; it is that of poor Andrew Stuart, who had conducted this Affair with singular Integrity and Ability, and who yet must lie under such unmerited Reproach, and for aught I can see without remedy. Pulteney's Behaviour to him is noble, but is not sufficient; and yet I know not what farther can possibly be done, to throw the Infamy where it ought so justly to be laid. I see his heart is crushd by this cruel Usage; and I own, that never any Incident, which passd within my Knowledge, seems so justly the Object of Regret and Indignation.³

1.5. Les passages ambigus

On trouve enfin cinq passages dans la correspondance de Hume où il se sert du terme « sympathie » et où le sens de celui-ci ne soit pas clair. Dans ces passages, en effet, il est possible d'interpréter le terme « sympathie » de plusieurs façons différentes. On trouve de tels passages à différentes périodes de la vie du philosophe.

¹ Klibansky-Mossner, Letter 75, p. 154. Je souligne.

² Sur la complexe histoire de succession (1761-1669) qui suivit le décès du premier duc de Douglas, Archibald Douglas, voir Greig I, Letter 210, note 3, pp. 390-391.

³ Greig II, Letter 429, p. 200. Je souligne.

Le premier d'entre eux se trouve dans une lettre adressée à sir James Johnstone of Westerhall, le 6 juin 1746¹. Dans celle-ci, le terme « sympathie » pourrait être interprété dans deux des sens présentés auparavant : il pourrait désigner une passion ou une concordance entre deux choses. Le passage se situe au tout début de la lettre :

I have always **sympathiz'd very cordially with you**, whenever I met with any of the names, wherein you was interested, in any of the public papers; but I hope that one of the persons is now safe by his escape, and the other protected by her sex and innocence. We live not now in a time, when public crimes are suppos'd to cancel all private ties, or when the duties of relation, even tho' executed beyond the usual bounds, will render the persons criminal. I am willing, therefore, to flatter myself, that your anxiety must now be in a great measure over, and that a more happy conclusion of so calamitous an affair, cou'd not be expected, either for private individuals, or for the public.²

On ne trouve pas de précisions dans cette lettre – ni dans les nombreuses autres lettres écrites auparavant à sir Johnstone³ – permettant de déterminer dans quel contexte Hume exprime le fait qu'il sympathise avec son correspondant. Il est possible que la sympathie mentionnée à l'égard de celui-ci désigne une compassion ressentie à l'égard de sir Johnstone ; il est également possible que la sympathie désigne une similitude de situation, de caractère ou autre entre les deux correspondants. Je pense que l'on peut exclure le fait que le terme « sympathie » vienne désigner la sympathie-humienne dans ce passage, parce que cela serait inapproprié dans ce contexte : on a vu en effet que Hume se servait du terme « sympathie » entendu dans le sens de son concept très rarement dans toute sa correspondance et qu'il ne faisait référence à celle-ci que dans des lettres adressées à des individus très particuliers.

Le second passage où l'on rencontre un usage du terme « sympathie » qui soit ambigu se trouve dans la lettre adressée à Joseph Spence le 15 octobre 1754, au sujet du poète Blacklock. Dans cette lettre, on rencontre le terme « sympathie » à deux reprises et dans deux paragraphes qui se suivent immédiatement. Le premier usage du terme a été présenté dans la section « 1.2. La sympathie-humienne » et on était venu à la conclusion que celui-ci

¹ Sir James Johnstone of Westerhall était l'un des proches du jeune marquis de Annandale, dont Hume fut le malheureux tuteur. Sur cette difficile période de la vie de Hume, voir "Chapter 13. The Unfortunate Tutor" in Ernest C. Mossner, *op. cit. The Life of David Hume*, pp. 163-176.

² Greig I, Letter 51, p. 91. Je souligne.

³ Voir Greig I, Letters 26-30, pp. 60-68 ; Greig I, Letters 32-43, pp. 70-83 ; Greig I, Letter 45, p. 84 ; Greig I, Letter 47, pp. 85-87 ; Greig I, Letter 49, p. 89.

devait être entendu dans le sens du concept humien. Le second usage du terme se trouve dans le paragraphe qui le suit et la sympathie, ou plutôt les sympathies semblent devoir être comprises cette fois soit comme des concordances entre certaines choses, soit comme des passions :

If you was acquainted with any mystic, I fancy you would think Mr Blacklock's case less paradoxical. The mystics certainly have associations by which their discourse, which seems jargon to us, becomes intelligible to themselves. I believe they commonly substitute the feelings of a common amour, in the place of their **heavenly sympathies**: and if they be not belied, the type is very apt to engross their hearts, and exclude the thing typified.¹

Hume commence en effet par mentionner le fait que ceux qu'il nomme les « mystiques » usent d'associations dans leurs discours. Il est possible que ce qu'il nomme alors des « sympathies divines » ou « merveilleuses » désigne ces associations, c'est-à-dire ces concordances entre des éléments similaires. Il est également possible que le terme « sympathies » désigne plutôt certaines passions, dont la nature demeure cependant indéfinie, quoique l'on puisse considérer qu'il s'agisse des passions plaisantes. Quelque soit le sens que l'on puisse accorder au terme « sympathies » dans ce paragraphe, il demeure clair qu'il diffère de celui que possédait le terme « sympathie » dans le paragraphe précédent.

Les trois derniers passages où Hume se sert du terme « sympathie » dans un sens qui ne soit pas clair, se trouvent dans des lettres adressées à son amie la comtesse de Boufflers. Dans celles-ci, le terme « sympathie » pourrait être interprété comme une passion ou comme le concept développé par le philosophe dans son *Traité de la nature humaine*.

Le premier passage se trouve dans une lettre datée du 14 juillet 1764. La comtesse ayant été sujette à une profonde mélancolie quelques temps auparavant, le philosophe est inquiet, et il exprime vivement et avec tendresse les craintes² qu'il a :

You tell me, that, though you are still exposed to the attacks of melancholy, it is of the softer kind, and such as you would not desire to be rid of. I shall not, any farther than you allow me, indulge my conjectures. You were offended at my former ones, and I wish they may be false. But it is impossible for my thoughts not to return often to a subject, in which I am so deeply interested. If there are any obstacles to your

¹ Greig I, Letter 98, p. 201. Je souligne.

² Il s'agissait de craintes qui étaient apparemment fondées car la comtesse de Boufflers avait tenté à plusieurs reprises de se suicider auparavant. Voir Greig I, Letter 244, note 1, p. 452.

happiness, I should wish they were of a nature that could be removed; and that they admitted of some other remedy than the one you sometimes mention, on which I cannot think without terror. I feel the reflection this instant, as the stroke of a poniard at my heart; and the tear at present starts in my eye when it recurs to me. Is it necessary that my **sympathy** too should furnish you with arms against me?¹

Dans ce passage, on pourrait considérer que le terme « sympathie » désigne simplement une passion, comme un attachement profond envers la comtesse. Il pourrait également désigner une compassion ressentie face aux souffrances qu'elle éprouve.

Cela étant dit, je pense que l'on pourrait également considérer que Hume se sert du terme « sympathie » dans le sens de son concept, c'est-à-dire dans le sens d'un principe par lequel une impression est produite chez un individu – dans le cas présent, lui-même – suite à la perception d'une impression ressentie par un autre – ici, la comtesse. On a indiqué précédemment que, dans ses lettres, Hume ne mentionnait son concept philosophique que dans des contextes particuliers et lorsqu'il s'adressait à des correspondants appartenant au milieu des lettres et de la philosophie. On peut considérer que la comtesse de Boufflers appartenait à ce milieu et avait une certaine connaissance des écrits du philosophe, comme le laisse entendre plusieurs de leurs échanges épistolaires. Le fait que Hume utilisa le terme « sympathie » dans le sens de son concept n'aurait pas été inapproprié dans une lettre s'adressant à une amie aussi instruite et qui l'appelait « son maître de philosophie et de morale »².

Le second passage se trouve dans une lettre datée du 10 décembre 1764. Dans celle-ci, Hume se sert à deux reprises du terme « sympathie », mais il s'en sert dans des contextes où la sympathie pourrait être comprise suivant des sens différents. La seconde occurrence a été analysée dans la section « 1.4. La sympathie-passion » et on avait alors indiqué que, puisqu'elle était présentée avec d'autres passions³, la sympathie devait alors exprimer une passion. Le sens de la première occurrence, cependant, est plus ambigu. Il est possible que

¹ Greig I, Letter 244, p. 452. Je souligne.

² Voir la lettre de la comtesse de Boufflers, datée du 6 juillet 1764 in John Hill Burton, *Letters of eminent persons addressed to David Hume*, Edinburgh and London, William Blackwood and Sons, 1849, p. 223 : « Vous êtes mon maître de philosophie et de morale ; et je vous ai dit souvent, que si j'avais sur ces matières des idées un peu plus justes et un peu plus élevées que la plupart, je vous aurais l'obligation de les avoir développées. »

³ Voir Greig I, Letter 263, p. 485 : “It is expected, that with them friendship, affection, sympathy shall be absorbed in ambition, and in the desire of supporting their rank in the world...”

Hume l'utilise dans le sens d'une passion, mais il est également possible – voire probable – qu'il l'utilise dans le sens de son concept. Cette première occurrence se situe au tout début de la lettre :

It is needless to inform you, how much you employed my thoughts in this great crisis of your fortune, of your health, of your life itself. You could perceive, by undoubted signs, that I partook sincerely of the violent anxieties, by which I found you agitated; and that, after having endeavoured in vain to appease the tumult of your passions, I was at last necessitated myself, to take part in your distress. My **sympathy** is not abated by absence. I find myself incapable almost of other occupation or amusement.¹

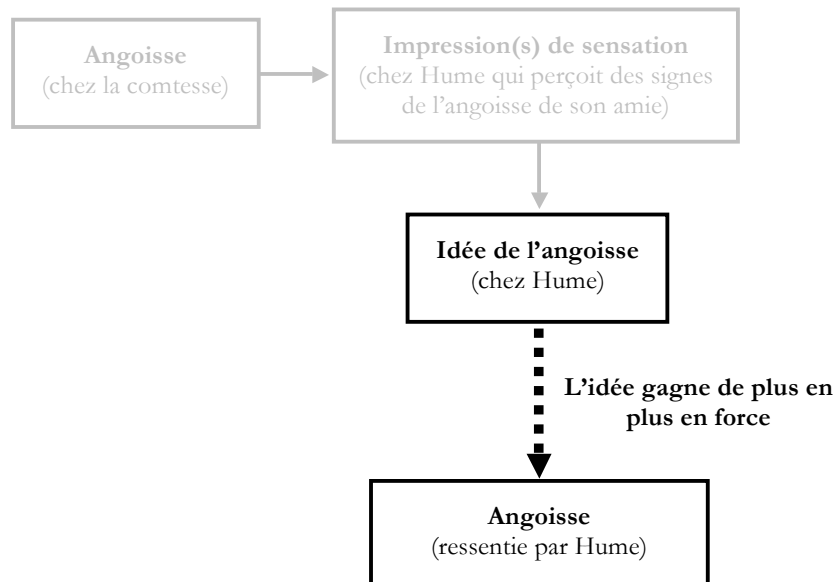
Dans ce passage, le philosophe écossais pourrait très bien employer le terme « sympathie » afin d'exprimer de la compassion. On pourrait alors considérer que les deux sympathies mentionnées dans la lettre seraient de même nature et désigneraient toutes deux une passion.

Cependant, on trouve plusieurs éléments dans le passage qui rappellent des éléments propres à la sympathie-humienne. D'abord, Hume mentionne le fait qu'« il constate que son amie est agitée par de violentes angoisses » et qu'« il en vient à partager lui-même, ces angoisses » (“I partook sincerely of the violent anxieties, by which I found you agitated”). Le phénomène qu'il décrit alors correspond à celui par lequel une impression est produite par sympathie : un individu perçoit les signes d'une impression ressentie par un autre ; il se forme une idée de cette impression ; l'idée gagne en force tant et si bien qu'elle se convertit en une impression qui est ressentie par celui qui n'était, à l'origine, qu'un observateur. On pourrait reprendre le schéma utilisé pour illustrer le mécanisme de la sympathie dans le « Premier Chapitre »² afin de l'appliquer au propos de Hume dans sa lettre du 10 décembre 1764. Le schéma 14-1, à la page suivante, illustre ce qui se produirait alors.

¹ Greig I, Letter 263, pp. 484-485. Je souligne.

² Voir, dans le « Premier Chapitre », le « Schéma 1-16 : Le mécanisme de la sympathie (adoption de la troisième version) ».

Schéma 14-1 : Le mécanisme de la sympathie dans la « Lettre 263 »



Dans la proposition suivante, Hume indique que « n’ayant pu apaiser le tumulte des passions de la comtesse, il ne peut que prendre part à sa détresse » (“and that, after having endeavoured in vain to appease the tumult of your passions, I was at last necessitated myself, to take part in your distress”). On peut supposer que le philosophe a tenté vainement d’apaiser la comtesse en usant de différents arguments rationnels et que ceux-ci n’ont pas été suffisamment forts pour la convaincre et pour vaincre les angoisses qui la faisait souffrir ; qu’ils n’ont pas été non plus suffisants, par ailleurs, pour calmer les angoisses du philosophe, qui ne pouvait à son tour que partager la souffrance de son amie. Ce qui est décrit ici pourrait rappeler les propos tenus par Hume dans le *Traité de la nature humaine*, lorsqu’il avait indiqué que la raison seule n’avait pas suffisamment de force pour s’opposer aux passions et endiguer leur cours¹. Cela concorde avec la dernière

¹ Voir THN, 2.3.3.4, p. 266 : “Since reason alone can never produce any action, or give rise to volition, I infer, that the same faculty is as incapable of preventing volition, or of disputing the preference with any passion or emotion. This consequence is necessary. ’Tis impossible reason cou’d have the latter effect of preventing volition, but by giving an impulse in a contrary direction to our passions; and that impulse, had it operated alone, wou’d have been able to produce volition. Nothing can oppose or retard the impulse of passion, but a contrary impulse; and if this contrary impulse ever arises from reason, that latter faculty must have an original influence on the will, and must be able to cause, as well as hinder, any act of volition. But if reason has no original influence, ’tis impossible it can withstand any principle which has such an efficacy, or ever keep the mind in

proposition, où Hume précise qu'«il est presque incapable de s'adonner à aucune occupation ou amusement» (“I find myself incapable almost of other occupation or amusement.”). La passion d'angoisse qu'il ressent alors est d'une violence telle qu'elle accapare presque complètement son esprit ; il n'est donc pas étonnant, ce faisant, que sa raison demeure impuissante face à sa passion.

Enfin, Hume en indiquant que «sa sympathie n'est pas abattue par l'absence» (“My sympathy is not abated by absence”) rappelle en les formulant de manière fort galante certaines caractéristiques propre à la sympathie-humienne : la distance dans le temps et dans l'espace a un impact sur la force de la sympathie¹. On sait que l'augmentation de la distance entre les individus peut diminuer le nombre de relations entre eux et réduire la puissance de la sympathie... Ce qui n'est pas le cas en ce qui concerne Hume et la comtesse de Boufflers, car les relations qui les unissent ne sont pas d'une espèce qui puisse être altérée par l'éloignement et la séparation.

Le troisième passage, enfin, se trouve dans une lettre adressée à la comtesse, le 3 avril 1766. Dans cette lettre, le terme «sympathie» peut être compris dans le sens d'une passion ou dans le sens du concept humien. L'occurrence se trouve dans le premier paragraphe de la lettre :

It is impossible for me, dear Madam, to express the difficulty which I have to bear your absence, and the continual want which I feel of your society. I had accustomed myself, of a long time, to think of you as a friend from whom I was never to be separated during any considerable time; and I had flattered myself that we were peculiarly fitted to pass our lives in intimacy and cordiality with each other. Age and a natural equability of temper were in danger of reducing my heart to too great indifference about every thing; it was enlivened by the charms of your conversation, and the vivacity of your character. Your mind, more agitated both by unhappy circumstances in your situation and by your natural disposition, could repose itself in the **more calm sympathy which you found with me**. But behold! three months are

suspense a moment. Thus, it appears, that the principle, which opposes our passion cannot be the same with reason, and is only call'd so in an improper sense. We speak not strictly and philosophically when we talk of the combat of passion and of reason. Reason is, and ought only to be, the slave of the passions, and can never pretend to any other office than to serve and obey them. As this opinion may appear somewhat extraordinary, it may not be improper to confirm it by some other considerations.”

¹ Sur ce sujet voir, par exemple, dans le « Chapitre II », la section « 3.2. Relations et variation de la sympathie » et la section « 3.3.3. Rapports entre la puissance de la sympathie et les relations ».

elapsed since I left you; and it is impossible for me to assign a time when I can hope to join you.¹

Le début de la lettre montre que le philosophe éprouvait un attachement très fort pour son amie. La « calme sympathie » pourrait très bien désigner une passion éprouvée par le philosophe envers la comtesse, qui serait un attachement profond, sincère et durable – c'est-à-dire une passion calme² – et qui serait tout à fait le genre de passion qu'un homme au tempérament modéré et doux³ et arrivé à l'âge de Hume pourrait ressentir pour une dame qu'il estime...

On pourrait également considérer que la « sympathie calme » désigne le principe de la sympathie-humienne. Dans la lettre, Hume indique que les malheurs dont souffre la comtesse bouleversent d'autant plus son esprit qu'elle a un tempérament disposé à la mélancolie ; la comtesse de Boufflers semble ainsi dotée d'une grande délicatesse de passion c'est-à-dire une disposition à ressentir des passions particulièrement violentes⁴... Ce n'est pas le cas de Hume, qui est au contraire doté d'un tempérament modéré et est plutôt disposé à ressentir des passions calmes⁵. Hume laisse entendre que si leur réunion était possible, sa compagnie permettrait à la comtesse de trouver du repos : la disposition de Hume à ressentir de calmes impressions pourrait en quelque sorte se transmettre à la comtesse de Boufflers, par sympathie, et celle-ci en viendrait à souffrir moins.

¹ Greig II, Letter 317, p. 34. Je souligne.

² Voir *THN*, 2.1.1.3, p. 181 (en italique dans le texte) : “The reflective impressions may be divided into two kinds, *viz.* the *calm* and the *violent*. Of the first kind is the sense of beauty and deformity in action, composition, and external objects. Of the second are the passions of love and hatred, grief and joy, pride and humility. This division is far from being exact. The raptures of poetry and music frequently rise to the greatest height; while those other impressions, properly call'd *passions*, may decay into so soft an emotion, as to become in a manner imperceptible.”

³ Voir “My Own Life” in David Hume, *Essays Moral, Political, and Literary*, Eugene F. Miller (edit.), Indianapolis, Liberty Fund, 1987 (1985), p. xl : “I was, I say, a man of mild dispositions, of command of temper, of an open, social, and cheerful humour, capable of attachment, but little susceptible of enmity, and of great moderation in all my passions.”

⁴ Sur la délicatesse de passions, voir “Of the Delicacy of Taste and Passion”, pp. 3-8.

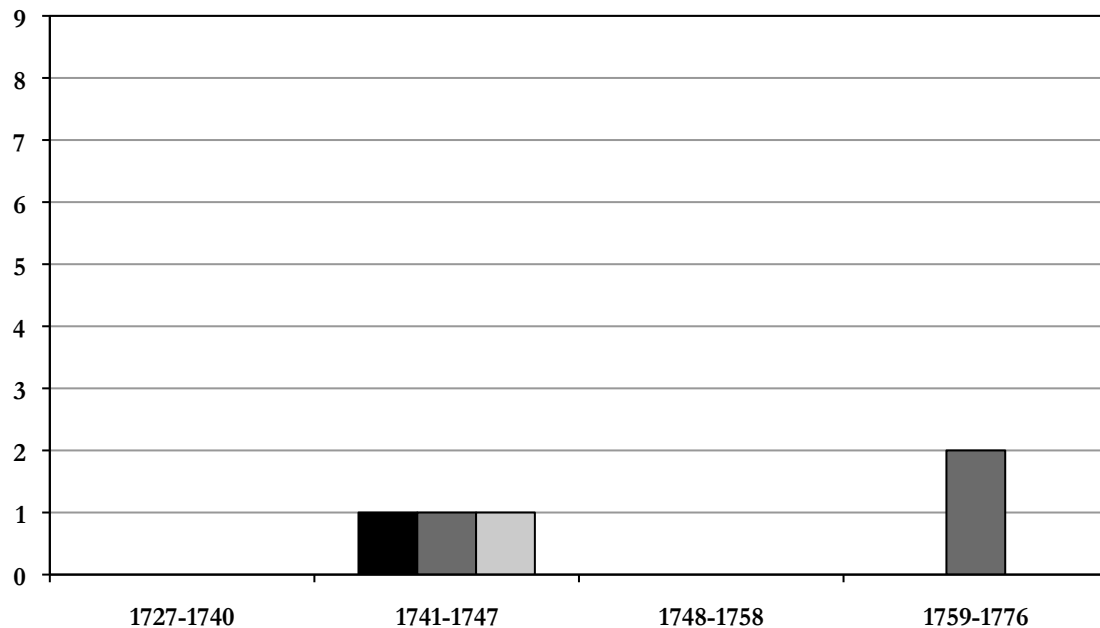
⁵ Voir la note précédente.

Deuxième partie : La contagion dans les *Lettres*

2.1. Des passages rares

Comme le montre le graphique 14-2, il y a extrêmement peu de passages où il soit question – d’une façon ou d’une autre – de la contagion dans la correspondance de David Hume. On trouve en effet seulement trois lettres où Hume use de termes et d’expression évoquant la contagion et l’infection. On verra, par ailleurs, que celles-ci ne désignent pas toujours des phénomènes de communication d’impressions, de croyances, de traits de caractère, etc.

Graphique 14-2 : Les phénomènes de contagion dans les lettres de Hume



En noir : la contagion est mentionnée.

En gris foncé : l’infection est mentionnée.

En gris clair : l’étalement de quelque chose est mentionné.

2.2. La contagion

Le philosophe écossais ne se sert du terme « contagion » qu’une seule fois dans toute sa correspondance et il utilise alors ce terme afin de désigner la transmission potentielle de croyances ou de préjugés religieux. Le passage où il mentionne la contagion se trouve dans une lettre écrite à William Mure de Caldwell, le 4 août 1744 :

The accusation of Heresy, Deism, Scepticism, Atheism &c &c &c. was started against me; but never took, being bore down by the contrary Authority of all the good Company in Town. But what surprizd me extremely was to find that this Accusation was supported by the pretended Authority of Mr Hutcheson & even Mr Leechman, who, tis said, agreed that I was a very unfit Person for such an Office. This appears to me absolutely incredible, especially with regard to the latter Gentleman. For as to Mr Hutcheson, all my Friends think, that he has been rendering me bad Offices to the utmost of his Power. And I know, that Mr Coutts, to whom I said rashly, that I thought I could depend upon Mr Hutcheson's Friendship & Recommendation; I say, Mr Coutts now speaks of that Professor rather as my Enemy than as my Friend. What can be the Meaning of this Conduct in that celebrated & benevolent Moralist, I cannot imagine. I shall be glad to find, for the Honour of Philosophy, that I am mistaken; & indeed, I hope so too: And beg of you to enquire a little into the Matter; but very cautiously, lest I make him my open & profess'd Enemy, which I would willingly avoid. Here then it behoves you to be very discreet.

Tis probable Mr Murray of Broughton may consult Mr Hutcheson & the other Professors of Glasgow, before he fix absolutely on a Tutor for his Son. We shall then see whether he really entertains a bad Opinion of my Orthodoxy, or is only unwilling that I should be Professor of Ethics in Edinburgh; lest that Town being in the Neighbourhood of Glasgow, **shou'd spread its Contagion all around it, & even infect** the Students of the latter University.¹

Le ton de Hume est ironique bien sûr, dans ce passage comme le montre l'emphase mise sur le caractère extrêmement contagieux de ses idées « non orthodoxes ». L'utilisation de l'expression « étendre sa contagion » de même que l'utilisation du verbe « infecter » viennent connoter péjorativement ce qui est – ou pourrait être – transmis. Le terme « contagion » dans ce passage ne semble pas venir exprimer un phénomène de communication particulier : il semble davantage être utilisé de manière ironique et littéraire. Il n'apporte rien en ce qui concerne la compréhension du phénomène de contagion.

2.3. L'infection

Outre l'occurrence mentionnée dans la lettre citée dans la section précédente, on trouve deux autres occurrences de l'infection dans la correspondance humienne. La première occurrence se trouve dans une lettre écrite le 12 mars 1763, à Gilbert Elliot de Minto et il est alors question de corrections apportées dans l'*Histoire de l'Angleterre*. Hume indique à son correspondant qu'il a revu certains des propos qu'il avait énoncés auparavant, parce qu'il avait réalisé que ceux-ci étaient influencés originellement par certains préjugés favorables aux Whigs, préjugés qu'il avait, alors, à l'époque :

¹ Greig I, Letter 24, pp. 57-58, Je souligne.

In this new Edition, I have corrected several Mistakes and Oversights, which had chiefly proceeded from the plaguy Prejudices of Whiggism, with which I was too much **infected** when I began this Work. I corrected some of these Mistakes in a former Edition; but being resolv'd to add to this Edition the Quotations & Authorities for the Reigns of James I & Charles I, I was oblig'd to run over again the most considerable Authors who had treated of these Reigns, and I happily discover'd some more Mistakes, which I have now corrected.¹

Le second passage se trouve dans une lettre écrite pour Catherine Macaulay, le 29 mars 1764. Il est encore question des travaux du philosophe sur l'*Histoire de l'Angleterre* et de sa position quant à la politique des Stuarts. L'infection qui est mentionnée dans cette lettre concerne cette fois le style de l'auteur :

Had those principles always appeared in the amiable light which they receive both from your person and writings, it would have been impossible to resist them; and however much inclined to indulgence towards the first James and Charles, I should have been the first to condemn those monarchs for not yielding to them. But lest you think that the air of this place has **infected** me with the style of gallantry, I beg leave to conclude, by expressing my great esteem of your history, and my great personal respect for yourself.²

Dans ces deux passages, le verbe « infecter » ne vient pas désigner un phénomène de communication d'impression, de croyance, de préjugé, de trait de caractère, etc., entre des individus. Les deux passages ne sont donc pas intéressants en ce qui concerne l'analyse d'un hypothétique phénomène de contagion, et on ne les a présentés ici que dans un souci d'exhaustivité.

¹ Greig I, Letter 203, p. 379. Je souligne. Voir également Klibanski-Mossner, Letter 35, pp. 69-70.

² Klibanski-Mossner, Letter 40, pp. 81-82. Je souligne.

Conclusion

Comme on a pu le constater dans ce chapitre, on trouve quelques passages dans la correspondance de David Hume où celui-ci emploie le terme « sympathie » dans l'un ou l'autre des sens qu'il lui conférait dans ses ouvrages. On a ainsi identifié onze passages où il se servait du terme « sympathie » entendu dans le sens de la sympathie-humienne, six passages où il employait le terme « sympathie » dans le sens d'une passion, et deux passages où il conférait à celle-ci le sens d'une concordance. On a également indiqué que l'on trouvait cinq occurrences du terme « sympathie » dont les sens demeuraient ambigus.

On peut considérer que le recours aux différentes sympathies dans les lettres correspond au recours aux différentes sympathies dans les ouvrages. Dans les unes comme dans les autres, la sympathie-humienne est la sorte de sympathie qui est le plus souvent mentionnée, la sympathie-passion est la deuxième en importance et la sympathie-concordance, la troisième. Dans les lettres comme dans les ouvrages, on trouve des mentions de la sympathie-humienne à toutes les périodes de la vie de Hume. Par ailleurs, du point de vue de leurs sens respectifs, il ne semble pas y avoir de différence notable entre les sympathies mentionnées dans les lettres et celles mentionnées dans les ouvrages. La correspondance n'apporte ainsi rien à la compréhension des sympathies dans l'œuvre humienne.

Cela étant dit, la lettre écrite par Hume à Adam Smith, le 28 juillet 1759¹, demeure intéressante. Son contenu ne vient pas véritablement enrichir ce que l'on savait sur la sympathie-humienne, mais il vient confirmer, par contre, ce que les analyses des ouvrages produits au cours des années 1748-1757² et 1754-1762³ avaient montrées : le fait que Hume s'intéressait encore beaucoup à la sympathie dans les années 1750, une période tardive par rapport au *Traité de la nature humaine*, mais une période particulièrement productive pour le philosophe écossais. Il en va de même en ce qui concerne la lettre écrite à la comtesse de Boufflers, le 10 décembre 1764⁴. Celle-ci aussi est également très intéressante, car, comme

¹ Voir Greig I, Letter 169, pp. 311-314.

² C'est-à-dire les ouvrages dont les propos reprenaient ceux tenus dans le *Traité de la nature humaine*. Sur ce sujet, voir le « Chapitre IV ».

³ C'est-à-dire les volumes de l'*Histoire de l'Angleterre*. Sur ce sujet, voir le « Chapitre V ».

⁴ Voir Greig I, Letter 263, pp. 484-488.

on a pu le voir, il est possible d'y interpréter le propos de Hume en se référant à plusieurs des caractéristiques propres à la sympathie-humienne.

On trouve également quelques rares mentions de la « contagion » ou de l'« infection » dans la correspondance humienne. Cependant, lorsque c'est le cas, celles-ci ne viennent pas désigner des phénomènes de communication pouvant être associés au phénomène sympathique. Les passages ne sont pas intéressants en ce qui concerne les recherches effectuées dans cette thèse et on ne reviendra pas sur ceux-ci.

De façon générale, on peut considérer que les lettres – contrairement à ce que l'on avait espéré – n'apportent rien à la compréhension du concept de la sympathie. Elles ne fournissent pas non plus d'informations pertinentes ou intéressantes – c'est-à-dire des informations qu'on ne trouverait pas dans les ouvrages de Hume – sur l'utilisation de ce concept aux différentes périodes de la vie du philosophe. Du fait de leur peu d'intérêt, les résultats qui ont été présentés dans ce chapitre ne seront pas, ce faisant, mentionnés lors de la conclusion finale.

CONCLUSION

Les résultats obtenus lors des analyses effectuées dans chacun des chapitres ont déjà été présentés dans les conclusions de ces chapitres. Aussi, on ne reviendra pas sur ceux-ci de manière détaillée dans le cadre de cette conclusion plus générale. Dans cette conclusion, on trouvera plutôt les éléments suivants :

- 1) on exposera d'abord les axes de recherches et les hypothèses formulées avant et au cours des travaux effectués lors de cette thèse et qui ont guidés ces travaux ;
- 2) on présentera le protocole de recherche établi en vue de l'obtention de résultats ;
- 3) on rappellera la structure de la thèse ;
- 4) on présentera les résultats principaux qui ont été obtenus ;
- 5) on conclura sur la place occupée par la sympathie dans les ouvrages de David Hume et on énoncera quelques idées pour des recherches ultérieures.

1. Présentation de quelques axes de recherches et hypothèses

Quelques axes de recherches ont été établis avant et pendant les travaux effectués sur le concept humien de la sympathie et quelques hypothèses ont été posées. Ces axes et ces hypothèses ont principalement servi à orienter les recherches ; au fur et à mesure que celles-ci avançaient, de nouveaux problèmes sont apparus, mais également de nouvelles pistes. Dans cette section, je présente les axes de recherches principaux et les hypothèses principales qui ont guidé mon travail et je les présente, dans la mesure du possible, dans l'ordre chronologique, c'est-à-dire dans l'ordre où ils sont apparus.

Les résultats obtenus et qui sont présentés dans cette conclusion ne répondent pas à toutes les hypothèses formulées et à tous les problèmes soulevés, avant et pendant les recherches. Je n'avais pas cette prétention et là n'étaient pas mes objectifs. En effet, j'ai considéré dès le début et je considère encore que les hypothèses devaient d'abord servir de guides et que leur rôle était de me permettre d'avancer dans la compréhension du concept humien. Je pense que c'est ce qui s'est effectivement produit : j'ai obtenu certains résultats qui n'avaient pas été prévus ou postulés et j'ai également obtenus des résultats qui sont allés à l'encontre de

ce que j'avais supposé à l'origine. Les axes principaux qui ont guidé mes recherches ont été les suivants :

1) la place occupée par la sympathie – comprise comme un principe de conversion d'une idée en impression – dans les différents ouvrages de David Hume et, subséquemment, la place occupée par les autres sortes de sympathie ;

2) les rapports entre les différentes sortes de sympathie ;

3) les rapports entre la sympathie et la contagion ; à l'origine, j'ai travaillé à partir des deux hypothèses suivantes : la sympathie et la contagion sont des phénomènes différents et la sympathie et la contagion sont un seul et même phénomène ;

4) le rôle joué par le mouvement des esprits animaux.

1.1. Sur la place de la sympathie dans les ouvrages

Comme on l'a vu dans l'« Introduction », plusieurs spécialistes depuis le XIX^{ème} siècle se sont intéressés à la différence notable existant entre la place occupée par la sympathie dans le *Traité de la nature humaine* (1739-1740) et la place occupée par la sympathie dans des ouvrages plus tardifs comme *l'Enquête sur les principes de la morale* (1751) ou encore la dissertation « Sur les passions » (1757). Dans l'« Introduction », on a rappelé ce qu'avaient indiqué sur ce sujet certains d'entre eux, tels que Norman Kemp Smith, Nicholas Capaldi, Kate Abramson, Rico Vitz et Remy Debes. Le fait que l'on écrive encore sur cette question aujourd'hui est significatif : il y a des points qui sont obscurs dans la philosophie humienne...

L'un des objectifs de cette thèse était de me permettre de prendre moi aussi position sur ce sujet. Pour y arriver, je n'ai pas élaboré d'hypothèse sur la différence de place occupée par la sympathie au cours des différentes périodes de la vie de Hume et je n'ai pas tenté de valider ou d'invalider cette hypothèse. J'ai simplement décidé de prêter une attention particulière à la place que la sympathie – entendue comme concept philosophique – occupait dans les ouvrages du philosophe écossais et j'ai tâché de déterminer s'il y avait des facteurs faisant varier la présence de la sympathie et, le cas échéant, de quels facteurs il pouvait s'agir... Ainsi, cela dépendait-il des sujets traités ? Cela dépendait-il du type d'ouvrage ? Cela

dépendait-il de la période au cours de laquelle les ouvrages avaient été rédigés (auquel cas on devait peut-être se tourner vers les influences et les sources possibles tant littéraires que philosophiques parmi les fréquentations de David Hume) ?

Cet intérêt pour les variations dans l'usage de la sympathie – entendue comme concept philosophique – a été rapidement suivi d'un intérêt pour les variations dans les usages de toutes les autres sympathies auxquelles faisait allusion le philosophe écossais.

1.2. Sur les rapports entre les différentes sortes de sympathie

Constater que Hume se servait relativement souvent du terme « sympathie » dans des sens qui n'étaient pas celui de son concept philosophique a suscité de nouvelles interrogations. Ainsi, je me suis demandée s'il existait des rapports entre les différentes espèces de sympathie présentes dans les ouvrages du philosophe écossais, et si c'était le cas, quels pouvaient être ces rapports.

Je me suis également demandée dans quelle mesure la considération des différentes sortes de sympathie, telles qu'elles étaient pensées et imaginées au XVIII^{ème} siècle – et telles que nous les présentait les dictionnaires de l'époque – avaient pu influencer le philosophe écossais dans la constitution de son concept, qui portait également le nom de « sympathie ».

Par exemple, est-ce que le concept humien dérivait de l'un ou l'autre des sens – ou de plusieurs des sens – de la sympathie ? Est-ce qu'il s'agissait d'une adaptation de la sympathie employée en médecine et désignant le processus par lequel des pathologies et des affections se transmettaient à travers les différentes parties du corps d'un individu ? S'agissait-il plutôt de toute autre chose, le concept de sympathie de Hume n'ayant aucun lien avec les autres sortes de sympathie ?

La considération des autres sortes de sympathie et les interrogations que cette considération suscitait m'ont permis, je le crois, d'analyser le concept de sympathie à partir d'un point de vue différent de celui auquel on est habitué ordinairement en philosophie. Cela m'a en effet permis d'étudier le concept philosophique de la sympathie non pas seulement en tant que concept développé afin de résoudre certains problèmes et de répondre à certaines réalités

dans un *système*¹ philosophique ; cela m'a permis d'étudier un peu plus le concept de sympathie en tant qu'il était historiquement et culturellement daté, c'est-à-dire en tant qu'il appartenait à une certaine époque et à une certaine culture, celle de l'Europe anglo-écossaise et française des XVII^e et XVIII^e siècles.

1.3. Sur la sympathie et sur la contagion

Les relations entre la sympathie et ce que Hume nomme à l'occasion la contagion ne sont pas clairement expliquées dans ses ouvrages. La présence des deux termes dans son œuvre est dérangement, car il n'est pas clair si la sympathie et la contagion désignent le même phénomène ou non. En effet, il y a des passages où Hume mentionne ensemble la sympathie et la contagion² ; il y a des passages où il semble se référer à la fois à deux phénomènes qui peuvent être respectivement la sympathie et la contagion, mais où il ne mentionne pas nommément l'une ou l'autre³ ; il y a des passages où il mentionne la contagion sans indiquer quoi que ce soit au sujet de la sympathie⁴ ; il y a enfin des passages où il présente un phénomène qu'il ne nomme pas, qui pourrait être un phénomène sympathique mais qui pourrait également être un phénomène d'une autre nature⁵, s'il devait s'avérer que la sympathie n'était pas le seul principe de production ou de communication d'affections entre des individus.

¹ J'utilise l'italique car le terme « système » est quelque peu impropre en ce qui concerne la philosophie de David Hume.

² Voir, par exemple, *EPM*, "Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves", §2, p. 59 : "Their immediate sensation, to the person possessed of them, is agreeable: Others enter into the same humour, and catch the sentiment, by a contagion or natural sympathy: And as we cannot forbear loving whatever pleases, a kindly emotion arises towards the person, who communicates so much satisfaction."

³ Voir, par exemple, *HoE*, volume 6, chapitre LXVII, p. 342 : "The dead body of Godfrey was carried into the city, attended by vaste multitudes. It was publicly exposed in the streets, and viewed by all ranks of men; and every one, who saw it, went away inflamed, as well as by the mutual contagion of sentiments, as by the dismal spectacle itself."

⁴ Voir, par exemple, "Of the Liberty of the Press", p. 604 (en petites capitales dans le texte) : "We need not dread from this liberty any such ill consequences as followed from the harangues of the popular demagogues of ATHENS and tribunes of ROME. A man reads a book or pamphlet alone and coolly. There is none present from whom he can catch the passion by contagion. He is not hurried away by the force and energy of action. And should he be wrought up to ever so seditious a humour, there is no violent resolution presented to him, by which he can immediately vent his passion."

⁵ Voir, par exemple, *EPM*, "Section 5. Why Utility Pleases", §24, p. 39 : "A man who enters the theatre, is immediately struck with the view of so great a multitude, participating of one common amusement; and experiences, from their very aspect, a superior sensibility or disposition of being affected with every sentiment, which he shares with his fellow-creatures."

Le manque d'explications de la part du philosophe écossais sur l'emploi des termes « contagion » et « sympathie » amène beaucoup d'interrogations, que la sympathie et la contagion désignent le même phénomène ou non. Ainsi, si la sympathie et la contagion désignent exactement le même phénomène, il est légitime de s'interroger sur les problèmes suivants :

- 1) Pourquoi Hume emploie-t-il deux termes différents ?
- 2) Dans quels contextes emploie-t-il l'un et l'autre terme ?
- 3) Les emplois de l'un et de l'autre terme dépendent-ils de la période, du type d'ouvrage, du sujet ou du public visé par l'ouvrage ?
- 4) L'emploi du terme « contagion » à la place du terme « sympathie » est-il l'indice que Hume a changé sa conception du principe par lequel une affection était produite ou communiquée ?
- 5) Est-ce que l'usage de l'un ou l'autre terme marque une évolution dans la pensée de Hume ?

Si la sympathie et la contagion ne désignent pas le même phénomène, d'autres problèmes surgissent. Il est alors légitime de se demander :

- 1) Quelle peut être la différence entre les deux phénomènes ?
- 2) Dans quelles circonstances retrouve-t-on l'un et l'autre ?
- 3) Les deux phénomènes peuvent-ils se produire au même moment ? Si oui, quelle peut être l'incidence de l'un sur l'autre ?
- 4) Est-ce que le philosophe définit la contagion de manière aussi développée que la sympathie ? Si oui, dans quel texte trouve-t-on une telle définition ?

Comprendre ce qu'il en était de la sympathie nécessitait de comprendre ce qu'il en était de la contagion. Pour cette raison, j'ai pris soin d'analyser les passages où il était question de cette dernière et j'ai analysé plus particulièrement les passages où Hume mentionnait ensemble la

sympathie et la contagion. J'ai formulé deux hypothèses à partir desquelles ces analyses ont été effectuées : ou bien il s'agissait de deux phénomènes différents ou bien il s'agissait du même phénomène. Pour chacun des passages analysés, j'ai ensuite tâché de valider et d'invalider chacune de ces hypothèses.

1.4. Le rôle joué par le mouvement des esprits animaux

Enfin, dans le cadre de cette thèse, les esprits animaux et leurs mouvements constituent l'exemple par excellence de l'obtention de résultats qui n'étaient pas prévus à l'origine, mais qui sont devenus très importants par la suite. Lors des lectures préparatoires, j'avais repéré un certain nombre de passages qui me semblaient intéressants car il y était question du mouvement des esprits animaux et il arrivait que ce mouvement soit mis en relation avec le concept de la sympathie. Il s'est avéré, finalement, que les passages concernant les esprits animaux et leurs mouvements étaient beaucoup plus nombreux qu'ils pouvaient le sembler dans l'œuvre humienne et que l'on trouvait des mentions de ceux-ci non seulement dans le *Traité de la nature humaine* mais également dans des textes plus tardifs, comme la dissertation « Sur la tragédie » (1757). La constance dans le recours à ceux-ci, à toutes les périodes de la production du philosophe écossais, était un indice de l'importance que l'on devait leur accorder.

Les passages sur les esprits animaux étaient suffisamment nombreux pour qu'on leur consacre deux chapitres, même si à l'origine je pensais qu'il ne s'agissait que de quelques passages intéressants, certes, mais de peu d'importance. Les analyses se développant, il est vite apparu que les esprits animaux et leurs mouvements jouaient un rôle de premier plan lors des phénomènes sympathiques et qu'on ne pouvait considérer la sympathie comme principe de conversion d'une idée en impression sans considérer également ceux-ci. Les résultats obtenus quant aux mouvements des esprits animaux constituent ainsi une part importante des résultats présentés dans cette thèse.

2. Sur le protocole de recherche

Mon protocole de recherche ou la méthode que j'ai utilisée pour analyser ce qu'il en était de la sympathie dans l'œuvre humienne, comporte trois éléments. D'abord, il y a ce que l'on pourrait appeler la procédure employée pour récolter les échantillons – dans le cas d'une

thèse en philosophie, il s'agissait de passages dans les textes – sur lesquels allaient porter mes analyses. La procédure employée est décrite dans la section 2.1, qui suit. Ensuite, il y a le choix du corpus des ouvrages consultés. D'une part, l'œuvre de David Hume est vaste et surtout très diversifiée et d'autre part, il y a eu plusieurs éditions et rééditions de ses ouvrages au cours des quatre derniers siècles. Les choix effectués sont présentés dans la section 2.2. Enfin, mes analyses portant sur l'utilisation d'un terme dans une œuvre ayant été produite il y a plus de deux siècles, un ajustement sémantique était nécessaire afin d'éviter des interprétations anachroniques. La façon dont cet ajustement a été fait est présenté dans la section 2.3.

2.1. Identification de tous les passages où certains termes étaient présents

Afin de bien comprendre ce qu'il en était de la sympathie dans l'œuvre de David Hume, il me fallait tenir compte de tout ce qu'il indiquait explicitement au sujet de celle-ci, mais également de tout ce qu'il pouvait laisser entendre de manière indirecte. Pour y arriver, il m'a fallu repérer tous les passages où il pouvait être question de celle-ci.

J'ai procédé de cette manière. Lors de la lecture des textes de David Hume, j'ai pris soin d'identifier tous les passages où il se servait du terme "sympathy" ou de tout autre terme de même famille tel que "sympathize", "sympathetic", "antipathy", etc. J'ai également pris soin de repérer les passages où Hume ne se servait pas de l'un ou l'autre de ces termes, mais où il semblait se référer à des phénomènes qui pouvaient être considérés comme des phénomènes sympathiques. J'ai également identifié les passages où il usait d'autres termes qui pouvaient être entendus dans un sens proche de celui de la sympathie : j'ai noté ainsi les passages où Hume utilisait les termes "compassion", "pity", "commiseration", "fellow-feeling", "humanity", "communication", "contagion", "contamination", "infection", de même que les mots de même famille.

J'ai identifié tous les passages qui me semblaient intéressants lors de mes lectures. J'ai également consulté les index établis par les spécialistes de Hume dans les éditions qui comportaient des index. J'ai ensuite procédé à une vérification de chacun des passages, afin de m'assurer que je n'avais pas oublié l'un ou l'autre de ceux-ci, en utilisant les services et les

outils de la base de données *Intellex Past Masters Full Text Humanities*¹. Les outils de recherche de cette base de données permettent la troncature des termes à l'aide de l'astérisque (par exemple : sympath* pour sympathy, sympathetic, sympathize...) ce qui augmente considérablement le nombre de termes considérés et élargit la recherche.

En ce qui concerne les textes humiens qui ne se trouvaient pas dans la collection en ligne de *Intellex Past Masters Full Text Humanities*, j'ai simplement effectué une vérification des passages à partir de relectures. Il est à noter que ces ouvrages sont rares et qu'il s'agit de documents publiés ou manuscrits beaucoup moins importants² du philosophe écossais :

“David Hume’s ‘An Historical Essay on Chivalry and Modern Honour’”, Ernest C. Mossner (edit.), *Modern Philology*, volume 45, no. 1, August 1947, pp. 54-60.

“An Early Fragment on Evil”, M. A. Stewart (edit.), in *Hume and Hume’s Connexions*, M. A. Stewart and John P. Wright (edit.), University Park, The Pennsylvania State University Press, 1995, pp. 160-170.

“Hume at La Flèche, 1735: An Unpublished Letter”, Ernest C. Mossner (edit.), *Texas Studies in English*, volume XXXVII, 1958, pp. 30-33.

“Queries and Answers relating to Sir Robert Walpole’s character” in *The Scots Magazine. Containing, A General View of the Religion, Politicks, Entertainment, &c. in Great Britain: and a succinct Account of Publick Affairs Foreign and Domestick*, volume IV, Edinburgh, printed by Sands, Brymer, Murray and Cochran, March 1742, pp. 119-120.³

“Fragment of a paper in Hume’s handwriting, describing the descent on the coast of Brittany, in 1746, and the causes of its failure” in David Hume, *Essays, Moral, Political, and Litterary*, 2 volumes, Thomas Hill Green and Thomas Hodge Grose (edit.), London, Longman, Greens and Co., 1898 (1875), volume II, pp. 443-460.

A True Account of the Behaviour and Conduct of Archibald Stewart, Esq., Late Lord Provost of Edinburgh. In a Letter to a Friend, London, Printed for M. Cooper, at The Globe in Pater-noster row, 1748, 12°.⁴

“Hume’s ‘Bellmen’s Petition’: The Original Text”, M. A. Stewart (edit.), *Hume Studies*, volume XXIII, no. 1, April 1997, pp. 3-7.

¹ Voir <http://library.nlx.com/xtf/search?browse-collections=true>.

² Du point de vue du sujet traité dans cette thèse.

³ Disponible en ligne sur *Google Books*. Voir <http://books.google.com/>.

⁴ Disponible en ligne sur *Eighteenth Century Collection Online*. Voir <http://gdc.gale.com/products/eighteenth-century-collections-online/>.

“Scotticisms” in *Essays, Moral, Political, and Litterary*, 2 volumes, Thomas Hill Green and Thomas Hodge Grose (edit.), London, Longman, Greens and Co., 1898 (1875), volume II, pp. 461-464.

“Letter to the authors of the critical review concerning the Epigoniad of Wilkie” in *Essays, Moral, Political, and Litterary*, 2 volumes, Thomas Hill Green and Thomas Hodge Grose (edit.), London, Longman, Greens and Co., 1898 (1875), volume II, pp. 425-437.

“To the Reverend Mr. Hume, Author of Douglas, A Tragedy” in *Four Dissertations. I. The natural history of religion. II. Of the passions. III. Of tragedy. IV. Of the standard of taste.* By David Hume, Esq., London, Printed for A. Millar, in the Strand, 1757, 12°, pp. i-ii.¹

A Concise and Genuine Account of the Dispute Between Mr. Hume and Mr. Rousseau, with the Letters That passed between them during their Controversy. As also, The Letters of the Hon. Mr. Walpole, and Mr. D’Alembert, relative to this extra-ordinary Affair. Translated from the French, London, Printed for T. Becket and P. A. De Hondt, near Surry-Street, in the Strand, 1766.²

“Advertisement” in Cristof Hermann Manstein, *Memoirs of Russia, Historical, Political, and Military, from the Year MDCCXXVII, to MDCCXLIV. In Particular The Wars of Russia with Turkey and Sweden. ... Translated from the original manuscript of General Manstein*, London, Printed for T. Becket and P. A. de Hondt, in the Strand 1770, 4°. ³

“Hume’s Early Memoranda: The complete text”, Ernest Campbell Mossner (edit.), *Journal of the History of Ideas*, volume IX, no. 4, October 1948, pp. 492-518.

“Review of Robert Henry’s *History of Great Britain*” in *David Hume: Philosophical Historian*, David Fate Norton and Richard Henry Popkin (edit.), Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1965, pp. 377-388.

“Of the Poems of Ossian” in *David Hume: Philosophical Historian*, David Fate Norton and Richard Henry Popkin (edit.), Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1965, pp. 389-400.⁴

Au cours de l’année 2010-2011, j’ai ainsi produit un document dans lequel étaient regroupés tous les passages où il était question de la sympathie, quelle que soit la sorte de sympathie mentionnée dans les textes, et que le terme soit alors employé ou non. Ce document a servi de fondation à la thèse, car il a constitué un outil précieux permettant de repérer rapidement

¹ *Op. cit. Eighteenth Century Collection Online.* Voir également “Dedication of the ‘Four Dissertations’, 1757” in *Essays, Moral, Political, and Litterary*, 2 volumes, Thomas Hill Green and Thomas Hodge Grose (edit.), London, Longman, Greens and Co., 1898 (1875), volume II, pp. 439-441.

² *Op. cit. Eighteenth Century Collection Online.*

³ *Op. cit. Eighteenth Century Collection Online.*

⁴ Voir également : “Of the Authenticity of Ossian’s Poems” in *Essays, Moral, Political, and Litterary*, 2 volumes, Thomas Hill Green and Thomas Hodge Grose (edit.), London, Longman, Greens and Co., 1898 (1875), volume II, pp. 415-424.

les passages qui étaient intéressants lors des analyses et de la rédaction. À l'origine, je pensais joindre ce document en annexe à la thèse, afin de me servir de celui-ci lors des citations. Tous les passages cités auraient été ainsi regroupés ensemble, dans une même partie.

Procéder ainsi comportait des avantages et des inconvénients. Au niveau des avantages, le regroupement permettait de faciliter les comparaisons entre les différents passages ; il permettait également de présenter chacun des passages une seule fois, nonobstant le nombre de citations ou de références à ceux-ci dans les chapitres. Au niveau des inconvénients, le regroupement forçait le lecteur à consulter un document extérieur et à chercher hors des chapitres les passages qui étaient mentionnés ou cités dans les chapitres ; par ailleurs, cela faisait en sorte que les passages n'étaient plus isolés les uns des autres, qu'ils étaient perdus dans une masse énorme de passages, ce qui rendait les éléments intéressants moins faciles à repérer et moins frappants pour le lecteur. Avec le temps, j'en suis venue à penser qu'il était plus pratique et plus fonctionnel que les passages analysés soient présentés avec leurs analyses, et le projet de présenter les passages en annexe disparut.

2.2. Considération de tous les types d'ouvrages, incluant la correspondance

Lors de mes lectures et de mes recherches, j'ai pris soin de consulter tous les documents que l'on savait avoir été produits par David Hume, qu'ils aient été publiés ou non de son vivant, et qui étaient disponibles dans les formats suivants :

- 1) les éditions critiques ou non des ouvrages de Hume, publiées au XIX^{ème}, au XX^{ème} et au XXI^{ème} siècles ;
- 2) les ouvrages du XVIII^{ème} siècle disponibles dans les bibliothèques spécialisées ou en formats numériques sur différentes bases de données en ligne (principalement *Eighteenth Century Collection Online*, mais également *Google Books* et *Gallica-bibliothèque numérique de la Bibliothèque nationale de France*) ;
- 3) les éditions commentées de certains manuscrits, présentés par les spécialistes du philosophe écossais, dans des périodiques ou dans des monographies.

J'ai tenu compte de tous les types d'ouvrages produits par le philosophe : traité, enquêtes, dissertations, essais, histoires, commentaires, résumés, comptes-rendus, récits, réponses à ses lecteurs, pétition, notes, publication d'échanges épistolaires, etc. J'ai également tenu compte de tous les sujets traités : philosophiques, littéraires, politiques, économiques, historiques, satiriques, etc.

J'ai également vérifié ce qu'il en était des propos tenus dans la correspondance. Sur le plan philosophique, la correspondance humienne apparaît comme étant moins intéressante que la correspondance de d'autres auteurs comme par exemple Descartes, Spinoza ou Leibniz au XVIIème siècle, car on n'y trouve pas – ou vraiment très peu – de précisions sur des sujets philosophiques, comme c'est le cas chez ceux-là. Néanmoins, je demeure convaincue que la correspondance humienne devait être considérée, dans un souci d'exhaustivité.

2.3. Sur l'ajustement sémantique nécessaire

Le sens des mots évolue avec le temps et lorsque un terme existe depuis longtemps, il peut arriver que des différences considérables apparaissent entre le ou les sens qu'il possédait il y a plusieurs siècles et celui ou ceux qu'il possède aujourd'hui. C'est le cas du terme « sympathie » qui a été utilisé en Occident de l'Antiquité jusqu'à nos jours, et qui est d'abord apparu chez les Grecs (συμπαθεια), a été repris et latinisé par les Romains (*sympathia*) et s'est ainsi retrouvé dans la langue française (« sympathie ») et dans la langue anglaise ("sympathy").

Il importait de bien comprendre les sens que le terme « sympathie » pouvait avoir pour un individu ayant vécu au XVIIIème siècle, principalement en Écosse et en Angleterre, mais également en France et ayant évolué dans des milieux aisés et cultivés. La consultation des dictionnaires de cette époque était un bon moyen pour y arriver.

J'ai consulté aussi bien des dictionnaires de langue française que des dictionnaires de langue anglaise, parce que Hume était un individu cultivé, francophile, qu'il s'exprimait et lisait dans l'une et l'autre langue et que ses sources et ses influences – tant philosophiques que littéraires – étaient aussi bien écrites en langue française qu'en langue anglaise : cela est perceptible lorsque l'on lit ses textes et cela est corroboré par le contenu du catalogue de sa

bibliothèque¹. J'ai ainsi consulté plusieurs dictionnaires français et anglais du XVII^e et du XVIII^e siècles, afin de mieux comprendre les sens des termes « sympathie » et “sympathy” à l'époque où vécut David Hume, soit la première moitié du siècle des Lumières.

Il s'est avéré qu'il y avait fort peu de différences entre les sens de la « sympathie » et ceux de la “sympathy”, et que les cultures françaises et anglaises au XVIII^e siècle ne différaient pas beaucoup sur cette matière. Les sens des termes « sympathie » et “sympathy” dans les langages courants ont été présentés dans le « Chapitre VI ».

3. Structure de la thèse

3.1 Présentation de toutes les sortes de sympathie

Apprendre quels pouvaient être les sens du terme “sympathy” aux XVII^e et au XVIII^e siècles m'a permis de mieux comprendre dans quels sens on pouvait interpréter la sympathie dans les différents passages où Hume faisait référence à cette dernière. Après avoir considéré tous les passages où il était question de la sympathie dans tous les ouvrages, il s'est avéré que le philosophe écossais recourait à la sympathie de six façons différentes.

Dans la grande majorité des passages où l'on retrouvait celle-ci, la sympathie venait désigner le concept humien, c'est-à-dire la conversion d'une idée en impression ; cependant, on retrouvait également des passages où Hume se servait du terme “sympathy” en lui octroyant l'un ou l'autre des sens qu'il possédait dans le langage courant à son époque. C'est ainsi que la sympathie pouvait désigner (dans l'ordre décroissant de leur utilisation) :

- 1) une passion ;
- 2) une concordance entre deux choses de même nature ;
- 3) un mécanisme de transmission de pathologie dans le corps ;
- 4) un rapport entre des substances ;
- 5) un rapport entre les parties d'un tout ;

¹ Voir David Fate Norton et Mary Jane Norton, *The David Hume Library*, Edinburgh, Edinburgh Bibliographical Society, 1996.

Afin de bien différencier les sympathies présentes dans l'œuvre de David Hume, j'ai attribué à chacune d'entre elles une appellation. J'ai ainsi nommé la conversion d'une idée en impression, « sympathie-humienne », la passion, « sympathie-passion », la concordance entre deux choses, « sympathie-concordance », le mécanisme de transmission de pathologie dans un corps, « sympathie-médicale », le rapport entre les substances « sympathie des substances » et le rapport entre les parties d'un tout, « sympathie des parties ».

Le nombre de passages où il était question de la sympathie-humienne était considérable, aussi plusieurs chapitres – les cinq premiers – lui ont été consacrés. Les résultats ont été présentés par ouvrages (ou type d'ouvrages) et suivant un ordre relativement chronologique. Le « Premier Chapitre » et le « Chapitre II » ont servi à présenter les passages extraits des deuxième et troisième livres du *Traité de la nature humaine* ; Le « Chapitre III » a servi à présenter ceux extraits des différents essais et autres textes produits par Hume, qu'ils aient ou non été publiés ; dans le « Chapitre IV » on a présenté les passages extraits des ouvrages qui constituaient des reprises d'éléments présentés dans le *Traité*, comme l'*Enquête sur l'entendement humain* et l'*Enquête sur les principes de la morale* ainsi que certaines dissertations ; le « Chapitre V », enfin, a été consacré aux passages trouvés dans les volumes de l'*Histoire de l'Angleterre*.

Dans le chapitre suivant, comme on l'a indiqué précédemment, on a présenté les sens que possédaient les termes « sympathie » et “sympathie” au XVII^{ème} siècle et au XVIII^{ème} siècle. Ce chapitre a servi de préambule aux suivants, dans lesquels on a présenté les passages où le philosophe écossais mentionnait la sympathie dans un sens qui n'était pas celui de son concept. Ainsi, le « Chapitre VII », le « Chapitre VIII » et le « Chapitre IX » ont été consacrés respectivement à la sympathie-passion, à la sympathie-concordance et à la sympathie-médicale ; dans le « Chapitre X » on a exceptionnellement regroupé ensemble deux sortes de sympathie, la sympathie des substances et la sympathie des parties, en raison du nombre peu élevé de passages pour l'une et pour l'autre.

3.2. Autres éléments qui ont été considérés

La sympathie ne constitue pas le seul sujet abordé dans cette thèse. Pour comprendre ce qu'il en était avec elle dans l'œuvre de David Hume, il a fallu considérer d'autres éléments comme le rôle joué par les mouvements des esprits animaux ainsi que la nature des

émotions. Il a également fallu considérer un phénomène qui était mentionné à l'occasion par Hume et qui pouvait être ou pouvait ne pas être de même nature que le processus sympathique : la contagion.

C'est ainsi que deux chapitres, le « Chapitre XI » et le « Chapitre XII », ont été consacrés au rôle joué par les mouvements des esprits animaux, de même qu'à la nature des émotions. Le nombre élevé de passages intéressants sur ces sujets exigeait qu'il y ait deux chapitres qui leur soient consacrés et on a présenté les résultats obtenus suivant les ouvrages. Le « Chapitre XI » a servi à présenter les passages extraits du *Traité de la nature humaine*, et le « Chapitre XII », les passages extraits de tous les autres ouvrages.

Le « Chapitre XIII » a été consacré au phénomène de la contagion dans les ouvrages de Hume. Tous les passages de tous les ouvrages du philosophe écossais ont été présentés dans cet unique chapitre.

3.3. L'œuvre épistolaire

Enfin, on a considéré les passages où il pouvait être question des sortes de sympathie et de la contagion dans la correspondance de David Hume. Il s'est avéré qu'au final les passages n'étaient pas très intéressants et qu'ils n'apportaient rien à la compréhension de la sympathie et de la contagion. Néanmoins, on a tenu à présenter les résultats obtenus. Comme les lettres constituaient des documents un peu particuliers, on a présenté les passages extraits de ces dernières dans un chapitre à part, le « Chapitre XIV ».

4. Présentation des résultats

Dans cette section, on résume brièvement les résultats obtenus lors des analyses effectuées dans les différents chapitres de la thèse. Cette section est divisée en cinq sous-sections qui sont :

- 1) la sympathie et la contagion¹ ;
- 2) le mouvement des esprits animaux² ;
- 3) la place des différentes sympathies dans l'œuvre de David Hume¹ ;

¹ Qui présente un résumé des résultats obtenus dans le « Chapitre XIII ».

² Qui présente un résumé des résultats obtenus dans le « Chapitre XI » et le « Chapitre XII ».

- 4) les rapports entre les sympathies ;
- 5) les ajouts à la taxonomie des perceptions.

4.1. La sympathie et la contagion

La sympathie – entendue comme principe de conversion d’une idée en impression – ne semble pas être le seul phénomène de production et de communication d’une affection entre des individus dans l’œuvre de David Hume. Celui-ci en effet mentionne également la contagion, et, dans le cadre de recherches effectuées sur le concept de sympathie, il importait de comprendre quelles pouvaient être les différences entre les deux phénomènes, si jamais de telles différences existaient... Les analyses effectuées dans le chapitre consacré au phénomène de la contagion dans les ouvrages de Hume² ont fait ressortir plusieurs éléments.

Tout d’abord, on trouve des mentions de la contagion à toutes les époques de la carrière de Hume : dès l’époque du *Traité de la nature humaine* (1739-1740) et jusqu’à l’époque où furent publiés pour la première fois les volumes de l’*Histoire de l’Angleterre* (1754-1762). La contagion ou le caractère contagieux de quelque chose sont mentionnés dans différents types d’ouvrages et dans des ouvrages portant sur des sujets variés, comme par exemple le *Traité de la nature humaine*, les essais « Sur la liberté de la presse » (1741) et « Sur les caractères nationaux » (1748), la dissertation sur l’« Histoire naturelle de la religion » (1757), l’*Enquête sur les principes de la morale* (1751) et bien sûr, les volumes de l’*Histoire de l’Angleterre*. Les passages sont particulièrement nombreux dans les volumes de l’*Histoire de l’Angleterre*, mais la dimension considérable de l’ouvrage y est sûrement pour quelque chose.

Contrairement à ce qu’il en est du phénomène de la sympathie, Hume n’explique jamais en quoi consiste le processus de la contagion par lequel une affection est transmise entre des individus. Cette différence de traitement entre les deux phénomènes semble indiquer qu’il n’y a pas de différence entre les deux phénomènes – sinon une différence d’appellation – et que ceux-ci ne sont qu’un seul et même principe.

¹ Qui présente un résumé des résultats obtenus dans les cinq premiers chapitres ainsi que dans le « Chapitre VII », le « Chapitre VIII », le « Chapitre IX » et le « Chapitre X ».

² Voir le « Chapitre XIII ».

La contagion est présentée comme un processus neutre : des affections aussi bien plaisantes que déplaisantes peuvent être transmises par contagion. Par ailleurs, même lorsque la contagion communique une affection déplaisante d'un individu à un autre, on ne doit pas perdre de vue le fait que ce n'est pas le processus lui-même qui est désagréable ou douloureux, mais bien ce qu'il transmet. Cette neutralité est une caractéristique qui appartient aussi bien à la contagion qu'à la sympathie.

Par contagion, différentes choses peuvent être transmises entre les individus. Hume mentionne ainsi les passions, les inclinations, les affections, les sentiments, les opinions, les croyances religieuses, les traits de caractère et les manières. Toutes ces choses peuvent également être transmises par sympathie.

La sympathie et la contagion ne sont pas exposées de la même manière dans les ouvrages de Hume. Cela est peut-être à l'origine de l'impression que l'on a qu'elles diffèrent.

La sympathie est principalement exposée dans le *Traité de la nature humaine*. Dans les passages où il la mentionne, Hume la présente ordinairement comme un mécanisme agissant entre deux individus ou comme un mécanisme agissant sans que la présence d'un autre individu soit rigoureusement nécessaire (par exemple lorsque l'individu qui ressent la sympathie assiste à une pièce de théâtre¹, entend un discours des plus éloquents², lit un ouvrage historique³, regarde un bel objet ou une œuvre d'art⁴, observe un paysage⁵, ou encore est mis en présence de certains objets comme des instruments chirurgicaux⁶, etc.). Dans les rares passages où Hume mentionne des phénomènes sympathiques se produisant parmi un grand groupe d'individus, les phénomènes apparaissent comme étant problématiques et on peut être enclin à les considérer comme des phénomènes différents de la sympathie⁷.

¹ Voir *THN*, 2.2.7.3, p. 238.

² Voir *THN*, 2.3.6.7, p. 273.

³ Voir *THN*, 3.3.4.14, p. 391.

⁴ Voir *THN*, 2.2.5.16-19, p. 235.

⁵ Voir *THN*, 2.2.9.17, p. 249.

⁶ Voir *THN*, 3.3.1.7, p. 368.

⁷ Sur ce sujet, voir dans le « Chapitre XIII », les sections « 2.3. La contagion au théâtre » et « 2.4. La contagion chez les animaux ».

La contagion, quant à elle, est présentée comme un phénomène de communication entre des individus (et il arrive souvent que plusieurs individus soient alors impliqués). Dans les exemples où il mentionne celle-ci, Hume met en contact des individus différents, et parmi ceux-ci il y a toujours un « émetteur » qui communique l'affection et il y a toujours un « récepteur » qui la reçoit. L'« émetteur » peut être un seul individu qui transmet une affection à un autre individu :

We need not dread from this liberty any such ill consequences as followed from the harangues of the popular demagogues of ATHENS and tribunes of ROME. **A man** reads a book or pamphlet alone and coolly. **There is none present from whom he can catch the passion by contagion.** He is not hurried away by the force and energy of action. And should he be wrought up to ever so seditious a humour, there is no violent resolution presented to him, by which he can immediately vent his passion.¹

L'« émetteur » peut être un seul individu qui transmet une affection à plusieurs individus :

By the contagious ferment of his zeal, he engaged every one to co-operate with him in his measures; and entering easily and affectionately into every part, which he was disposed to act, he was enabled, even after multiplied deceits, to cover, under a tempest of passion, all his crooked schemes and profound artifices.²

L'« émetteur » peut également être un groupe de plusieurs individus qui communiquent à un seul une affection :

The solicitations and importunities of the queen-mother, **the contagion of the company which he frequented**, the view of a more splendid and courtly mode of worship, the hopes of indulgence in pleasure; all these causes operated powerfully on a young prince, whose careless and dissolute temper made him incapable of adhering closely to the principles of his early education.³

Enfin, l'« émetteur » peut être plusieurs individus qui communiquent à plusieurs autres une affection :

Charles was in a very distressed condition. The nation was universally and highly discontented. **The army was discouraged, and began likewise to be discontented, both from the contagion of general disgust**, and as an excuse for their misbehaviour, which they were desirous of representing rather as want of will than of courage to fight.⁴

¹ “Of the Liberty of the Press”, p. 604. Je souligne. En petites capitales dans le texte.

² *HøE*, volume 6, chapitre LX, p. 29. Je souligne.

³ *HøE*, volume 6, chapitre LXIII, p. 185. Je souligne.

⁴ *HøE*, volume 5, chapitre LIII, p. 280. Je souligne.

La contagion peut sembler différente de la sympathie-humienne parce que l'une et l'autre ne semblent pas présenter les mêmes caractéristiques... Mais il s'agit d'une illusion, en fait. Cette illusion est produite par les différences existant entre les contextes où la sympathie-humienne et la contagion sont exposées.

Enfin, il existe quelques passages où Hume présente ensemble – ou semble présenter ensemble – la contagion et la sympathie. Ces passages ont été analysés suivant deux hypothèses qui ont toutes deux été invalidées¹. Ces passages sont les suivants :

Their immediate sensation, to the person possessed of them, is agreeable: Others enter into the same humour, and **catch the sentiment, by a contagion or natural sympathy**: And as we cannot forbear loving whatever pleases, a kindly emotion arises towards the person, who communicates so much satisfaction.²

Who would live amidst perpetual wrangling, and scolding, and mutual reproaches? The roughness and harshness of these emotions disturb and displease us: **We suffer by contagion and sympathy**; nor can we remain indifferent spectators, even though certain, that no pernicious consequences would ever follow from such angry passions.³

[...] **The passions are so contagious, that they pass with the greatest facility from one person to another, and produce correspondent movements in all human breasts**. Where friendship appears in very signal instances, my heart catches the same passion, and is warm'd by those warm sentiments, that display themselves before me. Such agreeable movements must give me an affection to every one that excites them. This is the case with every thing that is agreeable in any person. The transition from pleasure to love is easy: but the transition must here be still more easy; since the agreeable sentiment, which is **excited by sympathy**, is love itself; and there is nothing requir'd but to change the object.⁴

The dead body of Godfrey was carried into the city, attended by vaste multitudes. It was publicly exposed in the streets, and viewed by all ranks of men; and every one, who saw it, went away inflamed, **as well as by the mutual contagion of sentiments, as by the dismal spectacle itself**.⁵

Les résultats obtenus lors des analyses des passages où il était question de contagion ou de contagiosité ont mené à la conclusion qu'il n'y avait pas deux phénomènes différents de production et de communication des affections dans l'œuvre de Hume, soit la sympathie-humienne et la contagion, mais qu'il n'y avait qu'un seul et unique phénomène : celui de la

¹ Voir dans le « Chapitre XIII », les sections « 1.3.1. Première hypothèse : il s'agit de deux phénomènes différents » et « 1.3.2. Deuxième hypothèse : il s'agit du même phénomène ».

² *EPM*, “Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves”, §2, p. 59. Je souligne.

³ *EPM*, “Section 7. Of Qualities Immediately Agreeable to Ourselves”, §21, p. 64. Je souligne.

⁴ *THN*, 3.3.3.5, p. 386. Je souligne.

⁵ *HoE*, volume 6, chapitre LXVII, p. 342. Je souligne.

sympathie-humienne. L'invalidation des deux hypothèses formulées lors de la considération des passages où la contagion et la sympathie étaient (ou semblaient être) mentionnées ensemble, a par ailleurs conduit à la conclusion que le terme « contagion » devait être considéré de la même manière que les autres expressions alternatives employées par Hume dans ses ouvrages, comme la « communication des affections », la « réception des affections d'autrui », l'« embrassement des affections », l'« entrée dans les affections d'un autre » et l'« infusion d'une affection ». Comme celles-ci, le terme « contagion » contribuait à expliquer et à définir le concept de sympathie, en exprimant un de ses aspects d'une manière plus particulière.

4.2. Le mouvement des esprits animaux

Les passages où il est question des esprits animaux et de leurs mouvements sont relativement nombreux bien qu'ils soient disséminés dans les ouvrages du philosophe écossais. Une fois colligés, on constate qu'on y trouve beaucoup d'informations concernant la production des impressions (principalement les passions), les mélanges des passions et surtout concernant la nature et le fonctionnement de la sympathie comme principe de conversion des idées en impressions. Ils constituent un élément important pour comprendre la théorie humienne des passions, mais également et plus généralement, la façon dont Hume conçoit la nature humaine.

Les esprits animaux ainsi que leurs mouvements sont mentionnés dans des ouvrages publiés aussi bien au début de la carrière du philosophe écossais, comme le *Traité de la nature humaine* (1739-1740), qu'à une époque plus tardive, comme l'*Enquête sur l'entendement humain* (1748/1758), l'*Enquête sur les principes de la morale* (1751), la dissertation « Sur les passions » (1757) et la dissertation « Sur la tragédie » (1757). Par ailleurs, il arrive également que Hume mentionne brièvement les esprits animaux dans d'autres ouvrages, comme certains essais¹, l'*Histoire de l'Angleterre* et les *Dialogues sur la religion naturelle*. La présence de mentions à des époques aussi différentes et dans des ouvrages aussi variés est un indice sûr – à mon sens – de l'importance que le philosophe écossais devait leur accorder.

¹ Voir par exemple “Of Superstition and Enthusiasm”, “The Epicurean”, “The Sceptic”, “Of National Characters”, “Of Refinement in the Arts”.

Les résultats obtenus lors de l'analyse des passages où il était question des esprits animaux ont été présentés dans le « Chapitre XI » et le « Chapitre XII ». Dans cette section de la conclusion, on rappellera quelques-uns des éléments exposés dans ces deux chapitres.

À chaque idée, à chaque impression, correspond un mouvement particulier des esprits animaux. L'agitation des esprits qui est associée aux idées est plus faible que l'agitation des esprits qui est associée aux impressions et c'est en cela que les idées constituent des copies faibles des impressions. Le mouvement des esprits animaux, par ailleurs, est ce que Hume nomme « émotion ».

La sympathie-humienne – le principe par lequel une idée se convertit dans l'impression qui lui correspond, suite à l'augmentation de sa force – désigne le phénomène par lequel l'agitation des esprits animaux associés à une idée s'accroît. Ainsi, lorsqu'un individu conçoit l'idée d'une passion comme la colère, ses esprits animaux sont agités d'une certaine manière et ils sont agités faiblement. Lorsque cette agitation atteint une certaine vivacité, lorsqu'elle devient très forte, le mouvement des esprits ne correspond plus à l'idée de la colère, mais il correspond plutôt à la passion de la colère elle-même. Par le terme « sympathie » David Hume désigne ainsi un phénomène physiologique et mécanique, qui est celui de l'augmentation de l'agitation des particules matérielles que sont les esprits animaux.

Plusieurs facteurs sont susceptibles de faire varier le cours des esprits animaux. Hume en présente quelques-uns dans le second livre du *Traité* : les obstacles extérieurs, l'incertitude ou la certitude, l'instabilité ou la stabilité, le fait que certaines choses soient cachées, la sécurité, la nouveauté, et l'habitude¹. Il explique également, quoique brièvement, pourquoi ces facteurs agissent sur le cours des esprits.

Les rencontres entre les passions² et ce qui se produit alors – la passion dominante absorbe l'autre passion et gagne en force, les deux passions se neutralisent l'une l'autre, les deux passions se mélangent et une nouvelle passion se forme – s'expliquent toutes à partir des

¹ Voir *THN*, 2.3.4.6-9, p. 270 et *THN*, 2.3.5.2-3, p. 271.

² Sur ce sujet, voir *THN*, 2.3.9.13-17, pp. 282-283 et *THN*, 2.3.4.2-10, pp. 269-270. Voir également, dans le « Chapitre XI », la section « 2.1.2. Les changements de direction des esprits et les variations de la force des passions » et la section « 2.2.1.1. Flux des perceptions et rencontre des passions ».

mouvements des esprits animaux qui sont associés à ces passions¹. À partir du moment où l'on prend en compte le rôle joué par les mouvements des esprits animaux, les rapports entre les passions apparaissent clairement comme des rapports mécaniques entre des forces qui s'opposent ou se joignent, dans la philosophie humienne.

Les distinctions entre les passions calmes, faibles, violentes et fortes s'expliquent également à partir des caractéristiques des mouvements des esprits animaux, comme la régularité plus ou moins fluide de leur cours, la force de leur agitation (faible, moyenne ou forte), le fait que les esprits soient entravés ou non dans leurs mouvements, etc². L'état de santé des esprits animaux eux-mêmes – par exemple, s'ils sont languides et malingres ou s'ils sont au contraire vigoureux et robustes³ – peut également jouer un rôle.

4.3. La place des différentes sympathies dans l'œuvre de David Hume

On trouve six sortes de sympathies différentes dans l'œuvre de David Hume. Dans cette section, on compare la répartition de chacune d'entre elles, à travers toute l'œuvre du philosophe écossais. On a seulement considéré les ouvrages produits par Hume, qu'ils aient été publiés ou non, de son vivant ; on n'a pas tenu compte des sympathies qui étaient présentes dans ses lettres.

La sympathie la plus importante est – de bien loin – le principe par lequel une idée acquiert de la force et se convertit dans une impression correspondante. On la retrouve dans plusieurs types d'ouvrages : traité, enquêtes, dissertations, essais, histoire... On la retrouve dans des textes portant sur des sujets variés : sujets philosophiques concernant l'entendement, la morale ou l'esthétique, sujets littéraires, sujets politiques, sujets historiques... On la retrouve à toutes les périodes de la carrière du philosophe écossais : durant les années de la publication du *Traité de la nature humaine* (1739-1740), au cours de la période de la publication des essais (1741-1748), pendant la période de la publication des ouvrages reprenant les sujets abordés dans le *Traité* (1748-1758) et enfin tout au long de la période de la publication de l'*Histoire de l'Angleterre* (1754-1762).

¹ Voir, dans le « Chapitre XI », la section « 2.1.2. Les changements de direction des esprits et les variations de la force des passions ».

² Voir, dans le « Chapitre XI », la section « 2.2.1.3. Les émotions et l'accoutumance ».

³ Sur ce sujet, voir, dans le « Chapitre XII », la section « 2.1. Sur les esprits animaux ».

Comme on l'avait indiqué dans les introductions du « Premier Chapitre » et du « Chapitre II », les passages où il est question de la sympathie-humienne n'ont pas été comptés tout à fait de la même façon que les passages où il était question des autres sortes de sympathie. Il y a plusieurs raisons à cela.

D'abord, lorsque Hume fait référence au principe de la sympathie, il utilise le terme « sympathie » ou le terme « contagion », mais il lui arrive également d'employer d'autres expressions, comme la « communication des affections », l'« entrée dans les affections d'autrui », la « réception des affections d'un autre », etc. Il lui arrive également de parler d'« infection », d'« épidémie », etc. Tous ces termes et expressions devaient être pris en considération lors de l'identification des passages.

Ensuite, il arrive que Hume répète plusieurs fois le terme « sympathie » dans un seul passage, ou qu'il utilise celui-ci avec le terme « contagion » ou avec un autre terme ou expression alternative, ce qui constitue aussi une répétition. La prise en compte de toutes les occurrences des termes et expressions désignant le processus sympathique – sans tenir compte des répétitions dans un même passage – aurait donné un résultat inadéquat et plus élevé que le nombre réel de passages où il était question de la sympathie-humienne. Il fallait tenir compte de cela lors de l'identification des passages.

Enfin et surtout, la définition de ce qu'est un passage¹ dans le cas de la sympathie-humienne est problématique : il n'est en effet pas toujours facile de déterminer où un passage commence et où il se termine... On ne peut pas toujours se fier aux paragraphes eux-mêmes, car certains sont très longs, ils comportent plusieurs occurrences du terme « sympathie » et il arrive que Hume y traite de plusieurs sujets différents : il arrive ainsi que l'on doive considérer qu'un seul paragraphe comporte plusieurs passages différents... Inversement, il arrive que plusieurs paragraphes soient très courts, qu'ils comportent

¹ Ce que je nomme et considère comme un passage est une proposition ou un groupe de plusieurs propositions où un problème particulier (ou un sujet particulier) est abordé. Généralement, lorsqu'un texte comporte plusieurs paragraphes et que ceux-ci sont courts, il y a une correspondance entre les passages et les paragraphes. Il peut néanmoins arriver que je considère qu'une suite de paragraphes courts constituent un passage unique, lorsque (par exemple) l'auteur présente plusieurs exemples différents pour illustrer le même phénomène et qu'il présente chacun de ces exemples dans un paragraphe à part, comme c'est le cas dans le *Traité de la nature humaine* en 2.2.5.16-20, pp. 235-236.

plusieurs occurrences de la sympathie mais portent tous sur le même sujet, auquel cas ils constituent un seul passage... Enfin, il arrive également – et c’est le cas le plus fréquent – qu’un paragraphe constitue un passage, quelque soit le nombre de mentions de la sympathie-humienne que l’on y retrouve... Il fallait également tenir compte de ces problèmes lors de l’identification des passages.

Par ailleurs, il arrive aussi que Hume fasse des allusions à la production d’affections ou à la communication d’affections entre des individus de manière superficielle et évasive – je songe ici à certains passages de la dissertation « Sur la tragédie »¹ et de l’essai « Sur les caractères nationaux »². De tels passages n’ont pas été pris en considération.

Tous ces éléments ont rendu l’identification des passages où il était question de la sympathie-humienne malaisée et plus imprécise que l’identification des passages où il était question des autres sortes de sympathie. Cela dit, je pense que les résultats obtenus concernant la sympathie-humienne permettent néanmoins de se faire une idée relativement juste de la place occupée par cette dernière dans l’œuvre de David Hume. Il importe en effet peu de savoir le nombre exact de mentions de la sympathie-humienne, à une ou deux dizaines près, dans un ouvrage comme le *Traité de la nature humaine*... Ce qui compte, c’est de constater la place considérable qui est occupée par cette sorte de sympathie.

La sympathie-humienne est mentionnée dans quatre-vingt-dix-huit passages dans le second livre du *Traité de la nature humaine*, et dans quatre-vingt-cinq passages dans le troisième livre. On trouve deux passages dans les essais du premier recueil publié en 1741³ et huit dans

¹ Voir, par exemple, “Of Tragedy”, pp. 216-217 : “We find that common liars always magnify, in their narrations, all kinds of danger, pain, distress, sickness, deaths, murders, and cruelties; as well as joy, beauty, mirth, and magnificence. It is an absurd secret, which they have for pleasing their company, fixing their attention, and attaching them to such marvellous relations, by the passions and emotions, which they excite.”

² Voir, par exemple, “Of National Characters”, p. 204 (en italique et en petites capitales dans le texte) : “*First*. We may observe, that, where a very extensive government has been established for many centuries, it spreads a national character over the whole empire, and communicates to every part a similarity of manners. Thus the CHINESE have the greatest uniformity of character imaginable: though the air and climate, in different parts of those vast dominions, admit of very considerable variations.”

³ Plus précisément, on trouve un passage dans l’essai “Of the Liberty of the Press” et un passage dans l’essai “Of Parties in General”.

ceux du second recueil publié en 1742¹. L'essai « Sur les caractères nationaux », publié en 1748, comporte à lui seul quelques onze passages. On trouve un passage dans les *Discours politiques* de 1752². On trouve également un passage dans l'« Histoire naturelle des religions », publiée en 1757. La sympathie-humienne est mentionnée dans sept passages de *l'Enquête sur l'entendement humain* (1748/1758), dans quarante-et-un passages de *l'Enquête sur les principes de la morale* (1751), dans trois passages de la dissertation « Sur les passions » (1757), dans un passage de la dissertation « Sur la tragédie » (1757) et enfin dans un passage de la dissertation « Sur la norme du goût » (1757).

La sympathie qui occupe le deuxième rang en terme d'importance est celle qui vient désigner une passion³. Lorsque c'est le cas, le terme « sympathie » exprime ordinairement une passion proche de la compassion ou de la pitié (c'est-à-dire une passion douloureuse ressentie suite à la considération des malheurs d'autrui), une passion proche de l'amitié ou d'un attachement tendre entre des individus (c'est-à-dire une passion plaisante) mais il peut également arriver qu'elle exprime une passion dont la nature est beaucoup moins claire...

Les passages suivants présentent des exemples pour chacune de ces situations :

All the passions, excited by eloquence, are agreeable in the highest degree, as well as those which are moved by painting and the theatre. The epilogues of CICERO are, on this account chiefly, the delight of every reader of taste; and it is difficult to read some of them without the deepest sympathy and sorrow. His merit as an orator, no doubt, depends much on his success in this particular. When he had raised tears in his judges and all his audience, they were then the most highly delighted, and expressed the greatest satisfaction with the pleader.⁴

Nature has implanted in all living creatures an affection between the sexes, which, even in the fiercest and most rapacious animals, is not merely confined to the satisfaction of the bodily appetite, but begets a friendship and mutual sympathy, which runs through the whole tenor of their lives. Nay, even in those species, where nature limits the indulgence of this appetite to one season and to one object, and forms a kind of marriage or association between a single male and female, there is yet a visible complacency and benevolence, which extends farther, and mutually softens the affections of the sexes towards each other.⁵

¹ Plus précisément, on trouve quatre passages dans l'essai "Of Eloquence", trois passages dans l'essai "Of the Rise and Progress in the Arts and Sciences" et un passage dans l'essai "The Sceptic".

² Dans l'essai "Idea of a Perfect Commonweath".

³ Sur cette sorte de sympathie, voir le « Chapitre VII ».

⁴ "Of Tragedy", p. 219. Dans ce passage, la sympathie exprime une passion douloureuse, qui est proche de la compassion.

⁵ "Of the Rise and Progress of the Arts and Sciences", p. 131. Dans ce passage, la sympathie exprime une passion plaisante, proche de l'amitié avec laquelle Hume l'associe.

The storms and tempests were not alone remov'd from nature; but those more furious tempests were unknown to human breasts, which now cause such uproar, and engender such confusion. Avarice, ambition, cruelty, selfishness, were never heard of: Cordial affection, compassion, sympathy, were the only movements, with which the human mind was yet acquainted.¹

Hume emploie beaucoup moins le terme « sympathie » dans le sens d'une passion que dans le sens de son concept philosophique. On ne trouve que vingt-cinq occurrences² dans toute son œuvre.

La troisième sorte de sympathie qui est présente de manière relativement importante dans l'œuvre de Hume est celle qui exprime une concordance entre deux choses de même nature³ : on trouve vingt occurrences de cette sorte de sympathie dans ses ouvrages. Différentes choses peuvent être en concordance chez des individus, telles que leurs croyances religieuses, leurs manières, leurs goûts, leurs opinions, leurs situations, etc., comme le montrent les exemples suivants :

But England, long connected, both by commerce and alliance, with the Netherlands, and now more concerned in the fate of the revolted provinces by sympathy in religion, seemed naturally interested in their defence [...].⁴

And on the whole it appears, that Gregory and his missionary, if sympathy of manners have any influence, were better calculated than men of more refined understandings, for making a progress with the ignorant and barbarous Saxons.⁵

It is not strange, that Milton received no encouragement after the restoration: It is more to be admired, that he escaped with his life. Many of the cavaliers blamed extremely that lenity towards him, which was so honourable in the king, and so

¹ *THN*, 3.2.2.15, p. 317. Dans ce passage, la sympathie désigne une passion dont la nature n'est pas claire : il pourrait s'agir d'une passion proche de la compassion, mais il pourrait également s'agir d'une passion proche de l'amitié.

² Parmi ces vingt-cinq occurrences, je ne compte pas le passage mentionné dans la première note du « Chapitre VII », c'est-à-dire le passage où Hume utilise le terme « sympathie » vraisemblablement dans le sens d'une passion, mais où il est également possible qu'il utilise celui-ci dans le sens de la sympathie-humienne. Voir *HoE*, volume 4, chapitre XLII, p. 247 : "Here she also found Sir Andrew Melvil, her steward, who flung himself on his knees before her; and, wringing his hands, cried aloud, 'Ah, Madam! unhappy me! what a man was ever before the messenger of such heavy tidings as I must carry, when I shall return to my native country, and shall report, that I saw my gracious queen and mistress beheaded in England?' His tears prevented farther speech; and Mary too felt herself moved, more from sympathy than affliction. 'Cease my good servant,' said she, 'cease to lament: Thou hast cause rather to rejoice than to mourn: For now shalt thou see the troubles of Mary Stuart receive their long expected period and completion.'"

³ Sur cette sorte de sympathie, voir le « Chapitre VIII ».

⁴ *HoE*, volume 4, chapitre XL, pp. 172-173.

⁵ *HoE*, volume 1, chapitre I, pp. 31-32.

advantageous to posterity. It is said, that he had saved Davenant's life during the protectorship; and Davenant in return afforded him like protection after the restoration; being sensible, that men of letters ought always to regard their sympathy of taste as a more powerful band of union, than any difference of party or opinion as a source of animosity.¹

The fervor of youth and his zeal for novelty made it impossible for him to conceal his sentiments; and Campbel, prior of the Dominicans, who, under colour of friendship and a sympathy in opinion, had insinuated himself into his confidence accused him before Beaton, archbishop of St. Andrews.²

That she was cut off from all communication, not only with the rest of mankind, but with her only son; and her maternal fondness, which was now more enlivened by their unhappy sympathy in situation, and was her sole remaining attachment to this world deprived even of that melancholy solace, which letters or messages could give [...].³

La concordance entre eux amène des individus à bien s'entendre. À une occasion dans *l'Histoire de l'Angleterre*, Hume se sert du terme « antipathie » afin d'exprimer ce que l'on pourrait nommer une discordance entre deux individus ; il s'agit cependant d'un cas exceptionnel qui constitue une véritable curiosité :

The opposition of interests, and still more, a natural antipathy of character, produced a declared animosity between these bad princes; and Edward was thus secure of the sincere attachment of either of them, for whom he should chuse to declare himself.⁴

Le philosophe écossais s'est fort peu intéressé aux questions d'ordre physiologique dans son œuvre⁵. Cependant, il n'en demeure pas moins qu'on trouve cinq passages où il emploie le terme « sympathie » dans le sens que celui-ci avait à l'époque en médecine⁶. Dans la plupart des passages il emploie cette sympathie au sens propre, soit celui d'une communication d'affections d'une partie du corps d'un individu à une autre partie du corps ou encore dans le sens d'une communication de désordres entre l'âme et le corps :

The weakness of the body and that of the mind in infancy are exactly proportioned; their vigor in manhood, their sympathetic disorder in sickness, their common gradual decay in old age. The step farther seems unavoidable; their common dissolution in death⁷.

¹ *HoE*, volume 6, chapitre LXII, pp. 151-152.

² *HoE*, volume 3, chapitre XXXII, p. 281.

³ *HoE*, volume 4, chapitre XLI, p. 199.

⁴ *HoE*, volume 2, chapitre XXII, p. 467.

⁵ La lettre attribuée au docteur George Cheyne, et écrite alors qu'il était fort jeune, constitue pour ainsi dire une exception. Voir Greig I, Letter 3, pp. 12-18.

⁶ Sur cette sorte de sympathie, voir le « Chapitre IX ».

⁷ "Of the Immortality of the Soul", §33, p. 596.

Il lui arrive également d'employer cette sympathie dans un sens métaphorique. Lorsque c'est le cas, la sympathie entendue dans le sens médical sert alors de modèle explicatif¹ :

These loose hints I have thrown together, in order to excite the curiosity of philosophers, and beget a suspicion at least, if not a full persuasion, that this subject is very copious, and that many operations of the human mind depend on the connexion or association of ideas, which is here explained. Particularly, the sympathy between the passions and imagination will, perhaps, appear remarkable; while we observe that the affections, excited by one object, pass easily to another object connected with it; but transfuse themselves with difficulty, or not at all, along different objects, which have no manner of connexion together.²

Le terme « sympathie » peut également être compris dans le sens douteux d'une qualité occulte entre des substances³. Cette sorte de sympathie, qui était très à la mode au XVIIIème siècle – on songe par exemple aux remèdes sympathiques comme la fameuse poudre du chevalier Digby⁴ – est considérée de manière extrêmement péjorative par Hume :

There is a very remarkable inclination in human nature, to bestow on external objects the same emotions, which it observes in itself; and to find every where those ideas, which are most present to it. This inclination, 'tis true, is supress'd by a little reflection, and only takes place in children, poets, and the antient philosophers. It appears in children, by their desire of beating the stones, which hurt them: In poets, by their readiness to personify every thing: And in the antient philosophers, by these fictions of sympathy and antipathy. We must pardon children, because of their age; poets, because they profess to follow implicitly the suggestions of their fancy: But what excuse shall we find to justify our philosophers in so signal a weakness?⁵

C'est l'un des sens les plus rares octroyé au terme « sympathie » dans ses ouvrages. On ne trouve en effet que trois occurrences dans toute son œuvre. Cela n'est pas étonnant, étant donné la façon dont Hume considérait cette sorte de sympathie : on peut supposer qu'il ne l'a mentionnée que pour la décrier, ce qui lui permettait d'établir fermement sa position à son sujet et au sujet de ceux qui manifestaient encore quelque intérêt envers celle-ci.

¹ Sur ce sujet, voir dans le « Chapitre IX », la « Conclusion ».

² *EPM*, Section 3. Of the Association of Ideas, §18, p. 23.

³ Sur cette sorte de sympathie voir, dans le « Chapitre X », la « Première partie : La sympathie des substances ».

⁴ Sur ce sujet voir, dans le « Chapitre VI », les sections « 1.6. Encres sympathiques et poudre de sympathie » et « 2.6. Encres sympathiques, poudre de sympathie et remèdes sympathiques ».

⁵ *THN*, 1.4.3.11, p. 148.

Enfin, il arrive que la sympathie possède un sixième et dernier sens, celui d'une harmonie entre les parties d'un tout¹. Ce tout peut tout aussi bien être un organisme que le monde ou l'univers considéré en son entier. Lorsqu'elle est comprise dans ce sens, la sympathie vient désigner quelque chose qui est très proche du concept de sympathie des stoïciens :

But this is still more remarkable, when we add a *sympathy* of parts to their *common end*, and suppose that they bear to each other, the reciprocal relation of cause and effect in all their actions and operations. This is the case with all the animals and vegetables; where not only the several parts have a reference to some general purpose, but also a mutual dependance on, and connexion with each other.²

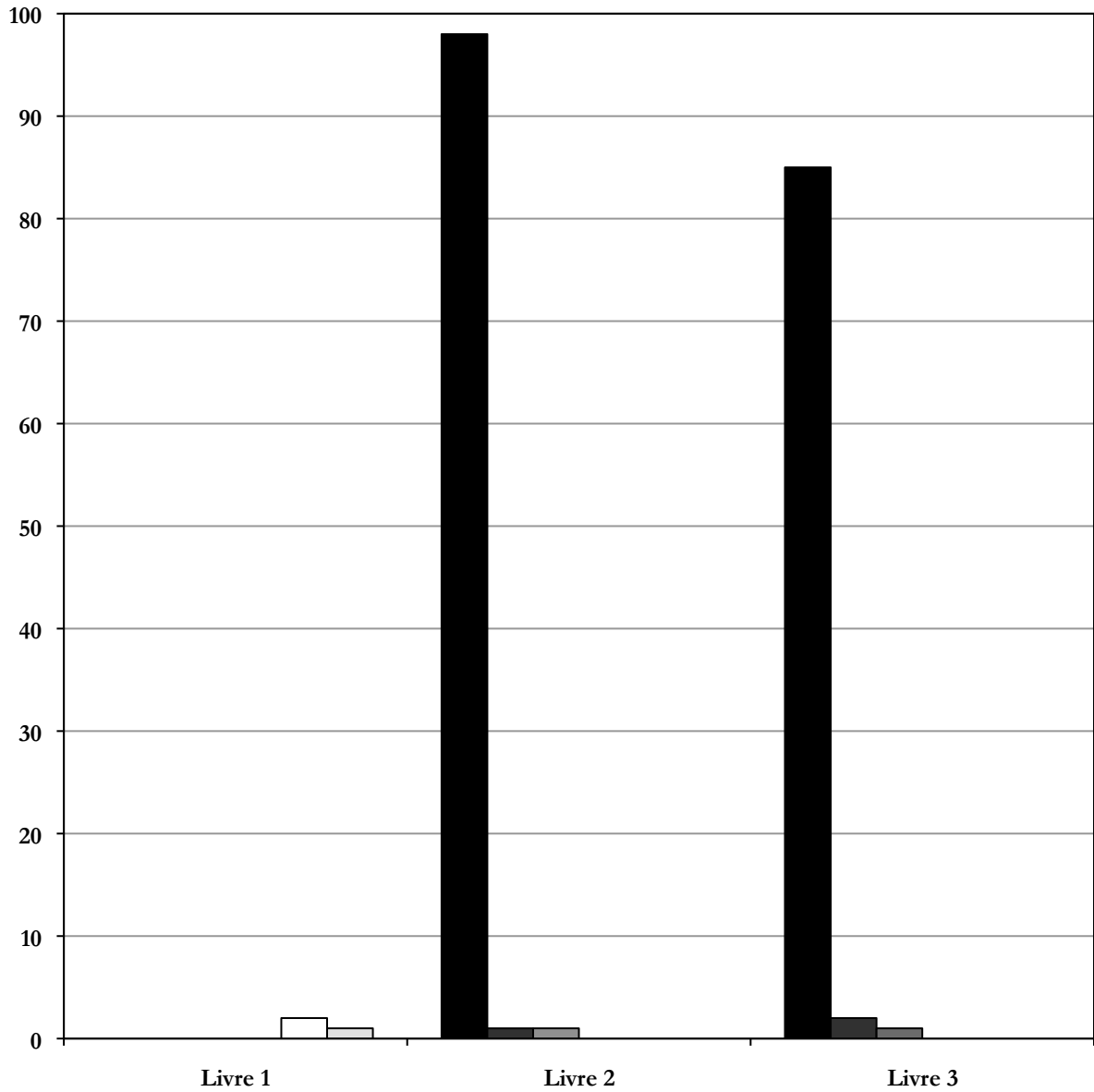
C'est l'un des sens les plus rares de la sympathie chez Hume, car on ne le retrouve lui aussi qu'à trois reprises dans toute son œuvre. Cette rareté résulte probablement du fait que Hume mentionne rarement des positions philosophiques comme celles des stoïciens dans ses ouvrages.

Les graphiques qui suivent montrent la répartition des différentes sortes de sympathie dans les ouvrages de David Hume. Tous les passages ont été considérés, que Hume y emploie le terme « sympathie » ou non. Par ailleurs, en ce qui concerne la sympathie-humienne, les passages où Hume utilisait d'autres termes ou d'autres expressions telles que la « contagion », la « communication », l'« entrée dans les affections d'un autre », la « réception des affections d'autrui », etc. ont également été pris en compte.

¹ Sur cette sorte de sympathie voir, dans le « Chapitre X », la « Deuxième partie : La sympathie des parties ».

² *THN*, 1.4.6.12, p. 168. En italique dans le texte.

Graphique C-1 : Les sympathies dans le *Traité de la nature humaine*



En noir : la sympathie-humaine (ou la contagion).

En gris foncé : la sympathie-passion.

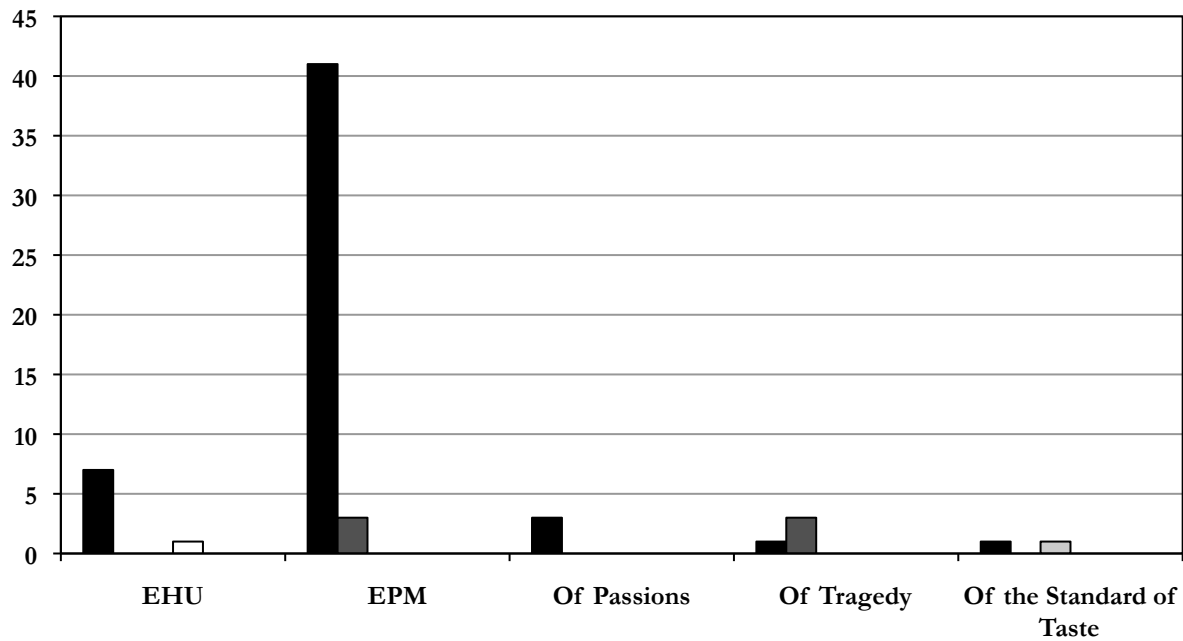
En gris moyen : la sympathie-concordance.

En gris clair : la sympathie des parties.

En blanc : la sympathie des substances.

Note : il n'y a pas d'occurrence de la sympathie-médicale dans cet ouvrage.

Graphique C-2 : Les sympathies dans les *Enquêtes* et les dissertations¹



En noir : la sympathie-humienne (ou la contagion).

En gris foncé : la sympathie-passion.

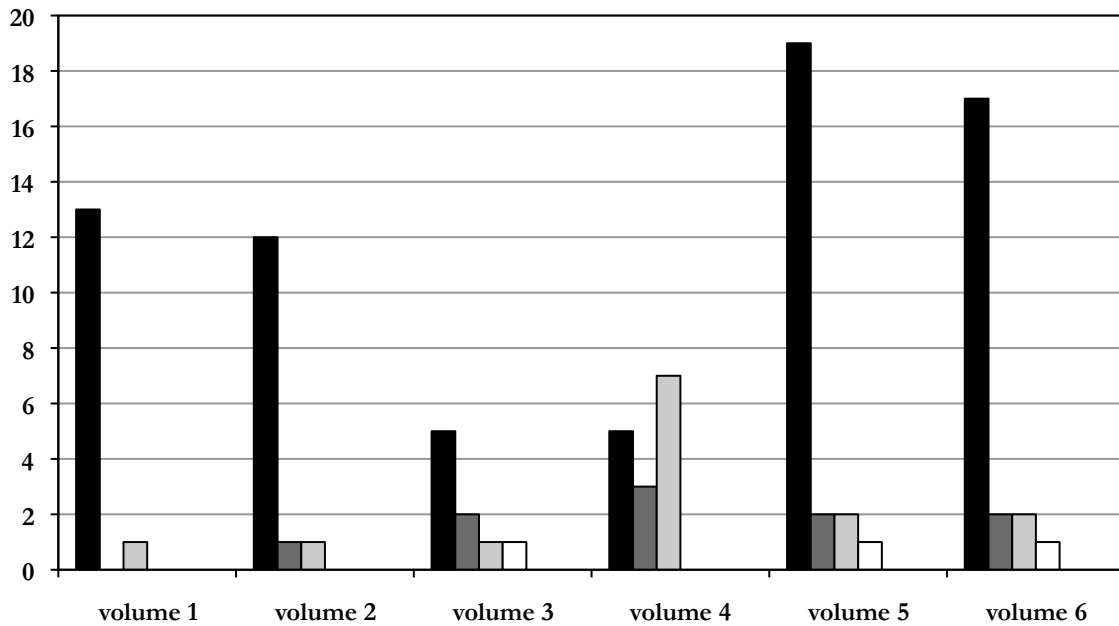
En gris clair : la sympathie-concordance.

En blanc : la sympathie-médicale.

Note : il n'y a pas d'occurrences de la sympathie des substances ni de la sympathie des parties dans ces ouvrages.

¹ Par « dissertations » j'entends ici les trois dissertations publiées dans le recueil de 1757, qui portaient sur des sujets abordés dans le *Traité de la nature humaine* et qui constituaient des reviviscences des propos tenus dans celui-ci. Ce faisant, l'« Histoire naturelle de la religion » n'a pas été prise en compte dans ce graphique.

Graphique C-3 : Les sympathies dans l'*Histoire de l'Angleterre*



En noir : la sympathie-humienne (ou la contagion).

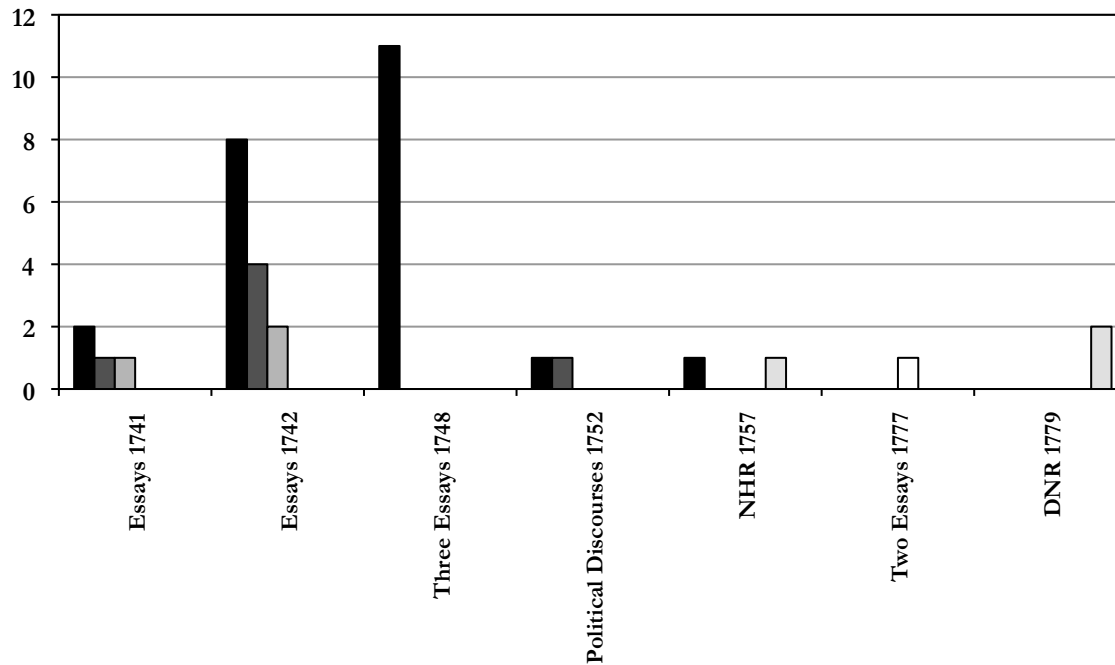
En gris foncé : la sympathie-passion.

En gris clair : la sympathie-concordance.

En blanc : la sympathie-médicale.

Note : il n'y a pas d'occurrences de la sympathie des substances ni de la sympathie des parties dans cet ouvrage.

Graphique C-4 : Les sympathies dans les autres textes



En noir : la sympathie-humaine (ou la contagion).

En gris foncé : la sympathie-passion.

En gris moyen : la sympathie-concordance.

En gris clair : la sympathie des substances et la sympathie des parties.

En blanc : la sympathie-médicale.

Note : il y a une occurrence de la sympathie des substances dans l'« Histoire naturelle de la religion » (*NHR*) et deux occurrences de la sympathie des parties dans les *Dialogues sur la religion naturelle* (*DNR*).

4.4. Les rapports entre les sympathies

Comme on l'a vu dans la section précédente, on trouve six sortes différentes de sympathie dans les ouvrages de David Hume. La première d'entre elle, celle qui occupe la plus grande place dans son œuvre, est le concept présenté dans le second livre du *Traité de la nature humaine* et qui a été nommé dans le cadre de ces recherches « sympathie-humienne » afin de bien la distinguer des autres. Les cinq autres sympathies sont, par ordre décroissant d'importance :

- 1) la sympathie-passion ;
- 2) la sympathie-concordance ;
- 3) la sympathie-médicale ;
- 4) la sympathie des substances ;
- 4) la sympathie des parties.

Certaines de ces sympathies, les trois premières, entretiennent des rapports avec la sympathie-humienne. C'est de ces rapports qu'il sera question dans cette section. La sympathie des substances – fortement critiquée par Hume dans les quelques passages où il la mentionne – et la sympathie des parties n'entretiennent pas de rapports avec la sympathie-humienne.

4.4.1. La sympathie-humienne et la sympathie-passion

Comme le montre les passages qui leurs sont consacrés dans le second livre du *Traité de la nature humaine*, les passions de compassion et d'amour sont bien souvent produites par sympathie ; on voit mal, ce faisant, comment une passion qui se rapproche tantôt de l'une et tantôt de l'autre pourrait ne pas être produite, elle aussi de cette manière... Ce faisant, il y a peu de choses à dire sur les rapports entre la sympathie-humienne et la sympathie-passion : on peut imaginer que la passion de sympathie¹ est susceptible d'être produite par le principe de sympathie, c'est-à-dire par la conversion d'une idée en impression.

¹ Que cette passion soit proche de la compassion ou de la pitié, qu'elle soit proche de l'amitié ou d'un attachement tendre, ou que sa nature soit imprécise.

4.4.2. La sympathie-humienne et la sympathie-concordance

La sympathie-humienne et la sympathie-concordance entretiennent deux types de rapports. En effet, la sympathie-concordance, d'une part, facilite l'action de la sympathie-humienne et la sympathie-humienne, d'autre part, peut être à l'origine de la sympathie-concordance...

Dans le *Traité de la nature humaine*, Hume mentionne l'importance que jouent les relations¹ entre les individus lors de l'action de la sympathie. Ce qu'il indique alors, c'est que le type et le nombre de relations ont un impact sur la puissance de la sympathie. La puissance de la sympathie est ordinairement proportionnelle au nombre de relations entre les individus et on sympathise ainsi plus aisément et plus facilement avec les personnes qui nous ressemblent, qu'avec des étrangers. La sympathie-concordance, comme on l'a vu dans le chapitre consacré à cette sorte de sympathie, exprime un rapport de similitude entre deux individus au niveau de certains de leurs traits ou de leurs caractéristiques personnelles. Elle peut être à l'origine chez eux d'une disposition à bien s'entendre et on peut le supposer, elle les dispose également à se communiquer réciproquement des impressions. Elle peut même les inciter à se communiquer des impressions allant à l'encontre de ce que l'on pourrait supposer être leurs dispositions naturelles – or on sait que c'est là l'un des grands pouvoirs de la sympathie² – comme le montre l'exemple de Milton et Davenant (qui appartenaient à des factions politiques ennemies) :

It is not strange, that Milton received no encouragement after the restoration: It is more to be admired, that he escaped with his life. Many of the cavaliers blamed extremely that lenity towards him, which was so honourable in the king, and so advantageous to posterity. It is said, that he had saved Davenant's life during the protectorship; and Davenant in return afforded him like protection after the restoration; being sensible, that men of letters ought always to regard their sympathy of taste as a more powerful band of union, than any difference of party or opinion as a source of animosity.³

¹ Voir, par exemple, *THN*, 2.1.11.4-6, pp. 206-207 ; *THN*, 2.1.11.15-17, p. 210 ; *THN*, 3.3.3.2, pp. 384-385. Sur ce sujet voir également, dans le « Chapitre II », les sections « 3.2. Relations et variations de la sympathie », et « 3.3.3. Rapports entre la puissance de la sympathie et les relations ».

² Voir *THN*, 2.1.11.2, p. 206 (je souligne) : “No quality of human nature is more remarkable, both in itself and in its consequences, than that propensity we have to sympathize with others, and to receive by communication their inclinations and sentiments, **however different from, or even contrary to, our own**. This is not only conspicuous in children, who implicitly embrace every opinion propos'd to them; **but also in men of the greatest judgment and understanding, who find it very difficult to follow their own reason or inclination, in opposition to that of their friends and daily companions.**”

³ *HøE*, volume 6, chapitre LXII, pp. 151-152.

Par ailleurs, on sait que l'action de la sympathie-humienne entre des individus a un effet d'homogénéisation à plus ou moins long terme entre ceux-ci. Par sympathie, c'est comme si ils en venaient à partager certaines impressions, certaines caractéristiques, certains traits, etc. C'est ce que laisse entendre les différentes expressions alternatives¹ employées par Hume afin de désigner la sympathie, comme la « communication des affections », la « réception des affections d'autrui », « l'entrée dans les affections », etc. ; c'est ce que laisse entendre l'emploi d'un terme comme celui de « contagion » ; c'est également ce sur quoi porte le propos du philosophe écossais dans l'essai « Sur les caractères nationaux », et qu'il avait déjà indiqué, près de dix années auparavant, dès les premières lignes où il avait traité de la sympathie dans le second livre du *Traité* :

To this principle we ought to ascribe the great uniformity we may observe in the humours and turn of thinking of those of the same nation; and 'tis much more probable, that this resemblance arises from sympathy, than from any influence of the soil and climate, which, tho' they continue invariably the same, are not able to preserve the character of a nation the same for a century together.

Par la sympathie-humienne des affections sont produites chez les individus, mais d'une façon telle qu'elles semblent se communiquer d'une personne à une autre. C'est ainsi que par sympathie, c'est comme si des individus en venaient à partager une caractéristique commune. Toutes sortes d'impressions peuvent être transmises par sympathie, des passions, des sentiments, mais également des manières, des opinions, des croyances. Le fait de posséder la même caractéristique crée alors une ressemblance entre les individus, ou en d'autres termes, crée une concordance entre eux. C'est de cette manière que la sympathie-humienne peut être à l'origine de l'apparition de nouvelles concordances – de nouvelles sympathies – entre les individus.

4.4.3. La sympathie-humienne et la sympathie-médicale

La sympathie-humienne et la sympathie-médicale n'entretiennent pas véritablement de rapports entre elles, mais elles apparaissent comme des phénomènes comportant certaines similitudes. Il pourrait être intéressant dans une étude ultérieure de chercher à savoir dans quelle mesure la conception de la transmission sympathique des pathologies au niveau

¹ Sur ce sujet voir par exemple dans la « Conclusion » du « Chapitre II », la section « Les expressions alternatives et le rôle social de la sympathie ».

médical a pu influencer l'élaboration du concept de sympathie. Il ne serait pas surprenant, en effet, que celui-ci dérivât de celle-là.

Les deux sortes de sympathie apparaissent comme des communications de troubles ou d'affections. Elles diffèrent en ce que, dans le cas de la sympathie-médicale, le trouble est ordinairement communiqué à l'intérieur d'un seul individu, par exemple de son âme vers son corps, ou encore d'un organe de son corps vers un autre de ses organes, alors que dans le cas de la sympathie-humienne, l'affection est *communiquée* d'un individu à un autre.

Par ailleurs, comme on l'a vu dans le « Chapitre XI » et dans le « Chapitre XII », la sympathie-humienne nécessite la mise en mouvement des esprits animaux qui sont des éléments physiologiques. Lorsque l'agitation des esprits animaux s'accroît, la force de la perception augmente et c'est de cette manière qu'une idée en vient à acquérir suffisamment de puissance pour être convertie en impression. Suivant les auteurs et les théories, on considère également à cette époque en médecine que les esprits animaux jouent un rôle dans la transmission sympathique de pathologies¹.

4.5. Ajouts à la taxonomie des perceptions

Dans les premières sections² du premier livre du *Traité de la nature humaine*, Hume expose ce que l'on pourrait nommer sa taxonomie des perceptions. Il présente les différentes perceptions et il les distingue entre impressions et idées, en précisant qu'il n'y a pas entre elles de différence de nature, mais qu'il y a seulement une différence de vivacité. Il indique d'abord que les impressions sont elles-mêmes séparées entre sensations, passions et émotions (*THN*, 1.1.1.1, p. 7), mais il précise ensuite que les impressions se divisent en impressions de sensation et en impressions de réflexion, qui comprennent alors les passions, les désirs et les émotions (*THN*, 1.1.2.1, p. 11). Dans la première section³ du second livre du *Traité de la nature humaine*, Hume revient brièvement sur les perceptions et il donne davantage de précisions sur les impressions de réflexion. Il mentionne alors les sentiments et c'est à ce moment qu'il effectue une distinction entre les sentiments et les

¹ Sur ce sujet voir, dans le « Chapitre VI », la section « 1.4. Transmission de troubles physiologiques ».

² Voir *THN*, 1.1.1, pp. 7-10 et *THN*, 1.1.2, p. 11.

³ Voir *THN*, 2.1.1, pp. 181-182.

passions, en indiquant que les sentiments sont ordinairement calmes et les passions, ordinairement plus violentes (*THN*, 2.1.1.1-3, pp. 181-182.). Il mentionne également et à nouveau les émotions.

La taxonomie des perceptions telle qu'elle est présentée par Hume dans ces différentes sections pose plusieurs problèmes, car elle est lacunaire : ainsi, le statut de plusieurs choses qui sont mentionnées ultérieurement par Hume, comme les opinions, les croyances et les préjugés ne sont pas présentés dans les sections consacrées aux perceptions ; la nature des désirs – dont le philosophe traite fort peu par la suite – est par contre présentée ; la nature des émotions, surtout, n'est vraiment pas claire... Les analyses effectuées dans cette thèse¹ ont permis, je le crois, de comprendre mieux la nature des émotions, leur rôle et leur place par rapport aux autres perceptions. Dans cette section, je présenterai une nouvelle taxonomie des perceptions chez David Hume, ou plutôt, je présenterai une taxonomie des perceptions moins lacunaire que celle exposée dans les sections du *Traité de la nature humaine*.

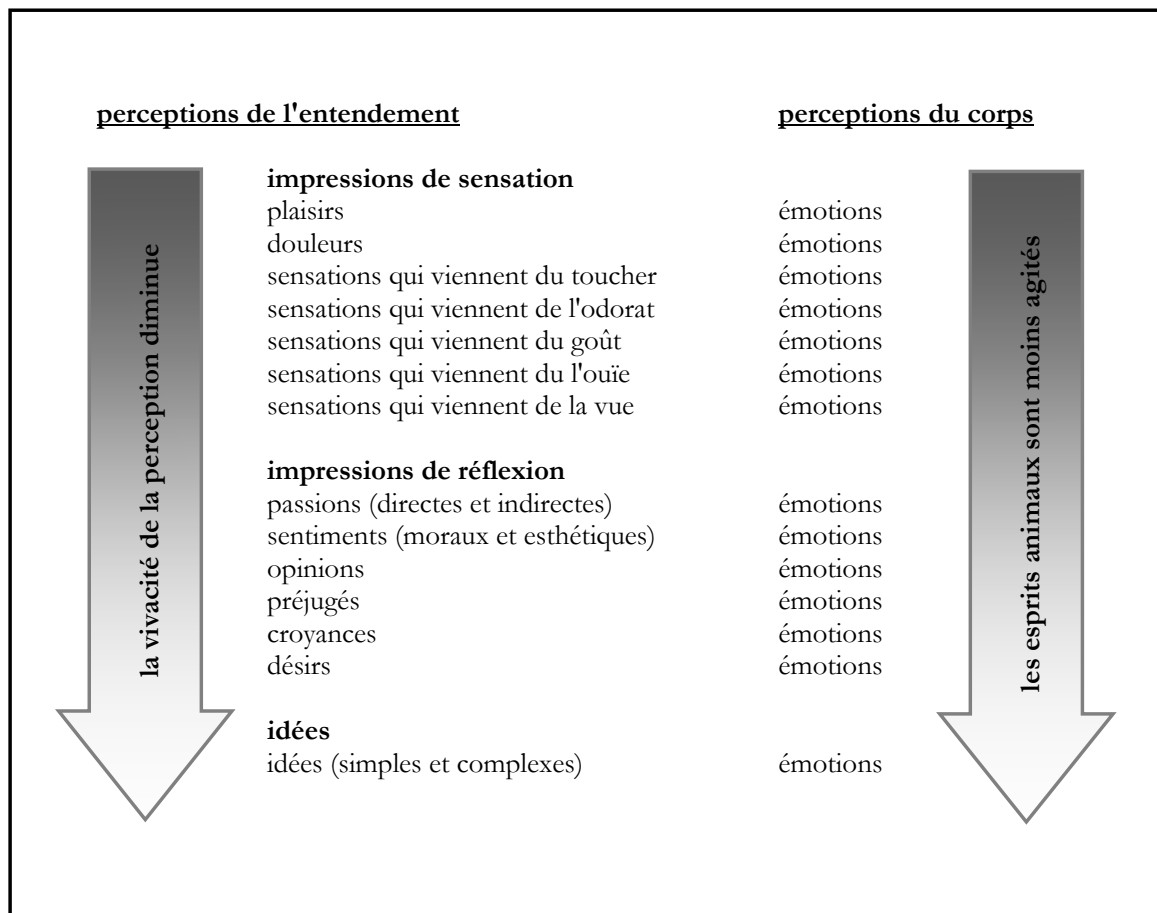
Je pense que l'on doit considérer que, bien avant leur division entre impressions et idées, les perceptions se divisent d'abord en deux catégories – qui ne sont pas mentionnées par Hume – et que je nommerai *perceptions de l'entendement* et *perceptions du corps*.

Ce sont les *perceptions de l'entendement* qui se divisent elles-mêmes entre impressions et idées. Les impressions se divisent à leur tour en impressions de sensation et en impressions de réflexion. Les impressions de sensation sont toutes les perceptions qui sont issues des sens – le toucher, l'odorat, l'ouïe, la vue et le goût – comme les sensations de chaleur, de froid, la douceur, la rugosité, les odeurs, les couleurs, la luminosité, l'obscurité, les goûts (sucré, salé, amer, sûr, etc.), et bien sûr, le plaisir et la douleur qui constituent des impressions de sensation fondamentales pour la philosophie humienne. Les impressions de réflexion sont les passions, les sentiments et les désirs que mentionne Hume, mais également les opinions, les préjugés et les croyances. Viennent ensuite les idées qui sont comme des copies faibles – c'est-à-dire dotées d'une moins grande vivacité – des impressions de sensation et des impressions de réflexion.

¹ Voir le « Chapitre XI » et le « Chapitre XII ».

Les *perceptions du corps* sont les émotions c'est-à-dire les mouvements des esprits animaux. Les *perceptions de l'entendement* et les *perceptions du corps* sont en étroite correspondance et pour chacune des *perceptions de l'entendement* (sensation, passion, sentiment, opinion, préjugé, croyance, idée...) qui se présente dans l'esprit d'un individu, on trouve une émotion – ou un mouvement des esprits animaux – qui lui correspond dans le corps. Lorsque Hume indique que les idées sont comme des copies faibles des impressions, ce qu'il sous-entend alors, c'est que les mouvements des esprits animaux qui sont associés à ces idées sont moins vifs que les mouvements des esprits animaux qui sont associés aux impressions auxquelles ces idées correspondent. Le schéma C-1 se veut une modélisation de cette nouvelle et plus complète taxonomie des perceptions chez Hume. Cela dit, le schéma comporte lui-même quelques lacunes : il ne montre que le rapport entre les émotions et les autres perceptions. Il ne tient pas compte du rapport entre les idées et les impressions dont elles dérivent, et il ne tient pas compte non plus des rapports entre les impressions de réflexions et les idées.

Schéma C-1 : Taxonomie des perceptions chez David Hume



5. Conclusions et ouvertures pour des recherches futures

5.1. Sur la présence d'éléments physiologiques

Les analyses effectuées dans le « Chapitre XI » et le « Chapitre XII » ont montré que le rôle joué par les esprits animaux et leurs mouvements était fondamental pour expliquer la nature du principe de sympathie. Il est apparu en effet que la force d'une perception dans l'entendement dépendait de l'agitation des esprits animaux dans le corps, que les idées étaient associées avec un mouvement faible de ceux-ci, que les impressions étaient associées avec une agitation plus forte et que lorsque Hume traitait de l'augmentation de la force des idées – qui avait lieu lorsqu'il y avait sympathie – il s'agissait en fait de l'augmentation de l'agitation des esprits animaux dont le mouvement était associé aux idées.

La prise en compte du mouvement des esprits animaux ajoute une composante physiologique à la conception de la nature humaine telle qu'elle est présentée dans le *Traité de la nature humaine*. On sait que Hume ne s'intéresse guère aux rapports entre l'âme – ou l'esprit – et le corps dans ses ouvrages, mais le recours de façon sporadique aux esprits animaux et à leurs mouvements (principalement dans le *Traité de la nature humaine*, mais également dans d'autres ouvrages, publiés à toutes les périodes de sa carrière) montre que si ce sujet n'y est pas directement abordé, il n'est pas non plus absent.

La prise en compte des esprits animaux jette une lumière nouvelle sur la façon dont le philosophe écossais considère les rapports entre l'âme et le corps et sur la façon dont il conçoit la formation des idées et celles des impressions. Elle montre que Hume est peut-être beaucoup plus proche qu'on pourrait le croire sur ces questions de certains auteurs du XVII^e siècle¹. Je pense que dans l'avenir, il ne serait pas inopportun de pousser les recherches un peu plus loin dans cette direction. On pourrait s'intéresser davantage aux éléments physiologiques dans l'œuvre de David Hume. On pourrait chercher les origines du concept de sympathie en faisant l'hypothèse que celui-ci pourrait être inspiré d'éléments

¹ Comme par exemples – et il ne s'agit ici que de deux exemples – René Descartes ou Nicolas Malebranche, qui sont des auteurs qui, comme on le sait, considéraient les éléments physiologiques dans leurs théories sur l'entendement et les passions. Référer à des auteurs français pourrait sembler curieux à première vue, mais le devient beaucoup moins à partir du moment où l'on considère dans quels lieux et dans quels conditions le jeune David Hume rédigea son *Traité de la nature humaine* dans les années 1730... Sur ce sujet, voir Ernest C. Mossner, "Chapter 8. tranquillity in France" *op. cit. The Life of David Hume*, pp. 92-105.

empruntés à des auteurs du XVII^{ème} siècle, en faisant l'hypothèse qu'il pourrait être dérivé de la sympathie dite « médicale » ou encore qu'il pourrait avoir sa source dans une combinaison des deux...

5.2. La sympathie, du *Traité de la nature humaine* à l'*Enquête sur les principes de la morale*

Les analyses effectuées dans les cinq premiers chapitres et plus particulièrement dans le « Chapitre IV » (consacré aux ouvrages¹ qui reprenaient certains propos tenus dans le *Traité*), ont révélé divers éléments quant aux changements survenus au fil des ans concernant le rôle de la sympathie-humienne dans les ouvrages de Hume et la place qu'elle y occupait. Ainsi, on a indiqué que :

- 1) la sympathie-humienne ne disparaissait pas totalement des ouvrages de Hume, après la publication du *Traité de la nature humaine* ;
- 2) la place qu'elle occupait dans les ouvrages – incluant l'*Enquête sur les principes de la morale* et la dissertation « Sur les passions » – était considérablement réduite ;
- 3) les caractéristiques de la sympathie ne changeaient pas véritablement dans les ouvrages tardifs ;
- 4) la lecture seule des ouvrages publiés après le *Traité* – incluant l'*Enquête sur les principes de la morale* et la dissertation « Sur les passions » – ne permettait pas de comprendre pleinement la nature de la sympathie.

Les résultats obtenus dans le « Chapitre III », le « Chapitre IV » et le « Chapitre V » ont montré que la sympathie-humienne était encore présente dans les ouvrages publiés après le *Traité*. Que Hume usât du terme « sympathie » lui-même, qu'il utilisât plutôt de celui de « contagion » ou qu'il se référât au concept sans le nommer, on a en effet recensé deux passages dans le premier volume des *Essais, moraux et politiques* (1741), huit dans le second volume des *Essais, moraux et politiques* (1742), onze dans l'essai « Sur les caractères nationaux » (1748), sept dans l'*Enquête sur l'entendement humain*, quarante-et-un dans l'*Enquête*

¹ À savoir, l'*Enquête sur l'entendement humain* (1748/1758), l'*Enquête sur les principes de la morale*, (1751), et les dissertations « Sur les passions », « Sur la tragédie » et « Sur la norme du goût » (1757).

sur les principes de la morale (1751), un dans le recueil des *Discours politiques* (1752), trois dans la dissertation « Sur les passions » (1757), un dans la dissertation « Sur la tragédie » (1757), un dans la dissertation « Sur la norme du goût » (1757), un dans l'« Histoire naturelle de la religion » (1757) et soixante-et-onze dans les volumes de l'*Histoire de l'Angleterre* (1754-1762). Bien sûr, le nombre de ces passages n'est en rien comparable avec les quatre-vingt-dix-huit passages du second livre (1739) du *Traité de la nature humaine* et les quatre-vingt-cinq passages du troisième livre (1740).

Les caractéristiques de la sympathie-humienne, telle qu'elle était exposée dans les ouvrages constituant des reviviscences des propos contenus dans le *Traité*, ont été présentées dans le « Chapitre IV ». On les avait alors comparées avec les caractéristiques de la sympathie-humienne exposées dans le second et le troisième volume du *Traité*, qui elles, avaient été présentées dans le « Premier Chapitre » et le « Chapitre II ». La comparaison de ces caractéristiques avait alors montré que celles-ci ne changeaient guère, en fait, dans les différents ouvrages et que le concept de sympathie ne semblait pas présenter de changement notable ou d'évolution. On avait également vu, par contre, que la distinction entre la sympathie limitée et la sympathie étendue, distinction à laquelle Hume accordait de l'importance dans les deuxième et troisième livres du *Traité de la nature humaine*, était nominalement absente dans l'*Enquête sur les principes de la morale*. Cela étant dit, le fait que Hume ne se réfère pas nominalement à la sympathie étendue dans l'*Enquête sur les principes de la morale* ne signifie pas pour autant que celle-ci disparaisse...

Je suis ainsi en désaccord avec les positions de Norman Kemp Smith¹ et de Nicholas Capaldi² sur la question de savoir ce qui arrive à la sympathie-humienne dans les ouvrages publiés après le *Traité de la nature humaine*, car il ne fait aucun doute, pour moi, comme on a pu le voir, que la sympathie demeure présente dans les ouvrages tardifs de David Hume.

¹ Voir Norman K. Smith, "Hume's Reasons for disowning the *Treatise*" in *The philosophy of David Hume. A Critical Study of its Origins and Central Doctrines*, London, Macmillan, 1941, pp. 530-536.

² Voir Nicholas Capaldi, "Chapter 8. The Enquiries" in *David Hume. The Newtonian Philosopher*, Boston, Twayne Publishers (G.K. Hall & Co.), 1975, pp. 173-187.

Je suis également en désaccord avec la position de Kate Abramson¹ qui considère que le sentiment d'humanité désigne, dans l'*Enquête sur les principes de la morale*, la sympathie étendue, car je pense que la sympathie – qu'elle soit limitée ou étendue – désigne un phénomène physiologique, celui par lequel l'agitation des esprits animaux s'accroît alors que le sentiment d'humanité désigne plutôt une disposition de l'individu ou un principe de l'esprit humain.

Je suis en désaccord avec la position de Rico Vitz² quant à sa distinction entre trois sortes de sympathie dans le *Traité de la nature humaine*, soit : un « mécanisme cognitif grâce auquel une personne peut "entrer dans" les sentiments d'une autre », une « passion qui est expérimentée par la personne sympathisante » et la conversion de l'idée en impression elle-même. Je suis en désaccord avec lui pour deux raisons. Tout d'abord, parce je ne pense pas qu'il y ait trois sortes différentes de sympathie chez David Hume, puisque je pense qu'il y en a plutôt six. Dans le *Traité de la nature humaine* on trouve cinq d'entre elles, qui sont dans l'ordre de leur importance : la sympathie-humienne, la sympathie-passion, la sympathie-concordance, la sympathie des parties et la sympathie des substances. Ensuite, parce que je suis convaincue que ce que Vitz nomme le « mécanisme cognitif grâce auquel une personne peut "entrer dans" les sentiments d'une autre » et le principe de conversion d'une idée en impression désignent en fait un seul et même phénomène, celui de la sympathie-humienne.

Je trouve que la position de Remy Debes³ en ce qui concerne la présence de la sympathie dans les ouvrages tardifs est convaincante, bien que je ne sois pas sûre que la distinction qu'il fasse entre un « principe d'humanité » et un « sentiment d'humanité » soit absolument nécessaire. C'est une distinction intéressante néanmoins, qui mériterait que l'on s'y attarde davantage dans le futur.

Ma propre position sur la question de savoir ce qu'il arrive à la sympathie dans les ouvrages tardifs se situerait dans l'alignement de celle de Debes, mais en ajoutant toutefois un élément nouveau : celui de considérer la sympathie comme un principe physiologique, c'est-

¹ Voir Kate Abramson, "Sympathy and the project of Hume's second Enquiry", *Archiv für Geschichte des Philosophie*, volume 83, issue 1, May 2001, pp. 45-80.

² Voir Rico Vitz, "Sympathy and benevolence in Hume's moral psychology", *Journal of the History of Philosophy*, volume 42, no. 3, July 2004, pp. 261-275.

³ Voir Remy Debes, "Humanity, Sympathy and the Puzzle of Hume's Second Enquiry", *British Journal for the History of Philosophy*, volume 15, no. 1, February 2007, pp. 27-57.

à-dire le principe par lequel l'agitation des esprits animaux devient plus grande. Je pense que cette position – qui ne concerne que la nature de la sympathie – est tout à fait conciliable avec celle de Debes, car si celui-ci élabore beaucoup sur les fonctions et le rôle joué par la sympathie dans l'un de ses articles¹, il indique peu de choses quant à la nature même de la sympathie et ce qu'il indique alors, comme la transmission de la vivacité, ne va pas à l'encontre d'une conception physiologique du phénomène sympathique telle que je la propose.

Il est apparu que les raisons pour lesquelles Hume n'effectuait plus de distinction nominale entre la sympathie étendue et la sympathie limitée dans l'*Enquête sur les principes de la morale* n'étaient pas faciles à déterminer. Il est possible qu'il ait simplement abandonné cette distinction parce sa philosophie morale s'était enrichie et complexifiée dans l'*Enquête*, et qu'il insistait davantage sur d'autres principes, comme par exemple le sentiment d'humanité². Ce qui est également apparu clairement, c'est que le concept de sympathie n'était pas défini et que son mécanisme n'était pas exposé à l'extérieur des livres du *Traité*. Le lecteur qui n'avait pas lu le *Traité de la nature humaine* ne pouvait pas véritablement comprendre la nature du concept de sympathie, soit la conversion d'une idée en impression suite à l'augmentation de la force de cette idée. Il était également apparu que les propos tenus dans les *Enquêtes* et les dissertations venaient moins remplacer les propos tenus dans le *Traité*, que les compléter. On avait alors conclu en faisant l'hypothèse que le lecteur qui voulait véritablement comprendre la philosophie morale humienne à l'époque des *Enquêtes* et des dissertations devait consulter également le *Traité de la nature humaine*, publié une décennie auparavant³, ce qui n'était pas aussi problématique qu'on pourrait le supposer...

¹ Voir Remy Debes, "Has Anything Changed? Hume's Theory of Association and Sympathy after the *Treatise*", *British Journal for the History of Philosophy*, volume 15, no. 2, May 2007, pp. 313-338.

² Voir dans la « Conclusion » du « Chapitre IV », la section « 3. Les caractéristiques de la sympathie-humienne entre 1748 et 1758 ».

³ Kate Abramson a traité de la possibilité que l'*Enquête sur les principes de la morale* et le *Traité* ait été produits dans des styles différents pour s'adresser à des auditeurs différents dans "Sympathy and the Project of Hume's Second Enquiry", *op. cit.* Je trouve que la distinction qu'elle y a fait entre « l'écriture de l'anatomiste » et « l'écriture du peintre » (pp. 64-79) est des plus intéressantes et que sa démonstration est impressionnante. Je pense par ailleurs que cette hypothèse ne va pas à l'encontre de mon hypothèse : le lecteur de l'*Enquête* qui était différent du lecteur du *Traité*, pouvait s'il le désirait et en ressentait le besoin, aller consulter aussi le *Traité*.

On sait que le *Traité* avait été publié quelques dix années auparavant et qu'il n'avait pas connu de réédition depuis. Cependant, on sait aussi que l'ouvrage demeurait disponible auprès du public : Mossner dans sa biographie¹ a en effet rapporté que, jusqu'en février 1756, les volumes de la première édition du *Traité* n'avaient pas encore été tous vendus et pouvaient se trouver chez le libraire. On sait également que Hume n'avait pas perdu tout espoir de les voir se vendre, puisque il avait payé entre le 7 décembre 1754 et le 10 février 1756 de nombreuses publicités dans divers journaux londoniens afin d'encourager la vente du *Traité*. Par ailleurs, comme on l'avait déjà indiqué dans la « Conclusion » du « Chapitre IV », l'« Avertissement »² décrivant les propos tenus dans le *Traité de la nature humaine* et ajouté au tout début de *l'Enquête sur l'entendement humain*, ne fut ajouté que lors de la réédition – extrêmement tardive – de 1776³, en réponse aux critiques de James Beattie⁴. Ce faisant, on peut, je le crois, faire l'hypothèse que, à l'époque de la première publication de *l'Enquête sur les principes de la morale*, Hume n'avait pas besoin d'expliquer ce qu'il en était de son concept de sympathie, puisque celui-ci était déjà très bien exposé dans le *Traité de la nature humaine*. Je pense que l'on peut également faire l'hypothèse que Hume lui-même ne considérait pas que les propos tenus dans *l'Enquête* venait remplacer ceux tenus dans le troisième livre du *Traité*, mais qu'ils leurs étaient complémentaires et que les deux ouvrages devaient être lus ensemble. Les efforts du philosophe écossais pendant deux ans pour encourager la vente des copies restantes du *Traité* semblent en être un indice.

¹ Sur ce sujet, voir Ernest C. Mossner, *op. cit. The Life of David Hume*, p. 139.

² Voir EHU, « Advertisement », p. 1 (En italique et en petites capitales dans le texte) : « MOST of the principles, and reasonings, contained in this volume, were published in a work in three volumes, called *A Treatise of Human Nature*: A work which the Author had projected before he left College, and which he wrote and published not long after. But not finding it successful, he was sensible of his error in going to the press too early, and he cast the whole anew in the following pieces, where some negligences in his former reasoning and more in the expression, are, he hopes, corrected. Yet several writers who have honored the Author's Philosophy with answers, have taken care to direct all their batteries against that juvenile work, which the author never acknowledged, and have affected to triumph in any advantages, which, they imagined, they had obtained over it: A practice very contrary to all rules of candour and fair-dealing, and a strong instance of those polemical artifices which a bigotted zeal thinks itself authorised to employ. Henceforth, the Author desires, that the following Pieces may alone be regarded as containing his philosophical sentiments and principles. »

³ Sur ce sujet, voir la note 1 de Michel Malherbe dans David Hume, *Essais et Traités sur plusieurs sujets*, 4 volumes, Michel Malherbe (trad. et édit.), Paris, Vrin, 1999-2009, volume III (2004), p. 35.

⁴ Dans l'ouvrage : *An essay on the nature and immutability of truth; in opposition to sophistry and scepticism*. By James Beattie, Professor of Moral Philosophy and Logic in the Marischal College and University of Aberdeen, Edinburgh, printed for A. Kincaid & J. Bell. Sold, at London, by E. & C. Dilly, in the Poultry, 1770, 8°.

Dans la « Conclusion » du « Chapitre IV », j'avais souligné le fait que l'on ne trouvait pas, par contre, de références au *Traité* dans l'*Enquête*, comme par exemple des notes indiquant dans celle-ci que le lecteur trouverait de plus amples informations au sujet de la sympathie dans un autre ouvrage du même auteur. Je ne pense que cette absence de références soit suffisante, en fait, pour invalider les hypothèses susmentionnées, car l'indication de telles références dans les ouvrages n'était pas encore très courante à cette époque.

BIBLIOGRAPHIE

1. Ouvrages de David Hume

1.1. Éditions en langue anglaise (du XIX^{ème} au XXI^{ème} siècles)

HUME, David. *A Treatise of Human Nature. A Critical Edition*, 2 volumes, David Fate Norton and Mary Jane Norton (edit.), The Clarendon Edition of the Works of David Hume, Oxford, Clarendon Press, 2007.

——— *A Treatise of Human Nature. A Critical Edition*, David Fate Norton and Mary Jane Norton (edit.), Oxford Philosophical Texts. The complete editions for students, Oxford, Oxford University Press, 2006 (2000).

——— *A Treatise of Human nature*, Lewis Amherst Selby-Bigge (edit.), Second Edition with text revised and notes by Peter H. Nidditch, Oxford, Clarendon Press, 1978 (1888).

——— *An Enquiry Concerning Human Understanding. A Critical Edition*, Tom L. Beauchamp (edit.), The Clarendon Edition of the Works of David Hume, Oxford, Clarendon Press, 2000.

——— *An Enquiry Concerning the Principles of Morals. A Critical Edition*, Tom L. Beauchamp (edit.), The Clarendon Edition of the Works of David Hume, Oxford, Clarendon Press, 1998.

——— *Enquiries concerning the human understanding and concerning the principles of morals*, Reprinted from the 1777 edition and edited by Lewis Amherst Selby-Bigge, Second Edition, Oxford, Clarendon Press, 1972 (1902).

——— *Essays Moral, Political, and Literary*, Eugene F. Miller (edit.), Indianapolis, Liberty Fund, 1987 (1985).

——— *Essays, Moral, Political, and Litterary*, 2 volumes, Thomas Hill Green and Thomas Hodge Grose (edit.), London, Longman, Greens and Co., 1898 (1875).

——— *A Dissertation on the Passions. The Natural History of Religion. A Critical Edition*, Tom L. Beauchamp (edit.), The Clarendon Edition of the Works of David Hume, Oxford, Clarendon Press, 2007.

——— *The History of England. from the Invasion of Julius Cæsar to The Revolution in 1688*, 6 volumes, William B. Todd (edit.), Indianapolis, Liberty Fund, 1983.

——— *Hume's Dialogues concerning Natural Religion*, Norman Kemp Smith (edit.), Oxford, Clarendon Press, 1935.

——— "Of the Authenticity of Ossian's Poems" in *Essays, Moral, Political, and Litterary*, 2 volumes, Thomas Hill Green and Thomas Hodge Grose (edit.), London, Longman, Greens and Co., 1898 (1875), volume II, pp. 415-424.

HUME, David. "Letter to the authors of the critical review concerning the Epigoniad of Wilkie" in *Essays, Moral, Political, and Litterary*, 2 volumes, Thomas Hill Green and Thomas Hodge Grose (edit.), London, Longman, Greens and Co., 1898 (1875), volume II, pp. 425-437.

—— "Fragment of a paper in Hume's handwriting, describing the descent on the coast of Brittany, in 1746, and the causes of its failure" in *Essays, Moral, Political, and Litterary*, 2 volumes, Thomas Hill Green and Thomas Hodge Grose (edit.), London, Longman, Greens and Co., 1898 (1875), volume II, pp. 443-460.

—— "Scotticisms" in *Essays, Moral, Political, and Litterary*, 2 volumes, Thomas Hill Green and Thomas Hodge Grose (edit.), London, Longman, Greens and Co., 1898 (1875), volume II, pp. 461-464.

—— "Dedication of the 'Four Dissertations', 1757" in *Essays, Moral, Political, and Litterary*, 2 volumes, Thomas Hill Green and Thomas Hodge Grose (edit.), London, Longman, Greens and Co., 1898 (1875), volume II, pp. 439-441.

—— "David Hume's 'An Historical Essay on Chivalry and Modern Honour'", Ernest Campbell Mossner (edit.), *Modern Philology*, volume 45, no. 1, August 1947, pp. 54-60.

—— "Hume's Early Memoranda: The complete text", Ernest Campbell Mossner (edit.), *Journal of the History of Ideas*, volume IX, no. 4, October 1948, pp. 492-518.

—— "Review of Robert Henry's *History of Great Britain*" in *David Hume: Philosophical Historian*, David Fate Norton and Richard Henry Popkin (edit.), Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1965, pp. 377-388.

—— "Of the Poems of Ossian" in *David Hume: Philosophical Historian*, David Fate Norton and Richard Henry Popkin (edit.), Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1965, pp. 389-400.

—— "An Early Fragment on Evil", M. A. Stewart (edit.), in *Hume and Hume's Connexions*, M. A. Stewart and John P. Wright (edit.), University Park, The Pennsylvania State University Press, 1995, pp. 160-170.

—— "Hume's 'Bellmen's Petition': The Original Text", M. A. Stewart (edit.), *Hume Studies*, volume XXIII, no. 1, April 1997, pp. 3-7.

1.2. Éditions en langue anglaise (XVIII^{ème} siècle)

HUME, David. *A Treatise of Human Nature : being An Attempt to introduce the experimental Method of Reasoning into Moral Subjects. Vol. I. Of the Understanding*, London, Printed for John Noon, at the White-Hart, near Mercer's-Chapel, in Cheapside, 1739, 8°.

—— *A Treatise of Human Nature : being An Attempt to introduce the experimental Method of Reasoning into Moral Subjects. Vol. II. Of the Passions*, London, Printed for John Noon, at the White-Hart, near Mercer's-Chapel, in Cheapside, 1739, 8°.

- HUME, David. *A Treatise of Human Nature : being An Attempt to introduce the experimental Method of Reasoning into Moral Subjects. With an Appendix. Vol. III. Of Morals*, London, Printed for Thomas Longman, at the Ship in Pater-noster-Row, 1740, 8°.
- *An Abstract of A Book lately Published ; entituled A Treatise of Human Nature, &c. wherein The Chief Argument of that Book is farther illustrated and explained*, London, Printed for C. Borbet, at Addison's Head, over-against St-Dunstan's Church, in Fleetstreet, 1740, 8°.
- *Essays, Moral and Political*, Edinburgh, Printed by R. Fleming et A. Alison, for A. Kincaid Bookseller, and sold at his shop above the Cross, 1741, 8°.
- *Essays, Moral and Political*, The Second Edition, Corrected, Edinburgh, Printed for A. Kincaid, near the Cross, 1742, 8°.
- *Essays, Moral and Political. Vol II*, Edinburgh, Printed for A. Kincaid, near the Cross, by R. Fleming and A. Alison, 1742, 8°.
- “Queries and Answers relating to Sir Robert Walpole's character” in *The Scots Magazine. Containing, A General View of the Religion, Politicks, Entertainment, &c. in Great Britain: and a succinct Account of Publick Affairs Foreign and Domestick*, volume IV, Edinburgh, printed by Sands, Brymer, Murray and Cochran, March 1742, pp. 119-120.
- *A Letter from a Gentleman to His Friend in Edinburgh. Containing Some Observations on a Specimen of the Principles concerning Religion and Morality, said to be maintain'd in a Book lately publish'd, intituled, A Treatise of Human Nature, &c.*, Edinburgh, T. Lumisden and J. Robertson, 1745, 8°.
- *A True Account of the Behaviour and Conduct of Archibald Stewart, Esq., Late Lord Provost of Edinburgh. In a Letter to a Friend*, London, Printed for M. Cooper, at The Globe in Pater-noster row, 1748, 8°.
- *A True Account of the Behaviour and Conduct of Archibald Stewart, Esq., Late Lord Provost of Edinburgh. In a Letter to a Friend*, London, Printed for M. Cooper, at The Globe in Pater-noster row, 1748, 12°.
- *Three Essays, Moral and Political : Never before published. Which compleats the former Edition, in two Volumes, Octavo. By David Hume, Esq.*, London, Printed for A. Millar, over against Catharine Street in the Strand, and A. Kincaid in Edinburgh, 1748, 8°.
- *Essays, Moral and Political by David Hume, Esq., The Third Edition, Corrected, with Additions*, London, Printed for A. Millar, over against Catharine Street in the Strand, and A. Kincaid in Edinburgh, 1748, 12°.
- *Philosophical Essays concerning Human Understanding. By the Author of the Essays Moral and Political*, London, Printed for A. Millar opposite Katharine-Street, in the Strand, 1748, 12°.

- HUME, David. *Philosophical Essays concerning Human Understanding*. By David Hume, Esq., *The Second Edition, with Additions and Corrections*, London, Printed for A. Millar, opposite Katharine-Street, in the Strand, 1750, 12°.
- *An Enquiry concerning the Principles of Morals*. By David Hume, Esq., London, Printed for A. Millar, over-against Catharine-street in the Strand, 1751, 12°.
- *The Petition of the Grave and venerable Bellmen (or Sextons) of the Church of Scotland, to the Hon. House of Commons*, (Ninewells, Berckshire ?), 1751.
- *Political Discourses*. By David Hume Esq., Edinburgh, Printed by R. Fleming, for A. Kincaid and A. Donaldson, 1752, 8°.
- *Scotticisms*, [s.l.], [s.n.], 1752. (Imprimés séparément et ordinairement joints à la première édition des *Political Discourses*)
- *Political Discourses*. By David Hume Esq., *The Second Edition*, Edinburgh, Printed by R. Fleming, for A. Kincaid and A. Donaldson, 1752, 12°.
- *Essays and Treatises on Several Subjects*. By David Hume, Esq., *In Four Volumes*, London, Printed for A. Millar, in the Strand, and A. Kincaid and A. Donaldson, in Edinburgh, 1753-1756, 12°.¹
- *The History of Great Britain. Vol. I. Containing the Reigns of James I. and Charles I.* By David Hume, Esqu., Edinburgh, Printed by Hamilton, Balfour and Neill, 1754, 4°.
- *The History of Great Britain. Vol. I. Containing The Reigns of James I. and Part of Charles I.* By David Hume, Esq., Dublin, Printed for John Smith at the Philosophers Heads on the Blind Quay, 1755, 8°.
- *The History of Great Britain. Vol. II. Containing The Continuation of the Reign of Charles I.* By David Hume, Esq., Dublin, Printed for John Smith at the Philosophers Heads on the Blind-Quay, 1755, 8°.
- *Four Dissertations. I. The natural history of religion. II. Of the passions. III. Of tragedy. IV. Of the standard of taste.* By David Hume, Esq., London, Printed for A. Millar, in the Strand, 1757, 12°.

¹ Détail de cette édition : Volume I : *Essays, Moral and Political. The Fourth Edition corrected with Additions* (1753) ; Volume II : *Philosophical Essays concerning Human Understanding. The Second Edition, with Additions and Corrections* (1753) ; Volume III : *An Enquiry concerning the Principles of Morals* (1753) ; Volume III : *An Enquiry concerning the Principles of Morals. The Second Edition* (1753) ; Volume IV ; *Political Discourses. The Second Edition* (1753) ; Volume IV : *Political Discourses. The Third Edition* (1754) ; Volume II : *Philosophical Essays concerning Human Understanding. The Third Edition, with Additions and Corrections* (1756).

- HUME, David. *The History of Great Britain. Vol. II. Containing the Commonwealth, and The Reigns of Charles II. and James II. By David Hume Esq.*, London, Printed for A. Millar, opposite Catherine-Street, in the Strand, 1757, 4°.
- *The History of Great Britain. Vol. III. Containing The Commonwealth, and Part of The Reign of Charles II. By David Hume, Esq.*, Dublin, Printed for John Smith at the Philosophers Heads on the Blind Quay, 1757, 8°.
- *The History of Great Britain. Vol. IV. Containing Part of Charles II. and the Reign of James II. By David Hume, Esq.*, Dublin, Printed for John Smith at the Philosophers Heads on the Blind Quay, 1757, 8°.
- *Essays and Treatises on Several Subjects. By David Hume, Esq. A New Edition*, London, Printed for A. Millar, in the Strand and A. Kincaid and A. Donaldson, at Edinburgh, 1758, 4°.
- “Letter to Critical Review [concerning Wilkie’s *Epigoniad*]”, *Critical Review*, April 1759, volume 7, pp. 323-334.
- *The History of England, Under the House of Tudor. Comprehending the Reigns of K. Henry VII. K. Henry VIII. K. Edward VI. Q. Mary and Q. Elizabeth. By David Hume, Esq. In Two Volumes*, London, Printed for A. Millar, in the Strand, 1759, 4°.
- *The History of Great Britain, Under the House of Stuart. Vol. I. Containing the Reigns of James I. and Charles I. By David Hume, Esq. The Second Edition Corrected*, London, Printed for A. Millar, in the Strand, 1759, 4°.
- *The History of England. Under the House of Tudor. By David Hume, Esq. In Three Volumes*, Dublin, Printed for Sarah Cotter, 1759, 8°.
- *Essays and Treatises on Several Subjects. By David Hume, Esq. In Four Volumes. A New Edition*, London, Printed for A. Millar, in the Strand, and A. Kincaid and A. Donaldson, at Edinburgh, 1760, 12°.¹
- *The History of England, From the Invasion of Julius Cæsar to the Accession of Henry VII. Volume I. Containing the Reigns of The Princes before the Conquest. William the Conqueror. William Rufus. Henry I. Stephen. Henry II. Richard I. and John. By David Hume, Esq.*, London, Printed for A. Millar, in the Strand, 1762, 4°.
- *The History of England, From the Invasion of Julius Cæsar to the Accession of Henry VII. Volume II. Containing the Reigns of Henry III. Edward I. Edward II. Edward III. Richard II. Henry IV. Henry V. Henry VI. Edward IV. Edward V and Richard III. By David Hume, Esq.*, London, Printed for A. Millar, in the Strand, 1762, 4°.

¹ Détail de cette édition : Volume I : *Essays, Moral, Political, and Literary. Part I. *Published in 1742 ;* Volume II : *Essays, Moral, Political, and Literary. Part II. *Published in 1752 ;* Volume III : *An Enquiry concerning Human Understanding. A New Edition ;* Volume IV : *An Enquiry concerning the Principles of Morals. A New Edition.*

HUME, David. *The History of England, From the Invasion of Julius Cæsar to the Revolution in 1688. In Six Volumes. By David Hume, Esq. A New Edition Corrected*, London, Printed for A. Millar, in the Strand, 1762, 4°.

— *The History of England, from the Invasion of Julius Cæsar to the accession of Henry VII. By David Hume, Esq.*, Dublin, Printed for George and Alexander Ewing, 1762, 4 volumes, 8°.

— *The History of England, From the Invasion of Julius Cæsar to the Revolution in 1688. In Six Volumes. By David Hume, Esq. A New Edition, Corrected*, London, Printed for A. Millar, in the Strand, 1763, 4°.

— *The History of England, From the Invasion of Julius Cæsar to the Revolution in 1688. In Six Volumes. By David Hume, Esq. A New Edition, Corrected*, London, Printed for A. Millar, in the Strand, 1763, 8°.

— *The History of England, From the Invasion of Julius Cæsar to the Revolution in 1688. In Eight Volumes. By David Hume, Esq. A New Edition, Corrected*, London, Printed for A. Millar, in the Strand, 1763, 8°.

— *Essays and Treatises on Several Subjects. In Two Volumes. By David Hume, Esq. A New Edition*, London, Printed for A. Millar, in the Strand, and A. Kincaid and A. Donaldson, at Edinburgh, 1764, 8°.¹

— *Exposé Succinct de la Contestation qui S'est Élevée entre M. Hume et M. Rousseau avec les piéces justificatives, & la lettre de M. Voltaire, À Londres, 1766, 12°.* (Plusieurs éditions françaises, qui n'ont probablement pas toutes été publiées à Londres)

— *A Concise and Genuine Account of the Dispute Between Mr. Hume and Mr. Rousseau, with the Letters That passed between them during their Controversy. As also, The Letters of the Hon. Mr. Walpole, and Mr. D'Alembert, relative to this extra-ordinary Affair. Translated from the French*, London, Printed for T. Becket and P. A. De Hondt, near Surry-Street, in the Strand, 1766. (Première édition anglaise du texte)

— *Essays and Treatises on Several Subjects. In Two Volumes. By David Hume, Esq. A New Edition*, London, Printed for A. Millar, in the Strand, and A. Kincaid and A. Donaldson, at Edinburgh, 1767, 8°. (Réimpression de l'édition de 1764)

— *Essays and Treatises on Several Subjects. In Four Volumes. By David Hume, Esq. A New Edition*, London, Printed for T. Cadell (successor of Mr. Millar) in the Strand, and A. Kincaid and A. Donaldson, at Edinburgh, 1767, 8°. (Réimpression de l'édition de 1764)

¹ Détail de cette édition : Volume I : *Essays, Moral, Political, and Literary, Part I and II* ; Volume II : *An Enquiry concerning Human Understanding ; A Dissertation on the Passions ; An Enquiry concerning the Principles of Morals ; The Natural History of Religion*.

- HUME, David. *The History of England, From the Invasion of Julius Cæsar to the Revolution in 1688. In Eight Volumes. By David Hume, Esq. A New Edition, With Corrections, and some Additions*, London, Printed for A. Millar, and sold by T. Cadell, overagainst Catherine Street, in the Strand, 1767, 8°.
- *The History of England, From the Invasion of Julius Cæsar to the Revolution in 1688. In Six Volumes. By David Hume, Esq. A New Edition, With Corrections, and some Additions*, London, Printed for A. Millar, and sold by T. Cadell, overagainst Catherine Street, in the Strand, 1767, 4°.
- *Essays and Treatises on Several Subjects. In Two Volumes. By David Hume, Esq. A New Edition*, London, Printed for A. Millar, A. Kincaid, J. Bell, and A. Donaldson, in Edinburgh, And sold by T. Cadell, in the Strand, 1768, 4°.¹
- *The History of England, from the Invasion of Julius Cæsar to the Revolution in 1688. In Eight Volumes. By David Hume Esq. A New Edition, Corrected to which is added, a Complete Index*, Dublin, Printed for James Williams, at No. 5. Skinner-Row, 1769, 8°.
- “Advertisement” in Cristof Hermann Manstein, *Memoirs of Russia, Historical, Political, and Military, from the Year MDCCXXVII, to MDCCXLIV. In Particular The Wars of Russia with Turkey and Sweden. ... Translated from the original manuscript of General Manstein*, London, Printed for T. Becket and P. A. de Hondt, in the Strand 1770, 4°.
- *The History of England, From the Invasion of Julius Cæsar to the Revolution in 1688. In Eight Volumes. By David Hume, Esq. A New Edition, Corrected*, London, Printed for T. Cadell, (successor to A. Millar), in the Strand 1770, 4°.
- *Essays and Treatises on Several Subjects. In Two Volumes. By David Hume, Esq. A New Edition*, London, Printed for T. Cadell, in the Strand, and A. Kincaid, and A. Donaldson, at Edinburgh, 1772, 8°.²
- *The History of England, from the Invasion of Julius Cæsar to the Revolution in 1688. In Eight Volumes. By David Hume Esq. A New Edition, Corrected. To which is added, a Complete Index*, Dublin, Printed for James Williams, in Skinner-Row, 1772, 8°.
- *The History of England, From the Invasion of Julius Cæsar to the Revolution in 1688. In Eight Volumes. By David Hume, Esq. A New Edition, Corrected*, London, Printed for T. Cadell, in the Strand, 1773, 8°.

¹ Détail de cette édition : Volume I : *Essays, Moral, Political, and Literary, Part I and II* ; Volume II : *An Enquiry concerning Human Understanding ; A Dissertation on the Passions ; An Enquiry concerning the Principles of Morals ; The Natural History of Religion*.

² Détail de cette édition : Volume I : *Essays, Moral, Political, and Literary, Part I and II* ; Volume II : *An Enquiry concerning Human Understanding ; A Dissertation on the Passions ; An Enquiry concerning the Principles of Morals ; The Natural History of Religion*.

HUME, David. *The History of England, From the Invasion of Julius Cæsar to the Revolution in 1688. In Eight Volumes. By David Hume, Esq. A New Edition, Corrected. To which is added, a complete Index*, London, Printed for A. Millar, 1773, 8°.

——— *The History of England, from the Invasion of Julius Cæsar to the Revolution in 1688. In Eight Volumes. By David Hume Esq. A New Edition, Corrected. To which is added, a Complete Index*, Dublin, Printed for the United Company of Booksellers, 1775, 8°.

——— *Essays and Treatises on Several Subjects. In Two Volumes. By David Hume, Esq. A New Edition*, London, Printed for T. Cadell, in the Strand, and A. Donaldson, and W. Creech, at Edinburgh, 1777, 8°.¹

——— *The life of David Hume, Esq. Written by himself*, London, Printed for W. Strahan, and T. Cadell, in the Strand, 1777, 8°.

——— *Two Essays*, London, [s.n.], 1777, 16°.

——— *The History of England, From the Invasion of Julius Cæsar to the Revolution in 1688. In Eight Volumes. By David Hume, Esq. A New Edition, with the Author's last Corrections and Improvements. To which is prefixed, a short Account of his Life, written by himself*, London, Printed for T. Cadell, in the Strand, 1778, 8°.

——— *Dialogues concerning Natural Religion. By David Hume, Esq.*, [s.l.], [s.n.], 1779, 8°.

——— *Dialogues concerning Natural Religion. By David Hume, Esq. The Second Edition*, London, [s.n.], 1779, 8°.

1.3. Manuscripts

——— “An Historical Essay on Chivalry and Modern Honour” (National Library of Scotland, MS 23159, item 4)².

——— “Fragment on Evil” (National Library of Scotland, MS 10805).

——— “Account of Gen. St Clair’s Expedition to the Coast of France in 1746” (National Library of Scotland, MS 23159, item 12).

——— “Memoranda” (National Library of Scotland, MS 23159, item 14).

——— “Review of Henry’s History” (William Andrews Clark Memorial Library, University of California at Los Angeles).

¹ Détail de cette édition : Volume I : *Essays, Moral, Political, and Literary, Part I and II* ; Volume II : *An Enquiry concerning Human Understanding ; A Dissertation on the Passions ; An Enquiry concerning the Principles of Morals ; The Natural History of Religion*.

² La datation du manuscrit est incertaine : c1725-1726 selon E. C. Mossner ; 1727 selon J. H. Burton ; 1729-1734 selon J. Y. T. Greig ; 1731 selon M. A. Stewart et James Fieser.

HUME, David. "Of the Poems of Ossian" (National Library of Scotland, MS 23159, item 17).

1.4. Quelques éditions traduites en français

HUME, David. *Traité de la nature humaine (livre premier ou De l'entendement)*, traduit pour la première fois par Charles Renouvier et François Pillon, Paris, Au bureau de la critique philosophique, 1878.

— *Traité de la nature humaine. Essai pour introduire la méthode expérimentale dans les sujets moraux*, 2 volumes, André Leroy (trad. et édit.), Paris, Aubier-Montaigne, 1946.

— *L'entendement. Traité de la nature humaine, livre I et Appendice*, trad. de Philippe Baranger et Philippe Saltel, présentation de Philippe Saltel, Paris, Garnier-Flammarion, 1995.

— *Les passions. Traité de la nature humaine, livre II et Dissertation sur les passions*, trad. et prés. de Jean-Pierre Cléro, Paris, Garnier-Flammarion, 1991.

— *La morale. Traité de la nature humaine, livre III*, trad. et prés. de Philippe Saltel, Paris, Garnier-Flammarion, 1993.

— *Traité de la nature humaine. Essai pour introduire la méthode expérimentale de raisonnement dans les sujets moraux*, Philippe Folliot (trad. et édit.). Édition en ligne, sur le site des *Classiques des sciences sociales de l'UQAC* : <http://classiques.uqac.ca/>.

— *Oeuvres philosophiques choisies*, 2 volumes, trad. de Maxime David et préface de L. Lévy-Bruhl, Paris, Alcan, 1912 (réédité en 1930).

— *Essais et Traités sur plusieurs sujets*, 4 volumes, Michel Malherbe (trad. et édit.), Paris, Vrin, 1999-2009.

— *Essais moraux, politiques et littéraires et autres essais*, Gilles Robel (trad. et édit.), Paris, Presses universitaires de France, 2001.

— *Enquête sur l'entendement humain*, trad. de André Leroy et prés. de Michel Beysade, Garnier-Flammarion, 2006 (1983 ; 1947 pour la traduction).

— *Enquête sur les principes de la morale*, trad. de Philippe Baranger et Philippe Saltel et prés. de Philippe Saltel, Garnier-Flammarion, 1991.

— « Essai sur l'immortalité de l'âme (1777) », traduction française de Martine Bellet, professeure d'Anglais au Lycée Ango de Dieppe en Normandie, juillet 2002. Édition en ligne, version numérisée par Philippe Folliot sur le site : <http://classiques.uqac.ca/> (*Classiques des sciences sociales de l'UQAC*).

HUME, David. « De l'immortalité de l'âme » in *Dix essais retirés de la publication par Hume ou volontairement non publiés de son vivant (1777)*. Traduction de Philippe Folliot, disponible en ligne sur le site des *Classiques des sciences sociales de l'UQAC*: <http://classiques.uqac.ca/>.

——— *L'Histoire naturelle de la religion et autres essais sur la religion*, Michel Malherbe (trad. et édit.), Paris, Vrin, 1996.

——— *Dialogues sur la religion naturelle*, Michel Malherbe (trad. et édit.), Paris, Vrin, 2005.

1.5. Sites sur le Web

<http://library.nlx.com/xtf/view?docId=hume/hume.00.xml;chunk.id=div.hume.pmpreface.1;toc.depth=2;toc.id=div.hume.pmpreface.1;hit.rank=0;brand=default>

http://classiques.uqac.ca/classiques/Hume_david/Hume_david.html

2. Sur la vie de David Hume

2.1. Ouvrages biographiques

BURTON, John Hill (edit.). *Life and Correspondence of David Hume*, 2 volumes, New York, Burt Franklin, 1967. (Réédition de l'ouvrage *Life and Correspondence of David Hume*, 2 volumes, Edinburgh, William Tait, 1846.)

GRAHAM, Roderick. *The Great Infidel. A Life of David Hume*, East Linton, Tuckwell, 2004.

GREIG, John Young Thomson. *David Hume*, London, Jonathan Cape, 1931.

MOSSNER, Ernest Campbell. *The Life of David Hume*, second edition, Oxford/New York, Oxford University Press, 2011 (1954).

——— *The Forgotten Hume. Le bon David*, New York, Columbia University Press, 1943.

NORTON, David Fate (edit.). *A Sketch of the character of Mr. Hume and Diary of a Journey from Morpeth to Bath, 23 april – 1 may 1776 by John Home*, Edinburgh, The Tragara Press, 1976.

2.2. Correspondance

BURTON, John Hill (edit.). *Life and Correspondence of David Hume*, 2 volumes, New York, Burt Franklin, 1967. (Réédition de l'ouvrage *Life and Correspondence of David Hume*, 2 volumes, Edinburgh, William Tait, 1846.)

——— *Letters of eminent persons addressed to David Hume*, Edinburgh and London, William Blackwood and Sons, 1849.

HILL, George Birkbeck Norman (edit.). *Letters of David Hume to William Strahan*, Oxford, Clarendon Press, 1888.

HUME, David. *A Concise and Genuine Account of the Dispute between Mr. Hume and Mr. Rousseau. With the Letters That passed between them during their Controversy. As also, The Letters of the Hon. Mr. Walpole, and Mr. D'Alembert, relative to this extraordinary Affair. Translated from the French*, London, Printed for T. Becket and P. A. De Hondt, near Surry-street, in the Strand, 1766, 8°.

——— *Exposé Succinct de la Contestation qui s'est élevée entre Mr. Hume et Mr. Rousseau avec les pièces justificatives*, À Londres, 12°.

GREIG, John Young Thomson (edit.). *The Letters of David Hume. Volume I. 1727-1765*, New York, Oxford University Press, 2011 (1932).

——— *The Letters of David Hume. Volume II. 1766-1776*, New York, Oxford University Press, 2011 (1932).

KLIBANSKY, Raymond and Ernest Campbell MOSSNER (edit.). *New Letters of David Hume*, New York, Oxford University Press, 2011 (1954).

MOSSNER, Ernest Campbell (edit.) "Hume at La Flèche, 1735: An Unpublished Letter", *Texas Studies in English*, volume XXXVII, 1958, pp. 30-33.

2.3. Sur la bibliothèque de David Hume

NORTON, David Fate and Mary Jane NORTON. *The David Hume Library*, Edinburgh, Edinburgh Bibliographical Society, 1996.

3. Ouvrages des commentateurs de Hume

3.1. Monographies

ÁRDAL, Páll S. *Passion and Value in Hume's Treatise*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1989 (1966).

BAIER, Annette C. *A Progress of Sentiments. Reflections on Hume's "Treatise"*, Cambridge (Mass.)/London, Harvard University Press, 1991.

BRAND, Walter. *Hume's Theory of Moral Judgment. A Study in the Unity of "A Treatise of Human Nature"*, Dordrecht, Kluwer Academic Publisher, 1992.

BRUNET, Olivier. *Philosophie et esthétique chez David Hume*, Paris, Nizet, c1965.

CAPALDI, Nicholas. *David Hume. The Newtonian Philosopher*, Boston, Twayne Publishers (G.K. Hall & Co.), 1975.

——— *Hume's Place in Moral Philosophy*, New York, Peter Lang Publishing Inc., 1989.

- CLÉRO, Jean-Pierre. *La philosophie des passions chez David Hume*, Paris, Klincksieck, 1985.
- CLÉRO, Jean-Pierre et Philippe SALTEL (dir.). *Lectures de Hume*, Paris, Ellipses, 2009.
- COSTELLOE, Timothy M. *Æsthetics and Morals in the Philosophy of David Hume*, New York/London, Routledge, 2007.
- HERDT, Jennifer A. *Religion and Faction in Hume's Moral Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.
- JONES, Peter. *Hume's Sentiments. Their Ciceronian and French Context*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1982.
- KUYPERS, Mary Shaw. *Studies in the Eighteenth Century Background of Hume's Empiricism*, New York, Russell & Russell, 1966 (c1958).
- LEROY, André. *David Hume*, Paris, Presses universitaires de France, Collection Les grands penseurs, 1953.
- LIVINGSTON, Donald W. and James T. KING (edit.). *Hume. A Re-evaluation*, New York, Fordham University Press, 1976.
- MACKIE, John Leslie. *Hume's Moral Theory*, London, Routledge & Kegan Paul, 1980.
- MALHERBE, Michel. *La philosophie empiriste de David Hume*, quatrième édition corrigée, Paris, Vrin, 2001 (1976).
- NORTON, David Fate (edit.). *The Cambridge Companion to Hume*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993.
- NORTON, David Fate and Jacqueline TAYLOR (edit.). *The Cambridge Companion to Hume. Second Edition*, Cambridge/New York, Cambridge University Press, 2009.
- NORTON, David Fate and Richard Henry POPKIN. *David Hume: Philosophical Historian*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1965.
- PENELHUM, Terence. *David Hume : an introduction to his philosophical system*, West Lafayette, Purdue University Press, c1992.
- PHILLIPSON, Nicholas. *Hume*, New York, St. Martin's Press, 1989.
- RADCLIFF, Elizabeth S. (edit.). *A Companion to Hume*, Malden, Wiley-Blackwell, 2011 (2008).
- SMITH, Norman Kemp. *The philosophy of David Hume. A Critical Study of its Origins and Central Doctrines*, London, Macmillan, 1941.
- STEWART, John B. *The Moral and Political Philosophy of David Hume*, New York, Columbia University Press, 1963.

STEWART, M. Alexander and John P. WRIGHT (edit.). *Hume and Hume's Connexions*, University Park, Pennsylvania State University Press, 1995.

TOWNSEND, Dabney. *Hume's Aesthetic Theory. Taste and Sentiment*, London/New York, Routledge, 2001.

WALDOW, Anik. *David Hume and the Problem of Other Minds*, London, Continuum International Publishing, Continuum Studies in British Philosophy, 2009.

WEXLER, Victor G. *David Hume and the "History of England"*, Philadelphia, The American Philosophical Society, 1979.

3.2. Chapitres de livre

ABRAMSON, Kate. "Sympathy and Hume's Spectator-centered Theory of Virtue" in Elizabeth S. Radcliff (edit.). *A Companion to Hume*, Malden, Wiley-Blackwell, 2011 (2008), pp. 240-256.

ALTMANN, R. W. "Hume on Sympathy" in *David Hume Critical Assessments. Volume IV*, Stanley Tweyman (edit.), London/New York, Routledge, 1995, pp. 461-476.

BRICKE, John. "Sympathy and its Correction" in *Mind and Morality. An Examination of Hume's Moral Psychology*, Oxford, Clarendon Press, 1996, pp. 128-148.

BUDD, Adam. "Aesthetic Sensibility and the Contours of Sympathy through Hume's Insertions to the *Treatise*" in *Theory and Practice in the Eighteenth Century: Writing Between Philosophy and Literature*, Alexander Dick et Christina Lupton (edit.), London, Pickering & Chatto, 2008, pp. 109-122.

FINLAY Christopher J. "Sympathy, Sociability and Esteem: Hume's Account of Social Relations" in *Hume Social Philosophy: Human Nature and Commercial Sociability in A Treatise of Human Nature*, London, Continuum International Publishing, Continuum Studies in British Philosophy, 2007, pp. 105-123.

GUYER, Paul. "The Standard of Taste and the 'Most Ardent Desire of Society'" in *Values of Beauty: Historical Essays in Aesthetics*, Cambridge/New York, Cambridge University Press, 2005, pp. 37-74.

—— "Beauty and Utility in Eighteenth-Century Aesthetics" in *Values of Beauty: Historical Essays in Aesthetics*, Cambridge/New York, Cambridge University Press, 2005, pp. 110-128.

JAMES, Susan. "Sympathy and comparison. Two principles of human nature" in *Impressions of Hume*, Marina Frasca-Spada et Peter J. E. Kail (edit.), Oxford, Oxford University Press, 2005, pp. 106-124.

JENKINS, John J. "Hume's Account of Sympathy – Some Difficulties" in *Philosophers of the Scottish Enlightenment*, Vincent Hope (edit.), Edinburgh, Edinburgh University Press, 1984, pp. 91-104.

—— "The mechanism of sympathy" in *Understanding Hume* (ouvrage posthume de l'auteur édité par Peter Lewis et Geoffrey Madell), Edinburgh, Edinburgh University Press, 1992, pp. 149-158.

JONES, Peter. "Hume and the Beginnings of Modern Aesthetics" in Peter Jones (edit.), *The "Science of Man" in the Scottish Enlightenment. Hume, Reid and their Contemporaries*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1989, pp. 54-67.

MERCER, P. "Hume's Concept of Sympathy" in *David Hume Critical Assessments. Volume IV*, Stanley Tweyman (edit.), London/New York, Routledge, 1995, pp. 437-460.

MOSSNER, Ernest Campbell. "Hume's 'Of Criticism'" in *Studies in Criticism and Aesthetics, 1660-1800. Essays in Honor of Samuel Holt Monk*, Howard Anderson et John S. Shea (edit.), Minneapolis, University of Minnesota Press, 1967, pp. 232-248.

SOMERVILLE, James. "Hume's advertisement publicly disowning his *Treatise*" in *The Enigmatic Parting Shot: What was Hume's "Compleat Answer to Dr Reid and to That Bigotted Silly Fellow, Beattie"?*, Aldershot, Avebury, 1995, pp. 42-60.

TAYLOR, Jacqueline. "Hume on Beauty and Virtue" in Elizabeth S. Radcliff (edit.). *A Companion to Hume*, Malden, Wiley-Blackwell, 2011 (2008), pp. 273-292.

TODD, William B. "David Hume. A Preliminary Bibliography" in *Hume and the Enlightenment. Essays presented to Ernest Campbell Mossner*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1974, pp. 189-205.

3.3. Articles de périodiques

ABRAMSON, Kate. "Sympathy and the project of Hume's second Enquiry", *Archiv für Geschichte des Philosophie*, volume 83, issue 1, May 2001, pp. 45-80.

BAIER, Annette C. and Anik WALDOW. "A Conversation between Annette Baier and Anik Waldow about Hume's Account of Sympathy", *Hume Studies*, volume XXXIV, no. 1, April 2008, pp. 61-87.

BRAHAMI, Frédéric. « Sympathie et individualité dans la philosophie politique de David Hume », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, 126 (1992), no. 2, pp. 201-227.

BAXTER, Donald L. M. "Hume on virtue, beauty, composites and secondary qualities", *Pacific Philosophical Quarterly*, volume 71, 1990, pp. 103-118.

CUNNINGHAM, Andrew S. "The Strength of Hume's 'Weak' Sympathy", *Hume Studies*, volume XXX, no. 2, November 2004, pp. 237-256.

- DEBES, Remy. "Humanity, Sympathy and the Puzzle of Hume's Second Enquiry", *British Journal for the History of Philosophy*, volume 15, no. 1, February 2007, pp. 27-57.
- "Has Anything Changed? Hume's Theory of Association and Sympathy after the *Treatise*", *British Journal for the History of Philosophy*, volume 15, no. 2, May 2007, pp. 313-338.
- ELLIOTT, Robert C. "Hume's 'Character of Sir Robert Walpole': Some Unnoticed Additions", *The Journal of English and Germanic Philology*, University of Illinois Press, volume 48, no. 3, July 1949, pp. 367-370.
- HALBERSTADT, William H. "A Problem in Hume's *Æsthetics*", *The Journal of *Æsthetics and Art Criticism**, volume 30, no. 2, winter 1971, pp. 209-214.
- JONES, Peter. "Hume's *æsthetics* reassessed", *The Philosophical Quarterly*, volume 26, no. 102, January 1976 (*Hume Bicentenary Issue*), pp. 48-62.
- KIVY, Peter. "Hume's neighbour's wife: An essay on the evolution of Hume's *æsthetics*", *British Journal of *Æsthetics**, volume 25, no. 3, summer 1983, pp. 195-208.
- LEVY, David M. and Sandra J. PEART. "Sympathy and approbation in Hume and Smith. A solution to the other rational species problem", *Economics and Philosophy*, volume 20 (2004), no. 2, pp. 331-349.
- PITSON, Tony. "Sympathy and Other Selves", *Hume Studies*, volume XXII, no. 2, November 1996, pp. 255-272.
- POSTEMA, Gerald J. "'Cemented with Diseased Qualities': Sympathy and Comparison in Hume's Moral Psychology", *Hume Studies*, volume XXXI, no. 2, November 2005, pp. 249-298.
- TURCO, Luigi. "Sympathy and Moral Sense: 1725-1740", *British Journal for the History of Philosophy*, volume 7, no. 1, March 1999, pp. 79-101.
- VITZ, Rico. "Sympathy and benevolence in Hume's moral psychology", *Journal of the History of Philosophy*, volume 42, no. 3, July 2004, pp. 261-275.
- WALDOW, Anik. "Hume's Belief in Other Minds", *British Journal for the History of Philosophy*, volume 17, no. 1, January 2009, pp. 119-132.
- WIEAND, Jeffrey. "Hume's two standards of taste", *The Philosophical Quarterly*, volume 34, no. 135, April 1984, pp. 129-142.

3.4. Thèses

- LEEVEY, Martin G. *Sympathy in the Scottish Enlightenment*. Thèse présentée en vue de l'obtention du grade de Ph.D. en philosophie, Loyola University of Chicago, Janvier 1999, 310 pages.

MATHEWS, Bernard Reese. *Hume's Theory of Sympathy*. Thèse présentée en vue de l'obtention du grade de Ph.D en philosophie, Johns Hopkins University, Baltimore, Maryland, 1968, 496 pages.

SIBBITT, David. *Hume's aesthetic principles*. Thèse présentée en vue de l'obtention du grade de Ph.D. en littérature comparée, Graduate School of Binghamton University – State University of New York, 1999, 255 pages.

3.5. Documents disponibles en ligne sur le Web

FIESER, James. *A Bibliography of Hume's Writings and Early Responses*, Bristol, Thoemmes Press, 2003. Document en format pdf, en ligne sur <http://www.thoemmes.com>.

VAN HOLTHOON, Frits. “An Historian at Work [Editor's Introduction]”, introduction pour l'édition de l'*History of England* sur le site *Intellex Past masters Full Text Humanities* : <http://library.nlx.com/xtf/view?docId=hume/hume.11.xml;chunk.id=div.hume.hist.v1.1;toc.depth=1;toc.id=div.hume.hist.v1.1;brand=default>.

4. Autres ouvrages cités

4.1. Éditions du XVII^{ème} et du XVIII^{ème} siècle

Recueil philosophique, ou, Mélanges de pièces sur la religion & sur la morale, par différents auteurs, 2 volumes, Londres, [s.n.] 1770. (On trouve dans ce recueil des traductions des essais de Hume “Of the Immortality of the Soul” et “Of Suicide”. Le traducteur des essais est vraisemblablement le baron Paul Henri Thiry d'Holbach et l'éditeur est vraisemblablement Jacques-André Naigeon. Les deux essais parurent dans le second volume de l'ouvrage, sous les titres « Dissertation sur l'immortalité de l'âme », pp. 34-49, et « Dissertation sur le suicide », pp. 50-69.)

BEATTIE, James. *An essay on the nature and immutability of truth; in opposition to sophistry and scepticism*. By James Beattie, Professor of Moral Philosophy and Logic in the Marischal College and University of Aberdeen, Edinburgh, printed for A. Kincaid & J. Bell. Sold, at London, by E. & C. Dilly, in the Poultry, 1770, 8°.

BLACKLOCK, Thomas. *Poems on Several Occasions*. By Thomas Blacklock, Glasgow, Printed for the Author and sold by the Booksellers in Town and Country, 1746, 8°.

DU FRESNOY, Charles-Alphonse. *L'art de peinture de Charles Alphonse Du Fresnoy, traduit en françois, avec des remarques nécessaires & tres-amples* (traduction, commentaires et édition par Roger de Piles), à Paris, chez Nicolas l'Anglois, rue Saint Jacques à la Victoire, 1668.

——— *De Arte Graphica. The Art of Painting by C. A. du Fresnoy with Remarks. Translated into English Together with an Original Preface containing A Parrallel betwixt Painting and Poetry*. By Mr Dryden., London, printed by J. Heptinstall for W. Rogers, at the Sun, against St. Dunstan's Church in Fleetstreet, 1695.

LEBLANC, Jean-Bernard (édit. et trad.) *Discours politiques de Mr. Hume. Traduits de l'anglois*, en deux tomes, À Amsterdam et se vend à Paris Chez Michel Lambert, Libraire, rue & à côté de la Comédie Française, au Parnasse, 1754, 12°.

MILTON, John. *Paradise Lost. A Poem in Twelve Books. The Author John Milton. The Second edition Revised and Augmented by the same Author*, London, printed by S. Simmons next door to the Golden Lion in Aldersgate-street, 1674, 8°.

ROWE, Nicholas. *The Ambitious step-mother. A Tragedy. As 'twas Acted at the New Theatre in Little-Lincolns-Inn-Fields. By His Majesty's Servants*, London, Printed for Peter Buck, at the Sign of the Temple, near the Inner-Temple-Gate, in Fleet-street, 1701, 4°.

SMITH, Adam. *The Theory of Moral Sentiments. By Adam Smith, Professor of Moral Philosophy in the University of Glascom*, London, Printed for A. Millar, in the Strand, and A. Kincaid et J. Bell in Edinburgh, 1759, 8°.

THOMSON, James. *The seasons. By James Thomson*, London, Printed for A. Millar, over-against Catherine-Street, in the Strand, 1752, 12°.

VOLTAIRE, François-Marie Arouet. *La Henriade. De Mr. de Voltaire*, Londres, [s.n.], 1728, 4°.

4.2. Éditions contemporaines (XXème et XXIème siècles)

ADDISON, Joseph. *The Spectator*, 5 volumes, Donald F. Bond (edit.), Oxford, Clarendon Press, 1965.

CICERO, Marcus Tullius. *De Oratore*, in two volumes, with an english translation by E. W. Sutton, completed with an introduction by H. Rackham, London/Cambridge (Massachussets), William Heinemann Ltd/Harvard University Press, 1948 (1942).

DESCARTES, René. *Abrégé de Musique. Compendium Musicae*, Frédéric de Buzon (édit. et trad.), Paris, Presses universitaires de France, 1987 (c1618).

HUTCHESON, Francis. *An Inquiry into the Original of Our Ideas of Beauty and Virtue. Revised Edition*, Wolfgang Leidhold (edit.), The Collected Works and Correspondence of Francis Hutcheson, Indianapolis, Liberty Fund, 2008 (2004).

LOCKE, John. *An Essay concerning Human Understanding*, Peter H. Nidditch (edit.), Oxford/New York, Clarendon Press, 1979 (1975).

PANOFSKY, Erwin. *Meaning in the Visual Arts*, Chicago, The University of Chicago Press, 1982 (1955).

PLATON. *Le Banquet*, Luc Brisson (édit. et trad.), Paris, Garnier-Flammarion, 2000.

PLINE L'ANCIEN. *Histoire naturelle. Livre XX*, J. André (édit. et trad.), Paris, les Belles Lettres, 1965.

5. Dictionnaires et encyclopédies du XVIIème et du XVIIIème siècles

5.1. Dictionnaires et encyclopédies en langue anglaise

BAILEY, Nathan. *An universal etymological English dictionary: Comprehending The Derivations of the Generality of Words in the English Tongue, either Ancient or Modern, ... the fourth edition, with large additions.* By N. Bailey, London, printed for J. Darby, A. Bettesworth, F. Fayram, J. Osborn, T. Longman, J. Pemberton, J. Hooke, C. Rivington, F. Clay, J. Batley, and E. Symon, and 6 others, 1728 (1721), 8°.

BAILEY, Nathan. *Dictionarium Britannicum: or a more compleat universal etymological English dictionary than any extant. Containing Not only the Words, and their Explication ... Collected by several hands, the mathematical part by G. Gordon, the botanical by P. Miller. The whole revis'd and improv'd, with many thousand additions, by N. Bailey,* London, printed for T. Cox at the Lamb under the Royal-Exchange, 1730, 2°.

BLOUNT, Thomas. *Glossographia or A Dictionary, Interpreting all such Hard Words of Whatsoever Language, now used in our refined English Tongue, With Etymologies, Definitions, and Historical Observations on the same. ... Very useful for all such as desire to understand what they read. The Second Edition, more correct; wherein above Five hundred choice Words are added.* By T.B. of the Inner-Temple, Barrister. London, Printed by Tho. Newcomb for George Sawbridge at the Bible on Ludgate hill, 1661 (1656).

CHAMBERS, Ephraïm. *Cyclopædia or, an universal dictionary of the arts and sciences ...* By E. Chambers, F.R.S. *The fifth edition. In two volumes,* London, printed for D. Midwinter, W. Innys, C. Rivington, A. Ward, J. and P. Knapton, and 12 others all in London, 1741-43 (1728), 2°.

COCKER, Edward. *Cocker's English dictionary: interpreting the most refined and difficult words ...* By Edward Cocker, ... *Perused and published from the authors correct copy, by John Hawkins,* London, printed for A. Back, and A. Bettesworth, 1704, 12°.

COCKERAM, Henry. *The English Dictionarie or An Interpreter of Hard English Words ...* By H. C., London, printed by Isaac Iaggard for Edmund Weaver and are to be sold at his shop at the great North Gate of Pauls Church, 1626 (1623).

COLES, Elisha. *An English Dictionary,* London, printed for Samuel Crouch at the Corner Shop on Popes-Head near Cornhill, 1676. (Imprimé en fac-similé chez Georg Olms, Hildesheim, 1973)

DYCHE, Thomas et William PARDON. *A New General English Dictionary; peculiarly calculated for the use and improvement of such as are unacquainted with the learned languages. ... &c. and now finish'd by William Pardon. gent. The third edition, with the addition of the several market towns.,* London, printed for Richard Ware, at the Bible and Sun in Warwick-Lane, Amen-Correr, 1740, 8°.

- HARRIS, John. *Lexicon technicum: or, an universal English dictionary of arts and sciences: explaining not only the terms of art, but the arts themselves. The Second edition. In two volumes, By John Harris, D.D. and F.R.S., London, printed for Dan. Brown, Tim. Goodwin, John Walthoe, Tho. Newborough, John Nicholson, Dan. Midwinter, and Francis Coggan, 1708, 2°.*
- JOHNSON, Samuel. *A dictionary of the English language; in which the words are deduced from their originals and illustrated in their different significations by examples from the best writers. To which are prefixed, a history of the language, and an English grammar. By Samuel Johnson, A. M. In two volumes, London, printed by W. Strahan, for J. and P. Knapton, T. and T. Longman, C. Hitch and L. Hawes, A. Millar, and R. and J. Dodsley, 1755, 2°.*
- KERSEY, John. *A New English Dictionary, Or A Compleat Collection Of the Most Proper and Significant Words, and Terms of Art commonly used in the Language, ... The second edition carefully revised, with many important additions and improvements. By J. K., London, printed for Robert Knaplock, at the Bishop's Head, and R. and J. Bonwicke, at the Red Lion, in St. Paul's Church-Yard, 1713 (1702), 8°.*
- KERSEY, John. *Dictionarium Anglo-Britanicum : Or A General English Dictionary, comprehending a brief, but emphatical and clear explication of all sorts of difficult words, that derive their Original from other Ancient and Modern Languages ... By John Kersey, Philobibl. London, printed by J. Wilde, for J. Phillips, at the King's-Arms in St. Paul's Church-Yard, H. Rhodes, at the Star, the Corner of Bride-Lane, in Fleet-Street, and J. Taylor, at the Ship in St. Paul's Church-Yard, 1708, 8°.*
- MARTIN, Benjamin. *Lingua Britannica reformata: or, a new English dictionary, under the following titles, viz. I. Universal; ... VIII. Philosophical; ... To which is prefix'd, an introduction, containing a physico-grammatical essay on the propriety and rationale of the English tongue, ... By Benj. Martin., London, printed for J. Hodges, S. Austen, J. Newbery, J. Ward, R. Raikes, at Gloucester, J. Leake, and W. Frederick, at Bath, and B. Collins, at Salisbury, 1749, 4°.*
- PHILLIPS, Edward. *The New World of Words or Universal English Dictionary ... Compiled by Edward Phillips, Gent. The sixth edition, revised, corrected, and improved; with the addition of near twenty thousand words, By J. K. Philobibl., London, printed for J. Phillips, at the King's-Arms in S. Paul's Church-Yard, H. Rhodes at the Star, the Corner of Bride-Lane, in Fleet-Street, and J. Taylor, at the Ship in S. Paul's Church-Yard, 1706 (1658), 2°.*
- SCOTT, Joseph Nicol et Nathan BAILEY. *A New Universal Etymological English Dictionary, containing not only explanations of the words in the English language; ... but also their etymologies from the ancient and modern languages ... being revised and corrected by Joseph Nicol Scott, ... London, printed for T. Osborne and J. Shipton, J. Hodges, R. Baldwin, W. Johnston, and J. Ward, 1755, 2°.*
- WESLEY, John. *The complete English dictionary, Explaining most of those hard words, Which are found in the best English writers. By a lover of good English and common sense. N. B. The Author assures you, he thinks this is the best English Dictionary in the World, London, printed by W. Strahan, and sold by J. Robinson, Ludgate-Street, T. Trye, Gray's Inn Gate, Holborn, T. James, Royal Exchange, and G. Englefield, West-Street, Seven Dials, 1753, 12°.*

5.2. Dictionnaires et encyclopédies en langue française

Le Dictionnaire de l'Académie Française, dédié au Roy, tomes 1 et 2 d'une double édition avec le Dictionnaire de Thomas Corneille, en 4 volumes, à Paris, chez la Veuve de Jean-Baptiste Coignard, Imprimeur ordinaire du Roy & de l'Académie Française, rue S. Jacques, à la Bible d'Or et chez Jean-Baptiste Coignard, Imprimeur et Libraire ordinaire du Roy & de l'Académie Française, rue S. Jacques près S. Séverin, au Livre d'Or, 1694.

Nouveau Dictionnaire de l'Académie Française, dédié au Roy, 2 tomes, à Paris, chez Jean-Baptiste Coignard, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy & de l'Académie Française, rue saint Jacques, à la Bible d'or, 1718.

Dictionnaire de l'Académie Française, troisième édition, 2 tomes, à Paris, chez Jean-Baptiste Coignard, imprimeur du Roy et de l'Académie Française, 1740.

Dictionnaire de l'Académie Française, quatrième édition, à Paris, chez la Veuve de Bernard Brunet, Imprimeur de l'Académie Française, Grand'Salle du Palais & rue basse des Ursins, 1762.

Dictionnaire de l'Académie Française, cinquième édition, à Paris, chez J. J. Smits et C^e, Imp.-Lib., rue de Tournon, n°1133, Faubourg Germain, l'An VI de la République (1798).

Dictionnaire universel françois et latin, vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux, Contenant la Signification & la Définition des mots de l'une & l'autre, sixième édition, 8 volumes, Paris, Compagnie des Libraires associés, 1771 (1751-1757, c1704 ?), 2^o.

(Par une Société de gens de lettres). *Le grand Vocabulaire François*, édition de 30 tomes en 15 volumes, Paris, Panckoucke, 1767-1776.

(Auteurs multiples). *Encyclopédie méthodique*, en plusieurs tomes sur des sujets spécialisés, Paris, Charles-Joseph Panckoucke, 1782-1832.

BAYLE, Pierre. *Dictionnaire historique et critique*, troisième édition revue, corrigée et augmentée par l'auteur, 4 volumes, Rotterdam, Chez M. Bohm, 1720.

CORNEILLE, Thomas. *Le dictionnaire des Arts et des Sciences par M. D. C. de l'Académie Française*, tomes 3 et 4 d'une double édition avec le Dictionnaire de l'Académie Française en 4 volumes, à Paris, chez la Veuve de Jean Baptiste Coignard, 1694.

DIDEROT, Denis (et collab.) *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences des arts et des métiers*, à Paris, chez Briasson, 1751-1665, 2^o.

ESTIENNE, Robert. *Dictionarium latinogallicum*, troisième édition, Paris, C. Stéphane, 1552 (1539).

FÉRAUD, Jean-François. *Dictionnaire critique de langue française*, Marseille, Mossy, 1787-1788.

FURETIÈRE, Antoine. *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes, & les Termes de toutes les sciences et des arts*, 3 volumes, à La Haye et Rotterdam, chez Arnout & Reinier Leers, 1690.

MÉNAGE, Gilles. *Dictionnaire étymologique de la langue française*, nouvelle édition, 2 tome, à Paris, chez Briasson, 1750 (1694).

MORÉRI, Louis. *Le Grand Dictionnaire historique*, huitième édition en 4 volumes, Amsterdam, George Gallet, 1698 (1674).

NICOT, Jean. *Thresor de la langue françoise tant ancienne que moderne*, Paris, David Douceur, 1606.

RICHELET, Pierre. *Nouveau Dictionnaire françois contenant généralement tous les mots anciens et modernes*, tome premier imprimé à Rouen chez la Veuve de François Vaultier, tome second imprimé à Rouen et se vend à Paris, chez Simon Benard, 1719 (1680).

5.3. Ouvrages de référence

COWIE A. P. (edit.). *The Oxford History of English Lexicography*, Volume 1 : General-Purpose Dictionaries, Oxford, Clarendon Press, 2009.

DEFIZE, Thierry. « Comment confondre les jansénistes ? (Des *Lettres provinciales*) de Pascal à la critique grammaticale du Père Bouhours », *Histoire Épistémologie Langage*, Tome 10, Fascicule 1 : Stratégies théoriques, 1988, pp. 43-58.

HÜLLEN, Werner. *English Dictionaries 800-1700. The Topical Tradition*, Oxford/New York, Clarendon Press, 1999.

OSSELTON, N. E. “The Early Development of the English Monolingual Dictionary (Seventeenth and Early Eighteenth Century)” in *The Oxford History of English Lexicography*, Volume 1 : General-Purpose Dictionaries, A. P. Cowie (edit.), Oxford, Clarendon Press, 2009, pp. 131-154.

QUEMADA, Bernard. *Les dictionnaires du français moderne 1539-1863. Étude sur leur histoire, leurs types et leurs méthodes*, tome 1, Paris, Didier, 1967.

STARNES, De Witt T. et Gertrude E. NOYES. *The English Dictionary from Cavdrey to Johnson 1604-1755*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1965 (1946).

5.4. Sites sur le web

<http://artfl.atilf.fr/dictionnaires/index.htm>

<http://books.google.com/>

<http://gallica.bnf.fr/>

<http://gdc.gale.com/products/eighteenth-century-collections-online/>

<http://encyclopedie.uchicago.edu/>

<http://www.archive.org/details/texts>

<http://www.bl.uk/learning/langlit/dic/meanings.html>

http://www.lexilogos.com/francais_langue_histoire.htm

6. Ouvrages sur la sympathie en général

6.1. Monographies

BRAHAMI, Frédéric (dir.). *Les Affections sociales*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2008.

FRAZER, Michael L. *The Enlightenment of Sympathy. Justice and the Moral Sentiment in the Eighteenth Century and Today*, New York, Oxford University Press, 2010.

MULLAN, John. *Sentiment and Sociability. The Language of Feeling in the Eighteenth Century*, Oxford, Clarendon Press, 1990.

SCHULER, Max. *Nature et formes de la sympathie*, trad. de M. Lefebvre et préface d'A. Birnbaum, Paris, Payot/Rivages, 2003 (1923).

6.2. Chapitres de livres

FOUCAULT, Michel. « La prose du monde » in *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966, pp. 32-59.

STAROBINSKI, Jean. « Se mettre à la place » in *L'œil vivant. Corneille, Racine, La Bruyère, Rousseau, Stendhal*, Paris, Gallimard, 1999, pp. 93-128.

6.3. Article de périodique

HUTCHISON, Keith. “What Happened to Occult Qualities in the Scientific Revolution?”, *Isis*, vol. 73, no. 2, June 1982, published by *The University of Chicago Press*, pp. 233-253.

6.4. Actes de colloque

BELLEGUIC, Thierry, ÉRIC VAN DER SCHUEREN et Sabrina VERVACKÉ (édit.). *Les discours de la sympathie. Enquête sur une notion de l'âge classique à la modernité*, Québec, Presses de l'Université Laval, c2007.

Colloque « La sympathie », tenu à la Sorbonne les 15 et 16 novembre 2002. Actes publiés dans le *Bulletin de la société d'études anglo-américaines des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles*, numéro 56, juin 2003, avec le concours de l'Université Charles de Gaulle – Lille 3 et la Société des Anglicistes de l'enseignement supérieur.